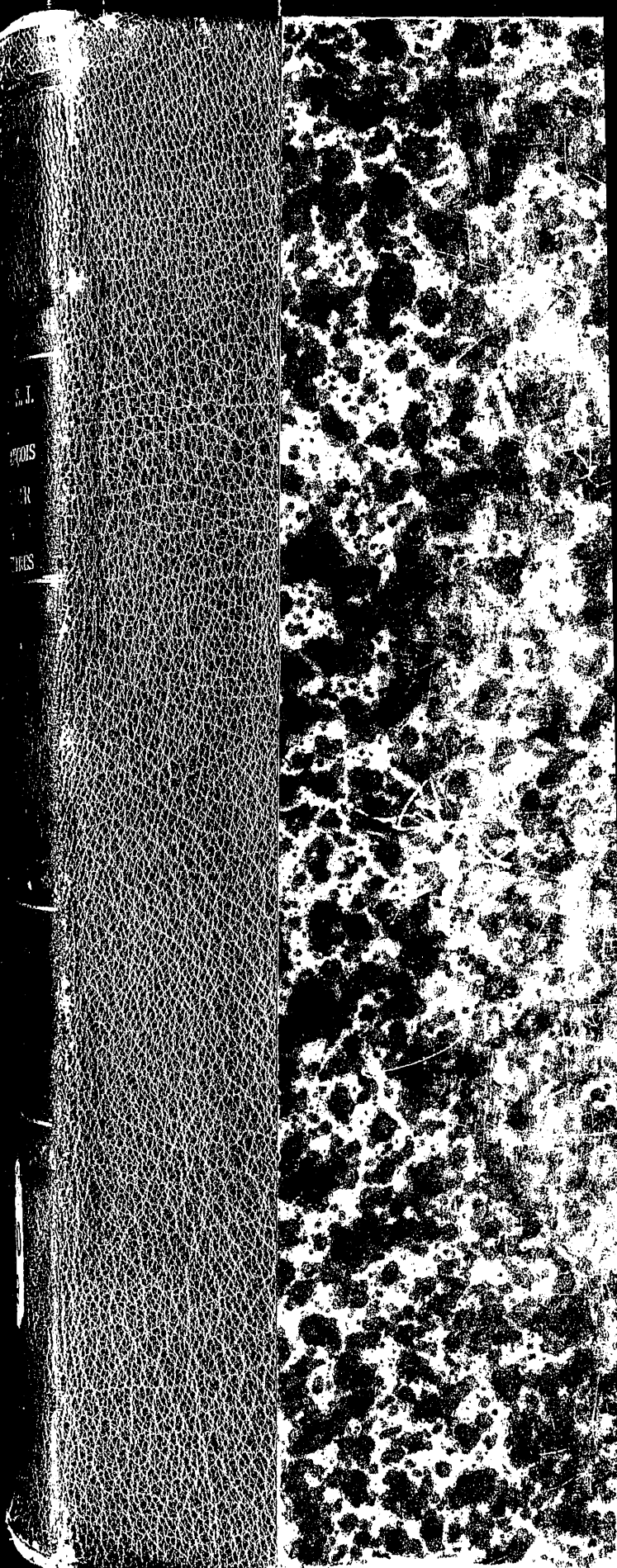
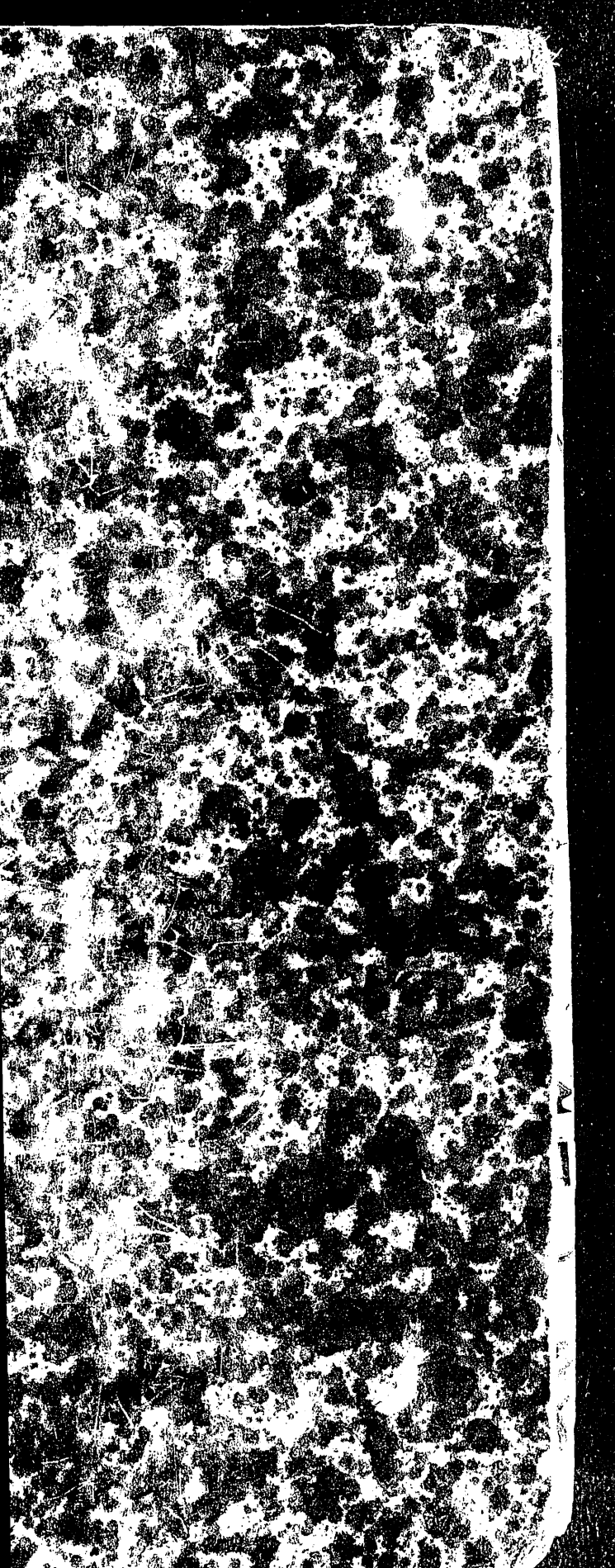






FV

Class

Stat.

C.88

Book

University of Chicago Library

GIVEN BY

Besides the main topic this book also treats of

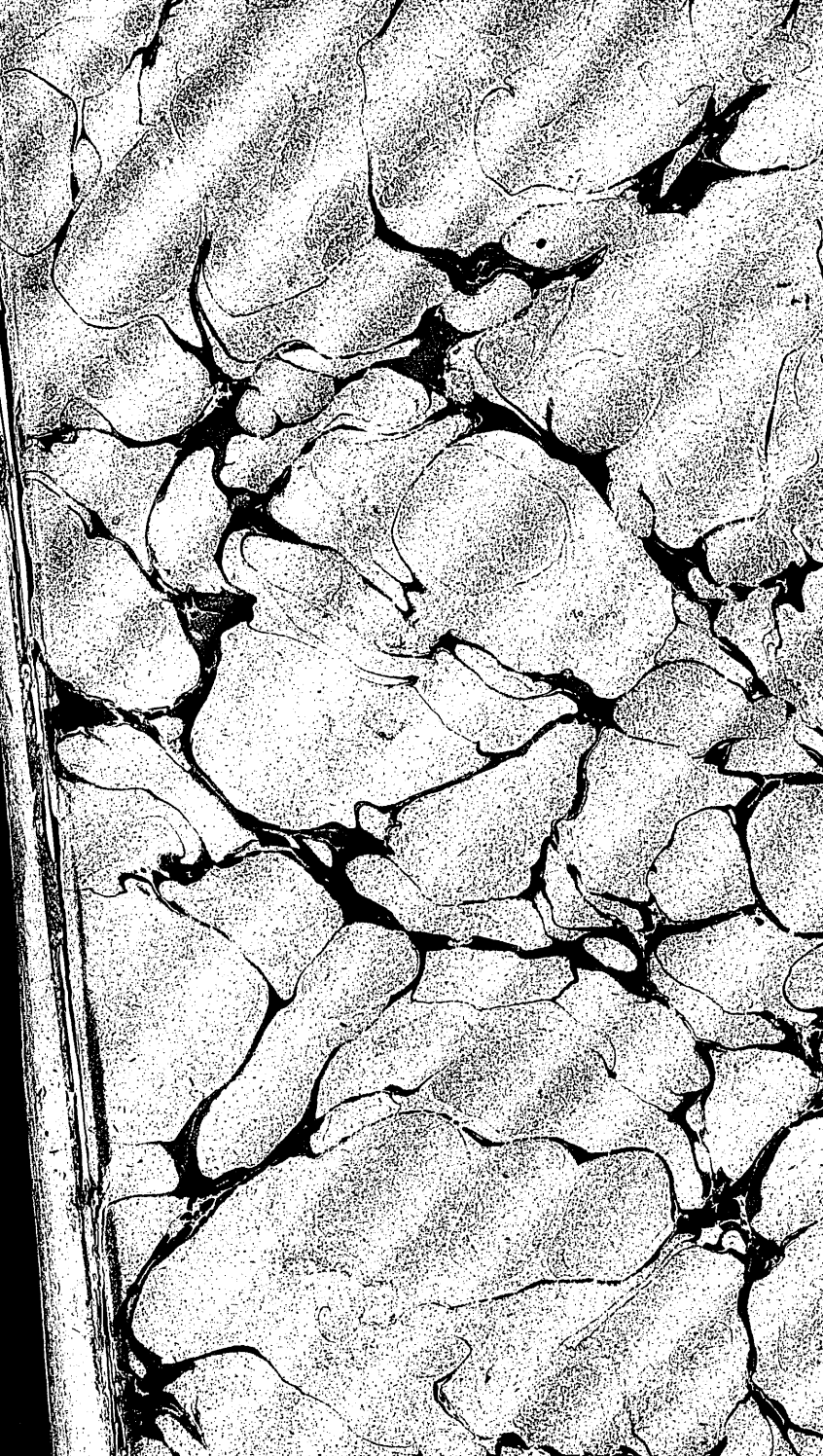
Subject No.

On page

Subject No.

On page

CARDS MADE



SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

SA VIE ET SES LETTRES

RADULPHUS DE SCORRAILLE

PRÆPOSITUS PROVINCIALIS PROVINCIAE TOLOSANÆ.

Cum opus, cui titulus : *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres*, aliquot nostræ Societatis viri, quibus id commisimus, recognoverint ac in lucem edi posse probaverint, facultatem damus ut typis mandetur, si iis ad quos pertinet ita videbitur.

Tolosæ, in Festo SS. Cordis Jesu anni 1898.

R. DE SCORRAILLE, S. J.

IMPRIMATUR :

‡ FRANCISCUS DESIDERATUS, *Archiep.*
Tolosanus.

Tolosæ, die 23^a junii anni 1898.



Échelle

10 5 0 10 20 30 40 50 Kil.

ROYAUME DE NAVARRRE

H^{te} Navarre, cap. Pampelune

B^{se} Navarre, cap. S^t Jean Pied de Port



P.-L. JOS.-MARIE CROS, S. J.

SAINT
FRANÇOIS DE XAVIER

SA VIE ET SES LETTRES

TOME PREMIER

FRANÇOIS DE XAVIER

EN EUROPE ET DANS L'INDE

TOULOUSE

ÉDOUARD PRIVAT,

Libraire-Éditeur,

45, RUE DES TOURNEURS

PARIS

VICTOR RETAUX

Libraire-Éditeur,

82, RUE BONAPARTE

1900

F 8C9

163224

A

MARIA DE AZPILCUETA

BIENHEUREUSE MÈRE

DE

SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

AVANT-PROPOS

I.

En tête d'un premier volume, intitulé : *Saint François de Xavier, son pays, sa famille, sa vie. — Documents nouveaux* (1^{re} série) ¹, nous annoncions la publication prochaine d'un second volume, et nous avions les matériaux d'un troisième, que nous comptions bien publier à son tour. C'était compter sans les Editeurs et leur sagesse : hommes d'affaires, ils se sont refusés à nous suivre en des chemins où ils n'espéraient pas rencontrer autant d'acheteurs qu'il leur en faut, et ils nous ont demandé une *composition historique*, où l'ordonnance des documents pût être, sans effort, bien discernée; — ou mieux, un *récit*

1. In-8° raisin de x-540 pages, avec portrait de saint François de Xavier, — deux autres portraits, — 23 vues, — et 52 photogravures de documents. — 5 francs, *franco* par la poste. — Edouard Privat, libraire-éditeur, 45, rue des Tourneurs, Toulouse.

documenté de la vie de saint François de Xavier, à la portée de tout lecteur intelligent.

Il ne nous a servi de rien d'objecter que l'historien de saint François de Xavier était encore à naître. On nous a répondu : — « Votre travail n'empêchera pas l'historien de venir à son heure, et les documents par vous amassés sont tellement neufs et riches, qu'ils garantissent le succès au livre que l'on en tirera. Ce livre sera lu avec intérêt et il fera du bien aux âmes. »

Nous avons dû capituler, ou plutôt, nous rendre, et voici le livre demandé. La vérité nous autorise à dire que tout (moins les quelques pages qu'il a fallu nécessairement emprunter au volume déjà édité) est neuf dans le présent ouvrage; car les lettres mêmes du Saint, qui en composent les deux tiers, ont ce caractère de nouveauté, et c'est là une recommandation pour notre livre, qui ne saurait guère avoir d'autre mérite.

Mais il demeure dans nos cartons des chapitres entiers, des chapitres à peine entamés, toute une *deuxième série de documents nouveaux*, dont notre éditeur, fort aimable d'ailleurs, n'a pas voulu dans la publication présente : « Ces chapitres-là, dit-il, sont excellents pour des érudits : la multitude des lecteurs ne les goûterait pas; réservons-les pour un volume complémentaire; vous l'avez annoncé, promis au public, en tête de celui qui a déjà paru; nous l'offri-

rons, plus tard, à ceux de nos lecteurs qui le voudront, et d'avance souscriront ¹. »

II.

Cette espérance adoucit un peu la rigueur de la loi, et, pour nous consoler davantage, l'éditeur désire qu'ici même nous donnions les titres des chapitres retenus captifs :

CHAPITRE I^{er}. — La race paternelle de S. François de Xavier, à Jassu (avant le xv^e s.).

CHAPITRE II. — La race maternelle de S. François de Xavier, à Suescun (avant le xv^e s.).

CHAPITRE III. — Les derniers héritiers du nom et du sang des Jassu, à Saint-Jean-Pied-de-Port (xvi^e s.).

CHAPITRE IV. — Arnalt Periz de Jassu, aïeul paternel de S. François de Xavier, et son alliance avec les Atondo (xv^e s.).

CHAPITRE V. — Bernard Periz de Jassu, grand-

1. *Saint François de Xavier : Son puy, sa famille, sa vie. — Documents nouveaux* (2^e série). — In-8^o raisin de 500 pages au moins, avec portraits, vues, écus d'armes, nombreuses photogravures de manuscrits. Les documents que renfermera ce volume n'ont jamais été publiés, ni en Espagne, ni ailleurs; ils sortent, pour la première fois, des archives publiques ou privées, qui les recélaient. — Adresser les souscriptions à M. Edouard Privat, libraire-éditeur, rue des Tourneurs, 45, Toulouse. — Prix du volume, 5 francs, pour les seuls souscripteurs.

oncle paternel de S. François de Xavier, et son alliance avec les Baquedano (xv^e s.).

CHAPITRE VI. — Bernard Periz de Jassu, grand-oncle paternel de S. François de Xavier, et son alliance avec les Cruzat (xv^e s.).

CHAPITRE VII. — Bernard Periz de Jassu, grand-oncle paternel de S. François de Xavier, et son alliance avec les Eguia (xv^e s.).

CHAPITRE VIII. — Les tantes de S. François de Xavier, Maria, Catalina, Juana, Margarita de Jassu, et leurs alliances (xv^e s.).

CHAPITRE IX. — Le père de S. François de Xavier, et son alliance avec les Xavier (xv^e s.).

CHAPITRE X. — Le père de S. François de Xavier, et son alliance avec les Azpilcueta (xv^e s.).

CHAPITRE XI. — Le père de S. François de Xavier, et son alliance avec les Jauréguizar-Azpilcueta (xv^e s.).

CHAPITRE XII. — Le père de S. François de Xavier, dans sa vie publique et sa vie privée (1479-1512).

CHAPITRE XIII. — La sœur de S. François de Xavier, Ana de Jassu, et son alliance avec les Ezpeleta (1512).

CHAPITRE XIV. — La fin du royaume de Navarre et la mort du père de S. François de Xavier (1512-1516).

CHAPITRE XV. — Premières fautes de Juan de Jassu, cousin germain de S. François de Xavier (1505-1517).

CHAPITRE XVI. — Les parents et amis de S. François de Xavier dans les cachots de la forteresse de Atienza (1516-1521).

CHAPITRE XVII. — Les parents et les amis de S. François de Xavier, durant la dernière campagne de Navarre (1521).

CHAPITRE XVIII. — Les parents et les amis de S. François de Xavier, derniers soldats et fidèles sujets du roi de Navarre (1522-1525).

CHAPITRE XIX. — Les frères et les cousins de S. François de Xavier, depuis son départ pour Paris jusqu'à son départ pour les Indes (1525-1542).

CHAPITRE XX. — Les frères et les cousins de S. François de Xavier, depuis son départ pour les Indes jusqu'à son départ pour le ciel (1542-1552).

CHAPITRE XXI. — La descendance des frères et des cousins germains de S. François de Xavier (1552-1590).

CHAPITRE XXII. — Les derniers descendants des Jassu de Pampelune (1590-1637).

CHAPITRE XXIII. — Le culte de S. François de Xavier en Navarre (1607-1900).

III.

Les lettres de S. François de Xavier ne sont pas les seuls documents nouveaux que renferme notre pré-

sent travail : les archives d'Etat et les archives judiciaires de Pampelune; plusieurs dépôts d'archives de Madrid et de Lisbonne; les manuscrits de la bibliothèque royale de Ajuda; ceux des bibliothèques publiques de Lisbonne, d'Evora et de Coïmbre; l'inépuisable mine de Simancas... nous ont fourni de très importants documents, qui éclairent d'un jour nouveau la vie du Saint, en Europe, dans l'Inde et au Japon.

Avec nos lecteurs, nous acquitterons maintenant ou commencerons d'acquitter une dette de remerciement, à l'endroit de nos derniers protecteurs ou amis d'Espagne et de Portugal.

A Pampelune, l'aide puissante de M. le président Victor Covian ne nous a jamais manqué : absent, éloigné, il demeurerait là, pour nous et pour tous, en la personne de M. le président Ortiz.

Don Hermilio Oloriz et Don José Cendegui savent, par nos lettres, que nous n'oublions pas ce que nous devons à leur infatigable amitié et à celle de leur entourage, aux archives de la *Diputacion* et aux archives de la *Audiencia*.

A Madrid, nous avons retrouvé, toujours plus bienveillant, le concours de Monsieur le Duc de Granada et de tous les siens, et nous y avons eu, de plus, celui de Don José Garnica, Conseiller au *Tribunal*

supremo, et de Don Ramon Sanchez de Ocaña, Secrétaire au ministère de Grâce et Justice, les dignes amis (et c'est tout dire) de Don Victor Covian, le Président de la *Audiencia* de Pampelune.

A Simancas, Don Claudio Perez ; à Alcalá, Don M. Velazco ont bien voulu nous aider, comme nous aidèrent, autrefois, leurs si obligeants prédécesseurs.

Si nous avons pu, à Lisbonne, faire, en peu de temps, cueillette abondante, nous le devons, — après Dieu, — à l'obligeance véritablement amie, pour ne pas dire paternelle, de Monsieur José M. C. Basto, directeur des archives de Torre do Tombo, et de Monsieur Rodrigo Vicente d'Almeida, *official* de la bibliothèque royale de Ajuda.

Plusieurs, pour être moins riches, ne nous ont pas, avec moins de bienveillance, communiqué ce qu'ils possédaient, et nous garderons toujours souvenir reconnaissant des bontés de Monsieur Jeronymo P. A. da Camara Manoel, de Monsieur José Maria Moniz, de Monsieur Thomas Gomez Ramalho, de Monsieur Sylvestre Lappa, de Monsieur José Maria Rodriguez..., hommes bien choisis pour conserver le trésor des bibliothèques de Lisbonne, d'Evora, de Coïmbre, trésor qu'ils savent encore enrichir de leurs œuvres.

Et que d'autres nous devrions remercier, sans compter nos Pères et nos Frères d'Espagne et de Por-

tugal ! Des noms tels que celui de Don João Pinto da Gama, celui de Don Vicente Samaniego y Fernandez-Cid, celui de Don Juan Facundo Riaño, comment les oublier ? Pour ne rappeler qu'une de nos dettes, nous retrouvâmes, à Coïmbre, sous le toit hospitalier de Don João Pinto da Gama, le pieux et charmant abri que nous venions de quitter à Lisbonne ; ce fut Don Juan Facundo Riaño, alors ministre de Fomento, qui, dès 1883, encouragea et facilita nos premières recherches en Espagne, et c'est grâce à l'intervention de Don Vicente Samaniego, premier secrétaire au ministère d'Etat (section des Ordres), qu'il nous a été permis, nonobstant les termes absolus d'une récente interdiction, de photographier quelques-uns des plus précieux documents que renferment les archives de Simancas.

Nous prions Dieu Notre-Seigneur et saint François de Xavier de récompenser nos bienfaiteurs ci-dessus nommés, et ceux, plus nombreux encore, de qui nous gardons, écrits dans le cœur, les noms et les bons offices.

IV.

Plus haut, nous avons donné à entendre, déclaré même que les lettres de S. François de Xavier, telles

que nous les publions, ont quasi le caractère de documents inédits. L'assertion doit être justifiée.

Après avoir dressé le catalogue des recueils de lettres de saint François de Xavier, publiés de 1549 à 1876, le Père Augustin de Backer gémissait : « Il est
« à regretter que les lettres de l'Apôtre des Indes ne
« nous soient connues que par des traductions plus
« ou moins fidèles. Jusqu'ici, le texte n'a pas été pu-
« blié, et il ne le sera peut-être jamais, les pièces ori-
« ginales étant perdues ou dispersées ¹.

Nul doute que l'on ne doive désirer la publication des lettres de François, en leurs textes originaux, castillan et portugais ; mais ces textes originaux n'auront d'utilité générale qu'en Espagne ou en Portugal, et il sera non moins à désirer que chacune des autres nations possède, en sa propre langue, la traduction bien fidèle des textes originaux.

Le double vœu du P. de Backer fut, onze ans plus tard, en 1887, vivement exprimé par le P. Louis Delplace, dans une intéressante publication, intitulée : *Selectæ Indiarum epistolæ, nunc primum editæ* ²; et le pieux et docte écrivain préparait efficacement les voies à la réalisation de ses désirs, quand, dès les premières pages de son recueil, et par forme d'avant-propos, il

1. Biblioth. des écrivains de la Compagnie de Jésus, *Xavier* (III, col. 1603).

2. Florentiæ, ex typogr. a SS. Conceptione, 1887, in-8°, xxviii-200 pages.

signalait les bonnes, les meilleures sources de textes originaux des lettres du Saint¹.

Aujourd'hui, grâces à Dieu, la plupart des textes originaux, dont le P. de Backer regrettait la disparition, sont retrouvés, et, de l'Espagne ou du Portugal, nous viendra une œuvre de maître où ne se rencontrera pas un mot qui ne soit celui même que la plume de François de Xavier écrivit.

Aux seules archives de Rome, le Père Delplace retrouva, en 1887, le texte certainement original d'un grand nombre des lettres de François. La plupart de ces textes originaux, le Père Pierre Poussines les avait dans les mains, en 1666, quand il publia son livre : *Sancti Francisci Xaverii... epistolarum libri septem, nunc primum ex autographis, partim hispanicis, partim lusitanicis, latinitate et luce donati*. Il les possédait même en double exemplaire, pour le lot qui lui en était venu des Indes : il devait ce trésor à l'ardente dévotion du Père François-Xavier Filipucci ; il lui dut aussi la pensée première de publier les lettres de saint François de Xavier. Écoutez le Père Poussines :

« Alexander Philippucius noster, anno 1658, die
« 12 martii, Maceratae, spe omni humana recuperanda
« valetudinis exclusus, invocato S. Francisco

1. *Select. Indiar. epist.* — Disquisitio in epistolas S. Fr. Xaverii, pp. xi-xxviii.

« Xaverio... mirabiliter convaluit... Is deinde sancti
 « sospitatoris sui nomen adscivit, et, ut vitam imita-
 « retur, exorata Majorum venia, navigavit in Indiam.
 « Sed prius...; me adiens, magnopere oravit ut in
 « hoc nostro archio romano conquirere ne gravarer
 « ecquæ adhuc ineditæ S. Francisci Xaverii epistolæ
 « laterent; tum, si quæ reperirentur, latinitate ac
 « luce donare... Quinque nondum publice visas illic
 « epistolas reperi, manu ipsius scriptas. Philippu-
 « cius, in Lusitaniam solvens, promisit exempla qua-
 « rumdam aliarum... sese ad me transmissurum... :
 « paucis mensibus, pervenerunt ad me ab eo... duo-
 « decim exempla, ... ex autographis exscripta... Porro
 « idem Pater Xaverius Philippucius Goæ..., reper-
 « tis longe plurium Xaverianarum literarum chartis
 « archetypis, eas diligenter universas descripsit tri-
 « bus exemplis, totidemque viis misit ad me; quarum
 « duæ pervenerunt, tertia interclusa infesto casu...
 « Accepi et ex Macaensi collegio duas alias ab eodem
 « Patre... Universis hisce sex septemve alias adjunxi,
 « Compluto, Toletto, Conimbrica, Mussiponto, ubi
 « autographa asservantur, communicatas¹. »

Il eût donc été facile au P. Poussines de donner une édition parfaite des lettres de saint François de Xavier, en leurs textes originaux, castillan et portu-

1. Avant-propos de l'édition de 1666.

tugal ! Des noms tels que celui de Don João Pinto da Gama, celui de Don Vicente Samaniego y Fernandez-Cid, celui de Don Juan Facundo Riaño, comment les oublier ? Pour ne rappeler qu'une de nos dettes, nous retrouvâmes, à Coïmbre, sous le toit hospitalier de Don João Pinto da Gama, le pieux et charmant abri que nous venions de quitter à Lisbonne ; ce fut Don Juan Facundo Riaño, alors ministre de Fomento, qui, dès 1883, encouragea et facilita nos premières recherches en Espagne, et c'est grâce à l'intervention de Don Vicente Samaniego, premier secrétaire au ministère d'Etat (section des Ordres), qu'il nous a été permis, nonobstant les termes absolus d'une récente interdiction, de photographier quelques-uns des plus précieux documents que renferment les archives de Simancas.

Nous prions Dieu Notre-Seigneur et saint François de Xavier de récompenser nos bienfaiteurs ci-dessus nommés, et ceux, plus nombreux encore, de qui nous gardons, écrits dans le cœur, les noms et les bons offices.

IV.

Plus haut, nous avons donné à entendre, déclaré même que les lettres de S. François de Xavier, telles

que nous les publions, ont quasi le caractère de documents inédits. L'assertion doit être justifiée.

Après avoir dressé le catalogue des recueils de lettres de saint François de Xavier, publiés de 1549 à 1876, le Père Augustin de Backer gémissait : « Il est
« à regretter que les lettres de l'Apôtre des Indes ne
« nous soient connues que par des traductions plus
« ou moins fidèles. Jusqu'ici, le texte n'a pas été pu-
« blié, et il ne le sera peut-être jamais, les pièces ori-
« ginales étant perdues ou dispersées ¹.

Nul doute que l'on ne doive désirer la publication des lettres de François, en leurs textes originaux, castillan et portugais ; mais ces textes originaux n'auront d'utilité générale qu'en Espagne ou en Portugal, et il sera non moins à désirer que chacune des autres nations possède, en sa propre langue, la traduction bien fidèle des textes originaux.

Le double vœu du P. de Backer fut, onze ans plus tard, en 1887, vivement exprimé par le P. Louis Delplace, dans une intéressante publication, intitulée : *Selectæ Indiarum epistolæ, nunc primum editæ* ² ; et le pieux et docte écrivain préparait efficacement les voies à la réalisation de ses désirs, quand, dès les premières pages de son recueil, et par forme d'avant-propos, il

1. Biblioth. des écrivains de la Compagnie de Jésus, *Xavier* (III, col. 1603).

2. Florentiæ, ex typogr. a SS. Conceptione, 1887, in-8°, xxviii-200 pages.

signalait les bonnes, les meilleures sources de textes originaux des lettres du Saint¹.

Aujourd'hui, grâces à Dieu, la plupart des textes originaux, dont le P. de Backer regrettait la disparition, sont retrouvés, et, de l'Espagne ou du Portugal, nous viendra une œuvre de maître où ne se rencontrera pas un mot qui ne soit celui même que la plume de François de Xavier écrivit.

Aux seules archives de Rome, le Père Delplace retrouva, en 1887, le texte certainement original d'un grand nombre des lettres de François. La plupart de ces textes originaux, le Père Pierre Poussines les avait dans les mains, en 1666, quand il publia son livre : *Sancti Francisci Xaverii... epistolarum libri septem, nunc primum ex autographis, partim hispanicis, partim lusitanicis, latinitate et luce donati*. Il les possédait même en double exemplaire, pour le lot qui lui en était venu des Indes : il devait ce trésor à l'ardente dévotion du Père François-Xavier Filipucci; il lui dut aussi la pensée première de publier les lettres de saint François de Xavier. Écoutez le Père Poussines :

« Alexander Philippucius noster, anno 1658, die
« 12 martii, Maceratæ, spe omni humana recuperandæ valetudinis exclusus, invocato S. Francisco

1. *Select. Indiar. epist.* — Disquisitio in epistolas S. Fr. Xaverii, pp. xi-xxviii.

« Xaverio... mirabiliter convaluit... Is deinde sancti
 « sospitatoris sui nomen adscivit, et, ut vitam imita-
 « retur, exorata Majorum venia, navigavit in Indiam.
 « Sed prius...; me adiens, magnopere oravit ut in
 « hoc nostro archio romano conquirere ne gravarer
 « ecquæ adhuc ineditæ S. Francisci Xaverii epistolæ
 « laterent; tum, si quæ reperirentur, latinitate ac
 « luce donare... Quinque nondum publice visas illic
 « epistolas reperi, manu ipsius scriptas. Philippu-
 « cius, in Lusitaniam solvens, promisit exempla qua-
 « rumdam aliarum... sese ad me transmissurum... :
 « paucis mensibus, pervenerunt ad me ab eo... duo-
 « decim exempla, ... ex autographis exscripta... Porro
 « idem Pater Xaverius Philippucius Goæ..., reper-
 « tis longe plurium Xaverianarum literarum chartis
 « archetypis, eas diligenter universas descripsit tri-
 « bus exemplis, totidemque viis misit ad me; quarum
 « duæ pervenerunt, tertia interclusa infesto casu...
 « Accepi et ex Macaensi collegio duas alias ab eodem
 « Patre... Universis hisce sex septemve alias adjunxi,
 « Compluto, Toletto, Conimbrica, Mussiponto, ubi
 « autographa asservantur, communicatas¹. »

Il eût donc été facile au P. Poussines de donner une édition parfaite des lettres de saint François de Xavier, en leurs textes originaux, castillan et portu-

1. Avant-propos de l'édition de 1666.

gais ; mais, comme il n'appréhendait pas la perte de ces textes, il fit d'abord, ainsi qu'il le devait, œuvre utile à la généralité des fidèles, en traduisant les lettres du Saint ; et le latin, langue commune, s'imposait à un traducteur qui visait au bien commun.

Historien et critique éminent, le Père Poussines eut peur de trahir François de Xavier en le traduisant ; il voulut, de tout son cœur, ne le point faire ; écoutons-le encore :

« Omnium porro quam sincerissimam quamque
« perspicuissimam latinam interpretationem accuran-
« dam toto animo amplexus, et spatio et contentione
« majoribus quam quis facile autumet, in id studium
« incubui : singulas quippe non sententias solum,
« sed et voces et pene apices, nusquam festinans,
« expendi ; præter vocabularia et libros, vivos etiam
« magistros adhibens .. Sunt in dialecto lusitanica per
« Indicas colonias vigente, quidam idiotismi... :
« eorum glossas... (a P. Philippucio) elaboratas
« accepi..., consului... Res ecclesiasticas usitatis po-
« tius et notis formulis, quam circuituionibus ad vete-
« rem elegantiam exquisite affectatis, efferre plerum-
« que malui ; magis interesse ratus talis utique tracta-
« torem argumenti christiane quam ciceroniane loqui.
« Scribens hispanice aut lusitanice, S. Xaverius ali-
« quas interdum inspergit latinas voces... : has om-
« nes studiose retinui... »

Enfin, rappelant des publications antérieures, celle du Père Horace Torsellini en particulier¹, le Père Poussines déclare qu'aucun de ces livres ne lui ôte le droit d'appeler le sien : recueil de lettres *nouvelles, neuves, inédites* : « Septem in libros discrevi has quas
 « emitto epistolas, *novas omnes merito vocatas, etsi*
 « aliquot ipsarum quædam alibi excerpta aut membra
 « mutila prodierint; — quòd *integræ nunc primum,*
 « *ac plane quales e Sancti calamo exiere vulgentur*². »

Cette déclaration est grave et, pour ne l'avoir pas assez remarquée ou prise au sérieux, tels éditeurs, venus plus tard, des Lettres de saint François de Xavier errèrent, peut-être, en *composant* des textes nouveaux, où, çà et là, Torsellini et d'autres viennent, même pour le fond, corriger, améliorer, compléter Poussines, et réciproquement. Le Père Poussines connut, il étudia les travaux du Père Pierre Maffei³; il connut, il étudia ceux du Père Torsellini, et il n'était pas

1. Francisci Xaverii Epistolarum libri IV ab Horatio Tursellino ex hispanico in latinum conversi. Romæ..., 1596.

2. *Ibid.* Le Père Poussines est, en effet, exact, pour le fond, dans ses traductions : l'on y trouve, à peu près, toutes *les choses* que François a dites, — et *des choses* qu'il n'a pas dites ne s'y trouvent guère; — mais *le style* est changé, et l'homme diminué et même défiguré : ce que François exprime, en quatre mots d'une simplicité charmante, Poussines, çà et là, le dit en lignes d'un trop beau ou trop bon latin. On peut étudier, comme type, la dernière lettre du Saint (13 novembre 1552). C'est la quarante-quatrième du quatrième livre de Menchaca (II, pp. 465-472).

3. Selectarum epistolarum ex India, libri III, Joanne Petro Maffei interprete..., 1571.

homme à ne pas discerner le vrai qui s'y trouvait, ni homme à le négliger, là où il ne possédait pas un vrai plus sûr, un vrai meilleur.

Entre les pièces de grande valeur dont le Père Poussines disposa le premier, il faut noter cinq lettres de saint François de Xavier au roi de Portugal : copie lui en fut envoyée, de Lisbonne, d'après les originaux autographes. Ces lettres existent sûrement encore, en Portugal ; mais, jusqu'à l'heure présente, elles sont à retrouver. N'en pouvant, avec assurance, traduire le texte original, nous nous sommes contenté d'en résumer le fond, d'après la traduction du Père Poussines, qui, sans nul doute, est, à cet égard, exacte.

V.

Le Père Delplace compte cent trente-huit lettres ou écrits analogues de saint François de Xavier, bien connus pour avoir été imprimés : notons cependant qu'il y comprend, d'après Menchaca, et non sans réserves, telles et telles pages de Torsellini et autres, qui pourraient bien n'être que des fragments détachés et amplifiés de lettres données plus tard par Poussines, « intégrales et telles que le Saint les écrivit. »

A Rome, en 1887, le P. Delplace réunit environ vingt-neuf textes, sûrement originaux, desquels huit

sont autographes, ou du moins signés par le Saint.

Des cent neuf textes originaux qui manqueraient à Rome, dix-huit sont à la Bibliothèque nationale de Lisbonne, réunis à d'autres documents, dans le registre intitulé : « *Manuscriptos de muito valor e estimação...* » Ces dix-huit pièces, à peu près, sont autographes ou munies de la signature de François : nous les décrirons plus loin¹.

Restaient à assembler quatre-vingt-onze textes originaux. A l'heure même où le P. Delplace, à Rome, groupait ceux que l'on y pourrait utiliser, M. Jeronymo P. A. Da Camara Manoel publiait, à Lisbonne, au nom de la Société de Géographie, dont il est membre, son excellent livre *Missões dos Jesuitas no Oriente* : on y trouve le texte original de neuf lettres de saint François de Xavier, tirées d'un registre ayant autrefois appartenu aux Jésuites de Portugal, et maintenant acquis au Ministère des Affaires étrangères. Le registre a pour titre : « *Livro primeiro em que se tre-ladão as cartas que mandão os irmãos da Comp^a de Jesu*

1. L'inspection de ce registre autorise, croyons-nous, à juger que la plupart des meilleures pièces qu'il renferme ont été détachées de celui dont parle, en ces termes, François de Sousa (*Oriente conquistado*, I, p. 625) : « Les lettres de S. François de Xavier se gardent très déceimment dans nos « archives de Goa, en un registre recouvert de velours rouge, garni de « coins et fermoirs d'argent. »

Le P. de Sousa donne bien des lettres du Saint, et des plus rares ; mais il lui arrive, peut-être quelquefois, d'en écourter le fond et de *corriger* la forme. (V., par exemple, *Oriente*, I, p. 743 et suiv.)

que andão na India das cousas que Nosso Senhor por ella obra e começa do año de 1544 en diante. » De ces lettres (dont, pour la plupart, copie est en un pareil registre de la Bibliothèque royale de Ajuda), cinq aident à compléter le fonds romain : ce sont celles des pages 23, 29, 41, 45 et 55 du livre de M. Camara Manoel.

Tout ce qui, à peu près, pouvait encore manquer, l'obligeance de M. Rodrigo Vicente d'Almeida, *officiel* de la Bibliothèque royale d'Ajuda, nous le procura, en novembre et décembre 1894 :

Première source. — Deux gros registres renfermant, le premier, copie des lettres « envoyées par les Pères qui allaient en diverses parties de l'Inde », de 1544 à 1556; — le deuxième, copie des lettres de 1556 à 1564 inclusivement.

En tête de chaque registre, le catalogue, année par année, des missionnaires envoyés, de 1541 à 1556, et de 1556 à 1564. A la suite de chacun de ces catalogues annuels, se trouvent mentionnées les lettres plus importantes que l'on reçut des missions.

Dans le premier registre, outre de nombreuses lettres, utiles pour l'histoire de S. François de Xavier, on trouve, copiées, vingt et une lettres du Saint. — Au deuxième registre est une seconde copie des lettres de François, du 15 janvier 1544 et du 20 janvier 1549.

Deuxième source. — C'est le manuscrit coté $\frac{25}{1}$. Il fut apporté de Macao à Lisbonne, en 1746 : « Ce registre, y est-il dit, se doit garder à Lisbonne en la Procure de la Province du Japon, et il n'en doit pas sortir, à moins que ce ne fût sous forme de copie. » João Alvares, signé. — Le registre, papier de Chine, a cent soixante-dix-neuf folios.

João Alvares l'intitule ainsi : « Libro de varias cartas de S. Francisco Xavier, trelladadas de hum libro que esta na sacretaria da Provincia de Japão, no collegio da Madre de Deos da Companhia de Jesus, na cidade de Macao... »

Celui qui copia les lettres, au secrétariat de la province de Japon, à Macao, se fait connaître : — Les vingt premiers folios du manuscrit renferment un excellent résumé des procès faits, l'année 1615, en diverses régions de l'Inde, au sujet des vertus et des miracles de S. François de Xavier. Ce travail achevé, le copiste se recommande aux prières des Pères et Frères de la Compagnie, et il signe : Manoel Barradas, Cochin, 15 février 1617¹.

La seconde partie du manuscrit, de la même main que la première, commence, au folio 21, par ces mots : « Les lettres ci-après sont tirées, ou de leurs

1. Manoel ne serait-il pas le P. Manoel Barradas, mort à Cochin en 1646, — de qui les écrits sur les pays orientaux, leurs fausses divinités, leurs pratiques religieuses, etc., sont notés dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I, col. 911 ?

« propres originaux, qui sont en ce secrétariat (de la
 « Province de Japon, à Macao) ou d'autres anciens
 « registres (cahiers, *cartapacios antigos*), qui sont
 « dans le même secrétariat. La copie se fait en vue
 « de réunir toutes ces choses en un seul corps (*pera*
 « *ajuntarem em hum todas estas cousas*).

« Le présent *cartapacio* est divisé en deux parties :
 « dans la première sont 62 lettres, mises selon les
 « dates des années durant lesquelles le Saint les écri-
 « vit. — Dans la seconde partie, on a mis diverses
 « choses, que le Saint, en diverses occasions, écrivit
 « à quelques personnes, savoir : 22 *apontamentos*,
 « — 2 *avizos*, 2 *lembranças*, autant (*outros tantos*)
 « de *regimentos*, une *obediencia*, et une déclaration
 « sur les articles de la Sainte Foi.

« Et tout cela (*o que tudo*), je le mets ici déclaré,
 « afin qu'on le sache, — aujourd'hui, 2 novembre
 « 1621. »

Suivent immédiatement les copies de lettres, du folio 22 au folio 76 recto.

Aux folios 76 et suivants, les *apontamentos*, les *avisos*, etc., et aussi quelques lettres et autres documents, que l'avis préliminaire n'avait pas annoncés¹.

1. Outre les lettres et les avis séparés qui les complètent, François écrivit divers opuscules, de pure doctrine ou de piété. Le texte original portugais de ces écrits est donné par le P. Sébastien Gonçalves (Ajuda, ms. $\frac{26}{50}$, f^{os} 220-242). On doit aussi consulter le manuscrit Barradas, f^o 77 et suivants, 92 et suivants).

Là, nous avons trouvé, déjà recueilli pieusement, à Macao, par le P. Manoel Barradas, dès l'année 1621, ce que, quarante ans plus tard, la piété du P. François Filipucci devait recueillir encore, partie à Macao, et partie à Goa. Il manque cependant, au recueil du P. Barradas, une lettre que le P. Filipucci envoya au P. Poussines, savoir, celle du 10 septembre 1544, adressée par le Saint à François Mansilhas; mais, en revanche, le P. Filipucci ne trouva plus, vers l'an 1664, dans les *cartapacios* de Macao ou de Goa, telles et telles excellentes pièces, que le P. Barradas y avait copiées en 1621.

VI.

Si le P. Roch Menchaca, à la fin du siècle dernier, avait eu sous la main tous ces matériaux, nous n'aurions probablement pas à attendre les œuvres, les *écrits originaux* de saint François de Xavier; car les deux volumes que nous devons au P. Manchaca prouvent qu'il possédait, au plus haut degré, toutes les qualités requises pour exécuter ce travail en perfection¹.

Il est encore à faire, et, sans doute, le maître à

1. S. Francisci Xaverii e Soc. Jesu, Indiarum apostoli, epistolarum omnium libri quatuor, ex Petro Maffei, Horatio Tursellino, Petro Possino et Francisco Cutillas... — Bononiæ, 1795.

qui l'exécution en sera confiée, la supériorité même de ses dons et qualités l'inclinera à tirer profit des moindres lumières d'autrui. Pour lui donc, — et tout lecteur sérieux s'y intéressera, — nous noterons deux ou trois points qui, au cours de nos recherches, nous ont paru bons à considérer.

Le Père Menchaca, quelles que fussent ses éminentes qualités de critique, ne put élever un très solide édifice : les matériaux meilleurs lui manquaient, pour les neuf dixièmes de la construction. Il interroge les Pères Torsellini, Poussines, Cutillas, et leur demande des textes bien conformes aux lettres originales de François de Xavier. Le Père Torsellini lui fournit des traductions latines, irréprochables quelquefois, mais, d'autres fois aussi, ce nous semble, abrégées, ou faites de pièces rapportées ou transposées ; — le Père Poussines lui donne des traductions où le fond des lettres de François se peut retrouver, où ce fond existe, mais quasi toujours un peu *embelli* de paraphrases ou d'élégances d'expression. Quant au Père Cutillas, il reproduit, çà et là, en castillan, quelques vrais textes de François ; non pas cependant sans les retoucher un peu, croyons-nous¹ ; mais, le plus souvent, il traduit

1. Voir, par exemple, son texte de la lettre du Saint à Ignace (29 janvier 1552), dont la première page autographe se trouve reproduite en photogravure, d'après le livre du P. Louis Delplace, à la page 428 de notre *S. François de Xavier. Docum. nouv.* (1^{re} série.)

ou Torsellini, ou d'autres, — et, alors même, de bonne foi, il embellit. Notons, de plus, qu'avec la chronologie, le Père Cutillas se donne des libertés qui surprennent.

Il est intéressant d'accompagner le Père Menchaca dans son labeur de critique¹ : il épuise d'admirables ressources à concilier les trois éditeurs ; à discerner (là où deux, là où les trois se rencontrent pour une même lettre) lequel des deux ou des trois aurait mieux dit, ou ce qu'il faudrait emprunter à l'un pour compléter l'autre, etc.

Espérons que l'éditeur définitif des lettres de François n'engagera pas ses lecteurs dans les broussailles de discussions pareilles, et qu'il leur épargnera aussi le brouillard, le nuage des *variantes*. Le meilleur texte une fois déterminé, il n'y a, ce nous semble, qu'à laisser là où elles s'introduisirent ces prétendues variantes. Les agréer, au titre de variantes, c'est leur donner quelque autorité, et, avant longtemps, toutes ces variantes, pour peu qu'elles aient bon visage, un biographe du Saint, un traducteur de ses lettres les aura fait monter, du bas des pages, dans le texte : fort peu de biographes, en effet, résistent à la tentation d'*embellir* leurs récits, quand ils peuvent le faire sans *inventer*. Voilà plus de trois cent cinquante ans, que

1. Tome I. *Prolegomena in S. Xaverium*, pp. I-CLXV.

l'on ne cesse de publier, en toutes langues, les lettres de François de Xavier : on peut, sans crainte, affirmer que les *variantes* seules rempliraient de gros volumes ; aucun des éditeurs cependant, aucun des traducteurs ne voulut tromper.

Citons un exemple, tout de détail. Le 27 janvier 1545, François adresse, de Cochin, aux Pères de Rome, une longue lettre : elle était évidemment pour saint Ignace comme pour les autres¹. A cette lettre commune, il ajoute, pour saint Ignace, deux pages, qui n'étaient guère que pour lui, puisque François y traite du choix des sujets à envoyer dans les Indes ; c'est une lettre, une note d'*affaires*. Ecrivant à Simon Rodriguez, le même jour, François lui dit : « Les lettres que j'écris à Rome, je vous les envoie ouvertes... Celle que j'écris au Père Ignace, lisez-la seul, si vous ne jugez à propos de la lire à d'autres. »

Simon Rodriguez jugea à propos d'en garder copie : elle est à Lisbonne, et M. Camara Manoel l'a publiée². Le Père Torsellini, à Rome, la traduisit, de l'original probablement, et, de ce texte latin (on n'en peut guère douter), le Père Cutillas tira le texte castillan qu'il publia, à Madrid, en 1752³. Dans le texte latin,

1. Voir au présent volume, pp. 291-302.

2. *Missões*, pp. 29-35.

3. *Cartas de San Francisco Javier... por el Padre Francisco Cutillas*, S. J. — Édit. de Barcelone, 1884, pp. 75-78. — Cf. Menchaca, 1, pp. 178-181.

il n'y pas de salutation finale, et la lettre commence sans autre préambule que le *Gratia et charitas*, etc., accoutumé. La copie de Lisbonne n'a même pas ce préambule, et elle se termine ainsi : « *Vester minimus filius, Magister Franciscus.* »

La lettre avait-elle un préambule ? — Nous l'ignorons ; peut-être, en tête ou au revers, François avait-il simplement écrit : *Pour le Père Ignace* ; — mais il est difficile de croire que le Père Cutillas n'ait pas substitué à la formule finale : *Vester minimus filius*, celle-ci : — *Hijo menor, en destierro mayor*, — et au simple *te* de la traduction de Torsellini, un *V^a Santa Caridad*. Cette expression, si notable, le Père Cutillas, dans cette même lettre, la reproduit, douze fois : elle n'est pas, même une fois, dans la traduction latine de Rome et dans la copie castillane de Lisbonne.

Des soixante-onze lettres de François que renferme le livre du Père Cutillas, douze sont adressées à saint Ignace : le Père Cutillas date la première du 31 mars 1540, et la dernière du 7 avril 1552. Dans toutes ces lettres, François, parlant à saint Ignace, ne lui dit que : *V^{ra} Santa Caridad* ; en somme, dans les douze lettres, cette appellation revient plus de cent trente-cinq fois. Quant à la conclusion : *Hijo menor en destierro mayor*, neuf lettres sur douze en sont ornées, savoir, toutes celles que, dans le livre du Père Cutillas, François adresse, des Indes, à saint Ignace.

Le Père Cutillas aurait-il rencontré d'anciennes reproductions des lettres de François de Xavier, manuscrites ou imprimées, ainsi *riches* de cette appellation et de cette conclusion ? Nous l'ignorons¹ ; sûrement, il n'est pas admissible que l'appellation et la conclusion aient figuré dans autant de lettres originales du Saint.

L'appellation *V^{ra} Santa Charydad*, François la redit plus de dix fois dans sa lettre à saint Ignace du 29 janvier 1552 ; mais c'est une lettre d'effusion de cœur ; François l'écrit en pleurant. Du reste, le Père Poussines, traduisant cette lettre, y redit, comme François, au moins à dix reprises : *tua sancta charitas* : pourquoi le Père Poussines aurait-il omis de le faire ailleurs ; par exemple, dans la lettre du 31 mars 1540, où le Père Cutillas fait redire, sept fois, à François de Xavier : *V^{ra} Santa Caridad*, alors que ces mots ne se trouvent pas, une seule fois, dans la traduction du Père Poussines, seul texte que, selon toutes les apparences, le Père Cutillas ait eu sous les yeux ? Encore est-il certain que l'autographe ne pouvait guère renfermer ces mots, car François n'adressait pas cette lettre au seul Père Ignace : sur la foi du Père Poussines, le Père Cutillas jugea que la lettre

1. C'est sur la foi d'un vieil imprimé de la lettre de François du 26 juillet 1540, que nous avons nous-même, après avoir *résumé le fond* de la lettre, donné la conclusion qui s'y trouve : « De votre sainte charité le fils minime en Jésus-Christ, François. » (Présent volume, pag. 171) ; mais nous doutons qu'elle soit dans l'original.

n'était que pour Ignace, — et il fit parler François, comme il le fait toujours parler ¹.

La conclusion : *Hijo menor en destierro mayor*, elle est le dernier mot de la lettre du 29 janvier 1552 : on ne la trouvera guère ailleurs, à moins que ce ne soit dans quelque *duplicata* ou complément de cette même lettre ².

A Dieu ne plaise que nous pensions à blâmer le Père Cutillas : nous admirons sa piété et son zèle ; — mais l'éditeur attendu des lettres de François de Xavier fera bien, croyons-nous, de négliger souvent les *variantes* du Père Cutillas, qu'elles soient de fond ou de forme ; et de même, ses *variantes* de chronologie : — des douze lettres à saint Ignace, pour ne point parler des autres, la plupart ont, dans son livre, des dates peu justifiables. Une variante n'est prudemment signalée que lorsque le vrai texte est incertain et que la variante peut être soutenue ou se défendre. C'est ce que nous voulions conclure, à propos d'un détail. Quel biographe de François, quel traducteur de ses lettres ne se croirait autorisé à émailler de *V^{ra} Santa Caridad* et

1. Voir Menchaca, *Prolegom.* pag. LIV. — Le Père Cutillas, après avoir lu l'admirable lettre du 29 janvier 1552, dut se persuader que le *V^{ra} Santa Caridad* était formule usuelle de François, timidement dissimulée par les fils de saint Ignace, premiers éditeurs des lettres de l'Apôtre des Indes. Dans cette lettre même du 29 janvier, le Père Cutillas ramène la *V^{ra} Santa Caridad*, dix-huit fois.

2. V. Menchaca, II, pag. 336.

de *Hijo menor en destierro mayor* les pages de son livre, si ces fleurs étaient appelées *variantes*?

VII.

La chronologie, on l'a déjà compris, n'est pas encore sans ombres dans la vie de François de Xavier et dans le classement de ses lettres. Pour ne parler que des lettres, telles auraient deux, trois et quatre dates fort différentes, si différents sont les avis des historiens ou biographes de François. Le Saint n'oublie guère de dater ses lettres, et c'est au déficit de sources primitives qu'il faut attribuer la plupart des erreurs des biographes; mais, en dehors des lettres écrites de la propre main du Saint, l'erreur peut se rencontrer, occasion d'erreur, du moins, se trouve dans certaines copies immédiates des originaux.

Ainsi, en tête d'une lettre de 1549, que le P. Barradas déclare copier sur l'original, il note : 20 juin; et, à la fin, bien nettement, le Saint aurait écrit : « Aujourd'hui, 22 juin. » Même observation pour une seconde lettre du même jour. Ainsi encore, en tête d'une lettre de 1552, Barradas écrit : 23 juillet, — et la date finale est nettement : 21 juillet.

En pareille occurrence, quelle date préférer? La dernière évidemment, sauf le cas de certitude con-

traire. François, en effet, n'écrit jamais la date en tête de ses lettres : les dates n'ont pu être inscrites en tête que par un archiviste qui classait les écrits du Saint. Le P. Barradas copie fidèlement tout ce qu'il trouve écrit; il signale, là où il la rencontre, la main du Saint, qu'elle écrive ou qu'elle rature; mais il ne discute rien. La date finale conserve donc, jusqu'à preuve d'erreur, autorité dominante¹.

Un exemple fera entrevoir d'autres difficultés, à ce même propos, que l'éditeur des Lettres devra résoudre :

Au manuscrit $\frac{25}{1}$, fol. 29, verso, une lettre est ainsi datée : — « Aujourd'hui, lundi (*secunda feria*), 20 juin 1544. »

Le P. Poussines traduit, d'après la copie, conforme à la précédente, qui lui fut envoyée : « Hac feria secunda XII Kal. Julias (20 juin) 1544. »

M. Pagès : « Mardi, 20 juin 1544. »

Le 20 juin 1544 était un vendredi. D'autre part, si l'on étudie attentivement la lettre qui vient peu après, du 30 juin, on s'aperçoit vite que ce que le Saint y raconte est inconciliable avec la date du 20 juin, quand même le 20 juin 1544 eût été un lundi, et on voit que la lettre a pour vraie date le *lundi, 16 juin 1544*.

1. Le manuscrit du *Ministère des Affaires étrangères* aura, peut-être, tendu ce piège à M. Camara Manoel, à propos de la lettre du Saint du 8 mai 1545. (*Missões*, etc., pp. 37-40).

Le P. Barradas n'eut pas sous les yeux l'original de cette lettre ; il ne manque pas, en effet, quand l'original est à sa disposition, de le noter clairement. Le premier copiste dut lire XX, là où François avait écrit XVI.

Quant à M. Pagès, il faut savoir et se souvenir que, par une erreur assez excusable, il considère lundi comme *feria 1^a* : — pour lui donc, ici et ailleurs, *feria 2^a* ne peut être qu'un *mardi* ; *feria 3^a* sera un mercredi, etc.

Partout, dans notre livre, nous donnerons aux lettres les dates que nous jugerons être les vraies, mais nous ne les discuterons pas ; ce sera l'œuvre du Maître-éditeur.

Il n'est pas non plus toujours facile, là où ne se rencontre pas l'autographe du Saint, de déterminer en quelle des deux langues, portugaise ou castillane, François l'écrivit.

Les lettres de François furent toutes écrites en portugais ou en castillan : nous n'en connaissons aucune qu'il ait écrite en latin. Le plus grand nombre, quatre-vingt-dix au moins, des lettres ou écrits analogues du Saint sont en langue portugaise. Nous croirions volontiers que telles et telles lettres plus longues, François les écrivit d'abord en castillan ; elles devaient aller à Rome. Le Saint, peut-être, en surveillait la traduction portugaise, et signait seulement ces traductions

revisées et approuvées, que l'on expédiait à Goa ou à Lisbonne. Ainsi, on ne peut douter que l'original de la grande lettre du 5 novembre 1549 n'ait d'abord été écrite en castillan : le P. Barradas, copiant cette lettre (f^{os} 47-56) la dit « tirée du propre original », et le texte en est tout entier castillan. Mais il est certain que, le plus souvent, François écrit ou dicte en portugais ; ses lettres étant, pour la plupart, adressées à des Portugais. Observons que si François destine à des Portugais une de ses lettres, écrite ou dictée en castillan, il ne manque pas de saluer en portugais. Avant de signer, il écrit de sa main : *Vosso em X^{to} irmão*. Une fois, par surprise, François a déjà écrit : *Vuestro en Christo hermano* ; il biffe, et écrit au-dessous : *Vosso em Christo irmão*. — *Francisco*. Le P. de Sousa (*Oriente conquistado*, I, p. 490) le fait remarquer avec une légitime satisfaction.

On voit le soin que devra mettre l'éditeur des lettres de François à déterminer quel des deux textes, ou portugais ou castillan, est le vrai ou le plus vrai texte, pour telle et telle lettres du Saint. Il n'est pas rare de trouver les deux dans les collections de Lisbonne et de Rome.

Ajoutons une observation trop hardie, peut-être : — Quand il fut obligé d'écrire ou de dicter à la hâte, en portugais, François ne biffa pas toujours ce que sa plume ou sa langue laissa tomber de castillan. Cinq

ou six lettres au moins, copiées sur les originaux par une main portugaise, semblent autoriser ou excuser la hardiesse de notre allégation. Entre ces lettres, nous ne comptons pas celle que le Saint dicta en portugais, à l'adresse de Cypriano, et à laquelle, de sa main, il ajouta d'admirables lignes en castillan. Cypriano, Espagnol d'origine, avait, dit-on, connu saint Ignace; il aurait vécu près de lui à Barcelone. Le castillan lui était plus familier que le portugais, et François voulait faire entendre à Cypriano l'écho fidèle d'une parole castillane d'Ignace, que lui-même n'avait pu lire et ne pouvait relire sans pleurer. Ce castillan final ne tomba donc pas de la plume de François; il lui fut dicté par son cœur; mais, en d'autres lettres, croyons-nous, le castillan échappe ou à la langue, ou à la plume. A l'éditeur des lettres originales de les bien scruter, et de ne pas nous dérober, s'il les rencontre, ces charmants *oublis*, ou charmants souvenirs de François : Portugais, Castillans, Navarrais, Français même lui en seront obligés¹.

1. Comme exemples de ces lettres, où les deux langues s'entremêlent, nous signalerons celle du 5 novembre 1549, adressée de Cangoxima aux PP. Camerino et Gomez, et celle du même jour au seul P. Gomez.

Les dernières lignes de la lettre adressée au P. Gomez sont de la main du Saint. Gomez était Portugais, et, plus que Cypriano, exposé à périr. Le cœur dicte à François les lignes finales; c'est dire que tout y est portugais. Seul Gomez les lirait; il lui serait bon d'observer que le secrétaire de François les ignore, et que François se faisait Portugais pour lui rendre plus acceptables de nécessaires corrections : « Por amor de Nosso Sor vos rogo que os fagais amar... Rogo vos muito, etc. »

VIII.

Disons, enfin, que l'éditeur des lettres originales de François de Xavier nous donnera, espérons-le, bien dressé, le catalogue des seuls vrais autographes que l'on ait possédés et que l'on possède. Ce sera l'objet d'un travail plus difficile que nous n'imaginerions de prime abord.

En voici quelques raisons :

1° L'écriture d'un homme n'est pas toujours, en tout, semblable à elle-même. Suivant ses dispositions diverses d'âme ou de corps, l'homme donne à son écriture des formes souvent très dissemblables. François ne put échapper à cette loi.

2° Comme le firent tous ses contemporains, François, le plus souvent, dut expédier ses lettres (les plus importantes, du moins) en plusieurs exemplaires, pour avoir quelque assurance qu'un exemplaire arriverait à destination : si, faute de copiste, François copia lui-même telle de ses lettres, on put avoir d'une même lettre deux ou plusieurs exemplaires autographes. Il ne faudrait donc pas, de l'existence d'un autographe, conclure à l'inexistence d'un second, pour une même lettre.

3° Dès le temps où François, quand il le put faire,

donna ses lettres autographes à des copistes, pour en multiplier les exemplaires et les expédier en un même lieu ou en divers lieux, tel copiste put s'étudier à imiter fidèlement l'écriture de François, comme fidèlement il reproduisait son texte et son orthographe. Au bas de telles anciennes copies de lettres du Saint, nous avons vu sa signature *probablement imitée*. François n'étant plus là pour signer lui-même, le copiste signait comme le Saint, le mieux possible; ainsi le copiste aurait pu faire pour la lettre tout entière : imiter de son mieux.

4° Plus tard, quand les lettres de François furent devenues des reliques de saint, aux yeux des fidèles, — des lettres de grand homme, aux yeux de tous, — une famille nouvelle de copistes surgit nécessairement. Au seizième siècle déjà, les scolastiques de Coïmbre, plus d'une fois, en transcrivant des lettres de François, ne résistent pas à la tentation pieuse de bien imiter la signature du Saint, au bas de leur transcription. Ainsi, à Rome, tel Frère coadjuteur calligraphe, chargé de prendre copie d'une lettre de François, dont l'autographe était donné, comme relique, à une église, s'efforcera de si bien copier, que Rome, en donnant tout, paraisse n'avoir rien perdu.

5° Faut-il oublier la famille des copistes intéressés, qui se font, qui passent maîtres dans l'art, dans le métier de procurer à qui les veut bien payer des

autographes de grands hommes? Cette famille, on le sait, n'est pas encore éteinte.

6° Enfin, — pour nous borner, — difficulté peut se rencontrer, là même où l'on inclinerait davantage à reconnaître l'écriture du Saint : c'est lorsque deux, trois exemplaires d'une même lettre, en apparence autographes, présentent de notables variantes, ou de forme, ou de fond. Sûrement, en copiant ses lettres, le Saint demeurerait libre de retrancher, d'ajouter, de modifier; mais telle lacune, telle modification peuvent, on le comprend, trahir, dans la page la plus apparemment autographe, une main de copiste, à la fois habile et maladroit.

Telle ou telle des observations qui précèdent, nous l'éclairerons mieux par un ou deux exemples :

Plus loin, page 163, en note, nous dirons : — « La « lettre de François du 13 juillet 1540 est traduite « d'après le texte castillan, original et autographe, « conservé à Rome. » Un autographe de cette lettre serait donc encore à Rome? Nous ne voulons pas l'affirmer, et nous le disons moins encore, à la page suivante 164, à propos de la même lettre : « La copie romaine, faite, *ce semble*, sur l'autographe... »

Nous avons sous les yeux une copie de cette copie romaine, œuvre d'un calligraphe, qui s'est pieuse-

ment étudié à la reproduire : on dirait la main de François de Xavier.

De la copie originale, le P. Delpace écrivait, en 1887 (*Select. Indiar. Epist.*, page xiv) : — « ...exemplum adeo accurate, ne exterior quidem neglecta suscriptione, exscriptum, ut crederet quis primo intuitu esse epistolam aliquam authenticam » (autographe). Cet *exemplum* ne serait-il pas un autographe?... Le P. Delplace ne donnant pas absolument, à ce propos, son jugement personnel, il faut attendre; mais l'autographe de François fut sûrement reçu et conservé à Rome, et si l'exemplaire que l'on y possède maintenant n'est pas, ou l'autographe unique, ou un second autographe, il est, *ce semble*, il est, sans aucune doute, copie fidèle et, en même temps, fac-similé parfait de l'autographe, fac-similé exécuté à Rome, au temps même où l'original autographe y était conservé. De là nos formules indécises (pages 163 et 164), auxquelles l'éditeur *définitif* des Lettres de saint François de Xavier pourra seul substituer le dernier mot de sa critique.

A la même page 163, même note, nous disons : « La lettre... du 18 mars 1541 (est traduite) d'après le texte original conservé au séminaire de Salamanca. »

Nous disons : *texte original*, c'est-à-dire, texte castillan. Nous n'avons pas osé écrire : *autographe*,

parce que nous avons eu sous les yeux et dans les mains trois exemplaires de cette même lettre, tenus, tous les trois, pour autographes; savoir : celui du Séminaire de Salamanque, celui du Collège de Barcelone, et celui de la Résidence de Pau. — Un des trois, du moins, est-il vraiment autographe? — Nous l'ignorons. Un des trois dérive-t-il *immédiatement*, à titre de fac-similé, de l'original autographe du Saint? — Nous l'ignorons : les trois pourraient, à la rigueur, n'être que des reproductions d'un ou de plusieurs fac-similé, et nul doute qu'ils ne soient, au moins, cela.

Il ne nous appartient pas de juger les exemplaires de Salamanque et de Barcelone; nous pouvons parler plus librement de l'exemplaire de Pau.

La lettre est richement encadrée, et son histoire est ainsi racontée par celui qui la possédait, en 1698 :

« Esta carta del glorioso Francisco Xavier adquirió, « en Roma, el Cardenal Moscoso; de quien la hubo « Don Andres Pasano, su albazea (exécuteur testa- « mentaire); y de este, Don Matheo de Gorquera, su « sobrino; de quien yo la hube; lo cual juro, *in* « *verbo sacerdotis*, constarme por relaciones veridicas, de cuyo credito no se puede dudar : y lo firmo, « en Toledo, en 15 de noviembre de 1698 años. — « L^o Diego de Na... » (Le reste de la signature a disparu sous une tache.)

Cette lettre est-elle un original autographe? — Nous

ne pouvons le croire, trop de détails y trahissant un copiste ignorant; — sans parler de notables lacunes, que l'on ne saurait attribuer à François, le supposât-on copiste. Nous y avons observé un grand nombre de ces détails inquiétants. Tous, sans doute, la plupart même ne seraient pas décisifs; ceux, par exemple, qui sont de pure forme orthographique : François, en effet, ne s'astreint même pas à écrire toujours également son nom : — Il signe *Francisco* et *Francysco*; — mais François n'a pu écrire : — *tan quan*, au lieu de *tanquam*; — *proter*, au lieu de *propter*; — *si el no*, au lieu de *sino el*; — *que*, au lieu de *quæ*; — *solitan*, au lieu de *solitam*, etc.

Il y a cependant toujours intérêt à rencontrer plusieurs exemplaires d'une même lettre de François, alors surtout que ces exemplaires, médiatement du moins, dérivent de l'original autographe. Les éditeurs des *Cartas* de saint Ignace ont donné (t. I, p. 443-447) la lettre dont il s'agit, d'après l'exemplaire de Salamanque : c'est le texte que nous avons traduit. L'exemplaire de Barcelone nous a fourni (tome I, *S. Fr. Xav., Docum. nouv.*, p. 376) une signature de François, qui n'est cependant pas rassurante; — à l'exemplaire de Pau, il faut emprunter le salut final de François, que l'on doit tenir pour authentique :

« Por todos in Domino dilectos »

Francisco de XABIER.

Que Dieu nous donne un éditeur définitif des Lettres de saint François de Xavier !

En attendant, la pieuse curiosité des fidèles et celle même des érudits trouveront quelque aliment dans notre livre : la plupart des lettres du Saint y sont, en effet, traduites d'un texte certainement original et avec une fidélité scrupuleuse. Si l'on y remarque peu d'élégance et, çà et là, à peine la stricte correction, qu'on nous le pardonne : François de Xavier n'est, en sa langue de Navarrais, de Portugais, ni plus élégant ni plus correct ; il n'eut pas le souci, il n'eut pas le temps de faire mieux qu'il ne fit ; et vouloir, aujourd'hui, se montrer jaloux de l'honneur littéraire de l'Apôtre, comme en furent, peut-être, trop jaloux les Pères Maffei, Torsellini et Poussines, ce serait, au jugement de tous, une faute impardonnable. Les âmes, d'ailleurs, pour qui, grâces à Dieu, nous travaillons, n'ont rien à gagner à ce que les lettres d'un tel homme, écrites, le plus souvent, *currente calamo* et à bâtons rompus, prennent on ne sait quelle forme, quel ton fatigants et même ridicules, de discours d'Académie. Jamais les Saints ne parlèrent ainsi, et quand ils eurent le temps et jugèrent à propos de penser à leur style, ils écrivirent, même alors, d'une façon bien différente.

Les contemporains des Pères Maffei et Torsellini leur surent gré, — et avec raison, — d'avoir publié

ce qu'ils publièrent des lettres de François de Xavier. Le Père Poussines, en un temps où la simplicité, le négligé des lettres du Saint ne pouvait assez plaire, se crut obligé, pour l'honneur même du Saint et le bien des âmes, de le traduire en latin élégant. Dieu récompense, au ciel, non pas tant les œuvres que les saintes intentions, les saints désirs qui les inspirèrent; mais il est évident que l'honneur du Saint et le bien des âmes exigent, aujourd'hui, des procédés tout différents.

Un digne héritier de l'apostolat de François de Xavier dans les Indes, S. E. Ladislas-Michel Zalezki, archevêque de Thèbes, délégué apostolique des Indes orientales, écrivait de Kanty (Ceylan), le 24 mai 1898 :

« La traduction des lettres de saint François Xavier
« en latin, que nous possédons, est très savante
« peut-être, mais très décourageante. Chaque fois
« que je la relis (et c'est ma lecture ordinaire, en
« voyage), il me semble que le traducteur, qui devait
« être très versé dans les classiques, s'amusait à cher-
« cher les tournures de phrases les plus difficiles et
« les plus inusitées. Cela décourage les Missionnaires,
« et de là vient que ces lettres précieuses sont si peu
« lues... »

Possédant si bien notre langue, l'Archevêque missionnaire gagnerait-il à lire les Lettres de saint François de Xavier traduites par M. Léon Pagès ? — Non, car elles sont *traduites sur l'édition latine de Bologne*,

et M. Pagès, comme il le devait, s'efforça de traduire le Père Poussines, sans le trahir, et il ne douta point qu'en traduisant le Père Poussines, ou les textes que le Père Menchaca *composa* de divers alliages, il ne traduisît François de Xavier : « ... l'ampleur de son langage..., trop abondante peut-être en paroles..., devait être conservée sans altération '. » M. Pagès l'a conservée : nul doute certes, que Dieu n'ait déjà récompensé un si consciencieux travail, qui révèle, d'ailleurs, chez son auteur, non seulement la plus haute piété, mais les meilleures qualités de l'historien.

IX.

Appréciateur sévère des travaux d'autrui, nous n'avons guère le droit de solliciter, pour le nôtre, l'indulgence du lecteur; nous sommes cependant réduit à le faire, ou à plaider notre propre cause :

Certains pourront être surpris de ne pas trouver, dans notre livre, des exposés historiques ou géographiques, à l'occasion des voyages et des travaux du Saint : rien de la conquête des Indes orientales; rien des premiers établissements religieux en ce pays, depuis la conquête jusqu'au temps de saint François

1. *Lettres de saint François Xavier*... Deux volumes in-8°. Paris, Pous-sielgue, 1855. Préface, p. II.

de Xavier. Goa, Cochin, Diu, Baçaïm, Malaca, Maluco, etc., ont une histoire politique et chrétienne, antérieure à la venue de François; nous n'en parlons pas. Nous ne décrivons ni Goa, ni Cochin, ni Malaca, ni Ternate...; les mœurs, les coutumes des diverses populations, que le Saint évangélise, nous nous en taisons, comme si nous les ignorions absolument, ou si, pour les étudier, les documents nous faisaient défaut. Sur le Japon même, où tant il y aurait à dire, pas un mot de nous. Il semble que l'on est en droit de requérir l'explication d'un tel silence.

Nous répondrons d'abord que, sur tous ces points, lumière ne nous manquait pas : on ferait une bibliothèque des livres, anciens et modernes, déjà imprimés, où se trouvent les histoires et les descriptions dont il s'agit. Pour ne parler que de la France, elles sont dans toutes les *Vies*, déjà publiées, de l'Apôtre des Indes et du Japon. Elles sont, mieux encore, et avec tout le détail désirable, dans beaucoup d'autres livres : citons deux œuvres de maîtres : — Pour les Indes, l'« Histoire des choses plus mémorables advenues, tant ès Indes orientales que autres « pays de la découverte des Portugais, en l'établissement et progrès de la foi chrétienne,... jusques à « l'an 1600; le tout, recueilli des lettres et autres « histoires qui en ont été décrites ci-devant, et mis « en ordre par le Père Pierre Du Jarric... » — Pour

le Japon, « Histoire et description générale du Japon,
« où l'on trouvera tout ce qu'on a pu apprendre de la
« nature et des productions du pays, du caractère et
« des coutumes des habitants, du gouvernement et
« du commerce, des révolutions arrivées dans l'Em-
« pire et dans la Religion, et l'examen de tous les
« auteurs qui ont écrit sur le même sujet, avec les
« fastes chronologiques de la découverte du Nouveau-
« Monde,... par le Père de Charlevoix... »

Le Père Du Jarrić et le Père de Charlevoix puisè-
rent aux meilleures sources : ils le prouvent, et, en
vérité, on n'a pas fait, on ne fera guère mieux qu'ils
n'ont fait.

Ajoutons que, sur tous ces points, il nous était
facile de produire des lumières *nouvelles*, en ce sens
que nous pouvions, sur tous ces points, publier des
écrits primitifs et totalement inédits. Ainsi, pour ne
parler que du Japon, nous avons copié, à Lisbonne,
le meilleur du précieux manuscrit original $\frac{25}{12}$ de la
bibliothèque de Ajuda, intitulé : — *Historia da Igreja*
do Japão,... composta pelos Religiosos da C^{ia} de Iesu
que, do anno 1575 athe este presente de 1634, resi-
dem nestas partes... — Du fol. 3 au fol 141, « ...se
trata do sitio, descripção et qualidade das ilhas do
Japão e de algus costumes gerães da gente dellas. » —
Du fol. 141 au fol 181, « ...se trata das artes liberães
e mecanicas do Japão, de sus letras ou caracteres,

sua antiguidade, e da lingua e poesia japoã, etc... »

Nous avons aussi copié le meilleur de l'excellent traité du Père Alexandre Valignani : *Del principio y progresso de la Religion christiana en Japon*, œuvre inédite de l'illustre missionnaire Visiteur, qu'il acheva, le 25 juillet 1601. — Copies d'autres manuscrits traitant le même sujet, non moins importants et également inédits, sont dans nos cartons.

Pourquoi donc ne pas tirer de ces sources, de premier choix, des récits et des descriptions? — Voici notre réponse : tout ce qui est *inédit* n'est pas pour cela *nouveau*, et notre préoccupation, en publiant un essai de Vie de saint François de Xavier, a été surtout de donner, à ce sujet, du *nouveau*. Nous n'aurions pas songé à publier ses lettres, si quelqu'un, avant nous, les avait fidèlement traduites en notre langue de leur texte original. Nous les donnons vraiment *nouvelles*.

Que l'historien de François de Xavier exploite, un jour, toutes les sources, imprimées et manuscrites, pour donner à l'histoire de l'Apôtre un cadre complet, rien de mieux : pour nous, sans beaucoup emprunter aux livres, nous tirons des manuscrits ce qu'ils renferment de *nouveau*; et, quant aux choses déjà bien connues, fussent-elles dans des manuscrits inédits, nous n'en mêlons à notre texte ou n'en citons, au bas des pages, que ce qu'il en faut strictement, pour aider le

lecteur à suivre la marche de l'Apôtre et à mieux entendre ses lettres. Le *nouveau* de ces manuscrits inédits, on le trouvera dans notre livre, pour la part du moins que nous avons jugée plus notable et plus intéressante. Leurs auteurs n'écrivirent eux-mêmes que pour donner *du nouveau*, ou pour corriger les récits antérieurs aux leurs. Après avoir loué les travaux du P. Maffei, du P. Torsellini, du P. Lucena, et décerné la palme au P. Maffei, Valignani ajoute : « Le « P. Lucena a écrit en Europe; ... il lui manque « d'avoir connu bien des choses par expérience...; « il les grossit par trop, etc. D'autres ont écrit « d'après des lettres, où l'on racontait d'ouï-dire, sans « informations suffisantes. De là, dans les livres « connus, bien des obscurités et même des contradictions, sans parler de quelques exagérations, etc. » Nous nous aiderons du P. Valignani et d'autres, mais uniquement pour éclairer les points obscurcis, et ramener à leurs proportions réelles les faits exagérés.

Nous eûmes, d'abord, la pensée de joindre à nos deux volumes des cartes géographiques. Avec raison, on nous a dit qu'en un temps où le plus jeune enfant des écoles n'a qu'à ouvrir son sac ou son pupitre pour en tirer un atlas, il est plus qu'inutile de charger nos volumes de la carte des Indes et de la carte du Japon.

Sans doute, bien des détails des cartes du temps de saint François de Xavier, l'atlas de l'écolier ne les signale point, et vainement on les chercherait dans les cartes, même les plus savantes, du temps présent; mais cette connaissance des moindres détails n'est pas nécessaire, pour qu'un enfant même puisse accompagner François de Xavier et avoir l'intelligence de ses récits de voyages : à cela suffisent les grandes lignes et les points de repère d'un atlas d'écolier.

La carte du pays natal de François, moins facile à trouver que la carte des Indes, elle était nécessaire pour mieux suivre le récit des événements, auxquels François et les siens furent mêlés, durant les premières années du seizième siècle : un cartographe distingué a dressé, pour nos lecteurs, une carte de la Navarre au temps de saint François de Xavier.

On voudra bien ne pas se scandaliser, à la rencontre de diverses formes orthographiques d'un même mot, d'un même nom de personne ou de lieu : nous avons dû ne pas rajeunir ou corriger nos documents. Citons un ou deux exemples, pour les premières et les dernières lettres initiales :

On rencontrera : *abad* et *abat*; — *Athaondo* et *Atondo*; — *Aranadale* et *Alendale*; — *Aznariz* et *Aznarez*; — *Azpilcueta*, *Azpilycueta*, *Ezpilcueta*; —

Beterbemale, Betibumal; — *Cande, Camde, Kandy*; —; — *Ydocin, Idocin*; — et le nom même du Saint a passé par bien des formes avant d'arriver à sa forme actuelle espagnole : *Javier*. On trouvera : *Issabier, Exabierr, Exavier, Xabier, Xavier*; — et aussi : *Yatsou, Jaxu, Jassu, Jasso*.

Il nous arrive d'écrire un nom de personne ou de lieu autrement qu'il n'est écrit par le P. Poussines, par Léon Pagès et autres : nous ne le faisons que sur la foi des manuscrits les plus autorisés ; nous reproduisons ces noms tels que, plus probablement, le Saint les écrivit : le plus vrai nom, du reste, ou de la personne ou du lieu, pourrait bien être celui que préfèrent le P. Poussines, Léon Pagès ou d'autres.

Dans le premier volume, déjà publié, de *documents nouveaux*, sur le pays, la famille et la vie de saint François de Xavier, — et dans le manuscrit du deuxième volume, encore à publier, — les sources de nos documents sont clairement indiquées. Lors donc que, dans le présent travail, ces documents seront utilisés, nous nous contenterons, pour en signaler les sources, d'un simple renvoi aux chapitres de l'un ou de l'autre volume, ou des deux réunis.

Nous prions enfin le lecteur de vouloir bien corriger, sur son exemplaire, les fautes plus notables

ci-dessous indiquées, que nous avons eu le tort de ne pas corriger nous-même, en temps opportun :

ERRATA.

- Page 33, 2^e ligne : *Santa : En-* — Il faut : *Santa Engracia ;*
gracia Luis... *Luis...*
- Page 124, vers la fin : 1634. — Il faut : 1534.
- Page 144, milieu : *Baladilla.* — Il faut : *Bobadilla.*
- Page 249, vers la fin : *partout.* — Il faut : *par tout.*
- Page 258, fin : 14 mars. — Il faut : 14 mai.
- Page 280, dern. ligne : *Manapar.* — Il faut : *Manar.*
- Page 298, milieu. Après les mots : *est rétabli*, ajouter : Ici, comme plus haut (p. 187), c'est fine allusion à la débilité spirituelle de Lopez.
- Page 334, 3^e ligne : *J'attendrai.* — Il faut : *J'attendis.*
-

Béni soit Dieu ; à l'heure où s'achève l'impression du présent volume, nous arrive le fascicule LXXI (novembre 1899) des *Monumenta historica Societatis Jesu*. C'est le premier d'une série qui a pour titre : *Monumenta Xaveriana*. Il renferme un excellent récit, en castillan, des travaux de François de Xavier, dans l'Inde et au Japon, œuvre inédite de l'illustre Père Alexandre Valignani. Puis, de mois en mois, de nouveaux fascicules nous apporteront les textes originaux des Lettres et autres écrits de l'Apôtre des Indes ; puis, viendront des documents complémentaires, puisés aux meilleures sources ; le tout, enrichi de savantes notes de l'Editeur, le R. P. Cecilio Gomez Rodeles, premier directeur des *Monumenta*, après le fondateur de cette si précieuse publication, le R. P. José Maria Velez, dont une cruelle maladie paralyse, depuis quelques années, la vaillante ardeur¹. Plus que d'autres,

1. Bien que fort étranger à la famille des érudits, nous oserons dire que les érudits, qui étudient le seizième siècle, se privent d'une lumière de premier ordre, s'ils négligent les *Monumenta historica Soc. Jesu*.

L'histoire publique et intime de l'Europe au seizième siècle se trouve là, pour une belle part, une part essentielle.

Les abonnements de France sont regus, à Paris, chez M. Alph. Picard, rue Bonaparte, 82.

nous sommes l'obligé des deux, ayant eu si souvent, depuis cinq ans, la joie de recueillir le fruit de leurs rudes travaux. Nous les remercions de la joie nouvelle que nous leur devons d'offrir à nos lecteurs, à la fin du second volume, tout ce que les *Monumenta Xaveriana* nous fourniront de redressements ou corrections de nos erreurs, et aussi la traduction fidèle des quelques lettres de S. François de Xavier, dont les textes originaux se sont dérobés à nos recherches. Le R. P. Rodeles écrit, il est vrai : « *Cum tam exiguus extet editarum epistolarum numerus, quarum nec autographum, nec apographum antiquissimum habeamus, ne collectio nostra imperfecta relinquatur, hujusmodi epistolas latine dabimus, prout apud Tursellinum, Possinum vel Menchacam reperiuntur*¹ » ; mais nous voulons espérer que l'œuvre du R. P. Rodeles n'aura pas cette imperfection : les lettres qui lui manquent, le Portugal les possède : pieusement invoqué, le grand Portugais Antoine de Padoue les fera découvrir.

Toulouse, Fête de tous les Saints, 1^{er} novembre 1899.

1. *Monum. Xaver. Procemium*; pp. ix.

I

SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

EN EUROPE



CHAPITRE PREMIER.

OÙ L'ON VERRA DE QUEL PAYS SORTIRENT LES AÏEUX
PATERNELS DE SAINT FRANÇOIS DE XAVIER ET COMMENT
GRANDIT LEUR FORTUNE.

(xiv^e et xv^e siècles¹.)

I.

Le village de Jassu (en basque *yatsou*), à une lieue de Saint-Jean-Pied-de-Port, compte, aujourd'hui, un peu plus de trois cents habitants : il n'avait que dix-huit feux au quinzième siècle. Entre les familles qui vivaient là, en ce temps et au siècle précédent, la principale était celle des Lascor; après elle venaient les Echeberria. Les Lascor appartenaient à la classe des *hijosdalgo*, gentilshommes ou nobles proprement dits de la terre de *Cissa* (Cise); les Echeberria n'étaient que *infanzones* ou nobles d'ordre inférieur : de ceux-ci François de Xavier descendit par ses aïeux paternels.

Vers le milieu du quatorzième siècle, l'aîné des

1. Voir, pour les documents relatifs à ce chapitre et pour l'indication de leurs sources, *Saint François de Xavier (son pays, sa famille, sa vie, documents nouveaux)*, t. I, ch. I, II, III, IV, V, VI, et t. II, ch. I, II, III, IV, V, VI, VII et VIII.

Echeberria de Jassu épousa une fille des Garat du village de Suescun, proche de Jassu. Les Garat étaient, comme les Echeberria, de maison *infanzona*. Des fils qui naquirent de cette union, un cadet, Pedro, alla s'établir à Saint-Jean-Pied-de-Port. Laisant à son aîné le nom patronymique de Echeberria, Pedro ne s'appela depuis que Pedro Jassu, et le nom de Jassu devint patronymique dans sa maison.

Dès les premières années du quinzième siècle, Pedro est fermier du *chapitel* royal ou de l'hôtel des poids et mesures de Saint-Jean-Pied-de-Port. Là probablement il s'enrichit, et ses fils purent recevoir une éducation plus libérale, principe des rapides ascensions de la famille.

Les Jassu de Saint-Jean-Pied-de-Port grandirent à la cour des rois successifs de Navarre, du commencement du quinzième siècle aux premières années du seizième, qui virent, avec la chute de ces rois, celle des Jassu, leurs fidèles serviteurs. La Navarre du quinzième siècle était, on le sait, composée des six *merindades* ou provinces de Pampelune, Estella, Tudela, Olite, Sangüessa et *Ultra-Puertos*. Cette dernière *merindad* avait pour chef-lieu Saint-Jean-Pied-de-Port et formait la Basse-Navarre, qui sera, plus tard, la Navarre française.

On sait encore que la descendance mâle des rois primitifs de Navarre s'éteignit avec Sanche VII, en 1234, et que Thibaud IV, comte de Champagne, à titre de mari d'une sœur de Sanche, devint alors roi de Navarre. Cette dynastie finit en 1274, et Philippe le Bel, mari de l'héritière, ajouta, dès 1285, à son

titre de roi de France le titre de roi de Navarre. Louis le Hutin, premier fils de Philippe le Bel, ne laissa qu'une fille, Jeanne, à qui la Navarre appartenait du chef de sa mère; elle épousa (1318) le comte d'Evreux, petit-fils de Philippe le Hardi, et, dès lors, la Navarre fut aux mains d'une dynastie nouvelle, dont le dernier représentant, Charles, mourut en 1425, ne laissant que des filles. L'aînée, Blanche, était, depuis 1419, femme de Jean, second fils du roi d'Aragon : Jean dut à sa femme le titre de roi de Navarre, et ils furent couronnés ensemble, à Pampe-lune, le 15 mai 1429.

Avec la reine Blanche et le roi Jean commencera la fortune de Jassu.

Dès l'année 1421, Jean et Blanche eurent un fils, Charles, qui fut appelé *Prince de Viane*, titre affecté, depuis peu, à l'héritier présomptif de la couronne de Navarre. Ils eurent ensuite deux filles : Blanche et Léonor.

A la mort de sa mère, le 3 avril 1441, Charles devenait de droit roi de Navarre; son père lui disputa le trône, et, à partir de 1458, Jean, héritier de son frère, le roi d'Aragon, se dit à la fois roi d'Aragon et de Navarre. Charles meurt, en 1461, sans laisser d'enfants. Le trône de Navarre appartenait de droit à sa sœur aînée, Blanche. Jean le lui refuse pour l'attribuer à la sœur cadette, Léonor, femme du comte de Foix. Blanche mourut en 1464, et lorsque Jean termina sa longue carrière, le 19 janvier 1479, Léonor fut proclamée reine de Navarre. Elle régna trois semaines, et, après elle, son petit-fils, François-

Phœbus, proclamé roi, introduisit en Navarre la dynastie des comtes de Foix.

Les Jassu, tant que durèrent les discussions, souvent violentes, entre Jean d'Aragon et Charles de Navarre, se déclarèrent pour le père contre le fils; ils furent, comme on disait alors, Gramontais, bien que, dans le parti de Charles ou des Beaumontais, ils comptassent beaucoup de parents et d'amis. Ainsi encore, demeurant fidèles à leur parti, ils servirent Léonor et son petit-fils François-Phœbus, et, après la mort de celui-ci, sa sœur Catherine; ils avaient cependant sujet d'appréhender que le succès de puissants compétiteurs ne ruinât leur fortune.

On sait enfin comment une dernière dynastie, celle des d'Albret, arriva au trône de Navarre lorsque, en 1484, Catherine épousa Jean d'Albret. Ils furent tous deux protecteurs et amis des Jassu, et le père de François de Xavier eut l'honneur d'être leur intime conseiller, après avoir joui de la confiance de Léonor et du roi Jean, son père.

Ces jalons historiques permettront au lecteur de mieux suivre la marche ascendante des Jassu dans les voies de la fortune, durant le siècle qui les vit s'y avancer à grands pas.

II.

Trois des fils de Pedro de Jassu, Pedro Periz, Bernard Periz et Arnalt Periz contribuèrent, plus que les autres, à l'illustration de la famille.

Pedro Periz, l'aîné, vécut et mourut à Saint-Jean-Pied-de-Port. Après avoir, comme son père, joui des fermes du *chapitel*, il fut, en 1441, honoré de la charge de bayle de Saint-Jean-Pied-de-Port, et l'office lui fut confirmé, pour la vie, en 1454, avec d'autres largesses royales et privilèges, à suite des utiles services que Pedro Periz rendit au roi Jean, durant sa lutte contre Charles. Entre les dons, nous signalerons, vu leur importance, celui des dîmes d'Arberoa et des péages de Saint-Palais.

Pedro Periz mourut sans laisser d'enfants : l'héritage vint à son frère Arnalt Periz, aïeul de saint François de Xavier.

Bernard Periz fut, de bonne heure, au service de divers personnages de la cour de Jean et Blanche, et ces personnages lui concilièrent la faveur du roi et de la reine. Bernard reçut d'abord, en 1434, des secours pécuniaires pour avancer dans la cléricature ; mais il laissa bientôt ce chemin, entra à la *Cort Mayor*, premier tribunal du royaume, à titre de notaire, et finit par avoir charge de conseiller royal et d'auditeur à la Cour des comptes. La richesse lui vint avec les honneurs acquis et lui en procura de nouveaux : il épousa, en effet, l'héritière d'une noble maison de Los Arcos, et quatre filles, que Dieu lui donna, alièrent ensuite les Jassu à quatre des plus illustres familles de la Navarre. Écoutons un témoin bien informé qui vivait au seizième siècle :

Bernard Periz de Jassu eut quatre filles : la première, Ana Perez, épousa Lope de Baquedano, *Justicia* de la ville de Es-

tella. Les Baquedano ont entrée aux Cortès du royaume.

La seconde fille, Maria Perez, épousa, ici même, à Pampelune, Jean Cruzat, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Sa descendance est, aujourd'hui, représentée par don Pedro Cruzat, seigneur du *Palacio* de Aderiz, et par Jean Cruzat, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, seigneur du *Palacio* de Oriz : l'un et l'autre siègent aux Cortès.

La troisième, Catalina Perez, épousa, à Estella, Nicolas de Eguia, fils du trésorier royal : j'appartiens moi-même à la maison des Eguia, et j'ai, à ce titre, entrée aux Cortès.

La quatrième enfin, Inesa Perez, fut mariée, à Estella, à Remon Herdara, de qui descend le seigneur actuel du *Palacio* de Anderaz.

Dieu fit meilleure part encore au troisième fils de Pedro de Jassu, Arnalt Periz. Attaché d'abord au service de Charles, prince de Viane, à titre de camérier et de trésorier, il s'acquît à tel point la bienveillance de son jeune maître et la confiance du roi et de la reine que, dès l'an 1441, on put s'attendre à le voir grandir tous les jours; aussi, cette année même, le 27 février, l'auditeur des comptes Juan de Athaondo lui donna-t-il la main de sa fille Guillerma.

En 1445, le prince de Viane, « sur l'ordre et à la prière » du roi son père, « agréant, d'ailleurs, la supplique de la princesse sa sœur », et désirant lui-même reconnaître les services qu'il lui a rendus, promet à Arnalt Periz la première place vacante d'auditeur en la Chambre des comptes. Arnalt eut bientôt la place promise; puis, devenu comme le trésorier du royaume, il fut chargé, jusqu'à sa mort,

de remplir les missions les plus délicates et difficiles; c'est à lui que Jean et Léonor s'adressent quand il leur faut un grand dévouement associé à une haute intelligence.

Arnalt Periz et sa compagne ne se montrèrent pas moins fidèles et dévots au service de Dieu qu'ils ne l'étaient à celui de leurs terrestres bienfaiteurs et souverains. Le testament qu'ils écrivirent ensemble, à Tafalla, le 10 février 1472, et celui que Guillerma de Athaondo dicta seule le 10 novembre 1490, suffiraient à le prouver. Ils y témoignent garder pieux souvenir des parents ensevelis dans l'église Sainte-Eulalie de Saint-Jean-Pied-de-Port, des parents ensevelis dans l'église Saint-Nicolas de Pampelune; ils s'y préoccupent vivement de leurs propres intérêts éternels et du salut de toute leur descendance; ils fondent une chapellenie perpétuelle dans la chapelle Saint-Pierre-Martyr de l'église des Dominicains de Pampelune; ils excluent de leurs funérailles la pompe mondaine; s'ils désirent de la somptuosité, c'est pour mieux honorer les saints protecteurs des Jassu et des Athaondo, savoir, saint Pierre, martyr, saint Vincent Ferrier et sainte Catherine de Sienne. Guillerma lègue de riches étoffes pour la décoration de leur chapelle, et Arnalt veut que l'on peigne soigneusement à fresque, sur les murailles de la même chapelle, les plus beaux traits de leurs légendes.

III.

Ces sentiments d'honneur et de piété chrétienne, Arnalt et Guillerma eurent soin de les imprimer au cœur de leurs enfants. Six, deux garçons et quatre filles, vivaient encore en 1490. Catalina était déjà veuve de Juan de Espinal, riche et noble marchand de Pampelune; sa fille Marie se donna à Dieu au monastère de San Pedro de Pampelune. Juana n'était pas encore mariée et entourait de soins la vieillesse de Guillerma. Maria et Margarita, femmes, la première, du seigneur du *palacio* de Çuazti, et la seconde du seigneur de Olloqui, avaient de nombreux enfants que François de Xavier connaîtra : il aura douze ans à la mort de sa tante Juana, et lorsqu'il partira pour les Indes, en 1541, Margarita de Jassu, presque centenaire, sera encore à Olloqui, comme pour saluer, au nom des générations disparues, le soleil levant de leurs meilleures gloires.

Guillerma, près de mourir, sembla se préoccuper surtout de l'avenir de Juana : « Elle m'a servi, dit-elle, plus longtemps que mes autres filles », et elle recommande à l'héritier de la doter si bien, qu'elle puisse, comme ses sœurs, entrer en une bonne maison. L'héritier, qui sera un jour père de saint François Xavier, exécuta pieusement la recommandation de sa mère, et Juana épousa Juan de Artieda, héritier de la noble maison de ce nom, une des plus illustres de la Navarre. Juan, marié une première

fois, avait des enfants que Juana sut aimer, et, à la place de ceux que Dieu ne lui donna pas, elle adopta, d'accord avec son mari, un orphelin.

Quant aux deux garçons, Juan et Pedro, ils étudièrent tous deux la jurisprudence, et leur savoir les rendit aptes à exercer de hautes charges : Pedro, de 1478 à 1513, eut l'important office de *Justicia* de Pampelune, et Juan, l'aîné de la maison, docteur en décrets de l'université de Bologne dès l'année 1470, s'éleva aux premiers emplois du royaume. En 1472, Leonor le fit *Maître de finances*, et, peu après, *Alcalde de la Cort mayor*. Là, dans ce premier tribunal du royaume, Juan donna de telles preuves de science et de sagesse qu'il ne tarda pas à devenir l'homme de confiance, le conseiller préféré des souverains successifs de son pays et du pays lui-même. En 1479, il est, aux États de Tafalla, un des trois signataires de l'acte qui donne une tutrice au jeune roi François Phœbus; la même année, on le trouve à Saragosse traitant, comme ambassadeur du roi de Navarre, une question de frontières avec le chancelier du roi d'Aragon; en 1483, les États, réunis à Puente-la-Reyna, le députent à la jeune reine Catalina pour la supplier d'agréer le désir que son peuple a de lui voir épouser le prince héritier de Castille.

Le mariage ne se fit point, mais Jean d'Albret, que l'on préféra au fils de Ferdinand et d'Isabelle, n'en fut pas moins incliné à recourir, en toutes ses affaires, à la sagesse du docteur Juan de Jassu, et le pays lui garda, comme le roi, sa confiance : les trois

États, réunis à Olite en 1490, le chargent d'une rédaction nouvelle des article de la *Hermandad*, sorte de Ligue organisée en Navarre pour y maintenir l'ordre et la paix. Il a encore un rôle principal aux États de 1493, et c'est lui qui le 12 janvier 1494, dans la cathédrale de Pampelune, au couronnement de Juan et de Catalina, reçoit, en l'absence du chancelier, le serment de fidélité des trois États du royaume. La même année, le 30 avril, Juan de Jassu est à Medina del Campo, témoin, comme ambassadeur de ses roi et reine, du serment que le roi et la reine de Castille font de garder l'alliance conclue avec la Navarre. En 1495, on le trouve à Olite avec Juan Ribera, *capitan* général de Castille; puis à Pampelune avec le maréchal Pedro de Navarra, traitant des affaires d'État de la plus haute importance; en 1497, il préside les Cortès; en 1498, il signe, comme témoin, avec le maréchal de Navarre, l'acte royal relatif à la vacance du siège épiscopal de Pampelune; en 1499, il ramène la paix dans l'assemblée des États par un habile et délicat règlement de préséance entre le prieur de Roncevaux et le prieur de Saint-Jean-de-Jérusalem. Puis viennent, d'année en année, au sein des États ou au dehors, des actes qui montrent chaque jour grandissante l'influence du docteur, et qui prouvent avec évidence que si Jean d'Albret perdit son royaume, ce fut pour n'avoir pas assez écouté les avis et les supplications unies de son fidèle conseiller et du peuple navarrais, qui ne cessaient de lui redire : « Venez vivre au milieu de nous, et soyez l'allié de la Castille! »

A la fin du quinzième siècle, Juan de Jassu était riche autant qu'honoré. Ses seuls gages d'alcalde-conseiller et des *mercedes* royales, reçues en divers temps, eussent suffi à l'enrichir; mais la fortune lui venait de plusieurs autres sources, et d'abord du majorat que Guillerma constitua en sa faveur :

Désirant, dit-elle, accomplir la volonté de mon mari Arnalt Periz de Jassu (que Dieu pardonne!) et ma volonté personnelle, au sujet de la fondation du majorat de notre maison, je laisse à Don Juan de Jassu, docteur, *Alcalde mayor* de la cour de Navarre, conseiller du roi et de la reine, mon fils aîné, le *palacio* de Ydocin, avec tous ses héritages, servitudes et juridictions... Je lui donne la maison où j'habite présentement, rue de la *Poblacion*, à Pampelune, et aussi la maison que j'y possède, rue dite *La Torre redonda*, et encore le jardin que je possède hors les murs de la ville, proche la porte de Saint-Nicolas.

A Pedro, son second fils, Guillerma donne tous les biens que les Jassu possédaient à Saint-Jean-Pied-de-Port et dans la *merindad* de *Ultrapuertos*, et en particulier la maison natale des Jassu qu'elle décrit ainsi :

Je laisse à Pedro de Jassu, *Justicia* de la ville de Pampelune, mon fils, la maison que je possède en la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port, située sur la place dite *El Mercado*; laquelle confronte, d'une part, à l'hôpital de *Santa Maria*; d'une autre, à la maison dite *Chapitel del Rey*; d'une autre, au *Rio grande* (la Nive), et de l'autre à ladite place du *Marché*.

Elle lui donne aussi la petite maison voisine, dite *La Cocina*, qu'une galerie, traversant le *chapitel* du roi, mettait en communication avec la maison principale. Dans le pays, celle-ci était appelée *Eccheandia*, et l'autre *Cocinateguia*.

Les deux frères avaient donc à la fois honneur et richesse; mais Guillerma entendait, et son mari avec elle, que Pedro, bien qu'il héritât de la maison natale des Jassu, demeurât subordonné à Juan :

Je veux, ordonne et commande, dit-elle, que Pedro, mon fils, de son vivant, et après lui les héritiers de sa maison et majorat, observent toujours le devoir de respect qu'ils ont à l'égard de Don Juan de Jassu, en son temps, et à l'égard de ses héritiers après lui, et qu'ils tiennent pour *Pariente mayor* ledit Don Juan et chacun de ses héritiers successifs : comme aussi, ledit docteur, en son temps, et ses héritiers après lui, devront tenir pour enfants de la maison principale les héritiers successifs de la maison de Pedro de Jassu; de telle sorte que chacun ait sollicitude de l'intérêt de tous les autres. Vivant ainsi unis par un mutuel amour, comme frères, comme fils d'un même père et d'une même maison, il leur en reviendra, outre les profits meilleurs, celui d'être plus estimés et honorés des hommes.

Enfin, Arnalt Periz, bien que grandi à Saint-Jean-Pied-de-Port et puis dans la Haute-Navarre, ne voulait pas que sa descendance oubliât le village de Jassu, sa première terre natale; en son nom, Guillerma y pourvoit :

Je veux et commande, dit-elle, au cas où le majorat passerait à une fille, que le fils d'elle et de son mari, héritier

du majorat, et ceux qui viendront après, au même titre, prennent en leurs armes le nom de Jassu, laissant le nom de leur père, et s'il advenait qu'ils n'agissent pas ainsi, je veux qu'ils ne succèdent pas au majorat.

L'Apôtre des Indes, fils du docteur Juan, petit-fils d'Arnalt Periz et de Guillerma, est donc un Jassu. Loin de le nier, quand, à Paris, le 13 février 1531, un notaire de sa *nation*, Iñigo Ladron de Cegama, lui demandera : « Quel est votre nom ? » il répondra : « Je m'appelle Francisco de Jassu » ; mais il s'empressera d'ajouter : « *et de Xavier.* » Xavier, c'est le nom de sa mère, qui devait demeurer le sien.

CHAPITRE II.

OÙ L'ON RACONTE TRÈS BRIÈVEMENT L'HISTOIRE DES
AÏEUX MATERNELS DE SAINT FRANÇOIS DE XAVIER.

(Du treizième au seizième siècles ^{1.})

I.

Xavier est un *castillo* (château fortifié), dans la *merindad* de Sanguesa. Il est situé sur une petite éminence, au versant d'une montagne et proche du beau *rio* l'Aragon, qui traverse ses campagnes et les fertilise. Le territoire de Xavier produit le froment, le vin et l'huile; il y a de beaux pâturages et force gibier; on y exploite aussi quelques salines. Le territoire de Xavier peut avoir de trois à quatre lieues de circuit; il touche à la province d'Aragon vers le nord, le levant et le couchant. A deux lieues est la ville de Sanguesa, jolie, bien peuplée, avec trois couvents, Dominicains, Franciscains et Carmes déchaussés. Du côté de l'Aragon, Xavier a pour voisine la *villa* (bourg) de Soz, où naquit Ferdinand le Catholique, et la *villa* de Lumbier, habitée par quatre cents *vezinos* (habitants domiciliés, ayant droit de cité), gent discrète et courtoise. A une distance de demi-lieue de Xavier est le fameux monastère de *San Salvador* de Leyre, lieu de sépulture pour les

1. *Docum. et sources*, t. I, ch. VII, VIII; t. II, ch. IX, X, XI.

rois de Navarre. Le monastère est occupé par les Bernardins; l'abbé est seigneur temporel de plusieurs localités voisines.

Le *castillo* est muni de meurtrières pour arquebuses et de meurtrières pour arbalètes. Jusqu'à ces derniers temps, il était entouré d'un fossé, et l'on n'y pénétrait que par un pont-levis. Les armes de la maison sont sculptées sur la porte principale.

Cette description de Xavier est des premières années du dix-septième siècle.

Cent ans auparavant, en 1517, il y avait, de plus, à Xavier, « un mur d'enceinte, avec chemin de ronde, « créneaux et meurtrières, deux grands portails bien « ouvrés, une forte tour au flanc du castillo, une « autre en avant du pont-levis. La tour principale, « dite de *San Miguel*, avait une hauteur double, et « le castillo tout entier avait une couronne de cré- « neaux. » Ce fut le Xavier que connut François jusqu'à sa dixième année.

A cette même époque, des vieillards disaient : « Nous ne savons que par ouï dire qu'il y eut ici « une *villa*, et il est vrai que çà et là on remar- « que sur le sol des débris de murailles, qui sem- « blent indiquer qu'il y eut en d'autres temps des « maisons à Xavier; mais nous n'y avons jamais « vu que le *castillo* et la maison des prêtres « qui desservent l'église. » Des enquêteurs royaux de 1427, de 1366, ne parlent pas autrement; eux aussi n'ont vu à Xavier que le *castillo* et la maison de l'abbé (*abat*) ou l'*abbadia*.

Quant au *castillo*, il fut successivement propriété des rois d'Aragon et des rois de Navarre, qui en

confiaient la garde à un gentilhomme avec titre d'*alcayde*; il était, en 1236, au pouvoir de Thibaud I^{er}, et Adam de Sada y entra, cette année, comme *alcayde* :

In Dei nomine. Sachent tous ceux qui sont et qui seront que Nous, Don Thibalt, par la grâce de Dieu roi de Navarre et comte palatin de Champagne et de Brie, nous confions notre *castillo* de Issavier, avec la *villa* et toutes ses appartenances, à vous Don Adam de Sada, notre aimé *caballero* (gentilhomme) et loyal vassal, tant que vous vivrez, pour l'améliorer et le peupler, et nous voulons qu'après vous le *castillo* avec la *villa* retournent à nous, etc.

Adam de Sada accepte la garde du *castillo* aux conditions marquées, et il donne pour *fiadores* (cautions) au roi « Don Martin Aznarez, fils de Don Aznar de Sada, son cousin germain, et Don Inego de Sada, son frère. » Les Aznarez descendaient du duc Eridon Aznar, que les rois d'Aragon et de Navarre reconnaissaient pour leur ascendant.

Alcayde de la forteresse de Xavier, Adam de Sada était sans doute intéressé à bien garder cette clef de la Navarre sur la frontière d'Aragon; mais Thibaud comprit que la place serait encore mieux gardée si elle devenait le bien des Sada, et la place leur fut donnée par échange en 1252.

Plus tard, le 6 mai 1329, Jeanne et Philippe, reine et roi de Navarre, confirment en faveur du seigneur de Xavier Don Rodrigo Aznarez, qu'ils appellent « notre parent », les privilèges concédés aux précédents seigneurs et en octroient de nouveaux. Peu

après, en 1346, « Rodrigo Aznarez de Sada, seigneur de Xavier », a le titre de « Gouverneur en Navarre. »

Au siècle suivant, la descendance mâle des Sada ou Aznarez de Sada fait défaut à Xavier : un Alonso de Artieda, en épousant la fille héritière, y devint seigneur, avec obligation de maintenir dans sa postérité le nom des Aznar. Alonso n'eut qu'une fille, Juana Aznarez; il la donna à Martin de Azpilcueta. De ce mariage naîtront deux filles, une desquelles, Maria, sera l'heureuse mère de François.

II.

Qu'étaient ces Azpilcueta qui, vers l'an 1460, supplantèrent à Xavier les Aznarez et les Artieda?

Azpilcueta est aujourd'hui un village d'environ cinq cents âmes; il appartient à la vallée de Baztan, non loin de la frontière de France. La route de Pampelune à Urdax et Dancharinea passe tout proche d'Azpilcueta. On n'y voit plus trace de l'ancien *castillo* des seigneurs du lieu, et, dès l'année 1517, il n'en restait guère que des ruines, comme le prouvent des attestations contemporaines telles que celles-ci : « Les gens du roi ont fait démolir la *casa*, « *palacio* et tour d'Azpilcueta, qui étaient solide-
« ment bâties. J'ai vu de mes yeux la tour, la *casa*
« et la *borda* d'Azpilcueta, ainsi que la tour, qui
« était fort belle, bien bâtie et munie de créneaux.
« L'alcaÿde de Maya fit démolir la tour, et le *capitan*

« Mondragon fit mettre le feu à la *borda*, elle aussi bâtie de belle pierre jusqu'au toit, etc. » Déjà depuis longtemps, à cette date, le *palacio* et les terres d'Azpilcueta étaient d'ailleurs abandonnés à des fermiers, parce que le dernier héritier de la maison, Martin, avait échangé ce séjour contre celui de Xavier.

Écoutons maintenant un autre Martin de Azpilcueta que le monde entier, depuis plus de trois siècles, connaît sous le nom de *Docteur Navarro* :

On me reproche d'avoir dit : *Je suis noble*. Telle n'a pas été ma parole. J'ai dit : « Mon père et ma mère étaient nobles et de familles, non pas tellement riches, mais fort anciennes. Oui, je m'estime heureux d'être issu des deux *palacios* d'Azpilcueta et de Jaureguizar. Ni l'un ni l'autre ne sont très opulents, mais tous deux étaient debout longtemps avant Charlemagne, et jamais encore, grâce à Dieu, seigneur d'Azpilcueta ou de Jaureguizar ne fut taché d'hérésie. »

En un autre endroit de ses écrits, le docteur Navarro, après s'être félicité de sa parenté avec l'Apôtre des Indes, ajoute :

Les aïeux maternels de Francisco furent des plus nobles, des plus illustres, et par l'antiquité de leur maison, et par la nombreuse série d'hommes de guerre qui en sortirent. Son aïeul, Martin de Azpilcueta, fut un homme que son mérite personnel honora autant que la gloire acquise par ses ancêtres. Cet honneur était, il est vrai, quasi son unique domaine. Sa maison n'avait que peu de bien, et il demeura seul représentant de si nombreuses générations disparues. Ce fut alors que la Providence l'unit à l'héritière

d'une autre maison, de noblesse égale mais plus riche, la maison des Xavier.

Quand le docteur Navarro nous dit que Martin représentait seul, vers la fin du quinzième siècle, des générations disparues, il n'entend parler que des générations qui se succédèrent au *palacio* même d'Azpilcueta; car, en ce temps et depuis, des Azpilcueta, du même sang que celui de Martin, eurent leurs maisons fondées et s'illustrèrent à Sada, à Leçaun, à Echaguë, à Casseda, à Montréal, à Barasoain et ailleurs encore.

A Sada, où les Aznarez furent si longtemps seigneurs incontestés, les Azpilcueta ont influence prédominante dès le commencement du quinzième siècle; avant de supplanter les Aznarez à Xavier, les Azpilcueta les avaient donc supplantés à Sada, sur le sol même de leurs premières croissances. Garcia, le premier des Azpilcueta de Sada, que nous connaissions, n'ayant pas eu d'enfants, adopta Miguel, fils cadet du seigneur d'Azpilcueta, et le maria, à Sada, avec l'héritière de Pedro de Galan, seigneur du *palacio* de Carraça. Ce Miguel était oncle de Martin, qui devint seigneur de Xavier. Nous verrons, plus loin, l'arrière-petit-fils de Miguel, Juan de Azpilcueta de Sada, ami intime de François.

Lorsque, vers l'an 1420, Miguel alla d'Azpilcueta à Sada, il laissa seigneur de la maison natale son frère aîné, Juan, père du futur seigneur de Xavier. De ce Juan seul procédèrent plusieurs chefs des maisons Azpilcueta. La mère de saint François Xavier nous

l'apprend elle-même. Ecoutons l'*abad* de Echaguë, Juan de Azpilcueta, nous dire, à quatre-vingt-treize ans, les souvenirs de son enfance qu'il passa au *castillo* de Xavier :

Il y a environ quatre-vingts ans (c'était vers l'an 1500), j'allai résider au *palacio* de Xavier, pour y servir, à titre de page, Doña Maria de Azpilcueta et Doña Violanta, sa sœur, *dueñas* du *palacio*. A cause de la parenté que j'avais avec elle, je les appelais mes tantes (*tias*).

Dans ce *palacio* de Xavier, je connus, l'espace de huit ou neuf ans, un Martin de Azpilcueta, de Lecaun, fils légitime de Pero Sanz de Azpilcueta et de Maria Suquia, qui vécurent à Estella, au service des maréchaux de Navarre. Martin était cousin germain de Doña Maria et Doña Violanta.

Je me souviens que, nous entretenant de la parenté qu'il y avait entre elles et nous, Doña Maria et Doña Violanta nous contaient comme, au *palacio* de Azpilcueta, qui est en terre de Baztan, un Juan de Azpilcueta et sa femme, *dueños* du *palacio*, eurent cinq fils légitimes. L'aîné, Miguel, demeura *dueño* audit *palacio*; le second, Martin, qui hérita du *palacio* de Azpilcueta, par la mort de Miguel son frère aîné, épousa l'héritière du *palacio* de Xavier, et fut père desdites Maria et Violanta. Le troisième, Pero Sanz, alla s'établir à Lecaun; le quatrième, qui s'appelait Petri Sañz, se maria à Casseda; et le cinquième, Pedro, se maria à Echaguë, dans la maison où je suis né : il a été mon bisaïeul.

Je me souviens d'avoir entendu dire les mêmes choses à Juan Perez de Azpilcueta, de Montreal, qui fut oncle des cinq frères. Le docteur Don Martin de Azpilcueta, qui à présent réside à Rome, et qui était bien au courant de ces généalogies, me parlait souvent des cinq frères du *palacio* de Azpilcueta, devenus chefs de diverses maisons.

Ajoutons que ce docteur Navarro était petit-fils d'un Martin de Azpilcueta de Sada, qui donna son fils, du même nom de Martin, à l'héritière des Jau-reguiçar de Barasoain.

Martin de Azpilcueta de Lecaun sera, de 1516 à 1525, comme un second père pour François de Xavier, et, quand il écrira au docteur Navarro, François se dira « son fils en Jésus-Christ, pour la vie; *filius in Christo, quoadusque vixerit.* »

Notons enfin, avant d'aller plus loin, que l'Apôtre des Indes, bien qu'il porte le nom de Xavier, est plus Jassu et Azpilcueta qu'il n'est Xavier ou Aznar. La généalogie des Aznarez nous les montre, en effet, déjà supplantés à Xavier par les Artieda, un siècle avant que Francisco vînt au monde, petit-fils d'un Azpilcueta, lui-même supplantateur des Artieda. Le sang des Jassu ou des Echeberria, uni au sang des Azpilcueta, est donc le plus vrai sang des veines de Francisco : ce qui lui vient des Aznarez c'est, avec plus de vérité, le rayonnement d'une gloire humaine, l'illustration d'un nom; — et comme les Jassu et les Azpilcueta sont de race purement basque, les Jassu-Echeberria, Basques du versant français, les Azpilcueta, Basques du versant navarrais des Pyrénées, on ne peut, ce semble, mieux résoudre la question si souvent agitée de la nationalité de François de Xavier qu'en disant : Il est Basque. Au temps de la naissance de François, Jassu et Azpilcueta seront du royaume de Navarre comme Xavier; le dernier mot sur la nationalité du saint aura donc pour formule : il est *Basque-Navarrais*. Basque, lui aussi, de père

et de mère, le docteur Navarro écrira : « On me re-
« proche d'être Navarrais... Je le confesse ; c'est pour
« moi un sujet de joie, et je le tiens à grand hon-
« neur que d'être Navarrais... et Basque. » Les deux
raisons de la joie et de la noble fierté du docteur ne
purent qu'être bien vivantes dans l'âme de François :
« Navarrais et Basques, écrit Navarro, deux peuples
« dont la fidélité à leurs souverains est demeurée
« célèbre... Ainsi ont-ils été fidèles à Dieu et à
« l'Eglise. »

III.

Vers le milieu du siècle dernier, un archiviste des
comtes de Xavier s'étonnait de ne pas trouver au
palacio les titres qui l'eussent le plus intéressé ; il en
dresse le catalogue : « Je suis surpris, dit-il, qu'on
« ne rencontre ici, ni aux archives, ni ailleurs, des
« pièces telles que le contrat de mariage de Martin
« de Azpilcueta et de Juana de Aznarez ; le testa-
« ment de Juana de Aznarez et celui de son mari ; le
« contrat de mariage du docteur Juan de Jassu avec
« Maria de Azpilcueta ; le testament du docteur et
« celui de sa femme, etc. »

Aujourd'hui encore, après un siècle de recherches,
ces précieux documents ne sont pas retrouvés. Ils
éclaireraient bien cette fin de chapitre qui sans eux
aura plus d'obscurité que de lumière.

Au mois de juin 1536, quelques vieux amis des
Xavier et des Jassu, interrogés au sujet des parents

et aïeux de François, donnent d'utiles renseignements.

Juan de Hualde, âgé de quatre-vingt-dix ans :

Il y a soixante-huit ans environ (1468), j'allai vivre au *palacio* de Xavier avec Don Martin de Azpilcueta et Doña Juana Aznarez. Je demeurai avec eux, à titre de serviteur (*criado*), l'espace de deux ou trois ans. Je voyais ainsi et connaissais, vivant avec eux, leur fille Maria, alors âgée d'environ huit ans.

Don Pedro de Atondo, *abat* de Cemborayn, âgé de quatre-vingts ans :

Je suis parent de Francisco au troisième degré. Je n'ai pas connu Doña Juana Aznariz, femme de Martin de Azpilcueta, mais j'ai connu Martin et je sais qu'ils étaient légitimement mariés, et que Maria de Azpilcueta fut leur fille légitime. Don Martin de Azpilcueta fut camerlingue de nos rois et puis alcaide de la forteresse de Montreal; je l'ai vu en possession de ces charges.

Etant *donzella*, Doña Maria, fille de Martin et de Juana, demeura quelques années à Sanguesa, dans la maison qui fut de Pedro Ortiz; je l'y ai vue et connue. Don Martin, son père, vivait alors par intervalles à Xavier.

Les deux témoins ont vu Doña Maria de Azpilcueta mariée au docteur de Jassu. Don Pedro de Atondo : « Depuis leur mariage, je connus Doña Maria et Don Juan de Jassu l'espace de dix-huit à vingt ans (à partir de 1495). » Juan de Hualde : « J'ai connu Don Juan de Jassu, depuis qu'il eut épousé Doña Maria de Azpilcueta. Il était, avec sa femme, seigneur des *palacios* de Xavier, Azpil-

« cueta et Ydocin. Je les ai vus vivre ainsi mariés
« l'espace de trente-cinq à quarante ans (à partir de
« 1475-1480). »

Enfin, Esteban de Huarte, seigneur du *palacio* de Quazti, fils de Maria de Jassu, sœur du docteur :

J'ai connu Don Martin de Azpilcueta, alors qu'il vivait dans la forteresse de Montreal. Sa fille, alors mariée au docteur Juan de Jassu, allait quelquefois l'y visiter. De ma douzième à ma dix-septième année (1492-1497), j'ai vécu près de Don Juan de Jassu, mon oncle, et de Doña Maria de Azpilcueta qui résidaient ordinairement à Xavier.

A ces données ajoutons les suivantes : Violanta, sœur cadette de Maria, naquit en 1476; Juana de Aznariz fit son testament en 1477, et Martin, son mari, alcaide de la forteresse de Montréal, à partir de 1492, y mourut en 1502; François, dernier fils de Maria, naquit en 1506; enfin, le docteur Juan de Jassu quitta ce monde le 16 octobre 1515.

De ces éléments comparés et combinés, le lecteur peut tirer un récit où tout ce qui restera conjectural se rapprochera cependant du vrai :

Martin de Azpilcueta épousa Juana de Aznariz, l'héritière de Xavier, vers l'an 1462, et leur première fille survivante, Maria, naquit vers l'an 1463. Camerlingue de Juan et de la princesse Léonor, Martin de Azpilcueta dut vivre à la cour à partir de 1472 et Juana de Aznariz y vécut avec lui. Là, ils connurent le docteur Juan de Jassu de qui ils apprécièrent grandement les mérites. Juana de Aznariz et Guillerma de Atondo, d'accord avec Martin de Azpilcueta,

eurent bientôt arrêté le dessein d'une union que Dieu ne pourrait manquer de bénir. En attendant, Maria de Azpilcueta grandissait à Sanguesa, confiée aux soins de la famille Ortiz, une des plus honorables de la ville, et la piété de Maria se pouvait facilement nourrir, car la seule largeur de la rue où elle vivait la séparait de l'église, sanctuaire vénéré de Notre-Dame de Roc-Amadour.

Mère une seconde fois, en 1476, Juana de Aznariz parut, dès la naissance même de Violanta, avoir le pressentiment d'une fin prochaine; car, l'année d'après, elle dispose en faveur de Maria du majorat de Xavier et d'Azpilcueta, et en règle la transmission à sa descendance. Maria était alors dans sa quatorzième année. Juana ne voulut pas quitter ce monde qu'elle n'eût, autant qu'elle le pouvait faire, assuré l'avenir, et l'union de Don Juan de Jassu et de Maria de Azpilcueta, méditée à la cour de Léonor entre la mère du docteur et la parenté de la jeune héritière, fut solennellement célébrée au palacio de Xavier.

Le docteur Juan, qui n'avait eu jusque-là que la charge de *maestro de finanzas*, est de plus *alcalde de la cort mayor*, et l'on pourrait voir des *mercedes* en faveur de son mariage, d'abord dans les lettres de Léonor, datées du 1^{er} février 1476, par lesquelles une rente de 100 florins d'or, du poids et coin d'Aragon, est garantie sa vie durant « au fidèle et bien-aimé conseiller D. Juan de Jassu »; et encore dans les lettres du roi Jean, datées du 10 juin 1478, qui lui attribuent des droits seigneuriaux au lieu de Ydocin, et en particulier *la justice moyenne et basse*.

Les termes de ce dernier acte royal honorent au plus haut degré le docteur :

Notre illustre, fidèle et bien-aimé conseiller, dit le Roi, a, jusqu'à présent et de bien des manières, rendu de bons, continus, agréables services à nous et à la royale couronne de Navarre; il ne cesse d'en rendre, chaque jour, avec une grande et ardente (*intensa*) fidélité, et nous comptons qu'il ne fera pas moins pour nous à l'avenir; nous désirons donc le rémunérer et récompenser, vu que nous le reconnaissons digne de toute récompense et faveur.

Dès lors, si la vie de Juan de Jassu et de sa jeune compagne ne fut pas sans douceur, la croix cependant tempéra toutes leurs joies comme il convient que soient tempérées des joies chrétiennes. Juan ne put jamais se fixer à Xavier; il n'y résida que par intervalles, et Maria dut le plus souvent ou le suivre ou l'attendre; l'attendre surtout, car de jeunes et nombreux enfants l'enchaînèrent de plus en plus au *castillo*. Elle n'en sort bientôt que pour aller à Montreal consoler son vieux père; puis, retenue par de plus impérieux devoirs, elle doit se décharger davantage de cette obligation sur Violanta, que nous trouvons, en effet, à Montreal, pieuse consolatrice et dévouée infirmière du vieillard jusqu'à son dernier jour. Elle-même nous l'apprend : « J'allai, vers « l'an 1499, vivre auprès de mon père, et je demeurai avec lui jusqu'à sa mort, c'est-à-dire environ « trois ans. »

A cette date, François n'a pas encore été donné à Maria de Azpilcueta; mais l'heure du don céleste

n'est plus éloignée, et il n'est pas sans intérêt de rechercher comment, à Xavier, parents et enfants se disposaient à mériter la grâce d'avoir ou pour fils ou pour frère le futur Apôtre des Indes.

CHAPITRE III.

OÙ L'ON VERRA QUE LA NAISSANCE DE FRANÇOIS DE XAVIER
PARUT ÊTRE LA RÉCOMPENSE DES VERTUS ET MÉRITES
DE TOUS LES SIENS.

(1490 à 1506¹.)

I.

Guillerma de Atondo survécut près de vingt ans à son mari, et ses exemples autant que ses leçons durent aider à la noble et chrétienne formation de la génération nouvelle.

Quand il aura plu à Dieu Notre-Seigneur de disposer de moi, je veux et commande que mon corps, revêtu de l'habit de saint Dominique, soit enseveli dans l'église Saint-Jacques, des Frères Prêcheurs de Pampelune, où est enseveli mon mari Arnalt Periz de Jassu (à qui Dieu pardonne!), savoir, dans la chapelle de Saint-Pierre-Martyr, que je reçois pour mon avocat et pour avocat de mes descendants à jamais. Durant la neuvaine qui suivra ma sépulture, je veux et commande que l'on célèbre des messes des confréries de Saint-Grégoire, de Saint-Pierre, de Saint-François, « de Sainte-

1. *Documents et sources*, t. I, ch. ix, x, xi; t. II, ch. xii, xiii.

Catherine, de Saint-Blaise et de Saint-Pierre-Martyr, avec les offrandes accoutumées de pain, de torches, de cierges et chandelles de cire; et, aussitôt après la neuvaine, mes exécuteurs feront célébrer, dans ladite chapelle de Saint-Pierre-Martyr, une messe quotidienne durant l'année, avec offrande de pain et chandelles de cire, comme il fut fait pour mon mari (que Dieu pardonne!)

Au temps où Guillerma dictait ces dispositions dernières, une des filles de Juan de Jassu et de Maria de Azpilcueta, l'aînée de toutes probablement, était déjà nubile, car Guillerma dicte encore : « Je
« veux et commande que 50 florins soient donnés à
« Maria de Jassu, ma petite-fille, fille de Juan de
« Jassu, mon fils, en vue de son mariage, et afin
« qu'elle soit tenue de prier Dieu pour mon âme. »
Maria vivait encore en 1503, mais au *castillo* de Xavier, comme si elle eût préféré à toute alliance la vie pieuse et dévouée que menait, sous ce toit ou à Montreal, la sœur de sa mère Violanta de Azpilcueta. Bientôt elle se fit un sort meilleur, en se donnant toute à Dieu dans l'abbaye de Santa Engracia de Pampelune. Elle y vivait en 1513.

Juan de Jassu, ambassadeur de ses roi et reine, connu, en 1494, la cour de Castille, et il ne put qu'y être apprécié; alors, probablement, Isabelle voulut avoir entre ses filles d'honneur Madalena de Jassu, au sujet de laquelle le P. Antonio de La Peña écrivait en 1620 :

Don Juan de Jassu et sa femme élevaient avec grand soin tous leurs enfants; mais Madalena fut particulièrement formée

à toute modestie et vertu. Elle vécut à la cour d'Isabelle la Catholique, comme dame d'honneur, et Isabelle la chérissait à cause de son aimable caractère et de son bon jugement. Madalena, avec ces dons de Dieu, avait d'ailleurs reçu de lui une grande beauté et tout ce qui charme le monde. Aussi, de riches alliances lui furent-elles vite offertes; mais elle avait les yeux trop bien ouverts pour ne pas discerner le peu que valent les biens du monde; et, sachant quelle sainte vie menaient les Clarisses déchaussées du couvent de Gandie, elle demanda à la Reine permission de s'y retirer, avec la bénédiction de son père et de sa mère. Dès le noviciat, elle parut un modèle de religieuse, et Dieu la favorisa de bonne heure de grâces extraordinaires.

Ana, troisième fille du docteur, précéda ses frères dans la vie. Un parent des Atondo, Bernal de Jaca, *abad* de Eulza, qui les connut tous, dit en effet : « Miguel de Xavier, fils aîné du docteur de Jassu, avait plusieurs sœurs plus âgées que lui... » ; mais Ana dut venir au monde peu de temps avant Miguel, car elle ne fut mariée qu'en 1512, et Miguel naquit vers l'an 1495. Le second fils, Juan, vers l'an 1497.

Autour de ces enfants vivait une parenté qui ne leur donnait guère que des exemples de vertu. Au *castillo* même, Violanta, à propos de laquelle le P. de La Peña écrit : « On sait que Violanta de Xavier fut toujours considérée comme une sainte fille. »

A Pampelune, Les Cruzat, fils de Maria Periz de Jassu, se sanctifiaient en suivant les traces de leur mère. Ce serait une édifiante histoire que celle des six garçons de Maria Periz, Lope, Bernal, Diego,

Luis, Juan et Martin, et celle de sa fille Rosa, l'abbesse de Santa : Engracia Luis et Juan, qui eurent successivement au chapitre cathédral la dignité d'archidiacre de la Valdonsella ; Martin, qui y posséda celle de chantre ; Diego, *veedor de la moneda*, qui « pour récompense de ses longs services, demande « et obtient la *merced* d'avoir son écu d'armes bordé « de *croix de Jérusalem*, à cause de la dévotion « qu'il a à la sainte Croix, et de son nom même de « Cruzat, qui rappelle la sainte Croix » ; — Bernal, *alguazil mayor, justicia*, etc., qui sut si bien inspirer à ses enfants le mépris des biens du monde, que l'aîné ne voulut pas mourir sans y avoir d'abord renoncé. Il maria sa fille unique et, cela fait, il se retira dans un ermitage, où il mena, sous l'habit d'ermite, jusqu'à son dernier jour, la vie des plus austères anachorètes ; — Lope enfin, auditeur des comptes. Sans préjudice des largesses que Lope fait aux églises, il laisse un bel héritage à chacun de ses quatorze enfants. Pour celles de ses filles qui préfèrent le cloître au monde, il laisse à leurs couvents une aumône de 1,000 florins.

A ce testament, daté de 1545, intervient Rosa, l'abbesse de Santa Engracia, sœur du testateur : elle reçut 1,000 florins, au nom de Juana, fille de Lope. Rosa Cruzat eût pu suffire à l'illustration chrétienne de sa maison. Le monastère de Santa Engracia était loin d'être réglé quand elle y entra religieuse. Ce fut elle qui travailla efficacement à le réformer. Le labeur y fut grand ; tels et tels procès ne le prouveraient que trop. Mais Rosa ne

se découragea point; elle eut même la rare générosité de se démettre, pour un temps, de sa dignité d'abbesse, afin que l'autorité d'une étrangère, moins difficilement acceptée, pût, mieux que la sienne, ramener dans le couvent le bon ordre et toute vertu.

Quelle part eut à ces travaux Maria Periz de Jassu, sa mère, nous l'ignorons; mais elle n'y fut sûrement pas étrangère, puisque le couvent de Santa Engracia devint, à la fin, sa maison de famille, et qu'elle y voulut mourir sous l'habit de religieuse.

Il faut noter ici que tous ces personnages sont les contemporains des filles et des fils du docteur de Jassu. Lorsque, en 1545, Lope fait son testament, trois seulement de ses filles, sur six, ont atteint l'âge nubile. C'étaient, d'ailleurs, les plus proches parents des Jassu : les relations avec eux ne pouvaient qu'être continues et intimes.

Des vingt-six enfants que Dieu donna à Catalina Perez de Jassu, femme de Nicolas de Eguia d'Estella, quatorze, huit filles et six garçons survivants, édifièrent autant par leurs vertus la famille de Xavier que celle-ci la put édifier par les siennes. Le dernier testament de Nicolas de Eguia, écrit de sa main, s'ouvre par ces mots :

Comme, avec le cours du temps, les biens temporels s'accroissent ou diminuent selon le bon plaisir de Dieu Notre-Seigneur, et que les volontés aussi se meuvent raisonnablement, selon la variété des circonstances, ma bénie et très chère femme, Catalina Periz de Jassu, dont il plut à Dieu de terminer les jours le 27 juin de l'année 1521, voulut me laisser le pouvoir de régler, par des dispositions nouvelles, tout ce

qui regarde la transmission de nos biens à nos fils et filles... Dieu a voulu que, moi vivant, mon fils aîné, Juan Martinez de Eguia, se fit moine à Santa Maria de Irache, etc. Puisque mon fils Diego Martinez veut être ecclésiastique..., je veux que mes petits-fils aient soin de lui, comme s'il était leur père, etc....

Il rend grâces à Dieu de lui avoir donné de si nombreux enfants, et de les avoir « de sa divine main » si bien conduits et *colloqués*, lui vivant, etc. Il conclut : « Que l'on ensevelisse mon corps dans la tombe de la chapelle de *Santa Agueda*, et que l'on y transfère les ossements de ma femme Catalina Periz de Jassu : « nous fûmes toujours bien « unis de pensées et de sentiments pendant la vie; « il convient que nos os reposent en une même « tombe... »

Deux des fils de Catalina Periz de Jassu, Esteban et Diego, iront de bonne heure joindre à Rome François, pour y être, avec lui, disciples d'Ignace de Loyola. Mais l'union de leurs cœurs ne datera pas de 1538 : ils s'étaient connus dès leur jeunesse, dès l'enfance, et les mérites de ces familles allaient depuis longtemps s'accumulant jusqu'à ce qu'enfin l'arbre des Jassu donnât au monde son plus beau fruit.

Aux Arcos, Bernard Periz de Jassu avait eu deux fils, Pedro et Diego. Pedro allia le premier les Jassu à la sainte race des Goñi, et Diego de Jassu, religieux de Saint-Dominique, docteur en théologie, sera, jusqu'à sa mort, le conseiller préféré des Eguia et de la famille de Xavier. Près de mourir, la mère

de François le consultera pour régler ses pieuses fondations, et il avait déjà été l'exécuteur testamentaire du docteur Juan de Jassu, son neveu, et de la mère des Eguia, sa sœur.

II.

La *Corte mayor* de Pampelune, à la requête de François, portera un jour cette sentence : « Nous
« déclarons que Francisco de Jassu y Xavier a bien
« et dûment prouvé qu'il fut et qu'il est, en légitime
« et droite ligne de ses parents et aïeux, suivant les
« quatre tiges de sa généalogie paternelle et mater-
« nelle, homme *hijodalgo*, noble et gentilhomme... »
Mais en prouvant par ses procureurs qu'il descendait, d'une part, des Jassu et des Atondo, et de l'autre, des Azpilcueta et des Xavier, François prouvait surtout qu'il avait, plus que d'autres, le devoir, le droit et les moyens de devenir un très grand saint : la sève même des quatre tiges d'où il procédait le poussait à la sainteté.

Quand Martin de Azpilcueta, docteur Navarro, fut mort, à Rome, un témoin de sa sépulture écrivit : « A l'heure de la levée du corps, il s'est assemblé
« pour le voir une si grande multitude dans les
« rues, sur les places, que ceux qui vivent aujourd'hui déclarent n'avoir jamais vu chose pareille.
« On mit en pièces ses vêtements pour en emporter
« des débris comme reliques. » Mais cet homme, avec la double autorité de sa sainteté et de sa doctrine,

appréciait entre tous les dons qu'il avait reçus de Dieu, celui d'avoir dans ses veines le sang des Azpilcueta, parce qu'«ils furent toujours fidèles à Dieu, et à l'Eglise. » C'était faire remonter à ces Azpilcueta fidèles du passé l'honneur des vertus ou de la sainteté de tous les Azpilcueta de l'avenir.

Les Xavier d'autrefois nous sont moins connus, et nous n'avons pas de témoignage qui les puisse honorer autant que celui du docteur Navarro honore les Azpilcueta. Il est cependant deux faits bien lumineux dans leur histoire : le culte plusieurs fois séculaire du glorieux archange saint Michel, et le culte plusieurs fois séculaire de la sainte Croix de Jésus-Christ. Saint-Michel (la grande tour du *Castillo* le proclamait et la chapelle du *Palacio* le disait également par son titre), saint Michel fut de tout temps le patron des Aznarez, et leur culte traditionnel pour la sainte image de Jésus crucifié n'est pas moins établi par l'histoire du Christ que l'on vénère aujourd'hui encore à Xavier.

Ecoutons le Père de La Peña ; il écrit, en 1620 :

Il y a trois cents ans que l'on découvrit dans l'ancien *castillo* de Xavier, auquel le nouveau est adossé, le christ miraculeux, vénéré maintenant dans la *capilla* domestique. Ce fut le premier trésor dont il plut à Dieu d'enrichir les Xavier. Il fut trouvé dans un creux de mur, et non seulement détaché de croix, mais les bras ramenés pendants contre le corps, et liés aux épaules avec une chaîne qui les maintenait pendants. L'anneau qui retenait la chaîne se voit encore, fixé au christ.

Tout cela démontre et l'antiquité du christ, que l'on pense

remonter au temps des premières épreuves du christianisme en Espagne, et la vertu miraculeuse dont jouissait dès lors cette sainte image, puisqu'elle fut ainsi cachée, conservée et enfin découverte, tandis qu'une multitude d'autres images semblables ont péri. Le grand prix que ce christ avait, aux yeux des premiers possesseurs, est encore révélé par le fait qu'ils le déclouèrent de sa croix, afin de le mieux cacher ou de l'emporter plus commodément.

Quant à la matière, elle suffit à démontrer que le christ est des plus antiques : tout persuade qu'il est fait, comme celui de Burgos, de peau ou de cuir comprimé et moulé; ce qui explique que l'on ait pu facilement abaisser les bras et les relever sans les rompre. J'ai vu les deux : ils se ressemblent fort, et, à l'aspect de l'un et de l'autre, l'âme est également saisie et pénétrée de compassion pour le Sauveur.

Aujourd'hui, le saint Christ est fixé à une croix, et les fidèles de toute la région le visitent et le vénèrent. La ville de Sanguessa, celle de Lumbier et d'autres, de Navarre et même d'Aragon, y viennent en procession, et beaucoup de pèlerins de divers pays aiment à le voir, quand ils viennent à Xavier pour connaître et considérer le lieu où naquit l'Apôtre des Indes.

On peut lire dans la *Vie* du Bienheureux François la relation du miracle des sueurs de ce christ.

Ainsi encore l'église de Xavier est-elle là, depuis des siècles, pour attester, par son seul titre de *Santa Maria de Xavier*, que les Aznarez furent, dès l'origine et toujours, dévots à la Mère de Dieu.

Ces héritages des quatre races d'aïeux, le docteur Juan de Jassu et Maria de Azpilcueta en rassemblèrent les trésors dans leur cœur; de là, ils s'épanchèrent et grandirent surtout dans le cœur de Mada-

lena, leur fille, et de François, leur fils. C'est à la veille de la naissance de François que Dieu semble vouloir manifester cette pure gloire de Juan et de Maria : leurs actes de ce temps les montrent, en effet, l'un et l'autre singulièrement riches de foi et de piété chrétienne, d'esprit apostolique, de zèle pour la gloire de Dieu.

III.

La foi, la piété, l'esprit apostolique de Juan de Jassu et de sa compagne éclatent dans la pièce suivante, qui est du 26 avril 1500 :

Au nom de Dieu et de la Vierge sainte Marie sa Mère, soit manifeste à tous ceux qui la présente charte de donation verront et ouïront, que, l'an de la Nativité de Notre-Seigneur de mil et cinq cents, et le vingt-sixième jour du mois d'avril (dimanche de Quasimodo), dans le *castillo* de Exabierr, en présence du Révérend don Johan de Monterde, vicaire général dans tout le diocèse de Pampelune, pour le Révérendissime seigneur le Cardinal de Sainte-Praxède, évêque de Pampelune, résidant en la Cour de Rome, lequel au présent acte a interposé son autorité et décret, et en présence de moi, notaire, et des témoins ci-dessous nommés ;

Constitués personnellement, les magnifiques don Johan de Jassu et doña Maria d'Ezpilcueta, seigneurs dudit château et *villa* de Exabierr, ladite Maria d'Ezpilcueta avec expresse licence et consentement de son dit mari, ont fait donation et transport, pur et irrévocable, maintenant et à tout jamais, à l'église paroissiale de Santa Maria dudit lieu, de toutes les dîmes de pain, vin, bétail, laine et des autres choses

qu'il est accoutumé de payer en dîme dans le royaume de Navarre et le diocèse de Pampelune, toutes entièrement, telles qu'à présent les possèdent et les ont possédées les seigneurs de Exabierr, leurs prédécesseurs de temps immémorial, afin que lesdites dîmes soient à perpétuité de ladite église, et pour les vicaires et bénéficiers qui seront en elle, avec les réserves, modes et conditions plus bas mentionnés, en dépossédant ainsi leurs successeurs à perpétuité, et donnant leur pouvoir à ladite église, et l'investissant, dès à présent, de tout leur droit et action, afin qu'elle les ait et possède librement et pacifiquement, sans empêchement ni opposition de personne aucune ; et ils ont juré de n'y contrevenir ni maintenant, ni en aucun temps, enjoignant à leurs fils et successeurs, sous peine de désobéissance et de perdre leur bénédiction, d'avoir à louer et approuver la présente donation et de n'aller, en aucun temps, contre elle, parce que ceci est fait pour le service de Dieu et de ladite église, et pour remède et suffrage des âmes de ceux qui y sont ensevelis, et pour la décharge des âmes de leurs prédécesseurs, seigneurs dudit lieu et de leurs successeurs, et pour que l'office divin se fasse en ladite église, de manière que Dieu y soit mieux servi qu'il n'a été jusqu'à présent.

Ensemble avec ladite dîme, ils ont fait donation à ladite église d'une vigne qui est située au territoire de ladite *villa* de Exabierr, laquelle est de douze *peonadas* environ, et située au-dessous de la vigne grande dudit *castillo*.

Et encore de deux *cafizados* de *tierra blanca*, l'une au-dessus et l'autre au-dessous du *castillo*, afin que le vicaire perpétuel et les bénéficiers puissent être mieux entretenus, etc.

Ici viennent d'autres considérables et nombreuses largesses. Juan et Maria s'engagent, en particulier, à

faire bâtir, cette année même, une maison neuve, que l'on appellera *la Abbadia*, avec jardin clos et contigu, pour servir d'habitation au vicaire perpétuel, à deux *racioneros* (prébendiers) et à un garçon de service.

Juan et Maria poursuivent :

Le vicaire perpétuel sera tenu de faire continuelle résidence et de desservir l'église de Exabierr, comme sont desservies les églises paroissiales du diocèse de Pampelune. Etant disposé, il devra célébrer chaque jour la messe et, en chœur avec les *racioneros*, chanter ou psalmodier, chaque jour, les Heures canoniales.

Les *racioneros* résideront comme le vicaire; ils l'assisteront dans tous les divins offices, spécialement aux messes chantées et aux vêpres, les jours plus bas marqués; enfin, ils seront tenus de dire leurs messes dans l'église Santa Maria de Exabierr, aux fêtes et quelques autres jours.

Lesdits vicaire et bénéficiers devront dire messe chantée tous les dimanches; de même, à toutes les fêtes de Notre-Seigneur, comme Pâques, *Corpus Christi*, Ascension, Transfiguration, jour de la Sainte-Croix et les autres. *Item*, tous les jours de Carême, spécialement en la Semaine sainte, avec chant des vêpres, les mêmes jours; quant aux trois derniers jours de la Semaine sainte, les Matines devront être chantées. *Item*, ils chanteront messe et vêpres à toutes les fêtes de la Vierge Marie, de saint Michel, des saints Apôtres, à toutes les fêtes chômées dans le diocèse de Pampelune, les jours de saint Pierre martyr, de saint Firmin, de sainte Anne, de saint Jérôme.

De plus, en tous ces jours, il y aura chant du *Salve Regina*, et de même tous les samedis de l'année après Compiés, et encore tous les jours, depuis la Sainte-Croix de mai jusqu'à la Sainte-Croix de septembre.

En ces jours ainsi marqués et tous les jours de l'année, lesdits vicaire et bénéficiers s'efforceront de faire le plus et le mieux qu'ils pourront, afin que par leur moyen, dans l'église de Exabierr, Dieu soit, dans les offices divins, servi et loué, et que les âmes des défunts dont les corps y reposent en soient efficacement secourues. De quoi lesdits donateurs chargent la conscience desdits vicaire et bénéficiers, les priant de s'acquitter de leur devoir le mieux qu'ils pourront, pour le service de Dieu et la décharge de leurs âmes.

Tous les lundis, ils diront et, s'ils le peuvent, ils chanteront messe de morts, et ils feront ensuite l'absoute sur les tombes de l'église et du cimetière, avec la croix et le chant des répons accoutumés. Les autres jours de la semaine, quand ils le pourront, ils feront l'absoute sur la tombe des seigneurs de Exabierr, qui est dans l'église.

Chaque samedi, ils chanteront messe de la Vierge Marie.

Après cela, Juan et Maria réglementent, avec une grande sagesse, tout ce qui, à l'*abbadia*, concerne la bonne vie et l'entente des clercs qui y doivent habiter en commun, et ils concluent :

Ceci fut fait audit castillo de Exabierr, en présence dudit vicaire général, le 26^e d'avril de l'an de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1500...; et lesdits fondateurs, pour plus ferme assurance des choses dessus dites, ont ordonné de sceller les présentes du sceau de leurs armes... J. de Monterde, vicaire général, signé.

La foi, la piété, le zèle apostolique de Juan de Jassu ne se manifestent pas moins dans deux suppliques, une de 1501, l'autre de 1503, par lesquelles il sollicite, autant pour sa famille, sa parenté et ses

amis de la *cort mayor*, de la Cour des comptes, etc., que pour lui-même, des grâces spirituelles, « en vue, dit-il, d'obtenir aide meilleure pour le salut de nos âmes. »

Enfin, les mêmes vertus et mérites du seigneur de Xavier et de sa compagne éclatent de nouveau dans les *Ordonnances de l'église de Sainte-Marie-de-Xavier*, œuvre manifeste du docteur, que le vicaire général Juan de Monterde revêt de son autorité. En voici l'avant-propos et la conclusion :

Au nom de la Sainte-Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, et de la Vierge Notre-Dame, et de señor saint Michel, archange, commencent les ordonnances et statuts faits par le très vénérable don Juan de Monterde, vicaire général en tout le diocèse de Pampelune, pour le Révérendissime seigneur cardinal de Sainte-Praxède, évêque de Pampelune, résidant en Cour romaine, en la visite qu'il fit de l'église de Sainte-Marie de Exavierr, le 26 septembre de l'an 1504.

Le vicaire général s'adresse « aux vénérables et aimés en Jésus-Christ don Miguel de Ezpilcueta, vicaire perpétuel, et à don Martin de Larga et don Garcia de Equissoayn, bénéficiers de l'église Santa Maria » :

En l'année 1500, dit-il, je vins au *castillo* de Exavierr, où les magnifiques seigneurs don Juan de Jassu et doña Maria de Ezpilcueta firent donation perpétuelle à l'église Santa Maria des dîmes et de la *primicia* qu'eux et leurs devanciers possédaient, de temps immémorial, et sûrement depuis plus de trois cents ans. Or, au temps où cette donation fut faite, l'église de Xavier n'était qu'une petite *basilica*, et il n'y

avait pas d'habitation pour les clercs. Depuis, lesdits donateurs et fondateurs ont fait construire la maison qui est à présent et réédifier et agrandir l'église; de sorte que les clercs ont, maintenant, une maison où ils peuvent honorablement vivre, et l'église est bien appropriée à la célébration des divins offices.

Lesdits donateurs et fondateurs nous ont donc prié, avec de vives instances, de vouloir venir en personne audit lieu de Xavier, visiter l'église nouvelle et régler le service divin, qui, pour l'honneur de Dieu, s'y devrait faire à perpétuité. Accédant à leurs prières, désirant compléter l'œuvre que, mus d'un bon zèle, ils ont entreprise et menée à fin, non sans de grandes dépenses, nous sommes venu parfaire ce qui fut commencé dans l'acte de donation de l'année 1500.

Suivent les quatorze chapitres des ordonnances, et le vicaire général conclut par une exhortation aux prêtres de Santa Maria :

Vous donc, vicaire et bénéficiers de l'église et *abbadia* de Santa Maria de Exabierr, Nous vous exhortons et Nous vous commandons que vous et ceux qui viendront après vous ordonnez votre vie au service de Dieu, vous exerçant aux actes de vertu et à la contemplation, vous écartant des vices et des pratiques mondaines. Les divins offices achevés, n'ayez que des occupations honnêtes; que l'étude soit votre récréation; n'ayez du moins que des délassements convenables, la pêche, par exemple, ou la culture du jardin; ne consommez pas le temps en de vains entretiens, dont il faudra rendre à Dieu un compte étroit.

Nous vous prions d'avoir toujours en mémoire que la vie et règle primitive des Clercs, ordonnée par les saints Apôtres de Jésus-Christ et ses disciples, fut qu'ils eussent à vivre en communauté, ne possédant rien en propre, et que leur demeure

fût contiguë à l'église, afin qu'ils se maintinssent séparés des pratiques mondaines et de nombreuses occasions de péché, se contentant d'avoir le *victum et vestitum*, sans autres biens terrestres. En cette vie sainte et assurée, les Clercs vécurent jusques au temps où le diable, qui toujours veille et travaille pour corrompre et dérégler la bonne vie des serviteurs de Dieu, parvint à allumer dans les âmes ecclésiastiques un tel feu de cupidité, que la vie apostolique leur devint insupportable. De là vint que saint Augustin aima mieux, la loi primitive étant mal observée, recourir au remède de la dispense que de laisser les Clercs périr sous le joug d'une loi qu'ils violaient; c'est ce qu'il dit lui-même dans son traité *De communi vita clericorum*. Il permit donc aux Clercs de posséder des biens temporels, aimant mieux les voir en péril par cette possession que dans une perdition complète où les mettait l'hypocrite simulation d'une pauvreté qu'ils foulaient aux pieds : *Malui habere cæcos et claudos, quam plangere mortuos; qui enim hypocrita est, mortuus est.*

Mais la vie propre des Clercs et leur vie la plus sûre, c'est qu'ils servent Dieu séparés du monde; aussi les Saints Pères voulurent-ils que les Clercs vaquassent au service de Dieu, sans relations habituelles avec leur famille et parenté. C'est ce que dit saint Ambroise *in libro De fuga sæculi* : *hæc est vera sacerdotis fuga, abdicatio domesticorum, et quædam alienatio carissimorum.*

Tous ces avantages de la vie apostolique vous sont offerts; vous avez un bon abri contre les périls du monde dans l'église et *abbadia* de Santa Maria de Exavierr, et rien ne vous y manque de ce qui est nécessaire pour traverser la vie présente et mériter une belle récompense dans la vie éternelle.

Tout ce dessus a été ordonné et commandé par ledit vicaire général, en présence des susdits don Miguel de Azpilcueta et don Martin de Lerga, et aussi en présence de don Johan de

Jassu, docteur, et de doña Maria de Ezpilcueta, sa femme, seigneurs de Exavierr. Lesdits vicaire et bénéficiers ont signé pour eux et au nom de don Garcia de Equissoayn, absent, avec promesse de lui faire ratifier toutes les choses susdites.

Le Vicaire général scella la pièce du sceau épiscopal.

Redisons, en terminant, que tout dans la fondation de 1500 et dans les ordonnances de 1504 est évidemment l'ouvrage de la tête, du cœur et de la main du docteur de Jassu, unis aux pieuses inspirations de Maria de Azpilcueta ; que ces actes s'accomplissent à la veille de la naissance de François de Xavier et l'appellent comme une récompense de Dieu. L'acte est dressé en 1504 ; mais l'exemplaire sur vélin destiné à Don Juan et à sa compagne ne s'achève que le 2 janvier 1505.

Quant aux détails notables de cet écrit, nous n'en signalerons qu'un, c'est la dévotion des Xavier et des Jassu au docteur saint Jérôme. Patron honoré des deux maisons, saint Jérôme se montrera plus tard patron du plus illustre de leurs descendants, l'Apôtre des Indes.

Que la fondation des deux chefs de la famille de Xavier ait été inspirée par une foi, une piété dégagées de toutes considérations humaines, bien des raisons le persuadent ; mais comment en douter, si l'on observe que Xavier, en ce temps, était une solitude, un désert : Dieu seul y serait témoin des solennités du culte que Don Juan et Doña Maria fondaient pour sa majesté.

Ce fut donc pour la seule gloire de Dieu et de Notre-Dame, et pour la sanctification de leur famille, que Don Juan de Jassu et Doña Maria de Azpilcueta commencèrent, en 1500, et achevèrent, en 1504, le bel ouvrage de leur fondation, dans l'église de Santa Maria de Xavier : Dieu et Notre-Dame se hâtèrent de les récompenser.

CHAPITRE IV.

OÙ SE TROUVE L'HISTOIRE DES PREMIÈRES ANNÉES DE
FRANÇOIS DE XAVIER JUSQU'À LA MORT DE SON PÈRE.

(1506-15161.)

I.

Dans son *Livre de raison*, le docteur Juan de Jassu écrivit : « Francisco est né le 7 avril 1506 » ; ainsi le déclare Juan, frère du saint, qui eut à sa disposition le livre de raison de son père, et qui en tira ce détail pour l'inscrire dans son propre *journal de famille*.

Le 7 avril, jour de la naissance de François, était, en 1506, le mardi de la Semaine sainte : ce jour-là, dans l'église de Xavier, le vicaire et les bénéficiers, selon les Ordonnances de Juan de Jassu et de Maria de Azpilcueta, avaient obligation *spéciale* de la messe chantée et des vêpres ; *plus posément* ils psalmodiaient les Heures canoniques, afin de « mieux louer Dieu » et de faire plus « dévoté mémoire de la Passion de Jésus-Christ. » Dieu semblait aussi se res-

1. *Documents et sources*, t. I, chap. xii, xiii ; t. II, chap. xiv, xv.

souvenir de la piété d'Arnalt Periz de Jassu et de Guillerma de Atondo; ils avaient tant désiré glorifier saint Vincent Ferrier, l'apôtre de l'Occident, et voici que l'apôtre de l'Orient naissait le jour même où l'on célébrait, en ce temps, la fête de saint Vincent Ferrier.

François ne naquit pas, comme on l'a dit, dans une étable :

En 1614, un des témoins du procès de béatification, Fermin Cruzat y Sabalza, prêtre, vicaire de la paroisse de Santa Maria de Xavier, natif de Yessa, proche de Xavier, héritier des souvenirs de son aïeul, mort à l'âge de quatre-vingt-dix-ans, lequel « avait très bien connu le P. François Xavier », ce prêtre si bien placé pour connaître toutes choses et qui, de plus, appartient à la parenté des Xavier, ignore évidemment ce que l'on donnera, deux cents ans plus tard, comme fait indubitable, ou du moins comme une tradition sérieuse, car il parle ainsi :

Aujourd'hui, la vénération et dévotion que l'on a pour le serviteur de Dieu amène à Xavier des gens de divers endroits; ils viennent pour visiter le *castillo*, et en particulier la chambre où il est de tradition que le serviteur de Dieu naquit (*EL APOSENTO, en donde, por comun tradicion, esta observado que nacio*). Il y vient des séculiers et des religieux de diverses nations. Certains, venus des Indes, ont emporté des morceaux de brique et des éclats du bois des portes de la dite chambre (*estillas de las puertas del dicho APOSENTO*). On a vu les visiteurs baiser le sol et les parois de la chambre (*besando la tierra y las paredes del mismo APOSENTO*).

Le baptême de François ne dut pas être retardé, et le vicaire perpétuel de ce temps, Don Miguel de Azpilcueta, ne céda probablement pas à un autre le droit que son titre de vicaire et celui de proche parent de la famille lui donnaient de régénérer le nouveau-né.

On est surpris d'abord du choix que l'on fait pour lui du nom de François : il ne se rencontrait ni chez les aïeux ni dans la plus proche parenté ; mais Don Juan et Doña Maria venaient d'écrire : « Tout bon chrétien, en ce temps de Carême, garde « mémoire continuelle de la Passion de Jésus-Christ. » La mémoire de la Passion de Jésus-Christ, plus vive encore durant la Semaine sainte au cœur très chrétien de Juan et de Maria, leur fit, peut-être, comme une loi de donner à leur fils le nom du séraphique ami de Jésus crucifié.

L'église de Xavier possède les fonts baptismaux (*la pila bautismal*) où François fut régénéré. Il suffit de voir ce monument pour être convaincu qu'il était déjà antique lors du baptême de Xavier.

Un autre souvenir était là autrefois de ce baptisé qui plus tard baptisera des peuples ; le souvenir a disparu. Le P. Juan de la Peña en parle ainsi :

L'église paroissiale de Xavier, vis-à-vis du *palacio*, possède une précieuse relique : la possession est certaine ; malheureusement, l'objet est mêlé à d'autres semblables, entre lesquels il est impossible de le discerner : je veux parler de la tunique blanche ou chrêmeau baptismal du Bienheureux Père Xavier. C'était la coutume des seigneurs de Xavier de suspendre, comme des *ex-voto*, dans l'église paroissiale,

les chrêmeaux de leurs enfants; on y voit, en effet, appendus à la muraille, les chrêmeaux des enfants de don Juan de Jassu et de Maria de Azpilcueta; mais nul ne saurait dire quel de ces chrêmeaux est celui de François.

On a prétendu que François, enfant, fut nourri à Jassu ou dans telle autre localité du pays basque. Ces dires ou traditions n'ont pas de fondement sérieux. Écoutons quelques témoins qui vécurent à Xavier et y connurent le Saint.

Juan de Azpilcueta, de Sada :

Je suis parent de Francisco au quatrième degré. Je le connais depuis qu'il était petit (*niño*), à la mamelle de sa nourrice, et je l'ai connu depuis jusqu'à présent. Je l'ai vu, je lui ai parlé, j'ai eu de longs et fréquents entretiens avec lui, et cela jusqu'au temps où il s'absenta du royaume pour aller aux études.

Bien souvent j'ai vécu au *palacio* de Xavier, à titre de parent, et j'y ai vu élever Francisco à partir du temps où sa nourrice l'allaitait; et depuis ces premières années, tant qu'il a vécu dans ce pays, je l'ai revu fréquemment, et de même son père et sa mère jusqu'à leur mort. Or, avant que Francisco allât étudier et que Don Juan de Jassu et Doña Maria de Azpilcueta finissent leurs jours, je les vis, eux, tenir Francisco pour leur fils légitime et le traiter comme tel, le déclarer tel : eux l'appelaient fils et lui les appelait père et mère.

Juan de Hualde, l'ancien serviteur de l'aïeul de François :

Bien des fois, alors que Don Juan de Jassu et Doña Maria, sa femme, vivaient, j'allai au *palacio* de Xavier, où

ils faisaient leur résidence ; j'étais, en effet, en grandes relations d'amitié avec eux ; et, aux temps où ils vivaient ainsi à Xavier, y séjournant moi-même un mois et quelquefois deux, je voyais que François résidait avec eux dans ledit *palacio*, les appelant père et mère, et recevant d'eux le nom de fils. J'y ai vu François, selon les temps, en bas âge et grandi.

Esteban de Huarte :

Tant que Don Juan et Doña Maria vécurent, j'allais très souvent au *palacio* de Xavier et j'y passais bien des jours. Dans ces occasions, je vis François, enfant de peu d'années, vivre près d'eux comme fils au *palacio*. Je l'ai connu, et de vue et d'entretien, tant qu'il est demeuré dans ce royaume.

Sans que les témoins lui fournissent avec de plus intimes détails le tableau de la vie du *castillo* de Xavier en ce temps, le lecteur peut assez se le représenter à l'aide des documents qui précèdent. Don Juan et doña Maria avaient dressé les Ordonnances de l'église Sainte-Marie pour que Dieu fût mieux servi à Xavier ; les premiers donc, ils observèrent, sous les yeux de leurs fils et de leurs serviteurs, ce qu'ils voulaient voir observé après eux. Au *castillo*, comme à l'église et à l'*abbadia*, François grandissant ne vit, n'entendit rien qui n'insinuât efficacement dans son cœur la foi, la piété, la dévotion. A l'église, des solennités quasi quotidiennes ; à l'*abbadia*, les exemples et les leçons amies de prêtres choisis entre mille pour y mener la vie des clercs apostoliques dans sa perfection première ; au *castillo*, une *abbadia* meilleure encore pour lui, avec la péné-

trante action des leçons et des exemples de Don Juan, de Doña Maria, de Violanta et d'amis ou parents, dont le soin principal (leurs suppliques collectives au Souverain-Pontife nous l'ont prouvé) était aussi le meilleur service de Dieu et le salut éternel.

Ajoutons, pour que le lecteur ait tout à fait sous les yeux le milieu où vécut François enfant, que l'autorité, le crédit, la fortune de son père et des familles amies des Xavier étaient alors à leur apogée; le docteur lui-même écrivait en 1503 :

Les seigneurs de Xavier sont, depuis cent ans et plus, en possession de prélever sur tout le menu bétail qui traverse leurs terres, à la montée, un *borro* (agneau de plus d'un an) et cinq gros par troupeau, et, à la descente, une brebis d'un an et cinq gros, aussi par troupeau. Quant au gros bétail, on exige (en blanc) *sols carlines* pour chaque troupeau.

Tous ceux qui avec du bétail traversent le territoire de Xavier paient ces droits, quand même les troupeaux appartiendraient à des monastères ou à des villes. Seuls, les *Roncaleses* sont exemptés de la redevance en argent : ils ne payent que l'agneau et la brebis...

Ce droit est si ancien, que le lieu où il se paye est connu de tout le monde sous le nom de *el passo* : là les bergers rassemblent leur bétail et y attendent que les gardes au service du seigneur viennent recevoir le péage. L'endroit est en dessous du *palacio* et proche du chemin.

Il est de coutume immémoriale que le seigneur de Xavier lève une tête sur cinq du bétail qui passe sans payer. Il y a deux ans environ, cette exécution fut faite sur des troupeaux de Sanguessa et de Roncal; mais, à la prière de l'*alcalde* de Sanguessa, le bétail fut rendu, et ce que le seigneur exigea n'égalait pas le vingtième de ce qui était dû.

La Maison de Xavier est une des plus antiques et des plus privilégiées (*libertadas*) du royaume de Navarre; son seigneur jouit d'une seigneurie souveraine, sans être tenu à aucun devoir de reconnaissance ni d'hommage au roi, ni à la couronne de Navarre, sauf l'obligation de faire guerre et paix à son commandement, comme il appert d'anciens titres et privilèges.

De temps immémorial, la Maison de Xavier a joui du droit d'asile; quiconque s'y réfugie, fût-ce pour cause de crime commis ou d'obligation personnelle, est par là même à l'abri de toute poursuite tant qu'il y demeure. Que de fois n'a-t-on pas vu des gens de toutes les parties du royaume, y compris des *vezinos* de Sanguessa, courir s'y mettre à l'abri, de crainte d'être mis en prison; on les y a toujours bien reçus et gardés tant qu'ils ont voulu, et rien de fâcheux ne leur est advenu, à moins qu'ils ne se soient d'eux-mêmes exposés aux rigueurs de la justice.

La Maison de Xavier eut, en divers temps, des seigneurs de grande distinction, desquels plusieurs furent gouverneurs du royaume ou y remplirent d'autres charges éminentes à la cour des rois; elle a toujours eu ses vassaux, ses paysans, ses tailables et elle a exercé sur eux une juridiction seigneuriale.

Nul ne peut, à l'encontre des droits de la Maison de Xavier, invoquer d'exemption, car elle est elle-même maison exempte, sans aucune sujétion à hommage quelconque, pouvant, à ce titre, non seulement user de ses antiques privilèges, mais, dans les limites de son territoire, s'attribuer des droits nouveaux, comme le peut faire toute maison ainsi exempte.

Du reste, ces privilèges de la Maison de Xavier, ils furent toujours et ils sont encore connus, notoires dans le royaume de Navarre et sur les frontières de l'Aragon.

A ces privilèges, en 1508, s'ajoutait le suivant :

Don Juan et doña Catalina accordent à leur fidèle et bien-

aimé conseiller, le docteur don Juan de Jassu, seigneur de Xavier et d'Azpilcoeta, et à ses héritiers le droit de prendre à chaque radeau (*almadia*) de poutres qui descend par le *rio* de Aragon une poutre, en dédommagement du tort que ces radeaux font au moulin de Xavier.

A Ydocin, comme à Xavier, les droits du docteur étaient encore à peu près incontestés :

En 1508, dit un prêtre de Ydocin, D. Sébastien de Algorriz, le docteur de Jassu et les habitants de Ydocin déterminèrent, moi présent, les limites du lieu ; puis tous revinrent devant le *palacio*, et j'entendis que le docteur leur disait : « Voilà qui est bien ; vous me reconnaissez pour seigneur : *agora bien* ; »
« *me conosceis por señor.* »

François, tant que vécut son père, ou du moins jusqu'à l'année 1512, vit donc se déployer au *castillo* de Xavier, quand les circonstances l'exigèrent, tout le luxe et le train des plus grandes maisons ; et il eût pu dire ce que diront en son nom, trente ans plus tard, l'abbé de Cemborayn, son oncle, ou le seigneur du *palacio* de Quazti, son cousin germain :

J'ai vu don Juan de Jassu, président du Conseil, vivre comme *hijodalgo*, étant des principaux du royaume de Navarre... Don Juan et doña Maria étaient personnes de grande qualité et grande considération en ce royaume. Ils avaient en leurs maisons, comme personnes très principales, écuyers, chevaux et armes.

François enfant vit exercer au *castillo* le droit d'asile en faveur de criminels qui, sans doute, ne

s'éloignaient pas de Xavier sans s'être d'abord réconciliés avec Dieu, grâce aux soins du zèle de Maria de Azpilcueta, de Violanta, sa digne sœur, et des saints prêtres de l'*abbadia*. Il vit encore la charité s'allier à la justice dans les prisons de don Juan de Jassu, investi, à Xavier comme à Ydocin, des droits et des devoirs d'un justicier :

J'ai connu le docteur don Juan de Jassu et aussi D. Martin de Azpilcueta, son beau-père; eux, ainsi que leurs prédécesseurs, enfermaient les malfaiteurs dans la galerie souterraine (*caña*) de la grosse tour : là étaient des fers (*grillos*) pour les lier. La tour avait aussi une basse-fosse (*apósito ciego*); je me souviens d'y avoir vu un individu qui avait volé du raisin : il fut condamné à un ducat d'amende.

Ainsi parlent d'anciens serviteurs du *palacio* de Xavier.

Si François était venu au monde quelques années plus tôt, rien n'eût encore empêché, à la date de 1508, qu'il bénéficiât de l'offre d'un office de page à la cour de Castille que Ferdinand et Isabelle, en 1504, firent à Juan de Jassu pour un de ses fils; mais le temps approchait où les Jassu ne pourraient ni s'attendre à de telles offres ni les accepter, le temps où l'on ne verrait au *castillo* ni train ni luxe de grande maison.

Les dernières fêtes de famille auxquelles présida Juan de Jassu, encore puissant, fêtes dont le jeune François dut garder souvenir, furent, en 1511, le mariage de Madalena de Olloqui, fille de Margarita de Jassu, avec Martin de Echarren, seigneur du *pa-*

lacio de ce nom, et, en 1512, le mariage de Ana de Jassu avec le seigneur de Veyre, don Diego de Ezpeleta.

Il fut bon aux Ezpeleta que Dieu, qui voulait les glorifier, leur dérobât la chute alors si prochaine des Jassu : le mariage n'eût pas été conclu. Nul ne pouvait, en effet, soupçonner que le gracieux enfant de six ans, frère de Ana, à qui tous souriaient au *palacio* de Xavier le jour des noces, était, dans les desseins de Dieu, le grand apôtre des Indes et du Japon ; mais lorsque, au lendemain des fêtes, les Jassu tombèrent de la haute faveur des rois de Navarre dans la disgrâce de ses nouveaux maîtres, et de là en une situation fort précaire et de fortune et aussi d'honneur aux yeux du monde, l'union des deux maisons était indissoluble ; il y aurait, pour les siècles et pour l'éternité, alliance glorieuse de sang et de nom entre les Ezpeleta et saint François de Xavier.

II.

Au commencement de juillet de cette année 1512, le docteur Juan est à la cour de Castille avec le maréchal de Navarre. Ambassadeurs de leur roi, ils s'efforcent, mais vainement, de contenir ou de détourner l'ambition de Ferdinand. Le 24 du même mois, Pampelune, où le docteur s'est hâté de rejoindre son souverain, est aux mains du duc d'Albe, et Jean d'Albret doit fuir d'abord à Lumbier et puis en France. Le docteur n'ignore pas que la cause de Jean

d'Albret est perdue, mais il le suit pour l'aider à sauver quelques restes d'honneur royal et sauver le sien propre en demeurant fidèle. Aux mois d'août et de septembre, bien des fidélités s'ébranlent; quelques-unes se relèvent, au mois de novembre, pour retomber le mois suivant et attendre, pour paraître se relever encore, la campagne de 1521. Jean de Jassu et tous les siens demeurent aussi inaccessibles à l'intérêt qu'à la crainte.

Le 18 janvier 1513, le docteur est à Medina, avec le marquis de Falces, Miguel de Espinal et Pedro de Hontañon, pour y voir Ferdinand de Castille. Aucun des quatre personnages n'attendait de Jean d'Albret le salut de la Navarre; ils rêvaient également l'indépendance et la grandeur d'une Navarre alliée à la Castille, et sans doute la réalisation de ce beau rêve fut le sujet de la conférence du 18 janvier, à laquelle Juan de Jassu ne put assister qu'à titre d'envoyé du roi de Navarre. Mais où ces personnages et d'autres apparaissent différents, c'est dans le degré de leur puissance de caractère : le docteur leur est supérieur, parce qu'il discerna aussi bien qu'eux toutes les graves considérations qui pouvaient excuser, justifier l'abandon de la personne et de la cause du roi don Juan, sans cependant les abandonner; il remplit jusqu'à la mort le devoir de la reconnaissance et jusqu'à la mort il garda la foi jurée.

A Ydocin on comprit vite que l'on pourrait tout oser contre un homme si oublieux de ses intérêts; aussi, quand le docteur s'y rendit, le 17 janvier 1514, pour dire à ses vassaux : « Depuis 1512, occupé à

« d'autres graves affaires, je n'ai pu me rendre au milieu de vous pour y réclamer ce qui m'est dû ; je viens aujourd'hui pour cela », il ne put rien obtenir. « Tous, écrit un notaire, bien que à de nombreuses reprises le seigneur les requît d'accomplir leur devoir, se refusèrent à lui donner réponse aucune, sauf de lui dire et redire qu'ils n'étaient pas d'avis de le faire. » Ainsi l'on sut comprendre à Sanguessa et ailleurs.

Avant de mourir, Juan de Jassu put prévoir que Maria de Azpilcueta et Francisco auraient de mauvais jours à traverser. Le roi Ferdinand connut le docteur, et tout persuade qu'il l'aima ; et cependant Juan mourra sans avoir obtenu du roi de Castille l'efficace protection de ses droits de personne privée à Ydocin, à Sanguessa, à Xavier.

L'année même de son départ de ce monde, en 1515, Juan fait solliciter cette protection de ses droits par les États assemblés. On lit au procès-verbal des doléances :

Le docteur Juan de Jassu, seigneur de Xavier, par sa pétition en forme de *agravio*, dit que lui étant en la paisible possession de jouir des herbes, pâturages et terres du lieu *del Real*, Son Altesse, loin de prêter l'oreille à ses justes réclamations, a fait donner l'ordre de l'évincer, de le mettre hors (*fuera echar*) de sa possession ; en quoi il y a *agravio* et violation du *fuero* : il supplie, avec grande instance, que l'on remédie à ce tort, comme il est dû.

Ferdinand répondit aux États : « Que le docteur de Jassu réclame au Conseil, puisque jusqu'à pré-

« sent, à ce que dit le vice-roi, il n'a pas réclamé. » En ce moment était assis aux États, comme représentant la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port, Martin de Jassu, qui avait eu la faiblesse de se constituer, en Basse-Navarre, l'agent du roi de Castille. Si le droit violé du vénérable docteur eût été droit de Martin de Jassu, Ferdinand eût autrement répondu : on voulait essayer d'amener l'ancien président du Conseil à payer d'une lâcheté une sentence de justice des conseillers nouveaux.

La violation des droits du seigneur de Xavier était flagrante et fait personnel de Ferdinand, qui expropriait le docteur pour cause d'utilité, non publique, mais privée. A l'heure même où, sans aucun droit, des gens *del Real* font vente aux députés de la ville de Sanguessa d'un bien dont les Xavier jouissaient depuis des siècles, Miguel, jeune homme alors de vingt ans à peine, se présente accompagné de Pedro de Jassu, son oncle, et ils disent aux contractants :

Señores, le *señor* et la *señora* de Xavier ont appris que vous voulez vendre au Conseil de la ville de Sanguessa une partie du *termino del Real* : nous vous prions et requérons de ne pas faire chose qui soit au préjudice de la maison de Xavier ni de ses seigneurs ; car, de tout temps, jusqu'à présent, les seigneurs de Xavier sont en possession de faire paître les herbes et boire les eaux *del Real* à tout leur bétail, gros et menu ; et, au cas où ladite vente se ferait, nous déclarons, dès à présent, n'y pas consentir et protester.

La vente se fit, et il y eut ordre royal pour don Juan de laisser faire moyennant indemnité. Expro-

prier ainsi l'ancien *alcalde de la corte mayor*, le tenant toujours fidèle du précédent régime, c'était un moyen entre tous efficace de courber la multitude sous le joug castillan, et peut-être le politique Ferdinand voyait-il là une *cause d'utilité publique* qui justifiait l'expropriation.

Demain, la veuve de Juan de Jassu, espérant que l'on *prêtera l'oreille* à la voix d'une femme, écrira à Ferdinand :

« Maria de Azpilcueta, señora de Xavier, supplie
« Votre Altesse d'ordonner qu'on lui restitue la pos-
« session des herbes et eaux du *termino del Real*,
« possession dont elle a été privée sans connaissance
« de cause. »,

On répondra : « Il y a été bien pourvu et confor-
« mément à justice. »

Entre toutes les attestations de la fidélité des Xavier, celle de Ferdinand, à la veille de sa mort et au lendemain de la mort du docteur, était la plus désirable et la meilleure. Jean de Jassu partit de ce monde le mardi 16 octobre 1515; Ferdinand le suivit le 23 janvier 1516.

Le docteur ne put mourir sans consolation : il avait généreusement accompli de grands devoirs, et il laissait trois fils dignes de lui et de leur mère; celle-ci, d'ailleurs, lui survivait, habituée dès longtemps à gouverner d'un cœur viril les hommes et les choses dans le *palacio* de Xavier. Miguel avait toutes les qualités requises pour honorer en sa personne le titre de seigneur de Xavier; à son défaut, elles se retrouveraient au même degré chez le futur capitain

Juan de Azpilcueta, frère de Miguel, et, mieux que tous les autres, le docteur avait discerné les trésors d'intelligence, de cœur et de caractère que recélait l'âme de François; enfin, Dieu et Notre-Dame pourraient-ils ne pas bénir une famille qui voulut, par-dessus tout, les glorifier, les servir, et n'omit rien pour que Notre-Seigneur et sa Mère, au *palacio* comme à l'*abbadia*, fussent perpétuellement honorés et servis?

III.

Pedro de Jassu, le *justicia* de Pampelune, survécut une année à peine à son frère le docteur. Avait-il su comprendre et remplir ses devoirs de père comme Juan de Jassu remplit les siens, et sa compagne, Graciana de Lerruz, fut-elle mère aussi vaillamment chrétienne que Maria de Azpilcueta? Ce sont là des questions auxquelles on n'ose répondre; mais l'histoire des Jassu de Pampelune n'est pas moins, par contraste, pleine d'instructions que celle des Jassu de Xavier, et nul doute que le docteur et Maria de Azpilcueta n'aient souvent tiré de là, pour leurs fils, des leçons pénétrantes : Miguel, Juan et Francisco durent bien des fois entendre la voix de doña Maria faire retentir à leurs oreilles ce cri : « Dieu vous
« garde d'imiter tels fils de Pedro! »

Mourante, le 22 janvier 1513, Graciana de Lerruz sembla reprocher à Juan, son fils aîné, d'avoir assombri ses derniers jours. Elle nomme ses huit enfants : Juan, Valentin, Miguel, Juan Perez, Esteban,

Juana, Maria Periz et Isabel; mais arrivée à l'institution d'un héritier, elle dit : « J'institue mes héritiers universels ma fille Maria Periz et, à son défaut, ma fille Isabel, et, à défaut d'Isabel, mon fils Miguel. »

Le lendemain cependant, la testatrice fait biffer cet article, et elle dicte : « J'ordonne que celui-là, entre mes enfants, fils ou fille, hérite de ma maison, qui aura des qualités meilleures pour la conserver et l'accroître, et cela au jugement de mes exécuteurs, qui seront D. Miguel de Lessaca, mon beau-frère le docteur de Jassu et mon mari; » mais rien pour Juan, l'aîné de la famille, si ce n'est ces lignes : « Mon fils Juan me laisse confiés douze ducats; que mon mari les lui rende et lui paie quelque peu d'avoine qui lui appartenait et qu'on a employée. » Juan avait des fils et une compagne; Graciana de Lerruz ne les mentionne même pas.

A son tour, le 13 décembre 1516, Pedro de Jassu, disposant de ses biens, parle de son fils aîné Juan avec une sorte d'indifférence; il ne dit rien du majorat de sa maison, rien de la compagne et des fils de Juan : c'est que, depuis longtemps déjà, Pedro n'espérait plus que Juan pût maintenir et perpétuer l'honneur des Jassu de Pampelune; aux yeux de Pedro mourant, il n'y avait déjà plus de maison de Jassu à Pampelune. A l'heure même où le docteur, en 1505, posait en Dieu les plus solides fondements de la sienne, à Xavier, Juan ébranlait à Pampelune les fondements de celle de son père.

Alors vivait dans la *rúa Mayor*, chez ses parents,

une fille dont plusieurs qui la connurent tracent ainsi le portrait : « Maria Periz de Herice était fort
« belle. Les jours de fête, elle portait la robe échan-
« crée, dite *cortante*, à longues manches rejetées en
« arrière, et, par-dessus, sa pelisse de drap de Cou-
« tray ; au col, une fraise avec passementerie de
« soie ; sur la tête, des bandes de velours avec pla-
« ques d'argent, et elle allait ainsi, avec sa mère, à
« l'église et ailleurs. Les dimanches, on la voyait
« quelquefois coiffée du *capirote* des dames et les
« manches garnies de boutons d'argent, etc. »

Malheureusement pour lui et pour tous les siens, le fils aîné du *justicia* se laissa séduire et captiver par la bonne grâce, le *cortante*, la fraise et le *capirote* de Maria Periz. Juan était alors près de sa vingtième année. Dès les premiers temps de leurs relations, y eut-il entre Juan et Maria Periz dessein arrêté de contracter mariage et mariage réellement contracté selon les règles des unions clandestines alors encore tolérées ? Juan et Maria Periz soutinrent plus tard qu'il en fut ainsi, du moins à partir de l'an 1512 ; mais tant que dura la pleine clandestinité, il y eut scandale, et scandale toujours grandissant, parce que les fils de Juan et de Maria Periz trahissaient l'union de leurs parents sans en révéler le caractère. Aussi ne voulut-on jamais, chez le *justicia*, voir que des bâtards dans ces enfants, fruits, d'ailleurs, d'une mésalliance également odieuse à Pedro, à Graciana et à leurs autres fils : « Je vis et
« entendis que, dans la maison du *justicia*, tous,
« grand-père, grand'mère, oncles, tantes, domesti-

« ques et servantes tenaient pour bâtards les enfants
« de Maria Periz de Herice. Les domestiques et ser-
« vantes disaient : Il y a ici grandes discussions
« entre Juan et ses parents... » Ainsi parlent ceux
qui virent de plus près l'intérieur de Pedro et de
Graciana de Lerruz.

Les exemples de Juan ne purent donc édifier dès
lors, et ils n'édifieront pas davantage plus tard
François de Xavier et ses frères, et ceux-ci n'avaient
pas non plus à imiter Esteban qui, au mois d'octo-
bre 1514, étudiant, devait, à suite de violence à main
armée, prendre la fuite pour échapper aux pour-
suites de la justice.

Le lecteur pourra voir ailleurs, exposés longue-
ment, des faits dont il est mieux ici de détourner ses
regards pour les arrêter sur le portrait de François,
à l'heure où il recevait la dernière bénédiction de son
père : le portrait est tout de la main du docteur Na-
varro :

Don Juan et doña Maria, dit le docteur, aimaient François
plus tendrement, parce qu'il était leur benjamin et aussi à
cause de son bon naturel et de sa grâce extérieure ; ils l'éle-
vèrent avec grande sollicitude et de bonne heure le confièrent
aux soins d'excellents maîtres. L'enfant écouta si bien leurs
leçons qu'il sut bientôt tout ce qu'un enfant peut apprendre.
Il n'avait pas son pareil, tant il était doux, aimable, poli, gai,
plaisant même ; d'une singulière pénétration d'intelligence,
curieux d'apprendre, jaloux d'exceller en tout ce qui fait le
gentilhomme accompli, de sorte que, cher à tous les siens, il
ravissait dès l'abord ceux qui ne l'avaient jamais vu : péril
redoutable auquel il n'eût point échappé sans le don d'une

naturelle réserve, d'une virginale pudeur que tous admiraient en lui, et sans l'action préservatrice d'une spéciale providence de Dieu à son endroit. De bonne heure, ses frères le sollicitèrent de la voix et de l'exemple à s'exercer avec eux au métier des armes : leurs aïeux, disaient-ils, étaient arrivés à la fortune et à la gloire par ce chemin ; mais François ne pensa jamais à faire comme eux ; il préférait à toute autre la gloire des docteurs, et l'exemple de son père était là pour lui montrer à quelle fortune on peut s'élever par la doctrine. Il méditait donc, dès lors, de grands desseins pour accroître encore l'honneur de la famille en s'illustrant lui-même.

Ajoutons que François, en un acte public, se dira, à vingt-six ans, « clerc du diocèse de Pampelune » ; enfant, il fut donc tonsuré et destiné à l'Église, et s'il ambitionna, enfant, des dignités ce furent les dignités ecclésiastiques.

CHAPITRE V.

OÙ L'HISTOIRE DE FRANÇOIS ET DE SES PARENTS SE
TROUVE EN ABRÉGÉ DEPUIS LA MORT DE JUAN DE
JASSU JUSQU'À LA GUERRE DE NAVARRE

(1516-1521)¹.

I.

De 1516 à 1521, François, croyons-nous, ne s'éloigna guère plus de Xavier qu'il ne l'avait fait de 1506 à 1516. Sanguessa avait, sans doute, des écoles élémentaires et même un *estudio mayor*; mais les prêtres de la *abbadia* ou tels autres précepteurs familiers du *castillo* durent être préférés, après comme avant la mort de Don Juan de Jassu; des attestations graves ne permettent guère, d'ailleurs, d'être d'un sentiment différent; telles sont les suivantes :

Esteban de Huarte :

Tant que vécurent don Juan de Jassu et Maria de Azpilcueta, je vis François vivre près d'eux au *palacio* de Xavier. Quant à don Juan et doña Maria..., ils ont vécu au château de Xavier jusqu'à la fin de leurs jours.

1. *Documents et sources*, t. I, chap. xiv, xv; t. II, chap. xvi, xvii.

Juan de Azpilcueta :

J'ai vu François nourri et élevé dans la maison de son père et de sa mère, jusqu'à ce qu'il alla aux études, hors de ce royaume.

♦

Sancho Ramirez :

Vers l'an 1516, j'habitai au *palacio* de Xavier pendant un mois. Don Juan de Jassu et doña Maria de Azpilcueta s'y trouvaient. François vivait avec eux dans ledit *palacio*, enfant de peu d'années (*muchacho de poca edad*), et il y était traité comme fils. Plus tard, vers 1520, je me trouvai au *castillo* de Xavier, en compagnie de doña Maria de Azpilcueta, mère de François. Je demurai là l'espace de trois mois, avec d'autres : les gouverneurs de Castille, alors par ce royaume de Navarre, nous avaient donné en garde ledit *palacio*; et en ce temps, où don Juan de Jassu avait fini ses jours, je vis que François était au *palacio* de Xavier, en compagnie de sa dite mère, qui le nourrissait et le pourvoyait de toutes choses nécessaires, comme un fils. Elle l'appelait fils, et lui l'appelait mère.

Du reste, en s'éloignant de ce monde, le docteur Juan n'avait pas laissé sans appui Maria de Azpilcueta et ses trois fils, dont l'aîné n'avait que vingt ans. Martin de Azpilcueta, de Lecaun, demeurerait pour remplacer auprès d'eux le vénéré défunt : l'*abad* de Echaguë et d'autres témoins bien informés nous en donnent la certitude. Leurs déclarations prouvent, sans doute, que ce Martin, cousin germain de doña Maria et de Violanta, fut un homme de grande intelligence, un vaillant soldat; qu'il eut un

cœur très fidèle, un beau caractère, une humeur liante; qu'on l'aimait toujours après l'avoir connu, et que le revoir était une fête. Ces témoignages manifestent, plus encore, des richesses de dévouement chrétien et de profonde piété chez Martin de Azpilcueta : il donne ses fils à Dieu et il s'honore d'être, et dans les limites du royaume de Navarre et au delà, le serviteur des moines de Yrançu et le patron de tous leurs droits et intérêts. Mais, cet homme accompli, les témoins nous le montrent installé, établi comme à demeure dans le *palacio* de Xavier, de l'an 1500 à l'an 1520 et au delà. Il y remplace et l'alcaïde, retenu loin des siens au *castillo* de Mont-real, et le docteur de Jassu à qui des va-et-vient continuels ne permettent pas de gouverner sa maison et sa famille autant ou aussi bien qu'il le voudrait; et quand la mort de l'alcaïde et du docteur n'ont laissé que des femmes au *palacio*, Martin y apparaît plus que jamais serviteur grandement respecté, et parent ayant acquis et exerçant tous les droits d'un père :

A dater de 1516, dit Jean de Echaguë, et l'espace de cinq ou six ans encore, j'allais souvent, durant l'année, au *palacio* de Xavier : j'y vis alors, durant ces cinq ou six ans, Martin de Azpilcueta, qui, d'office, régissait et gouvernait ledit *palacio* et les deux femmes de la maison, doña Maria et doña Violanta, restées seules par la mort du docteur de Jassu.

Ainsi, et plus encore évidemment, Martin eut à régir et gouverner Francisco, de sa dixième à sa

vingtième année : Martin de Azpilcueta fut comme le Joseph de la sainte maison de Xavier.

Martin et doña Maria retenaient donc François au *palacio* pour mieux garder son âme; encore est-il vrai de dire que l'agitation du pays, le bruit d'armes qui y retentissait de tous côtés eût suffi à justifier leur conduite. A peine la mort de Ferdinand était connue, que le maréchal de Navarre et tous les amis encore fidèles de Jean d'Albret faisaient, en mars 1516, une hardie tentative pour reconquérir le royaume. Ils furent surpris dans les montagnes, au *Val de Roncal*, cernés, mis dans l'impuissance de se défendre, et les principaux étaient peu après enchaînés au fond des *sosotas* de la forteresse de Atienza. Parmi eux, avec le maréchal, se trouvaient Juan de Olloqui, le fils aîné de Margarita de Jassu, et Valentin de Jassu, le second fils du *justicia* de Pampelune. Des quatre autres, deux, Frances de Ezpeleta et Juan Ramirez de Baquedano, étaient de la parenté des Jassu. La mort de Jean d'Albret au mois de juin, celle de Catherine sept mois plus tard, au lieu de tranquilliser les nouveaux maîtres de la Navarre, parurent surexciter leurs craintes : ils n'avaient cependant plus devant eux que le prince Henri, un enfant de quatorze ans.

Ce fut alors, en 1517, que Cisneros jugea opportune la démolition des *castillos* de tout le pays conquis. Dès l'année 1516, les émissaires du cardinal vont et viennent, comptant les maisons fortes. Le *castillo* de Xavier devait périr, et comme *castillo*, et comme bien des Jassu; il est, en effet, ainsi noté

dans le procès-verbal d'expertise que Cisneros reçut de ses envoyés : « Dans la merindad de Sanguessa, « la *casa* de Chabier, qui est assez forte; elle est à « une lieue de Sanguessa et appartient à un fils du « docteur de Jassu. »

Les scènes qui attristèrent alors les yeux de François, enfant de onze ans, des témoins les mettent ainsi sous nos yeux :

Il y a environ trois ans, par ordre du révérendissime cardinal gouverneur d'Espagne, fut fait grand dommage au *castillo* de Xavier. On y démolit tout un mur d'enceinte muni de créneaux et de meurtrières; de plus, deux tours rondes; une autre forte tour, en avant du pont-levis de l'entrée; de plus, cette entrée du *castillo* et une autre tour plus à l'intérieur. Dans la grande enceinte, on ravagea le jardin qui servait aussi de garenne de lapins. On découronna et on abattit jusqu'à demi-hauteur la tour de San Miguel; de plus, tous les créneaux de la *casa*, dans son pourtour, ainsi que les meurtrières des arbalétriers et celles des arquebusiers. On démolit des escaliers de pierre, et plus à l'intérieur, dans le corps du logis, d'autres meurtrières. Le dommage s'élève bien à sept cents ou huit cents ducats.

Le mur d'enceinte était muni d'un chemin de ronde; les pierres du grand portail du *castillo* étaient bien travaillées. On ne laissa pas une meurtrière au *castillo*.

On démolit deux grands portails bien ouvrés; on combla les fossés.

On démolit une forte tour au flanc de la *casa* et les escaliers qui menaient au chemin de ronde; le mur d'enceinte fut égalé au sol.

Ainsi furent ruinées, à la même époque, la *casa*, la tour et la *borda* d'Azpilcueta.

Si nous en croyons le duc de Najera, vice-roi de ce temps et homme du choix de Cisneros, Maria de Azpilcueta et ses fils lui durent le peu d'abri qui leur resta à Xavier ou ailleurs :

Ce fut par ordre du cardinal gouverneur d'Espagne (qu'il soit en gloire!), que je fis démolir le fort de la *casa* de Xavier. Quant à la cause de la démolition, tout ce que j'en sais, c'est qu'on disait que là se réunissaient les ennemis (*deservidores*) de Leurs Majestés. On peut se mieux renseigner, au moyen de l'information que le licencié Salazar fit alors par ordre du même cardinal. J'observe que le cardinal ordonna la démolition de la *casa* tout entière, et que cependant on se borna à démolir la partie forte de la *casa*; le reste, à ce que me rapportèrent ceux qui prirent part à la démolition, fut laissé pour servir de logement.

Quant à la tour d'Azpilcueta, je n'ai pas autre chose à dire : la démolition se fit par ordre du cardinal, et on ne la démolit pas tout entière.

La maison même de Pampelune n'échappa point à toute dévastation; Marie de Azpilcueta s'en plaindra plus tard en ces termes :

« On enleva de ma maison, pour fortifier la ville, les bois qui s'y trouvaient : ce fut une perte de plus de cent ducats d'or. »

A ces peines personnelles s'ajoutaient celles qu'on ne pouvait ne pas ressentir en apprenant que des tribulations pareilles atteignaient la parenté. Ainsi, les biens de Juan de Olloqui étaient, comme biens de rebelle, donnés à un capitain, Gracian de Ripalda, et Margarita de Jassu avait grand'peine à congédier

les huissiers et agriculteurs experts qui venaient, au nom du capitán castillan, vérifier et estimer, au mois de mai 1517, les récoltes pendantes d'Olloqui.

II.

L'année 1518 eut pour les Jassu son deuil de famille : Juana, la tante de François, mourut à Olaz, proche de Pampelune. Son testament rappelle celui de Guillerma de Atondo ; en voici quelques passages :

Moi, Johana de Jassu, femme du très honorable Johan, seigneur des *palacios* de Artieda, je recommande, avant toutes choses, mon âme à notre Seigneur et glorieux Rédempteur, qui voulut, pour me racheter et sauver, souffrir passion et mort sur l'arbre de la croix, et aussi à la Vierge sainte Marie, sa mère, notre avocate.

J'ordonne que, lorsque mon âme sera passée en l'autre monde, mon corps soit enseveli dans l'église paroissiale de *Señor* Saint-Adrien, du lieu de Olloqui, vu que l'église de *Señor* Santiago de la cité de Pampelune, que l'on a commencé de bâtir, n'est pas encore achevée ; et je veux et ordonne que, lorsque ledit monastère sera tout à fait construit, mes os soient déterrés, transportés dans l'église dudit monastère de Santiago, et là ensevelis dans la chapelle de *Señor* Saint-Pierre, martyr¹.

A ma sépulture, il sera porté seize torches, lesquelles ensuite seront distribuées comme suit : — deux à l'église paroissiale de Xavier, deux à l'église du couvent de Santiago de

1. L'église primitive des Dominicains fut démolie pour faire place aux nouvelles fortifications de la ville.

Pampelune, deux à l'église du lieu de Artieda, une à l'église de la Sainte-Trinité, près de Villava, une autre à l'église paroissiale de Saint-Jean-l'Evangeliste de Huart, et les autres à l'église de Olloqui : le tout pour la rémission de mes péchés.

J'ordonne qu'il soit donné à manger et boire aux *clerigos* qui viendront à mon enterrement, et de plus, à chacun d'eux, son *Respice*; le tout pour la rémission de mes péchés.

Je veux et il me plaît que, dans l'église Saint-Adrien, mes exécuteurs, du plus net de mes biens, fassent chanter une chapellenie entière, pour mon âme et les âmes à moi recommandées, et encore trois trentenaires de messes...

Juana détaille les créances à recouvrer, les dettes à payer; elle donne 20 sols à chacun de ses neveux et nièces, et elle poursuit :

Je lègue à l'église Saint-Adrien d'Ollouqui un *brial* (jupe) de soie écarlate, doublé de velours; que l'on en fasse un ornement pour la rémission de mes péchés.

Item, une robe de camelot; que l'on en fasse une chape pour la rémission de mes péchés.

Item, à l'église de Xavier, un mien *ropon* (robe de cérémonie) de damas; l'on en fera un ornement pour la rémission de mes péchés.

Je donne et lègue à Notre-Dame de Roncevaux, à Notre-Dame de Pampelune, à Notre-Dame de Unxue, pour la rémission de mes péchés, afin qu'elles soient bonnes avocates de mon âme auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à chacune un *robo* (boisseau) de froment; à *Señor* Santiago de Pampelune, deux *robos*; et au monastère de Saint-François, de la même ville, une charge dudit froment.

Item, à mes nièces Ana et Elena de Olloqui, à chacune cent florins de monnaie, pour qu'elles prient pour mon âme et les âmes à moi recommandées.

Item, à ma nièce Ana de Jassu, fille du seigneur docteur,

mon frère (qu'il soit en la gloire!), autres cent florins, afin qu'elle prie Dieu pour mon âme et se souviennne beaucoup de moi en ses oraisons et dévotions.

Item, à Juana de Artieda, fille du premier mariage de mon seigneur mari, cent florins de monnaie, un *brial* violet et une mante noire, des miennes, afin qu'elle prie pour mon âme et se souviennne de moi en ses oraisons et dévotions.

A mon neveu Esteban de Jassu, étudiant, pour l'aider en ses études, douze ducats vieux, que je prêtai à son père, Pedro de Jassu, alors vivant, afin qu'il prie Dieu pour mon âme.

Item, à Margarita de Artieda, fille du premier mariage de mon seigneur mari, vingt florins de monnaie, afin qu'elle prie Dieu pour mon âme.

Item, à Marie de Espinal, ma nièce, religieuse de San Pedro, quarante florins, afin qu'elle prie Dieu pour mon âme.

Item encore, à ma dite nièce Ana de Olloqui, quatre cousins neufs, avec broderie de soie, afin qu'elle prie Dieu pour mon âme.

Item encore, à ladite Juana de Artieda, deux coussins brodés de soie, et deux serviettes avec broderie de fil, afin qu'elle prie Dieu pour mon âme.

Item, à Sanchico, l'orphelin que nous avons recueilli à la maison, douze florins de monnaie, afin qu'il prie Dieu pour mon âme.

Item, je donne et lègue à mon seigneur mari le lit où il dort, ainsi que les courtines et coussins dudit lit; et encore quatre nappes, quatre essuie-mains et une douzaine de serviettes, afin qu'il prie Dieu pour mon âme et se souviennne de moi dans ses oraisons et dévotions.

Item, je donne et lègue à Don Pedro de Montréal, recteur de Olloqui, un de mes manteaux de drap noir de Coutray,

pour en tirer un *sayon*, afin qu'il prie Dieu pour mon âme.

Item, à ma servante Tufanica, dix florins, afin qu'elle prie Dieu pour mon âme.

Je veux et commande qu'aussitôt après ma mort, l'on remette à mon héritière universelle, doña Margarita de Jassu, señora de Olloqui, ma sœur, les huit cents florins de dot que j'apportai quand j'épousai le señor Juan de Artieda, ainsi que les deux cents florins qui y furent ajoutés, afin que madite sœur les emploie à payer les legs contenus dans mon testament. Tout ce qui restera sera pour ladite Marguerite de Jassu.

Me confiant en la loyauté et discrétion dudit Juan de Artieda, mon seigneur mari, et du magnifique Miguel de Xavier, seigneur de Xavier, mon neveu, et de ladite Margarita de Jassu, ma sœur, je les institue exécuteurs de ce mien testament, et je choisis à titre de sous-exécuteur le Révérend seigneur Don Fernando de Eguës, prieur du monastère et hôpital général de Notre-Dame de Roncevaux, lesquels, avec beaucoup d'affection et d'insistance, je prie et supplie de vouloir, pour le service de Dieu et la décharge de ma conscience, prendre la peine de mettre mon dit testament à exécution.

Fait au palacio de *Olaz-menor*, le 31^e jour du mois d'août de l'an de la Nativité de N.-S. J.-C 1518.

III.

La Castille cependant ne désarmait pas ; elle voulait à tout prix réduire les fidèles Navarrais, et, cette même année 1518, le 29 mai, Diego de Hurtado allait, de la part du roi Charles, tenter la fidélité du

maréchal dans son cachot de Atiença. On trouvera ailleurs l'exposé complet de cette démarche; ici, nous citerons seulement quelques lignes de l'admirable réponse que Pedro de Navarra donna, écrite de sa main, à l'envoyé du roi de Castille. Le docteur de Jassu, l'ami, le compagnon d'ambassades du maréchal, n'eût pas autrement répondu :

...Une fois encore je supplie, avec toute l'humilité possible, qu'il plaise à Sa Majesté faire acte à mon égard de la grande magnificence que l'on est en droit d'espérer d'une telle Majesté, en me donnant liberté entière et permission d'aller servir ceux à qui je dois tant. La fidélité, la *limpieza* que Son Altesse veut et qu'elle aime en ses serviteurs, la fidélité que les serviteurs des autres princes doivent à leurs maîtres, je lui devrai de la garder aux miens, et je deviendrai par là le captif, l'esclave de son service.

Charles eût-il magnifiquement répondu à cette supplique, Pedro de Navarra demeurerait toujours plus grand que lui. La supplique n'eut pas de réponse; à moins qu'on ne voie une réponse dans la translation du captif, au mois de mars 1519, de la forteresse de Atiença à la forteresse de Simancas.

A Xavier, où sans se déclarer en révolte contre le pouvoir de Charles, l'on entendait demeurer sujets fidèles du prince Henri, aucune faveur, aucun appui ne se pouvait espérer; vainement aussi l'on y demandait justice. A la fin de l'année 1519, Maria de Azpilcueta sollicite du roi de Castille indemnité pour la démolition de ses maisons de Xavier et d'Azpilcueta, et paiement de sommes considérables que le Trésor

de Navarre devait à Juan de Jassu et qu'il n'avait pas encore payées. Après de longs procès, le Conseil du Roi admet que mille ducats dédommageront suffisamment la *señora* de Xavier de tous les torts qu'on lui a pu faire en démolissant ses maisons; ses autres demandes sont écartées. L'apparente largesse de mille ducats ne fut qu'une dérision pour Maria de Azpilcueta : elle mourut sans en toucher un denier.

A Sanguessa, à Idocin, ceux qui, les années précédentes, avaient si ardemment lutté contre Juan de Jassu pensèrent avec raison qu'ils pouvaient achever de substituer leurs intérêts aux droits des seigneurs de Xavier. Ni Maria ni ses fils n'avaient osé renouveler la démarche si mal accueillie de 1514 : le besoin les y contraignit six ans plus tard, et ce fut le 5 janvier 1520 que l'héritier du docteur, Miguel, se présenta à Idocin pour essayer d'y faire reconnaître ses droits de seigneur.

Miguel convoque les *jurados* et les *vezinos*; il leur rappelle les droits des seigneurs de Xavier, la sentence de 1508, l'exécution de 1512, et il poursuit :

Depuis mon père mourut, et moi, occupé à d'autres graves affaires et, le plus souvent, hors de ce royaume, je n'ai pu venir recevoir lesdites servitudes; mais aujourd'hui je viens pour faire la visite des bornes...

A quoi tous les *vezinos* de Idocin, d'une seule voix, ont répondu qu'il ne leur était pas tellement facile de comprendre ce qui faisait l'objet de sa requête, mais qu'il voulût bien leur en donner copie.

Le même jour, les *jurados* et *vezinos* de Idocin, assemblés devant la porte du *palacio*, disent tous d'une voix au seigneur de Idocin : « Qu'on n'appelle pas cette maison *palacio*, car elle n'est pas un *pala-*
cio; elle ne le fut jamais, elle ne saurait l'être. »

A quoi ledit seigneur a répondu qu'il protestait contre eux, et qu'il agirait pour leur faire réparer l'injure infligée à son *palacio*, ajoutant : « Vous voulez déprimer ma maison sachant bien cependant qu'elle est *palacio*, tout le monde la tenant pour telle et l'appelant de ce nom. »

De tout quoi il requiert le notaire de dresser acte.

Et le même jour, se présente au *palacio* un habitant de Ydocin, Johan de Yribarren, qui devant notaire parle ainsi à Miguel de Xavier :

Señor, pour ce qui me regarde, je viens répondre à la réquisition que Votre *Merced* a faite aujourd'hui aux *vezinos* de Ydocin. Considérant que, comme Votre *Merced* nous l'a dit, nous fûmes, du vivant du seigneur votre père, condamnés aux dites servitudes; que votre dit père étant venu ici en 1512, nous acceptâmes la sentence et accomplîmes les servitudes, et que maintenant on ne veut pas faire de réponse à vos réquisitions, moi, pour mon compte, j'y réponds et je dis : « Sachant avec certitude que nous fûmes tous condamnés; m'étant trouvé présent, au temps où nous acquittâmes lesdites servitudes, à la requête du seigneur votre père (en gloire soit-il!), j'entends ne contrevenir en rien à ces actes passés; je déclare, au contraire, à Votre *Merced* que j'exécuterai, comme votre *pechero*, tout ce que Votre *Merced* m'ordonnera, en conformité de ladite sentence; et désirant ne pas

encourir les peines des contrevenants, ni plaider avec Votre *Merced* sur une chose jugée, je vous prie, vous don Juan de Lassaqua, notaire, de retenir acte public de ma présente déclaration.

Mais pour un *labrador* soumis, que de rebelles, et ceux-ci de longtemps n'auront rien à craindre. Les Xavier, en effet, vont se compromettre plus que jamais en soutenant à main armée la cause perdue des d'Albret.

A Xavier enfin, depuis la mort de Juan de Jassu et depuis la disgrâce où sa famille était tombée, les fils, s'ils voulaient sauver quelques misérables débris de leurs anciens droits, devaient plus d'une fois se réduire à la condition de *criados*. Écoutons *le garde du palacio* et de ses terres, Miguel de Larré-gui :

C'était vers l'an 1519 : il y avait pour señora, au *palacio* de Xavier, doña Maria de Azpilcueta, et avec elle sa sœur doña Violanta, et les trois fils de doña Maria, savoir : Miguel, Juan et Francisco. J'étais garde, et je recouvrais les droits sur les troupeaux qui traversaient les terres de Xavier. Or, un jour, il passa plusieurs troupeaux de bétail réunis, et les bergers, au lieu de les amener à l'endroit voulu pour faire compter les têtes et lever le droit, les firent passer sans rien dire; mais moi et *les trois fils* de la señora de Xavier et d'autres compagnons nous courûmes après eux et nous ramenâmes tout ce bétail à Xavier, et nous le mîmes dans la cour de l'*abbadia*. Je levai aux bergers le *un pour cinq* des troupeaux : il y avait trois cents têtes de bétail pour la señora; mais puis, Pedro de Aybarr de Tudela, propriétaire du bétail, et Miguel de Añues-le-Vieux, qui lui servit d'intercesseur,

négoçièrent et transigèrent avec la señora. Je ne sais pas ce qui fut réglé.

Le petit récit qui va suivre d'un autre serviteur du *palacio*, Martin Perez de Yessa, nous persuade que, des trois cents têtes de bétail, un petit nombre restèrent à Xavier :

L'année qui suivit la mort du docteur de Jassu, j'étais à Xavier; il passa un troupeau sans que les bergers fissent aucune déclaration : on arrêta le troupeau, qui fut *quinteadó*, dans la cour du salinier de Xavier. Depuis, Miguel de Añuesle-Vieux ayant intercédé, la señora de Xavier, veuve dudit docteur, leur rendit tout ce qui lui revenait du *quinto* (*todo lo que le cabia del quinto*) excepté cinq agneaux qu'elle retint; et à moi et à mes compagnons, elle nous en donna un pour le manger entre nous; et de fait nous le mangeâmes au moulin.

On était donc loin, au *palacio* ruiné de Xavier, en 1520, de la splendeur et des joies des noces de Ana de Jassu en 1512; et la mère et les fils cependant durent, en 1520, juger leur condition meilleure que celle des Jassu de Saint-Jean-Pied-de-Port, qui avaient espéré grandir par le chemin des défaillances. Un Martin de Jassu, en 1514, s'était mis aux ordres du vice-roi castillan pour provoquer à l'infidélité les populations d'*Ultrapuertos*; mais, en 1519, en 1520, le parti d'Henri de Navarre y devenait si puissant que les Jassu déserteurs de sa cause furent contraints de s'exiler; ils allèrent s'établir à Mexico. De là, vingt-cinq ans plus tard, ils écriront

aux Jassu de la Haute-Navarre, qui auront déjà reçu de Dieu et des hommes la récompense de leur fidélité, pour les prier de diriger au loin sur eux quelques rayons de la gloire du docteur de Jassu et de celle de ses aïeux.

CHAPITRE VI.

OÙ L'ON VERRA CE QUE FIRENT EN NAVARRE LES FILS
DE MARIA DE AZPILCUETA PENDANT LA GUERRE ET
JUSQU'AU DÉPART DE FRANÇOIS POUR PARIS.

(1521-1525¹.)

I.

A l'heure même où Maria de Azpilcueta et ses fils essayaient vainement de résister aux injustes prétentions de leurs vassaux d'Idocin, on apprit, en Navarre, qu'un grand mouvement populaire, parti de Valence et de toute la région de l'Est, allait, comme une marée montante, envahissant l'Espagne tout entière. Bientôt, en l'absence de Charles, la *Sainte-Ligue* des *Communeros* déconcerte, sur vingt points à la fois, les prévisions des gouvernants et rend leurs expédients impuissants. Après dix mois de lutte, ils sont réduits à désarmer la Navarre pour opposer aux *Communeros* les meilleures troupes de Castille, jusque-là occupées à Pampelune.

Les Jassu et tous les amis du prince Henri jugè-

1. Documents et sources, t. I, ch. xvi, xvii; t. II, ch. xviii, xix.

rent qu'il fallait saisir au plus vite l'occasion que la Providence semblait offrir de recouvrer la Navarre. Miguel et Juan, fils du docteur, Valentin et Esteban, fils du *justicia*, se rencontrèrent sur tous les champs de bataille : ce fut, de mai 1521 à février 1524, l'acte suprême de leur fidélité. François n'était pas d'âge à les suivre; il demeura au *palacio* pour étudier, consoler sa mère et, comme elle, prier.

Les émotions de la mère et du fils, dès les premières heures, on les entrevoit quand on lit les lettres que Miguel de Añues-le-Vieux, parent et ami des Jassu, adressait alors de Sangüessa à un de ses neveux à Peralta. En voici quelques lignes :

17 mai 1521 : Je vous fais savoir que les Français ont assiégé Saint-Jean-Pied-de-Port, et avec une telle furie, que la ville s'est bientôt rendue à *misericordia*. Il entre par le val de Roncal, par Maya et par San Juan une telle multitude qu'elle ne se peut nombrer. Sangüessa, Caseda, Gallipenzo se sont levés hier pour le roi don Enrique, ayant à leur tête Pedro de Navarra, fils du maréchal. Le seigneur duc de Najera a décampé de Pampelune. Voilà donc la ville maîtresse d'elle-même. L'armée française y sera demain, et l'on dit que les Français n'auront pas à quitter les éperons pour prendre la forteresse, et la chose paraît sûre. Tout le royaume est déjà, comme les montagnes, soulevé pour le roi don Enrique, et je crois que le duc de Najera pourra rendre grâces à Dieu s'il arrive en Castille. Plaise à Dieu que ces événements soient pour son service et pour le repos du royaume : nous avons déjà vu assez de malheurs, souffert assez de disgrâces, pour que, s'il plaît à Dieu, nous souhaitions de n'en pas voir davantage.

21 mai : « Vous aurez su comment les Castillans, enfermés dans la forteresse de Pampelune, commençaient à tourner leur artillerie contre la ville : les Français dressèrent bientôt la leur, à la barbe de la forteresse, et, chose incroyable, chose que l'on ose à peine dire, après six heures d'horloge que dura le siège, les Castillans se rendirent, demandant la vie. On ne voulait pas la leur donner; il fallut, pour les sauver, l'intervention du fils du maréchal. Les Français vont maintenant sur Estella. Bientôt, tout ce qui est du royaume de Navarre sera pris. »

Ainsi l'on espérait à Xavier; mais bientôt, les choses changèrent de face, et dès lors Miguel de Añues termine toutes ses lettres par un cri, qui dut être aussi le cri quotidien du cœur de Maria de Azpilcueta : « Plaise à Dieu nous envoyer l'ange de paix! »

Vaincus à Noaïn, les amis du prince Henri eurent leur revanche à Maya et à Fontarabie : ils s'emparèrent de ces deux fortes places, au mois d'octobre, et s'y enfermèrent. Miguel et Juan, jusqu'au mois d'août 1522, veillent ou combattent à Maya et dans les montagnes voisines; Valentin et Esteban à Fontarabie. Esteban y mourut, et ce fut honneur et bonheur : on l'avait destiné à « chanter messe », mais les camps lui convenaient mieux que l'église.

Il y eut sûrement, d'octobre 1521 à juillet 1522, échange de messages et de lettres entre Xavier et Maya; rien de cela ne nous est resté. Quelques débris de correspondances, surpris par des espions, aident seuls à mieux comprendre quelles anxiétés, quels ennuis remplirent de part et d'autre ces longs

mois. Nous les avons publiés ailleurs. C'est peu, mais le lecteur y saura discerner, du moins dans leurs grandes lignes ou traits principaux, les scènes du drame qui mit fin au royaume de Navarre. Du *castillo* de Xavier, François et sa mère n'en détachèrent pas le regard ; outre l'honneur national, tous leurs intérêts humains étaient mis en question, et, avant tout, les intérêts de leur cœur. On pouvait, d'une heure à l'autre, apprendre à Xavier la mort des meilleurs parents et amis, la mort du *capitan* Juan, la mort de Miguel, l'aîné de la maison. Il dut alors s'amasser dans l'âme de François des trésors de nobles sentiments, une large mesure de cette assurance au milieu des dangers, de cette facilité à s'émouvoir, à s'attendrir, à s'éprendre, à s'enthousiasmer, et de tant d'autres richesses naturelles que la grâce de Dieu n'eut ensuite qu'à transformer, à compénétrer, pour que François de Xavier devînt un des plus charmants et des plus admirables types de la sainteté.

Quand l'heure du suprême combat fut venue, au commencement de juillet 1522, Miguel, qui ne pouvait s'attendre qu'à mourir avec le *capitan* Jayme Velaz et les autres vaillants enfermés à Maya, fit recommander au prince Henri les intérêts de tous les siens. On lui répondit :

Don Sancho de Yessa *al noble y muy magnifico señor el señor de Xabier, mi señor* :

J'ai reçu la lettre que Votre *Merced* m'écrit et celle qui est destinée à M. de Saint-André : j'y vois, señor, combien est

grand le courage que Votre *Merced* a dans le cœur ; il me remet en mémoire l'antique magnanimité du Scipion romain. Certes, la détermination que vous avez prise, de concert avec don Jayme Velaz et ces autres gentilshommes de notre pays et lignage, vous procurera aussi grande gloire que jamais nation en put conquérir ; la forteresse, d'ailleurs, étant bonne et bien munie d'approvisionnements et surtout de nobles cœurs, elle tiendra, j'espère.

Ce soir même, j'ai adressé par la poste au Roi et au señor *Almirante*, la lettre que Votre *Merced* m'a écrite et celle que vous écrivez à M. de Saint-André ; ils seront sûrement heureux d'apprendre que deux si notables personnages sont à Maya avec si belle compagnie. Quant au secours, je vous le promets aussi hâté qu'il sera besoin.

Le señor Victor de Mauléon est venu ici, et il a donné sur sa conduite au señor de Saint-André des explications qui ont satisfait : on lui laisse la liberté d'agir à son gré et de servir ou dans la forteresse ou dans les montagnes.

La première chose à faire, ce me semble, c'est de lever mille Navarrais dans ces montagnes avec leurs capitaines.

Que Votre *Merced* s'assure également que le señor *capitan* son frère et la bande qu'il mène ne s'endormiront pas.

Ma femme et ma fille baisent les mains de Votre *Merced* ; leurs prières et leurs larmes ne cesseront de solliciter pour vous la victoire auprès de Notre-Seigneur...

.

Seigneur de Xavier, j'ai reçu vos lettres, et par elles je vois l'affection que vous avez au service du Roi ; je vous donne ma parole que j'ai communiqué au Roi et à l'*Almirante* les lettres que vous m'avez écrites. J'espère en Dieu que vous en aurez bonne réponse et telle que vous en soyez content. Je vous donne avis que M. le maréchal de Châtillon sera, lundi ou mardi, à Aguiiz. Il vient accompagné. J'espère en Dieu que

les Espagnols ne ramèneront pas d'artillerie à Pampelune. Toutefois, je vous prie de me faire savoir nouvelles de par-delà.

Quant à votre frère et à ses compagnons, je m'occuperai d'eux et ferai qu'ils soient bien récompensés.

Sur ce, que Dieu vous donne ce que vous désirez.

Ecrit de Bayonne, 11 juillet.

Tout vôtre,

SANTANDRES¹.

L'heure des récompenses était encore bien loin. Maya fut emporté d'assaut le 19 juillet, malgré l'héroïsme des assiégés, et Miguel emprisonné, avec Jayme Velaz et cinq autres, dans la forteresse de Pampelune. Jayme et son fils Louis y moururent peu de jours après, et le tour de Miguel serait sans doute venu bientôt si les prières de doña Maria et de François ne l'eussent délivré. Il faut rendre au vice-roi Miranda cette justice que, fidèle à sa parole, il n'omit rien pour garder à ses prisonniers la vie sauve ; au lendemain de la prise de Maya, Santandrès lui avait écrit :

Vous avez fait prisonnier Jayme Velaz et un gentilhomme qui s'appelle le seigneur de Xavier : faites-moi savoir par le retour du trompette ce que vous demandez de rachat, et je vous l'enverrai. Ils sont hommes de guerre ; ils ont fait leur

1. Nous devons signaler ici une notable erreur à corriger dans notre premier volume de *Documents nouveaux* pour la vie de saint François de Xavier.

Ayant à tort jugé que les défenseurs de Maya étaient entrés dans la forteresse dès le mois de juillet 1521, nous crûmes devoir dater de juillet 1521 les lettres citées aux pages 205-209, qui ne portent que la date du mois. Elles sont de juillet 1522.

devoir, c'est-à-dire bien servi le roi mon seigneur. Ce sont là, seigneur comte, choses que vous comprenez mieux que je ne sais les écrire. »

Miranda répondit :

Ils auront la vie sauve...; j'ai écrit à ce propos à Sa Majesté. J'observe seulement que ces prisonniers sont les sujets de l'Empereur, notre seigneur; à Son Altesse de disposer d'eux comme il lui plaira, ce que je leur ai promis demeurant sauf.

Miranda écrivait lettres sur lettres à l'Empereur pour lui redire : « J'ai donné ma parole que ces prisonniers auraient la vie sauve » : aucune réponse n'était encore venue à la fin d'octobre. Dieu entendit les gémissements de la mère et du frère de Miguel : — Un chroniqueur de ce temps, le licencié Diego Ramirez de Abalos, termine ainsi la relation manuscrite des événements de 1522, qu'il adresse à Charles-Quint :

Le seigneur de Xavier fut lui aussi emprisonné dans la forteresse de Pampelune; mais, un soir, il sortit passant au milieu des gardiens, sans qu'ils le remarquassent (*se salio por entre todos, sin mirar en ello*) : il se sauva, grâce aux larmes et aux prières de sa noble mère (*se salvo por lagrimas y oraciones de su noble madre*). Il eut, à cette époque, de grandes traverses à supporter. Il était fils du fameux docteur de Jassu, du conseil royal, un sûr et vrai serviteur de ces rois de Navarre, et, par sa mère, il descendait du lignage des Aznar d'Aragon.

II.

Nul doute qu'au sortir de la forteresse, Miguel ne se soit hâté d'aller à Xavier embrasser Doña Maria et Francisco; mais, cela fait, il dut se hâter plus encore de gagner la frontière pour s'enfermer dans la seule place qui restât au pouvoir des Navarrais, Fontarabie : le capitaine Juan de Aspilcueta, son frère, et Valentin de Jassu, son cousin germain, l'y attendaient. Il fallut, à Xavier, pleurer et prier pour eux sans repos, car « une sentence, passée à l'état de chose jugée, les condamnait aux peines de mort corporelle et de confiscation de biens », et la mort était d'ailleurs pour eux le péril de chaque jour sur les remparts de la forteresse.

L'heure parut bonne à beaucoup d'autres pour se déclarer serviteurs des nouveaux maîtres : tel, et des plus hauts, s'empressa d'écrire à Charles-Quint, qui passait en Navarre :

A l'heure même où je sus la bienheureuse venue de Sa Majesté en ses siens royaumes, je voulus partir pour lui baiser les mains, et je l'eusse fait si ma santé me l'eût permis; Dieu m'est témoin que les jours qui me restent de vie je voudrais les employer au service de Votre Majesté.

Un si grand obligé des anciens rois eût pu se montrer moins humble : sa lettre a pour date le 15 août 1522. Elle n'est pas du maréchal de Navarre, que Charles-Quint laissa mourir à Simancas, trois

mois plus tard; elle n'est pas de son fils Pedro, qui bientôt, à Fontarabie, avec le fils du docteur de Jassu, aura l'honneur de faire capituler Charles-Quint.

On pouvait, il est vrai, à la fin de 1522, on eût pu même, à la fin de l'année précédente, se soumettre sans déshonneur au régime castillan : ainsi pensait le docteur Navarro, qui ne cessa d'exhorter les siens à reconnaître l'autorité des nouveaux souverains; lui-même nous l'apprend :

Dès les premières années qui suivirent la conquête, j'étais dans ces sentiments. Des lumières qui venaient, je crois, du bon esprit, me persuadaient que la France allait à sa ruine : ceux qui voulurent bien m'écouter alors dissertant sur cette question furent du même avis que moi; je citerai le maréchal de Navarre et son frère François, et je concluais qu'il était de leur devoir de chrétiens et de Navarrais, conforme même aux plus vrais intérêts de Jean d'Albret ou de ses héritiers, qu'ils profitassent de la première occasion pour rentrer dans leurs pays. J'y rentrai moi-même, après avoir refusé en France d'honorables charges qui m'y étaient offertes, et, par mon exemple et mes raisonnements, je parvins (ce ne fut pas sans sueurs) à convaincre ceux des miens qui s'étaient attachés à la cause des d'Albret qu'ils pouvaient, en conscience, tenir pour juste l'occupation de la Navarre et se mettre au service des rois catholiques, afin d'avoir part à leurs bonnes grâces. Je leur rappelais que, non seulement de parole, mais de fait, j'avais été comme eux du parti de Jean d'Albret, et qu'ils me voyaient cependant rentrer en Espagne, sans tenir compte des offres de la France et sans que le Roi catholique m'attirât par aucune faveur. Ceci les frappa plus que tout le reste, et ils se laissèrent persuader.

La persuasion n'était pas encore telle qu'elle désarmât, à Fontarabie, les parents et amis du docteur, et il est bien permis de les féliciter de lui avoir fait encore attendre la récompense de ses sueurs : Lui-même n'est pas loin de les en féliciter quand il écrit :

Oui, je suis heureux d'être issu de ces races demeurées célèbres par leur fidélité. A la suite du maréchal de Navarre, les Azpilcueta, les Jaureguizar sacrifièrent leur fortune pour garder la foi jurée. Sans condamner les autres, je suis fier des miens.

Il y eut un grand *pardon* le 15 décembre 1523 ; mais entre ceux que Charles-Quint jugea devoir être maintenus sous le coup des peines de mort et de confiscation, il désigne expressément « Don Pedro
« de Navarra, fils du maréchal, Frances de Ezpeleta,
« Miguel de Xavier, duquel, dit-on, fut Xavier, Juan
« de Azpilcueta, frère dudit Miguel de Xavier, Juan
« de Olloqui, duquel, dit-on, fut Olloqui, Martin de
« Jassu, Juan de Jassu, Esteban de Jassu, Valentin
« de Jassu, etc. »

Ceux-là mêmes, l'Empereur-roi dut enfin se résigner à les *pardonner*, car on ne pouvait autrement s'emparer de Fontarabie où ils tenaient en échec, depuis près de deux ans, les forces de la Castille : ils avaient fait, pour sauver l'honneur de leur maison et de leur pays, plus que l'honneur ne demandait. L'acte de capitulation est du 19 février 1524. Au nom du Roi, le comte de Miranda garantit au seigneur de Xavier la jouissance des biens et droits de ses aïeux ; il garantit à Juan, à Valentin de Jassu et aux autres

de prochaines *mercedes* royales. En retour, Pedro de Navarra fera en sorte que la ville de Fontarabie soit remise aux mains de Sa Majesté dans les huit jours.

Il est notable qu'entre les restitutions que l'on promet de faire « au seigneur de Chabier » se trouve « la possession du *termino del Real* telle que l'avait eue son père. »

Le 29 avril de la même année, Charles-Quint confirma la capitulation signée en son nom par Miranda; mais, à cette date, depuis déjà deux mois, Miguel et Juan avaient rejoint Doña Maria, leur mère, et leur frère Francisco au *palacio* de Xavier.

Cependant les *mercedes* promises se firent toujours attendre; les droits acquis eux-mêmes ne furent pas de longtemps restitués : on avait *pardonné*; il resterait maintenant à rendre des services et à conquérir des récompenses.

Le jour même du pardon, le 29 avril 1524, à Burgos, en conseil du Roi, on décide que satisfaction sera donnée aux réclamations de Maria de Azpilcueta; mais, sept mois plus tard, le 9 décembre, à ses instances nouvelles on répond : « Prouvez d'abord par enquête que vous êtes fille légitime de Martin de Azpilcueta, l'ancien *Alcayde* de Montréal, et aussi femme légitime du docteur et conseiller royal Juan de Jassu. » Le procès est fait : le marquis de Falces, le seigneur de Essayn et d'autres affirment, avec serment, que ce dont les juges de Pampelune demandent la preuve est de notoriété publique dans toute la Navarre. Il n'en faudra pas moins attendre

jusqu'au 19 septembre 1525 pour obtenir un jugement ainsi conçu :

Nous tenons le procureur fiscal pour dispensé de payer à Maria de Azpilcueta les sommes qu'elle réclame en vertu d'anciennes Lettres royales.

Quant aux dommages faits à la *casa* de Xavier et à la tour d'Azpilcueta, nous condamnons le dit procureur fiscal à payer à ladite Maria de Azpilcueta la somme de mille ducats.

Le procureur fiscal *approuve* la première partie de la sentence; quant à la seconde partie, il proteste et fait appel.

Dix ans plus tard, le 17 juin 1535, rien n'est encore payé. Il faudra attendre jusqu'en 1550. A cette date, le 25 mai, Isabel de Goñi, veuve de Miguel de Xavier, donnera au trésorier royal quittance des mille ducats promis, trente ans auparavant, à Maria de Azpilcueta, pour les dommages de la démolition du *castillo* de Xavier faite en 1517.

Les bergers de Roncal et certains habitants de Sanguessa avaient acquis bien des *droits* à Xavier, de 1521 à 1524. Maria de Azpilcueta, en une requête du 10 mai 1525, raconte entr'autres choses :

Un jour de 1521, Joan Ochoa et Miguel de Julia, armés, allèrent à la forêt de Xavier, et ils y coupèrent vingt-deux chênes verts qui valaient bien chacun un ducat d'or. Les gardes de Xavier ayant voulu s'y opposer, Joan et Miguel les menacèrent de leurs armes et préférèrent contre la señora de Xavier d'atroces injures.

Malgré les protestations de ladite señora, durant ces der-

nières années de troubles et de guerres, don Joan Periz, don Joan de Cabala et d'autres ont labouré des terres, propriétés de ladite señora, et y ont semé du grain, planté des vignes.

Les bergers de Roncal, ont, ces années dernières, refusé de payer le droit de passage de leurs troupeaux, mené ces troupeaux par des chemins interdits, et même obtenu du Conseil royal qu'inhibition fût faite à ladite señora de Xavier d'empêcher d'aucune manière le passage desdits troupeaux sur ses terres ; d'où est résulté et résultera pour ladite señora un grand préjudice ; car ces troupeaux sont si considérables qu'ils ont vite foulé ou dévoré tous les pâturages où ils s'arrêtent.

Le Conseil royal voulut bien, le 23 octobre 1525, rapporter les Lettres d'inhibition par lui indûment concédées aux bergers de Roncal. Ce fut le *capitan* Juan qui, au nom de sa mère, plaida cette juste cause et put la gagner.

On attendra pour faire bon visage aux Xavier que la domination castillane soit inébranlablement assise. Le 20 décembre 1526, Miguel, pour la première fois, sera honoré d'un signe de bienveillance : on lui accordera pour les trois années réunies, 1524, 1525 et 1526, une gratification de 50 livres. En 1530, le Trésor s'ouvrira encore pour dédommager l'héritier de Juan de Jassu, et, dans sa main tendue, le trésorier de l'Empereur-roi déposera encore 50 livres. Si la fidélité ne coûtait rien, elle serait perle moins rare.

Les nouveaux maîtres de la Navarre finirent cependant par comprendre ce que valait cette perle quand ils eurent vu à l'œuvre, et les hommes prodigues de leurs serments, et ceux qui s'en étaient mon-

trés si avares. Ici encore, écoutons le docteur Martin de Azpilcueta :

Parlant des Azpilcueta, des Jaureguizar, des Xavier, Ferdinand le Catholique disait :

« Quand ceux-là m'auront juré fidélité, je n'aurai pas à « appréhender leurs défaillances. » L'espoir de Ferdinand n'a pas été trompé; et voici qu'à l'heure même où j'écris ceci, le seigneur d'Azpilcueta y Xavier, vicomte de Zolina, à la tête des montagnards de Roncevaux, est chargé par le Roi de garder la frontière entre Navarre et Béarn, tandis que le seigneur de Jaureguizar ou Baztan, honoré pour cela d'un *acostamiento* royal perpétuel, défend de ce côté l'Espagne contre toute invasion des huguenots de France.

Mais quand le docteur Navarro écrivait ces lignes à Rome, en 1578, Juan de Jassu était mort depuis plus d'un demi-siècle; Miguel, le *capitan* Juan, le *capitan* Valentin l'avaient suivi dans la tombe, et ils n'avaient pas eux-mêmes, avant d'y descendre, pleinement recueilli le fruit d'une ancienne fidélité et de nouveaux services. Maria de Azpilcueta et François, son dernier fils, avaient dû, comme eux, accepter les suites d'actes délibérés et voulus devant Dieu : leur foi y vit sans doute la meilleure récompense d'un devoir accompli, et peut-être que dans les plans de la Providence, la prospérité amoindrie de la famille entraînait comme condition nécessaire de la sanctification de François.

III.

A la date du *pardon* de ses frères, Francisco était près d'achever sa dix-huitième année. Que fit-il, du mois de février 1524 au mois d'octobre 1525, c'est-à-dire pendant les deux années *scolaires* qui le séparaient de ses premières études à l'Université de Paris? Étudia-t-il la philosophie à Pampelune après avoir, quelques mois, suivi le cours des humanités à Sangüessa? Troublé dans ses travaux d'écolier par le bruit des guerres et les si graves préoccupations de sa famille, se borna-t-il aux humanités et à la rhétorique dans les écoles soit de Sangüessa, soit de Pampelune, ou tour à tour dans les écoles de la *ville* et dans celles de la *cité*?

Les écoles ne manquèrent jamais à Pampelune, et aujourd'hui encore, dans la maison qui fut anciennement maison de Guillerma de Atondo et du docteur son fils, on montre la chambre de François et jusqu'à la planchette de l'alcôve, sur laquelle le laborieux écolier posait sa lampe pour continuer, dit-on, de lire ou d'écrire avant de s'endormir ou dès le premier réveil. Tel des vice-rois de Navarre saluera plus tard cette maison pour honorer le séjour qu'y aurait fait saint François de Xavier étudiant.

D'autre part, on montre à Sangüessa la maison (aujourd'hui maison Paris) où François enfant aurait été logé quand il étudiait dans cette ville. Nul doute, d'ailleurs, qu'à cette époque Sangüessa n'eût de flo-

rissantes écoles. Dès l'année 1443, le roi Jean II avait même défendu qu'aucune autre école du même ordre fût établie dans la *merindad*.

Les registres de l'église de Santa Maria de Sanguessa fournissent la preuve que le collège (*el Estudio*) de la ville prospérait, en 1545, sous la direction du bénéficié Damian de Ardanaz et du bachelier Alonso de Quintana. En un local distinct, Martin de Liedena enseignait aux enfants les éléments des lettres, et de ces classes inférieures les écoliers passaient au collège ou *Estudio mayor*.

L'importance de cet *Estudio mayor* nous est enfin révélée par don Pedro de Montreal, *abad* de Santiago de Sanguessa, don Joan Frances, bénéficié de Santa Maria, et don Martin de Ustarroz, bénéficié de l'église de Casseda, vieillards dont le témoignage personnel et les témoignages qu'ils allèguent nous font remonter au temps de la jeunesse de François et au delà, jusques à l'an 1482. Ils disent :

Le collège de Sanguessa fut toujours pourvu d'excellents maîtres et répétiteurs. La ville ouvrait des concours et les prétendants aux chaires venaient de loin. Entr'autres professeurs distingués que l'on y a vus, on peut nommer le bachelier Quintana, le licencié Caup, Français, le licencié Ochagabia, le licencié Burrete, le licencié Hernaut et son fils surnommé Esclarino, etc. Chaque maître avait des répétiteurs.

Il y avait au collège, tous les jours, classes de grammaire, d'humanités, de rhétorique et de dialectique. On n'enseignait pas les facultés supérieures, parce que le collège n'avait pas droit de conférer des grades; ceux qui y prétendaient allaient aux Universités, comme à celle de Huesca. J'ai cependant vu,

observe ici D. Pedro Montreal, un Dominicain, le P. Aguillar, enseigner la philosophie, et un Franciscain, le P. Auricana, enseigner la théologie. Dans les classes de belles-lettres, le grec était enseigné comme le latin.

Les témoins ajoutent à ce tableau des études qui se faisaient à Sangüessa, et qui s'y font encore de leur temps, la description du collège, de ses grandes salles, de la vaste salle qui est au-devant; ils parlent des nombreuses et excellentes pensions où les étudiants qui viennent, qui affluent, et de bien loin à Sangüessa, trouvent logement, nourriture, paternelle surveillance; ils exposent les ressources de la ville pour la piété dans ses quatre églises paroissiales et ses quatre couvents, et enfin les agréments, les charmes des rives de l'Aragon, etc.

Peut-être le lecteur, à la lumière de tous les faits déjà connus, inclinera-t-il à penser que François, s'il étudia quelque temps hors du *palacio* et de l'*abbadia* de Xavier, étudia plutôt à Sangüessa qu'à Pampelune : à quoi la chambre, l'alcôve et la planchette de Pampelune ne font sûrement pas difficulté pour qui les a pu considérer de près. Rien, d'ailleurs, n'empêche d'admettre que François enfant, adolescent, jeune homme n'ait suivi tel ou tel cours, étudié dans telle ou telle école à l'occasion d'un séjour ou d'un passage à Pampelune.

Du reste, que François eût ou non achevé les humanités et la rhétorique, et qu'il vécût ou à Pampelune, ou à Sangüessa, ou à Xavier, il devait trouver, en 1525, le loisir de s'occuper, comme faisaient Juan

et Miguel, des affaires courantes de la famille, et un acte de cette année nous le montre employé à des démarches pour lesquelles, en de meilleurs temps, on eût payé un procureur.

Écoutons d'abord Miguel de Xavier :

De temps immémorial, dit-il, il y a à Burguete, tout contre le village, près du chemin dit *De baxo del lugar*, et sur le rio Ansoy, appelé aussi *rio mayor*, un moulin qui appartient autrefois à la couronne de Navarre. Les rois, par lettres de 1452 périodiquement confirmées, en firent don à Martin de Erro et à ses descendants. Plus tard, il fut donné à don Gracian de Ripalda. Peu après, en 1513, Gracian de Ripalda, d'abord dépossédé du moulin entier, parvint à s'en faire attribuer la moitié. Enfin, dernièrement, moi, Miguel de Xavier, j'ai, par justes titres, acquis le moulin de moitié avec Martin de Ayanz.

Le lecteur entendra mieux maintenant l'acte qui suit :

L'an 1525, le 1^{er} jour de février, en la *villa* du Burgo de Roncesvalles, en présence de moi, notaire, et des témoins plus bas écrits, s'est constitué personnellement Francisco de Jasso, procureur, à ce qu'il a dit, de la noble señora de Xabierr, sa mère; — lequel a arrenté et donné par voie d'arrentement un demi-moulin que la dite señora de Xabierr a et qu'il lui appartient avoir dans la dite *villa*, — savoir est à Johanot de Orbayceta, charpentier, *vezino* de la dite *villa*, pour le temps et espace de quatre ans continus et de suite, en commençant l'année au 29 janvier dernier passé, — pour le prix, chaque année, de dix *cahices* (12 boisseaux le *cahiz*) de froment, — à payer le jour de la Saint-Martin, ou, à la place du froment, sa juste valeur, en la forme et manière qu'il est accoutumé

de payer les rentes, dans les moulins de Pampelune, et aux conditions et modifications que pourraient introduire les donateurs à ferme des moulins de Pampelune. — Et de même, lesdits Francisco de Jasso et Johanot se sont obligés et ont promis leurs fois (engagé leurs paroles) de tenir, observer et garder, — le premier, de maintenir valide ledit arrentement, durant le temps de quatre années, comme il est dit, avec les conditions sus-énoncées, — et le second, également, de les accomplir et de restituer, en propriété et possession, ledit moulin à ladite Señora de Xabierr ou sur son commandement, accompli ledit temps, sous peine de cent florins d'or, à répartir, s'il arrivait que la peine fût encourue; renonçant pour cela à leurs *fueros*, et obligeant, l'un, les biens de la constituante et ledit Johanot les siens.

Et là même, à l'instant, ledit Francisco, — à titre de procureur qu'il a dit être, — a donné possession actuelle et réelle audit Johanot de Orbayceta dudit demi-moulin, avec les cérémonies accoutumées.

De tout ce dessus ils m'ont prié, moi notaire soussigné, de recevoir acte, étant présents pour témoins Martin del Burgo, de Roncevaux, bourrelier, et Johanot, de Roncevaux, forgeron, tous deux *vezinos* de ladite *villa*.

FRANCISCO DE RONCESVALLES, notaire.

« La juste valeur » des dix *cahices* de froment du moulin de Burguete fut-elle annuellement employée à payer tout ou partie de la pension de Francisco, au collège de Sainte-Barbe, à Paris, nous l'ignorons; mais la famille ne pouvait se trouver que dans la gêne en un temps où des sentences judiciaires lui interdisaient la levée de ses plus légitimes rentes, comme était le droit perçu, à Xavier, sur les

troupeaux qui en traversaient et ravageaient les terres. L'acte de février 1525 prouve, du moins, que François n'avait pas, comme on le croyait, commencé d'étudier à Paris en octobre 1524; on sait, d'ailleurs, qu'il était à Sainte-Barbe durant l'année scolaire 1526. Ce fut donc au commencement de septembre 1525 que François dit adieu à sa mère et prit, avec d'autres étudiants navarraïis, le chemin de la France, pour arriver à Paris, au plus tard, à la Saint-Rémi (1^{er} octobre), jour de l'ouverture des cours de l'Université. Le départ de François dut bien coûter à Maria de Azpilcueta; mais Dieu lui laissait l'espérance de revoir à Xavier ce *Benjamin* de la maison, qu'elle ne reverra cependant qu'au ciel.

CHAPITRE VII.

COMMENT FRANÇOIS DE XAVIER VÉCUT A L'UNIVERSITÉ DE
PARIS AVANT D'Y AVOIR CONNU IÑIGO DE LOYOLA.

(Octobre 1525 — Octobre 1529¹)

I.

On sait que le Paris du seizième siècle était divisé en trois grands quartiers, savoir : la *Ville*, l'*Université* et la *Cité*. Le moindre de ces quartiers pour l'étendue, l'*Université*, comprenait dans son enceinte tous les collèges et les plus anciens couvents. Les collèges, qui n'avaient pas tous la même importance et n'étaient pas tous soumis aux mêmes statuts par leurs fondateurs, varièrent aussi pour le nombre, selon les temps : il y en avait plus de cinquante en 1525. On sait enfin que l'*Université des écoles* comprenait quatre *Facultés*, savoir : la Théologie, le Droit canon la Médecine et les Arts, et que, en dehors des cours faits en certains collèges de fondation privée, il y avait des classes, des cours communs ou publics.

1. Documents et sources, t. I, ch. XVIII, XIX, XX ; t. II, ch. XIX, XX.

Le collège de Sainte-Barbe n'était pas, à vrai dire, fondé en 1525; il ne le fut que trente et un ans plus tard :

Ce n'était, en 1525, qu'une maison privée appartenant à plusieurs particuliers, lesquels néanmoins l'appliquaient à usage de collège, y mettant principal et régents pour l'instruction de la jeunesse, lesquels régents ils licenciaient quand bon leur semblait, n'étant obligés de continuer l'exercice dans leur dite maison.

Ainsi parle le P. de Breul, religieux de Saint-Germain-des-Prés, qui avait vu le collège Sainte-Barbe dès ces premiers temps. Alors et plus tard, le collège eut quelques boursiers, quatre desquels étaient jeunes enfants à qui l'on concédait dix ans d'étude pour arriver à la maîtrise ès arts. Les autres écoliers, pensionnaires, caméristes ou martinets, suivaient les lois communes des collèges et de l'Université.

Pour en donner une idée, nous résumerons ici les statuts du collège du Mans, fondé en 1526 :

Les écoliers trouveront, dans la maison même, d'habiles maîtres afin qu'ils n'aient pas occasion de vagabonder et de perdre le temps en cherchant des maîtres en d'autres collèges. Les boursiers et autres écoliers de la maison iront modestement vêtus, sans cultiver la chevelure. Il n'y a, pour le moment, au collège que trente-six chambres, sans compter la cave, la cuisine, la grande salle commune, la chapelle, les celliers et les classes où se font les leçons publiques de philosophie et de grammaire.

Les douze boursiers ne pouvant occuper toutes les cham-

bres (puisqu'une même chambre doit réunir quatre boursiers, à moins qu'ils ne fussent gradués), on recevra au collège d'autres écoliers, soit à titre de *portionistes et caméristes*, soit à titre de *caméristes* seulement. Les premiers payeront annuellement pour la chambre 30 sols tournois, les autres 25 sols. Les *martinets* (les externes) donneront au collège 5 sols par an, à moins que le principal et le procureur n'en ordonnassent autrement.

Si le boursier ne sait pas, quand il arrive, les rudiments de la grammaire, on lui concède sept ans au plus d'étude dans la maison pour atteindre jusqu'à la maîtrise ès arts; lequel temps passé, s'il n'est promu à la maîtrise, il perd sa bourse.

Promu à la maîtrise ès arts, il a quatre mois pour faire choix entre les autres Facultés, savoir : de droit, de médecine et de théologie. Le choix une fois fait, on ne pourra changer. Au boursier qui se détermine pour l'étude du droit, on donne sept ans de bourse pour se faire licencier en droit; s'il choisit la médecine, sept ans pour atteindre au doctorat. Enfin, il aura treize ans pour obtenir le doctorat en théologie. Quant au baccalauréat, dans ces Facultés comme dans celle des Arts, on suivra les usages de l'Université.

Il sert de beaucoup au maître ès arts pour se perfectionner dans la grammaire, les humanités et les arts de faire quelque temps office de régent. L'expérience a appris que l'on s'applaudit dans les villes d'avoir pour régents des écoles des maîtres ès arts qui ont fait, à Paris, apprentissage de régence dans les collèges de l'Université. Si donc un boursier de notre collège, après avoir été gradué maître ès arts, voulait régenter en un collège de l'Université, il le pourra, moyennant autorisation du principal de notre collège. En ce cas, il n'y aura plus le logement, mais il jouira d'une demi-bourse, et si, après trois ans et demi de régence — temps maximum

qui lui sera accordé — il veut passer aux études dans l'une des trois Facultés de droit, médecine ou théologie, il aura de nouveau dans le présent collège logement et bourse entière pour étudier le temps ci-dessus marqué, à la condition cependant qu'il fera, dans notre collège, une classe de grammaire ou de philosophie.

Dans le collège, on ne parlera que latin.

Il est interdit aux portionnistes d'avoir ou donner à manger ou à boire en leurs chambres, sauf le cas de maladie, et encore excepté le cas, pour une ou deux fois l'an, où un compatriote de passage à Paris les visiterait. Seul, le principal pourra avoir des portionnistes; il devra cependant manger avec les boursiers, ou du moins assister aux repas pour le bon ordre et le bon service. Tous les autres (si ce n'est peut-être qu'il se rencontrât un écolier fils de prince ou évêque) mangeront au réfectoire commun.

Nul ne pourra découcher : le boursier non gradué qui le ferait aura, pour la première fois, les verges dans la classe; pour la seconde fois, il sera châtié dans la salle, comme il est d'usage en l'Université de Paris.

Nul des portionnistes ou boursiers ne sortira seul. Avec permission, il sortira en compagnie de celui qu'on lui aura désigné. Personne n'usera d'épée, ni de bâton d'attaque (*invasivus*). Toute chanson déshonnête est interdite dans la maison.

Deux fois l'an, on tient chapitre auquel assistent le principal, le procureur et les boursiers. On peut y inviter les régents. Lecture est faite des statuts, et chacun peut y dénoncer les fautes et défauts des particuliers.

Le règlement du collège de Sainte-Barbe, en 1525, ne différerait sûrement pas, pour la substance, de celui du Mans en 1526. Quant aux usages de l'Uni-

versité relatifs aux promotions, les voici tels qu'on les pratiquait au seizième siècle :

Avant d'être admis à la classe de logique, l'écolier subit un examen sur la grammaire, la rhétorique, la langue grecque et la métrique. Après deux ans au moins d'études philosophiques, on peut être admis à subir l'examen du baccalauréat. L'examen se fait, pour chaque candidat, dans l'école de sa nation. Il y avait, rue du Fouarre, quatre anciennes écoles publiques se partageant les écoliers de l'Université qui y voulaient étudier, suivant leurs nationalités, toutes ramenées aux quatre dénominations de : *France, Picardie, Normandie, Allemagne*. Ces dénominations étaient purement conventionnelles. Ainsi, les étudiants d'Espagne, de Navarre, de Savoie étaient de la nation de France, et aussi les étudiants d'Italie, d'Égypte, de Syrie... Les étudiants anglais étaient de la nation d'Allemagne, etc.

Une année écoulée depuis le baccalauréat (si ce grade est obtenu après deux ans seulement d'étude), il faut, pour obtenir la licence, soutenir deux examens : un privé, *in cameris*, suivi d'un acte *quodlibetarium* dans l'église Saint-Julien, et un examen public soutenu soit dans l'église Notre-Dame, soit dans l'église Sainte-Geneviève. Des examinateurs des quatre nations y prennent part avec leurs chanceliers.

Si le candidat réussit, la Faculté des arts s'assemble aux Mathurins où l'admission à la licence est proclamée. Après quoi, le chancelier de la Faculté des Arts assigne un autre jour d'assemblée aux Ma-

thurins ; tous s'y rendent en costume de cérémonie. Le candidat admis y reçoit son diplôme, avec la bénédiction apostolique donnée par le chancelier, et, dès ce jour, le titre de licencié lui est acquis.

Restait la Maîtrise. Pour être fait maître (*magistrari*) ou recevoir le bonnet (*biretari*), il fallait aussi que les trois ans et demi d'études fussent achevés. Le licencié n'avait qu'à demander à son maître-régent que, à tel jour, dont on laissait le choix au postulant, le bonnet magistral lui fût délivré. On s'assemblait, et, en séance publique, le maître-régent du licencié ou le bedeau demandait aux maîtres ès arts là présents : *Placet ne vobis talem, licentiatum, biretari?* On répondait : *Placet*, et le maître-régent donnait le bonnet avec les formules accoutumées. Du *placet* des maîtres, l'assemblée était connue sous le nom de *Placet*.

Le maître ès arts ainsi admis n'était cependant qu'un maître d'ordre inférieur, appelé *magister novus*. Le maître ès arts par excellence est le *maître-régent*. Qui voulait ce titre et les privilèges des régents devait solliciter une régence, soit auprès de sa nation assemblée, soit auprès des régents de sa nation réunis en assemblée privée. A l'occasion, une chaire vacante était donnée au candidat. Les maîtres ès arts non régents n'étaient invités qu'aux assemblées générales de la Faculté.

La Maîtrise était, pour les arts, ce qu'est le doctorat dans les trois autres Facultés.

II.

Déjà, le lecteur a quasi sous les yeux toute la vie de François à Paris comme étudiant, et, pour achever d'en mettre les mouvements en lumière, il suffit d'ajouter quelques dates. Arrivé donc à Paris, à la Saint-Rémi de 1525, François employa la première année scolaire à revoir la grammaire, la rhétorique, la langue grecque, la poésie, et il subit avec honneur un examen sur ces matières.

Le 1^{er} octobre de l'année suivante 1526, il commença son cours de philosophie, et, après trois ans et demi d'étude, il fut, le 15 mars 1530, promu au grade de licencié ès arts; après quoi, il alla, pour s'exercer au grand art d'enseigner, donner des leçons de philosophie au collège de Beauvais, l'un des principaux de l'Université, sans préjudice de l'étude de la théologie, à laquelle il s'appliqua jusqu'au jour où il quitta Paris, le 15 novembre 1536.

Venons maintenant à sa vie plus intime.

A peine François était installé au collège Sainte-Barbe, dans une chambre de *portionistes* ou de simples *caméristes*, que Dieu parut s'empresser de lui envoyer un ange visible en la personne du berger savoyard Pierre Le Fèvre :

J'allai à Paris (au collège Sainte-Barbe) l'an 1525. J'avais dix-neuf ans. Je prie Dieu de me conserver le souvenir reconnaissant des bienfaits dont il m'a gratifié dès mon arrivée

à Paris. Je mets en première ligne la grâce d'avoir eu un maître tel que Juan Peña, et d'avoir trouvé dans la chambre de son collège, où je fus installé, si bonne société : j'entends parler surtout de Maître François de Xavier, qui est de la Compagnie de Jésus.

Ainsi parle, dans son *Mémorial*, le bienheureux Pierre Le Fèvre. Avec plus de raison, François aurait pu voir un insigne bienfait de Dieu dans la « bonne société » de Pierre, car, loin de la vigilance et des conseils de sa mère, François eût peut-être avant longtemps perdu son âme à Paris, si son compagnon de chambre ne l'avait détourné des mauvais chemins où d'autres l'engageaient.

Apôtre des Indes depuis trois ans, François s'arrêta à San Tomé, près de Meliapour. Or, le chapelain du sanctuaire vénéré, qui s'édifia grandement des vertus de François, écrivait plus tard, entre autres choses :

Au cours de nos entretiens familiers, il arriva au P. Maître François de me raconter diverses choses de sa vie depuis l'enfance jusqu'à ce temps : en quel pays il était né, quels furent son père et sa mère, à quel âge il était allé à Paris, ce qui lui était advenu dans cette ville, et, à propos de la vie que menaient les écoliers de son collège, il me dit : « Ils étaient livrés à la débauche, et notre maître comme eux. Bien des fois, la nuit, ils sortaient du collège et ils m'amenaient avec eux, le maître s'y trouvant ; mais je fus saisi d'une telle appréhension de contracter les chancres dont je voyais atteints et les écoliers et le maître, que je n'osai jamais me comporter comme eux. Cette crainte me soutint un an ou deux, jusqu'à ce que le maître mourut de ces maladies honteuses et qu'il

nous arriva un maître chaste et vertueux, de qui je suivis les bons exemples; de sorte que jamais, jusqu'à ce jour, je n'eus de telles accointances (*nunca... conhecera mulher*). » Maître François me dit cela en confidence intime, sans ombre de vanité; ainsi que beaucoup d'autres choses qu'il serait inutile de détailler.

Entre ces autres choses que François dit au chapelain de San Tomé, on peut mettre les confidences relatives à la salutaire action des exemples et des leçons de Pierre Le Fèvre. Un ami commun de Pierre et de François, lui aussi étudiant de l'Université et camériste de Sainte-Barbe, Simon Rodriguez, écrit en effet : « Grâce aux soins du zèle et de l'amitié d'Iñigo de Loyola et de Pierre Le Fèvre, François de Xavier, laissant là sa vie précédente, en mena une meilleure »; mais Iñigo de Loyola n'ayant connu François qu'à la fin de l'année 1529, alors qu'il s'était déjà éloigné du mal, il faut attribuer au zèle et à l'amitié de Pierre ce premier service rendu à l'âme de François : Iñigo de Loyola engagera dans la meilleure des vies celui que Pierre Le Fèvre dégagea d'une vie mauvaise ou périlleuse. François ne l'oubliera jamais, et, plus tard, aux heures des plus grands périls, au plus fort des tempêtes, il invoquera d'abord, comme il le dit lui-même, « l'âme bienheureuse de Pierre Le Fèvre. »

Tous les premiers biographes du Saint disent que François, en ce temps, préoccupa les siens et qu'ils songèrent à le rappeler en Navarre. Les étudiants navarraïis ne manquaient pas à Paris; Maria de Az-

pilcueta ne put donc ignorer longtemps le péril où se trouvait l'âme de son fils, et le chef de la famille, Miguel, dans la situation précaire où l'avaient mis les derniers événements, aimait sûrement mieux voir François à l'école du *capitan* Juan ou du *capitan* Valentin que de payer à Paris les frais de ses études et de ses amusements. Ici viennent à leur place quelques lignes² du procès de béatification.

Don Fermin Cruzat, vicaire de Santa Maria de Xavier :

Il y a quatorze ans (1600), Fray Benito Ollta, prieur de San Salvador de Leyre, me montra une lettre qu'il avait tirée d'une armoire du vicomte de Zolina, seigneur de Xavier, et me dit qu'elle était d'une sœur de François Xavier, religieuse au monastère de Sainte-Claire de Gandie. Ladite sœur écrivait au docteur Jasso, du conseil de Navarre, lequel avait dessein de ne pas soutenir ou engager son fils dans la carrière des études : « Ne faites pas cela ; bien au contraire, favorisez les études de mon frère François ; car j'ai la certitude qu'il doit devenir grand serviteur de Dieu et une colonne de l'Église. » Je tiens d'ailleurs dudit P. Ollta et des seigneurs de Xavier que cette religieuse fut elle-même grande servante de Dieu, femme de vertus et sainteté éminentes. La lettre dont je parle, je l'ai lue et tenue en mes mains, dans le *castillo* même de Xavier, et je la rendis au dit P. Ollta.

Fray Benito de Ollta, prieur de San Salvador de Leyre :

Les parents de François (son père ou Miguel son frère) ayant le projet de le rappeler des études à la maison, faute de ressources (*por falta de hacienda*), sœur Madalena de Xavier

leur adressa une lettre dans laquelle elle les encourageait et les persuadait de ne pas se lasser de pourvoir aux études de François, parce qu'elle avait en Dieu l'espérance que François devait être une colonne de son Église (*havia de ser una columna de su Iglesia*).

Sœur Madalena fut grande servante de Dieu, et elle est, aujourd'hui encore, tenue pour telle au monastère de Gandie. Après la mort de Madalena, l'abbesse de Gandie écrivit à ce sujet; elle parlait non seulement des vertus, mais encore des miracles de sœur Madalena.

Tout ce dessus, je le sais pour avoir lu deux lettres où les choses étaient longuement exposées. Ces lettres, je les vis d'abord aux mains de Don Leon Garro y Xavier. Avant la mort dudit vicomte don Leon et depuis sa mort, j'ai eu les dites lettres et ses autres papiers en mon pouvoir. Je les ai tous rendus, et je ne sais ce que l'on a fait des deux lettres.

Le lecteur aura compris que Fray Benito de Olita avait raison de dire, avec moins d'assurance que n'avait fait Don Fermin Cruzat, que la lettre de sœur Madalena était adressée au docteur de Jassu. Ce furent évidemment la mère et le frère aîné de François qui reçurent l'avis de sœur Madalena et le mirent à profit. François ne dut pas ignorer, à Paris, les espérances de Madalena, et nul doute que la sainte abbesse de Gandie et Doña Maria n'aient eu aussi belle part que Pierre Le Fèvre et Ignace de Loyola au retour de François dans la voie du bien et aux ascensions de son âme vers Dieu.

Du 1^{er} octobre 1525 au 15 novembre 1536, c'est-à-dire pendant onze années, François vécut à Paris sans jamais revoir la Navarre ni s'éloigner guère de

la grande ville. Une de ses lettres de 1535 ne nous laissera pas de doute à ce sujet. Paris fut donc pour lui comme une seconde patrie, et bientôt tout ce qui intéressait les Parisiens l'intéressa lui-même. Il était, d'ailleurs, Français de cœur, comme il l'était de nom, les destinées de sa famille et les siennes propres n'ayant pas été depuis longtemps séparées des destinées de la France. Navarre et France c'était, pour les Jassu, une même chose, un même amour : c'est dire comme il s'émut, avec les Parisiens et tous les Français, tant que François I^{er} demeura le captif de Charles-Quint ; la part joyeuse qu'il prit aux solennelles actions de grâces du mois d'avril 1526 pour sa délivrance ; aux fêtes de son entrée à Paris le 13 avril 1527 ; comme il s'indigna à la nouvelle de la profanation d'une statue de Notre-Dame dans la rue des Rosiers, le dernier jour de mai 1528, et pleura avec tout le peuple quand il vit, le 12 juin, François I^{er} faire à la Mère de Dieu une royale réparation d'honneur. Que d'autres événements de cette période, sans parler des incidents quotidiens de la vie universitaire, impressionnaient le cœur ardent et noble de François ! Avec quelle émotion, par exemple, ne dut-il pas revoir à Paris, d'avril à décembre 1527, le jeune Henri de Navarre, son roi, maintenant détrôné et sortant des prisons de Pavie ? Henri était né à Sangnessa moins de trois ans avant que François naquît à Xavier, et bien des fois sans doute, jeune enfant, mené par son père en une des résidences royales et présenté au futur héritier de Jean d'Albret, François avait dès l'abord charmé le prince,

comme dès l'abord il charma tous les autres. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, François ne vit pas Henri à Paris sans attendrissement. Charles-Quint n'avait pas fait de l'ingratitude la condition du pardon, et François savait trop bien que Don Juan son père, et Doña Maria sa mère, et tous ses aïeux ne lui eussent jamais pardonné une infidélité de cœur aux anciens rois de la Navarre.

Une émotion cependant les dominait toutes alors, et dans son âme, et dans l'âme de Pierre Le Fèvre : ensemble ils suivaient avec une application anxieuse tous les mouvements du serpent de l'hérésie, qui allait déroulant cauteleusement ses anneaux dans tous les quartiers de la grande ville et jusque dans le quartier de l'Université, tout en dissimulant sa tête venimeuse. François, il nous le dira lui-même, dut à Inigo de Loyola d'avoir évité les morsures de la bête.

III.

Si les nouvelles qui vinrent à François du pays natal et de la parenté lui donnèrent des joies, ce ne furent guère que des joies comme il les faut aux chrétiens, c'est-à-dire tempérées de quelque tristesse.

Le peu de justice que le nouveau conseil royal daigna accorder, vers la fin de l'année 1525, à la veuve de l'ancien président ne lui profita guère ; car, dès le mois de juin 1526, elle dut, avec son fils Miguel, constituer procureur qui soutînt, à Pampe-

lune, l'interminable procès contre les bergers de Roncal ou plutôt contre leurs injustes maîtres.

Dégoûtée de ce monde, Doña Maria se souvenait mieux de ceux qui l'avaient précédée en un monde meilleur. Le 10 mai 1527, à Pampelune :

Les membres du chapitre du couvent des Dominicains d'une part, et maître Diego de Jassu, docteur en sacrée théologie, exécuteur testamentaire du docteur de Jassu, seigneur, quand vivait, de Xavier, et mandataire de doña Maria de Azpilcueta, señora dudit Xavier, passent un accord au sujet de la chapellenie perpétuelle fondée par Arnalt Periz de Jassu et Guilherma de Atondo, en leur vivant seigneurs de Idocin. On fixe les jours de six messes à chanter pour les morts et on confirme la fondation de la messe quotidienne dans la chapelle de Saint-Pierre, martyr. Le docteur Diego s'engage à faire les paiements convenus, au nom de Doña Maria.

Miguel et Juan, frères de Francisco, et Valentin, son cousin germain, s'étaient empressés, l'annexion de la Navarre à la Castille une fois devenue un fait irréparable, de suivre les conseils du docteur Navarro et de reprendre au service des nouveaux souverains les traditions de leurs aïeux : il leur fut dès lors possible de contracter d'honorables alliances.

Le capitain Valentin avait déjà, en 1526, plus de quarante ans : il se montra sage en épousant, cette année même, une veuve riche et de noble maison, Maria Cruzat. Née en 1487, mariée d'abord à l'auditeur des comptes D. Anton de Aguerre, Maria Cruzat, veuve depuis l'année 1522, touchait à la quarantaine lorsqu'elle épousa Valentin de Jassu. Dès lors,

on vit le capitán activement occupé à relever l'honneur et la fortune des Jassu de Pampelune que son frère aîné Juan avait jusque-là compromis : il paye les dettes de son père et les dettes de Juan ; il se fait attribuer par le Conseil de Navarre une rente de l'État, en dédommagement des péages perdus de Saint-Palais et de Garriz ; il acquitte les sommes promises à ses sœurs dans leurs conventions matrimoniales ; il reconstruit ou restaure les *palacios* de Saggiés et de Gazolaz ; il agrandit et embellit la maison du *Justicia* Pedro, de la rue de la Navarrería ; il fait d'habiles placements, il achète de nouvelles terres, il plante des vignes, et bientôt l'ancien capitán est un des plus riches *ciudadanos* de Pampelune.

Maria de Azpilcueta cherchait pour son fils Miguel une digne compagne ; Dieu la lui donna en 1527 : ce fut Isabel de Goñi y Peralta, fille du seigneur de Tirapu et des *palacios* de Goñi et de Salinas de Oro. Isabel était nièce du célèbre Remi de Goñi, docteur *in utroque* des Universités de Cahors et de Toulouse, conseiller des rois de Navarre, vicaire général de l'évêque de Pampelune (cardinal d'Albret), et enfin grand dignitaire du chapitre cathédral. Isabel alliait encore les Xavier aux Garro, aux Gurrupide, aux Ayanz, et elle ne les tirait pas du milieu de la fidélité où leur cœur aimait à vivre. Les Goñi, eux aussi, avaient eu besoin de *pardon*, et dans l'acte même du 29 avril 1524, où Charles-Quint usait de clémence à l'égard des Xavier, l'empereur disait : « Nous pardonnons aussi à Martin de Goñi et au docteur Ramiro de Goñi. »

Saint Michel Archange fut toujours, on s'en souvient, le patron du castillo de Xavier et de ses habitants; or, l'alliance avec les Goñi rattachait le Xavier à saint Michel par un lien nouveau. Plus d'une fois, sans doute, Francisco enfant entendit sa mère lui raconter l'histoire du chevalier Juan Garcia de Goñi, et voici que l'histoire qui avait charmé son imagination et son cœur d'enfant devenait pour lui comme une légende et une tradition de famille : il ne put que s'en réjouir.

Dieu bénit aussi l'union du capitaine Juan de Azpilcueta, qui fut conclue l'année d'après 1528. Juan épousa la fille et unique héritière du seigneur de Sotes et Aoz, Don Gonzalo de Arbizu. De part et d'autre, les parents applaudirent. Maria, la mère du capitaine, le dota de mille ducats en vue d'un mariage si avantageux, et l'acte suivant prouve assez de quel œil le vit le père de la mariée :

Moi, Gonçalo de Arbizu, seigneur de Sotes et Aoz, considérant le peu de forces qui me restent, je veux disposer de mes biens. Pour ce, ayant égard aux nombreux, grands et agréables services que vous, Juana de Arbizu, ma fille unique, née de mon légitime mariage avec Catalina de Sarria, m'avez rendus et me rendez continuellement, chaque jour; vu aussi qu'avec mon expresse permission et conformément à ma volonté, vous avez épousé, en secondes noces, le capitaine Juan de Azpilcueta, je fais donation à vous, ma fille, en faveur dudit mariage, de toute mon *hacienda*, de mes maisons, *palacios*, seigneuries, prééminences, etc., tels que je les possède à présent au royaume de Navarre, afin que, dès aujourd'hui, vous en disposiez à votre gré.

François nous parlera bientôt des largesses qui lui venaient de Obanos, où résidaient le capitaine Juan et sa compagne. Juana fut donc pour François comme une seconde mère ; elle aura aussi la joie de recevoir, en 1535, saint Ignace dans son *palacio*, et tels passages de son testament, dix ans plus tard, autoriseront à penser que Juana mit à profit la visite du Saint pour grandir elle-même devant Dieu.

On ne lira pas non plus le testament de Juana de Arbizu sans demeurer persuadé que Juan de Azpilcueta mérita l'affection qu'elle lui témoigne. Juan fut, en effet, un homme de grand mérite. Sa vaillance de soldat, singulière, même en ce temps, ne put qu'être alliée à d'autres qualités. Le docteur Navarro, qui le connut bien, met en relief cet aspect de l'âme du capitaine. Après avoir dit : « Le spectacle d'un combat de taureaux et de *toreadores* n'est pas digne d'hommes de cœur », il poursuit :

A ce propos, je me souviens d'une parole du *capitan* Juan de Azpilcueta y Xavier, frère du très célèbre Francisco de Xavier, un des onze qui donnèrent commencement à la Compagnie de Jésus, si illustrée au loin par la fécondité de ses œuvres. Tous deux, à leur manière, furent soldats, et Juan ne mania pas avec moins de vaillance le glaive corporel que Francisco le glaive spirituel. Or, ce *capitan* Juan ne voulut jamais assister à des courses de taureaux, et quand on lui en demandait la raison, il n'avait qu'une réponse : « Là, disait-il, on apprend et l'on s'accoutume, non pas à attaquer l'ennemi, ou du moins à l'attendre, mais à le fuir. »

Nous retrouverons encore Juan, le digne frère de François, et celui que François aima le plus.

Du Béarn, en ce même temps, venaient à François des nouvelles aussi tristes qu'humiliantes de ses cousins germains Juan de Olloqui et Juan de Jassu. Tandis que, dans leur pays, au milieu de leur parenté, Miguel de Xavier, le capitán Juan et le capitán Valentin accomplissaient des devoirs que la conscience autant que l'humaine sagesse imposait, le fils aîné du *Justicia* et le fils aîné de Margarita de Jassu les oubliaient, les violaient gravement sur le sol étranger de France. Ce n'est pas à leurs exemples que l'Eglise doit l'Apôtre des Indes. Francisco ne put ignorer l'inconduite de ses deux cousins, et il ne manqua certainement pas à leur égard au devoir de bon parent, qu'il sut si bien remplir, à Paris, auprès d'un autre égaré. Nous le verrons bientôt, n'écoutant que son bon cœur et sa foi, courir l'espace de trente-quatre lieues à la poursuite d'un neveu de qui il n'espérait rien de bon. Comment douter qu'il n'ait, plus d'une fois, écrit à Juan de Olloqui, écrit à Juan de Jassu, et ne les ait suppliés de s'arrêter dans leurs voies mauvaises, et pour l'honneur de leur nom, et pour le salut de leur âme?

A la date du pardon du 15 décembre 1523, l'héritier de Margarita de Jassu et des Olloqui avait trente-six ans; il pouvait donc, s'il eût, lui aussi, profité du pardon du 29 avril 1524, contracter en Navarre une noble alliance et y perpétuer le nom, les vertus et la gloire humaine des Olloqui ses aïeux. Il eut le tort de ne le point faire et de *malverser*, en Béarn ou dans le pays basque. Plus tard, importuné par les supplications de sa mère, de ses sœurs, des

caballeros de la Navarre, il consentira, sans toutefois sortir de France, à *légitimer*, en épousant leur mère, quatre bâtards, fils d'une Bautista de Miranda; mais des fils *légitimés* ne sont pas des fils légitimes, et une race ainsi formée n'est pas de celles sur qui, selon les lois communes, descendent les bénédictions de Dieu.

Quant au fils aîné du *Justicia*, sa condition fut pire encore. Maria Periz de Herice mourut en 1519, lui laissant trois enfants, que la parenté se refusa toujours à tenir pour légitimes, et lui-même, en 1520, fit abandon à Valentin de Jassu de tous ses droits à l'héritage paternel. Il reparut un moment, en 1521, avec l'armée française, et on le vit dans les rues de Pampelune, la *vara* de *justicia* à la main; puis, rentré en Béarn, il résida tantôt à Orthez, tantôt à Catestins, avec une Juana de Junca, de qui il eut un fils et une fille. Le fils mourut bientôt : la fille, Floreta, viendra plus tard à Pampelune disputer aux filles de Maria Periz de Herice, à Valentin de Jassu, au seigneur même de Xavier, l'héritage des Jassu et de Guillerma de Atondo. Puis, une potence se dressera et l'on y verra pendu comme voleur le fils unique de Floreta, le petit-fils de l'héritier du *Justicia* de Pampelune : ainsi se terminera le roman commencé avec Maria Periz de Herice.

Maria de Azpilcueta fut, on le voit, bien en droit de crier à ses fils, dès l'année 1505 : « N'imitiez pas le fils de votre oncle Pedro ! » Avec raison, en 1526, elle criait à Francisco : « Quittez Paris, redescendez à Xavier ! »

Mais voici que Francisco, en 1529, digne ami du bienheureux Pierre Le Fèvre, ne donnait plus à sa mère que des joies. Madalena, sa sainte fille de Gandie, était là d'ailleurs pour lui redire : « J'ai la certitude que mon frère François doit devenir grand serviteur de Dieu et une colonne de l'Eglise. » Doña Maria pouvait mourir : elle partit, en effet, de ce monde au mois de juillet 1529, et alla au ciel recevoir la récompense de ses vertus et recueillir le fruit de tant de douleurs et d'ennuis chrétiennement supportés.

A Paris, Dieu n'oubliera pas Francisco. Iñigo de Loyola s'achemine déjà vers le collège Sainte-Barbe ; en la personne du Saint, Dieu fera retrouver au fils de Juan de Jassu et de Maria de Azpilcueta tout ce qu'il a perdu.

CHAPITRE VIII.

LES DERNIÈRES ANNÉES DU SÉJOUR DE FRANÇOIS DE XAVIER A L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

(Octobre 1529. — Novembre 1536¹.)

I.

En l'année 1529, Iñigo de Loyola vint s'établir avec nous, et dans la même chambrée que nous, au collège de Sainte-Barbe; il se proposait de commencer le cours des Arts à la Saint-Rémi. Maître Xavier s'était d'abord chargé de lui donner des leçons; mais, Dieu le voulant, ce soin me demeura confié.

Ainsi parle le bienheureux Pierre Le Fèvre dans son *Mémorial*.

Dieu n'amenait pas, en effet, Iñigo de Loyola à Sainte-Barbe pour y être le disciple, mais pour y être le maître de François Xavier, et cet office, le Saint l'exerça avec la sagesse, la discrétion, la constance, la bonne grâce, tout l'ensemble de qualités humaines et de dons célestes qui faisaient de

1. Documents et sources, t. I, chap. XXI, XXII; t. II, chap. XIX, XX.

lui l'homme le plus apte à conquérir les âmes.

Le travail dura plus de trois ans, et ce que l'on en sait, peu de mots suffisent à le dire. A tous les rêves de gloire humaine de Francisco, Iñigo répondit : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme ? » Quand Francisco eut besoin d'argent, Iñigo délicatement lui fit part des aumônes qu'il recueillait, à Paris, en Flandre, en Angleterre, ou qui lui venaient d'Espagne, pour lui, ses compagnons, ses amis, tous les écoliers pauvres; enfin, Iñigo cherchait et trouvait le secret d'amener et de ramener des auditeurs autour de la chaire de philosophie de Francisco, au collège de Beauvais. Si l'on ajoute à cela que Francisco avait sous les yeux, dans la personne d'Iñigo, un gentilhomme d'aussi grande maison que la sienne, à qui la gloire avait plus qu'à lui souri, et qui méprisait la gloire; que ce grand zélateur de la seule gloire de Dieu sollicitait jour et nuit la miséricorde, en faveur de l'âme de Francisco, autant ou plus que le pouvait faire, à Gandie, sa sœur Madalena; qu'il veillait comme l'eût fait Maria de Azpilcueta afin d'éloigner de Francisco toute compagnie dangereuse pour sa foi ou ses mœurs, — et qu'enfin l'heure venue, en 1634, il jeta et maintint, durant trente jours, dans le creuset des Exercices spirituels, l'âme généreuse de Francisco, — on aura l'histoire entière de sa conversion, telle que nous la racontent, d'après les dires des témoins primitifs, les historiens ou biographes de l'Apôtre des Indes.

Nous n'y saurions rien ajouter si ce n'est quelques

faits personnels à François ou touchant de près à sa vie, qui, s'ils n'éclairent pas le travail même d'Iñigo, aident à mieux voir quelles difficultés il eut à vaincre et quel succès couronna cet apostolique labeur.

La pleine conquête de l'âme de François était encore à faire en 1530, en 1531; loin de se déprendre, en effet, de la gloire humaine, le fils de tant d'illustres aïeux s'attachait d'autant plus à ses rêves que tout et Dieu lui-même travaillaient à les dissiper. Ne voyait-il pas s'évanouir aux yeux du monde toute l'illustration des Jassu, des Athondo, des Azpilcueta, des Xavier? Miguel, sur qui elle rayonnait davantage, n'était plus qu'une ombre des Xavier, des Jassu d'autrefois; que pourrait donc jamais être un pauvre cadet de ces maisons déchues?

François écouta, croyons-nous, ces impressions, que rendaient plus vives la mort de sa mère et le sentiment de la solitude où cette mort le laissait, lorsque le mardi 13 février 1531 il adressa à ses amis de Navarre prière et mandat de lui procurer un titre authentique de sa noblesse. De tous les biens de ce monde, il ne lui restait que le sang de ses veines et son nom, avec l'ardent désir de restituer en sa personne, à ce nom, à ce sang, tous les dehors d'honneur qu'ils avaient hier et dont il ne leur restait quasi plus de trace. Le titre qu'il sollicitait lui tiendrait lieu d'héritage et lui remettrait, quand il le voudrait, sous les yeux, la réelle existence de son trésor, sa noblesse.

D'autre part, de toutes les dignités auxquelles son ambition pourrait prétendre, seules les dignités de

l'Eglise n'étaient pas encore pour lui inaccessibles ; enfant, il n'en avait pas désiré d'autres, et de fortes études, la science unie à la noblesse, pouvaient lui en rendre l'accès facile. Il alla donc, accompagné de deux écoliers du collège Sainte-Barbe, ses compatriotes, chez un des notaires de sa *nation*, Iñigo Ladrón de Cegama, et le notaire écrivit :

Constitué personnellement le très noble François de Jasso y Xavier, maître ès arts, clerc du diocèse de Pampelune, fils légitime du docteur don Juan de Jasso et de doña Maria de Azpilcueta, qui fut seigneuresse de Xavier... ; lequel nomme ses procureurs très noble Miguel de Xavier, seigneur de la *casa* et lieu de Xavier, et Juan de Azpilcueta, *capitan*, ses frères, et Carlos de Larraya, Juan de Jacca, Miguel de Veramendi, Joan Martinez de Leçaqua, à la fin de provoquer information sur son origine, descendance et noblesse, vu qu'il procède, en droite ligne, de père, aïeul et parents et prédécesseurs de ceux-ci tous nobles, *hijosdalgo* et personnes fort prééminentes, signalées et connues dans le royaume de Navarre, et d'obtenir sur ce lettres testimoniales.

La réponse se fera attendre, et peut-être François lui-même, écoutant des conseils meilleurs, en arrêta l'expédition ; mais l'acte du 13 février 1531 nous révèle les mouvements de l'âme de l'étudiant, à cette date précise. L'âme de Pierre Le Fèvre était alors plus élevée que celle de François Xavier, mais elle n'avait pas atteint les hauteurs où elle devait bientôt s'élever à la suite d'Ignace, et nous retrouvons l'âme de François quand Pierre Le Fèvre nous manifeste ainsi la sienne :

J'avais l'esprit perpétuellement obscurci ou troublé par des souffles d'ambition. Tantôt, dans mes rêves d'avenir, j'optais pour la médecine, tantôt pour la jurisprudence, tantôt pour une régence de collège. Un jour, je voulais être docteur en théologie; un autre jour, je trouvais mieux de demeurer clerc sans grade. Je voulus même, en un temps, me faire moine : ainsi des impressions ou des affections diverses dominaient tour à tour en moi.

Et ailleurs, sans cesser de parler de lui-même, il parle aussi de François, quand il écrit à des écoliers de la Compagnie de Jésus, réunis à Paris, au collège des Lombards :

Votre condition est bien meilleure que la nôtre, ou du moins la mienne; vous ne vous êtes lancés dans ce stade des études qu'après avoir vu et déterminé le but auquel vous vouliez arriver, par le droit chemin d'une intention ramenée à l'ordre. Vous ne possédez pas moins les vrais moyens d'acquérir la science et vous savez de plus à quelle fin ultérieure vous aboutirez, une fois la science acquise. Nous n'avions, nous, ni la saine intelligence du principe, ni connaissance de la véritable fin...; nous faisions, au contraire, de la fin le moyen et du moyen la fin. Une autre de nos disgrâces, la mienne du moins, — et elle était bien grande, — la voici : nous ne pensions pas que la Croix de Jésus-Christ méritât d'avoir place ni au commencement, ni au milieu, ni à la fin.

Voilà bien l'âme de Xavier; il manquait aux deux écoliers la science des *Exercices* d'Ignace; là ils conquirent *le Principe*; là ils se passionnèrent, non plus pour la gloire humaine, mais pour les humiliations de Jésus-Christ. En 1532, l'heure des *Exercices*

n'était encore venue ni pour François, ni pour Pierre lui-même, au jugement d'Ignace. Pierre les fit au commencement de l'année 1534, François après tous les autres, à la fin de cette même année au plus tôt.

II.

En 1533, François perdit une seconde mère, l'abbesse de Gandie, sa sœur. Le prieur de San Salvador de Leyre nous disait : « Après la mort de Madalena de Jassu, la nouvelle abbesse écrivit; elle parlait non seulement des vertus, mais aussi des miracles de sœur Madalena. » Cette lettre ne suivit pas de près la mort de sœur Madalena; elle est datée du 30 décembre 1561 et adressée au P. Ladron de Xavier. En voici la traduction littérale et complète :

Mon très Révérend Père, ça été pour moi une grande consolation en Notre-Seigneur de connaître Votre Révérence et de la savoir rattachée par une proche parenté à notre bienheureuse et angélique Mère, sœur Madalena de Jasso y Xavier, qui fut abbesse de cette maison et y vint de si loin, en sacrifiant pour l'amour de l'Eponx céleste sa patrie, ses parents, ses frères, tout ce qu'elle possédait et pouvait espérer. Sa ferveur y parut admirable, mais il est vrai aussi que Notre-Seigneur l'attirait et l'amenait pour être au milieu de nous un exemplaire de toute vertu et sainteté. Votre Révérence a sujet de louer Dieu qui lui a donné une tante vraiment sainte; elle excella dans la pratique de l'humilité, de la charité, de l'oraison, de la douceur et du silence.

Certes, elle fut grandement humble notre Mère, et nous la vîmes toujours s'abaisser et se mépriser. Les bas offices lui étaient si chers que très souvent, au temps même où elle gouverna la maison, elle s'appliquait aux travaux des novices.

Sa charité se manifestait surtout à l'égard des malades. Tant que les charges de portière et d'abbesse ne le lui interdissent pas, elle employa quasi tous les temps libres de ses journées à laver avec soin le linge et les vêtements des sœurs âgées ou infirmes. Elle nettoyait ainsi jusqu'à six ou sept habits de laine chaque jour, non sans grande fatigue et véritable souffrance, car elle était assez petite et peu robuste; mais l'amour de Dieu lui rendait toute peine légère.

L'oraison fut son principal exercice : elle y employait absolument tout le temps, depuis minuit, où sonnent les Matines, jusqu'à six heures. Louer Dieu était le besoin de son cœur; aussi, allant par la maison, elle ne cessait de répéter le *Gloria Patri*, ou bien : *Sit nomen Domini benedictum*. Le soin, le souci de louer Dieu la réveillait souvent durant les quelques heures réservées au sommeil, et elle redisait des *Gloria Patri*, *Gloria in excelsis Deo*, etc. Chaque jour elle parcourait, en les méditant, tous les mystères de la Passion et elle avait assigné à chacun de ces mystères un des endroits de la maison où elle devait passer, afin que la vue des objets extérieurs lui rappelât les mystères. C'était chose admirable à considérer que sa dévotion dans la prière. Portière et puis abbesse, elle trouvait dans ces offices bien des occasions de perdre le recueillement, l'attention à Dieu; et cependant nous la voyions, sortant du parloir, aller ou arriver au chœur tellement absorbée dans l'oraison, qu'on en demeurerait saisi d'étonnement. Rien ne l'empêchait de se maintenir élevée au-dessus des choses terrestres; les relations avec les hommes ne la retiraient pas du milieu des anges, et elle traversait ainsi le monde sans qu'un grain de poussière mondaine adhérât à son âme.

L'expérience prouva plus d'une fois que les prières de sœur Madalena étaient puissantes auprès de Dieu; telles personnes pour qui elle pria furent délivrées de maux, de châtimens dont la colère de Dieu les menaçait; elle-même communiqua ces secrets à une confidente intime.

Quant au silence, on peut dire qu'elle ne le rompait jamais, car on n'entendit jamais sortir de sa bouche une parole oiseuse, une parole plaisante ou faite pour exciter à rire; et quand il était nécessaire de parler, outre qu'elle se bornait strictement au nécessaire, elle parlait bas et sans s'écarter en rien de la modestie.

Avec toutes ses sœurs, elle se montrait tout à fait bénigne et affable; rien qui pût les offenser ou leur causer ennui; les moindres défauts en cette matière, elle les évitait comme elle eût fait pour des péchés graves et scandaleux.

Je ne veux pas vous laisser ignorer les deux principales tentations de l'Ennemi qu'elle eut à vaincre pendant son noviciat. La première fut une impression de tristesse et d'abattement. Elle, qui avait tant désiré notre genre de vie, se sentit tout à coup rebutée par l'austérité du vêtement et du coucher; l'observance de nos règles lui semblait trop difficile. Mais la bonté de Dieu vint bientôt à son aide; elle vit, en songe, une procession de religieuses, toutes vêtues de brocard cramoisî, moins deux dont la parure était bleue. Elle demanda ce qu'étaient ces religieuses, et il lui fut répondu : « Ce sont les Sœurs du couvent de Gandie déjà défuntes et celles qui vivent encore; ces riches parures sont la récompense de leur patience à supporter l'austérité de la règle. » Sœur Madalena demanda encore pourquoi deux des Sœurs étaient vêtues de bleu. On lui répondit : « Ces deux-là furent mariées avant de venir au couvent. » Sœur Madalena, nouvellement arrivée, l'ignorait; mais nous avions alors parmi les Sœurs deux veuves. Instruite par ce songe, la novice marcha plus allègrement dans le chemin que la règle lui traçait.

Le démon cependant s'efforça, par un autre artifice, de la décourager. Quelque fervente qu'elle fût, il échappait à Madalena de légères fautes, et sa ferveur même les grossissant à ses yeux, elle se disait tristement que la vie parfaite serait pour elle impossible. Or, au temps de ces ennuis, elle vit, en songe, un lieu charmant, une sorte de paradis où se trouvait Notre-Seigneur; mais c'était loin, et, pour y arriver, il fallait gravir une raide côte. Madalena, impatiente d'aller à Notre-Seigneur, s'efforçait de monter; elle n'y pouvait réussir. Un gracieux adolescent s'approcha, lui prit la main et l'aida à monter. Ce secours n'empêcha pas Madalena de tomber; mais l'Ange la soutenait, la relevait, et on avançait un peu. Venait ensuite un autre faux pas et une nouvelle assistance du bon Ange. Cela arriva tant de fois, que Madalena disait en son cœur : « Hélas ! « hélas ! je n'arriverai jamais avec toutes ces chutes. » Aussitôt l'Ange, répondant à sa pensée, lui dit : « Tomber et se relever, ainsi l'on monte au ciel : *Caiendo y levantandose, « se va al cielo.* » Dès lors, la tentation s'évanouit.

Un Père de notre Ordre, grand serviteur de Dieu, nous raconta qu'une sainte personne avait vu solennelle fête au ciel, le jour où l'âme de notre Mère y entra. Plaise à Dieu que, par son intercession, nous allions l'y rejoindre.

Je communique à Votre Révérence toutes ces choses comme biens qui lui appartiennent; elle sera joyeuse à la vue des bienfaits dont il plut à Notre-Seigneur de combler son épouse, et elle lui en rendra grâces. Je me recommande à ses saintes prières, désirant que Dieu la garde en sa grâce et son amour. *Amen.*

De Santa Clara de Gandie, le 30 décembre 1561.

Indigne servante du Seigneur,

Sor ANA.

Le P. Juan de La Peña ajoute :

Dieu avait révélé à Sœur Madalena que sa mort serait fort paisible, tandis que près d'elle une autre Sœur, appelée Sor Salvadora, mourait en de grandes angoisses et douleurs ; elle conjura Notre-Seigneur de changer la condition des deux, et il lui fut répondu que sa prière était exaucée. La mort de l'autre parut un doux sommeil, mais la sainte Abbesse eut à subir, jusqu'au dernier instant, les peines les plus cruelles ; pas un de ses membres qui ne fût torturé. Elle garda cependant jusqu'au bout la plus parfaite sérénité de visage ; mais il lui en coûta d'indicibles efforts. On observa, après sa mort, qu'elle avait mis sa langue en pièces dans les violences qu'elle s'était faites pour ne pas crier¹.

1. Le confesseur du couvent de Gandie, D. José Llopis, composa, au commencement de ce siècle, les *Chroniques du monastère*. De ce travail inédit, on peut tirer quelques détails de plus : le monastère aurait dû aux prières de Madalena d'être délivré pour toujours de répugnants animalcules (*chinches y piojos*) qui l'avaient infesté jusque-là, etc.

« Telle fut, telle est encore, disent les *Chroniques*, la vénération des religieux de Sainte-Claire de Gandie pour Sor Madalena de Jassu, que des restes mortels de tant de saintes âmes qui vécurent dans le monastère, on n'a conservé, pour les vénérer comme reliques, que ceux de Sor Maria Escarlata et ceux de Sor Madalena de Jassu. Ils sont enfermés en une châsse, dans le chœur, sous l'image de Notre-Dame del Baluarte. »

De patentes erreurs, semées dans les chapitres iv et x de la *Chronique* du confesseur, autorisent à douter de l'exactitude de don José Llopis là où il date les faits racontés. Ainsi, par exemple, il veut que Madalena de Jassu ait reçu l'habit religieux de la main de l'abbesse Clara Berbejal, « qui gouverna le monastère de l'an 1510 à l'an 1514 » ; et, plus loin, il fait mourir Madalena en 1533, « âgée de près de quatre-vingts ans », alors, dit-il, que François, son frère, « était occupé à la conversion des infidèles. »

Madalena, âgée de quatre-vingts ans en 1533, serait née en 1453, sept ans avant sa mère ; — elle serait passée, demoiselle de l'entourage d'Isabelle, au couvent de Santa Clara, six ans au moins après la mort de la reine et âgée d'au moins soixante ans.

Il peut être vrai cependant que l'abbesse Clara Berbejal ait donné l'habit à Madalena. Rien n'empêche, en effet, que Clara Berbejal ait exercé plusieurs fois avant 1510 la charge d'abbesse au couvent de Gandie, dont la fondation remontait à 1462.

Sœur Madalena de Jassu mourut le lundi 20 janvier 1533. Du ciel, elle seconda l'action apostolique d'Ignace; elle aussi, avec doña Maria et tous les saints aïeux, disait et redisait à François, dans l'intime du cœur : *Que sert à l'homme de gagner l'univers ?*... et « la colonne de l'Église » annoncée à Madalena se dressa et s'affermi, sous les regards du ciel, à Sainte-Marie de Montmartre, le 15 août 1534 :

Nous tous, écrit Pierre Le Fèvre, nous tous qui avions alors le même dessein, et qui d'ailleurs, Maître François excepté, avions fait les Exercices, nous allâmes à Sainte-Marie de Montmartre et nous y fîmes le vœu de servir Dieu et de partir au jour marqué pour Jérusalem, laissant pour toujours nos parents, et ne prenant de nos biens que le viatique nécessaire. Nous décidâmes, de plus, qu'après notre retour de Jérusalem nous irions nous mettre sous l'obéissance du Pontife romain. Étaient présents à cette première réunion : Ignace, M^e François Xavier, moi Le Fèvre, M^e Nicolas Bobadilla, M^e Jacques Laynez, M^e Alphonse Salmeron, M^e Simon Rodriguez. Claude Le Jay avait déjà le dessein arrêté de se joindre à nous, mais il n'était pas arrivé à Paris. Quant à M^e Jean du Codray et à Paschase Broët, ils n'étaient pas encore *pris*.

Le 11 décembre de cette même année 1534, Ana de Jassu, femme de Diego de Ezpeleta, seigneur de Veyre, écrivait de sa propre main les dernières volontés de son mari et les siennes. Ils veulent être ensevelis dans l'église du glorieux San Milian et dans la chapelle qui est dédiée à la bienheureuse Vierge Notre-Dame. Ils fondent une messe de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à célébrer,

tous les vendredis, dans la *hermita* de Saint-Bernard, à Milagro, qu'ils ont fait rebâtir, etc. Ils recommandent à leurs deux sœurs et belles-sœurs, Catalina et Margarita de Ezpeleta, leurs enfants Miguel, Diego, Francisca. Un des exécuteurs sera « le « magnifique seigneur Miguel de Xavier, seigneur « de Xavier et de Azpilcueta. » Miguel de Ezpeleta hérite du majorat. Ce Miguel eut pour fils un admirable imitateur du zèle de François Xavier dans les Indes, Geronymo de Ezpeleta, qui ne signera jamais que *Geronymo Xavier*, plus heureux et fier de se rattacher à Ana de Jassu et à son frère qu'à toute la noble généalogie des Ezpeleta.

La foi vive de Ana se révèle dans son testament par des traits comme le suivant. Elle écrit :

Avant toutes choses, nous confessons et croyons les articles de la sainte foi catholique, et dans cette sainte foi nous voulons vivre le temps qu'il plaira à Dieu, et nous protestons vouloir mourir ; et si, en aucun temps ou à l'heure de la mort, par suggestion ou persécution du diable, trouble de la mémoire, préoccupation ou faiblesse de notre entendement, nous venions à mettre en doute les articles de cette sainte foi catholique, dès maintenant pour alors nous protestons, devant la Majesté de Dieu, de la Vierge Notre-Dame et de toute la cour céleste, que nous ne consentons pas à telle tentation, mais protestons, au contraire, vouloir vivre et mourir en la sainte foi catholique et dans l'obéissance à la sainte Église notre mère, comme chrétiens catholiques.

III.

Rien, autant que la mort de ceux qu'il aimait, ne pouvait, après l'amour de Dieu, confirmer François dans ses généreuses déterminations ; aussi, lorsque saint Ignace, le 31 mars 1535, s'éloigna de Paris pour aller en Espagne régler les affaires de ses compagnons, François, dans la lettre qu'il lui confia pour être remise à son frère bien-aimé le *capitan* Juan, non content de se déclarer disciple d'Ignace et le fils de son zèle, conseille-t-il vivement au *capitan* navarrais de se mettre, lui aussi, à l'école du soldat castillan converti. La lettre de François est datée du 25 mars 1535 ; on l'a publiée, traduite en latin, et sur ce texte latin ont été faites plusieurs traductions françaises. Nous avons eu sous les yeux l'autographe castillan ; en voici la traduction littérale : c'est comme un miroir, discret sans doute, mais fidèle, de l'âme de François et de sa vie, même extérieure, à Paris, du jour de son arrivée à l'heure présente :

Señor, je vous écrivis dernièrement par bien des voies et pour plus d'une raison. La principale, qui m'incite à vous tant écrire, c'est la grande obligation que je vous ai. Outre que je suis, en effet, votre cadet, j'ai reçu de vous beaucoup de bons offices ; je ne veux pas que vous me jugiez méconnaissant et ingrat après de si excessifs bienfaits. Aussi, par tout messenger que je trouverai, je ne manquerai pas de vous écrire. Quant aux autres lettres, si, le trajet étant si long, elles ne vous arrivent pas aussi souvent que j'en écris, accusez, je vous prie, les

nombreux croisements de chemins qu'il y a de Paris à Obanos. Ainsi je fais quand, en réponse à bien des lettres que je vous adresse, j'en reçois beaucoup moins que vous ne m'en écrivez. J'accuse la longueur de ces chemins, où tant de nos lettres se perdent. Il n'y a donc pas, de votre part, manque d'amour ; vous m'aimez, au contraire, grandement ; les privations et les labeurs de ma vie d'étudiant, vous les ressentez dans votre maison, où tout abonde, aussi vivement que j'en souffre à Paris, où toujours le nécessaire me manque, et cela, uniquement parce que vous n'êtes pas informé de mes nécessités. Je les supporte donc, parce que j'ai la ferme confiance que, bien renseignée au sujet de mes misères, votre grande libéralité y mettra fin.

Señor, j'ai rencontré dernièrement en cette Université le R. P. Fray Vear, qui me fit part de certaines plaintes qui vous étaient venues à mon sujet, et dont il m'exposa le détail. Ce qu'il ajouta me fit aussi comprendre que vous en aviez été profondément peiné. Rien ne pouvait mieux manifester la tendre affection que vous me portez ; et mon plus sensible ennui, à cette occasion, a été précisément de savoir que votre peine était si grande.

Les méchants auteurs de ces rapports, je ne les connais pas, et il m'est difficile de les découvrir, car entre ceux que je vois il n'en est pas qui ne se dise et ne se montre très ami. Dieu sait ce que j'ai souffert, surtout quand j'ai vu mêlé à ces accusations le nom de Maître Iñigo ; or, sachez-le, señor, que j'aie connu Maître Iñigo, ça été pour moi une grâce insigne de Notre-Seigneur. Je vous le déclare, et j'y engage ma parole, je ne saurais, de ma vie, m'acquitter envers lui, tant je lui ai d'obligation. Que de fois, en mes nécessités, il m'a aidé de sa bourse et de ses amis ; mais je lui dois plus encore : c'est grâce à lui que je me suis éloigné de compagnies perverses. Encore inexpérimenté, je n'en discernais pas le danger ; mais, à l'heure

présente, les sentiments hérétiques de ces hommes ne sont plus un mystère à Paris, et je voudrais, pour tout au monde, ne les avoir jamais fréquentés. Ce service, fût-il le seul, je ne sais quand j'en pourrai payer la dette au señor Maître Iñigo; c'est lui, je le répète, qui m'a empêché de me lier ou de communiquer même avec des hommes dont les dehors paraissaient bons et qui avaient cependant, comme on l'a vu, le cœur rempli d'hérésies. Lui étant donc redevable d'un tel bien, je vous prie de lui faire l'accueil que vous me feriez à moi-même. S'il était ce qu'on vous a dit, pensez-vous qu'il fût venu sous votre toit se remettre entre vos mains? Nul malfaiteur ne se livre à celui qu'il a gravement offensé. A ce signe, sans autres preuves, vous pouvez certes reconnaître avec évidence la fausseté de tout ce que l'on vous a rapporté du señor Maître Iñigo.

Et maintenant, je vous en prie de tout mon cœur, mettez à profit l'occasion qui vous est donnée de connaître le señor Iñigo et de converser avec lui; tout ce qu'il vous dira, croyez-le. Il est à tel point homme de bonne vie, homme de Dieu, que de ses entretiens, de ses conseils vous vous trouverez très bien, je vous l'affirme. Encore une fois, de grâce, je vous en prie, faites-le.

Quant à ce que le señor Maître Iñigo vous dira de ma part, vous me ferez la grâce d'y donner le crédit que vous donneriez à mes propres paroles. De lui vous pourrez apprendre mes nécessités et mes peines; mieux que personne au monde il est en état de vous les exposer, personne au monde ne les connaissant aussi bien que lui; et si vous désirez soulager ma pauvreté, le señor Maître Iñigo, qui vous remettra la présente, recevra ce qu'il vous plaira me donner. Il doit, en effet, se rendre à Almazan, chargé qu'il est de lettres d'un de mes amis, originaire d'Almazan, qui étudie en cette Université; or, cet ami, bien pourvu, reçoit ses fonds par voie très sûre, et il écrit à son père que si le señor Iñigo lui donnait argent pour

des étudiants de Paris, il le lui fasse parvenir avec le sien et de même monnaie. Puis donc qu'il se présente occasion si bonne, je vous prie de vous souvenir de moi.

D'ici, je ne vois plus rien de nouveau à vous faire savoir depuis que notre cher neveu s'est enfui de l'Université. Je courus après lui jusqu'à Notre-Dame de Cléry, à trente-quatre lieues de Paris. Je vous prie de me faire savoir s'il est arrivé en Navarre; je crains fort qu'il ne soit jamais bon.

Pour ce qui s'est passé au sujet des hérétiques de ce pays-ci, le señor Maître Iñigo, porteur de la présente, vous dira tout ce que je pourrais vous en écrire.

De Paris, le 25 mars.

Votre serviteur très sûr et frère cadet,

FRANCES DE XABIER.

A mi Señor, el capitán Azpilcueta, en Ovanos.

Le lecteur ne s'étonnera pas que François, depuis surtout la mort de doña Maria de Azpilcueta, ne reçût guère de secours de l'aîné de la maison; il se demandera peut-être pourquoi l'assistance ne lui était pas, ce semble, venue davantage de la *casa* de Veyre, d'un *palacio* où sa sœur vivait encore au mois de mars 1535. Ana de Jassu ne mourut, en effet, que le 11 juin de cette année. L'excuse de Miguel fut, croyons-nous, la légitime excuse de sa sœur Ana. Les Ezpeleta, on l'a vu, ne furent pas moins que les Jassu fidèles aux rois dépossédés; il y eut, sans doute, pardon pour les Ezpeleta comme pour les Jassu, mais, pardonnés, ils durent expier encore. Tandis que les dames de la noble maison soutenaient les défenseurs de Maya, tel Ezpeleta ve-

nait à Pau jurer fidélité au jeune Henri. Cet acte, signé d'un Ezpeleta, aide à comprendre pourquoi François ne reçut pas de secours de Ana et ne lui en demanda peut-être jamais. Un Garro et un Aguirre signent avec Léon de Ezpeleta ; les Garro seront bientôt héritiers directs de toutes les gloires humaines des Xavier.

Il semble qu'en ce temps, Miguel et le *capitan* aient voulu, pour mieux retenir ces gloires, détourner François de la voie où il s'engageait, à la suite d'Iñigo de Loyola ; on ne s'explique pas autrement deux faits accomplis du mois de septembre 1535 au mois d'août 1536. A ses deux frères, cinq ans auparavant, François avait donné mandat, pour obtenir des lettres testimoniales de noblesse et le titre de *clerc du diocèse de Pampelune*, qu'il se donnait dans la procuration, disait assez qu'il aspirait alors aux dignités ecclésiastiques. Miguel et Juan n'avaient rien fait, et voici que, au mois de septembre 1535, à la suite peut-être des dénonciations qui leur vinrent de Paris et dont François se plaignait, Miguel et Juan, ou leur procureur, provoquent l'enquête demandée en 1531 ; ils font appel aux amis et parents les plus dévoués, Pedro de Athondo, Juan de Hualde, Esteban de Huarte, Juan de Azpilcueta, seigneur de Sada, Sancho Ramirez ; et le mois de juin de l'année suivante est employé à faire l'enquête. Puis vient, le 4 août 1536, la déclaration des *alcaldes* de la *corte mayor* de Pampelune :

Nous déclarons, disent-ils, que ledit don Francisco de Jasso

y Xavier a bien et dûment prouvé qu'il fut et qu'il est, par antique origine et descendance en droite et légitime ligne de ses parents et aïeux, suivant les quatre tiges de sa généalogie paternelle et maternelle, homme *hijodalgo*, noble et gentilhomme, frère légitime de don Miguel de Xavier, de qui sont les localités et *palacios* de Xavier, Ydocin et Azpilcueta. En conséquence, nous Empereur, Reine et Roi, nous déclarons tenir ledit don Francisco de Jasso y Xavier pour homme noble, *hijodalgo* et gentilhomme, et que lui et ses fils et descendants peuvent et doivent user et jouir de toutes les prérogatives, exemptions, honneurs, libertés, privilèges dont les autres gentilshommes et *hijosdalgo* usent et jouissent dans notre royaume de Navarre.

La même année, au commencement de juin, Remi de Goñi, archidiacre de la Table (trésorier) de l'église cathédrale, obtient délibération du chapitre qui confère à François un canonicat, et l'on se hâte d'expédier à l'élu la lettre accoutumée.

François et ses compagnons allaient partir pour Venise, où Ignace les attendait, lorsque lui arriva la lettre du vénérable chapitre cathédral; nous le savons de son ami et frère le P. Simon Rodriguez :

Ce fut, dit-il, aux approches du départ, que François Xavier apprit la nouvelle que le chapitre de Pampelune venait de lui conférer un canonicat : une âme vulgaire aurait pu s'en émouvoir; mais déjà François comptait pour rien des choses que le monde estime bien plus hautes encore.

Sans doute, François répondit au plus tôt pour rendre grâces au chapitre de l'ancienne église de Pampelune : il avait demandé le canonicat, on le lui

donnait. Si Dieu, un jour, glorifiait François, ses gloires deviendraient légitime bien de ses frères, les chanoines réguliers de la cathédrale; aussi, dès 1624, le chapitre réclamera-t-il, comme un droit, célébration spéciale dans son église de la fête de saint François Xavier.

On sait comment, au mois de mai 1536, se rallumèrent les si déplorables démêlés de Charles-Quint et de François I^{er} : le mouvement de guerre ne fit que grandir les mois suivants, et ce fut au plus fort de cette agitation que les compagnons d'Ignace de Loyola quittèrent Paris, le 15 novembre, pour se rendre à Venise, où saint Ignace les attendait depuis près d'un an.

Le voyage de Paris à Venise est raconté avec tout le détail désirable dans notre *Vie du bienheureux Pierre Le Fèvre*. Un seul incident s'y mêla, pour François, aux incidents communs : il avait, par esprit de mortification, enroulé à ses bras et à ses jambes des ficelles fortement serrées : elles pénétrèrent dans la chair, et quand la violence du mal l'empêcha d'avancer, un médecin, consulté, se confessa impuissant à retirer ces ficelles des chairs. Ce que l'art ne pouvait faire la prière le fit, et François, le lendemain, en s'éveillant, était dégagé de ses liens et guéri.

CHAPITRE IX.

COMMENT FRANÇOIS DE XAVIER, APRÈS TROIS ANS
PASSÉS EN ITALIE, ALLA S'EMBARQUER A LISBONNE,
POUR L'INDE¹.

(8 janvier 1537-juin 1540.)

I.

Arrivé à Venise, le 8 janvier 1537, François y donna ses soins aux malades de l'hôpital des Incu-rables : on sait de quelle façon héroïque il y triompha de la répugnance que lui causait le pansement des plaies.

Le fait, raconté par Simon Rodriguez, qui en fut témoin oculaire, n'a pas tous les caractères répugnants que lui prêtent les biographes de François : la grâce même n'en est pas tout à fait absente :

1. *Documents et sources*, t. I, chap. xxiii; — *Histoire de la Compagnie de Jésus dans l'Inde*, par le P. Sébastien Gonçalves. Biblioth. du roi, dite *De Ajuda*, proche Lisbonne ; ms. 26/30, petit in-folio de 504 pages, papier de Chine. Ce manuscrit, qui a beaucoup servi au P. François de Sousa (*Oriente conquistado*) et que nous citerons souvent, fut apporté de Macao à Lisbonne en 1747. Le P. Gonçalves, arrivé dans l'Inde en 1593, mourut à Goa en 1619.

A l'hôpital des Incurables, un lépreux (le mal qui couvrait son corps le faisait du moins juger tel) appelant l'un de nous : « Oh ! dit-il, grattez-moi le dos. » Le père se mit aussitôt à lui rendre ce service ; mais, à la vue des plaies, il se sentit envahi et par le dégoût, et aussi par la crainte de contracter le mal. Le Père, alors, pour mieux vaincre la tentation, porta à sa bouche et y retint des purulences dont il avait à dessein couvert ses doigts. Le lendemain, il disait, en souriant, à un de ses compagnons : « J'ai rêvé, la nuit dernière, que la lèpre « de ce pauvre homme me tenait déjà au palais, et que je cra- « chais de toutes mes forces pour la rejeter, sans y pouvoir « réussir. » Du reste, aucun accident fâcheux ne suivit l'acte du Père : en lui se vérifia la parole de Jésus : « *Si mortiferum quid biberint, non eis nocebit.* »

Vers la mi-carême de la même année, il fit avec ses compagnons le pèlerinage de Rome et, avec eux, il revint à Venise, où tous furent ordonnés prêtres, le 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste. Pour se préparer à la célébration de sa première messe, François se retira, avec Salmeron, en un lieu solitaire appelé Monselice, entre Padoue et Rovigo : il y passa quarante jours dans la prière et la pénitence, puis il catéchisa ou exhorta les pauvres gens d'alentour et le peuple de Padoue, jusqu'à ce que saint Ignace l'eût appelé à Vicence ; là, il offrit pour la première fois le saint sacrifice.

Peu après, raconte Simon Rodriguez, François de Xavier et moi tombâmes malades. Admis à l'hôpital, nous y eûmes un seul et même lit, tellement étroit que nous y trouvions à peine place ; de là bien des occasions de pâtir ; quand, en effet, l'un grelottait et ramenait drap et couverture, l'autre,

tout en feu, eût bien voulu les écarter; l'un et l'autre profitèrent de cette occasion de pratiquer la patience et la charité. Du reste, la salle où nous couchions était ouverte à tous les vents, et nous ne recevions de l'Hospitalier presque aucun des secours que notre situation eût exigés.

Ce fut là qu'une nuit, François de Xavier, éveillé, à ce qu'il pensait, vit venir à lui saint Jérôme, à qui il était fort dévot. Le saint lui dit d'un ton plein d'affection : « Vous passerez l'hiver à Bologne, où vous aurez beaucoup à souffrir. Quant à vos compagnons, les uns iront à Rome, d'autres à Padoue, quelques-uns à Ferrare, quelques-uns à Sienne. » Or, Ignace et ceux qui se trouvaient avec lui, sans rien savoir de ce que François de Xavier avait entendu, décidèrent alors que le P. Ignace, Le Fèvre et Laynez iraient à Rome; Salmeron et Broët à Sienne, François de Xavier et Nicolas Baladilla à Bologne, Le Jay et moi à Ferrare, Codure et Hozes à Padoue¹.

François, poursuit le P. Sébastien Gonçalves, arriva à Bologne au mois d'octobre 1537. Son premier soin fut d'aller visiter le tombeau de saint Dominique; il avait, en effet, grande dévotion au patriarche des Frères Prêcheurs. Ce fut là qu'il dit la sainte messe, le jour même de son arrivée. Il s'y trouva une béate appelée Isabelle Casilini, qui, à voir seulement sa dévotion à l'autel, le tint pour un grand saint. Elle lui parla après la messe et, disait-elle, « cet

1. D'après Polanco (*Chronic.*, I, pag. 62), la distribution des ministères se fit autrement : « Ignace, Le Fèvre et Laynez iraient droit à Rome ; — Broët et Rodriguez à Sienne ; — Xavier et Salmeron, à Bologne ; — Le Jay et Bobadilla, à Ferrare ; — Codure et Hozes, à Padoue. » Il est certain que Bobadilla prêcha à Bologne avec François : le vicaire général leur en donne attestation, le 26 juin 1538 ; certain aussi que Bobadilla prêcha à Ferrare, avec Le Jay : le vicaire général de Ferrare l'atteste, le 28 juin de la même année, et il y a attestation des prédications de Salmeron et de Pascase Broët à Sienne, datée du 29 juin 1538. (Bolland., 31 juillet, pag. 467-468, édit. Bruxell.)

entretien m'anima fortement à pratiquer toute vertu. » Isabelle avait un oncle, Jérôme Casilini, docte et noble chanoine de San Patronio et recteur de l'église de Santa Lucia. A la prière d'Isabelle, François alla le visiter et le chanoine lui offrit sa maison et sa table. François accepta le logement, mais il voulut mendier au dehors son pain de chaque jour. Après avoir de bon matin célébré la messe et récité les Heures, il s'occupait jusqu'au soir à des ministères de charité auprès des prisonniers et de tous les affligés. Il parcourait aussi les rues, agitant en l'air son chapeau et criant : « Venez ouïr la parole de Dieu ! » Le premier banc venu lui servait de chaire, et il prêchait en une langue composée de plusieurs, parce qu'il ne savait pas encore bien l'italien. Il recommandait surtout à ses auditeurs de fréquenter les sacrements de confession et de communion, remèdes singuliers contre les péchés, et dès lors se renouvela à Bologne la coutume de communier comme dans la primitive Église; aussi s'opéra-t-il dans cette ville, chez un grand nombre, changement très notable de vie.

Jérôme Casilini disait de François : « Il parlait peu, mais ses paroles étaient d'une efficacité merveilleuse. Dans ses prédications, telle était son ardeur qu'elle se communiquait vite aux auditeurs. Je l'ai vu souvent répandre d'abondantes larmes à l'autel, quand il célébrait surtout la messe de la Passion. Ainsi encore l'ai-je vu quelquefois tellement ravi, au *memento* des vivants, qu'on ne pouvait le tirer de son ravissement, et il fallait attendre jusqu'à une heure entière qu'il en revînt de lui-même. On peut bien dire de lui qu'il était homme de grande oraison, et, comme Daniel, un *homme de désirs*. »

Rappelé à Rome, où les autres s'étaient réunis, François quitta Bologne au mois de mars 1538. On

se souvient que saint Jérôme lui avait annoncé de grandes souffrances; à ce propos, Simon Rodriguez écrit :

L'annonce des souffrances de François de Xavier à Bologne se vérifia si bien, que lorsque je le revis à Rome, quelques mois après, il me parut plus semblable à un cadavre qu'à un homme vivant, tant il était, à suite de longues privations et de maladies, pâli, amaigri, défiguré. A le voir si différent de lui-même, grêle, chétif, épuisé, je ne pus m'empêcher de juger qu'il ne recouvrerait jamais ses anciennes forces et que tout travail lui serait à jamais interdit.

Bologne n'oublia jamais François, comme le prouvent les lignes suivantes que le P. Gonçalves écrivait en 1604 :

Isabelle Casilini garda bon souvenir des vertus de François; aussi, depuis, la maison de son oncle, devenue sienne, fut comme l'hôtellerie de tous les Pères de la Compagnie qui passaient à Bologne, et plus tard, quand la Compagnie a voulu s'établir dans cette ville, la maison du chanoine lui a été donnée. Sur cet emplacement s'est élevée l'église du Gesù, qui est une des plus belles de Bologne, et les habitants ont le désir de la dédier à Dieu en l'honneur de François, quand le le Siège apostolique l'aura mis au nombre des saints.

Un neveu de Jérôme Casilini entra dans la Compagnie, et je le vis arriver à Goa en 1602. Il nous raconta ainsi l'histoire de sa vocation à l'apostolat : les supérieurs l'envoyèrent de Bologne à Vicence avec un Père français. C'était au fort de l'hiver. Un jour, ils se virent engagés en un si évident péril de mort qu'ils n'espéraient pas y échapper. Ce fut alors qu'invoquant François de Xavier, il fit à Dieu le vœu de venir aux Indes si la vie lui était conservée : et lui et son compagnon

furent miraculeusement sauvés, et le P. Aquaviva, informé de ce qui s'était passé, décida qu'il fallait accomplir le vœu.

À Rome, François, dès que sa santé fut un peu rétablie, s'employa à prêcher avec le P. Le Fèvre dans l'église San Lorenzo in Damaso. Il remplit ce ministère et d'autres, ou de zèle ou de charité, jusqu'au milieu de mars 1540, c'est-à-dire l'espace de deux années.

Dès ce temps et même avant, tandis qu'il travaillait à Bologne, François eut le pressentiment ou l'annonce vague de la mission que Dieu lui destinait dans l'Inde. Jérôme Domenech, qui le connut à Bologne, disait plus tard : « J'entendis bien des fois François de Xavier parler de la conversion des gentils de l'Orient, comme si Dieu lui eût déjà mis au cœur que ce grand ouvrage lui était destiné. »

De son côté, le P. Laynez racontait :

Dans nos voyages en Italie, me trouvant, la nuit, à reposer dans une même chambre avec François de Xavier, il lui arriva souvent (*muchas veces*) de se réveiller, en témoignant épouvante, — ce qui me réveillait moi-même, — et il me disait : « Mon Dieu ! que je suis rompu. Savez-vous, Maître Laynez, ce que je rêvais tout à l'heure ? J'étais à porter sur mon dos, depuis un bon moment, un Indien ou un nègre d'Éthiopie, mais si lourd qu'il m'accablait de son poids ; il pesait jusque sur ma tête, et je ne pouvais la relever. À présent même, tout réveillé que je suis, je me sens éreinté, moulu (*molido*). »

Plus tard, à Lisbonne, il dira à Simon Rodriguez :

Vous souvenez-vous, mon frère Simon, de cette nuit de

l'hôpital de Rome, où je vous réveillai par mon cri répété : *Mas! Mas! Mas!* Vous me demandâtes la raison de mon cri, et je vous répondis de n'en pas faire cas. Sachez maintenant que je me voyais en de très grands labeurs et périls, pour le service de Dieu Notre-Seigneur, et, en même temps, sa grâce me soutenait et m'animait à tel point, que je ne pouvais m'empêcher d'en demander davantage. J'espère que l'heure arrive où ce qui me fut montré d'avance se réalisera.

Après avoir d'abord vécu dans la maison de campagne d'un ami, Quirino Garzonio, et puis, quelques mois, dans une maison louée en ville, saint Ignace et ses compagnons s'établirent en un autre endroit, à proximité de la maison d'Antonio Frangipane : le logis des Pères était vulgairement appelé *Torre del Melangolo*. Simon Rodriguez raconte comment ce logis parut être hanté par de mauvais esprits, et il ajoute :

Ce fut là qu'arriva le fait suivant : Un des Pères, réveillé en sursaut, poussait de grands cris, entremêlés de pieuses aspirations, et, en même temps, il jaillit de ses narines du sang en abondance. Interrogé à ce sujet, il ne répondit pas, et ses compagnons pensèrent que le démon avait tenté de l'étrangler. Plus tard, un d'eux l'interrogea encore, et il répondit : « Je rêvais que l'on me provoquait à mal, et l'angoisse où je me trouvais, l'effort que je faisais pour échapper me tirèrent du sommeil et occasionnèrent l'hémorragie. »

Il s'agit, ici, de François, comme le prouvent les lignes suivantes, écrites, le 10 décembre 1596, par le Père François Vasquez :

Tandis que j'étais recteur à Montilla, le P. Simon Rodri-

guez (il peut y avoir vingt-trois ou vingt quatre ans) passa par cette ville et demeura quelques jours au collège. Or, entr'autres choses qu'il nous raconta des premiers temps de la Compagnie, se trouva celle que voici ; c'est Simon Rodriguez qui parle :

« Peu de temps après l'arrivée des Pères à Rome, je tombai malade, et notre P. Ignace ordonna à Maître Xavier d'être mon infirmier. Or, une nuit que Xavier, étendu sur une natte, dormait près de mon lit, et que moi, attendant l'heure où je devais prendre un remède, je veillais, les yeux arrêtés sur Xavier et l'âme occupée de la méditation de ses admirables vertus, tout à coup je le vis s'éveiller, se dresser en gesticulant avec force, comme qui veut repousser un ennemi, et, en même temps, il jaillit beaucoup de sang de sa bouche. « Qu'est-ce donc ? » lui demandai-je. Il me répondit : « Ce n'est rien. » Je repris : « Ce n'est rien ; vous jetez le sang à pleine bouche ; n'est-ce rien cela ? » Mais Xavier ne m'en dit pas, pour lors, davantage. Plus tard, quand nous vécûmes ensemble en Portugal, nous y eûmes des entretiens intimes. Or, à cette occasion, je demandai à Xavier : « Qu'aviez-vous, la nuit où le sang vous jaillit si fort de la bouche ? » Xavier répondit : « Je vous le dirai ; mais, tant que je vivrai, n'en parlez pas. Dieu m'a fait la grande grâce de demeurer vierge ; or, cette nuit-là, je rêvais que, voyageant, nous étions arrivés dans une auberge où je ne sais quelle femme venait à moi comme pour m'étreindre. Ce fut alors que je me démenai pour l'écarter ; et la violence de l'effort fit jaillir le sang de ma bouche. »

Le P. Vasquez ajoute :

Ce fut ainsi, je l'affirme, que le P. Simon Rodriguez me raconta le fait.

II.

L'heure de la vocation de François à l'apostolat dans l'Inde approchait, et Dieu se choisit pour premier instrument Diego de Gouvea, l'ancien principal du collège de Sainte-Barbe, l'ami dévoué d'Ignace et de ses compagnons.

Informé de leur arrivée à Rome, Gouvea leur écrivit pour savoir d'eux s'ils accepteraient une mission dans l'Inde, au cas où elle leur serait offerte par le roi de Portugal Jean III. Au nom de tous, Pierre Le Fèvre répondit, le 23 novembre 1538 :

IHS. La grâce et la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec nous tous.

Il y a peu de jours nous arriva votre messager avec vos lettres à nous adressées. De vive voix, il nous a donné de vos nouvelles. Par vos lettres, nous avons vu le très bon souvenir que vous gardez de nous, et le désir ardent que vous avez de sauver les âmes de vos Indiens et de recueillir cette moisson qui mûrit. Nos cœurs partagent votre zèle et nous voudrions contenter vos désirs et les nôtres; mais tant d'autres nous sollicitent, qu'il est difficile, pour le moment, de répondre, non seulement à vos demandes, mais aux leurs. Ce que je vais dire vous le fera entendre :

Nous tous, liés mutuellement dans cette Société, nous nous sommes voués au Souverain Pontife, comme au maître de toute la moisson de Jésus-Christ. En nous offrant au Pape, nous lui avons déclaré que nous étions prêts à tout, selon qu'il lui plairait de disposer de nous, en Jésus-Christ. Si donc il nous envoie lui-même là où vous nous appelez, *ibimus gau-*

dentes. Ce qui nous a déterminés à nous soumettre ainsi par vœu au jugement et à la volonté du Pape, c'est que lui, nous le savons, connaît mieux que personne ce qui est plus expédient à la chrétienté entière.

Plusieurs déjà ont puissamment agi auprès de Sa Sainteté, pour qu'Elle nous envoyât à ces autres Indiens, que les Espagnols, d'un jour à l'autre, acquièrent à l'Empereur : en leur nom, la démarche a été faite par certain évêque d'Espagne et par l'ambassadeur de l'Empereur ; mais ils ont compris que le Pape ne veut pas que nous nous éloignions de Rome, parce que la moisson y est grande.

Les distances qui nous séparent de l'Inde, la difficulté d'en apprendre les langues ne nous effraient sûrement pas : faire ce qui plaira davantage à Jésus-Christ, tout est là pour nous. Priez-le donc de nous faire ses ministres pour prêcher la parole de vie ; bien que, en effet, nous ne soyons pas *sufficientes ex nobis, quasi ex nobis*, notre espoir est cependant en son abondance et ses richesses.

Quant à nos personnes et à nos affaires, vous en serez amplement informé par les lettres que nous avons écrites à notre intime ami et frère en Jésus-Christ, Diego de Caceres, Espagnol. Il vous les montrera. Vous y verrez que nous avons, jusqu'à ce jour, souffert à Rome bien des tribulations pour Jésus-Christ, et comment nous en sommes sortis intacts. Il n'en manque pas, même à Rome, ils y sont nombreux, à qui est odieuse la lumière de la vérité et de la vie ecclésiastique. A vous donc de veiller, et de dépenser à instruire le peuple chrétien par l'exemple d'une sainte vie autant d'efforts que vous en avez déployés pour la défense de la Foi et de la saine doctrine : comment, en effet, croire que Dieu gardera en nous l'intégrité de la Foi, si nous négligeons la sainteté de la vie ? Il y a bien lieu de craindre que la cause principale des erreurs de doctrine ne procède des erreurs de la vie ; et que les pre-

mières ne se puissent détruire si l'on ne corrige les autres. Mais en voilà bien assez sur ce sujet.

Il ne nous reste, en terminant, qu'à vous prier de nous rappeler au souvenir de nos très vénérés Maîtres Barthélemi De Cornibus, Picard, Adam Wancos, Laurent Benoît et des autres docteurs qui veulent être bien appelés nos maîtres, et nous leurs disciples et fils en Jésus-Christ.

De Rome, 23 novembre 1538.

*Tui in Domino, Petrus Faber et ceteri ejus socii ac fratres*¹.

Gouvea communiqua cette lettre à Jean III, qui, le 4 août 1539, écrivit à Pedro de Mascarenhas, son ambassadeur auprès du pape Paul III :

Vous le savez, notre principale fin, et la mienne et celle de mon père (en gloire soit-il), dans la conquête de l'Inde et dans toutes mes expéditions, poursuivies avec tant de labeurs, de périls et de dépenses, cette fin a toujours été la propagation de notre sainte foi catholique, fin si belle que, de bon cœur, on a tout affronté pour y atteindre; mais j'ai travaillé surtout en vue de procurer à tous les pays qui me sont soumis des hommes doctes à la fois et de bonne vie, chargés spécialement de prêcher et de donner les enseignements nécessaires aux peuples nouvellement appelés et convertis à la Foi. Grâce à Notre-Seigneur, mes efforts ont si bien réussi sur ce point, que j'ai dû voir dans ce succès un signe évident que l'œuvre est agréée de Dieu. Comment, en effet, sans une spéciale intervention de sa grâce, de tels biens auraient-ils pu être opérés? J'y trouve aussi la preuve que Notre-Seigneur m'oblige de poursuivre le même travail et même de multiplier dans ces pays les ouvriers, à mesure que l'ouvrage y grandit.

1. *Ajuda*, correspond. de Mascarenhas, f° 79.

Or voici que maintenant, je suis informé par lettre de maître Diego de Gouvea que de Paris sortirent dernièrement certains clercs lettrés et hommes de bonne vie qui, pour le service de Dieu, ont fait vœu de pauvreté, s'obligeant à ne vivre que des aumônes des fidèles auxquels ils vont prêchant en divers lieux, et que leurs ministères sont très fructueux. De plus, par une lettre de ces mêmes clercs, adressée par eux à Diego de Gouvea, et que celui-ci m'envoie (lettre dont copie est jointe à la présente), je vois que, le 23 novembre dernier, ils étaient à Rome prêts à exécuter tout ce que le Pape leur donnerait à faire. Leur lettre montre encore qu'ils se proposent de travailler à la conversion des infidèles ; ils disent que, s'il plaît au Saint-Père, à qui ils se sont offerts, et sans les ordres duquel ils entendent ne rien entreprendre, de leur commander d'aller aux Indes, ils iront volontiers. — Il me semble donc qu'ayant de telles qualités et de tels desseins, ces hommes rendraient de grands services dans les Indes, et que leurs travaux y propageraient la Foi, confirmeraient dans la vérité ceux qui la connaissent déjà et y amèneraient les autres.

Partant, je vous recommande vivement que, dès la présente reçue, vous fassiez les démarches requises pour savoir ce que sont ces hommes, quel est leur genre de vie, quelles sont leurs mœurs, quelle est leur science, quels sont leurs projets. Si vous trouvez que le tout est conforme aux renseignements déjà reçus, vous parlerez à ces hommes ou leur écrirez, s'ils étaient absents, et vous ferez qu'ils veuillent venir à moi : si, en effet, comme on le dit, ils se proposent d'étendre la Foi, de servir Dieu en prêchant sa parole et en donnant exemple de bonne vie, nulle part, mieux qu'en ces pays de mes conquêtes, ils ne sauraient avoir moyen de réaliser leurs saints désirs. Là, d'ailleurs, ils seront traités de telle sorte que tout les aidera à procurer que Dieu soit toujours mieux servi.

Que s'il est nécessaire d'avoir ou licence, ou commandement du Saint-Père, informez-le de tout et puis suppliez-le, de ma part, qu'il lui plaise de donner à ces hommes la licence ou le commandement requis; à quoi l'inclineront sans doute et ses hautes vertus et son très saint zèle.

Avec eux ensuite vous traiterez la question de leur venue en Portugal, soit par terre, soit par mer, comme vous jugerez à propos et qu'il leur sera plus agréable, et vous leur fournirez largement tout ce qui leur sera nécessaire pour le voyage. De plus, je vous saurai gré de les faire accompagner par quelqu'un de vos familiers, afin qu'ils arrivent le plus tôt possible.

Prenez un soin spécial de cette affaire, je vous en serai obligé¹.

Mascarenhas, le 10 mars 1540, annonce au Roi que deux Pères seront donnés, savoir un Portugais avec son jeune compagnon (Paul de Camérino) et un Castillan : celui-ci, dans les desseins d'Ignace, était le P. Bobadilla; mais, à la dernière heure, malade, Bobadilla ne put partir, et Ignace lui substitua François, qui n'en fut averti que la veille du départ, le lundi, 15 mars. Mascarenhas écrivait donc au Roi :

... Quant aux clercs réformés, qui sont venus ici de Paris et au sujet desquels Votre Altesse m'écrivit et m'envoya une lettre de Gouvea, je me suis bien informé de ce qu'ils sont, et, une fois assuré qu'ils avaient toutes les qualités voulues pour l'office auquel Votre Altesse les destine, je leur ai parlé de votre part. Ils m'ont répondu qu'ils ne se détermineraient pas de leur propre volonté, l'ayant remise par un vœu entre les mains du Pape, mais qu'ils étaient prêts à aller là où il

1. *Ajuda*, mss. Mascarenhas.

plairait au Pape de les envoyer, fût-ce plus loin que les Indes.

Cette démarche faite, je parlai au Pape; je lui exposai les intentions de Votre Altesse : « Si ces hommes, dis-je au Saint-Père, sont tels qu'il les faut pour remplir les vues du Roi, savoir, édifier et instruire les peuples nouvellement convertis à notre sainte foi, je supplie Votre Sainteté d'en envoyer quatre au Roi. Que si Votre Sainteté en envoie davantage, plus grande sera la grâce faite à Son Altesse, si nombreuses et diverses sont les terres où l'on pourra les employer au service de Notre-Seigneur. »

Le Saint-Père loua fort les intentions de Votre Altesse et sa pieuse supplique; il me dit mille biens de ces clercs, de leur science, de leurs vertus, du fruit que produisaient leurs prédications et des saints exercices où ils s'occupent. Il ajouta : « Je les crois très aptes à instruire ces peuples nouvellement venus à la Foi; mais avant de les charger d'une entreprise si lointaine et si périlleuse, j'ai besoin de savoir qu'ils l'accepteront volontiers. Sachez donc leurs dispositions à cet égard et puis je leur commanderai. »

Ici, ma peine fut petite, car les clercs, avec une grande joie, acceptèrent la campagne (*jornada*), et alors le Pape leur commanda de l'entreprendre. Mais il y eut difficulté pour le nombre : ils n'en peuvent donner plus de deux; en ce moment ils sont six à Rome, et le Pape en envoie deux en Irlande, à cause de certaines hérésies qu'il y a dans cette île. Des deux qui seront donnés, un est Portugais, estimé parmi eux pour sa doctrine et ses vertus, et qui doit être préféré, comme Portugais et vassal de Votre Altesse; l'autre est un Castillan.

Le Portugais se trouvait à Sienne, occupé, par ordre du Pape, à la réforme d'un monastère; il en est venu avec une fièvre quarte, et à cause de cette indisposition, de laquelle cependant il était déjà un peu remis, grâce à Dieu, je lui ai

fait prendre la voie de mer : il est parti avec mes *criados* et mes bagages. Il sera logé dans ma maison, à Lisbonne, jusqu'à ce qu'il plaise à Votre Altesse de disposer de lui. Il a pour compagnon un prêtre italien qui se prépare à embrasser le même genre de vie¹. Quant au Castillan, il viendra avec moi par voie de terre. Le surplus de mes informations, au sujet de ces clercs et de leur manière de vivre, je le dirai de vive voix à Votre Altesse.

Je partirai d'ici lundi, 15 du courant².

III.

« Quand Maître François s'embarquait, tout son bagage était l'habit qu'il portait, un bréviaire et un autre livre. » Ainsi nous parlera, plus loin, un de ceux qui, aux Indes, le connurent le mieux. En partant de Rome, François avait déjà cet « autre livre » qui ne le quitta plus, et qui se trouve, aujourd'hui, entre les reliques des saints de la Compagnie de Jésus, en un couvent de Madrid. C'est un in-18 épais, de 680 pages, intitulé : *Marci Maruli opus de religiose vivendi institutione per exempla*, etc.

Toutes les pages du livre sont nettes ; pas de trace de ces notes marginales qui gâtent tant de livres d'alors et qui auraient fait de celui-ci un trésor bien

1. Paul Camerte, ou mieux Paul de Camerino, ainsi nommé de son lieu natal Camerino, petite ville des États de l'Église, entra déjà prêtre dans la Compagnie ; il mourut à Goa, le 21 janvier 1560. Tous ceux qui le connurent admirèrent ses hautes vertus ; mais il suffirait à sa gloire, devant Dieu et devant les hommes, que François de Xavier ait toujours compté sur lui et n'ait jamais vu sa confiance trompée.

2. *Ajuda*, ms. Mascarenhas.

plus précieux. François observait déjà la loi que la Compagnie devait bientôt imposer à tous ses fils de « ne rien écrire sur les livres. »

Quand Ignace partit de Paris, au mois de mars 1535, François voulut procurer à son frère Juan la grâce des entretiens du père de son âme. Ignace, à son tour, désira que l'héritier de la maison de Loyola profitât des exemples et des conseils de son fils spirituel; il remit donc à François la lettre suivante, adressée à Beltran de Loyola :

IHS. Notre-Seigneur nous soit toujours favorable et secourable.

Me voici dans une grande, une extrême presse d'occupations, obligé que je me trouve subitement de pourvoir au départ de quelques-uns pour les Indes, et d'en envoyer plusieurs, soit en Irlande, soit dans une province d'Italie autre que celle-ci; je n'ai donc pas moyen de m'étendre autant que je le voudrais.

Le porteur de la présente est un de notre Compagnie, Maître François de Xavier, Navarrais, fils du seigneur de Xavier. Par ordre du Pape et à la requête du Roi de Portugal, il va auprès du Roi. Deux autres s'y rendent par voie de mer. Maître François vous dira le reste, et il vous exposera toutes nos affaires en mon nom, comme je le ferais moi-même si j'étais près de vous.

Sachez que l'ambassadeur du Roi de Portugal, en la compagnie duquel va Maître François, est grandement et entièrement de nos amis; nous lui sommes déjà obligés de tant de manières, et il désire encore, il espère nous donner auprès du Roi et, le plus possible, auprès de tous, l'appui de sa faveur; je vous en prie donc, pour le service de Dieu Notre-Seigneur,

traitez-le avec toute courtoisie ; fêtez-le le plus que vous pourrez.

Si Araoz est à Loyola, il fera sienne la présente, et, en toutes choses, il sera donné à Maître François, parlant de ma part, la créance qui me serait donnée.

Mes devoirs, je vous prie, à la dame de la maison et à toute la famille.

Que Notre-Seigneur nous demeure favorable et nous soit toujours en aide.

De Rome, 16 mars 1540.

Pauvre de bonté, Iñigo.

De Bologne, François écrit à saint Ignace le mercredi de la semaine de Pâques, 31 mars :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Le jour de Pâques, je reçus, sous le couvert du seigneur Ambassadeur, quelques lettres de vous ; Dieu sait quelle consolation et joie elles m'ont données. Je crois qu'en cette vie nous ne pourrons plus nous revoir que par des lettres ; nous revoir *facie ad faciem*, avec force embrassements, ce sera pour l'autre vie : tant que durera ce peu qui nous reste de la présente, visitons-nous donc fréquemment par lettres ; ainsi ferai-je. J'écrirai souvent, comme vous me le faites recommander, et je distribuerai les feuillets selon vos instructions¹.

1. Saint Ignace voulait qu'au lieu de charger une *lettre principale*, qu'on lui adressait, de détails étrangers à l'objet de cette lettre, ou requérant secret, etc., on les mît sur des feuillets distincts. Pour avoir ignoré cette *instruction* d'Ignace, un premier traducteur a étrangement égaré tous les autres. Ils traduisent, après lui : « Je serai très exact, étant persuadé de ce que vous me dites si sagement, à mon départ, qu'il doit y avoir un commerce réglé et une correspondance mutuelle entre les colonies et les métropoles, ainsi qu'entre les filles et les mères, etc. »

Comme vous me le marquiez dans votre lettre, je parlai longuement et à mon gré au seigneur cardinal Yurea. Il me reçut avec beaucoup de bienveillance et s'offrit à nous aider de tout son pouvoir. Quand je pris congé, le bon vieillard se prit à m'embrasser et moi à lui baiser les mains, et avant d'achever mes formules d'adieu, je m'agenouillai et je lui baisai les mains au nom de toute la Compagnie. Je crois, et sa réponse me l'a encore persuadé, que notre esprit et nos procédés lui vont.

Le seigneur Ambassadeur me traite si bien, que le récit détaillé de ses bontés serait infini, et j'en souffrirais vraiment trop si je ne pensais, si je n'étais quasi-certain que je paierai ma dette aux Indes, et non pas à un moindre prix qu'à celui de ma vie. A Notre-Dame de Lorette, le dimanche des Rameaux, je le confessai et communiai, ainsi que beaucoup de gens de sa suite. Je dis la messe dans la *capilla* de Notre-Dame, et le bon Ambassadeur obtint qu'avec lui tous ceux de sa maison qui communiaient le pussent faire dans l'intérieur de la *capilla*. Depuis le jour de Pâques, j'ai confessé et communie de nouveau l'Ambassadeur et d'autres pieuses gens de sa maison.

Le chapelain du seigneur Ambassadeur se recommande beaucoup aux prières de tous; il s'offre à venir aux Indes avec nous.

Mes respects à *madona Faustina Ancolina*. Dites-lui que j'ai célébré une messe pour son Vincencio, mon Vincencio, et que demain j'en célébrerai une pour elle. Dites-lui qu'elle peut compter que jamais je ne perdrai souvenir d'elle, même quand je serai aux Indes. De ma part, *micer Pedro (Codazo)*, mon très cher frère, rappelez-lui la promesse qu'elle me fit de se confesser et de communier, et qu'elle m'informe si elle l'a fait, et combien de fois; et si elle désire être agréable à Vincencio, son fils devenu mien, dites-lui, de ma part, qu'elle

pardonne à ceux qui le tuèrent, puisque, pour eux, Vincencio prie beaucoup dans le ciel.

Ici, à Bologne, je suis plus occupé à entendre des confessions que je ne l'étais à Saint-Louis.

Recommandez-moi beaucoup à tous, car il est vrai que si je ne les nomme pas, ce n'est pas que je les oublie.

Votre frère et serviteur en Jésus-Christ,

FRANCISCO.

Le vendredi 2 avril, François et ses compagnons arrivèrent à Parme. Le Saint espérait y rencontrer Pierre Le Fèvre : Dieu ne voulut pas pour les deux amis cette consolation. Pierre, quinze jours plus tard, écrivit à saint Ignace :

Maître François Xavier arriva à Parme, le jour même que je m'en éloignai pour aller à Brescia. Il mit en délibération si oui ou non il irait après moi pour me voir ; mais les compagnons et l'Ambassadeur lui-même furent d'avis qu'il demeurât, et ce fut l'avis le meilleur. Plaise à Notre-Seigneur que, par sa grâce, si nous ne devons pas nous revoir en ce monde, nous puissions au ciel nous réjouir ensemble, et de nos séparations accomplies pour l'amour de Jésus-Christ, et de nos unions pareillement. Demandons-lui toujours que ceux qu'il a lui-même unis, le vieil homme ou l'esprit mauvais ne les sépare point...

François édifia, au plus haut point, et charma ses compagnons de voyage. Il sauva la vie à trois d'entre eux, et il mit à profit ces services rendus pour mieux gagner à Dieu ceux à qui il les rendait.

A ces faits déjà connus, le P. Gonçalves ajoute le suivant :

Don Francisco de Lima, *capitan mayor* de l'armée du Nord,

disait, en 1610, au Père Francisco Vieyra, provincial, avoir ouï son oncle, Philippe de Aguiar, raconter ainsi comment le Père François de Xavier l'avait converti :

« Encore garçon, hidalgo, et jeune, et riche, je m'en allai
 « courir le monde. Je visitai la France, l'Allemagne, l'Italie et
 « finalement j'arrivai à Rome en 1540. Ayant visité D. Pedro
 « Mascarenhas, ambassadeur de Jean III, D. Pedro voulut
 « que je lui fusse compagnon de voyage pour retourner en
 « Portugal. J'avais la conscience fort chargée, comme il arrive
 « aux jeunes hommes riches et libres en pays étranger, où
 « leur vie échappe à toute surveillance. En chemin, je fis la
 « connaissance de Maître François, et lui me témoigna grande
 « amitié ; il recherchait ma compagnie et me dilatait le cœur
 « par son honnête gaieté, tandis que, côte à côte, nous che-
 « minions. Peu à peu, il en vint à me parler de confession
 « générale, et il me détermina à la faire. Je la lui fis à lui-
 « même, et avec grande satisfaction, dans une église qui se
 « rencontra sur la route. Depuis, je fus, grâces à Dieu, un
 « autre homme. Il est vrai que Maître François avait un don
 « admirable d'imprimer dans les âmes la crainte de Dieu : je
 « la sentais se répandre en moi pendant qu'il me confessait.
 « Ce fut alors que, pour la première fois de ma vie, je com-
 « pris ce que c'est qu'être chrétien. »

Tous les biographes de François supposent que Pedro de Mascarenhas engagea le Saint à saluer sa mère, à lui dire adieu, en passant à peu de distance de Xavier, et ils admirent que François ait renoncé à la consolation de Maria de Azpilcueta et à la sienne propre. Nous avons établi ailleurs qu'un tel sacrifice ne se pouvait plus faire depuis 1529, date de la mort de Maria. On n'en montre pas moins, à Xavier, une hauteur que les gens du pays appellent *Las peñas*

del A Dios, parce que, disent-ils, François passant pour aller aux Indes voulut revoir son village natal; puis, au départ, arrivé à ce point, il se retourna pour considérer encore, avant de le perdre de vue pour toujours, le *castillo*, où il avait grandi sous l'aile de parents bien-aimés et l'église où leur vénérée dépouille attendait la résurrection.

Comment douter, en effet, que, sur le chemin de Bayonne à Alsasua, Dieu n'ait vu, cent et cent fois, le regard du cœur de François se détourner avec émotion vers Pampelune, vers Xavier, et s'y arrêter avec amour? Dieu vit ce long chemin tout parsemé de *peñas del A Dios*, et le peuple de Xavier, bien inspiré, les a toutes ramenées au point d'où François, s'il fût venu à Xavier, eût pu mieux considérer les trésors dont il offrait généreusement le sacrifice à Dieu pour le salut des âmes.

Quand le Père François arriva à Lisbonne, écrit le P. Gonçalves, il y avait déjà longtemps que le Père Simon s'y trouvait avec son compagnon, Paul Camerino, savoir, depuis le 17 avril de cette année 1540. J'ai lu cette date notée par le P. Simon lui-même dans la Bible dont il usait et qu'il donna au P. Antonio Quadros, quand il l'envoya de Portugal dans l'Inde. Déjà, quand Maître François arriva, M^e Simon et Paul avaient gagné, par leurs saints exemples, un jeune homme portugais appelé Francisco Mansilhas¹.

1. Ce nom est écrit de manières bien diverses par les historiens de saint François Xavier. Le P. Sébastien Gonçalves déclare que l'orthographe vraie du nom est *Mansilhas*. Il semble que Mansilhas avait commencé d'étudier à Paris, car, à propos de son insuffisante doctrine, François écrira aux Pères Lejay et Laynez : « Que n'est-il demeuré en contact avec Bobadilla « autant qu'il l'a été avec Caceres! »

CHAPITRE X.

COMMENT FRANÇOIS DE XAVIER TRAVAILLA EN PORTUGAL JUSQU'AU JOUR DE SON EMBARQUEMENT POUR L'INDE.

(Juin 1540-7 avril 1541¹.)

I.

Le 13 juillet 1540, François, depuis un mois déjà en Portugal, écrit de Lisbonne à « ses très chers frères en Jésus-Christ, Maître Ignace et Maître Bobadilla, à Rome » :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables. *Amen*.

Ils ont été nombreux et ininterrompus les bienfaits de Jésus-Christ Notre-Seigneur à notre égard durant notre voyage de Rome en Portugal². Nous nous sommes attardés plus de trois

1. *Documents et sources*, t. I, chap. xxiii. — La lettre de François du 13 juillet 1540 est traduite d'après le texte castillan original et autographe conservé à Rome. — Celle du 18 mars 1541, d'après le texte original conservé au Séminaire de Salamanque.

2. Simon Rodriguez partit de Rome, le vendredi 5 mars 1540. Il signe ainsi l'acte par lequel il donne à saint Ignace son suffrage : « Rome, 5 mars 1540, *jour de mon départ*. » Polanco nous apprend qu'il s'embarqua malade à Civita-Vecchia, et que, arrivé à Lisbonne, il passa d'abord quelques jours dans une maison de campagne de Mascarenhas, proche de la ville,

mois en chemin avant d'arriver à Lisbonne ¹ : — Qu'après une si longue route, à travers tant de fatigues, le seigneur Ambassadeur et toute sa famille, du plus grand au plus petit, soient arrivés en parfaite santé, il y a là sujet de donner à Jésus-Christ Notre-Seigneur bien des louanges et des actions de grâces ; — et d'autant plus que sa main, outre la commune assistance, intervenait très spécialement pour nous sauver de tous périls et aussi pour aider le seigneur Ambassadeur à gouverner sa maison, à la maintenir dans un tel ordre qu'elle semblait plutôt maison religieuse que séculière. Lui se confessait et communiait très fréquemment, et les *criados*, se modelant sur lui et l'imitant, faisaient de même, à tel point que n'ayant pas toujours dans les hôtelleries la commodité voulue pour entendre la confession des *criados*, il nous fallait, en chemin, mettre pied à terre et, un peu à l'écart, je les confessais.

Comme nous traversions l'Italie, il plut à Notre-Seigneur manifester miraculeusement sa bonté à l'endroit d'un de ces *criados*, celui qui résida à Rome dans l'intention de s'y faire

pour achever de s'y rétablir (*Chronicon*, I, p. 86). Gonçalves nous a donné la date (17 avril) de l'arrivée de Simon à Lisbonne, et François nous dira bientôt qu'en arrivant lui-même à Lisbonne, il y trouva Simon malade : c'était vers le 13 juin.

Nous ignorons comment on pourrait concilier ces faits avec les anecdotes mêlées à l'histoire de la venue de Simon Rodriguez en Portugal. (*Imagem da virtude...*, p. 60; — *Ann. Glorios.*, p. 722; — *Synopsis Annal.*, pp. 2, 3). Ces anecdotes supposent, en effet, que Simon Rodriguez et François de Xavier y seraient venus ensemble.

1. Il est difficile d'expliquer ce calcul de François : « *Tardamos en el camino, antes de llegar a Lisboa, mas de tres meses* », car il dira plus loin : « *El día que llegue en Lisboa... y esto aya (ha ja, ou bien : haja) un mes.* » La difficulté est bien plus grande pour ceux qui datent la lettre du 3 juillet. — La copie romaine, faite, ce semble, sur l'autographe, porte la date du xiii juillet. Si l'on suppose que François arriva à Lisbonne le 17 juin, le voyage de Rome à Lisbonne aura duré *plus de trois mois*, — et, le 13 juillet, François pourra dire, à la rigueur : « Le jour que j'arrivai à Lisbonne,... il y a un mois. »

frayle. Contre le gré de tous, il voulut passer une grosse rivière; mais telle était la violence du courant que, nous tous présents, il emporta le *criado* et son cheval, plus loin que du logis où nous vous laissâmes jusqu'à Saint-Louis-des-Français. Dieu Notre-Seigneur voulut bien ouïr les dévotes prières de son serviteur l'Ambassadeur qui, avec tous les siens, ardemment et non sans larmes, suppliait Dieu de le délivrer, et Notre-Seigneur voulut bien le sauver, en effet, plus par miracle que par humaine assistance. C'était un écuyer de l'Ambassadeur.

Tandis qu'il allait ainsi sur l'eau, il eût certes mieux aimé être dans le monastère; vif était le regret qu'il ressentait d'avoir différé l'exécution du dessein qu'en ce moment il eût tant voulu avoir accompli. Lorsque je pus m'entretenir avec lui, il me dit : « Rien, tandis que j'allais sur l'eau à ma perte, sans espérance de salut, ne me faisait autant de peine comme d'avoir si longtemps vécu sans me préparer à la mort. » Et de même il avait en ce moment, disait-il, l'âme bien marrie de n'avoir pas mis en œuvre, mené à terme ce que Notre-Seigneur lui avait donné de commencer de vie nouvelle. A l'entendre, tous s'animaient à bien faire. Pour lui, il demeura si épouvanté, que l'on eût dit qu'il revenait de l'autre monde et qu'il en avait senti les tourments, si pénétrante était la façon dont il en parlait. Il disait : « Qui ne se prépare pas à mourir n'a pas même, à la mort, le courage de penser à Dieu. » Ce que ce bon homme disait, c'était, non pour l'avoir lu ou entendu dire, mais pour y être passé et le savoir d'expérience.

Ceci me fait bien prendre en pitié beaucoup de nos amis et connaissances : j'ai peur que, après avoir tant différé d'exécuter leurs bonnes pensées et bons désirs de servir Dieu, Notre-Seigneur, ils n'aient plus ni temps ni moyen, quand ils le voudront faire.

Le jour que j'arrivai à Lisbonne, j'y trouvai maître Simon dans l'attente, pour ce jour même, de la fièvre quarte. Mon arrivée lui donna tant de joie, et j'en eus tant de le revoir que nos deux joies unies eurent la force d'expulser la fièvre; de sorte que, ni ce jour-là ni un autre, la fièvre ne l'a repris, et cela, depuis déjà un mois : le voilà bien portant, et il fait beaucoup de fruit.

Sachez qu'il y a ici bien des personnes amies de nos services, et tant, que nous ne pouvons toutes les satisfaire, et ce sont des personnes de qualité. Nous en sommes très peignés, mais le temps nous manque. Un grand nombre de gens se rencontrent ici qui vivent désireux de servir Notre-Seigneur, et qui le feraient s'il se trouvait quelqu'un qui leur donnât des Exercices spirituels, pour les aider à ne pas remettre d'un jour à l'autre l'exécution de leurs bons désirs. Certes, quelque hâte que les hommes puissent mettre à faire le bien qu'ils connaissent, ils trouveront, s'ils y regardent bien, qu'ils tardèrent trop à le faire; mais la pleine connaissance que donnent les Exercices est d'un grand secours à plusieurs : elle les réveille et les dégage de ce qui pourrait les retenir. Ceux-là surtout y sont aidés qui, contre toute raison, voudraient non pas aller où Dieu les appelle, mais tâcher de mener Dieu au chemin de leurs propres désirs, se laissant ainsi eux-mêmes guider, moins par les bons désirs que Dieu leur met dans l'âme, que par leurs affections désordonnées. De telles gens et de leur sort, on doit avoir plus de compassion que d'envie, si l'on considère quelle raide côte ils gravissent, par quel chemin ils vont, difficile et périlleux, et la fin pleine d'angoisse où ils aboutiront, triste paie de tant de fatigues.

Trois ou quatre jours après notre arrivée en cette ville, le Roi nous fit appeler et nous reçut avec beaucoup de bonté. Il était seul avec la Reine, en une chambre où nous fûmes

plus d'une heure avec eux. Ils nous demandèrent bien des particularités sur notre genre de vie (*mode de procéder*); comment nous nous étions connus et réunis; quels furent nos premiers desseins. A propos de nos traverses de Rome, ils ont été fort heureux d'apprendre comment la vérité s'est manifestée, et que nous ayions poussé les choses jusqu'à faire éclater le faux des accusations. Son Altesse désire vivement voir la sentence rendue en notre faveur. Ici, tous s'édifient que nous soyons allés en avant jusqu'à ce que le jugement fût porté, et telle est, à cet égard, leur bonne impression, qu'à leur avis, si nous n'avions ainsi fait, jamais nos ministères n'auraient eu de fruit : c'est, ici, le sentiment de tous, que rien de mieux ne se pouvait faire que ce que nous avons fait : — avoir sentence et que la vérité fût connue. Et le Roi et la Reine nous ont témoigné grand contentement d'être bien informés de nos affaires.

A la fin de l'entretien, Son Altesse fit appeler sa fille l'Infante et son fils le Prince, afin que nous les vissions¹. Il nous dit combien de garçons et filles Dieu lui avait donnés, quels étaient morts, quels survivent. Le Roi, comme la Reine, nous ont, en un mot, témoigné grand amour.

Ce même jour et dans ce même entretien, le Roi nous recommanda beaucoup la confession des jeunes gentilshommes de sa cour : il y a établi la règle que tous ces pages se confessent chaque semaine. Il nous a instamment priés d'avoir bien soin d'eux : « Si ces jeunes hommes, disait Son Altesse, connaissent Dieu et le servent, ils auront plus tard l'estime

1. L'Infante était Marie, née en 1527, au mois de juillet; elle avait donc treize ans. Elle fut mariée, en 1544, à Philippe, fils aîné de Charles-Quint, et mourut, de couches, l'année suivante. Le Prince était Jean, fils aîné de Jean III. Né au mois de mai 1537, il était enfant de trois ans quand François le connut. Il mourut, avant le roi son père, en 1553.

On sait que la Reine, femme de Jean III, était Catherine, sœur de Charles-Quint. Le mariage de Jean III et de Catherine datait du 5 septembre 1525.

de tous, et leurs exemples amèneront la réforme de tous les séculiers de mon royaume, s'ils vivent comme ils le doivent, car le bas peuple se modèlera sur eux : j'en ai l'assurance, la réforme des nobles suffira à la réforme d'une grande partie de mes États. » C'est chose dont on ne peut que s'émerveiller et rendre à Notre-Seigneur de vives actions de grâces, que de voir à quel point le Roi est zélé pour la gloire de Dieu et affectionné à toutes choses bonnes et saintes, et nous tous de la Compagnie, ceux de par-delà comme ceux d'ici, nous lui sommes très obligés pour sa bienveillance à notre égard.

Après nous, à ce qu'il m'a dit, l'Ambassadeur a vu le Roi, et Son Altesse lui a dit : « Quand il m'en devrait coûter cher, je serais heureux d'avoir ici tous les hommes de cette Compagnie. »

Bien des personnes de notre connaissance travaillent à empêcher notre départ pour les Indes. Il leur semble que nous ferions ici plus de fruits qu'aux Indes, par la confession, les entretiens particuliers, les Exercices spirituels, l'administration des sacrements, l'exhortation au fréquent usage de la pénitence et de l'Eucharistie, et la prédication de la parole de Dieu. Parmi ceux qui travaillent ainsi à nous retenir dans l'espérance de ce fruit plus grand, se trouvent le confesseur et le prédicateur du Roi.

D'autre part, c'est merveille que d'entendre les gens qui ont longtemps vécu dans les Indes nous dire le grand fruit que nous y ferions, vu la bonne disposition de ces peuples à recevoir la foi de Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ils disent : « Si aux Indes, comme ici, vous procédez par des voies à tel point écartées de toute ombre d'avarice, nul doute qu'en peu d'années, lorsqu'on aura vu et reconnu que vous cherchez uniquement le salut des âmes, vous n'ayiez converti à la foi de Jésus-Christ deux ou trois royaumes d'idolâtres. » Telles

sont les grandes espérances que nous donnent ceux qui ont passé de longues années dans les Indes.

Ici, nous sommes activement à la recherche de quelques prêtres qui voulussent, pour le seul service de Dieu et le salut des âmes, aller aux Indes avec nous : il nous semble que nous ne saurions mieux servir Notre-Seigneur, en ce moment, qu'en poursuivant cette recherche de compagnons. Que nous soyons une douzaine de prêtres, tous d'un même esprit, d'une même volonté, et nous ne pourrions manquer de faire beaucoup de fruit. Déjà, il s'en découvre quelques-uns. Un prêtre, que nous connûmes à Paris, nous a promis de venir avec nous, de vivre et mourir avec nous, d'aller aux Indes avec les mêmes désirs que ceux qui nous y mènent. Celui-là, nous le croyons, est très sûr, car il a déjà fait ses preuves. Un autre, qui n'est que sous-diacre, mais qui sera bientôt prêtre, s'offre aussi à nous de très bonne volonté. Outre ces deux, un docteur-médecin, lui aussi fort connu de nous à Paris, a promis de nous suivre. Il n'usera là-bas de son art que pour sauver les âmes et les attirer à la connaissance de leur Créateur et Seigneur, sans y rechercher aucun autre intérêt.

Nous nous préoccupons fort de ne joindre à nous que des personnes bien dégagées de toute avarice; cela même ne nous suffit pas, il nous les faut dégagées de toute apparence d'avarice, afin que nul ne puisse concevoir le soupçon que nous recherchons moins le spirituel que le temporel.

Le Roi a parlé à un évêque qui nous aime beaucoup, et aussi à un sien confesseur, pour qu'ils nous invitassent à prêcher. Nous avons différé quelque temps, voulant d'abord nous appliquer à d'humbles emplois; et nous ne témoignons pas avoir volonté ou intention de prêcher, bien que ceux qui nous connaissent ne désirent rien tant. Mais un jour, le Roi nous manda, et, après avoir parlé d'autres choses, il nous dit

que nous lui ferions plaisir de prêcher. Nous nous offrîmes donc de bon cœur à le faire, et pour lui obéir, et dans l'espérance que nous avons en Jésus-Christ Notre-Seigneur de pouvoir, avec son secours, opérer quelque bien dans les âmes. Nous commencerons de dimanche en huit, et telle est l'affection que l'on nous porte à Lisbonne, que nous ne saurions manquer de faire quelque fruit : ce que nous demandons très instamment à Notre-Seigneur, c'est que *augeat eorum fidem qui de nobis aliquam expectationem vel opinionem habent*. Ayant de nous l'idée qu'ils en ont, nous avons en Dieu Notre-Seigneur cette grande confiance que, sans égard à nous, mais en considération de la Foi de ceux qui désirent nous entendre, il nous donnera savoir et grâce, *ut possimus, et consolari eos, et quæ vel necessaria vel utilia sunt ad animarum salutem dicere*¹.

De Lisbonne, le 13 juillet 1540.

Au nom de tous *ces vôtres d'ici* que vous chérissez en Notre-Seigneur,

FRANCISCO.

Peu de jours après, le 26 juillet, François écrit encore pour réparer quelques oublis. Il demande donc si le Bref d'approbation de la Compagnie a été expédié : le Roi et les autres amis seront heureux de le voir. Le Roi désire aussi voir les *Exercices*. Don Pedro Mascarenhas garde précieusement la lettre qu'il reçut du P. Ignace, sur le chemin d'Italie en Portugal : ce serait un vrai bonheur pour lui que d'en recevoir une seconde : si la chose ne se peut

1. Ce fut dès lors, racontait D. Pedro Mascarenhas, que par tout le royaume on commença de donner le nom d'*apôtres* aux membres de la compagnie de Jésus. (Sebast. Goncalv.)

faire, il est à souhaiter qu'on puisse toujours lui communiquer les lettres que le Frère Francisco Estrada écrira à Simon et à François. Deux licenciés en théologie font les Exercices : on les donnera à d'autres ; mais on les laisse attendre et désirer, en vue d'un plus grand bien. Le nombre de ceux qui communient fréquemment, à Lisbonne, est déjà grand. Il y a sujet d'espérer la prochaine fondation d'un Collège de la Compagnie à Coïmbre : Estrada et d'autres pourraient déjà venir étudier à cette Université ; rien ne leur manquera. Il faudra, pour la fondation du Collège, avoir d'abord les instructions du P. Ignace ; mais il n'y a pas d'autre difficulté du côté des amis : que des sujets viennent, on leur bâtera des maisons.

Quant au départ pour les Indes, le Roi n'est pas encore décidé. Deux évêques insistent pour le départ : des rois, disent-ils, se convertiront. En attendant, François et Simon cherchent des compagnons : ils sont plus faciles à trouver pour demeurer à Lisbonne que pour aller aux Indes. François demande enfin des instructions et des pouvoirs pour l'agrégation des sujets à la Compagnie, pour l'établissement de maisons dans l'Inde, et il signe : « De votre sainte charité le fils minime, en Jésus-Christ, FRANCISCO ¹. »

1. La lettre de François renfermait probablement une ou plusieurs *hijuelas*. Saint Ignace dut garder et puis détruire celle où François lui rendait compte de la halte faite à Loyola.

II.

Entre les témoins cités au procès de béatification de François, en 1614, se trouva Martin de Azpilcueta, natif de Barasoain :

J'ai, dit-il, entendu parler du Père François de Xavier à Miguel de Azpilcueta, mon père, mort il y a quatorze ans, à l'âge de soixante ans ; à ma grand'mère, qui s'appelait Maria de Garinoayn, morte il y a trente ans, à l'âge de quatre-vingt-huit ans ; à Don Pedro de Jaureguiçar, seigneur de Jaureguiçar, mort, il y a dix ans, à l'âge de soixante-seize ans, et aussi au docteur Navarro (qui de son nom de famille s'appelait Martin de Azpilcueta), mort il y a vingt-huit ans, à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

Quand le P. Xavier alla en Portugal, le docteur Navarro occupait la chaire de *prima* à l'Université de Coïmbre. Il apprit, par lettre d'un marchand navarrais, que le P. Xavier était arrivé dans le royaume de Portugal pour se rendre de là aux Indes. Aussitôt le docteur écrivit une lettre au roi don Juan, se plaignant fort que ledit P. François ne vînt pas le voir à Coïmbre, puisqu'ils étaient si liés, ledit Père lui ayant écrit bien des fois de Paris et de Rome ; que ne pas le voir, alors qu'ils étaient si rapprochés, lui serait fort sensible ; qu'il suppliait donc Son Altesse d'ordonner au P. François de venir à Coïmbre, où il gouvernerait sa maison et tous ceux qui y demeuraient ; qu'en retour de cette grâce, il offrirait à Son Altesse de faire deux leçons extraordinaires, une de matières spirituelles et l'autre de droit canon ou autre faculté ; que plus tard, quand lui serait arrivé à son jubilé de docteur, le neveu et l'oncle iraient ensemble aux Indes. Mais le docteur

n'obtint pas ce qu'il demandait : François ne voulut pas aller à Coïmbre. Ce que je viens de raconter, je le sais pour l'avoir lu en certains papiers du docteur Navarro, mon oncle ; je suis héritier de la maison natale dudit docteur.

Ici encore, on prête à François une *volonté* qui ne fut pas la sienne. Lui-même nous en fournira la preuve dans deux de ses lettres au docteur Navarro. Nous les donnerons, après avoir mieux exposé aux regards du lecteur l'attachante physionomie de Martin de Azpilcueta. Lui-même nous en révélera plus d'un intéressant aspect.

Martin naquit à Barasoain, proche de Pampelune, le vendredi 13 décembre 1493. Son père, qui s'appelait Martin, était venu, cadet de la maison des Azpilcueta de Sada, s'établir à Barasoain, et il y avait épousé, nous l'avons dit, Maria de Jaureguiçar, fille de la noble et antique maison basque de ce nom.

Le docteur se félicite d'avoir eu une mère très dévote à Notre-Dame :

Plus que d'autres, peut-être, de ma condition, j'ai obligation à Notre-Dame : ma mère, qui s'appelait Marie, s'empressa de m'offrir à la Mère de Dieu, et depuis, cette Bienheureuse Vierge a présidé aux actes plus notables de ma vie : j'ai été baptisé dans une église dédiée en son honneur ; deux bénéfices simples, dont les revenus me soutinrent pendant mes études jusqu'au doctorat, me furent donnés en deux églises de Notre-Dame, et ce fut aussi en une église de Notre-Dame que j'eus le bénéfice unique qui les remplaça. J'avais les yeux fixés sur une image de la Bienheureuse Vierge, quand je tombai en une rivière débordée, et tandis que l'on me croyait

déjà noyé, je me trouvai doucement tiré de l'eau; ce fut un jour de fête de Notre-Dame que je pris l'habit du saint Ordre de Roncevaux; dans une église de Notre-Dame, je reçus, en divers temps, les Ordres mineurs et tous les saints Ordres; un jour de fête de Notre-Dame et dans son église, je fis ma profession; en une autre église de Notre-Dame, je célébrai ma première messe basse, et en une autre, également de Notre-Dame, je célébrai ma première messe chantée. Dieu m'a donné une seconde mère pour remplacer la première; elle aussi s'appelle Marie, et elle est abbesse du monastère de Sainte-Marie de Cellas, doña Maria de Tavora, que ses vertus n'illustrent pas moins que sa haute naissance. Il me reste de désirer et d'espérer mourir en un jour consacré à sainte Marie, d'être enseveli en une église qui lui soit dédiée, et d'aller au ciel la louer éternellement. *Amen.*

La dévotion à Notre-Dame était, chez les Azpilcueta et les Jaureguizar, un héritage de famille. Navarro raconte :

Mon grand-père, vaillant soldat, avait un frère, soldat aussi vaillant que lui, qui mourut sur le champ de bataille : aussitôt, disait-il en un langage plus militaire que canonique, aussitôt je donnai au défunt le *mérite* du jeûne de tous les samedis de sept années consécutives, que j'avais récemment terminé en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Mère de Dieu.

Après avoir étudié les Arts et aussi la théologie à l'Université d'Alcala, il étudia, à l'Université de Toulouse, la théologie encore et l'un et l'autre droits. De disciple, il passa maître.

Navarro nous a dit plus haut quel bon sentiment d'esprit national le ramena de France en Espagne. Ce

fut en rentrant dans son pays qu'il fut arrêté, à Roncevaux, par son disciple et son ami François de Navarre, frère du maréchal, à qui d'ailleurs le rattachaient des liens de parenté. Martin y prit l'habit des chanoines réguliers, « ministres des pauvres et des pèlerins », qu'il ne quitta jamais. De là, en 1525, il alla à Salamanque, où, pendant quatorze ans, il enseigna le droit canon dans la chaire *primaria*. A ceux qui lui reprochaient de n'être pas assez Espagnol, Navarro, obligé de se justifier, répondait :

N'est-ce pas en Espagne, à Salamanque, et l'été comme l'hiver, que j'ai, pendant quatorze ans, fait deux leçons par jour, et souvent de trois heures chacune? La plupart des professeurs du royaume, autrefois mes disciples, me rendent témoignage à cet égard, et je les en remercie. Cette chaire *primaria* de Salamanque, nul ne la quitta, avant moi, que pour passer à un opulent évêché. Cédant à deux ordres exprès de l'Impératrice, à trois ordres formels de l'Empereur, je m'éloignai, quand des ordres semblables eurent mis fin aux efforts que l'Université faisait pour me retenir, et j'allai, comme on l'exigeait, à Coïmbre; mais je ne me rendis qu'à la contrainte, et j'avais juré que je ne partirais pas sans l'assentiment de l'Université, de peur qu'on ne me jugeât oublieux de ses bienfaits.

Ce fut donc Elisabeth, sœur de Jean III de Portugal, devenue en 1526 Impératrice et reine d'Espagne, qui obtint de Charles-Quint que Navarro allât vivifier l'Université de Coïmbre. Il y enseigna seize ans, savoir de 1539 à 1555. Navarro venait donc d'arriver à Coïmbre, quand il apprit que François de Xavier

était à la cour de Jean III, et qu'il se disposait à partir pour les Indes.

Navarro n'écrivit pas seulement à Jean III; il écrivit aussi, et deux fois, à François, qui lui répond, de Lisbonne, le 28 septembre 1540 :

IHS. — Très Révérend *Señor*, — J'ai reçu de Votre *Merced*, depuis que je suis dans cette ville, deux lettres et toutes deux *amoris et pietatis erga me plenas*. Jésus-Christ Notre-Seigneur, pour l'amour de qui Votre *Merced* s'est déterminée à me les écrire, la récompense d'une si grande charité et bienveillance, car, pour moi, quelle que soit ma bonne volonté, je ne puis acquitter l'obligation que je lui ai, ni répondre dignement à la grande affection qu'elle me porte : aussi, connaissant ma misère (*et hoc per Dei clementiam, quum inutilis ad omnia sim*), *propter habitam de me aliqualem vel cognitionem, vel saltem cognitionis umbram, studui spem omnem et fiduciam meam in Deo ponere; videns me nemini posse æquam gratiam referre : et hoc me plurimum solatur, quod potens est Deus sanctæ animæ tuæ et similibus retributionem et compræmiationem amplissimam pro me dare.*

Quant à vous communiquer les choses qui me touchent (*mis cosas*), *præsertim de nostro vitæ instituto*, je serais très heureux qu'il s'offrît une occasion de nous voir, car personne, à cet égard, ne pourrait mieux que moi vous renseigner. Plût à Dieu Notre-Seigneur qu'aux nombreuses grâces que j'ai reçues de sa divine Majesté s'ajoutât celle de nous voir en cette vie, avant que mon compagnon et moi ne partions pour les Indes; alors je pourrais vous informer pleinement de ce que vous me demandez dans vos lettres. Vous le dire par écrit, sans être prolix, *commode fieri nequit.*

Ce que Votre *Merced* me dit dans sa lettre, savoir, que *pro hominum consuetudine, multa de nostro vitæ instituto dicun-*

tur; parum refert, Doctor egregie, ab hominibus judicari, præsertim ab eis qui prius judicant quam rem intelligant.

Le porteur de la présente, Basilio Gomez, désire fort être serviteur et disciple de Votre *Merced*; il est grandement mon ami et moi le sien. Je vous supplie donc, de mon côté, que, *si preces meæ apud te quidpiam possunt (possunt quidem multum per tuam humanitatem)*, sa bonne et si parfaite volonté à votre endroit soit agréée, avec le désir qu'il a d'être serviteur et disciple de Votre *Merced*. Outre qu'en l'admettant ainsi entre les vôtres, vous rendrez service à Notre-Seigneur, vous me ferez à moi une faveur signalée en prenant la peine de le pousser aux études; il désire, en effet, employer sa jeunesse à la culture des bonnes Lettres, et Votre *Merced* n'a-t-elle pas à considérer en ceci ses obligations, Dieu Notre-Seigneur lui ayant donné si ample trésor de doctrine, non pas pour en jouir elle seule, mais pour les communiquer à beaucoup d'autres?

Notre-Seigneur nous ait toujours en sa garde. Amen.

De Lisbonne, le xxviii de septembre de l'année 1540.

Filius in Christo, quoad usque vixerit.

FRANCISCUS de XAVIER.

Peu de jours après, le 8 octobre, le P. Simon Rodriguez écrivait de Lisbonne à saint Ignace :

Nous sommes bien surpris, mon frère Maître François et moi, de n'avoir pas de nouvelles de vous, depuis si longtemps. Nous vous écrivîmes très longuement par un courrier du Roi de Portugal. Aujourd'hui, je serai court, n'ayant appris qu'une heure d'avance, par un fils spirituel de Maître François, le départ du présent courrier.

Tout va bien, grâces à Dieu. Notre santé est bonne, et nos petits talents trouvent tellement à s'employer, que nous n'y

pouvons atteindre : nous confessons une bonne partie des principaux seigneurs et dames de ce royaume où Dieu nous a menés... Maître François a donné les Exercices à un prédicateur et à un gentilhomme ; ils en ont retiré grand fruit. C'est chose admirable à voir que la piété de ce peuple, et comme il va épris d'amour pour Dieu Notre-Seigneur... Tel, plus que duc, s'ouvre à nous en des entretiens intimes, comme s'il se confessait, et ainsi les frères du Roi.

Le grand Inquisiteur nous a confié le soin spirituel des prévenus ou condamnés pour la Foi ; nous en avons assisté deux jusqu'à la mort. La prison de l'Inquisition et plus de cent gentilshommes qui se confessent tous les vendredis nous occuperaient assez...

Deux juifs sont venus d'Afrique pour se faire chrétiens : le Roi nous les a confiés...

Quant au départ pour les Indes, Maître François et moi ne sommes pas sans inquiétude. Le Roi, dit-on, n'y consentirait pas ; il croit notre présence nécessaire à la cour. Nous lui avons fait parler ; nous n'avons pas encore de réponse. Que Dieu Notre-Seigneur règle tout pour son service ; il sait que nous n'avons qu'un désir, une volonté, être là où nous puissions glorifier son nom. Faites-nous savoir vos pensées à ce sujet. Ce qui fait agir le Roi, c'est la grande affection qu'il a pour nous, ainsi que la Reine et les frères du Roi. D'autre part, on nous dit qu'il se fera un grand bien outre-mer, et cela nous détermine à partir, et nous voudrions n'en pas être empêchés...

Maître François est maintenant à quinze lieues d'ici, en visite chez Don Pedro Mascarenhas : il rentrera dans cinq ou six jours ; il s'étonne fort des chaleurs de ce pays.

Écrivez-nous, et bien longuement ; parlez-nous de Le Fèvre, de Laynez, de ceux d'Irlande, de tous nos frères, de toutes les affaires de la Compagnie. Dites aux frères de Paris de nous

écrire. Enfin, je prie Dieu Notre-Seigneur de vous conserver tous en son service... Frères, priez Dieu pour nous.

Au nom des deux, votre frère en Jésus-Christ,

Simon RODRIGUEZ.

Le docteur Navarro écrivit une troisième fois, et, ce semble, il fit sien le rôle de fils spirituel que François avait paru s'attribuer. François lui répondit, le 4 novembre :

Votre lettre du 25 octobre a donné à mon âme tant de joie et de consolation, que rien ne pourrait m'en donner davantage, si ce n'est votre vue, *a me per multos jam dies optata*.

Vous sachant appliqué à des travaux et occupations aussi saintes que le sont des œuvres de piété et l'instruction de ceux qui veulent être doctes uniquement pour employer leur doctrine au service de Jésus-Christ Notre-Seigneur, je ne vous plains pas comme je vous plaindrais, si j'avais lieu de croire que l'immense talent dont Jésus-Christ Notre-Seigneur vous a doté vous le dépensiez moins utilement à son service ; car la récompense de l'œuvre sera d'un prix bien plus haut que la peine qui vous l'aura acquise ; *quando super multa erit constitutus, qui in modico fuit fidelis*. Si donc, à l'heure présente, ayant à faire quelques cours en sus des leçons accoutumées, vous en ressentez la fatigue, une pensée doit vous donner courage pour accepter résolûment ce surcroît de labeur, c'est qu'il fut un temps où vous vous employâtes moins activement qu'il n'eût fallu à faire valoir le grand talent de votre doctrine. Aussi sommes-nous heureux, nous qui aimons votre bien, de vous voir payer de cette façon vos vieilles dettes, au lieu de se fier à des héritiers. Combien, en effet, pâtissent dans l'autre monde pour avoir trop compté sur des exécuteurs testamentaires ! *Et ideo horrendum est incidere in*

manus Dei viventis, præsertim in reddenda villicationis ratione.

Plaise à Dieu Notre-Seigneur (à qui il a déjà plu de vous donner tant de savoir pour le départir à d'autres) que vous soyez, à votre tour, libéral dans la communication de ce bien à des âmes qui ne désirent s'instruire que pour mieux servir leur Créateur et Seigneur. Ayez, dans ces labeurs, la gloire de Dieu en vue, et au cœur le désir de l'accroître; alors, *dabit Dominus vires, et ita fiet, Doctor egregie, ut in alia vita simus socii consolationum, si in hac fuerimus passionum comites.*

J'écrirai, selon votre désir, au prieur de Roncevaux, et ma lettre lui sera portée par le señor Francisco de Motillon, quand il retournera en Navrre; ce sera d'ici à vingt jours.

Le reste, je le remets à notre première entrevue; ce sera quand vous y penserez le moins, car la si vive affection que vous me témoignez dans vos lettres me fait une obligation de vous obéir sur ce point : *Ego vero meum erga te amoris vinculum taceo : Dominus novit, qui amborum intima solus ipse rimatur, quam mihi sis intimus.*

Vale, Doctor egregie, et me, ut soles, ama.

De Lisbonne, ce 4^e novembre 1540.

Tuus in Domino humilis servus,

Franciscus de XABIER.

Le lien qui rattachait le cœur de François au docteur Martin de Azpilcueta, c'était doña Maria de Azpilcueta, sa sainte mère; on le devine à ces accents d'amour, à la fois si vifs et si discrets. On peut encore juger par là à quel point se sont mépris ceux qui, après avoir montré François *supérieur* aux sentiments *de la chair et du sang*, jusqu'à ne vouloir

pas donner à sa mère la joie de le revoir en ce monde, ajoutent, en cet endroit :

Les lettres de Martin d'Azpilcueta furent inutiles ; un homme qui n'avait pas voulu se détourner du chemin pour rendre une visite à sa mère n'eut garde de faire un voyage et de quitter ses occupations importantes pour voir un de ses parents.

Si François n'alla pas à Coïmbre, comme avec tant d'ardeur il le désirait faire, la cause unique en fut sûrement quelque insurmontable obstacle qui surgit à la dernière heure.

III.

Ainsi, avant de partir, François ne put-il s'empêcher de dire et de redire amoureusement adieu à saint Ignace et à tous ses frères de Rome. Sa lettre est du 18 mars 1541 :

ms. — La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Nous avons reçu vos lettres tant désirées, et nos âmes, comme elles en ont l'obligation, se sont réjouies d'apprendre que vous êtes tous en bonne santé et tous si pieusement et saintement occupés à élever, avec l'édifice spirituel, une demeure matérielle, afin que les ouvriers de l'heure présente et ceux de l'avenir, ayant les moyens requis *ad laborandum in vinea Domini*, puissent continuer l'œuvre déjà si bien commencée pour le service de Dieu Notre-Seigneur. Vous nous

montrez bien le chemin de ce divin service; plaise à Notre-Seigneur nous donner sa sainte grâce pour vous imiter, nous maintenant éloignés *tantum corpore, licet præsentis animo numquam magis quam nunc*.

D'ici, je vous fais savoir que le Roi trouve bonne notre façon d'agir, parce qu'il voit de ses yeux les fruits qui en résultent; et comme il en espère de plus grands, si nous sommes un jour plus nombreux, il est décidé à fonder un collège et une Maison des nôtres, savoir de la Compagnie de Jésus. Pour ces fondations demeureront ici Maître Simon, Maître Gonzalo et un autre prêtre docteur en décrets. Beaucoup d'autres, de jour en jour, demandent d'être admis dans la Compagnie. Le Roi prend fort à cœur la fondation de ces maisons; nous ne lui en parlâmes jamais, *nec per nos, nec per tertias personas* : c'est de sa pure et simple volonté qu'il s'est déterminé à les bâtir, et chaque fois que nous l'avons vu, il a ramené l'entretien sur cette affaire.

L'été prochain, il bâtira le collège, à l'Université de Coïmbre; la Maison sera, je pense, à Evora, et je crois que le Roi écrira à Sa Sainteté, pour qu'elle lui envoie un ou plusieurs sujets de la Compagnie, qui aident à Maître Simon dans ses commencements.

Le Roi est si affectionné à notre Compagnie, il désire tellement, *tanquam unus ex nobis*, la voir grandir, et cela pour le seul amour et honneur de Dieu Notre-Seigneur, qu'il nous oblige par là à lui être, *propter Deum*, perpétuels serviteurs. Vraiment, en présence d'une si bonne et si ardente volonté, accompagnée d'œuvres aussi parfaites, il nous semble que nous serions bien coupables aux yeux de Dieu Notre-Seigneur si nous ne reconnaissons pas l'obligation que nous avons à ceux qui se signalent ainsi au service de sa divine Majesté. Oui, nous croirions tomber dans le péché d'ingratitude si, tous les jours de notre vie, nous ne nous souvenions de Son Al-

tesse dans nos indignes oraisons et sacrifices, si grandes sont nos obligations à son endroit.

Micer Paul (Camerino), un autre qui est Portugais, François Mansilhas et moi nous partons cette semaine pour les Indes. Certains, qui ont vécu en ces pays-là plusieurs années, nous disent qu'il y a voie bien ouverte pour la conversion des âmes; nous espérons donc en Dieu Notre-Seigneur que notre travail y sera très fructueux.

Le Roi nous envoie bien enrichis de ses faveurs; il nous a fort recommandés au Vice-roi, qui cette année se rend aux Indes. Celui-ci nous témoigne grande affection. Son vaisseau est le nôtre, et il ne veut pas qu'autre que lui s'occupe de notre embarquement; il veut nous pourvoir lui-même de tout le nécessaire, jusqu'à exiger que nous mangions à sa table. J'entre dans ces détails uniquement pour vous montrer que, grâce à la faveur du Vice-roi et à la grande autorité qu'il a dans ces pays infidèles, nous y pourrons faire beaucoup de bien. Ce Vice-roi a déjà vécu longues années dans l'Inde; il est grand homme de bien; on le tient pour tel ici, et il est là-bas aimé de tous. Il m'a dit, un de ces jours, qu'en une certaine île de l'Inde, où ne vivent que des infidèles, sans mélange de Mores ni de juifs, nous aurions un grand fruit assuré; lui ne doute pas que le roi de cette île et tous ses sujets ne se fassent chrétiens. Quand nous considérons devant Dieu Notre-Seigneur la foi vive de certaines personnes, qui ont de nous quelque bonne opinion, et combien ont besoin de nos petits et faibles services *gentes quæ Deum ignorant et dæmonia colunt*, nous ne pouvons douter (notre espérance demeurant toute en Dieu) que nous n'ayons aux Indes occasion de servir Jésus-Christ Notre-Seigneur, d'aider nos frères et de les attirer à la connaissance de la vraie foi.

Nous vous en prions pour l'amour et service de Dieu Notre-Seigneur, quand, au mois de mars prochain, les vaisseaux de

Portugal partiront de nouveau pour l'Inde, écrivez-nous longuement vos pensées au sujet de la conduite que nous aurons à tenir parmi les infidèles. L'expérience sans doute nous éclairera sur quelques points, mais nous espérons de Dieu Notre-Seigneur qu'il plaira à sa divine Majesté, comme il lui a plu de le faire jusqu'à présent, de nous éclairer par votre moyen sur tout le reste, et de nous apprendre ainsi comment nous devons le servir. Nous craignons, en effet, qu'il ne nous arrive ce qui arrive à tant d'autres, à qui Dieu refuse bien des choses, parce qu'ils négligent de demander, de recevoir d'autrui ou ne le veulent point faire. Dieu donnerait si, humiliant notre entendement, nous sollicitons dans nos œuvres aide et conseil, surtout de ceux qu'il a plu à sa divine Majesté d'établir ses médiateurs entre Elle et nous, pour nous faire savoir à quoi Elle désire employer nos services. Ainsi donc, *rogamus vos, Patres, et obsecramus iterum atque iterum in Domino, per illam nostram in Christo Jesu conjunctissimam amicitiam*, écrivez-nous vos avis, indiquez-nous à quelles industries nous devons recourir, selon qu'il vous paraîtra, afin de mieux servir Dieu Notre-Seigneur, puisque tant nous désirons que Jésus-Christ Notre-Seigneur nous manifeste par vous sa volonté. Puis, dans vos prières, nous désirons, *ultra solitam memoriam*, un autre souvenir plus particulier. La longue traversée, des relations avec les gentils, si neuves pour notre petit savoir, tout cela exige plus de secours que de coutume.

Des Indes, nous vous écrirons plus longuement par les premiers vaisseaux qui en reviendront, et nous vous donnerons sur toutes choses des renseignements complets.

Quand j'ai pris congé du Roi, il m'a dit que, pour l'amour de Notre-Seigneur, je lui écrivisse fort au long sur ce qui pourrait favoriser la conversion de ces pauvres âmes; qu'il s'attristait beaucoup de la misère où elles vivent, et qu'il désirait ardemment que Dieu, créateur et rédempteur, ne fût

pas ainsi perpétuellement offensé par des créatures qu'il a faites à son image et rachetées à un si haut prix. Tel est le grand zèle de Son Altesse pour l'honneur de Jésus-Christ Notre-Seigneur et le salut des âmes, qu'il y a vraiment sujet de donner à Dieu d'infinies louanges et actions de grâces, en voyant un Roi si bien et si pieusement pénétré des choses divines. Si je n'en étais, comme je le suis, témoin, je n'aurais pu croire à tant de bien que j'ai vu en lui. Plaise à Dieu lui donner de longues années de vie, puisque si bien il les emploie, et qu'il est à tel point *utilis et necessarius populo suo*.

Autre nouvelle d'ici ; c'est que la cour est bien réformée, et tellement, qu'elle tient plus de maison religieuse que de cour. Un si grand nombre se confessent et communient tous les huit jours, sans y manquer, qu'il y a vraiment sujet d'en louer et bénir Dieu, et notre travail de confession est tel que, fussions-nous au double de prêtres, nous aurions encore des pénitents de reste pour nous occuper tout le jour et une partie de la nuit, et cela de seules gens de cour sans autres du peuple. Quand nous étions à Almérin, ceux qui venaient à la cour pour affaires s'émerveillaient d'y voir tant de communicants, les dimanches et fêtes, et entraînés par cet exemple, ils faisaient comme eux ; de sorte que si nous étions plus nombreux, nul ne viendrait négocier avec le Roi qu'il ne songeât à négocier avec Dieu. La multitude des confessions ne nous a pas laissé le temps de prêcher ; mais comme il y a beaucoup de prédicateurs à la cour, nous avons laissé la prédication, persuadés que nous servions plus utilement Notre-Seigneur au confessionnal qu'en chaire.

D'ici, plus rien à vous apprendre, si ce n'est que nous sommes sur le point de nous embarquer. En finissant, nous demanderons à Jésus-Christ Notre-Seigneur la grâce de nous revoir et réunir corporellement en l'autre vie. Je ne sais, en effet, si nous nous reverrons jamais en la vie présente : il y a

si loin de Rome aux Indes ; puis, la moisson des Indes est assez abondante pour qu'on n'aille point chercher de moisson ailleurs. Celui-là donc qui le premier arrivera au ciel, et là-haut *non invenerit fratrem quem in Domino diligit*, qu'il prie Jésus-Christ Notre-Seigneur de nous y réunir tous dans sa gloire.

De Lisbonne, 18 mars 1541.

FRANCISCO.

A cette lettre, François joignit une *hijuela*, moins communicable ; il l'adressait à ses très chers frères en Jésus-Christ, « Micer Jaio e Micer Lainez », sans négliger d'y parler à saint Ignace : il dit en substance :

J'écris à Pedro Codacio ce qu'il a à faire pour obtenir secours du Roi dans la construction de notre maison ; que certains cardinaux, amis et l'Ambassadeur, lui en écrivent ou du moins à Don Pedro Mascarenhas. Écrivez vous-même à Don Pedro ; vos lettres lui font plus de plaisir que je ne saurais dire ; il les garde avec soin et les relit souvent. Il est vôtre à tel point, que je me sens obligé d'être sien tant que je vivrai. Il serait bon, ce me semble, sauf meilleur avis, que vous écrivissiez au Roi pour le remercier du dessein qu'il a de vous bâtir un collège à Coïmbre ; cela servira à faire hâter la construction. On aime fort ici ces bons procédés (*aca, son mucho de cumplimientos*). Vu tout ce que Don Pedro a dit de vous au Roi, je sais que votre lettre lui fera plaisir. Je sais aussi que votre lettre passera sous bien des yeux.

Mansilhas n'a reçu aucun ordre sacré, et le bonhomme a plus de zèle, de bonté et de grande simplicité que de science. Je crains, si Dieu ne nous vient en aide, que nous n'ayons là-bas, aux Indes, embarras pour le faire ordonner. Il désire

fort avoir par votre moyen une dispense qui lui permette de se faire ordonner, *extra tempora, ad titulum voluntariæ paupertatis et sufficientissimæ simplicitatis*, de telle façon que sa grande bonté et sainte simplicité supplée à ce qui lui manque de doctrine.

François, d'une manière aimable, s'informe des dispositions spirituelles de quelques amis, à qui l'on voit que ces passages de la lettre ne manqueront pas d'être lus :

Maintenant que notre règle est approuvée, je voudrais savoir si tels et tels amis, zélés promoteurs de la Compagnie, se sont joints à nous ou le feront prochainement ; j'en connais qui auront peine à trouver la paix de l'âme s'ils ne la cherchent dans les travaux et les humiliations de notre genre de vie. Ceci n'est pas dit pour le seul Francisco Zapata, à l'exclusion du Licencié. Celui-ci aura beau aller et venir d'une grande maison à une autre, son cœur ne jouira pas du repos véritable.

Il a un mot pour le médecin de la maison :

Je tiens pour certain que le señor Doctor Lopez, s'il s'éloigne de nous, perdra son don de guérir (*dicha en curar*), à ne pouvoir plus secourir l'estomac du P. Iñigo.

Un mot pour le jeune parent de saint Ignace, qu'il avait vu arriver à Rome, en 1539 :

Je ne sais pourquoi je ne puis tirer de mon esprit la pensée de notre très cher frère Antoine Araoz, depuis que le Roi a décidé que certains d'entre nous partiraient et que d'autres

resteraient. Je crois qu'il nous viendra voir aux Indes avec une demi-douzaine de prêtres.

Il conclut :

Quand vous nous écrirez, parlez-nous de tous *nominatim*. Ce ne sera qu'une fois l'an ! De grâce donc, parlez-nous d'eux et longuement ; que nous ayons là de quoi lire huit jours. Nous ferons de même pour vous.

Au nom de tous vos frères d'ici, très affectionnés en Jésus-Christ,

FRANCISCO DE XABIER.

François ne partit pas sans être muni de pouvoirs très étendus ; on les trouve exposés dans quatre Brefs du pape Paul III, expédiés en divers mois et jours de l'année 1540 ; les premiers s'adressent, à la fois, à Simon Rodriguez et à François de Xavier, et cependant, comme si déjà l'on eût prévu que François n'aurait pas son ami pour compagnon dans l'Inde, un Bref de la première date, 27 juillet 1540, n'est que pour lui et l'institue nonce du Saint-Siège : « Paul III, à notre cher fils François de Xavier, de la Compagnie de Jésus, professeur de théologie et nonce du Saint-Siège apostolique ¹. »

Lorsque le temps du départ fut proche, raconte le P. Gonçalves, Jean III ordonna à Don Antonio de Ataïde, comte de Castanheira, de s'informer auprès de Maître François des choses qui lui seraient nécessaires pendant la traversée, et de les lui procurer. Tout ce que le comte put obtenir fut que le

1. Le texte intégral de ces Brefs est donné par Sébastien Gonçalves dans son *Hist. (ms.) de la Comp. de Jésus dans l'Inde*, chap. vii et viii.

Père acceptât, pour lui et ses compagnons, une soutane de laine grossière (*algumas cacheiras grossas*), afin de se protéger contre les froids du cap de Bonne-Espérance, et quelques livres pieux qu'on ne trouverait pas dans l'Inde. Il ne voulut aucune provision de bouche. Encore moins accepta-t-il un serviteur que lui offrit Don Antonio : « Il le faut pour votre dignité », lui disait le comte; vous ne pouvez pas laver votre linge, ni vous occuper du pot-au-feu. » A cela, d'un air modeste et grave, François répondit : « Señor, cette jalousie d'une prétendue dignité, ce zèle pour accomplir de prétendus devoirs a mis la chrétienté dans le déplorable état où nous la voyons. Pour moi, j'entends laver mon linge, m'occuper du pot-au-feu, et servir encore les autres ; à quoi j'espère ne perdre aucune autorité. »

Le comte demeura très frappé de ces paroles; souvent depuis il les rappela, et il disait encore : « Chargé d'approvisionner les gens qui, sur ces vaisseaux, étaient au service du Roi, j'eus fort à faire avec la plupart pour les empêcher de demander ou même de prendre plus qu'on ne leur voulait donner; et autant ou plus avec le P. Maître François, pour obtenir qu'il ne refusât pas absolument tout, et consentît à accepter du Roi quelque bagatelle. »

Tout cela, le P. Louis Gonçalves de Camara l'entendit, en 1550, de la bouche même du comte de Castanheira; et le P. François Anriquez, à qui le P. Gonçalves de Camara l'avait raconté, le rappelait, à son tour, aux Pères et Frères du collège de Coïmbre dans une lettre qu'il leur écrivit d'ici. C'était leur dire efficacement : Voilà ce que vous aurez à faire quand on vous enverra du Portugal dans l'Inde.

Le récit suivant est aussi du P. Sébastien Gonçalves :

Avant de s'embarquer, François alla recommander son

voyage à Notre-Dame, dans le sanctuaire qui lui est dédié sous le vocable de Notre-Dame de Nazareth. Proche de là, tandis que le Saint disait la messe, deux gentilshommes étaient à vider une querelle, l'épée à la main. Un des deux tomba gravement blessé, et des témoins coururent à la recherche d'un prêtre. On trouva François qui, la messe finie, se rendit auprès du blessé et le confessa ; mais quand il fallut obtenir du malheureux jeune homme qu'il pardonnât à son adversaire, tous les efforts de François furent inutiles. Le mourant allait jusqu'à répondre qu'il aimait mieux aller en enfer. François alors lui dit : « Mais ne pardonneriez-vous pas si Dieu vous accordait la vie ? » Le jeune homme demeura comme interdit à cette question, et répondit enfin que si Dieu lui donnait la vie, il pardonnerait. François se mit à prier, demandant à Dieu assurance de vie temporelle pour le blessé, afin que son âme ne pérît pas éternellement. Il se sentit exaucé et déclara au jeune homme qu'il ne mourrait pas de sa blessure. Tel fut l'accent du Saint, que le jeune homme n'en douta pas ; il pardonna, et guérit, en effet, comme le Saint le lui avait promis.

François, on l'a vu, pensait s'éloigner de Lisbonne avant la fin du mois de mars ; le départ n'eut lieu que le 7 avril, jeudi après le dimanche de la Passion : c'était le jour anniversaire de la naissance de François. Le Vice-roi, ami de l'apôtre, était Martin Alphonse de Sousa, et le vaisseau qui le portait s'appelait *le Saint-Jacques*.

Il est de tradition à Lisbonne que, sur la plage de Belen, François, près de s'embarquer, prêcha au peuple et aux nombreux gentilshommes qui l'avaient suivi. Les religieux du couvent de Torre de Belen

lui procurèrent, à cette fin, une chaire mobile, qui demeura ensuite vénérée dans leur église jusqu'à ce que, à la prière de Doña Catarina, fille de Jean IV, elle fut transférée dans la chapelle du palais de Bemposta.

L'ancien et beau tableau des *Adieux de François de Xavier à Lisbonne*, que possède l'Académie des sciences, achèverait, si les détails en sont historiques, de donner un caractère de singulière grandeur à la scène du départ de l'Apôtre des Indes.

II

SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

DANS L'INDE

CHAPITRE XI

OÙ FRANÇOIS DE XAVIER RACONTE SON VOYAGE DE
LISBONNE A GOA ET SES PREMIERS TRAVAUX EN
CETTE VILLE.

(Avril 1541-octobre 1542.)¹

I.

Apprenons d'abord de Sébastien Gonçalves ce qu'étaient les peuples que François de Xavier allait évangéliser :

Les Mores occupent une grande partie de l'Asie, et leur loi est tellement conforme aux appétits dépravés de la nature, qu'ils ont vite acquis empire sur les cœurs là où ils s'établissent; encore ajoutent-ils à cette action corruptrice la violence des armes. Quand les Portugais, à la fin du quinzième siècle, arrivèrent dans l'Inde, les Mores étaient maîtres de Aden, Fartaque, Ormuz, de la Perse, de la Carmanie; maîtres à Cambaye, dans le Décan, le Canara, le Malabar. De Goa à

1. *Documents et Sources*, t. I, ch. 25; t. II, ch. 20. — Quand la source d'une lettre du Saint n'est pas mentionnée, le lecteur peut conclure que la traduction en a été faite sur copie du texte original, contenue dans un ancien registre de *Lettres des Indes*, autrefois au collège des Jésuites de Lisbonne, aujourd'hui à la bibliothèque de *Ajuda*.

Cochin, il y avait plus de Mores qu'on n'en trouve sur toute la côte d'Afrique, de Ceuta à Alexandrie. Peu après notre arrivée dans l'Inde, les Mores conquièrent le royaume de Bengale. Ils avaient déjà celui de Malaca et aussi quelques îles des régions de Sumatra, Maluco, Java. Ils étaient, d'ailleurs, si bien pourvus d'artillerie, que la nôtre ne les étonna pas.

C'étaient et ce seront toujours, au temporel et au spirituel, nos grands ennemis. Un More me disait : « Trois choses nous empêcheront d'avoir la paix avec vous : la Croix, le vin et le porc. » La vérité est qu'ils n'en veulent qu'à la Croix; là, en effet, où ils peuvent s'emparer de nos biens, si le vin et le porc s'y trouvent, ils boivent le vin et mangent le porc, en dépit de leur loi. Outre la haine qu'ils ont pour tout chrétien, ils voient en nous des ennemis de leur commerce, et ils eurent peur de voir arrêté le courant de leurs fidèles vers La Mecque. J'ajoute que les Mores, quand on veut leur montrer la vérité par des arguments, ne donnent pas de raisons en réponse, vu qu'ils n'en ont pas : ils répondent avec la lance; leur prophète le leur a commandé, afin de les mieux enchaîner dans l'erreur.

Venaient ensuite les païens, à la conversion desquels s'oppose la difficulté de la corruption de leurs mœurs; un mot la résume : *omnis caro corruperat viam suam*.

Puis, les Juifs, à qui il est si difficile de persuader que le Messie est venu. Le Juif lettré vous oppose les Semaines de Daniel qui, à l'entendre, ne sont pas encore écoulées; et le Juif du peuple croit tout ce que le rabbin lui enseigne.

Puis, les anciens chrétiens du pays : ceux-là vous éconduisaient avec deux mots : « Nous sommes baptisés, et nous avons nos prêtres. »

Restaient les Portugais, qui n'avaient guère de chrétien que le nom, tant ils s'engouffrèrent, de bonne heure, dans les affaires d'argent et dans la mauvaise vie. »

Écoutons maintenant l'Apôtre des Indes :

De Mozambique, François écrivit à saint Ignace, le 1^{er} janvier 1542 :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

De Lisbonne, à mon départ, je vous écrivis tout ce qui s'y était fait. Nous partîmes le 7 avril 1541. J'eus le mal de mer pendant deux mois, et tous bien à souffrir, quarante jours durant, sur les côtes de Guinée, à cause de grands calmes ou de temps peu à souhait. Enfin, le Seigneur a bien voulu nous faire la si grande grâce de nous mener à une île, où nous sommes encore.

Sûr de vous réjouir *in Domino*, je vous dirai comment Dieu Notre-Seigneur a bien voulu nous employer au service de ses serviteurs. A peine débarqués, nous nous occupâmes auprès des pauvres malades de la flotte : je les confessai, les communiai, les aidai à bien mourir, usant des indulgences plénières que Sa Sainteté me concéda pour ces contrées. Quasi tous témoignaient grande joie de mourir ainsi assistés par un prêtre qui avait pouvoir de leur donner absolution plénière à leurs derniers moments. Micer Paul et Micer Mansilhas avaient soin du temporel ; notre logis était celui des pauvres. Nous nous employâmes ainsi, selon nos petits moyens, à procurer le bien temporel et spirituel de tous ; et quant au fruit, Dieu le sait, puisque c'est lui qui l'opère.

Ce nous est une consolation, et pas des moindres, de savoir le seigneur Gouverneur et tous les gentilshommes de la flotte bien persuadés que nos désirs sont très différents de ceux du monde et tendent à plaire, non pas aux hommes, mais à Dieu seul ; telle, en effet, était la nature des peines et des labeurs à embrasser, que, pour le monde entier, je n'aurais pas osé les affronter une journée seulement. Nous rendons grâces à

Dieu de nous avoir donné et la vue de notre infirmité, et la force de remplir notre devoir.

Le seigneur Gouverneur ne cesse de me dire l'espérance qu'il a en Dieu Notre-Seigneur de voir se convertir beaucoup de chrétiens là où il nous enverra. N'oubliez donc pas, de grâce, nous vous en supplions tous, de nous recommander spécialement à Dieu dans vos oraisons et saints Sacrifices, puisque vous nous connaissez et savez que nous sommes métal de si bas aloi.

Là est une des sources de notre plus sensible consolation, et ce qui nous fait espérer toujours davantage que Dieu Notre-Seigneur nous viendra en aide. Nous le voyons, des choses requises pour notre emploi de prédicateurs de la Foi de Jésus-Christ, aucune qui ne nous manque; mais, comme nous ne poursuivons dans nos œuvres que le seul service de Dieu Notre-Seigneur, nous avons toujours en Lui plus de confiance, espérant que pour son service et sa gloire il nous donnera abondamment, l'heure venue, tout ce qui sera nécessaire.

S'il se trouve, là-bas, des personnes très désireuses de servir Dieu Notre-Seigneur, envoyez-en quelques-unes en Portugal, d'où il leur sera facile de venir aux Indes avec la flotte qui fait, tous les ans, la traversée. Le bien qui se fera sera grand.

En mer, jusqu'à Mozambique, j'ai prêché tous les dimanches. Ici, je l'ai fait toutes les fois que j'ai pu. Le seigneur Gouverneur se montre si bien disposé, si affectionné à notre égard, il nous aime à tel point, qu'il nous donnera tout l'appui désirable dans nos œuvres pour le service de Dieu Notre-Seigneur; nous y pouvons absolument compter.

Je désirerais fort pouvoir écrire plus longuement; mon mal, pour le moment, ne me le permet pas. On m'a saigné, aujourd'hui, pour la septième fois; je me sens peu dispos.

Dieu soit loué. A tous nos amis et connaissances, mes souvenirs affectueux, je vous prie.

De Mozambique, le 1^{er} jour de janvier 1542.

FRANCISCO.

Au procès de canonisation, on trouve quelques détails de plus sur le séjour du Saint à Mozambique :

Dans le vaisseau qui l'amena de Portugal avec ses compagnons, Maître François fit grand bien tant que dura la traversée : il ne se donna aucun repos. Aussi tous le considéraient comme un saint.

A Mozambique, il fit de même; et l'on admira comment, malgré la gravité des maladies qui sévirent parmi les gens de la flotte, et en mer et au Mozambique, il ne mourut que quarante ou quarante et un hommes.

Pendant les divagations que lui occasionnèrent la fièvre, à Mozambique, on observa que toutes ses facultés rentraient dans l'ordre, dès qu'on lui parlait de choses spirituelles : il ne divaguait que pour les autres.

Les médecins, de bonne heure, le prièrent d'interrompre son travail auprès des autres malades. Il leur répondit : « Cette nuit prochaine, j'ai à m'occuper d'un frère (*irmao*) qui est un peu dévoyé (*desencaminhado*) : cela fait, je me reposerai. » Ce frère était un matelot, dont on désespérait depuis plusieurs jours, et à qui la fièvre ne laissait pas un moment lucide. Le lendemain matin, tous les malades vus, un médecin entra dans la *casinha* du Père pour le visiter : il trouva le matelot dans le lit de maître François, un pauvre lit de camp, fait de cordages entrelacés, sans autre garniture qu'un vieux drap en lambeaux (*um pedaço de panho velho*) et un oreiller (*almofada*) : rien de plus. Le long du lit où

reposait le matelot, était un affut de faucon (fauconneau : *repaïro de falcdo*), et sur le bois nu de l'affut, près du chevet du lit, Maître François était assis, causant avec le matelot. Ce pauvre malade, jusque-là dans le délire, avait recouvré le plein usage de sa raison, dès qu'on l'eut étendu sur le lit de Maître François. Il se confessa, reçut le très saint Sacrement et, le même jour, sur le soir, il mourut. Maître François eut grande joie de cette fin. Du reste, on le voyait toujours content, et, quelque grandes quelles fussent, les souffrances n'altéraient pas sa joie.

Il se reposa quelques jours et, à peine convalescent, il reprit ses travaux.

Tandis que François et ses compagnons poursuivaient leur traversée vers l'Inde, de pieux personnages, qui ne les connaissaient pas et ignoraient leur prochaine arrivée, leur préparaient, sans le savoir, un logement à Goa. Écoutons le Père Sébastien Gonçalves, qui vécut à Goa dès l'année 1593 :

Le roi Jean avait envoyé à Goa, en 1538, à titre de théologien-prédicateur salarié, pour y prêcher aux Portugais et aider à la conversion des Indiens, un pieux prêtre, précédemment religieux de Saint-François, mais délié de ses vœux par Bref apostolique : il s'appelait maître Diogo de Borba. Il disait plus tard à François de Xavier : « Les majordomes de Sainte-Foi ont fait la maison que je vois maintenant maison de la Compagnie de Jésus. Dieu nous excitait à la fonder, tandis qu'à Rome vous travailliez à fonder la Compagnie et qu'on vous nommait, avec maître Simon, pour venir dans l'Inde. Il semble aussi que Dieu fit hiverner vos deux compagnons à Mozambique, afin que, en arrivant, ils trouvassent la maison prête à les recevoir. »

Mû d'un saint zèle, Diogo de Borba dit, un jour, en chaire : « Nous ferons un registre où seront inscrits tous ceux qui voudront aider les nouveaux convertis en se constituant leurs *parrains*, afin que les gentils, voyant comment on leur fait honneur et comment on les protège, soient plus excités à demander le saint baptême. »

Maître Diogo et d'autres, en particulier le bachelier Miguel Vaz, vicaire-général de l'évêque Fray Juan de Albuquerque, Pedro Fernandez, auditeur général (*ouvidor geral*), et Cosme Anes, notaire de la Matricule (*escrivão da Matricula*), conférèrent pour organiser l'œuvre. Ils arrêterent d'en parler à l'évêque et au docteur Fernando Rodriguez de Castello-branco, Inspecteur du Domaine (*Veador de Fazenda*) et gouverneur de l'Inde, en l'absence de Don Estevão da Gama, qui était allé au détroit. Ils désiraient que la confrérie eût le titre de Santa-Fé et fût sous le patronage de saint Paul, docteur des gentils. Le dessein eut l'approbation de tous.

Le 24 avril 1541, dimanche de Quasimodo, dans l'église de Notre-Dame *da Luz*, en présence de l'évêque, du *Veador de fazenda*, de la noblesse et du peuple, Diogo de Borba fit un sermon sur la conversion de saint Paul, et invita tout le monde à contribuer à l'œuvre, de leurs aumônes. Dans l'église Notre-Dame *da Luz*, un nommé Anrique de Meneses avait fondé une chapelle, qui existe encore, sous le vocable de la conversion de saint Paul : c'est celle du côté de l'épître. La fondation est d'une messe quotidienne. Quant à l'église même, elle est paroisse des chrétiens du pays.

On s'empressa de nommer quatre majordomes pour recueillir les offrandes : on choisit, entre les plus honorables, deux Portugais et deux chrétiens du pays. On devait y joindre deux protecteurs, qui seraient des plus puissants, comme l'*Ouvidor geral*, ou l'*Ouvidor* de Goa, ou le *Provedor*

mayor des défunts, etc. Le notaire de la Confrérie serait aussi un personnage principal.

Les majordomes auraient de fort importantes charges : ils devraient travailler à empêcher la construction ou le relèvement des pagodes ; faire châtier les brahmes qui injurieraient les chrétiens ; réprimer les scandales, l'inconduite des anciens chrétiens, qui détourneraient les païens du christianisme ; obliger les païens à entretenir leurs parents devenus chrétiens ; favoriser ces chrétiens dans leurs demandes et supplices ; leur venir en aide dans leurs nécessités spirituelles et corporelles ; faire dire des messes pour les membres défunts de leurs familles ; adopter leurs orphelins ; procurer des offices aux chrétiens et en exclure les païens ; alléger les impôts des premiers et alourdir ceux des autres. La fête de la Confrérie serait le 25 janvier, conversion de saint Paul.

Bientôt les fondateurs, considérant que leur œuvre n'atteignait que l'île de Goa et le voisinage, alors qu'il y avait les mêmes nécessités à Ceylan, à Malaca, à Maluco, où les prêtres manquaient pour administrer les sacrements aux nouveaux convertis et en convertir d'autres, décidèrent que l'on fonderait un collège pareil à celui que le *capitan* Antonio Galvan avait fait à la forteresse de Ternate, avec si grand profit pour les îles *Molucas*. On y élèverait des garçons de diverses nations, Canaras, Paravas, Malayos, Chris, Bengalas, Chingalas, Pegus de Siam, Guzarâtes, Abexins, Cafres de Sofola et Mozambique et de l'île Saint-Laurent, et d'autres pays. On n'en recevrait que de treize ans et au-dessus. Deux religieux auraient soin d'eux et leur enseigneraient la grammaire, les cas de conscience, et, par-dessus tout, les formeraient aux bonnes mœurs et aux ministères de notre sainte Foi. On y donnerait les saints Ordres à ceux qui les désiraient et auraient les qualités requises. On résolut enfin de tout soumettre au gouverneur Estevao da Gama, dès son

retour. Le docteur de Castellobranco, en attendant, appliqua à l'œuvre la rente des pagodes de l'île, savoir, deux mille trangasbraças, qui font six cents xerafis (300 *reis* le *xerafim*), pour l'entretien de trente écoliers, la réparation de quelques ermitages et la construction du collège.

L'évêque approuva tout. Il permit de bâtir le collège proche de l'église de Notre-Dame-da-Luz, siège de la Confrérie. Là les écoliers assisteraient aux divins offices ¹.

Mais les majordomes n'acceptèrent pas cette décision. Le site ne leur parut pas à propos, et l'honneur de la Confrérie exigeait plus d'indépendance. Ils proposèrent de bâtir dans la rue dite *Carreiros dos Cavallos*. On fut vite d'accord. Deux Pères de Saint-François seraient chargés de la direction spirituelle et des classes.

A cet endroit du compromis, à la marge, Cosme Anes écrivit depuis : « On n'a jamais exécuté cette clause et on ne le devra jamais faire, parce que les intentions des fondateurs sur ce point ont changé. On détermina, comme chose plus convenable et à propos, que le soin de l'administration et de l'enseignement dans cette maison serait confié aux reli-

1. Le 10 janvier 1537, Jean III demanda l'évêché de Goa pour Fray Juan de Albuquerque. Son ambassadeur à Rome (Pedro de Sousa de Tavora) lui écrit, le 12 avril, en lui annonçant la nomination : « Quand je lui parlai de « Fray Juan Albuquerque, le Pape se troubla un peu, parce qu'il a, plus « d'une fois, dit au cardinal Santiquatro de vous écrire que vous ne deviez « pas présenter des *Frades* pour des évêchés, ayant des *Clerigos* pour cela. » J'ai répondu que cet évêché étant si loin, on aurait peine à trouver un *Clerigo*, ayant les qualités requises, qui consentit à y aller. Le cardinal Santiquatro a ajouté : « Saint-Père, ces *Frades*, qui ont déjà renoncé au monde « pour l'amour de Dieu, c'est peu que, pour l'amour de Lui, ils renoncent « aussi à leur pays; et celui-ci, qui est d'ailleurs capable, ira résider. » Le Pape a été très content d'apprendre que Votre Altesse veut le faire partir sans retard, et que lui n'a pas d'ambition, qu'il ne désire pas les honneurs, les dignités... (Torre-do-Tomb., *Corp. diplom.*, t. III.)

Fray Juan était Castillan d'origine, entré dans l'ordre de Saint-François en Portugal. (Sousa, I, p. 26.)

gieux de l'Ordre apostolique de Jésus (*da Ordem apostolica de Jesu*), comme on fait maintenant; et on devra le faire toujours. En foi de quoi, nous signons ici. »

L'accord relatif à la translation de l'œuvre de Notre-Dame-da-Luz à *Carreiro dos Caballos* est daté du 10 novembre 1541. La confirmation du gouverneur Estevao da Gama est du même jour.

Ainsi parle le Père Gonçalves.

Un mois plus tard, le 24 décembre 1541, François, déjà arrivé à Mozambique, les majordomes de la confrérie *da Converçao da Fé* écrivent au Roi :

... Entre autres choses qui se sont établies ici pour le service de Dieu, et desquelles on attend de grands biens et de vraies merveilles de propagation de la Foi et de conversion des infidèles dans ces contrées, — fin pour laquelle V. A. en a ordonné la découverte et y appuie tout bien, — est la confrérie *de la Conversion à la Foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, fondée en cette ville de Goa, la présente année 1541. Les commencements sont petits, et rien n'était encore écrit; les fruits cependant que l'on a déjà recueillis en garantissent de meilleurs. Et c'est pour cela que nous adressons à V. A. copie du compromis récemment accordé et écrit, etc.

On demande approbation royale; on désire obtenir du Pape des indulgences, etc.

La lettre porte les signatures de Miguel Vaz, de Cosme Anes et de cinq autres ¹.

1. *Torr. do T.*, corp. chron., P. I, m. 71, d. 31. — Sébastien Gonçalves donne de longs et intéressants détails sur le collège Sainte-Foi depuis sa fondation jusqu'au temps où lui-même y vécut dès la fin du seizième siècle. Nous noterons seulement avec lui que le collège ne fut

II.

De Goa, le 20 septembre 1542, François écrit encore à saint Ignace et aux Pères de Rome, et il leur dit avec plus de détail tout ce qui s'est passé depuis le départ de Lisbonne jusqu'au jour présent. Nous n'omettrons que des faits peu notables :

Partis de Lisbonne le 7 avril 1541, nous ne sommes arrivés à Goa que le 6 mai 1542 : nous avons mis plus d'un an à faire un voyage qui ordinairement se fait en six mois ¹. Nous étions sur le vaisseau du Gouverneur, qui nous a toujours bien honorablement traités, et il y a eu sermon tous les dimanches. Je demeure très obligé à Notre-Seigneur de m'avoir fait la grâce de rencontrer, en traversant le royaume des poissons, tant d'hommes à qui j'ai pu prêcher la vérité divine et admi-

maison de la Compagnie qu'à dater de la mort de Diogo de Borba, en 1548. Jusque-là, les Pères n'y eurent que le titre et la fonction d'*auxiliaires* pour l'enseignement et la direction des écoliers. Les Pères et Frères qui venaient de Portugal y étaient sans doute accueillis, logés, entretenus, mais par la charité des majordomes. François n'y logea, pour la première fois, qu'au mois de décembre 1543. Diogo l'y contraignit; mais François rejeta l'offre qui lui était faite de diriger la maison; ce fut le P. Antonio Gomez qui l'accepta en 1548.

1. A la veille de l'arrivée de François à Goa, on était, à Lisbonne et ailleurs, impatients d'avoir de ses nouvelles. De Lisbonne, l'étudiant Martin Pezano écrivait à saint Ignace : « Nous ne pourrons avoir aucune nouvelle « de Maître François avant le mois d'août 1542; aussitôt que nous en aurons, vous serez averti » (*Epist. mixt.*, I, p. 93). On comptait sans l'arrêt forcé à Mozambique, qui doubla et au delà le temps du voyage. Pezano ajoute : « Quant à vos lettres, elles sont parties pour l'Inde. » Si donc François, plus d'une fois, eut à gémir de ne rien recevoir de son bien-aimé Père Ignace et de ses frères, ce ne fut pas que l'on négligeât de lui écrire. Beaucoup de lettres se perdaient.

nistrer le sacrement de pénitence; remède spirituel aussi nécessaire en mer que sur terre.

Nous avons hiverné six mois dans l'île de Mozambique, avec la multitude qui remplissait nos cinq grands vaisseaux. L'île a deux groupes d'habitations : un où habitent des mahométans amis, et l'autre muni de forteresse pour les Portugais. Nous avons eu bien des malades durant l'hivernage : il en est mort quatre-vingts. Nous les avons toujours assistés à l'hôpital. Paul et Mansilhas avaient soin spécial des corps et je m'occupais aussi des âmes; je confessais et donnais la communion incessamment, sans cependant pouvoir tout seul suffire à l'ouvrage. Le dimanche, sermon, auquel le Gouverneur se trouvait. Souvent, j'avais à confesser hors de l'hôpital; le travail ne nous a donc pas manqué.

Le Gouverneur cependant, malade lui-même, avait hâte d'arriver à Goa, qui est à neuf cents lieues de Mozambique. Il décida que Paul et Mansilhas resteraient avec les malades et que je partirais avec lui; eux devaient quitter Mozambique au mois de septembre : je les attends d'un jour à l'autre.

Goa est une belle ville, peuplée de chrétiens; elle a une magnifique cathédrale et beaucoup d'autres églises, et un couvent de Franciscains. Les chanoines de la cathédrale et les religieux du couvent sont nombreux. Béni soit Dieu que le nom de Jésus-Christ soit ainsi glorifié sur une terre si lointaine et au milieu des infidèles.

La traversée de Mozambique à Goa a été de deux mois et un peu plus. Nous nous sommes arrêtés quelques jours seulement à Mélinde, ville maritime de mahométans amis. Il y a un cimetière pour les marchands portugais, avec des croix sur les tombes, et une autre grande croix de pierre a été dressée, proche de la ville, par les Portugais. Je ne saurais dire la joie que j'ai ressentie en voyant la croix triompher ainsi sur un sol des mahométans. Nous avons eu un mort sur le vaisseau :

nous lui avons fait, à Mélinde, de solennelles obsèques, qui ont excité l'admiration de ces infidèles...

De Mélinde, nous passâmes à l'île de Socotora : elle est habitée par des chrétiens ; mais ils ne le sont que de nom. Ils honorent grandement saint Thomas, apôtre, et se glorifient de descendre de ceux que l'Apôtre fit chrétiens ; et cependant les *Cacizes*, comme ils disent, gens qui leur tiennent lieu de prêtres, non seulement ne baptisent pas, mais ignorent même l'existence du baptême. Ils ne savent pas plus que les autres écrire ou lire ; ils n'ont même aucun livre. Je baptisai beaucoup d'enfants à Socotora, ce que les parents agréèrent de très bon cœur. Ils me suppliaient de demeurer avec eux, et je priai de mon côté le seigneur Gouverneur de me le permettre ; mais l'île étant exposée aux incursions des mahométans, il ne le voulut pas, et il m'assura que j'aurais ailleurs des chrétiens à qui mon secours et mes soins seraient autant ou plus nécessaires qu'aux habitants de Socotora.

Entre les enfants que je voulais baptiser s'en trouvèrent deux qui étaient, à mon insu, fils d'une mahométane ; quand vint leur tour, ils s'enfuirent vers leur mère et se plaignirent à elle que j'eusse voulu les baptiser, et cette femme vint m'en faire des reproches. A quoi les chrétiens de Socotora répondirent en criant : « Ils sont indignes d'un si grand bien, et nous ne souffririons pas qu'un seul mahométan se fit chrétien ! » C'est à ce point qu'ils les haïssent.

Partis de Mozambique à la fin de février, nous arrivâmes, comme je l'ai dit, à Goa le 6 mai. Les cinq navires demeurés à Mozambique en partirent au mois de mars : quatre arrivèrent ; un, le plus grand et chargé de riches marchandises, périt ; l'équipage seul échappa.

A Goa, je suis logé à l'hôpital : j'y administre les sacrements de pénitence et d'eucharistie aux malades ; puis, au dehors, si grand est le nombre de ceux qui demandent à se

confesser que, fussé-je en dix endroits à la fois, les pénitents ne me manqueraient jamais.

Jusqu'à ces derniers jours, je me mettais à confesser, de bon matin, après les soins donnés aux malades; après midi, j'allais aux prisons entendre les confessions générales des prisonniers, après leur avoir enseigné la méthode¹; cela fait, je me rendais à la chapelle de Notre-Dame, proche de l'hôpital, et j'y enseignais les prières, le *Credo*, les commandements aux enfants : ils étaient souvent plus de trois cents. L'évêque a depuis étendu cet exercice à toutes les églises, où il se fait avec grand fruit et à la satisfaction de tout le monde.

Tant que j'ai vécu proche de la chapelle de Notre-Dame, j'y faisais, le matin des dimanches et fêtes, une instruction au peuple; dans l'après-dîner, j'y expliquais les articles du Symbole aux indigènes : la chapelle ne pouvait contenir la foule qui s'y rendait : je leur enseignais aussi les prières. Je disais, ces jours-là, la messe à l'hôpital des lépreux, qui est hors la ville; je les confessais et les communiais. Aucun, là, qui n'ait communie, et ils se sont bien affectionnés à moi dès le premier jour.

Le Gouverneur m'envoie maintenant en un pays où il y a espérance de faire beaucoup de chrétiens. J'amène avec moi trois clercs indigènes : deux sont sous-diacres; l'autre est dans les ordres mineurs; ils parlent la langue du pays, et assez bien le portugais. Dès que Paul et Mansilhas arriveront, le Gouverneur me les enverra. On appelle ce pays le Cap de Comorin : il est à deux cents lieues d'ici. Dieu veuille, à votre

1. Ici, Gonçalves note : « Cette façon d'agir plut tant au Gouverneur que « lui aussi, chaque semaine, allait une fois à l'hôpital et une fois au *Tronco*; « et Jean de Castro, après lui, fit de même par mandement du Roi, qui avait « fort approuvé la pratique de Martin de Sousa. »

Le *Tronco* était la principale prison de Goa, proche du palais du vice-roi. L'Inquisiteur et l'Evêque avaient aussi chacun une prison pour les délinquants relevant de leur juridiction respective.

prière, oublier mes péchés et me donner la grâce d'y faire du bien.

Je pars content : fatigues d'une longue navigation, prendre sur soi les péchés d'autrui quand on a bien assez du poids des siens propres, séjourner au milieu des païens, subir les ardeurs d'un soleil brûlant, et tout cela pour Dieu, voilà sûrement de grandes consolations, matière de joies célestes ; car enfin la vie bienheureuse pour les amis de la croix de Jésus-Christ c'est, ce me semble, une vie semée de telles croix. Fuir la Croix ou ne la point trouver, c'est pour eux une mort. Qui a une fois goûté Jésus-Christ ne saurait plus durement mourir que de vivre sans lui ou de s'éloigner de lui pour suivre ses passions. Non, non, croyez-moi, pas de croix qui se puisse comparer à celle-là ; et, au contraire, quel bonheur égal à celui de vivre en mourant chaque jour, en rompant nos volontés pour chercher et trouver *non quæ nostra sunt, sed quæ Jesu Christi?*

Je vous en prie et supplie, pour l'amour de Dieu, mes très chers frères, parlez-moi dans vos lettres de tous ceux de la Compagnie. Je n'espère plus les revoir *facie ad faciem* en ce monde ; que je les puisse donc voir, *per ænigma*, dans vos lettres. Ne me frustrez pas de ce bien, quoique j'en sois indigne. Dieu vous a fait tels, que je suis en droit d'attendre et de recevoir de vous grande consolation.

Comment procéder avec les païens et les mahométans auxquels on m'envoie : c'est vous que je prie de me le faire savoir pour l'amour de Jésus-Christ. J'ai cette confiance que Dieu Notre-Seigneur me tracera par vous une voie facile par où je les ramènerai à la foi chrétienne. En attendant, je me tromperai ; mais vos lettres, vos instructions me feront voir mes fautes, et j'espère les corriger ensuite. Jusque-là, j'espère aussi que les mérites et prières de la sainte Église et de tous ses membres vivants, desquels vous êtes, inclineront Jésus-Christ

Notre-Seigneur à user de moi, tout méchant serviteur que je suis, pour semer son Évangile sur cette terre infidèle. Il y aura là sujet de confusion pour ceux qui sont capables de grandes choses, et encouragement pour les autres. J'en suis témoin oculaire; il y a ici grande pénurie d'ouvriers : avec quelle joie je me ferais le serviteur de ceux qui y viendraient travailler à la vigne du Seigneur !

Je m'arrête, priant Dieu de vouloir bien, par son infinie miséricorde, nous réunir un jour dans le ciel et nous donner, durant la vie présente, la grâce et la force de nous conformer en toutes choses à sa divine volonté.

Votre inutile frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

Le même jour, 20 septembre, François écrit à saint Ignace seul; il lui dit, en substance :

On vient de fonder ici un collège : rien de plus nécessaire. Le Gouverneur favorise cette œuvre de tout son pouvoir : l'église sera fort belle, on l'inaugurera l'été prochain; elle a deux fois la grandeur de l'église du collège de Sorbonne. Le collège a du revenu pour cent écoliers, et l'on pense que ce revenu ira croissant. A voir les commencements, j'augure que, d'ici à six ans, le collège aura trois cents élèves de diverses nations et langues. Le Gouverneur, dès qu'il sera dégagé de ses expéditions contre les païens, se charge d'avancer les constructions : il attend de pareilles œuvres la bénédiction de Dieu sur ses armes. Je vous supplie, pour l'amour de Jésus-Christ et sa gloire, de recommander à Dieu dans vos prières Martin de Sousa et de faire que tous ceux de la Compagnie prient, afin qu'il ait d'En-Haut la sagesse et la force requises au bon gouvernement de ces immenses pays de l'Inde, et que *sic transeat per bona temporalia ut non amittat æterna*. Il me

semble que c'est là me recommander moi-même à vous, car les qualites et mérites de Martin de Sousa m'ont tout entier conquis, et si (ce qu'à Dieu ne plaise) j'oubliais jamais ce que je lui dois, je me croirais digne des plus grands châtimens. Il écrit au Roi d'agir auprès du Souverain-Pontife pour que des hommes de la Compagnie viennent promouvoir cette œuvre. Le collège est dit par quelques-uns : *De la conversion de saint Paul*; par d'autres : *De la sainte Foi* : ce dernier titre, à mon avis, lui convient mieux, vu son objet. Je ne saurais exprimer à quel point le Gouverneur estime l'Institut de la Compagnie et quel est son zèle pour le collège. Il dit : « A moi de le bâtir, au P. Ignace de nous donner des hommes de la Compagnie, excellents maîtres de ces enfants qui, bien instruits, iront ensuite répandre la bonne doctrine dans leurs divers pays.

Le Gouverneur désire vivement que l'autel principal de l'église du collège soit *privilegié*, et que, dans le diplôme de concession de cette faveur, il y soit mis deux conditions : la première, que le prêtre célèbre gratis, et la seconde, que ceux qui font célébrer la messe pour le défunt à délivrer du Purgatoire se confessent et communient.

Un Franciscain, Diogo de Borba, instruit, en ce moment, soixante de ces enfants indigènes : ils passeront au collège, l'été prochain. La plupart savent lire ; plusieurs écrivent et sont assez prêts à étudier la grammaire.

Le Gouverneur désire obtenir de vous un Père capable de prêcher et aussi d'exposer aux prêtres l'Écriture sainte et la doctrine des sacrements : tels, en effet, viennent ici sans grande instruction. Le Père les exhorterait en même temps à bien vivre, et cela, plus par ses exemples que par des paroles. Les autres Pères envoyés, il les souhaite aptes à entendre les confessions, à administrer les sacrements et travailler auprès des païens de l'île de Goa : il attend donc trois prêtres et un

professeur de belles-lettres; je crois même qu'il écrit au Roi d'en demander quatre au Souverain-Pontife. Il joint à cela la demande des indulgences dont j'insère le catalogue dans la présente lettre : les Pères qui viendront pourraient en apporter les Brefs, et il en résultera un grand bien. Je n'ai pas vu de peuple qui, plus que les Portugais, apprécie ces faveurs romaines; elles attireront ici bien des âmes à la fréquentation des sacrements.

Le Gouverneur, je crois, vous écrit; sans vous avoir jamais vu, il vous aime beaucoup. Répondez-lui, je vous prie, et envoyez-lui deux chapelets indulgenciés, un pour lui, l'autre pour sa femme : il estimera fort ce don, et à cause des indulgences, et parce qu'il lui viendra de vous. Il désire aussi que vous lui obteniez du Souverain-Pontife, pour lui, sa femme et ses enfants, la grâce de gagner, chaque fois qu'ils se confesseront et communieront, les indulgences des *sept stations* de Rome. Lui obtenir ces choses, ce sera vous l'obliger beaucoup et lui persuader que j'ai auprès de vous quelque pouvoir.

Je finis, priant Jésus-Christ Notre-Seigneur de vouloir bien, par son infinie miséricorde, nous réunir au ciel après nous avoir unis sur la terre.

Votre fils en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

Le Gouverneur sollicitait des faveurs qu'il est utile de résumer, d'après le catalogue commenté que François en donne :

La première est une indulgence plénière pour le jour de la fête de saint Thomas. Le carême, aux Indes, quels qu'en soient le point de départ et la limite (de la mi-février au 25 avril), est toujours dans la saison d'été : il est donc alors difficile d'avoir les

gens pour le devoir pascal ; la Saint-Thomas serait occasion de le faire remplir à ceux qui l'auraient négligé au temps du carême.

Indulgence plénière dans les hôpitaux, aux malades et à ceux qui les servent, chaque fois qu'ils communieront et, de plus, à l'heure de la mort : ce sera promouvoir la fréquente communion des malades et encourager les autres à les servir.

Indulgence plénière en chacun des jours où l'on célébrera la fête solennelle des divers sanctuaires de Notre-Dame vénérés dans l'île. La condition sera de visiter ces sanctuaires après avoir communiqué. Ces fêtes rendront plus facile l'accomplissement du devoir pascal et seront pour plusieurs occasion de communier fréquemment.

Il y a, à Goa et dans tous les centres portugais de l'Inde, des groupes de pieux fidèles qui se dévouent à l'assistance des pauvres indigènes, chrétiens anciens ou nouveaux. Ce sera les encourager que leur obtenir, et à leurs femmes, indulgence plénière à chaque communion et à l'heure de la mort. On donne à ces pieux et charitables associés le nom de *Confrères de la Miséricorde*.

Les Portugais ont sur le littoral des résidences, appelées *forteresses*, où ils vivent en famille, et ces forteresses sont très éloignées de Goa : Moluco (Ter-nate, dans la Moluque, de ce nom) est à mille lieues ; Malaca, à cinq cents lieues ; Ormuz, à quatre cents lieues ; Diu, à trois cents lieues ; Mozambique, à neuf cents lieues ; Sofala, à douze cents. Dans chacune de ces forteresses, l'évêque de Goa a un vicaire ; le Pape

sera prié d'autoriser l'Evêque à déléguer ses vicaires pour y donner la confirmation.

Du cap de Comorin partent les montagnes de Gate, qui traversent toute l'Inde, du sud au nord, et en divisent les climats, de telle sorte qu'il y a, en même temps, durant six mois, l'été sur un versant et l'hiver (ou saison des pluies et tempêtes) sur l'autre ; la période mitoyenne est celle des mois de juin et juillet : alors, la chaleur, d'un côté, n'est pas excessive, et, de l'autre, l'état de la mer ne permet pas de beaucoup naviguer ; pour ces deux raisons, un grand nombre qui la violent observeraient la loi du jeûne, si le Souverain-Pontife transférerait le carême à la période de juin et juillet.

Telles étaient les faveurs que Martin de Sousa faisait solliciter à Rome.

Avant d'accompagner François à Comorin, nous noterons ici, avec Sébastien Gonçalves, que le Saint ne dit pas tout le bien qui fut opéré à Goa, par son ministère, de mai à octobre 1542 :

A peine débarqué, il conquérait par son humilité le cœur de l'Evêque : agenouillé aux pieds de Fray Juan de Albuquerque, François lui remit le Bref qui l'instituait Nonce du Pape et lui en conférait les pouvoirs : « J'en userai, dit-il, quand et comme il plaira à V. S., pas davantage. » A quoi l'Evêque répondit : « Usez de tous les pouvoirs que vous a donnés Sa Sainteté. »

A l'hôpital de Goa comme à Mozambique, François s'étendait, la nuit, proche du malade le plus en danger, afin de lui venir plus promptement en aide. Il allait, le jour, de porte en porte, mendiant pour les prisonniers, les lépreux,

les pauvres, et il remédia à beaucoup de misères, car les riches ne manquaient pas, et François, de bonne heure, se concilia leur amitié. Il leur disait : « Faisons l'aumône : ce sera l'expiation de nos péchés ; » et cette exhortation indirecte à la pénitence servit beaucoup à préparer le retour des pécheurs à Dieu. Le mal, à Goa, était extrême. De là, quelqu'un, au commencement de l'année 1542, avait écrit au Roi : « Quel besoin de réforme... ! Qui se confesserait, à Goa, hors le temps de carême serait qualifié d'hypocrite ; les chefs de maison déshonorent leurs esclaves ; ils vendent à d'autres l'honneur de celles qu'ils n'ont pas déshonorées eux-mêmes ; pas de crime qui soit puni, quelque établi qu'il soit en justice, si l'on possède assez d'argent pour payer l'impunité. Mores et païens n'ont qu'à donner de l'or, et il leur est permis d'opprimer, à leur guise, même les nouveaux chrétiens. A ceux-ci, aucune faveur ; aux riches infidèles les plus importantes charges. Aussi, les bonnes âmes qui voudraient embrasser le christianisme en sont-elles détournées, et par le spectacle de la scandaleuse vie des Portugais, et par la défaveur à laquelle semblent condamnés les nouveaux chrétiens... » Or, avant la fin de cette année même 1542, bien que le mal y fût grand encore, Goa paraissait bien changé, grâce au zèle de François. Déjà même, bon nombre d'âmes y marchaient dans une voie de perfection, et François les y soutenait en les exerçant à méditer, suivant la méthode que saint Ignace appelle *le premier mode d'oraison*, qui consiste à s'examiner sur les commandements de Dieu, les commandements de l'Eglise, etc.

Tout dans la conduite de Maître François édifiait ; en particulier, son mépris pour la mondanité. En arrivant, il pria le majordome de l'hôpital de lui faire aumône d'une soutane sans manches (*loba*), pareille à celle des prêtres du pays : on lui en offrit une de camelot assez grossier ; il la trouva trop

belle, et ne l'accepta pas, bien qu'on lui dit que les prêtres n'en portaient pas d'étoffe moins bonne. On lui en fit donc tailler une de *teada* noire : la *teada* est une étoffe de pur fil de coton. Cette simple *loba*, sans ceinture (*solta*), fut longtemps le vêtement de nos premiers Pères de l'Inde. Quand les clercs du pays prirent la soutane d'Europe (*roupeta*) et le manteau, nous fîmes comme eux, suivant les Constitutions.

Maître François mendiait ainsi une chemise, des souliers, etc., quand ce qu'il portait ne pouvait absolument plus servir. Le majordome, voyant sa chaussure toute rompue, lui offrit des souliers neufs. Il répondit : « Attendons, ceux-ci peuvent encore servir. » Une *loba* de coton était vite usée; à regret Maître François abandonnait la vieille. Un de ses dévots, François Payva, racontait que, pour lui tirer la première, il fallut la lui dérober et laisser dans sa chambre la neuve qui la devait remplacer. François la mit, sans remarquer le changement, et, le jour même, invité chez Peyva, avec d'autres amis, informés du tour qu'on lui avait joué, il entendit les convives lui faire compliment sur sa belle soutane (*agabar o saio*) et demander de qui lui venait ce cadeau. Maître François palpa la soutane et demeura un bon moment troublé, interdit (*sobresaltado*), comme s'il eût été pris en flagrant délit de vol.

Le grand labeur de Maître François, durant ces premiers mois, fut l'enseignement de la doctrine chrétienne. Il allait par les rues, une clochette en main, criant : « *Fieis christaos, amigos de Jesu Christo, mandai vossos filhos e filhas, escravos e escravas a santa doutrina, por amor de Deos!* » A cet appel, accourait une multitude de gens de toute condition : il les rangeait en files et les menait à l'église dite du Rosaire. Là, tout ce qu'il faisait ravissait les auditeurs et spectateurs : élevait-il les yeux au ciel, il y élevait les âmes. Faisant le signe de la croix, il en disait à haute voix les paroles, et cela

si dévotement, que le peuple, les enfants surtout faisaient aussitôt comme lui. A ceux-ci il enseignait des cantiques résumant la doctrine, et il la fixait ainsi dans leur mémoire. Puis, les bras étendus ou élevés vers le ciel, il entonnait une sorte de litanie, dont chaque verset formulait très brièvement un objet, un point de l'enseignement de l'Eglise, et le répons chanté qui suivait exprimait un acte de foi. Maître François achevait l'exercice par l'explication d'un article du symbole ou d'un commandement. Dans cette explication, Maître François s'accommodait à l'intelligence des derniers de ses auditeurs, n'usant que d'une sorte de patois portugais, la seule langue que pussent entendre les chrétiens du pays.

Le catéchisme composé par Maître François fut imprimé au collège Saint-Paul de Goa, en 1557. On y retrouve le cri d'appel : *Fieis christaos, etc.*, et il est à noter que, dans le texte du symbole, Maître François, avant chacun des articles, fait redire le mot : *creio, je crois*. — *Je crois* en Dieu le Père tout-puissant, etc.; *je crois* en Jésus-Christ, son fils unique, etc.

Gonçalves dit ailleurs que François composa ce catéchisme à Ternate, où il attendait le passage du vaisseau qui devait le ramener à Malaca, au mois de juillet 1547.

Depuis, ajoute Gonçalves, à Goa, à Lisbonne, dans nos églises, l'exercice de la *Doctrine chrétienne* est des plus florissants : l'honneur en revient surtout au Père Maître François.

III.

Tandis que François allait déjà à grands pas dans sa belle carrière, que faisaient les siens en Navarre?

A Xavier, Miguel poursuivait ses luttes pour reconquérir les droits et les biens des aïeux. Son dernier procès est avec un habitant de Sanguessa. Miguel expose ainsi son grief au Conseil du roi :

Mes prédécesseurs, seigneurs du lieu et du *palacio* de Xavier, ont eu la possession d'une chapelle, sous l'invocation de saint Valentin, dans l'église San Salvador de la ville de Sanguessa. L'autel était décoré d'un rétable que fit faire un de mes prédécesseurs, seigneur de Xavier, don Rodrigo de Aznariz. Sur ce rétable étaient sculptées les armes de la maison de Xavier, qui sont : *una media luna de argent, escacada con sable o negro, en campo colorado* : ce qui montrait que le rétable, l'autel et la chapelle étaient du *palacio* et des seigneurs de Xavier. Or, le nommé Martin de Sarramiana, *vezino* de Sanguessa, en mon absence, et pour me faire injure, est allé, durant le mois de mars de l'année passée 1537, tirer de la chapelle ledit rétable et les armes qu'il porte, et il a fait mettre à la place un rétable en son nom.

Sur le vieux rétable, on lisait ces mots gravés : *Aqui jaze sepultado el muy noble Señor Don Rodrigo Aznariz, caballero, Señor de Xabierr.*

Miguel ne vécut pas assez pour voir la fin du procès, et au lendemain de sa mort, le 9 février 1542, sa veuve, doña Isabel de Goñi y de Peralta, comme

tutrice des deux enfants d'elle et du défunt, viendra, accompagnée de don Miguel de Goñi, son frère, et du *capitan* Juan de Azpilcueta, se plaindre aux juges de Pampelune d'autres violations des droits de la *casa* de Xavier, à Sangüessa. Les accusés, cette fois, sont les administrateurs de l'église Santiago.

Ailleurs encore, on travaillait à s'enrichir aux dépens des Xavier. Miguel avait cédé à Valentin de Jassu, en 1531, des rentes toujours payées jusque-là. Les débiteurs contestent le droit certain du seigneur de Xavier, et Miguel doit plaider pour garantir à Valentin de Jassu l'exécution de l'acte de 1531. Les témoins viennent nombreux, et ils prouvent l'injustice des habitants de Cizur :

Je sais, dit l'huissier du Conseil royal, Martin de Vergara, je sais que les habitants de Cizur sont *pecheros* du seigneur de Xavier. J'étais, il y a vingt-neuf ans, domestique (*moço*) du docteur de Jassu, et je vis, tous les ans, les habitants de Cizur lui payer les *cahizes* de froment qu'ils lui devaient.

Miguel mourra sans voir ses droits reconnus ; il mourra à l'âge où l'homme est, d'ordinaire, le plus attaché à la vie, et à l'heure où sa compagne et ses jeunes enfants avaient le plus besoin de son aide. Au cours même du procès de Cizur, et à la veille de quitter ce monde, Miguel, interrogé sur son âge, répondra, le 19 juillet 1541 : « J'ai environ quarante-sept ans. »

Mais le frère aîné de Francisco mourait, après avoir toujours chrétiennement vécu, et la mort le

surprit occupé à réclamer en justice, comme héritage meilleur des Xavier, un vieux rétable d'autel, que l'adversaire, pour essayer de se défendre, appréciait ainsi : « Il est très vieux et ruiné ; on peut le voir à la sacristie où il a été déposé ; il ne vaut pas deux ducats. »

C'était le rétable d'un patron des aïeux, devenu le patron aimé des générations nouvelles : le second fils du *justicia* de Pampelune fut, au baptême, appelé Valentin.

Ce meilleur des fils de Pedro de Jassu voyait, d'un jour à l'autre, grandir sa fortune. A l'heure où François méditait l'exécution de ses projets apostoliques, la confiance des Pampelunois remettait entre les mains du *capitan* Valentin des œuvres fort étrangères à son ancien métier, comme, par exemple, l'administration des fonds destinés à la construction de l'hôtel de la Chancellerie du royaume et la haute surveillance des travaux. Le soin des affaires publiques n'empêchait pas, d'ailleurs, Valentin de s'occuper des siennes : chaque année amène de nouvelles acquisitions, et tandis que François naviguait entre Socotora et Goa, Valentin de Jassu, le 26 mars 1542, achetait à Catalina de Espinal, veuve Aoiz, et à Juan son fils, leur maison de la rue de la *Caldereria*.

A Olloqui, Margarita de Jassu vieillissait, attristée par la conduite du capitan Juan, son fils aîné, toujours exilé volontaire en Béarn ou en France ; et,

au *palacio* même, son second fils Frances troublait la paix de la famille par ses prétentions à un héritage que l'aîné, il est vrai, ne méritait guère et que ne mériteraient pas davantage les fils de la Miranda.

A Veyre, Miguel de Ezpeleta, le fils aîné de Ana de Jassu, neveu de François, se montrait tout à fait digne de sa mère. Pour ne signaler que deux faits de l'an 1542, on le vit, à cette date des premiers exploits apostoliques de son saint oncle, vaillant soldat, à la fois, et ardent chrétien. Le régent de la *thesoreria general* du royaume dira plus tard :

Je sais, avec certitude, que Miguel de Ezpeleta a très bien servi Sa Majesté, dans toutes les occasions que lui en ont donné les vice-rois. Ainsi, en 1542, lorsque le vice-roi d'alors, Juan de Vega, se jugea en péril d'être prochainement assiégé dans Pampelune, Miguel de Ezpeleta fut un de ceux qu'il chargea de présider aux levées de gens de guerre, avec titre de capitain : de quoi il s'acquitta avec un zèle et une fidélité admirables ; j'en ai eu les preuves dans les mains aux archives mêmes des vice-rois.

Le culte de saint Michel était passé de Xavier à Veyre avec Ana de Jassu, et son aîné, Miguel, le 18 mai 1542, au lendemain de l'arrivée de François à Goa, entreprenait, dans l'église de San Milian, l'érection d'une belle chapelle dédiée à l'archange, patron de la maison de sa mère.

La même année dut voir le départ pour le ciel de Francisca de Ezpeleta, sœur de Miguel, qui eut peut-

être pour parrain le futur Apôtre des Indes, son oncle. Mariée, en 1538, à Bernaldino de Baquedano, elle avait suivi son mari à Estella. C'est là qu'elle fait son testament, le 18 janvier 1542. François était alors au chevet des mourants de Mozambique. Un des témoins du testament fut le capitain Juan de Azpilcueta, frère du saint. Quatre ans auparavant, il avait signé, avec le seigneur de Xavier, leur aîné, le contrat de mariage de Francisca. Juan n'avait alors que bonheur à Obanos; mais la mort de Miguel, le départ de François, le testament de Francisca durent être pour lui des leçons bien comprises de mépris du monde.

Une autre leçon non moins pénétrante lui vint de Béarn, avec l'annonce de la mort de Juan, fils aîné du *justicia* de Pampeluné.

Écoutons un chanoine de la cathédrale d'Oloron, vénérable Mossen Berthomieu de Luger :

J'ai connu Juan de Jassu parce que j'habitais, en juillet 1542, dans la maison du chanoine Mossen Gracian d'Ezcurre, où ledit Juan de Jassu arriva en ce temps, venant du côté de Saint-Palais. A peine arrivé il tomba malade, et Mossen Gracian d'Ezcurre, obligé de se rendre à Pau, confia le malade et sa maison à mes soins et à ceux du chanoine Mossen Guillem de Motta. Nous lui donnâmes, en effet, les secours que son mal exigeait et nous lui fîmes aussi administrer les sacrements. Il se confessa à Mossen Juan de Miranda, bénéficié de la cathédrale. Je fus obligé ensuite de m'éloigner d'Oloron. Quand je revins, deux ou trois jours après, je trouvai Juan de Jassu encore vivant; mais il vécut, depuis, fort peu de jours. J'assistai à sa mort et à sa sépulture. Il paraissait

âgé de cinquante à soixante ans : c'était un homme de taille moyenne, bien fait, bien découpé.

Juan laissait héritière Maria, unique fille survivante de Maria Perez de Herice. Elle était alors mariée à un Juan de Ezparça, *boticario* de Pampelune. Le capitain Valentin l'avait dotée.

A la dernière heure, Juan se réconcilia avec Dieu. Quand ce cousin germain de François mourait ainsi, sous le toit d'un prêtre, et entouré des soins, assisté des exhortations et des prières de tant d'autres prêtres, l'Apôtre des Indes venait de débarquer à Goa. Jour et nuit déjà, il s'y épuisait de labeur pour détourner et préserver de l'enfer des âmes qui lui étaient plus étrangères qu'aux chanoines d'Oloron l'âme du Navarrais Juan de Jassu. Dieu le voyait : pour sauver des étrangers, François avait paru abandonner les siens. La justice et l'amour de Dieu s'en souvinrent à Oloron, et Juan de Jassu fut sauvé ; mais la sévérité n'est point absente, ici même, où se manifeste si clairement la miséricorde. Qui donc eût jamais pu prévoir que le second et dernier héritier du majorat, fondé à Pampelune par Arnalt Periz de Jassu et Guillerma de Atondo, serait le Juan de Jassu de Catestins ?

La chute était déjà lamentable, et nous verrons la descendance de Juan tomber plus bas encore.

A Barasoain, les Azpilcueta montaient : ils allaient se rapprocher, en la personne d'un autre des leurs, des hautes régions où planaient le docteur Navarro et François de Xavier.

Juanes, frère du docteur, avait épousé, en 1520, Maria Sebastian, fille du seigneur du *palacio* de Munarizqueta. Il eurent trois enfants qui, orphelins de bonne heure, furent adoptés par le docteur. Juan, l'aîné, âgé de vingt et un ans, vint à Coïmbre, en 1542, étudier auprès de son oncle. Encore trois ans, et la lecture des lettres de François aura allumé dans son cœur le feu de l'apostolat : il laissera le *palacio* de Munarizqueta à son frère Esteban, entrera au noviciat de Coïmbre, et, peu après, il ira conquérir, avec Emmanuel de Nobrega, le titre d'apôtre du Brésil. Son biographe écrira un jour : « Les Portugais qui connurent François de Xavier aux Indes orientales, et qui furent ensuite, au Brésil, témoins des œuvres du Père Juan de Azpilcueta, disaient : « C'est donc aux Navarrais que Dieu a réservé la « conversion des deux Indes ! » Mieux instruit du lien de sang qui unissait François de Xavier, Juan de Azpilcueta et le docteur Navarro, le Père de Nobrega écrit du Brésil, le 10 août 1549, au docteur, pour lui exposer les prodiges que la grâce opérait au milieu de peuplades encore sauvages, et il ajoute :

La plupart de ces merveilles ont, après Dieu, pour auteur le Père Juan; et il semble, en vérité, que faire grandement du bien aux âmes est une *merced*, dont il a plu à Notre-Seigneur de favoriser, entre tous, les Azpilcueta : à vous, parmi les peuples chrétiens; à Maître François, dans les Indes; et à Juan, votre neveu, sur ces terres du Brésil.

CHAPITRE XII.

OÙ FRANÇOIS DE XAVIER RACONTE A SAINT IGNACE ET AUX
PÈRES DE ROME SES PREMIERS TRAVAUX AU CAP DE
COMORIN.

(Octobre 1542-février 1544.)

I.

François dut s'éloigner de Goa et descendre au Cap de Comorin, tout de suite après avoir écrit sa lettre du 20 septembre 1542, puisque, dès le 28 octobre, il adresse, de Tutucurin, la lettre suivante à saint Ignace, où il lui expose les fruits de ses premiers travaux :

Je vous écrivis de Goa, comme j'étais près de partir pour Tutucurin avec trois clercs indigènes du séminaire de Goa. Nous avons visité quelques localités peuplées de ceux qui, il y a quelque huit ans, reçurent le baptême. Comme il n'y a pas de Portugais résidants en ce pays, qui est fort stérile et pauvre, les fidèles, privés de tout secours des prêtres, ne savent rien, si ce n'est qu'ils sont chrétiens... Depuis mon arrivée, je n'ai donc pas cessé d'aller d'un village à un autre, donnant le baptême aux enfants qui ne l'avaient pas encore reçu : j'en

ai ainsi baptisé un grand nombre de ceux qui, comme l'on dit, ne savent pas distinguer leur main droite de la gauche. Les autres, plus grands, ne me laissaient pas de repos que je ne leur eusse enseigné quelque prière ; je n'avais le temps ni de dire l'office, ni de manger : ici, j'ai commencé à bien entendre que *talium est regnum cœlorum*. Comment, sans être impie, se soustraire à de si pieuses importunités ? J'allais donc leur enseignant sans relâche le signe de la croix, le Symbole des Apôtres, le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. Je les ai trouvés bien intelligents, et s'il y avait quelqu'un qui travaillât à les former, je ne doute pas qu'ils ne devinssent de très bons chrétiens.

Je me suis, un jour, détourné de mon chemin pour visiter une bourgade où personne ne voulait être chrétien, quoique les localités circonvoisines aient reçu la foi : les habitants s'en disent empêchés par le petit roi païen de l'autorité duquel ils dépendent.

Ici, François raconte comment, dans cette bourgade, une femme en mal d'enfant fut miraculeusement délivrée après avoir été instruite des principaux mystères et baptisée. La bourgade s'émut et le principal officier du roitelet, collecteur des impôts, qui se trouva providentiellement de passage, autorisa tout le monde à embrasser la foi chrétienne. François et ses compagnons les ont instruits et baptisés. Cela fait, ils sont venus à Tutucurin, d'où le saint écrit. Là, ils ont été fort bien accueillis et l'avenir est plein d'espérance.

François loue de nouveau le zèle de Martin de Sousa. Dernièrement, les mahométans volèrent leurs barques aux chrétiens de Comorin, qui n'ont d'autre

ressource que la pêche, soit des poissons, soit des perles : le Gouverneur a rudement châtié ces ennemis de notre Foi. Les barques ont été recouvrées et celles des mahométans ont été données aux chrétiens qui n'en avaient pas. Martin de Sousa médite, en ce moment, le grand dessein de transférer tous ces pêcheurs de Comorin, qui vivent fort épars, dans une île où, sous l'autorité d'un bon chef, ils auraient garantis leurs intérêts de ce monde et de l'autre.

François, enfin, suggère à saint Ignace l'idée d'un Bref de félicitation, que le Pape adresserait à Martin de Sousa. Le Gouverneur sera, du moins, heureux d'avoir une lettre du Père Ignace. François signe : « *Vester in Christo filius. Fr. de Xavier*¹. »

Quatorze mois plus tard, au commencement de janvier 1544, François, après quelques jours passés à Goa, se rendit à Cochin, d'où étaient près de partir les vaisseaux qui allaient en Portugal, et, le 15 janvier, il adressa aux Pères de Rome la lettre suivante; on y trouvera le tableau de la vie de l'apôtre et l'exposé de ses œuvres durant cette période :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables. Amen.

Il y a deux ans et neuf mois que je partis de Portugal, et depuis lors je vous ai écrit trois fois, celle-ci comprise, et je

1. Correa (*Lendas*), sous l'année 1543, fait intervenir le Saint dans la légende du fils du roi-grand de Comorin, emprisonné avec sa mère par le roi de Travancor. Tous deux écrivent à François pour qu'il négocie, avec le vice-roi, leur délivrance, etc. Correa signale en ces termes la première apparition de François dans l'Inde : « ... *hum Mestre Francisco, qu'em modo d'apostollo fazia sua vida, e amduva lla com os cristaos allem do cabo de Comorin...* »

n'ai reçu de vous depuis mon arrivée dans l'Inde qu'une lettre datée du 18 janvier 1542. Dieu Notre-Seigneur sait la consolation qui m'est venue avec elle. Il y a deux mois seulement qu'elle me fut remise; le vaisseau qui la portait hiverna à Mozambique : là est la cause d'un si grand retard.

Micer Paulo, Francisco de Mansilhas et moi nous portons fort bien. Micer Paulo est à Goa, au collège de Santé-Fé; il a à sa charge les écoliers de cette maison.

Francisco de Mansilhas et moi sommes avec les chrétiens du cap de Comorin¹. Il y a plus d'un an que je suis avec eux, et vous saurez qu'ils sont nombreux, et que chaque jour il s'en fait beaucoup d'autres. Dès que j'arrivai à la côte où ils vivent, je cherchais à savoir d'eux quelle connaissance ils avaient de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Je leur demandais, à propos des articles de la Foi, ce que, devenus chrétiens, ils savaient ou croyaient de plus qu'au temps où ils étaient païens : je n'eus d'eux qu'une réponse, savoir, qu'ils étaient chrétiens, et que n'entendant pas notre langue, ils ignoraient notre Loi et ne savaient pas ce qu'ils avaient à croire.

Leur langue native est le malabar; la mienne le basque (*bizcayna*). Ils n'entendaient pas la mienne, et je n'entendais pas la leur; je réunis donc les plus savants d'entr'eux, et je cherchai des gens qui entendissent leur langue et la mienne².

1. Paul de Camerino et François Mansilhas vinrent de Mozambique par les « vaisseaux du royaume », qui partaient de Mozambique en septembre. « Les vaisseaux du royaume » arrivèrent à Goa le 20 octobre (*Lendas*). D'après Gonçalves, Mansilhas aurait aussitôt accompagné ou suivi François à la côte de Comorin; mais il est certain (*Selectæ Indiarum Epistol.*, p. 12) que Mansilhas attendit, à Goa, que François vînt l'y chercher, vers la fin de l'année suivante 1543, et que, jusque-là, François travailla seul, ou n'eut que des auxiliaires étrangers à la Compagnie.

2. Le lecteur remarquera que François, s'étant mis ici comme en demeure de déclarer sa nationalité, ne se dit ni Portugais, ni Castillan, ni Espagnol, ni Navarrais : il se dit Basque pour la langue et, de fait, le basque fut la langue de son père et de sa mère. François semble dire que son interprète, pour la traduction de la doctrine et des prières, entendait le basque; sûrement

Après cela, en de nombreuses séances et avec grand labeur, nous rédigeâmes les formules de prière : celle du signe de la croix d'abord, accompagné de la confession des trois Personnes en Dieu; puis le *Credo*, les Commandements, le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Salve regina*, le *Confiteor*; le tout fut ainsi traduit du latin en malabar.

J'appris ces formules par cœur, et puis une clochette à la main, j'allais réunissant tout ce que je pouvais d'enfants et d'hommes, dans l'endroit où je me trouvais et, deux fois le jour, je leur enseignais les prières un mois durant. Les enfants (ce fut bientôt une institution régulière) devaient enseigner ce qu'ils avaient appris, et à leurs pères et mères, et à tous les gens de la maison, et encore aux voisins.

Les dimanches, j'assemblais pour dire les prières en leur langue, tous les habitants du lieu, hommes et femmes, grands et petits : à quoi ils témoignaient prendre grand plaisir. Ils venaient donc très joyeux et récitaient d'abord à haute voix le *Credo* en leur langue, commençant par la confession d'un seul Dieu en trois Personnes : le premier je disais les paroles et tous suivaient.

Le *Credo* achevé, je le redisais moi seul, article par article, m'arrêtant à chacun des douze. Je leur faisais observer qu'être chrétien ne veut pas dire autre chose, si ce n'est croire fermement, sans hésitation aucune, les douze articles; puis donc qu'ils se déclaraient chrétiens, je leur demandais, à chacun des articles, s'ils le croyaient fermement; et tous à la fois, hommes et femmes, grands et petits, les bras posés en croix sur la poitrine criaient, pour chaque article : — Oui. Je leur

ce ne fut pas en basque, mais en portugais que François conversa avec ses interprètes de Malabar; mais le portugais étant *devenu* sa langue, François, après avoir écrit : « Ma langue est le basque », put, sans danger d'induire en erreur ceux qui devaient lire ses lettres, ne pas leur dire que la langue commune employée dans les conférences de Malabar fut le portugais ou le castillan et non pas le basque.

fais redire le *Credo* plus souvent que les autres formules, parce que seule, la foi aux douze articles autorise l'homme à se dire chrétien.

Après le *Credo*, je leur enseigne, en premier lieu, les Commandements; je leur dis : « La loi des chrétiens n'a que dix
« commandements, et celui-là est bon chrétien qui les observe
« comme Dieu le veut. Celui-là, au contraire, est un mau-
« vais chrétien qui ne les observe pas. » Chrétiens et infidèles demeurent stupéfiés (*muy espantados*) de voir comme la Loi de Jésus-Christ est sainte et de tout point conforme à la raison naturelle.

Le *Credo* et les Commandements récités, je dis le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. A mesure que j'avance, ils répètent ce que j'ai dit. Nous récitons douze *Pater noster* et douze *Ave Maria* en l'honneur des douze articles de la Foi. Ceux-là achevés, nous en récitons autres dix en l'honneur des dix Commandements, et voici quel ordre s'y observe :

Nous commençons par réciter le premier article de la Foi; après quoi je dis en leur langue et eux avec moi : « Jésus-
« Christ, Fils de Dieu, donnez-nous grâce pour croire fer-
« mement et sans hésitation aucune le premier article de la
« Foi »; et pour qu'il nous donne cette grâce, nous récitons un *Pater noster*. Cela fait, nous disons ensemble : « Sainte
« Marie, Mère de Jésus-Christ Fils de Dieu, obtenez-nous de votre Fils Jésus-Christ grâce pour croire fermement et sans
« hésitation aucune, le premier article de la Foi »; et pour qu'Elle nous obtienne cette grâce, nous lui disons l'*Ave Maria*.

Le *Credo* et les douze *Pater noster* et *Ave Maria* ainsi récités, nous récitons les Commandements selon la méthode que voici :

Je dis, et eux avec moi, le premier Commandement, et aussitôt après, ensemble encore, nous disons : « Jésus-
« Christ, Fils de Dieu, donnez-nous grâce pour vous aimer

« par dessus toutes choses » ; et cette grâce ainsi demandée, nous récitons tous un *Pater noster* ; lequel achevé, nous disons : « Sainte Marie, Mère de Jésus-Christ, obtenez-nous de « votre Fils, grâce de pouvoir observer le premier Comman-
« dement » ; et la grâce ainsi demandée, nous disons tous l'*Ave Maria*. Nous faisons de même pour les neuf autres commandements.

Ce sont là les grâces que je leur enseigne à demander par nos formules de prière, et je leur dis que s'ils les obtiennent, Dieu leur donnera tout le reste plus entièrement qu'ils ne sauraient le demander.

Je fais réciter le *Confiteor* à tous et spécialement à ceux qui doivent être baptisés ; et après le *Confiteor*, le *Credo* : à chaque article, je leur demande s'ils le croient fermement. Quand ils m'ont répondu oui, et que je leur ai exposé la Loi de Jésus-Christ qu'ils ont à observer pour se sauver, je les baptise.

Quand nous voulons achever nos prières, nous disons le *Salve Regina*.

J'espère de Dieu Notre-Seigneur que les enfants seront hommes meilleurs que leurs parents, car ils se montrent fort affectionnés à notre Loi, désireux de l'observer, d'apprendre les prières et de les enseigner à d'autres. Ils ont en horreur les actes idolâtriques des païens ; à tel point, qu'il leur arrive souvent de les combattre, et ils reprennent leurs pères, leurs mères quand ils les voient agir de même. Bien plus, ils se font accusateurs et viennent me donner avis de ces actes.

Si je suis averti qu'il se passe hors de l'endroit des choses de ce genre, j'assemble tous les enfants du lieu, et je vais avec eux là où des idoles ont été honorées. Ces enfants alors infligent au diable plus d'ignominies que leurs parents et parenté ne lui procurèrent d'honneur, tandis qu'ils fabriquaient ou adoraient ces idoles. Sous la main de ces enfants, en effet,

les idoles sont bientôt en pièces et quasi en poussière; puis, ils crachent dessus, ils les foulent aux pieds. Ils les soumettent à d'autres affronts encore, et s'il paraît à propos de n'en pas dire les noms, c'est honneur à ces petits de ne les épargner point à qui a l'insolente audace de se faire adorer de leurs parents.

II.

J'ai résidé quatre mois en une grande localité chrétienne, pour y traduire en leur langue nos prières et les enseigner; or, il me venait alors tant de gens demander que j'allasse à leur maison réciter certaines prières sur les malades, et les malades eux-mêmes venaient à moi si nombreux que, sans autre travail, la seule récitation de ces évangiles m'eût assez occupé; de sorte que, satisfaire ainsi la dévotion de ceux qui m'appelaient à eux ou qui venaient à moi, et, de plus, enseigner les enfants, baptiser, traduire des prières, répondre à des questions sans fin, enterrer les morts..., il y avait là un travail excessif. Je ne pouvais cependant rejeter leurs si saintes demandes, sans péril pour leur foi en notre religion et loi chrétienne; mais la chose alla si loin qu'il me devint impossible de contenter tout le monde, et la question de savoir chez qui, d'abord je devais me rendre éveillait, d'ailleurs, sans que j'y pusse remédier, de petites passions; j'usai donc, pour que tous fussent satisfaits, de l'expédient que voici : Je donnais aux enfants qui savaient les prières charge d'aller aux maisons des malades; là, ils réunissaient les gens de la famille et les voisins; tous, à plusieurs reprises, récitaient le *Credo*, disant au malade de croire et qu'il serait guéri; puis venaient les autres prières. Tous les malades étaient ainsi visités et, de plus, le *Credo*, les Commandements, les prières étaient enseignés dans les maisons et sur les places. Notre-Seigneur, du reste,

récompensait par de nombreuses grâces de guérison la foi des parents et voisins et celle des malades eux-mêmes, usant ainsi à leur égard d'une signalée miséricorde, puisqu'il tirait de leurs infirmités occasion de les mener, comme par contrainte, à la Foi.

Là où j'ai ainsi commencé l'ouvrage, je laisse quelqu'un qui le poursuive et je vais faire de même ailleurs; de sorte qu'on ne manque jamais ici de saintes occupations. Quant aux fruits, le baptême des petits enfants et l'instruction des autres en produisent de meilleurs que je ne saurais jamais l'écrire.

Partout où je passe, je donne copie des prières et j'en fais faire d'autres copies par ceux qui, là, savent écrire; je recommande qu'on les apprenne par cœur, qu'on les récite chaque jour et que tous s'assemblent, le dimanche, pour les dire; à cet effet, je désigne en chaque lieu quelqu'un qui préside aux assemblées. Que de chrétiens demeurent à faire, en ces contrées, parce qu'il manque de gens qui s'occupent à de si pieuses et saintes choses! Bien des fois il me vient la pensée d'aller aux Universités d'Europe, principalement à l'Université de Paris, en Sorbonne, et là, à grands cris, comme un homme qui a perdu le sens, de dire à des hommes plus riches de science que du désir de se disposer à tirer d'elle bon profit, combien d'âmes, par leur négligence, sont frustrées de la gloire et vont en enfer. Si, tout en étudiant les Lettres, ils s'étudiaient aussi à considérer le compte que Dieu leur en demandera, beaucoup d'entr'eux, touchés de ces pensées, recourraient à des moyens, à des exercices spirituels faits pour leur donner connaissance, intime sentiment de la volonté divine; ils se conformeraient plus à elle qu'à leurs propres inclinations, et ils diraient : *Domine, ecce adsum : quid me vis facere? Mitte me quo vis, et si expedit, etiam ad Indos.* Combien plus heureusement ils vivraient, et avec espérance

fondée d'obtenir de Dieu miséricorde, quand, à l'heure de la mort, viendrait ce jugement particulier auquel personne ne saurait échapper; ils pourraient, en effet, s'y aider du *Domine quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum*. Beaucoup de ceux qui étudient aux Universités y étudient, je le crains, plus pour atteindre, la science aidant, aux dignités, aux bénéfices, aux évêchés, qu'avec le désir de se conformer d'abord aux règles de vie que ces dignités et ces conditions ecclésiastiques requièrent; il n'est que trop commun qu'un étudiant dise : « Je veux devenir savant pour acquérir un bénéfice, une dignité d'Eglise; arrivé là, j'entends y servir Dieu. » Ils se déterminent donc dans ces choix d'états de vie par leurs inclinations désordonnées; ils ont peur que Dieu ne veuille pas ce qu'ils veulent; leurs affections désordonnées se refusent à remettre le choix au bon plaisir de Dieu.

J'ai été près d'écrire à l'Université de Paris, ou du moins à notre maître *De Cornibus* et au docteur Picard, que des millions et millions de Gentils se feraient chrétiens si les ouvriers ne manquaient, afin que ma lettre les excitât à chercher et à diriger vers ce but les hommes *qui non quaerunt quae sua sunt, sed quae Jesu Christi*.

Telle est la multitude de ceux qui, dans le pays où je me trouve, se convertissent à la foi de Jésus-Christ, que bien des fois il m'arrive d'avoir les bras lassés de baptiser et de ne pouvoir plus parler, à force d'avoir redit, en leur langue, le *Credo*, les Commandements, les autres prières et l'instruction, aussi en leur langue, par laquelle je leur explique ce que veut dire chrétien; ce que c'est que le paradis et l'enfer, qui va d'une part et qui de l'autre. Les prières que je répète le plus sont le *Credo* et les Commandements. Il m'arrive de baptiser, en un jour, toute une localité. Trente sont déjà chrétiennes sur cette côte.

Le P. Martin de Sainte-Croix écrivant, de Lisbonne, le 22 octobre 1545, au bienheureux Pierre Lefèvre, lui donne sur la vie de François, au Malabar, quelques détails, qui ne seront point déplacés en cet endroit :

Ici est arrivé des Indes un jeune homme appelé le Licencié Juan Vaz, fils d'une des principales maisons de Lisbonne. Il a vécu six mois avec le P. Maître François et nous a raconté de lui des choses bien remarquables. Interrogeant Maître François, ce jeune homme a pu apprendre bien des particularités que ni Maître François ni les autres de là-bas ne songeront à nous écrire, et je n'ai pas moi-même le temps de vous en donner le détail. Je me borne à vous dire quelque chose de son genre de vie : Il va déchaux, sa soutane est toute déchirée et il a sur la tête un misérable capuchon de toile noire. Là-bas, dit le Licencié, on appelle Maître François *Balea Padre, le Grand-Père*. Il est chéri de tous, *et invenit gratiam apud regem unum* ; à tel point que, par criée, faite dans tout le royaume, chacun est tenu d'obéir au *grand-père, frère du roi*, comme au roi lui-même, et il y a liberté, pour tous ceux qui le voudraient, de se faire chrétiens. Ce roi a donné à Maître François une grosse somme d'argent, dont il s'est servi pour nourrir et habiller les pauvres. Quarante-quatre ou quarante-cinq églises sont déjà bâties en autant de localités de la côte de la Pêcherie converties au christianisme. Maître François est accompagné de quatre *prêtres* indigènes, ceux-là mêmes desquels il écrivait précédemment qu'ils lui servaient d'interprètes. Il les a fait ordonner *prêtres*, et six autres sont au collège de Goa pour être ordonnés à leur tour et aller évangéliser un pays, à 250 lieues de Goa. Maître François sait maintenant fort bien la langue du pays. En rase campagne, deux, trois, quatre, six mille âmes le suivent, et,

du haut d'un arbre, il leur prêche. Le Licencié nous a dit encore que François Mansilhas se trouve en une autre région, où il est fixé, occupé seulement à baptiser ou à faire les enterrements. Sa résidence principale est en une ville, grande trois fois comme Coïmbre; tout son désir est que d'ici lui viennent des auxiliaires : *massis quidem multa*¹.

François reprend :

Le Gouverneur de l'Inde est grand ami de tous ceux de notre Compagnie; il désire beaucoup qu'il en vienne quelques-uns dans ces régions, et je crois qu'il en écrit au Roi. Il est aussi très affectionné aux nouveaux chrétiens. Il leur a fait une *merced* de quatre cents pièces d'or, qui doivent être, tous les ans, employées à rémunérer ceux qui, dans les chrétientés nouvelles, s'occupent diligemment à enseigner la doctrine chrétienne².

Je vous écrivis, l'an passé, au sujet d'un collège qui se fait en la cité de Goa; il y a déjà beaucoup d'écoliers, de diverses langues, tous de race païenne. Parmi eux, dans le collège même, où nombre d'habitations sont déjà achevées, beaucoup étudient le latin. Les autres apprennent à lire et à écrire.

1. *Epist. mixt.*, I, p. 231.

2. Les maîtres dont parle ici François s'appelaient *Canacapoles*; leurs fonctions étaient, outre l'enseignement du catéchisme, d'avoir soin des églises, de baptiser en cas de nécessité, de dresser le rôle de ceux qui n'avaient pas reçu le baptême, de s'enquérir des faits scandaleux ou répréhensibles et d'en tenir note pour que le missionnaire, à son passage, en fût instruit. Les 4,000 fanoens ou 400 pardaos d'or, que le Vice-roi attribua aux Canacapoles, étaient une redevance payée annuellement à la reine pour ses escarpins ou pantoufles « *para os chapims da Rainha*. » Le Gouverneur les donna de confiance, sachant la piété de la Reine, et François s'empressa de lui notifier le don. Il disait à la Reine : « Les petits chrétiens, fils et petits-fils de païens, « élevés grâce à cette largesse, vous seront *chapims* meilleurs et plus sûrs « que tous autres sur le chemin du ciel. » (Sébastien Gonçalves.)

Le *pardao* équivalait à 2 livres tournois de France.

Micer Paulo est avec ces écoliers : il leur dit la messe tous les jours, il les confesse et ne cesse de les former à la vie spirituelle. Il a charge aussi de tout le matériel nécessaire aux écoliers. La maison est vaste : plus de cinq cents écoliers y pourraient habiter et il y a rentes suffisantes pour les entretenir : beaucoup d'aumônes se font à ce collège et le gouverneur le favorise et soutient largement. Il y a, dans la sainte fondation de cette maison, que l'on appelle le collège de Sainte-Foi, sujet pour tous les chrétiens de rendre grâces à Dieu Notre-Seigneur. Avant de longues années, — je l'espère de la miséricorde de Dieu Notre-Seigneur, — le nombre des chrétiens se multipliera grandement, les limites de l'Eglise se dilateront, grâce aux étudiants de ce collège.

Il y a dans ce pays, outre les Infidèles, une classe d'hommes qu'on appelle Brahmes ; toute la gentilité les entretient : ils ont charge des bâtiments où sont les idoles ; race la plus perverse du monde et de laquelle se peut entendre la parole du psaume : *De gente non sancta, ab homine iniquo et doloso eripe me*. Ces gens-là ne disent jamais la vérité ; ils s'ingénient à fabriquer leurs mensonges avec finesse : là est leur travail d'esprit. Ils trompent ainsi ces peuples simples et ignorants ; ils leur disent que les idoles exigent telles et telles offrandes ; ce sont les offrandes qu'il faut aux Brahmes pour entretenir leurs femmes et leurs enfants. Ils font croire au pauvre peuple que les idoles mangent, et de là vient qu'un grand nombre de ces hommes simples, avant de prendre leurs repas, offrent d'abord une pièce de monnaie pour l'entretien de l'idole. Les Brahmes font deux repas chaque jour, et tandis qu'ils mangent, les tambours (*atabales*) font grand bruit de fête : c'est, disent-ils, le signal du dîner et du souper des idoles. Quand leurs provisions sont près de finir, les Brachmes disent au peuple : « Les idoles sont fort irritées contre vous parce que vous ne leur envoyez pas ce qu'elles vous ont

demandé; hâtez-vous de le faire, de peur qu'elles ne vous donnent la mort, ou ne vous rendent malades, ou ne livrent vos maisons aux démons. » Et le pauvre peuple, de peur que ces maux ne lui arrivent et persuadé qu'ils arriveraient, donne en effet ce que veulent les Brahmes.

Ces Brahmes ont peu d'instruction, et la méchanceté, l'injustice comblent, chez eux et au delà, les déficits de la vertu. Ceux de ce pays sont fort ennuyés que je ne cesse de découvrir au peuple leur malice; eux, quand nous sommes seuls, me confessent la vérité, qu'ils trompent le peuple et qu'ils vivent de leurs mensonges au sujet de ces idoles, parce qu'elles sont tout le bien qu'ils possèdent. Ils ont cette idée de moi que j'en sais plus qu'eux tous réunis; ils me font visiter et voient avec grand'peine que je n'accepte pas les présents qu'ils m'envoient. Tout cela, ils le font pour que je ne dévoile pas leurs secrets; ils déclarent bien savoir qu'il n'y a qu'un Dieu et ils promettent qu'ils le prieront pour moi. En retour de tout cela, je leur dis entre nous ce qui me semble à propos, et puis, aux pauvres gens que la seule crainte leur fait dévots, je manifeste à satiété leurs ridicules tromperies; un grand nombre, pour cela, perdent la dévotion au démon et se font chrétiens. Tous les Gentils se convertiraient à notre foi si ce n'étaient les Brahmes. On appelle pagodes les maisons où vivent les Brahmes avec leurs idoles.

Les païens de ces contrées sont fort peu instruits dans les lettres, mais très savants dans le mal. Je n'ai fait chrétien, depuis ma venue dans l'Inde, qu'un seul Brahme; c'est un excellent homme, célibataire (*mancebo*); il s'est donné a charge d'enseigner la doctrine chrétienne aux enfants.

III.

A l'occasion de ma visite aux localités chrétiennes, je rencontrais de nombreuses pagodes. Je passai, un jour, proche d'une où vivaient plus de deux cents Brahmes. Ils vinrent me voir, et, entre beaucoup de choses qui se dirent, je les priai de répondre à cette question : — Ces dieux, ces idoles auxquels s'adressent vos adorations, que veulent-ils que vous fassiez pour aller au ciel? — Ils disputèrent, et grandement, pour savoir qui parmi eux répondrait : enfin, ils dirent à un des plus vieux que c'était à lui de répondre. Le vieux, qui avait plus de quatre-vingts ans, demanda que je fusse le premier à parler et à dire ce que voulait de nous, pour cela, le Dieu des chrétiens. Je refusai, pénétrant sa finesse, de rien dire qu'il n'eût d'abord parlé. Il fut donc obligé de mettre à nu ses ignorances : « Nos dieux, dit-il, pour que nous allions où ils sont, nous commandent deux choses : la première est de ne pas tuer de vache; nous les adorons. La seconde, de faire des aumônes aux Brahmes qui desservent les pagodes. »

Ce qu'ayant ouï, et attristé de voir que les démons s'assujettissent ainsi nos frères jusqu'à se faire adorer d'eux, au mépris de Dieu, je me levai, disant aux Brahmes de rester assis, et, de toute ma voix, je récitai, en leur langue, le *Credo* et les commandements de la Loi, — à chacun desquels je m'arrêtai un peu pour l'expliquer; et cela fait, je les admonestai, en leur langue, tout en exposant ce qu'est le paradis, ce qu'est l'enfer; qui va d'un côté et qui va de l'autre.

Mon exhortation achevée, ils se levèrent tous et me firent de grandes embrassades : « Vraiment, disaient-ils, le Dieu des chrétiens est le vrai Dieu, puisque ses commandements

sont si conformes à la raison naturelle. » Ils me demandèrent si l'âme meurt avec le corps, comme l'âme des brutes. Dieu Notre-Seigneur me donna de leur répondre de telle sorte que mes arguments se trouvèrent adaptés à leur capacité; ils entendirent clairement la vérité de l'immortalité des âmes et témoignèrent en ressentir une vive satisfaction. Il faut se garder, avec ces pauvres intelligences, de recourir, pour les éclairer, aux plus subtiles considérations des docteurs scolastiques.

Ils me demandèrent ensuite : — « Quand l'homme meurt, par où s'en va son âme? » — Et encore : « Quand l'homme est endormi et qu'il rêve être quelque part ailleurs, avec ses amis et connaissances (ainsi m'arrive-t-il très souvent d'être avec vous, frères bien-aimés), est-ce que l'âme va, en effet, ailleurs et cesse d'être unie au corps? » — Ils me prièrent encore de leur dire si Dieu est blanc ou noir. Il leur semble, en effet, qu'entre les diverses couleurs des hommes Dieu doit faire son choix. Eux n'hésitent pas à dire qu'il est noir, et ils trouvent cette couleur belle, parce qu'il n'y a dans le pays que des noirs. De là vient que presque toutes leurs idoles sont noires. Encore les trempent-ils très souvent dans l'huile, de sorte qu'elles sont infectes et laides à faire peur.

Je fis à toutes leurs questions des réponses qu'eux jugèrent satisfaisantes, même quand j'en vins à conclure : « Faites-vous donc chrétiens puisque vous connaissez la vérité »; ils répondaient comme parmi nous font tant d'autres : « Que dira-t-on de nous si nous changeons à ce point, et d'état et de genre de vie? » Sans compter la tentation où les met cette pensée : « Une fois chrétiens, nous manquerons du nécessaire. »

Je n'ai rencontré qu'un seul Brahme un peu instruit : c'est en une localité de cette Côte; il avait, disait-on, étudié en des écoles renommées. Je cherchai et trouvai moyen d'avoir des

entrevues avec lui. Il me dit, en grand secret, que dans ces écoles la première chose que les maîtres exigent des futurs écoliers c'est le serment de ne jamais révéler certaines doctrines qui leur seront enseignées. Par amitié le Brâhme me fit connaître, toujours en grand secret, ces choses qu'ils doivent tenir cachées; en voici une : « Vous ne direz pas qu'il y a un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, lequel est dans les cieux; mais vous adorerez ce Dieu, et non pas les idoles qui sont des démons. » Les Docteurs ont quelques livres : on y trouve les commandements de Dieu. L'enseignement se fait en une langue autre que la vulgaire, comme il se fait chez nous en latin. Le Brâhme me donna fort bien le texte des commandements et l'accompagna d'une bonne exposition. Ces sages (chose à peine croyable) observent le dimanche : ce jour-là ils ne disent qu'une formule de prière, mais ils la répètent bien des fois, savoir : « Je t'adore, ô Dieu, avec ta grâce et ton secours, à jamais. » La prière est toujours dite à voix très basse, pour garder le serment du secret. Il me dit qu'ils considèrent la polygamie comme contraire à la loi naturelle, et qu'il est écrit dans leurs livres qu'un temps viendra où tous vivront sous une même loi. Il me dit encore que les docteurs de ces écoles enseignent bien des procédés ou recettes d'enchantements.

Le Brâhme me pria de lui dire, à mon tour, les principales choses de la loi des chrétiens, me promettant de ne les découvrir à personne : « Je ne vous les dirai pas, lui répondis-je; que vous ne m'ayiez, au contraire, promis de ne pas garder secrètes ces choses principales de la loi des chrétiens. » Il me promit de les publier. Je lui dis alors et je lui exposai avec grande joie ces importantes paroles de l'Évangile : *Qui crediderit et baptisatus fuerit salvus erit*. Il les écrivit, et le commentaire aussi, en sa langue. Je lui exposai de même le *Credo* et, vu le lien intime qui y relie les Commandements, je

joignis l'explication des Commandements à l'exposé du *Credo*.

Il m'a dit qu'une nuit, en songe, il vit avec grande joie qu'il serait chrétien et qu'il irait avec moi compagnon de mes travaux. Il me priait de ne le faire chrétien qu'en secret, et encore sous certaines conditions inacceptables, illicites. Je refusai. Il sera, je l'espère de Dieu, chrétien sans conditions. Je lui disais d'enseigner aux simples à adorer « un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, lequel est dans les cieux » ; il refusa, de peur qu'à cause de son serment violé, le démon ne le tue.

Je ne sais plus de quoi vous parler au sujet de ce pays, si ce n'est des consolations que Dieu Notre-Seigneur répand dans l'âme de ceux qui s'y occupent à convertir les Gentils à la foi de Jésus-Christ ; elles sont telles que l'on peut dire : s'il y a sur la terre joie digne de ce nom, la voici. Il m'arrive bien des fois d'entendre une personne qui va parmi ces chrétiens parler ainsi : « O Seigneur, ne me donnez pas tant de consolations, ou, si votre bonté et miséricorde veut les donner, appelez-moi à votre sainte gloire, car il est trop dur à vos créatures de vivre sans vous, après qu'une fois vous vous êtes si intimement communiqué à elles ! »

Oh ! si ceux qui étudient prenaient autant de peine pour se disposer à goûter de telles joies, qu'ils en prennent, jour et nuit, pour apprendre les lettres. Oh ! si la joie que l'écolier recherche dans l'intelligence de ce qu'il étudie, il la voulait chercher dans le don par lui fait à ses frères de l'intelligence des choses, sans lesquelles ils ne sauraient connaître Dieu et le servir : quelles joies supérieures il ressentirait, et comme il se trouverait plus prêt à rendre compte, à l'heure où Jésus-Christ lui dira : *Redde rationem villicationis tue* !

Mes récréations, en ce pays, sont de me ressouvenir bien des fois de vous autres, mes bien-aimés frères ; et du temps où, par la très grande miséricorde de Dieu, je vous connus et jouis de vos entretiens. Je vois maintenant, je sens dans

l'intime de l'âme combien, par ma faute, j'ai perdu de ce temps de notre commune vie : je n'ai pas mis à profit les grandes connaissances que Dieu Notre-Seigneur vous a données de lui-même ; et toutefois, malgré l'éloignement où vous êtes de moi, vos prières, le souverain soin continuél que vous avez de me recommander à Dieu, me valent une grande grâce ; je le sens, Dieu Notre-Seigneur, par votre entremise et secours, me donne claire vue de la multitude infinie de mes péchés et les forces voulues pour vivre parmi des infidèles. Je lui en rends grâces, et à vous, mes bien-aimés frères.

Entre les nombreux bienfaits que j'ai déjà reçus, en ma vie, de Dieu Notre-Seigneur, et que je reçois tous les jours, il en est un singulier, c'est que vivant j'ai pu voir, comme tant je le désirais, la confirmation de notre Règle et genre de vie. Grâces soient à jamais rendues à Dieu Notre-Seigneur d'avoir ainsi jugé bon de manifester à tous ce qu'il avait secrètement donné à connaître au seul Ignace, son serviteur et notre Père.

Je finis, priant Dieu Notre-Seigneur qu'après nous avoir miséricordieusement réunis, et puis, pour son service, à tel point séparés les uns des autres, il nous rapproche de nouveau dans sa sainte gloire. Pour nous mieux assurer cette grâce et faveur, sollicitons l'intercession et le patronage de toutes les saintes âmes de ce pays qui, baptisées par mes mains, sont allées avant de perdre l'innocence jouir du ciel, où Dieu les a appelées : leur nombre est, je crois, de plus de mille. Je les prie ces saintes âmes, de nous obtenir de Dieu Notre-Seigneur, pour tout le temps que nous aurons à passer en cet exil, la grâce de connaître et sentir en nos âmes sa très sainte volonté et de l'accomplir parfaitement.

De Cochîn, le 15 janvier 1544.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ.

FRANCISCO ¹.

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

A cette admirable lettre de François (après Dieu), la Compagnie de Jésus doit la conquête de Jérôme Nadal. Lui-même raconte :

J'ai vu Iñigo de Loyola, sans l'y connaître, à Alcalá. Je le connus intimement à Paris, en 1535. Relevant d'une grave maladie, je rencontrai Iñigo au faubourg Saint-Jacques, et je lui dis comment, malade, j'avais eu peur de la mort : « Pauvre de moi ! dit Iñigo, pourquoi avez-vous eu peur ? — Eh ! répondis-je, Jésus-Christ a craint la mort et vous ne la craignez pas ? — Il y a quinze ans, reprit Iñigo, que je ne crains pas la mort. »

J'allai depuis me confesser à E. Miona et, comme faisaient Iñigo et ses compagnons, communier, tous les dimanches, dans l'église des Chartreux. Laynez vint me visiter dans ma chambre pour m'avancer dans la piété ; ce qu'il me dit ne me toucha point. Pierre Le Fèvre vint aussi et revint à moi pour la même fin ; il ne gagna rien. Miona, de son côté, m'inclinait vers Iñigo ; mais je lui répondais : « Pourquoi voulez-vous me faire iñiguiste, vous qui ne l'êtes pas ? »

Iñigo lui-même m'entreprit aussi, à la porte Saint-Jacques ; il me raconta comment on l'avait poursuivi et examiné à Salamanque, etc. Peut-être soupçonnait-il que des préventions pareilles m'empêchaient de me fier à lui ; j'étais cependant bien loin de les avoir. Un autre jour, il m'amena en cette petite et vieille église qui est du côté de la porte des Dominicains, et là, aux fonts baptismaux, il me lut une longue lettre qu'il avait adressée à un sien neveu d'Espagne : tout ce qu'il y disait tendait à tirer ce neveu du monde pour l'amener à la vie parfaite. Le démon vit bien quelle action exerçaient sur mon âme Iñigo et sa lettre, et il me détourna violemment de l'Esprit qui m'attirait. Sortis que nous fûmes de l'église, et arrêtés devant la porte, sur la place, je dis à Iñigo, en lui montrant

le livre des Évangiles que j'avais à la main : « Moi, je veux « suivre ce Livre-ci. » Au fond, je me disais : « Qui sait si ces « hommes ne tomberont pas un jour entre les mains des In- « quisiteurs? Je ne veux pas me joindre à eux. »

Dès ce jour, je ne vis plus à Paris ni Iñigo ni aucun de ses compagnons; je ne sus rien d'eux, ne m'informai pas de ce qu'ils faisaient, et n'y pensai même pas... »

Nadal était rentré à Majorque depuis sept ans, lorsque, vers le mois de juin 1545, la lettre de François de Xavier vint l'y visiter :

Je cherchais, dit-il, la paix sans la trouver, parce que Dieu m'appelant je le fuyais, et cependant sa Bonté m'atteignit par un miséricordieux détour et j'entendis de nouveau son appel. Un ami m'envoya de Rome (par l'entremise de l'ambassadeur d'Espagne ou du vice-roi de Majorque) copie d'une des premières lettres de Maître François de Xavier, celle où l'admirable Père, après avoir exposé le grand bien que Dieu, par ses travaux, avait opéré dans les âmes, lui rend grâces de ce que vivant il a pu voir la Compagnie de Jésus confirmée par le Siège apostolique.

Quand j'en fus là de ma lecture, les derniers mots me tirèrent comme d'un long sommeil; je me ressouvins d'Iñigo, de tout ce qui s'était passé entre lui et moi, et, le cœur vivement ému, je m'écriai en donnant de la main sur une table : « Ceci, « maintenant, c'est quelque chose ! » Et, dans mon esprit, ces mots faisaient suite au dernier entretien que j'avais eu avec Iñigo à Paris. Je vis clairement la grâce que Dieu me faisait et, dès ce moment, j'arrêtai que j'irais à Rome... ¹.

1. Les premières lettres de François arrivèrent à Lisbonne, à la fin de l'année 1543. On les attendait impatiemment en Navarre. Esteban de Eguia achevait de régler ses affaires de père de famille à Estella, pour aller rejoindre

Une fois les lettres expédiées, François se remit à son labeur de missionnaire avec tels de ses précédents auxiliaires et quelques auxiliaires nouveaux ¹.

dre Diego à Rome. François de Rojas lui écrit, de Lisbonne, le 30 janvier 1544 : « J'ai dû, faute de messenger, retarder la joie que vous donnera, en N. S., je le sais, la lecture des lettres de Maître François. »

Epist. mixt., I, pag. 156.

1. « Laissant au collège de Goa quelques garçons *paravas* qu'il y avait amenés pour être instruits, il repartit, prenant avec lui, à la Pêcherie, un « clerc indien, un prêtre castillan, appelé Juan de Lizano, et quelques dévots « séculiers, un desquels s'appelait Juan de Ariaga » (Sébastien Gonçalves).

D'après Gonçalves, François serait arrivé à Goa en décembre 1543, et il en serait reparti au mois de février 1544 ; mais il faudrait, pour cela, que François fût allé deux fois à Goa, de décembre 1543 à février 1544, puisqu'il est certainement à Cochin le 15 janvier 1544. Il faut donc admettre qu'après avoir réglé ses affaires à Goa, au mois de décembre, il redescendit à Cochin pour de là, ses lettres écrites, aller reprendre, en février, son ministère apostolique dans la région du cap de Comorin.

Entre autres actes que François accomplit à Goa, à la fin de décembre 1543 ou dans les premiers jours de janvier 1544, Sébastien Gonçalves signale sa profession, qu'il aurait faite entre les mains de l'Évêque. La formule de ces vœux, François la porta, jusqu'à la mort, sur sa poitrine, en un reliquaire où se trouvaient aussi la signature de saint Ignace et une relique de saint Thomas, que François reçut de son ami Gaspard Coelho, vicaire de l'église de Meliapour.

L'original de sa profession, François l'avait expédié à Rome, et la pièce était déjà arrivée en Portugal avant le mois de février 1545. Le 9 de ce mois, le P. Araoz écrit d'Evora à saint Ignace : « Je vous ai déjà annoncé l'envoi « de la profession de Maître François avec lettre de lui... »

Epist. mixt., I, p. 198.

CHAPITRE XIII.

OÙ L'ON TROUVERA UNE SORTE DE JOURNAL DES SOLLICITUDES APOSTOLIQUES DE FRANÇOIS XAVIER DURANT L'ANNÉE 1544.

(23 février-28 décembre 1.)

Nous devons à la piété filiale de François Mansilhas, le premier compagnon de l'apostolat de François de Xavier dans l'Inde, les lettres du présent chapitre; elles mettent quasi sous les yeux, au jour le jour, le cœur de l'Apôtre.

François Mansilhas eut le malheur de ne pas suivre son maître jusqu'au terme; mais il pleura amèrement cette lourde faute. Mourant, à Cochin, en 1565, il ne voulut, tant que dura sa maladie dernière, d'autre assistance que celle des Pères de la Compagnie de Jésus; il leur disait : « Voir seulement, entendre l'un de vous m'est une grande consolation. »

La lecture, la vue seule des lettres ou billets du Saint, à qui il eût si bien fait de toujours obéir, dut, plus d'une fois, de 1548 à 1565, éveiller dans son cœur des regrets, des tristesses, des remords; il les

1. Source : *Ajuda*, ms $\frac{25}{1}$, foll. 26-38.

garda cependant, et il légua ce trésor à la Compagnie de Jésus; nous lui en devons double reconnaissance.

I.

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorable.

Mon très cher frère, je désire beaucoup savoir de vos nouvelles. Je vous en prie fort, pour l'amour de Jésus-Christ, faites-moi savoir très longuement nouvelles de vous et de vos compagnons. Quand j'arriverai à Manapar, je vous en informerai.

Souvenez-vous des choses que je vous laissai par écrit, et priez Dieu de vous donner beaucoup de patience avec ces pauvres gens : considérez-vous comme étant à vous purifier de vos péchés en purgatoire, et songez que c'est grande grâce de Dieu qu'il vous les fasse ainsi expier, dès la vie présente.

Vous direz à Jean de Artiaga que le Capitan m'a écrit lui avoir donné dix *pardaos*, à mon compte, et que j'ai répondu au Capitan que ni vous, ni Jean de Artiaga, ni moi n'avons besoin d'argent jusqu'à son retour de La Pêcherie : Jean rendra donc la somme au Capitan, à qui j'écris à ce propos, et la restitution se fera sans retard. Le Capitan, il est vrai, vous doit paiement d'une *alvara* (cédule, brevet, ordre, etc.), que le señor Gouverneur a délivré, en vue de pourvoir au salaire d'un *topar* (interprète); mais si les dix *pardaos* reçus n'avaient pas cet objet; dites à Jean de les rendre tout de suite au Capitan¹.

1. Le pardao, monnaie qui se faisait à Goa, valait, d'après Pyrard (*Voyage aux Indes Orientales*), 25 sols de France. D'autres disent 37 sols; d'autres, 42. Le cruzado valait 2 pardaos.

Notre-Seigneur vous donne sa grâce pour le servir, et aussi abondante que je me la souhaite à moi-même.

De Punicale, ce 23 février 1544.

Je n'écris pas à Jean de Artiaga, parce que la présente est (va) pour vous et pour lui.

Votre très affectionné frère,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère, vos lettres m'ont donné grande joie.

Je vous prie fort de vous comporter avec ces pauvres gens comme fait un bon père avec de méchants fils. Quelque nombreuses que vous apparaissent les misères, ne vous déconcertez pas (ne vous lassez pas). Dieu, qu'ils offensent par de si grands péchés, ne les tue cependant pas, pouvant le faire; il ne les abandonne pas dépourvus de tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. Il pourrait leur ôter ces choses qui les soutiennent; il ne le fait pas. Ne vous lassez donc point; il s'opérera, d'ailleurs, par votre moyen, plus de bien que vous ne pensez, et si vous ne pouvez faire tout celui que vous voudriez, contentez-vous de celui que vous faites. S'il reste à désirer, ce n'est pas, en effet, votre faute.

Je vous envoie un *merino* (officier de justice, alguazil, huissier, etc.) pour faire le service jusqu'à mon retour. Je lui donne un *fanoen* pour chaque femme convaincue de boire de l'*urraca* (arack, alcool du vin de palmier) : la coupable sera, de plus, emprisonnée trois jours. Faites publier cela partout l'endroit, et dites aux Patangatins (officiers municipaux) que si, dorénavant, j'apprends qu'il se boit de l'*urraca* à Punicale, ils me le paieront très cher.

A Mathieu, vous direz d'être bien bon enfant, et que moi j'aurai soin de lui, plus que ne feraient ses propres parents.

D'ici à mon retour, tâchez que ces Patangatins changent

de mœurs, car autrement je les ferai mener tous prisonniers à Cochin, et ils ne reverront plus Punicale : tous les maux qui se font dans le pays leur sont imputables.

Hâtez-vous de baptiser les nouveau-nés; instruisez les enfants, comme je vous l'ai recommandé; enseignez à tous les prières; le dimanche, ajoutez une petite prédication. Empêchez tout culte de pagode¹.

Gardez-moi, jusqu'au retour, la lettre que m'adresse Alvaro Fogaça.

Dieu Notre-Seigneur vous donne, en cette vie et en l'autre, la sainte consolation que je me souhaite à moi-même.

De Manapar, 14 mars 1544.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, il y a grande joie pour moi quand vous m'écrivez que vous vivez très heureux : puis donc que Dieu se souvient tellement de vous, souvenez-vous de lui, et ne vous découragez pas dans la poursuite des œuvres commencées. Rendez-lui toujours grâces de vous avoir choisi pour un office aussi noble qu'est celui que vous remplissez.

Je ne veux rien ajouter aux recommandations que je vous ai laissées dans le mémorial (*lembrança*). Souvenez-vous de moi, car je ne vous oublie jamais.

Dites à Mathieu d'être bon enfant, et que moi je lui serai bon père, et aurai grand soin de lui. Rappelez-lui de parler haut, le dimanche, quand il traduira ce que vous lui direz,

1. Le mot *pagode* s'employait pour désigner non seulement le temple où les idoles sont adorées, mais aussi *idole* ou image quelconque de fausse divinité.

afin que tous entendent bien, et que nous-mêmes, d'ici, de Manapar, nous l'entendions.

Faites-moi savoir des nouvelles des chrétiens de Tutucurin; si les Portugais qui s'y sont établis leur font quelque tort; si l'on a nouvelles du Gouverneur; s'il vient gouverner à Cochîn.

Ici, va se révélant une chose, d'où résulterait grand service de Dieu : priez Notre-Seigneur de la faire aboutir et venir à pleine lumière.

Je vous en supplie, à l'égard de votre monde, les principaux d'abord et aussi tout le peuple, procédez avec beaucoup d'amour; car si le peuple vous aime, s'il est bien avec vous, Dieu en sera grandement servi. Sachez donc supporter très patiemment leurs faiblesses; songez que si, maintenant, ils ne sont pas bons, un temps viendra où ils le seront. Que si d'eux vous n'obtenez pas tout ce que vous voudriez, contentez-vous de ce que vous pouvez obtenir : ainsi je fais.

Dieu Notre-Seigneur soit toujours avec vous, et qu'il nous donne la grâce de toujours le servir.

De Manapar, 20 mars 1544.

Votre frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, je ne saurais assez vous dire (achever d'écrire) le désir que j'ai d'aller par cette côte. La vérité est, je vous l'assure, que si je trouvais une embarcation, je partirais vite.

Tout à l'heure me sont venus trois païens, gens du roi de Travancor, avec plainte contre un Portugais qui, à Patanao; s'est saisi d'un message de ce prince Iniquitribirim, et a mené celui qui le portait prisonnier à Punicale. De là, disait-on, il devait le mener à Tutucurin. Quand vous saurez ce que c'est,

vous en écrirez au Capitan, et si le Portugais, quel qu'il soit, est là, qu'il élargisse sans retard le captif. Si quelque chose est dû au Portugais, qu'il fasse valoir son droit devant le Prince, et que l'on se garde de soulever davantage ce pays. Je ne puis, ce me semble, écrire au Prince. Trop juste est l'irritation de gens que l'on déshonore, que l'on appréhende au corps sur leur propres terres; ce qui ne se fit pas même du temps des *Pules* (petits souverains indépendants).

Je ne sais quel parti prendre : mieux vaudrait peut-être ne plus perdre notre temps, et quitter un pays où ceux qui doivent nous aider n'en ont cure et laissent tous les excès impunis. Si l'on avait châtié ceux qui allèrent voler ce *parao* (bâtiment de guerre), les Portugais n'auraient pas fait ce qu'ils font. Et maintenant, faudra-t-il s'étonner si le Prince se venge sur nos chrétiens de la capture de son serviteur?

Écrivez au Capitan la peine extrême que j'ai ressentie de cet emprisonnement. Pour moi, je ne veux plus écrire à des gens qui disent avoir à faire le mal, sans que personne s'y oppose ou même réclame.

Si le prisonnier est à Tutucurin, allez, pour l'amour de Dieu, trouver le Capitan, où qu'il soit, et faites délivrer cet homme, et mandez le Portugais pour que son droit à lui soit aussi reconnu. Qu'un païen, sur un sol occupé par les Portugais et où leur capitan réside, allât se saisir d'un Portugais et le traînât ailleurs, l'acte serait jugé mauvais : ainsi, les païens trouvent mauvais qu'un Portugais se saisisse de l'un d'eux, sur leur propre terre, en temps de paix, et le traîne au Capitan, alors qu'il y a chez eux des tribunaux.

Si vous ne pouvez aller trouver vous-même le Capitan, envoyez-y Paul Vaz.

Je ne saurais vous dire à quel point cet événement m'a contristé. Notre-Seigneur nous donne la patience voulue pour supporter de si déraisonnables excès.

Vous m'écrirez bientôt; vous me direz tout ce qui s'est passé au sujet de ce *criado* du Prince. Est-il vrai qu'un Portugais, l'ait pris? Pourquoi l'a-t-il pris? L'a-t-il mené à Tutucurin? Si oui, je suis déterminé à ne pas aller là où réside Iniquitribirim. Je ne veux pas entendre les si justes plaintes de gens à qui l'on fait de telles injures sur leurs propres terres; j'irai plutôt là où je désire : savoir, au pays du prêtre Jean, où nous aurons tant à faire pour le service de Dieu Notre-Seigneur, sans y trouver qui nous persécute.

Peut-être bien (*nao sera muito que tome...*) prendrai-je ici, à Manapar, un bateau et me rendrai-je, sans plus tarder, dans l'Inde.

Notre-Seigneur nous donne son aide et sa grâce. Amen.

De Manapar, 21 mars 1544.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère, j'ai été bien heureux d'apprendre de vos nouvelles par vos lettres, et d'y voir le fruit que vous faites. Dieu vous donne forces pour persévérer de bien en mieux.

Les torts que font à ces chrétiens et les païens et les Portugais, je ne puis ne pas les ressentir vivement dans l'intime du cœur. Je ne saurais m'y accoutumer. Voir les injures que l'on fait à ces chrétiens et ne les pouvoir secourir, c'est là un tourment qui ne me quitte pas.

J'ai écrit au vicaire de Coulaao et à celui de Cochin au sujet des esclaves que les Portugais ont volées à Punicale, afin que, par grandes excommunications, on sache qui les vola. Cette démarche, je la fis il y a trois jours, dès que je reçus la lettre des Patangatins.

Donnez à Mathieu tout le nécessaire pour l'habillement, et

tenez-lui bonne compagnie, afin qu'il ne vous laisse pas. Tant que je l'ai eu avec moi, il a été traité fort amicalement : témoignez-lui de même grande affection.

Dans la traduction du *Credo*, à l'endroit où ils disent : *Enaqu-venu*, mettez, au lieu de *venu*, *vichuam*, parce que *venu* veut dire : *je veux*, et *vichuam* veut dire : *je crois* ; or, il est mieux de dire : *je crois en Dieu*, que : *je veux en Dieu*.

Ne dites pas : *vao-pinale*, parce que cela veut dire : *par force* ; et Jésus-Christ souffrit volontairement et non par force.

Quand on reviendra de la pêche, vous visiterez les malades ; vous ferez réciter par quelques enfants les prières, comme il est marqué au mémorial que je vous laissai dernièrement. Vous vous réserverez la récitation d'un évangile.

Traitez ces gens toujours avec grand amour, et n'omettez rien pour qu'ils vous aiment. J'ai été bien joyeux d'apprendre qu'ils ne boivent pas d'urraqua et ne font pas de pagodes, et que, le dimanche, ils viennent tous aux prières. Si, quand ils eurent été faits chrétiens, il fût demeuré près d'eux quelqu'un qui les instruisît, comme vous les instruisez maintenant, ils seraient bien meilleurs qu'ils ne sont.

Notre-Seigneur vous donne autant de consolation en cette vie et de gloire en l'autre que je m'en désire à moi-même.

De Manapar, 27 mars 1544.

Votre frère très affectionné en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère, je me réjouis beaucoup de votre excursion de visites aux localités que je vous avais désignées, et plus encore du grand fruit, qu'au dire de tous, vous y avez fait. J'attends ici, pour aujourd'hui ou demain, un message du Gouverneur, et s'il est tel que je l'espère, je ne manquerai pas de venir et de prendre les chemins qui me mèneront à

vous, car je désire beaucoup vous voir, bien que, en esprit, je ne vous perde jamais de vue.

Cet Artiaga était un soldat qui allait en compagnie de Pedro Juan de Artiaga. Il va, congédié par moi, et l'âme pleine de tentations, qu'il ne reconnaît pas; encore ne s'achemine-t-il pas à cette connaissance. Il dit qu'il ira à Combuture pour y enseigner le peuple et se trouver à proximité de vous. Je me fie peu à ses projets parce qu'il est, vous le savez, fort changeant. S'il vient à vous, ne perdez pas avec lui beaucoup de temps.

J'ai déjà écrit au Capitan de vous pourvoir du nécessaire, et j'ai bien dit à Manoel da Cruz de vous prêter de l'argent toutes les fois que vous en aurez besoin; et lui, de très bonne volonté, m'a promis de le faire. Veillez bien sur votre santé, puisqu'elle vous aide à si bien servir Dieu Notre-Seigneur.

A Mathieu, vous direz de ma part de vous bien servir. Si vous êtes content de lui, il trouvera père et mère en moi; mais s'il ne vous était pas très obéissant, je ne veux pas le voir, ni m'occuper de lui. Donnez-lui tout le nécessaire pour l'habillement.

Dans les localités où vous irez, faites assembler les hommes, un jour, en un endroit marqué, et, un autre jour, les femmes en un endroit différent. Faites que dans toutes les maisons on récite les prières; donnez le baptême à ceux qui ne l'ont pas encore reçu, petits ou grands, et n'oubliez pas que si la meule fait quelque bon ouvrage, c'est grâce à celui qui lui amène l'eau et la met en mouvement.

Notre-Seigneur nous veuille toujours venir en aide et nous tenir en sa garde.

De Manapar, 8 avril 1544.

Votre frère très affectionné en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

vous en écrirez au Capitan, et si le Portugais, quel qu'il soit, est là, qu'il élargisse sans retard le captif. Si quelque chose est dû au Portugais, qu'il fasse valoir son droit devant le Prince, et que l'on se garde de soulever davantage ce pays. Je ne puis, ce me semble, écrire au Prince. Trop juste est l'irritation de gens que l'on déshonore, que l'on appréhende au corps sur leur propres terres; ce qui ne se fit pas même du temps des *Pules* (petits souverains indépendants).

Je ne sais quel parti prendre : mieux vaudrait peut-être ne plus perdre notre temps, et quitter un pays où ceux qui doivent nous aider n'en ont cure et laissent tous les excès impunis. Si l'on avait châtié ceux qui allèrent voler ce *parao* (bâtiment de guerre), les Portugais n'auraient pas fait ce qu'ils font. Et maintenant, faudra-t-il s'étonner si le Prince se venge sur nos chrétiens de la capture de son serviteur?

Écrivez au Capitan la peine extrême que j'ai ressentie de cet emprisonnement. Pour moi, je ne veux plus écrire à des gens qui disent avoir à faire le mal, sans que personne s'y oppose ou même réclame.

Si le prisonnier est à Tutucurin, allez, pour l'amour de Dieu, trouver le Capitan, où qu'il soit, et faites délivrer cet homme, et mandez le Portugais pour que son droit à lui soit aussi reconnu. Qu'un païen, sur un sol occupé par les Portugais et où leur capitan réside, allât se saisir d'un Portugais et le trainât ailleurs, l'acte serait jugé mauvais : ainsi, les païens trouvent mauvais qu'un Portugais se saisisse de l'un d'eux, sur leur propre terre, en temps de paix, et le traîne au Capitan, alors qu'il y a chez eux des tribunaux.

Si vous ne pouvez aller trouver vous-même le Capitan, envoyez-y Paul Vaz.

Je ne saurais vous dire à quel point cet événement m'a contristé. Notre-Seigneur nous donne la patience voulue pour supporter de si déraisonnables excès.

Vous m'écrirez bientôt; vous me direz tout ce qui s'est passé au sujet de ce *criado* du Prince. Est-il vrai qu'un Portugais, l'ait pris? Pourquoi l'a-t-il pris? L'a-t-il mené à Tutucurin? Si oui, je suis déterminé à ne pas aller là où réside Iniquitribirim. Je ne veux pas entendre les si justes plaintes de gens à qui l'on fait de telles injures sur leurs propres terres; j'irai plutôt là où je désire : savoir, au pays du prêtre Jean, où nous aurons tant à faire pour le service de Dieu Notre-Seigneur, sans y trouver qui nous persécute.

Peut-être bien (*nao sera muito que tome...*) prendrai-je ici, à Manapar, un bateau et me rendrai-je, sans plus tarder, dans l'Inde.

Notre-Seigneur nous donne son aide et sa grâce. Amen.

De Manapar, 21 mars 1544.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère, j'ai été bien heureux d'apprendre de vos nouvelles par vos lettres, et d'y voir le fruit que vous faites. Dieu vous donne forces pour persévérer de bien en mieux.

Les torts que font à ces chrétiens et les païens et les Portugais, je ne puis ne pas les ressentir vivement dans l'intime du cœur. Je ne saurais m'y accoutumer. Voir les injures que l'on fait à ces chrétiens et ne les pouvoir secourir, c'est là un tourment qui ne me quitte pas.

J'ai écrit au vicaire de Coulaao et à celui de Cochin au sujet des esclaves que les Portugais ont volées à Punicale, afin que, par grandes excommunications, on sache qui les vola. Cette démarche, je la fis il y a trois jours, dès que je reçus la lettre des Patangatins.

Donnez à Mathieu tout le nécessaire pour l'habillement, et

tenez-lui bonne compagnie, afin qu'il ne vous laisse pas. Tant que je l'ai eu avec moi, il a été traité fort amicalement : témoignez-lui de même grande affection.

Dans la traduction du *Credo*, à l'endroit où ils disent : *Enaqu-venu*, mettez, au lieu de *venu*, *vichuam*, parce que *venu* veut dire : *je veux*, et *vichuam* veut dire : *je crois* ; or, il est mieux de dire : *je crois en Dieu*, que : *je veux en Dieu*.

Ne dites pas : *vao-pinale*, parce que cela veut dire : *par force* ; et Jésus-Christ souffrit volontairement et non par force.

Quand on reviendra de la pêche, vous visiterez les malades ; vous ferez réciter par quelques enfants les prières, comme il est marqué au mémorial que je vous laissai dernièrement. Vous vous réserverez la récitation d'un évangile.

Traitez ces gens toujours avec grand amour, et n'omettez rien pour qu'ils vous aiment. J'ai été bien joyeux d'apprendre qu'ils ne boivent pas d'urraqua et ne font pas de pagodes, et que, le dimanche, ils viennent tous aux prières. Si, quand ils eurent été faits chrétiens, il fût demeuré près d'eux quelqu'un qui les instruisît, comme vous les instruisez maintenant, ils seraient bien meilleurs qu'ils ne sont.

Notre-Seigneur vous donne autant de consolation en cette vie et de gloire en l'autre que je m'en désire à moi-même.

De Manapar, 27 mars 1544.

Votre frère très affectionné en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère, je me réjouis beaucoup de votre excursion de visites aux localités que je vous avais désignées, et plus encore du grand fruit, qu'au dire de tous, vous y avez fait. J'attends ici, pour aujourd'hui ou demain, un message du Gouverneur, et s'il est tel que je l'espère, je ne manquerai pas de venir et de prendre les chemins qui me mèneront à

vous, car je désire beaucoup vous voir, bien que, en esprit, je ne vous perde jamais de vue.

Cet Artiaga était un soldat qui allait en compagnie de Pedro Juan de Artiaga. Il va, congédié par moi, et l'âme pleine de tentations, qu'il ne reconnaît pas; encore ne s'achemine-t-il pas à cette connaissance. Il dit qu'il ira à Combuture pour y enseigner le peuple et se trouver à proximité de vous. Je me fie peu à ses projets parce qu'il est, vous le savez, fort changeant. S'il vient à vous, ne perdez pas avec lui beaucoup de temps.

J'ai déjà écrit au Capitan de vous pourvoir du nécessaire, et j'ai bien dit à Manoel da Cruz de vous prêter de l'argent toutes les fois que vous en aurez besoin; et lui, de très bonne volonté, m'a promis de le faire. Veillez bien sur votre santé, puisqu'elle vous aide à si bien servir Dieu Notre-Seigneur.

A Mathieu, vous direz de ma part de vous bien servir. Si vous êtes content de lui, il trouvera père et mère en moi; mais s'il ne vous était pas très obéissant, je ne veux pas le voir, ni m'occuper de lui. Donnez-lui tout le nécessaire pour l'habillement.

Dans les localités où vous irez, faites assembler les hommes, un jour, en un endroit marqué, et, un autre jour, les femmes en un endroit différent. Faites que dans toutes les maisons on récite les prières; donnez le baptême à ceux qui ne l'ont pas encore reçu, petits ou grands, et n'oubliez pas que si la meule fait quelque bon ouvrage, c'est grâce à celui qui lui amène l'eau et la met en mouvement.

Notre-Seigneur nous veuille toujours venir en aide et nous tenir en sa garde.

De Manapar, 8 avril 1544.

Votre frère très affectionné en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, j'ai grand désir de vous voir : plutôt à Dieu que ce fût bientôt ; aucun jour toutefois ne se passe que je ne vous voie en esprit, et vous me rendez la pareille ; de sorte que nous sommes continuellement présents l'un à l'autre.

Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, écrivez-moi des nouvelles de vous et de tous les chrétiens : comment toutes choses vont-elles ? Écrivez-le-moi bien par le menu.

J'attends le Pule de Travancor, qui doit venir sans faute cette semaine : il me l'a écrit. J'attends de lui des choses utiles au service de Dieu. Tout ce qui se passera, je vous le ferai savoir, afin que vous rendiez grâces à Dieu Notre-Seigneur.

J'écris, tout à l'heure, aux Patangatins au sujet du hangar de branchages. Il me semblerait bon que les femmes allassent à l'église le samedi matin ; comme on fait à Manapar, et les hommes le dimanche matin ; faites ce qui mieux vous semblera.

Quand il sera nécessaire d'écrire au Capitan pour vos approvisionnements, faites-le bien à temps, afin qu'il y pourvoie.

Renseignez-moi au sujet de Juan de Artiaga : où est-il ? sert-il Dieu ? J'ai peur qu'il ne persévère pas à le servir : il est, vous le savez, si versatile.

Le Père (le prêtre, son compagnon) et moi nous portons bien.

Dites à Mathieu d'être bon enfant et de parler haut et de redire, d'une bonne façon, ce que vous dites. Quand j'arriverai par-delà, je lui donnerai quelque chose qui lui fera bien plaisir.

Écrivez-moi si les enfants viennent aux prières, et combien il y en a qui les savent. Par la première occasion, écrivez-moi à propos de tout et longuement.

Notre-Seigneur soit avec vous comme je désire qu'il soit avec moi.

De Livar, 23 avril 1544.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, aujourd'hui, 1^{er} mai, j'ai reçu de vous une lettre qui m'a donné tant de joie, que je ne saurais dire combien j'en demeure consolé, au sortir de quatre ou cinq jours de fièvre continue. On m'a saigné deux fois. Je suis mieux maintenant.

J'espère, Dieu aidant, aller vous voir à Punicala, la semaine prochaine. Le Pule de Travancor viendra, j'espère, aujourd'hui ou demain. Quand je serai auprès de vous, je vous communiquerai le résultat de nos conférences. Plaise à Dieu que ce soit chose utile à son service.

Le P. François Coelho (prêtre séculier) vous envoie deux parasols (*sombreiros*).

Comme nous nous verrons bientôt, je n'ajoute rien de plus, si ce n'est : Dieu Notre-Seigneur nous donne sa sainte grâce, afin que, elle aidant, nous le servions.

De Nar, 1^{er} mai 1544.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, Dieu sait combien j'aimerais mieux être avec vous, pour quelques jours, que d'en employer à Tutucurin et d'y être retenu ; mais comme il est nécessaire de passer ici quelques jours pour y mettre la paix, avec grand profit pour le service de Dieu, je me console dans

la pensée que je suis là où il plaît davantage à Dieu que je le serve.

Je vous en supplie, ne témoignez, pour rien, mauvaise humeur à ces pauvres gens, quelque fatigants qu'ils soient. Quand le travail vous déborde et que vous ne pouvez atteindre à tout, contentez-vous de faire ce que vous pouvez, et remerciez vivement Notre-Seigneur de vous trouver là où vous ne sauriez, quand vous le voudriez, demeurer oisif, si nombreuses s'offrent à vous les occupations, et toutes pour le service de Dieu Notre-Seigneur.

Je vous envoie Pedro. Dès que Antonio sera guéri (si c'est dans les six à huit jours prochains), envoyez-le-moi.

J'écris à Manoel da Cruz, et je le prie instamment de faire l'église au plus tôt.

Par le premier *tone* (petit bateau) qui viendra de chez vous ici, envoyez-moi mon petit coffre.

Dès que les affaires qui me retiennent seront achevées, j'irai vite vous voir; j'ai, plus que vous ne pensez, désir d'être avec vous quelques jours.

Chaque fois que vous aurez besoin de quelque chose, écrivez-le-moi par ceux qui, de là où vous êtes, viennent de ces côtés.

Avec vos gens, faites toujours le possible pour les supporter patiemment, et s'il arrive que la bonté ne puisse rien sur quelqu'un et qu'il ait besoin de châtiment, exercez à son endroit cette œuvre de miséricorde; châtiez-le.

Dieu Notre-Seigneur vous soit en aide, comme je désire qu'il me le soit.

De Tutucurin, 14 mars 1544.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

II.

Mon très cher frère en Jésus-Christ, j'arrivai samedi soir à Manapar. On me donna, à Combuture, de bien mauvaises nouvelles de chrétiens du cap de Comorin : les Badages en ont amenés captifs¹ ; pour leur échapper, les autres se sont retirés sur ces rocs à fleur d'eau, dans la mer, et là ils périssent de faim et de soif². Je pars, cette nuit, avec vingt tones de Manapar, pour les secourir. Priez Dieu pour eux et pour nous ; recommandez-nous spécialement aux prières des enfants.

A Combuture, on m'a promis de faire une église, et Manoel de Lima s'est engagé à contribuer de cent fanoens à la dépense. Vous irez à Combuture et y réglerez le mode de construction de cette église : vous pouvez vous y rendre, mercredi ou jeudi de la semaine prochaine.

Allez ensuite, si Dieu le veut, visiter les chrétiens qui se trouvent entre Punicale et Landale ; donnez le baptême à ceux qui ne sont pas encore baptisés ; passez de maison en maison pour y visiter les chrétiens ; informez-vous diligemment des nouveau-nés et baptisez-les.

Observez si ceux qui enseignent les enfants et qui convoquent les chrétiens s'acquittent bien de leur office.

A Manoel da Cruz, qui est à Combuture, vous recommanderez de veiller sur les deux localités des chrétiens Carians. Que les ennemis s'y réconcilient, qu'on n'y fasse point de pagodes, qu'on n'y boive pas d'urraqua, que l'on s'y réunisse le

1. « Les Badages, dit le P. Sébastien Gonçalves, sont une population aventurière qui vit dans les montagnes du royaume de Bisnaga. Ils étaient maîtres de l'ancien royaume de Pandi, dont ils s'emparèrent à l'occasion de démêlés entre le roi de Coulam et celui de Travancor. »

2. Ces récifs, semés entre la côte du cap de Comorin et l'île de Manar, portent, dans les anciennes cartes, le nom de Pont-d'Adam.

dimanche pour les prières, les hommes le soir et les femmes le matin.

Si François Coelho est par-delà, vous lui direz de venir vite, que c'est moi qui le dis.

Dieu vous ait en sa garde.

De Manapar, aujourd'hui lundi, 16 juin 1544.

J'ai déjà payé au more, porteur de la présente, ce que je lui promis pour aller à Vacarapatam.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, je vous fais savoir qu'avec l'aide de Dieu Notre-Seigneur, je me trouve en très bonne santé. Plaise à celui qui me la donne me donner la grâce de le servir.

Faites-moi savoir fréquemment de vos nouvelles et des chrétiens, et hâtez-vous de bâtir l'église ; dès qu'elle sera achevée, vous m'en informerez.

Les lettres que je vous envoie pour le Capitan, faites-les lui tenir par main très sûre.

Je vous recommande fort l'instruction des enfants. Baptisez très diligemment les nouveau-nés, et puisque les grands, ni pour bien ni pour mal, ne veulent pas aller en paradis, qu'il y aille du moins les petits nouveau-nés, qui meurent tôt après le baptême.

Rappelez-moi bien au souvenir de Manoel da Cruz. A Mathieu, je redis qu'il soit bon fils. Vous, soyez toujours affable avec vos gens ; ne les traitez qu'avec amour, et comportez-vous de même avec les Adigares.

Notre-Seigneur soit toujours avec vous.

De Viranaodianpatarnao, 22 juin 1544.

Votre affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, j'arrivai, mardi, à Manapar. Dieu Notre-Seigneur sait ce que j'ai eu à souffrir dans ce voyage : j'allai au secours des chrétiens qui, pour échapper à la poursuite des Badages, se sont retirés sur les rochers du cap de Comorin, où ils meurent de faim et de soif. Telle a été la contrariété des vents que, ni par la rame, ni par le halage, nous n'avons pu arriver au cap. Les vents s'apaisant, nous y retournerons, et je ferai le possible pour aider ces malheureux. C'est pitié, et la plus grande du monde, que de voir en quelles souffrances se trouvent ces pauvres chrétiens. Il en vient tous les jours beaucoup à Manapar ; ils arrivent dévalisés, pauvres, n'ayant pas de quoi manger ni se vêtir.

J'ai écrit aux Patangatins de Combuture, Punicale et Tutucurin, d'envoyer quelques aumônes pour ces misérables chrétiens, mais de ne rien tirer des pauvres ; quant aux *Campnotes* (maîtres de barques) qui voudraient donner, que ce soit de leur plein gré ; de ceux-ci même, rien par force, et absolument rien des pauvres. J'écris en ces termes aux Patangatins ; d'eux, je n'attends rien de bon. Ne permettez pas qu'ils extorquent aumône de personne, riche ou pauvre ; mon espérance est plus en Dieu que dans les Patangatins.

Je vous en prie, écrivez-moi longuement : si l'église de Combuture se fait ; si Manoel de Lima a donné les cent fanoens ; comment tout s'est passé dans la dernière visite que vous avez faite ; si l'on enseigne les enfants dans toutes ces localités, car j'ai payé, moi, salaire à tous (les maîtres), et j'ignore ce qu'ils font en mon absence. Vous m'écrirez sur tout cela bien longuement, parce que je désire beaucoup savoir de vos nouvelles et du lieu de votre résidence.

J'ai été huit jours en mer, et vous savez fort bien ce que

c'est que naviguer en tone, avec les vents violents que nous avons eus.

Notre-Seigneur vous ait continuellement en sa garde.

De Manapar, 30 juin 1544.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, Notre-Seigneur vous ait en sa continuelle garde et vous donne beaucoup de force pour le servir.

On m'a remis et j'ai lu avec grande joie une lettre de vous, où j'ai vu la diligence que vous avez mise à veiller sur vos pauvres gens, afin que les Badages ne vous prissent pas au dépourvu.

De mon côté, je suis allé, par terre, au Cap visiter ces infortunés chrétiens que les Badages ont volés et mis en fuite. C'était la plus grande pitié du monde que de les voir : ici, des affamés sans aucun aliment ; là, des vieillards, incapables de nous suivre ; sans parler des morts, des mères en travail d'enfant et d'autres nombreuses misères. Vous en êtes déjà ému, et que serait-ce si vous les aviez, comme moi, vues de vos yeux ?

Je fis venir à Manapar tous les pauvres, où ils sont maintenant en grand nombre ; priez Dieu d'émouvoir le cœur des riches, afin qu'ils aient pitié d'eux.

J'espère aller à Punicale mercredi (6 août).

Veillez bien sur vos gens, jusqu'à ce que ces Badages soient revenus dans leur pays.

Vous direz à Antonio Fernandez-le-Gras et à ces Patangatins de Chael-le-Vieux que je leur défends, moi, d'aller repeupler Chael-le-Vieux, et que s'ils y vont, ils me le payeront cher (*muito bom pago*).

Mon souvenir bien amical à Manoel da Cruz et à Mathieu.

Notre-Seigneur soit avec vous, et qu'il nous donne sa grâce afin que nous le servions.

De Manapar, 1^{er} août 1544.

Votre frère en Jésus-Christ.

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, Dieu soit toujours avec vous. J'ai eu grande joie, d'une part, en voyant dans votre lettre les consolations de votre dernière visite aux chrétiens ; mais j'ai ressenti ensuite une vive peine, et elle me demeurera jusqu'à ce que Dieu Notre-Seigneur vous ait tiré de péril. Les tribulations ne nous manquent pas ; béni soit Dieu.

J'ai envoyé le Père par toutes ces localités, afin que l'on y mette à la mer, dès que le temps le permettra, les bateaux et autres embarcations, parce qu'il me semble certain que l'on vous assaillira et que les chrétiens risquent d'être emmenés captifs. Sûrement, l'ennemi viendra jusqu'à la plage ; j'en suis informé par un canacar principal (juge et administrateur païen), qui aime ces chrétiens. Je lui avais envoyé un homme avec une lettre à l'adresse du roi Iniquitribirim, de qui le canacar est favori. Je disais au roi : « Puisque vous êtes ami du seigneur Gouverneur, ne permettez pas que ces Badages nous fassent de mal, car le Gouverneur verrait avec grand déplaisir les chrétiens maltraités. » Le canacar, qui est mon ami et qui aime les chrétiens, plusieurs desquels sont ses parents, vint me voir et me donner assurance de secours. Depuis, je lui écrivis de m'informer de ce qui se passerait, et en particulier de me faire savoir le moment de la venue des ennemis à la plage, afin que nous eussions le temps de nous réfugier en mer. Il l'a fait.

J'ai déjà écrit au Capitan, afin qu'il envoie un *catur* (petit

vaisseau de guerre) pour protéger et vos gens et vous-même. Faites qu'ils veillent bien, tant qu'ils sont sur la terre ferme, car ces Badages viennent de nuit, à cheval, et ils nous prennent, sans nous laisser le temps de nous embarquer. Veillez vous-même pour ce pauvre peuple, car il a si peu de savoir-faire (*he para tam pouco*) que, pour épargner deux fanoens, on négligera de poser des sentinelles. Que, par vos soins, tous lancent bientôt leurs embarcations à la mer; qu'ils y mettent leurs bagages, avec les femmes et les enfants, et qu'ils récitent les prières mieux que jamais, puisque nous n'avons personne qui nous aide, si ce n'est Dieu.

Envoyez-moi le papier qui resta dans le coffre : je n'ai plus de quoi vous écrire; faites-le-moi porter au plus tôt par un *cullé*, et dites-moi si les bateaux sont à la mer et les bagages dans les bateaux, ou le mouvement que l'on se donne pour ces préparatifs.

A Antonio Fernandez-le-Gras, vous direz que, s'il veut être mon ami, il veille au salut de ce peuple; car les Badages ne garderont captifs que ceux qui peuvent se racheter; ils tueront le reste.

Par-dessus tout, que l'on observe, de nuit, avec grand soin; qu'il y ait des sentinelles sur divers points de la terre ferme. J'ai grand'peur que, de nuit, avec ce clair de lune, l'ennemi n'arrive à la plage et ne se jette sur nos chrétiens; ordonnez donc qu'il y ait des sentinelles la nuit.

Notre-Seigneur vous ait en sa garde.

De Manapar, 3 août 1544.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ.

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, ce matin, je vous ai écrit d'encourager ces gens en la présente tribulation et d'avoir la grande charité de me faire savoir nouvelles certaines de Tutucurin. Je crains qu'il ne vienne mal à nos chrétiens par les *caballerias* de Tutucurin. Je ne saurais vous dire, si grande elle est, l'épouvante des gens d'ici. Que vous quittiez les nôtres pour aller avec Juan de Artiaga, cela ne m'a jamais paru bien, et ne le faites pas, que le pays ne soit d'abord délivré du fléau des Badages. Je vous en prie, dès que vous saurez quelque nouvelle certaine, faites que j'en sois instruit.

Iniquitribirim envoie un brahmane avec l'interprète du Capitain pour arrêter les articles d'une paix avec ces gens : je ne sais ce qui sera conclu. Ils sont ici, à Manapar, et s'en iront bientôt par mer.

Je vous en prie, écrivez-moi, dès que vous en aurez, et par le menu, nouvelles des Portugais de Tutucurin, afin de calmer la grande inquiétude où je suis. Dites-moi s'il y a, entre les morts et les blessés, quelques Portugais, quelques chrétiens.

Quant à votre départ, nous avons à nous voir pour en décider; ou bien, cet ouragan (*furia*) des Badages passé, je vous en écrirai.

Notre-Seigneur soit toujours avec vous. Amen.

De Manapar, 19 août 1544.

Tout à l'heure, on m'a remis une lettre de Guarim, par laquelle il nous informe, vous, mon très cher frère, et moi, que les chrétiens sont en fuite dans la forêt : les Badages les ont dévalisés; il y a de blessés un chrétien et un païen. De tous côtés nous avons mauvaises nouvelles. Loué soit Dieu Notre-Seigneur, à jamais.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère, Dieu soit toujours avec vous.

La seule parole de Notre-Seigneur : *Qui non est mecum contra vos est*, vous révèle le nombre des amis que nous avons dans ces régions, de ceux qui nous aident à faire chrétiens ces peuples. Mais ne nous décourageons pas : Dieu, à la fin, donne à chacun son salaire; peu, d'ailleurs, lui servent autant que beaucoup, quand il lui plaît. Certes, je vous l'assure, j'ai plus compassion de ceux qui vont contre Dieu que désir de les voir atteints par sa justice, sachant très bien qu'à la fin, il châtie terriblement ses ennemis, comme nous le font voir ceux qui sont dans l'enfer.

Ce brahmane qui vient à vous est porteur d'une dépêche des Badages au Roi : faites, pour l'amour de Dieu, qu'on lui donne tout de suite une embarcation qui le mène à Tutucurin.

Écrivez-moi des nouvelles de Tutucurin, du Capitan, des Portugais et des chrétiens, car mon inquiétude est grande.

Saluez bien pour moi Juan de Artiaga. Dites à Mathieu qu'il ne travaille pas pour rien, et que je ferai pour lui plus qu'il ne pense.

Notre-Seigneur soit toujours avec vous. Amen.

De Manapar, 20 août 1544.

Pour l'amour de Dieu, mettez vite en chemin ce brahmane, et parlez au Capitan afin que, pour le moins, il lui fasse honneur.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, Dieu vous soit toujours en aide. Amen.

Les lettres que vous m'avez envoyées m'ont grandement réjoui. Quand le pays sera bien délivré des Badages, faites-le-moi savoir, afin que, le pouvant alors, sans péril pour les chrétiens, j'envoie François Coelho vous remplacer, et que vous alliez rendre à Dieu le service de baptiser ceux de Careopatan et de visiter les *Careas* de Beadala et leur Mudaliar (administrateur, juge).

Le capitan de Négapatam peut beaucoup auprès du roi de Jafanapatam, de qui sont ces îles de Manar; il pourra vous appuyer auprès de ce roi.

Dès que votre région sera assurée contre les Badages, expédiez-moi le patamar (courrier à pied), afin que tout de suite je vous envoie François Coelho, et de l'argent, et des lettres, et une instruction (*regimento*) sur ce que vous aurez à faire à Manar.

Je vous recommande fort notre frère Juan de Artiaga. Donnez-moi note écrite de tout ce qui lui est nécessaire, afin que j'y pourvoie, comme il est juste.

Ici, je vais parmi ce peuple sans interprète. Antonio est demeuré malade à Manapar. Rodrigo et Antonio, voilà mes interprètes; d'où vous pouvez voir la vie que je mène et les sermons que je puis faire. Mes interprètes ne m'entendent pas; je les entends eux moins encore : jugez par là de mes entretiens avec ce peuple. Je baptise les nouveau-nés et autres à qui ce sacrement peut être administré; je n'ai pour cela aucun besoin d'interprète. Les pauvres, eux aussi, sans interprète, me donnent à entendre leurs nécessités : à les voir seulement, sans interprète, je les comprends. Je n'ai donc, pour les œuvres les plus importantes (*para as cousas mais principaes*), aucun besoin d'interprète.

Tous les Badages qui se trouvaient de ces côtés sont déjà

réunis à Cabecate : les gens d'ici n'ont donc plus à les craindre ; mais les Badages qui sont plus à l'intérieur y font encore tout le mal qu'ils peuvent, en attendant que décision soit portée par Iniquitribirim¹.

Notre-Seigneur soit toujours avec vous. Amen.

De Punicale, 21 août 1544.

Ce soir, je pars pour Talle, où il y a foule de pauvres gens.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ.

FRANÇOIS.

III.

Mon très cher frère en Jésus-Christ, ce prince, qui est à Talle, neveu de Iniquitribirim, est tellement notre ami, qu'à peine informé des maux que faisaient chez vous, aux chrétiens, les Adigares (percepteurs des droits royaux), il a mandé un sien *criado* avec lettre, par laquelle il leur ordonnait de laisser arriver toutes les denrées de la terre ferme et de n'avoir que de bons procédés à l'égard des chrétiens. Le *criado* était, de plus, chargé de donner au prince les noms de ces Adigares et de me les communiquer afin que, si j'allais voir le Roi, je pusse, avec plus de précision, le renseigner sur ce qui se serait passé.

C'est pour le bien des chrétiens, que ce *criado* du prince fait sa démarche ; ayez donc soin que les Patangatins l'accueillent avec beaucoup d'honneur et le payent pour ses peines, comme il est juste ; ce qu'ils dépensent fort mal à propos

1. Ce fut à l'occasion de ces incursions des Badages, que se produisit la célèbre panique qui les mit en fuite. Ils dirent avoir vu près de François de Xavier un personnage de taille surhumaine.

pour des bayadères, ils feraient mieux de l'employer à de telles choses, ainsi que le veulent la raison et les vrais intérêts de tout le peuple. Vous lui ferez, vous aussi, quelque présent, afin que, de meilleure volonté, il dise aux Adigares de ne plus faire de mal aux chrétiens et de leur être bons amis (de leur faire bonne compagnie).

Est-il vrai, écrivez-le-moi, qu'un Portugais ait mené prisonnier à Tutucurin un *criado* de ce prince; et pourquoi l'a-t-il fait? Je vous ai déjà écrit longuement à ce même propos; et si la chose est vraie, il vaudrait mieux, ce me semble, demeurer ici que d'aller voir le Roi. Tous, en effet, ne sauraient voir dans l'emprisonnement d'un *criado* du prince qu'un grand outrage et un fort vilain cas (*caso tan feo*).

Le Roi accueillit très honorablement le Père François Coelho et lui concéda tout ce qui fut jugé pouvoir être utile aux chrétiens; et pour mieux lui faire honneur, il donna à quatre hommes de Manapar la charge de Patangatins, sans lever, à cette occasion, aucun impôt sur le peuple, comme il était coutume de faire du temps des Pules. Le Roi encore, à l'occasion d'une autre visite que lui fit le Père, accompagné de nombreux habitants de localités diverses, et pour honorer le Père, choisit parmi eux trois Patangatins, sans rien imposer aux localités¹.

Pour l'amour de Dieu, écrivez de ma part au Capitan que je le prie instamment et lui demande en grâce de ne faire ni laisser faire, de tout ce mois de septembre, aucun mal aux sujets du Grand-roi, puisqu'ils se montrent tant nos amis dans les affaires des chrétiens : c'est bien le moins qu'on puisse demander. Si je vais voir le Roi (et ce serait dans le

1. Le lecteur devra ne pas oublier que le titre de *Père* est toujours, ou le plus souvent, donné par saint François-Xavier aux *prêtres* exerçant leur ministère dans l'Inde, qu'ils soient prêtres séculiers, ou prêtres de la Compagnie.

courant du mois que je m'acheminerais ainsi vers Cochin), je ne voudrais pas que, précisément à cette époque, on eût aucun sujet de lui faire de nous des plaintes nouvelles.

Vous m'écrivîtes, dans le temps, que vous ne pouviez m'instruire par lettre de plusieurs choses et qu'il y fallait un entretien. Renseignez-moi cependant, car s'il s'agit de choses qui intéressent grandement le service de Dieu, de maux procédant ou du Capitan, ou des Portugais, ou des chrétiens, je n'irai certainement pas trouver Iniquitribirim à Cochin, que je n'aie d'abord vu si je puis remédier aux maux et que, le pouvant faire, je n'y aie remédié.

Notre-Seigneur nous soit toujours en aide et favorable.

De Manapar, 2 septembre 1544.

Votre frère très affectionné en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, Notre-Seigneur vous soit continuellement en aide. Amen.

Je suis fort inquiet au sujet des chrétiens de Tutucurin, vu qu'ils n'ont personne qui s'occupe d'eux (qui veille pour eux). Pour l'amour de Notre-Seigneur, faites-moi vite savoir ce qui se passe, et si vous voyez que le service de Dieu le demande, allez, avec force tones de Combuture et de Punicale, tirer ces gens des îles où ils se sont réfugiés; menez-les à Combuture, Punicale et Trinchandur. Partez, au plus vite, avec les tones qu'il y aura à Punicale, et faites dire à ceux de Combature d'aller vous joindre sans retard. Ce ne sera certes pas pour l'amour de Betibumal et de ses chevaux, que vous laisserez mourir de faim et de soif ces pauvres gens. Le Capitan, lui, eût bien mieux fait de se préoccuper du sort des chrétiens que des intérêts de Betibumal et de ses chevaux.

Ci-joint une dépêche, à l'adresse des Patangatins de Punicale et de Combuture, par laquelle je leur commande d'être vite prêts à se rendre avec vous à ces îles, pour en tirer les chrétiens de Tutucurin qui y meurent de faim et de soif. Si donc vous jugez nécessaire de partir et de faire partir les autres, remettez la dépêche aux Patangatins et allez au secours de ces pauvres gens. S'il n'y a pas, à votre avis, nécessité, n'y allez pas; faites ce qui vous semblera bon; je m'en remets totalement à vous. Que si vous y allez, veillez à ce que les tones portent provision d'eau et d'autres vivres.

Notre-Seigneur soit toujours avec vous. Amen.

Faites-moi savoir nouvelles (*como estao*) de Manoel da Cruz et de Mathieu, que je laissai désolés.

De Aranadale, 5 septembre 1544.

Votre frère très affectionné en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, j'apprends de bien tristes nouvelles du Capitan : on lui a brûlé son vaisseau et sa maison; il est réfugié aux îles. Allez vite, pour l'amour de Dieu, avec toute cette gent de mer de Punicale, et prenez toute l'eau que l'on pourra embarquer sur les tones. J'écris fort raide (*muïto rijo*) aux Patangatins d'aller, sans retard, avec vous, trouver le Capitan, et de prendre beaucoup de tones chargées d'eau pour tant de gens.

Si je pensais que le Capitan dût me voir avec plaisir aller moi-même aux îles, j'irais, et vous resteriez à Punicale; mais je ne sais s'il en serait content, car, dans une de ses lettres, il me disait : « Vous ne pouvez rien écrire sans faire grand scandale. » Dieu et tout le monde savent s'il est vrai que je ne puisse rien écrire sans scandale; mais il y a là (et j'en ai

réunis à Cabecate : les gens d'ici n'ont donc plus à les craindre ; mais les Badages qui sont plus à l'intérieur y font encore tout le mal qu'ils peuvent, en attendant que décision soit portée par Iniquitribirim¹.

Notre-Seigneur soit toujours avec vous. Amen.

De Punicale, 21 août 1544.

Ce soir, je pars pour Talle, où il y a foule de pauvres gens.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ.

FRANÇOIS.

III.

Mon très cher frère en Jésus-Christ, ce prince, qui est à Talle, neveu de Iniquitribirim, est tellement notre ami, qu'à peine informé des maux que faisaient chez vous, aux chrétiens, les Adigares (percepteurs des droits royaux), il a mandé un sien *criado* avec lettre, par laquelle il leur ordonnait de laisser arriver toutes les denrées de la terre ferme et de n'avoir que de bons procédés à l'égard des chrétiens. Le *criado* était, de plus, chargé de donner au prince les noms de ces Adigares et de me les communiquer afin que, si j'allais voir le Roi, je pusse, avec plus de précision, le renseigner sur ce qui se serait passé.

C'est pour le bien des chrétiens, que ce *criado* du prince fait sa démarche ; ayez donc soin que les Patangatins l'accueillent avec beaucoup d'honneur et le payent pour ses peines, comme il est juste ; ce qu'ils dépensent fort mal à propos

1. Ce fut à l'occasion de ces incursions des Badages, que se produisit la célèbre panique qui les mit en fuite. Ils dirent avoir vu près de François de Xavier un personnage de taille surhumaine.

pour des bayadères, ils feraient mieux de l'employer à de telles choses, ainsi que le veulent la raison et les vrais intérêts de tout le peuple. Vous lui ferez, vous aussi, quelque présent, afin que, de meilleure volonté, il dise aux Adigares de ne plus faire de mal aux chrétiens et de leur être bons amis (de leur faire bonne compagnie).

Est-il vrai, écrivez-le-moi, qu'un Portugais ait mené prisonnier à Tutucurin un *criado* de ce prince; et pourquoi l'a-t-il fait? Je vous ai déjà écrit longuement à ce même propos; et si la chose est vraie, il vaudrait mieux, ce me semble, demeurer ici que d'aller voir le Roi. Tous, en effet, ne sauraient voir dans l'emprisonnement d'un *criado* du prince qu'un grand outrage et un fort vilain cas (*caso tan feo*).

Le Roi accueillit très honorablement le Père François Coelho et lui concéda tout ce qui fut jugé pouvoir être utile aux chrétiens; et pour mieux lui faire honneur, il donna à quatre hommes de Manapar la charge de Patangatins, sans lever, à cette occasion, aucun impôt sur le peuple, comme il était coutume de faire du temps des Pules. Le Roi encore, à l'occasion d'une autre visite que lui fit le Père, accompagné de nombreux habitants de localités diverses, et pour honorer le Père, choisit parmi eux trois Patangatins, sans rien imposer aux localités¹.

Pour l'amour de Dieu, écrivez de ma part au Capitan que je le prie instamment et lui demande en grâce de ne faire ni laisser faire, de tout ce mois de septembre, aucun mal aux sujets du Grand-roi, puisqu'ils se montrent tant nos amis dans les affaires des chrétiens : c'est bien le moins qu'on puisse demander. Si je vais voir le Roi (et ce serait dans le

1. Le lecteur devra ne pas oublier que le titre de *Père* est toujours, ou le plus souvent, donné par saint François-Xavier aux *prêtres* exerçant leur ministère dans l'Inde, qu'ils soient prêtres séculiers, ou prêtres de la Compagnie.

courant du mois que je m'acheminerais ainsi vers Cochin), je ne voudrais pas que, précisément à cette époque, on eût aucun sujet de lui faire de nous des plaintes nouvelles.

Vous m'écrivîtes, dans le temps, que vous ne pouviez m'instruire par lettre de plusieurs choses et qu'il y fallait un entretien. Renseignez-moi cependant, car s'il s'agit de choses qui intéressent grandement le service de Dieu, de maux procédant ou du Capitan, ou des Portugais, ou des chrétiens, je n'irai certainement pas trouver Iniquitribirim à Cochin, que je n'aie d'abord vu si je puis remédier aux maux et que, le pouvant faire, je n'y aie remédié.

Notre-Seigneur nous soit toujours en aide et favorable.

De Manapar, 2 septembre 1544.

Votre frère très affectionné en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, Notre-Seigneur vous soit continuellement en aide. Amen.

Je suis fort inquiet au sujet des chrétiens de Tutucurin, vu qu'ils n'ont personne qui s'occupe d'eux (qui veille pour eux). Pour l'amour de Notre-Seigneur, faites-moi vite savoir ce qui se passe, et si vous voyez que le service de Dieu le demande, allez, avec force tones de Combuture et de Punicale, tirer ces gens des îles où ils se sont réfugiés; menez-les à Combuture, Punicale et Trinchandur. Partez, au plus vite, avec les tones qu'il y aura à Punicale, et faites dire à ceux de Combature d'aller vous joindre sans retard. Ce ne sera certes pas pour l'amour de Betibumal et de ses chevaux, que vous laisserez mourir de faim et de soif ces pauvres gens. Le Capitan, lui, eût bien mieux fait de se préoccuper du sort des chrétiens que des intérêts de Betibumal et de ses chevaux.

Ci-joint une dépêche, à l'adresse des Patangatins de Punicala et de Combuture, par laquelle je leur commande d'être vite prêts à se rendre avec vous à ces îles, pour en tirer les chrétiens de Tutucurin qui y meurent de faim et de soif. Si donc vous jugez nécessaire de partir et de faire partir les autres, remettez la dépêche aux Patangatins et allez au secours de ces pauvres gens. S'il n'y a pas, à votre avis, nécessité, n'y allez pas; faites ce qui vous semblera bon; je m'en remets totalement à vous. Que si vous y allez, veillez à ce que les tones portent provision d'eau et d'autres vivres.

Notre-Seigneur soit toujours avec vous. Amen.

Faites-moi savoir nouvelles (*como estao*) de Manoel da Cruz et de Mathieu, que je laissai désolés.

De Aranadale, 5 septembre 1544.

Votre frère très affectionné en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, j'apprends de bien tristes nouvelles du Capitan : on lui a brûlé son vaisseau et sa maison; il est réfugié aux îles. Allez vite, pour l'amour de Dieu, avec toute cette gent de mer de Punicala, et prenez toute l'eau que l'on pourra embarquer sur les tones. J'écris fort raide (*muito rijo*) aux Patangatins d'aller, sans retard, avec vous, trouver le Capitan, et de prendre beaucoup de tones chargées d'eau pour tant de gens.

Si je pensais que le Capitan dût me voir avec plaisir aller moi-même aux îles, j'irais, et vous resteriez à Punicala; mais je ne sais s'il en serait content, car, dans une de ses lettres, il me disait : « Vous ne pouvez rien écrire sans faire grand scandale. » Dieu et tout le monde savent s'il est vrai que je ne puisse rien écrire sans scandale; mais il y a là (et j'en ai

d'autres) raison suffisante pour que je n'aille pas au Capitan.

J'écris aux Patanigatins de Combuture et de Umbebar qu'ils aillent, au plus tôt, là où est le Capitan et qu'ils y mènent tous leurs tones chargées d'eau et de vivres.

Pour l'amour de Dieu, hâtez-vous ; vous voyez quelle est la détresse du Capitan et de tous ces chrétiens : vite et très vite, pour l'amour de Dieu.

Notre-Seigneur soit avec vous. Amen.

De Aranadale, 5 septembre 1544.

Votre frère très affectionné en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, Dieu nous donne sa très sainte grâce, puisqu'en ce pays nous n'avons pas d'autre aide que la sienne.

J'étais à Trinchandur, pour me rendre à Varivandiao-Patanao et y visiter les chrétiens, comme j'ai fait à Aranadale, Pudicurim et Trinchandur, et la visite était grandement nécessaire. Or, près de partir, j'ai eu la nouvelle que le pays est en grande agitation, parce que les Portugais emmenaient captif un beau-frère de Betibumal : celui-ci, de son côté, et les siens parlaient d'emmener captifs les chrétiens de Comorin.

Le P. François Coelho m'écrit donc d'aller, sans retard, là où se trouvent ces chrétiens, parce que, dit-il, si vous n'y allez pas, il leur adviendra grand malheur. Le P. Coelho dit encore : « Il est venu un prince, neveu de Iniquitribirim, au milieu de ces pauvres gens, avec intention de les maltraiter, et il le fera si vous n'êtes pas auprès d'eux. » Il écrit de plus : « Iniquitribirim vous envoie trois ou quatre *criados*, porteurs d'une lettre à vous adressée. Les *criados* se sont arrêtés à Manapar pour s'y reposer. » Par cette lettre, qui

m'arrive, Iniquitribirim me prie d'aller le voir, parce qu'il désire me communiquer des affaires qui l'intéressent au plus haut point.

Il a, je pense, grand besoin de la faveur du seigneur Gouverneur, vu que les Pules prospèrent et ont beaucoup d'argent, et il a, ce me semble, peur que les Pules ne se concilient, à force d'argent, l'aide du Gouverneur.

Iniquitribirim rappelle encore, dans sa lettre, que les chrétiens sont en assurance sur ses terres, et il promet de leur demeurer très ami (faire bonne compagnie).

Je pars donc tout de suite, ce soir même, pour Manapar. De là, pour l'amour des chrétiens de Tutucurin et de Bembar, et, dans le dessein de leur procurer asile assuré sur les terres du Grand-roi, j'irai voir Iniquitribirim et traiter avec lui la question de l'asile de ces chrétiens chez lui.

Vous donc, faites en sorte que les chrétiens de Tutucurin, qui périssent dans ces îles, viennent à Combuture et à Punicale. Vous m'écrirez avec détail sur tout ce qui les concerne, en particulier, sur la situation du Capitan et des Portugais.

Si vous trouvez ensuite le temps de visiter les chrétiens de Combuture, ceux de Carias, le *lugar* de Thome da Molta et celui qui est proche de Patanao, j'en serai bien content, car la visite y est grandement nécessaire. Je m'estimerais heureux de pouvoir les visiter moi-même et d'y instruire les enfants.

Vous emprunterez à Manoel da Cruz, de Punicale, notre ami, cent fanoens, et vous les emploierez à payer ceux qui instruisent les enfants : sachez combien on leur donnait précédemment. Vous ferez, en tout cela, œuvre bien utile au service de Dieu.

Le porteur de la présente est, ce me semble, fort homme de bien et désireux de servir Dieu. Faites-lui très bonne compagnie, jusqu'à ce que je retourne de l'endroit où sera Iniqui-

tribirim. Si vous le jugez à propos, pour le service de Dieu, laissez-le à Combuture, pour y aider à la construction de l'église.

Écrivez-moi bientôt par certain barbier, et donnez-moi compte détaillé des choses de par-delà. Je suis en grand souci, et au sujet des Portugais, et au sujet des chrétiens.

Notre-Seigneur nous donne plus de repos en l'autre vie que nous n'en trouvons dans la vie présente.

De Trinchandur, 7 septembre 1544.

Votre frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, la maladie d'Antoine persiste; il ne peut me servir. Envoyez-moi bientôt, à Manapar, Antonio Parava. J'ai besoin de lui pour préparer le manger (*para fazer de comer*).

Écrivez-moi bientôt, car je suis fort inquiet au sujet de ces pauvres gens. Dès mon arrivée au lieu où réside Iniquitribirim, je tâcherai qu'il expédie des lettres (et je vous les enverrai) adressées à tous les Adigares de ces localités, afin qu'ils aient à se montrer bons pour les chrétiens (à faire bonne compagnie aux chrétiens).

Priez Dieu pour moi, et dites aux enfants que, dans leurs prières, ils n'oublient pas de me recommander à Dieu.

J'écris un mot à Manoel da Cruz, afin qu'il vous donne cent fanoens pour l'instruction des enfants. C'est le billet ci-inclus.

Notre-Seigneur vous soit en aide et favorable. Amen.

De Tutucurin, 20 septembre 1544.

Votre frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, dès mon arrivée à Manapar et près de partir pour la résidence d'Aleixo de Sousa, me vinrent deux nayres (militaires nobles) avec lettre d'un Portugais habitant Bearim, qui me dit avoir en mains, pour me les remettre, une lettre du *veador de fazenda* (administrateur général des finances) et certaines autres dépêches : tout cela exige que j'aie entretien avec Iniquitibirim. Quant à Aleixo de Sousa, la même lettre m'apprend qu'il est allé à Coulaio, fort mécontent des Pules, à ce que l'on dit ; je ne sais si c'est vrai.

Je m'en vais donc, et en m'éloignant par voie de terre du cap de Comorin, je visiterai les localités chrétiennes et baptiserai les enfants nouveau-nés.

Lundi, ou quand il vous semblera plus à propos, visitez les chrétiens exilés de Tutucurin ; vous me ferez plaisir. Comme ils n'ont pas de lieu de réunion, assemblez-les et instruisez-les en rase campagne. Quant aux chrétiens demeurés dans la ville, déclarez à Nicolas Barbosa qu'il ne doit pas les convoquer pour la pêche des perles ; je ne veux pas du tout (*nao e minha vontade*) que des gens si désobéissants, ou, pour mieux dire, des chrétiens renégats, jouissent des fruits de notre mer.

Si ceux de Punicale voulaient aller pêcher la perle aux îles de Tutucurin, j'y consens très volontiers, et dites à Barbosa qu'il se garde de toutes choses mal faites (*de fazer cousa mal feita*) ; son passé n'en est que trop chargé (*sobejao as passadas*).

Je me recommande fort à vos prières et à celles des enfants ; avec un tel secours, je n'ai aucune des craintes que les chrétiens d'ici s'efforcent de me faire partager. Ils me disent : « Ne prenez pas la voie de terre ; tous ceux qui nous veulent du mal vous en veulent à vous davantage. » Mais je suis si ennuyé (*enfadado*) de vivre, qu'il me semble meilleur de

mourir pour la défense de notre Loi et Foi. Voir tant de péchés comme j'en vois se faire, et n'y pouvoir rien, voilà ma peine; oui, ma seule peine, c'est de n'avoir pu davantage arrêter ceux que vous savez faire à Dieu de si cruelles offenses; le reste ne m'est rien.

Notre-Seigneur vous soit toujours en aide et favorable.
Amen.

De Manapar, 10 novembre 1544.

Je vais partir pour Pudicaré, et le P. François Coelho va visiter les chrétiens qui sont à Atapanao.

Votre frère très affectionné en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Mon très cher frère en Jésus-Christ, le 16 de ce mois de décembre, j'arrivai à Cochîn. Avant d'y venir, j'ai baptisé tous les Machuas, pêcheurs qui vivent au royaume de Travancor, que j'ai rencontrés; et Dieu sait avec quelle joie j'irais achever l'ouvrage et baptiser ceux qui restent; mais le seigneur Vicaire général juge qu'il est plus utile au service de Dieu que j'aille là où réside le seigneur Gouverneur, pour y traiter l'affaire de Jafanapatam.

Je partirai pour Cambaye, d'ici à deux ou trois jours, en un catur très bien équipé, et j'espère revenir tout de suite, avec pleine expédition, telle qu'il la faut pour le service de Dieu Notre-Seigneur.

Le seigneur Evêque ne viendra pas à Cochîn cette année, et le Vicaire général s'en ira en Portugal, d'où il reviendra bien vite, je l'espère.

Diego est à Saint-Paul de Goa, très désireux de venir ici. Le Père Maître Diogo, Micer Paul et tous les autres du collège se portent bien.

J'ai eu nouvelles du Portugal; il m'en est venu beaucoup

de lettres. J'ai reçu l'autorisation attendue pour votre promotion au sacerdoce, sans titre de patrimoine ou de bénéfice : cette autorisation, du reste, n'était pas, je crois, nécessaire ; l'Évêque vous aurait ordonné sans cela, comme il a fait pour les Pères Manoel et Gaspard, qui sont à Cochín, et viendront travailler (*faire fruit*) avec vous.

Deux de la Compagnie, dont on annonçait la venue, n'étaient pas dans les vaisseaux premiers arrivés ; ils ne sont pas dans ceux qui maintenant arrivent : ils auront dû, peut-être, hiverner à Mozambique ; peut-être aussi retourner en Portugal : l'un est Portugais, l'autre Italien. Le Roi m'écrit beaucoup de bien des deux. Je n'en connais aucun. Ils ne sont pas de ceux que nous laissâmes à Lisbonne. Dieu veuille nous les mener à bon port.

Il y a, au collège de Coïmbre, plus de soixante étudiants de notre Compagnie, et l'on m'en écrit tant de belles choses, qu'il y a certes sujet d'en rendre à Dieu Notre-Seigneur de vives actions de grâces. Quasi tous sont Portugais, de quoi je me réjouis fort (*do que en muito folgo*).

J'ai de bien bonnes nouvelles de nos compagnons d'Italie. Je n'en dis pas plus long à ce sujet, vu que, d'ici à un mois, nous nous retrouverons j'espère, et que je vous montrerai toutes ces lettres.

Je vous en supplie (*rogo muito*), pour l'amour et le service de Notre-Seigneur, dès ma lettre reçue, mettez-vous en mesure de venir, au plus tôt, visiter les chrétiens de la plage de Travancor que j'ai récemment baptisés. Dans chaque localité vous établirez une école pour les enfants : employez-y jusqu'à 150 fanoens. Payez, d'avance, tous les maîtres de cette côte, jusqu'à la Grande-Pêcherie, et, pour ces dépenses, demandez l'argent au Capitan.

Prenez, à Manapar, un tone jusqu'à Careapatao. Avant d'y arriver, allez à Monchuri, qui est un *lugar* des Machuas :

les habitants de ce lieu ne sont pas encore baptisés. Monchuri est à une bonne lieue du cap de Comorin : baptisez-les, parce que, bien des fois, ils l'ont demandé et que je n'ai pu aller à eux. Antonio Fernandez et un chrétien malabare iront vous chercher avec un catur, et ils vous accompagneront jusqu'à ce que vous ayez achevé de baptiser ceux que je n'ai pu baptiser moi-même.

Antonio Fernandez est très homme de bien (*home muito de bem*) et zélé pour l'honneur de Dieu. Il connaît les gens de ces contrées ; il sait parfaitement comment il faut traiter avec eux : faites donc ce qu'il vous dira, sans y contredire en rien ; ainsi je faisais moi-même, et je m'en suis toujours bien trouvé ; je vous en supplie, faites de même.

Emmenez avec vous Mathieu et le *Merino* qui m'accompagna de Viranão à Patanão, et encore vos garçons de service (*moços*) et un *caracapula* qui sache écrire, afin que vous puissiez laisser dans chaque localité une copie des prières. Il vous servira aussi de secrétaire, pour écrire certaines lettres ou traduire celles qui vous seraient adressées. Vous le payerez de l'argent du Roi que vous remettra le Capitain.

Vous confierez au Père Jean de Liçano la charge que vous aviez de baptiser et d'enseigner.

Je m'arrête, parce que François Mendez a hâte de partir.

Notre-Seigneur vous soit toujours en aide, comme je désire qu'il me le soit.

De Cochín, 18 décembre 1544.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

CHAPITRE XIV.

OÙ FRANÇOIS DE XAVIER EXPOSE BRIÈVEMENT SES TRAVAUX DE L'ANNÉE 1544, ET SES DESSEINS APOSTOLIQUES POUR UN PROCHAIN AVENIR.

(20 janvier à 8 mai 1545.)

I.

François disait à Mansilhas qu'il allait se rendre auprès du Gouverneur, « pour y traiter l'affaire de Jafanapatam. » Nous devons, avant d'aller plus loin, exposer ici cette affaire, qui se rattache intimement à l'histoire de la première évangélisation de Ceylan. Ce que nous produirons de documents nouveaux aidera à mieux entendre les lettres du Saint et dissipera quelques obscurités ou corrigera certaines inexactitudes mêlées aux récits de ses biographes.

Ceylan, au temps de saint François Xavier, comptait, au moins, neuf rois ; le principal était le roi de Cota : c'est de lui qu'il s'agit, quand on parle du « Roi de Ceylan » ; les autres n'étaient que des vassaux, mais fort indépendants ; en particulier, le roi de Jafanapatam et le roi de Cande ou Kandy. Dès l'année 1539, le vice-roi Gracia de Noronha avait lié

Jean III au *roi de Ceylan*, en lui empruntant une très grosse somme, et ce lien demeurerait ferme, parce que l'argent n'était pas rendu ; de sorte qu'il était difficile aux Portugais de rien faire qui déplût à ce roi. En 1543, il s'offrit à ne pas réclamer la somme prêtée, si le Gouverneur l'aidait à établir ses fils rois de Jafanapatam et de Kandy, en expulsant les possesseurs des deux principautés ; et Martin de Sousa, sans donner, sur ce point, réponse à l'ambassadeur du roi de Ceylan, ne put lui refuser une autre chose que le roi demandait, savoir, qu'à l'exclusion de ses fils, un sien petit-fils eût le titre de roi de Ceylan. — Ajoutons que le roi de Jafanapatam ne régnait qu'après avoir tué le précédent roi, son maître, qui était de la race des rois de Ceylan, et que le frère aîné de l'usurpateur lui disputait cet héritage, en vertu de son droit d'aînesse.

Cet exposé, dégagé d'une multitude de détails, suffit pour mettre en lumière les difficultés de la situation des Portugais vis-à-vis des trois rois ; difficultés qui grandiraient inévitablement, si tel ou tel, de bonne foi ou par politique, manifestait quelque désir ou volonté de se faire chrétien, ou se déclarait ennemi de la religion des conquérants.

Les fils de saint François, venus de Goa, avec André de Sousa, peu après l'arrivée du gouverneur Martin de Sousa, évangélisèrent les premiers Ceylan, et leur apostolat s'exerça, d'abord, à la cour du roi de Cota et dans son royaume. L'année 1544, qui vit naître les premiers fruits de leur zèle, fut aussi l'année du massacre des chrétiens de Mahapar, su-

jets du roi de Jafanapatam. Peu après, arrivèrent à Goa le frère du roi et quelques-uns de ses fidèles, qui n'avaient pas eu, pour échapper à la mort, d'autre sûr moyen que cette fuite : ils se firent chrétiens.

La même année 1544 arrivèrent à Goa, fuyant la mort, deux fils du roi de Ceylan : leur frère aîné, première conquête des prédicateurs de la Foi, venait de périr, victime de la haine du roi contre le christianisme. Baptisés à Goa, on les appela, dès lors, le prince Jean et le prince Louis.

Ces événements éveillèrent la crainte et l'ambition dans le cœur du roi de Cande : il s'empressa de témoigner le désir d'être chrétien, et de mettre en avant l'idée d'un mariage à faire entre le prince Jean, seul héritier légitime du roi de Ceylan, et une de ses filles ; à quoi le roi de Ceylan opposa, d'une part, de terribles menaces à l'adresse du roi de Cande, et, d'autre part, de belles offres de service au Roi de Portugal.

Le lecteur entendra mieux maintenant les quelques lettres suivantes : nous les insérons sans commentaire aucun :

De Goa, le 15 octobre 1545, D. Joan, Prince de Ceylan, écrit à la Reine de Portugal et à l'Infant D. Enrique :

Il annonce, comme prochaine, la conversion de sa mère. Outre les miracles des croix et du tremblement de terre, observés à la mort du Prince de Ceylan, il y aurait eu « beaucoup d'autres choses » que Fray Pedro racontera à la Reine. D. Joan loue beaucoup les services que lui a rendus « son

parrain » André de Sousa. Il prie la Reine et l'Infant de le récompenser en le nommant capitaine et gouverneur de ses terres de Ceylan.

A la lettre est joint le catalogue des faveurs que D. Joan attend du roi de Portugal :

1^o Me confirmer les titres de prince de Ceylan et roi de Jafanapatam ;

2^o Me donner juridiction sur tous les chrétiens de Comorin ;

3^o Me réserver le droit de distribuer les offices et charges dans mes terres, — à l'exclusion du gouverneur de l'Inde.

4^o Attribuer à mon frère D. Louis les terres de notre frère défunt, vu que notre père les lui retire ou l'exclut de cette succession, comme chrétien ;

5^o Si Dieu dispose de moi, que D. Louis soit mon héritier ;

6^o Que les pêcheurs de perles me paient une redevance ;

7^o Que Maître Diogo vienne résider dans mes États, et qu'il y soit fait évêque de toutes mes seigneuries ;

8^o Que André de Sousa soit, sa vie durant, capitaine et gouverneur de mes seigneuries¹.

De Goa, le 15 novembre 1545, D. Joan, Prince de Ceylan, écrit au Roi de Portugal :

L'an passé, j'écrivis à Votre Altesse comme Notre-Seigneur Dieu, par son infinie miséricorde, me fit si grande *merced* que de me convertir chrétien, chose que mes aïeux négligèrent tant. Quant à mes parents d'aujourd'hui, ils s'obstinent dans les erreurs qu'ils suivent ; ils les défendent par des paroles de mensonge, comme fait mon père, et il veut maintenant les

1. T. do T., Gav. ant., 20, m. 7, n^o 28.

défendre par les armes, voyant que ses paroles et mensonges ne font déjà plus d'effet, depuis les nombreux miracles que Notre-Seigneur a manifestés, à la mort de mon frère, de qui Dieu ait l'âme en son paradis.

Des croix, en effet, se sont ouvertes dans la terre; d'autres ont apparu dans le ciel; la terre a tremblé : je ne sais vraiment quel cœur serait celui qui ne se convertirait pas, et, de fait, beaucoup se convertissent, de sorte que dans la ville de mon père, et malgré ses défenses, on ne fait que se baptiser; de quoi je rends bien grâces à Notre-Seigneur.

Huit jours après que les vaisseaux de l'an passé furent partis, vint me joindre un mien frère, plus jeune, que ma mère tenait caché pour que le Roi ne le fit pas mourir. Je le fis chrétien, ainsi que d'autres de nos gens, de condition noble, et puis nous vîmes à Goa, où nous nous trouvons. Nous y fûmes honorablement reçus par le Gouverneur, Martin A^o de Sousa.

Je ne voulais rien accepter du Gouverneur pour l'entretien de ma maison, vu les dépenses que le Roi fait dans l'Inde; mais j'ai été forcé d'accepter une pension de quarante cruzados par mois, depuis le mois d'avril...

J'ai aussi de grandes obligations à Maître Diogo, pour les nombreux enseignements et les consolations que je reçois de lui¹.

De Goa, le même jour, 15 novembre 1545, André de Sousa écrit à l'Infant D. Enrique :

...Étant à Ceylan, par ordre de D. Martin Al^o de Sousa, je requis le fils du roi de Ceylan de se faire chrétien, et cela bien longtemps, et je continuai mes instances, par l'entre-

1. T. do T., corp. cronol., p. 1, m. 77, d. 12.

mise de deux frayles de saint François, que j'avais amenés avec moi. Je travaillai tant, qu'il était converti, et j'allais partir avec lui pour le faire baptiser à Goa, quand le roi son père le sut; il le fit tuer par trahison, et ordonna que l'on brûlât son corps avec grande cérémonie, selon l'usage. Dieu, à cette occasion, fit bien des miracles : la terre trembla, on vit dans le ciel une croix de la grandeur d'un mâ, et là où on le brûla, la terre s'entr'ouvrit en forme aussi de croix. Quand le roi l'apprit, il fit combler ces ouvertures, mais la croix se forma de nouveau, chaque fois qu'on la fit disparaître; ce qui occasionna la conversion d'un grand nombre de gens. Pour moi, j'ai fait, de mes mains, deux cents chrétiens.

Le Roi voulait tuer ses deux autres fils plus jeunes, et moi avec eux. Nous nous réfugiâmes, les deux princes et moi, avec quarante à cinquante Portugais et beaucoup de chrétiens du pays, dans une église, et puis, non sans grande difficulté, risque de ma personne et perte de mes biens, nous sommes arrivés dans l'Inde, etc¹.

Le 20 décembre, même année, André de Sousa écrit au Roi de Portugal :

L'an passé, j'écrivis à V. A. comme j'arrivai à Cochin avec un prince de Ceylan, que je fis chrétien. Huit jours après que les vaisseaux furent partis, vint un frère du Prince, plus jeune, et beaucoup de noblesse de Ceylan : ils se firent bientôt chrétiens, et le prince prit nom D. Louis. Je vins, avec eux tous, à Goa où était le Gouverneur, Martin A^o de Sousa, qui les reçut honorablement et comme il convenait à la qualité de tels princes et crédit de V. A. Le Gouverneur voulait les envoyer mettre en possession du royaume, à la place de leur frère, que le roi a fait mourir, et s'emparer d'un fort, à leur

1. T. do T., Gav. ant., 20, m. 7.

profit : on allait partir avec moi, quand arrivèrent nouvelles que les Rumes venaient sur nous. Je ne crus pas devoir m'éloigner de l'Inde : je fis que les princes allassent s'offrir au Gouverneur qui leur plut.

Au milieu de l'hiver, arrivèrent, de Jafanapatam, des ambassadeurs aux princes et au Gouverneur : ils disaient : « Anciennement, nous étions sujets du roi de Ceylan ; or, le Seigneur que nous avons maintenant nous tyrannise ; les fils du roi de Ceylan étant devenus chrétiens, nous désirons les avoir pour souverains, obéir au roi de Ceylan et nous faire tous chrétiens. D. Martin A° de Sousa, informé de ces choses, arrêta qu'il y enverrait les princes ; mais alors arriva D. Juan de Castro, et rien ne se fit.

En arrivant, D. Juan de Castro manda venir les princes, et leur fit plus d'honneur encore que Martin A° de Sousa ; il leur donna pour compagnon son fils. En ce temps, ils ne sortaient pas de ma maison. Juan de Castro, selon le dessein de son prédécesseur, résolut d'envoyer les princes à Jafanapatam, la chose devant être du service de Dieu et de V. A. Il envoya, d'abord, un ambassadeur au roi de Ceylan, pour savoir ses intentions, car on dit que, d'accord avec son frère, il veut empêcher les gens de se faire chrétiens ; ce qui exigerait d'autres mesures.

Cette île de Jafanapatam est l'île même de Ceylan, dans sa pointe nord-est. Un seigneur, qui s'est soustrait à l'autorité du roi de Ceylan, la tyrannise : il est haï. C'est un favori du précédent seigneur : il tua son maître, prit sa place et fit périr plus de deux mille serviteurs dévoués du seigneur légitime. Récemment, pour mettre le comble à ses péchés, il a fait mourir sept cents et tant de chrétiens. C'est pour cela que l'on veut mettre ces princes à sa place : ce sera, d'ailleurs, un acheminement à la conversion de Ceylan tout entier à la foi chrétienne.

Ces princes attendent encore que V. A. leur fasse justice pour le meurtre de leur frère, que son père, roi de Ceylan, a tué parce qu'il s'était fait chrétien.

Depuis ces choses, est revenu l'ambassadeur envoyé à Ceylan : il dit que le Roi ne se fera jamais chrétien et sera plutôt more. On se propose d'aller l'attaquer, en septembre 1546.

Ici, André de Sousa fait valoir ses services. Il demande dédommagement pour ses dépenses au profit des deux princes; par exemple, qu'on lui [accor-dât, pour quatre ans, la pêcherie de perles qui se fait sur les côtes de Jafanapatam, où il a vécu avec les princes, etc.

André de Sousa poursuit :

Depuis cette détermination prise, arrivèrent de Ceylan les *frayles* de saint François, avec des lettres du roi de Cande pour le gouverneur et les deux princes. Ce roi demandait un secours de cinquante hommes, parce qu'il désire se faire chrétien avec ses fils et ses sujets. Il offre de marier sa fille avec le prince de Ceylan. Le roi de Ceylan menace de s'emparer du royaume de Cande.

Quant au roi de Cande, il est dirigé, dans ses voies nouvelles, par un homme d'honneur qui vit dans le pays, Nuno Alvarez Pereira. Le Gouverneur m'y envoie donc avec cinquante hommes et les mêmes *frayles*. Je ferai beaucoup, car j'ai beaucoup de crédit dans ce pays : le Roi lui-même me fait appeler, etc. Ce royaume de Cande est au milieu de l'île de Ceylan : c'est un pays très fertile, très peuplé, etc.

Les *frayles* et moi nous partons, en janvier prochain (1546), pour le service de Dieu et de V. A., et je fais cela à mes gros

dépens et risque de ma personne. Il faudra aller à quinze lieues dans l'intérieur des terres, au milieu d'ennemis, avant d'arriver à l'entrée du royaume de Cande; et tout cela, pour servir Dieu et V. A. Je vous demande de vous souvenir de moi et de mes services, car je n'ai personne qui sollicite pour moi, si ce n'est Dieu Notre-Seigneur. Je laisse donc tout en ses mains et à la conscience de V. A., etc¹.

Le 8 mars 1546, Jean III écrira à Juan de Castro, nouveau Gouverneur de l'Inde :

Par Miguel Vaz et par lettres de Maître François et autres, j'ai su combien de gens, dans ces pays, se sont convertis et se convertissent à la foi catholique. Je rends bien des grâces à Dieu pour ces nouvelles; aucune autre ne pourrait me donner plus de joie.

L'œuvre est bien grande; ceux qui s'y occupent sont peu nombreux; l'Evêque doit quitter le pays. Ces considérations m'ont fait juger à propos de renvoyer dans l'Inde Miguel Vaz, et avec lui viennent dix prêtres de la Compagnie de Jésus, que vous pourrez envoyer aux endroits où leur présence sera plus nécessaire. Vous vous entendrez pour cela avec Maître François et Miguel Vaz.

J'attends beaucoup de vous que, pour votre part, vous contribuerez à ce que je reçoive de Notre-Seigneur la grâce de voir la moisson grandir, autant que les commencements permettent de l'espérer. C'est là, je vous le rappelle, le plus grand service, le plus grand contentement que je puisse recevoir de vous. Avec sollicitude et diligence, favorisez, traitez bien et les nouveaux chrétiens, et ceux qui le deviendront, et les Religieux que j'envoie, et les autres qui sont déjà dans

1. T. do T., Gav. ant., 2, m. 6, n. 12.

l'Inde. Tout ce qui a trait à cette grande affaire et le fruit que j'en attends, voilà ce que je vous recommande le plus.

Quelques grands travaux que vous ayez par ailleurs, ne pensez pas qu'en négligeant ceux-ci, votre activité s'emploiera utilement aux autres, car, sans le secours de Notre-Seigneur, rien n'aboutit, et si vous négligez l'affaire de Notre-Seigneur, les autres ne réussiront pas.

J'ai eu grand mécontentement d'apprendre le fait du roi de Jafanapatam, et la mort de ces martyrs qui est son ouvrage. Des lettres de Maître François m'informent que Maître Afonso de Sousa a donné des ordres pour que l'on châtie ce roi comme le cas l'exige. Si la chose s'exécute, j'en aurai grand contentement, et je vous recommande instamment d'y veiller : il serait par trop pernicieux que de tels excès restassent impunis.

Maître François m'écrit encore que ce roi a un frère qui se ferait chrétien avec le peuple, si je lui donnais ce pays : c'est à Maître François qu'il l'a dit. Ce serait chose excellente que de procurer ainsi le salut de tant d'âmes ; mais il y a une autre chose à considérer : le Prince de Ceylan, qui s'est fait chrétien, et la reine sa mère, me font demander la même grâce par André de Sousa. Si je donne le pays à son fils, elle offre de se faire chrétienne avec ses parents et serviteurs. Ce n'est pas tout : le roi de Ceylan me fait dire que si je confirme mes provisions relatives au don de ce pays, il me donnera 400 quintaux de plus de cannelle et me tiendra quitte de ce que je lui dois. D'ici, je ne puis voir ce qu'il y a de mieux à faire. Souvenez-vous, dans vos déterminations, que ma tendance unique est le service de Notre-Seigneur et la propagation de la Foi, et que je tiendrai pour meilleur ce qui favorisera davantage ce dessein.

Le Roi veut que André de Sousa, qui a ménagé la

conversion du prince, fils du roi de Ceylan, et a protégé sa vie, devienne Capitan et *Guarda-mayor* de ce prince, quand il sera fait roi de Ceylan. Il recommande encore de châtier, dès qu'on le pourra, le roi de Jafanapatam.

Le 15 mars, la Reine écrit au Gouverneur de se préoccuper, par-dessus tout, de l'avancement du règne de Jésus-Christ, parce que là est l'obligation du Roi¹.

II.

Lorsque François arriva à Cochin, le 16 décembre 1544, et que, deux ou trois jours après, il se rendit à Cambaye, pour y négocier avec le gouverneur A^o M. de Sousa, « l'affaire de Jafanapatam », tous les faits mentionnés dans ces lettres n'étaient pas encore accomplis, mais ils ne pouvaient qu'être tous prévus; et ce qu'il y avait de mieux à faire, d'abord, c'était de châtier le roi de Jafanapatam. François venait d'obtenir du Gouverneur que ce dessein, qui était le sien, s'exécuterait.

Rentré à Cochin, le Saint ne manqua pas d'annoncer à ses amis d'Europe une décision, dont le résultat serait inévitablement l'extension rapide de la foi chrétienne à Ceylan.

Le 20 janvier, il écrit à Jean III. Ses autres lettres sont du 27 janvier.

1. *Vie de Jean de Castro*, édit. de 1835, pp. 432..., 446...

Elles furent par lui confiées au vicaire général Miguel Vaz, qui se rendait à la cour de Lisbonne pour exposer, de vive voix, au Roi les misères de l'Inde. Dispensé de le faire lui-même, François se contente de rappeler à Jean III que Dieu lui a donné ces terres lointaines, non pas tant pour enrichir le trésor royal, que pour étendre le royaume de Jésus-Christ. Miguel Vaz lui dira ce qu'il est à propos de faire pour atteindre un si noble but : il importe surtout que le Roi ne se contente pas de recommander à ses gouverneurs et autres officiers de bien agir, mais qu'il les châtie, au besoin; sans cela, on n'obtiendra rien, et le Roi, à l'heure de son jugement, entendra Jésus-Christ lui reprocher de n'avoir su que parler ou écrire là où il fallait frapper.

François supplie le Roi de laisser Miguel Vaz retourner au plus vite dans l'Inde, où cet homme, aussi intrépide que pieux, est nécessaire à tous et à l'Évêque lui-même.

Il prie le Roi d'encourager Cosme Anes dans l'œuvre du collège de Sainte-Foi, et Fray Vicente dans celle du collège de Cranganor. Il lui dit que Jafanapatam et la côte de Coulam pourraient, avant un an, donner cent mille chrétiens; il regrette que l'amitié de Jean III n'ait pas encore amolli le cœur du roi de Ceylan; enfin, il demande que l'on envoie aux Indes beaucoup d'ouvriers de la Compagnie : plusieurs seraient maintenant nécessaires à Malaca et dans les régions d'alentour.

Aux Pères de Rome, François écrit :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

Dieu Notre-Seigneur sait combien plus mon âme se consolait à vous voir qu'à vous écrire ces lettres, dont le sort est si incertain, attendu la grande distance qu'il y a de ces pays à Rome. Et cependant, puisque Dieu Notre-Seigneur nous a ainsi séparés par de si grands espaces, n'oublions pas qu'étant si unis par la charité et la conformité d'esprit, ces distances matérielles ne sauraient (si je ne me trompe) amener ni froideur (*desamor*), ni indifférence, vu surtout que nous nous aimons en Notre-Seigneur. Quant aux souvenirs du passé, où Jésus-Christ est mêlé comme objet principal, la mémoire nous les remet sous les yeux aussi vivants que les faits mêmes qu'ils rappellent.

Pour moi, qui ai continuellement présents à l'esprit tous ceux de la Compagnie de Jésus, je vois dans ce souvenir plus votre ouvrage que le mien : c'est vous qui, par la continuité de vos bienfaits, la continuité des dévotes prières que vous faites pour moi, triste pécheur (*triste peccador*), produisez cette incessante mémoire de vous-même ; c'est vous, mes très chers et uniques (*unicos*) frères en Jésus-Christ, qui l'imprimez dans mon cœur ce continuel souvenir ; et ceci m'oblige de reconnaître que si je vous dois de me souvenir grandement de vous, le souvenir que vous avez de moi est plus grand encore. Je prie Dieu Notre-Seigneur de vous en récompenser, car je ne saurais moi-même autrement acquitter ma dette qu'en me confessant impuissant à la payer : il me demeure donc imprimée dans l'âme la grande obligation que j'ai à tous les membres de la Compagnie.

Sachez, comme nouvelle de ces pays de l'Inde, que Notre-Seigneur, en un royaume où je réside, a déterminé une multitude à se faire chrétiens ; c'est à tel point, que j'ai, dans l'es-

pace d'un mois, baptisé plus de dix mille personnes. Voici comme je procédais : en arrivant dans la localité dont les habitants m'appelaient pour que je les fisse chrétiens, je réunissais en un même lieu tous les hommes et tous les enfants ; là, je les faisais se signer à trois reprises, invoquer le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et confesser un seul Dieu. Il y a deux ans, je traduisis en leur langue le *Confiteor*, le *Credo*, les Commandements, le *Pater noster*, l'*Ave Maria* et le *Salve Regina*. Revêtu d'un surplis, je commence donc, sachant par cœur ces prières, à les réciter dans l'ordre où je viens de les énumérer, et à mesure que j'en dis les paroles, tous, grands et petits, à haute voix, les répètent. Cela fait, je récite une explication, en leur langue, des articles du Symbole et des Commandements ; puis, à haute voix encore et en présence de ceux des païens qui n'ont pas encore voulu venir à la Foi, tous, aidés par moi, demandent à Dieu pardon des péchés de leur vie païenne, acte qui console les pénitents et donne aux autres une salutaire confusion. Les païens, en effet, alors même que, connaissant la vérité, ils refusent de la suivre, demeurent saisis d'admiration devant l'exposé de la loi chrétienne, et ils rougissent de vivre comme qui ignorerait l'existence même de Dieu.

Après cela, vient une exhortation, laquelle achevée, je récite un à un, avec intervalles, les articles de la Foi, et, à chaque article, je demande à tous les assistants, à haute voix, s'ils le croient : eux, les bras posés en croix sur la poitrine, répondent que oui ; alors, je les baptise, et à chaque baptisé je remets son nom écrit.

Une fois baptisés, les hommes s'en vont à leur maison, et ils envoient les femmes et les filles, que je baptise de la même façon.

Quand ils sont ainsi tous chrétiens, je leur fais démolir les édifices où ils tenaient leurs idoles et mettre en pièces ces

idoles mêmes. Je ne saurais dire la consolation que ressent mon âme, quand je vois les idoles ainsi détruites par les mains de ceux qui les adorèrent. Dans chaque localité je laisse un exemplaire des prières écrites, et dispose les choses de telle sorte que, tous les jours, une fois le matin et une fois le soir, les gens se réunissent pour les apprendre.

Tout cela fait en une localité, je vais le faire dans une autre, et je vais baptisant ainsi, tour à tour, ces populations, l'âme remplie d'une joie dont je ne saurais, ni par lettres ni de vive voix, donner une juste idée.

D'un autre pays, à cinquante lieues de celui où je me trouve, les habitants me firent savoir qu'ils voulaient être chrétiens et qu'ils me priaient de venir les baptiser; mais, retenu par de graves occupations qui intéressaient le service de Dieu, je n'y pus aller : je priai un prêtre de s'y rendre, ce qu'il fit, et un grand nombre reçurent le baptême. Irrité contre eux pour cela seul, le roi du pays fit mettre à mort ou cruellement tourmenter un nombre considérable de ces nouveaux chrétiens. Béni soit Dieu que, de nos jours encore, il y ait des martyrs, et que là où la piété ne suffirait pas à peupler le ciel, la cruauté, Dieu le permettant, y supplée et serve à compléter le nombre des élus.

Le Gouverneur de l'Inde, notre ami et de toute la Compagnie, de qui je vous ai souvent parlé, a ressenti une si vive tristesse du meurtre de ces chrétiens, qu'à peine informé par moi de l'événement, il a fait armer une flotte pour envoyer prendre ce roi et le mettre à mort : j'ai dû travailler à apaiser sa sainte colère. Ce roi a un frère, héritier présomptif, qui vit hors du royaume dans la crainte que le roi ne le fasse mourir, et il dit que si le Gouverneur lui assurait la possession du royaume, il se ferait chrétien avec les principaux seigneurs. Le Gouverneur a donc ordonné à ses capitaines d'entrer, pour cela, en négociation avec ce prince. Quant au meurtrier des

chrétiens, il leur commande de le faire mourir ou d'agir à son égard selon les réquisitions qui leur seront par moi adressées, en vertu de l'autorité qu'il me délègue. J'espère de la miséricorde infinie de Dieu Notre-Seigneur et des ardentes prières de ceux qu'il a martyrisés, que le roi reconnaîtra ses torts, demandera pardon à Dieu et fera une salutaire pénitence.

En un autre royaume, à quarante lieues des terres où Francisco Mansilhas et moi résidons, le prince héritier se résolut à être chrétien ; ce qu'ayant appris son père, il le fit tuer. Ceux qui assistèrent à l'exécution disent qu'à l'endroit où elle eut lieu, la terre s'entr'ouvrit en forme de croix et qu'on vit dans le ciel une croix couleur de feu. On ajoute que la vue de ces choses extraordinaires incline beaucoup d'infidèles à se faire chrétiens. Un prince, frère du défunt, après en avoir été témoin, pria les Pères de cette région de le baptiser. Il est, depuis, allé demander protection au Gouverneur contre le meurtrier de son frère. J'ai vu ce prince, et je pense qu'avant longtemps, le royaume sera chrétien, si vive est l'impression produite par les prodiges, et aussi parce que le prince, frère du défunt, a maintenant droit au royaume.

Dans un autre pays, bien loin de notre résidence, savoir, à cinq cents lieues, trois grands seigneurs et bien des gens du peuple se sont faits chrétiens, il y a huit mois. Ils envoyèrent aux forteresses du Roi de Portugal des messagers qui disaient, qu'ayant jusqu'à présent vécu comme des animaux sans raison, ils voulaient désormais mener une vie d'hommes, connaître Dieu et le servir, et ils priaient les capitaines de leur procurer des prêtres qui les instruisissent et les fissent chrétiens. Les capitaines y ont pourvu.

En voilà bien assez, pour vous faire entendre combien ces terres sont aptes à donner une belle moisson : *Rogate ergo dominum messis ut mittat operarios in messem suam*. J'es-

père de Dieu Notre-Seigneur faire, cette année, plus de cent mille chrétiens, si bonne est la disposition des âmes.

Micer Paul est à Goa, au collège de Santa-Fé, confesseur des écoliers ; il s'occupe, à la fois et avec un soin continu, de leurs infirmités spirituelles et corporelles. Le Roi de Portugal témoigne tant de zèle pour l'accroissement de cette sainte maison, qu'il y a sujet d'en louer Dieu.

Ceux qui, pour le seul amour et service de Dieu Notre-Seigneur, viendront ici accroître le nombre des fidèles et étendre les limites de notre Mère la sainte Église, y trouveront toutes les faveurs et tout l'appui nécessaires. Les Portugais de ces contrées y pourvoiront autant qu'il le faudra, et feront aux nouveaux arrivants un accueil plein d'amour et de charité. La nation portugaise est *muy amiga de su ley* (sic) et fort jalouse de voir les infidèles de ces pays convertis à la foi de Jésus-Christ, notre rédempteur et seigneur. N'y eût-il qu'à répondre à cette grande charité et à reconnaître l'amour que les Portugais témoignent à la Compagnie, vous devriez en envoyer ici des sujets : combien plus le devez-vous, en présence du mouvement de ces peuples vers la foi chrétienne.

Je finis, priant Dieu Notre-Seigneur de nous donner la connaissance intime de sa très sainte volonté, et, une fois connue, beaucoup de force et de grâce pour la faire, en cette vie, par amour (*de charidad*).

De Cochin, le 27 janvier 1545.

Vester in christo filius minimus,

*Franciscus*¹.

Les lettres de François produisaient, en Europe, une impression profonde. Le Recteur de Coïmbre

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

écrit au Bienheureux P. Le Fèvre, le 22 octobre 1545 :

Nous venons de recevoir des lettres de Maître François : nous en sommes tous remués, et, pour transplanter dans l'Inde le collège de Coïmbre, il ne faudrait pas grand effort... Voici trois copies de la dernière de ces lettres. Je vous prie d'en expédier une à Rome, une autre à Valence, et la troisième à mon frère, à Tolède : tous s'en édifieront grandement. Les martyrs desquels parle Maître François seraient jusqu'au nombre de six cents, au dire des Portugais qui viennent de ces pays. Le Roi a fait annoncer par les églises les nouvelles de la conversion des infidèles dans l'Inde : c'est plus encore que n'écrit Maître François ; et le Roi me demande douze sujets pour les envoyer aux Indes, cette année¹.

Le même jour, François écrivit au Père Ignace :

Il rappelle au Saint les demandes relatives à l'autel majeur du Collège de Sainte-Foi. Il poursuit :

Des sujets qui n'auraient pas le talent requis pour prêcher, confesser et exercer les autres ministères analogues de la Compagnie, rendraient cependant bien des services dans l'Inde, après avoir fait les Exercices et passé quelques mois occupés à d'humbles offices, pourvu qu'ils eussent, et des forces corporelles, et de la vertu. Dans ce pays d'infidèles, la science n'est pas tellement nécessaire ; ce qu'il y a à faire, c'est d'enseigner les prières, de visiter les chrétientés et de baptiser les nouveau-nés. Nous ne pouvons suffire à tout, et, faute de quelqu'un qui le leur donne, beaucoup de ces enfants meurent sans baptême. Si donc vous rencontrez de ces hommes,

1. *Epist. mixt.*, I, p. 230.

peu faits pour les ministères de la Compagnie, mais capables d'aller d'un endroit à l'autre, enseignant les prières et donnant le baptême, envoyez-nous-les ; ils rendront grand service à Dieu Notre-Seigneur.

Il leur faut, ai-je dit, des forces corporelles. Le travail, ici, est plus accablant, à cause des grandes chaleurs ; puis, en bien des endroits, il n'y a pas de bonnes eaux ; les vivres y sont peu variés : du riz, du poisson, des poules, c'est tout ; point de pain ni de vin, aucun de ces autres aliments si divers qui abondent en Europe...

La vigueur corporelle leur est donc nécessaire ; mais elle ne leur suffirait pas : Dieu Notre-Seigneur leur fera la grâce de se voir en des périls de mort. On n'y pourrait échapper qu'en pervertissant l'ordre de la charité : qui l'observe doit en passer par là et se souvenir qu'ils naquirent pour mourir au service de leur Rédempteur et Seigneur. Ici, les forces nécessaires sont celles de la vertu. Elles me font défaut, et cependant, là où je vais, j'en aurais souvent grand besoin. De grâce et pour l'amour et service de Dieu Notre-Seigneur, ayez spécial souvenir de moi et recommandez-moi à tous ceux de la Compagnie. C'est à leurs prières, c'est aux vôtres, je le crois sans aucun doute, que je dois la protection divine qui m'a jusqu'à présent couvert.

Ceux que vous verriez capables de supporter les labeurs corporels dont j'ai parlé, mais non d'aller plus loin, ne laissez pas de les envoyer, car il y a telles régions où, sans-péril de mort, ils pourront servir Dieu très utilement.

Quant à ceux qui, ayant aptitude pour entendre les confessions et donner les Exercices, ne pourraient, faute de santé, se livrer à d'autres travaux, envoyez-les ; ils vivront à Goa, à Cochin et ils y rendront grand service à Dieu. Ces villes sont peuplées de Portugais : tout y abonde, comme en Portugal. Les malades y trouveront beaucoup de médecins et toute

sorte de remèdes. Il n'en va pas ainsi là où les Portugais ne résident point, comme est la région où nous sommes, Francisco Mansilhas et moi. Ne fit-on, à Goa et à Cochin, que donner les Exercices, Dieu en serait grandement servi.

Voici quatre ans que je partis de Portugal. En tout ce temps, je n'ai reçu de Rome qu'une lettre, la vôtre ; j'en ai reçu deux de Portugal : elles sont de Maître Simon. Je désire savoir, chaque année, de vos nouvelles et de tous ceux de la Compagnie, bien particulières. Je sais que vous m'écrivez tous les ans, et moi aussi je vous écris ; mais j'ai peur que, comme je ne reçois pas vos lettres, vous ne receviez pas les miennes. Deux de la Compagnie venaient cette année ; le vaisseau qui les portait n'est pas arrivé, ou il est retourné en Portugal, ou il a hiverné à Mozambique, île de la région de l'Inde, où bien des vaisseaux venant de Portugal passent l'hiver...

François désire apprendre si le Dr Iñigo Lopez, médecin de la Maison de Rome, qu'il laissa malade en 1540, est rétabli.

D'ici, plus de nouvelles à vous donner. Je finis en vous redisant : envoyez-nous le plus de sujets possible ; grande est la pénurie d'ouvriers ; et je prie Dieu Notre-Seigneur que si, en la vie présente, nous ne nous revoyons pas, ce soit pour l'autre, en un repos meilleur que celui de ce monde.

De Cochin, le 27 janvier 1545.

Vester minimus filius.

*Magister Franciscus*¹.

Enfin, au Père Simon Rodriguez, le même jour :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables. *Amen.*

1. Reg. des Lettres des Indes (Min. des aff. étrang., Lisbonne).

Les lettres que j'écris à Rome, je vous les envoie ouvertes pour que vous les lisiez et sachiez les nouvelles de Goa, et vous disposiez à envoyer ici tous les ans de nombreux sujets. Quelque nombre qu'il en vienne, ils pourront tous servir Dieu Notre-Seigneur. Quant à vous, si les forces du corps égalaient celles de l'esprit, votre venue serait très désirable. Ceci toutefois soit dit, au cas où le P. Ignace vous le conseillerait ou commanderait, car il est notre père : à lui nous devons obéir, et ne pas bouger de nous-mêmes sans son avis et ses ordres.

De Diego Fernandez, vous saurez que je l'ai vu à Goa, il y a un mois; il est fort tranquille, bien portant, et très heureux de vivre au Collège de Sainte-Foi, en la compagnie de Maître Diogo (de Borba) et de Micer Paulo; il y rend, et avec joie, grand service à Dieu Notre-Seigneur. Il me dit qu'il vous écrivait longuement. Ne manquez pas de lui répondre, puisque tant il vous aime et chérit; vos lettres le consoleront, quand il y verra que vous avez plaisir à le voir vivre au Collège comme il fait.

Francisco Mansilhas et moi nous recommandons à vos dévotes oraisons et à celles des autres de la Compagnie. Nous tous, qui vivons ici, sommes vos créatures (*feitura*); puis, nous sommes en grande nécessité de secours spirituels; nous les attendons de vous et de toutes les saintes âmes qui sont autour de vous. Recommandez-nous donc à leurs prières et à leurs saints sacrifices.

Je vous en prie, pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, écrivez-moi ou chargez quelqu'un de la Compagnie de m'écrire longuement, au sujet des Frères de Portugal et de Rome, de tous en général et de chacun en particulier. Notre meilleure consolation, c'est, quand les vaisseaux de Portugal arrivent, la lecture de vos lettres.

La lettre que j'écris aux Frères de Rome (*Companheiros de Roma*), vous la lirez à Pedro Carvalho, notre grand ami, et

vous lui direz de ma part que, le tenant pour un de nos Frères de Rome et de Portugal, je ne lui écris rien en dehors de la lettre commune à eux adressée. Vous en direz autant à tous ces Frères qui vivent avec vous. Cette lettre unique, lue à plusieurs, n'est déjà plus une lettre, mais plusieurs lettres.

Quant à celle que j'écris au P. Ignace, lisez-la seul, si vous ne jugez à propos de la lire à d'autres. Après quoi, vous les cachèterez et les expédiez à Rome par voie sûre.

Notre-Seigneur nous soit toujours en aide ; qu'il nous donne la grâce de connaître sa très sainte volonté et les forces pour l'accomplir, et exécuter ce que, à l'heure de notre mort, nous serons heureux d'avoir fait.

Un mot des indulgences et autres grâces que je priai de solliciter à Rome, sur les instances du Gouverneur, vu la nécessité qu'il y a d'elles en ces contrées. J'en écris cette année au Roi, le priant de les obtenir pour la consolation du peuple fidèle des Indes. Et vous, pour l'amour de Notre-Seigneur, chargez-vous, de grâce, de rappeler au Roi d'en faire la demande à Sa Sainteté.

Ces années passées et la présente encore, j'ai prié le P. Ignace de solliciter une autre faveur spirituelle pour le Collège de Sainte-Foi ; ce sera complaire aux pieux personnages qui ont fondé cette maison, et contribuer efficacement à sa durable prospérité. Il s'agit d'obtenir que Sa Sainteté déclare *privilegié* l'autel majeur de Sainte-Foi, de sorte que les prêtres qui y diront la messe retirent une âme du Purgatoire, comme s'ils célébraient sur les autels privilégiés de Rome. Cette indulgence, cette faveur, telle que je la fis demander, par ordre du Gouverneur, accroîtrait la dévotion de tous à cette sainte Maison.

Envoyez bien du monde dans l'Inde ; ce sera étendre grandement les frontières de la sainte Mère Église. Je sais, par une expérience personnelle acquise et déjà grande, le bien

que font ici les zélateurs de la Foi de Jésus-Christ, notre Rédempteur et Seigneur ; de là mes si fréquentes insistances.

Dieu sait comme il est vrai que je désirerais grandement vous voir, et quelle grande consolation ce serait pour moi. Vous devez cela à votre vertu, et c'est aussi l'effet d'un don spécial de Dieu à votre endroit, que l'on désire à tel point vous revoir. J'explique ainsi la vivacité de mes propres désirs. Si, pour le meilleur ou avec un égal service de Dieu, ils se pouvaient réaliser, quel contentement, quelle joie j'aurais à vous voir et à vous servir ! c'est la vérité, Dieu le sait.

Ne permettez pas qu'aucun de nos amis vienne aux Indes, investi de charges et offices royaux. C'est de ceux à qui échoient de tels emplois que l'on peut dire, et la parole semble faite pour eux : *Deleantur de libro vitæ et cum justis non scribantur*. Quelque confiance que vous ayez en leur vertu, s'ils ne sont pas confirmés en grâce comme le furent les Apôtres, n'espérez pas qu'avec des dons inférieurs ils feront ce qu'ils doivent. Il est tellement passé en coutume, ici, de faire ce qui ne se doit pas, que nul ne s'en inquiète ; tous vont par le chemin de *rapio, rapis*, et j'admire comment ceux qui nous arrivent de par-delà savent enrichir ce verbe *rapio, rapis* de modes, de temps, de participes nouveaux. Ils ont d'ailleurs la conscience tellement formée, que, de ce qu'ils ont une fois pris, ils ne lâchent jamais rien ; jugez par là comme elles s'en vont mal dépêchées de cette vie, les âmes qui furent ici dépêchées avec leurs offices et charges.

Le Vicaire général Miguel Vaz se rend en Portugal ; il fut toujours, dans ce pays de l'Inde, très zélé pour le service de Dieu : vous le verrez, et à ce zèle pour l'honneur de Jésus-Christ, à la sainteté de ses entretiens, vous reconnaîtrez ce que vaut sa personne. Il vous informera longuement des choses d'ici. J'écris au Roi, à son sujet ; je le fais pour la décharge de ma conscience et de celle de Son Altesse. Je prie le

Roi de renvoyer vite Miguel Vaz ; sa présence est très nécessaire dans l'Inde ; c'est l'homme qu'il faut pour défendre les ouailles contre d'insatiables loups. Gardien du troupeau des nouveaux convertis, Miguel Vaz ne cesse d'aboyer contre ceux qui le traquent ou le dévorent. Si Son Altesse en envoyait un autre, je ne sais quels pourraient être les bons résultats de sa détermination. Miguel Vaz est si aimé des bons, si redouté des méchants ; puis, le nouveau venu aura-t-il, de si tôt, acquis l'expérience des choses que douze années de séjour dans l'Inde ont acquise à Miguel Vaz ? Parlez au Roi, afin qu'il nous le rende.

De Cochín, 27 janvier 1545.

Votre vrai et très affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANCISCO ¹.

III.

François, au commencement d'avril, se trouvait à Negapatam, avec la flotte, que l'on croyait destinée à conquérir Ceylan à Jésus-Christ, et qui ne servit qu'à sauver, par son immobilité calculée et criminelle, un misérable intérêt de négoce.

De là, avant de connaître ce vil calcul, François, le 7 avril, écrivit à Mansilhas :

Mon très cher Père et Frère, Dieu sait combien plus j'aimerais vous voir et vous dire de vive voix, au lieu de le faire par lettre, comment vous devez servir Dieu sur cette côte, dans la grande vigilance des chrétiens. Je parle ainsi parce

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

que j'ignore, encore à présent, ce que Dieu voudra faire de moi. Plaise à Dieu Notre-Seigneur nous donner, en temps opportun, de connaître sa très sainte volonté et d'être prêts à l'exécuter, toutes les fois qu'il lui plaira de nous la manifester et de nous la faire sentir dans l'intime de l'âme; et de bien entendre aussi que, pour être heureux en ce monde, nous devons nous y tenir pour étrangers, tout disposés à vivre indifféremment ici ou là, selon que le demandera le plus grand service de Dieu Notre-Seigneur.

Pour moi, j'ai nouvelle certaine que, dans la région de Malaca, il y aurait belle porte ouverte au service de Dieu, et que, s'il ne s'y fait pas beaucoup de chrétiens, si notre sainte Foi ne s'y étend pas grandement, c'est faute d'hommes qui y travaillent.

Je ne sais à quoi aboutira l'affaire de Jafanapatam; c'est pour cela que je n'arrête pas encore si j'irai à Malaca, ou si je demeurerai ici : j'espère pouvoir me déterminer dans le courant du mois de mai.

Il s'est fait récemment des chrétiens aux îles de Macassar, et le roi de ces îles a fait demander, à Malaca, des Pères qui leur enseignent notre sainte Foi et Loi. Je ne sais quels Pères (prêtres) y pourront aller de Malaca. Si Dieu Notre-Seigneur voulait se servir de moi dans ces îles, et que je me déterminasse à partir dans le courant de mai, vous enverrez un patamar à Goa, au seigneur Gouverneur, pour lui faire savoir mon départ vers ces régions, afin qu'il ordonne au Capitan de Malaca de me donner l'aide et faveur dont j'aurai besoin, en vue du service de Dieu Notre-Seigneur. Si je pars en effet pour ces îles de Macassar, je vous en écrirai.

Ne vous laissez pas de travailler auprès de votre peuple; prêchez continuellement par tous ces *lugares*; baptisez très diligemment les enfants qui viennent au monde, et faites qu'en tout lieu les prières soient enseignées.

Réclamez de Juan da Cruz deux mille fanoens, levés sur la pècherie pour l'instruction des enfants; recouvrez de même les fanoens que vous laissâtes au P. Juan de Liçano. Puis, avec grande activité, faites enseigner les prières par toute la côte; ne vous fixez nulle part; allez sans relâche d'une localité à une autre; visitez tous ces chrétiens, comme je le faisais quand j'étais là. Ainsi faisant, vous servirez mieux Dieu Notre-Seigneur.

Dressez bien, à Manapar, le compte des dépenses qui se sont faites pour l'église. Je remis en garde à Diego Rebello deux mille fanoens, don d'Iniquitribirin pour les églises de ses terres. Le P. François Coelho sait ce qui a été dépensé et ce qui est de reste.

Vous emploierez deux mille fanoens pour l'enseignement des enfants; vous visiterez les chrétiens nouvellement faits de la côte de Travancor; vous distribuerez par toutes ces terres, dans l'ordre que vous jugerez meilleur, ces Pères malabares, et vous veillerez bien à ce qu'ils édifient le peuple par l'honnêteté, la chasteté de leur vie et leur diligence au service de Dieu.

Vous remettrez au Père Juan de Liçano cent fanoens, qu'il me prêta pour l'utilité des chrétiens, quand vous étiez à Punicale. Vous les prendrez de l'argent destiné à l'instruction des enfants. Mais vous n'en tirerez pas autre chose, et l'emploierez tout entier à payer des maîtres qui apprennent diligemment aux enfants les prières.

Je vous recommande plus spécialement deux choses : la première est que vous alliez continuellement d'un lieu à un autre, baptisant les nouveau-nés et faisant enseigner avec grand soin les prières; la seconde, que vous ayez l'œil sur la conduite de ces prêtres malabares, afin qu'ils ne se damnent pas, et châtiez-les au besoin, car c'est un grand péché que de ne châtier point qui le mérite, et plus encore ceux de qui la

mauvaise vie est pour une foule d'autres sujet de scandale.

Aidez Cosme de Payva à décharger sa conscience de beaucoup de vols qu'il a faits sur cette côte; des maux, des meurtres même que sa grande cupidité occasionna à Tutucurin; donnez-lui aussi, comme ami de son honneur, le conseil de restituer l'argent qu'il accepta de ceux qui tuèrent les Portugais. C'est si vilaine chose que de vendre à prix d'argent le sang des Portugais! Je ne lui écris pas, car je n'espère pas du tout qu'il s'amende; mais avisez-le, de ma part, que je dois écrire ses méfaits au Roi et au seigneur Gouverneur, afin qu'ils le châtient, et, de plus, à l'Infant don Enrique afin que, par voie d'inquisition, il châtie lui aussi ceux qui persécutent les nouveaux convertis à notre sainte Loi et Foi. Qu'il songe donc à s'amender.

Si Juan de Artiaga est par delà, ne permettez pas qu'il réside plus sur cette côte, et dites à Cosme de Payva de ne lui plus rien payer désormais, parce qu'il n'est pas fait pour habiter ce pays.

Accueillez chez vous le basque Fernandez, porteur de la présente; j'espère de Dieu Notre-Seigneur qu'il sera des nôtres. Il me paraît très bon enfant (*muito bom filho*) et fort désireux de servir Dieu: il est donc juste que nous l'aidions.

Ecrivez-moi longuement, et de vous, et de vos chrétiens. Dites-moi aussi si Cosme de Payva se corrige, s'il restitue les levées indues faites sur les chrétiens.

Notre-Seigneur vous soit toujours en aide, comme je désire qu'il me le soit.

De Nagapatam, 7 avril 1545.

Votre frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS¹.

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

Quand la trahison deceux qui dirigeaient l'expédition de Jafanapatam eut été consommée, François, sans en connaître cependant tout le lamentable résultat, alla se consoler auprès de saint Thomas, à Meliapour, d'où il écrit, le 8 mai, à Diogo de Borba et à Paul Camerino :

Mes très chers et bien-aimés frères, la grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

On n'a pas pris Jafanapatam ; on n'a pas mis en possession du royaume le prince qui devait se faire chrétien. On a laissé l'entreprise, parce qu'un vaisseau du Portugal venant de Pegu a donné à la côte, et que la cargaison étant venue aux mains du roi de Jafanapatam, on a voulu, avant tout, recouvrer la cargaison : pour ceci, on laisse ce qu'avait commandé de faire le Gouverneur ; plaise à Dieu qu'on le fasse, s'il y va de son service.

Je fus quelques jours à Negapatam, et la saison ne me permit pas de retourner au cap de Comorin : j'ai été obligé de venir à San-Tomé, et je me suis donné, dans cette sainte maison, l'office de prier Notre-Seigneur de donner à mon âme intime connaissance de sa sainte volonté, avec ferme propos de l'accomplir et ferme espérance *quod dabit perficere quod dederit velle*. Il a plu à Dieu de se souvenir de moi, selon sa miséricorde accoutumée : sa volonté est (je l'ai compris avec grande consolation intérieure) que j'aille dans la région de Malaca, où deux rois du pays appelé Macaçar se sont nouvellement faits chrétiens, afin de leur expliquer la doctrine de notre sainte Foi. Je traduirai en leur langue les articles du *Credo* et les Commandements, et j'y ajouterai un bref commentaire. Il est bien juste, très chers frères, que, s'étant faits spontanément chrétiens, nous les traitions avec une spéciale

faveur. Je traduirai en leur langue le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, afin qu'ils sachent comment demander à Dieu l'accroissement de leur foi et la grâce d'observer sa loi; et, de même, le *Confiteor*, afin que, en attendant que Dieu leur envoie des confesseurs qui entendent leur langue, cette confession quotidienne des péchés leur tienne lieu de la confession sacramentelle.

Le Père Francisco Mansilhas et autres Pères, malabares, demeurent avec les chrétiens du cap de Comorin; là où ils sont, on n'a pas besoin de moi.

Les Pères qui ont hiverné à Mozambique et d'autres qui, je l'espère, viendront de Portugal, iront en compagnie des princes de Ceylan, quand ceux-ci retourneront en leur pays.

Quant à mon voyage vers les nouveaux chrétiens de Macassar, j'y espère de Dieu Notre-Seigneur de grandes grâces, puisqu'il m'a fait celle de comprendre, avec de si vives impressions de joie spirituelle, que sa très sainte volonté me le commande. Je croirais, en ne le faisant pas, désobéir expressément à ses ordres et me condamner à en porter la peine dans ce monde et dans l'autre. Aussi suis-je tellement déterminé à partir que, s'il n'y a pas cette année de vaisseau pour Malaca, j'irai par quelque bâtiment de Mores ou de païens. C'est pour le seul amour de Dieu Notre-Seigneur que je fais ce voyage : telle est donc ma confiance en lui, mes très chers frères, que si ces vaisseaux mêmes font défaut et qu'un *patamar* (j'entends une petite barque quelconque) prenne la mer, j'irai, sans hésiter, sur le *patamar*, mon espoir tout en Dieu. Je vous prie donc, très chers frères en Jésus-Christ, pour son amour et service, de vous souvenir de moi en vos saints sacrifices et continuelles oraisons et de me recommander à Dieu.

Ce sera, je l'espère, à la fin du mois d'août que je partirai pour Malaca : les vaisseaux qui doivent s'y rendre attendent la mousson. J'écris au Gouverneur, lui demandant provision

à l'adresse du capitaine de Malaca, afin que celui-ci me pourvoie d'embarcation et de tout le nécessaire pour aller aux îles de Macaçar. Ayez soin de l'avoir de sa Seigneurie, et envoyez-la-moi par ce patamar, ainsi qu'un petit bréviaire romain.

Mes amitiés à notre grand et véritable ami Cosme Anes. Je ne lui écris pas, la présente étant pour lui comme pour vous deux.

S'il arrivait des Pères de notre Compagnie étrangers au Portugal et n'en sachant pas la langue, qu'ils l'apprennent : on ne trouverait pas aisément d'interprète qui pût les entendre.

De Malaca, je vous écrirai plus longuement : je vous dirai ce que sont les nouveaux chrétiens et les moyens qu'il y a d'en multiplier le nombre, afin que, de Goa, vous y envoyiez ceux qui pourront aider à la propagation de la Foi. Votre maison s'appelle Santa-Fé : les œuvres doivent répondre au nom.

Les patamares qui partiront au mois de juillet vous apporteront des lettres de nous plus longues que celle-ci. Je ne sais si nous nous reverrons en ce monde ; plaise à Dieu nous réunir en sa sainte gloire. *Amen.*

San-Tomé, 8 mai 1545.

Vester minimus frater,

Franciscus ¹.

Gaspard Coelho, vicaire de l'église Saint-Thomas de Meliapour, écrivit plus tard, au sujet du séjour que fit François dans sa maison :

Je soussigné, Gaspard Coelho, vicaire perpétuel de l'église

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

de Saint-Thomas, apôtre, atteste et certifie qu'il est vrai que le Père Maître François (Dieu a son âme), avant d'aller vers la Chine pour la première fois, résida, l'espace de trois ou quatre mois, dans cette ville de San-Thomé. Durant tout ce temps, il fut logé dans ma propre maison, et il y eut le vivre comme le couvert. Je dus à cela le bonheur de m'entretenir souvent avec lui et de jouir de sa grande amitié.

Je le vis toujours fort adonné à la méditation et contemplation; il ne parlait que de choses spirituelles. Il se montrait grandement obéissant aux prélats de l'Église, exécutant toutes leurs volontés en ce qui regardait le service de Dieu. Ses enseignements et sa sainte vie produisirent un grand bien dans la ville et y avancèrent beaucoup le service de Notre-Seigneur Jésus-Christ; il retira bien des âmes du péché mortel, particulièrement en mariant ceux qui vivaient dans le désordre. Il mit la tranquillité dans le pays et y établit la crainte de Dieu. Quasi tout le peuple le suivait, attiré par le spectacle de sa vertueuse vie, et il est certain, j'en suis témoin, que Maître François, dans tout le détail de sa vie, prenait pour modèles les saints Apôtres.

Une de ses coutumes était de sortir, quasi toutes les nuits, de ma maison (et bien souvent je ne m'en aperçus pas) pour aller, en traversant le jardin, à la *casa* du Bienheureux apôtre saint Thomas, et là, se retirer en un réduit où l'on déposait la cire destinée à brûler devant l'image de Notre-Dame. A ce que j'ai compris, sans qu'il me l'ait dit, s'il aimait à se rendre en cet endroit retiré, c'était pour y faire oraison et se flageller. Je lui dis un jour : « Père Maître François, n'allez pas seul en cet endroit : c'est un nid de diables; ils vous battront. » Lui riait, et cependant il amenait un Malavar, homme simple, qui vivait avec lui, et ce garçon demeurait couché près de la porte. Or, une nuit, le Père Maître François étant dans le réduit, en oraison, il se mit à crier : « Notre Dame,

ne viendrez-vous pas à mon aide? » et il cria ainsi bien des fois. Le garçon, réveillé par ces cris, entendit qu'on donnait des coups, sans comprendre qui frappait, et cela dura un bon temps. Le bruit finit, et Maître François retourna au lit sans que je m'en aperçusse; mais il ne vint pas aux matines, ainsi qu'il faisait toujours, s'y tenant, jusqu'à la fin, agenouillé devant l'autel de saint Thomas.

Les matines achevées, j'allai le trouver; il était couché. Vous souffrez? lui demandai-je. Il répondit : « Mon Père, je me sens mal. » Le garçon malavar était présent; il sortit avec moi et me raconta ce qui s'était passé. Je le racontai, à mon tour, au Père Maître François, et j'ajoutai : « Ne vous avais-je pas dit de ne pas aller à San-Thomé, de nuit? » Il se mit à sourire. Il fut ainsi deux jours malade, mais sans rien me faire connaître; seulement, quand nous nous levions de table, je lui disais, par forme de badinage, répétant ses propres paroles de la nuit : « Quoi, Señora, vous ne me viendrez pas en aide? » Et lui souriait, en rougissant, et, par son silence même, il appuyait ma conjecture.

Un peu plus tard (c'était, je crois, un samedi soir), le Père Maître François me dit : « Votre Révérence sait-elle ce qui m'est arrivé la nuit dernière? Je suis allé à l'enclos de Saint-Thomas, et tandis que j'allais et venais, me promenant, j'ai entendu que l'on récitait à haute voix les matines dans le chœur; j'ai distingué telle et telle partie des matines (Maître François les désignait). » Je m'étonnai de n'avoir pas entendu ces solennelles matines, et Maître François ajouta : « Je suis allé à la porte latérale et je l'ai trouvée fermée, la clé en dehors; de là, aux autres portes, et je les ai trouvées fermées, sans les pouvoir ouvrir. Je suis donc retourné, surpris et avec impression de crainte, dans ma chambrette. » Il dit cela sans s'y arrêter, et ne m'en parla plus.

Ici, Gaspard Coelho raconte ce que François lui avait dit de sa vie d'écolier à Paris, et il conclut :

Pour tout dire en un mot, je l'ai toujours considéré comme un saint, un homme d'éclatante dévotion et vertu. En foi de quoi j'ai signé le présent témoignage.

CHAPITRE XV.

OÙ FRANÇOIS DE XAVIER RACONTE SES PREMIERS
TRAVAUX A MALACA ET A AMBOÏNO.

(Août 1545-mai 1546.)

I.

Parti de San Thomé, à la fin du mois d'août 1545, François était à Malaca vers la fin de septembre. De là, il écrit aux Pères de Portugal, le 10 novembre :

Mes très chers frères en Jésus-Christ... Je vous écrivis très longuement de l'Inde avant de partir pour le pays des Macaçares, où deux rois se sont faits chrétiens. Il y a un mois et demi que je suis arrivé à Malaca où je suis, attendant la mousson pour aller chez les Macaçares ; ce sera bientôt, Dieu aidant, d'ici à un mois et demi. Ces Macaçares sont bien loin de Goa, savoir, à plus de mille lieues. Ceux qui en viennent disent que le pays semble bien disposé pour que les chrétiens s'y multiplient : nul n'a d'idoles dans sa maison ; il n'y a pas parmi eux de promoteurs en titre de l'idolâtrie : ils adorent le soleil dès qu'il paraît, et c'est là tout le culte de leur paganisme. Ils sont guerriers et ne cessent de se battre.

Depuis mon arrivée à Malaca, qui est une grande ville de commerce, les pieuses occupations ne m'ont pas manqué : je

prêche tous les dimanches, et je ne suis pas aussi content de mes prédications que le sont ceux qui ont la patience de m'écouter. J'enseigne, tous les jours, une heure ou plus, les prières aux enfants. A l'hôpital, je confesse les pauvres malades, je leur dis la messe et leur donne le Très Saint-Sacrement. Tant de gens demandent à se confesser qu'il ne m'est pas possible de donner satisfaction à tous.

Ma plus grande occupation est de traduire les prières, du latin en une langue qui, chez les Macaïares, se puisse entendre. Ne pas savoir parler, quel ennui !

Quand je quittai l'Inde pour venir ici, j'étais à San-Tomé. Les habitants du pays disent que là est enseveli le corps de l'apôtre saint Thomas. J'y trouvai plus de cent Portugais mariés. Il y a une très dévote église dans laquelle serait, au dire de tous, la tombe de l'Apôtre.

Tandis que j'étais là, attendant le temps de venir à Malaca, je rencontrai un marchand, qui avait navire et marchandises. Nous parlâmes des choses de Dieu, et Dieu lui donna de comprendre qu'il y avait d'autres marchandises dont il n'avait jamais fait commerce ; de sorte qu'il a laissé les premières et son vaisseau, déterminé qu'il est à servir Dieu Notre-Seigneur, le reste de sa vie, dans la pauvreté. Nous allons ensemble chez

1. Arrivé à Malaca, le Père François occupa les loisirs que lui laissait le service des âmes à traduire en langue malaise l'exposé de la doctrine chrétienne ; le malais est compris dans toutes ces îles orientales. L'écrit achevé, François travailla à l'apprendre par cœur. Après avoir ajouté que François donnait ainsi aux missionnaires de l'avenir l'exemple d'un très utile travail, Gonçalves suppose que « François dissimula son don des langues, don affirmé, dit-il, par plusieurs témoins, tels que Antonio Pereira, Gaspard Lopez et les Pères Francisco Duram, Joan Lopez et Belchior Figueredo. » Mais si le don des langues était, chez Maître François, un bien tellement acquis et permanent, qu'avait-il besoin de travailler pour fixer dans sa mémoire un exposé de doctrine en langue malaise ? Il n'avait qu'à traduire oralement ses pensées en Malais, comme il les traduisait en Portugais.

Rien ne prouve que le don fût continu ni fréquent, et tout persuade le contraire.

les Macaçares. C'est un homme de trente-cinq ans; il a été jusqu'à présent soldat du monde, il l'est maintenant de Jésus-Christ et il se recommande à vos prières; son nom est João D'Eyro.

Ici, à Malaca, j'ai reçu beaucoup de lettres de Rome et du Portugal, avec lesquelles je me suis grandement consolé. Elles me consolent de même chaque fois que je les relis, et je les relis tant de fois, qu'il me semble que je suis là où vous êtes, mes frères bien-aimés, ou que vous êtes là où je suis, sinon de corps, *saltem in spiritu*.

Les trois Pères qui sont venus, cette année, de Portugal avec don Juan de Castro, m'ont écrit de Goa à Malaca. Je leur écris maintenant d'aller, deux d'entr'eux, au cap de Comorin tenir compagnie à notre frère très cher, Francisco de Mansilhas, qui est demeuré là avec trois prêtres pour y instruire les chrétiens. Je dis au troisième de rester au collège de Santa-Fé et d'y enseigner la grammaire.

Le vaisseau est trop près de partir pour que je vous écrive, une seconde fois, ce que je vous ai écrit étant dans l'Inde; mais, l'an prochain, je vous parlerai en une très longue lettre de la gentilité des Macaçares.

Par-dessus tout, mes bien-aimés frères, je vous en prie pour l'amour de Dieu, envoyez, tous les ans, beaucoup d'ouvriers de notre Compagnie; il en manque beaucoup. Pour aller parmi les Gentils, la science n'est pas nécessaire; ce qu'il faut, c'est qu'ils viennent très bien exercés à la vertu.

Je finis, priant Notre-Seigneur de nous donner de comprendre, en l'intime de nos âmes, sa très sainte volonté, et puis les forces requises pour l'accomplir et la mettre en œuvre.

De Malaca, 10 novembre 1545.

Vester minimus frater et servus,

*Franciscus*¹.

1. *Ajuda*, ms, Lettres des Indes,

François parle de Juan de Castro : c'était le nouveau Gouverneur de l'Inde, arrivé le 1^{er} septembre. Martin de Sousa l'installa solennellement, le 5, et partit pour Cochin, d'où il regagna bientôt le Portugal.

Aux Pères de Goa François écrit, de Malaca, un mois plus tard, le 16 décembre :

Mes très chers Pères et Frères,

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables. *Amen*.

Par le P. *Commendador* je vous écrivis longuement, alors que j'étais près de partir pour le Macassar : je n'y suis pas allé, des nouvelles en étant venues, moins bonnes que nous n'espérions. Je vais à Amboïno, où les chrétiens sont déjà nombreux, et beaucoup d'autres disposés à se joindre à eux. De là, je vous ferai savoir l'état des choses et le fruit que l'on y peut espérer. Je connais par expérience ce que l'on peut faire au cap de Comorin et à Goa ; au retour, s'il plaît à Dieu, d'Amboïno et de la région de Maluco, je saurai également ce qui s'y peut faire. Alors, je vous écrirai pour vous dire sur quel point, à mon avis, vous pourrez mieux servir Dieu et mieux propager la sainte Foi de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Aujourd'hui, très chers frères Jean de Beira et Antoine Criminal, je vous prie que, à lettre vue, vous vous prépariez à partir pour le cap Comorin, où vous rendrez plus de service à Dieu qu'en restant à Goa. Vous y trouverez le P. Francisco de Mansilhas ; lui connaît le pays, il sait comment vous devrez y procéder. Si ledit P. François de Mansilhas se trouvait à Goa, vous partiriez avec lui. Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, ne faites pas le contraire, et, pour aucun motif, ne laissez pas d'aller au cap Comorin. Le P. Nicolas Lancilloti demeura

rera à Saint-Paul pour y enseigner la grammaire, ainsi qu'il a été réglé en Portugal. Je n'en dis pas davantage, comptant que vos charités ne feront pas le contraire de ce que j'écris.

Micer Paul, je vous prie fort, pour l'amour de Jésus-Christ, de bien veiller sur cette Maison, et, par-dessus tout, je vous recommande d'être obéissant à l'égard de ceux qui ont charge de la gouverner : vous me ferez en cela un très grand plaisir. Si j'étais à Saint-Paul, je ne ferais rien contre la volonté de ceux qui ont la charge de cette sainte Maison ; je me bornerais à leur obéir en tout ce qu'ils me commanderaient. Je n'insiste pas davantage : j'espère de Dieu qu'il vous a donné de sentir dans l'intime de l'âme que vous ne sauriez, d'aucune manière, le servir aussi bien qu'en renonçant, pour l'amour de lui, à votre propre volonté.

Vous me donnerez des nouvelles de tous les Pères et Frères, et du P. François de Mansilhas, par le vaisseau qui se rendra à Maluco. Écrivez bien longuement, car vos lettres, je les lirai avec grand plaisir.

Et maintenant, mes très chers Frères, je vous prie de me recommander toujours à Dieu dans vos sacrifices et dévotes oraisons, car je vais par des contrées où j'ai grand besoin de vos prières.

Simon Botelho, ami de votre sainte Maison, part d'ici pour Goa ; il vous donnera avec détail de mes nouvelles. Je suis fort son ami, car il est très homme de bien, ami de Dieu et de la vérité ; je vous en prie, conservez son amitié. Il a été parfait à mon égard, donnant ses ordres, et avec beaucoup d'amour et de charité, afin que rien ne manquât de ce qu'il fallait pour mon voyage. Dieu le récompense : quant à moi, je lui demeure très obligé.

Dieu Notre-Seigneur veuille nous réunir en sa sainte gloire,

mes bien-aimés frères en Jésus-Christ, puisque dans ce monde nous allons si séparés les uns des autres.

De Malaca, le 16 décembre 1545.

Vester minimus frater in Christo

*Franciscus*¹.

Le lendemain 17 décembre, à Rome, saint Ignace écrivait, de sa main, l'acte par lequel il communiquait à François tous les pouvoirs concédés à la Compagnie pour l'exercice de ses ministères apostoliques.

II.

Tandis que François, au mois de septembre 1545, naviguait vers Malaca, trois excellents ouvriers, les PP. Antoine Criminale, Jean de Beira et Nicolas Lancilloti arrivaient, le 2 de ce mois, à Goa². Quel-

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

2. Antoine Criminale, né à Lissa, proche de Parme, en 1520, fut attiré à la Compagnie par la sainte vie du Bienheureux Pierre Le Fèvre, et saint Ignace l'y admit à la fin de l'année 1541 : il était sous-diacre. Il alla ensuite à Coïmbre où, après un an et demi d'études, il fut ordonné prêtre, le 6 janvier 1544 : peu après, le 29 avril, il partait pour l'Inde; mais le départ utile n'eut lieu que l'année d'après, le 28 mars, et il arriva à Goa au commencement de septembre 1545. Il mourut martyr, de la main des Badages, au mois de mai 1549.

Jean de Beira naquit à Pontevedra, en Galice. Il avait déjà un canonicat à la cathédrale de La Coruña, lorsque les prédications du Frère François Estrada l'emmenèrent au noviciat de Coïmbre, en 1544. Il mourut saintement à Goa, le 4 janvier 1564.

Nicolas Lancilloti, originaire de Urbino (États de l'Église), fut reçu dans la Compagnie par saint Ignace, qui eut toujours en lui la plus grande confiance. Il mourut à Coulam, en 1558, après avoir admirablement travaillé et souffert pour Jésus-Christ et les âmes.

ques passages de leurs premières lettres intéresseront le lecteur; il notera seulement que tels et tels faits les supposent encore dépourvus de *dernières nouvelles*.

Le P. Jean de Beira aux Pères de Coïmbre :

Nous arrivâmes ici, le 2 septembre, en bonne santé, grâces à Dieu, et nous y sommes encore tous les trois, avec le P. Micer Paul Camerino et un prêtre nommé Maître Diogo, qui n'est pas encore de la Compagnie, mais qui nous est fort affectionné et à tous nos frères. Et lui et quelques autres ont été, au nom du Roi, les fondateurs du Collège où nous vivons. Ils font tous leurs efforts pour nous y retenir et fixer, bien que le P. Maître François ne soit pas de cet avis. Leur insistance ne nous convient pas davantage, car nous savons les grandes nécessités des régions qu'il a déjà parcourues et de celles où il se trouve en ce moment.

Une lettre de lui nous apprend qu'il est allé en un pays appelé Macaçar, fort éloigné d'ici. Il nous ordonne d'aller, deux d'entre nous, avec des Princes qui sont à présent à Goa, lorsqu'ils retourneront en leur pays : ce pays s'appelle Ceylan. Ils ont fui de Ceylan à Goa pour échapper à la mort, dont leur père les menaçait, parce qu'ils veulent être chrétiens. Ainsi a déjà péri leur frère aîné, que l'on peut dire avoir été baptisé dans son sang. On parle de prodiges advenus depuis la mort de ce prince : sur sa tombe, la terre se serait entr'ouverte en forme de croix; on aurait vu, lors de la sépulture, une croix couleur de feu briller dans les airs. De nombreuses conversions ont suivi, et le Roi a fait de nouveaux martyrs. Le Gouverneur de l'Inde lui a envoyé un ambassadeur pour l'inviter à se faire chrétien; on n'espère pas de lui bonne réponse; aussi le Gouverneur se tient-il prêt à partir en armes pour donner le trône aux Princes ses fils. Depuis qu'ils sont à

Goa, un des capitaines de leur père et dix gentilshommes sont venus les joindre, laissant pour cela femme, enfants et biens. Ils ont grandement souffert en ce voyage de deux cents lieues et plus. Ils viennent tous les jours au Collège, où nous leur enseignons la doctrine chrétienne ; c'est chose admirable à voir que le zèle et la dévotion qu'ils ont à l'apprendre.

Le P. Maître François nous écrit encore de ne pas aller tous en la compagnie de ces Princes, quand ils retourneront à Ceylan : quelques-uns devront attendre ici de nouveaux ordres. Il va, lui, s'assurer par lui-même de l'état des choses et des esprits, laissant pour cela une région où sont déjà de nombreux chrétiens, qu'il a confiés aux soins de Francisco de Mansilhas. Ce pays fut évangélisé par le glorieux apôtre saint Thomas.

Nous sommes donc à Goa, attendant les ordres du P. Maître François. Le P. Lancilloti est notre supérieur ; le P. Micer Paul Camerino est chargé des enfants ; le P. Antoine Criminal est sacristain ; j'ai la charge de portier. Beaucoup de Mores et d'infidèles sont baptisés chez nous ; la parole du cantique de Notre-Dame se vérifie : *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes* : ces pauvres gens s'enrichissent de la grâce de Dieu, et tant de chrétiens, fils de chrétiens, en sont vides ¹.

Le P. Lancilloti aux Pères de Coïmbre :

En attendant les ordres de Maître François, nous sommes tous trois dans ce collège de Goa tâchant d'y mettre un ordre conforme aux lois et usages de la Compagnie. La construction matérielle est excellente, l'église est bien bâtie et grande, les terrains voisins, assez étendus, lui appartiennent, ils sont bien clos, et dans l'enceinte se trouvent deux dévots ermitages, l'un de Saint-Jérôme et l'autre de Saint-Antoine. La maison

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

a, dit-on, seize cents ducats de rente. On m'a chargé de la direction de cet établissement, mais j'ignore toutes choses. V. R. voudra bien prier le P. Maître Simon de s'informer de ce qu'il y a à faire ici auprès du Vicaire général de Goa, qui est maintenant à Lisbonne, et de me faire connaître ses pensées.

Les enfants, tous de ces contrées, sont nombreux au Collège; les plus grands sont chrétiens depuis plusieurs années. On ne se propose pas de les admettre dans la Compagnie, mais il y a espérance qu'ils feront un grand bien dans toute l'Inde. J'ai charge de leur enseigner le latin jusqu'à ce qu'il arrive quelqu'un plus capable que moi de le bien faire. La venue de ce Maître est bien nécessaire, et aussi de quelques Frères pour les offices domestiques, afin que les prêtres puissent plus librement se livrer à leurs ministères auprès des âmes.

Douze de nos écoliers seraient déjà capables de commencer le cours des arts; envoyez-nous des maîtres capables, envoyez-nous aussi des prédicateurs¹.

Peu de jours après, le P. Lancilloti écrivant à saint Ignace lui disait entr'autres choses :

Maître François arriva ici, en mai 1542; il lia aussitôt amitié avec les futurs fondateurs de notre collège et s'arrêta quelque temps; mais, considérant qu'il pouvait faire ailleurs un bien plus grand, il ne tarda pas à s'éloigner. Où qu'il portât ses pas ici, les yeux de tous étaient sur lui, et autant il remplissait les âmes d'admiration, autant il captivait les cœurs. Toujours, où que l'occasion lui en fût offerte, il se mettait à catéchiser les enfants, les ignorants; il entendait les confessions, il prêchait. Il s'est, par là, acquis un grand renom dans

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

cette région de l'Inde. Nos fondateurs, dès qu'ils l'eurent connu, eussent bien voulu qu'un homme de tant de doctrine et d'une si grande sainteté reçût lui-même le collège, au nom de la Compagnie, et le gouvernât; mais se voyant seul, Maître François jugea ne pas devoir accepter, pour le moment, ce fardeau. Il espérait, d'ailleurs, exercer plus utilement ses ministères là où il se rendit, savoir : au cap Comorin, à deux cents lieues d'ici. Il y a déjà baptisé d'innombrables païens.

Quand nous arrivâmes, le 2 septembre, les fondateurs du collège nous firent le plus bienveillant et charitable accueil. Ces braves gens se figuraient que nous étions, comme Maître François, doctes et saints, capables de prendre en main leur œuvre et de la promouvoir; ils se sont refroidis, ils ont quasi perdu cœur, quand leur est apparue notre infirmité, notre ignorance. Nous avons tâché de relever leur courage, en leur annonçant que de plus doctes viendraient en 1546.

Maître François, du lieu où il est (Malaca), ne saurait mieux pourvoir au bien de notre collège que s'il était à Rome. Il le connaît peu; jamais il n'a pu demeurer ici; l'esprit de Dieu, je crois, le pousse ailleurs. L'Inde est si grande, que cent mille hommes des plus doctes ne suffiraient pas à la convertir. Pour l'amour de Dieu, que l'on n'envoie ici que des hommes éprouvés, des hommes de vigoureuse santé et de ferme vertu !

En ce même temps, Diogo de Borba écrivit à Simon Rodriguez, et sa lettre prouve que les nouveaux arrivés étaient, à ses yeux, et apparaissaient à tous, du moins par leurs vertus, dignes frères de François de Xavier :

La paix de Jésus-Christ Notre-Seigneur soit avec vous et avec toute la Compagnie de son saint Nom.

J'ai l'intime conviction que Dieu Notre-Seigneur, voulant

épancher son abondante miséricorde, sauver les peuples infidèles de ces contrées et réformer ceux de l'Europe, a suscité votre sainte Compagnie pour l'exécution de son miséricordieux dessein.

Ici abordèrent les trois parfaits serviteurs de Dieu Maître François, Maître Paul et Maître Mansilhas ; mais il n'est resté à Goa que le seul Maître Paul. Il est en un Collège nouvellement fondé et que l'on appela *De la conversion de la Fé*. Le peuple lui a donné le nom de Collège de Saint-Paul, et il est bien vrai que les fondateurs eux-mêmes l'appelèrent d'abord ainsi. On dit aujourd'hui indifféremment : *Collège de Santa-Fé* ou *Collège de Saint-Paul*.

A mon avis, ce fut pour votre Compagnie qu'avant même d'avoir eu à Goa la moindre connaissance d'elle, ce Collège se fonda ; ainsi le disposa et le voulut Notre-Seigneur, afin que, dès leur arrivée, ses serviteurs y trouvassent des enfants auprès de qui ils pussent, sans retard, exercer l'activité de leur zèle, un abri religieux et une sorte de forteresse, où, vivant en corps, ils n'auraient pas à redouter les attaques de l'Enfer, et d'où ils pourraient sortir pour étendre au-dehors, dans l'Inde entière, les conquêtes de notre sainte Foi...

Les Pères ont choisi pour *Mayorál* le P. Nicolás, qui ne se considère, je le vois, que comme le serviteur de tous, et remplit, en effet, l'office de serviteur de tous ; il enseigne aussi, avec grand et continuel labeur, la grammaire latine à vingt écoliers plus avancés que les autres. Le P. Criminal a les charges de sacristain et d'infirmier ; ce dernier emploi n'est pas peu de chose, en une maison où les malades sont toujours nombreux. Le P. Juan de Beira sert de portier, et avec un tel zèle, une telle vigilance, qu'il me semble bien des fois voir l'Ange chargé de garder, un glaive à la main, l'entrée du Paradis terrestre. Maître Paul a soin de tout, et son active sollicitude suffirait, je crois, à éloigner les démons du Collège et

de ses abords. La piété, comme les études, tout va de mieux en mieux, et nos espérances d'avenir seraient bien grandes, si nous avions plus de maîtres ; il faudrait ici maintenant un régent des arts et un de théologie, car plusieurs de nos écoliers, d'un talent distingué, sont déjà prêts pour ces études.

J'ai bien peur qu'on ne nous prenne le P. Juan de Beira et le P. Antonio Criminal. Si on le fait, la Maison croule et je demeure inconsolable. Je suis déjà bien vieux, et ne puis ici qu'embarrasser les Pères, avec mes infirmités et les défauts qui accompagnent la vieillesse. Je voudrais donc rentrer en Portugal, mais je serais désolé de laisser ici après moi une Maison désordonnée ¹...

Diogo de Borba touchait, il est vrai, à sa fin ; mais, en ce temps même, où le saint prêtre se figurait n'être plus qu'un embarras, Dieu lui confiait l'importante mission d'instruire dans la foi le Roi de Tanor. Les quelques lettres qui suivent mettront suffisamment sous les yeux du lecteur, et la mission donnée à Diogo, et ses difficultés, et la sagesse du *missionnaire* : elles servent, d'ailleurs, à mieux discerner tels et tels graves aspects d'une question, toujours présente, l'évangélisation des peuples infidèles.

Le Roi de Tanor au Gouverneur Juan de Castro :

Il y a de longs jours que j'ai la volonté de me faire chrétien : la chose a été différée jusqu'à l'heure présente, pour qu'elle s'accomplît de votre temps ; et pour que vous y donniez plus de crédit, j'ai fait appeler Antonio Corelho Sousa, capitaine de Chale, pour vous l'envoyer. Je lui ai rendu longuement compte de toute ma détermination, et il va,

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

vous appeler et faire que vous ameniez l'Evêque avec vous. Je vous prie donc de ne mettre en ceci aucune hésitation ni retard, parce que de telles choses se doivent traiter avec beaucoup de diligence. Antonio Corelho vous informera plus pleinement de tout ce qui s'est traité entre moi et lui. Donnez crédit à tout ce qu'il vous dira, afin que la chose se conclue au plus vite. Amenez avec vous le plus de gens que vous pourrez ; tout ceci, en effet, importe beaucoup au service du Roi de Portugal et au mien.

Fait à Ponor, 9 décembre 1545.

(*Signature du roi et sceau* ^{1.})

Le Roi de Tanor à Juan de Castro :

Le Capitan de Chale m'a donné ici une lettre de vous ; j'ai ordonné qu'on me la lût : j'ai su ce qui venait en elle et m'en suis réjoui grandement, parce que je sais que ce sont paroles d'une personne qui ne manquera pas de les tenir, et qui même fera plus qu'il ne dit.

Pour moi, je vous ai écrit comme il y a bien des jours que j'ai la volonté de me ranger à votre Loi. Je laissais de le faire, parce que mon frère, roi de ce pays, est encore vivant, et je me proposais de le faire après sa mort, et aussi la mort de ma mère. Maintenant, à l'occasion de votre venue de Portugal, et vu la connaissance que j'ai de vous, je sens mon désir grandir à tel point que je ne veux pas différer davantage.

Je vous prie donc de ne pas hésiter à venir, le plus tôt que vous pourrez, ainsi et de la façon que vous l'écrivit, de ma part, le Capitaine de Chale, d'autant plus que mes frères, propres héritiers du royaume, sont dans la même volonté que moi, et que la majorité du peuple voudra ce que je voudrai.

1. *Ajuda*, mss. J. de Castro, t. IV, fol. 167.

Toutefois, comme c'est là une chose qui ne se doit faire que de bon gré, il se peut que le peuple ne la fasse pas tout de suite comme moi, mais il ne laissera pas, pour cela, de demeurer fidèle à mon service. De si grandes choses ne peuvent pas s'achever en peu de temps.

Je serai donc à Tanor, attendant votre venue, pour m'entretenir avec vous et faire ce que j'écris.

Fait à Poylecheyfe, le 29 décembre 1545.

(Signature et sceau¹.)

Cette lettre reçue, on délibéra :

Assemblés, à Goa, dans la maison du gouverneur D. Juan de Crasto, savoir, D. Juan de Albuquerque, évêque; Fray Paulo, gardien du couvent de Saint-François; Maître Pedro, vicaire général; D. Diego de Almeyda, capitaine de la ville; Pedro de Faria, Vasco da Cunha, D. Bernaldo de Noronha, Bernaldino de Sousa, Francisco da Cunha, Diogalvrez Telez, Jorge Cabral, D. Alvaro de Crasto, le Docteur Simon M̄yz, auditeur général, le Docteur Francisco Toscano, chancelier de l'Inde; Manoel Coutiñho, Ruy Gonzales de Caninha et Geronymo Pinto, tous trois *vereadores* (échevins) de cette ville; Martin Gomez, Diogo Gález, Jean M̄yz et Manoel Afonso, tous quatre syndics (*mesteres*) et procureurs du peuple, et le secrétaire Antonio Cardoso;

Sa Seigneurie a dit que (comme tous savent) le Roi de Tanor, il y a peu de temps (*os dias pasados*), a écrit des lettres à Diego Corelho, Capitaine de Chale, par lesquelles il le prie de venir à lui avec une flotte et le plus de soldats possible, et d'amener un évêque, parce qu'il était décidé à se faire chrétien. A ces lettres, le Capitaine a répondu qu'il ne pouvait

1. *Ajuda*, mss. de Juan de Castro, t. IV, fol. 169.

aller ainsi vers lui, retenu qu'il était par ses démêlés avec l'Idalquao, mais que, ces démêlés terminés et le plus tôt possible, il irait à lui pour conclure une œuvre si sainte, et que, en attendant, on lui enverrait Maître Diogo pour l'instruire, l'affermir dans son bon dessein et lui servir de secrétaire pour ses lettres, où il dirait ses intentions, et comment aucune nécessité, aucun intérêt ne le meut à se faire chrétien, mais bien la grâce de Dieu et une volonté sincère de laisser la gentilité et d'embrasser notre Loi. — Or, aujourd'hui, Sa Seigneurie a reçu une lettre de Maître Diogo et une autre d'Antonio Corelho, Capitaine de Chale, par lesquelles ils l'informent que le roi de Tanor a le dessein, en effet, de se faire chrétien, mais qu'il le voudrait être en secret, parce que sa mère, son frère et quelques rois de Malabar s'étonneraient fort de sa détermination; les Nayres et le peuple de son royaume en seraient mécontents. Il appréhende même qu'un armement, que fait le Roi de Calicut, n'ait pour cause quelque soupçon de son dessein, etc.

Les délibérants donnèrent, peu après, leur avis par écrit. Il fut arrêté qu'on ne prendrait pas de résolution avant le mois de septembre¹.

Vers la fin de février 1546, maître Diogo écrit à Juan de Castro :

Le roi de Tanor est mécontent (prend mal) que Votre Seigneurie ne vienne pas, et elle soupçonne que la cause en est quelque lettre que je vous aurais adressée secrètement.

Il demande que je le fasse chrétien, en compagnie de ses

1. *Ajuda*, ms. de Juan de Castro, t. IV, fol. 155 et suiv. Aux foll. 179-217 se trouvent les *avis* (*pareceres*) originaux de l'Evêque et des autres personnages ci-dessus désignés. Il y a, de plus, celui des *vingt-quatre de la cité*.

frères et de dix à douze autres membres de sa famille, mais en secret, et sans rien changer, pour le moment, dans ses usages, dans ses idolâtries accoutumées, disant que lui, en dissimulant ainsi, conservera son royaume et, petit à petit, le convertira; qu'il nous donnera toute la faveur nécessaire pour travailler à cette œuvre. Il permet que l'on fasse une église à Tanor, où se trouve un chrétien très riche, disposé à en faire les frais par dévotion. Le Roi, de son côté, y aidera tant qu'il pourra. Il ajoute que, dès qu'il verra moyen de se déclarer, il détruira les pagodes et donnera autant de marques extérieures de son christianisme, qu'il en a de sentiments dans l'âme; que tout cela se ferait vite, si son frère venait à mourir.

Voilà ce qu'il dit et, dans ces conditions, il veut que je le fasse chrétien. Que Votre Seigneurie voie ce qui se doit faire, parce que je ne ferai, moi, que ce que m'ordonneront Votre Seigneurie et le seigneur Évêque, et les Pères et Docteurs de la cour souveraine (*Desembargo*). A vous de savoir, à nous de faire ce que Votre Seigneurie, le seigneur Évêque et les Pères et Docteurs aurez décidé.

Je dirai maintenant mon avis : faire une telle chose, dans les conditions ci-dessus marquées, c'est aller contre les décisions des Docteurs, théologiens et canonistes, et en particulier de saint Augustin, qui n'autorise d'aucune manière de telles dissimulations, et saint Paul dit : *Corde creditur ad justitiam; ore autem fit confessio ad salutem*.

Que Votre Seigneurie veuille bien ne pas nous expédier réponse, sans en donner avis au collège, parce que nous y demandons certains objets nécessaires.

Maître Diogo demande qu'on lui envoie de Goa un jeune brahme, Antonio, qui vit au couvent de Saint-François. On a besoin de lui à Tanor¹.

1. *Ajuda*, Mss, de Juan de Castro, t. IV, fol. 222.

On ne tint pas compte des appréhensions de Maître Diogo ; le Roi de Tanor fut baptisé ; mais l'avenir, sans donner pleinement tort à ceux qui jugèrent mieux faire en se hâtant ainsi, justifia surtout la prudente hésitation de Diogo, qu'avait déjà suffisamment justifiée son exposé des vraies doctrines.

III.

La lettre de François, du 16 décembre, ne put, on le comprend, que déconcerter Diogo de Borba. Juan de Beira et Antoine Criminal ne s'empressèrent pas moins d'obéir, comme le prouvent ces lignes de Juan de Beira :

Arrivés à Goa, nous avons attendu les ordres du P. Maître François Xavier. Il nous a enjoint, par lettre, au P. Antoine Criminal et à moi, de nous rendre au cap Comorin. Là, nous avons trouvé de nombreuses églises, où le culte divin grandit par l'observation des règlements de Maître François. C'est chose admirable que le zèle des enfants à venir, le matin et le soir, réciter la doctrine chrétienne et en écouter l'explication. Les femmes, le samedi, les hommes, le dimanche, passent deux heures à l'église, pour y apprendre les prières, les dix Commandements, la méthode de confession générale, et y louer Dieu, qui les a menés des ténèbres à la lumière. Déjà, plus de trace ni mention d'idolâtrie ; Dieu s'est servi de Maître François pour opérer tant de bien, et il y a eu grande douleur et regrets, quand il s'est éloigné d'ici pour aller évangéliser d'autres contrées, où il a également ramené un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ.

N'espérant plus pouvoir se rendre encore à Macassar, François, le 1^{er} janvier 1546, était parti de Malaca pour Amboïno¹.

De là, le 10 mai, il écrit aux Pères de Goa :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

De Malaca, je vous écrivis, en 1545, par deux voies. Je vous demandai, pour l'amour de Dieu, à vous, Père Jean de Beyra, et à vous, Père Antoine Criminale, de vous rendre, à lettre vue, au cap de Comorin, pour y instruire et protéger ees pauvres chrétiens, et y tenir compagnie au P. François de Mansilhas, que je laissai auprès d'eux, ainsi que Jean de Liçano et trois autres prêtres, originaires du pays; et, afin d'accroître vos mérites, je vous le commandai en vertu de la sainte obéissance.

Pour moi, je m'embarquai à Malaca, pour Maluco, le 1^{er} janvier, et j'arrivai à l'île d'Amboïno, le 14 février. Sans tarder, je visitai les localités chrétiennes de l'île, où je baptisai beaucoup d'enfants. J'achevais à peine ce ministère des visites et baptêmes, quand arriva à Amboïno la flotte de Fernand de Sousa, avec les Castellans venus de la Nouvelle Espagne à Maluco; c'étaient huit vaisseaux en tout. Là, j'eus grand travail spirituel : confessions, prédication tous les dimanches, visite des malades, assistance des mourants, démarches de pacification. Tout cela m'occupait tellement, en carnaval comme en carême, que le temps me manquait pour donner satisfaction à tous.

1. « Amboïno, dit le P. Sébastien Gonçalves, comprend cinq îles; mais les Portugais appellent ainsi leur forteresse et l'endroit où elle est bâtie. Les Portugais appelaient les autres îles : Varanula, Homa, Liacer, Ronceslao. » Elles avaient parmi les naturels, elles ont eu depuis et gardent encore des noms bien différents, dans les langues des divers peuples.

J'ai étudié l'état des esprits en ce pays : j'espère de Dieu Notre-Seigneur que toute l'île se fera chrétienne, quand le seigneur sera venu s'y fixer : c'est Jordan Freitas, actuellement Capitan de Maluco, un véritable homme de bien et zélé pour l'accroissement de notre sainte Foi. Il ira s'y établir, de novembre prochain 1546 à un an; ce sera donc en 1547. L'île d'Amboïno a de 25 à 30 lieues de tour; elle est très peuplée et compte déjà sept localités chrétiennes.

A 130 lieues d'Amboïno, est une autre terre appelée la Côte-du-More, où vivent beaucoup de chrétiens dépourvus, me dit-on, de toute instruction; je vais m'y rendre, le plus tôt que je pourrai. Ceci soit dit pour que vous sachiez la nécessité qu'il y a de nos hommes de ce côté : vous êtes, il est vrai, nécessaires ailleurs, mais la nécessité est ici plus grande. Je vous supplie donc, pour l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, de venir, vous, Père François de Mansilhas, et vous, Jean de Beira, et pour que votre mérite en soit accru, je vous le commande en vertu de la sainte obéissance. Si l'un des deux est mort, que l'autre vienne avec le P. Antoine Criminale, et qu'un de vous trois demeure avec les chrétiens de Comorin et les prêtres de cette côte. S'il vient, cette année, de Portugal quelques sujets de la Compagnie, vous leur direz que je les prie, pour l'amour de Notre-Seigneur, d'aller tous au cap de Comorin, pour y instruire et protéger les chrétiens. Vous m'écrirez longuement à Maluco, pour me donner nouvelles des derniers arrivés de Portugal. Les lettres qu'ils apporteraient me viendront par les Pères qui doivent se rendre à Maluco. Pour accroissement de leur mérite, ce sera en vertu de la sainte obéissance que les nouveaux arrivés de Portugal iront au cap de Comorin.

Ma présente lettre ne peut, ce me semble, vous parvenir que dans le courant de février 1547. Cette même année, au commencement d'avril, un vaisseau du Roi partira de Goa

pour Maluco : vous viendrez par ce vaisseau. A cette fin, la présente reçue, partez, sans retard, du cap Comorin pour Goa, et tenez-vous y prêts à vous embarquer pour Maluco sur le vaisseau du Roi. Les habitants de Maluco espèrent que ce vaisseau leur amènera leur Roi, fait prisonnier dans le temps, et les Portugais attendent, par la même voie, le nouveau capitain de la forteresse de Maluco. Si le Roi de Maluco s'est fait chrétien à Goa, j'espère de Dieu Notre-Seigneur que beaucoup d'habitants de Maluco feront comme lui, et le Roi ne fût-il pas chrétien, je crois que notre venue dans ce pays y sera très utile pour le service de Dieu.

Les deux qui viendrez par ici, apportez chacun tout ce qu'il faut pour dire la messe; que les calices soient de cuivre; c'est pour nous, qui allons *inter gentem non sanctam*, un métal plus sûr que l'argent. J'ai en vous, comme membres de la Compagnie, cette confiance que vous ferez ce que, pour l'amour de Notre-Seigneur, je vous demande si instamment. Et afin d'accroître vos mérites, je vous le commande en vertu de l'obéissance. Plus rien à vous dire, si ce n'est que l'espérance de vous voir me réjouit fort. Plaise à Dieu que ce soit bientôt, et pour l'avancement de son service, et pour la consolation de nos âmes.

Micer Paul, mon frère, ce que bien des fois, et de vive voix et par lettres, je vous ai demandé pour l'amour de Notre-Seigneur, je veux, une fois encore, vous en prier de toutes mes forces : c'est que vous tachiez de faire en tout la volonté de ceux qui ont la charge du saint Collège de Saint-Paul. Si j'étais à votre place, je ne travaillerais à rien tant comme à obéir à ces directeurs de cette sainte maison. Croyez-moi, Micer Paul, mon frère, c'est un moyen très sûr d'aboutir, en toutes choses, que de désirer être commandé et de ne pas contredire à celui qui commande. Faire, au contraire, sa propre volonté, en dépit du commandement, c'est chose très pé-

rilleuse. Aboutiriez-vous en agissant ainsi, croyez-moi, mon frère Micer Paul, il y aurait là plus d'erreur que de réussite. Vous obéirez donc en tout à Maître Diogo de Borba; sa volonté est pour vous la volonté de Dieu, et qu'il veuille ceci ou cela, vous aurez de part et d'autre la volonté de Dieu.

Les Frayles castillans de l'ordre de Saint-Augustin, qui vont à Goa, vous donneront de mes nouvelles. Je vous en supplie, aidez-leur en tout ce que vous pourrez; témoignez-leur beaucoup d'amour et de charité. Ce sont de si religieuses et de si saintes personnes, qu'elles méritent tout bon accueil.

Envoyez, au plus tôt, la présente à nos frères du cap de Comorin, afin qu'ils arrivent à Goa, au mois d'avril, pour s'embarquer, au mois d'avril, sur le vaisseau du Roi et venir à Maluco.

Je vous en prie instamment, mes frères, pour le service de Dieu, efforcez-vous d'attirer en votre compagnie quelques personnes de bonne vie, qui nous puissent aider à enseigner la doctrine chrétienne par toutes les localités de ces îles. Que chacun de vous, du moins, tâche de se gagner un compagnon; si ce n'est pas un prêtre, que ce soit un laïque désireux de tirer vengeance de l'injure que lui ont faite le monde, le démon et la chair, en le déshonorant aux yeux de Dieu et de ses Saints.

Dieu veuille, par son infinie miséricorde, nous réunir en son royaume. Il y aura, à se retrouver là haut, plaisir et délassement meilleur qu'à se retrouver en ce monde.

De Amboïno, 10 mai 1546.

Vester minimus frater,

*Franciscus*¹.

1. *Ajuda*; ms. Lettres des Indes.

François, le même jour, écrivit aux Pères de Portugal.

Il rappelle sa lettre du 16 décembre 1545. Il ajoutè que, du cap de Comorin aux îles de Macaçar, la distance est de plus de 900 lieues; qu'avant de partir, il laissa avec François de Mansilhas un Père espagnol et trois prêtres indigènes. A Ceylan, se trouvaient cinq *frayles* de l'ordre de Saint-François et deux autres prêtres; c'était assez pour l'entretien des chrétientés existantes, vu qu'il n'y a pas d'autres chrétiens que ceux-là dans l'Inde, en dehors des forteresses, et qu'ici, des vicaires enseignant et baptisant, il pouvait donc partir pour Malaca et, de là, passer à Macaçar.

Puis, François raconte, avec quelques détails de plus, la conversion de Jean d'Eyro :

Je trouvai un marchand, propriétaire d'un vaisseau; il me pria de le confesser. Aucune prudence humaine n'aurait pu amener la détermination qu'il prit; mais il se fit grande violence, il se vainquit et prit le chemin du ciel. Dieu, par sa miséricorde, agit si puissamment dans l'intime de son âme que, s'étant confessé, un jour, il se résolut, le jour suivant (ce fut là même où l'on martyrisa l'apôtre saint Thomas), à vendre son vaisseau et tout ce qu'il y avait dedans; puis, comme libéral dispensateur, il donna aux pauvres, sans se rien réserver, tout le prix de la vente.

Nous partîmes ensemble de San-Tomé et nous arrêtâmes, à mi-chemin de Macaçar, en une ville appelée Malaca, où le Roi a une forteresse. Le Capitan me dit qu'un religieux prêtre était allé, mandé par lui, du côté de Macaçar, en compagnie de beaucoup de Portugais, sur un galéon bien approvi-

sionné, afin d'encourager tous ceux qui voudraient se faire chrétiens, et qu'il ne lui semblait pas à propos que j'allasse plus loin, avant d'avoir de ses nouvelles. J'attendrai donc trois mois et demi à Malaca.

François raconte ses travaux à Malaca, déjà connus. Il dit de plus :

J'étais logé à l'hôpital; d'autres, bien portants aussi, y étaient admis... Dieu aidant, je pus réconcilier entre eux bien des soldats et autres habitants de la ville. J'allais, le soir, par les rues, emmenant avec moi de nombreux enfants, de ceux à qui j'enseignais la doctrine chrétienne; et, une clochette à la main, je recommandais au peuple les âmes du purgatoire.

Les trois mois et demi passés, aucune nouvelle du Religieux n'était venue; d'autre part, les vents qui amènent les vaisseaux de Macaçar ne soufflaient plus. Je me déterminai à partir pour une autre forteresse du Roi, appelée Maluco : c'est la dernière dans cette direction. A 60 lieues de là, il y a deux îles, une desquelles, de 30 lieues de tour, fort peuplée, s'appelle Amboïno : le Roi en a fait *merced* à un excellent homme et bon chrétien, qui viendra, d'ici à un an et demi, s'y établir avec sa famille. Je trouvai dans cette île sept localités chrétiennes. J'administrai le baptême aux enfants qui ne l'avaient pas reçu. Beaucoup moururent, peu après leur baptême. On eût dit que Dieu Notre Seigneur attendait seulement, pour les appeler, qu'ils fussent au chemin du salut.

François, à propos de ses ministères sur les huit vaisseaux de la flotte de Fernand de Sousa, écrit :

Aider à bien mourir est un grand travail, quand on a

affaire à des hommes qui menèrent une vie peu conforme à la loi de Dieu. Eux qui, vivant en de continuels péchés dont ils ne voulaient pas se déprendre, se fiaient tant à la miséricorde de Dieu, ils n'ont plus confiance en elle, à la mort. Dieu aidant, beaucoup de soldats se réconcilièrent : ils vivent maintenant plus en paix. La flotte partit pour l'Inde, au mois de mai, — et j'allai, avec mon compagnon Jean d'Eyro, à Maluco, distant de 60 lieues.

Par delà Maluco, à 60 lieues, est l'île du More, où se firent, il y a des années, beaucoup de chrétiens; mais la mort des prêtres qui les avaient baptisés les laissa dans l'abandon et l'ignorance. Le pays du More est plein de dangers; le peuple est très perfide. Il mêle des poisons aux aliments et breuvages qu'il donne : De là vient qu'on ne s'empresse guère d'aller y secourir les chrétiens. Il est cependant nécessaire que les âmes de l'île du More soient instruites, et que quelqu'un les baptise pour leur salut; j'ai, de mon côté, l'obligation de perdre la vie du corps pour assurer à mon prochain la vie de l'âme. Je me suis donc résolu d'aller à l'île du More, pour y secourir les chrétiens *in spiritualibus*, et d'affronter tout péril de mort, me confiant en Dieu Notre-Seigneur et mettant en lui toute mon espérance. Je veux, dans la mesure de mes petites et misérables forces, faire en moi l'épreuve de cette parole de Jésus-Christ, notre rédempteur et Seigneur : *Quicumque voluerit animam suam salvam facere perdet eam; qui autem perdiderit animam suam propter me inveniet eam.*

Ce latin est facile à entendre, et la sentence de Notre-Seigneur, dans cette généralité de sa forme, n'a rien d'obscur; mais dès que l'homme en vient à se l'appliquer, dès qu'il traite de se déterminer à perdre la vie pour Dieu afin de la mieux trouver, et à se jeter, pour cela, en des hasards où probablement, en effet, il laissera la vie, — ce qu'il faudrait

déterminer se fait alors si noir, que le latin, tout clair qu'il est, devient obscur. En vérité, je pense qu'en pareil cas, et à mesure que le cas se reproduit, celui-là seul, quelque docte qu'il soit, parvient à l'entendre, à qui Dieu Notre-Seigneur, par son infinie miséricorde, veut bien l'expliquer. C'est ici que l'on voit la condition de notre chair et quelle en est la faiblesse, l'infirmité.

Beaucoup de mes dévoués amis ont tâché de me détourner du projet d'aller en de si dangereuses terres; n'y pouvant réussir, il sont venus m'offrir bien des contre-poisons. Je leur ai bien su gré de leur amour et bienveillance, mais je me suis gardé d'accepter ce qu'ils m'offraient ainsi avec tant d'affection et de larmes. Je n'ai pas voulu me charger de craintes, n'en ayant pas; j'ai voulu surtout, ayant mis ma confiance en Dieu, ne rien perdre d'elle, en recourant à d'autres appuis. J'ai prié mes amis de me recommander continuellement à Dieu : de tous les contre-poisons, c'est le meilleur qu'on puisse trouver.

Déjà, de Comorin à Malaca et à Maluco, je me suis vu en bien des périls, soit sur mer dans les tempêtes, soit, là et ailleurs, au milieu de gens ennemis. Une fois, entre autres, notre vaisseau, de quatre cents tonnes, avec un vent violent en poupe, laboura le sol l'espace de plus d'une lieue. Il n'eût fallu que la rencontre d'un seul écueil, et le vaisseau était en pièces; il demeurerait ensablé, s'il se fût trouvé moins d'eau d'un côté que de l'autre. Il y eut alors bien des pleurs. Dieu voulut, en ces dangers, nous montrer et nous donner à entendre le peu que nous sommes, quand nous comptons sur nos forces ou nous appuyons sur les créatures. Lors, au contraire, que dépris de cette vaine confiance et de ces espérances trompeuses, nous allons au créateur de toutes choses pour mettre en lui notre espoir, pour nous confier en celui à qui il est si facile de nous fortifier contre des périls affrontés et

subis pour son amour; l'heure de ces périls venue, on voit comment tout le créé obéit au Créateur; la perspective de la mort n'empêche pas que l'âme n'ait impression vive de joie très supérieure aux impressions de la crainte; et, le péril, les angoisses, qui nécessairement l'accompagnent, une fois disparus, l'homme ne saurait ni écrire ni exposer de vive voix tout ce qui se passa en lui, durant l'heure de l'épreuve. Ce qui reste, c'est que le souvenir du passé, gravé dans la mémoire, ne permet plus de se lasser au service d'un si bon Maître. On compte que ce Maître, dont les miséricordes n'ont point de fin, donnera, demain comme aujourd'hui, les forces qu'il faudra pour le servir.

François expose les ordres qu'il a donnés aux nouveaux arrivés de Portugal, et comment tels et tels ont été par lui destinés à Maluco. Il poursuit :

Cette région de Maluco est un amas d'îles, à proximité desquelles on n'a point encore découvert de terre ferme. Elles sont innombrables et toutes peuplées de Gentils, faute d'ouvriers qui les invitent à devenir chrétiens. S'il y avait, à Maluco, une maison de notre Compagnie, une multitude de gens se feraient chrétiens. C'est là ma pensée arrêtée : il nous faudrait, à ce bout du monde de Maluco, fonder une maison, pour le grand service qu'elle rendrait à Dieu Notre-Seigneur¹.

1. François allait, de temps en temps, de l'une à l'autre des îles Amboïno : il se rendait à l'île de Varanoula, quand une tempête menaça d'engloutir le bâtiment qui l'avait pris à bord pour le déposer à la côte. François plongea dans la mer son crucifix, et la tempête s'apaisa; mais le lien qui le retenait s'étant détaché, le crucifix demeura dans l'eau. Le lendemain, déposé sur le rivage, François s'acheminait vers le bourg de Tomadou, quand un crabe sortit de la mer, tenant le christ entre ses pattes : il le déposa sur le sable et replongea dans la mer. François s'agenouilla et demeura là, en une oraison profonde, l'espace de demi-heure. Ainsi raconta le fait, sous serment, François Roiz, qui accompagnait le Saint. Son témoignage fut reçu, à Zebù, ville des Philippines, par le vicaire général de l'évêque de cette région. (Gonçalvez).

Les Gentils sont, dans ces régions, plus nombreux que les Mores ; ils s'aiment peu entre eux. Les Mores voudraient que les Gentils, ou se fissent Mores, ou devinssent leurs esclaves. Les Gentils ne veulent pas être Mores, et moins encore leurs esclaves. S'il y avait quelqu'un qui leur prêchât la vérité, tous se feraient chrétiens, car les Gentils aiment mieux être chrétiens que Mores. Il n'y avait ici que des Gentils, avant les soixante dernières années. De La Mecque, où les Mores disent qu'est enseveli le corps de Mahomet, vinrent deux cacizes, qui firent passer un grand nombre de Gentils à la secte de Mahomet. Ce qu'ont de meilleur les Mores de Maluco, c'est qu'ils ne savent absolument rien de leur perverse religion ; s'ils ne deviennent pas chrétiens, la raison en est uniquement que personne ne leur prêche la vérité.

J'entre dans tous ces détails, afin que vous gardiez mieux souvenir et tristesse d'une telle perdition d'âmes, procédant du seul défaut de secours spirituel. Qui n'aurait pas assez de savoir acquis ou de talent pour être admis dans la Compagnie, en aura de reste pour faire du bien à Maluco : il n'y faut que la volonté d'y venir pour vivre et mourir avec ces pauvres gens. S'il nous en arrivait de tels, chaque année, une douzaine, la mauvaise secte de Mahomet [serait bientôt ruinée ; tous se feraient chrétiens, et Dieu serait moins offensé qu'il ne l'est maintenant, personne ne se trouvant là pour reprocher aux infidèles leurs vices et leurs péchés.

Pour l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, de sa très sainte Mère et de tous les saints qui sont la gloire du paradis, je vous prie, mes très chers Pères et Frères, de vous souvenir spécialement et toujours de moi devant Dieu, car je vis en un extrême besoin de sa faveur et de son assistance, et par conséquent de la vôtre. De nombreuses expériences m'ont prouvé que, grâce à vos prières, Dieu Notre-Seigneur m'a aidé et secouru en bien des tribulations et du corps et

de l'âme. Aussi, pour ne vous jamais oublier, pour mieux garder de vous continuel souvenir, à la grande joie de mon âme, sachez que des lettres que vous m'avez écrites j'ai détaché vos noms, tracés de vos propres mains, et ces noms, tant j'ai de consolation à le faire, je les porte toujours sur moi, joints à l'acte de ma profession. Grâces soient rendues, d'abord à Dieu Notre-Seigneur, et puis à vous autres, mes très doux (*suavissimos*) Frères et Pères, pour avoir été ainsi faits de Dieu, que de porter seulement vos noms sur moi me console à tel point : encore allons-nous bientôt nous revoir (*presto nos veremos*) en l'autre vie, plus à loisir que dans la vie présente. Je m'arrête.

De Amboïno, le 10 mai 1546.

Vester minimus frater et filius,

*Franciscus*¹.

A la lettre précédente, le Saint joignit un feuillet où il décrit le pays et donne force détails sur les mœurs des habitants. Les îles sont montagneuses et très boisées; les hauteurs servent de forteresses; les volcans abondent; les tremblements de terre sont si fréquents que personne ne s'en épouvante. L'image de l'enfer est quasi partout sous les yeux, et cependant on se permet tous les excès de l'immoralité, et l'anthropophagie est si peu en horreur que, d'une famille à l'autre, on se prête, on cède les vieux parents pour les manger, comme on se prête ailleurs les aliments les plus communs. La langue qui se parle à Malaca est très répandue dans ces îles; chacune cependant a sa langue à part. Peu de gens (ce qui est

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

regrettable) savent écrire ; c'est le malais qui s'écrit, en caractères arabes. Ce furent les Cacizes, venus de la Mecque, qui enseignèrent à écrire. Nul n'écrivait avant eux¹.

François raconte ensuite, entr'autres choses, comment il rencontra, à Malaca, un marchand portugais qui revenait d'un pays lointain « appelé Chine. » Ce que lui en dit le marchand persuada à François que le christianisme y fut autrefois connu. Beaucoup de vaisseaux portugais allant, chaque année, de Malaca aux ports de la Chine, François a recommandé aux patrons et autres de s'informer minutieusement des cérémonies et coutumes religieuses des Chinois, et de lui transmettre ce qu'ils en auront appris.

1. Les mariniens du vaisseau qui mena François, de Malaca en vue d'Amboïno, étaient Mores. Ruy Diaz Pereira, qui était sur le vaisseau, dit que François les instruisit et qu'il en baptisa plusieurs : « Maître François, ajoute Pereira, les instruisait en leur propre langue, « en su propia aravia. »

Il est permis de penser que François, partout en relation avec les Mores, et qui devait les trouver établis dans la région d'Amboïno, avait rédigé d'avance, à l'aide de bons interprètes, tout ce qu'il lui faudrait pour interroger et instruire les Mores, et l'*aravia* des mariniens n'était probablement que du malais.

CHAPITRE XVI.

OÙ FRANÇOIS DE XAVIER RACONTE SES DERNIERS TRAVAUX
AUX MOLUQUES ET SES NOUVELLES ŒUVRES A MALACA.

(Mai 1546-janvier 1548.)

I.

Du mois de mai 1546 au mois de juin 1547, François ne cessa de travailler, dans la région des Moluques, allant et venant d'Amboïno à Ternate et aux îles du More¹. Rentré à Malaca, au mois de juillet, il y déploya son zèle jusqu'au mois de décembre. Alors, il reprit le chemin de l'Inde et débarqua à Cochin, le 12 janvier 1548. Là, il s'arrêta quelques jours pour expédier des lettres en Europe. Il y raconte ses œuvres jusqu'au 20 janvier.

Nous l'entendrons dire à Simon Rodriguez : « Je

1. « Les îles *Malucas*, dit le P. Sébastien Gonçalves, sont au nombre de cinq, savoir : Ternate, Tidore, Moutel, Maquiem et Bacham. *Maluco* est le nom collectif de ces îles. Elles sont à trois cents lieues environ à l'est de Malaca, en vue les unes des autres, et occupent, réunies, un espace d'environ vingt-cinq lieues. Aucune n'a plus de six lieues de tour. Le vrai nom de l'île de Ternate est Gape : on l'appelle Ternate, du nom de sa ville principale. Ainsi, l'île de Duco, s'est appelée Tidore, parce que sa ville principale s'appelle ainsi. Celui qui y gouverne a titre de roi. »

ne sais rien des affaires de l'Inde. » Une ou deux lettres de graves personnages fourniront au lecteur les nouvelles qui pouvaient le plus intéresser Français.

L'Evêque de Goa avait écrit au Gouverneur Juan de Castro, le 28 décembre 1546 :

Le Gardien des *Frades* qui sont à Ceylan est arrivé ici. Il a raconté la débâcle (*desmancho*) arrivée à Candé par la faute des Portugais, qui ont laissé le Roi seul. Ce roi est déjà baptisé... Tout serait disposé pour la conversion du pays. Il serait bon d'y envoyer, cette année, cinquante hommes pour la défense de ce Roi, et, dès que l'hiver sera passé, charger Don Alvaro (de Castro, fils du Gouverneur) d'achever cette belle œuvre. Ce serait glorifier Dieu et vous acquérir honneur devant les hommes...

L'Evêque veut être un de ceux qui iront baptiser ce peuple, etc.¹.

Deux jours après, le 30 décembre, l'Evêque ajoute :

J'ai reçu une lettre du Père Fray Antonio Piquyno, qui est à Ceylan. Il dit : « Avant d'écrire à Votre Seigneurie, j'ai
« voulu m'assurer du christianisme du Roi de Candé; je l'ai
« mis à l'épreuve et j'ai vu que tout y était fausseté. Dès
« qu'il s'est vu hors de la nécessité pour laquelle il se fait
« chrétien, il a aussitôt dissimulé cette qualité; il ne croit pas

1. Le Gardien lui-même, Fray Siméon de Coïmbre, venait d'écrire (25 décembre) à Jean III, pour lui annoncer la conversion prochaine d'un Roi, « qui s'appelle roi de *Camde*, dans l'île de Ceylan. » A sa lettre est jointe une lettre du Roi de *Camde*, qui demande secours et promet d'être chrétien. (T. de T., corp. chron., P. 1^{er}, m. 78.)

« en Dieu, il ne veut pas entendre parler de doctrine, ni voir
 « la croix, ni en faire le signe; il ne veut même pas que
 « d'autres se fassent chrétiens sur ses terres, sauf les esclaves, etc. Il fait ses pagodes comme précédemment, etc. »
 (25 novembre 1546.)

Je ne vous communique pas cette lettre de Fray Antonio pour vous refroidir dans l'exécution de vos bons desseins; c'est, au contraire, pour vous animer. Souvenez-vous, en effet, que la contradiction accompagne toujours les bonnes entreprises et qu'il faut se garder de les abandonner pour cela¹...

Un mois plus tard, le 1^{er} février :

J'ai été bien désolé de la mort de Miguel Vaz. Je perds avec lui un grand soulagement, car je lui avais remis en main toute mon autorité, vu que le fardeau dépassait mes forces et que je dois, l'année prochaine, m'en aller en Portugal; et voilà que Notre-Seigneur le prend : comment et quand, je l'ignore : Dieu seul le sait. Ici, il court bien des faux témoignages; je vous en rendrai compte lorsque Notre-Seigneur vous amènera où je suis, ou bien me mènera où vous êtes.

Maître Diogo, lui aussi, est mort. De grandes fièvres l'ont emporté après cinq jours. Il est mort, quinze jours après le vicaire général, mercredi dernier (26 janvier). Ce sont là mystères divins. Nous sommes, et moi surtout, épouvantés des choses de ce monde.

Que Notre-Seigneur, pour de longues années, garde heureusement votre illustre personne²...

1. *Vie de Jean de Castro*, pp. 478, 480.

2. Le 14 février, le Doyen de la Seu écrit, de Goa, au Gouverneur :
 « Me Diogo est mort : on dit qu'en apprenant la nouvelle de la mort de
 « Miguel Vaz dans la maison du Doyen, il sortit aussitôt, en poussant de
 « grands cris et gémissements, et qu'il se mit au lit, où la fièvre, en quatre

A la fin de la même année, le 30 novembre, Cosme Anes écrivit aussi à Jean III : il parle au Roi d'autres affaires, sans oublier de mentionner encore, après onze mois écoulés depuis leur mort, les deux zélés promoteurs de tout bien dans l'Inde :

Par la flotte de l'an passé, V. A. aura su la mort de Miguel Vaz, vicaire général. Après le départ de la flotte, on m'écrivit à Cochin que Maître Diogo aussi était mort : la peine qu'il eut de la mort de Miguel Vaz causa la sienne. Plaise à Dieu Notre-Seigneur que leurs âmes soient en sa sainte gloire : telles furent leurs œuvres, que l'on doit compter pour eux sur cette récompense. Chrétiens et païens se sont montrés vivement affectés de la mort de ces deux hommes vertueux : celle de Miguel Vaz surtout a été regrettée, car il n'en manquait pas qui avaient en lui tout leur secours et remède. Le bruit a couru que c'était l'Évêque qui l'avait fait empoisonner. Pauvre Évêque ! Lui qui est incapable de donner sujet à personne de tuer, pour son service, même une puce. Je pense moi que si, comme beaucoup l'affirment, Miguel Vaz est mort empoisonné, ce sont les brahmes qui lui ont fait administrer le poison. Ils savaient que Miguel Vaz était porteur d'ordres de V. A. pour les expulser de l'île de Goa.

Il serait bien bon que Maître François, en ce temps et en

« jours, l'a tué. Il n'est pas, ce semble, d'un bon chrétien de se laisser ainsi « dominer par la douleur ; il fallait se soumettre à la volonté de Dieu. »

Ce ton trahit déjà, chez le Doyen, trop de facilité à se plier aux volontés quelconques des hommes : ce qui suit achève de démasquer le flatteur des puissants, contre lesquels Miguel Vaz et Diogo de Barbo soutinrent, jusqu'à la mort, les droits de Dieu :

« Le Père M^e Diogo fut, toute sa vie, fort crédule, et il a donné des preuves de la même faiblesse, à sa mort, en croyant à des choses qui n'avaient « ni pieds ni tête. Pero Fernandez. »

tout autre, fût dans ce pays, à cause de sa grande vertu et doctrine (*por seu grande virtude e sufficiencia*). Il est allé du côté de Maluco, et nous n'avons pas encore lettre de lui qui nous apprenne ce qu'il y a fait. Le pays est, dit-on, tellement disposé qu'il s'y peut opérer beaucoup de bien ; mais ici, il se produit, chaque jour, des occasions de rendre à Dieu un grand service, et il y faut pour cela nécessairement un homme comme Maître François. Parce qu'il n'est pas ici, que de choses se passent sur les vaisseaux, qui ne s'y passeraient pas !

L'Évêque est très vertueux ; c'est un bon prélat ; mais, vu la condition de ces pays, il est lent et faible (*remisso e frouxo*), et, d'ailleurs, fût-il autre, il ne pourrait faire plus qu'il ne fait, parce que les Gouverneurs entendent être rois, non pour patienter, comme le Roi, mais pour exercer tous ses pouvoirs ; et l'Évêque est si modeste (recueilli), qu'il n'ose leur parler, si ce n'est de ce qu'ils veulent ; et Maître Pedro, qui sert de vicaire général, emploie le temps de ses prédications en louanges du Gouverneur. Du contraire, il n'en a cure, et, dit-on, il se trouve bien de cette tactique, et fait réussir auprès du Gouverneur les affaires des chrétiens du pays et accueillir leurs pétitions. Plus cependant ferait Miguel Vaz, s'il vivait.

Pour suppléer à ces indigences et donner un Supérieur au collège de Sainte-Foi, il paraît fort nécessaire que Votre Altesse pourvoie la maison d'un religieux de l'Ordre de Jésus, s'il se peut, qui soit homme d'autorité et lettré, pour prêcher au collège, y avoir charge d'administrer la maison et gouverner aussi les Pères qui, de là, s'en vont travailler au loin ; un homme qui puisse traiter avec le Gouverneur des affaires qui intéressent la conversion des Gentils dans ces contrées ; car, excepté Maître François, tous les autres Pères de l'Ordre de Jésus, qui sont venus ici, n'ont pas la capacité requise pour cela. Aussi sont-ils allés, donnant, çà ou là, de la tête, ou cap-

sant déplaisir par certaines démarches ; non pas qu'ils aient rien fait d'injuste, mais des choses à contretemps, comme certaines réquisitions auprès du Gouverneur, ou de tel Capitaine ou autre officier de Votre Altesse. Dans leur vie, rien à reprendre (*em seus vidas nao he defeito*) : tout y est bon zèle et vertu ; mais l'ardeur même du zèle qu'ils apportent ici les expose à se compromettre, faute d'un Supérieur aussi capable qu'il le faudrait. Sur une information qui leur vient, ils s'ingèrent en telle affaire, où ils sont mal reçus. Certes, la faute n'est pas imputable aux gens du pays : ce n'est pas avec eux que les Pères ont besoin de prudence, de circonspection ; c'est avec les Portugais : ce sont eux qui troublent une si bonne œuvre ; eux qui mettent dans la tête des Pères tels projets, dont l'exécution, qu'ils voudraient prompte, ne saurait venir qu'avec le temps ; ce sont eux qui les font aller au Gouverneur, aux capitaines et venir de Comorin à Goa. Aussi, et pour cela, et pour d'autres choses, ils ont grand besoin d'un Supérieur doté des qualités requises.

Le collègue (Notre-Seigneur en soit loué) grandit beaucoup. Les jeunes gens qu'on y instruit se font très capables, et s'il y avait des maîtres aptes à les pousser davantage, plusieurs, qui ont de vrais talents, deviendraient fort lettrés.

Cosme Anes donne au Roi l'assurance que, sauvant ainsi éternellement tant d'âmes dans les Indes, Son Altesse y acquiert une grandeur bien supérieure à celle d'Alexandre. Il poursuit :

Tous les jours, Pères et écoliers, après dîner, vont en procession du réfectoire aux ermitages qui sont au haut du jardin, et ils y font très particulières prières pour la Reine notre dame, pour le Prince, pour les gouvernants de l'Inde. C'est un beau spectacle que de voir ainsi s'avancer pieusement les

Pères d'abord, puis les plus grands écoliers, qui sont déjà grammairiens, puis ceux qui apprennent le psautier, puis d'autres plus jeunes; et ainsi, bien rangés, deux à deux, ils arrivent à l'ermitage, s'agenouillent et répondent aux prières qu'un des Pères récite; de là ils vont, dans le même ordre, à l'autre ermitage. Après quoi, ils se distribuent, par groupes, dans le jardin, soit sous les hangars (*alpendoradas*), aux temps de grande chaleur ou de pluie; soit, en d'autres temps, sur les bancs des allées. Les groupes sont formés d'enfants d'une même nation; ils causent en leur langue; et quelquefois concertent sur ce qu'on leur a dit en classe, afin de ne pas l'oublier.

Il y a, au collège, quatre grands garçons fort habiles qui prêchent aux chrétiens du pays. Un d'eux, de Tutuan, a un talent remarquable : il deviendra grand prédicateur. Il n'a que treize ou quatorze ans, et déjà, en très bon portugais, il a composé des sermons, où il cite les autorités des Pères avec un tel à-propos, que le peuple à l'entendre se pâme, pleure de joie et loue Dieu.

Je m'étends sur ces détails, sachant bien que Votre Altesse trouve plaisir à les lire, parce que ce sont choses du service de Dieu.

Par une autre lettre, Cosme Anes recommande au P. Simon Rodriguez de solliciter des indulgences pour le collège, etc.¹.

François ne tarda pas à savoir la mort de Miguel Vaz, puisque dans la lettre qu'il écrit à Jean III, huit

1. En un temps où Pedro Mascarenhas, ami si vrai de la Compagnie de Jésus, devenu Vice-Roi, fut jugé froid pour les intérêts des Pères de l'Inde, Cosme Anes demeura, à leurs yeux, ami également dévoué. Le Vice-Roi choisit un confesseur ailleurs que dans la maison de la Compagnie; Cosme Anes garda le sien du collège, et il promit de ne pas laisser la maison en peine, etc. (*Chronie.*, IV, n° 1427.)

jours après être arrivé à Cochin, il parle ainsi, à ce propos :

A Malaca, je rencontrai l'Evêque, et je m'édifiai grandement à le voir braver tant de fatigues pour visiter ses ouailles. La récompense de si admirables œuvres, il la reçoit telle que le monde a coutume de la donner aux Saints, et j'ai été, à cette occasion, profondément touché de la patience du saint homme. Il circule, par toute l'Inde, je ne sais quel sinistre bruit, semé par les fils du siècle, et je ne serais pas surpris qu'ils l'eussent déjà fait arriver aux oreilles de Votre Altesse : on l'accuse, au sujet de la mort de Miguel Vaz. Or, pour la décharge de ma conscience, je dois ici un témoignage à l'Evêque : j'affirme donc savoir avec certitude (bien que je ne puisse ni dire ni écrire d'où et comment je le sais) que l'Evêque est aussi étranger au fait dont il s'agit, que je le suis moi-même ; or, je me trouvais aux Moluques lorsqu'il arriva.

François donne, une fois de plus, à Jean III, de graves avertissements ; il les résumera plus loin, en recommandant à Simon Rodriguez d'en seconder les bons effets.

En terminant, il remercie le Roi des *mercedes* dont il a honoré Pedro Gonçalez, vicaire de Cochin, ami et bienfaiteur des Pères de la Compagnie de Jésus.

II.

Le même jour, 20 janvier, François, écrivant aux Pères de Rome, leur expose les actes, déjà connus,

de son séjour de trois mois à Amboïno et de trois autres mois à Maluco. Il ajoute les détails suivants :

Tout le temps que je passai dans la ville de Maluco, je prêchai, les dimanches et jours de fête, et je ne cessai guère de confesser. J'enseignais, chaque jour, la doctrine chrétienne aux enfants et aux nouveaux convertis. Les dimanches et fêtes, après dîner, pour ces derniers, instruction sur un des articles de foi du *Credo*. La prédication du matin était pour les Portugais. Il y avait sujet de rendre grâces à Dieu du bien qu'il opérait dans les âmes; sa louange, du reste, était incessamment dans la bouche de ce peuple nouvellement appelé à la Foi : les garçons, sur les places de la ville; les filles et les femmes, jour et nuit, dans les maisons; les laboureurs dans les champs, les pêcheurs dans leurs barques ne cessaient de chanter, au lieu de leurs chansons accoutumées, de pieux cantiques; ils chantaient le *Credo*, le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, les *Commandements*, les *Œuvres de miséricorde*, le *Confiteor*, etc., et tout cela en leur langue, de sorte que tous, convertis et païens, les entendaient..

Dieu le voulant, en peu de temps, et auprès des Portugais, et auprès des naturels du pays, *inveni magnam gratiam coram oculis eorum*.

Le P. Sébastien Gonçalves raconte ainsi l'édifiante histoire d'un de ces nouveaux fils spirituels de François dans la région des Moluques :

Entre les enfants que Maître François catéchisa à Amboïno, et qui furent baptisés de sa main, s'en trouva un à qui il donna son nom de François. Il était de l'île de Ronceslao, qui fait partie du groupe des îles Amboïno. Après l'avoir baptisé, François lui dit : « Vous, mon fils, vous mourrez, le

très saint nom de Jésus à la bouche. » Ces paroles furent très remarquées, et, à la rencontre de Francisco de Ronceslao, on disait : « Voilà celui qui doit mourir, le très saint nom de Jésus à la bouche. »

Or, il advint que le Capitain d'Amboïno, Sancho de Vasconcellos, ayant à réduire des voisins en rébellion contre les Portugais, adjoignit à sa troupe portugaise quelques chrétiens plus intrépides des îles d'Amboïno, et parmi eux se rencontra Francisco de Ronceslao. C'était en 1588. L'engagement fut sanglant, et, les ennemis une fois repoussés, on s'occupait des blessés et des morts. Francisco, entre les blessés, allait rendre le dernier soupir, quand on arriva près de lui, et aussitôt, n'écoutant que leur pieuse curiosité, de nombreux chrétiens d'Amboïno entourèrent le mourant, en se disant les uns aux autres : « Voyons si ce que le saint Père François a annoncé s'accomplira » ; or, ils eurent la joie d'entendre Francisco de Ronceslao dire et redire, jusqu'à son dernier souffle, cette seule parole : « Jésus, aidez-moi ! » Et il mourut en la disant.

Je tiens ce fait du Père François Da Cunha, recteur du collège Santa-Fé de Goa, à qui des temoins très sûrs l'avaient raconté.

L'histoire d'un autre fils spirituel de François, de ces mêmes régions, est plus belle encore. Gonçalves raconte :

De 1558 à 1562, les chrétiens d'Amboïno demeurèrent livrés à la tyrannie des Mores. Le Roi de Ternate, pour réduire les fidèles à l'apostasie, y donna autorité au très cruel capitaine Leliato ; ces îles comptaient, alors, plus de trente localités chrétiennes. Elles furent soutenues par un ancien disciple de François, D. Manoël, seigneur de Ative. Le Père

Pedro Mascarenhas, envoyé à Amboïno, quand les Portugais y furent redevenus maîtres, écrivait, en 1562 :

« Le tyran avait fait cerner sur une montagne, où ils s'étaient réfugiés, tous les habitants du bourg (*villa*) de Lulao ; on les pressait de se soumettre au roi de Ternate et d'abandonner la religion chrétienne, puisque déjà il n'y avait plus de Portugais pour les défendre. Ils répondirent : « Tant que D. Manoël vivra, nous serons bien éloignés de songer à nous rendre, ni à renier notre foi. » Ils ajoutaient : « Allez donc trouver D. Manoël et essayez de le vaincre ! »

« D. Manoël fut, lui aussi, tenté ; on lui parla comme aux autres. Voici ce qu'il répondit : « Je suis un pauvre Amboïnois sans instruction ; je ne sais ce que c'est qu'être chrétien, et je ne saurais dire ce qu'est Dieu ; mais je sais une chose que le saint Père François m'a enseignée, qu'il est bon de mourir pour Jésus-Christ. A cette parole du Père je dois de n'être pas More ; sans elle, je serais peut-être tombé comme d'autres ; grâce à elle, j'ai le cœur tellement affermi, qu'il ne saurait accepter d'autre foi et d'autre loi que celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

« Le pire ennemi de Manoël était un sien beau-frère, appelé Antoine, qui avait essayé, bien des fois, de lui donner la mort. Un jour, payés par lui, deux scélérats portugais avaient déjà dirigé vers la tête de Manoël le canon de leurs armes à feu. Manoël leur demande un instant, et, enlaçant des deux bras une croix qui se trouvait là plantée, il dit aux assassins : « Le Père Maître François nous disait qu'un chrétien doit mourir sur la croix ; faites feu maintenant ! » La scélératesse des assassins fut vaincue, et, par respect pour la majesté de la sainte Croix et le nom de son serviteur, ils abaissèrent leurs arquebuses. Manoël aida puissamment de son épée, de sa bourse et de sa parole au relèvement des Portugais à Amboïno. »

A propos de ses travaux à l'île du More, François écrit :

Il n'y a, dans ces îles, ni pain, ni vin, pas de troupeaux ; c'est grande merveille d'y rencontrer quelques porcs ; les sangliers abondent dans les montagnes. Les bonnes eaux manquent sur bien des points ; on récolte assez de riz, et des arbres fort communs, appelés *cagueres*, servent à faire une sorte de pain et de vin. D'autres arbres fournissent la matière des tissus dont les habitants s'habillent.

Tout ceci soit dit pour que vous sachiez que les îles de Maluco sont grandement fertiles en consolations spirituelles : tant de périls et travaux, librement embrassés pour le seul amour et service de Dieu Notre-Seigneur, ne peuvent qu'être sources inépuisables de joies spirituelles ; ces îles, à mon avis, semblent faites à souhait pour qu'un homme, en peu d'années, y perde les yeux, par la seule abondance de ses larmes de sainte joie. Je ne me souviens pas d'avoir été ailleurs tant et si continuellement consolé, ni d'avoir ailleurs si peu ressenti ce qui peine le corps : et cependant, on n'y marche qu'entouré d'ennemis ou d'amis peu sûrs ; pas un remède pour se défendre des maladies ; pas une de ces choses dont le secours est nécessaire pour entretenir ou protéger la vie : ces îles, en vérité, seraient bien mieux nommées îles de l'espoir en Dieu (*islas de esperar en Dios*) qu'îles du More.

Il y a, dans ces îles, une race qu'on appelle les *Javaros* ; ils sont païens : tuer, le plus qu'ils peuvent, c'est en cela qu'ils mettent leur félicité. On dit que, bien souvent, ils tuent femmes et enfants, quand ils ne trouvent pas mieux à tuer. Beaucoup de chrétiens périssent par leurs mains.

Viennent ici de longs détails sur les volcans des

îles de Maluco et sur les tremblements de terre et leurs effets. Le saint dit, en terminant :

Un jour de Saint-Michel, tandis que j'étais à célébrer la messe, la terre s'ébranla tellement, que j'eus peur que l'autel ne tombât ; saint Michel, je pense, fit rentrer dans l'enfer les démons qui troublaient ainsi le service divin.

François mentionne une de ses œuvres de Maluco, dont il ne parle pas ailleurs :

Durant les trois mois que je passai encore à Maluco, après avoir visité les localités chrétiennes de ces îles, je prêchai, tous les mercredis et vendredis, aux femmes du pays épousées par des Portugais. Je leur parlai sur les articles de la Foi, les Commandements, la Confession et la Communion. Nous étions en Carême, et ainsi, à Pâques, beaucoup de celles qui auparavant ne communiaient pas communieraient.

Grâces à l'aide de Dieu Notre-Seigneur, il se fit un grand bien à Maluco, et parmi les Portugais, leurs femmes et enfants, et aussi parmi les chrétiens du pays.

Le Carême fini, je partis de Maluco, me dirigeant vers Malaca, bien accompagné de l'amour de tous, chrétiens et infidèles. En chemin, tout travail ne me manqua point ; proche de certaines îles, je rencontrai quatre vaisseaux et je passai à terre, avec l'équipage, de quinze à vingt jours. Je leur prêchai trois fois ; j'en confessai un grand nombre et mis la paix entre plusieurs.

Au départ de Maluco, j'avais voulu éviter les pleurs et lamentations de mes amis, dévots et dévotes ; je m'embarquai donc vers le milieu de la nuit ; mais la précaution fut vaine : je ne pus échapper aux adieux : il y eut cela d'utile que je compris mieux le tort que mon éloignement pouvait faire à

ces âmes. Je réglai donc, avant de partir, que, tous les jours, on continuerait d'enseigner la doctrine chrétienne dans une église, ainsi qu'un bref commentaire des articles de la Foi, que j'écrivis. Un prêtre, mon ami, devait employer deux heures par jour à l'instruction des nouveaux chrétiens, et, une fois la semaine, prêcher aux femmes des Portugais sur les articles de la Foi et sur la Confession et la Communion. Je réglai aussi, étant à Maluco, que tous les soirs, la nuit venue, on recommandât, par les places, aux prières du peuple, les âmes du Purgatoire et ceux qui vivent en péché mortel. Les bons y trouvaient impression pieuse et encouragement à la persévérance; c'était, pour les mauvais, un principe de salutaire crainte. On choisit un homme de la ville qui, tous les soirs, allât, avec lanterne et clochette et en habit de confrère de la Miséricorde, par les rues et les places; s'arrêtant par intervalles, il criait que l'on eût à prier pour les âmes des défunts et pour les âmes qui persévèrent dans le péché mortel sans en vouloir sortir; âmes infortunées, desquelles on peut bien dire : *deleantur de libro viventium, et cum justis non scribantur*.

Le Roi de Maluco est More : il s'honore fort d'être vassal du Roi de Portugal et ne le nomme que *le Roi de Portugal, mon seigneur*. Il parle fort bien le portugais. S'il ne se fait pas chrétien, ce n'est pas qu'il soit dévot à Mahomet; le vice de la chair le retient captif... Ce pauvre Roi me témoignait tant d'amitié, que les Mores de la Cour, principaux personnages, s'en offensaient. Il voulait que je fusse son ami, me donnant assurance qu'avec le temps il se ferait chrétien. Il me priait de l'aimer, malgré sa tache de More : « Chrétiens et Mores, disait-il, nous avons un même Dieu; viendra un temps où nous serons unis. » Il avait grande joie de mes visites, mais je ne pus jamais le déterminer à être chrétien; il me promettait de faire chrétien un de ses nombreux enfants, avec

pacte exprès que celui-là règnerait après lui sur les îles du More¹...

François rappelle l'ordre qu'il avait donné, en 1546, aux nouveaux venus de Portugal de s'embarquer, l'année suivante, pour aller à Maluco. Il poursuit :

Des Indes s'embarquèrent pour Malaca les Pères Juan de Beira et Nuno Ribeiro, avec le Frère Nicolas Nunez. Ce fut pour moi une grande consolation de les y trouver, en revenant de Maluco; je vis, durant le mois que nous passâmes ensemble, qu'ils étaient serviteurs de Dieu et qu'ils rendraient, en effet, à Maluco, grand service à Dieu Notre-Seigneur. Ils partirent de Malaca, au mois d'août 1547. La traversée est de deux mois; je leur avais, durant les jours que nous fûmes réunis, donné tous les renseignements voulus sur le pays, la direction, les avis que me suggérerait l'expérience.

Ils sont si éloignés de l'Inde, qu'on ne peut avoir nouvelles d'eux qu'une fois l'an : je leur ai fort recommandé d'écrire ainsi, tous les ans, de longues lettres pour Rome, dans lesquelles ils exposeront, par le menu, tout ce qu'ils font pour le service de Dieu et l'état des esprits dans le pays : il fut convenu qu'ils n'y manqueraient pas.

A Malaca, je restai quatre mois, attendant de pouvoir m'embarquer pour l'Inde... Les dimanches et fêtes, je prêchais deux fois : le matin, pendant la messe, aux Portugais, et, après dîner, aux chrétiens du pays. Il venait tant de monde,

1. Nous négligerons, ici, l'histoire ou la légende de la conversion d'Isabel, fille d'Almonzor, Roi de Tidore, et femme, avec titre de Reine, de Boleife, Roi de Ternate. — Gonçalves (ch. vi, f^{os} 109-111) dit tout ce que l'on a pu savoir ou conjecturer, au sujet de la part que François aurait eue dans cet événement.

qu'il fallut se réunir dans la plus grande église de la ville. Je confessais sans relâche, et cependant je ne pus suffire à l'ouvrage. Plusieurs, à ce propos, m'en voulaient; mais de telles inimitiés n'étaient pas pour me scandaliser : je m'en édifiais; elles procédaient, en effet, de l'horreur que l'on avait conçue de péchés auxquels on voulait sincèrement renoncer. Les dimanches et fêtes, un très grand nombre communiaient. Tous les jours, dans l'après-dînée, il y avait foule, à la doctrine chrétienne : les fils et les filles des Portugais, les nouveaux convertis, hommes et femmes, s'y rendaient; et, à mon avis, ce qui les attirait davantage, c'est que je ne manquais pas d'expliquer, chaque fois, quelque passage du *Credo*.

Je fus, en ce même temps, fort occupé à ménager des réconciliations : les Portugais de l'Inde sont très brouillons¹.

A propos de la doctrine chrétienne qu'il enseignait aux enfants de Malaca, François donne le détail d'une méthode d'enseignement des articles de la Foi, analogue à celle qu'il pratiquait à Comorin, et il ajoute :

Je recommandai à un prêtre de Malaca d'enseigner ainsi, chaque jour, la doctrine chrétienne. Il me le promit, et j'espère de Dieu Notre-Seigneur qu'il le fera.

1. François, ni dans sa présente lettre ni ailleurs, ne parle de la miraculeuse délivrance de Malaca, menacé par le roi de Achem; délivrance à laquelle le Saint eut grande part. Le récit de cet événement se trouve, fort détaillé, aux f^{os} 262-272 des récits de Fernand-Mendez Pinto. Le conteur fut témoin oculaire et un des acteurs. Le rôle de François est mis en belle évidence. Tout cela est-il vraiment historique, nous l'ignorons. La chronologie n'a pas toute l'exactitude désirable. L'événement, d'après Pinto, se déroula du mercredi 9 octobre au dimanche 6 décembre 1547; mais, en 1547, le 9 octobre était un dimanche, et le 6 décembre un mardi. Plus loin, on trouvera un récit inattaquable du même fait.

Quand je fus près de partir, les principaux habitants de Malaca me demandèrent que deux de la Compagnie vinsent, selon ma méthode, leur prêcher, et à leurs femmes, et aux chrétiens du pays, et enseigner de même la doctrine chrétienne à leurs enfants et à leurs esclaves. Ils m'ont tellement importuné à ce sujet, il est d'ailleurs si évident que le service de Dieu en sera augmenté, les habitants de Malaca ont si bien mérité de nous, ils aiment tant la Compagnie de Jésus, que je me crois obligé de faire tout le possible, afin qu'au mois d'avril 1548, deux de la Compagnie leur viennent avec les vaisseaux qui vont alors de Goa à Malaca.

Étant à Malaca, j'appris de grandes nouvelles par quelques marchands portugais, hommes très dignes de foi. Ils me parlèrent de certaines grandes îles, découvertes il y a peu de temps : on les appelle les îles de Japon. Notre sainte Foi, disent-ils, s'y propagerait mieux qu'en aucune autre partie de l'Inde, parce que les Japonais sont fort désireux de s'instruire; ce qui manque à nos Gentils de l'Inde. Avec ces marchands est venu ici un Japonais, appelé Angero, qui était à ma recherche; de sorte que ces marchands lui parlèrent de moi. Angero venait avec le désir de se confesser à moi, parce que, ayant fait part aux Portugais de certains péchés de sa jeunesse, et leur demandant comment il pourrait obtenir de Dieu le pardon de péchés si graves, les Portugais lui conseillèrent de venir avec eux à Malaca, où il me trouverait, et ainsi il fit; mais, quand il arriva à Malaca, j'étais parti pour Maluco; de sorte qu'il se rembarqua pour retourner au Japon. Quand il fut en vue de ces îles, une tempête, où ils faillirent périr, l'en éloigna : il reprit donc le chemin de Malaca et il m'y trouva. Sa joie fut grande, et depuis, il vint et revint à moi avec ardent désir de s'instruire. Comme il parle assez bien le portugais, nous pûmes comprendre, moi ce qu'il me demandait, et lui les réponses que je lui faisais. Si tous les Japonais

sont aussi curieux d'apprendre que l'est Angero, c'est, de toutes les nations nouvellement découvertes, la plus curieuse. Quand Angero assistait aux instructions que je faisais sur la doctrine chrétienne, il les résumait par écrit. Il allait souvent prier, à l'église ; il m'adressait force questions ; il a vif désir de savoir, et un homme ainsi disposé ne peut qu'avancer chaque jour, et arriver en peu de temps à la connaissance de la vérité.

Huit jours après sa venue à Malaca, je partis pour l'Inde. J'aurais été heureux de l'amener avec moi ; mais les Portugais, avec qui il était en relations, allant eux aussi aux Indes, il ne lui parut pas bien de laisser leur compagnie, après avoir reçu d'eux tant de marques d'estime et d'amitié. J'espère le voir arriver à Cochin, d'ici à dix jours.

Je demandai à Angero : « Si j'allais dans votre pays, les Japonais se feraient-ils chrétiens ? » Il me répondit : « Ils ne se feraient pas chrétiens tout de suite ; ils vous adresseraient d'abord beaucoup de questions, ils considéreraient vos réponses et ce que vous prétendez. Ils observeraient par-dessus tout si votre vie est conforme à vos paroles ; mais si vous faites ces deux choses, savoir : bien exposer la doctrine, avec réponses à leurs questions, et vivre de telle sorte qu'on ne trouve rien à reprendre dans votre conduite, expérience ainsi faite, le Roi, les nobles, les gens éclairés se feraient chrétiens ; six mois y suffiraient, car c'est un peuple qui ne se régit et détermine que par raison. »

Un marchand portugais, mon ami, a longtemps vécu dans la province même d'Angero ; je le priai de me donner, par écrit, des renseignements sur sa contrée et sur ses habitants, d'après ce qu'il avait lui-même vu et entendu et ce que d'autres, dignes de foi, lui auraient appris. Il m'a fourni ce mémoire : je vous l'envoie avec ma présente lettre. Tous les marchands portugais qui sont allés au Japon me disent que si j'y vais, il s'y fera plus, pour le service de Dieu Notre-Sei-

gneur, qu'avec les Gentils de l'Inde, les Japonais étant un peu-
ple de grand sens (*de mucha rason*).

Ce que je sens en mon âme me donne à penser que moi ou
un autre de la Compagnie irons au Japon, avant deux ans,
bien que le voyage soit plein de périls. Il y a, dans ces para-
ges, de redoutables tempêtes, et les pirates chinois y exercent
leur métier de larrons : bien des vaisseaux se perdent. Priez
donc Notre-Seigneur, très chers Pères et Frères, pour ceux
qui iront vers le Japon, car un grand nombre de navigateurs
y vont et n'en reviennent pas.

En attendant, Angero apprendra mieux le portugais ; il
verra l'Inde et les Portugais qui y vivent, les industries ou
arts de l'Europe, notre genre de vie ; on l'instruira, et nous
traduirons toute la doctrine chrétienne en langue japonaise,
ainsi que l'explication des articles du *Credo*. Nous y ajoute-
rons un exposé historique un peu étendu de l'avènement de
Jésus-Christ Notre-Seigneur. Angero sait très bien écrire en
caractères japonais.

Il y a huit jours que je suis dans l'Inde, mais je n'ai pu
voir encore les Pères de la Compagnie ; je ne vous parle donc
ni de leurs personnes ni de leurs œuvres ; eux, je pense, vous
écrivent par les vaisseaux qui retournent en Portugal.

De Malaca ici, nous avons couru de grands dangers ; ja-
mais encore je ne vis tempête égale à celle où nous nous
sommes trouvés, durant trois jours et trois nuits. Combien,
encore vivants, pleuraient leur mort et juraient de ne jamais
plus aller par mer, si Dieu Notre-Seigneur les délivrait ! Pour
sauver les vies, on jeta à la mer tout ce qui s'y pouvait jeter.
Au plus fort de la tourmente, je me recommandai à Dieu No-
tre-Seigneur, prenant pour mes protecteurs en sa présence
ceux qui, sur la terre, sont de la bénie Compagnie de Jésus
et tous ceux que la dévotion lui tient affectionnés. Ainsi pa-
tronné, je m'unissais aux très ferventes oraisons de l'Épouse

de Jésus-Christ, la sainte Mère Église, aux prières de laquelle sur la terre son divin Époux, dans le ciel, ne cesse de prêter l'oreille. Je ne manquai pas de me couvrir aussi du patronage des saints qui vivent dans la gloire du Paradis ; et d'abord, de ceux qui furent de la sainte Compagnie de Jésus. Ici, le premier patronage auquel je recourus fut celui de l'âme bienheureuse du Père Le Fèvre, et puis des autres qui, vivants, étaient de la Compagnie.

Je ne saurais jamais écrire les consolations que je reçus, tandis que je me recommandais ainsi à Dieu Notre-Seigneur, par l'entremise des membres de la Compagnie, soit de ceux qui vivent sur la terre, soit de ceux qui règnent au ciel.

Je me confiais encore, dans ces grands périls, à la garde de tous les saints anges, montant d'un chœur à l'autre pour les invoquer tous ; j'implorais conjointement l'intercession des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Évangélistes, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges et de tous les saints.

Pour m'assurer davantage le pardon de mes innombrables péchés, je sollicitais l'intervention de la glorieuse Vierge Notre-Dame, à qui Dieu Notre-Seigneur, au ciel où Elle est, accorde tout ce qu'Elle lui demande. Enfin, j'appuyais toute mon espérance sur les infinis mérites de la mort et Passion de Jésus-Christ, notre Rédempteur et Seigneur.

Ainsi enveloppé de tant de protecteurs, je goûtai, au milieu de la tempête, une consolation plus vive, je crois, que celle qui suivit notre délivrance. Qu'un très grand pécheur, en de telles détresses, pleure de joie, c'est pour moi, quand le souvenir m'en revient, un sujet de confusion profonde. La même impression de grâce me faisait dire à Dieu que, s'il me délivrait de cette tempête, ce fût seulement pour me faire entrer en d'aussi grandes, en de plus grandes, où je dusse mieux le servir,

Bien des fois, dans l'intime de l'âme, Dieu Notre-Seigneur m'a fait entendre de combien de périls et de maux corporels et spirituels il m'a préservé, grâce aux pieux et continus sacrifices et oraisons de tous ceux qui militent encore dans la bénie Compagnie de Jésus, et de ceux qui, après avoir milité, vivants, dans la même Compagnie, sont maintenant dans la gloire et en grand triomphe. Ce compte de mes obligations à votre endroit, je vous le rends, mes Pères et Frères bien-aimés, afin que tous vous m'aidiez à payer une dette que, seul, je ne saurais payer ni à Dieu, ni à vous. Quand j'ai commencé de parler de la sainte Compagnie de Jésus, je ne sais plus sortir de ce délicieux entretien, ni achever d'écrire; mais le départ des vaisseaux est là qui presse : je me vois forcé d'achever, sans vouloir la fin ni être à la fin.

Je ne sais comment mieux finir d'écrire, qu'en faisant à tous ceux de la Compagnie cette protestation : *si oblitus unquam fuero Societatis Nominis Jesu, oblivioni detur dextera mea*. Je sais, en effet, par tant de voies, combien je dois à tous ceux qui sont d'Elle. Dieu Notre-Seigneur m'a fait, par vos mérites, la grâce de connaître, dans la mesure de ma pauvre capacité, ce que je dois à la sainte Compagnie. Je ne dis pas totalement connaître : il n'y a en moi ni la vertu ni l'intelligence qu'il faudrait, pour que ma vue mesurât l'ampleur d'une telle dette; mais j'aurais, ce me semble, à me reprocher d'être ingrat envers la Miséricorde de Dieu Notre-Seigneur, si je ne disais : « Je sais ma dette, bien que fort peu. »

Je finis donc, priant Dieu Notre-Seigneur qu'après nous avoir, durant cette si misérable vie, ainsi unis de cœur dans sa sainte Compagnie, sa miséricorde nous réunisse, au ciel, dans sa même Compagnie glorifiée, puisque, pour son amour, nous aurons vécu si séparés les uns des autres sur la terre.

Voulez-vous savoir quelle est notre séparation corporelle? Vous allez en juger. Si, en vertu de la sainte obéissance, vous

demandez, de Rome, un renseignement à ceux qui sont à Maluco, à ceux qui seront au Japon, vous ne pouvez avoir en main la réponse qu'après, au moins, trois ans et neuf mois. En voici la preuve : Quand vous nous écrivez de Rome, huit mois s'écoulent avant que vos lettres arrivent dans l'Inde. De la réception de ces lettres au départ des vaisseaux pour Maluco, autres huit mois d'attente ; de Goa à Maluco et de Maluco à Goa, si la mer est bonne, vingt et un mois ; et enfin, autres huit mois pour que les lettres passent de l'Inde à Rome. Encore faut-il, je le redis, que l'on ait beau temps, car une tempête, un moindre contre-temps suffisent pour prolonger, d'une année et plus, le voyage.

De Cochin, 20 janvier 1548.

Minimus servus servorum Societatis nominis Jesu.

*Franciscus*¹.

III.

François écrit enfin, le même jour, à Simon Rodriguez :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

Pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, mon frère, Maître Simon, travaillez à nous envoyer quelques prédicateurs de notre Compagnie, car on a grand besoin d'eux dans l'Inde.

De tous les Pères que vous avez envoyés, je n'ai vu que Juan de Beira, le Père Ribero et le Frère Nicolas, qui sont à Maluco, et Adam Francisco, que je trouvai à Cochin ; mais, je vous le recommande fort, pour l'amour et service de Dieu

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

Notre-Seigneur, quand vous préméditez d'envoyer aux Indes des sujets de la Compagnie, qui ne sont pas destinés à prêcher, mais à travailler à la conversion des infidèles, choisissez des hommes qui aient longtemps été exercés, éprouvés chez nous, et qui s'y soient affermis dans la vertu par des victoires de plusieurs années. Pas de malades : pour travailler, aux Indes, les forces corporelles, sans être aussi nécessaires que les spirituelles, sont cependant requises.

Quel service rendrait le Roi à Dieu Notre-Seigneur, s'il envoyait aux Indes de nombreux prédicateurs de notre Compagnie ! sachez que la doctrine fait bien défaut dans ces pays : je vous le dis pour l'avoir constaté moi-même. Si la propagation de la Foi, parmi les Infidèles, est souvent contrariée ici, ne vous en étonnez pas : c'est nous qui sommes auteurs principaux de ces embarras ou lenteurs. Il faut donc, en premier lieu, remédier à nos misères, et puis aller au secours des Gentils. Faites donc, je vous en prie, pour l'amour et service de Dieu Notre-Seigneur, faites tout le possible pour envoyer des prédicateurs.

Je ne vous dis rien des affaires de l'Inde, car je n'en sais rien : il n'y a que huit jours que je suis arrivé de Malaca ; mais j'ai compris que nos compagnons vous en écrivent une relation très étendue.

Les hommes de la Compagnie que vous manderez pour convertir les Infidèles, il est nécessaire que de chacun d'eux on puisse avoir la confiance de les envoyer, ou seuls, ou avec des compagnons, en quelque endroit que le service de Dieu Notre-Seigneur le requière, comme à Malaca, en Chine, au Japon, au Pegu, etc. A l'une quelconque de ces destinations peuvent d'ailleurs être envoyés, avec assurance d'y rendre beaucoup de service à Dieu Notre-Seigneur, des sujets dont la science ne serait pas grande, pourvu que leur vertu le soit.

Pour la décharge de la conscience du Roi, à qui la Compa-

gnie doit beaucoup, puisqu'il lui est si affectionné, je dirai qu'avant de promouvoir les intérêts spirituels des Infidèles, il doit se préoccuper de ces mêmes intérêts parmi les siens. Je désire beaucoup, et pour la gloire et le service de Dieu Notre-Seigneur, et pour la décharge de la conscience du Roi, qu'il pourvoie de prédicateurs de notre Compagnie ou de l'Ordre de Saint-François, toutes les forteresses du royaume des Indes ; prédicateurs sans autre occupation spéciale ou principale que celle de faire, les dimanches et fêtes, une instruction, le matin, aux Portugais ; d'exposer, dans l'après-midi, les articles de la Foi aux esclaves et nouveaux chrétiens, et, une fois la semaine, d'expliquer ces mêmes articles aux femmes et filles des Portugais, et de les instruire sur les sacrements de confession et communion ; je sais par expérience la grande nécessité de ces ministères. Travaillez à décharger ainsi la conscience du Roi, car il me semble (et plaise à Dieu que je me trompe) que l'excellent homme (*el buen hombre*), à l'heure de la mort, se verra bien inquiet au sujet de l'Inde ; au ciel, en effet, je le crains, Dieu et ses Saints disent de lui : « Le Roi, par lettres, témoigne avoir de bons désirs pour l'accroissement de ma gloire dans l'Inde, et il ne la possède, en mon nom, que pour cela ; mais il ne punit jamais les agents qui laissent sans exécution ce que ces lettres leur commandent ; si, au contraire, quelqu'un néglige, aux Indes, les intérêts de son trésor royal, si ses agents n'arrivent pas, par des voies quelconques, à accroître ses rentes et ses domaines, ils sont pris et châtiés. »

Si j'étais sûr que le Roi connût bien la sincérité de l'amour que je lui porte, je lui demanderais une grâce, et cela, pour lui rendre service ; ce serait que, tous les jours, il s'occupât, un quart d'heure, à prier Notre-Seigneur de lui donner claire intelligence et, mieux encore, sentiment dans l'intime de la parole de Jésus-Christ : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?*

et que, à la fin de toutes ses prières, il s'accoutumât à joindre la dévotion de redire : *Quid prodest homini, si mundum univèrsum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* Il est temps, mon très cher frère, de détromper le Roi, car elle est plus rapprochée qu'il ne pense l'heure où Dieu Notre-Seigneur doit l'appeler pour rendre compte, ou lui dire : *Redde rationem villicationis tuæ*. Faites donc que le Roi pourvoie de fondements spirituels l'édifice des Indes.

Mon frère Maître Simon, avec l'expérience que j'ai, je ne trouve qu'une seule voie, un seul chemin par où l'on puisse promouvoir grandement, dans les Indes, le service de Dieu Notre-Seigneur : il n'y en a point d'autre. Le voici : « Quel que puisse être le Gouverneur des Indes, que le Roi lui adresse une Instruction (*regimiento*), où il sera dit : « Il n'y a pas, dans l'Inde, de religieux à qui je me fie (le Roi nommerait ici, en premier lieu, la Compagnie) pour étendre en ces contrées la Foi de Jésus-Christ, autant que je me fie à vous ; et partant, je vous commande de faire chrétienne l'île de Ceylan ; de faire grandir la chrétienté du cap de Comorin. A cette fin, cherchez autour de vous des religieux ; donnez-leur toute autorité sur la Compagnie de Jésus ; qu'ils puissent y disposer de tout, y commander, faire des ouvriers de la Compagnie et des autres, tout ce que vous voudrez et qui vous semblera à propos pour l'accroissement de la sainte Foi ; et si vous ne le faites point, si l'île de Ceylan tout entière n'est pas bientôt chrétienne, si vous ne procurez pas une grande propagation de notre Foi... » Ici, que le Roi menace les Gouverneurs de son indignation, et, pour leur inspirer plus de crainte et les convaincre qu'il parle tout de bon (*de veras*), que le Roi fasse un serment et qu'ensuite il le tienne : ce sera mériter beaucoup que de le faire, et plus encore de le tenir. Qu'il dise aux Gouverneurs : « Je le jure, si vous ne déchargez pas ma conscience en faisant, aux Indes, beaucoup de

chrétiens, je vous ferai, dès votre arrivée à Lisbonne, saisir et mettre aux fers; vous demeurerez de longues années en prison, et je confisquerai tous vos biens. »

Que le Roi parle ainsi à ses Gouverneurs, qu'il donne ensuite des ordres et que les infractions ou négligences soient gravement punies; alors, il se fera beaucoup de chrétiens dans ces pays : d'une autre manière, non. Voilà la vérité, mon frère Maître Simon : *cætera taceo*. Ainsi encore prendront fin les injustices, les vols que l'on fait à ces pauvres chrétiens; ainsi seront encouragés à devenir chrétiens ceux qui ne le sont pas encore. Mais que le Roi dise à d'autres qu'à son Gouverneur : « Faites des chrétiens », il n'y a à espérer de cela aucun bon résultat : *Crede mihi, vera dicenti et experto*. Le pourquoi, je le sais; il n'est pas nécessaire de le dire.

Il est deux choses que je désire voir dans l'Inde. La première est : les Gouverneurs sous cette loi; la seconde, dans toutes les forteresses de l'Inde, des prédicateurs de notre Compagnie, parce que je crois qu'il en résulterait grand service de Dieu, et à Goa, et dans toutes les autres parties de l'Inde.

Dieu Notre-Seigneur nous ait en sa continuelle garde. Amen.

De Cochin, le 20 janvier 1548.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ.

FRANCISCO¹.

Tandis que François écrivait ainsi à son ami et frère Simon, une lettre de celui-ci l'attendait à Goa; elle était partie d'Almeirim, le 24 mars 1547 :

La grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours en nos âmes.

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

Nos travaux en ce pays sont si peu de chose, que nous ne saurions vous écrire selon nos désirs. Ce que nous faisons nous laisse l'envie d'être là où vous êtes, pour avoir part au fruit de vos travaux à vous, puisque ceux d'ici ne sont rien auprès d'eux; et une de mes consolations est de pouvoir, en vous envoyant des Frères, concourir de quelque façon à la sainte œuvre que vous avez dans les mains.

Toutefois, la Compagnie s'étendant en Europe, de tant de côtés, il est nécessaire d'envoyer du secours en bien des endroits : ainsi, maintenant, notre Père Ignace me fait demander quelques scholastiques, pour Paris et pour autres Universités de l'Italie, où Notre-Seigneur inspire à plusieurs de faire quelque chose pour la Compagnie : et de là vient que, cette année, je ne puis vous envoyer aucun Frère. Il est vrai aussi que j'attends vos lettres, pour savoir quelles gens vous sont plus nécessaires. Si j'avais à me gouverner par mes désirs (*meu apetito*), tous ceux que j'envoie en Castille, en Italie et ailleurs, je voudrais vous les envoyer; mais encore faut-il, je le vois, que la Compagnie se fonde, afin qu'ensuite, de toutes parts, se produise le fruit que vous faites dans l'Inde.

Les choses de la Compagnie vont prospérant en tout lieu, grâces à Dieu, et, plus qu'ailleurs, en ce royaume elle grandit pour le nombre : j'attribue cela à vos prières et à la nécessité qu'il y a de cette gent dans les Indes. Le Roi et la Reine favorisent toujours beaucoup la Compagnie en ce royaume, et dépensent pour elle beaucoup du leur. Jusqu'à présent cependant, mes péchés n'ont pas permis que le collège soit fondé : il n'a pas de rentes et il n'est pas bâti. Tout dépend de la libéralité et du saint zèle de Leurs Altesses, et sûrement cette garantie suffirait bien, si Leurs Altesses devaient toujours vivre.

De Rome, il n'est venu, cette année, aucune lettre pour vous.

Maître Laynez, Salmeron et Le Jay sont au Concile, qui se tient à Trente. Araoz est en Castille, où il réunit déjà des sujets. Pour Maître Le Fèvre, il a plu à Notre-Seigneur de l'appeler au repos de ses travaux. Il arriva à Rome, et après huit jours qu'il y eut passés en bonne santé, il tomba malade pour huit autres jours, au bout desquels il a rendu son âme à Dieu Notre-Seigneur. C'a été le 1^{er} jour d'août, qui est des *Vincula Petri* : ainsi donc, en ce jour de 1546, il a été tiré de la prison de ce monde. Maître Jean, son compagnon, de qui déjà nous vous avons écrit, est mort lui aussi, le jour de son patron saint Jean, et tous deux reposent dans l'église de notre nouvelle maison de Rome, qui s'appelle *Santa Maria da Estrada*. Vous savez quelle a été leur vie : elle vous dit assez en quel lieu ils sont.

Le Roi Prêtre-Jean envoya ici, l'an passé, un ambassadeur au Roi pour le prier de lui mander un patriarche et quelques prêtres qui leur enseignassent la foi. Inclivée comme elle est à toute piété, Son Altesse résolut d'employer à ce service de Notre-Seigneur quelqu'un de la Compagnie. Il écrivit à notre Père Ignace et à Sa Sainteté, pour les prier de lui mander quelqu'un de la Compagnie fait patriarche. Vous verrez tout cela, plus au long, dans les lettres de nouvelles que je vous fais écrire par les Frères de Coïmbre. Je m'en remets à eux pour les détails. Je crois que ce sera Maître Paschase qui ira en Ethiopie, l'an prochain : j'enverrai quelques Pères en sa compagnie; vous serez alors plus longuement informé de toutes choses.

J'enverrai aussi quelques Frères pour vous aider en vos travaux : je me conformerai, à cet égard, à ce que me diront les lettres que j'attends de vous cette année. Notre-Seigneur, par sa miséricorde, dispose toutes choses de telle sorte que lui soit plus servi et nos volontés plus soumises (*abnegadas*) : je crois que nous tous, qui sommes ici, nous nous voudrions

plus dans l'Inde qu'ici. Plût à Notre-Seigneur, par son infinie bonté, faire par vous seul, là-bas, ce que tous réunis nous y ferions, et vous rendre participant du peu que nous faisons ici : vos travaux sûrement nous font paraître les nôtres bien petits.

Daigne Celui qui a su nous réunir tous en un même esprit, malgré les distances, nous réunir dans sa gloire *in secula seculorum*.

De Almeyrim, le 24 mars 1547.

Pauvre de vertu,

Maître SIMON.

Ceylan, on l'a pu comprendre, demeurerait la préoccupation intime du cœur de François; aussi ne voulut-il arriver à Goa qu'après avoir considéré, de ses yeux, ce qui se pourrait faire dans la grande île. Ses amis de Cochin et les Pères de la côte purent, sans doute, le bien renseigner sur ce qui s'y était accompli depuis son départ pour Malaca.

Les deux jeunes Princes, fils du Roi de Ceylan, étaient morts, emportés par une maladie contagieuse, qui fit à Goa beaucoup de victimes, et cette mort avait grandement consolidé l'autorité de leur père. Aussi les religieux de saint François, vrais apôtres de Ceylan, jugèrent-ils que leur zèle serait mieux employé à la conquête du royaume de Kanty. Dieu bénit, en effet, leurs efforts, et le 25 décembre 1546 (nous l'avons vu plus haut), Fray Siméon de Coïmbre expédiait à Jean III une lettre du « Roi de *Camde* », par laquelle ce roi promettait de se faire chrétien : il demandait, en même temps, secours afin d'assurer et d'étendre son autorité à Ceylan.

Il y eut promesse de secours et le Roi fut baptisé; mais, comme le prouvent les lettres, citées plus haut, de l'évêque de Goa à Juan de Castro, on eut le tort de laisser le roi de Kanty se tirer lui-même de peine, et, dès lors, s'éteignirent les velléités de conversion que la crainte avait fait naître, et que seuls l'intérêt et la reconnaissance eussent pu alimenter.

Malgré tout cependant, l'Evêque voulait espérer, et François espéra comme lui :

Comptant sur l'intercession des martyrs de ces régions, écrit Sébastien Gonçalves, François alla débarquer au port de Galle et se rendit auprès du Roi de Cande. Il trouva le cœur de ce barbare mieux disposé qu'il n'avait espéré : le Roi se montra désireux de vivre chrétiennement à titre de vassal du Roi de Portugal, à condition que le Vice-roi établirait à Cande une garnison de soldats portugais, chargés de le maintenir en la paisible possession du royaume. La garnison serait à la solde du roi de Cande¹.

François promit de ne rien omettre pour que le désir du Roi fût réalisé, et il reprit le chemin de l'Inde, accompagné d'un ambassadeur du Roi. Arrivés à Goa, le 20 mars 1548, ils y trouvèrent Juan de Castro près de partir pour Baçaïm. Le Vice-roi, qui n'avait pas connu le Saint, parut l'accueillir avec moins de bienveillance qu'il n'eût convenu d'en manifester : il était, disait-on, indisposé contre lui, à cause de certains ordres ou instructions, venant de Portugal par l'entremise de Miguel Vaz, et que l'on jugeait inspirés par François. Mais le Saint n'alla pas moins trouver Jean de Castro à Baçaïm, et le Vice-

1. Juan de Castro eut titre de *Vice-roi*. Avant lui, Gracia de Noronha (1538), et autres, en remontant, l'eurent aussi. Après lui, du vivant de François, Alfonso de Noronha jouit du même titre (1550).

roi, bientôt conquis, donna des ordres pour que l'ambassadeur et sa suite fussent magnifiquement traités, et il choisit, pour mener au roi de Kandy les troupes qu'il désirait, un gentilhomme de grand mérite, qui fut, plus tard, gouverneur de l'Inde, D. Antonio Monis Barreto.

On comptait sans le roi de Ceylan qui trouva le moyen de persuader à son ennemi, roi de Kanty, que, pour eux, le seul moyen d'échapper à la domination des Portugais était de les tenir, le plus possible, éloignés de leurs terres.

L'expédition de Monis ne servit donc qu'à honorer sa vaillance et celle de ses compagnons : l'on en peut lire le récit émouvant dans Correa.

Le temps de donner sa récompense au sang des martyrs, aux sueurs des fils de saint François et de leur digne coadjuteur Xavier, n'était pas venu. Dieu l'amena, et ce que les martyrs et les premiers prédicateurs de la Foi avaient semé dans les larmes, leurs héritiers le récoltèrent dans la joie ¹.

1. Nous n'avons rien dit d'un voyage à Ceylan, que François aurait fait, entre le 27 janvier et le 7 avril 1545 : nous croyons que ce fut un simple passage ou arrêt à Jafanapatam.

CHAPITRE XVII.

OÙ LES AMIS DE FRANÇOIS DE XAVIER ET FRANÇOIS LUI-MÊME RACONTENT SA VIE DANS L'INDE, JUSQU'À LA LA VEILLE DES PRÉPARATIFS DE SON DÉPART POUR LE JAPON.

(Janv. 1548. — Janv. 1549¹.)

I.

Le Père Francisco Perez, qui attendait, à Goa, la venue de François, nous donne des renseignements précis sur les actes du Saint, durant les premiers mois de 1548 :

Au mois de décembre 1547, le P. Maître François partit de Malaca pour Goa et il essuya, en route, une tempête de six ou sept jours. Débarqué à Cochin, il y fut bien accueilli de tous et y passa trois jours à écrire des lettres pour l'Italie et l'Espagne. De là, il se dirigea vers la côte de Comorin, où l'on compte plus de deux cent mille chrétiens, disséminés sur

1. Sources : t. I, chap. xxv; — Registres de Lettres des Indes, à la Biblioth. de *Ajuda*.

une étendue de soixante-dix à quatre-vingts lieues de côtes, et confiés aux soins de nos Pères et Frères. Il y établit Supérieur le P. Antoine Criminale, qui visite la côte entière, chaque mois.

De Comorin, Maître François revint à Cochin, d'où il partit pour Goa, où je me trouvais alors avec le P. Lancillotti et d'autres. Il n'y demeura que huit jours, et s'en alla trouver le Gouverneur à Baçaïm. Il y fut très bien reçu de lui et, sur sa demande, il prêcha, à la grande satisfaction de tous. Le Gouverneur eût bien voulu le retenir; Maître François s'excusa et, ses affaires terminées, il rentra à Goa.

Le Frère Manuel de Moralez, qui se trouvait au cap de Comorin, vit alors, pour la première fois, le Saint. Il écrit :

Le très désiré de tous P. Maître Francisco arriva, et sa vue nous consola grandement. Il nous réunit en un même lieu, appelé Manapar, et là, durant les quinze jours qu'il passa avec nous, il conversa avec chacun en particulier, s'informant de tout ce qui nous intéressait personnellement, au point de vue spirituel, et de tout ce qui pourrait aider à la conservation et à l'accroissement de nos chrétientés. Quand il s'éloigna, pour aller à Goa, il nous donna des instructions écrites, pour remédier à ce qui laissait à désirer, et nous tracer le chemin à suivre pour l'avenir¹.

1. Manuel de Moralez ne profita pas assez des instructions de François, et le Saint fut contraint de l'expulser de la Compagnie, en 1552. Il ne faut pas le confondre avec le généreux missionnaire de Ceylan, qui porta le même nom. Celui-ci ne vint dans l'Inde qu'en 1551, et mourut saintement à Goa, après deux années de travail. Le premier était venu dans l'Inde, en 1546.

Voici, résumées, les instructions dont parle le Frère Moralez ; elles sont datées de février 1548 :

Avis que le P. Maître François laissa aux Pères et Frères de la Pêcherie et de Comorin¹ :

L'ordre que vous avez à tenir pour servir Dieu est le suivant, auquel vous vous conformerez avec beaucoup de diligence :

I. Se préoccuper surtout du baptême des enfants nouveaux-nés, et administrer soi-même, le plus possible, ce sacrement nécessaire.

II. Après l'administration du baptême, rien de plus important que l'instruction des enfants. Que chaque village ait un maître gagé.

III. Réunion des femmes, le samedi, et des hommes, le dimanche. Quand le Père s'y rencontre, il prêche sur les grandes vérités, en des termes accommodés à l'ignorance et à la simplicité des auditeurs. A la même occasion, le Père travaille à réconcilier les ennemis.

IV. Dès que le P. François Coelho aura achevé la traduction des *Articles de la Foi* en malabare, un exemplaire en sera donné à chaque village, pour être lu aux assemblées du samedi et du dimanche.

V. Si, pour l'accomplissement d'un vœu, quelque argent est offert, le Père se gardera bien d'en rien employer à son usage ; tout sera distribué aux pauvres.

1. *Ajuda*, ²⁵/₁, fol. 81, 82. Dans ce manuscrit, les *avis* sont datés de février 1549 ; mais la lettre du F. Moralez, qui les mentionne, étant du 3 janvier 1549, la date de février 1548 peut être admise comme celle de leur *première édition*. D'autres mss. les datent de février 1548.

VI. Aux assemblées, recommander vivement que l'on avertisse le Père, dès qu'il se trouve dans les maisons quelqu'un de gravement malade. Qui manquera à ce devoir ne sera pas enseveli au cimetière de l'église. Le Père qui visitera le malade l'interrogera sur les articles de la Foi, etc., et lira sur lui un évangile.

VII. Aux sépultures, « vous ferez aux assistants une exhortation, leur rappelant qu'ils ont à mourir et que, par conséquent, s'ils veulent aller en paradis, ils se mettent à bien vivre. »

VIII. Recommander aux parents d'apporter à l'église leurs enfants malades, pour qu'on récite sur eux un évangile.

IX. Ne pas se mêler de procès; renvoyer les plaideurs aux juges locaux ou au Capitaine de la région. Si les parties voulaient absolument l'arbitrage d'un Père, adressez-les au P. Antoine Criminale.

X. « Avec le Capitaine, traitez fort doucement (*multo benigne*), de façon à ne rompre jamais avec lui, pour rien. Procurez, de même, de vivre en paix et amitié avec tous les Portugais de cette côte, et ne soyez mal avec aucun d'eux, quand même eux voudraient continuer les torts qu'ils font aux chrétiens. Reprenez-les donc avec charité, et s'ils ne s'amendent pas, parlez au Capitaine. Une fois encore, je vous le recommande : pour aucun motif ne soyez mal avec le Capitaine.

XI. Les entretiens que vous aurez avec les Portugais seront de choses de Dieu. Parlez-leur de la mort, du jugement, des peines de l'enfer et du purgatoire. Exhortez-les à se confesser et à communier, et à vivre dans l'observation des dix commandements de Dieu. Si vous leur parlez de ces choses, ils ne vous embarrasseront pas dans celles de votre office : ou ils vous laisseront, ou ils reviendront pour un entretien spirituel.

XII. Aidez les Pères du pays pour le bien de leur âme ; faites qu'ils se confessent, qu'ils disent la messe et que leur vie soit de bon exemple. N'écrivez de mal d'eux à personne ; vous pourrez seulement rendre compte des choses au P. Antoine Criminale, qui est supérieur de cette côte.

XIII. Gardez-vous bien de dire, en présence des Portugais, aucun mal des chrétiens de ce pays ; mais, au contraire, défendez-les, parlez pour eux. Si les Portugais considéraient le peu d'instruction de ces pauvres gens et le peu de temps qu'il y a qu'ils sont chrétiens, ils s'émerveilleraient de ne les pas voir pires.

XIV. Faites tout votre possible pour que ce peuple vous aime, parce que vous leur ferez beaucoup plus de bien s'ils vous aiment que s'ils vous haïssent. N'infligez de châtiment à personne, que vous n'ayez d'abord pris conseil du P. Antoine Criminale ; et si le Capitan est sur les lieux, vous ne châtierez et ne ferez emprisonner personne, que le Capitaine n'en soit, d'abord, prévenu.

XV. Aux enfants qui viennent aux prières, témoignez beaucoup d'amitié, et gardez-vous de les maltraiter. S'ils méritent châtiment, dissimulez (*dissimulando com o castigo que merecem*).

XVI. N'allez en aucun pays, à l'appel de quelque roi ou autre seigneur, sans l'avis du P. Antoine Criminale.

XVII. Je vous recommande encore, et beaucoup, de travailler à vous faire aimer, là où vous irez et là où vous résiderez ; faites, par vos bons procédés, par vos bonnes paroles, que nous soyons tous aimés et non pas haïs, parce que, de cette façon, comme je l'ai dit, il se fera plus de fruit.

Que Dieu nous l'accorde et demeure avec nous !

FRANÇOIS.

Nous savons pourquoi François, s'éloignant encore de Goa, alla rejoindre Juan de Castro à Baçaïm, et ce fut à la prière du Gouverneur, qu'au lieu de redescendre au cap de Comorin, il vint se fixer à Goa. Don Juan se sentait mourir : il désirait avoir, à l'heure suprême, l'assistance du Saint.

A peine rentré de Baçaïm, François, le 2 avril, écrit à son ami Diego Pereira, que ses affaires commerciales avaient amené à Cochîn :

Dieu Notre-Seigneur sait combien j'aurais de plaisir à vous voir, avant que vous ne partiez pour la Chine ; mais le seigneur Gouverneur m'a commandé d'hiverner ici, à Goa, et je n'ai pu qu'obéir à Sa Seigneurie. Mes désirs étaient d'aller à Cochîn, et de là au cap de Comorin, où sont mes compagnons, et j'aurais eu grande satisfaction et joie à m'entretenir avec V. *Merced* de certaines choses, comme avec le véritable ami de mon âme ; à lui rendre, en particulier, compte d'un voyage ou lointaine expédition que j'espère, d'ici à un an, entreprendre, savoir est, au Japon, vu les renseignements certains que j'ai sur le fruit qui s'y peut faire, au profit de notre sainte Foi.

Là-bas, à Malaca, j'envoie deux miens compagnons. L'un est pour prêcher, tant aux Portugais qu'à leurs femmes et à leurs esclaves, et pour enseigner, chaque jour, la doctrine chrétienne, comme je faisais quand j'y étais. L'autre, qui n'est pas prêtre, enseignera à lire et à écrire aux fils des Portugais ; il leur apprendra aussi à réciter les Heures de Notre-Dame, les Psaumes, l'Office des morts, pour les âmes de leurs parents. Votre *Merced* le sait fort bien : que les fils des Portugais gardent parfaitement la piété portugaise, tout est là : nés à Malaca et toujours plus de Malaca, ils ne seraient bientôt plus que Malais (*Malaqueses*). J'ai bien recommandé à celui qui

leur enseignera à lire et écrire, qu'il enseigne aussi, avec le temps, la grammaire à ceux qui auront l'aptitude requise (*a os que forem para isso*).

Si je pouvais, comme je serais heureux de le faire, m'entretenir avec vous, avant votre départ pour la Chine, je vous recommanderais une riche marchandise (*veniaga*), de laquelle cependant font peu de cas ceux qui trafiquent à Malaca ou en Chine : elle s'appelle la conscience (*consciencia da alma*), marchandise bien peu connue de ces côtés-là, où les marchands se jugeraient même ruinés d'avance, si la conscience entraît pour rien dans leur commerce. J'espère toutefois de Dieu Notre-Seigneur que mon ami Diego Pereira, avec beaucoup de conscience, fera fortune, là où, faute de conscience, les autres se ruinent; et dans mes pauvres oraisons et saints sacrifices, je ne cesserai de demander que Dieu Notre-Seigneur le mène et le ramène à bon port, toujours plus riche de conscience et de biens spirituels que de tous autres fonds (*de fazenda*).

Ramirez vient, là-bas, remettre tous ses intérêts entre vos mains. Comme il sait la véritable amitié qui nous unit, il lui semble que, venant de ma part à V. *Merced*, elle lui fera la grâce de l'aider à recueillir quelques aumônes, pour s'en retourner dans son pays, où il a laissé père et mère. Il désire grandement les revoir; mais il lui manque de quoi payer la traversée et se procurer quelques vivres. Je voudrais bien lui venir moi-même en aide, mais je suis tellement pauvre que je ne vois pas possibilité de lui fournir ce viatique nécessaire. Je prie donc V. M., pour l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur et de la Vierge Notre-Dame, sa mère, de s'en charger, et, à cette fin, je lui mets devant les yeux, autant que je le puis, la considération de notre amitié. Accueillez donc ce pauvre Ramirez, employez-le, prêtez-lui quelque argent, comme vous avez l'habitude de faire à tous ceux qui recourent à vous. Du petit négoce qu'il entreprendra avec ce fonds, il pourra tirer

de quoi se pourvoir de vivres et payer sa traversée, et *V. M.*, en même temps, fera acte méritoire, au service de Dieu Notre-Seigneur, et à moi grande faveur et aumône : ce qui m'obligera, de plus en plus, à faire tout ce qu'elle me commandera.

Notre-Seigneur vous donne de longs jours, pour son service, et vous mène et ramène à bon port, selon vos désirs. *Amen.*

De Goa, 2 avril 1548.

Serviteur et ami vrai de *V. Merced*,

FRANÇOIS.

Les deux Pères que François envoyait à Malaca, et qui partirent en effet le 9 avril, étaient Francisco Perez et Roch de Oliveira¹. Ils eurent, à Malaca, sujet de s'édifier, en voyant de plus près les œuvres du Saint. Francisco Perez écrivait, peu après :

Nous sommes arrivés, le 28 mai, et nous avons été fort bien reçus de tout le monde, car on est ici très dévots au P. Maître François. Il y a passé dernièrement six mois, employant chaque jour plus de deux heures à catéchiser les enfants, fils de Portugais, et les esclaves, hommes et femmes. Chaque dimanche, il prêchait, le matin aux Portugais, et le soir aux chrétiens du pays et aux esclaves, hommes et femmes. Le jeudi, il prêchait, après la messe, aux femmes

1. François Perez, Castillan selon les uns, Portugais selon d'autres, dut sa vocation à la sainte éloquence du Frère Estrada. Il entra, déjà prêtre, au noviciat de Coïmbre, le 15 janvier 1544. On verra, plus loin, à quel point François de Xavier admirait sa vertu et l'efficacité de ses œuvres. Il mourut saintement à Negapatam, le 12 février 1583.

De Roch de Oliveira, nous ne savons rien de plus que ce que François dit de lui, dans la lettre même où il raconte ses œuvres et celles de François Perez à Malaca.

mariées. Il visitait souvent les malades de la ville et des hôpitaux, s'occupait à mettre la paix dans les familles et confessait sans relâche.

Quelque temps après que Maître François fut venu à Malaca, il y aborda force Mores, qui ne purent pas exécuter leurs mauvais desseins, Maître François ayant animé les nôtres au combat. Les Mores se retirèrent, emportant une oie pour tout butin. Une flotille de chrétiens se mit à leur poursuite, les tailla en pièces et captura plusieurs de leurs vaisseaux. Des chrétiens, trois seulement, dit-on, furent tués, et les autres ne tardèrent pas à rentrer au port. Les sorciers du pays disaient cependant : « Ils ont tous péri », et le peuple s'affligeait. Mais, de la chaire, un jour, Maître François les reprit de leur peu de foi et voulut qu'ils récitassent un *Pater* et un *Ave* en action de grâces de la grande victoire que les chrétiens, disait-il, avaient remportée sur les Infidèles. Personne cependant n'avait encore paru ; aucune nouvelle d'eux n'était arrivée. Or, peu de jours après, la flotille rentra à Malaca triomphante. Maître François alla, avec le peuple, féliciter les soldats ¹.

On raconte aussi qu'un jour, prêchant à Maluco, il dit : « Récitez un *Pater* et un *Ave* en mémoire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour le repos de l'âme de d'Araujo » (riche Portugais, son ami, qui résidait à Amboïno). Or, d'Araujo était mort bien loin de là, et nul encore n'en avait eu nouvelle.

Quelqu'un, qui est digne de foi, m'a dit l'avoir vu délivrer

1. C'est ici le résumé, certainement exact, des longs et intéressants récits de Mendez Pinto. A ce propos, nous observons que Pinto et Perez s'accordant à faire partir François de Malaca pour Cochin, au mois de décembre 1547, après un séjour de *six mois*, — il faut savoir entendre François lorsqu'il dit avoir passé *quatre mois* à Malaca : — il veut dire : quatre mois, après le départ des missionnaires se rendant à Maluco, au mois d'août.

un possédé du démon; et encore, que le Père ayant dit la messe pour la conversion d'une riche Indienne, cette femme, le lendemain, se convertit, et avec elle son fils et ses deux filles. On a pour lui si grande dévotion, qu'il n'est personne, pas même entre les Mores, qui l'appelle autrement que *le Saint Père*.

Juan de Castro mourut le 6 juin, assisté par François jusqu'au dernier soupir, comme il l'avait désiré, et le Saint, qui probablement lui avait inspiré de généreuses réparations, en signa l'acte, avec d'autres graves témoins :

Pour le Roi, notre Seigneur, de la part de Maître Pedro, vicaire général, et de Fray Antonio de Casall, et de Maître Francisco, et de Fray Joan de Villa de Conde :

Señor, le Vice-Roi D. Juan de Crasto, étant près de mourir, nous dit, de parole, à nous quatre, Maître Pedro, vicaire général, — Fray Antonio, gardien, — Maître Francisco, de la Compagnie de Jésus, — et Fray Joan de Villa de Conde, que nous fissions cette lettre à Votre Altesse, et que nous lui fissions les recommandations (*lembranças*) suivantes, en son nom, pour n'être déjà plus, lui, à temps de le pouvoir faire.

Premièrement, il vous remontre les nombreux et grands services que fit à Votre Altesse Manoel de Sousa de Sepulveda, à la bataille de Diu et dans la construction de la forteresse : auquel temps, il eut table ouverte pour bien des gens et fut chargé de faire le boulevard de Saint-Thamas, où il eut beaucoup à souffrir; et de même, les secours qu'il a donnés dans toutes les autres campagnes navales : il prie, en conséquence, V. A. qu'il lui plaise accorder signalée *merced* audit Manoel, et si V. A. eut quelque déplaisir, à propos du refus

qu'il fit de la forteresse de Diu, il la prie, en considération de l'heure où il se trouve, de pardonner cela à Manoel.

Item, il nous a recommandé de rappeler à V. A. Francisco da Cunha, lequel aussi servit très bien à Diu, et dans la bataille, et dans les travaux de construction de la forteresse. De plus, il nourrit beaucoup d'hommes, pourvut aux nécessités de beaucoup de malades, et il fut, après Dieu, la cause que beaucoup échappèrent à de graves maladies et recouvrèrent la santé ; il prie donc V. A., en considération de l'heure où il se trouve, de pardonner à Francisco da Cunha de n'avoir pas accepté la forteresse de Diu, si elle en eut quelque déplaisir.

Item, il nous a dit de recommander à V. A. Don Francisco de Lima, et Vasco da Cunha, qui, eux aussi, lui aidèrent beaucoup et l'accompagnèrent en ses travaux ; D. Francisco, en particulier, l'accompagna toujours avec beaucoup d'affection, et il est demeuré avec lui jusqu'à l'heure de la mort.

Il nous a dit encore de recommander à V. A. Don Diogo d'Almeida, capitaine de Goa, qui l'a beaucoup et diligemment aidé en ces guerres de terre ferme, et il y fut toujours des premiers.

Il nous a dit aussi de rappeler à V. A. que Antonio Pa l'aida beaucoup, en cette campagne de Diu et en toutes les autres, avec grande diligence, et que pour cette raison, au nom de V. A., il lui avait fait *merced* de quelques villages, au pays de Baçaïm, desquels il paie le cens accoutumé ; il la prie de confirmer ce don.

Item, le jour même de sa mort, il nous dit et recommanda, avec vives instances, de demander à V. A., en son nom, que, pour l'amour de Dieu, et en considération de l'heure où il se trouvait, elle pardonnât à Enrique de Sousa Chichorro, eu égard à sa pauvreté personnelle et à celle de l'orpheline qu'il a épousée.

Et, pour être ces choses dites et faites par nous selon la vérité ; en vue de décharger nos consciences et de consoler l'âme du défunt, nous signons ici, tous quatre, aujourd'hui, 22 octobre 1548.

Petrus Fernandus, — Fray Antonio de Cassall, — Francisco, — Fray Joan de Villa de Conde¹.

II.

Ce devoir de charité rempli, François, tout en poursuivant à Goa ses ministères apostoliques, était impatient de redescendre au cap de Comorin. L'arrivée de nouveaux ouvriers, venant du Portugal, le retint quelques jours encore : parmi eux se trouvaient les PP. Gaspard Barzée et Melchior Gonzalez². Ils racontent ainsi aux Pères et Frères de Portugal comment François les accueillit.

1. T. do T., corp. chron., P. 1, m. 81, d. 66. — L'historien de l'apôtre des Indes trouvera d'utiles lumières et de précieux documents dans les *Vies* imprimées de Juan de Castro ; aux archives de *Torre do Tombo* et à la bibliothèque de *Ajuda*, où sont réunies les pièces les plus intéressantes relatives à son gouvernement.

Au sujet de l'acte du 22 octobre, ou de la signature de François, en ce jour, une difficulté notable sera signalée, plus loin, au lecteur.

2. Le P. Gaspard Barzée, né en Zélande, entra au noviciat de Coïmbre, le 20 avril 1546. On a pu dire de lui que, s'il eût longtemps vécu, on eût vu en sa personne un autre François de Xavier. Il mourut saintement, à Goa, le 18 octobre 1553.

Le P. Melchior Gonzalez entra au noviciat de Coïmbre, le 25 avril 1546. François, en 1548, lui confia la direction du séminaire de Baçaïm, et il y mourut, empoisonné par les païens, le 6 octobre 1551. Gaspard Barzée, de passage à Baçaïm, l'assista à ses derniers moments. (Ainsi parle le P. Fr. de Sousa, après Bartoli et Nadasi.)

Une difficulté notable demeure à résoudre, au sujet du P. Belchior ou Melchior Gonzalez. Elle est posée par le P. de Sousa. (*Oriente Conquist.*,

Le P. Gaspard Barzée :

Nous arrivâmes à Goa, le 4 septembre. Le P. Maître François s'y trouvait, près de s'embarquer pour le cap Comorin. Informé de notre arrivée, il ne voulut pas s'éloigner sans nous avoir vus et avoir appris les nouvelles de la Compagnie.

Dès que les vaisseaux furent fixés à l'ancre, il nous fit visiter et nous envoya force rafraîchissements, avec prière de débarquer au plus vite, parce qu'il avait grand désir de nous voir. Nous fîmes ainsi; et certes, on ne pourrait exprimer la joie que nos âmes ressentirent, en voyant la charité du P. Maître François, et comme il louait Dieu, quand il nous entendait raconter, ou qu'il racontait lui-même le fruit que Notre-Seigneur, par le moyen de la Compagnie, opère ici et en tout lieu.

Bientôt, le P. Maître François m'ordonna de me préparer à prêcher à Saint-Paul, le jour de Notre-Dame de Septembre, et il me recommanda beaucoup de parler haut, parce que la foule serait grande, à cause de ce que des gens du vaisseau avaient dit de nous; mais je parlai si bas, que l'on demeura fort mécontents, et le P. François comme les autres, plusieurs ne m'ayant presque pas entendu. Il partit alors, me laissant ordre de m'exercer, de nuit, dans l'église à parler; ce que je fis, jusqu'à ce que les frères furent contents de moi. Dès lors, je me mis à prêcher, et le peuple aussi est satisfait.

Le P. Melchior Gonçalves (le 9 novembre 1548) :

Nous arrivâmes à Goa, le 2 ou le 3 septembre, bien heureux

t. I, p. 669.) On trouvera, plus loin, les lettres du Saint auxquelles il fait allusion. Le P. de Sousa suppose qu'il y eut deux Pères Melchior Gonçalves; mais aucun catalogue des missionnaires venus de Portugal ne parle d'un second Père de ce nom. Peut-être fut-il admis, dans l'Inde même, par Antonio Gomez.

d'y trouver le P. Maître François. Donner, par lettre, une idée de ses vertus, c'est impossible; elles sont d'une si haute valeur, que je n'ai ni parole ni sentiment qui puissent s'élever jusqu'à elles.

Il va tellement rempli de l'amour de Notre-Seigneur, noyé dans cet amour, qu'il semble que rien, hormis cet amour ne le touche. Certes, mes bien-aimés Frères, le détail, ici, serait infini, et je ne saurais trouver assez de temps pour vous écrire d'innombrables choses. Dieu sait cependant que je le voudrais faire, vous connaissant si affamés des récits édifiants qui ont trait à la Compagnie de Jésus, et surtout au Bienheureux P. Maître François.

Il n'est pas vieux, et sa santé paraît bonne, bien qu'il soit très mortifié. Je note ce détail qu'il ne boit d'aucune sorte de vin. Les privations ne lui sont rien, tant il s'oublie, vaillant soldat de Jésus-Christ, pour ne s'occuper que de son Roi. De lui on peut bien dire la parole de saint Bernard : *Fidelis miles vulnera sua non sentit, dum benigne sui Regis vulnera intuetur*. En vérité, bien-aimés Frères, au milieu de nous se trouve un martyr vivant, et je tiens pour assuré qu'il mourra bientôt martyr, car on dirait qu'il ne cherche pas autre chose. Que de fois déjà, des flèches ont été décochées contre lui; que de fois on a mis le feu aux logis où il se retirait pour passer la nuit. A trois et quatre reprises, en une même nuit, la tentative s'est renouvelée; d'où vous pouvez juger ce que doit être son sommeil et quel repos il y trouve. Vrai soldat de Jésus-Christ, voilà un titre qui lui revient bien justement.

Tout ce que je dis là n'est rien auprès de ce qu'il faudrait dire, et je laisse à d'autres de vous parler des miracles qui accompagnent sa prédication; aussi bien, est-il préférable que de telles choses ne soient pas encore manifestées davantage, et que tous vous le recommandiez très particulièrement à Dieu Notre-Seigneur.

Il est maintenant passé au cap de Comorin ; là vivent plusieurs de nos Frères, tous amis de la Croix de Jésus-Christ, et disposés à souffrir quotidiennement, pour son amour, tous les martyres. Quant à moi, j'attends le signal d'aller avec lui, car il veut que je l'accompagne, et déjà, à ma grande satisfaction, j'allais partir, quand il me dit d'attendre l'arrivée du Père qui venait de Portugal par un autre vaisseau. Je restai donc à Goa avec mes compagnons de route, mais tellement troublé par la tristesse de la séparation, qu'il me semblait n'être déjà plus de la Compagnie de Jésus. Lui parti, on eût dit, d'ailleurs, que cette terre (je veux dire la terre de Goa) ne produisait plus de fruits de vertus et foisonnait de misères. Nous espérons, s'il ne meurt pas, le revoir ici dans le courant du mois de janvier. Puis, il ira en un pays qu'on appelle Japon.

Entre les Pères de Comorin, qui avaient déjà connu François au mois de février, se trouvait le P. Enrique Enriquez¹. Après l'avoir revu, au mois d'octobre, il écrit à S. Ignace (de Pombay, 31 octobre 1548) :

Le P. Maître Francisco m'a ordonné d'écrire à V. R. et au P. Maître Simon, et à tous ceux de la Compagnie de Jésus, ce qui se fait sur ces côtes, et d'écrire longuement...

De la très édifiante lettre du P. Enriquez, qui n'a pas moins de onze grandes pages, nous tirons les

1. Le P. Enrique Enriquez entra au noviciat de Coïmbre, le 8 octobre 1545. Il fut, jusqu'à sa mort (6 février 1600), un des plus vaillants ouvriers de l'Inde. François le tenait pour un saint.

lignes suivantes; c'est par elles qu'il entre en matière :

Je veux, avant tout, vous parler du P. Maître François; afin que vous et tous ceux de la Compagnie rendiez, à son sujet, grâces à Dieu. Cette parole de saint Paul : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes lucrificerem*, parole que ceux de la Compagnie ont le devoir de s'approprier, lui, de tout son pouvoir, et *supra quam dici potest*, il travaille à la vérifier en sa personne. Je ne pourrai, hélas ! faire assez entendre, par écrit, à V. R. la renommée dont jouit dans l'Inde le P. Maître François. — De ce seul renom procèdent de grands biens pour les âmes et beaucoup de gloire pour Dieu Notre-Seigneur.

Tout le monde le tient pour un Saint. Pas un lieu où, dès qu'il y paraît, il ne soit écrasé de travail, et à tel point, que l'on s'estime très heureux si l'on a pu enfin l'atteindre et lui parler. Il est, dans tous ces pays, comme un soleil par l'exemple de sa sainte vie; aussi, je veux redire que la Compagnie tout entière a l'étroite obligation de remercier continuellement Dieu Notre-Seigneur, pour le singulier crédit qu'il lui a donné auprès de tous et pour l'immense bien qu'il opère...

Suit la louange des vertus et mérites du P. Antoine Criminal et du Frère Adam François. A propos de ce dernier, Enrique dit : « C'a été une grande joie pour le P. Maître François de voir comment le Frère Adam travaillait. » Il poursuit : « Afin d'obéir au P. Maître François, qui m'a commandé de le faire, je vous parlerai aussi de moi »; et il raconte comment, par le conseil de l'Apôtre, il s'est appliqué à l'étude de la langue malabare. Dieu a béni ses efforts.

Au mois de février 1548, il en savait à peine « dire deux mots », et voici qu'au mois d'octobre, il songe à composer une grammaire qui aide les jeunes missionnaires à apprendre le malabare, sans se fatiguer autant que lui.

Il revient encore à son bien-aimé Père, et dit en terminant : « Avant la venue du P. Maître François, il y avait aux Indes grande disette de serviteurs de Dieu. Quel bien s'est fait depuis qu'il arriva avec ses compagnons ! »

Tels des Pères du cap de Comorin n'avaient pas encore eu le bonheur de rencontrer François. De ce nombre était Baltasar Nunez¹; il écrivit, le 15 novembre 1548, aux Frères de Portugal :

J'ai reçu vos lettres, mes frères, le 10 octobre dernier : j'étais ici, au cap Comorin, fort désireux d'avoir nouvelles de vous tous, et il plut à Notre-Seigneur que vos lettres me fussent portées, de Goa, par notre si aimé, si chéri P. Maître François. Jamais (pour mes péchés) je n'avais eu, jusqu'à ce temps, le bonheur de le voir. Dieu voulut me donner, à la fois, ces deux consolations, recevoir vos lettres et voir Maître François.

Que je vous donne, en premier lieu, nouvelles de notre Père et si vrai Père. Sachez donc que c'est un homme de la taille du P. Manuel de Nobrega, ni bien petit, ni bien grand. Sa démarche, sa tenue belles, mais de telle sorte, que rien n'y attire l'attention; un visage ouvert; les yeux toujours

1. Tous les catalogues, imprimés et manuscrits, comptent le P. Baltasar Nunez parmi les missionnaires envoyés en Portugal en 1546; mais nous ne trouvons plus mention de lui après 1551. A cette dernière date, il écrit encore des lettres à ses frères de Portugal.

élevés et humides de larmes ; la bouche toute souriante (*cheia de riso* ; pleine de sourire) ; paroles brèves, mais qui tirent des larmes : « Jésus ! très sainte Trinité ! » Vous n'entendriez sortir de sa bouche rien tant que ces deux mots, et il ajoute, en les redisant : « O mes Frères et mes compagnons, combien il est meilleur que nous ne pensons, notre Dieu ! Considérez, et louez-en Dieu, rendez-lui-en grâces, comment, en si peu de temps depuis que notre sainte Compagnie est confirmée (il n'y a que sept ans), Notre-Seigneur a voulu opérer en elle tant de grandes choses ! Nous les voyons de nos yeux, mes bien-aimés compagnons : plusieurs vivent à Rome, d'autres à Valence, d'autres à Gandie, d'autres à Coïmbre, d'autres à Santa-Fé de Goa, d'autres à Socotora, d'autres au cap Comorin, d'autres à Malaca, d'autres aux Moluques, d'autres au Japon, où j'irai prochainement ! »

Ces paroles, mes frères, Maître François les disait avec une telle ardeur de dévotion, que nous en étions émus jusqu'aux larmes. Tout cela, dit pour nous encourager, et avec tant de charité et d'amour, nous excitait, en effet, à concevoir des désirs toujours plus grands de travailler et de souffrir, et à les mettre à exécution. Il nous racontait, à cette même fin, ses propres fatigues et travaux.

Dans les pays où il s'arrêta, là où il passa, il demeure de lui un tel renom, que ce que l'on en devrait dire ne paraîtrait pas croyable. Ces choses-là, je ne veux pas les écrire ; elles sont tellement dignes de considération, qu'on ne doit pas les confier au papier. Si grand est l'éclat de la vie de Maître François, que son nom est célèbre dans toute l'Inde, et celui-là s'y estime le plus heureux, qui pense être en droit de se dire davantage son ami.

Ce peu de nouvelles, je vous les écris, frères, parce que je sais que vous serez heureux de les apprendre ; mais quel regret j'ai de ne vous pas exposer, avec détail, les merveilles que

l'on raconte de Maître François; j'en ressens plus d'ennui que vous n'en ressentirez. Sachez, et n'en parlez pas, que Dieu opère par son moyen beaucoup de choses desquelles, comme j'ai dit, il n'est point licite de parler. J'en demeure donc là, au sujet de notre bon Père; j'ajoute seulement qu'il partira, en avril 1549, pour le Japon. C'est, je crois, un voyage d'un an et demi, les vents ne soufflant pas en certains mois; de sorte que la fatigue y sera grande; mais notre Père s'est déterminé à marcher, malgré tout, son zèle lui faisant espérer le salut de beaucoup d'âmes en ce pays; il prend ainsi pour lui le plus pénible, et il nous distribue le reste¹.

En ce temps, Baltasar Nunez était à Travancor : François l'y avait envoyé pour consoler le P. François Enriquez et travailler avec lui². Baltasar se rendit à ce poste et, quand il partit de Punicale, le Saint le chargea de remettre à François Enriquez la lettre suivante : elle est datée du 22 octobre :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables. Amen.

Dieu Notre-Seigneur sait combien plus j'aurais de joie à vous voir qu'à vous écrire, et combien plus j'aimerais partager vos travaux, tous entrepris pour l'amour et service de Dieu Notre-Seigneur, que le repos, la vie tranquille de ceux

1. A la fin de 1548, tous les esprits n'étaient pas, même à Lisbonne, conquis à François de Xavier : il s'y trouvait des personnages qui, pour admettre la vérité de ce que l'on racontait des admirables œuvres de l'Apôtre des Indes, avaient besoin d'entendre de graves témoins oculaires leur en faire le récit. (V. *Epist. mixt.*, I, p. 559.)

2. François Enriquez, venu de Portugal en 1546, alla, dix ans après, recevoir, au ciel, la récompense de ses travaux. Il dut, alors, se féliciter d'avoir suivi les saints avis de François.

qui ont sous la main tous les plaisirs du monde : de ceux-ci l'on ne peut avoir que pitié. Quant aux autres, de qui saint Paul disait : *Quibus dignus non erat mundus*, leur sort est grandement enviable.

J'envoie où vous êtes Baltasar Nunez : je le destine à ce royaume de Travancor, afin qu'il vous y aide en vos travaux, et qu'il partage vos consolations présentes, en attendant de Dieu Notre-Seigneur la vraie, l'éternelle récompense.

Pour moi, je vais à Goa, pour y plaider la cause (*para favorecer*) de ces chrétiens, en une affaire que, Dieu aidant, j'espère élucider, et d'où, je l'espère aussi, résultera la conversion de beaucoup de païens. Recommandez la chose à Dieu : nos péchés, il est vrai, sont grands, et nous ne méritons pas d'être ses instruments en une œuvre qui intéresse à ce point son service : priez-le néanmoins de vouloir bien, par un effet de son immense bonté et de son amour infini, se servir de nous pour la propagation de notre sainte Foi.

Le Père Antonio ira bientôt vous voir. Si vous souffrez de la tête, c'est que, là où vous êtes, vous ne pouvez travailler. Vous ferez ce que le Père vous dira, soit qu'il vous retienne là, soit qu'il vous dise d'aller dans l'Inde vous faire soigner à Goa.

Si vous n'avez pas besoin de Duarte, envoyez-le au Père Antonio.

Ne vous désolez pas de voir que vous ne faites pas, sur ces terres, autant de fruit que vous désireriez, le peuple étant si adonné à ses idolâtries et le Roi si contraire aux nouveaux chrétiens : considérez plutôt que vous faites plus de fruit que vous ne pensez, vu le soin et la diligence que vous mettez à baptiser les nouveaux-nés, à leur communiquer la vie spirituelle : ne voyez-vous pas que peu d'Indiens, blancs ou noirs, vont en paradis, si l'on excepte les enfants de quatorze ans et au-dessous, qui meurent dans l'ignorance du mal? Vous faites

donc, croyez-le bien, mon frère François Enriquez, plus de bien que vous ne pensez : combien d'enfants de ce royaume de Travancor, que vous avez baptisés depuis votre arrivée, maintenant morts et en possession de la gloire du ciel, n'auraient pas ainsi joui de Dieu, si vous n'eussiez été là ! Sûrement, l'ennemi de la nature humaine vous abhorre ; il vous veut loin de ces terres, parce que, vous parti, le royaume de Travancor ne donne plus d'élus au ciel.

Pour troubler et inquiéter les serviteurs de Jésus-Christ, le Diable a coutume de leur représenter, avec intention mauvaise, des services meilleurs à rendre à leur Dieu ; il ne veut cependant que les tirer du lieu où ils rendent des services moindres. Je crains bien que ce ne soit la tactique de l'Ennemi contre vous : s'il s'acharne à vous ennuyer, à vous fatiguer, c'est pour vous jeter hors de ces contrées. Il peut y avoir huit mois, que vous êtes sur cette côte : eh bien, par le seul baptême des enfants, morts depuis, vous avez sauvé plus d'âmes, que vous n'avez fait en Portugal, à Coulaio et par le chemin de Coulaio à la côte de Travancor. Ayant donc, en si peu de temps, sauvé, sur ces côtes, plus d'âmes qu'avant d'y venir, ne vous étonnez pas que l'Ennemi multiplie ses tentations, pour vous en expulser et vous jeter là où vous ferez moins de fruit.

J'envoie les Pères Cypriano et Moraes à l'île de Socotora, où il y a beaucoup de chrétiens, et aucun Père, ni personne qui baptise.

J'attends, d'un jour à l'autre, les Pères qui sont venus, cette année, de Portugal : ils viendront me trouver ici, comme je leur en laissai l'ordre, quand je partis de Goa. Ils nous apporteront nouvelles du Père Antonio Gomez, si le vaisseau qui le menait avec ses compagnons est arrivé : on l'attendait encore, à mon départ de Goa.

Notre-Seigneur vous donne beaucoup de santé et de vie

pour son saint service; et, la vie présente achevée, qu'il vous prenne en la gloire du paradis.

De Punicale, 22 octobre 1548¹.

Votre frère en Jésus-Christ.

FRANCISCO.

III.

A Goa, peu après le départ de François pour le cap de Comorin, un deuxième groupe d'ouvriers était arrivé de Portugal; entre autres, Antonio Gomez et Paul del Valle². Celui-ci eut la joie d'être chargé d'aller trouver François : il raconte lui-même (24 décembre 1548) :

Quand nous arrivâmes à Goa, au commencement d'octobre, notre béni Père Maître François était au cap de Comorin. Il

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 41. — La date du 22 octobre était sur l'*original* : la Déclaration des exécuteurs testamentaires de Jean de Castro semblerait cependant prouver que François se trouvait alors à Goa, et non à Punicale. Mais François écrit : « *Eu me parto para Goa.* » — Voilà donc deux pièces originales signées par François, le 22 octobre 1548, l'une à Punicale, et l'autre à Goa. La Déclaration n'énonce pas le lieu où elle fut rédigée; mais sûrement les quatre signataires ne se sont pas rencontrés à Punicale. Il reste à supposer que François, sur la présente pièce, écrivit 22 octobre par distraction, au lieu de 22 septembre. François, au mois de septembre, était, en effet, dans la région de Punicale. Peut-être aussi donna-t-il, à Goa, sa signature avant de partir pour Punicale, — et la pièce n'aurait été datée que plus tard, quand il fallut l'expédier au Roi.

2. Le P. Antonio Gomez, venu de Portugal, en 1548, mourra, en y retournant (1555), après avoir été expulsé de la Compagnie par François de Xavier.

Paul del Valle, venu, lui aussi, dans l'Inde, en 1548, se montra vaillant ouvrier, au cap de Comorin, pendant quatre ans, et mourut saintement à Punicale, le 4 mars 1552.

plut à Notre-Seigneur que, huit jours après notre débarquement à Goa, on m'envoyât vers lui, pour lui apporter les lettres de Portugal et ensuite résider sur ces côtes. Parvenu à Cochin, ville à cent lieues de Goa et à cent autres lieues du cap de Comorin, je l'y rencontrai.

Ah ! mes frères, qui pourrait donc, mieux que ne le sauraient faire mes tièdes paroles, vous faire entendre la joie que ressentit mon âme ? Celui-là, oui, est un vrai serviteur de Dieu, et jamais je n'en vis aucun de semblable à lui. Frères, ceci est certain, à le voir seulement, sans qu'il vous parle, on se sent animé d'un désir si pénétrant (*tan odorifero*) de servir Dieu, qu'on n'en peut donner une idée. Sa bouche ne cesse de redire : Loué soit Jésus-Christ ! et avec une telle ferveur, qu'à l'entendre, les cœurs s'enflamment.

Il passa avec les frères de Cochin cinq jours, durant lesquels nous ne le perdîmes pas de vue vingt heures. Il ne peut se rassasier d'interroger au sujet des frères, et de tout ce qui se fait en Europe. Il veut particulièrement qu'on lui parle du Père Maître Simon, et du Père Ignace par-dessus tous. Il m'interrogea aussi beaucoup sur le Père Estrada. Il va, le cœur toujours très rempli d'amour (*anda siempre muy lleno de amor*).

Après les cinq jours, il partit pour Goa, désirant vivement voir le Père Antonio Gomez, qui arrivait pour être Recteur du collège ; et moi, je suis au cap de Comorin, où je me trouve avec les bénis Pères et Frères, Antonio Criminal, Enrique Enriquez, Adam Francisco, Balthasar Nunez, N..., qui tous se portent bien et servent Dieu, de tout leur cœur¹...

Tandis que François s'occupait à consoler et instruire ses frères du cap de Comorin, tous, à Goa, le

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

croyaient déjà mort : nous l'apprenons du Père Gaspard Barzée, qui écrit aux Pères de Portugal, le 13 décembre :

Tout à coup, le bruit courut que le Père Maître François était mort, et chacun disait comment, à sa manière. Ses amis les plus dévoués en furent tristes au delà de toute expression : « Quand il nous en coûterait, disaient-ils, trente mille cruzados, nous le ferons canoniser ; » et ils racontaient des miracles, de très grands miracles qu'il fit, vivant en ce pays : je ne vous les raconte pas, parce qu'il ne nous convient pas de parler de ces choses, si ce n'est à Dieu, pour lui en rendre grâces. Certes, nous sentirions bien, nous, le vide que ferait dans ces contrées la mort du Père François ; mais nous ne laissons pas, pour cela, d'aller notre chemin.

Dieu n'a cependant pas tardé à nous rassurer et consoler par la venue du Père Cypriano et de Manoel de Moraes, arrivant du cap Comorin, où le Père François se trouvait, en paix et bonne santé. Peu après, il arriva lui-même ici, et puis s'embarqua pour Cochin. Nous l'attendons encore, fin février, parce que nous savons certainement qu'il doit aller au Japon, pays dont les habitants sont tellement disposés, qu'il y a espérance de leur faire beaucoup de bien¹.

Le cœur de François était, en effet, tourné vers le Japon : il ne se consolait pas de voir Ceylan, que les fils de saint François étaient près d'avoir conquis à Jésus-Christ, redevenir la proie de Satan, par la faute de gouvernants chrétiens ; il n'espérait rien de bon de ces hommes, et le bien qui se faisait, sa grande âme le comptait pour peu de chose, auprès

1. *Ajuda*. — Lettres des Indes.

du bien qu'elle rêvait. Un autre Miguel Vaz se rendait à Lisbonne ; mais, de ce côté non plus, François n'attendait pas un secours efficace : deux lettres, une du saint évêque Jean de Albuquerque, l'autre du saint Vicaire des Dominicains, le Père Diogo Bermudez, révéleront à la fois, et les sentiments des deux personnages, et ceux de François de Xavier.

L'Évêque écrit au Roi, le 28 novembre :

Je sais bien que d'autres vous écriront le nouvel événement spirituel arrivé dans votre ville ; les Pères du collège Sainte-Foi, en particulier, vous l'exposeront dans leurs lettres ; j'ai voulu cependant mettre ici quelques lignes à ce sujet, parce que j'ai eu part à l'ouvrage, bien que la palme en appartienne à de plus vertueux que moi. Ceci soit donc à la gloire de Notre-Seigneur et pour la consolation de V. A., qui ne poursuit rien tant, dans ces pays, que la conversion des Infidèles à la vraie Foi catholique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il plut à Dieu, pour cela, de préférer à tous les autres rois votre père le roi Don Manoel (qu'il ait la sainte gloire !) et V. A. demeure avec son héritage et la charge de continuer sa sainte entreprise.

L'événement est que, dimanche dernier, nous baptisâmes, au collège de Sainte-Foi, un païen que l'on appelait Loquu, et que l'on appellera, maintenant, du nom de Lucas de Saa. C'était un autre Saul, si bien il soutenait les païens de cette île, et les favorisait dans leurs erreurs. Il fut très riche, au temps où on l'eut pour grand Fermier des douanes et autres revenus de V. A. Durant ces longues années, en grande amitié avec les Gouverneurs, il hantait fort le palais ; et, de sa faveur, de ses aumônes, de ses largesses il soutenait les païens, les empêchant d'embrasser le Christianisme. Ses succès, à cet égard, dépassaient ceux du Fermier général Chris-

naa, bien que celui-ci ait plus de crédit auprès des païens et, sans cesse, ait favorisé et favorise, de tout son pouvoir, le paganisme.

Il a donc plu à Notre-Seigneur de le renverser de cheval (j'entends de l'honneur où il vivait), et cela, sans bâton ni pierre, c'est-à-dire, sans nos répréhensions ou prédications ; car, depuis longtemps, nous ne faisons guère que prier, sans agir autrement auprès de lui. Tandis que nous semblions l'abandonner, Dieu, par des coups salutaires, qui l'atteignaient et au dehors et au dedans, a fait tomber de ses yeux les écailles qui les voilaient ; je veux dire, il l'a détaché de ses idolâtries, et il a ouvert les puissances de son âme à la vérité ; de sorte qu'il a occupé son entendement à connaître les articles de la Foi, sa mémoire à les apprendre, et sa volonté à aimer les préceptes divins.

Avec lui se baptisèrent sa femme, deux nobles *Quamquares*, un sien neveu et une autre femme. Il y eut une grande fête : toute la ville vint voir ce baptême : les *fidalgos* et le Gouverneur s'y trouvèrent. — Fifres, trompettes, timbales, sonnerie des cloches, rien ne manqua. Je baptisai : un Père de la Compagnie de Jésus tenait le bassin, un autre les saintes-huiles, un autre un cierge à la main, etc. On fit procession dans le cloître : les hommes y furent nombreux, et plusieurs émus jusqu'aux larmes. Le Gouverneur, Garcia de Saa, fut parrain ; le Père Antonio Gomez prêcha fort bien ; il parla de la Foi, du prix auquel Jésus-Christ a racheté les âmes, et il recommanda les chrétiens du pays. Je m'étends ainsi, parce que je sais le plaisir qu'a V. A. d'entendre parler d'âmes sauvées, de ce pays surtout.

Le fils de Chrisnaa a succédé à son père dans l'office de Fermier général : qu'il tombât, à son tour, bien que superbe, — et qu'on nous laissât abattre discrètement quelques-uns de ces païens puissants, — les Pères de la Compagnie de Jésus

et moi, leur compagnon, en un an ou deux au plus, nous ferions toute cette île chrétienne. Après la grâce de mon salut, je ne demande rien tant que de voir, avant de mourir, cette île entièrement chrétienne. A mon âge, après les travaux de la vie religieuse, et ceux de ce pays, accompagnés de bien des ennuis, je ne saurais vivre longtemps : ma joie, en mourant, serait là. J'ai parlé au Gouverneur; je l'ai prié de donner à Lucas de Saa l'office de Chrisnaa : favoriser les païens convertis, c'est le mieux pour atteindre notre fin. Je ne sais ce que fera le Gouverneur.

Il y a deux mois, j'envoyai à l'île de Divar un *merino* d'Église, avec le Père de l'Ermitage et deux témoins, pour chercher et saisir dans la maison d'un infidèle noble, des pagodes et des livres païens. On m'apporta un panier de ces livres. Or, le païen eut assez d'autorité pour obtenir que le Gouverneur me fît réclamer ces livres : un domestique vint chez moi, de la part du Gouverneur, et il entra, en compagnie du noble païen, me disant que j'eusse à lui rendre les livres. Je ne pus supporter cette insolence, et, me levant de ma chaise, sans rien dire, je pris un bâton (un bourdon) qui se trouvait là, et, tout vieux que je suis, je courus après le païen, qui s'enfuyait : je traversai ainsi, à sa poursuite, la chambre et la salle : je l'atteignis près de la porte, et, voulant lui donner du bâton sur le dos, le bâton atteignit le haut du portail et se rompit. Je retournai à la chambre et je dis au domestique du Gouverneur : « Dites à Sa Seigneurie que ce que j'ai fait, à propos de ce païen, je l'ai fait pour tous, depuis bien des années, et sous les Gouverneurs précédents, afin de détruire le paganisme et propager la sainte Foi de Jésus-Christ. Ce païen n'aurait pas dû être favorisé, ni ouï, ni reçu au palais. Que si Sa Seigneurie ne trouve pas à propos que j'agisse ainsi, dites-lui que, par ordre du Roi, je ne suis pas venu ici pour autre chose. Quant à ordonner des prêtres et souffleter (*dar*

bofetadas) les enfants, à la Confirmation, le fasse qui voudra... »

Le domestique partit : Je n'ai pas eu de réponse, et n'ai pas, jusqu'à présent, dit mot de cela moi-même au Gouverneur. Je montrai le panier de livres au Père Antonio Gomez. Il en prit un, pour voir s'il trouverait quelqu'un qui le pût lire. Je n'avais rien dit de ces choses à V. A., jusqu'à ce jour : je lui en parle ; elles me pèsent. Il me semble bon que Lucas de Saa reçoive quelque honneur signalé ; que V. A. lui donne la charge de Chrisnaa, savoir, celle de Fermier général sur tous les païens : rien, après Dieu, ne saurait les attirer au baptême, autant que ces honneurs : ils sont, en effet, très vaniteux. Loquu étant, maintenant, Lucas de Saa, il convient que Chrisnaa, comme Esaü, soit supplanté par Jacob, et que celui-ci ait la bénédiction, l'autre ne la méritant pas.

Je vois, par expérience, qu'il n'est pas venu dans ce pays d'hommes plus zélés, plus soigneux, plus diligents dans l'œuvre de la conversion des Infidèles et pour aider les Portugais à se sauver, que les Pères de la Compagnie de Jésus. Ils vont, chaque jour, à l'hôpital, confesser et servir les malades ; ils sont fort assidus à la prison et à la table des Lascarins que tient le Gouverneur, car lui ne dîne ni ne soupe à cette table. Trois fois la semaine, avant le dîner, ils prêchent, tous les Lascarins étant là assis, en bon ordre, à leurs tables. C'est un Père de la Compagnie, appelé Maître Gaspard, qui, debout, leur prêche. Quand il a fini, on apporte le dîner, et les Lascarins dînent. Beaucoup de gens nobles font des confessions générales aux Pères ; nous sommes, quasi toute l'année, grâces à eux, en une sorte de Carême ; ils vont, par les Ermitages, où prêchent aux Canarins, en leur langue, des jeunes gens élevés dans le collège. Je les accompagne quelquefois. Dieu veuille conserver et mener à perfection de si

bonnes œuvres. Ce qui nous manque, c'est que le Chef nous aide davantage.

Tous les autres Pères, Franciscains et Dominicains, que V. A. a récemment envoyés, sont très vertueux et ils font ce qu'ils peuvent, avec leurs prédications... Le Père de saint Dominique, qu'on appelle Vicaire général, m'a dit vouloir envoyer deux de ses Pères à Chaul, vu qu'ils sont bons prédicateurs et confesseurs : j'en ai été très content et leur ai donné le meilleur ermitage qu'il y ait dans cette forteresse : joint à l'ermitage, est une maison qui leur suffira. Je lui ait dit d'envoyer deux autres Pères à Cochin, pour les mêmes ministères, et que je leur donnerai un autre ermitage : nous en sommes d'accord.

Ils doivent, je crois, écrire à V. A., pour lui demander de fonder une nouvelle maison de leur Ordre à Chaul et une autre à Cochin. Il me semble à moi, selon Dieu, que, pour le présent, ce n'est pas à faire : maintenant, leur maison de Goa suffit. Les raisons de cela, si V. A. les veut connaître, je les lui écrirai : il en est une que je lui dirai, aujourd'hui : la voici : — Cette Inde tout entière, je voudrais la voir remplie d'*apôtres*, pour les raisons ci-dessus dites. Si j'en avais, j'en aurais déjà peuplé Chaul, Cochin et toutes les forteresses, et un grand fruit se serait fait : j'en voudrais rencontrer un et même deux dans chaque rue des endroits habités de l'Inde : la dévotion que le peuple leur porte, la modestie de leur extérieur (*honestidade de seus trajos*), leur mépris de la mondanité ravit (*trespassa*) les cœurs des hommes. Leur armure spirituelle les laisse bien libres et dégagés ; ils ne sont pas à charge au clergé séculier, parce qu'ils ne prennent ni trentenaires, ni messes, ni sépultures de morts ; ils ne vont pas, avec la croix, par les maisons, faire la levée des corps. Le clergé de ce pays est très pauvre. Ainsi, à Cananor, depuis qu'un couvent y est établi, au lieu de quatre bénéfi-

ciers et du vicaire, qui s'y trouvaient et célébraient l'office divin dans l'église principale, le vicaire seul peut vivre, et il ne s'y dit qu'une messe basse. Mais les Pères de la Compagnie, tout leur travail est auprès des âmes, sans oppression du clergé séculier. Je suis obligé de dire, surtout en cette matière, les vérités (*as verdades*) à V. A...¹.

Il y a dans cette ville un prêtre français, appelé Gabriel Feroso (Le Beau), qui fut chapelain de Martin Afonso de Sousa. Je lui donnai, pour l'amour du Gouverneur, la vicairie de Notre-Dame de La Luz. Il s'en alla, avec lui, en Portugal, mais il est revenu, avec le titre de *Capellan* de V. A. et celui de Protonotaire, que lui a délivré le Nonce qui est à Lisbonne; de sorte qu'il est exempt de mon autorité et relève immédiatement du Pape... Le voilà maintenant, qui me requiert de lui laisser porter rochet aux processions générales, etc. : c'est grand dommage, car personne, avant lui, n'était venu ici avec ces prétentions, et déjà tous les clercs de la ville veulent être protonotaires : on aime tant et les vanités, et le peu de sujétion ! Que l'on révoque vite ce Bref de Protonotaire, et, avec cela, les autres se tairont. Ce Gabriel Feroso n'est qu'un ignorant (*idiota*). Priez les Nonces de ne pas envoyer ici de pareils titres.

Il me paraît bien que V. A. charge le Père Antonio Gomez de venir, quelquefois, prêcher à la cathédrale : il le fait, sans doute, par vertu et quand je l'en prie ; mais, en ayant charge,

1. Peu après la mort de Miguel Vaz, entre les *avisos* pour la réforme de l'Inde, que l'Évêque faisait parvenir au Roi, se trouvait le suivant : — « Les hommes de meilleur zèle et qui conviennent le mieux pour cette sainte œuvre sont les Pères de la Compagnie de Jésus : ils sont, en effet, les mieux appareillés en toute vertu ; ceux qui donnent le plus de profit et le moins de peine : il semble donc superflu (*escusado*) d'en envoyer d'autres que ceux-là. »

Plaise à Dieu faire toujours revivre, sans préjudice pour personne, de tels pères dans leurs fils !

il le fera avec plus de plaisir. J'en serai consolé, et tout le monde, ici, verra avec joie que V. A. n'oublie pas sa première fondation en ce pays, qui est celle de l'église cathédrale. Ce Père prêche très agréablement (*mui consolativamente*), et avec fruit pour les âmes : sa prédication attirera plus de monde aux offices divins. L'église est fort grande, faite pour une multitude.

Voici encore une nouvelle que j'annonce à V. A. : la conversion de Luquu a tant réjoui, tant édifié les âmes, que trois ou quatre jours après, trois *fidalgos* sont entrés au collège, pour y servir Dieu Notre-Seigneur. Le premier, Diogo, un neveu du *Varão dal Vito*; le second, André de Carvalho, est fils du capitaine *del Cacava* et cousin de Manoel de Sousa; le troisième est Alvaro de Ferreira...

Notre-Seigneur exalte V. A. à son saint service, etc.

De Goa, 28 novembre 1548.

Orador de V. A.

FRAY JUAN DE ALBUQUERQUE¹.

Le Père Vicaire des Dominicains s'adresse, lui aussi, au Roi, le 6 décembre :

Il expose la situation de Ceylan, au point de vue de la Foi : il le fait, à l'occasion du voyage en Portugal du Père Fray Juan de Villa-el-Conde, « personnage très vertueux, très zélé pour le bien des âmes, qui a déjà tant souffert et se sent disposé à souffrir encore pour sauver les Ceylanais, etc. »

Le P. Vicaire ajoute :

Les affaires des chrétientés sont, ici, bien en défaveur, principalement celles de la chrétienté de Ceylan, si principale

1. T. do T., corp. chron., P. 2, m. 241, doc. 90.

dans l'Inde, et qui, grâces à Dieu et à V. A., avait de si beaux commencements, tant de milliers de chrétiens y étant déjà convertis, et ses progrès incessants autorisant à espérer, pour un avenir prochain, la conversion de l'île entière. Mais, à cause de nos péchés, cet espoir ne se réalise pas ; tout se défait et se dissout ; non point certes par la faute de V. A., mais de ceux qui sont ici : n'y étant venus que pour amasser de l'argent, ils donneraient tout Ceylan et leurs âmes au Diable pour un teston.

Ces chrétiens, encore tendres en la Foi, se voyant persécutés, et par leur propre roi, et par le Capitaine, et par ses employés, sans que le Gouverneur y pourvoie et leur vienne en aide, que peuvent-ils faire, sinon laisser la Foi, renier la Foi et le nom chrétien ? Et notre péché est bien grand, car, les ayant baptisés, nous avons l'immense obligation de leur venir en aide pour qu'ils n'apostasient pas, n'abandonnent pas la Foi, condition pire que celle des païens.

En de telles affaires, V. A. doit donner créance aux Religieux vertueux et zélés, qui ne prétendent à d'autre intérêt qu'à celui de Dieu, et qui ne sont pas venus ici chercher de l'argent, mais des âmes : dans le cas présent, peu de gens diront la vérité à V. A. ; à peu de gens elle doit se fier.

Je me souviens que l'Empereur alla, bien longtemps, trompé au sujet des affaires de la chrétienté de la Nouvelle-Espagne, jusqu'à ce que Fray Bartolomé de Las Casas, qui maintenant est évêque aux Indes, et, il y a quatre ou cinq ans, s'entretint avec V. A. à Almerin, le détrompa. Alors, pour être instruit de la vérité, l'Empereur dépouilla de sa charge le Président des Indes, qui était l'Archevêque de Séville, et de leurs offices les Auditeurs, parce qu'ils lui avaient menti, l'avaient trompé et trahi, afin de garder leurs pots-de-vin et autres intérêts.

Tout ceci soit dit pour faire entendre à V. A. la créance qui

est due, en pareilles affaires, à de bons religieux. Je prie V. A. et nous la prions tous, avec beaucoup d'insistance, d'y pourvoir; et puisque le Père Fray Joan (de Villa-el-Conde) ne s'engage que pour cela dans les peines et périls d'un voyage d'aller et retour en Portugal, que V. A. lui donne créance, comme à quelqu'un qui est, mieux que personne, renseigné sur Ceylan, puisqu'il y a six ans qu'il en a la charge, et que toutes les affaires qui s'y rapportent sont passées par ses mains. Que V. A. ne renvoie pas ces affaires aux Gouverneurs, car ils les ont vite oubliées; que tout se vérifie en Portugal, et que, la vérité bien connue, il n'arrive ici que des décisions bien nettes à exécuter : V. A. trouvera auprès d'elle des personnes mieux instruites des affaires de ce pays-ci, que ne le sont les gens qui y résident : et nous, voyant que les intérêts de la chrétienté de l'Inde sont dans les mains de V. A. et favorisés par elle, nous serons encouragés à persévérer dans cette œuvre de Dieu, jusqu'à y perdre volontiers la vie, sans faire un pas en arrière.

Que V. A. le sache bien, nous tous, Religieux, qui sommes ici, nous ne pouvons rien, sans un grand appui de V. A.; si cet appui nous manque, nous perdons cœur (*desmaiamos*) et ne faisons rien. Ainsi j'ai trouvé l'Evêque, je veux dire froid et triste; et de même Maître François et les autres Pères, parce qu'ils voient, d'une part, si peu de concours (*ajuda*), et, de l'autre, tant d'empêchement que le Diable et ses membres mettent à cette affaire; de sorte que, faite pour grandir, elle décroît, se défait, et ira se ruinant chaque jour davantage, à moins que V. A. n'y remédie.

Nous savons le zèle de V. A., l'amour et la diligence qu'elle met à s'occuper des affaires de Dieu; aussi espérons-nous de sa miséricorde que V. A. mettra la main à une œuvre de si grande importance, et qui intéresse à un tel point le service de Dieu.

Qu'il lui plaise, à ce grand Dieu, garder toujours en son amour et sa crainte la sérénissime personne de V. A.

De cette ville de Goa, 6 décembre 1548.

Le moindre *capellan* de V. A.

FRAY DIOGO BERMUDEZ, vicaire¹.

Le départ de François pour le Japon ne pouvait, on le comprend, qu'aggraver, aux yeux de ceux qui n'en ignoraient pas le dessein, une situation déjà si grave : telle était bien la pensée de Fray Vicente, qu'il exprimait dans sa lettre à Jean III, du 1^{er} janvier 1549 :

Je prie Votre Altesse, pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur et pour la consolation de mon âme, de me laisser achever mes jours sur cette pauvre terre de Malabar et dans ce collège de l'Apôtre saint Jacques; parce que, après avoir commencé une œuvre de si grande utilité pour le service de Dieu, la laisser inachevée serait pour moi une grande tristesse. Je vous demande cette charité².

Maître François fait beaucoup de service à Dieu Notre-Seigneur... Les Pères font beaucoup de fruit et donnent très bon exemple... Maître François s'en va au Japon : je ne sais jusqu'à quel point il vise juste (*quanto acerta*); à Goa, il

1. T. do T., corp. chron., P. 1, m. 87, doc. 73.

2. Le 16 mars 1550, Jean III, écrivant à François de Xavier, répondit ainsi aux demandes de Fray Vicente :

« Je trouve très bien que le Père Fray Vicente, tant qu'il vivra, soit maintenu au collège de Cranganor; et quant au prêtre de la Compagnie de Jésus qu'il désire y être chargé d'enseigner la grammaire aux enfants, de prêcher, les dimanches et fêtes, à eux et aux habitants de la forteresse, je verrai avec plaisir que vous me procuriez un de ceux dont vous pouvez disposer, car, d'ici, on ne peut en envoyer aucun, cette année. » (S. Gonçalves.)

faisait grand bien aux âmes et grand service à Dieu Notre-Seigneur. Votre Altesse devrait bien parler à Maître Simon, afin qu'il lui ordonnât de venir du Japon et de se tenir à Goa et sur les autres terres jusqu'au cap de Comorin, puisqu'il est si nécessaire dans l'Inde. L'Evêque, d'ailleurs, trouve grande consolation à l'avoir : il aime sa doctrine et ses conseils ¹. »

Fray Vicente parle comme si le Saint était déjà parti : il n'en était qu'aux préparatifs du départ.

i. T. do T., corp. chron., suppl., P. 1, m. 82, doc. 1.

CHAPITRE XVIII,

OÙ L'ON VERRA COMMENT FRANÇOIS DE XAVIER SE PRÉPARA
A PARTIR DE GOA POUR ALLER AU JAPON.

(1^{er} janvier-14 avril 1549.)

I.

Au commencement de janvier 1549, François alla à Cochîn, où il s'agissait de fonder un collège, et, de là, il expédia ses lettres. La suivante, du 20 janvier, était pour Simon Rodriguez :

Je ne saurais assez vous dire, mon frère Maître Simon, la consolation que m'a procurée la venue de Antonio Gomez et de tous les autres Pères. Sachez qu'ils font beaucoup de bien aux âmes et rendent grand service à Dieu Notre-Seigneur, soit par leur bonne vie, soit en prêchant, en confessant, en donnant les Exercices spirituels, et aussi par leurs entretiens avec les gens. Tous ceux qui les connaissent sont fort édifiés.

Il y a, dans ces pays, grand besoin d'hommes de notre Compagnie, principalement dans les villes d'Ormuz et de Diu : ils sont là plus nécessaires qu'à Goa ; car, faute de prédicateurs et de directeurs spirituels, beaucoup de Portugais y vivent hors de notre Loi. Vu cette nécessité si grande, j'enverrai à

Diu ou à Ormuz Antonio Gomez, puisque Dieu lui a donné si grand talent et si grand zèle pour prêcher, confesser, donner les Exercices et converser avec le prochain. Maître Gaspard demeurera au collège de Sainte-Foi.

Vous rendriez un bien grand service à Dieu Notre-Seigneur, mon très cher frère, si, avec beaucoup d'autres de la Compagnie, vous veniez en ces pays de l'Inde. Sur le nombre, sept ou huit prédicateurs; et, quant aux autres, n'eussent-ils pas le talent de prêcher, s'ils étaient hommes grandement mortifiés et dès longtemps éprouvés, ils feraient, sans tant de science, beaucoup pour la conversion des Infidèles. Ce sont, en effet, gens fort barbares et ignorants : au milieu d'eux, le service de Dieu sera fort avancé par des hommes médiocrement doctes, mais très vertueux et doués d'une vigueur corporelle capable de résister à beaucoup de travaux. Quant aux forteresses, s'il y avait un prédicateur de notre Compagnie et un autre prêtre avec lui, pour aider à confesser, on arriverait vite à fonder un collège où l'on admettrait les fils des Portugais d'abord, et plus tard les fils de famille du pays.

On m'a beaucoup parlé d'une île de Japon, qui est à deux cents lieues par-delà la Chine. Les gens de ce pays ont l'esprit très pénétrant et grand désir de s'instruire, tant aux choses de Dieu qu'aux sciences quelconques. Ces informations me viennent de Portugais qui sont retournés de ces contrées, et aussi de quelques Japonais qui sont passés, comme moi, l'année dernière, de Malaca dans l'Inde et se sont faits chrétiens, au collège de Sainte-Foi de Goa. Ils m'ont donné, au sujet de leur pays, les renseignements que vous trouverez dans le cahier joint à la présente lettre : tout cela est écrit d'après les dires de Paul de Sainte-Foi, un des Japonais devenus chrétiens; il s'appelait précédemment Angero. C'est un homme très vertueux et très sincère. Il vous écrit lui-même longuement le récit de sa venue du Japon dans l'Inde et des

grâces que Dieu lui a faites. J'espère qu'il lui en fera beaucoup d'autres encore ¹.

J'ai le dessein arrêté d'aller, ce mois d'avril prochain, au Japon avec un Père nommé Cosme de Torres, qui vous écrit, lui aussi, fort au long. Il me semble que notre sainte Foi y fera des conquêtes, et ma présence dans l'Inde n'est pas nécessaire, surtout depuis la récente arrivée des nouveaux Pères. Je puis donc m'éloigner. L'année prochaine, d'ailleurs, vous amènera ici vous-même, je l'espère, ou quelqu'un à votre place, accompagné de beaucoup d'autres de la Compagnie. A cette date, j'attends cela de Dieu Notre-Seigneur, j'aurai déjà écrit du Japon dans l'Inde, pour donner de nos nouvelles et faire savoir quelle espérance il y a de propager en ce pays notre sainte Foi. Plaise à Dieu qu'alors, ayant déjà mis ordre à plusieurs choses de l'Inde, pour le service de Dieu, vous puissiez, suivant les informations que je vous enverrai, vous joindre à moi sur ces terres japonaises, si, comme je le pense, notre sainte Foi y peut être semée avec assurance de moisson. Plaise aussi à Dieu que, plus tard, de nombreux ouvriers de la Compagnie aillent en Chine et, de la Chine, aux grandes écoles appelées Chynguinquo, par-delà la Chine et Tartao. A ce que nous a dit Paul de Santa-Fé, Tartao, Chine et Japon suivent la loi religieuse que l'on enseigne à Chynguinquo. Lui ne connaît pas la langue en laquelle est écrite cette loi, langue à ce appropriée, comme est le latin chez nous ; de sorte qu'il n'a pu nous renseigner pleinement sur ce que renferment les livres imprimés, qui traitent de cette Loi. Quand je serai, s'il

1. Les récits de Paul de Sainte-Foi, datés du « commencement de janvier 1549 », et recueillis par les Pères de Goa, remplissent neuf pages du Reg. I de *Ajuda* ; à partir du fol. 57. Le Rédacteur dit, en terminant : « S'il plaît à Dieu, le Père M. François Xavier, avec Paul, *auteur de cette information*, deux hommes de Japon faits chrétiens et trois autres, Pères et Frères de notre Compagnie, nous naviguerons, cet avril prochain, vers le Japon... »

plaît à Dieu, arrivé au Japon, je vous écrirai, avec beaucoup de détails, ce qu'il y a dans ces livres, que les Japonais disent leur être venus de Dieu.

J'ai résolu, dès que je serai, Dieu aidant, arrivé au Japon, d'aller où réside le Roi, et quand j'aurai vu par moi-même toutes choses, j'écirai, non seulement aux Pères de l'Inde et à ceux de Coïmbre et de Rome, mais à toutes nos Universités, particulièrement à celle de Paris, afin de les réveiller et qu'on n'y vive pas en une telle insouciance; tout entiers à se faire des amas de doctrine, ils oublient les ignorances des Gentils.

Cypriano, cette année, va à Socotora avec un Père prêtre et deux Frères laïques. Il y a dans cette île un More qui y gouverne, contre toute raison et justice, sans avoir autre droit que la force. Il y fait de grands torts aux chrétiens; il dérobe leurs biens, s'empare de leurs filles qu'il fait Mores, et les maltraite de beaucoup d'autres façons. Vous devriez en parler à Son Altesse, lui dire que, pour le service de Dieu et la décharge de sa conscience, il ordonne de chasser les Mores de l'île, ce qui se peut faire sans dépense aucune; il suffit que la flotte qui va au Détroit ait ordre de les expulser, au retour. Ces Mores-là peuvent être, tout au plus, trente; ils ont, proche du rivage, une sorte de baraque (casilla) pour toute forteresse; mais, interdisant aux habitants d'avoir aucune arme, ils les tiennent en une vraie captivité. Pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, occupez-vous de la délivrance de ces pauvres et affligés chrétiens, tyranniquement dominés par des Mores. La flotte va s'approvisionner d'eau à Socotora : qu'elle s'arrête un peu; en huit jours, les Mores auront disparu de ce pays. C'est pitié que d'y entendre les lamentations des chrétiens. Je passai par là, il y a six ans, et je ne pus, sans grande compassion, voir les mauvais traitements que leur infligent ces Mores de la côte. Il n'y a pas ici de dépense à

faire; la main du Roi y suffira. Martin-Alphonse de Sousa, qui fut gouverneur de l'Inde, pourra donner à Son Altesse de très véridiques renseignements; il lui racontera les excès, la tyrannie des Mores, et lui donnera l'assurance que, sans frais, au retour du Détroit, la flotte peut chasser les Mores et démolir leur baraque ou prétendue forteresse.

Tous les Pères vous écrivent le fruit qu'avec l'aide de Dieu, ils retirent de leurs travaux; je m'en remets à leurs lettres.

Faites en sorte que, chaque année, il arrive ici quelques hommes de la Compagnie, et que la plupart soient déjà ordonnés prêtres. Écrivez à Rome et partout où vivent de nos Pères, pour les prier de vous envoyer à Coïmbre quelques prêtres de grande mortification et diversement éprouvés; il s'en trouve, chez vous, qui n'ont pas le talent voulu pour prêcher, pour enseigner dans les collèges, de sorte qu'on peut s'en passer; mais ces hommes, s'ils ont grande humilité, grande mortification et autres vertus, pourront très utilement s'occuper à la conversion des Infidèles, à Malaca, à Maluco, au cap de Comorin, au Japon, et aller jusqu'aux pays du Prêtre-Jean. Procédez ainsi, jusqu'à ce que le collège de Coïmbre en puisse fournir beaucoup qui aient déjà achevé leurs études. Des novices ne sont pas faits pour aller hors des collèges; ils ne peuvent avoir ni l'instruction ni la vertu formée, qui sont requises pour travailler à la conversion des Gentils : il y faut, vous le savez très bien, une épreuve de plusieurs années dans l'exercice de la mortification.

A cinq lieues de Cochin, est une forteresse du Roi, appelée Cranganor : il y a là un très beau collège, œuvre de Fray Vicente, le compagnon de l'Évêque. Il s'y trouve une centaine d'écoliers, fils des chrétiens du pays, qui descendent de ceux que saint Thomas évangélisa et qui portent ici le nom de *chrétiens de saint Thomas*. Leur territoire est de soixante lieues, et le collège en est rapproché. C'est chose belle à voir

que cet édifice et le site qu'on lui a choisi, et aussi tout ce pays des chrétiens de saint Thomas.

Le P. Fray Vicente a rendu de grands services dans l'Inde ; il est fort notre ami et de la Compagnie entière : or, il désire beaucoup avoir, dans son collège, un de nos Pères, qui y enseigne et, de plus, les dimanches et fêtes, prêche aux écoliers et aux fidèles de l'endroit. Pour l'amour de Notre-Seigneur, donnez-lui, dès que vous le pourrez, la consolation de recevoir ce prêtre, qui vivra avec lui au collège et sous son autorité.

A Cranganor, il y a deux églises : une sous le vocable de Santiago, et l'autre sous le vocable de Saint-Thomas. Les chrétiens de saint Thomas ont grande dévotion à cette dernière, et l'autre est dans l'enceinte du collège. Fray Vicente désire avoir, pour ces églises, quelques indulgences, afin d'être agréable aux chrétiens et d'aviver leur dévotion. Je vous prie donc très fort, pour le service de Dieu, d'obtenir de Rome directement, ou par l'entremise du Nonce qui est en Portugal, les grâces désirées, savoir : que la veille de saint Jacques, et aussi le jour de la fête et toute l'octave, ceux qui visiteraient l'église du collège, après s'être confessés et communisés, eussent indulgence plénière, et de même ceux qui, la veille, le jour et toute l'octave de saint Thomas, visiteraient son église et, confessés et contrits, communieraient.

Pour l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, procurez à Fray Vicente ces deux consolations qu'il vous demande, les indulgences pour les deux églises, et le Père de la Compagnie pour son collège.

Plus rien à dire, si ce n'est que Notre-Seigneur nous réunisse en sa gloire. Amen.

De Cochin, 20 janvier 1549.

Votre indigne très affectionné frère,

FRANCISCO¹.

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

Le 25 janvier, il ajoute à sa lettre du 20 le billet suivant :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

Le porteur de la présente est un homme que j'ai connu dans ce pays; il va maintenant en Portugal faire valoir ses services. Il m'a supplié de lui donner une lettre pour vous, afin que vous le connaissiez. Je pense, moi, qu'il aboutirait plus sûrement et mieux, s'il adressait ses requêtes à Dieu, afin d'obtenir le pardon de ses péchés, qu'en poursuivant auprès du Roi la reconnaissance de ses services. Si vous pouvez, là-bas, lui rendre ce service, conseillez-lui de se faire *frayle*, au lieu de retourner ici à son métier de soldat; vous ferez excellentement une œuvre pie, puisque vous empêcherez une âme de périr. Et cependant, aidez-lui, pour l'amour de Notre-Seigneur, à obtenir quelque récompense de ses services.

Toutes nos lettres pour le Portugal étaient déjà écrites et remises à Maître Pedro Fernandez, ancien vicaire général dans cette région, qui doit vous les remettre, lorsque les vaisseaux de Malaca sont arrivés. Ils nous apportent nouvelle très certaine que les ports de la Chine sont tous en hostilité déclarée (*levantados*) contre les Portugais; mais je ne laisserai pas, pour cela, d'aller au Japon, comme je vous l'ai écrit : il n'est pas, en effet, de meilleur repos en cette laborieuse vie, que d'être engagé en de grands périls de mort, quand on s'y voue pour un seul motif immédiat, savoir, le service et l'amour de Dieu Notre-Seigneur et la propagation de notre sainte Foi : il vaut mieux à l'homme, pour son repos, vivre dans ces travaux qu'en être loin.

Dieu Notre-Seigneur nous réunisse en sa gloire.

De Cochin, aujourd'hui 25 janvier 1549.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ.

FRANÇOIS ¹.

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

Le 1^{er} février, encore un billet pour Simon Rodriguez :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

Tant de personnes me demandent des lettres pour vous, que je dois m'exécuter quelquefois; puis, j'ai plaisir à vous écrire, parce qu'il me semble que ce même plaisir vous le ressentez à me lire.

Les porteurs de la présente sont deux hommes mariés de Malaca, gens de bien et bons chrétiens. Ils vont en Portugal pour des affaires qu'ils sont obligés d'y traiter. Ils vous donneront beaucoup de nouvelles de Malaca; ils vous parleront, comme témoins oculaires, des biens qu'y font ceux de la Compagnie. Ils sont aussi porteurs de lettres du Père Francisco Perez, où ces mêmes choses sont, je crois, exposées. Ils vous fourniront quelques renseignements sur la Chine et le Japon, qui leur sont venus à Malaca, où ils ont longtemps vécu.

Tous mes amis (*devotos*) sont stupéfiés de me voir entreprendre un voyage si long et si périlleux; et moi je me pâme (*pasmo*) de voir leur peu de foi : Il est vrai, les tempêtes de ces régions sont les plus violentes que l'on ait encore observées; mais Dieu Notre-Seigneur est maître; il règne dans ces mers de la Chine et du Japon. Les vents y sont redoutables, les écueils nombreux : force vaisseaux y périssent; mais ces vents et ces écueils ne peuvent rien qu'au gré de Dieu. Il y a tant de larrons de mer dans ces parages; ils sont si cruels; ils torturent de si horribles façons, avant de leur donner la mort, ceux qui tombent en leurs mains, les Portugais surtout, qu'il y a là déjà de quoi trembler; — mais Notre-Seigneur a tout pouvoir sur ces larrons : ni eux donc, ni le reste ne me font peur. Ce dont j'ai peur, c'est que Dieu Notre-Seigneur ne me châtie pour être négligent à son service, pour

m'être rendu inutile, incapable de propager, au milieu des Gentils qui l'ignorent, la connaissance du nom de Jésus-Christ; mais les périls, les labeurs, les épouvantes dont parlent mes amis, je les compte pour rien : seule la crainte de Dieu me demeure, puisque ce que les créatures ont de puissance redoutable ne s'étend pas au-delà de la limite que lui trace leur Créateur.

Pour l'amour et service de Dieu Notre-Seigneur, je vous prie de faire bon accueil aux deux porteurs de ma lettre; aidez-les, favorisez-les, comme vous pourrez bonnement le faire, durant le peu de jours qu'ils passeront à Lisbonne. Vous pourrez avoir par eux bien des renseignements sur l'Inde, et par eux vous m'écrirez très longuement. Parlez-moi de tous ceux de la Compagnie qui sont en Italie, en France, en Flandre, en Allemagne, en Espagne, en Aragon et au béni collège de Coïmbre. De Malaca, il part, tous les ans, des vaisseaux qui vont en Chine, et de la Chine au Japon : vous adresserez vos lettres aux Pères de la Compagnie qui sont à Malaca. Eux garderont les originaux, mais, par bien des voies, ils nous en adresseront des copies, et tant de copies, que quelque nous parviendra.

Notre-Seigneur nous réunisse dans sa sainte gloire du paradis. *Amen.*

Aujourd'hui, 1^{er} février 1549.

Votre tout en Jésus-Christ affectionné frère,

FRANCISCO ¹.

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

II.

François annonçait à Simon Rodriguez des lettres du Japonais Paul de Sainte-Foi et du Valencien Cosme de Torres.

La lettre de Cosme de Torres est du 25 janvier : il l'adresse à saint Ignace.

Après avoir conté ses voyages et aventures, de 1538 à 1546, il poursuit :

« ... Nous arrivâmes à Amboïno; là, je rencontrai le P. Maître François, et le premier aspect du Père m'impressionna tellement, que je désirai, sur-le-champ, m'attacher à ses pas. Je ne lui dis pas mon désir, mais je le retins en m'éloignant. Arrivé à Goa, je m'offris à l'Évêque, et il m'employa à desservir une vicairie de son diocèse. J'y passai quatre ou cinq mois, l'esprit toujours inquiet; j'étais tourmenté de véhéments désirs, qui m'amènèrent au collège de Santa-Fé, auprès du P. Nicolas Lancillotti. Là, interrogeant, je compris ce qu'était la Compagnie de Jésus, et déjà si frappé de la rencontre et de la vue de Maître François, ce genre de vie m'attira encore davantage. Je me déterminai à faire les Exercices, et, après deux jours, mon âme se trouva en une paix dont je ne saurais exprimer la douceur; j'en étais tout surpris, et je ne finirais pas, si je voulais dire ce que la Grâce opéra en moi dans la suite des Exercices.

Le P. Maître François arriva à Goa, le 20 mars 1548; ce fut pour moi une grâce, car, les Exercices achevés, j'eus à traverser d'indicibles tentations, auxquelles la venue du Père porta remède. Il voulut que je donnasse les Exercices à

quatre écoliers de grammaire, naturels du pays. Par la grâce de Dieu, ils en profitèrent beaucoup, y recevant connaissance de Notre-Seigneur et un singulier don de larmes; nous étions tous émerveillés de cette impression que faisaient les Exercices, les rares effets qu'ils produisaient en ces âmes de nouveaux convertis. Le P. Maître François en était encore plus ravi que nous; il louait Dieu, et ne cessait de s'informer auprès de moi si le fruit perséverait, tel que je l'avais observé.

Peu après, le P. Maître François alla visiter les chrétiens du cap de Comorin. Avant de s'éloigner, il me parla d'un pays appelé Japon, et me dit qu'à son retour de Comorin, il désirait m'y prendre avec lui; ce que j'acceptai avec reconnaissance, comme grâce très grande de Notre-Seigneur et marque si touchante de l'amitié que le Père avait pour moi. Je vous prie, mes Pères et frères en Jésus-Christ, de m'aider à rendre grâces à Dieu.

Il y a, dans ce collège, un jeune Japonais appelé Paul, de qui vous verrez une lettre; il a un jugement si lucide, une mémoire, une intelligence si heureuses, il pénètre si bien dans la connaissance de Dieu, que je vais prochainement, par ordre du P. Maître François, lui donner les Exercices.

Nous partirons pour le Japon au mois d'avril 1549. Jusqu'à présent, on n'a pas décidé quels autres y devront aller¹.

1. Le second élu de François fut Juan Fernandez. Le P. Louis Frois parle ainsi de ce digne compagnon de l'apôtre du Japon :

« Juan Fernandez, natif de Cordoue, était, avec son frère aîné, marchand e soies et de velours à Lisbonne, quand il entra, à vingt-deux ans, au noviciat, le 19 mai 1547, à suite d'une prédication du Fr. François de Estrada. Il partit, l'année d'après, pour les Indes. Maigre, délicat, faible, il faisait, à Goa, trois et quatre heures d'oraison, à genoux, et y remplissait, à la fois, les offices de linge, d'infirmier et de sous-ministre. Dès que François de Xavier l'eut observé, il le choisit pour aller avec lui au Japon. En même temps, il commanda qu'on le tonsurât, qu'on lui donnât un bréviaire et qu'il fût préparé pour l'ordination sacerdotale avant le départ. François ne revenait guère sur les décisions qu'il avait prises, parce qu'elles étaient bien préméditées : ici cependant, telles furent les larmes et les supplications de Juan

Nous avons grande espérance qu'il s'y fera beaucoup de bien, et cela pour deux raisons : la première est qu'une sorte de prophétie, répandue chez les Japonais, leur annonce prédication d'une religion meilleure que la leur ; la seconde, que les gens religieux de ce pays aiment fort à entendre tout ce qui instruit et porte à la vertu. Ce sont là les motifs de la grande espérance du P. Maître François...¹.

La lettre du Japonais, qui ne partit qu'avec celle de Cosme de Torres, était déjà écrite depuis le 29 novembre 1548 : Paul de Sainte-Foi l'adressa à saint Ignace :

J.H.S. Paul de Japon envoie la paix, la grâce et l'amour de Jésus-Christ au P. Ignace et aux autres Pères et Frères de la Compagnie de Jésus, afin qu'il soit glorifié et la sainte Foi augmentée.

Il plut à Celui qui me réserva, dès le sein de ma mère (venu qu'il est pour chercher la brebis errante et perdue), de ne me pas oublier, moi, si éloigné de lui, de me tirer des ténèbres et de m'amener à la lumière et à un état de salut, par la Foi de Jésus-Christ, le Réparateur de nos âmes. Et, non content de m'avoir attiré à la connaissance de la Vérité, il a

Fernandez, pour être laissé dans le degré de Frère coadjuteur, que François crut devoir s'y rendre. Juan fut le premier à savoir la langue japonaise, et il composa de doctes écrits sur cette langue. Ils périrent dans un incendie, et Juan n'en témoigna aucun trouble. Il fut un des plus utiles ouvriers de la Compagnie au Japon. Le P. Cosme de Torres disait : « Il se ferait bien peu de chose au Japon, si nous perdions le Frère Juan Fernandez. » Tombé malade et muni des sacrements, le 24 juin 1567, il mourut le surlendemain. Le japonais était devenu son unique langage, à tel point que, dans son agonie même, il n'invoqua Notre-Dame ou Notre-Seigneur qu'en japonais. Les chrétiens de Firando, au milieu desquels il mourut, le pleurèrent longtemps. »

1. *Ajuda*. Lettres des Indes.

voulu être mon avocat auprès de son Père, afin que rien ne me manque, et que tant de sang, répandu pour tous, ne soit pas perdu pour moi. Si grandes sont les grâces dont je sens la présence en mon âme, qu'elles montrent bien la toute-puissance de Dieu ; et lui, qui n'a besoin de personne, il veut se servir d'un si faible instrument. Comment cette faveur du Seigneur m'est venue, je vais vous le conter, pour qu'il en soit béni et loué.

Étant en mon pays de Japon, et encore Infidèle, il m'arriva de tuer, pour certains motifs, un homme... Je m'enfuis, de nuit, pour n'être point pris..., et j'allai trouver un Portugais, appelé George Alvarez, capitaine de vaisseau, qui m'accueillit et me traita bien, se proposant de m'amener et remettre à mon père Maître François, de qui il est grand ami. A ce qu'il me raconta de la vie de Maître François et de ses œuvres, il me vint un grand désir de me voir avec lui.

Cheminant donc, nous arrivâmes à Malaca, et comme, durant la traversée, George Alvarez m'avait appris ce que c'est qu'être chrétien, je me sentais déjà quelque peu disposé à accepter le baptême, et ce désir allait croissant de jour en jour, et je me serais vite fait chrétien, dès cette première venue à Malaca, si le vicaire de cette ville m'eût baptisé. Il me demanda qui j'étais et dans quelle condition je vivais. Je lui rendis compte, et lui dis que j'étais marié, et que j'avais à retourner à ma maison. Sur quoi, il me refusa le baptême, disant que je ne pouvais revenir à ma condition de marié avec une femme païenne. Quand donc arriva la mousson pour le Japon, je m'embarquai sur un vaisseau qui allait en Chine. Parvenu là, je profiterais, le temps favorable venu, d'un vaisseau qui irait au Japon.

Partis de Chine, voie de Japon (le trajet est de sept ou huit jours, soient 200 lieues), nous n'étions guère qu'à vingt lieues de la côte de mon pays, et nous la voyions, quand nous

tûmes assaillis d'une violente tempête, venant de terre et battant la proue. L'obscurité était si profonde, que nous ne savions pas où nous étions, et cela dura quatre jours et quatre nuits, chacun criant miséricorde, en une si affreuse détresse. Il fallut, pour échapper, aller reprendre le port de Chine, d'où nous étions sortis.

Me trouvant ainsi ramené en Chine, cette tempête me donnait à penser; mon désir, d'ailleurs, d'être chrétien et de m'instruire dans la Foi me suivait toujours : j'hésitais donc, ne sachant à quoi me déterminer. Alors, je rencontrai le Portugais Alonso Vaz, qui, le premier, m'avait encouragé, dans mon pays, à venir à Malaca : il fut tout étonné d'apprendre et mon retour de Malaca, et le fait de la tempête qui me ramenait en Chine, et comme il s'en allait, avec un vaisseau pour Malaca, il me dit d'y retourner avec lui. Avec lui me pressait de le faire un Lorenzo Botelho, homme honorable : « Revenez à Malaca, me disait-il; je crois que vous y trouverez le Père Maître François. De Malaca, vous irez dans l'Inde, au collège Saint-Paul de Goa, où l'on vous instruira dans la Foi, et puis quelque Père ira, avec vous, au Japon. »

Le conseil me parut bon, et je me mis en route avec joie. En arrivant à Malaca, j'y rencontrai d'abord George Alvarez, qui s'empressa de me conduire au Père Maître François. Nous le trouvâmes dans une église, occupé à célébrer un mariage. George Alvarez me remit en ses mains et lui conta longuement mon histoire. Pour comprendre que toutes ces choses étaient disposées par la providence de Dieu, il n'eût fallu que voir avec quelle grande joie le Père Maître François me regardait et m'embrassait. Cela, plus je vais, mieux je le comprends et le sens dans mon âme.

Déjà si satisfait, si consolé par la seule vue de Maître François, je pus aussi m'entretenir avec lui, car j'entendais quelque peu le portugais et j'en pouvais dire quelques mots.

Le Père bientôt m'ordonna de me rendre au collège de Saint-Paul, en la compagnie de George Alvarez, qui allait à Goa, tandis que lui prendrait le chemin du cap Comorin, pour y visiter les chrétiens, et puis venir à Goa. Il ne s'attarda pas en route, car à peine j'arrivais au collège Saint-Paul; à l'entrée de mars 1548, que, quatre ou cinq jours après, le Père Maître François y arriva. Ma consolation fut grande : du premier moment, en effet, où je l'avais vu, l'émotion pieuse que j'avais ressentie m'avait mis au cœur le désir d'être à son service et de ne me séparer jamais de lui.

Étant dans ce collège et m'y instruisant dans la Foi, je reçus le baptême, au mois de mai de ladite année, le jour de la Pentecôte, dans la cathédrale et par les mains du seigneur Évêque; et, le même jour, fut aussi baptisé un mien serviteur (*criado*), que j'avais amené du Japon : il est ici, comme moi.

J'espère de Dieu, créateur de toutes choses, et de Jésus-Christ crucifié pour nous racheter, que ce qui est advenu tournera à sa gloire et à la propagation de la Foi. Les grâces particulières que j'ai reçues de Notre-Seigneur me font bien voir que là est la vérité; et tant de lumières, et un tel apaisement de ma conscience, une si grande paix, en rendent aussi témoignage. Plaise à Dieu, par sa miséricorde, que je ne lui sois pas ingrat, après de pareils bienfaits; et aussi, de l'intelligence, mémoire et volonté qu'il m'a données, à ce que disent les Pères de ce collège. Ils s'étonnent de l'impression que font en moi les choses de Dieu; qu'en si peu de temps j'aie si bien appris à lire et à écrire; que j'aie pu entendre de si hautes doctrines; apprendre par cœur l'évangile de saint Mathieu, que j'ai écrit en caractère japonais et divisé en plusieurs parties, afin de le mieux retenir. Vos Révérences trouveront ci-joints des spécimens de caractères et d'écriture du Japon.

Pour l'amour de Notre-Seigneur, obtenez-moi, par vos priè-

res, que, m'ayant tant donné, il ne laisse pas en moi ses dons sans aucun fruit, mais que tout y serve à sa louange et à sa gloire.

Et pour que cela vienne à bon terme; pour que Notre-Seigneur aide au Père Maître François, qui maintenant se prépare au voyage de Japon; pour que j'aie, moi, au besoin, la force de donner cent fois ma vie pour l'amour de Dieu, j'ai grand besoin d'un puissant secours du Père Ignace et du Père Maître Antonio Gomez, et des autres Pères et Frères de la Compagnie de Jésus. Qu'ils me recommandent donc continuellement à Dieu, car j'espère en Notre-Seigneur qu'il se fera beaucoup de fruit au Japon, et que, avant de mourir, nous y verrons un collège de la Compagnie, fondé pour la gloire de Jésus-Christ et la propagation de la Foi. Amen.

De Goa, 29 novembre 1548.

Votre serviteur en Jésus-Christ,

Paul de Sainte-Foi, Japonais (*gitpon*)¹.

A Cochin, François écrivit deux lettres, plus graves encore que celles qu'il adressait à Simon Rodriguez : une est adressée à saint Ignace, et l'autre à Jean III.

Il dit à saint Ignace, entr'autres choses, le 14 janvier :

« Toutes ces nations indiennes sont fort barbares, vicieuses et sans inclination pour la vertu; pas de constance dans le caractère, nulle franchise. L'apostolat y est encore rendu bien difficile par les chaleurs excessives de l'été, et par les vents et les pluies de l'hiver; sans compter la difficulté des langues,

1. *Ajuda*. Lettres des Indes. — Le copiste imita la signature : « *Paulo de Sancta Fee, gitpon.* »

et les graves périls où l'on se rencontre, et pour la vie du du corps, et pour celle de l'âme.

Grâces à Dieu, nous tous, vos fils, hommes de la Compagnie, nous avons été bien gardés par sa providence, et, par sa même admirable grâce, nous sommes agréés, aimés, non seulement des Portugais, — soit hommes privés, soit magistrats civils, soit gens d'Eglise, — mais des païens eux-mêmes.

L'ignorance est grande, chez les Indiens et les Mahométans : — ce n'est donc pas le grand savoir qui est principalement requis de ceux que vous nous enverrez ; mais il leur faut beaucoup de vertu, et surtout une parfaite chasteté, de la prudence, du courage, une vraie humilité, et puis, des forces corporelles.

Le Recteur que vous enverrez à Goa doit avoir deux qualités surtout : l'obéissance, afin de se concilier l'amitié des magistrats et du clergé ; qu'il soit ensuite, non pas grave et sévère, mais affable et doux ; par là, il s'attachera le cœur de tous, et en particulier des écoliers et de ses frères. La Compagnie de Jésus n'est, ce me semble, qu'une Compagnie d'amour : loin de nous l'âpreté chez les uns, la crainte chez les autres. Nul ne doit être retenu par force : bien au contraire, il faut rejeter, malgré eux, ceux qui n'ont pas les vertus requises ; et ceux qui les ont, c'est l'amour seul qui doit les lier, vu surtout qu'ils ont à souffrir pour Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Je crois pouvoir affirmer que la Compagnie ne saurait, ici, se recruter, se perpétuer par l'admission de sujets indigènes ; il faut donc, sous peine d'y voir le Christianisme s'éteindre, envoyer des sujets d'Europe. En ce moment, des hommes de la Compagnie vivent sur tous les points de l'Inde où il y a des chrétiens : quatre à Maluco, deux à Malaca, six au cap de Comorin, deux à Coulam, deux à Baçaïm, quatre

à Socotora ; chaque groupe a son supérieur ¹. Ces terres sont séparées les unes des autres par de grandes distances : elles sont, de Goa, Maluco à plus de mille lieues ; Malaca, à cinq cents ; le cap de Comorin, à deux cents ; Coulam, à cent vingt-cinq ; Baçaïm, à soixante ; Socotora, à trois cents.

Dans ces pays, les Portugais ne sont maîtres que sur la mer et sur les côtes ; ailleurs, ils ne possèdent que les localités où ils vivent. Quant aux indigènes païens, ils ont horreur du Christianisme, et le labeur du moment est de protéger contre eux ceux qui se sont faits chrétiens. Sans doute, beaucoup se convertiraient, si les néophytes étaient bien traités par les Portugais ; mais, les voyant méprisés, on ne veut pas se joindre à eux. Aussi, ne voyant moi-même aucune nécessité à mon séjour dans l'Inde, et sûr de trouver, au Japon, des peuples avides de s'instruire, et libres, jusqu'à ce jour, de toute accointance avec les Juifs et les Mahométans, j'ai résolu de me rendre chez eux, au plus tôt ; et j'ai grande espérance que nos travaux y porteront des fruits sérieux et durables. Paul, un des trois Japonais venus avec moi, l'an passé, de Malaca, vous écrit une longue lettre. En huit mois, il a appris à lire, écrire et parler le portugais ; il fait maintenant, et non sans utilité, les Exercices. Il dit des merveilles de son pays. Quand j'aurai vu tout cela de près, je me propose d'en écrire à l'Université de Paris, afin que, par son moyen, toutes les Universités de l'Europe en soient instruites. J'amènerai avec moi, outre les trois Japonais, un prêtre Valencien, Cosme de Torres, qui s'est, ici, joint à nous, et, Dieu aidant, nous partirons, au mois d'avril prochain. Le Japon est à plus de treize cents lieues de Goa : il faut, pour s'y rendre, passer à Malaca et

1. Gonçalvez observe : « M^e François envoya à Socotora, en 1549, le P. Alphonse Cypriano avec un autre Père et deux Frères ; mais il n'y faisait que peu de chose. » Ce qu'il ajoute prouve que les tentatives renouvelées après la mort du Saint n'avaient pas encore eu de grands résultats, à la date de 1612 : le grand obstacle était la domination des Mores.

toucher aux terres de Chine. Les dangers sont grands, sur ce chemin ; mais les récits de Paul de Sainte-Foi, ou plutôt Dieu lui-même, m'animent tellement, que je me sens prêt à affronter plus de périls encore, pour semer l'Evangile sur le sol du Japon.

Les Portugais ont, dans l'Inde, quinze forteresses : il serait facile d'y établir des maisons de la Compagnie, si le Roi aidait à la fondation : je lui en ai écrit, et aussi à Maître Simon, à qui je dis, de plus, que sa venue dans l'Inde, en compagnie de nombreux ouvriers et prédicateurs, si vous l'approuviez, serait d'une immense utilité : oui, mon Père, je le crois : Maître Simon jouit, auprès du Roi, d'une grande faveur, qui servirait ici beaucoup à la fondation des collèges et à la protection des chrétiens, présents et à venir. Je désire bien que vous informiez Maître Simon de votre volonté, à cet égard. Le Père Antonio Gomez m'a dit que Maître Simon est tout disposé à venir, avec de nombreux sujets du collège de Coïmbre : il en pourrait venir beaucoup d'autres de Rome ou d'ailleurs.

Ce serait nous rendre grand service et faire, ce me semble, chose agréable à Dieu, que de nous envoyer une lettre pleine de conseils spirituels : par cette sorte de testament, vous nous feriez part, à nous, vos moindres fils, des biens, des trésors que vous avez reçus du Ciel.

Le Père Enrique Enriquez, prêtre portugais, homme de grande vertu, travaille au cap de Comorin : il parle et écrit très bien la langue malabare, et les chrétiens le vénèrent et le chérissent : consolez, je vous prie, par une de vos lettres un si bon, si laborieux, si utile ouvrier, *qui portat pondus diei et aestus*.

Fray Vicente m'a exprimé, de nouveau, le désir qu'il a de confier aux Pères de la Compagnie son séminaire de Cranganor : il veut que je vous en informe.

Enfin, je sollicite pour moi une grâce, savoir, qu'un prêtre

de la Compagnie célèbre, à mon intention, une fois le mois, dans l'église bâtie à l'endroit où, dit-on, saint Pierre fut crucifié; et veuillez aussi donner charge à quelqu'un de nous écrire ce qui se fait dans les collèges d'Europe, quelles œuvres entreprennent les Profès et autres membres de la Compagnie, et le fruit de ces œuvres : j'ai recommandé que les lettres venant de Rome soient expédiées à Malaca, d'où elles me viendront au Japon.

Et vous, très vénéré Père de mon âme, comme si vous étiez là présent à mes yeux, je vous en supplie, les genoux en terre (c'est à genoux que je vous écris), ne cessez pas de me recommander à Dieu, dans vos saints Sacrifices et oraisons, afin que, ma vie durant, il me donne de connaître pleinement et de parfaitement accomplir sa très sainte volonté.

Votre moindre et plus inutile fils,

FRANÇOIS.

Une *hijuela* du même jour renferme la louange de la *sainteté* du P. Antoine Criminale. François dit à saint Ignace que le P. Cyprien s'est d'abord effrayé, vu son âge, quand on lui a parlé d'aller, avec trois compagnons, à Socotora, mais qu'il a pris courage, et que, fin janvier, il ira évangéliser cette terre, pour l'expiation des péchés de sa jeunesse¹. Le P. Lancilotti est à Coulam pour y fonder un collège. François envoie à Rome des spécimens de caractères japonais, et un mémoire sur le Japon, œuvre de Paul de Sainte-Foi.

1. Le P. Cyprien (Alphonse) avait plus de cinquante ans, lorsque saint Ignace, qui l'avait connu longtemps auparavant, le reçut dans la Compagnie. Il vint dans l'Inde, en 1546, et il y mourut, à San-Thomé de Méliapour, après avoir généreusement travaillé au salut des âmes, pendant treize ans : ce fut le jour anniversaire de la mort de saint Ignace, 31 juillet 1559.

La lettre adressée à Jean III est pleine des graves, des sévères avertissements d'un Saint à un Roi, qui aurait opéré des merveilles durables, en Orient, si une indomptable vigueur de caractère eût secondé chez lui la piété des intentions.

François lui annonce la venue à Lisbonne de Fray Villa del Conde; il lui redit les désolantes injustices, violences, rapines des Capitans des forteresses et des autres agents royaux; il lui donne l'assurance que le roi de Ceylan est ennemi irréconciliable des chrétiens, et qu'en soutenant cet homme, comme il le fait, le roi de Portugal autorise tous les témoins de cette faveur à dire : Jean III possède les Indes, non pour y faire régner Jésus-Christ, mais pour y amasser de l'or, s'enrichir et enrichir les siens. — Il répète : — Ne comptez pas sur l'effet de vos recommandations écrites aux Gouverneurs, aux Capitans; ce ne sont pas des paroles qu'il faut, mais des actes. — Il le supplie d'avoir quelque pitié des chrétiens du cap de Comorin, sans défense depuis la mort de Miguel Vaz, leur si vrai père. Enfin, à plusieurs reprises, il lui remet devant les yeux la mort, le jugement, les peines de l'autre vie; et plaise à Dieu, dit-il, pour dernier mot, que ce ne soient pas les peines de l'enfer. — A Jean III, comme à saint Ignace, François déclare que s'il *s'enfuit* au Japon, une des raisons principales de cette fuite est le dégoût et le désespoir que lui cause la vue de la mauvaise administration des Indes.

De Lisbonne, administrer les Indes ne pouvait

qu'être chose bien difficile, vu surtout que, dans l'entourage du Roi, les coupables ne manquaient pas de s'assurer, à tout prix, de puissants complices, de tout-puissants patrons. La grandeur du mal, qui désolait François, inspirait, en ce même temps, les lignes suivantes à Correa :

« Combien s'en retournent en Portugal, chargés de vols,
« d'homicides, de crimes qui sembleraient impossibles, et
« je les vois passer devant le Roi, sans qu'on les châtie : grand
« sera le compte que le Roi en devra rendre à Dieu. Les Gou-
« verneurs vivant sans crainte, les capitaines des forteresses,
« les juges, les administrateurs des domaines ou des finances
« en sont encouragés à tout mal : pourvu que l'on rapporte
« force richesses en Portugal, les pires crimes y sont glorifiés,
« et les bonnes grâces du Roi sont acquises : il n'y a qu'à
« savoir distribuer quelque part des rapines. — La potence
« à qui, s'il est pauvre, vole une vieille couverture ; à ceux
« qui firent la conquête de l'Inde, l'hôpital ; aux larrons qui
« nous viennent de l'Inde, rien à craindre, et tout honneur,
« s'ils sont riches. »

Correa rappelle les prodiges qui accompagnèrent la conquête : quel avenir Dieu ouvrait au Portugal ! Mais voici que la décadence s'accuse de toutes parts ; Dieu châtie notre ingratitude. Correa fait noblement sienne l'iniquité de tous : « Que, par sa grande bonté, s'écrie-t-il, la sainte miséricorde de Dieu me pardonne mes péchés. Amen » ; et, sur ces lignes, il laisse tomber sa plume d'annaliste, qu'il avait prise avec un saint enthousiasme : « Les biens, dit-il, se sont changés en maux ! » Ces gémissements de Correa sont de l'année 1551.

III.

Rentré à Goa, au mois de mars, François, en prévision d'une longue absence, mit la dernière main à un travail du mois de janvier, savoir, ses belles instructions pour les Pères qui résidaient dans les forteresses : les voici :

Règlement que le Bienheureux P. François avait coutume de donner aux Pères de la Compagnie de l'Inde, qu'il envoyait faire du fruit dans les forteresses.

I. Souvenez-vous de vous-même : soyez en règle avec Dieu et avec votre âme et conscience : ainsi vous pourrez être d'un grand secours au prochain...

II. Les choses humbles et basses, ayez grande ardeur (*promptidão*) à les faire : enseignez vous-même les prières aux enfants des Portugais et aux esclaves : cette charge, ne la confiez pas à d'autres ; visitez les pauvres de l'hôpital, les exhortant à se confesser et à communier ; visitez de même les prisonniers : exhortez-les à faire une confession générale, car beaucoup parmi eux ne se sont jamais confessés. Recommandez leur cause aux confrères de la Miséricorde, avec qui vous devez vivre en de très bons rapports.

III. Deux fois le jour, ou du moins une fois, examinez votre conscience (*faites les examens particuliers*) : gardez-vous de jamais laisser de les faire : que votre soin principal (*sobre tudo*) soit de vivre plus occupé de votre conscience que de celle des autres ; car, qui n'est pas bon pour soi, comment le sera-t-il pour les autres ?

IV. Que vos prédications soient aussi suivies (*continuas*) qu'elles le pourront être, parce que c'est là un de ces ministères universels d'où résulte le plus de fruit, et pour le service de Dieu, et pour le bien des âmes. Prenez-garde de jamais faire de prédication sur des questions douteuses, des thèses controversées entre les Docteurs; — ne parlez que de choses fort claires et de doctrine morale : attaquez les vices ; plaignez-vous des offenses que l'on fait à Dieu ; gémissiez de la condamnation des pécheurs aux peines éternelles de l'enfer ; parlez de la mort subite (*muito arrebatada*), qui emporte les hommes, alors qu'ils y pensent le moins et très au dépourvu ; et, à propos de tel ou tel point, introduisez comme des colloques pathétiques entre le pécheur et Dieu ; ou faites entendre les menaces de la colère de Dieu contre le pécheur : travaillez de toutes vos forces à remuer les passions (*afectos*) dans l'âme de l'auditeur, à lui inspirer la contrition, la douleur, à lui tirer des larmes : enfin, exhortez-le à se confesser et à recevoir le Très Saint-Sacrement : ainsi faisant, vous prêcherez avec fruit.

V. Je vous recommande particulièrement de ne jamais reprendre, dans vos prédications, quelqu'un qui, dans le pays, aurait autorité (*mando*) : de telles répréhensions, faites-les-leur en particulier, dans leur maison, ou au confessionnal : ce sont là, en effet, des hommes fort dangereux (*mui perigosos*) : repris ainsi publiquement, au lieu de s'amender, ils deviennent pires. Faites, d'abord, amitié avec eux ; puis, vous les reprendrez, et vous mesurerez la réprimande à l'amitié : selon que celle-ci sera grande ou petite, ainsi sera la réprimande. Ne les reprenez jamais que d'un visage joyeux (*rosto alegre*) : n'y usez que de paroles de douceur et d'amour (*mansas e de amor*), jamais de rigueur : de temps en temps, embrassez-les, et humiliez-vous devant eux, et cela, pour qu'ils accueillent mieux la réprimande. Si vous procédez avec rigueur,

je crains bien que vous ne leur fassiez perdre patience et respect, et qu'ils ne vous deviennent ennemis : je parle surtout de personnes puissantes, de gens ayant autorité et richesse.

VI. Lorsque de telles gens riches ou des commerçants viendront à vous pour se confesser, exhortez-les à faire, d'abord, pendant deux ou trois jours, un retour sur leur vie passée, à se ressouvenir de leurs péchés, à les écrire même, pour plus de sûreté. La confession faite, ne les absolvez pas tout de suite : différez deux ou trois jours, et proposez-leur à faire quelques méditations de la *première Semaine*, afin qu'ils considèrent et pleurent leurs péchés : conseillez-leur quelque pénitence, quelque discipline, pour s'exciter aux larmes (*pour pleurer*) ; et, en même temps, faites qu'ils restituent ce qu'ils doivent ; qu'ils se réconcilient avec leurs ennemis, et qu'ils s'éloignent des péchés de la chair et autres, où ils sont enracinés ; tâchez qu'ils fassent cela, avant de leur donner l'absolution, parce que, au confessionnal, ils promettent beaucoup, mais ils exécutent peu : il sera donc bon qu'ils fassent, avant d'être absous, ce que, avant d'être absous, ils promettent.

Notez bien encore ceci : quand vous entendez des confessions de ce genre, n'ayez aucune sévérité, n'inspirez aucune crainte aux pénitents, jusqu'à ce qu'ils aient achevé de dire leurs péchés : parlez-leur, au contraire, de la grande miséricorde de Dieu ; faites léger ce qui, en soi, est très grave (*fazendo leve o que en si he muito grave*), et cela, jusqu'à ce que tous les péchés soient dits : faites-y bien attention, chaque fois que vous confesserez, parce que vous rencontrerez des personnes qui, pour ressentir vivement la confusion d'être tombés en certains péchés vilains, honteux (*feos, torpes*), n'ont jamais osé les découvrir au confesseur. De tels pénitents, encouragez-les grandement (*em grande maneira*), afin qu'ils disent leurs péchés ; dites-leur que vous en savez d'autres, plus grands que ceux qu'ils ont commis ; faites léger tout ce

qu'ils accusent (*fazendolhes todo leve*); et encore, croyez-m'en, avec de telles personnes, pour leur aider à avouer des fautes que la honte et le démon les empêchent de confesser, il servira que vous leur disiez quelques-unes des misères de votre triste vie passée : tout cela, l'expérience vous l'apprendra.

VII. Vous en rencontrerez (et plutôt à Dieu qu'ils ne fussent pas nombreux), qui doutent, au sujet des Sacrements et surtout de l'Eucharistie : la cause de cela est le long temps qu'ils ont passé sans communier, et aussi le fait de leur vie prolongée au milieu des Infidèles : je laisse d'autres raisons : comment n'auraient-ils pas des doutes, au sujet de l'Eucharistie, en nous voyant, nous prêtres, vivre si différents de ce que nous devrions être? — Obtenez de ces pénitents qu'ils vous manifestent toutes leurs imaginations, toutes leurs incrédu-lités, tous leurs doutes, et puis excitez-les à croire fermement que le vrai corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie. Ce qui les aidera surtout à se tirer (*sahirse*), et des péchés, et des erreurs, c'est de communier très souvent (*muitas veces*).

Quand vous aurez à confesser des Capitaines, des Facteurs..., obtenez, d'abord, qu'ils vous exposent la manière dont ils procèdent en leurs opérations commerciales : par là, vous verrez s'il y a lieu à des restitutions. Sans cela, et si vous vous contentez de leur demander : Avez-vous fait quelque tort? Ils vous répondront : — Aucun...

VIII. Vous serez très obéissant et grandement (*em grande maneira*) au Père Vicaire. En arrivant, vous irez lui baiser la main, et cela, les genoux en terre. Vous aurez de lui licence, pour prêcher, confesser, enseigner et faire les autres œuvres spirituelles. Pour aucun motif vous ne romprez avec lui. Travaillez fort à être son ami, comme aussi à lui donner les Exercices, ceux du moins de la Pénitence, ou de la *Première semaine*, si vous ne pouvez obtenir davantage. Soyez également

très ami avec tous les autres Pères, et pour rien ne rompez avec aucun d'eux; mais, au contraire, honorez-les beaucoup, faites-vous aimer d'eux, et donnez-leur les Exercices : Que s'ils ne veulent pas les faire tout entiers, obtenez que, pendant quelques jours, enfermés (*encerrados*), ils fassent ceux de la *Première semaine*.

IX. Au Capitaine vous obéirez beaucoup et grandement, vous humiliant fort devant lui, et pour aucun motif vous ne romprez avec lui, quand même vous lui verriez faire des choses très mal faites; et lorsque vous vous apercevrez qu'il est votre ami, alors, avec beaucoup d'amour, préoccupé (*doente*) des intérêts de son âme et de son honneur, vous lui direz, avec beaucoup d'humilité et d'un visage gai (*alegre*), ce que, au dehors, on dit de lui. Cela, vous le ferez, quand vous verrez qu'il en peut tirer profit et que, d'ailleurs, il se fait déjà grand bruit sur son compte. Il vous viendra bien des gens se plaindre du Capitaine, et vous prier d'aller lui parler; excusez-vous-en de toutes vos forces; dites que vous êtes fort occupé d'affaires spirituelles; que vous ne savez pas ce que vous gagneriez à lui parler, et que si le Capitaine était homme à ne tenir compte ni de Dieu ni de sa conscience, bien moins ferait-il cas de vous.

X. Vous vous occuperez de la conversion des Infidèles quand vous en aurez le temps. Souvenez-vous, par-dessus tout, de ne jamais laisser un bien universel pour un bien particulier : ne laissez jamais la chaire pour le confessionnal, — ni l'enseignement quotidien des prières, à l'heure marquée, pour quelqu'autre œuvre utile à un particulier.

Une heure avant d'enseigner les prières, vous irez, ou votre compagnon, par les rues, invitant les gens à venir à la Doctrine chrétienne.

XI. Dès le premier jour, tâchez de savoir, de gens très vertueux, quelles sont les mœurs du pays, quels en sont les tra-

fics (*tratos*) ordinaires, afin de parler plus à propos, en chaire ou au confessionnal, soit pour instruire, soit pour reprendre.

XII. Tous les soirs, par quelques paroles brèves, mais faites pour émouvoir les auditeurs à dévotion et pitié, vous recommanderez les âmes en souffrance dans les feux du Purgatoire ; — et de même, les âmes qui sont en péché mortel, afin que Notre-Seigneur leur fasse la grâce d'en sortir ; — et vous direz, pour les unes et puis pour les autres, le *Pater* et l'*Ave*.

XIII. Avec tous, dans les entretiens, ayez bon et gai visage : rien de fâché, rien de triste ; car si l'on vous voit triste ou fâché, beaucoup, par crainte, laisseront de mettre à profit votre ministère. Soyez donc toujours affable et bénin. Si vous reprenez, que ce soit en particulier, et avec amour et bonne grâce, sans que celui à qui vous parlez puisse avoir l'idée qu'il vous déplait.

XIV. Les dimanches et fêtes, après dîner, d'une à deux heures, ou de deux à trois, comme vous aimerez mieux, vous prêcherez, à la Miséricorde ou à l'église, sur les articles de la Foi, aux esclaves, hommes et femmes, aux chrétiens libres et aux enfants des Portugais. Avant cet exercice, si vous n'y allez vous-même ou votre compagnon, vous enverrez quelqu'un par les rues, qui, agitant une *campanilha*, invite les gens à aller entendre l'explication des articles de la Foi.

XV. Si vous receviez quelqu'un pour être de la Compagnie ou que vous jugiez qu'il pourrait lui convenir, pour y servir Dieu, les épreuves et mortifications auxquelles vous le soumettez, une fois les Exercices achevés, seront : le service des malades de l'hôpital, le service des prisonniers de la *Cadêa* (la chaîne) et celui des pauvres de la Miséricorde. Qu'il ne fasse rien d'étrange, rien qui donne au public sujet de risée ou de moquerie : tout au plus, pourra-t-il mendier pour l'amour de Dieu, à l'intention des pauvres de l'hôpital et des

prisonniers de la Chaîne. Ces mortifications ou épreuves, vous les adapterez aux qualités diverses des sujets et au degré de leur vertu, de peur qu'au lieu de leur être utile, vous ne les exposiez à périr ou à se décourager, jusqu'à ne savoir plus se mortifier en rien. N'omettez rien (*travaillez*) pour qu'ils vous découvrent leurs tentations ; car c'est là un grand remède pour ceux qui, n'étant pas encore parfaits, tendent cependant à la perfection. Si vous vous montrez sévère, rigoureux, ils ne vous manifesteront rien...

XVI. Dans vos prédications ou entretiens, pour ramener à Dieu des séculiers que l'injustice ou la corruption des mœurs retiennent enchaînés, il faut d'abord éveiller en eux le sentiment de la crainte, — et commencer par le sentiment de la crainte des châtimens temporels, qui atteignent la fortune et le corps, comme les tempêtes, les maladies ; parce que, après une longue habitude du péché, leur foi est si diminuée, que l'appréhension de ces maux est la seule qui les touche...

XVII. Les dimanches et jours de fêtes, ou quelque'autre jour de la semaine, occupez-vous à terminer des brouilleries ou des procès : il s'y dépense plus que ne valent les objets en litige, et tout le profit est pour les procureurs et les notaires. Le remède au mal sera que vous arriviez à donner les Exercices à ces procureurs et notaires ; car ce sont eux qui soulèvent tous les procès.

XVIII. Dans vos prédications, vous alléguerez des autorités (*fallares por autoridades*), le moins que vous pourrez. Parlez des choses intimes, qui se passent dans l'âme des pécheurs, tandis qu'ils vivent mal ; parlez de la fin qui les attend ; parlez des tromperies de l'Ennemi ; dites des choses que le peuple entende, et non pas des choses où il ne comprend rien. Si vous voulez faire beaucoup de fruit, et pour vous-même et pour le prochain, et vivre consolé, liez amitié (*conversais*) avec les pécheurs, et amenez-les à s'ouvrir à

vous : là sont les livres vivants que vous devez étudier, et pour bien prêcher, et pour la consolation de votre âme. Je ne dis pas que vous ne puissiez, quelques fois, lire dans des livres écrits; par exemple, afin d'autoriser, par des textes de l'Écriture sainte, les remèdes que vous signalerez contre les vices et péchés lus et étudiés dans les livres vivants; comme aussi, pour appuyer par des textes de l'Écriture et des exemples de Saints, ce que vous direz contre les vices.

XIX. Puisque le Roi vous fait donner tout le nécessaire, tirez de là, avant de recourir à qui que ce soit; car c'est une grande chose que de ne rien recevoir de personne. Croyez-moi, à qui reçoit, celui qui lui donne prend la liberté; je veux dire : quand vous êtes l'obligé de quelqu'un, vos paroles, à son endroit, n'ont plus autant d'efficacité qu'elles en auraient si vous ne lui deviez rien; il nous en coûte (*nos pesamos*) de remplir le devoir de la réprimande envers qui nous oblige; nous n'avons pas de langue pour parler contre eux.

Vous rencontrerez force personnes, vivant dans le péché, qui rechercheront beaucoup votre amitié, et à vivre familièrement avec vous : ce n'est pas qu'ils désirent mettre à profit cette liaison pour leur âme; ils veulent s'en couvrir, aux yeux du public, et vous empêcher de parler de leur inconduite. Entre vous et ces gens-là, il devra être entendu que si vous répondez à leurs invitations ou acceptez leurs présents, ce sera à condition que vous les sermonnerez pour le salut de leur âme. Invité à leur table, allez-y, et, pour la paie (*em pago*), invitez-les à se confesser; et s'ils ne veulent pas s'aider de vous pour le bien de leur âme, donnez-leur à entendre que vous ne pourrez pas accepter leurs invitations ou leurs présents.

Je vous disais, plus haut, de ne rien recevoir; je n'entendais pas exclure les petits présents, comme de quelques fruits et autres choses de peu de valeur, car si vous ne les receviez

pas, on s'en offenserait. Des choses de valeur, ne les recevez pas, et s'il vous vient abondance de présents en comestibles, envoyez-les à l'hôpital, ou aux prisonniers ou à d'autres pauvres. Quant aux petits cadeaux faits à la maison, vous édifiez plus en les acceptant qu'en les refusant, puisque le refus offenserait ; si l'on n'accepte rien des Portugais de l'Inde, on les offense (*ils se scandalisent*).

En voilà assez pour maintenant. Que Notre-Seigneur aille avec vous et demeure avec nous. *Amen*.

A Goa, janvier 1549¹.

Restait la plus grande sollicitude de François ; c'était, lui parti, la direction du collège de Goa et le gouvernement spirituel des religieux de cette maison et des autres Résidences de l'Inde. Antonio Gomez s'était déjà montré incapable d'exercer la charge de Supérieur : François révélait discrètement ses déficits, quand il disait à saint Ignace, le 14 janvier, les qualités requises chez un Recteur de Goa ; et cependant, on ne pouvait remédier au mal. Écoutons le P. Lancilotti ; il écrira bientôt, de Coulam, à saint Ignace :

Puisque vous m'ordonnez d'écrire ce qui se passe chez nous, voici une chose qu'il me semble ne pouvoir taire :

Antonio Gomez est venu, de la part de Maître Simon Rodriguez, pour être le Supérieur de nous tous : un digne homme, sans doute, mais tellement ardent, qu'il lui parut que tous les ouvriers de la Compagnie, dans les Indes, avaient à renaître, pour acquérir vraie intelligence de l'Institut. On eût

1. *Ajuda*, ms. $\frac{25}{1}$, foll. 82-86.

dit que sa formule était : *Recedant vetera, nova sint omnia* ; à tel point, qu'au jugement de tous, il allait aux extrêmes. Ses procédés à l'égard des écoliers indiens ne furent pas meilleurs ; il se mit à leur fixer des heures d'oraison, de contemplation, d'examen ; et moi, qui les pratiquais depuis plusieurs années, et qui les savais incapables de marcher dans ces voies, je disais au P. Gomez : *Non est ponendum vinum novum in utres veteres* ; il faut, avec ces gens-là, aller pas à pas ; qu'ils soient chrétiens, c'est déjà beaucoup. Mais il ne voulait pas m'écouter.

Sur ce, par ordre de Maître François, j'allai à Cochin. A peine j'étais parti, que les écoliers indiens sautèrent par-dessus les murailles et s'enfuirent.

Peu de jours après (novembre 1548), Maître François arriva à Goa, et voyant que le P. Gomez n'était pas apte à gouverner, il lui retira l'autorité et donna charge des écoliers à un autre. Il eût voulu envoyer le P. Gomez à Ormuz, chez les Perses ; il en fut empêché par Cosme Anes, agent du Roi, qui intercédait pour lui. Cosme, avec qui le P. Gomez vit en relations assez intimes, espérait se concilier la faveur du Roi, grâce aux rapports bienveillants que le Père enverrait sur son compte à Lisbonne, et Maître François, qui ménage cet homme, accorda à ses instances que le P. Gomez serait encore Recteur du collège, mais à condition que tous les Pères hors de Goa auraient pour Supérieur le P. Paul Camerino, et il nous fit savoir que nous devions reconnaître le P. Paul à ce titre, jusqu'à ce que Votre Révérence eût envoyé un profès pour nous régir, ou qu'il en eût lui-même autrement ordonné.

Mais une difficulté a surgi. Vous avez décidé que Maître François serait ici votre Vicaire et que, en son absence, le Recteur de Goa aurait ses droits. Maître François étant parti, nous laissant le P. Paul pour Supérieur, on a demandé si, oui ou non, le P. Gomez, en vertu de votre disposition, a droit

meilleur que n'a le P. Paul, en vertu de la disposition de Maître François. Il semble que, *selon la lettre*, le droit du P. Gomez est meilleur, et lui le soutient ; mais les autres disent que votre pensée n'est point d'annuler les décisions de Maître François.

Croyez que les Pères ne veulent pas aller contre l'obéissance, mais pourvoir au bien de la Compagnie. Pour l'amour de Dieu, donnez-nous la solution. Le P. Gomez est bon homme et assez bon prédicateur ; mais, de l'avis unanime des Pères, il n'est pas du tout fait pour gouverner.

Ces misères et d'autres, François les avait appréhendées, à l'heure du départ ; de là, entr'autres précautions destinées à en diminuer la gravité et les fâcheux résultats, le *Mémorial* qu'il laissa à Paul Camerino :

Premièrement, par-dessus toutes choses, je vous recommande, pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur et pour l'amour que vous portez au P. Ignace et à tous ceux de la Compagnie de Jésus, de vous conduire avec beaucoup d'humilité, de prudence, de sagesse, et de vivre en amour et charité avec Antonio Gomez et tous les autres qui sont épars sur divers points de l'Inde.

J'ai tant de confiance en tous ceux de la Compagnie de Jésus, à cause même de ce que je leur dois (*por o que delles tenho recebido*), qu'ils n'ont pas, ce me semble, besoin de supérieur ; mais, pour que le mérite soit plus grand et la vie mieux ordonnée, il est bon que chacun ait son supérieur à qui il obéisse. — Ainsi donc, me fiant à votre humilité, prudence et sagesse, je trouve à propos (*tenho por bem*) que vous soyez et demeuriez supérieur de tous les Frères, jusqu'à ce que le contraire vous soit signifié : à vous obéiront tous ceux même qui vivent hors de Goa.

Antonio Gomez aura charge de tous les écoliers, soit du pays, soit Portugais; — il recouvrera les rentes de la Maison, pourvoira aux dépenses et en tiendra les comptes : pour ceci, vous n'aurez rien à voir avec lui (*en isto nao tendreis que entender com elle*); et de même pour les expulsions d'écoliers, Portugais ou du pays : en tout cela, je veux (*deixo*) qu'il fasse ce qui lui semblera meilleur. Ainsi donc, vous ne vous occuperez, avec lui, d'aucune de ces choses; vous ne lui commanderez rien, à titre de supérieur (*por obediencia*) : si vous demandez, ce sera pour l'amour de Dieu. J'en dis et conseille autant, pour ce qui touche aux pénitences qu'il imposerait aux Portugais et à ceux du pays; aux règlements de vie des internes; à la distribution des charges et offices : vous le laisserez faire à son gré, sans le contredire en rien; et, une fois de plus, je vous en prie, je vous le commande, autant que je le puis, en vertu de l'obéissance que vous avez promise (*dada*) au P. Ignace, qu'il n'y ait, entre vous et Antonio Gomez, ni discordes, ni brouilleries (*desavenças*), mais, au contraire, beaucoup d'amour et de charité, sans donner, ni à ceux de la maison, ni à ceux du dehors, aucune occasion de murmure.

Quand les Frères, qui vont par le cap de Comorin, vous écriront d'affaires intéressant les chrétiens, qui nécessitent l'appui du seigneur Gouverneur ou du seigneur Evêque; et aussi, quand des lettres pareilles vous viendront du Père Nicolas, qui est à Coulaô, du P. Cyprien qui est à San-Thomé, du P. Belchior Gonçalez qui est à Baçaïm, du Père François Perez qui est à Malaca, du P. Jean de Beira et des autres qui sont à Maluco et ailleurs; — toutes ces affaires des Frères du dehors, ayant importance grave, pour lesquelles ils écriront à Goa, qu'elles soient temporelles ou spirituelles, les temporelles toutefois se ramenant à un intérêt spirituel, — ayez grand soin qu'elles soient expédiées, et donnez à Antonio Gomez charge de le faire très diligemment.

Quand vous écrirez aux Frères qui vont souffrant dehors bien des tribulations, dites-leur des choses pleines d'amour et de charité; gardez-vous de leur écrire des choses peu affectueuses (*cousas de desamor*), des choses d'où puisse leur venir tentation.

Pourvoyez-les des objets nécessaires qu'ils feront demander : songez qu'ils ont tant à souffrir, au service de Dieu, principalement ceux qui sont à Maluco et au cap de Comorin : ceux-là vraiment portent la Croix : aidez-les donc, au spirituel, et aussi au temporel ramené au spirituel. Cela, je vous le recommande beaucoup, de la part de Dieu; je vous commande, au nom du P. Ignace, d'avoir grand soin d'aider ceux qui sont dehors.

Mon frère, je vous prie instamment de croître toujours en vertu; donnez bon exemple, comme toujours vous avez fait.

Vous m'écrirez beaucoup de nouvelles, et de vous, et de toute la maison, et de l'amour et charité d'entre vous et Antoine Gomez, et de tous ceux qui sont au cap de Comorin, et de Cyprien, qui est à San-Thomé, et des Pères qui viendront, cette année, du royaume; — s'ils sont prédicateurs, s'ils sont prêtres ou laïques, et vous m'enverrez toutes ces nouvelles, bien complètes (*mui cumpridamente*) par le vaisseau qui, au mois de septembre, ira à Malaca et de là à Banda. Vous enverrez les lettres au P. François Perez, parce que lui me les enverra de Malaca au Japon; et chaque fois que de Goa il partira des vaisseaux pour Malaca, vous m'écrirez beaucoup de nouvelles, et de tous les Frères de la Compagnie, et de ce collègue.

Il part, deux fois l'an, un vaisseau pour Malaca; une fois en avril, et l'autre en septembre : les deux sont vaisseaux du Roi. Celui qui part en avril va à Maluco et passe à Malaca. Celui qui part en septembre va à Banda et passe à Malaca. Par ces deux voies, vous m'écrirez, tous les ans, à Malaca, et

les lettres iront à François Perez, qui me les enverra au Japon.

Je vous en prie beaucoup, ce mien mémorial (*lembrança*), lisez-le, chaque semaine une fois, afin que vous ayez toujours souvenir de moi et de me recommander à Dieu, vous, et aussi tous nos dévots et dévotes; et vous aurez soin (*fareis*) que ceux de la maison me recommandent à Dieu.

A Antoine Gomez, j'ai dit que s'il venait des prédicateurs, il en envoie quelques-uns dehors, comme à Cochín, puisqu'il y a si grande nécessité de prédicateurs; et de même du côté de Cambaye, comme à Diu : si donc, cette année, il vient quelques prédicateurs, ayez soin de lui rappeler cet avis, afin que, à vous deux, vous en envoyiez là où ils seront nécessaires.

Vous chargerez Dominique, ou un autre Portugais de la maison de m'écrire des nouvelles de tout le collège, et des Frères éparpillés par toute l'Inde, et du Père Maître Gaspard, qui est à Ormuz, et de tout le fruit qui se fait en ces régions. Vous signerez la lettre, et si vous avez quelque chose de secret à me dire, écrivez-le de votre main.

Comme vous n'avez pas l'expérience de ce qui se fait hors de cette ville, comme au cap de Comorin, à Coulaó, à Maluco, à Malaca, à Ormuz, vous n'écrirez à aucun de ceux qui vont là d'en revenir, parce que vous ne savez pas le fruit qu'ils y font, et combien on aurait à souffrir de leur absence, s'ils venaient : j'écris donc à ceux qui ont autorité au cap de Comorin, comme est le Père Antoine, de ne laisser venir dans l'Inde aucun de ceux qu'on y appellerait, à moins que lui-même, Père Antoine, ne jugeât que le sujet n'est pas nécessaire, et qu'on n'a pas besoin de lui; — et j'écris au Père Antoine et à tous les autres de n'envoyer ici aucun des sujets qui sont avec eux, si là ils leur sont nécessaires pour le plus grand service de Dieu et l'accroissement de notre sainte Foi. N'adressez

donc à aucun de ces Pères mandement d'obéissance pour le faire venir au collège.

Que si quelqu'un d'eux arrivait à ce collège, mandé pour être secouru, aidé spirituellement, aidez-le, afin qu'il ne périsse pas, si vous discernez en lui quelque amendement ou correction.

Je vous prie beaucoup, Micer Paul, mon frère, de travailler à bien observer ce mémorial.

Tout vôtre, FRANÇOIS ¹.

François s'embarqua, peu après, pour Cochin, où il s'arrêta jusqu'au 25 avril, et, de là, il prit la voie de Malaca, où il arriva, le 31 mai. Les Pères de Goa annoncèrent ainsi ce départ aux Pères de Coïmbre et de Rome :

Nous n'avons pu longtemps jouir de la présence du P. Maître François ; il ne s'accorde, en effet, aucun repos, et n'a jamais le cœur plus allègre que lorsqu'il a plus de labeur à endurer pour Jésus-Christ.

Il est parti, la semaine des Rameaux (14-21 avril) de 1549, pour le Japon, où il pensait arriver au mois d'août. Avant de partir, il visita les Frères dispersés le long des côtes. Quand enfin l'heure fut venue, nous eussions tous voulu le suivre ; mais la chose étant impossible, il nous promit de nous appeler, si Jésus-Christ lui ouvrait chemin pour amener ce pays à la connaissance de Dieu. Il nous exhorta vivement à nourrir de grandes pensées et à nous relever par l'espérance du ciel ; car « si de grands espaces, disait-il, nous séparent aujourd'hui, rien ne pourra, demain, dans la céleste Jérusalem, nous disjoindre des embrassements de nos frères. » Tenez-vous donc

1. *Ajuda*, ²⁵/₄, fol. 86.

prêts, mes frères ; c'est une expédition immense et qui requiert beaucoup d'hommes ; l'île est grande, et, à voir l'allégresse de Maître François, on comprend qu'il attend de ce peuple d'admirables choses.

De l'arrivée de Maître François au Japon, nous ne saurons certainement rien avant un an ; les mers, dans une étendue d'ailleurs si vaste, ne sont navigables qu'en certain temps ; vous n'aurez donc des nouvelles de Maître François et de ses œuvres au Japon qu'en 1551.

Passant à Cochin, qui est sur sa route, il y a prêché, ainsi que ses compagnons, et la ville en a été à tel point remuée, que le Gouverneur demandait avec instance qu'on lui laissât Alphonse de Castro, et qu'il s'offrait à bâtir un collège.

Du cap Comorin nous est venue l'annonce d'un événement, qui nous a fait tressaillir d'une sainte joie : le P. Antoine Criminale a été mis à mort pour Jésus-Christ ; fin bien digne de sa vie. Maître François nous parlait si souvent avec admiration de ses vertus, qu'après avoir mené une telle vie, il devait très saintement mourir¹.

1. *Select. epist.*, p. 111. — Cf. *Ajuda*, Lettres des Indes, fol. 66.

CHAPITRE XIX.

OÙ FRANÇOIS DE XAVIER RACONTE CE QUI LUI ADVINT,
DEPUIS SON DÉPART DE GOA, JUSQU'A SON DÉPART
DE MALACA POUR LE JAPON.

(14 avril-24 juin 1549.)

I.

En sortant de Goa, François avait annoncé la mort prochaine du gouverneur Garcia de Saa, successeur de Juan de Castro : le Gouverneur mourut, le 6 juillet. Il eut pour successeur Jorge Cabral.

Dès que, à Malaca, François eut pu déterminer le jour de son embarquement pour le Japon, il se mit à écrire des lettres : la première, datée du 20 juin, fut adressée aux Pères de Goa, Paul Camerino, Antonio Gomez et Baltazar Gago¹ :

La grâce et la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours en nos âmes. *Amen.*

Je vous écris ce peu de lignes, parce que rien ne peut vous

1. Arrivé de Portugal, en 1548, Baltazar Gago, qui vécut longtemps au Japon, mourut à Goa, en 1583.

faire plus de plaisir que des nouvelles de notre voyage et de notre arrivée à Malaca.

Nous partîmes de Cochin, le 25 avril. Les Frayles (de Saint-François) nous y avaient donné l'hospitalité avec une grande charité et un très sincère amour : de quoi nous leur devons demeurer très obligés.

Nous avons employé à la traversée jusqu'à Malaca, quarante et tant de jours (*40 et tantos dias*) : et moi, et Cosme de Torres et les autres avons toujours eu bonne santé ; pas un n'a été malade. Nous avons eu un très beau temps : pas d'orage qui nous ait fatigués ; pas d'Achems, qui aient essayé d'arrêter notre marche. Dieu Notre-Seigneur soit à jamais loué.

Nous arrivâmes à cette ville de Malaca, le dernier jour de mai. Et le Capitan, et toute la ville, grands et petits, me reçurent avec grande joie et contentement. Je parlai bientôt au Capitan, du secours que nous attendions de lui pour aller au Japon. Il s'offrit aussitôt à nous aider et se mit à l'œuvre avec une diligence et une affection singulières, qui nous obligent tous à une grande reconnaissance : tel est son amour pour nous et pour tous ceux de la Compagnie, qu'il voulait mettre un équipage de Portugais sur le vaisseau qui nous mènerait au Japon ; mais il ne se trouva pas de vaisseau qui pût aller en ce pays. Il fit donc appareiller la jonque d'un Chinois, appelé Ladrão (larron, pirate), païen marié à Malaca, qui s'obligea à nous conduire au Japon. Le Capitan exigea de lui un acte de cautionnement, où il était dit que si Ladrão ne nous menait pas au Japon, il perdrait sa femme et tous les biens qu'il avait à Malaca.

Le Capitan nous pourvut abondamment de tout le nécessaire et nous donna, pour être offerts en présent au Roi du Japon, divers objets, d'une valeur totale de 200 cruzados.

Ladrão doit nous mener au Japon directement, sans passer

en Chine. Plaise à Dieu Notre-Seigneur nous donner bon voyage, et nous faire atteindre les terres du Japon, afin que ces peuples connaissent et glorifient son saint Nom.

Afonso a dit messe chantée fort solennellement, avec diacre et sous-diacre, le jour de la Trinité. On vint le chercher, en procession, à la Miséricorde et on l'y ramena de même : il eut pour parrains le Père Vicaire et le Père François Perez. Le Père Cosme Torres fit l'office de diacre et moi je prêchai, ce même jour. Le peuple a été fort content de toute la fête : on n'avait encore jamais vu, à Malaca, solennité de première Messe.

Donnez-moi longuement des nouvelles de vous et de tout ce que vous faites à Goa ; — bien des nouvelles, en particulier, du collège, et de tous les Pères et Frères qui s'y trouvent, et du fruit qui s'y fait, car j'aurai grande joie à les lire ; parlez-moi aussi des Frères qui viendront de Portugal ; dites-moi combien ils sont, tant de prêtres, tant de laïques ; s'il y a quelques prédicateurs et qui ils sont ; le tout fort longuement, en deux ou trois feuilles de papier. Et tous les Pères et Frères eux aussi, m'écriront, chacun pour soi, longuement, de leur santé, de leurs offices, de leurs joies, de leurs âmes. Dites-leur de le faire : ma présente est pour chacun d'eux.

Faites aussi que Diego de Mozambique, au nom de tous les écoliers du pays, m'écrive très longuement ; s'ils sont sages (*quietos*) et contents ; comment ils servent Dieu Notre-Seigneur.

Toutes ces lettres, les vôtres, celles des Frères, vous les enverrez à Malaca, adressées au Père François Perez, comme je vous l'ai déjà dit, et lui me les fera passer au Japon.

Je me recommande beaucoup à vos prières et à celles des Pères et Frères : dites-leur bien de prier pour moi. Que l'on prie aussi pour le Capitan de Malaca, à qui nous avons tous grande obligation, et nous ne pouvons reconnaître l'amour

qu'il nous témoigne et la peine qu'il prend, si ce n'est par un retour d'amour et en le recommandant à Dieu Notre-Seigneur.

Les lettres qui viendront pour moi de Portugal, soit du collège de Coïmbre, soit du Père Maître Simon, soit des Pères de Rome, soit d'autres Frères de la Compagnie, toutes, vous les enverrez à Malaca, et les lettres du Roi aussi, avec les autres, par le vaisseau qui va de Goa à Banda, en passant par Malaca; et si, au temps de ce départ, les lettres venant de Portugal n'étaient pas encore arrivées, vous les enverrez, au mois d'avril, par le vaisseau qui va à Maluco.

Vous écrirez aux Frères de Maluco toutes les nouvelles, bien longuement, — et, de la même façon, vous m'écrirez, en particulier, de tous ceux qui sont au cap de Comorin, à Coulaao, à San-Thomé, à Ormuz, à Baçaïm, à Goa; et ainsi, grâce à vos lettres, je saurai tout ce qui se passe et le fruit qui se fait, comme si je le voyais de mes yeux. Ecrivez-moi donc très longuement; et notez bien que c'est en vertu de la sainte obéissance, que je vous commande de faire ainsi; savoir, que tous les Portugais qui sont dans ce saint collège de Sainte-Foi m'écrivent, chacun pour soi.

Les lettres du Roi, qui viendraient par la première voie de Portugal, vous les ouvrirez et ne me les enverrez qu'après les avoir lues. Il y sera peut-être question de la reine Doña Isabel, mère du roi de Maluco, qui se fit chrétienne, au temps où j'étais à Maluco, et au sujet de laquelle j'écrivis à Son Altesse. Si le Roi m'adressait quelque dépêche pour être remise à Doña Isabel, faites-là parvenir, d'une manière sûre, aux Frères qui sont à Maluco, par le vaisseau qui se rend là, au mois d'avril. Que si, dans ces lettres du Roi, il n'y a rien pour Doña Isabel, vous verrez le seigneur Gouverneur et le prierez de vous faire la grâce de bien regarder si, parmi les dépêches à lui venues, il ne se trouverait pas une lettre ou

provision, à l'adresse de Doña Isabel, par laquelle le Roi lui ferait *merced* de certains domaines, pour son entretien. — Cette affaire, je la recommande très particulièrement, et à vous, et à Antonio Gomez.

Il y a, à Maluco, un homme, appelé Baltazar Velozo, beau-frère du roi de Maluco, de qui il a épousé une sœur. Il est très ami de la Compagnie, et donne grand secours à ceux de nos Pères qui sont là occupés à faire des chrétiens. J'ai fait demander pour lui au Roi certaines *mercedes* : si, dans les lettres du Roi, à moi adressées, se trouvait une dépêche pour lui, faites-la lui parvenir avec les lettres que vous expédieriez aux Frères de Maluco. Si la dépêche ne se trouve pas dans mes lettres, voyez le seigneur Gouverneur, et priez-le de vous faire la grâce de regarder si, entre les dépêches que le Roi mande à Sa Seigneurie, il n'y aurait pas quelque lettre adressée à un homme de Maluco, nommé Baltazar Velozo; et si la *merced* royale est en effet venue, recevez-la du seigneur Gouverneur et envoyez-la à Maluco, avec les lettres que vous adresserez aux Frères, — et joignez-y une lettre, par laquelle vous remercerez beaucoup Baltazar Velozo d'être si ami de la Compagnie. Ceci, faites-le très diligemment.

Antonio Gomez, je vous recommande fort la charité, l'amitié, l'amour avec tous les bienheureux Frères de l'Ordre de Saint-François et de Saint-Dominique (*Bemaventurados Frades*); à tous vous serez très dévot (*muito devoto*). Gardez-vous d'avoir avec eux rien qui malédifie. J'espère que vous accomplirez toujours ce devoir et garderez, pour cela, en vos âmes beaucoup d'humilité (*habitando em vosoutros muita humildade*). De temps en temps, vous les visiterez, afin qu'ils reconnaissent en vous que vous les aimez, et que le peuple, si ami (*amador*) des discordes, voie la charité que, chez vous, il y a à l'égard de tous.

Je vous recommande, par dessus toutes choses, de vous

faire aimer de tous : à quoi servira que l'on observe que chacun de vous est très humble, et qu'il règne entre vous une grande charité. Cela, je vous le recommande, de toutes mes forces.

Que celui qui a charge des autres, dans la maison, travaille plus à se faire aimer des Frères, qu'à s'en faire obéir.

Tous, tenez-vous prêts, car si je vois qu'il se peut faire, au Japon, plus de bien que dans l'Inde, je vous l'écrirai vite à tous ; et à beaucoup d'entre vous j'écrirai (et ce sera ma première lettre) qu'ils viennent là où je serai.

Du seigneur Evêque vous serez toujours très grands amis (*muito grandes amigos*), et en tout ce que vous pourrez vous le soulagerez, prenant part à ses travaux ; et vous aurez toujours pour lui souverain respect et révérence, puisqu'il est le prélat de toute cette Eglise de l'Inde, à qui tous nous devons obéir, dans la pleine mesure de nos forces (*em quanto nossas forças abrangerem.*)

Si quelques prédicateurs et Frères de la Compagnie arrivent, cette année, vous tâcherez d'envoyer un des prédicateurs à Cochin ; et s'il en venait plus d'un, envoyez-en un à Bagaïm, dût la maison de Goa n'avoir pas d'autre prédicateur que Antonio Gomez ; et ainsi vous ferez, Antonio Gomez ; je vous le commande au nom de la sainte obéissance ; car c'est cela même que j'écris au seigneur Evêque.

Les obligations du Roi à l'égard de ses sujets, la grande obligation que nous avons au Roi et aux Portugais de l'Inde, pour le grand amour qu'ils nous portent, tout cela nous presse fortement de veiller au salut de leurs âmes, bien que la charité suffise à nous en faire un devoir, et nous excite à le remplir.

Dieu Notre-Seigneur, par son infinie miséricorde, nous donne de sentir dans l'intime de nos âmes sa très sainte volonté, et aussi la force de l'accomplir parfaitement, comme, à

l'heure de notre mort, nous nous réjouirons de l'avoir accomplie.

De Malaca, jour du *Corpus Christi*, 20 juin de l'an 1549.

De Cochîn, je vous écris de la grande nécessité d'avoir, à Coulao, une maison pour les Frères de notre compagnie qui vont au cap de Comorin, et pour l'instruction des fils de chrétiens de ce même cap. Agissez fortement, vous, Antonio Gomez auprès du seigneur Gouverneur, et, d'abord, avec le *Vedor de Fazenda*, pour que celui-ci aide le Père Nicolas à bâtir cette maison de Coulao, puisqu'il est nécessaire que nos frères du cap de Comorin aient où se retirer quand ils seront malades.

Baltazar Gago, vous aurez, vous, soin spécial de m'écrire des nouvelles des Frères du collège de Coïmbre, des Pères de Rome, des Frères qui viendront, l'année prochaine; nouvelles encore du Patriarche, s'il arrive pour se rendre auprès du Prêtre Jean, ou s'il écrit qu'il viendra; nouvelles aussi du Père Maître Simon, de tous les Frères de l'Inde et de vous. Et pour que vous ayez plus de mérite, et que vous ne négligiez pas de faire une chose que je vous recommande si fort, je vous en donne l'ordre, en vertu de la sainte obéissance. Puis, ayez soin de vous tenir prêt, pour le moment où je vous ferai appeler : ce sera plus tôt que vous ne pensez.

Vous m'informerez du fruit que font les Révérends Pères, de l'Ordre de Saint-François et de l'Ordre de Saint-Dominique; et s'il vient, cette année, de Portugal quelques Frayles, qui soient prédicateurs; vous me donnerez aussi des nouvelles de notre ami Cosme Anes et de toute sa maison.

Lorsque, du cap de Comorin, les Pères écriront que les chrétiens ont besoin de quelque faveur, ou dénonceront quelques vexations du Capitan de cette région, vous, Antonio Gomez, aurez soin spécial d'en donner avis à Ruiz Gonçalez, puisqu'il est le père et procureur de ces chrétiens, afin que

sa justice vous appuie auprès du seigneur Gouverneur.

Vous tous, de la maison de Goa, ayez soin spécial de nous recommander à Dieu, nous, Père Cosme de Torres, Joan Fernandez, le Japonais Paul et ses compagnons, le Chinois Manoel, Amador et moi, puisque nous en avons tant besoin, dans le périlleux et fatigant voyage que nous entreprenons.

Ici, on nous a donné grandes nouvelles du Japon, et de la facilité qu'il y aura, vu la disposition des esprits, d'y faire des chrétiens. On nous a écrit encore que des hommes venant du Japon disaient : Les Japonais désirent que les Pères leur soient envoyés pour leur exposer les choses de Dieu (*declarar as cousas de Deos*).

Qu'il Lui plaise nous donner bon voyage. Nous allons, pleins de cette confiance en sa miséricorde que, si nos péchés ne mettent pas obstacle au grand fruit qu'avec son aide nous pouvons faire, Lui nous départira largement sa grâce.

Depuis mon arrivée à Malaca, je demeure tout émerveillé, tout saisi (*maravilhado e espantado*), à la vue du grand fruit que le Père François Perez fait en ce pays. Tous les dimanches et jours de fête, il prêche, à la *Sé*, aux Portugais, aux hommes et femmes esclaves, aux gens du pays, captifs ou libres. Une fois la semaine, il prêche, à Notre-Dame, sur les articles de la Foi, aux femmes des Portugais et autres mariées du pays. Chaque jour, à la messe, il enseigne la doctrine chrétienne aux enfants; et, non content de cela, il travaille à confesser, le plus qu'il peut; de sorte que, dans la vigne du Seigneur, il n'est certainement pas ouvrier oisif ou négligent : c'est un travailleur; le temps lui manque pour dormir et manger (*para dormir e comer, tempo lhe nao vaga*) : Elle ne l'atteindra pas, ce me semble, la parole de Notre-Seigneur : *Quid statis hic tota die otiosi?* On le trouve, en effet, toujours occupé à fouir (*cavar*) dans les âmes, pour en tirer le péché (pour les tirer du péché) et y établir le service de Dieu

Notre-Seigneur. Il y a un tel concours à ses prédications, que la Sé ne suffit déjà plus aux auditeurs. C'est un homme aimable (*aprazivel*) : il plaît à tout le monde; il est bien vu de tous; du Capitan comme de la ville entière, — et c'est pour le voir si zélé au service des âmes et de Dieu Notre-Seigneur, que tous le chérissent. Pour moi, je me suis senti confus, en considérant le bien si grand, qu'avec l'aide de Dieu Notre-Seigneur, faisait en ce pays un homme d'une santé misérable (*mal disposto*) et continuellement souffrant. Tout le peuple s'édifie, à son sujet, et profite si bien de ses leçons que six Pères, occupés sans relâche à entendre les confessions, auraient fort à faire, si nombreux accourent les pénitents. J'ajoute que le Père François remplit encore, là où il célèbre la messe, tous les offices d'un chapelain. Après cela, je ne sais que dire, si ce n'est que tous, et principalement ceux qui se portent bien, ont sujet de s'humilier en voyant les malades travailler ainsi et opérer un tel bien dans les âmes.

Roch de Oliveira enseigne à lire et écrire aux enfants, et il ne fait pas, dans le pays, un moindre bien, si grande est la peine qu'il prend à les instruire. Il a grand nombre de ces garçons (*moços*) : aux uns il enseigne la lecture et l'écriture; aux autres la grammaire. Partie d'entr'eux ne viennent déjà plus à l'école, pour être assez avancés et avoir appris tout ce qu'ils désiraient, savoir est, à lire et à prier.

Ces enfants sont tels, qu'on ne peut que rendre grâces à Dieu Notre-Seigneur, en les voyant, modestes comme des religieux. De leur bouche on n'entend s'échapper aucun juron, pour petit qu'il soit. Entr'autres nombreux et très pieux exercices, que Roch de Oliveira a pu établir, il a obtenu que ses écoliers assistassent, en procession, comme les Frayles, aux enterrements. Ils y chantent très dévotement les litanies pour les défunts, et c'est sur leurs épaules que le corps est porté au cimetière.

Tous savent les prières; ils entendent la messe, chaque matin, et puis se rendent à l'école. Dans l'après-midi, quand le Père François Perez a achevé d'enseigner la doctrine chrétienne, ils retournent à l'école, où, la leçon finie, tous, à haute voix, récitent les prières.

Le contentement que ces choses me donnent est incroyable (*incomparable*) : priez tous Dieu de les conserver et de les promouvoir pour son saint service.

— Avis (*lembrança*), au sujet de deux compagnons qu'il faudra envoyer, en 1550, au mois de septembre, par le vaisseau qui se rend de Goa à Banda :

Iront à Malaca, un prêtre et un laïque; le prêtre, capable et suffisant pour confesser; le laïque, sachant très bien lire et écrire.

Le Père François Perez est, en effet, très occupé : il prêche, les dimanches et fêtes, deux fois : une aux Portugais, et l'autre, après dîner, aux esclaves, chrétiens libres et fils des Portugais, et cela, avec un tel concours de gens, qu'il y a sujet de rendre grâces à Dieu. Il fait, un jour sur semaine, une instruction aux femmes des Portugais, et, tous les jours, il enseigne la doctrine chrétienne, qu'une foule de gens vont écouter. A cause de ces nombreux travaux, le Père François Perez ne peut s'appliquer aux confessions; ce qui pourtant est très nécessaire, vu la multitude de personnes qui, de toutes parts, abondent à Malaca, plus qu'à aucune autre forteresse de l'Inde.

Si, cette année 1549, quelques Pères venaient de Portugal, vous pourriez, à la mousson d'avril de 1550, envoyer à Malaca le prêtre confesseur; n'attendez pas, pour cela, la mousson de septembre.

S'il y avait, à la maison, un compagnon laïque qui sache

très bien lire et écrire, pour enseigner et faire ce qu'enseigne et fait Roch de Oliveira, je serais bien content qu'on l'envoyât, avec un Père, à la mousson de septembre, parce que j'ordonne ici que Roch de Oliveira et Jean Bravo s'en aillent dans l'Inde, à la mousson de novembre, quand les vaisseaux partent de Malaca pour l'Inde. Roch de Oliveira va recevoir les saints Ordres, pour retourner bientôt à Malaca, à la mousson d'avril ; Jean Bravo demeurera à Goa pour y enseigner la grammaire.

A la mousson d'avril ou à celle de septembre, à l'une ou à l'autre, vous enverrez donc le Père et le compagnon laïque, ayant les qualités requises, de la façon que j'ai marquée ; et afin que vous n'y mettiez pas de négligence, je vous commande, en vertu de la sainte obéissance, à vous Micer Paul et Antonio Gomez, de le faire ainsi.

J'écris au Père Nicolas d'avoir soin spécial des Frères qui sont à San-Thomé, et au cap de Comorin et à Coulaao ; — et aux Frères du cap de Comorin j'écris de rendre obéissance au Père Nicolas et de s'adresser à lui, à Coulaao, à Cochin, là où il sera, pour toutes choses nécessaires, qu'elles intéressent leurs personnes ou les chrétiens. Au P. Nicolas j'écris que, pour toutes ces choses nécessaires, soit à ses frères, soit aux chrétiens, il s'adresse au collège de Sainte-Foi de Goa ; — et vous, Antonio Gomez, ayez soin spécial de pourvoir les Frères, avec grande diligence, charité et amour.

Le P. Nicolas sera sous l'obéissance du P. Micer Paul, conformément au règlement que je laissai avant de partir de Goa, et où sont désignées les personnes à qui doivent obéir ceux de la maison et ceux du dehors.

Les écoliers du pays et les écoliers portugais obéiront à Antonio Gomez, — et les autres de la maison obéiront à Micer Paul, selon que j'ai laissé écrit.

Ceux qui sont à Baçaim et à Ormuz obéiront à Micer Paul,

comme il est déjà dit ; et n'oubliez pas de m'écrire sur toutes choses et bien par le menu.

De Malaca, 22 juin 1549.

Votre affectionné (*intimo*) en Jésus-Christ.

FRANÇOIS ¹.

Le lendemain, 23 juin, il s'adresse à Paul Camerino et au P. Gomez, pour leur recommander une délicate négociation de mariage : la reconnaissance, d'une part, et, d'autre part, le zèle, l'intéressent à cette affaire :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Après vous avoir écrit très longuement de tout ce qui vous intéresse, il me semble à propos de tracer ces lignes pour vous y informer de la rencontre que j'ai faite ici, à Malaca, d'un grand ami : il s'appelle Christophe Carvalho. C'est un célibataire, homme très vertueux (*chegado muito a virtude*), riche, probe, doué de bien de qualités.

Désirant le salut de tous et mû de ce zèle à son endroit, je l'ai prié, au nom de l'amitié qui nous lie, de se décider, pour l'amour de Notre-Seigneur, à faire choix d'un genre de vie où il puisse servir Dieu et avoir l'âme bien en paix, vu surtout les grands périls auxquels sont exposés ceux qui n'ont pas un état de vie bien arrêté. — Et lui m'a répondu qu'il désirait beaucoup trouver ce repos et se fixer à un genre de vie où il pût servir Dieu Notre-Seigneur, et faire valoir les grâces et dons que sa Miséricorde lui a départis.

Comme nous devisions ainsi, je me suis ressouvenu des

1. *Ajuda*, ²⁵/₄, folio 43.

grandes charités et aumônes que nous avons tous reçues de notre Mère, et j'ai eu le désir que mon ami épousât sa fille ; je lui ai donc parlé de ses qualités et vertus, et lui, fort satisfait du vrai portrait que je lui faisais de cette vertueuse fille, se détermina à demander sa main et m'en donna parole. Je ne doutai pas qu'il ne la tint ; car il m'est véritable ami, et la chose est d'ailleurs pour lui très honorable, de grand profit, et telle que, réalisée, il y trouvera la paix de l'âme.

J'en ai donc écrit à notre Mère ; mais comme il me semble que votre concours y sera très nécessaire, je vous prie et supplie de vous souvenir de ce que nous devons tous de retour à la grande bienveillance et charité de notre Mère. — D'accord avec le *Vedor de fazenda*, prenez donc cette affaire en main, et de telle sorte, que l'honorable veuve soit dégagée de sa sollicitude, et sa fille bien mariée.

Christophe Carvalho, mon ami, se rend à Goa ; vous le verrez et saurez de lui la parole qu'il me donna et ses dispositions présentes. Quant au *Vedor de fazenda*, vous lui exposerez le grand service qu'il rendrait à Notre-Seigneur en cette affaire, l'honneur et le contentement qui lui reviendront d'avoir ainsi protégé l'orpheline et consolé la veuve ; et j'espère de Dieu Notre-Seigneur que la chose se conclura, le Vedor étant si homme de bien et d'honneur.

Vous savez que le Roi notre Maître, par une sienne *Alvara*, a fait *merced* à notre Mère de l'office demeuré vacant par la mort de Diogo Froes (qu'il ait la sainte gloire !), au profit de celui qui épouserait sa fille ; mais comme Christophe Carvalho est, d'une part, en position de prétendre à une riche alliance et, d'autre part, n'entend pas exercer d'office, je vous recommande et vous prie, pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, et en considération des grandes et nombreuses obligations que nous avons à notre Mère, que vous deux, joints avec le *Vedor de fazenda*, obteniez du seigneur Gon-

verneur, en faveur de Christophe Carvalho, l'autorisation de vendre ledit office ; la *merced* du seigneur Roi étant, à son sentiment, dot suffisante.

Je m'en tiens là, sans plus de recommandations ou d'insistance, parce que je sais quel soin vous aurez de mener cette affaire à bonne fin : d'incessants bienfaits, vous le voyez, nous y obligent de nouveau, chaque jour.

Vous ferez donc en sorte, je vous prie, que le mariage se conclue ; j'aurai grand plaisir, grande joie, à voir cette bonne fille, cette orpheline, en assurance, et le repos de notre Mère garanti. Connaissant, comme je le connais, mon ami Christophe Carvalho, je sais qu'auprès de lui notre Mère trouvera appui et consolation, et c'est pour cela que je reviens à vous recommander l'affaire. J'ai la parole de Christophe Carvalho : après avoir compris que Dieu Notre-Seigneur lui faisait en ceci une grande grâce, il m'a promis d'en profiter ; je lui ai rappelé sa détermination si bonne ; j'en ai écrit à notre Mère ; ce qui n'empêche pas que, sous peine de ne pas aboutir, l'affaire ne doive être activement poussée par quelqu'un qui y prenne un vif intérêt. De là mon insistance auprès de vous, à cette fin.

Notre-Seigneur nous réunisse dans sa sainte gloire ; car, en cette vie, je ne sais quand nous nous reverrons.

De Malaca, vigile de saint Jean (23 juin) 1549.

Votre frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS ¹.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{4}$, fol. 46.

II.

Le 22, François avait écrit une lettre destinée aux Pères de Rome, mais que Simon Rodriguez devait leur transmettre, après l'avoir lue :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

Au mois de janvier de la présente année 1549, je vous écrivis longuement du fruit qui se fait au pays de l'Inde, soit dans les forteresses du Roi, soit sur les terres infidèles; d'où résulte la propagation de notre sainte Foi. Tous les Frères de la Compagnie vous écrivent aussi le bien que, par leur moyen, Dieu Notre-Seigneur opère dans les âmes.

Je partis de l'Inde pour le Japon, au mois d'avril, avec deux compagnons, un prêtre et un laïque, et trois Japonais chrétiens. Ils ont été baptisés, après qu'on les eut bien instruits sur les principaux articles de la Foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cet enseignement leur fut donné, au collège de Sainte-Foi de Goa, où ils apprirent aussi à lire et à écrire. Ils y firent même les Exercices, et avec beaucoup de recueillement et grand désir d'en profiter. Dieu les y combla de grâces; il leur donna connaissance multiple et sentiment vif et profond des bienfaits qu'ils ont reçus de leur Créateur et Rédempteur. Tel est le fruit qu'ils ont retiré et des Exercices et d'ailleurs, qu'avec beaucoup de raison, nous tous qui sommes ici désirons avoir une part des vertus que Dieu a mises en leurs âmes. Ils savent lire et écrire, et se servent de livres pour réciter leurs oraisons.

Je leur ai, plusieurs fois, demandé à quels pieux exercices ils trouvaient plus de goût et de consolation; ils m'ont dit

que c'est à lire pieusement la Passion; ils y sont fort dévots. Ils eurent là, au temps des Exercices, de vives impressions, des consolations et des larmes.

Avant de leur donner les Exercices, nous les occupâmes, de longs mois, à entendre l'explication des articles de la Foi et des Mystères de la vie de Jésus-Christ; on leur exposa les raisons de l'Incarnation du Fils de Dieu dans le sein de la Vierge Marie, et celles de la rédemption du genre humain par Jésus-Christ.

Je leur ai demandé, plusieurs fois, quel, entre les biens que notre Loi nous donne, est, à leur avis, le meilleur; ils m'ont toujours répondu que c'est la confession et la communion. Ils me disaient aussi qu'il leur semblait impossible qu'un homme raisonnable, à qui notre sainte Foi aurait été exposée, ne se fît pas chrétien. Un des trois, appelé Paul de Sainte-Foi, disait, en gémissant (je l'entendis) : « O peuple de Japon, bien à plaindre êtes-vous d'adorer comme dieux des créatures que Dieu a faites pour le service des hommes ! » Je lui demandai la raison de ses gémissements; il répondit : « Je pensais aux gens de mon pays, qui adorent le soleil et la lune, alors que le soleil et la lune, serviteurs et valets (*moços y criados*) de ceux qui connaissent Jésus-Christ, ne sont pas pour autre chose que pour éclairer et le jour et la nuit, afin que les hommes, aidés de leur lumière, servent Dieu sur la terre et y glorifient son fils Jésus-Christ. »

Nous arrivâmes à cette ville de Malaca, avec mes deux compagnons, les trois Japonais et moi, le dernier jour de mai de cette année 1549. Dès l'arrivée, on nous donna force nouvelles du Japon, venues par lettres de marchands portugais qui s'y trouvaient. Ils me faisaient savoir qu'un grand Seigneur de ces îles désirait être chrétien, et que, par un ambassadeur envoyé au Gouverneur de l'Inde, il lui demandait des Pères qui allassent enseigner notre Loi.

Ils écrivaient encore : A un endroit où arrivèrent quelques marchands portugais, le Seigneur du lieu leur donna, pour s'y loger, une maison abandonnée. Les gens du pays n'y voulaient plus habiter, parce que, disait-on, elle était hantée par le démon. Les Portugais s'y établirent ; mais il leur arriva bientôt de se sentir tirailés par leurs habits ; ils regardaient de qui, d'où venaient ces tiraillements ; ils ne voyaient rien. Ils en étaient effrayés. Entre ces Portugais se trouvait un enfant, qui, certaine nuit, se mit à pousser de grands cris ; les Portugais se levèrent tous et accoururent, en armes, se croyant attaqués ; ils interrogèrent l'enfant sur la raison de ses cris ; l'enfant répondit qu'une vision l'avait épouvanté et lui avait tiré les cris. Depuis, l'enfant planta de nombreuses croix autour de la maison, et il ne se produisit plus rien qui effrayât les Portugais. Les gens de l'endroit avaient entendu les cris de l'enfant ; ils en demandèrent l'explication ; on la leur donna, et ce fut alors que le Seigneur du lieu leur apprit que cette maison était infestée par le démon. Il leur demanda, à ce propos, s'ils connaissaient quelque moyen de chasser le démon ; à quoi les Portugais répondirent qu'il n'y en avait pas de meilleur que le signe de la sainte Croix ; et depuis que les Portugais eurent placé des croix dans la maison et au dehors, ceux du pays se mirent à faire de même.

Ils m'écrivent qu'il y a grande ouverture dans ce pays pour l'extension de notre sainte Foi : les Japonais sont intelligents, avisés, raisonnables, désireux de s'instruire ; de sorte que j'espère, si Dieu, malgré nos péchés, veut se servir de nous, qu'il se fera du bien aux âmes de plusieurs Japonais, ou même à tout ce peuple.

Depuis que j'ai eu des informations sur le Japon, j'ai été longtemps à me déterminer, à savoir si j'irai ou non ; mais depuis, il a plu à Notre-Seigneur me donner dans l'intime de l'âme le sentiment qu'il voulait mon voyage au Japon pour

son service en ce pays ; et il m'a paru que si je négligeais d'y aller, je serais pire que les infidèles du Japon. L'Ennemi se donne bien du mal pour m'empêcher de le faire. Qu'appréhende-t-il de notre voyage au Japon, je l'ignore.

Nous prenons avec nous tout ce qu'il faut pour dire la messe.

S'il plaît à Dieu, cette année même, je vous écrirai longuement du Japon et de tout ce qui s'y fait. Dès que nous y arriverons, notre dessein arrêté est d'aller à la ville où réside le Roi, et de lui dénoncer l'ambassade dont nous sommes chargés auprès de lui par Jésus-Christ.

On dit que proche de la résidence du Roi, il y a de grandes écoles ; nous allons, pleins de la confiance que la miséricorde de Dieu Notre-Seigneur nous donnera de vaincre tous nos ennemis ; nous n'avons pas peur de nous voir en présence des lettrés du pays. Oh ! que peut-il savoir celui qui ne connaît pas Dieu ni Jésus-Christ ? D'autre part, que peuvent craindre ceux qui ne désirent que glorifier Dieu, faire connaître Jésus-Christ et, par là, sauver les âmes ? Nous n'avons donc aucune crainte des Infidèles, aucune crainte même de la multitude des démons qui infestent de tels pays ; tempêtes, barbares et démons ne peuvent, en effet, nous faire mal, nous peiner que lorsque Dieu le leur permet, et pas plus qu'il ne permet. Seule une crainte, une peine nous reste ; nous appréhendons d'offenser Dieu Notre-Seigneur ; assurés que nous sommes de vaincre nos ennemis, si nous nous gardons d'offenser Dieu. Et cependant, comme Dieu Notre-Seigneur donne à tous grâce suffisante pour le servir et se garder de pécher, nous espérons de sa divine Majesté qu'il nous la donnera. Le bien ou le mal est, d'ailleurs, tout entier à bien ou mal user de la grâce de Dieu ; nous confiant donc grandement aux mérites de la sainte Mère Église, l'Épouse de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et aussi aux mérites particuliers de tous ceux

de la Compagnie du Nom de Jésus, et de tous leurs dévots et dévotes (*y de todos sus devotos y devotas*), nous espérons avoir tel secours de ces mérites que nous arriverons à faire bon usage de la grâce de Dieu.

Grande est notre consolation de penser que Dieu Notre-Seigneur voit nos intentions, nos désirs, la fin que nous nous proposons en allant au Japon, savoir, faire connaître Dieu aux créatures qu'il a formées à son image et ressemblance, le glorifier lui-même en elles, et dilater les frontières de l'Église, étendre le règne de l'Épouse de Jésus-Christ, notre Mère : là étant l'unique fin de ce voyage, nous avons grande confiance que l'issue en sera heureuse.

L'Ennemi y met bien des empêchements; nous le combattons, et deux considérations nous aident tous à le vaincre : nous nous disons, d'abord, que Dieu sait nos intentions; puis, nous pensons : toutes les créatures dépendent de la volonté de Dieu; elles ne peuvent rien faire sans la permission de Dieu; les démons eux-mêmes sont à la discrétion de Dieu, et Satan, avant de nuire à Job, en demande à Dieu la permission.

Nous avons, ici, besoin de considérer tout cela, car nous y marchons environnés de bien des périls de mort. De toutes les traversées, celle du Japon est la plus dangereuse, à cause des tempêtes, des écueils et des pirates. Pour ne parler que du danger principal des tempêtes, c'est beaucoup que sur trois vaisseaux deux se sauvent.

Je pense, bien des fois, que s'ils venaient ici et se voyaient engagés dans les périls de ces voyages, nos grands docteurs de la Compagnie (*los muy letrados de nuestra Compañia*) auraient l'esprit travaillé et rudement par une préoccupation de doctrine; ils se demanderaient avec anxiété si ce n'est pas tenter Dieu que de se mettre en de si évidents périls, et de naviguer là où tant de navires périssent; mais je me ras-

sûre en pensant que l'Esprit-Saint habite dans l'âme de nos docteurs et qu'ils mettent ses lumières fort au-dessus de leurs raisonnements. Sans cela, ils auraient l'esprit en peine, et non pas en légère peine.

Je tiens quasi toujours devant mes yeux et mon âme ce que, bien des fois, j'ouïs dire à notre bienheureux P. Ignace, savoir, que ceux qui seraient (*havian de ser*) de notre Compagnie devraient beaucoup travailler à se vaincre, et jeter hors de soi (*lançar de si*) toutes les craintes qui empêchent les hommes d'avoir foi, espérance et confiance en Dieu, et prendre les moyens pour cela ; — et quoique il soit vrai que toute foi, espérance et confiance sont dons de Dieu, et que Dieu les donne à qui il lui plaît, cependant, le don communément est pour ceux qui font effort pour se vaincre eux-mêmes, et qui en prennent les moyens.

Il y a grande différence entre celui qui se confie en Dieu, en se munissant de tout le nécessaire, — et celui qui se confie en Dieu, sans rien avoir de ce nécessaire, bien qu'il le pût avoir, mais qui s'en est dépouillé pour mieux imiter Jésus-Christ ; — et de même, grande est la différence de celui qui, loin de tout péril de mort, croit, espère, se fie en Dieu, — à celui qui croit, espère et se fie en Dieu, alors que, pour son amour et service, librement (*de voluntad*), il s'est mis, pouvant les éviter s'il eût voulu, — en des périls quasi évidents de mort, et pouvant encore, ou les laisser, ou les prendre, à son gré.

Il me semble que de tels hommes, qui uniquement pour servir Dieu, et sans autre considération ni fin, vivraient en de continuels périls de mort, à ceux-là, la vie serait bientôt à charge (*vendria a les aborrecer la vida*) ; ils désireraient mourir pour vivre et régner à jamais avec Dieu dans le ciel, car vivre comme ces hommes n'est pas une vie, mais une continuelle mort, et ceux-là sentent le dur exil où

nous sommes de la gloire pour laquelle Dieu nous a créés.

Les Japonais nos frères et compagnons, qui avec nous vont au Japon, me disent que les Pères (prêtres) des Japonais se scandaliseront à notre sujet, s'ils nous voient manger viande et poisson ; nous allons donc, déterminés à vivre en continuelle abstinence (*comer continuamente dieta*), plutôt que de scandaliser personne.

Ceux qui viennent de là-bas disent qu'il est bien grand le nombre des Pères qu'il y a au Japon, et ils me donnent comme nouvelle très certaine que ces Pères sont très obéis du peuple, et des grands comme des petits.

Je vous rends ainsi compte de toutes choses, afin que vous voyiez la grande nécessité où nous sommes, ceux qui allons au Japon, d'être aidés et favorisés des saints Sacrifices et dévotes oraisons de tous les Frères de la bénie Compagnie du Nom de Jésus.

Le jour ou la veille de saint Jean de l'an 1549, nous partons de Malaca pour le Japon. Nous passons en vue de la Chine, sans y prendre ni terre ni port aucun. De la Chine au Japon, il y a deux cents lieues. Les pilotes disent que nous arriverons au Japon, du dix au quinze du mois d'août de la même année. Que de choses (*tantas cosas*) n'aurai-je pas à vous écrire, de là-bas ; que de particularités, sur le sol, ses habitants, leurs coutumes, leurs mœurs, les tromperies où les engagent les livres de leurs Universités, et tout ce qui se fait dans ces écoles !

Paul de Sainte-Foi, le Japonais notre compagnon, m'a dit une chose qui me donne grande consolation ; c'est que dans le monastère de son pays, où beaucoup de *frayles* étudient, ils ont un exercice de méditation, que voici : Celui qui a charge de la maison, leur supérieur, qui est plus lettré, les réunit tous et leur fait une instruction (*platica*), une sorte de sermon, et il dit ensuite à chacun d'eux de méditer, pen-

dant une heure sur ce point, savoir : « Un homme est à l'agonie ; il ne peut plus parler ; l'âme va se séparer du corps : s'il pouvait parler, à l'instant de cette séparation, de ce départ de l'âme, que dirait-elle au corps, cette âme ? Et, de même, que diraient ceux qui sont en enfer ou au purgatoire, s'ils revenaient à la vie présente ? » Puis, l'heure écoulée, le supérieur de la maison demande à chacun d'eux les pensées et sentiments qu'il a eus, l'heure de méditation durant ; et s'ils disent quelque bonne chose, il les en loue ; il les reprend, au contraire, s'ils disent choses qui ne sont pas dignes de mémoire.

Ces Pères, dit-on, prêchent au peuple, de quinze en quinze jours, et il va beaucoup de monde, tant hommes que femmes, à leurs prédications. On pleure à ces sermons, les femmes surtout. Le prédicateur a une représentation peinte de l'enfer et de ses tourments, et il expose ces peintures aux regards du peuple.

Je tiens ces choses de Paul de Sainte-Foi : Je lui ai demandé s'il se souvenait de quelques-unes des propositions qu'il aurait entendu développer à ces prédicateurs. Il m'a dit se souvenir d'avoir entendu, une fois, un de ces Pères prêcher qu'un mauvais homme, une mauvaise femme, font pire que le diable ne peut faire par lui-même : il fait ce pire, comme voler, semer des calomnies et autres semblables péchés, en s'aidant d'un mauvais homme ou d'une mauvaise femme. Paul ne cesse de me redire que les Japonais sont un peuple fort désireux de s'instruire.

Quand, par delà, l'expérience m'aura beaucoup appris, je vous écrirai bien longuement.

Dieu Notre-Seigneur, par son infinie miséricorde, nous réunisse dans sa gloire, puisqu'en la vie présente, je ne sais quand nous nous verrons. Il est vrai que l'obéissance peut le

faire (*lo puede hacer*), et ce qui paraît difficile est facile, quand l'obéissance veut ¹.

De ce Malaca, le 22 juin 1549.

Serviteur inutile de tous les Frères de la Compagnie du Nom de Jésus ².

FRANÇOIS.

A Simon, en particulier, il fait délicatement entendre que l'homme de son choix, Antonio Gomez, n'a pas satisfait. Ce billet est du 23 juin :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Au mois de janvier de cette année 1549, je vous écrivis très longuement, de Cochin, et avec moi tous les Frères.

La présente est pour vous informer que vous rendriez grand service à Dieu Notre-Seigneur, si vous envoyiez une personne qui eût déjà exercé l'office de Directeur au collège de Coïmbre, ou qui fût capable de l'exercer; — une personne dont la conscience ne se troublât point à l'excès, dans une telle charge, bien que, comme vous le savez, l'office de commander soit très dangereux pour ceux qui le remplissent sans être parfaits et de grande perfection; — une personne qui sût, avec beaucoup de sens et de prudence, veiller sur tous les Frères qui sont dans l'Inde; traiter, comme il convient, avec les Frères de la Compagnie, les soutenir, compatir à leurs peines. Cette personne à envoyer, il est donc nécessaire que vous l'ayiez éprouvée dans les charges.

Antonio Gomez a beaucoup de talent pour la prédication, et ses sermons font beaucoup de bien; mais il a moins de

1. Lo que parece difficil es facil, quando la obediencia quiere.

2. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

qualités et pas autant que j'en désire pour avoir la charge des Frères de l'Inde et du collège : s'il allait prêcher par les forteresses de l'Inde, là, Antonio Gomez rendrait beaucoup de service à Dieu.

Pour l'amour de Notre-Seigneur, envoyez-moi donc quelques Pères prédicateurs, car il y a grande nécessité d'instruction chrétienne dans ces forteresses de l'Inde, et nous, qui avons tant d'obligation au Roi et aux Portugais de ces contrées, nous ne pouvons leur payer notre grande dette qu'en veillant aux intérêts de leurs âmes : le Roi, en particulier, a de grands devoirs : c'est nous acquitter envers lui que de travailler, ici, à la décharge de sa conscience.

Ceux que vous enverrez dans ces contrées, qu'ils soient ou non prédicateurs, veillez, pour l'amour de Notre-Seigneur, à ce qu'ils soient personnes d'une vie et de vertu déjà bien éprouvées, parce que les rencontres, les occasions de mal y sont très nombreuses; et les prédicateurs que vous nous manderez ne fussent-ils pas hommes de grande doctrine, il faut, pour l'amour de Notre-Seigneur, qu'ils soient hommes de grande vie (*homes de grande vida*), car, dans ces pays-ci, on regarde peu à la doctrine (*as letras*) et beaucoup à la vie.

J'ai trouvé, à Malaca, que le Père François Perez avait fait beaucoup de fruit, et il en fait chaque jour : de quoi je demeure très consolé. Les prédicateurs que vous enverrez dans ces contrées, j'aimerais qu'ils fussent, vie et doctrine, pareils à François Perez. Plaise à la miséricorde de Notre-Seigneur pourvoir ce pays de l'Inde des ouvriers nécessaires : faute d'ouvriers, la vigne n'est pas cultivée et les raisins en sont aigres (*da uvas azedas*).

Mon frère, très cher Maître Simon, ne manquez pas de m'écrire (*vous avez à m'écrire*) beaucoup de nouvelles, et de vous, et de toute la Compagnie, et, bien par le menu, des nouvelles de votre collège de Coïmbre.

Le jour de Saint-Jean, je m'embarque pour le Japon. De là, je vous écrirai longuement des dispositions du pays, et du fruit qui s'y pourra faire. Ce ne sera pas merveille, si vous désirez vivre au Japon, plutôt qu'au sein du brouhaha (*tu-multo*) de la cour : en vérité, je crois que vous en êtes dégoûté (*enfadado*).

Dieu Notre-Seigneur nous réunisse, là où il lui plaira davantage, et si ce ne doit pas être en la vie présente, que ce soit en la gloire du paradis. *Amen*.

De Malaca, 23 juin 1549. »

III.

Du 20 au 22 juin, François écrivit ce qui suit aux Pères de Maluco :

A suite de l'adresse :

Si le P. Jean de Beira était mort, le P. Afonso de Castro ouvrira cette lettre et la lira devant tous. — FRANÇOIS. — (De Malaca) :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables. Amen.

Les Pères qui viennent là vous donneront nouvelles de tous les Frères qui sont dans l'Inde, et de ceux qui sont en Portugal, et du fruit que font ceux de l'Inde et ceux de Portugal : je ne vous en dirai pas plus long.

De moi, je vous fais savoir que je vais au Japon, ayant eu information de la bonne disposition qu'il y a dans ces contrées pour la propagation de notre sainte Foi. Nous allons trois Portugais, en compagnie de trois Japonais, braves gens (*boms homes*) et bons chrétiens.

Tous trois se sont faits chrétiens à Goa; ils ont appris à lire et à écrire au collège de Sainte-Foi. Ils ont, tous trois, fait les Exercices spirituels; chacun y a été un mois, dans ces Exercices, et en a retiré grand profit. Ils vont pleins du désir de faire chrétiens ceux de leur pays.

Les Japonais ont envoyé des ambassadeurs au Roi de Portugal, pour lui faire demander des Pères qui leur enseignent la foi des Chrétiens. Tous, nous allons, espérant grandement de Dieu Notre-Seigneur qu'il se fera beaucoup de fruit dans ce pays. J'ai l'expérience de celui que l'on obtient dans la région où nous sommes, et si je vois que le fruit est plus grand au Japon, je vous écrirai de venir me joindre là où je serai : tenez-vous donc prêts, pour l'heure quelconque où l'on vous appellera.

Le P. Afonso est envoyé à la forteresse de Maluco, pour y prêcher, non seulement aux Portugais, mais à leurs esclaves et aux chrétiens libres du pays (*cristaos forros da terra*). Il enseignera encore, chaque jour, la doctrine chrétienne, comme je faisais quand j'étais là, et il prêchera, une fois la semaine, aux femmes des Portugais, sur les articles de la Foi, les Commandements de la Loi, et la manière de se confesser et de se préparer à la réception du Très Saint-Sacrement.

Il sera bon, ce me semble, que Afonso réside, une année, ou plus encore si vous le jugez à propos, dans la ville de Ternate; parce que, là, il pourra plus facilement traiter, avec le Roi du pays, le Capitan, le *Feitor* des intérêts des chrétiens et les favoriser, et s'y occuper, non seulement à protéger les chrétiens, mais à subvenir à vos nécessités matérielles.

Manoel de Moraes et François Gonzalez sont désignés pour venir là où vous êtes, et vivre sous votre obéissance : et eux et Afonso sont personnes qui vous donneront beaucoup de consolation et vous seront d'un grands secours.

Vous nous écrirez, avec bien des détails, du fruit qui se

fera; et si le fils du Roi se fait chrétien; et si les chrétiens du More reviennent à nous; et comment les choses se passent dans ces îles; et de la disposition que l'on y a pour se convertir à notre sainte Foi; si, en certaines régions, comme Rio, Macassar ou à Potolle, aux Célèbes et autres contrées voisines, il y a voie ouverte pour la propagation de notre sainte Foi; nouvelles du Roi, et la faveur ou secours qu'il donne : de tout cela vous m'écrirez, par le menu, à Malaca, afin que je sache ce que j'ai à faire de vous, selon que là se produira ou ne se produira pas du fruit. Vous me direz encore s'il serait bon d'envoyer plus de Frères à Maluco.

Au Père Ignace et au Père Maître Simon vous écrirez une lettre plus étendue (*mais comprida*) : vous y rendrez compte, avec détail, du fruit que vous faites, tous ceux qui êtes là; et que ce soit de choses édifiantes : quant à ce qui pourrait scandaliser, gardez-vous de l'écrire. Songez que ces lettres, adressées au Père Ignace et au Père Maître Simon, bien des gens les doivent lire : qu'elles soient donc tellement écrites que personne ne s'en malédifie. Après les avoir signées et scellées, vous les expédiez au Père François Perez, à Malaca, et l'adresse intérieure sera ainsi conçue : « Pour le Père Ignace et le Père Maître Simon. »

Vous en écrirez d'autres à tous les Frères de l'Inde, pour leur exposer le fruit que vous faites, afin qu'ils en rendent tous grâces à Dieu Notre-Seigneur.

Quant aux choses dont vous auriez besoin, qu'il s'agisse de l'appui du seigneur Gouverneur, ou de soutiens de la vie corporelle, vous les demanderez, par lettre spéciale, adressée au Père Antonio Gomez, qui répondra à vos demandes par le vaisseau qui va à Malaca. Ces lettres, comme les autres, seront dirigées d'abord sur Malaca, d'où le Père François Perez, selon l'instruction que je lui ai remise, les enverra, soit en Portugal, soit dans l'Inde.

A moi vous écrirez, au Japon, longuement, et si vous n'aviez pas le temps de le faire, la lettre que vous écrirez aux Frères de l'Inde, et où vous rendrez compte de tout le fruit de vos travaux, vous l'enverrez, ouverte, au Père François Perez, pour que lui en prenne copie et m'envoie copie au Japon.

De tous les Frères vous m'enverrez nouvelles, bien particulièrement; et si quelqu'un d'eux faisait ce qu'il ne doit pas, vous userez, à son endroit, de la Provision du seigneur Évêque que je vous envoyai l'an passé : vous l'exclurez de la Compagnie, et vous l'obligerez, en vertu de l'obéissance, sous peine d'excommunication, de comparaître devant le seigneur Évêque. Ceci doit s'entendre du cas où le sujet aurait fait chose qui mérite l'expulsion. S'il s'en trouvait un qui fût désobéissant, de sorte que, requis d'obéir, il refusât de le faire, celui-là, vous le congédierez. Signifiez à tous ma volonté à cet égard, afin qu'ils sachent que s'ils vont à l'encontre, ils ne seront pas de notre Compagnie (*nao han de ser de nossa Companhia*).

Dieu, Notre-Seigneur, nous réunisse en sa sainte gloire, puisque, durant la vie présente, nous allons si épars (*espalhados*), que je ne vois pas quel chemin pourrait nous rejoindre (*no veio caminho como nos veamos*).

Le 22, François poursuit, à l'adresse des Frères de Maluco :

De Malaca, aujourd'hui, 22 juin 1549.

Si vous ne pouvez vous-même écrire, de la façon que j'ai dit, pour le Père-Maître Ignace et Maître Simon, et de même pour les Frères de la Compagnie, envoyez à Afonso la minute de l'exposé du fruit que vous faites, des travaux et peines que vous avez à supporter, de la disposition des esprits dans

le pays : avec ce document, Afonso, à Ternate, écrira les lettres. Envoyez-lui, de même, les notes relatives au besoin que vous auriez de la protection du Gouverneur, à ce qui vous manquerait pour le vêtement, la chaussure, etc. : Afonso, avec cela, rédigera les lettres : il a une belle plume, et il sait de quel style et de quelle façon les lettres se doivent écrire.

Tous les autres Frères recevront la présente comme à eux également adressée, et vous me donnerez nouvelles très-particulières, de leur santé, du fruit de leurs ministères, et de leur avancement dans la vie spirituelle.

Ici, l'on nous a dit que vous aviez été assassiné, au More : nous n'avons pas vu là nouvelle certaine. Plaise à Dieu que vous viviez de longues années, pour son saint service. Si cependant Dieu disposait de vous (*faisait de vous quelque chose*), j'ordonne que tous obéissent au Père Afonso, — et ceux qui déjà sont là, et ceux qui s'y rendent avec lui.

Le Père Ribeiro et Nicolas, si Jean de Beira était mort, obéiront au Père Afonso.

Manoel de Moraes et Francisco Gonzalez, et Mansilhas, j'ordonne, en vertu de la sainte obéissance, que, Juan de Beira étant mort, ils obéissent à Afonso de Castro ; — et si Jean de Beira est vivant, ils obéiront tous audit Jean de Beira.

FRANCISCO ¹.

La veille du départ, 23 juin, François écrit au Roi de Portugal :

Il dit à Jean III tout ce que Pedro de Sylva a fait en faveur de l'expédition apostolique du Japon : il a non seulement pourvu à la dépense du voyage, mais

1. Ce fut pour n'être pas allé à Maluco, où le Saint lui avait ordonné de se rendre, que Francisco Mansilhas perdit la grâce et la gloire de sa vocation apostolique. Nous avons dit, plus haut, qu'il eut la grâce et la gloire de ne s'en consoler jamais.

à celle d'un séjour assez prolongé ; il a fourni tout le nécessaire pour la construction d'une chapelle où l'on puisse, en arrivant, célébrer la sainte messe ; réuni, à ses frais, de beaux présents destinés au Roi du Japon, etc. François supplie le Roi d'acquitter, envers Pedro de Sylva, la dette des missionnaires.

Le dernier mot de François, toujours le même, est de rappeler au Roi la mort et le jugement qui la suit.

Enfin, les dernières heures qui précédèrent son embarquement, heures de nuit, François les consacra à instruire un jeune religieux :

« Ces notes (*apontamentos*), écrites de cette manière, le béni Père Maître François me les donna, la veille de Saint-Jean, de nuit, à l'ermitage de Notre-Dame du Mont, où il couchait (*dormia*), au temps où il alla au Japon. — Malaca, 1549. » (Ces mots sont écrits sur la pièce originale, de la main du Frère Jean Bravo) :

Premièrement, le matin, au réveil, vous ferez ce qui suit :

L'espace de demi-heure, vous méditerez sur quelques points de la vie de Jésus-Christ, commençant à sa Nativité et continuant jusqu'à sa glorieuse Ascension, de cette manière : — Le premier jour, vous méditerez et contemplerez sur la Nativité, et puis, le lundi, le mardi, sur les Mystères suivants ; et de même, le mercredi, le jeudi, le vendredi, le samedi, tous les jours, le matin, suivant l'ordre des méditations du livre des Exercices, et de la même manière qu'au temps où vous fîtes les Exercices.

La semaine suivante, vous ferez les exercices de la troi-

sième Semaine; commençant ces méditations, le lundi, et les continuant, le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi et le samedi.

La semaine suivante, vous ferez les exercices de la quatrième Semaine, méditant, le matin, demi-heure ou une heure, sur chaque Mystère (*contemplation*) de la quatrième Semaine, dans l'ordre marqué au livre des Exercices; — de sorte que, chaque mois, vous méditerez toute la vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur; et après avoir, une fois, achevé de la méditer, en un mois, vous vous remettrez à la méditer, une autre fois, comme le mois précédent et dans le même ordre.

A la fin de chacun de ces exercices, vous renouvellerez, vous ferez de nouveau les vœux que vous avez déjà faits, principalement les vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté; de sorte que, chaque jour, vous renouvellerez et ferez de nouveau ces vœux que vous avez faits; parce que, les faisant tous les jours, vous ne serez pas autant combattu de l'Ennemi et de la chair, pour les violer, comme vous le seriez, si vous ne les renouveliez pas et confirmiez pas de nouveau : vous aurez donc soin spécial de renouveler et faire de nouveau ces dits vœux de chasteté d'obéissance, etc.

Après avoir dîné et fait la sieste, vous emploierez demi-heure ou une heure à méditer, à répéter la même contemplation que vous avez faite le matin, renouvelant, comme le matin, les vœux de chasteté, obéissance et pauvreté; de sorte que, tous les jours, vous méditerez, une heure, sur la vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur; demi-heure le matin, en vous levant, et demi-heure après la sieste, tandis que le Père François Perez fait la doctrine.

Le soir, après souper, avant de vous coucher et dormir, vous retirant quelque part, vous examinerez votre conscience, observant ce qui s'est passé en vous, ce jour-là, et en quoi vous auriez, par pensées, paroles ou œuvres, offensé Dieu

Notre-Seigneur. Vous ferez cet examen de conscience très diligemment, comme si vous aviez à vous confesser des fautes de ce jour, et, de toutes ces fautes, vous demanderez pardon à Dieu Notre-Seigneur, promettant d'amender votre vie. A la fin, vous direz *Pater noster* et *Ave Maria*, et, cela fait, vous vous coucherez, occupé à penser comment vous avez à vous amender, le jour suivant.

Quand, le matin, vous vous réveillerez, tout en vous habillant et vous lavant, vous ramènerez à votre mémoire les manquements, fautes et péchés que vous commîtes, le jour précédent, et vous demanderez à Notre-Seigneur Jésus-Christ la grâce de ne pas tomber, le jour présent, en ces fautes et péchés où vous tombâtes la veille. Après quoi, mettez-vous à faire la méditation, de la façon et selon l'ordre que j'ai marqué.

Cela, vous le ferez tous les jours; et quand, étant en bonne santé, n'ayant pas d'empêchement, vous aurez omis de le faire, vous vous le reprocherez, en conscience, puisque vous aurez omis ce que le Père vous avait tant commandé et recommandé, et vous direz votre faute.

Travaillez à vous vaincre en toutes choses, refusant à vos convoitises ce qu'elles demandent, et acceptant, embrassant ce qu'elles fuient et abhorrent. Combattez par dessus tout la convoitise de la vaine gloire, jusqu'à ce que vous en soyez venu à souffrir patiemment l'humiliation, à l'accepter volontiers, à vous en réjouir. Sans cela, vous ne seriez bon ni à vous-même ni aux autres, vous ne pourriez plaire à Dieu, vous ne persévéreriez pas dans la Compagnie de Jésus.

Vous travaillerez fort à obéir à celui avec qui vous serez, en tout ce qu'il vous commandera, sans aller contre, en aucune chose, de quelque sorte qu'elle soit; mais, en tout, lui obéir, comme si le Père Ignace vous commandait.

Toutes vos tentations, de quelque espèce qu'elles soient, vous les découvrirez au Père avec qui vous êtes, afin qu'il

vous y aide, et vous donne remède pour vous en délivrer. A découvrir ainsi les tentations de l'Ennemi aux personnes qui peuvent y apporter remède, l'homme mérite beaucoup, et l'Ennemi, voyant que ses tentations vont se dévoilant et que ses damnées intentions et prétentions ne s'accomplissent pas, demeure vaincu, et il perd ses forces pour vous tenter encore.

Votre ami de cœur (*d'âme*),

FRANÇOIS ¹.

Avant de partir pour le Japon, François, de Malaca, avait écrit à l'évêque de Goa : Fray Juan de Albuquerque lui-même nous l'apprend, dans une de ses lettres à Gaspard Barzée, datée du 25 mars 1550. Cette lettre ne permet pas de douter que le Saint, durant les dix années de son apostolat dans l'Inde, n'ait entretenu une correspondance très suivie avec le pieux Prélat. La lettre révèle, de plus, les richesses du cœur de cet homme de Dieu et l'étendue de la reconnaissance que lui doit la Compagnie de Jésus :

Trois lettres me sont arrivées : deux de votre charité, une desquelles est pour moi, et l'autre pour le Père Antonio Gomez. La troisième est du Capitan, pour ce même Père.

J'ai lu les trois, car il y a tant d'amour et telle union de bonnes œuvres entre moi et les Pères de la Compagnie de Jésus, qu'eux voient mes lettres et moi les leurs. Ainsi, quand le Père maître François partit de Malaca pour le Japon, il m'écrivit deux très longues lettres où il me rend minutieusement compte de tout ce qui s'y fait de bien et de mal, jusqu'au jour de son embarquement; me priant vivement de

¹ *Ajuda*, 25, folio 87.

faire de même, et de l'informer, par le menu, de toutes les choses de la Compagnie. Ces lettres du Père François, je les communiquai au Père Antonio Gomez, et il vit de même celles que j'écrivis au Père maître François.

J'écris ceci à votre charité, afin qu'elle sache la confiance de charité et d'amour que j'ai en la Compagnie de Jésus, et elle en moi.

Juan DE ALBUQUERQUE ¹.

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

APPENDICES

APPENDICES.

I.

MISSIONNAIRES ENVOYÉS DANS L'INDE.

(1541-1552.)

1541. — Maître François Xavier, Navarrais. — P. Micer Paulo (Camerino), Italien. — François Mansilhas, Portugais. — Frère Diogo Roiz, Portugais.

1543. — P. Antoine Criminale. — P. Lopez¹.

1544. — Avec D. Juan de Castro, gouverneur. — P. Antoine Criminale, Italien. — P. Nicolas Lancilotti, Italien. — P. Jean de Beira, Galicien (ailleurs Portugais).

1545. — Aucun envoi.

1546. — P. Cypriano, Castillan. — P. Enrique Enriquez, Portugais. — P. François Enriquez, Portugais. — P. François Perez, Castillan. — P. Nuno Ribeiro, Portugais. — FF. Manuel de Moraes, Portugais, — Nicolas Nunez, Portugais. — Baltazar Nunez, Portugais. — Adam Francisco, Portugais.

1547. — Aucun envoi.

1548. — P. Antonio Gomez, Portugais. — Maître Gaspard Francisco (Barzée), Flamand. — P. Melchior Gonzalez, Portugais. — P. Baltazar Gago, Portugais. — Fr. Jean Fernandez, de Cordoue. — François Casco, Portugais. — Paul del Valle, Portugais. — François Gonzalez, Portugais. — Manuel Vaz, Portugais. — Louis Froes, Portugais.

1549. — Diogo Vieyra, Portugais. — Jean Vasquez, castillan. — Antoine Cabral, Portugais.

1. Ce premier départ n'aboutit pas.

1550. — Aucun envoi.

1551. — P. Melchior Nunez, Portugais. — P. Manuel de Moraes, Portugais. — P. Antonio..., Portugais. — P. Gonçalo Roiz, Portugais. — FF. Christophe da Costa, Portugais. — Melchior Diaz, Portugais. — Alexo Madeira, Portugais. — Antonio Diaz, Portugais. — Manuel Texeira, Portugais. — George Nunez, Portugais. — Pierre de Almeida, Portugais. — François Durao, Portugais.

« Avec eux partirent quelques meninos orphelins, desquels certains furent reçus (dans la compagnie) : un d'eux fut Guillaume.

1552. — Aucun envoi¹.

II.

LETTRES DES MISSIONS DE L'INDE REÇUES EN PORTUGAL.

(1544-1555.)

1544. — Une du P. Maître François, du 15 janvier.

1545. — Du P. Maître François, — des 27 janvier, — 8 mai, — 10 novembre, — 16 décembre. — Jean de Beira, 20 novembre. — Nicolas Lancilotti, 22 octobre (alias, 22 nov.). — Diogo de Borba, 18 novembre. — D'un séculier, lettre de 1548, se référant à l'année 1545.

1546. — Deux du P. Maître François, du 10 mai. — Du P. Enrique Enriquez, 12 novembre.

1547. — Du P. Enrique Enriquez, 6 décembre. — De Francisco Enriquez, 8 décembre. — De M^e François, sans date : envoi de « particularités » sur le Japon.

1548. — Deux du P. Maître François, du 20 janvier. — Informations sur le Japon du capitaine de vaisseau George Alvrez. — De François Perez, 4 décembre. — De Enrique Enriquez, 31 octobre, 10 novembre. — de M^e Gaspard, 13 décembre. — De Melchior Gonzalez, 9 novembre. — De Paul del Valle, 24 décembre. — Du Japonais Paul de Sainte-Foi, 29 novembre. — Du Frère Louis Gonzalez. — Récit des faits accomplis au royaume de Tanor.

1. *Ajuda*, Reg. I, lettres des Indes. Le départ de 1549 n'aboutit pas.

1549. — Du P. Maître François, 20 janvier, 25 janvier, 1^{er} février, 22 juin (alias, 23 juin); trois du 5 novembre. — Manuel de Moraes, 3 janvier, 6 août. — De Cosme de Torres, 21 janvier (alias, 25 janvier). — De Baltazar Gago, 20 novembre. — De Cypriano, 3 décembre. — De Enrique Enriquez, 25 novembre (alias, 21 novembre). — De M^e Gaspard, 10 décembre. — De Manuel de Moraes, 6 août. — De Jean de Beira, 5 février. — Du Japonais Paul, 5 novembre. — De Antonio Gomez, 25 octobre. — Extrait des lettres sur la mort d'Antoine Criminal, juin.

1550. — De Maître Gaspard, 1^{er} octobre, 24 novembre... — De l'évêque de Goa, 25 mars, 28 novembre. — Du Gouverneur de l'Inde, 25 mars. — Du Feytor de Mascate, 14 septembre. — D'un homme de Mascate, 8 septembre. — De Juan de Beira, 13 février. — De François Perez, 24 juin. — De Adam Francisco... — De Enriquez de Macedo, 13 août. — Le Gouverneur au P. Gaspard...

1551. — De Manoel de Moraes, 25 novembre. — De Manuel Texeira, 15 novembre. — Du Vice-roi, 5 janvier. — De Melchior Gonçalves, 20 janvier. — De M^e Melchior (Nunez), 9 décembre. — De Enrique Enriquez, 12 janvier. — De Francisco Perez, 24 novembre. — De Jean Fernandez, 20 octobre. — Du Prêtre Jean, 7 jours après Noël. — Informations du pays du Prêtre Jean. — De Nicolas Nunez, 3 avril. — De Cosme de Torres, 29 septembre. — De M^e Gaspard, 20 décembre. — De Baltazar Nunez, janvier. — De Antonio de Heredia.

1552. — Du P. Maître François, 7 avril, 8 avril. — Du P. M^e Melchior (Nunez), 7 décembre. — Du Fr. Manoel, 16 décembre. — De Manoel de Moraes, 28 novembre. — Du Vice-roi, 28 novembre. — De Baltazar Gago, 20 janvier. — Du P. Nicolas, 8 avril. — De M^e Gaspard, 9 octobre, 5 novembre, 30 novembre. — De Gonçalo Roiz, 31 août. — De Enrique Enriquez, 5 novembre, 27 novembre. — De Gil Barreto, 16 décembre. — De Antonio Gomez, 25 novembre, etc.

1553. — De Jean de Beira, 7 février. — D'Alphonse de Castro, 7 février. — D'Alexo de Madeira ou Madureira, 24 septembre. — Nicolas, de Coulao, 9 décembre, etc.

1554. — De Aires Brandao, 23 décembre. — D'Antonio Gomez, 20 octobre. — Témoignage de Gaspard Coelho, décembre. — De Baltazar Diaz, décembre, etc.

1555. — Du P. Antonio Quadros, 6, 18 décembre. — Du P. M^e Melchior Nunez, 21, 27 novembre. — Du roi de Firando, 26 octobre. — De Enrique Enriquez, février, etc.

1556. — Rôle des *meninos* du collège de Goa, à l'entrée de novembre : 110 *meninos* portugais, métis, malabares, chinois, bengalais, etc., divisés en treize catégories¹.

III.

POUVOIRS DE FRANÇOIS DE XAVIER DANS LES INDES.

I. — Bref de Paul III du 27 juillet 1540. — Paulus III. Dilecto filio Francisco de Xavier, socio Societatis de Iesu nuncupatæ, Theologiæ Professori, nostro et Apostolicæ Sedis Nuntio.

Dilecte fili, salutem. — Dudum pro parte charissimi in Christo filii nostri Joannis, Portugalix et Algarbiorum regis illustris, Nobis fuit expositum quod in nonnullis Rubei, Persici et Oceani marium insulis, necnon provinciis et locis Indiæ, citra et ultra Gangem ac promontorium *Caput bonæ spei* nuncupatum, sub dominio ipsius Joannis Regis consistentibus, in quibus fides Christi, divina inspirante gratia, de novo a quampluribus coli et observari cœperat, illi ad quorum corda cognitio fidei hujusmodi nondum penetraverat conversos ad illam falsis et infidelibus suasionibus ab eadem fide retrahere ac alios contaminare conabantur.

Nos igitur, pro ipsius Fidei conservatione, propagatione et incremento, inter alia, Te, de cujus fide, religione, probitate, pietate, prudentia et doctrina plurimum in Domino confidebamus, Nostrum et Apostolicæ Sedis Nuntium ad omnia et singula insulas, provincias et loca hujusmodi illorumque populos, incolas et habitatores destinavimus, Tibique confessiones populorum, incolarum et habitatorum hujusmodi, eorum peccata tibi confiteri volentium, audiendi et, con-

1. *Ajuda*, Reg. I, lettres des Indes.

fectionibus ipsis diligenter auditis, eos et eorum quemlibet ab omnibus et singulis per eos commissis peccatis, criminibus, excessibus et delictis, etiam hæresim sapientibus, aut aliis quantumcumque gravibus et enormibus, etiam talibus propter quæ dicta Sedes esset merito consulenda (exceptis contentis in Bulla quæ in die Cœnæ Domini legi consuevit) absolvendi, eisque pro commissis pœnitentiam salutarem injungendi; — necnon vota quæcumque, per eos pro tempore emissa (Religionis, castitatis ac aliis jure expressis duntaxat exceptis), in alia pietatis opera commutandi, — et diversas alias jure expressas facultates concessimus, prout in eisdem Litteris plenius continetur.

Cupientes igitur ut præmissis eo efficacius intendere ac uberiores fructum facere valeas, quo majori fueris auctoritate suffultus, Tibi, qui etiam in sacerdotio constitutus existis, quod singulas illarum partium utriusque sexus personas, in omnibus ac singulis, etiam in dicta Bulla contentis, casibus, et a quibusvis ex iisdem casibus resultantibus sententiis, censuris et pœnis ecclesiasticis, etiam in dicta Bulla contentis, et quæ, post emissum per eas simplex Religionis aut castitatis votum, matrimonium contraxerint et carnali copula consummaverint, a transgressione voti hujusmodi, earundem singulorum personarum confessionibus diligenter auditis, absolvere, eisque pro præmissis omnibus pœnitentiam salutarem injungere; — ac etiam plures missas, juxta locorum et personarum in eisdem partibus pro tempore existentium indigentiam, quoties tibi videbitur in die celebrare; — ac quibuscumque utriusque sexus Christi fidelibus, prævio examine conscientiarum eorundem, per aliquot dies præcedentes, qui peccata sua generaliter confiteri, eorum confessionibus auditis, plenariam omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem a culpa et a pœna, semel tantum in vita, ac omnibus etiam particulariter confessis, in mortis articulo, misericorditer in Domino concedere et indulgere; — et ad præmissa omnia et singula quoscumque sacerdotes dictæ Societatis socios, aut eandem Societatem profiteri cupientes, per te eligendos, cum simili vel limitata potestate, semel aut pluries, ac ad tempus de quo tibi videbitur, deputare, ac etiam loco tui (ita tamen quod eorum auctoritas, Te ab eisdem partibus recedente, expiret et expirare censeatur) substituere

libere et licite valeas, — plenam ac liberam, Apostolica auctoritate, tenore præsentium, concedimus facultatem et potestatem;

Nonobstantibus quibuscumque apostolicis, ac in provincialibus et synodalibus Conciliis editis specialibus vel generalibus Constitutionibus et ordinibus; necnon omnibus illis quæ in aliis Litteris prædictis volumus non obstare, ceterisque contrariis quibuscumque.

Datum Romæ, vi cal. augusti 1540.

Dans un second Bref, du même jour, adressé à François de Xavier et à Simon Rodriguez, mandat leur est donné d'aller, le plus tôt possible, dans ces régions, confirmer la Foi par la prédication de l'Évangile, l'explication de l'Écriture sainte et l'exposé de toute la doctrine catholique, — avec pouvoir d'absoudre de tout péché, même de l'hérésie; — de dispenser des vœux ou de les commuer, excepté ceux d'aller en pèlerinage outre-mer (à Jérusalem), ou aux tombeaux des Saints Apôtres Pierre et Paul, ou à Saint-Jacques-de-Compostelle, ou les vœux de religion et de chasteté.

Un Bref du 2 août 1540, adressé aux deux, leur donne pouvoir de constituer des notaires apostoliques, de légitimer les bâtards (que leurs parents vivent encore ou qu'ils soient morts), afin que, la nécessité d'avoir des ouvriers apostoliques l'exigeant, — ces fils illégitimes puissent jouir de bénéfices et être admis aux saints Ordres; — pouvoir de dispenser, au cas d'affinité, sauf entre filleuls et parrains ou marraines; — pouvoir d'absoudre des censures, et, là où il n'y a pas d'évêque, de relever des irrégularités, — excepté les cas d'homicide volontaire et de bigamie; — pouvoir d'absoudre les hérétiques et schismatiques; — de réformer les monastères, églises et hôpitaux; — nonobstant, etc.

Le Bref du 4 octobre 1540, adressé aux princes et seigneurs des îles des mers rouge, persique et océane, les prie de favoriser les deux nonces dans l'accomplissement de leur mission ¹.

1. *Ajuda*, Sébast. Gonçalves., *Histoire manuscrite de la Compagnie de Jésus dans l'Inde*, chap. VII et VIII.

IV.

RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE ASSOCIÉS AUX TRAVAUX
DE FRANÇOIS DE XAVIER (1542-1552).

I. — RELIGIEUX VENUS DE PORTUGAL.

1542, octobre, arrivèrent PAUL DE CAMERINO et FRANÇOIS MANSILHAS.

Ce dernier quitta la Compagnie en 1548¹.

1545, 2 septembre (d'après le P. Lancilotti, 2 octobre), arrivèrent les Pères NICOLAS LANCILOTTI, JEAN DE BEIRA et ANTOINE CRIMINALE².

Ce dernier mourut, martyr, au milieu de mai 1549, selon le sentiment commun. Il y a cependant, à *Ajuda*, une lettre de lui, datée du 14 juin : — reste à vérifier l'exactitude de cette date. Le martyr d'Antoine Criminale est annoncé par lettre du 19 juin, comme récemment accompli.

1546, 12 septembre, arrivèrent les Pères FRANÇOIS ENRIQUEZ, FRANÇOIS PEREZ et le FRÈRE ADAM FRANCISCO.

Ce dernier, ordonné prêtre dans l'Inde, mourut saintement, au mois de novembre 1548, assisté par le P. Criminale³.

1546, 17 septembre, arrivèrent les Pères ENRIQUE ENRIQUEZ, ALPHONSE CYPRIANO, NUNO RIBEIRO et les Frères MANOEL DE MORAES, BALTAZAR NUNEZ et NICOLAS NUNEZ⁴.

Manoel de Moraes, alors prêtre, fut exclu de la Compagnie, par François, au mois de janvier 1552. Manoel est aussi appelé Pedro-Manoel.

1548, 4 septembre, arrivèrent les Pères GASPARD BARZÉE, MELCHIOR

1. *Select. epist.*, pag. 12. — François ne fait, dans ses lettres de 1542, aucune mention du Frère Diogo Rodriguez, qui, d'après les catalogues mss. et le catalogue imprimé du P. Franco (*Synops. Annal.*, pag. 5 et pag. 467), serait parti, avec lui, de Lisbonne pour l'Inde; Rodriguez n'arriva probablement ni à Goa, ni à Mozambique. Le *Rodrigo*, compagnon de François, en 1544, n'est pas Diogo Rodriguez.

2. *Select. epist.*, pag. 7.

3. *S. epist.*, pag. 66; pag. 90, 97, 128.

4. *S. epist.*, pag. 20.

GONÇALEZ, BALTAZAR GAGO (il célébra sa première messe à Goa, le 28 octobre), et le Frère JEAN FERNANDEZ¹.

1548, 9 octobre, arrivèrent les Pères ANTONIO GOMEZ et PAUL DO VALLE (il est dit *prêtre*, au mois de décembre), et les Frères FRANÇOIS GONÇALEZ, MANOEL VAZ et LOUIS FROIS².

Antonio Gomez fut exclu de la Compagnie au mois d'avril 1552; — François Gonçalez était exclu dès le mois de janvier.

Le P. Paul do Valle mourut saintement, au cap de Comorin, en 1552.

1551, en septembre, arrivèrent les Pères MELCHIOR NUNEZ, MANOEL DE MORAES, ANTONIO DE HEREDIA, GONÇALO ROIZ (Rodriguès), et les Frères MANOEL TEXEIRA, CRISTOBAL DA COSTA, MELCHIOR DIAZ, ANTONIO DIAZ, ALEIXO MADEIRA, PEDRO DE ALMEIDA, FRANÇOIS DURAO et THOMAS³.

II. — RELIGIEUX OU NOVICES ADMIS EN ORIENT.

ALCAÇOVA (Pierre de). — Admis par François, en 1552 (*Select. Ind. epist.*, p. 158). Paul Camerino l'avait formé.

BARRETO (Gil). — Admis en 1548. Envoyé à Baçaim par François, en 1552 (*Ibid.*, pag. 123, 155).

BRAVO (Jean). — Admis par François, à Malaca, en 1549 (Lettres du Saint). Disciple de François Perez.

1. *S. epist.*, pag. 51, 46, 52.

2. *S. epist.*, pag. 51, 46. — Le P. Franco donne au Fr. Vaz le prénom de Martial. Il ajoute aux missionnaires un Père Gil Barreto, qui fut, ce nous semble, un des novices admis de Goa.

3. *S. epist.*, pag. 161. — Cf. Franco, *Synops. annal.*, pag. 31 et 467. Les catalogues mss. ne nomment pas le P. Heredia, et le P. Franco, qui le mentionne à la page 31, l'oublie à la page 467. — Au Reg. I de *Ajuda*, dans une lettre copiée du Frère Manoel Texeira, du 15 novembre 1551, — on a biffé le nom *Heredia* et mis au-dessus : *Anto*. Le P. Heredia fut excellent ouvrier dans l'Inde et à Ormuz (Bartoli, *Asia*).

Le P. Franco se tait, à propos de Francisco Durao, que seul, entre les catalogues mss. que nous connaissions, celui de *Ajuda* a mentionné.

François ne dit rien de Durao; — mais une de ses dernières lettres est adressée à Heredia. Durao travaillait, à Comorin, en 1552. Il travailla et souffrit grandement, à Ormuz, cinq années entières; il travailla encore dans l'Inde, en 1583, et Lucena (en 1597) loue ses travaux.

Le Frère George Nunez, parti de Goa, mourut en mer victime de son dévouement au service des malades. (Franco, pag. 31.)

CARVALHO (André). — Admis en 1548. Envoyé par François en Portugal en 1552 (*S. epist.*, pag. 123, 168, 193. Lettres du Saint).

CARVALHO (Dominique). — Admis en 1548. Choisi par François pour aller au Japon. Mort peu de jours avant le départ de François pour la Chine, le 3 avril 1552 (*S. epist.*, pag. 64, 156).

CASTRO (Alphonse de). — Admis en 1548. François préside à sa première messe, à Malaca, et l'envoie à Maluco en 1549 (*S. ep.*, pag. 62, 112, 115, 127. Lettres du Saint).

DOMINGOS. — Maître de grammaire au collège de Goa, dès l'année 1546. Cultivé par Cosme de Torres, et admis par François en 1548 (*S. epist.*, pag. 57, 83. Lettres du Saint).

FERNANDEZ (André). — Admis par François, et envoyé par lui à Rome avec le Japonais Bernard, en 1552. Il fut, plus tard, ordonné prêtre et travailla au Japon de longues années (Lettres du Saint).

FERNANDEZ (Antoine). — Envoyé à Comorin par François, en 1552 (*S. ep.*, pag. 155).

FERREIRA (Alvaro). — Admis en 1548. Exclu de la Compagnie par François en 1552 (*S. ep.*, pag. 123, 158, 159. Lettres du Saint).

FREYRE (Fulgence). — Ancien Alcayde de la forteresse de Diu; admis, à Baçaïm, par Melchior Gonzalez en 1551; fixé à Baçaïm par François en 1552 (*S. ep.*, pag. 155).

GASPAR (Frère). — Compagnon du P. Cypriano à San-Tomé, dès 1549; mort saintement au collège de Goa, le jour de Pâques, 29 mars 1551 (*S. ep.*, pag. 62, 117, 157).

LAURENT (Frère). — Japonais. Admis par François, à Ayamaguchi, en 1551, et devenu l'un des plus utiles continuateurs de ses travaux au Japon.

LOPEZ (Jean). — Compagnon donné par François au P. Cypriano, en 1552, à la place du Frère Gaspar (*S. ep.*, pag. 156).

LOPEZ (François). — Admis en 1548. Envoyé à Baçaïm par François en 1552 (*S. ep.*, pag. 123. Lettres du Saint).

MENDEZ (Alvaro). — Admis par le P. Gaspard Barzée et François en 1552. Envoyé à Ormuz en 1552 (*S. ep.*, pag. 156).

MENDEZ (Louis). — Acquis à la Compagnie par le P. Gaspard Barzée, durant la traversée de Lisbonne à Goa (1548); admis par François en 1549, envoyé par lui à Comorin en 1552; martyrisé, la même année, par les Bada-ges. (*S. ep.*, pag. 47, 168).

NUNEZ (Ambroise). — Donné pour auxiliaire, à Comorin, au P. Enriquez en 1549 (*S. ep.*, pag. 94).

NUNEZ (Baltasar). — Admis en 1548, et envoyé à Maluco, compagnon des Pères Beira et Ribeiro (*S. ep.*, pag. 67, 127. Lettres).

OLIVEIRA (Roch de). — Admis en 1548; envoyé à Malaca par François comme compagnon du P. François Perez (*S. ep.*, pag. 39, 64. Lettres du Saint).

OSORIO (Fernand de). — Admis en 1548. Envoyé par François à Tana, en 1552 (*S. ep.*, pag. 123, 155. Lettres du Saint). V. *Asia*, p. 576.

PEREIRA (Ramon). — Admis en 1548. Envoyé par François à Ormuz, avec le P. Barzée, en 1549 (*S. ep.*, pag. 123. Lettres du saint).

RODRIGUEZ (Manoel). — Interprète de François, à Comorin, en 1544; admis à titre de Frère, et envoyé par François à Comorin en 1549 (*S. ep.*, pag. 94. Lettres du Saint).

SYLVA (Édouard da). — Choisi par François, en 1552, pour aller au Japon (*S. ep.*, pag. 159. Lettres du Saint).

TORRES (Cosme de). — Reçu par François, en 1548, et par lui emmené au Japon en 1549 (*S. ep.*, pag. 83. Lettres du Saint).

VERA (Simon da). Disciple de Paul Camerino, comme Osorio et Alcaçova. Vera mourut aux Moluques¹.

III. — Des cinquante coopérateurs du zèle de François de Xavier, qui, jusqu'à leur mort, poursuivirent l'exécution de ses apostoliques desseins, la plupart furent des hommes de très éminente vertu, et la Compagnie de Jésus, dans ses Annales, les signale comme tels à l'admiration et à l'imitation de leurs frères. Nommons quelques-uns de ces plus dignes disciples et fils de l'Apôtre des Indes et du Japon :

ITALIENS. — PAUL DE CAMERINO, — NICOLAS LANCILOTTI, — ANTONIO CRIMINALE.

ESPAGNOLS. — JEAN DE BEIRA (de Pontevedra, en Galice), — ALPHONSE CYPRIANO, — FRANÇOIS PEREZ (il est dit *Castillan* au catalogue du Reg. I de *Ajuda*), — JEAN FERNANDEZ, — COSME DE TORRES.

PORTUGAIS. — FRANÇOIS ENRIQUEZ, — ADAM FRANCISCO, — ENRIQUE ENRIQUEZ, — NUNO RIBEIRO, — NICOLAS NUNEZ, — MELCHIOR GONÇALVES,

1. Lucena cite encore, comme ayant vécu avec le Saint, un Père Melchior de Figueredo.

— BALTASAR GAGO, — PAUL DEL VALLE, — LOUIS FROIS, — MELCHIOR NUNEZ, — MANOEL DE MORAES (premier missionnaire de Ceylan), — GONÇALO ROIZ, — ALEIXO MADEIRA, — ANDRÉ CARVALHO, — DOMINIQUE CARVALHO, — ALPHONSE DE CASTRO, — FRANÇOIS LOPEZ, — LOUIS MENDEZ, — EDOUARD DA SYLVA.

FLAMAND. — GASPARD BARZÉE.

JAPONAIS. — FRÈRE LAURENT.

Notons encore quelques corrections à faire :

Pag. 135, milieu : — *l'autographe...* — Erreur : il faut : copie ancienne.

Pag. 207, 4^e ligne : *que de nom.* — il faut : que de noms.

Pag. 237, milieu : — *Toute la gentilité les entretient.* — il faut : ils soutiennent toute la gentilité.

Pag. 338, vers la fin : — *qui sont la gloire.* — il faut : qui sont dans la gloire.

Nous réservons pour la fin du deuxième volume un essai de *Vie de François de Xavier thaumaturge* : le lecteur ne doit donc pas s'étonner si, dans les pages précédentes, il a rarement trouvé le récit ou la mention de faits miraculeux.

TABLE

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	IX-LVI
CHAPITRE PREMIER. — Où l'on verra de quel pays sortirent les aïeux paternels de saint François de Xavier et comment grandit leur fortune (quatorzième et quinzième siècles).....	3-16
CHAPITRE II. — Où l'on raconte très brièvement l'histoire des aïeux maternels de saint François de Xavier (du treizième au seizième siècles).....	16-30
CHAPITRE III. — Où l'on verra que la naissance de François de Xavier parut être la récompense des vertus et mérites de tous les siens (1490-1506).....	30-48
CHAPITRE IV. — Où se trouve l'histoire des premières années de François de Xavier, jusqu'à la mort de son père (1506-1516).....	48-67
CHAPITRE V. — Où l'histoire de François et de ses parents se trouve en abrégé, depuis la mort de Juan de Jassu jusqu'à la guerre de Navarre (1516-1521).....	67-83
CHAPITRE VI. — Où l'on verra ce que firent en Navarre les fils de Maria de Azpilcueta, pendant la guerre et jusqu'au départ de François pour Paris (1521-1525).....	83-103
CHAPITRE VII. — Comment François de Xavier vécut à l'Université de Paris, avant d'y avoir connu Iñigo de Loyola (octobre 1525-octobre 1529).....	103-123
CHAPITRE VIII. — Les dernières années du séjour de François de Xavier à l'Université de Paris (octobre 1529-novembre 1536).....	123-142
CHAPITRE IX. — Comment François de Xavier, après trois ans passés en Italie, alla s'embarquer à Lisbonne pour l'Inde (8 janvier 1537-juin 1540).....	142-163

CHAPITRE X. — Comment François de Xavier travailla en Portugal jusqu'au jour de son embarquement pour l'Inde (juin 1540-7 avril 1541).	163-192
CHAPITRE XI. — Où François de Xavier raconte son voyage de Lisbonne à Goa et ses premiers travaux en cette ville (avril 1541-octobre 1542).....	195-225
CHAPITRE XII. — Où François de Xavier raconte à saint Ignace et aux Pères de Rome ses premiers travaux au Cap de Comorin (octobre 1542-février 1544).....	225-247
CHAPITRE XIII. — Où l'on trouvera une sorte de journal des sollicitudes apostoliques de François de Xavier durant l'année 1544 (23 février-28 décembre).....	247-279
CHAPITRE XIV. — Où François de Xavier expose brièvement ses travaux de l'année 1544 et ses desseins apostoliques pour un prochain avenir (20 janvier-8 mai 1545).....	279-312
CHAPITRE XV. — Où François de Xavier raconte ses premiers travaux à Malaca et à Amboïno (août 1545-mai 1546).....	312-341
CHAPITRE XVI. — Où François de Xavier raconte ses derniers travaux aux Moluques et ses nouvelles œuvres à Malaca (mai 1546-janvier 1548).....	341-372
CHAPITRE XVII. — Où les amis de François de Xavier et François lui-même racontent sa vie dans l'Inde, jusqu'à la veille des préparatifs de son départ pour le Japon (janvier 1548-janvier 1549).....	372-407
CHAPITRE XVIII. — Où l'on verra comment François de Xavier se prépara à partir de Goa pour aller au Japon (1 ^{er} janvier-14 avril 1549).	407-445
CHAPITRE XIX. — Où François de Xavier raconte ce qui lui advint depuis son départ de Goa jusqu'à son départ de Malaca pour le Japon (14 avril-24 juin 1549).....	445-479
APPENDICES.....	479-489

FIN DU PREMIER VOLUME.

DEO GRATIAS ET MARIE!

BX
4700
F8C9

Gros
St.... Xavier

V.1

163224

APR 3 1948

MAY 9

Miss Wilczynski
W31

4 1947

JUN 16 1947

P. Hamilton
6007 Woodward

MAR 11 1948

APR 15 1948

SEP 8

of Lach fax
by CM

AUG 12 '60 SS 322

AUG 16 '60 Martin Klein

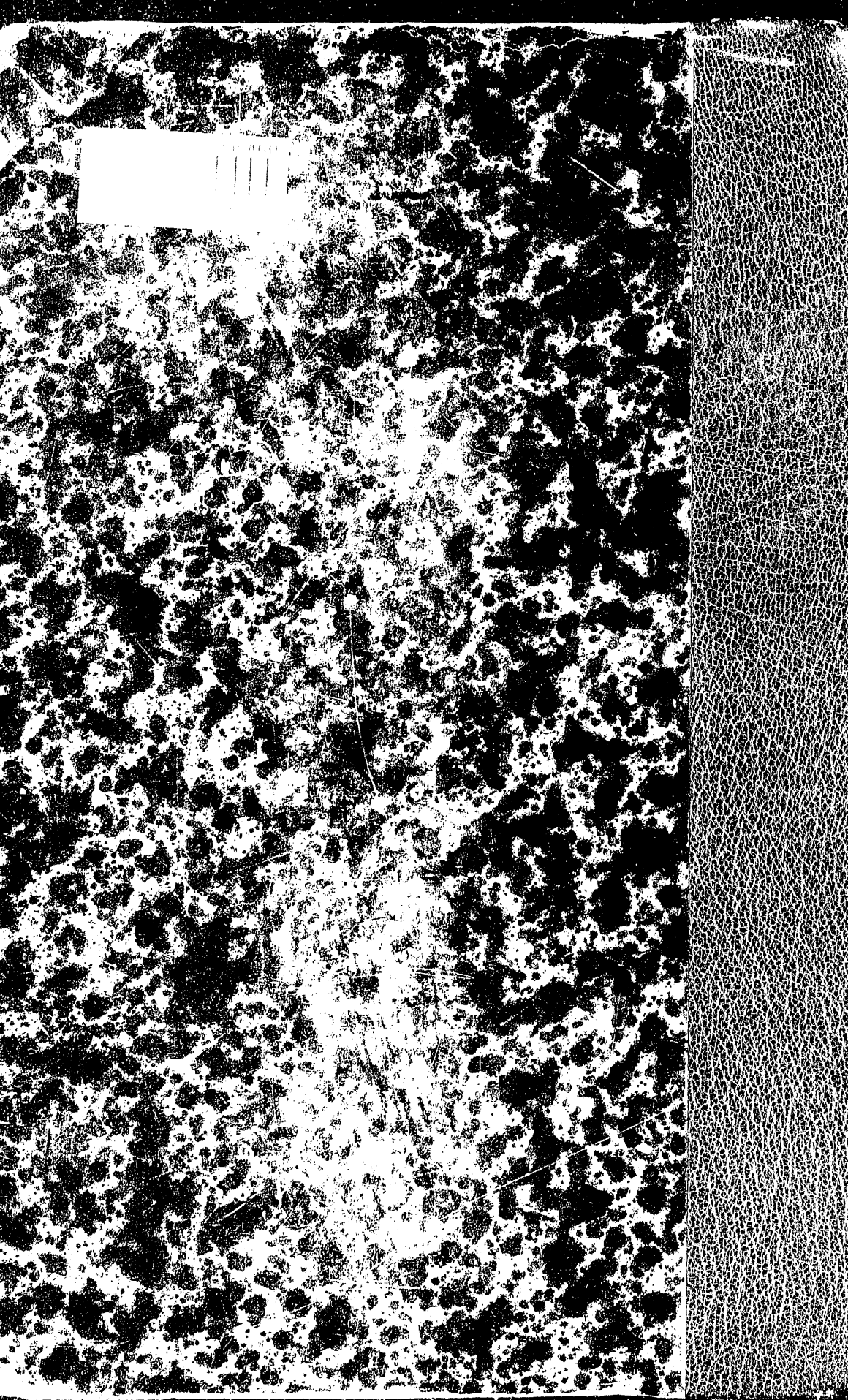
AUG 29 '60 Guanton

UNIVERSITY OF CHICAGO
47 595 477

BX	163224
4700	Gros
.F8C9	St. Xavier
v.1	
APR 30 1948	Miss Zinkowski
MAY 1947	P. Hamilton
MAR 11 1948	APR 15 1948
SEP 8 1959	FLA 16 69
Aug 16 '60	Martin
	29 60

BX4700
F8 C9
v.1

163224

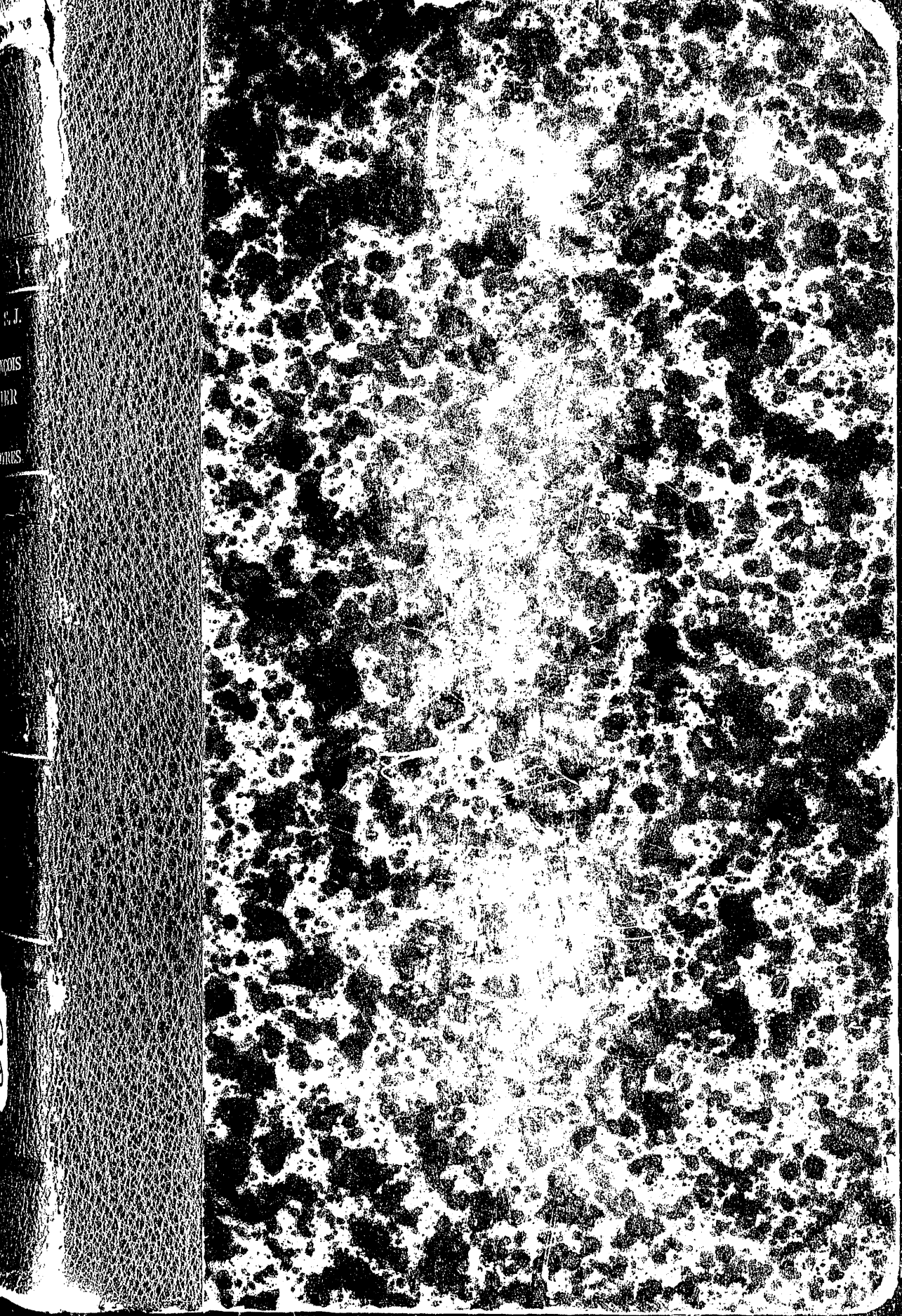


VOLUME

2

LUME

2



Class

FV

History

Book C.88

University of Chicago Library

GIVEN BY

Besides the main topic this book also treats of

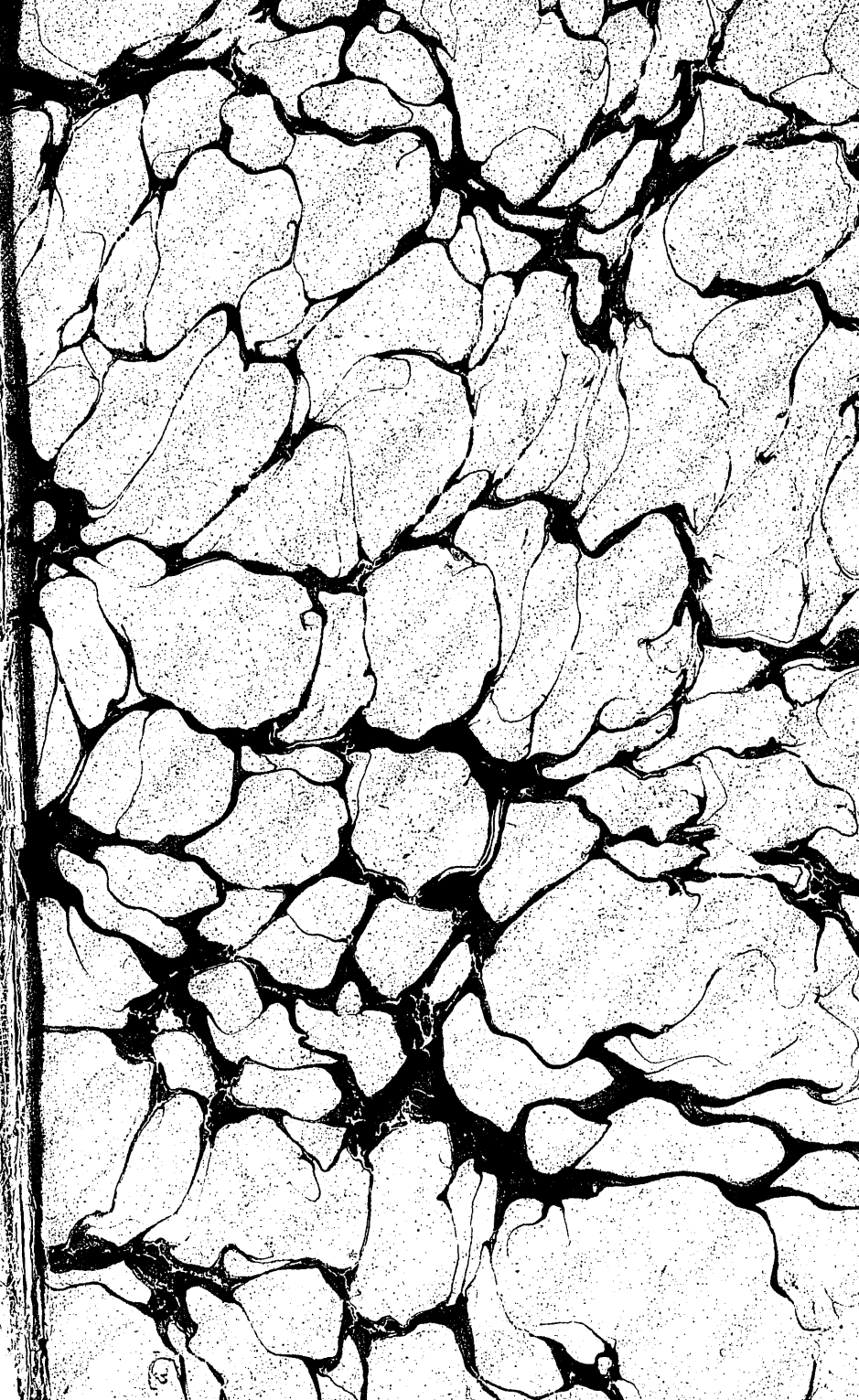
Subject No.

On page

Subject No.

On page

CARDS FILE



SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

SA VIE ET SES LETTRES



P.-L. JOS.-MARIE CROS, S. J.

SAINT
FRANÇOIS DE XAVIER

SA VIE ET SES LETTRES

TOME SECOND

FRANÇOIS DE XAVIER
EN CHINE ET AU JAPON

TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT
Libraire-Éditeur,
45, RUE DES TOURNEURS

PARIS
VICTOR RETAUX
Libraire-Éditeur,
82, RUE BONAPARTE

1900

TO
FROM
SUBJECT

~~B7H~~

BX 4700
F8C9

AVANT-PROPOS

I.

« Le P. Poussines est exact, *pour le fond*, dans ses traductions des Lettres de saint François de Xavier : l'on y trouve, à peu près, toutes *les choses* que François à dites, — et *des choses* qu'il n'a pas dites ne s'y trouvent *guère*; — mais *le style* est changé, et l'homme diminué et même défiguré... »

Après avoir ainsi parlé (t. I, p. xxi), nous proposons au lecteur de se convaincre de ces faits, en étudiant, comme type, la dernière lettre du Saint, rapprochée de la traduction que le P. Poussines en a donnée. Ailleurs (pp. XLVI, XLVII), nous avons dit que M. Léon Pagès a fidèlement traduit en français les textes latins du P. Poussines.

Plus d'un lecteur, dépourvu de livres, aimera trouver ici un texte qui lui permette de se faire une juste

idée du style des deux traducteurs, et de le comparer au style de François.

Soit donc, comme exemple, la lettre ou le mémorial que François adresse au P. Gaspard Barzée, le 15 avril 1552; nous choisissons ces pages, parce que le sujet que François y traite est d'un intérêt plus général¹.

Notre traduction littérale du texte original portugais est aux pages 290-295 du présent volume; nous diviserons celle de M. Léon Pagès, qui va suivre, en alinéas répondant aux alinéas de la nôtre et de l'original :

Dans vos relations avec le monde, et afin d'éviter tout sujet de scandale, voici les préceptes que j'ai cru devoir vous donner et que je vous recommande instamment d'observer et d'imposer comme un devoir à tous les membres de la Compagnie qui sont placés sous votre autorité :

I. — Aucun des nôtres ne doit converser avec les personnes du sexe, quels que soient leur âge, leur rang et leur condition, si ce n'est dans un endroit public, comme est l'église. On ne doit point les visiter dans leur demeure, excepté si elles sont en danger et dans la suprême nécessité d'une maladie d'apparence mortelle; auquel cas elles ont besoin d'être préparées à faire une fin chrétienne, par le devoir de la confession de leurs péchés.

II. — Alors même, on ne les doit visiter qu'en présence de leurs maris ou de parents de leur sang, ou, s'il ne se trouve pas de parents auprès d'elles, que ce soit en présence de personnes respectables du voisinage; mais jamais sans témoins qui puissent, dans l'occasion, rendre témoignage de ce qu'ils ont vu.

1. *Lettres de François Xavier*, par M. Léon Pagès, t. II, pp. 314-326. — Le texte latin du P. Poussines est donné intégralement par le P. Menchaca, t. II, pp. 350-361.

III. — S'il arrive donc qu'une femme qui n'a point de mari, et qui a perdu ses parents, doive être visitée chez elle, aucun membre de notre Compagnie n'y doit pénétrer qu'étant accompagné d'un homme respectable et réputé tel, soit parmi les parents et les connaissances de la femme, soit parmi les voisins et les habitants de la cité ou du village, afin de prévenir tout soupçon et de couper court aux propos du monde. Mais on ne doit même visiter les personnes du sexe, avec ces précautions, et accompagné de la sorte, que dans le cas, ainsi que je l'ai dit, d'une maladie très grave et d'un extrême danger; et toutes les fois qu'une femme, qui ne sera pas en danger de mort, paraîtra pouvoir, soit actuellement avec quelques efforts, soit après peu de temps, sortir de sa demeure, on devra toujours l'attendre à l'église¹.

IV. — A cet égard encore, on devra s'observer, afin de ne point multiplier les visites, même auprès des personnes les plus malades, au delà des exigences d'une nécessité rigoureuse; et l'on sera généralement très sévère, l'on tranchera dans le vif, afin de supprimer ou de réduire pour nos confrères, autant qu'il sera possible, les occasions d'être en rapport avec les personnes du sexe; ces relations étant rarement profitables et bien souvent dangereuses, et l'incertaine espérance d'un fruit médiocre pour le service divin ne se trouvant que trop souvent hors de proportion avec les périls que courent l'innocence et la bonne renommée.

V. — Je ne voudrais pas même que nos Pères employassent trop de temps et de soins pour instruire et pour exhorter les mères de famille assidues à fréquenter nos églises, quelles que soient leurs dispositions apparentes pour le bien; et la raison de mon opinion est que la plupart des femmes sont inconsistantes en leurs desseins et pleines de paroles dans leurs confé-

1. Nous avons eu le tort de laisser passer (p. 291, 1^{re} ligne) une distraction du compositeur, qui a imprimé : *village*, au lieu de *voisinage*. François écrit : « ... *que seja bom homem, ou na vesinhança, ou na terra...* » Le P. Barradas, qui nous a fourni le texte, déclare qu'il le tira du « propre original » du Saint.

rences : il en résulte une perte infinie de temps dans les entretiens avec elles, et une pénurie presque absolue de résultats certains et solides.

Combien il est préférable de consacrer plus de temps aux maris de ces personnes, et de s'arrêter à les instruire et à les diriger dans la voie d'une existence honorable ! Les hommes sont naturellement, tout le monde le sait, plus dociles aux sages avis, plus persistants dans leurs résolutions que les femmes. Ce que vous faites avec eux se consolide et demeure ; s'ils ont promis une chose, ils l'accomplissent ; s'ils sont gagnés à Dieu, ils sauront se faire suivre de leurs épouses et de leurs familles. Ils doivent donc être le principal objet de vos efforts. Les ouvriers de la Compagnie doivent consacrer plus de temps et de zèle à la culture des hommes ; car, en un champ où la semence est répandue à loisir, la moisson est plus abondante. Cette prudence aura pour effet infaillible de faire disparaître et d'éliminer, d'une fois, toutes les paroles téméraires et frivoles, les occasions de dissipation et de scandale. Mettez tout votre effort et votre énergie à la faire observer, sans varier, par tous les Pères qui sont sous votre surveillance.

VI. — S'il naît quelque différend entre des époux, et que la charité conseille à quelqu'un des nôtres d'intervenir pour y porter la paix, que ces arbitres de conciliation ne perdent jamais de vue qu'il est beaucoup plus important, pour le succès de leur œuvre, d'écouter avec indulgence et de conseiller avec zèle le mari que l'épouse. Ils s'adresseront aux hommes et, les prenant à part et détournant leur esprit de l'affaire présente, ils les détermineront à purifier actuellement leur âme par une confession générale, à laquelle ceux-ci feront bien de se préparer par une courte retraite et par la méditation de quelques-uns des sujets que l'on propose ordinairement durant la première semaine du mois d'exercice. Après que le prêtre, notre confrère, aura donné ses soins à entendre l'homme dans la confession des péchés de sa vie, il l'amènera doucement à consentir que l'absolution sacramentelle lui soit différée de quelques jours. Pendant ce temps, le pénitent s'exercera par de saintes médita-

tions et par des œuvres de pénitence, et formera surtout de solides propos d'amendement pour l'avenir. Dans ces sentiments, et confirmé dans la résolution de s'adonner tout entier au service de Dieu, il se laissera sans peine amener à entendre les avis qui intéressent la paix intérieure du ménage. La source du mal étant une fois tarie, et les occasions de ressentiment s'étant évanouies, vous reconnaîtrez avec une vive satisfaction qu'en portant remède à une seule personne, vous en avez guéri deux ensemble.

VII. — S'il vous arrive, ou à quelqu'un de nos Frères, de vous occuper de ces sortes d'affaires, et que la femme, vous entretenant à part, vous exprime sa vive inclination pour se consacrer au service de Dieu, en ajoutant que les empêchements invincibles à son pieux dessein sont la vie commune avec son mari, le naturel bizarre et vicieux de celui-ci et ses mœurs déréglées : si elle a, dit-elle, des raisons légitimes de se séparer d'avec lui, telles qu'elle croit pouvoir les faire apprécier du magistrat, et en obtenir l'autorisation légale de vivre indépendante et libre d'elle-même : toutes ces raisons et bien d'autres encore, que ces personnes sont habiles à présenter et ne manquent pas de faire valoir, ne doivent pas vous toucher et vous faire approuver ces désirs de séparation. Vous devez demeurer fermes et leur conseiller de rester avec leurs maris. Ces ardeurs pour la vie ascétique sont molles, dans le fond, et s'évanouissent bientôt chez un sexe inconstant, qui plus tard condamnerait et son dessein et votre conseil. Admettez encore la constance dans les femmes : en ce cas même, le danger pour le mari et, ce qui est inévitable en des cas pareils, le scandale public sont des maux trop sérieux pour laisser prévaloir sur eux un avantage de dévotion pour une âme isolée, ambitieuse de posséder, au sein du mariage, tous les avantages de l'état de veuve.

VIII. — Enfin, dans ces sortes d'affaires, évitez soigneusement de blâmer le mari devant des tiers, lors même qu'il serait évident qu'il est le seul à blâmer. Voyez-le dans le particulier, et exhortez-le charitablement à faire une confession générale. A

l'occasion de cet acte et d'après ses aveux mêmes, faites-lui des représentations, mais avec amitié, et de manière à lui faire comprendre que vous êtes affligé, dans son propre intérêt, du préjudice qu'il s'est fait à lui-même par sa propre faute, plutôt que vous n'êtes sensible aux accusations de sa femme irritée contre lui. Considérez, en effet, que vous devez éviter, sur toutes choses, de laisser apercevoir ou soupçonner au mari que vous êtes plutôt en faveur de la femme et que vous entrez plus vivement dans les intérêts de celle-ci : une telle opinion serait décisive contre vous et ferait évanouir toute espérance de succès. Ainsi donc, quelle que soit la faute du mari, que jamais il n'en soit question entre vous et lui. Lorsque vous l'aurez amené à vous en faire l'aveu, de lui-même, vous pourrez, sans le blesser, condamner ce dont il s'accuse lui-même. Mais, même alors, il faut que votre jugement soit exempt de toute amertume. Censurez donc ce que le coupable confesse de lui-même, avec repentir, afin de lui faire voir que vous entrez dans ses regrets, bien plutôt que vous n'êtes son juge irrité.

Que le tendre intérêt, que la charité que vous portez au pécheur se révèle en vos paroles et sur votre visage : tous les hommes demandent d'être guéris avec de la douceur ; mais c'est surtout dans les Indes qu'on le vérifie. Ce peuple est comme le verre : qu'on l'offense, même légèrement, il réagit vivement et se brise. Par des façons aimables, on le fléchit et on le dirige comme on le désire. Ici, vous pouvez tout obtenir par la prière et par les manières affectueuses, et vous n'obtiendrez rien par la menace et par la rigueur. Aussi, je vous réitère cet avis, afin d'y attirer votre attention et de vous faire vous en pénétrer. Si un mari et sa femme vous prennent pour arbitre et plaident leur cause en votre présence, évitez de donner jamais publiquement aucun tort à l'homme, lors même que les apparences seraient contre lui, ou de permettre que l'avocat ou le défenseur de la partie adverse le fassent en votre présence. Les esprits passionnés des femmes s'emparent avec ardeur des paroles de ce genre et en conçoivent une présomption effrénée. Epiant sans cesse les occasions d'humilier leurs maris, si elles

présument que la justice est favorable à leur cause, elles s'inspirent de l'opinion qu'elles prêtent aux ministres de la Religion, choisis par elles pour être leurs arbitres; elles en triomphent ouvertement et se livrent, avec une intempérance de langage sans mesure et sans arrêt, à des plaintes, à des accusations contre leurs maris, à des apologies d'elles-mêmes, qu'elles multiplient à l'infini; elles remplissent de leur verbiage frénétique les oreilles imprudentes des prêtres qui ont eu le malheur de leur donner audience.

IX. — Non seulement je ne suis point d'avis que l'on doive blâmer le mari en présence de la femme, mais je pense même que le prêtre doit paraître ne point ajouter foi aux défenses de la femme qui raconte les querelles de son intérieur et qui, plaidant sa cause, essaie de faire entendre qu'on ne lui saurait imputer la plus légère faute. Ses récits seraient-ils parfaitement vraisemblables, et même seraient-ils vrais, il est essentiel qu'elle ne voie point son allégation admise par celui qui préside à la conciliation; on doit, au contraire, l'avertir sérieusement du devoir suprême imposé à la femme, et qui consiste à honorer son mari et à tolérer son caractère. C'est la loi que Dieu lui-même a prescrite à toutes les femmes, et que souvent elles transgressent sans s'en apercevoir, dans les mouvements divers de la colère ou des autres passions, dans la téméraire opinion de leur propre innocence; et, par l'effet de leur indulgence excessive à l'égard d'elles-mêmes, elles donnent à leurs maris des raisons de s'irriter, tandis qu'elles leur devraient complaire, et qu'elles devraient se les concilier par leur patience, leur soumission et leur obéissance. C'est donc pour elles un devoir de justice que de s'accuser, même alors que leur conscience leur paraît les absoudre. En même temps, elles doivent multiplier leurs efforts afin de pratiquer et de se rendre familières l'égalité d'âme, l'indulgence, l'obéissance, l'humilité, afin de vivre dans la soumission à leurs époux, ainsi que les Epîtres apostoliques en font un devoir aux femmes chrétiennes.

X. — Après s'être ainsi pleinement justifiés vis-à-vis des maris de tout soupçon de favoriser les femmes, nos confrères

éviteront d'offenser les femmes, auxquelles ils pourraient paraître suspects d'une injuste partialité en faveur des maris : il ne faut pas paraître ajouter foi aux accusations que ces derniers font entendre contre leurs femmes ; mais on doit observer une juste balance et ne faire pencher le poids d'aucune part ; réserver, comme on le dit encore, une oreille pour l'accusé ; ne condamner personne avant de l'avoir entendu, et apprécier toujours la défense en regard de l'accusation. C'est en administrant ainsi l'office de la justice, que non seulement on évite d'offenser l'une des parties, ce qui pourrait compromettre la conclusion de l'affaire, mais que l'on arrive le plus près de la vérité. En effet, dans les différends de ce genre, ordinairement les deux parties ont tort, l'une davantage et l'autre moins ; et la part qui est à faire à chacun dans la faute doit obliger l'arbitre à réprimander tous les deux et à n'absoudre entièrement personne : il doit donc n'accueillir qu'avec une réserve et une circonspection singulières les allégations et les justifications respectives. C'est une voie très simple pour arriver au but désiré, qui est la conciliation des parties, en même temps qu'on prévient d'une manière infaillible les plaintes et les longs discours des gens mal disposés.

XI. — Enfin, après avoir reconnu que tous les efforts sont demeurés inutiles, on devra renvoyer devant le seigneur Evêque ou devant son vicaire les parties que l'on désespère de pouvoir amener à la conciliation ; et, en le faisant, l'on doit éviter encore d'aigrir l'une des parties ou de lui faire entendre des paroles sévères ; car vous connaissez la faiblesse humaine : on est enclin naturellement à se répandre en reproches contre quiconque n'a point accordé ce qu'on réclamait comme un droit ; et si le médiateur malheureux dans son entreprise ne montre pas une prudence extrême, s'il laisse échapper quelques paroles vives, capables d'offenser les deux adversaires ou l'un d'eux au moins, en les reprenant de leur esprit contentieux et de leur peu d'équité, il n'aura rien gagné, si ce n'est d'encourir la haine de celui qu'il aura censuré, et peut-être le mépris des deux : à la vue d'un arbitre aussi inconsideré, il doit leur paraître à tous

deux qu'ils ont commis une erreur en s'adressant à lui. Afin de ne point compromettre le fruit de vos peines, et de ne point perdre de plus les bonnes grâces de l'une des parties ou de toutes les deux, vous vous efforcerez de faire paraître une charité patiente, une prudence pleine de ménagements en ses moindres paroles, qui permette aux deux adversaires de s'éloigner de vous dans des dispositions modérées et bienveillantes à votre égard.

XII. — Je vous conjure, d'une manière générale, d'être toujours recueillis en vous-mêmes et de vous posséder toujours, dans vos rapports avec tous les hommes quels qu'ils soient. Ne perdez jamais de vue que nous sommes donnés en spectacle à ce monde pervers, qu'à toute heure nous sommes observés par les regards assidus et curieux de l'envie et par une malice toujours inclinée vers de mauvais jugements, qui saura saisir avec empressement toute occasion de mal penser de nous et d'en mal parler. Souvenez-vous que nous sommes tentés par notre propre instinct et par les séductions du mauvais esprit, notre adversaire infatigable et qui veille toujours; et demeurez convaincus que de toutes les chutes causées par l'imprudence, la plus funeste est celle où le mal présent s'accroît, comme par l'effet d'une semence, de ce qui est à réparer dans l'avenir. Emportés, à ce qu'il nous paraît, par le zèle le plus pur de la gloire divine, par notre intention uniquement dirigée vers le bien, nous courons à notre ruine, sans tenir compte de nos actes ou de nos paroles, pourvu que nous fassions avancer l'œuvre de la Religion; et nous commettons des actes, nous proférons des paroles, dont nous éprouverons, plus tard, de la confusion et du regret, sous l'impression cuisante des maux immenses qui en seront résultés : ce qui devait être pour nous l'objet de prévisions circonspectes, de précautions scrupuleuses, étant réalisé témérairement, nous produit de longs fruits d'un repentir inutile et tardif.

XIII. — Appréhendez surtout de vous abandonner à cette colère que fait naître, en mille occasions, la vue de tant de crimes, et qui entraîne et perd ceux qui se livrent à leur zèle, si

dans cette pente ils ne posent un pas après l'autre, s'ils ne captivent leur langue, qui laisserait échapper des paroles amères, par le frein d'une modération pleine de douceur. Sans cette modération, toute la vivacité des reproches s'exhalerait en une ardeur stérile. A-t-on jamais vu personne qui soit devenu meilleur par les discours agités d'un censeur plein de courroux ? N'adressez jamais de reproches à ceux qu'il est nécessaire de corriger avec un calme parfait ; qu'aucune irritation ne paraisse dans les discours que vous avez médités pour la guérison de gens qui n'ont eux-mêmes failli que par un mouvement déréglé : autrement, vous donneriez l'exemple du mal plutôt que son remède. La plupart des hommes voient dans la colère une action coupable ; ils ne pourraient jamais croire que la charité divine allume seule le zèle des personnes consacrées à Dieu, qui se livrent à des emportements extrêmes envers les pécheurs : ils s'imaginent plutôt, croyant en posséder la preuve, que ces personnes ne diffèrent en rien des autres hommes, et qu'absolument pareilles aux créatures les plus inférieures, elles se livrent comme elles au flux et au reflux de leurs mouvements passionnés.

XIV. — Avec les Religieux des autres Ordres, et en général avec tous les prêtres qui, pour une cause quelconque, seront en différend avec vous, vous vous montrerez toujours pleins de déférence et d'humilité, *donnant*, suivant le précepte de l'Apôtre, *intervalle à la colère* et à l'agitation, s'il s'en élève quelque apparence en vous-mêmes. Ceci n'est point seulement pour le cas où votre conscience vous ferait sentir ses reproches, mais pour le cas même où vous reconnaîtriez avec évidence que vous êtes innocents et que les torts sont chez vos adversaires. N'ambitionnez pas, en ces occasions, de plus grande vengeance contre ceux qui vous oppriment avec injustice, que de leur opposer un humble silence, qui tait modestement la justification de son droit, lorsque vous avez compris que vos paroles ne seraient point entendues de personnes égarées par les préjugés et la colère. Vous recueillant alors au plus profond de votre âme, vous gémirez sur la condition de ces individus, qui cou-

rent à leur perte en violant toutes les lois du devoir et de la justice ; de ces malheureux, sur qui Dieu tôt ou tard étendra sa vengeance, avec une rigueur plus terrible et plus inexorable que vous et qu'eux-mêmes ne l'auriez jamais présumé. Répandez donc en présence de Dieu vos continuelles prières en leur faveur, attendrissez-vous sur leur infirmité, sur leur imprévoyance ; surtout préservez-vous avec un scrupule extrême de céder, en aucun cas, à la douleur que vous éprouvez ; de prévoir en votre esprit aucune vengeance à venir, de concevoir la pensée et le désir, même tacites, d'un mal que vous appelleriez sur eux, ou d'exprimer dans votre langage et dans vos paroles, en présence du monde, une opinion sur leur injustice, et à plus forte raison d'en venir à des actes qui seraient de votre part une autre injustice.

Tous ces sentiments que la chair et le sang, c'est-à-dire l'instinct dépravé de notre nature, font naître dans les imparfaits, considérez-les comme devant être infiniment dangereux et funestes, si vous ne les bannissez à l'instant de votre âme. Soyez bien persuadé, et à cet égard ne conservez aucun doute, que Dieu répand avec profusion ses grâces et ses bienfaits les plus précieux sur ceux qui ont souffert avec patience et pour son amour les persécutions les plus graves, sans éprouver aucun désir de vengeance ; sur ceux qui immolent cette ardeur du sang, qui porte à rendre une injure reçue, à la suave charité de Dieu. Alors ce Dieu plein de miséricorde se sent, pour ainsi dire, obligé de compenser avec plénitude ce dont on s'est vu dépouillé par injustice ; il comble d'honneurs et de biens, dans une mesure infiniment plus grande, ceux que la calomnie flétrit et que la violence dépouille, sans que ces âmes paisibles et pacifiques se laissent émouvoir par un sentiment passionné, si grandes que soient les indignités dont elles sont victimes. Aux auteurs mêmes de l'injustice, à ceux qui vous font éprouver une opposition injuste, qui troublent et ruinent vos pieuses entreprises, il sait infliger à son heure la confusion et la honte qu'ils ont méritées ; mais il retiendra toutes ses justices si vous-même avancez la main pour prendre part à votre ven-

geance, ou si des mouvements hostiles et le sentiment de votre offense, si des paroles de plainte exhalées publiquement, si les actes qui sont en votre pouvoir ont entrepris sur votre vengeance et ont eu pour objet d'infliger une peine à vos persécuteurs.

XV. — S'il arrivait, ce dont Dieu vous préserve! qu'il survint entre vous et les autres Religieux quelque différend, gardez-vous, sur toutes choses, d'entrer en discussion avec eux devant le Gouverneur ou l'Intendant des finances, ou en la présence d'aucun séculier. On ne saurait concevoir à quel point, de voir et d'entendre des hommes consacrés à Dieu s'abanbonner ainsi dans leurs paroles, scandalise les gens du monde. Que si ces Religieux se sont élevés contre vous du haut de la chaire, ou vous ont diffamé dans des conversations publiques, vous irez trouver le seigneur Evêque et vous le prierez, s'il le juge convenable, de les appeler devant lui, et après avoir entendu les deux parties en présence, de prononcer selon sa sagesse afin d'apaiser le différend et de faire cesser un scandale funeste parmi le peuple. Vous direz au Prélat que je le prie moi-même de vouloir bien donner ses soins à cette œuvre, et d'assoupir de bonne heure les divisions de cette nature, de crainte qu'elles ne soient évoquées par les magistrats séculiers, et surtout qu'elles ne se divulguent parmi le peuple, ce qui doit être évité plus que tout au monde.

Au surplus, je vous défends d'une manière absolue, alors même que ces Religieux auraient déclamé le plus vivement contre vous en chaire, de faire entendre, à votre tour, du haut de la tribune sainte vos apologies et vos défenses afin de rétablir votre droit. Il doit vous suffire, ainsi que je vous l'ai dit, de porter l'affaire devant l'Evêque et d'obtenir de lui qu'il veuille bien faire appeler vos adversaires et les entendre en votre présence; et qu'après avoir pris une connaissance approfondie du litige, il le termine de quelque manière et prévienne, par l'effet de sa sagesse et de son autorité, les scandales qui en pourraient naître et qui causeraient un mal infini parmi le peuple.

A cet égard, vous devez considérer que l'honneur de la Compagnie ne consiste pas à défendre énergiquement notre droit devant le monde, à faire triompher notre cause par des arguments appréciés des autres hommes, à recueillir les applaudissements de notre auditoire dans le temps et le lieu où ce n'est point nécessaire : nos affaires appartiennent au tribunal de Dieu : si Dieu réprouve nos actes, la faveur mensongère du monde ne saurait effacer la tache très réelle qui les ternit au jugement divin.

Avant toutes choses, appliquez-vous à rendre votre ministère conforme à la raison divine, à n'agir que par l'inspiration de Dieu, à ne vous attribuer qu'une gloire légitime et approuvée de Lui : or, jamais Dieu ne saurait nous approuver de prolonger sans fin nos différends, et de troubler ainsi grièvement les esprits des hommes, lui qui commande aux siens de donner un intervalle à la colère, d'apaiser les esprits agités, de vivre dans le calme, d'être *pacifiques avec ceux-là mêmes qui sont ennemis de la paix* (Ps. cxix, 7).

Et non seulement je vous recommande instamment de vous conduire ainsi dans toutes les circonstances, mais je vous le prescris et l'ordonne par autorité : je le répète, vous ne plaidez pas vous-même votre cause, si vives et si manifestes que soient les attaques ; mais vous aurez recours au seigneur Évêque et vous solliciterez sa justice, le conjurant avec instance de ne pas hésiter à rétablir la paix dans la terre où l'homme ennemi sème la discorde.

Enfin et surtout, je vous recommande à vous-même ; ayez soin de vous rappeler toujours que vous êtes un membre de la Compagnie de Jésus. Que cette pensée vous inspire la conduite que vous devez tenir en toute occasion. Adieu.

De Goa, le 15 avril 1552.

FRANÇOIS.

Le lecteur aura observé que, dans le texte de M. Léon Pagès, le Saint adresse ses exhortations, non

seulement à Gaspard Barzée, mais à d'autres, ou à Gaspard Barzée pour d'autres, autant que pour lui : dans le texte original, il n'y a pas un mot qui autorise à penser que François parlât à d'autres ou pour d'autres que le seul Gaspard, bien que le fond des exhortations fût évidemment utile ou nécessaire à tous.

Quant à « l'ampleur..., trop abondante peut-être en paroles, » que M. Léon Pagès, en 1855, a donnée au langage du Saint, reproduit-elle « l'ampleur » que le P. Poussines avait, en 1666, donnée à ce même langage? Nous laissons à d'autres la décision : le texte français de M. Léon Pagès compte environ dix-huit mille lettres ; le texte latin du P. Poussines, quatorze mille environ ; mais il est si difficile, le plus souvent, d'emprisonner en une ligne française tout ce qu'une ligne de latin renferme !

Voici, pour servir de spécimen et fournir suffisante base d'un jugement, l'alinéa VII du P. Poussines :

Quod si tibi aut nostrorum cuipiam talia tractantibus, mulier seorsum adiens, exponat magnis se urgeri desideriis Deo serviendi ; ad id impedimentum sibi esse ineluctabile contubernium viri, quippe lævi dissolutique ac morum incompositorum ; habere se legitimas abrumpendi ab eo convictus causas, quas etiam se posse judici probare speret, ut res sibi suas deinceps habere auctoritate publica liceat : hæc et id genus alia, quæ plurima ac speciosa contexere valent ac solent istæ, cavete vos moveant ad cogitationem divortii probandam. Omnino perseverate suadendo ut cum viris mancant : æstus illi religionis teneri cito in sexu instabili languescent : tunc et sua

decreta et vestra consilia damnabunt. Finge constantes fore ; tamen et mariti periculum et, quæ fere numquam his deest, offensio publica, graviora mala sunt, quam ut iis præponderet fructus animi devotulæ unius, viduitatis bonis præmature jam in matrimonio frui aucupantis.

Nos réflexions n'ajouteraient rien à celles dont le lecteur a l'âme remplie, après avoir comparé attentivement le vrai langage de François de Xavier à celui qu'on lui prête : il faut donc remercier, après Dieu, les éditeurs des *Monumenta historica Societatis Jesu*, du précieux don qu'ils viennent de faire aux âmes, en publiant les textes originaux des écrits de l'admirable et non moins aimable Saint.

II.

Dans le présent volume, nous achèverons la traduction des textes originaux que possède la bibliothèque nationale de Lisbonne, textes dont il est parlé dans la préface du premier volume. Nous en dresserons ici le catalogue, pour épargner au lecteur l'ennui de recourir, plus loin, à des notes qu'il y faudrait multiplier.

Le manuscrit, avons-nous dit, a pour titre : « Manuscriptos de muito valor e estimação. Cartas originaes de S. Ignacio de Laiola e de S. F^{co} Xavier. »

Là se trouvent, entre plusieurs autres, vingt-quatre documents originaux ayant rapport direct ou indirect à l'histoire de saint François de Xavier : nous les ra-

menons à l'ordre chronologique, qu'ils n'ont pas dans le registre de Lisbonne :

1° 1543, 8 mars. — Lettre de saint Ignace à Jean III; autographe. Le Saint a signé : Ynigo. Au revers : Ihus. Al catolico y señor nro en Chro Jesu el Rey. » (V. *Cartas*, I, p. 152.)

2° 1545, 17 décembre. — Patentes des pouvoirs que saint Ignace délègue à François de Xavier; autographe.

3° 1546, 10 mai. — Lettre de François aux Pères de Goa; d'Amboïno. La lettre n'était que signée, et la signature a été enlevée. L'adresse est de la main du Saint : « « IHS. A meus charissymos hyrmaos Micer Paulo e Johā de Veira, et ceteris fratribus ē Goa. »

4° 1547, 24 mars. — Lettre de Simon Rodriguez à François de Xavier; autographe.

5° 1547, 20 novembre. — Patentes de saint Ignace pour l'admission de Paul (nom en blanc, Camerino probablement) au degré de coadjuteur spirituel. La signature du Saint a été détachée.

6° 1548, 22 octobre. — Lettre de François de Xavier au P. François Enriquez; de Punicale; signature du Saint. L'adresse et les derniers mots sont aussi de sa main; les derniers mots sont : « Vosso hyrmao en Christo. »

7° 1549, avril. — Lettre de François de Xavier au P. Paul Camerino. Les paroles dernières sont de la main du Saint : « Rogovos muyto, micer Paulo hyr-

mao, que trabalheys muito de guardar esta lembrança. Todo vosso... » Suivait la signature, qui a été détachée.

8° 1549, 20 juin. — Lettre de François de Xavier au P. Jean Beira et ses compagnons. Au dos de la lettre, de la main du Saint : « A os meus carissimos em X^{to} yrmaos o Padre Joao da Br^a e o Padre Ribr^o e Nicolao ē Maluco. Do Padre Mestre Fr^{co}. » Et encore : « Se o Padre Joao da Beira for morto, abrira esta carta o Padre Afonso e lela adiante de todos. Francisco. »

9° 1549, 23 octobre. — Patentes de saint Ignace ; non autographes. Signature et sceau enlevés.

10° 1549, 5 novembre. — Lettre de François de Xavier aux PP. Barzée, Gago et Carvalho ; autographe. En coupant la signature du Saint, on tronqua le texte écrit au revers, qui indique l'objet de la lettre.

11° 1552, 27 janvier. — Lettre de saint Ignace au P. Lancilloti. Le salut final : « V^{ro} en el s^{or} n^{ro} Ignatio » est de la main du Saint. (V. *Cartas*, III, p. 36.)

12° 1552, 4 février. — Lettre de François de Xavier au P. Camerino. Il n'y a de la main du Saint que le salut final et la signature : « Tudo vosso in Chrysto. Francisco. »

13° 1552, 3 avril. — Lettre de François de Xavier au P. Melchior Nunez. La signature a été détachée. Le reste n'est pas de la main du Saint, sauf peut-être l'adresse : « † A o meu em X^{to} nosso Sñor Irmão

Mestre Belchior em Basaym... Do P^e Mestre Francisco. »

14° 1552, 6 avril. — Patentes pour le rectorat éventuel de Manoel de Moraes et de Melchior Nunez ; cachet intact. On a seulement enlevé la signature.

15° 1552, avril. — Lettre de François de Xavier au P. Cypriano. Les dernières lignes sont seules de la main de François.

16° 1552, avril. — Obédience de François de Xavier au P. Barzée. La signature a été retranchée.

17° 1552, 24 avril. — Lettre de François de Xavier au P. Barzée. Au dos de la pièce, de la main du Saint : « A o meu em Christo n° s^{or} irmão, o P. Mestre Gaspar, Rector del collegio de Goa, 1^a via. Do P. Mestre Francisco. » Signature du Saint après le deuxième alinéa. A la fin : « Vosso tudo in Chrysto. » Le reste et la signature dernière ont disparu. Sur un revers, le P. Barzée nota brièvement les recommandations à lui faites par le Saint.

18° 1552, 21 juillet. — Lettre de François de Xavier au P. Barzée ; les seuls mots suivants sont de la main du Saint : « Vosso amygo e hyrmão em Chrysto. Francysco. »

19° 1552, 21 juillet. — Lettre de François de Xavier au P. Jean de Beira. La signature a disparu. Restent, de la main de François, les mots : « Vosso hyrmao em Christo. »

20° 1542, 22 juillet. — Lettre de François de Xa-

vier au Japonais Jean. La pièce ne nous paraît pas être l'original primitif; elle n'est pas signée. Le Père Barradas, qui eut l'original, dit, après en avoir copié le texte principal : « Ce qui suit est de la main du Saint : « Joam, filho, serviras muito bem aos Padres « que forem a Japam, e hiras com elles athe Aman-
« guche. Teu amigo d'alma. Francisco. »

21° 1552, 22 octobre. — Lettre de François de Xavier au P. François Perez; seule, la signature est du Saint.

22° 1552, 25 octobre. — Lettre de François de Xavier au P. Barzée. De la main du Saint, le salut final et la signature : « Tudo vosso em Christo. Francisco. »

23° 1552, 12 novembre. — Lettre de François de Xavier au P. François Perez. La fin de la lettre était probablement de la main du Saint; on l'a détachée avec la signature.

24° 1553, 28 juin. — Lettre de saint Ignace par laquelle il rappelle François de Xavier des Indes. Deux exemplaires originaux de cette lettre sont insérés au registre : l'un a perdu la finale et la signature. L'autre est complet. L'adresse porte : « Jesus. A mi en el Señor hermano, el M° Francisco Xavier, Præposito Provincial, en las Indias, de la Compañia de Jesus. »

III.

Les textes originaux de ces documents, avec cent

et cent autres non moins précieux, les *Monumenta Xaveriana*, les ont déjà publiés dans les 926 pages d'un premier volume, ou les publieront dans le volume qui va suivre : rien, après cela, n'empêchera le savant, l'écrivain élu de Dieu, s'il s'établit à proximité des inépuisables archives et bibliothèques de Lisbonne, de donner enfin à l'Église et au monde l'histoire d'un des plus grands hommes et des plus grands saints dont l'Église et le monde se puissent glorifier en Dieu, de qui procèdent toute vraie grandeur et toute sainteté ; et, en attendant qu'il plaise à Dieu de susciter l'historien, d'autres, à l'aide des seuls *Monumenta Xaveriana*, pourront, sans un trop pénible labeur, procurer à la multitude des fidèles la joie de lire et de méditer les vraies lettres de saint François de Xavier, la joie de lire d'intéressantes Vies de cet aimable Saint.

Mais ce sera à la condition d'être prémunis et de se prémunir contre un redoutable péril.

Dans l'avant-propos de notre premier volume, nous avions dit : « Espérons que l'éditeur définitif des lettres de François épargnera à ses lecteurs le nuage des variantes. » (P. xxix.) Notre espérance ne s'est pas réalisée. L'éditeur des *Monumenta Xaveriana* a cru mieux faire, et nous ne dirons pas qu'il n'ait mieux fait : il donne souvent, à propos d'une lettre, plusieurs textes, quand il les rencontre, sans préjudice des variantes de détail, et il laisse, plus d'une fois, au

lecteur le soin de juger de la valeur des textes ou des variantes : « Ut per se quisque de documenti valore dijudicare possit. » (P. 749, note.)

Les *Monumenta*, il est vrai, ne sont pas faits pour des enfants ; mais nous croyons que plus d'un lecteur, même d'âge mûr et d'intelligence cultivée, errerait fréquemment, s'il ne se souvenait d'un autre avis du Maître, savoir, que l'on compte sur son esprit critique et sur son travail personnel.

Le lecteur des *Monumenta Xaveriana* devra donc, croyons-nous, bien considérer les points suivants :

1° Pour les lettres que le Saint adresse directement à Rome ou qui doivent être communiquées à Rome, la meilleure source est généralement le fonds romain, tels que le décrivent le P. Louis Delplace, et, après lui, les *Monumenta*.

2° Pour les lettres adressées à Lisbonne, la meilleure source, quand les autographes ne sont pas sous la main, c'est le Registre I de la bibliothèque de Ajuda (*Cod. Ulyssip. apogr.*, t. I).

3° Quant aux lettres écrites à des Pères de l'Inde, la meilleure source, quand les autographes ne se rencontrent pas, c'est le Registre $\frac{25}{1}$ de la Bibliothèque de Ajuda (*Cod. Mac.*).

Tout le reste, même les registres de copies de lettres d'Evora, de Coïmbre ou d'ailleurs, est fonds d'ordre inférieur pour la plupart des textes. Ces registres peuvent aider, là où les autres font défaut

ou sont obscurs ; mais c'est toute l'autorité qui leur doit être attribuée, vu que la provenance des Registres I et $\frac{23}{1}$ de Ajuda est manifestement meilleure.

4° Encore moins (sauf le cas de déficit de ces sources de premier ordre ou le cas d'évidente erreur de copiste dans les textes procédant de ces sources), faut-il se préoccuper, s'occuper de sources plus médiate.

5° Encore moins des traductions, ou latines, ou italiennes, ou castillannes, ou portugaises de textes primitifs.

6° Encore moins des traductions de ces traductions, comme sont la plupart des textes fournis par le Père Cutillas et, croyons-nous, par le *Codex* de Villarejo.

7° Encore moins des textes *composés* de morceaux, d'extraits de lettres ; que ces *compositions* se soient faites en Orient ou en Europe.

Si le lecteur perd de vue ces lumières, les *Monumenta Xaveriana* lui seront, çà et là, un piège, et il y recueillera, comme lettres du Saint, ou compléments de ces lettres, des textes sans valeur, où le Saint n'est quasi pour rien ; mais l'erreur du lecteur lui sera imputable, car, çà et là, les éditeurs l'avaient prévenu ; comme, par exemple, au bas de la page 392, où ils lui disent et lui prouvent que le P. Torsellini reçut de Goa ou de Macao, non pas des lettres, mais des *compendia* de lettres ; d'où il suit que Torsellini, pour cette grande partie du fonds, nous donne des traductions de ces *compendia*, et que les traducteurs

de Torsellini nous éloignent, encore plus que lui, des vraies lettres de François. Ainsi encore, les éditeurs ne laissent-ils pas ignorer au lecteur que le P. Poussines traduit quelquefois *oratoirement* (p. 314, note); et, par là, ils donnent assez à entendre les déficits des traducteurs du P. Poussines.

Que les éditeurs des *Monumenta* redisent ces choses à tout propos, on ne saurait l'exiger d'eux : *intelligenti, pauca*.

Il se trouve donc dans les *Monumenta Xaveriana* beaucoup d'apparentes lettres, qu'il faut se garder de traduire et où, le plus souvent, pour nous, lecteurs vulgaires, rien n'est à prendre, sauf les cas ci-dessus prévus.

Nous signalerons plus bas les textes de ce genre.

Le lecteur devra aussi considérer que les Éditeurs des *Monumenta* comptent sur son travail personnel et son esprit critique, pour achever de préciser telle et telle dates, dont ils laissent la détermination plus ou moins indécise.

Les Éditeurs des *Monumenta Xaveriana* veulent, en un mot, être secondés dans leur immense travail par l'active considération du lecteur; et certes, ils amassent pour lui et ils lui livrent assez de trésors, pour être en droit d'exiger de lui, çà et là, ce concours¹.

1. Dans l'avant-propos du premier volume, nous avons attribué au R. P. Rodeles, directeur des *Monumenta*, l'édition des Lettres de

IV.

Les érudits ne le leur refuseront pas, et, pour eux, la lecture des *Monumenta Xaveriana* est sans péril ; mais nous avons grand'peur que nos frères, les vulgarisateurs, les biographes vulgaires ne tirent des *Monumenta* de très défectueuses nouvelles éditions des Lettres de saint François de Xavier : c'est afin de prévenir ce malheur, que nous dresserons ici le catalogue des seules Lettres du Saint que ces biographes devront, croyons-nous, choisir dans les *Monumenta*, pour en donner de fidèles traductions ; celles-là seules, à notre avis, sont vraies lettres de François de Xavier ou fidèles reproductions d'un texte original du Saint :

N° 1, 25 mars 1535, p. 201.

N° 2, 31 mars 1540, p. 207. Ici, et partout ailleurs, les traducteurs devront se souvenir que les *copistes* des auto-graphes de François, et aussi les secrétaires à qui le Saint dictait nous mettraient en péril de croire (contre toute vérité et toute vraisemblance) que le Saint ignorait l'orthographe des mots latins les plus usuels. Ici, par exemple (page 208), il faut se garder de penser que François écrivit : *fatie ad fatiem*. Le copiste italien n'observa pas que le *c* du seizième siècle ressemble fort au *t* ; comme l'on peut s'en assurer, au fac-similé de la page 200, où un enfant non prévenu lirait *Fran-tisto*, au lieu de Francisco.

saint François de Xavier qui se publie en ce moment : nous sommes informé qu'un autre que lui a commencé et poursuit l'exécution de ce grand et bel ouvrage.

- N° 3, 13 juillet 1540, p. 211.
- N° 4, 26 juillet 1540, p. 219.
- N° 5, 28 septembre 1540, p. 223.
- N° 6, 8 octobre 1540, p. 226.
- N° 7, 22 octobre 1540, p. 231.
- N° 8, 4 novembre 1540, p. 234.
- N° 9, 18 mars, 1541, p. 236.
- N° 10, 18 mars 1541, p. 242.
- N° 11, 1^{er} janvier 1542, p. 247.
- N° 12, 20 septembre 1542, p. 250.
- N° 13, 20 septembre 1542, p. 260.
- N° 14, 20 septembre 1542, p. 267.
- N° 15, 28 octobre 1542, p. 273.
- N° 16, à négliger.
- N° 17, 15 janvier 1544, pp. 278-296.
- N° 18, 23 février 1544, p. 310.
- N° 19, 14 mars 1544, p. 311.
- N° 20, 20 mars 1544, p. 313.
- N° 21, 21 mars 1544, p. 314.
- N° 22, 27 mars 1544, p. 316.
- N° 23, 8 avril 1544, p. 318.
- N° 24, 23 avril 1544, p. 320.
- N° 25, 1^{er} mai 1544, p. 321.
- N° 26, 14 mai 1544, p. 322.
- N° 27, 20 (selon nous, 16) juin 1544, p. 323.
- N° 28, 22 juin 1544, p. 325.
- N° 29, à négliger. *Composition* d'extraits d'autres lettres.
- N° 30, 30 juin 1544, p. 328.
- N° 31, 1^{er} août 1544, p. 330.
- N° 32, 3 août 1544, p. 331.
- N° 33, 19 août 1544, p. 333.
- N° 34, 20 août 1544, p. 334.
- N° 35, 21 août 1544, p. 336.
- N° 36, 2 septembre 1544, p. 337.
- N° 37, 5 septembre 1544, p. 339.
- N° 38, 5 septembre 1544, p. 341.

- N° 39, 7 septembre 1544, p. 342.
N° 40, 10 septembre 1544, p. 344.
N° 41, 20 septembre 1544, p. 345.
N° 42, à négliger : *composition*.
N° 43, 10 novembre 1544, p. 349.
N° 44, 18 décembre, 1544, p. 350.
N° 45, à négliger : *composition*.
N° 46, le texte original portugais est à découvrir.
N° 47, 27 janvier 1545, p. 362.
N° 48, 27 janvier 1545, p. 365.
N° 49, 27 janvier 1545, p. 372.
N° 50, 7 avril 1545, p. 377.
N° 51, à négliger : *composition*.
N° 52, 8 mai 1545, p. 382.
N° 53, 10 novembre 1545. Le texte original est aux pp. 390-392.
N° 54, à négliger : *composition*.
N° 55, 16 décembre 1545, p. 393.
N° 56, 10 mai 1546, pp. 396-408.
N° 57, à négliger : *composition*.
N° 58, 10 mai 1546, p. 416.
N° 59, 10 mai 1546, p. 421.
N° 60, à négliger. La date, du moins, est inexacte. François, de fin décembre 1547 au 12 janvier 1548, est sur mer, entre Malaca et Cochin.
N° 61, 20 janvier 1548, pp. 424-438.
N° 62, 20 janvier 1548. Texte original à découvrir.
N° 63, 20 janvier 1548, p. 450.
N° 64, 20 janvier 1548, p. 455.
N° 65, 2 avril 1548, p. 460.
N° 66, à négliger : *composition*.
N° 67, 22 octobre 1548, p. 463. (Écrite, selon nous, à Punicale, ce 22 octobre 1548.)
N° 68, 22 octobre 1548, p. 467. (Pièce écrite et signée, selon nous, à Goa, lors de la mort de Juan de Castro, et expédiée, à la date du 22 octobre 1548, sans concours

ni présence de François ; ou signée par lui, à Cochîn, mais après le 22 octobre.)

Nº 69. Lettre d'une authenticité douteuse, fond et forme. A négliger.

Nº 70, à négliger.

Nº 71, 12 janvier 1549, p. 473.

Nº 72, à négliger : *composition*. Texte original à découvrir.

Nº 73, 20 janvier 1549, pp. 485-492. Le texte latin des pages 502-507 est une *composition*. L'original fut très probablement écrit en castillan, tel qu'il est au Reg. I de *Ajuda*.

Nº 74, 25 janvier 1549, p. 507.

Nº 75, 26 janvier 1549, p. 509.

Nº 76, 1^{er} février 1549, p. 512.

Nº 77, 20 juin 1549, p. 514.

Nº 78, 20 juin 1549, pp. 519-525.

Nº 79, à négliger : *composition*.

Nº 80, texte original à découvrir.

Nº 81, à négliger.

Nº 82, 22 juin 1549, pp. 537-544 : texte original portugais. Le texte des pp. 551-558 est à négliger.

Nº 83, 22 juin 1549, pp. 558-562. C'est un post-scriptum de la lettre nº 78.

Nº 84, à négliger : *composition*.

Nº 85, 23 juin 1549, p. 563.

Nº 86, à négliger : *composition*.

Nº 87, 23 juin 1549, p. 566.

Nº 88, texte original à découvrir.

Nº 89, à négliger : *composition*.

Nº 90, 5 novembre 1549, pp. 572-601 : là est le texte original.

Nº 91, à négliger.

Nº 92, 5 novembre 1549, p. 642.

Nº 93, 5 novembre 1549, p. 643.

Nº 94, 5 novembre 1549, p. 646.

Nº 95, 5 novembre 1549, pp. 652-655.

Nº 96. Cette lettre fut écrite, à Yamaguchi, entre mai et septembre 1551. Le P. Valignani en donne la date (1551)

et le texte dans son travail de 1583, et mieux encore dans son travail de 1601. Le texte donné par les *Monumenta* (pp. 658-664) est à négliger.

N° 97, 1^{er} septembre 1551, p. 664.

N° 98, décembre 1551, p. 666.

N° 99, 29 janvier 1552 p. 667.

N° 100, 29 janvier 1552, p. 675.

N° 101. Cette lettre n'est, ce nous semble, qu'une rédaction abrégée de la lettre du 7 avril 1552 (n° 110).

N° 102, 4 février 1552, p. 701.

N° 103, à négliger : *composition* et date inexacte. Cette *composition* se rattache à la lettre n° 117.

N° 104, 28 février 1552, p. 705.

N° 105, 22 mars 1552, p. 706.

N° 106. Rédaction abrégée et adoucie du n° 105. A négliger.

N° 107, 27 mars 1552, p. 714.

N° 108, 3 avril 1552, p. 715.

N° 109, 6 avril 1552, p. 719.

N° 110, 7 avril 1552, p. 723.

N° 111, 8 avril 1552, pp. 730-733.

N° 112. Texte original à découvrir.

N° 113. Texte original à découvrir.

N° 114. Il est probable que, pour donner à Gaspard Barzée cette grave commission, François n'attendit pas le 14 avril, jour de son embarquement pour Cochin.

N° 115. Cette lettre, qui n'est datée que d'avril, dut aussi probablement être écrite avant le jour de l'embarquement.

N° 116. A négliger, à titre d'ébauche ou de résumé du n° 115.

N° 117, 24 avril 1552, p. 751.

N° 118, 25 juin 1552, pp. 757-759.

N° 119. A négliger : *composition*.

N° 120. Texte original à découvrir.

N° 121, 16 juillet 1552, p. 763.

N° 122, 21 juillet 1552, p. 765.

N° 123, 21 juillet 1552, p. 771.

N° 124, 22 juillet 1552, p. 773.

- N° 125, 22 juillet 1552, p. 774.
 N° 126, 22 juillet 1552, p. 776. A négliger : *composition*.
 N° 127, 22 juillet 1552, p. 778.
 N° 128, 22 octobre 1552, p. 781.
 N° 129, 22 octobre 1552, p. 783.
 N° 130. A négliger : *composition*.
 N° 131, 22 octobre 1552, p. 790.
 N° 132, 25-26 octobre, p. 793.
 N° 133, 12 novembre, p. 796.
 N° 134, 12 novembre, p. 797.
 N° 135, 12 novembre, p. 801.
 N° 136, A négliger : *composition*.
 N° 137. A négliger : *composition*.
 N° 138, 13 novembre 1552, p. 807.

 N° 152. Le texte original est aux pages 885-887..
 N° 153, p. 889. Date inexacte : voir ci-dessus, n° 103. Gaspard Barzée n'eut charge de Recteur et de Provincial qu'à dater du 6 avril. Ce n° 153 est, ce nous semble, un complément du n° 117.
 N° 154, p. 891. A négliger, comme faisant double emploi.
 N° 162, pp. 924-928. La date est 15 avril : François ne quitta le port que le 17 avril (voir, au présent volume, p. 360, note, [et 362, après le milieu). Le Reg. $\frac{25}{4}$ de *Ajuda* donne la date du 15 avril, en tête et à la fin de la lettre. La copie fut faite « sur l'original » et, ce semble, un original incomplètement reproduit dans celui du *Code Pombal*.

Nos qualificatifs : *à négliger...*, *composition*, etc., ne sont certes pas écrits pour les érudits ; eux n'aiment rien tant, après les textes autographes, qu'une gerbe, ou du moins un bouquet de copies, d'extraits, de traductions, de compositions, d'amalgames, de fal-

sifications de ces vrais textes, et si le tout est saupoudré de variantes, rien ne manque : le régal de l'érudit est complet. Nous aurions tort de sourire, car du plus éteint de ces cailloux, le briquet de l'érudit sait faire jaillir, quelquefois, d'illuminatrices étincelles; et comme les Éditeurs des *Monumenta* travaillent, avec raison, non pas tant pour les vulgarisateurs que pour les érudits et les savants, ils ont cru devoir faire ce qu'ils ont fait, et les érudits leur en seront reconnaissants.

V.

Nous étions déjà nous-même grand obligé des Éditeurs des *Monumenta historica S. J.* : le premier appendice du présent volume prouvera au lecteur que notre dette a beaucoup grandi, si nombreuses sont les corrections, si nombreux les précieux compléments que nous a fournis le premier volume des *Monumenta Xaveriana*; et le volume de *Documents nouveaux*, que notre Editeur a le dessein de publier (voir avant-propos de *Vie et Lettres*, t. I, p. xi, note) ne donnera pleine satisfaction aux lecteurs, que grâce aux richesses nouvelles, dont le deuxième volume des *Monumenta Xaveriana* sera, sans doute, rempli.

Le second appendice intéresse l'honneur de François : on l'y défend contre la grave injure que lui fit Antoine Arnauld, lorsqu'il se réclama de l'apôtre des

Indes, pour enseigner que l'absolution doit être retardée, jusqu'à ce que la Pénitence ait opéré la réconciliation du pécheur avec Dieu, par une effective et totale conversion; jusqu'à ce que l'exemption de la rechute ait fourni au confesseur la preuve de cette effective conversion et réconciliation, fruit des actes pénitentiels du pécheur, et d'un labeur où l'absolution et la communion ne doivent point l'aider, destinées qu'elles sont à le couronner.

En un troisième appendice (p. 529 à p. 533), on trouvera quelques excellentes pages du P. Alexandre Valignani, où l'illustre continuateur des travaux de François dans l'Inde et au Japon met sous les yeux, et les milieux où s'exerça le zèle de l'apôtre, et la charmante hardiesse des industries de ce zèle, et la transformation des Portugais de l'Inde, sous l'action d'un esprit, de doctrines et de procédés tout contraires à l'esprit, aux doctrines et aux procédés du jansénisme.

Notre dernier mot sera pour répondre à une légitime préoccupation de plusieurs lecteurs : tel, en effet, nous a déjà demandé pourquoi nos pages sont quelquefois « hérissées » de parenthèses renfermant le texte portugais ou castillan que nous venons de traduire.

Un lecteur bienveillant et attentif, s'il s'interroge lui-même, saura, croyons-nous, justifier ou excuser,

le plus souvent, nos parenthèses ; il y verra du moins le désir que nous avons eu de traduire sans trahir, et de le rassurer à cet égard.

Soient, comme exemple, les parenthèses de la lettre ci-dessus, traduite par M. Léon Pagès, d'après le P. Poussines (t. II, pp. 290-295) :

... *se aventura muito* explique, excuse la hardiessse de la traduction.

... *vos havereis : vous vous aurez*, ne se peut dire ; c'est latin.

... *fructificar*. Ce mot est cher à François ; mais, ici, comment le traduire ?

... *se segue : suit, se suit* ; ne traduisant pas ainsi, nous en avertissons.

... *nada confieis* justifie : *du tout*.

... *mais* justifie *d'avantage* : le lecteur eût pu croire que François disait : *mieux*.

... *umas devoções* : le lecteur eût pu douter que le Saint qualifiât de *dévotion* de femmes leur désir de se séparer de leurs maris.

... *se fazen* : on ne pouvait traduire : *se font*.

... *modestia* : *modestie* ne signifie pas, chez nous, tout ce que peut vulgairement signifier *modestia* en latin, en portugais.

... *sinte* : *sente* se pouvait dire : choisissant *juge*, qui dit, à la fois, plus et moins, nous ne devions pas négliger *sinte*.

... *rogos... por rogos*, etc., *nenhuma cousa*. *Rogos*

pourrait être simplement : *prières* : choisissant *suppliques*, nous mettons le lecteur à même de choisir *prières*; et nous donnons ensuite le dicton tout entier, parce qu'il nous paraît, fond et forme, à retenir.

... *endemonaveis*. Nous ne pouvions négliger ce mot, puisque le Saint, probablement, l'écrivit.

... *muito tento*. *Tento*, c'est aussi l'*attention*, la *prudence*, la *considération*, la *réflexion*, etc.

... *desculpas* dit plus qu'*excuses*.

... *vão ordenadas* justifie *menées* et *dirigées*, et dispense de dire : *bien qu'elles aillent ordonnées*.

... *antes mais* : le lecteur eût pu croire que le Saint disait : *mais aussi, mais encore*; il dit : *mais plus, mais plus encore*.

... *desamor* : fallait-il laisser ce mot charmant, qui nous manque?

... *desedificados* : autre excellent mot qui nous manque; nous n'avons pas même : *malédifiés*; et *scandalisés* ne rend ni l'un ni l'autre.

... *em fim de tudo* : *en fin de tout* ne se peut dire.

Tant de parenthèses fatigueraient un enfant; mais notre livre, dégagé même des parenthèses, n'est évidemment pas, tout entier, pour de jeunes enfants.

Nous prions le lecteur de nous pardonner, entre plusieurs autres, moins importants, les *errata* ci-dessous :

Page 43, fin : *le Nô*, il faut : *le Vô*.

— 116, 2^e moitié : *Fengicu*, il faut : *Tengicu*.

— — *planches*, il faut : *plancher*.

— — *nous embarquâmes*, il faut : *nous nous embarquâmes*.

— 159, milieu : *Frangas*, il faut : *François*.

— 291, 1^{re} ligne : *du village*, il faut : *du voisinage*.

— 292, — : *devoçoes*, il faut *devoçōos*.

— 305, milieu : *vous ne pourrez*, il faut : *je ne pourrai*.

— 353 fin : *vivant avant le Père.*, il faut : *vivant avec le Père*.

III

SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

AU JAPON

CHAPITRE XX.

OÙ FRANÇOIS DE XAVIER RACONTE LONGUEMENT SON VOYAGE, DE MALACA AU JAPON, ET SES PREMIERS TRAVAUX EN CE PAYS.

(24 juin-5 novembre 1549.)

La lettre qui va suivre, adressée « aux Pères et Frères de l'Inde », est celle que les historiens de l'Apôtre du Japon appellent sa « grande lettre. » Il ne faudra pas s'étonner si François y prend et y reprend le langage et le ton d'un Père spirituel : sa lettre, en effet, n'était adressée à Goa que pour arriver aux jeunes Religieux de la Compagnie de Jésus, à Lisbonne, à Coïmbre et ailleurs :

I.

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

De Malaca, je vous écrivis très longuement de tout notre voyage, depuis que nous partîmes de l'Inde jusqu'à notre arrivée à Malaca, et de ce que nous fîmes dans cette ville,

tant que nous y demeurâmes. Maintenant, je vous fais savoir comme Dieu Notre-Seigneur, par son infinie miséricorde, nous a menés au Japon.

Le soir du jour de Saint-Jean 1549, nous nous embarquâmes, pour venir ici, dans le navire d'un marchand païen, chinois, qui s'offrit au *Capitan* de Malaca pour nous porter au Japon.

Nous allions donc, et Dieu nous faisait la grande faveur d'avoir beau temps et bon vent, lorsque, par l'effet d'une misère si dominante chez les païens, l'inconstance, notre pilote (*capitan*) commença à changer d'avis, à ne plus vouloir aller au Japon, et il s'arrêtait, sans nécessité, dans les îles que nous rencontrions.

Deux choses surtout nous peinaient dans ce voyage : — la première, de voir que nous ne profitions pas du bon temps et du vent que Dieu Notre-Seigneur nous donnait ; que la mousson pour le Japon allait s'achever, et qu'ainsi nous serions obligés d'hiverner en Chine et d'y attendre, un an, l'autre mousson ; — la seconde était les continuelles et nombreuses idolâtries du pilote et de ses gens païens, les sacrifices qu'ils offraient à une idole qu'ils avaient dans le navire, sans que nous pussions les en empêcher. Ils jetaient bien des sorts : ils demandaient à l'idole si nous pourrions, ou non, arriver au Japon ; si les vents qu'il nous fallait dureraient. Les réponses, à ce qu'ils croyaient et nous disaient, étaient tantôt bonnes, tantôt mauvaises.

A cent lieues de Malaca, voie de Chine, nous touchâmes à une île où nos gens se munirent de timons et autres pièces de bois nécessaires, en prévision des grandes tempêtes de ces parages de la Chine. Après quoi, ils firent beaucoup de sacrifices à l'idole, la fêtèrent, l'adorèrent bien des fois, et puis, jetant leurs sorts, ils lui demandèrent si nous aurions bon vent ou non. La réponse fut que nous aurions beau temps, et

qu'il ne fallait plus attendre. On leva donc les ancres et nous mîmes à la voile. Tous étaient joyeux : les païens se confiaient à leur idole, qu'avec beaucoup de respect ils avaient installée à la poupe du navire, l'entourant de chandelles allumées et la parfumant de bois d'aloès ; notre confiance à nous était en Dieu, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son Fils, pour l'amour et service de qui nous venions propager, en ces pays, notre sainte Foi.

Plus loin, sur le même chemin, les Gentils jetèrent encore des sorts et demandèrent à l'idole si notre navire retournerait du Japon à Malaca : le sort fut que le navire arriverait au Japon, mais qu'il ne retournerait pas à Malaca ; ce qui acheva de les dissuader d'aller au Japon : ils hiverneraient donc en Chine et y attendraient l'année suivante. Jugez par là de nos ennuis, en une traversée où la question de savoir si nous irions ou non au Japon était à la discrétion du démon et de ses serviteurs : ceux, en effet, qui gouvernaient le navire faisaient uniquement ce que le démon, par ses sorts, leur disait de faire.

Avançant encore, nous arrivâmes tout contre un pays qui s'appelle Cochinchine, avant d'atteindre la Chine, mais non loin d'elle : là, nous advinrent deux désastres en un jour : c'était la veille de La Madeleine. La mer était grosse et fort agitée, et on avait, par négligence, laissé ouverte la pompe du vaisseau. Le Chinois Manoel, notre compagnon, passant par là, le roulis, qui était violent, le fit trébucher et choir dans la pompe. Nous le crûmes mort, pour une telle chute et vu aussi que la pompe était pleine d'eau. Dieu Notre-Seigneur voulut qu'il n'en mourût pas. Il fut longtemps plongé, plus que à mi-corps et la tête en bas, dans l'eau : à grand'peine nous l'en tirâmes évanoui, et il demeura, plusieurs jours, souffrant d'une large blessure à la tête. Il plut à Dieu Notre-Seigneur de lui rendre la santé.

Nous achevions de panser Manoel, quand l'extrême agitation du vaisseau, causée par la tempête, fit tomber à la mer la fille du pilote, sans qu'il nous fût possible de l'en retirer, si grande était la tourmente; et ainsi, sous les yeux de son père et de nous tous, elle se noya contre le navire. Ce fut pitié que d'entendre les gémissements et les pleurs de ces pauvres païens, durant ce jour et la nuit qui suivit; pitié que de voir la misère de leurs âmes : ils passèrent le temps, sans repos, à faire des sacrifices et des fêtes à leur idole, tuant force oiseaux et lui offrant à manger et à boire. Les sorts qu'ils jetèrent furent pour demander la raison de la mort de cette fille, et la réponse était que si notre Manoel, tombé dans la pompe, y était mort, la fille ne serait pas tombée à la mer. — Voyez à quoi tenaient nos vies : à des sorts diaboliques, à un caprice des serviteurs et ministres du démon. Que serions-nous devenus, si Dieu lui eût permis de nous faire le mal qu'il désirait ?

A la vue de si manifestes et si grands outrages que tant d'idolâtries faisaient à Dieu Notre-Seigneur, et dans l'impuissance où j'étais de les empêcher, je demandai, bien des fois, à Dieu Notre-Seigneur, avant la tempête, qu'il nous accordât la signalée faveur de ne pas permettre que des créatures, faites à son image et ressemblance, s'égarassent à tel point, — ou, s'il le permettait, d'ajouter aux peines que les démons souffrent de pires tourments et peines, chaque fois que ces maudits inspireurs de sorcelleries et d'idolâtries exciteraient le pilote à jeter des sorts, lui persuaderaient de le faire, d'y croire, et se feraient adorer de lui comme des dieux.

Le jour de ces désastres et toute la nuit d'après, il plut à Dieu Notre-Seigneur de me donner, par une grâce insigne (*tanta merced*), la connaissance, le sentiment expérimental (*sentir por experiència*) de bien des choses, au sujet des horribles et effroyables craintes que l'Ennemi met dans les âmes,

quand Dieu le lui permet, et qu'il trouve occasion de le faire ; — et aussi, au sujet des remèdes que l'homme doit opposer aux tentations de l'Ennemi, en de semblables épreuves. Le détail en serait long ; je ne l'écris pas, bien qu'il ne dût pas être inutile : ces remèdes, en somme, les voici : A l'heure d'une telle épreuve, l'homme se doit défaire de toute confiance en lui-même, se confier grandement en Dieu, mettre en Dieu toutes ses forces, toutes ses espérances ; puis, comptant sur un si puissant protecteur et défenseur, se préserver de donner aucun signe de couardise, mais, au contraire, avec l'assurance d'être vainqueur, aller à l'Ennemi avec tous les dehors d'un grand courage.

Il me vint plusieurs fois à l'esprit que si, comme je l'en priais, Dieu Notre-Seigneur infligea au démon accroissement de ses peines, il voulut, ce jour et cette nuit, s'en venger ; car, bien des fois, il renouvela cette même menace, disant que le temps venait où il se vengerait. Ce qu'il y a de plus à craindre, en ces occasions, ce n'est pas tant la malice de l'Ennemi, que la défiance à l'égard de Dieu, car le démon ne peut nous faire plus de mal que Dieu ne le lui permet.

Les âmes qui, par pusillanimité, perdent la confiance en Dieu et ne se fortifient pas en s'appuyant sur Lui, le démon (Dieu le permettant) les désole et les vexe ; et ils sont nombreux ceux qui, entrés d'abord au service de Dieu, vivent ensuite sans consolation, pour n'être pas allés en avant, n'avoir pas persévéré à porter la douce croix de Jésus-Christ : c'est le fruit du grand mal de la pusillanimité.

Une autre misère fort périlleuse et dommageable accompagne la pusillanimité : ne comptant que sur lui-même, le pusillanime, qui est si petite chose (*siendo cosa tam pequeña*), ne se dispose qu'à bien peu, et quand il se voit en nécessité d'user de forces plus grandes que celles qu'il a, quand il lui est nécessaire de se confier totalement en Dieu, le cœur

(*animo*), en ces choses grandes, lui manque pour bien user de la grâce d'espérer en Lui, que Notre-Seigneur met à sa disposition.

Quant à ceux qui font quelque cas d'eux-mêmes (*que se tienen en alguna opinion*), qui comptent sur eux-mêmes pour plus qu'ils ne peuvent (*para mas de lo que son*) et qui méprisent les choses petites, ceux-là, pour ne s'être pas exercés et n'avoir pas grandi en se vainquant eux-mêmes dans ces choses, se surprennent, dans les grands périls et labeurs, plus faibles que les pusillanimes ; parce que, ne menant pas à terme ce qu'ils commencèrent, ils perdent cœur, même pour les petites choses, comme ils l'ont perdu pour les grandes, et sentent depuis en eux-mêmes une telle répugnance, une telle vergogne de s'y exercer, qu'ils courent grand péril de se perdre, ou de vivre tristement (*desconsolados*), attribuant leurs défaillances, — au lieu de s'en accuser eux-mêmes, — à la Croix de Jésus-Christ, laquelle, disent-ils, est dure à porter jusqu'au bout.

O mes frères, qu'en sera-t-il de nous, à l'heure de la mort, si, durant la vie, nous ne nous préparons pas et disposons pas à savoir espérer et nous confier en Dieu ; car, à cette heure, nous nous verrons en des tentations, labeurs et périls, et de l'âme et du corps, plus grands que ceux où nous pûmes jamais nous voir. Ceux-là donc qui vivent désireux de servir Dieu doivent, dans les petites choses, travailler, s'humilier beaucoup, s'y défaire d'eux-mêmes, s'y appuyer fort et de tous côtés sur Dieu (*haciendo grandes y muchos fundamentos en Dios*), afin que, à l'heure des grands périls et labeurs, soit de la vie soit de la mort, ils sachent espérer en la souveraine Bonté et Miséricorde de leur Créateur : cela, ils apprirent à le faire lorsque, se défiant d'eux-mêmes par l'effet d'une vraie humilité, et se donnant cœur (*fortificando sus animos*) par une pleine confiance en Dieu, ils vainquirent leurs répugnances.

ces naturelles et les tentations de l'Ennemi, quelque petites qu'elles fussent. Nul n'est faible, quand il use bien de la grâce que Notre-Seigneur lui donne; et quelque grands obstacles que l'Ennemi médite d'opposer à notre avancement dans la vertu et perfection, le grand péril n'est pas que nous soyons, en effet, soumis aux épreuves dont l'Ennemi nous menace, mais que, dans ces grandes épreuves, nous lui apparaissions en défiance à l'égard de Dieu (*desconfiando de Dios en ellas*).

A cette peur qu'ils ont du démon, dans les tentations; à ces frayeurs qu'il leur inspire par les épouvantails dont il leur présente l'image, afin de les détourner du service de Dieu, si les hommes substituaient la crainte du Maître dont ils déserteraient le service; — s'ils se persuadaient bien qu'il leur adviendra, pour avoir négligé de servir Dieu, plus de maux que le démon ne leur en saurait faire, — quelle heureuse vie ils mèneraient; — comme ils avanceraient dans la vertu; comme ils verraient toujours mieux, par expérience, que, d'eux-mêmes, ils peuvent peu de chose, mais qu'ils peuvent beaucoup en s'appuyant totalement sur Dieu (*abraçándose todos con Dios*); comme le démon serait confus; comme il demeurerait sans force, se voyant vaincu par ceux de qui, en un temps, il fut le vainqueur!

Revenons, maintenant, à notre voyage. La mer s'apaisant, nous levâmes les ancres et prîmes, non sans grande tristesse, le chemin qui, en peu de jours, nous mena en Chine, au port de Canton : tous, pilote et mariniers, furent d'avis d'y passer l'hiver. Nous étions seuls à y contredire, et aux prières nous ajoutions des menaces, pour les effrayer : nous écrivions au *Capitan* de Malaca; nous dirions aux Portugais, qui se trouvaient dans le port, qu'on nous trompait, en nous menant à Canton; que le traité fait avec nous était violé.

Il plut à Dieu de les déterminer à ne pas s'arrêter aux îles

de Canton. On leva de nouveau les ancres, et nous prîmes le chemin de Chincheo, autre port de Chine, où nous conduisit, sous peu de jours, le bon vent que Dieu ne cessa de nous donner. Nous étions près d'y entrer, et l'on se proposait d'y passer l'hiver, vu que la mousson pour le Japon allait s'achevant, quand vint à nous un vaisseau, avec la nouvelle qu'il y avait beaucoup de pirates dans le port, et que si nous y entrions, nous étions perdus. Cette nouvelle, l'apparition, à une lieue de nous, de navires de Chincheo persuadèrent si bien au pilote qu'il était en danger de se perdre, qu'il renonça à l'hivernage à Chincheo. De plus, en ce moment, le vent, que nous avions en proue, nous eût ramenés à Canton; en poupe, il nous servait pour aller au Japon : de sorte que, ni le démon ni leurs ministres ne purent arrêter notre marche, et Dieu ainsi nous conduisit à ces terres où nous désirions tant arriver. Ce fut le jour de Notre-Dame d'août 1549 que, sans avoir pu prendre port ailleurs, au Japon, nous abordâmes à celui de Cangoxima, le pays même de Paul de Sainte-Foi. Tout le monde nous y reçut avec beaucoup d'amitié, et ceux qui étaient de la parenté de Paul, et ceux qui n'en étaient pas.

Voici, maintenant, ce que nous pouvons vous apprendre du Japon, pour l'avoir observé nous-mêmes :

A en juger par ceux avec qui nous avons traité, les Japonais sont le meilleur d'entre les peuples découverts jusqu'à présent, et il me semble qu'il ne s'en trouvera pas d'autre, parmi les infidèles, qui l'emporte sur les Japonais. Ils sont d'un commerce agréable, généralement bons; nulle malice, et fort jaloux de l'honneur, qu'ils estiment plus qu'aucune autre chose. Ils sont pauvres, pour la plupart; mais la pauvreté ne déshonore personne, ni entre les gentilshommes, ni parmi ceux qui ne le sont pas. J'ai vu chez eux une chose qu'on ne

rencontre, ce me semble, nulle part chez les chrétiens : c'est que les gentilshommes, quelque riches qu'ils soient, honorent tout autant le gentilhomme pauvre qu'ils l'honoreraient s'il était riche ; et pour rien au monde, un gentilhomme n'épouserait une fille de caste inférieure, quelques richesses qu'on lui donnât ; et cela, parce qu'ils jugent que s'allier ainsi serait, pour eux, une perte d'honneur ; de sorte que l'honneur, à leurs yeux, a plus de prix que la richesse.

Ils se font mutuellement force courtoisies ; ils estiment beaucoup les armes et comptent sur elles ; ils portent toujours épées et poignards, le bas peuple comme les gentilshommes : le garçon de quatorze ans porte déjà son épée et sa dague. Ce sont gens qui ne supportent pas une injure, ni une parole de mépris. Ceux qui ne sont pas nobles honorent beaucoup les gentilshommes, et ceux-ci s'estiment fort honorés de servir le seigneur de leur région et ils lui sont très soumis ; et cela, ils le font, je crois, non par crainte du châtement que leur pourrait infliger le seigneur, mais parce qu'ils jugent ne pouvoir faire autrement sans préjudice pour leur honneur.

Ils se modèrent beaucoup pour le manger ; quelque peu moins pour le boire. Leur boisson est le vin de riz : il n'y a pas, ici, de vignes.

Jamais ils ne jouent, estimant que jouer est un grand déshonneur : puis, les joueurs désirent le bien d'autrui, et, de là à être larrons, il peut n'y avoir pas loin, à leur avis.

Ils jurent peu : quand ils le font, c'est par le soleil.

Une grande partie du peuple sait lire et écrire : bonne ressource pour leur enseigner, en peu de temps, les prières et les choses de Dieu.

Les mariés n'ont qu'une femme.

Il y a peu de voleurs dans ce pays, si sévère est la justice que l'on fait de ceux que l'on y trouve : pas un n'échappe à la mort. Ce vice du vol est grandement abhorré parmi eux.

Ils sont complaisants, affables, désireux d'apprendre : ils aiment beaucoup entendre parler de choses de Dieu, surtout quand ils les comprennent bien.

De tous les peuples que j'ai vus en ma vie, chrétiens ou infidèles, je n'en ai pas connu qui fût aussi irréprochable en matière de vol.

Ils n'adorent pas d'idoles ayant figures d'animaux : la plupart d'entre eux honorent d'antiques personnages, qui menèrent, en leur temps, vie de philosophes, et ils croient à leurs enseignements. Un grand nombre adorent le soleil ; d'autres la lune.

Ils se plaisent à entendre les choses conformes à la raison : il y a sans doute parmi eux des vices et des péchés, mais quand, par raisonnements, on leur montre que ce qu'ils font est mal fait, ils approuvent la sentence que la raison porte contre eux.

Les séculiers font moins de mal, je les trouve plus soumis à la raison que ceux qu'ils tiennent pour Pères et appellent Bonzes : ceux-ci sont inclinés à des péchés que la nature abhorre, et ils ne le nient pas, ils le reconnaissent. Le mal, d'ailleurs, est si public, si manifeste à tous, hommes et femmes, petits et grands, que, pour être accoutumés à le voir, ils ne s'en étonnent pas et n'en ont point horreur.

Ceux, toutefois, qui ne sont pas Bonzes ont plaisir à nous entendre condamner cet abominable péché : ils jugent que nous avons grandement raison de dire combien sont mauvais et offensent Dieu ceux qui le commettent. Aux Bonzes eux-mêmes nous disons, bien des fois, de ne pas faire de si vilains péchés : ils prennent cela comme badinage, ils se rient et n'ont pas vergogne de s'entendre reprocher de telles vilenies¹.

1. Tienen estos Bonjos, en sus monesteiros, muchos minimos, hijos de hidalgos, a los quales enseñan a leer e escrevir, y con estos cometen sus maldades.

Le mal est à tel point passé en coutume que tous, bien qu'ils jugent la chose mauvaise, la voient sans étonnement.

Il en est, parmi ces Bonzes, qui ont quelque chose des dehors de *frayles* : ils vont vêtus d'habits bruns et tout rasés : on dirait, à les voir, que, tous les trois ou quatre jours, ils se rasent la tête et la barbe. Ceux-là vivent fort librement, en compagnie de *freylas* du même *ordre*. Tout le monde sait que l'avortement, l'infanticide se joignent au désordre de leurs accointances¹. Ce que j'ai pu voir moi-même dans un de ces *couvents* me persuade qu'avec grande raison le peuple les juge ainsi. J'ai demandé à certaines gens si ces *frayles* ne vivaient pas encore en quelque autre péché : on m'a répondu que si².

Du reste, ces *frayles* et les autres Bonzes, qui vont vêtus comme *clerigos*, se haïssent les uns les autres.

Deux choses m'étonnent fort en ce pays : la première est de voir le peu de cas que l'on y fait de graves et abominables péchés : les anciens vivaient ainsi, ceux qui sont venus après eux les imitent. On s'est accoutumé à faire et à voir le mal : voyez à quel point l'habitude de crimes contre nature peut vicier la nature ; et c'est encore ainsi que la continuité des actes d'une vie imparfaite éteint le sentiment et le goût de la perfection. Le second sujet de mon étonnement est de voir que les laïques, dans leur condition, vivent mieux que les Bonzes dans la leur. La chose est évidente et cependant les Bonzes sont en grande estime : de quoi l'on peut encore s'émerveiller.

Là ne sont pas les seuls égarements des Bonzes, et les plus doctes, chez eux, vivent en de pires erreurs. J'ai conversé, bien des fois, avec certains de ces Bonzes plus instruits, avec

1. Y quando alguna destas monjas se sienten preñadas, toman medecina con que luego echan la criança; y esto es muy publico...

2. Dixeronme que si, con los moços que enseñan a leer y escrevir.

un surtout, que les autres de ce pays respectent fort, pour sa doctrine, sa vie, la dignité qu'il exerce, et aussi son grand âge : il a quatre-vingts ans. Son nom, Ninxit, signifie, en japonais, *Cœur de vérité*. Il est, entre les autres, comme un évêque : heureux serait-il, si son nom lui convenait. Dans les nombreux entretiens que nous avons eus, je l'ai trouvé indécis, en doute, sur la question même de savoir si notre âme est immortelle ou si elle finit avec le corps : un jour il dit oui, et l'autre non. Je crains que les autres lettrés du Japon n'en soient là. Ce Ninxit me témoigne si grande amitié, que c'est merveille.

II.

Tous, du reste, laïques et Bonzes, se plaisent à traiter avec nous. Ils s'étonnent fort (*se espantan en gran manera*) que nous soyons venus de si loin, du Portugal au Japon (six mille lieues de chemin), uniquement pour parler des choses de Dieu aux infidèles et leur apprendre comment ils doivent croire en Jésus-Christ pour se sauver, et de nous entendre déclarer que si nous venons à cette fin, c'est par l'ordre même de Dieu.

Sachez-le bien, pour en rendre grâces à Dieu Notre-Seigneur, cette terre de Japon est grandement apte à recevoir notre sainte Foi et la propager. Si nous savions la langue, il s'y ferait, je n'en puis douter, beaucoup de chrétiens. Plût à Dieu Notre-Seigneur que nous l'apprissions en peu de temps ; et déjà, après nous être appliqués quarante jours à l'étudier, nous nous y essayons, en expliquant les dix Commandements.

J'entre dans ce si grand détail, afin que tous vous rendiez grâces à Dieu Notre-Seigneur d'ouvrir ainsi des voies à l'exé-

cution et accomplissement de vos saints désirs ; et aussi que vous approvisionniez vos âmes de nombreuses vertus et y nourrissiez le désir de souffrir et travailler beaucoup pour le service de notre Rédempteur et Seigneur ; — et souvenez-vous toujours que ce que Dieu estime, apprécie davantage, ce ne sont pas les services à Lui rendus, quelque grands qu'ils soient, mais une bonne volonté, pleine d'humilité, avec laquelle les hommes s'offrent à Lui et Lui dédient leurs vies, uniquement pour son amour et sa gloire. Tenez-vous prêts ; car il se peut bien qu'avant deux ans, j'écrive pour appeler beaucoup d'entre vous au Japon ; disposez-vous donc : cherchez, amassez beaucoup d'humilité ; à cette fin, persécutez-vous, faites-vous violence là où vous sentez ou pourriez, un jour, sentir répugnance ; de toutes les forces que Dieu vous donne, travaillez à vous connaître intimement tels que vous êtes (*por lo que sois*) : avec cela croîtront en vous la foi, l'espérance, la confiance en Dieu, son amour, l'amour du prochain. C'est de la défiance de soi-même que naît la vraie confiance en Dieu. Le même chemin vous mènera à l'humilité intérieure, laquelle est partout nécessaire, mais dont vous aurez, ici plus qu'ailleurs, besoin, et plus que vous ne pensez.

Gardez-vous de chercher appui dans la bonne opinion que le peuple a de vous : n'en tirez que votre confusion : pour s'être négligés à ce propos, certains en viennent à perdre l'humilité intérieure, à choir dans la vanité, jusqu'à ne pas discerner combien cette disposition leur nuit ; et si, tout à coup, ceux qui les honoraient changent de sentiment à leur endroit (*vienen a perderles devocion*), eux s'en inquiètent, et ne retrouvent, ni au dedans ni au dehors, la paix. Je vous en prie donc, pour tout ce qui vous intéresse, mettez votre confiance totalement en Dieu : ne comptez ni sur votre pouvoir, ni sur votre savoir, ni sur l'opinion des hommes. Si vous en êtes là, je vous tiens pour armés (*aparejados*) contre toutes

les adversités, soit corporelles, soit spirituelles, qui vous pourront advenir. Dieu, en effet, soutient et fortifie les faibles, ceux en particulier qui, en des choses petites et basses, ont vu, comme en un miroir, leurs défaillances (*flaquezas*) et s'y sont vaincus; ceux-là, quand ils viennent en des tribulations plus grandes, ni le démon et ses ministres, ni toutes les tempêtes de la mer, ni les gens méchants et barbares, ou de terre ou de mer, ni aucune autre créature ne peuvent les déconcerter : affermis dans leur confiance en Dieu, sachant bien que, sans sa permission expresse, rien ne peut leur nuire, puisque toute créature est sujette de son autorité; sûrs, d'ailleurs, qu'à ses yeux sont manifestes l'intention, le désir qu'ils ont de le servir, — il n'est rien, qu'avec une telle confiance en Lui, ils puissent craindre : leur seule crainte est de l'offenser. Ils savent encore que lorsque Dieu permet au démon de faire son métier (*haga su officio*) et aux créatures de les tourmenter, c'est pour les éprouver, pour leur donner occasion de se mieux connaître, — pour leur faire expier leurs péchés, ou acquérir de plus grands mérites, ou pour les humilier; et, voyant en cela des faveurs signalées de Dieu, ils Lui en rendent grâces de tout leur cœur, et ils se jugeraient ingrats, s'ils ne recommandaient à Dieu leurs ennemis. Vous serez, je l'espère de Dieu, les hommes dont je parle.

Je sais quelqu'un à qui Dieu a fait cette grande grâce, que, bien souvent, qu'il se trouve au milieu des périls ou qu'il en soit hors, il occupe son âme à mettre toute son espérance en Lui : dire le profit qu'il en a retiré serait bien long.

Les peines les plus grandes que vous avez jusqu'à présent connues sont petites, auprès de celles qui vous restent à connaître, de celles que vous rencontrerez au Japon. Je vous en prie donc, je vous en supplie, de toutes mes forces, pour l'amour et service de Dieu Notre-Seigneur, préparez-vous à beaucoup (*dispongaís vos para mucho*); et, pour cela, dé-

faites-vous beaucoup de l'amour-propre (*proprias affectiones*), qui est l'empêchement d'un si grand bien.

Prenez bien garde à vous, mes frères en Jésus-Christ, car beaucoup vont en enfer qui, lorsqu'ils vivaient en ce monde, furent, par leurs paroles, cause, instrument du salut de plusieurs : ceux-ci, par leur moyen, allèrent dans la gloire du Paradis, et eux allèrent dans l'enfer, pour avoir manqué d'humilité intérieure, pour s'être appuyés (*por hacer fundamento*) sur une trompeuse et fausse opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes. Nul, au contraire, n'est dans l'enfer, de ceux qui, durant la vie présente, tendirent à cette humilité et prirent les moyens de l'acquérir. Souvenez-vous de cette parole du Maître : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* — Qu'ils se gardent, tels d'entre vous, d'imaginer qu'étant depuis longtemps dans la Compagnie et plus anciens que d'autres, ils ont, pour cela, sujet de s'appuyer sur eux-mêmes et qu'ils peuvent plus que tels ou tels, qui comptent moins d'années de Compagnie : j'aimerais, moi, je serais très heureux de savoir que les plus anciens appliquent souvent leur entendement à considérer combien mal ils ont mis à profit leurs années passées dans la Compagnie ; combien ils en ont perdues à ne pas avancer, ou plutôt à reculer, car celui-là perd ce qu'il a gagné, qui ne va pas s'enrichissant dans le chemin de la perfection. S'ils méditent ces choses, les plus anciens se sentiront bien confus ; ils se mettront à l'œuvre pour atteindre à l'humilité, non point des dehors, mais intérieure ; ils renouvelleront leurs forces et prendront cœur pour recouvrer les biens perdus ; édifiant ainsi par leur exemple et la bonne odeur de leur vie les novices et tous ceux avec qui ils demeurent.

Que ce soit là le continuel exercice de vous tous, puisque vous désirez vous signaler au service de Jésus-Christ ; et,

croyez-moi, vous qui viendrez au Japon, l'épreuve montrera vite à quoi vous pouvez atteindre, et quelque diligence que vous mettiez à amasser et acquérir force vertus, sachez que vous n'en aurez pas de reste.

Si je vous parle ainsi, ce n'est certes pas pour vous donner à entendre que le service de Dieu est chose fatigante (*trabajosa cosa*), et que le joug du Seigneur n'est pas doux et léger. Si les hommes, en effet, se disposaient à chercher Dieu ; s'ils prenaient et embrassaient, pour cela, les moyens nécessaires, ils trouveraient, à le servir, tant de douceur et de consolation, qu'il leur serait, dès lors, bien facile d'aller contre toutes les répugnances qu'ils auraient à se vaincre. Si nous savions que de plaisirs, que de joies spirituelles nous perdons, pour ne nous faire pas violence (*no se esforçar*) dans les tentations ! C'est alors que les lâches (*los flacos*) empêchent un si grand bien d'arriver à eux ; je veux dire, la connaissance de l'infinie bonté de Dieu, délassement de cette laborieuse vie ; et sans doute, être en ce monde sans y jouir de Dieu, ce n'est pas vivre, c'est continuellement mourir.

J'ai peur que l'Ennemi n'agite tels d'entre vous, en leur mettant sous les yeux des choses ardues et grandes, qu'ils feraient pour le service de Dieu, s'ils se trouvaient ailleurs que là où ils vivent : l'intention du démon, en tout ceci, est de vous persuader que votre temps se perd, afin que, attristés, inquiets, vous ne fassiez fruit, là où vous êtes, ni dans vos âmes, ni dans celles du prochain : c'est là tentation claire, manifeste : elle est commune cependant parmi ceux qui désirent servir Dieu : je vous supplie (*ruego mucho*) d'y résister : elle est, en effet, si dommageable à l'âme, si opposée à la perfection : elle empêche d'aller en avant ; elle fait retourner en arrière ; elle dessèche grandement le cœur et le désole. Là donc où chacun de vous se trouve, qu'il travaille fort à son

profit personnel, et puis au bien des autres ; tenez pour certain (*teniendo por cierto*) que nulle part vous ne pouvez servir Dieu, comme là où l'obéissance vous retient ; ayez en Dieu Notre-Seigneur cette confiance que, l'heure venue, il inspirera (*dara de sentir*) à votre supérieur de vous envoyer, par obéissance, là où vous le servirez davantage : et, de cette façon, vos âmes feront de grands progrès, vous vivrez heureux, et vous mettrez bien à profit le temps, chose d'un si grand prix, quoique plusieurs ne l'apprécient pas. Là où vous désirez être, vous ne faites aucun fruit, n'y étant pas ; et, là où vous êtes, ces désirs vous empêchent d'être utile à vous-même et aux autres, parce qu'ils tirent votre âme ailleurs : ce sera là matière redoutable d'un compte à rendre à Dieu.

Vous, qui êtes au collège de Sainte-Foi, exercez-vous à bien connaître expérimentalement vos faiblesses ; manifestez-les à ceux qui vous peuvent aider à les guérir, comme sont vos confesseurs et autres personnes spirituelles de la maison, afin que, sortis de là, vous sachiez, grâces aux leçons de votre expérience et à celles de vos Pères spirituels, remédier à vos misères et guérir celles d'autrui. N'en doutez pas, vous aurez à subir bien des genres de tentations, quand vous irez, seuls ou deux à deux, à travers les dangers des pays infidèles, ou des tempêtes de la mer : vous n'avez rien de semblable à affronter, tant que vous vivez au collège ; et si vous n'en sortez pas, très exercés, très experts à vaincre l'amour-propre et vos affections désordonnées et à reconnaître les pièges de l'Ennemi, jugez, mes frères, combien vous serez exposés au milieu d'un monde tout plongé dans le mal ; et comment vaincrez-vous ce monde, sans une grande humilité ?

J'ai aussi une continuelle et vive crainte (*vivo tambien con mucho temor*) que Lucifer n'use, pour vous troubler, d'une autre de ses nombreuses tromperies. Transfiguré en ange de

lumière, il vous représentera les grandes grâces que Dieu Notre-Seigneur vous a faites, depuis votre entrée au collège, et comment il vous a délivrés de bien des misères qui vous captivaient dans le monde ; puis, pour vous tirer du collège, éveillant en vous de vaines espérances, il argumentera et vous dira : si Dieu Notre-Seigneur, durant le peu de temps que vous avez passé en cette maison, vous a, à tel point, enrichi de ses grâces, que ne fera-t-il pas pour vous, lorsque, hors d'ici, vous travaillerez à sauver les âmes (*a hacer fruto en las animas*) ? — Et il vous laisse à conclure que vous perdez le temps.

A cette tentation, vous pouvez résister de deux manières :

La première : — considérez attentivement en vous-mêmes que si les grands pécheurs qui sont dans le monde se trouvaient où vous êtes, loin des occasions de péché, en un milieu fait pour acquérir toute vertu (*mucha perfeccion*), quels autres hommes ils seraient, et peut-être sujets de confusion pour beaucoup d'entre vous. Je dis cela pour vous faire entendre que si vous ne péchez pas gravement, la cause en est dans l'éloignement des occasions d'offenser Dieu et dans la multiplicité des moyens que vous trouvez, au collège, et des grâces que vous y recevez pour le servir avec joie. — Ne pas savoir d'où procède un bien si grand, s'attribuer à soi-même ce fruit du recueillement de la maison et des exercices spirituels qui s'y font, c'est le principe de la négligence de plusieurs à tirer profit de choses qui leur semblent petites : elles sont grandes cependant, et ceux-là sont petits qui les font à la légère.

La seconde : — remettez à votre Supérieur vos jugements, désirs et avis (*pareceres*) ; ayez en Dieu Notre-Seigneur foi, espérance, confiance que, par sa miséricorde, il lui donnera de sentir ce qui convient le mieux à votre bien spirituel. N'importunez jamais votre Recteur ; n'agissez pas comme certains qui harcèlent le Supérieur et lui font violence, à tel point qu'il

en vient enfin à leur commander ce que, à leur grand détriment, ils lui demandent. Leur refuse-t-on, ils disent que leur vie est fort triste ; et ils ne voient pas, les misérables, que leur tristesse naît, s'accroît et va grandissant chaque jour, parce qu'ils veulent faire leur propre volonté, eux qui, par le vœu d'obéissance, y ont renoncé et en ont offert à Dieu Notre-Seigneur le total sacrifice. Ceux-là, plus ils vont, usant ainsi de leur volonté, plus ils vivent tristes et inquiets en leur conscience. Ils sont pourtant nombreux ces inférieurs, à tel point propriétaires et amis de leurs jugements et opinions, qu'ils n'ont la volonté conforme aux ordres du Supérieur qu'autant que le Supérieur leur commande ce qu'ils veulent. Gardez-vous, pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, d'être de leur nombre. Dans les offices de la Maison, que le Supérieur vous donne à remplir, travaillez donc de toutes vos forces à bien mettre à profit la grâce qui vous vient de Dieu Notre-Seigneur pour vaincre les tentations de l'Ennemi : elles auraient pour fin de vous frustrer du bien que vous acquerriez dans cet office, en vous suggérant l'idée qu'en un autre vous en acquerriez davantage.

Ainsi fait encore communément l'Ennemi auprès de ceux qui étudient.

Pour l'amour de Dieu, je vous en supplie, travaillez de toutes vos forces, dans l'exercice d'humbles offices, à confondre le démon, à vaincre les tentations dont il vous assiège à l'encontre de tels offices ; travaillez à cela plus qu'à cet office même corporel dont vous vous acquittez pour obéir : beaucoup, en effet, qui s'en acquittent bien au dehors, en retirent peu de profit intérieur, parce qu'ils ne s'efforcent pas de vaincre les tentations et inquiétudes que l'Ennemi leur suggère contre l'office, afin qu'ils n'en retirent pas profit spirituel. Ceux-là vivent en une quasi-continuelle tristesse ou agitation, et leurs âmes n'avancent pas.

Que personne donc, parmi vous, ne s'illusionne et ne rêve de se signaler en de grandes choses, si d'abord il ne se signale dans les petites. Croyez-moi, il y a des fervents ou, pour mieux dire, des tentés de bien des sortes : tels sont, par exemple, ceux qui occupent leur imagination à la recherche de voies et moyens qui leur permettraient de dissimuler, sous un prétexte de piété ou de zèle des âmes, la fuite d'une petite croix. Pour ne se mortifier point en faisant le peu que l'obéissance leur impose, ils désirent atteindre à une croix plus grande ; et ils ne considèrent point que celui-là n'aura pas la force de faire beaucoup qui n'a pas celle de faire peu : aussi, dès l'abord des choses difficiles et grandes, le peu d'abnégation et de vigueur d'esprit qu'ils y apportent se trahit, et la faiblesse même qu'ils y expérimentent leur apprend que leurs ferveurs furent des tentations.

Il pourrait bien, je le crains, arriver que certains partisent de Coïmbre avec ces ferveurs, et que bientôt, au fort d'une tempête, ils en vinssent, peut-être, à désirer de se trouver, non pas dans le vaisseau, mais plutôt dans la sainte Maison de Coïmbre ; de sorte qu'il y a certaines ferveurs qui s'éteignent avant d'arriver dans l'Inde ; et tels, qui y arrivent encore fervents, y voient leurs superficielles ferveurs s'éteindre à la rencontre des grandes tribulations semées par ces contrées infidèles. A peine dans l'Inde, ils vivent, appelant le Portugal de leurs désirs.

Il s'en pourrait aussi trouver d'autres qui, après avoir pieusement goûté les consolations du collège, se fiant trop à leurs ferveurs, sortent, avant l'heure, pour fructifier ailleurs dans les âmes ; et, arrivés où ils désiraient aller, se découragent pour n'y pas ressentir leurs ferveurs premières. Voyez donc combien sont périlleuses et à quoi se terminent ces ardeurs de surface, quand on leur donne prématurément carrière.

Ce que je vous dis là n'est pas pour vous empêcher d'as-

pirer à des œuvres ardues, de vous signaler comme grands serviteurs de Dieu, de laisser mémoire de vous à ceux qui viendront après vous : je vous le dis uniquement pour que, dans les petites choses, vous sachiez vous montrer grands ; pour que vous appreniez à reconnaître les tentations et que, les mettant à profit, vous discerniez le peu que vous pouvez de vous-même, et ne cherchiez d'appui qu'en Dieu seul. Dans cette voie, si vous y persévérez, je ne doute pas que l'humilité et toute vie spirituelle ne s'accroissent en vous, et, un jour, où que l'on vous envoie, vous garderez la paix du cœur et ferez beaucoup de fruit : la raison, en effet, persuade que celui-là sentira vivement les misères de ses frères et leur viendra en aide avec charité, qui, d'abord, ressentit les siennes, et travailla diligemment à les guérir : seul, un tel homme s'empressera de secourir le prochain dans ses nécessités ; seul il y pourra dépenser sa vie : je ne vois pas, en effet, par quelle autre voie arriverait le vif sentiment des misères d'autrui et le savoir-faire pour les guérir, à celui qui n'a pas eu le sentiment de ses propres misères.

Ainsi encore l'on doit dire que par où nous viendra le sentiment de la Passion de Jésus-Christ, par là nous serons instruments pour que d'autres la sentent.

III.

Au pays de Paul de Sainte-Foi, notre bon et véritable ami, nous avons été reçus du *Capitan* de l'endroit et de l'*Alcayde* de la région, avec beaucoup de bienveillance et d'amitié, et également aussi de tout le peuple. Chacun s'émerveillait fort de voir des Pères du pays des Portugais. Loin de trouver étrange que Paul se soit fait chrétien, ils ont grandement apprécié cet acte, et tous, parents et étrangers, l'ont félicité

d'être allé dans l'Inde et d'y avoir vu des choses qu'on n'a pas encore vues au Japon. Le *Duc* de la contrée a, lui aussi, bien félicité Paul; il l'a honorablement reçu, et lui a fait bien des questions sur le genre de vie et la puissance des Portugais : Paul lui a rendu compte de tout, et le *Duc* en a été très satisfait.

Ce *Duc* réside à cinq lieues de Cangoxima. Lorsque Paul alla lui parler, il prit une très dévote image de Notre-Dame, tenant en ses bras l'Enfant-Jésus, que nous avions apportée de l'Inde. Le *Duc* eut si grand plaisir à la voir qu'il s'agenouilla devant l'image de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, les révéra avec un profond respect, et il ordonna à tous les assistants de faire de même. Depuis, l'image fut montrée à la mère du *Duc*, qui eut un plaisir extrême à la considérer. Paul revint à Cangoxima, où nous résidions, et, peu de jours après, y arriva un *hidalgo* que la mère du *Duc* envoyait, avec charge de faire exécuter une copie de notre image : il manqua, pour cela, plus d'une chose, et le projet fut abandonné.

Cette dame fit encore demander qu'on lui donnât, par écrit, l'exposé de la Foi des Chrétiens. Paul s'occupa, quelques jours, à le faire, et il écrivit longuement sur ce sujet, en sa langue.

Croyez une chose et rendez-en bien grâces à Dieu : un beau chemin s'ouvre à l'exécution de vos désirs : déjà, si nous savions parler, nous aurions fait beaucoup de fruit. Paul s'est mis si activement à l'œuvre auprès d'un grand nombre de ses parents et amis, leur prêchant jour et nuit, que, grâces à lui, déjà sa mère, sa femme, sa fille, beaucoup de ses parents, hommes et femmes, et des amis se sont faits chrétiens.

Que l'on se fasse chrétien n'étonne personne, en ce pays, et comme la plupart savent lire et écrire, ils apprennent vite

les prières. Plaise à Dieu Notre-Seigneur nous donner langue pour parler des choses divines, parce que, avec sa grâce et faveur, nous ferons alors beaucoup de fruit. Pour le moment, nous sommes au milieu d'eux comme des statues : eux parlent, ils conversent beaucoup, à notre sujet, et nous, pour n'entendre pas leur langue, nous nous taisons, réduits que nous sommes à nous faire petits enfants et apprendre à parler ; et plutôt à Dieu que nous devinssions encore imitateurs de leur pureté de cœur et de leur simplicité. Aussi bien nous est-il nécessaire de travailler et d'user de tous les moyens requis pour nous faire semblables à eux, non seulement en apprenant la langue, mais en devenant simples, comme eux, et sans malice. Dieu, du reste, nous y aide grandement par la seule grâce qu'il nous a faite de nous mener sur ces terres infidèles. Ici, en effet, nous sommes seuls à veiller sur nous-mêmes ; il n'y a, autour de nous, qu'idolâtrie, ennemis de Jésus-Christ ; aucune piété chrétienne ; point de parents, ni d'amis, ni de connaissances ; personne à qui se confier : Dieu seul est notre espérance. Infidèles, ces peuples sont, par là même, ennemis de Dieu, du Créateur du ciel et de la terre : nous sommes donc forcés, ne trouvant appui en aucune créature vivante, de mettre toute notre foi, espérance et confiance en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ailleurs, où notre Dieu créateur et rédempteur est connu, bien des créatures nous détournent de ce plein recours à Dieu : nous avons l'âme captivée par l'amour d'un père, d'une mère, de parents, d'amis, de connaissances, du pays natal ; puis, rien ne nous manque, en maladie comme en santé, et, ne fussions-nous pas pourvus de ce nécessaire corporel, des personnes charitables suppléent, pour l'amour de Dieu, à notre indigence. Mais, sur ces terres étrangères, où Dieu n'est pas connu, nous recevons de Lui cette grande grâce, que les créatures elles-mêmes, pour n'avoir ni amour de Dieu, ni piété chrétienne, nous contraignent et

nous aident à mettre toute notre foi, espérance et confiance en sa divine Bonté.

La considération de cette faveur insigne, ajoutée à tant d'autres, que nous fait Notre-Seigneur, nous remplit de confusion, tant y éclate la miséricorde dont il use à notre égard. Nous nous figurions Lui rendre quelque service en venant ici propager sa sainte Foi, et voilà que sa Bonté nous manifeste clairement, et dans l'intime du cœur, la grâce immense qu'Il nous a faite, en nous menant au Japon, de nous dégager de l'amour de tant de créatures, qui nous empêchaient d'avoir plus de foi, d'espérance et de confiance en Elle. Jugez, maintenant, quelle vie paisible, consolée, pleine de joie nous mènerions si nous étions ce que nous devons être, puisque nous n'espérons qu'en Celui de qui tout bien procède, et qui non seulement ne trompa jamais une telle confiance, mais donne toujours au-delà de ce que l'homme Lui demande ou espère de Lui.

Aidez-nous, pour l'amour de Notre-Seigneur, à Le remercier de si grands bienfaits ; de peur que nous ne soyons convaincus d'être ingrats : Dieu, en effet, quand ceux qui désiraient Le servir tombent en ce péché, quand ils méconnaissent le prix des grâces reçues et ne s'en aident point, arrête le cours de grâces meilleures encore, qui leur seraient venues.

Il faut aussi vous faire part d'autres faveurs que nous recevons de Dieu et que sa miséricorde nous donne de discerner, afin que vous nous aidiez, ici encore, à Lui en rendre toujours grâces. Ailleurs, l'abondance des provisions de bouche amène ou occasionne bien des victoires de nos convoitises désordonnées, et la vertu d'abstinence, dans sa lutte contre elles, demeure trop souvent humiliée. De là grand détriment, et pour les âmes, et pour les corps : des maladies nombreuses, et corporelles et spirituelles, naissent de ces excès, et donnent

beaucoup à souffrir aux hommes, avant qu'ils se soient réduits à un milieu de tempérance; et combien, avant d'y arriver, ont déjà irrémédiablement abrégé leur vie, ou se sont condamnés à bien des genres de tourments et douleurs; ne fût-ce qu'à prendre, pour guérir, des médecines plus répugnantes au goût que ne lui purent être savoureux les délicats mangiers : et ils n'échappent pas encore à de pires ennuis, comme est celui de remettre sa vie aux mains de médecins qui, s'ils parviennent à guérir, n'y arrivent que par un long chemin d'erreurs. Et voici que Dieu nous a fait, à nous, l'insigne grâce de nous mener en un pays où cette abondance fait tellement défaut, que, voulussions-nous donner au corps des superfluités, la terre elle-même se refuserait à les fournir. On ne tue pas d'animaux; on n'en élève point pour les manger; on s'alimente, quelquefois, bien que peu, de poisson, de riz, de froment; la plupart se nourrissent d'herbages variés, qui abondent, et de quelque peu de fruit, car les fruits sont rares. Or, les gens de ce pays se portent à merveille, et les vieillards y sont nombreux. Rien ne suffit à contenter la nature; mais les Japonais sont là, pour prouver que bien peu suffit à la sustenter. Quant à nous, la santé de nos corps est parfaite : plutôt à Dieu que telle fût aussi la santé de nos âmes.

Nous avons encore l'obligation de vous instruire d'une faveur qu'il semble que Dieu nous réserve, pour bientôt, afin que, par vos saints sacrifices et prières, vous nous aidiez à ne la pas *démériter* (*a que no la demerescamos*) : il s'agit de la victoire à remporter sur les principaux adversaires de notre sainte Foi.

Un grand nombre de Japonais sont Bonzes, et ces Bonzes, malgré l'évidence de leurs péchés, sont fort obéis, là où ils vivent. Qu'on les estime à ce point, la cause en est, ce me semble, dans la rigueur de leur abstinence. Ils ne mangent ni

viande ni poisson, mais seulement des herbes, des fruits et du riz, et cela, une fois le jour, et d'une façon fort réglée. On ne leur donne pas de vin. Vu leur grand nombre, ils ont des maisons pauvrement rentées. Si donc on les vénère tant, c'est, je crois, parce qu'ils gardent cette continuelle abstinence ; à quoi s'ajoute l'éloignement où ils doivent, sous peine de mort, se maintenir (ceux, en particulier, qui vont vêtus de noir, comme des clercs) de tout commerce avec les femmes ; enfin, ils savent conter quelques histoires, ou, pour mieux dire, des fables, à propos de leurs croyances.

Telle est la contrariété de leurs opinions et de notre foi, au sujet de Dieu et du salut des nations par la connaissance de leur Créateur et Rédempteur, qu'ils ne pourront guère manquer de nous contredire et persécuter ; mais nous avons grande confiance et espérance que Jésus-Christ nous donnera force, grâce, aide et faveur pour aller en avant. La contradiction et la persécution ne viendront pas, ce me semble, du peuple : s'il se tourne contre nous, ce ne sera pas de lui-même, mais par l'instigation très pressante des Bonzes. Quant à nous, nous ne prétendons pas susciter des différends avec les Bonzes, mais leurs menaces ne nous empêcheront pas de glorifier Dieu et de travailler au salut des âmes. Ils ne peuvent nous faire d'autre mal que celui que Dieu Notre-Seigneur permettra, et le mal qui nous viendrait d'eux nous serait grâce insigne : nos désirs, en effet, seraient vite comblés, puisque nous irions régner à jamais avec Jésus-Christ, si, par leur moyen, prenait fin cette continuelle mort de notre vie présente. Plaise donc à Notre-Seigneur que les jours nous en soient abrégés pour l'avoir aimé et servi et pour avoir voulu sauver les âmes. Pour tant qu'ils s'y opposent, nous sommes résolus à manifester et proclamer la vérité : Dieu lui-même nous oblige à préférer le salut des âmes à tous nos intérêts corporels, et nous prétendons, avec son aide et sa grâce, accomplir, en

cela, son précepte : Lui nous donnera, au dedans, la force qu'il nous faudra pour faire luire sa lumière entre les ténèbres de tant d'idolâtries comme il y en a au Japon. Si nous vivons pleins de la confiance que Dieu nous aidera ainsi, la raison en est que nous nous défions totalement de nos propres forces, et mettons notre espérance entière en l'assistance de Jésus-Christ Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge Marie, sa Mère, et des neuf chœurs des anges. Entre eux nous choisissons pour spécial protecteur l'archange saint Michel, leur Prince, défenseur de l'Église militante. Nous comptons beaucoup sur lui, et tous les jours nous nous recommandons à lui, comme au patron de ce grand royaume. Nous invoquons, en même temps, tous les Anges gardiens des Japonais, ministres de Dieu auprès d'eux pour leur conversion, et nous n'omettons pas de solliciter le secours des Saints, qui ne sauraient, du ciel, voir tant d'âmes périr sans crier pour le salut de ces vivantes images de Dieu. Nous mêlons, il est vrai, à tout cela bien des fautes et des négligences ; nous ne savons pas nous recommander à la Cour céleste comme nous le devrions faire ; mais nous avons la grande confiance qu'à ces déficits suppléent les Bienheureux de notre Compagnie, qui sont là-haut, ne cessant de représenter à la Très Sainte Trinité nos pauvres désirs.

Avec de tels auxiliaires, nous avons, grâce à la bonté de Dieu Notre-Seigneur, des espérances de victoire supérieures à tous les obstacles que l'Ennemi pourra dresser devant nous pour nous faire reculer. Ces obstacles, toutefois, sont grands et nombreux, et nul doute qu'ils ne nous fissent plus d'impression, si nous comptons le moins du monde, pour les vaincre, sur notre pouvoir ou notre savoir. Ces grands sujets de craindre, ces obstacles à vaincre, Dieu Notre-Seigneur permet que l'Ennemi nous les mette devant les yeux, afin que, ne pouvant trouver en nos forces un sujet de confiance, nous

n'en cherchions qu'en Lui seul et en ceux dans qui sa bonté s'épanche. Dieu nous montre encore sa clémence infinie et le souvenir qu'Il a de nous, en nous donnant, tous les jours, à sentir dans l'intime de l'âme le peu que nous pouvons ; Il permet que nous ayons à subir de petites épreuves, que nous nous trouvions en de petits dangers. Cette expérience nous empêche d'oublier que notre force n'est pas en nous, mais en Lui. Une petite tentation, en effet, une petite persécution sont plus difficiles à soutenir, à surmonter, dès que l'on s'appuie sur soi-même, que ne le sont de nombreux et grands périls ou labeurs, quand, se défiant totalement de soi-même, on se fie grandement à Dieu.

Et maintenant, pour notre consolation, nous vous ferons part d'un souci dans lequel nous vivons, afin que vous nous y aidiez de vos saints Sacrifices et prières. Dieu Notre-Seigneur ayant sous les yeux nos continuelles malices (*maldades*) et nos grands péchés, nous vivons en une très juste crainte que, si nous ne nous amendons sérieusement, Il ne laisse de nous faire *merced* et de nous donner sa grâce, pour commencer à le servir et y persévérer jusqu'au bout. Ici donc il nous devient nécessaire de prendre, sur la terre, pour intercesseurs tous ceux de la bénie Compagnie du Nom de Jésus, avec tous ses dévots et amis, afin que, par eux, nous soyons présentés à la sainte Mère Église, l'Épouse de Jésus-Christ, notre Rédempteur et Seigneur, laquelle, nous le croyons et n'en pouvons douter, nous donnera part à ses nombreux et immenses mérites, et nous présentera et recommandera aux Bienheureux du ciel, et plus spécialement à son Époux Jésus-Christ, notre Rédempteur et Seigneur, à la très sainte Vierge, sa Mère, les priant de nous recommander au Père éternel, de qui tout bien naît et procède, afin qu'Il nous délivre à jamais du péché et qu'Il ne cesse pas de nous faire de continuelles fa-

veurs, sans regarder à nos malices, si ce n'est dans son infinie bonté. Pour son seul amour, en effet, comme bien Il le sait, — puisque nos cœurs lui sont ouverts et qu'Il y discerne nos intentions et pauvres désirs, — nous sommes venus en ces contrées délivrer des âmes depuis plus de quinze cents ans esclaves de Lucifer, qui se fait, sur la terre, adorer d'elles comme un dieu, après n'avoir pu se faire adorer dans le ciel. Précipité de là, il se venge comme il peut, et entre ses victimes sont ces pauvres Japonais.

Il faut bien aussi vous parler de notre séjour à Cangoxima. Nous y arrivâmes en un temps où les vents ne nous permettaient pas d'aller à Miaco, capitale du Japon, où résident le Roi et les principaux seigneurs du royaume. Il n'y aura de vent, pour s'y rendre, que d'ici à cinq mois. Nous irons alors avec l'aide de Dieu. Miaco est à trois cents lieues d'ici. On nous dit merveilles de cette ville; par exemple, qu'elle compte plus de quatre-vingt-dix mille maisons. Il y a, dit-on, une grande université d'étudiants; elle comprend cinq collèges principaux. On parle encore de deux cents maisons de Bonzes, et d'autres qui sont vêtus comme des *frayles* et que l'on appelle *Gixu*, et de certaines *monjas* qu'ils appellent *Amacata*. Outre l'Université de Miaco, il y a, ailleurs, cinq autres universités principales, savoir : celles de Coya, Negru, Fieçon, Omi. Ces quatre sont aux alentours de Miaco, et chacune d'elles compterait, nous dit-on, plus de trois mille cinq cents étudiants. La cinquième, qui est fort loin de Miaco, s'appelle Bandu; elle est la plus grande et principale du Japon, à laquelle affluent plus d'étudiants qu'à aucune autre. Bandu est une fort grande *seigneurie* comprenant six *duchés* : un des *ducs* a le premier rang et les autres lui obéissent, et lui obéit au roi de Japon. On nous dit tant de choses de l'étendue de ces pays et de l'importance de ces universités qu'avant d'en

rien affirmer ou donner comme vrai par écrit, nous serions bien aises de voir les choses de nos yeux. Si elles sont telles qu'on les dit, nous vous l'écrirons, après avoir vu, et nous entrerons dans bien des détails.

En dehors de ces universités principales, on nous dit qu'il y a, par le royaume, beaucoup de petites universités. Quand nous aurons été à même de juger du fruit qui se peut opérer dans les âmes, au Japon, ce ne sera pas, pour nous, trop faire que d'écrire à toutes les principales universités de la chrétienté : nous déchargerons notre conscience et chargerons la leur. Il y a, en effet, dans ces universités, vertus et doctrine pour remédier à tant de maux et amener tous ces infidèles à la connaissance de leur Créateur, Rédempteur et Sauveur. Nous écrirons à ces docteurs, comme à nos Supérieurs et Pères, désirant qu'ils nous tiennent pour les derniers de leurs fils, et nous leur parlerons du fruit qui se ferait ici avec leur aide et faveur, afin que, s'ils ne peuvent eux-mêmes venir, ils encouragent ceux qui, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, s'offriraient à partager avec nous des consolations, des joies spirituelles, plus grandes et meilleures, sans doute (*porventura*), que celles dont ils jouissent ailleurs.

Si même la porte s'ouvrait à l'Évangile, aussi grande qu'elle nous paraît devoir s'ouvrir, nous ne manquerons pas d'en informer Sa Sainteté, puisqu'il est le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, le Pasteur de ceux qui croient en lui et de ceux qui sont près d'arriver à la connaissance de leur Rédempteur et Sauveur et de se soumettre à sa juridiction spirituelle. Nous n'omettrons pas non plus d'écrire à tous les dévots et bénis Frayles, qui vivent en de saints désirs de glorifier Jésus-Christ dans les âmes qui ne le connaissent pas encore. Quelque nombreux qu'ils viennent, il y a dans ce vaste royaume et dans celui de Chine, plus grand encore, place et au delà pour contenter les désirs de tous. On peut, sans avoir à craindre d'y

être maltraité, aller en Chine, pourvu que l'on soit muni d'un sauf-conduit du roi de Japon. Nous espérons de Dieu que le roi de Japon nous sera ami et que nous obtiendrons de lui le sauf-conduit : et lui et le roi de Chine sont amis, et le gage de cette amitié est le sceau royal de Chine, dont le roi de Japon peut user, pour donner toute assurance aux nombreux voyageurs ou navigateurs japonais qui vont en Chine. La traversée est de dix à douze jours.

Nous avons grande espérance que si Dieu Notre-Seigneur nous donne dix ans de vie, nous verrons, en ce pays, de grandes choses déjà faites par les Pères qui viendront de l'Inde, et par les Japonais qu'ils auront convertis à notre sainte Foi.

Dans le cours de l'année 1551, nous espérons vous écrire bien longuement, au sujet de Miaco et des universités, et des voies qui s'ouvriraient pour y faire connaître Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Cette année, s'en vont dans l'Inde, pour y apprendre les choses de notre Loi, deux Bonzes qui ont étudié aux universités de Bandu et de Miaco; de nombreux Japonais les y accompagnent.

Le jour de Saint-Michel, nous eûmes un entretien avec le Duc de cette contrée. Il nous traita fort honorablement et nous dit de garder avec soin les livres où est écrite la loi des chrétiens. Il ajouta : « Si la loi de Jésus-Christ est vraie et bonne, il faudra que le diable la subisse (*havra de passar el demonio con ella*). » Peu de jours après, il donna permission à tous ceux de ses vassaux qui le voudraient de se faire chrétiens. Je mets ces bonnes nouvelles à la fin de ma lettre, pour que vous en rendiez grâces à Dieu Notre-Seigneur.

Cet hiver, je crois, nous nous occuperons à composer, en langue japonaise, un exposé quelque peu étendu des articles

de la Foi, pour le faire imprimer. Toute personne distinguée (*toda la gente principal*) sachant lire et écrire, nous aurons là un moyen de propager notre sainte Foi sur divers points où nous ne pouvons, de si tôt, aller en personne. Notre très cher Frère Paul traduira fidèlement en sa langue tout ce qu'il leur est nécessaire de savoir pour le salut de leurs âmes.

Et maintenant, puisqu'un tel champ est là qui s'ouvre, il faut que tous vos désirs tendent à ce que le Ciel vous voie grands serviteurs de Dieu. Pour cela, soyez, sur la terre, humbles de cœur, humbles de vie ; laissez à Dieu tout le soin de vous accréditer auprès des hommes. Si vous faites autrement, vous verrez ce qu'il en coûte de s'attribuer le bien de Dieu. Mais je me console à cette pensée : vous saurez, je l'espère, découvrir dans vos âmes assez de choses répréhensibles pour en venir à abhorrer grandement tout amour-propre désordonné, et vous vivrez si parfaits, que le monde ne trouvera rien qu'il puisse, avec raison, blâmer dans votre conduite. Alors ses louanges vous seront une lourde croix, parce qu'elles vous remettront devant les yeux vos misères.

Je m'arrête enfin, mais sans pouvoir achever de vous redire le grand amour que j'ai pour vous tous, en général et en particulier. Si, durant la vie présente, les cœurs de ceux qui s'aiment en Jésus-Christ apparaissaient ouverts, croyez, mes très chers Frères, que vous vous verriez clairement dans le mien ; que si vous ne vous y reconnaissiez pas, ce ne serait point que je n'aie, en effet, vos images imprimées et dans le cœur et dans l'âme ; mais j'ai de vous une si haute idée, et l'humilité vous en donne une si basse, que difficilement, en effet, vous vous y reconnaîtrez.

Je vous en supplie (*ruego mucho*), aimez-vous les uns les autres d'un véritable amour ; ne laissez pas naître d'amertume dans vos cœurs ; dépensez à vous aimer une bonne part de vos ferveurs, et qu'une bonne part du désir que vous avez de

souffrir pour Jésus-Christ s'emploie à vaincre, pour l'amour de Lui, toutes les répugnances qui empêcheraient de s'accroître en vous la charité fraternelle. Jésus-Christ l'a dit, vous le savez, c'est à ce signe que l'on reconnaît les siens : ils s'aiment les uns les autres.

Dieu Notre-Seigneur nous donne la grâce de sentir, dans l'intime de nos âmes, sa très sainte volonté et celle de pouvoir parfaitement l'accomplir.

De Cangoxima, 5 novembre 1549.

Votre frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS¹.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 47-56. La copie du P. Barradas est faite sur l'original castillan.

CHAPITRE XXI.

OÙ L'ON TROUVERA EXPOSÉS LES PREMIERS TRAVAUX DE
FRANÇOIS DE XAVIER AU JAPON, D'APRÈS LES RÉCITS
DE CEUX QUI LE CONNurent.

(15 août-5 novembre 1549.)

I.

Dans le présent chapitre et les suivants, comme nous l'avons fait dans ceux qui précèdent, nous réunirons des documents nouveaux, qui aident le futur historien de François à raconter la vie et les œuvres de l'Apôtre du Japon avec une exactitude irréprochable et un plus vif intérêt.

Disons d'abord de quelles sources procèdent nos documents :

Le 25 juillet 1601, Alexandre Valignani, Visiteur des Missions de l'Inde et du Japon, acheva un travail intitulé : *Del principio y progresso de la Religion christiana en Japon*. Copie de ce travail se trouve aux folios 244 à 420 du manuscrit $\frac{25}{12}$ de la Bibliothèque de Ajuda, qui est venu de Macao.

Les folios précédents renferment « l'Histoire de l'Église du Japon, composée par les Religieux de la Compagnie de Jésus, qui, de l'année 1575 à la présente année 1634, résident en ces pays. » L'histoire n'est écrite que « de l'année 1549 à l'année 1560 » ; elle s'arrête même plus tôt. Le récit vraiment historique ne commence qu'au folio 181, 3^e livre, ainsi intitulé : « ... *No qual se contem como se deu principio a pregação do sagrado Evangelho naquelle Reyno, pelo B. Padre Francisco Xavier, e progresso que teve a Christandade, do anno de 1549 athe o de 1552.* »

L'auteur de cette histoire n'est pas nommé ; mais, au cours de ses récits, on reconnaît en lui un très ancien missionnaire. Ainsi, à propos d'un des premiers convertis de saint François de Xavier, à Ayamanguchi, plus tard Frère coadjuteur, qui mourut vers l'an 1590, il écrit : « J'ai vécu intimement avec lui bien des années (*muitos annos*) » ; ce qui déjà autoriserait à juger que l'auteur était missionnaire en 1580, ou jeune religieux de la Compagnie, se préparant aux œuvres des missionnaires ; et c'est en 1634, qu'il compose son Histoire de l'Église du Japon. Ailleurs, il fournit une indication plus précise encore, quand il dit : « Nous, qui allâmes au Japon, vingt-six ans après que le B. Père François Xavier en fut revenu..... » L'auteur du manuscrit aurait donc vécu au Japon dès l'année 1577. Nous l'appellerons l'*Annaliste de Macao*. On comprend assez l'importance de l'œuvre d'un tel personnage, œuvre que les Jésuites de la province de Japon voulurent

conserver, quand même on ne remarquerait pas que l'auteur eut sous la main, à Macao, les archives de la province.

Le P. Valignani, par son nom seul, recommande fort le traité *Del principio y progresso de la Religion Christiana en Japon*. Ce n'est cependant pas une œuvre tellement personnelle : les citations de Maffei, de Torsellini, y reviennent souvent ; mais, çà et là, le grand Ouvrier nous fournira d'utiles renseignements, fruit de ses personnelles observations ou recherches.

Le P. Valignani, appréciant, en divers endroits de son travail, les œuvres venues avant la sienne, dit en substance :

Je connais les élégants travaux du Père Jean-Pierre Maffei, la Vie du Père Maître François Xavier, écrite par le Père Torsellini..., et, la présente Histoire achevée, je trouvai au collège de Macao, quand, au mois de février 1603, je vins de Japon le visiter, une Vie du Père Maître François Xavier, écrite en portugais par le Père Jean de Lucena et publiée en Europe l'an 1600.

Les œuvres antérieures à cette dernière ne donnent pas entière, pleine connaissance de la nation japonaise, ni des grandes choses que la Providence de Dieu a opérées au Japon. Beaucoup de choses ont été écrites d'après des Lettres où l'on racontait, par ouï-dire, sans informations suffisantes. De là, dans les écrits publiés, bien des obscurités et même des contradictions, sans parler de quelques exagérations et enchérissements.

Quant au Père Jean de Lucena, son livre est d'un style très

élégant, très soigné ; il est plein de fort bonne doctrine ; mais cela s'est écrit en Europe, sans que le Père eût jamais vécu dans ces régions-ci, de sorte qu'il lui manque d'en avoir connu expérimentalement bien des choses ; l'exagération s'y rencontre bien forte, — et, pour avoir notion exacte ou explication de certains points, il servira de recourir à ce que j'ai dit dans le présent chapitre et dans celui qui précède, etc.

De tous ceux qui jusqu'à présent ont écrit sur le Japon, aucun ne l'a fait avec plus d'exactitude et ordre meilleur que le Père Jean-Pierre Maffei...

Longtemps, peut-être, avant de rédiger ce travail, le P. Valignani avait envoyé à Rome une autre œuvre, intitulée : *Principio y progreso de la Compañia de Jesus en las Indias orientales*, que les *Monumenta historica Societatis Jesu* viennent de publier (nov. et déc. 1899). Nous puiserons aussi à cette source nouvelle.

Et l'œuvre du P. Valignani et celle de l'Annaliste de Macao étaient demeurées, jusqu'à ce jour, inédites.

Un travail non moins précieux, et lui aussi inédit, est celui du P. Louis Frois.

Le manuscrit $\frac{25}{14}$ de la Bibliothèque de Ajuda, qui contient l'œuvre du P. Louis Frois, est un petit registre, papier de Japon, de 423 folios, intitulé : *Primera parte da Historia de Japam* (1549-1578). Au verso du folio 423, on lit : « Cette première partie
« de l'Histoire du Japon s'est achevée, le 30 décem-
« bre de l'année 1586. Près de quatre ans ont été

« employés à la composer avec *quelque médiocrité*.
 « Ce qui reste pour accomplir la période de qua-
 « rante années, à partir de l'arrivée au Japon du
 « Père Maître François Xavier, de sainte mémoire,
 « se verra exposé dans la 2^e partie, qui va de l'an-
 « née 1578 à l'année 1589; le tout, à l'honneur et
 « gloire de la très sainte Trinité, et de la glorieuse
 « Vierge, et de tous les Saints. *Amen*.

« Luiz Frois. »

Dans son *Prologue*, adressé au Père Général Aquaviva, le P. Frois laisse bien entrevoir la valeur de ses récits :

Il y a trois ans, le Père Alexandre Valignani, Provincial de l'Inde, écrivit, par ordre de Votre Paternité, au vice-Provincial du Japon, de faire composer l'histoire des événements accomplis en ce pays, depuis l'arrivée du Père Maître François Xavier jusqu'à ce jour; et le R. Père Gaspard Coelho, Vice-provincial, malgré mon insuffisance, me charge de ce travail. Voici, je pense, les motifs qui l'ont incliné à me choisir :

Je suis dans la Compagnie depuis près de quarante ans. J'y entrai, en effet, avant que le Père Maître François Xavier ne vînt au Japon; — j'ai eu dans les mains, pendant quatorze ou quinze ans, les lettres qui allaient de ce pays à Rome; — je suis au Japon depuis vingt-quatre ans; — j'ai eu grande communication avec tous les Pères et Frères qui vinrent ici les premiers. Tout cela cependant ne suffirait pas, si la sainte obéissance ne devait suppléer à mes déficits. Je me mets donc à l'œuvre, appuyé sur cette vertu, qui peut rendre facile ce que notre raison juge plein de difficultés.

Des premiers qui cultivèrent cette vigne, quatre ou cinq

sont morts : eux, mieux que d'autres, auraient pu tout raconter. Il en reste deux, et aussi quelques anciens chrétiens : bien des choses se peuvent encore tirer de leur mémoire. La Providence m'a aussi aidé en ce que, cette présente année 1586, j'ai dû, comme *socius*, accompagner le Provincial dans la visite des chrétientés ; ce qui m'a permis d'interroger tous les anciens et d'obtenir d'eux les renseignements qu'ils pouvaient bonnement fournir.

Nos trois auteurs nous aideront, d'abord, à mieux entendre des écrits sur le Japon venus avant les leurs. Écoutons, en premier lieu, le P. Valignani :

Pour tirer des ténèbres de l'Infidélité ces terres du Japon, Dieu choisit la vaillante nation portugaise, comme il l'avait choisie, plusieurs années auparavant, pour porter la lumière du Christianisme à d'autres peuples ; aussi peut-on l'appeler bienheureuse, cette noble nation, pour ce don, plus que pour d'autres que Dieu lui a aussi départis...

Les Japonais appellent leur pays *Nipon* ou *Nifon*, ce qui signifie : *principe du soleil*. Les Chinois l'appellent *Jippon*, et ce mot signifie la même chose. Jusqu'à ces derniers temps, les Espagnols appelaient ce pays : *Islas platarias*, mais ils commencent à dire, comme les Portugais : *Japão*, *Japon*.

La population paraît être venue anciennement de la Chine.

Le P. Valignani (fol. 255 et suiv.) relève les erreurs de Maffei et de Torsellini au sujet du Japon, et il les excuse en disant :

Les Japonais eux-mêmes ignorent beaucoup. Les Portugais, ne sortant guère des ports, ne peuvent avoir des connaissances bien étendues ; et nous-mêmes, si occupés d'autres

choses, nous ne saurions appliquer notre esprit à étudier le pays autant qu'il le faudrait pour acquérir des notions toujours sûres. Encore ne faut-il pas négliger une autre observation : Il y a peu de temps, Quambacudono réunit sous son autorité tous les États du Japon ; mais il y avait précédemment tant de guerres, que les communications d'une région à l'autre étaient fort difficiles. Quand j'arrivai au Japon, il y a vingt-deux ans (1579), nous ne savions quasi-rien des royaumes du Nord. Lorsque je revins, en 1590, un Portugais, Ignacio Morera, qui avait quelques notions de cosmographie, se trouva avec moi à la cour de Miyaco. Il travailla beaucoup pour faire une vraie description du Japon, et la description est exacte, là où il parle de ce qu'il a pu voir ; le reste n'est que probable.

Maffei et Torsellini ont fait ce pays beaucoup moins grand qu'il ne l'est en réalité, et ils donnent quelquefois aux distances une étendue qu'elles n'ont pas ; ainsi, le Père Maffei compte cent lieues de Firando à Yamaguchi : ce sont des lieues de Japon ; les cent valent soixante des nôtres. Le nom de la ville est Yamaguchi et non Amanguchi. De Yamaguchi à Miyaco, il met cent quarante lieues ; il faut entendre un peu plus de quatre-vingt-quinze de nos lieues.

Le P. Frois nous signale d'autres redressements à faire. En voici quelques-uns :

Un *conto* de soldats (en japonais *Ichimannim*), ce n'est pas un *million* de soldats, mais dix mille.

Quand on parle de *torches*, — il est bon d'observer qu'il n'y a pas d'abeilles au Japon et que les torches sont d'autres matières que la cire.

Quand on dit que l'on se guérit de certaines maladies, au Japon, par l'application de *deux ou trois mille boutons* de

feu, — il faut observer que ces *boutons* ne sont pas ceux d'Europe : les premiers seuls causent une douleur notable ; je le sais pour m'en être appliqué plus de trois mille.

Là où l'on écrit que les Japonais *ne s'essuient ou ne se mouchent pas deux fois avec le même mouchoir*, — il faut ajouter que les Japonais portent leur petite provision de morceaux de papier fin pliés en forme de mouchoir : ces morceaux de papier ne leur servent, en effet, qu'une fois. Outre ces morceaux de papier, les gens de distinction ont un linge fin, blanc ou bleu, dont ils s'essuient ou se mouchent plus d'une fois.

Là où l'on dit que les Japonais ont leur épée dans un *fourreau d'or*, — il faut observer que le fourreau n'est tel que par le dehors, c'est-à-dire la mince feuille d'or ouvrée qui recouvre le bois du fourreau.

Quand on parle de cadeaux de *quinze ou vingt pipes de vin*, — il faut observer d'abord que la *pipe* de Japon (*taru*) est vingt-cinq fois moindre que la pipe d'Europe, — et puis, qu'il s'agit, non pas de vin de raisin, qui n'existe pas au Japon, mais de vin de riz.

Quand on dit qu'un seigneur fait présent de tant de *barres d'argent* ou *barres d'or*, — il faut observer que la *barre* (*ychimai*) est d'un poids fixe. La barre d'or vaut 43 *crúzados*.

Quand on parle de *palais*, d'*édifices*, de *forteresses*, de *cités*, — il ne faut pas oublier que la pierre est à peine employée et que le bois est la matière des édifices, ce qui n'empêche pas que les palais de bois ne soient, au dehors et au dedans, somptueux et beaux à voir.

Les Portugais, marchands pour la plupart, n'ont guère vu que les ports où leurs vaisseaux abordent : ils ne jugent donc de bien des choses que par ce qu'on leur dit et ce qu'ils imaginent d'après ces dires. Ainsi, ils prodiguent le titre de *Roi*. Il n'y a, à vrai dire, qu'un roi au Japon, savoir, le Nô ou

Daïri; les autres, qui gouvernent sur divers points, sont des *Tonos*, des *fidalgos*, investis d'autorité pour l'administration de diverses parties du royaume; ce sont comme des *Ducs*; on les appelle *yacatas*. Il est vrai cependant que leur autorité est fort absolue; de là, tendance naturelle à les appeler *rois*. Quant aux soixante-six *royaumes*, il y en a peu d'aussi grands que ce que nous appelons *royaume* en Europe.

Quand on parle d'*universités* de Japon, — il ne faut imaginer rien qui ressemble aux *universités* d'Europe. La plupart des étudiants sont Bonzes ou étudient pour le devenir, et l'objet principal de leur travail est d'apprendre les caractères chinois et japonais. Ils tâchent aussi de savoir ce qu'enseignent les diverses sectes (c'est là leur théologie); quelque peu d'astronomie, quelque peu de médecine; mais, dans le mode d'enseigner et d'étudier, rien de méthodique et de rigoureux comme les procédés des écoles européennes. Encore n'y a-t-il, au Japon, qu'une seule Université où l'on voie un semblant de *facultés réunies*; elle est dans la région de Bandou, au lieu dit Axicanga.

Venu le dernier, l'Annaliste de Macao est plus instructif encore; nous citerons une de ses pages :

Les premiers, entre les Européens, qui découvrirent ces îles furent les Portugais. Après que, en 1511, Afonso de Albuquerque eut pris Malaca, Fernando Perez de Andrade alla, en 1518, comme ambassadeur du roi Manoel, en Chine. Il eut alors connaissance des îles de Liu-Kio, qui font suite à celles de Japon, en sont fort rapprochées et, à vrai dire, appartiennent au Japon, car c'est de là que vinrent les rois de Japon. Mais, comme le prouve le livre d'Antonio Galvão, intitulé : *Dos varios descubrimentos*, ce fut seulement en 1542 que l'on eut vraie connaissance des îles du Japon. Cette

année-là, Martim-Afonso de Sousa étant gouverneur de l'Inde, et François Xavier y arrivant, Antonio da Motta, Francisco Zeimotto et Antonio Peixoto allaient, en un *junco*, de Sião en Chine, lorsqu'une grande tempête, qu'on appelle *Tufao* (du chinois *Tay-fum*, ou du japonais *Tay-fu*, grand vent), emporta leur *junco*, vingt-quatre heures durant, en pleine mer, et les mena entre les îles du Japon : ils abordèrent à une de ces îles, appelée Zanegaxima, dans la mer de Satsuma. Les Portugais apprirent aux habitants de l'île à fabriquer les arquebuses (*espingardas*), art qui se répandit bien vite dans tout le Japon. On garde encore, à Zanegaxima, souvenir de ces trois Portugais, de leurs noms et du service qu'ils rendirent.

Fernão Mendez Pinto, en son livre des *Fingimentos*, se veut faire un des trois du *junco*; mais cela est faux, comme sont fausses beaucoup d'autres choses de son livre, qu'il semble avoir composé plutôt pour récréer que pour dire des vérités.

Depuis, un autre vaisseau de Portugais alla à Bungo, comme l'écrit notre Frère Yiofoken Paulo, Japonais, en son *Monengatasi* (Dialogues); et lui-même m'a exposé le fait, de vive voix. On négocia, à Bungo, avec ces Portugais sans dire mot; les balances et les poids servirent de paroles. Le Duc de Bungo d'alors, père du Duc Francisco, qui s'est fait chrétien, voyant les richesses du vaisseau, voulait tuer les Portugais pour s'approprier la cargaison; son fils l'en dissuada, en lui disant qu'un pareil acte le déshonorerait, étant contraire à la raison et aux sentiments de respect et de bienveillance toujours dus à des étrangers. Les relations de commerce avec les Portugais se sont continuées, à Bungo, jusqu'à l'année présente 1633.

Les îles comprises dans le royaume de Japon sont sans nombre; il y en a huit principales, d'où le nom de *Vayaxi-mano cuny* (les huit îles grandes) donné au Japon.

Ce pays, du reste, est très différemment nommé par les indigènes, d'une part, et par les étrangers, de l'autre. Au Japon même, il y a d'abord les noms usités dans le langage vulgaire et les noms oratoires ou poétiques. Le nom de *Les huit îles* est un des plus anciens, et, dans le style poétique, le Japon est encore ainsi appelé.

Une des principales dénominations du pays est celle de *Xingocu* (royaume des génies, des esprits) : ces génies sont les *Camis*, qui donnèrent commencement au monde, et de la race desquels procèdent les rois de Japon.

Un autre des principaux noms est *Yosocu* (royaume oriental, royaume du soleil); et les Chinois donnent au Japon un nom fort semblable, quand ils l'appellent *Yego* (*terme* ou *point de départ* du soleil, de l'orient).

Le nom le plus commun est, en japonais vulgaire, *Tinomoyo*, — et, en japonais littéraire, *Nifon* ou *Nippon*, qui signifie : principe, naissance du soleil, ces îles étant les plus orientales que l'on connaisse. Les Chinois prononcent le mot *Nippon*, *Jopuen*, — ou, dans la langue de Canton, *Jepuen*; de là les Portugais ont tiré *Japão*.

Les Portugais appelèrent d'abord ces îles *ilhas dos Ladrões*, parce que la mer y est infestée de pirates. Les Castillans, de leur côté, sachant qu'elles renferment de riches mines d'argent, les appelaient *Islas platarías*.

Des huit îles principales, — les trois grandes, comprenant chacune plusieurs royaumes, sont : 1^o Tçucuxi, ou Nippon (celle-ci est, à proprement parler, le Japon; là est la ville de Miyaco, dans la province du Milieu); — 2^o Kiuxu, ou Ximo; — 3^o Xicocu.

Les cinq moindres sont : Sado, Voki, Avagi, Yki, Tçuxima.

Le Japon a connu trois périodes de gouvernement : le premier se termina en 1340. Tout le Japon, divisé en soixante-huit provinces, était gouverné par un seul roi. Les provinces

étaient administrées par des vice-rois temporaires. Le second régime, inauguré par un *capitan* général ou connétable du royaume, amena, avec la faiblesse du pouvoir central, l'indépendance des vice-rois, — et d'inévitables guerres, tyrannies, brigandages, pirateries : c'était la situation du Japon quand saint François Xavier y arriva.

L'unité monarchique fut restaurée par Nabunanga et son *capitan* général, qui lui succéda. Commencée en 1585, cette restauration était achevée en 1588.

II.

Le P. Frois, en son premier chapitre, expose « *comment le Père Maître François se détermina à se rendre aux îles du Japon pour y annoncer le saint Évangile* » :

Dieu Notre-Seigneur, voulant faire luire sa clémence sur les Japonais plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, permit que le P. Maître François, à son retour de Maluco, où il avait converti bien des âmes, rencontrât à Malaca un Japonais appelé Anjiro¹, venu de Chine pour le voir, attiré qu'il était

1. Le P. Alexandre Valignano (*Del principio y progresso, etc.*), écrit : « Ce Japonais est communément appelé Angero : son vrai nom fut Yajiro. Il prit ensuite le nom de Anxey, quand, au Japon, en signe de renoncement au monde, il se fut coupé les cheveux et la barbe ; et enfin, il reçut au baptême le nom de Paul de Sainte-Foi. Maître François ne le baptisa pas, afin de réserver à l'évêque de Goa l'honneur d'introduire dans l'Église les prémices du peuple japonais. Ce fut Cosme de Anes qui voulut que l'on appelât le nouveau baptisé Paul de Sainte-Foi. Avec lui fut baptisé un sien *criado*, qu'il avait amené, et aussi un troisième Japonais, que Maître François envoya de Malaca à Goa, pour y être instruit. »

par la renommée de sa vie apostolique. C'était en 1548. Le cœur de Maître François s'enflamma, aux récits que lui fit Anjiro et à l'idée qu'il lui donna des dispositions où étaient les peuples du Japon, de sorte qu'aucune de ses entreprises apostoliques en Orient n'excita, dans son âme, d'aussi véhéments desirs.

Cette année même 1548, nous arrivâmes de Portugal cinq Pères et six Frères, et nous trouvâmes, à Goa, le P. Maître François qui faisait ses préparatifs pour la grande entreprise. Là, au collège, vivait, sous le nom de Paul de Santa-Fé, le Japonais Anjiro, vêtu comme les Frères. C'était un homme de trente-six ans environ. Il mangeait avec nous au réfectoire, il se confessait tous les samedis et communiait le dimanche comme les Frères. Il fit, pendant plus de vingt jours, les Exercices, et puis il les donna à un sien frère qu'il avait amené et qu'on appelait Jean.

Il y avait alors peu de temps que l'on avait reçu dans la Compagnie, à Goa, le P. Cosme de Torres, Espagnol, venu de Maluco. Le P. Maître François l'avait chargé d'employer, chaque jour, un temps déterminé à expliquer l'Evangile de saint Matthieu au Japonais Anjiro, afin de le mieux introduire, par cette voie, à la connaissance des choses de Dieu. Anjiro avait une belle intelligence; aussi parlait-il déjà le portugais; il se faisait du moins bien entendre, et tout ce qu'on lui enseignait, il l'apprenait. Quand on lui avait expliqué les choses de la Foi, il rédigeait par écrit ce qu'on lui en avait dit. Sa mémoire était des plus heureuses; de sorte que, après avoir entendu le P. Torres lui faire, à deux reprises, le commentaire de saint Matthieu, il sut par cœur tout le texte des récits de cet évangéliste, du premier au dernier chapitre, ainsi que le P. Torres le rapporte lui-même dans une de ses lettres. Il lui suffit des six mois de son séjour au collège pour apprendre à lire et écrire le portugais, et il y avait, dans

la maison, bien peu d'élèves plus capables que lui. Sa conduite d'ailleurs était fort exemplaire et tous s'en édifiaient.

Au mois d'avril 1549 (Garcia de Sã étant gouverneur, après la mort de Juan de Castro), le P. Maître François, qui avait déjà réuni des objets précieux pour les offrir au Roi et aux seigneurs du Japon, s'embarqua, en compagnie de sept personnes, savoir : le P. Cosme de Torres, le Frère Juan Fernandez de Cordoue, Paul de Sainte-Foi, son *frère* Jean, son domestique japonais, appelé Antoine, et deux garçons de service, l'un Malabare, appelé Amador, et l'autre Chinois, appelé Manuel (M^{el}).

Arrivé à Malaca, le Père Maître François n'y trouva pas de vaisseau qui allât au Japon, ce voyage se faisant alors bien rarement ; mais telle était l'impatience de ses saints désirs que, sans tenir compte de la grandeur des périls, il se livra à un Chinois, pirate païen, après que cet homme eût promis au Capitan de Malaca, Pedro de Sylva, de mener le Père et ses compagnons jusqu'au Japon. Le pirate était marié à Malaca : il s'appelait Avan.

L'Annaliste de Macao fait un peu mieux connaître le Japonais Angero :

La Providence amena à Malaca un Japonais : on l'appelle communément, dans les livres, Angero, mais son vrai nom fut Yajiro. Il prit un autre nom, celui de Auxey, quand, au Japon, en signe de renoncement au monde, il se fut coupé les cheveux et la barbe, et enfin il reçut, au baptême, le nom de Paul de Sainte-Foi. Il naquit à Cangoxima, chef-lieu du royaume de Satsuma, un des neuf de l'île de Kinxu. Il y vécut et s'y maria. Jeune, il s'adonna aux vices qui règnent parmi les païens, et, plus tard, inquiété par les remords de sa conscience, craignant l'enfer et désirant le ciel, il chercha

remède à ses maux, sans pouvoir le trouver auprès des Bonzes. Ce que les Portugais lui dirent le déterminà à venir à Malaca, pour y trouver le Père Maître François, et lui-même raconte comment il le rencontra. L'erreur du Vicaire de Malaca fut providentielle ; baptisé, Yajiro serait peut-être rentré au Japon pour n'en plus sortir.

Le P. Frois raconte ensuite *comment le P. Maître François et ses compagnons arrivèrent au Japon, et ce qui leur advint, au premier temps de leur séjour au royaume de Saxuma.*

Partis de Malaca le jour de Saint-Jean-Baptiste 1549, François et ses compagnons abordèrent, le jour de Notre-Dame d'Août, au port de Cangoxima, chef-lieu du royaume de Saxuma. Le port est lui-même appelé souvent Saxuma, au lieu de Cangoxima. Ils visitèrent d'abord le *Regidor* de la ville, et puis Maître François alla saluer le Roi, qui résidait à cinq ou six lieues de là. Le Roi le reçut bien, à titre d'étranger. Maître François désirait voir le Roi principal du Japon, et se rendre pour cela à Miaco, où ce Roi des soixante-six royaumes du Japon faisait sa résidence. Le Roi de Saxuma, à qui il dit son dessein, lui répondit : « Il y a trop de guerres, en ce moment, pour faire ce voyage, et ce n'est pas le temps de la mousson. Le temps venu, je vous procurerai une embarcation pour aller à Miaco. » Cette promesse ne s'exécuta pas.

A Cangoxima, où ils jetèrent les premières semences de la Foi, ils eurent beaucoup à souffrir, faite surtout de pouvoir se faire entendre. Le Frère Juan Fernandez avait cependant appris quelque chose de la langue, sur le chemin de Malaca au Japon, en parlant avec les Japonais. La plus grande partie du jour, ils l'employaient à se mettre, comme ils pouvaient,

en communication avec les habitants, et la nuit, ils donnaient beaucoup de temps à la prière et à l'étude de la langue. Le Père Maître François et le Frère Juan Fernandez, dès qu'ils surent quelque peu de la langue (*algua cousinha*), dépensèrent le jour, avec Paul, à répondre à des questions et à résoudre des difficultés.

Le Roi de Saxuma leur fit prêter, à Cangoxima, une maisonnette où le Père Maître François occupa ses moments libres à composer, avec Paul, une instruction (*platica*), en langue japonaise, sur la Création du monde, la Venue du Fils de Dieu en ce monde, les Commandements, le Jugement dernier, qui étaient les sujets ordinaires de leurs entretiens avec les Japonais.

Peu après sa venue à Cangoxima, écrit Valignani, le Père Maître François commença de faire des chrétiens par le baptême : les premiers admis furent de la parenté de Paul de Sainte-Foi ; puis, un jeune homme, d'humble condition, qui reçut le nom de Bernard et fut d'un grand secours aux Missionnaires. D'autres suivirent, non seulement de la ville, mais du dehors.

Le Père Frois nous fait connaître un de ces nouveaux chrétiens du dehors, qui vinrent chercher la vérité auprès du Saint et s'en firent ensuite les propagateurs :

Entre ces derniers, s'en trouva un, que l'on appela Miguel ; il se signala par son zèle apostolique. Miguel était *criado* d'un Tono païen, appelé Niyro Yxenocamidono, qui commandait la forteresse de Ychicu, à six ou sept lieues de Cangoxima. Dieu se servit de Miguel pour amener à la Foi toute la nombreuse famille de son maître. Celui-ci seul demeura païen ;

et aujourd'hui encore, les descendants de cette maison sont chrétiens.

A la date de la lettre de François, la famille du Tono n'était pas encore chrétienne ; mais déjà François, peut-être sur l'invitation de Miguel, avait visité le Tono. François dit : *l'alcaide de la région* ; mais *l'alcaide* est toujours le commandant, le gouverneur d'une forteresse, et il n'y avait point d'autre forteresse dans la région.

L'Annaliste de Macao ajoute :

Entre les chrétiens que le Bienheureux Père fit à Cangoxima, il faut compter le maître de la maison où lui et ses compagnons furent logés. La dernière descendante des hôtes de nos Pères vivait, à la fin du siècle dernier. C'était une excellente chrétienne. En considération de sa vertu, de la constance avec laquelle, au milieu de toute sorte de persécutions, elle était demeurée fidèle aux leçons de François, pour reconnaître le bon accueil fait par elle et les siens au Bienheureux et à ses compagnons, et enfin pour honorer le Saint lui-même, le P. Gaspard Coelho, étant Vice-provincial, la fit venir à Nangazachi, où elle vécut quelque temps encore, entourée des soins de la Compagnie et des chrétiens. Elle fit une bien sainte mort, et le Vice-provincial veilla à ce que ses obsèques et son enterrement fussent des plus solennels.

Et à propos de la *Platica*, écrit portugais de François, que Paul de Sainte-Foi traduisit en japonais :

Ce traité du Bienheureux Père François fut le premier catéchisme du Japon, et l'on s'en servit jusqu'à l'arrivée du

P. Belchior Nunez, qui en fit paraître un plus complet : on l'appela *Nijugo cagio*, à cause de ses vingt-cinq chapitres ou instructions. Celui-ci dura jusqu'à la venue du Père François Cabral, en 1570. Nous avions alors des Frères japonais ou d'autres chrétiens séculiers fort instruits des doctrines des sectes ; on fit donc, avec leur aide, un catéchisme de la doctrine chrétienne, accompagné de la réfutation des principales erreurs des sectes japonaises. C'est le livre dont on se sert encore aujourd'hui.

En somme, du 15 août au 5 novembre 1549, le travail de François fut une préparation à la prédication de l'Evangile dans le Saxuma. Il visita le *Capitan*, ou, comme parle le P. Frois, le *Regidor*, l'administrateur civil de Cangoxima ; il alla, à cinq ou six lieues de Cangoxima, saluer le Duc de la province de Saxuma ; à six ou sept lieues, saluer l'Alcayde de la forteresse de Ychicu ; il visita fréquemment, aux abords de la ville, les monastères de Bonzes et s'entretint avec eux, Paul de Sainte-Foi lui servant d'interprète ; il lia amitié avec le supérieur des Bonzes, le vieux Ningit ; il composa, pour la femme du Duc de Saxuma, un *Exposé de la Foi des chrétiens*, que Paul de Sainte-Foi traduisit en Japonais ; il travailla, avec Paul, à la rédaction de la *Platica*, dont il ira, plus tard, lisant, en tout lieu, le texte japonais. Enfin, les loisirs qui restent, de jour ou de nuit, François, Cosme de Torres et Juan Fernandez les occupent laborieusement à l'étude de la langue japonaise.

Les conversions des parents, des amis de Paul,

celle de Bernard sont surtout l'ouvrage de Paul lui-même; et ce sont les récits de Paul qui allument dans le cœur de « deux Bonzes » et d'autres « nombreux Japonais », le désir d'aller voir, de leurs yeux, dans l'Inde, les merveilles de la civilisation européenne et les beaux actes de la piété des Portugais. Quatre, sur le nombre, réaliseront leur désir.

François écrit, le 5 novembre, que le départ de ces Japonais s'effectuera l'année même 1549; et, de fait, le 2 avril 1550, avec la lettre de François, les quatre Japonais arriveront à Malaca.

III

Les biographes de François, pour n'avoir pas assez considéré ce fait, ont mêlé, ce nous semble, à leurs récits plus d'une inexactitude. Ils supposent tous, en effet, que François et ses compagnons ne s'éloignèrent de Cangoxima, pour aller à Firando, qu'au mois de septembre 1550; qu'ils s'y rendirent, sur la nouvelle de l'arrivée à Firando d'un vaisseau portugais, et qu'ils trouvèrent, en effet, le vaisseau dans le port.

Plus loin, le P. François Perez attestera qu'aucun vaisseau portugais n'alla de l'Inde dans ces régions en 1550; d'autre part, le vaisseau portugais, qui apporta à Malaca les lettres de François du 5 novembre 1549 et les quatre Japonais, ne put être vu à Firando, en septembre ou octobre 1550, puisqu'il arriva à Malaca le 2 avril de cette année, et il n'est

pas moins certain qu'aucun vaisseau portugais n'aborda, ni en 1549, ni en 1550, à Cangoxima.

D'où l'on pourrait déjà conclure que si François ou ses compagnons rencontrèrent, à Firando, un vaisseau portugais retournant dans l'Inde, ce fut en novembre ou décembre 1549 ; et que si François écrivit ses lettres du 5 novembre 1549, ce fut pour les remettre ou les faire remettre, sans retard, aux marchands portugais, dont il avait appris la présence à Firando. Avec les lettres, partiraient pour l'Inde les quatre voyageurs japonais.

Ces inductions, le P. Frois les justifie, quand il intitule son troisième chapitre : *Comment le Père Maître François alla, deux fois, de Saxuma à Firando*, et qu'il poursuit :

Deux mois s'étaient passés depuis que le Père Maître François était à Cangoxima, et le roi trouvait, de jour en jour, des prétextes pour ne pas lui fournir les moyens d'aller à Miaco, — lorsqu'il arriva nouvelles qu'un vaisseau portugais, venant de Chine, était abordé à Firando. Il y a, de Cangoxima à Firando, une distance de cent lieues. Le Père François, pour avoir des lettres de l'Inde, se mit aussitôt en chemin, bien qu'il eût les fièvres. Il ne prit avec lui qu'un garçon japonais pour lui servir d'interprète (*de langue*). Ses affaires traitées avec les Portugais, il revint, dans l'espace d'un mois, retrouver, à Cangoxima, le Père Torres et le Frère Fernandez qu'il y avait laissés.

Que les Portugais aient pu vite savoir la présence de François à Cangoxima, ou François la présence des Portugais à Firando, rien de surprenant, les

eaux de ces parages étant sillonnées incessamment par des barques qui allaient d'une île à l'autre, d'un port à l'autre.

L'interprète japonais fut probablement ou le *criado* de Paul de Sainte-Foi, ou l'autre Japonais, qui devaient, tous deux, suffisamment entendre le portugais; et si François se hâte, rien n'empêchait les deux Bonzes et leurs amis ou serviteurs d'aller après lui, plus commodément, jusqu'à Firando pour s'y embarquer¹.

A Firando, les Portugais, sans doute, firent, dès lors, à François l'accueil triomphal que ses biographes renvoient au mois de septembre ou d'octobre 1550; dès lors aussi, François put conquérir aisément la faveur du Duc de Firando et de tout son peuple, dont bénéficieront plus tard ses compagnons; dès lors enfin, il put, aidé de l'influence et des largesses des Portugais, traiter de l'acquisition, à Firando, d'une habitation, d'un local pour chapelle, en un mot de tout ce qui, plus tard, faciliterait l'installation des Missionnaires dans cette ville.

Avant de partir de Cangoxima, François rédigea ses lettres, toutes datées du même jour, 5 novembre 1549². A *la grande*, il en joignit autres quatre, au

1. Avec eux probablement, partit de Cangoxima le Portugais Dominique Diaz, venu de Malaca avec François, peut-être avec le désir de s'associer à ses travaux, mais qui aima mieux retourner à Malaca. Ce fut à lui (François nous le dira plus loin) que le Saint confia les lettres écrites par lui et ses compagnons, le 5 novembre 1549.

2. Tels éditeurs des Lettres de saint François de Xavier se sont, peut-être, autorisés à en changer les dates, par la considération qu'il était difficile, impossible que le Saint écrivit tant de lettres en un même jour; mais

moins, sans parler de celles de Cosme de Torres et de Juan Fernandez, que nous n'avons pas. Voici les quatre qui nous restent :

Aux PP. Gaspard Barzée, Baltasar Gago et Dominique Carvalho, le Saint écrit :

Vu la grande disposition qu'il y a, en ce royaume du Japon, pour l'accroissement de notre sainte Foi; me confiant beaucoup en vos saints désirs et au zèle que vous avez du salut des âmes de vos frères (*de vos prochains*), j'espère en Dieu Notre-Seigneur, attendu la connaissance que j'ai de vous, que vous possédez les vertus, et spécialement l'humilité intérieure, à l'aide desquelles vous puissiez mettre vos désirs à exécution; — en vertu donc de la sainte obéissance, — pour que votre mérite en soit plus grand, je vous commande, qu'ayant la santé requise pour accomplir cet ordre, vous, Maître Gaspard, Balthasar Gago et Dominique Carvalho, veniez au Japon, où je suis, près de me rendre, Dieu aidant, à Meaco; là vous me trouverez, j'espère.

Vous, Balthasar Gago et Dominique Carvalho, vous obéirez, durant le voyage, à Maître Gaspard, de la prudence et humilité duquel j'attends qu'il aura soin de bien remplir une telle charge.

Je m'arrête : sachant vos âmes si promptes à obéir et si disposées à sacrifier la vie pour l'amour de Celui qui, le premier et pour l'amour de nous, a obéi jusqu'à la mort, je ne doute pas que vous ne veniez. Dieu Notre-Seigneur, j'en ai grandement la confiance, nous réunira bientôt sur ces terres.

rien n'oblige à penser que des lettres, datées d'un même jour, sont écrites ce jour-là même : François, ses lettres écrites à Cangoxima, les date du jour où la rédaction s'achève et où l'expédition est prochaine.

De Cangoxima, 5 novembre 1549. Signé de la main de ce
votre très affectionné frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS¹.

A Micer Paul de Camerino et au P. Antonio
Gomez :

Si vous vous souvenez de moi comme je me souviens continuellement de vous, nous nous verrons tellement en esprit, que l'absence corporelle ne nous sera quasi plus sensible.

Écrivez-moi, bien par le menu, nouvelles des Frères qui sont à la maison et de ceux qui sont dehors, dans les forteresses et au cap de Comorin ; dites-moi le fruit qu'ils font ; combien sont venus de Portugal et combien en tout ils sont dans l'Inde, y compris ceux de la maison. Parlez-moi des écoliers du pays : Combien sont-ils ? Quels sont leurs progrès ?

Travaillez fort à instruire, à former, dans ce collège, des garçons Chinois et Japonais ; veillant par-dessus tout sur leurs âmes. Qu'ils sachent lire, écrire et parler le portugais, afin d'être les interprètes des Pères qui, s'il plaît à Dieu Notre-Seigneur, viendront, avant de longues années, au Japon et en Chine. Il ne me semble pas qu'en aucune autre terre, de celles que l'on a découvertes, il se puisse faire autant de fruit qu'en celle-ci, ni que la Compagnie se puisse perpétuer ailleurs qu'en Chine et au Japon. Je vous recommande donc beaucoup les Chinois et les Japonais.

Les lettres qui viendront pour moi de Portugal et de Rome, envoyez-les, à Malaca, à François Perez.

J'écris à Maître Gaspard de venir, comme vous le verrez en

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 88.

une des lettres. Si donc il ne vient pas, cette année, des Pères de Portugal, et qu'il s'en trouve un au collège qui puisse aller à Ormuz, envoyez-l'y à la place du P. Gaspard, et que lui vienne. Si vous n'avez pas ce Père à Goa, vous pourvoirez cette forteresse d'un prédicateur, des premiers qui viendront de Portugal, et, en attendant, envoyez-y un Père qui, par son humilité et sa vertu, opère le bien dans les âmes : il confesera ; il donnera les Exercices de la première semaine et fera faire confession générale aux exercitans ; il enseignera la doctrine aux enfans : et que d'autres bonnes œuvres un homme spirituel ne peut-il pas faire ! Les bons, d'ailleurs, quand ils vivent entre les mauvais, par leur vie même ou leurs œuvres, prêchent sans cesse, et plus efficacement que ceux qui prêchent dans les chaires : faire vaut mieux que parler (*mas es obrar que hablar*).

Mes souvenirs affectueux, je vous prie, à notre Mère et à tous les dévots et dévotes du collège, et encore à Juan Alvarez, le doyen, et au P. Ruy Lopez, et au Père français. Dites à celui-ci, de ma part, que puisqu'il est vicaire de Notre-Dame de la Luz, qu'il prenne pour lui-même beaucoup de lumière, car, au temps où je le connus, il en avait peu.

S'il y avait, au collège, beaucoup de Pères qui pussent, hors de la maison, enseigner les prières aux enfans et aux esclaves, hommes et femmes, envoyez-les remplir ce ministère, aux heures accoutumées, par les églises de la ville, comme à la Miséricorde et aux autres ; et le dimanche, au lieu d'enseigner les prières, ils feraient aux enfans et aux esclaves une instruction sur la vie d'un Saint.

Dites à Antonio Gomez d'enseigner les prières, à la cathédrale ou dans une autre église. Pour moi, j'aimerais mieux que ce fût à la cathédrale. Veillez bien à ce que les Pères s'occupent à cet humble office, tous les jours. S'il se trouve, à la maison, des prédicateurs, que ce soient eux qui enseignent les

prières ; ainsi ils prêcheront d'exemple, et la bonne odeur de leur vie sera leur meilleure prédication.

Dans cet exercice, ils parleront le portugais que parlent les esclaves, comme je faisais, moi aussi, quand j'étais à Goa. Les lettres que vous m'écrirez auront un article à ce sujet.

S'il vient à Goa deux Bonzes qui, cette année, vont à Malaca, faites tout votre possible pour qu'ils soient bien accueillis en des maisons de Portugais ; puis, occupez-vous beaucoup d'eux ; témoignez-leur beaucoup d'amour, comme je faisais avec Paul, quand j'étais à Goa. C'est un peuple qui veut n'être conduit que par amour : laissez donc toute rigueur avec les Japonais. Si ces Bonzes demeuraient à Malaca, faites que les Pères, qui doivent venir au Japon, viennent pourvus de tout le nécessaire, non seulement pour eux-mêmes, mais pour ces Bonzes qui doivent leur servir d'interprètes. Qu'ils arrivent pourvus, en particulier, d'habits de drap de Portugal et de chaussures, car, ici, nous mourons de froid (*morremos de frio*).

Notre-Seigneur nous réunisse dans la gloire du paradis.

Votre très affectionné frère en Jésus-Christ.

FRANÇOIS.

Au P. Gomez seul :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Je me suis si fort étendu dans les autres lettres, que je n'ai pas beaucoup à dire en celle-ci ; mais seulement une chose : c'est que sans cesse je vous ai devant les yeux, vous désirant peut-être plus de bien spirituel que vous ne vous en désirez. Je vous recommande, à vous plus qu'à tous les autres frères qui sont dans l'Inde, d'avoir souci particulier de vous-même ; ne vous négligez pas en une chose de si grande importance, car si vous êtes oublieux de celle-là, je n'espère pas vous en recommander utilement aucune autre ; et si je savais que vous

avez de celle-là continuel souvenir, j'aurais grande espérance de vous écrire, dans quelque temps, de venir à Meaco ou à Bandu réaliser vos saints désirs.

De tous les frères de l'Inde, du Portugal, de Rome, écrivez-nous, bien par le menu, et du fruit qu'ils font, parce que vos lettres nous seront une grande consolation : je vous écris, moi, longuement : payez-moi de la même monnaie (*pagadme de la misma moneda*).

Disposez toutes choses de telle sorte, que les frères qui doivent venir au Japon soient mis en chemin, le plus tôt possible, et dans de bonnes conditions ; comme vous savez le faire quand vous vous y mettez (*quando os disponeis para ello*).

Le Père Cosme de Torres, votre ami, vous écrit ; lui, dans sa dévotion (*con sus piedades*), vous désire bien des choses qui ne sont pas pour vous (*que no os cumpren*) ; tout se fera en son temps ; je vous réserve pour des choses plus grandes que celles que vous, et le Père avec vous, désirez ; rien d'étonnant que je vous écrive, d'ici à trois ans, de venir résider en quelques-unes des grandes Universités du Japon, où vous aurez peut-être plus de consolation et ferez encore plus de fruit que dans l'Inde ; oui, vous y aurez plus de consolation que vous ne pensez.

Envoyez donc les frères à qui j'ordonne, en vertu de l'obéissance, de venir ; et afin que vous ne négligiez pas de le faire, ou que l'affection, l'amitié ne vous exposent pas à nous en envoyer d'autres à leur place, comme aussi, pour que vous ayiez plus de mérite à vous priver d'eux, je vous commande, en vertu de la sainte obéissance, d'exécuter ce qui est prescrit.

Par les vaisseaux qui, au mois de mars, vont de Goa à Ormuz, et le plus vite qu'il se pourra, expédiez-y copie de la longue lettre, avec une obédience que je vous envoie, et qui est adressée au Père Gaspard, afin qu'il vienne vite, savoir,

l'an prochain, et les autres avec lui. Qu'ils partent, comme nous, de Goa au mois d'avril; et si quelqu'un d'eux était mort, viendra à sa place celui que le Père Micer Paulo et vous jugerez à propos de désigner; et lui, pour mériter davantage, viendra en vertu de la sainte obéissance.

Il me paraît bien à propos que ceux qui viendront amènent deux laïques, ou du moins un, personnes à qui l'on puisse pleinement se fier et qui soient disposées à mener vie active, à faire les travaux corporels nécessaires, et à remplir toute sorte d'humbles offices. Il faut, pour cela, je vous le redis, des personnes de grande confiance, parce que le pays est dangereux à l'excès (*a maravilla*).

Quand les Pères viendront, obtenez que le Gouverneur envoie au Roi de Japon quelques précieux objets, à titre de présents, et une lettre. J'ai, en effet, cette confiance en Dieu que si le Japon se convertit à notre sainte Foi, il en résultera grand profit temporel pour le Roi de Portugal. Il suffira que l'on établisse une factorerie à Sacay : c'est un très grand port où vivent de très riches marchands; on y trouve de l'argent et de l'or plus qu'en aucun autre port du Japon.

La connaissance expérimentale que j'ai des hommes de l'Inde ne me permet pas d'espérer qu'ils iront jusqu'à envoyer un vaisseau porter les Pères au Japon, pour le seul amour de Dieu, sans autre considération. Il peut se faire que je me trompe, de quoi je serais fort aise; toutefois, voici de quelle manière vous procéderez pour assurer le transport des Pères : Faites savoir au seigneur Gouverneur qu'il procurera un très considérable gain à un sien parent ou ami, qu'il désirerait gratifier de cette faveur, s'il l'autorisait à expédier au Japon, chargé de marchandises, un navire qui y transporterait les Pères. A cet effet, je vous envoie le catalogue des marchandises qui se vendent le mieux au port de Sacay, qui est à deux journées par terre de Meaco. Celui-là reviendra, bien

chargé d'argent et d'or, qui mènera les Pères au Japon, s'il y va chargé des marchandises dont le rôle est ci-joint.

Voilà comment les Pères pourront venir très bien et en grande sécurité, parce qu'un tel vaisseau ira bien muni de canons et appareillé de toutes choses nécessaires.

Un avis, maintenant, pour que les Pères arrivent au Japon en peu de temps : — Le vaisseau devra partir de Goa, avec son chargement complet, au mois d'avril ; — partir de Malaca, avec tous les approvisionnements requis, au mois de juin, et ne faire aucun relâche en Chine, quelque espérance de bonnes affaires que l'on puisse avoir ; n'y prendre même pas des vivres, si ce n'est de l'eau en quelques îles, — et aller tout droit au Japon ; car si l'on prend la voie de Chine pour y trafiquer, sachez que la traversée de Goa au Japon sera de dix-sept mois, et s'ils laissent la Chine, ils viendront au Japon en quatre mois et demi.

Cela posé, il devient nécessaire que le navire qui portera les Pères n'ait pas une charge excessive de poivre : quatre-vingts caisses tout au plus. La charge étant modérée, le poivre se vendra bien plus cher, et l'on fera, comme je l'ai dit, un gros profit en débarquant à Sacay.

Veillez donc à ce que, dans la provision délivrée à celui qui mènera les Pères, il lui soit imposé pour condition qu'il ne s'arrêtera pas en Chine pour trafiquer ; il y aurait grande perte de temps. Si pour aller, en effet, de la Chine au Japon on ne part pas le 1^{er} août, il faut attendre une année entière le retour de cette unique mousson. Le *Capitan* devra donc promettre au seigneur Gouverneur de ne point trafiquer en Chine, en allant au Japon.

Aux Pères du cap de Comorin, envoyez copie de la longue lettre.

Quand nous aurons espérances du côté de Meaco, je vous

écrirai très longuement, et à vous, et aux frères de Coïmbre, et aux Pères de Rome.

Si Dominique Carvalho n'est pas encore ordonné prêtre, priez le Seigneur évêque de l'ordonner.

Entretenez grande amitié avec Ruy Gonzalez, puisqu'il est Procureur des chrétiens du cap de Comorin, et que les Pères de notre Compagnie qui vivent là ont grand besoin de sa protection.

De Melchior Gonzalez, du collège de Baçaim, des Frayles qui s'y trouvaient, — et s'il en est venu d'autres du Portugal, — et si ce collège demeure à la Compagnie, — de tout cela, informez-moi bien par le menu; — et du Père Nicolas, — et du fruit qu'il fait à Coulao, — et s'il bâtit cette maison, si nécessaire pour servir d'école aux enfants des chrétiens du cap de Comorin et de logis aux Pères qui vont par cette région. Venez-lui en aide, le plus que vous pourrez; obtenez-lui quelques secours du seigneur Gouverneur et du *Vedor de Fazenda*, et ajoutez-y un peu d'argent de la maison.

Vous me ferez savoir, de plus, s'il est venu de Portugal des prédicateurs de notre Compagnie, et combien, et leurs qualités; et s'il en vient, pourvoyez-en les villes de Cochin et de Diu, parce qu'elles en ont besoin.

Tout ce que je vous écris, vous le communiquerez à Micer Paul, et les choses se feront avec son avis et son autorité (*con su parecer y obediencia*).

Là-bas viennent deux Bonzes japonais, qui furent aux Universités de Meaco et de Bandu; traitez-les avec beaucoup d'amour, car c'est ce qu'il faut aux Japonais.

Soyez très ami du seigneur Évêque et du Vicaire général; ayez pour eux grande obéissance, puisqu'ils sont nos supérieurs; et, de gré à gré (*por bien*), avec de l'humilité, vous obtiendrez d'eux tout ce que vous voudrez (*todo acabareis con ellos*).

Mettez bien de la diligence dans l'envoi des Pères au Japon. Pour moi, je tâcherai d'être à même, d'ici à un an, de vous écrire de Meaco.

Notre-Seigneur vous donne, en ce monde, autant de bien spirituel et, en l'autre, autant de gloire que je m'en souhaite à moi-même.

De Cangoxima, le 5 novembre 1549.

Ce qui suit est écrit de la main du Saint :

Pour l'amour de Notre-Seigneur, je vous prie de vous faire beaucoup aimer de tous les frères de la Compagnie, — et de ceux qui sont à la maison, — et, par lettres, de ceux qui sont dehors.

De plus, enseignez les prières dans quelque église; j'aimerais (*folgaria*), moi, que ce fût à la Sè. Les dimanches et fêtes, après déjeuner, prêchez les articles de la Foi aux esclaves et chrétiens du pays, et usez d'un tel langage qu'ils vous comprennent, comme je faisais quand j'étais là; et cela, faites-le afin de donner exemple aux autres.

Je vous prie instamment de m'écrire, avec détail, des choses de votre intérieur : vous savez bien que ce sera une joie pour moi et allègement d'une grande sollicitude, en laquelle je vis.

Entre beaucoup d'autres choses, je serais heureux de savoir que tous les frères de la Compagnie vous aiment beaucoup, aussi bien ceux de la maison que ceux du dehors; car il ne suffit pas à mon contentement de savoir que vous les aimez, il faut que je sache qu'ils vous aiment (*nao estarei satisfeito en saber que vos os amais, senão en saber que d'ellos seis amado*).

Votre frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS¹.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 57.

François n'oublia pas de remercier Pedro de Sylva, le généreux Capitan de Malaca, le digne fils de Vasco da Gama, à qui revenait, pour une belle part, le mérite de l'œuvre accomplie :

Señor, grâces à toute l'aide et faveur que Votre *Merced* nous a donnée; abondamment pourvus du nécessaire; riches de présents pour ces seigneurs; voyageant sur un si bon vaisseau, et tout cela de vos largesses, nous arrivâmes, en paix et bonne santé, au Japon, le jour de Notre-Dame d'août. Ce fut au pays même de Paul de Sainte-Foi et dans son lieu natal. Le *Capitan*, l'*Alcayde* et tout le peuple nous y reçurent avec beaucoup d'amour.

Paul, notre bon compagnon, se mit si vite à l'œuvre, il sut si bien prêcher, de nuit et de jour, tous les siens, qu'il a converti sa mère et sa femme, ses parents et parentes, et des connaissances en grand nombre : tous ceux-là sont déjà chrétiens.

Le pays est tel qu'on le peut désirer pour y voir un grand bien se faire aux âmes. Se faire chrétien n'a, jusqu'à présent, paru étrange à personne. Ce sont gens fort raisonnables. Sans doute, pour ignorer la vérité, ils s'égarent de bien des manières; mais la raison, chez eux, garde ses droits; ce qui n'arriverait pas si la malice y régnait.

Faute de mousson, nous n'allons pas à Meaco, où sont le roi et les principaux seigneurs. D'ici à cinq mois, ce sera notre mousson, et nous ferons le voyage, avec l'aide de Dieu et le service des vents. On nous dit tant de choses de Meaco que j'attends, pour les croire vraies, de les avoir vues. La ville compterait 96,000 maisons. Deux Portugais, un desquels est encore au Japon, l'ont vue; ils m'ont dit qu'elle est plus grande que Lisbonne. Les maisons sont toutes de bois; elles ont, comme les nôtres, plusieurs étages.

L'année prochaine, après expérience personnelle, j'écrirai à Votre *Merced*. J'espère de Jésus-Christ qu'une grande partie du Japon se fera chrétienne, car c'est un peuple raisonnable (*gente de rason*). Ces fruits seront dus à Votre *Merced*; sa prévoyance, ses lettres, son vaisseau, ses riches présents destinés au roi auroient tout fait. Ce que votre père, le *señor* Comte Amiral, commença, vous l'achèverez et le couronnerez : j'attends cela de Notre-Seigneur; mais vous aurez, devant Dieu, un lot plus riche de mérite, car l'Amiral n'avança dans l'Inde que des intérêts temporels.

Tout cela, je l'écris à Votre *Merced*, afin qu'elle voie mieux et reconnaisse la grande grâce que Dieu lui a faite. L'intention de Votre *Merced* a été purement de procurer l'accroissement de notre sainte Foi; mais, pour avoir mené ce dessein à bon terme, vous assurerez au Roi d'autres profits considérables. A deux journées par terre de Meaco est Sacay, port principal du Japon. Il se fera là, s'il plaît à Dieu, une factorerie de grand profit temporel : de tous les ports du Japon, Sacay est, en effet, le plus riche, celui où arrivent en plus grande abondance l'argent et l'or du royaume. Je ferai mon possible auprès du roi de Japon pour qu'il envoie dans l'Inde un ambassadeur, qui y voie la magnificence portugaise et observe quelles des productions ou marchandises de ces pays manquent au Japon. A cette occasion se traiterait, entre le Gouverneur de l'Inde et le roi de Japon, la question de la factorerie.

J'ai grande espérance qu'avant deux ans j'annoncerai à Votre *Merced* que nous avons à Meaco une église de Notre-Dame; nous l'y bâtirons, afin que ceux qui viendront au Japon se recommandent, dans les tempêtes, à Notre-Dame de Meaco.

Si Votre *Merced* avait en moi la confiance de m'établir son facteur au Japon, pour ce qu'elle y expédierait, je lui garantirais, moi, plus de cent pour un de bénéfice. Il suffirait, pour

cela, de donner le tout aux Japonais pauvres qui se feront chrétiens. Voilà une opération de commerce que jamais encore capitaine de Malaca n'a entreprise. Le profit est cependant assuré ; il n'y a pas de risques à courir, puisque Jésus-Christ lui-même, la chose est certaine, tient plus de cent en réserve, dans l'autre vie, pour qui, dans celle-ci, lui aura donné un. J'ai peur de n'être pas agréé ; un si gros intérêt ne plaira pas, ce me semble, à Votre *Merced*. Là est le mal des Capitaines de Malaca : ils ne tiennent pas à être si riches.

Le Larron (pirate) est mort ici, à Cangoxima : il nous a été bon, tout le voyage, et nous n'avons pu être bons pour lui, car il est mort dans son infidélité. Nous ne pouvons davantage lui être bons depuis sa mort, puisque son âme est dans l'enfer.

Beaucoup de Japonais viennent à Malaca ; c'est le fruit des bonnes nouvelles que Paul a semées ici sur les nombreuses vertus des Portugais. Je prie fort Votre *Merced* de les accueillir honorablement. Vous devez cela à Dieu ; vous le devez aussi à votre *hidalguia* ; tâchez qu'ils soient reçus dans les maisons de riches Portugais, où rien ne manque de ce qui fait l'hospitalité honorable, afin que ces Japonais nous reviennent disant des Portugais autant de bien que Paul en a pu dire.

Domingo Diaz, porteur de la présente, est fort mon ami, et moi le sien, pour la très bonne compagnie qu'il nous a faite durant le voyage. Je serai très obligé à Votre *Merced* si elle m'aide à lui payer ma grosse dette.

Plaise à Notre-Seigneur prolonger, bien des années encore, la vie de Votre *Merced*, et, selon ses désirs et les désirs de la *Señora*, votre femme, vous ramener en Portugal.

De Cangoxima, 5 novembre 1549.

Son vrai serviteur et ami de cœur (*d'alma*),

FRANCISCO ¹.

1. *Ajuda*, ms. Lettres des Indes.

Enfin, Paul de Sainte-Foi voulut que le billet suivant allât de lui à tous les Pères et Frères de la Compagnie de Jésus :

Dieu, par sa grande miséricorde, a rempli mes désirs, en m'amenant au Japon pour y faire chrétiens ma mère, ma femme, ma fille et beaucoup de mes parents et connaissances, hommes et femmes ; et maintenant qu'ils sont chrétiens, je vis avec d'autres désirs, priant Dieu de leur donner persévérance jusqu'à la fin. Aussi, pour l'amour de Notre-Seigneur, je vous prie, mes Pères et Frères, ayez en vos oraisons et saints Sacrifices sollicitude particulière de me recommander à Dieu, et ensemble mes parents nouvellement convertis. Commencer de servir Dieu ne suffit pas, en effet, à notre salut, si l'on ne persévère jusqu'au bout.

J'espère qu'avec l'aide de Dieu, une grande partie des Japonais se convertiront à notre foi, parce qu'ils aiment à m'entendre quand je leur parle des choses de Jésus-Christ, et les Bonzes eux-mêmes ne s'offensent pas que je leur parle de la Loi des chrétiens ; ils témoignent, au contraire, en être satisfaits.

Nous sommes tous bien portants ; plaise à Dieu que nous ayons égale santé de l'âme. Nous sommes, il est vrai, vous et nous, bien éloignés de corps ; mais, ressuscités, nous nous retrouverons en corps et en âme au jour du dernier jugement. Plaise à Dieu que ce soit pour aller régner avec Jésus-Christ.

Votre très affectionné et moindre frère,

Paul de SANTA-FÉ.

CHAPITRE XXII

OÙ CEUX QUI CONNurent FRANÇOIS DE XAVIER RACONTENT SES DERNIÈRES ŒUVRES DANS LA PROVINCE DE SAXUMA.

(Novembre 1549, septembre 1550)

I

Les lettres de François du 5 novembre arrivèrent à Malaca, le 2 avril 1550; la joie qu'elles y causèrent, le P. François Perez nous l'apprend. Il écrit aux Pères de Goa, le 24 juin suivant :

Depuis que le Père Maître François s'éloigna de nous avec ses compagnons, en 1549, nous étions à attendre, non sans souci et angoisse même, nouvelles de lui tant désirées, et déjà le temps accoutumé des arrivages étant près de passer, nous désespérions de voir venir de Japon un vaisseau, quand, le mercredi matin 2 avril de la présente année 1550, en arriva un qui porta la joie, non seulement à nous, mais à toute la ville.

Dès que le señor Capitan sut les nouvelles que le vaisseau apportait, il me fit appeler. J'étais à dire la messe. Quand elle fut dite, je me rendis à la grande église, où je trouvai le señor Capitan, Don Pedro de Sylva, quasi fou de joie : « Il serait bon, me dit-il, de faire une procession d'action de grâces. » — J'en parlai au Père Vicairé, qui approuva plei-

nement ; il n'était pas, en effet, moins joyeux que le Capitaine, et bientôt, de là, tout le peuple, en procession, se rendit à Notre-Dame-du-Mont, où le Père Vicaire célébra une messe chantée, pour rendre grâces à Dieu Notre-Seigneur et à la Vierge Marie, sa Mère.

Dans ce vaisseau venaient quatre Japonais ; ils furent très bien reçus dans la maison d'un Chinois chrétien, et beaucoup de Portugais de cette ville les invitèrent, bien des fois, chez eux. Souvent aussi ils venaient chez nous, et nous leur enseignions les choses de notre sainte Foi ; de sorte que, bien joyeux, ils reçurent l'eau du saint baptême le jour de l'Ascension (15 mai). Le Capitan en fit vêtir deux, et Pedro Gomez de Almeida les deux autres. Le Capitan, Pedro de Sylva, fut parrain des quatre, et le Père Vicaire les baptisa, avec autant de solennité qu'on le pouvait faire à Malaca.

Trois des nouveaux chrétiens sont retournés au Japon ; le quatrième est demeuré ici.

J'ai reçu, par la même voie, des lettres du Père Maître François, de Jean Fernandez et de Paul de Sainte-Foi. J'ai fait copier un exemplaire de la lettre que le Père Maître François adresse aux Frères de l'Inde ; j'expédie cette copie à vos Charités par deux voies. Comme le Père y raconte par le menu son voyage, je ne vous en dis rien et m'en remets à lui.

Votre serviteur et coadjuteur indigne,

FRANÇOIS PEREZ.

De François, on ne recevra plus de lettre dans l'Inde jusqu'à la veille de son arrivée à Malaca, à la fin de décembre 1551 : le Saint n'eut pas, pour écrire, l'occasion du passage d'un vaisseau portugais, qui dût prochainement quitter ces régions. Ce fut probablement à la première nouvelle qu'il eut, entre juillet et août 1551, de l'arrivée d'un vaisseau

portugais au port de Figi, dans le royaume de Bungo, vaisseau qui se rendrait, peut-être, à bref délai, dans l'Inde, que François écrivit un court résumé de ses travaux au Japon jusqu'à cette date. Il ne pouvait prévoir encore que ce vaisseau le porterait lui-même jusqu'à San-Chuan, dans la direction de Malaca.

Plus tard, au mois de janvier 1552, à peine débarqué à Cochin, François exposera plus longuement ces mêmes travaux et ceux qui suivirent, dans une lettre adressée au P. Simon Rodriguez; mais, comme le Saint le déclare, cette lettre fut écrite à bâtons rompus et désordonnément. Nous la donnerons pour compléter la première, et nous y rapprocherons toutes les parties que le Saint aurait rapprochées, si les incessantes interruptions de visites d'amis, dont il se plaint, ne l'avaient empêché de le faire.

Ses œuvres, à Cangoxima et dans le Saxuma, de novembre 1549 à septembre 1550, François les résume ainsi dans la lettre de 1551 :

Nous avons passé une année et plus à Satçuma, et nous y avons fait quelques chrétiens, en leur lisant un cahier où se trouvent exposées les choses de notre sainte Foi. S'il ne s'en fit pas davantage, ce fut à cause de la crainte qu'avait le Seigneur du pays; parce que les bonzes, voyant l'accroissement que prenait notre sainte Foi, se tournèrent contre le Seigneur et lui dirent que s'il nous laissait ainsi marcher et consentait à ce qu'on se fît chrétien, les Camis et Fotoques, indignés contre lui, le puniraient gravement et lui feraient perdre sa seigneurie. Enfin, ils procédèrent de telle sorte auprès de lui, qu'il porta un décret par lequel défense était faite, sous peine

de mort, à qui que ce soit, de devenir chrétien. Ne pouvant donc plus faire de fruit en ce pays, nous partîmes pour un autre. Ce ne fut pas sans beaucoup de larmes de nos chrétiens, à l'heure des adieux, car ils nous aiment grandement. Ils nous remerciaient beaucoup de la peine que nous avions prise à leur enseigner le chemin du salut. Avec eux resta, pour continuer à les instruire, Paul de Sainte-Foi, notre compagnon et leur compatriote.

Dans la lettre de 1552, François dira :

A Cangoxima, toute la parenté de Paul est venue au christianisme; grâces à lui, qui en exposait la lumière à leurs yeux en de continuels entretiens, il eût conquis à Jésus-Christ la ville entière, si les Bonzes n'y avaient mis empêchement. Tout ce peuple était charmé d'entendre des vérités si nouvelles pour lui. Les Bonzes persuadèrent au roi que s'il laissait le christianisme s'introduire dans ses États, il les perdrait, et aurait, de plus, la honte d'avoir ruiné le culte des dieux du pays et des traditions des aïeux; qu'il était donc obligé d'interdire, sous peine de mort, que personne désormais se fit chrétien.

Le P. Frois et l'Annaliste de Macao nous feront mieux connaître les travaux du Saint et le bien qui en résulta pour les âmes. Écoutons, d'abord, l'Annaliste de Macao :

Un Japonais, prêtre de notre Compagnie, appelé le Père Louis, a composé, en langue japonaise, une histoire intitulée : *De l'entrée du saint Évangile au Japon*. J'ai connu ce Père Louis, l'espace de plus de trente ans, avant et depuis son entrée dans la Compagnie, et j'ai vécu familièrement avec lui. Originaire de Nangazachi, il y fut élevé par des parents chré-

tiens. Après leur mort, il laissa ses biens, étudia le latin au séminaire, fut reçu dans la Compagnie et vint étudier, avec nos scholastiques, à Macao. Il y fut ordonné prêtre, et il retourna au Japon où il mena excellente vie de religieux. Il avait un grand zèle et prêchait fort bien, soit aux chrétiens, soit aux païens. Il visita les terres du duc de Saxuma, et il y apprit bien des choses du Père Maître François et des chrétiens qu'il fit en ce pays. Ce fut particulièrement pour l'éducation de cette chrétienté, qu'il composa son livre. Il découvrit des faits nouveaux, en 1605, à l'occasion d'une visite qu'il fit à ces mêmes chrétiens :

Les chrétiens de Cangoxima, dit le P. Louis, m'ont appris que, deux fois par jour, le P. François allait sur la terrasse (*terreiro*), qui est au-devant du monastère des Bonzes, et que, de là, il prêchait au peuple qui s'y assemblait, lisant, à cet effet, le livre qu'il avait composé.

Ailleurs, l'Annaliste écrit :

On tient pour certain que le Bienheureux P. François eut le don des langues. Le P. Louis, qui visita plusieurs fois les chrétiens de Satçuma, baptisés par le P. François, rapporte que ces chrétiens lui montraient une terrasse, au-devant d'un fameux temple d'idoles, et lui disaient : « Là, sur ce degré supérieur, le P. François s'asseyait et il prêchait à ceux qui voulaient l'ouïr, et nous l'entendions... ».

On s'explique, sans recourir au miracle du don des langues, que les Japonais entendissent le Saint, soit qu'il donnât lecture de la *platica*, soit qu'il la récitât de mémoire, comme, de mémoire, il récitait des prières et *platicas* en langue malabare, durant les premiers temps de son séjour dans l'Inde. Que

François, après plusieurs mois d'étude de la langue japonaise, eût parlé, sans réciter une leçon apprise, et qu'on l'eût compris, cela encore n'exigeait pas le miracle ; il est cependant prouvé (on le verra plus loin) qu'en dehors de la lecture ou de la récitation de son livre, François, à Cangoxima, était peu compris, même des plus intelligents, et ce fut une des causes qui paralysèrent l'action de son zèle auprès des Bonzes.

Le P. Louis raconte encore :

Au royaume de Saxuma, dans la ville de Cangoxima, un homme riche avait une fille unique ; elle mourut. Et comme le père était là, près du corps de la jeune défunte, à se désoler, un des nouveaux chrétiens lui dit : « Il est arrivé ici, il y a peu de jours, des étrangers de sainte vie. Recommandez-vous à eux, et ils auront peut-être remède pour votre affliction. » Le père de la défunte va aussitôt au logis du Père Maître François et lui dit sa désolation. Maître François invita ses compagnons, qui se trouvaient là, à prier avec lui ; et quand ils eurent prié quelque temps, il dit au père affligé : « Consolerez-vous, votre fille se porte bien. » Il ne lui dit pas autre chose ; de sorte que le père pensait : « Que dit-il là ? Ma fille est morte ; je lui demandais remède à ma douleur. Je suis venu pour rien. » Il s'en retourna donc avec sa douleur ; mais, en entrant chez lui, il y trouva tout le monde dans la joie et sa fille guérie. Le père, hors de lui de bonheur et ne pensant plus même au Père Maître François, demandait à sa fille : « Que s'est-il donc passé, ma fille ? » — Elle répondit : « Quand j'eus rendu le dernier soupir, je me vis entourée de gens d'une figure horrible qui voulaient m'entraîner vers une fournaise épouvantable. Tout à coup, deux hommes, de beau

visage et de bel aspect, apparurent là et mirent en fuite mes ennemis. » — Alors seulement le père se ressouvient de Maître François, et il lui amène sa fille. Or, dès que celle-ci fut en présence de Maître François et de ses compagnons, elle demeura un moment comme ébahie, et puis elle dit à son père : « Les voilà, les hommes qui m'ont délivrée ! » Alors, se mettant à genoux devant Maître François, le père, tout en larmes, le remerciait. Maître François, le relevant, lui dit : « Rendez grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, sauveur des hommes ! » Peu après, le riche de Cangoxima s'instruisait de la doctrine chrétienne, et il recevait le baptême avec tous les siens.

Ainsi parle le P. Louis dans son livre, et, l'ayant connu, je ne saurais douter qu'il n'ait bien vérifié toutes choses avant d'écrire.

L'Annaliste ajoute à ce récit les trois autres, que l'on trouve dans toutes les biographies du Saint, savoir, la guérison d'un lépreux, celle d'un petit enfant hydropique, et le châtement infligé par Dieu au Japonais de Cangoxima qui insulta le Saint, et à qui celui-ci se contenta de répondre : — *Deos vos garde a boca!* — Ces faits, dit l'Annaliste, sont rapportés dans un livre écrit par un Portugais, qui avait parcouru ces contrées, avant même l'arrivée de François, et qui y revint, au temps où François et ses compagnons s'y trouvaient¹.

1. Ce Portugais n'est pas autre, probablement, que Fern. Mendez Pinto, qui serait venu au Japon dès l'année 1542, et que nous trouverons, non pas à Cangoxima, mais à Figi, au royaume de Bungo, en 1551.

II

Le P. Louis Frois nous met sous les yeux les relations de François avec les Bonzes de Cangoxima :

J'ai trouvé, à Firando, quelques papiers où le Frère Juan Fernandez nota ce qui s'était passé à Cangoxima durant les dix mois qu'ils y vécurent, et je vois qu'ils y baptisèrent environ cent cinquante personnes. Le Frère note que le Père Maître François, sans y être invité, allait aux monastères des Bonzes les inviter à lui poser des difficultés, ou leur en poser lui-même, et qu'il entrait et sortait comme il eût fait dans sa propre maison.

Entre ces monastères, il en est un principal, qui était propriété du roi, où vivaient cent et tant de Bonzes avec grande rente. Leur supérieur, très vénéré du roi et des seigneurs, avait la dignité considérable de Tòdó; il s'appelait, en ce temps, Ninjit : c'était un vieillard, naturellement doux, affable et incliné aux œuvres pies. Le Père Maître François aimait à le visiter, et Ninjit se montrait heureux d'entendre les choses de la foi chrétienne, parce qu'elles lui semblaient tout à fait conformes à la raison.

Ce monastère était de la secte des Jenxus, qui ont pour doctrine : « Naître et mourir, c'est tout : il n'y a pas d'autre vie, ni châtiment des mauvais, ni récompense des bons, ni Créateur qui gouverne l'univers. »

Ces Bonzes ont la coutume de consacrer une ou deux heures à la méditation, cent fois chaque année; ils appellent cet exercice *Zagen*. Le sujet de la méditation, toujours le même, est cette pensée : « Il n'y a rien. » Ils méditent ainsi pour

étouffer les remords de la conscience. Quand ils sont réunis pour cette méditation, ils se tiennent en une telle modestie, un tel recueillement extérieur, qu'on les dirait en extase. Un jour que Maître François les trouva ainsi occupés, il demanda à Ninjit : « Que font ces religieux ? » Ninjit, en souriant, lui répondit : « Les uns calculent ce qu'ils ont tiré de leurs paroissiens (*feligreses*), ces mois passés ; — les autres recherchent comment ils pourront faire pour se bien habiller et régaler ; — les autres, comment ils pourront s'amuser. Pas un ne pense à chose d'importance. »

Une autre fois, le Père demanda à Ninjit : « Quel temps vous paraît préférable, ou de la jeunesse, ou de la vieillesse, à laquelle vous êtes arrivé ? » Ninjit répondit : « La jeunesse ! Pourquoi ? Parce que le corps est bien dispos et que l'on peut faire tout ce que l'on désire. » — Maître François reprit : « Quand des navigateurs s'éloignent d'un port pour aller aboutir à un autre, quel moment leur est meilleur ; est-ce lorsqu'ils se voient en pleine mer, exposés à la tempête, ou près d'aborder au port vers lequel ils naviguaient ? » — Ninjit répondit : « Je vous comprends fort bien ; mais cela n'est pas pour moi, qui ne sais pas vers quel port je navigue. Pour qui le sait, et à qui le port est ouvert, s'en approcher est le meilleur ; mais moi j'ignore où et comment j'aborderai. »

Douze ou treize ans plus tard, le P. Cosme de Torres, se ressouvenant des chrétiens de Cangoxima, qui vivaient comme des brebis au milieu des loups, leur envoya le Frère Louis de Almeida ¹. Celui-ci raconte, dans une lettre datée de 1562 :

« J'arrivai, en compagnie de Portugais qui étaient allés se

1. Louis de Almeida, gentilhomme portugais, ami de Duarte da Gama, eut occasion de fuir les Exercices, au Japon, sous la direction du Père Baltazar Gago. Il en sortit, déterminé à tout quitter, pour le service de Dieu et le salut des âmes. C'était en 1556. Il employa, d'abord, de grosses son-

confesser à Bungo. J'allai voir le roi ; je le remerciai du bon désir qu'il avait que la loi de Dieu fût prêchée dans ses terres, et je lui fis une *platica*, par l'intermédiaire du Japonais, mon compagnon.

« A Cangoxima, des chrétiens vinrent me visiter avec grande affection, aussitôt que je fus arrivé. Je savais que le Père Maître François avait intimement connu un Bonze appelé Ninjit, de la dignité de Tôdô, supérieur du principal monastère, que l'on nomme Fucuxoji. J'allai le voir. Ce vieillard me reçut avec de grandes manifestations d'amitié, et me raconta ses anciens entretiens avec le Père Maître François. Ninjit est fort désireux d'apprendre, et, pour un Japonais, il est humble ; ce qui le rend cher à tous. Sachant qu'il souffrait des yeux, je lui offris un collyre, ce dont il me remercia beaucoup. Il me disait : « J'aurais bien désiré savoir tout ce que venait prêcher au Japon le Père François, mais, faute d'interprète, je ne l'ai pu entendre. » Il me disait encore : « Je voudrais mourir baptisé ; mais la place que j'occupe, ma dignité, la vénération que l'on a pour moi m'en empêchent. » Il me posa une foule de questions sur des sujets très variés : la création, la diversité des saisons, les causes de la pluie, etc.

Proche de Cangoxima est un autre monastère de Jenxus, appelé Nanriji. Le supérieur, qui a, lui aussi, dignité de Tôdô, se trouvait au monastère de Ninjit, et son ministre et premier disciple, à l'époque où Maître François vivait à Cangoxima. On le fit supérieur à l'âge de soixante ans. Informé de ma

mes à d'utiles fondations, et puis il se voua aux plus humbles travaux de l'apostolat. Ce ne fut que trois ans avant sa mort qu'il fut ordonné prêtre ; mais, dès lors, on le considérait comme un des plus solides appuis de la mission. Épuisé par ses travaux, auxquels plusieurs autres ensemble n'auraient pu suffire, il alla en recevoir la récompense (1^{er} octobre 1583). Il était dans sa cinquante-neuvième année.

venue, il me fit prier de l'aller voir à son monastère, où il me reçut avec le même amour que m'avait témoigné son maître. Il voulut avoir plusieurs entretiens avec moi, et si je tardais à me rendre auprès de lui, il venait me chercher. Tel est le fruit des impressions premières que produisirent en leurs âmes les paroles et les vertus du Père Maître François. Lui aussi, comme Ninjit, ne se lassait pas de m'interroger. Il me pria de prendre logement au monastère, d'y coucher, et, bien avant dans la nuit, nous poursuivions nos entretiens, jusqu'à ce que, de part et d'autre, le sommeil et la fatigue y missent fin. Il a étudié tous les livres de Xaca. Sa chambre est tapissée, de haut en bas, de rayons pleins de livres. Il me dit, un jour : « J'avais noté soixante-dix questions à vous faire ; mais vos réponses aux trois principales m'ont tellement dessillé les yeux que je laisse les autres. Une seule chose me tient en perplexité : j'ai vu et examiné plus de sept mille livres des lois de Xaca, imprimés en Chine ; ceux qui les ont écrits n'avaient pas moins d'intelligence ou de savoir que vous. Il faut cependant que je le confesse, telle est l'efficacité des raisons, sur lesquelles se fonde la loi de Dieu que vous prêchez, qu'elles m'ébranlent ; elles seules me semblent exprimer la vérité, et je le vois mieux encore lorsque je les rapproche de ce que disent tous nos livres. » Il ajoutait : « Quand le Père Maître François était ici, bien qu'il n'eût presque pas de langue pour s'expliquer (*que quasi nao tenia lingua para se explicar*), mon intelligence restait convaincue ; combien plus maintenant, grâce à ces entretiens particuliers que nous avons, vous et moi, par l'intermédiaire d'un interprète de ce pays et si bien instruit des choses que vous enseignez. »

Le bon vieillard en vint à me dire, à la fin : « Il ne me reste plus aucun doute ; je sais par cœur les prières ; j'ai bonne volonté ; je suis vieux : je vous en prie donc, les mains levées, ayez la bonté de me donner le baptême, mais secrètement.

Les *fidalgos* et autre gent noble, qui viennent ici se faire *jénxus*, c'est-à-dire de la secte religieuse à laquelle j'appartiens, je leur enseignerai sans doute, au commencement, les méditations des *Jénxus*, mais je procéderai de telle sorte que j'arriverai à leur enseigner la loi évangélique. » Je m'efforçai de lui montrer que cette dissimulation n'était pas acceptable ; mais il ne put se résoudre à tout sacrifier pour Dieu et le salut de son âme. Je laissai Ninjit dans la même peine.

Une seconde fois, je m'arrêtai à Cangoxima pour consoler les deux Bonzes. Je les trouvai mieux que jamais convaincus de la vérité de l'Évangile, et, jusqu'à l'heure de mon départ, ils me supplièrent de leur donner secrètement le baptême. Ils me disaient, entre autres choses : « Si le roi ou un grand seigneur vient à mourir, nous ne pourrions nous dispenser d'aller à l'enterrement et de faire des prières tirées des livres de notre secte. » Ils donnaient force raisons à l'appui. Je persistai à leur dire et prouver que cela ne se pouvait permettre, et ils parurent, au dernier moment, décidés à résigner leurs charges et à quitter le monastère. A cette condition, je leur promis qu'un Père viendrait les baptiser. »

Le P. Luis Frois note, à la suite de la lettre du Frère de Almeida : « Les espérances du Frère ne se sont pas réalisées. Ninjit vécut, quelques années encore, sans se décider à quitter, pour Jésus-Christ, sa dignité et ses rentes, et l'on a trop sujet de craindre qu'il ne soit allé débarquer en enfer. »

L'Annaliste de Macao permet d'espérer le salut de Ninjit, quand il cite les lignes suivantes du livre du P. Louis :

On m'a dit, à Saxuma, que Ninjit avait compris la vérité du Christianisme, qu'il désirait se faire chrétien ; mais, comme

il aurait perdu sa dignité de Tòdò et les rentes qu'il possédait au monastère, il ne se déclara jamais. À la mort cependant, il témoigna grand repentir de ne l'avoir pas fait. C'est ce que disaient les chrétiens de l'endroit.

III

Et le P. Frois et l'Annaliste de Macao racontent l'intéressante histoire de la famille de l'*alcayde* de Ychicu. On se souvient que François visita, de bonne heure, l'*alcayde*, et que Miguel, le *criado* de l'*alcayde*, fut une des premières conquêtes du zèle du Saint, à Cangoxima.

Nos deux auteurs éclairent cette œuvre de François à l'aide d'une lettre du Frère Louis de Almeyda, datée de 1562 :

Me trouvant à deux lieues de la forteresse de Ychicu, sur le chemin même qui devait me conduire à Cangoxima, je voulus y aller pour voir la femme et le fils du Capitan, que le Père Maître François, de sainte mémoire, fit chrétien. Cette forteresse est une hauteur (*serra*) dans laquelle on a formé, à la pioche, au pic, une série de dix boulevards, à une bonne distance les uns des autres et ayant chacun leurs fossés très profonds; on passe de l'un à l'autre par des ponts-levis. Au centre est le fort principal, où réside le Capitaine.

Arrivés là, nous fûmes reçus avec grande affection, surtout par quelque quinze chrétiens qu'il y pouvait avoir, fils spirituels du Père Maître François. Après que j'eus salué le Capitan de la forteresse, de la part du P. Cosme de Torres, la dame, ses fils, ses serviteurs chrétiens m'entourèrent et me

firent beaucoup de questions, sur bien des choses qu'ils désiraient savoir, et d'abord, au sujet du Père Maître François, au sujet des progrès de la chrétienté de Bungo et de celles de Miaco et d'ailleurs. Ce que je leur dis les remplit de joie. Il y avait treize ans qu'ils n'avaient pas vu de Père de la Compagnie.

Celui qui les gardait dans la Foi était un vieillard, appelé Miguel, ayant l'office d'administrateur de la maison (*veedor de casa*), et que tous respectent pour sa vertu. Le Père Maître François le chargea de baptiser les enfants. Ce bon vieux et la señora me racontèrent beaucoup de miracles, arrivés depuis le départ du Père, par la vertu de quelques oraisons qu'il leur laissa et que la señora me montra, enfermées en un sachet (*nomina*) qu'elle portait. Ces prières, auxquelles sont mêlées les Litanies (*as litánias*), sont longues (*copiosa escriptura*) et écrites de la main du Père Maître François. Quand je les eus lues, la señora me dit que beaucoup de malades ont été guéris, en posant le sachet sur leur poitrine. Un des principaux a été son mari. En une maladie grave, alors que l'on désespérait de le sauver, elle lui mit le sachet sur la poitrine et il fut vite guéri.

Le vieux arriva et il me montra une discipline que lui avait donnée le Père Maître François ; il dit ensuite : « Une fois la semaine, je fais une réunion de tous les chrétiens de la forteresse, et je leur remets la discipline, pour que chacun s'en donne trois coups ; pas plus. Si quelqu'un veut dépasser, je ne le permets pas, de peur qu'on ne rompe la discipline. Cet exercice nous procure une bonne santé. La señora étant malade, elle me demanda la discipline, et je sais que ce fut pour s'en donner quelques coups, comme remède ; et bien que la maladie fût grave, il plut à Dieu que, par la vertu de ce dernier remède, elle fût vite guérie. »

Nous commençâmes ensuite à parler de choses de Dieu, le Capitaine étant lui aussi présent, et, l'entretien fini, comme il était déjà nuit, nous nous retirâmes, après avoir décidé que je partirais le lendemain, mais que je reviendrais passer dix ou quinze jours avec eux. Ils me prièrent de baptiser, avant de partir, quelques enfants, deux desquels étaient du Capitaine. Celui-ci n'était pas encore chrétien par le baptême et la profession extérieure, mais il désirait beaucoup le devenir. Le matin donc du jour suivant, je disposai une sorte d'autel, avec une très dévote image de Notre-Dame, que je portais, et j'eus le bonheur de faire neuf chrétiens ; ils savaient déjà tous les prières, parce que le bon vieux Miguel les avait instruits. Le baptême donné, nous partîmes. On nous pourvut de montures et de tout ce dont nous pouvions avoir besoin, D. Manuel de Mendocça, trois Portugais, moi et autre nombreuse suite, et cela, avec une telle affection, que je n'en saurais donner une idée ; aussi m'éloignai-je avec autant de regret que si, depuis bien des années, j'avais été au milieu d'eux...

Quand j'eus vu les chrétiens de Cangoxima, un des chrétiens de la forteresse de Ychicu vint me chercher, et, selon ma promesse, j'y retournai ; il devait, d'ailleurs, s'y rencontrer quelques païens, venus là pour m'entendre. Cette fois, je passai à la forteresse dix à douze jours, prêchant deux fois par jour, sans compter les catéchismes que je faisais aux païens ; nous y employions la nuit, afin d'être plus libres. Dieu les toucha, et cinq des principaux de la forteresse furent baptisés. Un d'entre eux avait l'intelligence admirablement ouverte aux vérités divines, de sorte qu'il écrivit un traité, où il exposait, avec méthode, tout ce que je leur avais dit au sujet de la création du monde, de l'Incarnation et de la Rédemption. Ce travail me parut si remarquable, que je voulus le prendre pour le montrer aux chrétiens de Bungo et d'ailleurs.

Je lui donnai à copier un cahier, renfermant l'exposé des

Mystères, avec de nombreuses questions bien utiles pour les Japonais. En un jour et demi, il eut copié ces cinquante-cinq pages d'écriture japonaise; en quoi il fit preuve, non seulement d'habileté, mais de grande ferveur, et je le chargeai de lire, chaque dimanche, ce cahier aux chrétiens réunis. A cela devait concourir le fils aîné du Capitan de la forteresse, alors âgé de dix-sept ans. Le Père Maître François l'avait baptisé; il a, lui aussi, une vive intelligence. En peu de temps, quand il était enfant, il apprit les prières, les articles de la Foi et l'explication de chacun des articles; de sorte que depuis il a toujours, avec Miguel, enseigné la doctrine chrétienne aux autres; ce qu'il fait avec une merveilleuse dévotion.

La plupart de ces chrétiens sont bien instruits. La forteresse est une vraie solitude. N'entendant parler de rien autre chose, ils s'appliquent tout entiers à l'étude de la Foi chrétienne. Ainsi, le jeune homme qui copia mon cahier n'a pas, depuis ce temps, de plus agréable récréation que de se retirer au plus épais d'un bois voisin, pour y méditer sur tel ou tel des mystères qui sont exposés dans le cahier. Souvent, m'a-t-il dit, il ne peut retenir ses larmes, tant il est heureux de connaître Dieu Notre-Seigneur, et si pénétrantes sont les lumières que la grâce répand dans son intelligence, et les affections qu'elle excite dans son cœur. Je lui demandai ce qu'il ferait si le duc de Saxuma l'appelait auprès de lui et lui disait : « Ne soyez plus chrétien; je vous le défends : vous êtes mon vassal; et vivez du salaire que je vous donne. » — Il répondit : « Je lui dirais : Seigneur, si vous désirez que je vous serve en toute fidélité et loyauté, que je ne vous dérobe rien, que je vous aime; si vous me désirez doux, patient, bon pour tous, commandez-moi d'être chrétien; car me commander de ne l'être pas, c'est me commander le contraire de ce que je disais tout à l'heure. Qui est chrétien fait tout ce que vous désirez que je fasse. »

Depuis, les chrétiens de la forteresse (ils sont, aujourd'hui, 70 en tout) ont fait une dévote chapelle bien décorée, avec un rétable où est représenté le mystère de la Visitation. Ils vivent en une paix, une concorde admirables ; leur vie est une vie d'oraison : on dirait un couvent. Une seule chose les attriste, c'est de voir que le Capitan de la forteresse ne jouit pas de la grâce du Christianisme. Sa femme surtout s'en afflige et ne cesse de prier pour que l'heure de la conversion arrive. Invité par elle à le faire, je demandai au Capitan pourquoi il ne recevait pas le baptême. Il me répondit : « Si je n'étais pas convaincu que votre Loi est la véritable, je ne la laisserais pas suivre à ma femme et à mes enfants. Je n'adore aucun Dieu, si ce n'est le vôtre, et je recours à Lui en toutes mes nécessités. Je ne me déclare pas encore publiquement, en considération du seigneur Duc ; mais j'espère que Dieu y pourvoira, et que je pourrai, avec l'agrément du Duc, me déclarer chrétien. » Cette réponse encouragea et consola sa femme et les autres chrétiens de la forteresse.

De la forteresse, je retournai à Cangoxima, pour m'embarquer ou faire préparer mon embarquement. En attendant que ce fût achevé, je fis une troisième visite, d'un ou deux jours, aux chrétiens de la forteresse, et, à l'heure des adieux, dans la chapelle, il y eut plus de larmes que je ne pourrais dire. On me pressa de ne pas me retarder à Bungo et de revenir à Ychicu. Le fils du Capitaine et d'autres de la parenté voulurent m'accompagner jusqu'au port, et ainsi firent beaucoup de chrétiens de Cangoxima, qui tous (ils sont 200) m'offraient, à l'envi, des provisions et de l'argent. J'eus grande tristesse de les voir ainsi, environnés de païens, sans Père ni Frère qui les instruisent, et sans espérance qu'on les puisse visiter souvent, vu notre petit nombre, et la multitude des pays et localités à visiter. »

L'Annaliste de Macao cite, de plus, le livre du P. Louis, Japonais. Le P. Louis y raconte comment, vers l'année 1605, il connut, au village de Cavanahe, à treize lieues de Cangoxima, le fils de l'ancien *criado* de l'alcaide de Ychicu, baptisé par François, en 1549 ou 1550, et appelé Miguel, comme son père. Miguel, établi à Cavanahe, y conservait précieusement une relique de la vraie Croix, deux chapelets, un flacon de porcelaine, plein d'eau bénite, et une image de Notre-Dame de l'Annonciation. En mourant, six ou sept ans auparavant, Miguel avait légué à son fils ces saints objets, que François lui avait donnés, en lui disant : « estimez-les beaucoup, comme choses de grande vertu. » De fait, bien des prodiges de guérison attestaient cette vertu divine : l'eau bénite, par exemple, guérissait beaucoup d'enfants. Je demandai à Miguel, observe le P. Louis, comment cette eau avait ainsi duré depuis tant d'années : il répondit : « à mesure que nous en tirons, nous ajoutons au flacon autant d'eau commune. »

Nous négligeons plusieurs autres pieux détails du récit du P. Louis, que l'on peut trouver dans les Lettres annuelles de 1605, et dans les écrits de Bartoli.

L'Annaliste de Macao suppose que la conversion de la maison de l'alcaide fut le dernier acte de François dans le Saxuma ; — mais il n'est pas probable que le zèle du Saint ait ainsi tardé à mettre à

profit celui de Miguel, prêt à le servir dès les premiers jours, et aussi le bon accueil que, dès ces premiers jours, lui fit l'alcaïde.

François ne donne qu'une raison de son départ de Cangoxima, savoir, la haine des Bonzes, les frayeurs qu'ils inspirèrent au duc de Saxuma, et le décret de ce dernier, porté contre ceux qui désormais se feraient chrétiens.

Le P. Frois dit seulement :

Le zèle qui dévorait le cœur de François ne lui permettait pas la longue attente ou les délais auxquels le roi de Saxuma le condamnait : il pria donc le roi de leur permettre de se retirer à Firando avant que le vaisseau des Portugais ne fût reparti pour l'Inde : le roi en témoigna grande satisfaction, et il leur procura une embarcation pour faire ce voyage.

Le P. Valignani :

François fut, d'abord, bien accueilli par le Seigneur du pays, ce seigneur ayant désir de faire amitié avec les Portugais et d'attirer leurs vaisseaux, pour commercer dans ses ports ; mais lorsque les Bonzes se soulevèrent contre les premiers chrétiens et pressèrent le Seigneur d'interdire cette religion nouvelle, à cause de cela, et aussi pour avoir vu que les Portugais allaient aborder à d'autres terres, il manifesta le fond de son cœur. Voyant donc qu'il n'y avait rien à faire dans ce pays, François se résolut d'aller à Firando, où était arrivé un vaisseau portugais.

L'Annaliste de Macao :

Voyant les progrès de l'Évangile, les Bonzes comprirent que ce serait la ruine de leurs monastères; ils résolurent donc de faire partir Maître François et ses compagnons. Pour cela, ils défendirent au peuple de les entendre; ils répandirent ensuite contre eux de faux bruits : on disait, en particulier, qu'ils mangeaient de la chair humaine, et, pour le mieux persuader, les Bonzes faisaient jeter, la nuit, devant la porte des étrangers, des lambeaux de linges ensanglantés.

Cependant, le *Capitan* de Cangoxima les protégeait, parce que le Duc ne se montrait pas mal disposé à leur égard. Les Bonzes se tournèrent donc contre le Duc et lui annoncèrent que les *Camis et Fotoques* ne tarderaient pas à se venger sur lui du tort que les étrangers faisaient à leur culte. Le Duc parut s'effrayer; mais il fut, peut-être, plus désaffectionné encore de Maître François, lorsqu'il eut compris que les Portugais allaient négocier, non pas dans ses terres, mais à Firando, et que leur vaisseau ne viendrait pas à Cangoxima. Il ne voulut plus, dès lors, voir les prédicateurs de l'Évangile, et il fit publier un arrêt de mort contre quiconque, à l'avenir, se déclarerait chrétien. Il ne persécuta cependant pas ceux qui avaient déjà reçu le baptême.

L'hypothèse d'un seul vaisseau portugais abordant à Firando, du mois de septembre 1549 au mois de septembre 1550, ne justifie pas assez les préoccupations commerciales et les dispositions moins bienveillantes du duc de Saxuma : deux arrivages, au contraire, sur un même point, étranger à ses Etats, purent éveiller en son âme de fâcheuses impressions.

La même hypothèse a engagé le P. Frois en des embarras, dont il ne sort pas, même en abrégeant

de deux mois le séjour de François dans la province de Saxuma. Pour avoir, en effet, supposé présent encore dans le port de Firando, vers la fin de ce séjour, le vaisseau qu'il nous y avait montré, visité par François, au commencement de novembre 1549, il se trouve réduit à écrire :

Deux mois après son arrivée à Cangoxima, François va à Firando, où vient d'aborder le vaisseau portugais. Un mois après, François rentre à Cangoxima. Il prie le roi de lui permettre de retourner à Firando avant que le vaisseau portugais ne soit reparti pour l'Inde. Il retrouve à Firando le vaisseau qui, *depuis deux mois*, était dans le port.

Mais que devient alors le séjour *d'un an et plus* de François et de ses compagnons à Cangoxima ? Sans doute, le P. Frois dira : « Ils vécurent dix mois à Cangoxima. » Mais outre que le chiffre *un an et plus* est seul exact, il résulterait du calcul du P. Frois que François aurait vécu à Cangoxima six mois, cinq mois à peine.

Dans sa brièveté, le récit de François est, sur ce point, plus lumineux ; il n'y manque qu'une ligne, où François aurait dit : — J'allai à Firando, une première fois, au commencement de novembre 1549 ; mais le P. Frois nous apprend que le Saint fit ce voyage.

Il faut dire, croyons-nous : Le vaisseau portugais de novembre 1549 venait de Chine et retournait dans l'Inde : il prit les lettres de François et les quatre Japonais, pour arriver à Malaca, le 2 avril 1550, ses tournées commerciales achevées.

Au mois d'août 1550, un autre vaisseau portugais, qui ne venait pas directement de l'Inde, et qui n'y devait pas retourner prochainement, aborda à Firando, pour s'y charger de marchandises ; ce fut le vaisseau que François et ses compagnons y trouvèrent, au commencement d'octobre 1550.

Ainsi encore ne peut-on pas admettre, avec l'Analiste de Macao, que François et ses quatre ou cinq compagnons, marchant vers Firando, aient fait un arrêt de douze jours chez l'alcaïde de Ychicu, *pour convertir sa maison* ; c'était une œuvre accomplie. Mais la forteresse étant sur le chemin qui conduisait les voyageurs, de Cangoxima, par Xenday, au port de Kiodomary, où ils devaient s'embarquer, François ne pouvait manquer de dire adieu à la petite chrétienté de Ychicu, et de lui donner ses derniers enseignements et avis. La page suivante du P. Frois se rapporte aux jours des adieux ; nous la citons, bien qu'elle rappelle des choses déjà connues ; le P. Frois en tenait probablement le détail du Frère Jean Fernandez :

Avant que le Père ne s'éloignât, Miguel le pria de lui laisser quelque chose qui pût servir à guérir les maladies, vu que le pays manquait de médecins et de remèdes. Le Père, alors, lui donna deux objets : une image de Notre-Dame et une discipline. En lui donnant l'image, il dit : « Mon fils Miguel, voici « un remède pour les âmes. Vénérez cette image de la très « sainte Vierge, et, lorsque vous ou d'autres désirerez obtenir « le pardon de vos péchés, agenouillez-vous devant l'image, « et priez Notre-Dame de solliciter pour vous ce pardon au- « près de son divin Fils. »

Il dit ensuite, en lui remettant la discipline : « Ceci, mon
 « fils Miguel, sera pour la santé des corps. Si quelqu'un,
 « chrétien ou païen, était saisi de fièvres, vous lui donnerez,
 « ou il se donnera, trois (d'autres disent cinq) coups de cette
 « discipline, tout doucement (*brandamente*), en invoquant les
 « très saints Noms de Jésus et de Marie, et les malades seront
 « guéris. » Telle fut la foi du bon Miguel, que, pendant qua-
 torze ou quinze ans qu'il vécut encore, bien des malades
 venaient à lui, de divers endroits, attirés par les heureux effets
 que d'autres avaient ressentis de ce remède. Miguel, du reste,
 observait si fidèlement les recommandations du Père Fran-
 çois, qu'il ne voulut jamais frapper un coup de plus, ni plus
 fort que n'avait dit le Père, ni permettre aux malades de se
 frapper eux-mêmes autrement : « ce serait, déclarait-il, s'ex-
 poser à augmenter le mal au lieu de le guérir. »

Miguel vénérât les deux objets comme des reliques, et por-
 tait la discipline sur sa poitrine ; il disait à son fils, appelé
 comme lui Miguel : « Si nous changeons de résidence et que
 je n'aie pas, à cause de ma vieillesse, la force de porter dans
 les mains l'image de Notre-Dame, que le Père François me
 donna, vous me la suspendrez au col, pour l'avoir sur la poi-
 trine ou sur le dos, afin que je ne m'en aille pas sans elle. »

L'Annaliste de Macao ajoute :

Le Bienheureux P. François s'appliqua à bien instruire
 Miguel, que son intelligence des choses de la Foi rendait
 plus apte à instruire les autres. Il lui mit par écrit ce qu'il
 aurait à faire pour baptiser les enfants nouveau-nés et tous
 ceux qui voudraient être chrétiens ; il laissa copie du livre, en
 langue japonaise, qu'il avait composé sur la Vie et Passion
 de Jésus-Christ Notre-Seigneur ; copie des sept psaumes de la
 pénitence et autres prières, et aussi un calendrier. Les diman-

ches et fêtes, on se réunirait pour prier et lire quelque partie du livre de la Vie de Notre-Seigneur ; le vendredi, on réciterait les sept psaumes. N'ayant pas d'*Agnus Dei*, il leur donna, enveloppés dans des sachets de soie, ou le *Credo*, ou les très saints Noms de Jésus et de Marie, écrits de sa main, que chacun porterait sur sa poitrine. C'était une dévotion que le Bienheureux pratiquait lui-même, comme l'on put s'en convaincre après sa mort. Ce culte des très saints Noms de Jésus et de Marie, il le propagea si bien au Japon, que les chrétiens les invoquaient en tous leurs périls, spirituels ou corporels, et les païens, pour les entendre ainsi faire, faisaient comme eux : j'ai, bien des fois, entendu moi-même des païens crier : Jésus ! Marie !

CHAPITRE XXIII

OÙ L'ON RACONTÉ LES PREMIERS TRAVAUX DE FRANÇOIS
A FIRANDO ET A YAMAGUCHI.

(Fin septembre à 17 décembre 1550)

I

François s'éloigne de Cangoxima et de la province de Saxuma, après y avoir passé « un an et plus » ; par conséquent, dans les premiers jours de septembre, au plus tôt ; l'arrêt à la forteresse de Ychicu et le parcours de cent lieues, par terre ou par eau, prirent assez de jours, pour que l'arrivée à Firando soit raisonnablement fixée à la fin de septembre, au plus tôt.

Le Saint eut pour compagnons de voyage le P. Cosme Torres et le Frère Juan Fernandez. Le P. Frois ajoute les deux garçons amenés de Goa, Amador et Manoel ; le premier, Malabare, et le second Chinois ; et, si nous en croyons l'Annaliste de Macao, Bernard, le jeune converti de Cangoxima, s'attacha, dès lors, à la personne de François et l'accompagna dans toutes ses courses apostoliques. Il ne resta à Cangoxima, des précédents compagnons du Saint,

que Paul de Sainte-Foi, son *frère* Jean, et son *criado* Antoine.

Paul, que ses devoirs et ses intérêts de famille retenaient au pays, entendait s'y établir aussi pour continuer et mener à perfection une œuvre apostolique, qu'il pouvait appeler son œuvre : cet apostolat finit, hélas ! bientôt. Écoutons l'Annaliste de Macao :

François, en s'éloignant de Satsuma, y laissa Paul de Sainte-Foi pour soutenir les nouveaux chrétiens ; mais, cinq mois après le départ du Saint, les Bonzes chassèrent Paul ; ils le persécutèrent même tellement, après qu'il eut quitté Cangoxima, que, ne pouvant plus vivre au Japon, il s'embarqua pour la Chine. F. Mendez Pinto dit que Paul mourut avant d'arriver en Chine : il eut ainsi une sorte de martyr pour récompense. Il fut homme de grande vertu, comme, plusieurs fois et vivement, le Saint en rend témoignage.

Mendez Pinto écrit (fol. 272, 273) : « Paul de Santa-Fé continua d'instruire les *huit cents* fidèles de Cangoxima l'espace de plus de cinq mois ; mais, se voyant en butte à la persécution des Bonzes, il s'embarqua pour la Chine, où il fut tué par des larrons qui allaient piratant, au royaume de Liampoo.

Il n'est guère d'historien de l'évangélisation du Japon ou de biographe de François de Xavier qui ne loue ainsi, jusqu'à la fin, Paul de Sainte-Foi, ou qui ne garde, sur ses derniers jours, un silence dont on a lieu de s'étonner. Torsellini ne dit qu'un mot : « Peu de mois après, les fidèles de Cangoxima perdirent Paul, leur maître » ; Bartoli : « Paul de Sainte-Foi pouvait être d'un grand secours au petit

troupeau; mais il plut à Dieu de ne pas lui faire attendre la récompense due à son éminente vertu; Paul mourut six mois à peine écoulés depuis le départ de François ». Valignani se tait, plus encore que Torsellini; et Charlevoix, un jour, louera plus que n'avait fait Bartoli : « François recommanda à Paul de veiller à la conservation de cette Église naissante. Paul se sentit infiniment honoré de cette commission, et quitta tout pour vaquer uniquement à un si saint ministère; mais Dieu n'avait pas comblé ce fervent néophyte de tant de faveurs pour n'en faire qu'un chrétien ordinaire. Les Bonzés lui suscitèrent tant d'affaires fâcheuses, qu'ils l'obligèrent à se bannir volontairement de son pays. »

Après cela, nous n'osons qu'à peine faire entendre le P. Frois :

On doit désirer savoir ce que devint Paul de Sainte-Foi, cet homme de qui Dieu se servit pour introduire la Foi chrétienne au Japon; ce guide des Pères de l'Inde sur les terres de Japon; leur maître pour la langue de son pays; un homme si bien instruit des choses de notre sainte Foi, et de qui la vertu semblait déjà mûrie. Hélas! son malheureux sort est bien fait pour instruire, et il donne sujet d'admirer les secrets jugements de Dieu. Comme l'étoile qui mena les Mages et n'entra pas avec eux, Paul, après avoir introduit les autres, demeura dehors : on ne dit cependant pas qu'il ait jamais abandonné la Foi chrétienne; mais, peu d'années après son retour au Japon, poussé à cela par la misère, il se mit à faire le métier de *bafan*, le long des côtes de la Chine. Le *bafan* n'est qu'un pirate, qui joint à ses coups de main sur mer des

coups de main sur les rivages, aux dépens des groupes de pêcheurs ou autres pauvres gens qui ont là leurs habitations. Parti avec d'autres pour une de ces expéditions, il y fut tué. Espérons qu'avant de mourir il aura eu la contrition de ses péchés. On n'a pas su autre chose de sa fin.

Arrivés à Firando, François et ses compagnons furent bien reçus du Tono, ou seigneur du pays, et de tout le reste du peuple, à cause du vaisseau des Portugais, qui, depuis deux mois, était dans le port¹.

Ainsi parle le P. Frois.

L'Annaliste de Macao reprend :

Firando est une île, au royaume de Figen; elle a un Seigneur, comme nous dirions un marquis ou comte. Sans doute, les Portugais l'appellent *roi de Firando*; mais ils font de même pour des seigneurs moindres encore. Le Seigneur de Firando demeura fort obstiné dans ses erreurs et se montra toujours ennemi du nom chrétien; et tel fut aussi son fils (*Foyñ*), qui, plus tard, exila, d'un seul coup, sept cents chrétiens, parmi lesquels se trouvaient les principaux *fidalgos* du pays et de sa parenté. Mais le père dissimula, d'abord, ses sentiments, désirant entrer en relations commerciales avec les Portugais.

Cet avenir n'était pas appréhendé, au mois d'octobre 1550, et la chrétienté de Firando allait, en peu de jours, grandir sous la conduite de Cosme de Torres.

1. Nul doute que les Portugais, venus à Firando en 1550, n'aient fait à François aussi honorable accueil que celui que lui firent les Portugais venus en 1549, et qu'ils n'aient aussi généreusement secondé ses desseins apostoliques.

Dans sa lettre de 1551, François expose ainsi les premiers travaux, auxquels il présida :

Le Seigneur de ce pays (Firando) nous reçut avec beaucoup d'affection et de bonne grâce et, en peu de jours, il se fit, là, une centaine de chrétiens, grâce à ce que leur prêchait le Frère Juan Fernandez, qui savait déjà médiocrement parler, et au livre qu'il leur lisait, traduit en langue japonaise.

L'Annaliste de Macao ajoute : — « Aux frais des Portugais fut bâtie une petite église, où eux-mêmes entendraient la messe, et qui servirait de lieu de réunion pour les chrétiens. »

Mais François était impatient d'aller à d'autres conquêtes ; il poursuit, dans sa lettre de 1551 :

A Firando, laissant avec les chrétiens le Père Cosme de Torres, nous allâmes, le Frère Juan Fernandez et moi, à une ville de plus de dix mille vezinos, appelée Yamanguchi, où nous demeurâmes bien des jours à prêcher, par les places et les rues, deux fois chaque jour, lisant le cahier que nous portions, et faisant quelques *platicas* sur ce qui y était dit. Une grande foule venait nous entendre.

Bien des fois, nous fûmes appelés au domicile de grands *caballeros*, lesquels nous interrogeaient sur bien des choses, et se témoignaient satisfaits de ce qu'ils entendaient ; d'autres se moquaient de ceux-là ; d'autres témoignaient être vexés de nous entendre prêcher une telle Loi, et, quand nous allions par les rues, les enfants et le reste des gens nous poursuivaient avec force moqueries : les uns disaient une chose, les autres une autre, et tous nous donnaient de ridicules sobriquets (*nombres de zombaria*).

: Nous fûmes enfin appelés chez le Duc et seigneur de la ville, qui nous interrogea sur beaucoup de choses. Comme nous lui disions que nous venions prêcher la Loi de Dieu et de Jésus-Christ son Fils, notre Sauveur, sans laquelle personne ne peut avoir le salut, il voulut entendre cette Loi que nous prêchions. Nous lui donnâmes donc lecture d'une bonne partie de ce qui était écrit dans le cahier : il écouta, pendant plus d'une heure, avec grande attention, et puis, sans rien dire, il nous congédia.

II

Le P. Frois nous en dira plus long, et d'abord sur le voyage de Firando à Yamanguchi :

N'ayant plus moyen de se rendre directement à Miaco, François résolut d'aller jusqu'au royaume d'Yamanguchi ; de là, il chercherait le moyen d'arriver à Miaco. Laissant donc, à Firando, Cosme de Torres et les deux garçons qu'il avait amenés de Goa, il partit, avec Juan Fernandez, à la fin du mois d'octobre 1550, lorsque les grands froids commençaient. Plus tard, à Firando, Juan Fernandez lui-même me raconta tout ce qui leur arriva dans ce voyage. Il me disait :

« Ni l'âpreté du froid, ni les neiges, ni la crainte de gens inconnus ne purent empêcher le Père Maître François de poursuivre l'exécution de ses desseins, pour le service de Dieu. Sur mer, les pirates étaient partout, et nous devions souvent, afin d'échapper à leurs regards, demeurer cachés au fond de cale (*no porão*) des embarcations. Allant par terre, nos peines croissaient. En deux besaces, comme celles des Frères mendiants, nous portions tout notre bagage : un surplis, trois ou quatre chemises et une vieille couverture, qui nous servait, à

tous deux, la nuit. On ne trouve pas, en effet, de lit dans les hôtelleries du Japon ; c'était beaucoup si l'on nous prêtait, quelquefois, une natte de paille et un oreiller de bois (*almofada de páo*). Arrivant, le soir, transis de froid et affamés, à ces auberges, nous n'y trouvions quelquefois rien, pas même un abri quelconque (*ne hum genero de abrigo*). D'autres fois, à cause des grandes neiges et de la rigueur du froid, nos jambes s'enflaient ; nous tombions, dans ces mauvais et âpres sentiers de montagnes. Pauvres, mal vêtus, étrangers et reconnus tels, nous étions, en certains endroits, fort mal accueillis, hués par les enfants et même poursuivis à coups de pierre (*as veces, apedreados*).

« Nous arrivâmes ainsi à Facata, ville marchande fort peuplée, au royaume de Chicugen. Le Père alla visiter un grand monastère de Bonzes, de la secte des Jenxus, qui n'admettent que la vie présente. La vie de ces gens-là était notoirement abominable (*tendo publicamente muitos meninos com os quales cometiao sus maldades*). Les Bonzes s'étant imaginés que le Père venait de Tengicu, au royaume de Siam, d'où, pensent-ils, leurs dieux sont venus, ils le reçurent avec grandes démonstrations de joie et l'amènèrent à leur supérieur (*maioral*), qui avait comme rang d'évêque parmi eux. Celui-ci nous reçut avec plaisir et nous fit servir quelques fruits.

« Le Père, dès les premiers moments, éleva la voix très haut, reprocha, en termes très âpres, et au supérieur et aux autres, l'abominable vice de Sodome qui régnait parmi eux ; il leur reprocha, de même, de laisser entendre au peuple qu'il n'y avait rien après cette vie, et de le tromper, une fois de plus, en l'exhortant à faire pour les morts des offrandes dont ils étaient seuls à profiter. Les Bonzes, en écoutant, restaient stupéfaits de ce qu'un homme, qu'ils n'avaient jamais vu, leur adressât de si vigoureuses réprimandes ; quelques-uns, il est

vrai, se riaient; les autres étaient ébahis (*pasmavao*). Sans autre compliment, le Père les laissa, et nous continuâmes notre route.

« Les cinq ou six journées qui suivirent notre départ de Facata furent bien rudes. Encore, dans tous ces chemins, le Père ajoutait-il aux peines que nous y trouvions celle d'une continuelle mortification volontaire. Pour se faire une idée de ces menus détails de sa mortification, il faudrait l'avoir vu, comme moi, de ses yeux. Jusque dans sa manière de faire oraison par le chemin, tout était marqué de ce cachet de la pénitence. Méditer, contempler, lui était chose si familière; montagnes et vallées, on ne voyait que neige : rien, autour de nous, ne pouvait donner aucune distraction; et cependant, tout le temps de l'oraison, le Père François ne levait pas les yeux, ne détournait le regard d'aucun côté; il tenait ses bras, ses mains immobiles; les pieds seuls se mouvaient, et bien paisiblement (*somente os pes, muy socegradamente*). Certes, il montrait bien, par cette modestie, cette révérence de sa démarche, qu'il allait en présence de Dieu Notre-Seigneur.

« Ainsi encore, dans les auberges, qui n'étaient guère que des écuries (*estrebarias*), fatigué du chemin comme il l'était, il gardait, au repas, une telle tempérance et des manières si réservées, qu'à le considérer, on eût dit un esclave, admis par grâce à la table d'un grand seigneur et qui, devant lui, mange, sans oublier combien il est indigne de recevoir les aliments de la main de son maître. »

« Ainsi, dit le P. Frois, racontait Juan Fernandez; et, dans un mémoire écrit de sa main, j'ai trouvé les lignes suivantes, qui se rapportent au voyage de Ayamanguchi » :

Tandis que nous résidions à Cangoxima, les gens, voyant

que nous mangions viande et poisson, en murmurèrent. Les Bonzes, en effet, prêchent qu'on ne le peut faire sans pécher gravement ; la plupart d'entre eux, cependant, le font, mais en cachette. Nous donnions à ceux qui murmuraient des explications qui justifiaient notre conduite ; ils n'en étaient pourtant satisfaits qu'à demi. Aussi, durant nos voyages, le Père Maître François, lorsque, dans les auberges, on lui servait viande ou poisson, commençait par expliquer comment il était licite de manger de ces choses, que Dieu a créées pour nous entretenir ; puis, il en prenait un petit morceau (*bocadinho*), afin d'ajouter l'exemple à la leçon ; mais, cela fait, il mangeait autre chose ; en quoi il s'astreignait à une pénitence qui n'était pas légère. Après une journée de marche au milieu des neiges, tout ce qu'on lui donnait, en effet, dans les auberges, c'était un peu de riz cuit à l'eau pure, du poisson salé, bouilli ou frit, et une soupe d'herbes fort mal assaisonnée et d'une odeur encore pire (*e de peor cheiro*) ; or, le Père François laissait le poisson et se contentait de la soupe et du riz.

Nous arrivâmes enfin, après ces rudes journées, à la noble et populeuse ville de Yamanguchi, chef-lieu du royaume de Suvo. Le roi, appelé Vochidono, était, en ce temps, le plus puissant et le plus fastueux qu'il y eût au Japon. Nul aussi n'était, autant que lui, esclave des vices de Sodome.

Le Père François pria un des *Fidalgos* principaux de la cour de lui obtenir du roi une audience, afin qu'ayant été bien informé de la Loi qu'on venait prêcher, il en autorisât l'observation dans son royaume. Le *Fidalgo* ayant dit au roi que l'étranger était de Tengicu, d'où vinrent les *Fotoques* du Japon, Vochidono désira voir le Père Maître François. Nous allâmes donc au palais, accompagnés par le *fidalgo*, qui nous mena jusqu'à la chambre où le roi reçoit les ambassadeurs et tous les étrangers. En arrivant devant le roi, nous nous age-

nouillâmes et lui fîmes deux révérences. Il n'y avait dans la chambre que le roi, un des principaux Bonzes du royaume et le *fidalgo* qui nous introduisait ; mais, dans des salles et sur des terrasses d'alentour, se trouvaient de nombreux *fidalgos* et gens de noble condition.

Le roi, avec beaucoup de bienveillance, nous fit diverses questions sur notre voyage, sur les pays de l'Inde et de l'Europe ; puis, il exprima le désir de savoir ce qu'était la Loi nouvelle que nous désirions prêcher dans ses États. Alors, le Père François me commanda de lire, dans le cahier (*cartapacio*), le récit de la création du monde et l'explication des Commandements, que nous avions traduits en langue japonaise. A propos de l'idolâtrie et des erreurs dans lesquelles vivent les Japonais, arrivèrent leurs abominations sodomiques. Là, dans le cahier, il est dit que l'homme qui commet de tels crimes est plus sale que les cochons (*mais sujo que os porcos*), bien au-dessous des chiens et autres brutes. Quand je lus ce point-là, il paraît que le roi s'en émut fortement, et que son visage trahit l'émotion du cœur ; toujours est-il que le *fidalgo* nous fit signe de partir, et nous nous retirâmes, sans que le roi nous eût rien répondu. Pour moi, j'eus peur qu'il ne nous fit couper la tête.

Le lendemain, sans attendre aucune ordonnance (*chapa*) ni permission du roi, le Père François décida que nous prêcherions par les rues de Yamanguchi ; ce que nous fîmes, de cette manière : Nous nous plantions (nous nous mettions en pied) aux carrefours, ou croisements de rues et chemins, où la multitude affluait. Là, je lisais d'abord, dans le livre, *la création du monde*, puis, à haute voix, je disais le grand péché que commettaient les Japonais, principalement en trois choses : la première, en oubliant le Dieu créateur et tout-puissant, qui les avait tirés du néant et les conservait, pour adorer du bois, des pierres, des choses inanimées, et, dans elles, le démon,

ennemi de Dieu et des hommes ; — la deuxième, en se livrant aux abominations de Sodome ; et ici, j'exposais les hontes et laideurs du péché, et les châtimens dont le monde, à cause de ce mal, avait été frappé ; — la troisième était le crime des femmes, qui, pour s'épargner la peine de les élever, tuent leurs enfans, dès la naissance, ou même avant de les avoir mis au monde ; ce qui accuse une horrible cruauté et inhumanité. — Et tandis que je prêchais ainsi, le Père, tout près de moi, se tenait en oraison, suppliant Dieu de bénir mes paroles et mes auditeurs.

Nous allâmes ainsi, prêchant tous les jours, de sorte qu'il ne demeura pas, en cette si grande ville, une rue ou croisement de rues, où, rencontrant du monde, nous n'eussions prêché. Nous fîmes de même en bien des maisons de *fidalgos* qui nous invitaient à leur parler ; les uns pour tuer le temps ; d'autres pour entendre des choses nouvelles ; d'autres pour se moquer de nous. Quelques-uns nous témoignaient affection ou compassion ; d'autres nous donnaient des marques de leur mépris.

Entre ces *fidalgos* s'en trouva un qui ne nous fit venir, je pense, que pour s'amuser ou passer le temps. Or, comme j'étais à lui lire l'histoire de la chute des Anges, et comment Lucifer, pour son orgueil, fut précipité du ciel dans l'enfer ; comment aussi les orgueilleux auraient un pareil sort, et, livrés aux démons, subiraient avec eux d'éternels supplices, le *fidalgo* se mit à manifester qu'il méprisait ce que je lisais. En ce moment, le Père François le gourmanda et lui dit : « Quelque puissant que vous soyez, si vous ne vous humiliez et ne pleurez vos péchés, Dieu saura vous réduire avec les tourmens de l'enfer. » Et comme le *fidalgo*, se rapprochant davantage de nous, témoignait mépriser le Père et ce qu'il disait, le Père, enflammé de zèle et le visage en feu (*com rosto ver-*

melho e abrasado), lui disait : « Vous avez beau ne pas vouloir, si vous ne vous humiliez, vous y passerez par ces tourments ! » Cela dit, nous le laissâmes, et, au sortir de la maison, le Père me disait : « J'ai bien compassion de ce *fidalgo* : plus ils sont puissants, moins ils profitent des grâces de Dieu. »

Juan Fernandez ajoutait : — « Dans ce voyage de Firando à Ayamanguchi, il se fit trois chrétiens ; savoir, un vieux *fidalgo*, et un autre homme avec sa femme. »

III

Le récit de l'annaliste de Macao procède, en partie, de la même source que celui du P. Frois ; mais plus d'un détail nouveau y intéressera le lecteur :

Désirant travailler plus utilement, François résolut d'aller à Miyaco, où il espérait obtenir du roi de Japon (Dayri) et de l'Université de Fiyenoyama, alors très florissante, permission de prêcher l'Évangile. Cette Université approuve ou réprouve, au gré du roi, les sectes ou doctrines nouvelles. A la fin d'octobre 1550, François s'éloigna donc de Firando, amenant avec lui Juan Fernandez et Bernardo.

Le premier port qu'ils prirent fut celui de Facata, au royaume de Chyugen, où ils s'embarquèrent pour Yamaguchi, ville ainsi appelée à cause de sa position à l'entrée des montagnes. Elle était, en ce temps, des meilleures du Japon, et comptait environ dix mille *vezinos*. Yamaguchi est à trois lieues de la mer, au royaume de Suvo, en la région appelée Chugocu. La noblesse y était nombreuse, parce que le Duc de

toute la région de Chugocu, comprenant seize royaumes, y résidait. Ce Duc, appelé Yoxitaca, en était seigneur, et il possédait encore, ailleurs, d'autres seigneuries. Toutes les sectes religieuses du Japon florissaient à Yamaguchi, parce que le Duc était des plus dévots aux Camis et Fotoques. Il avait fait bâtir, en bien des lieux de ses seigneuries, des temples et monastères, avec grosses rentes pour l'entretien des Bonzes.

La corruption de la cour était extrême, et les mêmes vices infectaient, du reste, toute la noblesse du Japon; le plus abominable, que le Japon ne connaissait pas, s'y était introduit avec les sectes chinoises.

François et ses compagnons arrivèrent, à pied, et sous de si pauvres dehors, que personne ne voulut, d'abord, leur donner abri. Ils se mirent aussitôt à prêcher, par les rues et les places. La foule s'amassa, et l'on se moqua d'eux; ainsi font encore, aujourd'hui, les Japonais à l'égard des étrangers, car ils les estiment fort peu. Les prédicateurs ne se rebutèrent pas, et le concours des auditeurs alla croissant, chaque jour. Dès que la foule était réunie, François faisait le signe de la Croix; puis, du même signe, il bénissait le peuple, et, après être demeuré, quelques moments, les yeux élevés vers le ciel, il lisait, dans son livre, les Mystères de la Foi.

Bientôt deux partis se formaient dans l'auditoire : les uns s'indignaient de voir attaqués les Camis et les Fotoques; ils se riaient, d'ailleurs, des vêtements misérables du prédicateur, et de la façon dont il s'exprimait en leur langue, les mots étant mal prononcés; d'autres, au contraire, se montraient charmés de la doctrine, et bienveillants pour le lecteur. François poursuivait, sans témoigner aucune impatience; mais grave, modeste, il enseignait la vérité et condamnait le vice; de sorte que, après peu de jours, les Japonais, fort experts à juger les hommes, ne discernant chez les nouveaux venus, rien qui ne fût irréprochable, commencèrent générale-

ment à les estimer, tandis que plusieurs les vénéraient déjà comme des Saints.

Les *Fidalgos* ne pouvaient se mêler à la foule ; ils désirèrent que François les visitât, et quand il parut chez eux, la pauvreté de ses vêtements les fit, d'abord, se rire. François, tenant de la main gauche son livre, se signait de la droite, élevait les yeux au ciel, et puis lisait ces pages où le vice n'était pas moins confondu, que la vérité divine enseignée. L'auditoire devenait attentif ; le grand nombre était bientôt saisi. Il en restait cependant qui regimbaient contre l'aiguillon, et adressaient à François d'insultantes paroles. François dictait alors, en Portugais, à Juan Fernandez les répliques que celui-ci leur devait faire en Japonais : « Tutoyez-les, lui disait-il, comme ils me tutoient. »

Plus tard, Juan Fernandez racontait : — « Chaque fois que, pour obéir au Père, je disais, du ton voulu, à ces seigneurs japonais ce qu'il me dictait, je tremblais, m'attendant à recevoir, en retour, le coup de sabre qui me détacherait la tête des épaules ; mais le Père François ne cessait de me redire : « Il n'y a rien que vous deviez mortifier en vous davantage, que cette crainte de la mort ; par le mépris de la mort nous nous montrons supérieurs à cette gent superbe ; leurs Bonzes perdent d'autant, à leurs yeux, et, à ce signe du mépris de la vie que notre doctrine nous inspire, ils peuvent juger qu'elle est de Dieu. »

On ne parla bientôt plus, dans la ville, que de la sainteté des prédicateurs étrangers. Le Duc Yoxitaca voulut les entendre, se souvenant, disait-il, de la tradition qui rattachait à l'Inde, comme à leur source antique, certaines doctrines des Bonzes du Japon. Cette invitation réjouit beaucoup François. Vêtu de sa vieille *loba*, et jetant par-dessus un vieux *roup^{ao}*, il partit

avec Juan Fernandez pour le palais. Le Duc l'attendait, au milieu de nombreux *fidalgos*. Il demanda à François qui l'envoyait. François répondit : « Le Dieu du ciel et de la terre. » Réponse faite à quelques autres questions de curiosité, François lut dans son livre, insistant sur les pages où se trouvaient exposés les dogmes du Jugement et des peines éternelles ; il lut le terrible chapitre où les crimes de Sodome étaient flagellés ; où de plus terribles châtimens étaient annoncés aux grands de ce monde qui les commettent : tout cela atteignait Yoxitaca, autant ou plus que les autres ; de sorte que, racontait Juan Fernandez, je m'attendais, à chaque instant, à voir le Duc donner le signal de nous couper la tête ; mais le Duc, grand personnage qu'il était, après avoir bien attentivement écouté, pendant plus d'une heure, se contenta de donner bénévolement congé à François et à ses compagnons.

On parlait beaucoup, en ville, de cette audience que le Duc avait offerte, et les adversaires de François s'en irritèrent à tel point, qu'au sortir du palais, et lui et Juan Fernandez furent enveloppés de gens qui ne leur épargnèrent pas les injures et les moqueries. On criait, sur leur passage, par forme de dérision : « Les voilà, ceux qui disent qu'il faut adorer le Créateur et Sauveur du monde !... ceux qui disent que la polygamie est interdite ; ceux qui appellent grand péché des choses (et ils les nommaient) que les Bonzes font et nous permettent ! » D'autres, en les apercevant, criaient : *Deos ! Deos ! Deos !* Et ce cri, aujourd'hui encore, ceux qui ne nous aiment pas le font retentir ; quand nous passons, comme s'il devait nous offenser. C'est le très saint nom de Dieu, et le seul que François voulût employer, vu les sens très différents que les Japonais, suivant la diversité de leurs sectes, donnent aux mots qui dans leur langue signifient *Dieu* ; et comme, pour

leur imprimer ce mot dans l'oreille et dans l'âme, François criait, souvent, à trois reprises : *Deos ! Deos ! Deos !* ainsi faisait la populace, pour se moquer de lui.

François poursuivit son labeur, à Yamaguchi, l'espace de deux mois, sans en recueillir grand fruit.

CHAPITRE XXIV

OÙ L'ON VERRA COMMENT FRANÇOIS ALLA A MIYACO ET
REVINT A FIRANDO.

(17 décembre 1550-mars 1551)

I

Dans sa lettre de 1551, François résume ainsi les faits accomplis, de décembre 1550 à mars 1551 :

Nous demeurâmes donc bien des jours dans cette ville (Ayamanguchi), prêchant par les rues et les maisons, sans faire que bien peu de fruit ; ce que voyant, nous résolûmes d'aller à Miaco, qui est la ville principale et plus grande de tout le Japon. Nous mîmes deux mois à ce voyage, savoir, à l'aller à Miaco et au retour à Ayamanguchi. Nous y éprouvâmes bien des fatigues et courûmes bien des dangers, à cause des guerres qui agitaient les pays que nous traversâmes ; sans parler des grands froids qu'il y fait et des nombreux larrons qui infestent les chemins.

Arrivés à Miaco, nous y passâmes quelques jours, faisant des démarches pour parler au Roi, et lui demander permission de prêcher la Loi de Dieu dans son royaume ; mais nous n'y pûmes réussir ; et ne trouvant dans ce peuple aucune dispo-

tion pour ouïr la prédication de l'Évangile, soit à cause des guerres, soit pour d'autres obstacles, nous revînmes en cette ville (de Ayamanguchi).

Le détail de ces faits nous est fourni par le P. Frois et par l'Annaliste de Macao : nous donnerons, d'abord, la relation de ce dernier :

Du départ de Yamaguchi à son retour dans la même ville, François employa deux mois à aller par les villes et *lugares* principaux, tout en se dirigeant vers Miyaco : il voulait mieux connaître ce pays, afin d'y semer plus utilement l'Évangile. Se rendre à Miyaco par mer était plus commode et plus court ; il choisit, pour la raison susdite, la voie de terre.

Les grandes souffrances qu'il eut à endurer dans ce voyage, nous les connaissons par les récits du très vertueux Frère Jean Fernandez et de plusieurs autres témoins ; nous en pouvons juger aussi par notre expérience personnelle ; et cependant, nos voyages en ces mêmes régions se font dans des conditions moins défavorables. François et ses compagnons ne savaient pas les chemins ; la guerre était partout, etc. : sans une protection spéciale de Dieu, ils auraient succombé.

François, Juan Fernandez et Bernardo partirent donc de Yamaguchi au commencement de janvier 1551. Si jeune dans la Foi, Bernardo supporta la rude épreuve de ce voyage sans se jamais décourager. C'était au fort de l'hiver ; les neiges et la glace, un vent violent rendaient les chemins plus impraticables et la marche plus laborieuse. François n'avait guère que sa vieille *loba* pour se défendre du froid. Là où ils ne rencontraient ni hôtellerie ni vivres à acheter, ils recouraient à leur provision unique, savoir, au petit sac de riz grillé qui pendait à la ceinture de Bernardo ; c'est le biscuit des Japonais. François et Juan Fernandez avaient, empaquetés sur leur

dos, les ornements pour célébrer la sainte Messe, et une couverture pour la nuit. Ignorant les chemins et n'ayant pas de guide, ils se joignaient, au départ des divers lieux, à des colporteurs (*almocreves*) ou autres voyageurs, qu'ils devaient suivre à pied, courant après les montures, — et, après elles, traverser de nombreuses rivières. François eut bientôt les pieds si enflés, qu'il n'avancait qu'à grand'peine ; encore, à la plante, étaient-ils, çà et là, entamés jusqu'à la chair vive.

Quand ils arrivaient en un endroit de halte, les hôteliers, les voyant si misérables, leur fermaient bien des fois la porte, et ils devaient se réfugier, pour y passer la nuit, sous un de ces hangars où s'abritent les premiers venus. Au milieu de toutes ces disgrâces, François se montrait constamment joyeux, comme s'il n'en eût pas ressenti la peine ; et, de fait, ses compagnons observèrent que, durant les marches, ayant les yeux quasi toujours élevés vers le ciel, il donnait souvent de ses pieds nus contre les pierres, sans paraître le remarquer, et, le soir, voyant ses pieds ensanglantés, il s'étonnait et disait : « Qu'est-ce que cela ? Où cela m'est-il arrivé ? »

Plus d'une fois, faisant un trajet en barque, ils eurent à subir toute sorte d'avanies de la part des passagers, qui les repoussaient, à l'envi, dans les plus vils recoins, comme des gens indignes d'être en leur compagnie.

Ils arrivèrent enfin à Sacay, une des premières villes commerciales de Japon, que baignent, au couchant, les eaux de la mer, et, d'autre part, celles d'un immense bassin. Sacay était alors une sorte de république. Les trois voyageurs y furent fort mal reçus : personne ne voulut leur donner abri, et la populace, le long des rues, ne cessa de se moquer d'eux et de les insulter ; de sorte que, ne pouvant ni prêcher ni s'abriter, ils allèrent hors la ville, en un bois de pins ; là, au pied d'un pin, ils dressèrent, avec des branchages secs, çà et

là ramassés, une sorte de cabane : encore n'y trouvèrent-ils pas de si tôt le repos ; car des bandes d'enfants, accourus pour voir les étrangers dont on parlait, lancèrent contre eux, avec bien des injures, une grêle de pierres. « Une seule chose, ici, trouble ma joie, disait François ; c'est que nous ne pouvons pas prêcher ! »

Ils poursuivirent donc leur chemin vers Miyaco. Il y avait alors guerre au Goquinay (région qui comprend cinq royaumes, un desquels est Yamaxiro, où se trouve Miyaco), entre les seigneurs de la région et la ville royale, et, à cause de cela, les chemins entre Sacay et Miyaco exposaient les voyageurs à la rencontre fréquente de gens de guerre des deux partis : c'était assez pour que de pauvres étrangers ne pussent sortir sans périls. François et ses compagnons n'y échappèrent qu'en suivant à la course, et à titre de laquais chargés de bagages, certains *fidalgos* à cheval qui se rendaient à Miyaco. La distance de Sacay à Miyaco est de quinze lieues portugaises. Les soldats, au passage, ne leur épargnèrent pas les moqueries, ni toujours les coups, mais ils arrivèrent.

Une fois à Miyaco, ils ne surent à qui s'adresser pour aboutir à parler au Roi (le *Dayri*) et au Capitain général, ou *Cubo*. Le Roi d'alors était celui qui s'appela depuis Gonaranoy, et le Cubo, alors seigneur de Tença, s'appelait Quoguenyndono. Ils demandèrent où étaient le palais du Roi et le palais du Cubo. Arrivés aux portes, ils s'y arrêtaient, tantôt à l'une, tantôt à l'autre, attendant qu'une occasion s'offrit de pouvoir parler ou au Roi ou au Cubo. Parler au Roi était chose impossible, car le Roi ne sort jamais de son palais, et nul ne l'aborde dans l'intérieur, s'il n'est de grande condition ou de service au palais même ; tout au plus lui pouvait-on faire arriver un écrit par l'intermédiaire d'un puissant ou du Cubo lui-même.

Ils se tinrent donc ainsi, quelques jours, aux portes du palais du Cubo. Ceux qui entraient et sortaient ne pouvaient ne pas remarquer les trois étrangers et leur singulier accoutrement ; aussi se demandaient-ils les uns aux autres, en passant : « Qui sont ces gens ? Que font-ils là ? » Plusieurs leur remontrèrent qu'ils étaient fort déplacés en un tel lieu, et lorsque François avait commencé de dire quelques mots, sans l'écouter ils s'en allaient, riant du langage de François.

Le Saint, dans sa lettre de 1551, écrit, au sujet de la ville de Miyaco :

On dit qu'il y eut autrefois 180,000 maisons, et cela me paraît vraisemblable, car on voit bien que les murs d'enceinte allaient beaucoup au-delà des maisons existantes. Malgré les dévastations qui l'ont diminué, Miaco, aujourd'hui, a plus de cent mille maisons.

L'Annaliste de Macao nous fournira quelques renseignements de plus, à ce même propos, et certaines autres indications qui aident à mieux suivre les démarches de François dans la ville royale :

Miyaco, capitale de tout le Japon, siège de la cour des rois, est situé dans le royaume de Yamaxiro, un des cinq de la région de Goquinay. Peu après le passage du Bienheureux Père François, la ville, déjà fort amoindrie, fut ruinée. Nous qui allâmes au Japon vingt-six ans après que le Père François en fut revenu (1577), nous trouvâmes Miyaco bien misérable. C'étaient deux quartiers (*barrios*), formés par une seule rue courant du nord au midi, avec bien peu de ruelles transversales. Les meilleures maisons, celles de *Cughes*, étaient d'un extérieur très pauvre, et les *Cughes* eux-mêmes indigents et

mal vêtus. Ce qui restait du palais du Roi, depuis l'incendie et le saccagement de 1565, n'était protégé que par une enceinte faite de terre et de roseaux, et déjà ruineuse ; pas de gardes qui empêchassent d'entrer ni d'arriver jusqu'à la chambre du Roi, comme nous pûmes le constater en visitant nous-mêmes ces restes du palais.

Le Miyaco, que vit le Bienheureux Père François, il nous fut aisé de l'entrevoir en examinant les ruines.

La ville proprement dite (sans parler de quatre immenses faubourgs) formait un carré de 2,764 pas géométriques de côté. Trente-huit rues principales allaient du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest, distantes l'une de l'autre de 78 pas géométriques ; de sorte que le sol de la ville était divisé en 1,444 carrés de 78 pas géométriques de côté. Quant au nombre des maisons, un dicton populaire parle des « 98,000 feux de Miyaco », sans y comprendre le nombre des feux des quatre faubourgs, qui aurait été 108,000 ; en tout, 206,000 feux.

Hors la ville, au sud-est, en une plaine appelée Tocufara, le palais du Cubo, et, aux environs, les maisons ou palais de divers personnages.

Dans la partie supérieure de la ville, à l'est, le palais du Roi, enfermé dans une grande enceinte carrée, et, aux abords, les palais de seigneurs ou patriciens, appelés Cughes.

L'Annaliste de Macao décrit ensuite la nouvelle ville de Miyaco, celle qu'il avait sous les yeux en 1633. Les premiers travaux de restauration dataient alors de bien des années.

II

La relation du P. Frois doit être considérée, croyons-nous, comme plus exacte, là où l'on y rencontrerait des assertions, des faits en divergence ou contradiction avec les récits de l'Annaliste de Macao. Le P. Frois intitule son quatrième chapitre : — *Comment le Père Maître François alla d'Ayamanguchi à Miaco, et revint de Miaco à Firando.*

Du même écrit du Frère Juan Fernandez, je tire ce que renfermera le présent chapitre. J'ai, du reste, appris de sa bouche ces mêmes choses, à l'occasion des entretiens que j'eus avec lui à Yocoxiura et à Firando :

Le Père Maître François jugea nécessaire, pour l'exécution de ses pieux desseins, de poursuivre son chemin vers Miaco. Nous partîmes donc de Ayamanguchi, huit jours avant la Noël de 1550. Bien des fois, nous eûmes la neige jusqu'au genou et plus encore. Un homme que nous rencontrâmes sur ce chemin nous dit : « Si vous êtes de Fengicu (temple des cieux), vous autres, pourquoi ne dites-vous pas à ceux de là-haut de ne pas jeter sur la terre tant de neige ? » La nuit, nous avions un froid si vif et si pénétrant, que le Père François étendait sur nous deux les nattes qui tenaient lieu de planches ; mais cela même ne nous réchauffait pas. Nous avions à traverser des rivières très froides (*rios frigidissimos*), où l'eau atteignait quelquefois à la ceinture ; encore le Père François, par tous ces chemins, allait-il déchaux (*descalço*) : cela dura jusqu'à un port où nous embarquâmes pour aller à Sacay.

Dans ce bateau, nous fûmes, jour et nuit, assis sur le pont

(*coberta*), en compagnie de jeunes hommes, marchands, qui nous traitaient fort mal de paroles. Un d'eux, ayant surpris le Père assis à sa place, se mit en une grande colère et lui dit toute sorte d'injures ; à quoi le Père ne répondit rien ; il se contenta de le regarder, en donnant à son visage une expression de tristesse. Un autre de ces jeunes hommes, garçons marchands (*mancebos mercaderes*), se faisait un passe-temps d'outrager le Père François ; il lui parlait, tantôt comme à un niais (*a necio*), tantôt comme à une brute (*a bruto animal*). Une fois, Maître François, avec cette expression de douce tristesse sur le visage, dont j'ai parlé, lui dit : « Pourquoi me parlez-vous ainsi ? Sachez que je vous aime beaucoup, et que je voudrais bien vous enseigner le chemin du salut ! » Mais le jeune homme ne fit aucun cas de ces paroles.

En un port qui se rencontra sur ce chemin, un homme de distinction ouït dire que nous étions de Tengicu. Il eut, à cause de cela, compassion de nous, et il nous remit une lettre pour un de ses amis marié à Sacay ; il le pria de nous joindre à quelqu'un qui se rendrait de Sacay à Miaco. Arrivés à Sacay, nous remîmes la lettre au destinataire, et celui-ci, après nous avoir donné l'hospitalité dans sa maison, nous joignit à la suite d'un *fidalgo* qui allait à Miaco. Marchant en sa compagnie, nous devions être garantis contre l'attaque des larrons qui se rencontraient sur ce chemin. Le *fidalgo* voyageait en litière avec ses pages, et les serviteurs (*moços de esporas*) allaient à pied après eux. En la compagnie de ces derniers, le Père Maître François courait. Il avait la tête coiffée à la siamoise (*atada a cabeça com hum birro de Siao*). Jamais, en aucun temps, je ne le vis se montrer plus gai qu'en cette occasion-là. Ce fut donc ainsi, en galopant (*a galope*), qu'il fit les dix-huit lieues qui séparent Sacay de Miaco.

Arrivé à cette ville, qui est la capitale de tout le Japon, le Père Maître François ne trouva pas le pays disposé comme il l'eût souhaité, pour l'accomplissement de ses projets : la guerre avait partout mis le trouble. Le *Cubosama* lui-même était sorti de la ville avec les principaux seigneurs. Le Père Maître François avait une lettre pour quelqu'un qui, à Miaco, devait lui donner l'hospitalité ; il la remit, et cet homme, le lendemain, le dirigea, accompagné d'un garçon (*moço*), vers la résidence d'un sien gendre, à dix-huit ou vingt lieues de là. Sur ce chemin, les enfants et le bas peuple que nous rencontrions criaient après nous, se moquaient de nous et nous disaient force injures ; les plus petits enfants eux-mêmes, dans les rues, faisaient cela et se riaient des deux étrangers.

Le Père François ne demeura guère chez le gendre de son hôte. Il revint à Miaco, pour tenter d'avoir audience du Vó, roi universel de tout le Japon, qui vivait, sans faste ni état, retiré dans un vieux palais ; or, comme le Père était vêtu fort pauvrement, on lui demanda d'abord s'il apportait quelque présent pour sa visite. Il répondit que les présents qu'il avait apportés étaient restés à Firando, mais qu'il les en ferait venir, pourvu qu'on lui permit de visiter le Vó, pour les lui présenter. Sa réponse ne fut pas bien accueillie. Le Père François, d'ailleurs, eut lieu de se convaincre que le plus puissant des seigneurs qu'il y eût alors au Japon était le roi de Ayamanguchi. Il résolut donc de s'en retourner, puisque le pays, évidemment, n'était pas dans la disposition requise, pour que l'on y pût répandre la semence évangélique. Il ne fut donc que onze jours seulement dans la ville de Miaco, et nous reprîmes le chemin de Sacay.

Tous ceux qui, après François et son digne frère, Juan Fernandez, vinrent évangéliser le Japon, ne se lassent pas d'admirer l'héroïsme des deux premiers

apôtres : en 1558, Belchior Nunez écrira aux Pères de Portugal :

Le P. Maître François (qui est dans la gloire) ne parlait pas de ses souffrances ; mais, au Japon, j'ai pu comprendre qu'elles furent bien grandes : voyager toujours à pied ; prêcher, sans relâche, dans les rues, dans les maisons des *fidalgos*, dans les monastères des Bonzes ; n'avoir pas d'autres aliments que ceux des Japonais (et c'est déjà une pénitence) ; d'autre défense contre le froid qu'une couverture sur le dos ; aller, quasi toujours, nu-pieds, tant il y a de rivières et ruisseaux à traverser, en un pays où les pluies sont continuelles ; servir de valet aux *fidalgos* et porter leurs bagages, en courant après leurs montures, seul moyen de ne pas tomber aux mains des larrons ; recevoir, bien des fois, coups de poings et coups de pierres, ce fut, au Japon, la vie du Père Maître François.

Le Frère Fernandez, son interprète, me racontait : « Telle était la liberté, la hardiesse du langage du Père, quand il reprochait aux *fidalgos* leurs honteux désordres, que je me disais : « Il veut, à tout prix, mourir pour la Foi de Jésus-Christ. » Pour moi, obligé de les tutoyer, parce que le Père me l'ordonnait, je ne m'attendais qu'à être égorgé ; et lui me disait : « Voyez comme ils honorent leurs Bonzes ; s'ils ne viennent à nous honorer plus encore, jamais ils n'accepteront notre doctrine ; nous montons dans leur estime, en méprisant la vie. » Et, de fait, aujourd'hui, tous les Japonais qui connurent le Père Maître François le tiennent pour un Saint.

Cosme de Torres, un héros lui aussi, n'admirait pas moins : une de ses lettres, de l'année 1551, exprime bien ce noble sentiment : nous n'en retrancherons

pas les premières lignes parce qu'elles résument les faits, depuis l'arrivée de François au Japon :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur soient toujours en nos âmes.

La nécessité où je me trouve d'être aidé de mes très chers Pères et Frères m'oblige, sans parler d'autres motifs, de vous écrire ce que Notre-Seigneur opère en ces contrées.

Le Père Maître François, l'année que nous arrivâmes au Japon, vous raconta, en une longue lettre, ce qui nous était arrivé en chemin, et il vous renseigna sur plusieurs des choses que nous observâmes ici : faute d'entendre la langue et d'avoir pu considérer le tout par nous-mêmes, nous étions alors moins bien informés que nous ne le sommes aujourd'hui.

A Cangoxima, lieu de notre premier débarquement, il se fit quelques chrétiens, avec lesquels nous demeurâmes un an, parce que le Seigneur du pays, qui nous avait promis une embarcation pour nous rendre à Miaco, ville principale du Japon, nous conseilla, depuis, d'attendre la fin d'une guerre déjà engagée. Ce que voyant, le Père Maître François, dont le cœur est toujours ardent du feu de la charité, nous fit passer à cent lieues de là, à Firando, pour y travailler au salut des âmes. On nous y reçut bien, grâce à la présence des Portugais, qui s'y trouvaient depuis deux mois, occupés à charger leur navire. Quelque temps après, le Père Maître François voulut aller explorer le pays, et voir en quels endroits il serait plus à propos de semer la parole de Dieu : il partit donc, accompagné du Frère Juan Fernandez. Je demeurai à Firando, et vous pouvez imaginer, mes Pères et mes Frères, combien il m'en coûta d'être ainsi séparé du Père Maître François, vu surtout que je n'ignorais point à quels périls ils étaient exposés, et quelles souffrances ils affrontaient; ils s'éloignèrent, en effet, à la fin d'octobre, c'est-à-dire, à l'heure ou commencent les

grands froids et les neiges. Mais tel est le feu d'amour de Dieu et de zèle pour la propagation de la Foi, qui brûle au cœur du Père François, que rien ne put l'arrêter, ni le froid, ni les neiges, ni la crainte d'aller ainsi au milieu de populations inconnues. Que n'eurent-ils pas à souffrir ! Naviguant, ils devaient se tenir tapis dans la cale des embarcations. Sur terre, ignorant les chemins, ils se mettaient, comme valets, au service de voyageurs à cheval, et couraient après eux. Le soir, ils arrivaient trempés, harassés, affamés, en des hôtelleries où il n'y avait pour eux ni abri, ni autre secours quelconque. Si rigoureux était le froid, qu'ils en avaient les jambes enflées. A cela s'ajoutaient souvent les insultes : dans les rues, sur les places, les enfants leur jetaient des pierres.

Maître François n'en prêchait pas moins l'Évangile. Ce sont là des ardeurs de zèle que vous ne sauriez imaginer ; il faut les voir ; ses œuvres, plus que ses paroles, nous animent, et quels que soient nos travaux et nos peines, nous demeurons bien confus, quand nous les comparons aux siens. Je ne vous les raconte pas en détail ; ce serait trop long. Durant les quatre mois qu'il a voyagé dans ce pays, il est toujours allé à pied, et souvent sans chaussures.

III

Le retour de Miyaco à Firando ne fut pas moins laborieux que le voyage de Yamaguchi à Miyaco.

Écoutons le P. Frois, ou plutôt Juan Fernandez :

S'il y avait eu beaucoup à souffrir, au commencement de l'expédition, en allant de Firando à Yamanguchi et d'ici à Miaco, à cause des mauvais chemins et des privations de toute

sorte, les souffrances furent bien plus grandes, au retour. C'était au mois de février, savoir, durant la période des plus grands froids, neiges, gelées et vents ; et il n'y eut pour nous ni abri ni secours.

Des auberges, le Père prenait quelques fruits secs, qu'on lui donnait pour son argent ; il les avait sur la poitrine (*no seio*) ou dans les manches ; et là où, sur notre chemin, dans les rues, nous rencontrions des enfants (*meninos*), il les leur donnait et leur donnait sa bénédiction ; et quand des hommes ou femmes lui parlaient de leurs infirmités ou des maladies de leurs enfants, il leur écrivait un évangile et leur disait : « Portez-le sur la poitrine, — et vous serez guéris. »

Dans ce voyage et ces grandes fatigues, savoir, de son départ de Firando à son retour au même lieu, le Père François fut plus de quatre mois, — allant toujours à pied et quelquefois déchaux.

L'Annaliste de Macao, de son côté, reprend :

On ne pourrait donc évidemment s'aboucher ni avec le Roi ni avec le Cubo. L'heure n'était pas venue de prêcher l'Évangile à Miyaco : François s'éloigna donc et prit une barque, à Toba, pour Sacay. Toba est tout proche de Miyaco. « Tandis que la barque s'avavançait sur la rivière, contait Juan Fernandez, le Bienheureux Père ne pouvait détacher ses yeux de la ville, et il redisait, avec grande émotion : *In exitu Israel de Egypto...* et quelques autres versets du même psaume. »

Douze ans plus tard, beaucoup d'âmes, à Miyaco, grâces aux prières et mérites du Saint, reçurent la lumière de l'Évangile : la ville devint une Judée sanctifiée, un royaume de Jésus-Christ, une terre natale de glorieux martyrs ; et l'on compta des multitudes de chrétiens, non seulement dans la région de Miyaco et de Sacay, mais dans tout le Goquinay.

En arrivant à Sacay, il y trouva un vaisseau qui le ramena à Firando, au mois de février 1551. — Le Père Cosme de Torres dit que, durant ce voyage, François « fit quelques chrétiens » ; et il est vrai que le Saint mettait à profit toute occasion d'instruire et de sauver les âmes : à cette époque sûrement remonte la conversion à la Foi de Reoqueifibra et de Fibra Sôsât, tous deux de Sacay.

L'Annaliste de Macao vit, de ses yeux, une chrétienté prospère, à Miyaco : le P. Organtini la contemplait, en 1577, quand, le 20 septembre de cette année, il écrivait au P. Valignani :

Du commencement du Carême au jour présent, il s'est converti à notre sainte Foi, dans ce pays, plus de sept mille âmes, et nous avons espérance de beaucoup plus de conversions prochaines. Nous sommes, ici, deux Pères et un Frère ; nous ne pouvons suffire au travail. Le bien qui s'opère, en cette région, se répand au loin, car elle est comme la terre des plus doctes et des plus nobles entre les Japonais. Nous avons bâti une église, en l'honneur de l'Assomption de Notre-Dame, nous souvenant que ce fut le jour de l'entrée du Père François de Xavier au Japon. L'église est fort belle ; elle charme les yeux, non seulement des fidèles, mais des païens. Plus personne, ici, qui dise mal de notre sainte Foi, et cette bonne odeur de l'Évangile va s'étendant de toutes parts, etc.

Organtini, après d'autres, recueillait, dans la joie, ce que François et ses compagnons avaient semé dans les larmes : pas de moisson joyeuse, dans les champs de l'apostolat, que n'aient précédée de douloureuses semailles. Nous verrons bientôt François quitter sa vieille *loba*, qui parut ne pas avoir bien

servi son zèle, à Miyaco; ce ne sera pas qu'il ait rien perdu de sa foi à la divine vertu de la pauvreté et des humiliations; *il y a temps pour tout*; mais la Croix demeurera toujours la vraie source, le vrai principe de la fécondité ou de la bénédiction des travaux apostoliques, alors même qu'il deviendra opportun que l'apôtre s'humilie et se crucifie moins, au-dehors.

Ainsi, à Firando, Cosme de Torres commençait à recueillir le fruit de ses labeurs. Il écrit, en 1551 :

Rentré à Firando, le Père François y trouva un grand nombre de nouveaux baptisés; mais il s'y arrêta peu, et s'en alla, avec Juan Fernandez et deux Japonais, à Ayamanguchi, grande ville à cent lieues de Firando, résidence du seigneur de la contrée. Il lui devait présenter des lettres du Gouverneur des Indes et de l'Evêque de Goa, et lui offrir des objets, de peu de valeur en Europe, mais fort appréciés des Japonais, une épinette, une montre, etc.

Le Frère Fernandez cite quelques-unes des conversions plus notables, obtenues à Firando :

Rentré de Miaco à Firando, François se procura des habits meilleurs que ceux dont il avait usé jusque-là; l'expérience lui avait appris qu'il n'était pas à propos, vu l'esprit des Japonais, d'aller à eux avec des dehors pauvres, misérables; le peuple et les grands s'en offensaient également, ou jugeaient, par cet extérieur, que ceux qui l'avaient ne méritaient que mépris.

Bien grande fut la joie que nous ressentîmes, quand nous nous vîmes réunis de nouveau à Firando. Durant ce temps des voyages du Père François, le Père Cosme de Torres n'était

pas resté oisif. Il avait travaillé à faire chrétiens le maître de la maison où il était logé, avec sa femme, ses fils, toute la famille. Cet homme s'appelait Taniguchi ; on lui donna, au baptême, le nom de Thomas. Depuis, le Père Cosme baptisa son père et quelques autres de la parenté ; puis, Jean de Yquienqui, qui fut père de notre Frère Tomé. Il baptisa aussi le père et l'aïeul de Juan : celui-ci fut le premier lettré qui, à Firando, s'appliqua à étudier et pénétrer à fond les beautés de la Religion chrétienne. Le Père Cosme en avait baptisé plusieurs autres, parmi lesquels était D. Geronymo, père de D. Antonio : autant de choses qui remplirent de joie le Père Maître François.

Mais, ayant compris le grand fruit qui se pouvait faire à Yamanguchi et par tous les royaumes soumis à l'autorité de Vochidono, il résolut d'y retourner, sans retard, en compagnie de Juan Fernandez. Cosme de Torres devait bientôt l'y joindre¹. Ce départ causa bien des larmes aux chrétiens de Firando ; mais le Père Maître François leur donna espérance que, de l'Inde, il les pourvoirait de quelqu'un qui demeurerait auprès d'eux, pour les cultiver et accroître leur nombre.

¹. Ici, nous adoucissons les termes du P. Frois, car il parle comme si Cosme de Torres était parti de Firando avec le Saint. Cosme de Torres ne fut appelé par François à Yamaguchi qu'au mois de septembre suivant.

CHAPITRE XXV

OU L'ON RACONTE LES DERNIERS TRAVAUX
DE FRANÇOIS DE XAVIER A YAMAGUCHI.

(Mars à septembre 1551)

I

Ces travaux, François de Xavier les résume ainsi, dans la lettre de 1551 :

Revenus à Ayamanguchi, nous avons remis au Roi les lettres amicales et les présents du Vice-roi de l'Inde et de l'Évêque de Goa. Le Roi, fort satisfait des présents et des lettres, nous a offert, en retour, une grosse somme d'argent : nous la lui avons renvoyée, et lui avons fait dire que le plus agréable don qui pût venir de sa main aux deux étrangers serait de leur permettre de prêcher la Loi de Dieu dans ses Etats, et de permettre à ses sujets de l'embrasser ; rien ne pouvant autant nous plaire.

Le Roi a très bien accueilli notre requête : il a fait afficher, en plusieurs endroits de la ville un décret portant qu'il agréait que la Loi de Dieu fût prêchée dans ses États, et que ceux qui voudraient l'embrasser le pussent faire librement. Il nous a, de plus, donné un monastère inoccupé.

Bien des gens arrivaient à nous pour s'instruire ; nous prêchions, deux fois le jour, et de très longues disputes venaient ensuite, à ce propos ; nous ne cessions ou de prêcher, ou de résoudre les difficultés qu'on nous proposait. Des Bonzes, en bon nombre, des *Fidalgos* assistaient à nos instructions avec la foule de gens du peuple. Notre logis ne désemplissait pas d'hommes, et plusieurs n'y pouvaient trouver place. Les difficultés furent si bien poussées, que les réponses manifestèrent aux opposants la fausseté de leurs lois et la vérité de la Loi chrétienne. Enfin, après bien des jours de ces disputes, ils se déclarèrent vaincus et commencèrent de venir à la Foi de Jésus-Christ. Les premiers furent ceux qui avaient le plus ardemment combattu ; entre lesquels, beaucoup de *Fidalgos* qui, une fois chrétiens, se sont montrés nos amis, au-delà de tout ce que je pourrais dire.

Ces nouveaux chrétiens nous ont bien fait connaître le fond des doctrines, ou plutôt des inepties, très diverses, des neuf sectes religieuses du Japon, et cette connaissance nous a permis d'en étudier et d'en faire une réfutation meilleure. Chaque jour, nos interrogations, nos arguments, procédant de cette connaissance nouvelle, déconcertaient à tel point les Bonzes et autres ennemis de la Loi chrétienne, qu'ils n'osaient plus ouvrir la bouche. Les chrétiens, voyant les Bonzes muets, s'affermisssaient dans la Foi, et d'autres venaient se joindre à eux, ou se détachaient peu à peu de vieux enseignements sans consistance. Les Bonzes, sans doute, s'en irritaient et reprochaient aux néophytes, comme un crime, l'abandon qu'ils faisaient de la religion des aïeux, pour une religion nouvelle ; mais on leur répondait : « Nous embrassons la Loi chrétienne, parce que nous la jugeons plus conforme que la vôtre à la droite raison, et que ces étrangers répondent à nos difficultés, tandis que vous ne pouvez répondre aux leurs. »

Ces Japonais sont souverainement curieux, avides de s'instruire, au plus haut point : ils ne cessent de s'entretenir de leurs difficultés et de nos réponses ; ouïr choses nouvelles, surtout en matière religieuse, c'est leur goût le plus vif : on nous a dit qu'avant même notre venue, ils étaient en perpétuelles disputes, au sujet de leurs sectes et de la prééminence que chacun attribuait à la sienne ; mais, depuis qu'ils nous ont entendus, laissant tout cela, ils ne disputent plus que sur la Loi chrétienne, et c'est chose admirable qu'en une si grande ville, dans les maisons et au-dehors, la Loi de Dieu soit ainsi l'objet des entretiens de tous. Si je voulais entrer dans le détail des questions qu'ils soulèvent, je ne finirais pas.

Les Japonais estiment fort la sagesse des Chinois, au fait de la religion, des mœurs, des lois civiles : aussi opposaient-ils à nos prédications cet argument : « Si ce que vous dites est la vérité, d'où vient que les Chinois l'ont ignoré ? »

Après donc bien des discussions, le mouvement d'entrée dans l'Église de Jésus-Christ a commencé, et parmi le peuple, et parmi les *Fidalgos* : il s'est fait, en deux mois, cinq cents chrétiens au moins, et le nombre augmente chaque jour. Grand sujet de joie et d'action de grâces à Dieu, que tant d'âmes s'attachent ainsi à Jésus-Christ et dénoncent les tromperies des Bonzes et les secrets de leurs livres et de leurs sectes. Nos néophytes, en effet, appartenaient à des sectes de différentes doctrines, et les plus instruits parmi eux nous les exposent : à défaut de ces révélations, je n'aurais pu assez les connaître pour les bien réfuter.

Il n'est pas croyable combien ces chrétiens nous aiment : ils viennent et reviennent chez nous, s'enquérir de ce qu'ils pourraient faire pour nous être agréables : le Japonais est, je crois, naturellement serviable, et les chrétiens se montrent tels pour nous, à l'excès. Plaise à Dieu, dans sa miséricorde,

les en récompenser et nous donner à tous le bonheur céleste.
Ayamanguchi (mai 1551).

L'année d'après, François écrivit son dernier mot sur le Japon, les Japonais et ses travaux à Ayamanguchi :

Le Japon est un pays immense, tout composé d'îles ; on y parle une langue unique : elle n'est pas très difficile à apprendre. La découverte du Japon par les Portugais date de huit ou neuf ans. Le pays n'a qu'un seul Roi ; mais les Seigneurs, depuis cent cinquante ans, se sont soustraits à son autorité, et de là de perpétuelles guerres.

Les Japonais aiment l'honneur, la gloire, surtout celle des armes ; ils se tiennent pour le plus vaillant des peuples. De fait, ils sont fort belliqueux et toujours à se battre. Personne plus qu'eux n'aime les armes : à la maison comme par les rues, ils portent épées et poignards, enrichis d'argent et d'or ; la nuit, ils les suspendent à portée de leur main. Les chevaux ne manquent pas ; mais c'est à pied surtout que les Japonais combattent. Leurs archers sont très adroits. Avoir de belles armes, de beaux habits, de nombreux valets, c'est à cela qu'ils dépensent leur bien ; nul n'a souci de thésauriser. Fort polis entre eux, ils ne le sont pas à l'égard des étrangers : ils les méprisent.

Ils ont l'esprit tellement curieux, qu'ils en deviendraient importuns ; ils interrogent et argumentent sans savoir finir, jaloux d'avoir réponse à tout et de communiquer à d'autres ce qu'on leur a répondu.

La plupart, hommes et femmes, les nobles en particulier et les marchands, savent lire. Les nobles et les riches ont des précepteurs domestiques pour leurs enfants ; les autres font

instruire leurs garçons dans les monastères des Bonzes et leurs filles dans ceux des Bonzesses. Les caractères de l'écriture des femmes sont autres que ceux de l'écriture des hommes.

Les Japonais ignorent la rondeur de la terre; ils ne savent rien de l'astronomie, rien des causes de nombreux phénomènes. Interrogés par eux au sujet de la pluie, de la foudre, des comètes, etc., nos réponses les charmaient, et ils nous tenaient pour grands savants; ce qui nous a bien servi pour leur faire mieux agréer notre enseignement religieux.

Grand est le nombre de ces sortes de religieux et religieuses, que l'on appelle Bonzes et Bonzesses. Il y en a de deux habits, — gris et noir; et les Bonzesses de chacun des deux habits dépendent des Bonzes du même habit. Le nombre de ces Bonzes et Bonzesses est tellement considérable, qu'on ne le peut croire qu'après avoir vu. Je tiens de bonne source que tel petit Roi a dans ses États jusqu'à huit cents de ces monastères, chacun desquels compte au moins trente sujets; et beaucoup plus nombreux sont les monastères où vivent quatre, six, huit sujets. Du reste, entre noirs et gris, division profonde : ceux-ci ne supportent pas les noirs, qu'ils traitent d'ignorants et de fripons.

Un autre principe de division se trouve, au sein même de chaque famille, dans la diversité des sectes auxquelles tous les Japonais se rattachent : elles sont au nombre de neuf, venues originairement de la Chine. Les Japonais ont dans leurs Livres l'histoire des fondateurs des neuf sectes : ce furent des hommes qui, au dire des Japonais ou de leurs livres, passèrent deux et trois mille ans à faire pénitence en des lieux déserts. Les deux principaux, desquels procèdent les autres, seraient Xaca et Amida. Libre à chacun d'adhérer à la secte

qu'il préfère, et, dans une même maison, plusieurs sectes ont ainsi leurs adhérents : de là, sinon des brouilleries, du moins des controverses dans les familles. Une seule, entre ces sectes, nie l'immortalité de l'âme : ceux qui la suivent sont méprisés des autres sectes, et ce sont, en effet, des scélérats dignes de tout mépris ; le nom même d'enfer n'est pas toléré chez eux. Les Bonzes et Bonzesses d'habit gris et la majeure partie du peuple vénèrent Amida ; les autres, sans dédaigner Amida, honorent davantage Xaca. J'ai diligemment recherché si cet Amida et ce Xaca furent d'anciens Sages, et j'ai prié de nos chrétiens d'écrire ce que l'on savait de leurs vies : il résulte pour moi de ces écrits que Xaca et Amida ne furent pas des hommes, mais de monstrueuses inventions du Diable. Xaca serait né huit mille fois ; les deux auraient vécu des milliers d'années, et il serait long d'exposer les fabuleux, les impossibles prodiges qui se racontent à leur sujet. Que ceux qui liront ma lettre nous obtiennent, je les en prie, de Jésus-Christ Notre-Seigneur victoire contre les deux diables Xaca et Amida : j'attends cela de leur zèle pour la gloire de Dieu.

Les Bonzes persuadent aux Japonais que s'ils invoquent avec confiance les fondateurs de leurs sectes, ils n'ont pas à craindre les châtimens qui seraient dus à leurs péchés : ces patrons les tireraient, au besoin, de l'enfer même ; eux, d'avance, expièrent, par de terribles et de longs tourmens, les péchés de ceux qui devaient ne pas faire pénitence.

Chaque secte a ses lois ou ses préceptes : telles en ont jusqu'à trois cents, jusqu'à cinq cents. Il en est cinq de communs à toutes : — Ils défendent de tuer, et de manger aucune chair tuée, — de voler, — d'adultérer, — de mentir, — de boire du vin. Mais les Bonzes et Bonzesses enseignent au peuple et lui persuadent que l'observation de ces préceptes est impossible aux séculiers, engagés dans les affaires, et qu'ils prennent,

eux, la charge des peines que la violation des préceptes attirerait sur d'autres ; à la condition que ceux-ci les pourvoient de maisons, de monastères, de rentes annuelles, de tout l'argent que leurs nécessités requièrent, et qu'ils honoreront leur personne. Moyennant cela, eux se chargeront de l'observation des préceptes au nom du peuple. Les riches donc, les puissants ont tout accordé aux Bonzes, pour s'acquérir le droit de pécher à leur guise. De là, grand crédit pour les Bonzes, que tous vénèrent, comptant que leurs prières, adressées aux patrons des sectes, tirent les âmes de l'enfer... : c'est à confirmer le peuple dans cette persuasion que tendent les sermons qu'ils lui font, en des jours marqués...

Les Bonzes prêchent eux-mêmes leur sainteté, leur fidélité à accomplir les cinq préceptes : rien de plus faux cependant ; car la plupart mangent de la viande, boivent du vin ; leurs mensonges sont continuels, et ils se livrent à toutes les abominations de l'impudicité, y compris la plus révoltante, de laquelle ils prêchent qu'elle n'est point péché ; de sorte que cette peste est commune, le peuple disant : « Ce que font les Bonzes, nous pouvons le faire. » Anciennement, Bonzes et Bonzesses convaincus d'avoir violé un des préceptes étaient punis ; mais il ne reste plus rien, aujourd'hui, de cette loi ou coutume antique...

Le Saint achève de révéler la grossière incontinence des Bonzes et Bonzesses, que d'autres crimes, comme l'infanticide, n'empêchent pas d'être notoire, et il revient à leur cupidité, non moins grossière, qui demande toujours sans jamais rien donner ; qui condamne irrémédiablement à l'enfer le pauvre, parce qu'il ne les peut enrichir, ou dresse plus d'obstacles au salut devant les femmes, pour les con-

traindre à jeter dans leurs mains plus de largesses. Le temps lui manque pour énumérer une multitude d'autres impostures, imaginées par les Bonzes : ils promettent, à qui leur donne, restitution décuplée en l'autre monde, et ils la garantissent par billets, que leurs dupes gardent précieusement et se font mettre dans la main, à l'heure de la mort, etc. « Je ne saurais, dit le Saint, sans gémir et m'indigner, considérer et la fourberie de ces hommes, et l'honneur que leur rend une multitude abusée. »

François expose ensuite les doctrines, ou plutôt les ignorances religieuses des Japonais :

J'ai longtemps et diligemment recherché si les Japonais avaient jamais eu connaissance de Jésus-Christ, et je me suis convaincu, par leur témoignage et celui de leurs livres, qu'ils n'entendirent jamais parler de Lui. Tout ce que j'ai vu, se rapportant au Christianisme, est une croix blanche qui figure dans les armes du Roi de Cangoxima.

De la création du monde et des âmes, aucune des neuf sectes (chose étrange) ne dit mot. Elles admettent un lieu de récompense pour les bons, un lieu de châtiment pour les mauvais ; mais qui récompense ou punit, elles ne le disent pas. Elles s'arrêtent à leurs Fondateurs, et aux peines qu'ils endurèrent pour sauver la multitude de ceux qui n'expieraient pas leurs péchés. Le soleil, la lune, les étoiles, la terre et la mer, toutes choses n'auraient aucun principe hors d'elles-mêmes, au jugement des Japonais : de là, pour eux, grande stupéfaction quand nous leur parlions du commun Principe et de l'Auteur de toutes choses, esprits et corps : « Si cela était, nous disaient-ils, les Chinois, de qui nous viennent les doctrines religieuses, ne l'auraient pas ignoré. » Ils nous interrogeaient

donc beaucoup, au sujet de ce premier Principe : « Est-il bon ou méchant?... Le même est-il principe des bons et des méchants?... Si Dieu est bon, comment a-t-il pu créer des démons, qui sont méchants?... Si Dieu a créé les hommes pour les sauver, pourquoi permet-il au démon de les persécuter et de les tenter?... Si Dieu est bon, il aurait dû créer les hommes, non point faibles et inclinés au mal, mais exempts de toute misère?... Si Dieu était bon, il n'aurait pas creusé cet enfer, où ceux qui y tombent n'ont plus de miséricorde à espérer dans leurs supplices?... Si Dieu était bon, il n'aurait pas imposé à l'homme des lois aussi difficiles à observer que le sont les dix Commandements?... Nos doctrines sont plus empreintes de clémence : ceux qui les enseignèrent les premiers peuvent, si nous les invoquons, nous tirer de l'enfer... Si Dieu est bon, pourquoi ne s'est-il pas révélé aux Japonais, avant votre venue ? Pourquoi a-t-il, en quelque sorte, trahi nos aïeux, leur dérobant la connaissance de la vérité, pour qu'ils tombassent nécessairement dans l'enfer?... »

François résolvait ces difficultés, comme les résolvent les Docteurs, et comme les résout un enfant grandi dans la lumière du Christianisme. Ainsi, il répond à la dernière « que Dieu ne demande à personne plus qu'il n'a pu ou ne peut donner; que les Japonais n'ont pas eu à Lui rendre compte de vérités qu'ils ignorèrent; mais oui bien de la violation des préceptes de la Loi naturelle, gravée par Dieu même dans le cœur de tous les hommes. »

François reprend :

Entre les Bonzes, il en est d'une intelligence très pénétrante, qui se préoccupent de leur destinée, et appliquent leur esprit à

la considération de questions graves : ceux-là tombent en un étrange abattement, parce qu'ils ne voient dans leurs doctrines rien qui puisse aider au salut de l'âme. De tels esprits, l'exposé de la Loi divine les ravit. Il s'en rencontra un, à Ayamanguchi, qui avait étudié, de longues années et avec distinction, à l'Université de Bandu. Avant de nous connaître, il songeait à se faire Bonze ; mais, changeant de dessein, il s'était marié, et ce qui l'avait déterminé à ne pas s'adjoindre aux Bonzes c'était, disait-il, que toutes les religions du Japon lui apparaissaient vaines et fausses ; n'en faisant plus aucun cas, il voulait se dédier au culte du Créateur de l'univers. Depuis, mieux éclairé, il s'est fait chrétien, à la grande joie des néophytes, la ville entière le considérant comme docte entre tous.

Souvent, lors du premier séjour à Ayamanguchi, nous eûmes à subir, dans les rues, des outrages, de la part de la populace et des enfants.

Le voyage à Miaco nous prit deux mois, et nous n'y parvîmes qu'à travers bien des périls et au prix de rudes fatigues. Voyant que nous ne pouvions arriver jusqu'au Roi, et qu'une immense agitation de guerre ne permettait pas aux gens de prêter l'oreille à des prédications religieuses, nous nous hâtâmes de retourner à Ayamanguchi. Là, le Roi, grâce aux lettres et aux présents que nous avions apportés de l'Inde et de Malaca, nous autorisa à prêcher la Loi de Dieu, et permit à ses sujets de l'embrasser ; il nous assigna, en même temps, logis dans un monastère. Dès lors, par de quotidiennes instructions, accompagnées de disputes avec Bonzes, sorciers et autres pareilles gens, nous emmenâmes bien du monde à la Foi de Jésus-Christ ; entre ces néophytes se trouvèrent quelques nobles. Certains nouveaux chrétiens, plus instruits, nous éclairèrent sur le fond des sectes japonaises

et de leurs doctrines ; ce qui nous suggéra des arguments plus aptes à les démolir. Se voyant livrés par les leurs et convaincus devant le peuple, les Bonzes crevaient de dépit, et le comble de leur affliction était de s'entendre dire par nos chrétiens : — « Nous sommes passés à la religion nouvelle, pour avoir acquis la certitude que ce que nous avons appris des Bonzes est insoutenable erreur. »

Dans l'espace de deux mois, nous avons baptisé cinq cents personnes, et chaque jour, grâce à Dieu, en amène d'autres. Tous mettent grand zèle à nous découvrir les fourberies des Bonzes, les fables de leurs sectes, et ils nous témoignent tant de bienveillance et de respect, qu'ils sont, nous n'en pouvons douter, de vrais et solides chrétiens. Quant aux Bonzes, ils se réconcilieront difficilement avec nous : trop décisives, pour cela, ont été nos disputes sur l'enfer ; ils ont été réduits à le confesser : « Nous ne pouvons tirer personne de l'enfer, mais si nous ne prêchons pas que nous le pouvons, il ne nous reste qu'à mourir de faim. » Et il est vrai que bien des gens leur reprochent de les avoir ainsi trompés ; ils perdent beaucoup de leurs disciples, qui laissent la vie de Bonze pour la vie civile, et des chrétiens me disaient, à Yamanguchi : « Des cent monastères de Bonzes et Bonzesses, qu'il y a dans cette ville, un grand nombre vont se fermer, faute d'aumônes. »

Ce n'est pas que les Bonzes n'aient opposé leurs prédications aux nôtres. Dans les grandes assemblées de leurs fidèles, ils se répandaient en injures grossières et contre notre Dieu, et contre nous : « Leur Dieu, disaient-ils, personne jamais ne le connut ni n'en ouït parler : ce ne peut-être qu'un grand et abominable démon, et eux sont ses disciples. Gardez-vous donc de recevoir les sacrements de Jésus-Christ : le jour où il sera reconnu pour Dieu, c'en est fait du Japon » ; et, se jouant du nom de *Deos*, ils ajoutaient : « *Deos*, c'est *Dajos* » :

ce mot *dajos* signifie : mensonge. Mais tous ces blasphèmes se tournaient, grâce à Dieu, contre eux, et le peuple ne venait que davantage à nous, disant : « C'est par envie que les Bonzes parlent. »

L'autorité de Xaca et d'Amida tombe, à Yamanguchi ; mais elle n'est pas totalement ruinée. Ainsi, tel des principaux seigneurs de ce royaume et sa femme, excellente personne, après nous avoir, en toute occasion, affectueusement et puissamment aidés à propager une Foi qu'ils jugeaient bonne, se sont, tous deux, refusés à la professer. Ils ont dévotion à Amida : ils lui adressent de fréquentes prières pour qu'il les préserve des maux de la vie présente, et leur donne ensuite part au bonheur dont il jouit lui-même. Ils ont, à grands frais, bâti et renté, en son honneur, des monastères de Bonzes : — si, maintenant, ils ne se font pas chrétiens, à qui leur en demande raison, ils répondent : « Nous avons toujours été fort dévots à Xaca et Amida ; en leur honneur, nous avons fait de grandes largesses aux Bonzes ; nous déclarer chrétiens, ce sera perdre, et pour ce monde et pour l'autre, le mérite et le fruit de tant de bonnes œuvres. » Ils croient fermement que, dans l'autre vie, outre la récompense de leur piété, ils recevront, avec gros intérêts en sus, toutes les sommes que, pour l'amour d'Amida et de Xaca, ils donnèrent aux Bonzes. S'ils n'ont pas voulu se faire chrétiens, c'est afin de ne pas perdre ce trésor.

Les Japonais usent, pour leurs prières, de longs chapelets : à chaque grain, ils invoquent le fondateur de la secte à laquelle ils appartiennent. Nos chrétiens n'ont pas eu de peine à comprendre qu'ils pouvaient changer cette superstition en solide pratique de piété. Ils récitent donc le Rosaire avec goût et intelligence : ils veulent, en effet, explication de toutes

choses ; savoir pourquoi, en se signant, on dit : *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* ; pourquoi, à ces mots : *Au nom du Père*, la main est portée au front ; pourquoi à la poitrine, quand on dit : *et du Fils* ; pourquoi ramenée de l'épaule gauche à l'épaule droite, quand on dit : *et du Saint-Esprit*, etc. Ils aiment d'entremêler à la récitation du Rosaire, après chaque *Ave Maria*, l'invocation des saints noms de Jésus et de Marie. Du reste, ils vont s'instruisant, peu à peu, sur ces méthodes de prière, comme sur le Symbole, à l'aide de traités écrits qu'on leur procure.

II

La relation de l'Annaliste de Macao ajoute aux lettres du Saint quelques intéressants détails :

Le Bienheureux Père François avait apporté de l'Inde et de Malaca des présents, qu'il se proposait d'offrir au Roi du Japon (le Dairy) ou au Cubo, son Capitan général. Il avait aussi des lettres à eux adressées par le Gouverneur de l'Inde, Garcia de Saa, et par l'Évêque Jean de Albuquerque : l'un et l'autre, dans ces lettres, offraient au Roi de Japon l'amitié du Roi de Portugal, et le priaient de bien accueillir les Pères qui venaient enseigner aux Japonais la Loi de Dieu. Le Saint n'avait pas jugé à propos d'user, d'abord, de ces moyens humains ; il y recourut, après son retour de Miyaco, jugeant que ni le peuple ni les grands n'avaient les lumières requises pour apprécier la pauvreté évangélique. La même considération le détermina à se mieux vêtir, et il ne tarda pas à revenir, avec les présents, de Firando à Yamaguchi, en compagnie de Juan Fernandez, Bernardo et un autre Japonais chrétien, nommé Mathieu.

François avait aussi compris que le Dayri et le Cubo de Miyaco n'avaient pas grande autorité, si ce n'est, tout au plus, dans le Goquinay ; ils n'étaient guère maîtres d'aucun des ports du Japon. Le plus puissant personnage du moment, c'était le Duc de Yamaguchi, Yoxitaca, seigneur de vingt royaumes ; avec lui, d'abord, il convenait d'entrer en bonnes relations.

Les présents étaient de treize sortes : il y avait, entre autres objets précieux, une horloge à roues et un *manicordio* (instrument de musique, à clavier, muni de 70 cordes). Les présents furent bien accueillis, et François, peu après, recevait de la part de Yoxitaca l'offre d'une somme considérable en pièces d'or et d'argent ; il refusa, en disant aux envoyés du Duc : « La fin de mon ambassade n'est pas de m'enrichir, mais de travailler au salut éternel de Son Altesse et de tous ses sujets. »

Le Duc admira cette réponse, et n'en fut que plus empressé à concéder à François tout ce qu'il désirait. Il lui donna un champ très vaste, sol d'un ancien monastère de Bonzes, pour y bâtir une maison et une église. Plus tard, Cosme de Torres y bâtit l'une et l'autre, avec l'aide des chrétiens et un secours de 300 pardāos, qu'un Portugais prêta à François. De Goa, Gaspard Barzée paya la dette, à Malaca.

Le Duc permit à François, de vive voix, le jour même de l'offrande des présents, d'annoncer l'Évangile, et, deux mois après, il fit délivrer un premier acte de cette autorisation, renfermé dans l'acte de la donation du terrain. La pièce, littéralement traduite du japonais, est ainsi conçue :

« Nous, Duc du royaume de Suvo, par cette notre provision par nous signée, concédons le sol du monastère Daidoji, de cette ville de Yamaguchi, du royaume de Suvo, au Père qui, à présent, est Supérieur, pour y bâtir un monastère et temple,

où les Religieux, venus de l'extrême Occident au Japon, prêchent et dilatent leur Loi ; cela nous étant demandé par ledit Supérieur.

« Donné, la 21^e année de l'ère Tembun, le 28^e jour de la 8^e lune. »

Quant à l'autorisation générale de prêcher l'Évangile, le Duc la fit écrire sur des affiches, qui furent placardées dans les rues, places et autres lieux publics de la ville. Ces affiches disaient, en substance : « Je suis content et donne licence que, « dans cette ville de Yamaguchi et dans tous mes royaumes « et seigneuries, se puisse enseigner et prêcher la Loi de Deos, « et que librement ceux qui le voudront faire la puissent em- « brasser. Défense est faite à tous mes vassaux, sous de gra- « ves peines, d'empêcher ni molester aucun des Pères qui « prêcheront la Loi de Deos. »

Dès le premier jour où permission orale de prêcher lui avait été concédée, François avait pris logement dans la maison d'un païen. De là, deux fois par jour, il allait, avec le Frère Fernandez, dans la rue dite Tononocogi (*ruelle des Fidalgos*). Là, il s'asséyait sur la haute margelle d'un puits, et il lisait son livre et l'expliquait aux gens qui ne tardaient pas à s'attrouper autour de lui. Il y eut bientôt grand concours, et de gens de toute sorte. Puis, concours à la maison, et le jour et la nuit, pour avoir du Saint réponse à d'innombrables questions et difficultés : à peine lui laissait-on quelques moments de repos.

Les prédicateurs grandissaient dans l'estime du peuple, mais il n'y avait pas de conversion ; tous louaient la doctrine, aucun n'avait le courage d'être le premier à l'embrasser. Un bel acte du Frère Fernandez détermina le mouvement de conversion. Tandis qu'il prêchait dans une rue, environné d'une

foule d'auditeurs, arriva un païen mal appris qui, après avoir interrompu le prédicateur par des moqueries, en vint enfin à lui cracher au visage. Le Frère Fernandez, sans manifester la moindre émotion, s'essuya le visage et continua son instruction. Entre les assistants se trouvait un personnage (*homem honrado*), grand adversaire du Père François, qui n'allait jamais l'écouter que pour le contredire. L'acte du Frère Fernandez l'éclaira si bien que, l'instruction finie, il suivit le Frère jusqu'à la maison, où il pria François de le préparer au baptême. Il fut le premier chrétien de Yamaguchi. Puis vinrent l'hôte de François, sa femme et quelques autres de leur parenté. L'hôte reçut, au baptême, le nom de Thomas, et sa femme fut appelée Marthe. Puis un homme à demi aveugle, originaire du royaume de Figen, baladin de son métier; on l'appela Laurent. Il fut depuis grand prédicateur, à Miyaco et en d'autres pays. François l'admit au baptême, et, plus tard, Cosme de Torres dans la Compagnie de Jésus, à titre de Frère coadjuteur. Il y vécut plus de trente ans; je l'y ai connu intimement, de longues années (*muitos annos*).

Dans l'espace de deux mois, cinq cents personnes, parmi lesquelles beaucoup étaient de la noblesse, reçurent le baptême, à Yamaguchi. Plusieurs des nouveaux chrétiens connaissaient à fond les doctrines des diverses sectes religieuses du Japon : ce qu'ils en exposèrent à François et au Frère Fernandez leur servit beaucoup à mieux réfuter les erreurs des Bonzes et du peuple. Le fond de l'enseignement secret se ramène aux propositions suivantes : Il n'y a point de Providence au monde; l'âme finit avec le corps; il n'y a ni récompense de bien, ni châtement de mal; péché et vertu sont une même chose. Quant à la doctrine et aux préceptes à publier, en voici le résumé : Il y a des Dieux, les Camis et les Fotoques; un paradis pour les bons; divers enfers pour les méchants;

la bonne œuvre principale, c'est l'aumône aux monastères et aux Bonzes; les âmes transmigrent en divers corps et finissent par arriver au salut. Il faut ne tuer aucun être vivant, ne pas voler, ne pas mentir, ne pas boire de vin, etc. Les damnés se délivrent par aumônes faites aux Bonzes.

En ce temps, les Bonzes étaient fort riches et puissants. Les familles principales introduisaient leurs fils dans les monastères, et chacun héritait des rentes du Bonze auprès duquel il avait grandi. Ces Bonzes et leurs disciples affichaient un luxe, un faste insolent; ils ne sortaient que richement vêtus et escortés de laquais, et leurs *meninos*, avec eux, habillés comme des femmes.

François, éclairé par les nouveaux chrétiens sur tous les honteux mystères de la vie des Bonzes, n'avait pas de peine à prouver au peuple qu'ils n'observaient aucun des préceptes qu'ils imposaient aux autres; et ils n'essayèrent jamais de se défendre, sans être battus et humiliés. Furieux, les Bonzes répandaient sur le compte des Prédicateurs de faux et ridicules bruits; ils disaient: « Un démon a déclaré que ces étrangers sont ses disciples; à cause d'eux, la foudre est tombée sur le palais du Duc; ils mangent de la chair humaine, etc. » Mais les âmes n'accouraient pas moins, pour ouïr la doctrine de François, et le Saint ne trouvait qu'à grand'peine, même la nuit, le temps de réciter l'office divin. Ces néophytes ne se lassaient pas d'interroger, pour mieux entendre, jusque dans les moindres détails, les enseignements de la Foi et les pratiques de la piété chrétienne. Ils voulaient savoir pourquoi la main au front, pourquoi à la poitrine, pourquoi aux épaules, quand on fait le signe de la Croix; pourquoi tel nombre de grains au Rosaire, etc.; et ils se montraient heureux de comprendre les raisons que François leur donnait de toutes choses. A propos du Rosaire, ils admiraient d'autant plus les richesses profondes

de cette dévotion, qu'ayant eu l'habitude de réciter des chapelets analogues, en l'honneur de leurs idoles, ils voyaient, par comparaison, l'inanité et le ridicule des pratiques païennes ; celles-ci leur apparaissaient, ce qu'elles sont, des singeries diaboliques de la vérité. Ainsi, pour les indulgences attachées à l'invocation des saints noms de Jésus et de Marie ; la vérité, une fois bien expliquée, leur faisait mépriser d'autres singeries de l'Ennemi, dont ils avaient été jusque-là les dupes ; car, à la mort, les Bonzes leur promettaient grand pardon de péchés, en retour d'invocations d'idoles.

Les chrétiens d'Ayamaguchi se montrèrent admirables de zèle pour la conversion des païens, de charité pour le soulagement des pauvres ; ils formaient, comme les fidèles de la primitive Eglise, une famille parfaite. De Yamaguchi même, le Frère Fernandez écrivait, en 1552 : « A voir les chrétiens de cette ville, on dirait des Religieux : je ne saurais, en vérité, exagérer leurs mérites. Leur amour pour nous est tout filial, et il n'est pas de Portugais qu'ils ne tiennent pour frère très cher... » Plus tard, la chrétienté d'Ayamaguchi demeura vingt-cinq ans sans prêtre ; on la retrouva florissante, comme si la prédication et la grâce des Sacrements n'avaient pas cessé de l'arroser et de la féconder.

La moisson coûta cher à ceux qui la semèrent : pour ne parler que du Père François, après six mois de ce rude et continu labeur, ses cheveux avaient blanchi (*se cobrio todo de cans*).

III

Plus court, le récit du P. Frois n'est pas moins intéressant :

Retourné qu'il fut, avec son compagnon, au royaume de

Suivo et à la ville de Yamanguchi, là où le Roi résidait avec sa cour, le Père Maître François, pour se le rendre favorable et obtenir de lui des autorisations nécessaires de séjour, résolut de lui faire, à cette fin, une visite. Il réunit donc les treize objets précieux qu'il avait à lui offrir ; c'étaient : une montre fort artistement fabriquée, une riche arquebuse à pierre et à trois canons, une pièce de brocard, de très jolis flacons de cristal, des miroirs, des lunettes, etc., et, avec ces présents, deux lettres écrites sur parchemin, l'une de Juan de Albuquerque, premier évêque de l'Inde, et l'autre du gouverneur D. Garcia de Saa.

Comme les présents étaient de choses qu'on n'avait jamais vues en ce pays, le Roi en fut très satisfait, et il commanda aussitôt que l'on mît par les rues de la ville des placards écrits, où il était dit comment il était heureux que, dans sa ville et son royaume, la Loi de Dieu fût prêchée et que chacun pût librement la suivre, et qu'il défendait qu'aucun de ses sujets molestât en rien les Pères. Il leur donna, de plus, une pagode (*varella*) pour s'y retirer. Le Roi témoigna enfin être résolu d'envoyer dans l'Inde, avec ses présents, un ambassadeur, ou bonze, ou séculier.

Dans une seconde visite que le Père Maître François fit au Roi, il lui porta une magnifique Bible, de grand format, enluminée et richement reliée. Le texte y était accompagné de la glose ordinaire. Maître François lui dit que là se trouvait écrite toute notre sainte Loi.

Le Roi désira que le Père lui montrât son bel ornement de brocard, et il le pria de le mettre ; ce que le Père fit, et tel fut le contentement du Roi que, battant des mains, il disait : « Ce Père, vraiment, me représente un de nos dieux vivant. » Là se trouvaient quelques Bonzes qui, pour leur grand crédit et réputation, ne se séparent guère du Roi, et un d'eux de-

manda au Père si le Dieu que nous adorons a figure et couleur. Le Père répondit : « Il n'a ni couleur, ni figure, ni accidents, car il est substance pure et séparée de tous les éléments qu'Il a lui-même créés. » — Les Bonzes demandèrent encore d'où Dieu tirait son origine. — Le Père répondit : « De lui-même ; étant Principe de toutes choses, Il ne peut qu'être Lui-même sans principe ni fin ; la Puissance, la Sagesse, la Bonté infinies. »

Ces Bonzes étaient d'une secte appelée *Xingonfu* ; ils adorent un principe qu'ils appellent *Dainichi* (Grand Soleil), et à qui ils reconnaissent beaucoup des titres et attributs propres à la nature divine. De ce que l'on a pu élucider au sujet de cette secte, il résulte que leur *Dainichi* serait ce que nos philosophes appellent la *materia prima* ; mais les Bonzes l'élèvent à la dignité d'un Dieu souverain et infini, et puis ils tombent, à ce propos, en bien des sottises et contradictions, disant de ce *Dainichi* cent choses dépourvues de fondement et ridicules. Quand ces Bonzes ouïrent l'exposé de la doctrine chrétienne, ils y remarquèrent certaines formules, relatives aux attributs de Dieu, qui leur rappelaient les attributs de leur *Dainichi*, et ils disaient au Père Maître François : « Nous différons de langue et d'habit, mais, au fond, la Loi que vous enseignez et la nôtre sont une seule et même chose. » Tout heureux de cette remarque, les Bonzes de la secte *Xingonfu* firent appeler le Père dans leurs monastères, et ils l'accueillirent et l'honorèrent de leur mieux ; non pas pour l'amour de lui, mais dans l'espérance que leur secte, ayant plus de faveur auprès du Roi et se propageant davantage dans le peuple, grâce à ces étrangers, il en reviendrait plus de profits aux monastères.

Le Père Maître François, qui observait attentivement toutes ces démonstrations de joie des Bonzes, et s'appliquait à étu-

dier ce *Dainichi*, autant que le lui permettait le peu de connaissance qu'il avait de la langue, sondait les Bonzes dans des entretiens fréquents. Il les interrogea particulièrement, au sujet des trois Personnes divines et de leurs relations; de l'Incarnation de la seconde Personne et du mystère de la Rédemption par la Croix. Rien de cela n'était soupçonné des Bonzes, et ils s'en riaient comme de fables. Ce que voyant le Père, et de plus les abominations de leur vie, il reconnut une œuvre du diable dans le voile spécieux de doctrines ou de mots qui les dissimulait, et il ordonna à Juan Fernandez de prêcher, par les rues, qu'il ne fallait pas adorer Dainichi, ni le tenir pour dieu; qu'on devait, au contraire, ne voir qu'une invention du diable et un tissu de faussetés dans les doctrines de sa secte, comme dans celles des autres sectes du Japon.

Dès lors, les Bonzes de la secte *Xingonfu* ne voulurent plus voir le Père Maître François, ni l'admettre dans leurs monastères; ils se mirent, au contraire, à semer la haine contre les Pères et leur enseignement, et il ne tint pas à eux que le Père François ne fût assassiné. Ils lui firent, du moins, tout le mal qu'ils purent. Ils dissimulaient cependant cette haine et les manœuvres qu'elle leur inspirait, parce qu'ils craignaient que le Roi ne les châtiât.

Le Père cependant continuait ses prédications, et, entre ses nombreux auditeurs, le premier qui se fit chrétien fut un homme de condition très distinguée, appelé Uchidadono. Le Père lui donna, au baptême, le nom de Thomas, et à sa femme celui de Marie. Ce fut le premier hôte des Pères, à Yamanguchi. Quelques-uns de leur parenté se firent aussi chrétiens, et l'Évangile commença à fructifier dans cette ville.

Par les rues de Yamanguchi allait, en ces temps, un homme aveugle ou quasi aveugle, car il ne voyait rien d'un œil et

presque rien de l'autre; il gagnait sa vie, ainsi que font plusieurs au Japon, en jouant de la viole et chantant. Il allait particulièrement d'une maison à l'autre, chez les fidalgos, pour y raconter de vieilles histoires et amuser par ses bons mots, et il était bien accueilli. Outre le fonds commun qui s'acquiert dans ce métier, notre aveugle, en effet, avait le don d'une intelligence vive et pénétrante et d'une excellente mémoire. Or, ayant su, de bonne heure, l'arrivée d'étrangers qui prêchaient une Loi nouvelle, il se rendit auprès du Père Maître François et lui posa force questions. Satisfait des réponses, il revint en poser de nouvelles, et, chaque jour, il s'instruisait et devenait plus capable d'instruction meilleure; de sorte que bientôt il fut très éclairé sur les choses de la Foi, et le Père le baptisa et lui donna le nom de Laurent. La charité du Père François le ravissait; il était aussi frappé de la grandeur de ses desseins, savoir, la conversion des âmes au vrai Dieu. Il admirait comment des étrangers, à travers tant de périls, avaient fait des milliers de lieues, à cette belle et unique fin, sans y rechercher aucun intérêt temporel; aussi, laissant là sa viole, ses chansons, ses histoires et le vain amusement des hommes, il sollicita la faveur d'être admis à travailler, selon ses aptitudes, pour glorifier Dieu Notre-Seigneur et sauver les âmes; et Dieu, qui se plaît à choisir l'infirmité, pour ses plus grandes œuvres, choisit cet homme, presque aveugle et d'une physionomie très ridicule (*de muy ridiculosa fisionomia*), pour être le premier Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, au Japon, et le premier prédicateur et propagateur du saint Évangile, dans la ville de Miaco et les royaumes circonvoisins, avec si abondante et si singulière grâce, qu'il a place marquée entre les plus insignes prédicateurs de la Foi, que l'on ait encore vus dans ces contrées. Sa parole a converti bien des milliers d'âmes; il disputait publiquement avec les Bonzes les plus lettrés, avec les hommes les plus

cultivés de la noblesse, et jamais il ne fut vaincu; bien au contraire, telle était l'efficacité de sa doctrine, que la superbe des lettrés s'humiliait à ses pieds, et beaucoup d'entre eux, convaincus par lui, embrassèrent l'Évangile. Prédicateur invincible de la vérité, Laurent ne se montra pas moins exemplaire dans l'accomplissement de tous les devoirs d'une vie religieuse et sainte; il ne fut, en cela, inférieur à aucun de ceux qui avaient grandi, en Europe, au sein de la lumière et de la vie chrétiennes. Tous ceux de la Compagnie qui ont vécu près de lui ont admiré ses vertus, et maintenant encore, bien qu'agé de soixante-cinq ans passés, très infirme, affaibli par quarante années de rude travail dans la Compagnie, il exerce son office de prédicateur, au royaume de Nixo, sur les terres de D. Bartolomeo. Deux, trois fois par jour, quand il le faut, le Frère Laurent prêche et aux chrétiens, et aux gentils.

CHAPITRE XXVI

OÙ L'ON VERRA COMMENT FRANÇOIS DE XAVIER ALLA DE
YAMAGUCHI A FUNAÏ ET RETOURNA DANS L'INDE.

(Septembre-novembre 1551)

I

Tous les faits accomplis, durant les deux derniers mois du séjour de François au Japon, le P. Frois les résume en une page :

Le Père Maître François désirait cependant répandre la Foi en d'autres royaumes ; mais il voulut laisser à Yamanguchi quelqu'un, pour y conserver les chrétiens déjà faits et poursuivre l'œuvre de la conversion des païens, et aussi leur garder la faveur du Roi. Il appela donc à Yamanguchi le Père Cosme de Torres et l'y établit, avec le Frère Jean Fernandez, ainsi que les deux garçons ; et lui, en compagnie de quelques païens convertis et de Bernard et Mathieu, jeunes convertis de Cangoxima et de Yamanguchi, s'achemina, à pied, au royaume de Bungo. Ils prirent la direction du port de Figi, à soixante lieues de là, où il savait qu'était récemment abordé le vaisseau de Duarte da Gama.

Le Roi de Bungo était alors à Funai, qui est la principale ville du royaume. Il fut extrêmement joyeux de voir le Père, et, quoique jeune encore en ce temps, il sut apprécier et honorer ses mérites. Les Portugais l'avaient, il est vrai, renseigné et instruit : jamais encore Roi du Japon ne s'était montré aussi affectionné aux Portugais et aux prédicateurs évangéliques. Ne pouvant, comme il l'eût désiré, retenir le Père François, qui devait retourner dans l'Inde, il envoya, en sa compagnie, à Goa un ambassadeur, chargé de faire un traité d'amitié et d'alliance avec les Portugais. Grâce aux entretiens qu'il eut avec le Père François, durant la traversée, cet ambassadeur se fit depuis chrétien, et le Père François l'appela Lorenzo Pereira ; il vit encore, à Bungo. Le Roi pria instamment le Père François d'obtenir qu'on lui envoyât, de Goa, quelques Pères de la Compagnie : « Ils résideront à Funai, près de moi, disait le Roi, et je les favoriserai plus que ne pourront faire tous les autres rois du Japon. » Le Père François promit d'envoyer ou de demander ces missionnaires.

Outre l'ambassadeur, le Père François amena avec lui deux Japonais chrétiens, qui désiraient aller voir l'Inde et les choses d'Europe. L'un, Mathieu, après avoir passé un mois au collège de Goa, y mourut de maladie : il était natif de Yamanguchi. L'autre, appelé Bernard, originaire du royaume de Saxuma, avait une physionomie peu agréable (*peu à vendre*), mais beaucoup de dons meilleurs : tout le monde était charmé de sa vertu, de sa dévotion, de son zèle pour la Foi. Plus tard, Maître Gaspard, en vertu d'un ordre du Père Maître François, l'envoya à Rome. Il y fut accompagné par le Frère Alexandre Fernandez. Là il passa quelque temps, et, lorsqu'il eut assez admiré les merveilles de Rome, il revint en Portugal, où il tomba malade et mourut.

La relation de l'Annaliste de Macao est plus circonstanciée :

Tandis que les choses prospéraient ainsi à Yamaguchi, un vaisseau portugais, ayant pour capitaine Duarte da Gama, aborda au port de Figi, du royaume de Bungo. Des marchands japonais en donnèrent nouvelle à François, qui aussitôt expédia à Figi le chrétien Mathieu, avec une lettre pour le Capitaine et les marchands du vaisseau : il leur demandait quelques renseignements, et leur annonçait une visite prochaine, à l'occasion de laquelle il les confesserait.

D'après Fernand Mendez Pinto, cette lettre était ainsi conçue :

L'amour et la grâce de Jésus-Christ, notre vrai Dieu et Seigneur, fasse, par sa miséricorde, continuelle demeure en vos âmes.

Par certaines lettres d'avis, venues de la ville où vous êtes, les marchands d'ici ont eu la nouvelle de la bonne venue de *vos mercedes* ; mais cette nouvelle, me paraissant moins vraie que ne le désire mon cœur, je me suis déterminé à envoyer ce chrétien, pour en avoir la certitude.

Je vous prie donc vivement de me faire savoir d'où vous venez, de quel port vous êtes partis, en quel temps vous avez résolu de retourner en Chine, car je voudrais (si c'était le bon plaisir de Dieu, Notre-Seigneur) faire le possible pour aller, cette année, dans l'Inde. Dites-moi vos noms, celui du vaisseau, celui du Capitaine ; donnez-moi les nouvelles les plus sûres de Malaca : la ville est-elle en paix ? Et préparez-vous à dérober un peu de temps à vos négoes, pour examiner vos consciences ; parce que c'est là une *fazenda* où le gain est plus assuré qu'à la soie de Chine, pour tant que vous doublez, à la vente, le prix d'achat : — je suis, en effet, décidé, s'il

plaît à Dieu Notre-Seigneur, à me rendre vite là-bas, auprès de vous, — dès votre réponse reçue.

Jésus-Christ Notre-Seigneur vous tienne tous de sa main, et vous garde, cette vie durant, en sa grâce, pour son saint service. Amen.

De cette ville de Ayamanguchi, le 1^{er} septembre 1551.

Frère, en Jésus-Christ, de vos *Mercedes*.

FRANCISCO ¹.

L'Annaliste de Macao reprend :

Les Portugais répondirent avec grande affection, et ils remirent à Mathieu les lettres qui venaient à François des Pères de Goa. Le Duc de Bungo, Yoxixighe, connaissait déjà, par le bruit public, la science et la sainteté de François ; il le savait en grand crédit auprès du Gouverneur de l'Inde, et il désirait, pour les intérêts du commerce, entrer en relations amicales avec le Portugal. Pour ces raisons, il écrivait lui-même à François. Sa lettre est ainsi conçue :

« Ce que j'ai ouï dire de vous, dans ces derniers temps, m'a donné grand désir de vous voir et de m'entretenir avec vous personnellement ; mais, jusqu'à présent, occasion ne s'était pas offerte à moi de contenter mon désir. Or, voici que je suis informé par les Portugais que V. R. se détermine à venir en ce mien royaume ; chose qui me fait grand plaisir, et je suis tout à l'émotion que me cause l'espérance de votre prochaine arrivée. Ce que j'aurais encore à dire, je le réserve pour le jour de notre entrevue. Le Duc de Bungo, Yoxixighe. »

Ces lettres donnèrent bien de la joie à François, parce qu'elles lui faisaient entrevoir de nouvelles

1. Mendez Pinto, fol. 273.

ouvertures à la prédication de l'Évangile. Quant aux lettres qui venaient de Goa, elles lui montraient indispensable son prompt retour dans l'Inde. Il fit donc aussitôt venir, de Firando, Cosme de Torres, pour le laisser à Yamaguchi avec Juan Fernandez. Cosme laissa à des chrétiens choisis le soin de sa famille de Firando, et il arriva sans retard auprès de François. Les adieux de l'apôtre et de ses fils de Yamaguchi furent bien touchants. Nous en avons le récit, fait par un Japonais; le voici, fidèlement traduit :

« Le saint Père François, avant de partir de Ayamanguchi, appela et réunit les chrétiens ses disciples, pour les amener à persévérer dans la Foi qu'il leur avait enseignée. Il leur dit : « Dans la vie présente, vous aurez toujours des peines, des persécutions, des dangers; mais c'est là le plus sûr chemin pour aller au ciel. Je vous laisse pour bon gardien le P. Cosme de Torres et le Frère Juan Fernandez : ils vous aideront, vous instruiront; mais sachez mettre en Dieu seul toute votre confiance. »

Ayant dit ces choses et autres, dans l'église, il se mit à genoux, et tous les chrétiens avec lui, et ils prièrent tous, avec larmes et gémissements; le Père François les recommandant à Dieu Notre-Seigneur. La prière finie, le Père François embrassa tendrement, et tint, un bon moment embrassés, le P. Cosme de Torres et le Frère Juan Fernandez, tandis que les larmes ruisselaient sur son visage; puis, les yeux élevés vers le ciel, il dit : « C'est maintenant que, du fond de mon cœur, plus que jamais, je vous recommande tous à Dieu Notre-Seigneur; Lui vous donnera toutes les forces spirituelles qu'il vous faut; Lui saura vous défendre. »

Le saint Père François parlait ainsi, avec une vive émotion, comme s'il eût dû ne plus revoir les chrétiens de Ayamaguchi; de sorte qu'il s'éleva de grands gémissements dans l'assemblée. Tous voulaient l'accompagner jusqu'au chemin : il ne le permit pas. Deux fidalgos seulement le suivirent : ils étaient baptisés, depuis deux mois, et avaient, pour être chrétiens, sacrifié chacun une rente de trois mille cruzados.

Le Père François partit de Yamaguchi, vers la mi-septembre, en compagnie des deux *fidalgos*, de Bernard et de Mathieu; François allait à pied, selon sa coutume, et, sur le dos, un paquet où se trouvaient une pierre sacrée, un calice et les ornements pour célébrer la messe. Ces objets, il refusait de les laisser porter à d'autres, disant à ceux qui s'offraient à le soulager : « Ce sont choses sacrées. » Les cinq voyageurs marchèrent, deux jours, pour arriver à un port et, de là, passer, en bateau, aux terres de Bungo. Depuis près d'un an, François n'avait pas fait de longues marches : la fatigue des deux jours lui enfla beaucoup les pieds. Sur la côte de Bungo, une embarcation, envoyée par Duarte da Gama, accueillit les voyageurs et les déposa sur un point fort peu éloigné de Fucheo ou Funaï, qui est à proximité du port de Figi.

Avertis de son approche, Duarte de Gama et nombreuse compagnie de Portugais, tous à cheval, allèrent au-devant de François. Dès qu'ils l'aperçurent, ils mirent pied à terre et coururent au Saint, pour lui baiser la main et lui témoigner autant leur affection que leur respect; ce qu'ils firent en versant des

larmes. Un cheval était amené pour François, mais il n'en voulut point; et les Portugais firent, à pied, comme lui, le trajet qui les mena à la ville : de quoi les *fidalgos* de Yamaguchi s'édifièrent grandement...

François, de son côté, écrira, en 1552 :

Tandis que j'étais à Ayamanguchi, avec Cosme de Torres et Juan Fernandez, le Roi de Bungo, qui est des plus puissants du Japon, me pria par lettre d'aller à lui; un vaisseau portugais avait abordé à un de ses ports; et, à cette occasion, il désirait me faire certaines communications. Aussitôt, et pour savoir quelles seraient les dispositions de ce Roi à l'égard de la Foi chrétienne, et afin de voir les Portugais, je me rendis à Bungo, laissant à Ayamanguchi Cosme de Torres et Juan Fernandez. Le Roi me reçut très bien, et j'eus grande joie de m'entretenir avec les Portugais.

Ce que François fit, dans le royaume de Bungo, le P. Frois nous l'a appris, en peu de mots. Le P. Valignani le dit plus brièvement encore :

François alla à Bungo, en septembre 1551; il en partit pour l'Inde, au mois de novembre, après y avoir fait quelques chrétiens et lié amitié avec le Roi de Bungo, qui lui promit de bien recevoir les Pères qu'il y enverrait. Ce Roi, plus tard, se fit chrétien. François emmenait dans l'Inde, outre les ambassadeurs, que le Roi de Bungo envoyait au Vice-roi, les deux Japonais, Bernardo de Satsuma et Matheo de Yamaguchi, qu'il se proposait de faire aller à Rome.

Qui désirerait une longue et dramatique relation de la réception, que les Portugais firent à François, et

des actes du Saint, à la cour du roi de Bungo, la trouverait dans le livre de Fernand Mendez Pinto : elle y remplit les folios 273 à 284, édition de 1614. L'admirable conteur y parle comme témoin oculaire. Ses récits ont été reproduits, en substance du moins, par tous les biographes de François. Notons un ou deux faits :

Le Père François passa près de deux mois à Fucheo, s'occupant, jour et nuit, à son ministère apostolique : il eut avec les Bonzes de fréquentes et longues disputes, auxquelles le Roi et les seigneurs de sa cour assistèrent, et quand les marchands durent quitter le port, le travail de la conversion du Roi et de ses sujets était déjà fort avancé. Il y eut des jours de grand péril, et pour le Saint, et pour les Portugais, à cause de l'agitation que les Bonzes fomentaient dans le milieu populaire. Fernand Mendez confesse qu'un jour, lui et ses compagnons, craignant pour leur vie, sortirent de la ville et allèrent, un peu plus vite qu'il n'eût convenu (*hum pouco mais de pressa do que era razão*), se réfugier dans leur vaisseau ; mais il leur fut impossible d'entraîner François. Aux instances de Duarte da Gama François répondit : « *Irmão*, ce que vous craignez pour moi n'arrivera pas, car je ne mérite pas d'être martyr ; mais, quoi qu'il puisse arriver, à Dieu ne plaise que je donne aux nouveaux convertis (il y en avait, en ce moment, huit autour de lui) le scandale d'une telle fuite. »

II

A Bungo, François apprit les graves évènements qui, à Ayamaguchi, suivirent de près son départ. Deux des principaux Seigneurs, vassaux du Roi, avaient conspiré contre lui, dans le dessein de mettre à sa place un frère cadet du roi de Bungo. Le Roi et ses fils furent mis à mort. Cette révolution s'accomplit, le vingt-et-unième jour après la venue de Cosme de Torres à Yamaguchi, comme il l'écrit lui-même, c'est-à-dire, le 27 ou le 28 septembre 1551. Dans sa lettre, du commencement d'octobre, Cosme de Torres expose ainsi les faits qui précédèrent et ceux qui suivirent le grand évènement :

Le jour que Votre Révérence partit d'ici, les Bonzes montrèrent bien la grande peur qu'ils avaient eue de paraître devant vous, car, avec grande furie, ils pénétrèrent dans la maison où nous étions, et puis ils se moquèrent de nous et de ce que nous disions : le temps s'étant employé à cela, il n'y eut pas, ce jour-là, beaucoup de questions difficiles à résoudre; ils ne voulaient même pas écouter ce que nous leur répondions. Tout ce que nous pûmes faire fut de demander à un Bonze *Foquexa*, de la secte de *Xaca*, pourquoi *Xaca* naquit huit mille fois, et autres choses, que nous avons coutume de demander à ceux de cette secte; et lui, et les siens demeurèrent confus, et leur mauvaise vie s'ajoutant à cela, nous n'eûmes pas grande difficulté à les vaincre.

Avec eux vinrent quelques *Fidalgos*, et ceux-ci, nous n'aurions pu les convaincre, sans une grâce spéciale de

Notre-Seigneur; car, étant de la secte des Jenxus et fort adonnés à leurs méditations, ils font des questions auxquelles aucun Lettré, ayant affaire à des hommes sans foi, ne répondra de manière à les contenter : d'où il suit clairement que ce n'est pas nous qui parlons. Durant les huit ou dix jours derniers, il nous est venu beaucoup de nobles et de lettrés, et de tous, grâces à Dieu, nous avons eu victoire.

Depuis, on commença de s'occuper de la guerre, et il nous vint peu de Bonzes, et moins encore de *Fildagos*, mais seulement quelques marchands et des femmes. Ils approuvaient nos réponses, et s'en retournaient dans leurs maisons; eux aussi fort préoccupés de cette guerre, qui approche.

Le 28 septembre, après avoir mis en sûreté notre petit mobilier (*fatinho*), j'envoyai un exprès chez nos amis, pour savoir d'eux ce que nous aurions à faire. Un nous fit dire de nous rendre vite à sa maison. En chemin, nous rencontrâmes des bandes de gens de guerre, lesquels, en passant, se disaient les uns aux autres : « Tuons ces *Tenchicujins*, puisque c'est à cause d'eux que tout va si mal ! » A les entendre, les *Fotoques*, irrités à notre sujet, ont permis la guerre. Notre ami, dès que nous fûmes chez lui, nous donna un Bonze chargé de nous mener à son monastère, que notre ami soutient d'une rente annuelle. Arrivés là, nous trouvâmes les autres Bonzes du logis déterminés à ne pas nous recevoir : « Vous êtes des démons, disaient-ils; c'est à cause de vous que ces maux tombent sur le pays. » Enfin, par crainte du Maître, ou en considération des prières du Bonze qui nous conduisait, on nous donna un recoin dans la pagode, et là, pendant deux jours et deux nuits, la peur ne nous manqua pas, mais oui bien les vivres et autres choses nécessaires. Dans cet intervalle, il y eut bien des maisons de *Fildagos* et bien des monastères brûlés.

Ce grand trouble passé, nous retournâmes à la maison du

Seigneur notre ami, et il nous y fit donner une chambre de trois pas de large sur quatre de long. Voilà cinq jours que nous y sommes. Tout le monde nous cherche pour nous tuer, parce que si grande a été la persécution dirigée contre ces Bonzes, qu'il n'est pas resté un monastère à brûler ou à piller, et eux disent que de nous vient tout le mal. La situation est bien critique ; chaque jour, des pillages, des meurtres. Si les choses s'apaisent, nous parlerons à ces Seigneurs, pour que l'on nous confirme la permission que le Roi défunt nous donna d'exercer nos ministères. S'ils ne veulent pas, je me retirerai chez Thomas, jusqu'à ce qu'il y ait un nouveau Roi. Après quoi, s'il ne nous était pas permis de prêcher en public, nous le ferons en secret, et je crois qu'il se fera tout de même des chrétiens.

Le Frère Juan Fernandez écrit lui-même à Frangas, quelques jours plus tard :

Quand V. R. fut partie, ces Japonais nous firent toute sorte de questions. Vous voyant, en effet, loin d'ici, ils pensèrent que personne ne restait pour leur répondre, avec l'aide de Dieu ; mais le P. Torres, qu'ils ont interrogé, et à qui j'ai servi d'interprète, les a réduits au silence ou les a satisfaits. Voici quelques-unes de leurs questions et les réponses du P. Torres :

D. De quelle matière Dieu a-t-il fait les âmes ?

R. Quand Dieu créa le monde, il n'eut pas besoin de matière. Sa volonté, sa parole donnèrent aux éléments, aux cieux, à toutes choses l'être qu'ils ont ; ainsi Dieu crée nos âmes : sa volonté y suffit.

D. Quelle est la figure, quelle est la couleur de l'âme ?

R. L'âme n'a ni corps, ni couleur ; la couleur ne peut appartenir qu'à des choses corporelles.

D. *Mais si l'âme n'a pas de couleur, elle n'est rien ?*

R. Y a-t-il de l'air au monde ? — Oui. — L'air a-t-il une couleur ? — Non. — Si donc l'air, qui cependant est corporel, n'a pas de couleur, comment aura-t-elle couleur, l'âme qui n'est pas corporelle ?

D. *Dieu, qu'est-ce donc, et où est-il ?*

R. Toutes les choses que nous connaissons, nous savons qu'elles ont commencé ou commencent ; elles n'ont donc pu se faire elles-mêmes. Il y a donc un Principe qui leur a donné principe à toutes, sans avoir lui-même commencement ni fin ; en notre langue, nous l'appelons Dieu.

D. *Dieu a-t-il un corps ?*

R. Les corps sont faits des éléments, et Dieu a créé les éléments. Si donc Dieu avait un corps, il ne serait pas vrai qu'il eût créé les éléments.

D. *L'âme de l'homme, sortie du corps, voit-elle Dieu ?*

R. Oui, quand elle est parfaitement pure et qu'il plaît à Dieu de se manifester à elle.

D. *Pourquoi l'homme de bien ne voit-il pas Dieu dès maintenant ?*

R. Un nuage suffit à nous dérober la claire vue du soleil, et tout son éclat ne sert de rien au diamant le plus pur, si ce diamant est plongé dans la boue ; or, telle est la condition présente de l'homme de bien et de son âme.

D. *Si l'âme n'est pas corps, elle est Dieu ?*

R. Y a-t-il des hommes mauvais ? — Oui. — Dieu peut-il n'être pas tout bon et tout bien ? — Non. — Donc, l'âme de l'homme mauvais n'est pas Dieu, et l'âme de l'homme de bien ne diffère point, par essence, de l'âme du méchant.

D. *Qu'est-ce que les démons ?*

R. C'est Lucifer et les anges qui, pour leur orgueil et rébellion, furent privés de la vue de Dieu et de sa gloire.

D. *Pourquoi les démons font-ils tant de mal aux hommes?*

R. Parce que les hommes ont été créés pour jouir de la gloire que les démons ont perdue, et que ceux-ci, jaloux, s'efforcent de les entraîner dans leur propre ruine.

D. *Il n'est pas vrai que tout ce que Dieu a créé soit bon, puisqu'il a créé Lucifer, esprit orgueilleux et rebelle.*

R. Dieu créa Lucifer et ses compagnons capables de discerner le bien du mal et de choisir entre les deux; il leur promit gloire éternelle d'une part, et enfer éternel de l'autre. Abusant de leur liberté, Lucifer et ses complices choisirent le mal; ils se firent eux-mêmes orgueilleux et rebelles, tandis que les anges fidèles acquéraient la gloire en se soumettant à Dieu.

D. *Si Dieu veut le salut des hommes, pourquoi permet-il au démon de leur faire tant de mal?*

R. Le démon ne peut que tenter l'homme; l'homme demeure libre de faire le bien, et s'il le fait son mérite est plus grand.

D. *Si Dieu veut le salut des hommes, pourquoi les a-t-il créés de telle sorte qu'ils semblent n'être occupés qu'à faire ou à désirer le mal?*

R. L'homme est sorti bon des mains de Dieu; c'est l'homme qui lui-même se fait mauvais en s'attachant au mal, contre les lumières de sa raison et les décisions de sa conscience.

D. *Si Dieu veut que les hommes arrivent à la gloire, pourquoi a-t-il fait si difficile le chemin qui y conduit?*

R. Ce chemin n'est pas difficile, et si l'homme observait les Commandements de Dieu, il mènerait une vie bien plus joyeuse qu'en les violant. Dieu ne condamne aucune des inclinations de la nature; il veut seulement qu'elles soient maintenues dans l'ordre, et plus l'ordre est gardé, plus la vie est heureuse.

D. *L'enfer étant au centre de la terre, si les démons viennent ici nous tenter, ils échappent à leurs tourments.*

R. Non; les démons n'échappent pas plus à leurs tourments, en venant nous porter au mal sur la terre, que les bons anges ne perdent leur joie céleste, en venant nous y porter au bien.

D. *Mais alors pourquoi créer un lieu de tourments, puisque les démons sont tourmentés en tout lieu?*

R. De ce que les Anges vont et viennent, au secours des hommes, il ne suit pas que Dieu n'ait pu sagement créer le ciel, pour s'y manifester à eux et aux Saints; et de même, il n'y a rien qui, dans la création de l'enfer, répugne à la sagesse de Dieu.

D. *Par quel chemin les démons peuvent-ils venir du centre de la terre jusqu'à nous?*

R. Les eaux, qui sont corporelles, trouvent des chemins pour aller en tous sens dans les entrailles de la terre; bien plus facilement des esprits peuvent aller et venir, de l'enfer sur la terre et d'ici dans l'enfer.

D. *Si Dieu veut sauver les hommes, pourquoi a-t-il tardé si longtemps à nous faire connaître sa Loi?*

R. Dieu, depuis le commencement du monde, n'a cessé de publier sa Loi, en l'imprimant dans l'intelligence de l'homme; il n'est pas d'homme, en effet, quelque séparé qu'on le suppose du commerce de ses semblables, qui n'ait la connaissance intime de tels et tels devoirs. Or, nul doute que Dieu, si l'homme fait ce que ces lumières lui montrent être conforme à la Loi divine, n'y ajoute ce qui peut lui manquer pour arriver au salut.

D. *Il y a des hommes si dépourvus d'intelligence, qu'ils n'atteignent même pas à la connaissance de leur Créateur. Que sera-t-il de tels hommes?*

R. Dieu, qui est la Bonté même, ne saurait demander à

l'homme plus qu'il ne peut donner. Que l'homme donc fasse ce qu'il peut faire, et Dieu fera le reste et le sauvera.

Ceux qui faisaient ces questions et autres étaient si nombreux, que la maison en était pleine, du matin au soir; et à tous, le Père Cosme de Torres donnait satisfaction par sa grande charité et patience.

Les Bonzes disent beaucoup de mal de nous, parce que nous les reprenons de leurs péchés publics. Ils disent qu'un démon a parlé par une idole et déclaré que nous étions ses disciples; — et encore, qu'on a vu la foudre tomber sur la maison du Roi, et qu'un démon l'y lançait à cause de nous; — et encore, que nous mangeons de la chair humaine.

Ces guerres, Dieu le voulant, nous ont mis en bien des peines. Des Seigneurs, par trahisons et machinations, sont parvenus à faire mourir le Roi Vochidono, et ils prétendent gouverner à sa place. La ville a été, huit jours, à feu et à sang : on tuait pour se venger; on tuait pour voler. On nous a, tout ce temps, cherchés pour nous tuer aussi; les uns, par haine; d'autres, pour voler le peu que nous avons : nous nous sommes vus, bien souvent, proche de la mort; mais la miséricordieuse main de Celui qui prend soin de ses serviteurs a su nous préserver, au milieu de tant de périls.

De V. R. le fils indigne, en Notre-Seigneur,

JUAN FERNANDEZ.

A Bungo, François eut quelques renseignements, plus exacts probablement, au sujet de la révolution de Yamaguchi. Il écrira, en 1552 :

Tandis que j'étais à Bungo, le diable excita grande agitation de guerre à Ayamanguchi : un puissant Seigneur chassa le Roi de la ville et le dépouilla de son autorité. N'espérant pas

échapper au spoliateur, le Roi fugitif, pour ne pas tomber en ses mains et soustraire à toute injure des ennemis jusqu'à ses restes mortels, s'ouvrit le ventre avec un poignard, fit tuer son fils et ordonna que l'on brûlât les deux corps : ce qui s'exécuta. Ce que le Père Torres et le Frère Fernandez coururent de périls de vie, à Ayamanguchi, durant ces luttes armées, vous le verrez par les lettres qu'ils m'écrivirent et que je vous envoie.

Le Roi mort, les Seigneurs de la région de Ayamanguchi députèrent au Roi de Bungo, pour lui demander son frère, qu'ils se proposaient de mettre à la place du défunt. Le Roi de Bungo s'empressa d'agréer leur offre, et son frère est, à présent, Roi de Ayamanguchi. Le Roi de Bungo a de vastes états et d'excellentes troupes ; il est grandement affectionné aux Portugais. Dès qu'il a été bien informé de la puissance et des mérites du Roi de Portugal, il lui a envoyé en présent de riches armes, et il a sollicité par lettre son amitié. Un député est aussi parti de Bungo, pour offrir l'amitié de son maître au Vice-Roi de l'Inde. Il est venu avec moi, et le Vice-Roi l'a très honorablement reçu. Avant que je m'éloignasse du Japon, le Roi de Bungo a déclaré aux Portugais et à moi qu'il n'omettrait rien, pour que le Roi d'Ayamanguchi, son frère, accordât toute faveur au Père Torres et au Frère Fernandez, et le Roi d'Ayamanguchi, à peine entré en possession de ses États, s'y est lui-même engagé. Et le Père et le Frère se dépensent maintenant à bien exposer aux fidèles les Mystères de notre Foi, et les principales scènes de la vie et de la Passion de Jésus-Christ. Leurs instructions sur les souffrances de Notre-Seigneur, beaucoup ne les peuvent entendre sans gémir et pleurer. Le Père Torres compose les instructions en portugais, et le Frère Fernandez les traduit en langue japonaise, qu'il possède suffisamment.

Après avoir séjourné quelque temps à Bungo, je me résolus de partir de là pour l'Inde, sans retourner à Ayamangu-chi, vu l'occasion que m'offrait le vaisseau portugais d'aller visiter les frères et compagnons de qui j'étais depuis si longtemps éloigné. Je devais, d'ailleurs, chercher des ouvriers aptes à bien cultiver le Japon et pourvoir aux multiples nécessités de ceux qui travailleraient en ce pays, où tout manque.

III

Si nous en croyons Pinto, François était arrivé à Fucheo (Funai), le samedi 19 septembre, et le vaisseau des Portugais s'en éloigna, avec lui, deux mois après ou un peu moins : ce fut donc vers le 15 novembre : d'autres le font partir le 20 novembre :

Le P. Maître François et nous prîmes congé du Roi, qui se montra, jusqu'à la fin, également ami, et nous partîmes. Après sept jours de navigation, le temps devint mauvais, et bientôt commença une des plus affreuses tempêtes que l'on puisse imaginer.

Pinto fait assister le lecteur à toutes les émouvantes scènes de la tempête : François obtient de Dieu le retour de quinze hommes, longtemps séparés, sur une chaloupe, de leurs compagnons et tenus pour perdus ; il est avec eux, sans s'éloigner des autres ; les prières du Saint apaisent la tempête, et un bon vent mène, en peu de jours, le vaisseau au port de San-Chuan¹ : « Là, dit Mendez-Pinto, nous ne trou-

1. Les biographes de François ne négligent pas, à propos des mêmes

vâmes qu'un vaisseau, celui de Diogo-Pereira, qui, le lendemain, devait partir pour Malaca. Le nôtre allait hiverner à Siam. Le P. Maître François s'embarqua donc sur le vaisseau de Diogo Pereira. »

Pinto nous révèle les entretiens de François et de Diogo Pereira, sur le chemin de San-Chuan à Malaca : — Maître François exposa à Diogo le désir qu'il avait de pénétrer en Chine, pour y annoncer l'Évangile : il le fallait aussi pour mieux assurer le succès de la prédication de l'Évangile au Japon, car les Japonais ayant reçu des Chinois leurs doctrines religieuses, il ne leur répugnerait plus d'être chrétiens, si les Chinois, en se faisant chrétiens, reconnaissaient, les premiers, qu'ils se trompèrent, et égarent les autres. François allait à Goa, pour se concilier, en vue de cette expédition, la faveur du Vice-Roi. Celui-ci reculerait, peut-être, devant la dépense à faire pour offrir de dignes présents au souverain de la Chine, et François disait à Pereira la tristesse que lui causait déjà cette appréhension ; à quoi Pereira répondait que, pour le service de Dieu et pour témoigner à François son amitié, il prendrait tous ces frais à sa charge, etc. Pinto poursuit encore : Bartoli et d'autres ont reproduit tous ces récits de l'intéressant conteur.

Pour nous, tandis que le vaisseau marche vers Malaca, nous arrêterons un peu le regard du lecteur

faits, des témoignages plus sûrs que celui de Pinto. On les trouvera mentionnés, à la fin du volume, dans l'*Essai de vie de François thaumaturge*.

sur les jeunes auxiliaires de l'apostolat de François, le Malabare Amador, le Chinois Manoel, et les deux Japonais Mathieu et Bernard : les deux derniers sont là, sur le vaisseau ; Amador et Manoel sont restés à Yamaguchi, au service de Cosme de Torres et de Juan Fernandez, et nous ne les retrouverons plus. Leur gloire, au ciel, sera grande : à eux, en effet, François dira éternellement ce que son Maître disait à ses premiers disciples : « Vous m'êtes demeurés fidèles dans toutes mes épreuves ; vous vous êtes associés généreusement à tous mes travaux, à toutes mes souffrances pour l'Évangile. » Nous avons déjà entendu François dire et redire, dans ses lettres au petit Mathieu de Comorin : — « Soyez bon enfant : je ferai pour vous plus que vous ne pensez ; vous ne travaillez pas pour rien ; je vous donnerai quelque chose qui vous fera bien plaisir ; vous trouverez en moi père et mère » : ainsi sans doute parlait-il à Mathieu de Yamaguchi, et François sûrement ne les a pas trompés ; pour eux Jésus lui-même avait dit : « Qui sert l'apôtre, à titre d'apôtre, aura la récompense de l'apôtre. » Ce fut bien, en effet, à titre de serviteurs apostoliques, qu'Amador et Manoel accompagnèrent François, de Goa à Cangoxima et de Cangoxima à Firando ; qu'ils vécurent, à Firando, auprès de Cosme de Torres, et qu'ils allèrent, de Firando à Yamaguchi, vivre et mourir, au service des premiers apôtres du Japon. Tout ce que nous savons d'Amador et de Manoel est là ; mais ce peu mérite bien le regard que nous voulions arrêter sur eux.

Mathieu de Yamaguchi n'arrivera à Goa, que pour y mourir; Bernard seul vivra assez longtemps, en Europe, pour avoir une histoire : ne devant plus rencontrer Bernard, nous raconterons, ici, son histoire :

Bernard et Mathieu arrivèrent, croyons-nous, à Goa, avec François, au commencement de février 1552. Mathieu y mourut, cette année même, des suites de l'insalubrité du climat, et aussi pour s'être appliqué aux exercices de la vie spirituelle plus ardemment que ne le permettait sa faible santé¹. Le Frère Louis Frois, témoin de son départ de ce monde, écrivait, le 2 décembre 1552 : « Un des deux Japonais qui devaient venir en Portugal, appelé Mathieu, est mort ici ; il nous a tous confondus par son humilité et sa continuelle oraison². »

Bernard arriva à Lisbonne, au mois de septembre 1553³, en compagnie du Frère André Fernandez et du jeune André Carvalho, dont nous parlait, plus haut, l'Évêque de Goa⁴. De Lisbonne, peu après, on écrivait à saint Ignace : « Le Japonais Bernard est arrivé de l'Inde : sa venue nous a donné grande joie ; il aime tant la Compagnie, qu'on le dirait élevé par elle, né dans son sein⁵. »

« Bernard, écrit Polanco, n'était venu en Europe

1. *Chronic.*, II, p. 177.

2. *Select epist.*, p. 157.

3. *Chronic.*, III, p. 398.

4. Tom. I, p. 402.

5. *Litter. quadrim.*, II, p. 496.

que pour retourner au Japon ; mais bientôt l'estime et l'amour des biens célestes grandirent tellement en lui que, dédaignant le bien de ce monde et oubliant la patrie terrestre, il n'aspira qu'à vivre pour Dieu dans la vie religieuse ; et l'ardeur de ce désir lui faisait dire : « Si je ne puis être admis dans la Compagnie de Jésus, je tâcherai d'être religieux en un autre Ordre : j'y suis déterminé. » Polanco ajoute : « Bernard avait une belle intelligence ; plus remarquables encore étaient son obéissance, son humilité ¹. »

Au commencement de l'année 1554, le P. Nadal vit Bernard à Lisbonne : il lui trouva un excellent esprit, et décida qu'il irait au noviciat de Coïmbre et serait, plus tard, envoyé à Rome ². Dans ses *Ephémérides*, le P. Nadal notait, plus tard : « Ce Bernard, Japonais, deuxième converti du P. Xavier, avait un sens très remarquable des Mystères de la Foi, spécialement des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et de l'autorité du Pape : se souvenir de sa réponse au cardinal de Compostelle ³. » N'écrivant que pour lui-même, Nadal n'en dit pas plus long à propos de cette réponse de Bernard.

De Lisbonne, on écrivait à saint Ignace, le 8 mai 1554 : Bernard était alors au noviciat : « Le Japonais Bernard est entré dans la Compagnie ; c'est une ex-

1. *Chronic.*, III, p. 409.

2. *Chronic.*, IV, p. 551.

3. *Epist. P. Nad.*, II, p. 40.

cellente âme. Il arriva ici avec le vif désir de s'instruire; mais les fatigues d'une longue navigation avaient ébranlé sa santé. On lui fit entendre qu'il devait d'abord la rétablir, afin de mieux étudier quand il aurait les forces voulues. Dès qu'il entra en convalescence, on lui exposa doctrinalement l'Oraison dominicale : telle fut la satisfaction de son intelligence, la consolation de son cœur, qu'il disait : « Je ne veux plus rien apprendre : tout est là : réciter le *Pater noster* et obéir aux supérieurs, pour accomplir la volonté de Dieu¹. »

Comme il avait édifié les Pères de Lisbonne, Bernard édifia ses frères de Coïmbre, durant les quelques mois qu'il vécut auprès d'eux, c'est-à-dire, jusqu'au 17 juillet de la même année 1554, date de son départ pour Rome. Peu après, le P. François Enriquez écrivait, de Coïmbre, à saint Ignace :

« Le Frère Bernard est parti d'ici, avec un autre Frère, pour aller joindre, à Barcelone, le P. Nadal, et, de là, en sa compagnie, se rendre auprès de Votre Paternité. Il faisait beau voir sa joie, au départ, dans l'espérance qu'il a de grandir, à Rome, en toute vertu. Il nous laisse bien édifiés. Nous l'avons vu s'acquitter parfaitement de l'office de Réfectoier, et faire de même tout ce qu'on lui commandait. La première fois qu'il vit les Frères s'accuser de leurs fautes, au réfectoire, il lui sembla que c'était là une chose pénible et difficile; mais, quand on lui eut exposé les raisons et les avantages de cet

1. *Litter. Quadrim.*, III, p. 678.

exercice, il s'accusa ainsi, à deux reprises, et il le fit spontanément, croyant que les autres se mortifiaient de cette façon, sans avis du Supérieur. C'est une âme docile, fort intelligente et très ouverte à l'action de Dieu ¹. »

A Salamanque, la maladie arrêta Bernard. De là, le 31 août 1554, on écrivit à saint Ignace :

« Ici, notre Frère Bernard, le Japonais, a beaucoup souffert de fièvre et d'une affection de foie ; mais les ardeurs de sa charité le rendaient admirablement supérieur à ses souffrances : sa douce piété, sa simplicité, les belles paroles que lui inspirait la méditation de nos saints Mystères, tout chez lui nous a ravis. Pour moi, je ne me lasse pas de remercier Dieu d'avoir converti cet idolâtre et de l'avoir fait venir ici, quasi de mes antipodes, pour confondre ma lâcheté, et éveiller en mon âme le désir d'entrer résolûment et de marcher toujours mieux dans le chemin de la vertu ². »

La maladie ressaisit Bernard à Ségovie, où l'insigne bienfaiteur de la Compagnie de Jésus, Don Luis de Mendoza, s'estima heureux d'accueillir ce vrai disciple de François de Xavier ³.

Débarqué à Naples, aux fêtes de Noël, Bernard, à ce même titre de « digne disciple de François de Xavier », fut pieusement reçu, entouré, interrogé,

1. *Litter. quadrim.*, p. 93.

2. *Ibid.*, III, p. 77.

3. *Chronic.*, IV, p. 481.

écouté, et par ses frères et par ceux dehors : « Tous, dit Polanco, s'édifièrent grandement de sa prudence, de sa modestie, de l'excellent esprit que manifestaient ses paroles¹. »

Bernard était déjà à Rome, au commencement du mois de mars 1555. Le P. Pedro de Ribadeneira nous dira comment y fut apprécié ce fruit premier ou cette première fleur d'une terre qui devait donner à l'Église tant de fleurs et tant de fruits :

« J'eus, à Rome, d'intimes relations avec le Frère Bernard ; tout le temps qu'il y demeura, je fus son confesseur. Pour tout dire, en un mot, l'exemple de ses vertus allumait en moi le feu de la dévotion ; je croyais voir en lui un vrai portrait des chrétiens de la primitive Église.

« S'entretenant avec moi, au sujet du Père François Xayier, il me disait, entre autres choses : « L'espace de sept mois, j'ai dormi dans la chambre où il couchait. Son sommeil était fort court, et je l'entendais fréquemment gémir, tandis qu'il dormait, et invoquer le très saint Nom de Jésus ; et quand je lui demandais : Pourquoi gémissiez-vous ainsi ? Il me répondait : « Je ne sais pas ; je ne m'en aperçois pas. »

« J'assistai souvent à ses disputes avec les Bonzes, qui lui proposaient des difficultés nombreuses et très variées. Or, le Père François leur répondait de telle sorte, qu'avec une seule réponse, il donnait satisfaction à tous et les laissait sans difficulté, comme si

1. *Ibid.*, p. 188.

à chacun d'eux séparément il avait donné réponse.

« J'ai vu, de mes yeux, le Père François délivrer bien des malades de leurs infirmités. Il faisait sur eux le signe de la Croix, ou les aspergeait d'eau bénite et ils étaient subitement guéris; aussi les Japonais voyaient-ils en lui plus qu'un homme : ils le tenaient pour envoyé du ciel¹. »

Le Frère Bernard partit de Rome, pour retourner en Portugal, le 23 octobre 1555; avec lui voyageaient douze scholastiques, tous sous la conduite du Père Louis Gonçalvez de Camara. Ils s'attardèrent à Gênes, et n'arrivèrent à Lisbonne que vers le mois de février 1556. Bernard n'y arrivait que pour aller mourir, peu après, à Coïmbre. Le P. Gonçalvez de Camara résume en deux mots l'histoire de ses derniers jours : « J'amenaï Bernard avec moi, quand je revins de Rome en Portugal; il est mort au Collège de Coïmbre, et l'on s'est édifié de sa mort, comme l'on s'était édifié de sa vie². »

A quel âge, en quelle année, quel jour mourut Bernard? — Personne ne nous l'apprend; de quoi s'étonne et s'attriste le si exact Annaliste de la province de Portugal, le P. Antonio Franco : *Liber obituum Collegii, quem volutavi, nec diem, nec mensem, nec mortis refert annum : tanta fuit antiquorum in hoc puncto non excusanda negligentia*. Ainsi parle le Père Franco³. Pour lui, il ajoute deux

1. *Vie de saint Ignace*, liv. IV, chap. vii.

2. *Chronic.*, V, p. 40 et note 6.

3. *Annus gloriosus*, p. 710.

traits notables à ceux qui nous ont déjà fait entrevoir les richesses de l'intelligence et du cœur de Bernard :

« Son esprit était fort pénétrant. Invité, un jour, à disserter sur les Anges, il obéit, et lui, qui n'avait pas encore mis le pied dans les écoles, il parla sur un sujet si difficile avec tant d'exactitude, il justifia si bien ses assertions, que les auditeurs en demeurèrent grandement surpris.

« On n'admirait pas moins sa charmante simplicité. Quelqu'un, lui présent, disait d'un de nos Pères : « Il a si bien étudié la langue hébraïque qu'il « la possède excellemment. » Bernard parut étonné et dit : « Comment ce Père a-t-il pu étudier la langue « de ceux qui firent mourir Jésus-Christ? »

CHAPITRE XXVII

OÙ L'ON ENTREVOIT QUELLES DURENT ÊTRE LES SOLLICITUDES DE FRANÇOIS DE XAVIER, EN ARRIVANT DANS L'INDE.

(Fin décembre 1551, février 1552)

I

La lettre que François écrivait, de Yamaguchi, aux Pères de Goa, au mois de mai 1551, autorise à penser que l'apôtre n'avait pas, alors, le dessein de s'éloigner du Japon. Si le vaisseau portugais, abordé à Firando, à la fin de l'année 1549, lui apporta des nouvelles de l'Inde, ces nouvelles ne purent rien ajouter de notable à ce qu'il savait déjà; et, de novembre 1549 au mois de mai 1551, les relations entre l'Inde et le Japon demeurèrent interrompues. Trois mois plus tard, François se décide à partir; il juge nécessaire son retour immédiat à Goa; quelles raisons le déterminèrent, nous l'apprenons de ses premiers historiens.

L'Annaliste de Macao écrit : « Des lettres, venant de Goa, que lui apportaient les Portugais débarqués

à Figi, lui montrèrent nécessaire son retour dans l'Inde. »

Le P. Valignani : — « François partit, se croyant obligé de veiller de plus près au bien de la Compagnie dans l'Inde ; il avait, d'ailleurs, besoin de s'y rendre pour recruter les missionnaires qu'il enverrait au Japon, et préparer l'expédition apostolique en Chine, qu'il méditait. »

Le P. Frois : « Le Roi de Bungo ne put retenir François, qui devait se rendre dans l'Inde ¹. »

Ce que François apprit par les lettres reçues à Yamaguchi, en septembre 1551, si toutefois il en reçut, d'autres lettres, envoyées de Goa à Lisbonne ou à Rome, de 1549 à 1552, nous l'apprendront :

Notons, d'abord, que Gracia de Saa, mort le 6 juil-

1. Nous ne retrouverons pas, de longtemps, le P. Valignani et le P. Frois ; un mot sur leur vie et leurs mérites sera donc, ici, bien placé :

Le P. Alexandre Valignani, né à Chieti (royaume de Naples, Abruzzes-Cité.), le 24 octobre 1537, d'après le P. Boero, — le 20 décembre 1538, d'après le P. Sommiervogel, — en 1539, d'après le P. Bartoli, fut admis au noviciat, le 29 mai 1566. Nommé visiteur des Missions de l'Orient en 1573, il partit de Lisbonne, avec de nombreux missionnaires, le 23 mars 1574, et arriva à Goa, le 6 septembre de la même année. Il aborda au Japon, pour la première fois, au mois de juillet 1579. L'histoire de ses travaux remplirait des volumes. Ce digne successeur de l'apôtre des Indes et du Japon mourut en une île proche de Macao, le 20 janvier 1606.

Le P. Louis Frois, arrivé au Japon en 1563, y mourut, à Nangazachi, le 8 juillet 1597. Son nom est glorieusement associé à celui du P. Valignani et de tous ceux dont les grandes qualités et les hautes vertus firent le mieux revivre François de Xavier sous les yeux des Japonais. On le trouve ainsi loué par tous les historiens et annalistes de la Compagnie de Jésus.

Pourquoi l'excellent travail du P. Frois (*Histoire du Japon*) n'a-t-il jamais été publié ni, ce nous semble, utilisé ? Le P. Franco (*Annus gloriosus*, p. 381) se le demandait, au commencement du dix-huitième siècle, et il ne savait que répondre.

let 1549, tandis que François naviguait vers le Japon, eut pour successeur le Capitan de Baçaïm, Jorge Cabral, duquel Correa résume les louanges en ces deux mots : « Il fut le premier Gouverneur qui eût sa femme dans l'Inde. Cabral ne vola rien : il se contenta du bon salaire qu'il plut au Roi de lui donner. » Cabral ne devait gouverner que jusqu'à l'arrivée d'un Vice-Roi : Afonso de Noronha arriva, avec ce titre, à Goa, vers la fin de novembre 1550, un an avant que François s'éloignât du Japon pour retourner dans l'Inde.

Gracia de Saa eut l'honneur d'accueillir et d'installer les dominicains à Goa, et il reprit, moins heureusement, avec le P. Antonio Gomez, l'affaire de la conversion du Roi de Tanor, que Diogo de Borba avait sagement tenue pour suspecte. François venait de s'embarquer, à Goa, pour le Japon, lorsque Antonio Gomez associa son zèle à celui du Gouverneur. Si l'on en croit Correa, le zèle de Gomez alla au-delà de ce que voulait de lui la sagesse du Gouverneur Gracia de Saa, de son successeur Jorge Cabral et de leur Conseil ; et lorsque François arriva à Goa, il y trouva et Gomez, et le Vice-Roi, et l'Évêque gravement compromis, en cette affaire.

Quelques extraits de lettres, sous forme de chronique, achèveront, maintenant, de renseigner le lecteur au sujet des faits qui, d'avril 1549 à janvier 1552, auraient intéressé ou préoccupé François de Xavier, s'il les avait connus :

François n'était pas encore à Malaca, lorsque,

au milieu de mai, à Comorin, dans la région de Remanancor, le P. Antonio Criminale, à l'âge de vingt-neuf ans, était mis à mort par les Badages et les Mores, en haine de la Foi. Gomez écrit : « Jésus Notre-Seigneur n'oublie pas sa Compagnie : voilà le P. Criminale décoré de la couronne du martyre : j'aurai soin de faire retrouver et garder ses reliques ; c'est un trésor précieux que Dieu donne à la Compagnie de Jésus. » François, lui aussi, se réjouira sans doute ; mais il ne pourra que ressentir vivement la perte d'un tel homme, lui qui, au mois de janvier précédent, écrivait à saint Ignace : « Antoine Criminale est à Comorin, avec six autres ; croyez-moi, c'est un saint ; il est né pour cultiver ces contrées. » Le P. Enrique Enriquez, prit, à la place de Criminale, la charge de supérieur ; mais le P. Criminale disparu, Enriquez gémit : « Pères et Frères, sans lui, quelle solitude est la nôtre ! Sa mort a vivement affligé nos chrétiens ; ils ont perdu leur père, et nous sommes orphelins comme eux. »

Le départ d'un tel chef était d'autant plus regrettable, que la chrétienté de Comorin devenait merveilleusement florissante, depuis que les missionnaires commençaient d'instruire les peuples en parlant la langue du pays et que, devenu supérieur, le Père Enriquez se plaignait de ne plus trouver de loisirs pour composer grammaires, vocabulaires et autres écrits dont ses frères ne pouvaient se passer¹ ; encore

i. Plus haut, nous avons entendu François bénir Dieu de la grâce que le P. Enriquez eut d'apprendre vite et bien le tamoul. Un missionnaire écrit : « Orationes sunt aliquot a Patre Enriquez in malavaram linguam versæ ;

Enriquez, le seul capable de diriger les œuvres de Comorin, eut-il, peu après le départ de François, à se défendre contre *l'autorité* plus que douteuse d'Antonio Gomez, qui voulait faire de lui son messager auprès du Roi de Tanor.

Antonio Gomez allait lui-même, de mi-avril à mi-septembre 1549, perdre cinq mois de labeur auprès d'un homme qui ne voulait que tromper, et il l'attirait ensuite à Goa : là, le Gouverneur, l'Évêque, les gentilshommes furent joués, à leur tour. Baptisé, à Tanor, le Roi fut confirmé à Goa, dans le collège de Sainte-Foi. Et le Gouverneur et l'Évêque allèrent, peu après, subir une mystification nouvelle dans les États mêmes de ce Roi, que l'on revit bientôt aussi païen qu'auparavant et, de plus, ennemi déclaré des Portugais.

Tandis que ces choses se passaient, François était à Cangoxima.

Durant l'année 1550, alors que le Saint allait de Cangoxima à Firando, à Yamaguchi, à Miyaco, posant partout les fondements d'édifices nouveaux, Antonio Gomez démolissait, à Goa, l'œuvre de Diogo de Borba, devenue celle de la Compagnie, et il préparait la ruine des œuvres de François lui-même et de ses frères, en déconcertant, d'une part, la bonne volonté des ouvriers de l'heure présente, tandis que, d'une autre, il leur recrutait et préparait des successeurs incapables de poursuivre leurs travaux.

nam in his quas P. M. Franciscus transtulerat, multa erant quæ mutari oporteret. » (*Ajuda*, Lettres des Indes. *Select. epist.*, p. 120.)

Ces démolitions, on les entrevoit imminentes, quand on écoute Gomez lui-même, écrivant au Roi de Portugal : « Il ne saurait venir de Portugal au-
« tant d'hommes qu'il en faut pour notre grande
« entreprise : il est nécessaire de recevoir, ici, des
« Frères de la Compagnie ; nous en avons déjà, dans
« ce collège, qui se forment aux Lettres et aux ver-
« tus : le Père Simon vous informera à plein de tout
« cela... »

A Simon lui-même Gomez écrit :

« Avec les enfants et jeunes gens de ces pays,
« natures dépourvues d'idées surnaturelles et d'es-
« prit de mortification, j'ai bien de la peine à tout
« réduire à la forme du collège de Coïmbre. J'ai
« exposé à Maître François la façon de procéder
« de la Compagnie dans les collèges ; je lui ai dit
« ce qui se fait au collège de Coïmbre et quel
« esprit y règne. Maître François s'en est ébahi :
« il semblait n'y pas croire, tant il désirait que cela
« fût ainsi. Je lui ai expliqué comment, au senti-
« ment du Père Ignace et de V. R., le nerf, la force
« de la Compagnie est dans la création de collèges,
« où soient instruits aux Lettres et formés à la vie
« spirituelle ceux qui auront ensuite à faire fruit
« dans le monde, et que notre visée principale en
« ces pays devait être d'y propager en tout lieu la
« Compagnie ; ce qui ne se pouvait faire sans collè-
« ges. Je lui ai longuement exposé tout cela : il
« en a été fort content... »

Enfin, à saint Ignace, Gomez écrit :

« Le Père Maître Simon m'envoya ici, en 1547,

« avec charge de gouverner ce collège de Sainte-Foi.
« Le Père Maître François est allé au Japon : nous
« espérons tous qu'il y fera beaucoup de fruit, si ar-
« dents sont les désirs que nous avons vus en lui. Il
« y a, dans ce collège, vingt et tant de Frères de la
« Compagnie, séparés des garçons du pays : ils
« commencent d'apprendre la grammaire, et sont
« déjà avancés et exercés en divers offices et très
« adonnés à l'oraison. Les jeunes Portugais qui
« arrivent ici sont fort ignorants : il est très néces-
« saire que V. R., chaque année, nous envoie le plus
« qu'il pourra de jeunes gens nouvellement admis,
« pourvu qu'ils aient appris le latin, parce que ici,
« dans ce collège, on les éprouvera... ¹. »

Antonio Gomez, on le voit, avait bien pris au sérieux sa mission de 1547, qui ne lui venait ni de François ni d'Ignace; et d'autres, malheureusement, n'avaient pu que la prendre au sérieux comme lui : de ce nombre étaient les Gouverneurs, les hommes puissants, tels que Cosme Anes, et l'Évêque lui-même. Encore Antonio Gomez ne laissait-il pas ignorer à ceux des personnages, qu'une telle considération pouvait lui affectionner, qu'il leur serait bon patron, bon avocat auprès du Roi. Cosme Anes, de 1549 à 1551, eut à craindre d'être rappelé en Portugal, pour se montrer, de concert avec d'autres, opposé à certains actes de l'administration des Gouverneurs. Antonio Gomez, sans accuser les Gouver-

1. *Select, epist.*, pp. 55-59; — 101-106; — 85-88.

neurs, plaidait la cause de Cosme Anes. Il écrivait au Roi :

« Cosme Anes dans sa charge de *Vedor de*
« *fazenda*, rend grandement service à V. A.; il
« prend beaucoup de soin de ce collège, dont il fut
« le fondateur, et quand il n'aurait ici qu'à soutenir
« cette œuvre, V. A. l'y devrait laisser... Il semble
« que Jorge Cabral, depuis qu'il est Gouverneur, a
« grandi encore, et pour le zèle à votre service, et
« pour la sagesse dans la direction des affaires...
« L'Évêque aide beaucoup aux conversions, par les
« aumônes qu'il fait aux nouveaux chrétiens...; ses
« saints exemples nous aident bien à vivre... Il dé-
« pense beaucoup en bonnes œuvres, et il a peu de
« revenus. V. A. devrait bien avoir égard à ses longs
« travaux, à son âge : toute *merced* de V. A. est
« bien placée dans ses mains; il n'en fait que bon
« emploi... Ces jours passés, il a donné les saints
« Ordres à quelques-uns de nos Frères. Ce fut au
« collège qu'il confirma le Roi de Tanor... »

Aucun intérêt humain ne touchait le saint Évêque de Goa; mais Antonio Gomez était, à ses yeux, en l'absence de François de Xavier, le premier ou principal représentant de son autorité et de celle de Saint Ignace dans les Indes : il ne faut donc pas s'étonner que, le 28 novembre 1550, au lendemain d'un acte d'étrange inconsidération d'Antonio Gomez, l'Évêque de Goa le recommandât ainsi, en une lettre adressée à Simon Rodriguez et à saint Ignace :

Que V. R. envoie des Pères choisis entre les plus doctes,

mortifiés, vertueux, ardents pour le bien des âmes, car il les faut tels en ce pays ; et bien que je sois persuadé, — et tout le monde avec moi, — que dans la Compagnie de V. R. tous ont ces qualités, il me semble qu'il ne se perd rien à vous rappeler ce qu'il nous faut.

Le Père Antonio Gomez fructifie et prêche angéliquement ; c'est une plante d'où procède beaucoup de fruit en ce pays : la vie, le renom, l'exemple, la doctrine, sont chez lui principes de bien, etc.

Tout ce que V. R. me commandera, pour difficiles et laborieuses que soient les choses, tout ce qui sera en moi et où mes forces atteindront, je le ferai de très bonne volonté comme un de vos subordonnés.

Jésus-Christ soit toujours, par sa grâce, dans l'âme de Votre Charité, afin que toujours vous fassiez sa volonté sainte.

De Cochin, 28 novembre 1550.

Fr. Juan DE ALBUQUERQUE.

Le P. Gomez venait d'expulser du collège de Sainte-Foi tous les enfants de la région des Indes, pour qui seuls le collège avait été fondé et renté, et, à leur place, vivaient, de fonds qui ne leur appartenaient pas, vingt-huit adolescents ou jeunes hommes Portugais, introduits par Antonio Gomez, à titre de novices de la Compagnie de Jésus. Cet acte, au rapport du Vice-Roi Afonso de Noronha, scandalisa toute la contrée. Et le Vice-Roi et l'Évêque durent contraindre Gomez à réparer son tort, et, au mois de janvier 1551, quarante nouveaux enfants du pays jouissaient d'une maison et de rentes, dont ils avaient seuls droit de jouir ; mais il restait une im-

pression fâcheuse, et le nuage, en atteignant le chef, atteignait, par là même, les membres.

En ce temps aussi, Gomez entreprenait de bâtir un somptueux collège, et le Vice-Roi dut lui faire observer qu'il ne pouvait ainsi agir, sans licence de ses Supérieurs et du Roi, et qu'il convenait, le pays étant si pauvre, de ne pas scandaliser les gens par la somptuosité de l'édifice.

Une tentative analogue, à Cochin, indisposa la ville entière contre Gomez et la Compagnie.

Ajoutons enfin que le joug d'Antonio Gomez pesait à tous ses frères, et que deux hommes de Dieu, le P. Lancilotti, à Coulam, et le P. Enriquez, à Comorin, jugeaient, en 1551, la Compagnie compromise dans les Indes, si saint Ignace, en l'absence de François, ne se hâtait d'y envoyer un Supérieur. Le P. Enriquez écrivait au saint Fondateur :

« Ce que je vais dire peut sembler bien hardi ;
 « mais il me paraît bon d'informer V. P. que, si le
 « Père Maître François doit rester longtemps au
 « Japon, il est nécessaire d'envoyer en ce pays-ci
 « un Père profès, homme sur qui V. P. compte,
 « pour avoir charge et soin de nous tous ; et j'ose
 « insister encore, parce que c'est chose très néces-
 « saire : la Compagnie (*quod Dominus avertat*)
 « pourrait avoir à souffrir détrimet, s'il n'y était
 pourvu¹. »

Si grande était l'urgence, qu'à la veille de l'arrivée inespérée de François, Pères et Frères de l'Inde s'as-

1. *Select. epist.*, pp. 124, 125, 129.

semblaient, à Goa, pour élire un Supérieur à qui tous obéiraient¹.

II.

Ce que Duarte de Gâma et les marchands portugais connurent de tels faits; ce que, par eux, en apprit François, à la fin de septembre 1551, le Saint n'eût-il pas reçu des lettres plus instructives encore, l'obligeait, on le comprend, d'accélérer son retour à Goa; et la Providence semblera intervenir pour seconder les désirs de François : il trouvera, à San-Chuan, le vaisseau de Pereira mettant à la voile, et, quand il arrivera à Malaca, un vaisseau sera là, près de lever l'ancre, comme s'il eût attendu François pour le mener à Cochin.

Le Saint avait moins d'une année à vivre. Vers le milieu du mois de décembre 1551, il part de San-Chuan; nous l'y retrouverons, mourant, à la fin de novembre 1552. Déjà son œuvre est achevée, et les derniers actes de son zèle n'auront guère d'autre résultat immédiat, que d'affermir ce qui déjà était fondé; aussi, pour mieux entendre ces derniers actes de l'apôtre, jusque dans leurs détails, il est utile de considérer l'ensemble des fondations existantes, à la date du retour de François dans l'Inde et d'avoir sous les yeux l'état de ces chrétientés. Des informations très sûres nous sont fournies, à ce sujet, par

1. *Select. epist.*, p. 154; cf. p. 162.

les lettres du P. Lancilotti, du P. Enriquez et d'autres missionnaires.

A Goa, au collège dit de Sainte-Foi, vivent le P. Antonio Gomez et le P. Paul Camerino, avec vingt-huit Portugais, que le P. Gomez a admis dans la Compagnie. Ce collège n'appartient pas encore à la Compagnie : elle n'en a que l'administration. Il jouit de 2,500 ducats de rente, donnés par le Roi pour être employés à l'éducation de fils d'Infidèles nouvellement convertis. Le P. Gomez fait beaucoup de bien par ses prédications. Le P. Paul, venu à Goa avec le Père Maître François, est, avec quelques autres, la colonne, le fondement de la Compagnie dans l'Inde : tous, à Goa, l'appellent leur *Père*. Il est incessamment occupé ou à confesser, ou à consoler les malades de l'hôpital : là, des aumônes des fidèles, il a fait construire une chapelle. Il n'est pas rare que des Portugais malades demandent admission à l'hôpital, pour s'assurer l'assistance du P. Paul, à leur mort. Bien qu'il n'ait jamais quitté Goa, la bonne odeur de ses vertus s'est répandue au loin.

A Cochin, où le Père Maître François prêcha, allant au Japon, on lui proposa la fondation d'un collège; mais lui poursuivit son chemin. Depuis, il y a eu essai de fondation; mais, à vrai dire, Cochin n'a pas de collège, ni de rentes déterminées pour le fonder, et ce projet a soulevé des discussions encore pendantes. Le P. Baltasar Gago y amène, chaque

jour, à la Foi de nombreux Infidèles : il faudrait, à Cochin, beaucoup d'ouvriers de la Compagnie.

A Coulão, le P. Nicolas Lancilotti, tout consumé qu'il est par la maladie, élève et instruit cinquante enfants, la plupart âgés de dix à douze ans, fils de païens convertis. Faute de revenus, le collègue n'en peut nourrir davantage. Un si rude travail n'empêche pas le P. Lancilotti de faire, chaque jour, le catéchisme au peuple, et de prêcher, tous les dimanches, aux Portugais. Beaucoup de païens se convertissent.

Au cap de Comorin, plusieurs Pères travaillent, avec admirable fruit, sous la conduite du P. Enrique Enriquez, homme de grande doctrine et de grande vertu. Le P. Enriquez parle très bien la langue du pays ; les autres Pères s'y exercent, à son école, et les fidèles, non seulement s'instruisent mieux, mais ils peuvent, enfin, recevoir les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; de quoi ils sont merveilleusement consolés et affermis en tout bien.

A San-Tomé de Méliapour réside le P. Cypriano : il est très aimé des Portugais, des anciens chrétiens du pays et des Infidèles ; on l'appelle communément le *Saint-Père*.

A Baçaïm, dans la région de Cambaïe, réside le P. Melchior Gonçalves avec deux compagnons. On parle beaucoup du grand bien qui, par eux, se fait

à Baçaïm. La maison qu'ils habitent appartient à la Compagnie ; elle sert de collège, et les Pères y gardent et instruisent des enfants pauvres : à cela est affectée une rente de mille ducats.

A Ormuz, ville de Perse, le P. Gaspard Barzée se rendit, un peu avant que le Père Maître François allât au Japon. Le commerce attire à Ormuz des gens de toutes nations. Le P. Gaspard, homme très docte et d'un zèle ardent, y a fait un bien immense : non seulement les Portugais, mais les Maures et les Juifs le vénèrent comme un saint. Le Père Maître François lui a écrit pour l'appeler au Japon : il est à Goa, se préparant au départ.

A Malaca, travaillent, avec beaucoup de fruit, le P. François Perez et son compagnon, Roch de Oliveira.

Aux îles de Maluco, depuis trois ans, les Pères ou Frères Jean de Beira, Nuno Ribeiro, Nicolas Nunez et Baltazar Nunez, auxquels le Père Maître François envoya pour auxiliaires, quand il partit pour le Japon, les Pères ou Frères Alphonse de Castro, Manoel de Moraes et François Gonzalez ¹.

Outre ces ouvriers, de lui déjà bien connus, et le Frère Louis Froes ou Frois, qu'il avait aussi vu arriver avec Gaspard Barzée et Antonio Gomez,

1. *Select. Indiar. epist.*, pp. 115, 126, 136 ; — 138 ; — 140 ; — 127 ; — 125, 151 ; — 122.

François rencontrerait bientôt, à Goa, et y pourrait étudier presque tous les nouveaux venus de Lisbonne : c'étaient, entr'autres, les Pères Melchior Nunez, Manuel de Moraes, Gonzalo Roiz; les Frères Christophe da Costa, Melchior Diaz, Alexo Madeira, Manoel Texeira, Antonio Diaz, Francisco Durao, Pedro d'Almeida... Connaissant ces hommes, François disposerait d'eux avec une sagesse plus éclairée¹.

Disons, enfin, que providentiellement venaient d'arriver à Goa les Patentes, par lesquelles saint Ignace communiquait largement à François la plénitude de sa propre autorité. L'acte avait été signé, à Rome, le 2 octobre 1549.

Après avoir dit que cette délégation de ses pouvoirs est jugée nécessaire, pour l'administration de la Compagnie dans les pays d'outre-mer, soumis à la puissance du Roi de Portugal, et autres de ces régions, saint Ignace conclut :

« Nos ergo Te in Præpositum omnium Fratrum nostrorum, qui in prædictis regionibus versantur, cum omni ea auctoritate, quam Sedes Apostolica nobis concessit, et Constitutiones nostræ Societatis nobis tribuunt, creamus et instituimus, — ac in virtute sanctæ obedientiæ injungimus ut hac curæ nostræ parte et auctoritatis in Eadem, ad inqui-

1. En 1583, Valignani, après avoir nommé ces derniers venus, moins Melchior Diaz, ajoute : « Ils ont tous fait beaucoup de fruit dans l'Inde. Les six premiers y sont déjà morts au service de Notre-Seigneur. Les deux derniers (M. Texeira et F. Durao) vivent encore. »

rendum, ordinandum, reformandum, jubendum, prohibendum, admittendum in Societatem, et ab ea expellendum quos videbitur; constituendum etiam in quovis officio et deponendum; et, in summa, ad disponendum de omnibus, quæ Nos, si præsentem essemus, circa loca, res et personas, quæ ad Societatem pertinent, possemus disponere, et ad Dei gloriam facere judicabis, — plenissime utaris... »

Avec ces Patentes, François trouvera à Goa d'autres Patentes, signées à Rome par le saint Fondateur, le 23 décembre 1549, qui confirment les précédentes, étendent aux privilèges spirituels la communication de pouvoir faite pour le régime de la Compagnie, et se terminent par cette importante clause :

« Si autem Te in remotissimis locis a Collegio Goæ agere contingat, illi, qui ex Fratribus nostris præfati collegii Rector pro tempore exstiterit, eandem quam tibi facultatem et auctoritatem (quam tamen minuere vel penitus remove, prout in Domino judicaveris expedire, tibi licebit) per hasce patentes Litteras... concedimus. »

III.

Revenons maintenant à François, que nous avons laissé en mer, entre San-Chuan et Malaca.

La lettre du 5 novembre 1549 était encore la seule que l'on eût reçue dans l'Inde, à Lisbonne et à

Rome. Tandis que le Saint s'embarquait à Figi, François Perez, le 24 novembre 1551, écrivait, de Malaca, aux Pères de Portugal :

Nous ne savons rien du Père Maître François, parce que, l'année passée, 1550, aucun vaisseau ne partit d'ici pour le Japon. Six ou sept fois, les marchands s'apprêtèrent à partir, et avec grand désir d'exécuter le voyage; finalement, ils ne le purent faire. Je ne sais s'il faut en accuser Mammon et Lucifer.

Cette année 1551, aucun vaisseau n'est parti; un allait mettre à la voile, quand il fut incendié, et avec lui trois autres. Dieu châtie Malaca. La ville est demeurée assiégée par les Mores, l'espace de cent trois jours, du 5 juillet au 16 octobre. On commençait de profaner le dimanche : ce fut un dimanche, que le feu prit aux vaisseaux; un dimanche, que fut tué Garcia de Meneses, etc.

Chacun cependant avait exécuté les ordres de novembre 1549, ou se préparait à le faire. Le P. Gaspard Barzée avait laissé la belle mission d'Ormuz, et, sans savoir que François allait aborder à Malaca, il écrivait aux Pères et Frères de Coïmbre, le 20 décembre 1551 :

Le Père Maître François me fait appeler, avec deux autres Pères et deux Frères, pour aller au Japon, — comme vous le verrez par *l'obédience* dont je vous envoie copie.

Je crois que nous aurons à traverser la Chine, puisque, comme nous l'écrit le Père Maître François, il y a, dans ces contrées, des dispositions telles qu'on doit espérer y faire beaucoup de fruit.

O mes très chers frères, aidez-moi à louer le Seigneur, *qui*

fecit misericordiam cum servo suo et adimplevit desiderium meum ! Il y a longtemps que l'Esprit-Saint me menait là...

A la fin de ce mois de décembre, le vaisseau qui portait François entraît au port de Singapour, tandis qu'un bateau prenait les devants pour annoncer, à Malaca, l'arrivée des marchands. Le bateau porta le billet suivant de l'apôtre au P. Francisco Perez :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Il y a trente-neuf jours que je partis du Japon, où la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ va prenant de grands accroissements, en une ville principale. Cosme de Torres et Juan Fernandez demeurent avec ceux qui sont déjà chrétiens et ceux qui, chaque jour, le deviennent. Envoyez vite Antonio, par quelque bateau, pour me faire savoir s'il y a un vaisseau en partance pour l'Inde, et, s'il y en a un, parlez au señor *Capitan* et priez-le d'attendre un jour de plus ; j'espère, en effet, être à Malaca, dans la journée de dimanche. De ceux de la Maison, n'envoyez ici, avec Antonio, que Jean Botelho. Tâchez de me trouver le nécessaire pour la traversée de Malaca jusqu'à l'Inde. Si quelqu'un pressait le départ du vaisseau, dites-lui qu'il importe grandement au service de Dieu que j'aille vite dans l'Inde, pour retourner sans retard, au mois de mai.

Je n'en dis pas plus long, puisque nous allons nous voir et nous consoler beaucoup en Notre-Seigneur.

Tout vôtre, *in Domino*,

FRANÇOIS ¹.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 59.

François ne s'arrêta pas à Malaca. Il y trouva, renvoyés de Maluco, Manoel Moraes et François Gonçalez, qui lui furent, de Malaca à Cochin, société peu consolante. Avec eux se trouvaient l'ambassadeur du Roi de Bungo, deux Japonais de Bungo, compagnons de l'ambassadeur, et les deux disciples de François, Bernard de Cangoxima et Mathieu de Yamaguchi. Ils arrivèrent à Cochin, le 24 janvier. François s'y arrêta pour écrire en Europe.

Le 29 janvier 1552, François écrivit sa longue lettre à Simon Rodriguez, déjà citée, moins les dernières pages, que voici :

J'ai vu des Chinois au Japon et ailleurs. Ils sont blancs, comme les Japonais, jaloux, eux aussi, de s'instruire et d'une intelligence encore plus étendue et plus pénétrante. Le sol de la Chine est très fertile. Entre les productions de cette riche contrée, la soie est une des principales. L'on y rencontre beaucoup de grandes villes avec d'élégantes maisons de pierre. Des Chinois m'ont dit qu'il y a chez eux des gens de diverses nations et religions, et, de ce que j'ai entendu, je conjecture qu'il s'y trouve des Juifs et des Mores. Rien ne m'autorise à penser qu'il y ait des chrétiens.

J'espère m'y rendre, cette année 1552, et tout persuadé que l'Évangile, dès qu'on l'aura semé dans ce royaume, s'y propagera en long et en large. Que si les Chinois font bon accueil à la Foi chrétienne, les Japonais n'auront pas de peine à abandonner des erreurs, que les Chinois leur communiquèrent. Du Japon à Liampo, ville importante de Chine, proche de la mer, la traversée est de cent lieues environ. J'ai très grande confiance que Dieu Notre-Seigneur ouvrira les portes de la Chine, non seulement à notre Compagnie, mais aux

autres Ordres religieux, et que ce pays deviendra un champ commun, où l'ardeur de tous les hommes apostoliques s'exercera à ramener des âmes dans la voie du salut. Je supplie donc quiconque a le zèle de la propagation de la Foi chrétienne d'aider, de ses prières et saints Sacrifices, les efforts tels quels que je vais faire pour leur en ouvrir l'entrée.

Me voici déjà blanchi, mais aussi alerte et robuste que jamais, si fortifiants sont les fruits de joie que l'on recueille dans les travaux employés à cultiver un peuple sensé, et désireux d'acquérir la connaissance de la vérité et le salut éternel. A Ayamanguchi, dès que le Roi nous eut permis de prêcher l'Évangile, et que l'on vint en foule nous écouter, la joie de mon âme, une des plus vives que j'aie ressenties, éveilla dans le corps une animation pareille. Je voyais que, par nous, Dieu abattait l'audace des Bonzes et triomphait de ces implacables ennemis ; je voyais les néophytes, heureux de ces victoires, déployer eux-mêmes un zèle ardent à les étendre, à conduire au baptême les païens qu'ils avaient vaincus ; je les entendais se raconter leurs combats et leurs succès contre la superstition ; j'étais témoin de la jubilation dont ils avaient l'âme remplie ; et un sentiment de bonheur si pénétrant et si doux envahissait alors mon âme, que j'en perdais celui des fatigues du corps.

Les consolations célestes dont je parle, ainsi mêlées à nos travaux par la Bonté de Dieu, que ne puis-je, non seulement les donner à entendre à l'oreille, mais, par un spécimen que j'en enverrais, les faire goûter au cœur dans nos Universités d'Europe ! Un grand nombre sûrement de ces jeunes étudiants dirigeraient tous leurs désirs et leurs études à la conversion des Infidèles, s'ils avaient, une fois, goûté la céleste joie qu'un tel labour répand dans l'âme. Que si l'on savait communément, si l'on voyait à quel point l'esprit des Japonais est disposé à recevoir l'Évangile, certes, bien des Docteurs laisseraient là leurs

livres, bien des prêtres, des chanoines, des Évêques même laisseraient leurs bénéfices, leurs dignités, leurs évêchés, quelles qu'en soient les rentes ; ils échangeraient contre une vie pleine de vraies et douces joies leur triste et ennuyeuse vie, et, pour atteindre ce trésor, ils n'auraient pas de peine à naviguer jusqu'au Japon.

Je suis arrivé à Cochin, à l'heure où les vaisseaux de Portugal se préparaient à partir ; encore de nombreux amis sont-ils venus m'interrompre fréquemment. Cette lettre est donc écrite en courant, désordonnément et à bâtons rompus. Je m'arrête là, bien qu'il m'en coûte de cesser d'écrire à mes bien-aimés Pères et Frères, alors surtout que je leur parle de mes délices, les Japonais, de qui, pour tant que je le veuille, je ne saurais tout dire ou assez dire.

Je finis, priant et suppliant Dieu Notre-Seigneur qu'il Lui plaise nous réunir un jour dans le ciel. *Amen.*

De Cochin, 29 janvier 1552.

Tout vôtre, en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

Le même jour, François répond à une lettre de son bien-aimé Père saint Ignace, que nous n'avons pas :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables. *Amen.*

Mon vrai Père, — J'ai reçu dernièrement, à Malaca, comme je revenais du Japon, une lettre de votre sainte charité, et Dieu Notre-Seigneur sait combien mon âme fut consolée d'avoir nouvelles d'une santé et d'une vie si chères. Entre tant de saintes paroles et consolations de votre lettre, les dernières, ces mots : « Tout vôtre, sans que je puisse, en aucun temps, vous oublier. Ignace » ; ces mots, comme je les lus en pleu-

rant, ainsi en pleurant je les écris, et je me ressouviens du temps passé, du grand amour que toujours vous eûtes, que vous avez encore pour moi ; je considère que si Dieu Notre-Seigneur m'a délivré des nombreux périls et misères du Japon, je le dois à l'intervention des saintes prières de votre charité.

Aux Japonais aussi je dois tant, que je ne saurais jamais l'écrire. Pour leur bien, Dieu me donna connaissance des maux infinis de mon âme : vivant hors de moi, j'ignorais de grandes misères qu'il y avait en moi, jusqu'au temps où je me vis dans les dangers et labeurs du Japon. Alors, Dieu Notre-Seigneur me fit clairement discerner quel extrême besoin j'avais de quelqu'un, qui veillât avec sollicitude sur moi. A votre sainte charité maintenant de voir la charge qu'elle me donne de tant de saintes âmes de la Compagnie, qui sont en ces contrées, à moi qui, par la seule miséricorde de Dieu, me reconnais avec évidence une insuffisance si grande. J'espérais que vous m'auriez recommandé à la sollicitude de ceux de la Compagnie, et non pas eux à la mienne.

Votre sainte charité m'écrit quels grands désirs elle a de me voir avant d'achever cette vie. Notre-Seigneur sait quelle impression ont faite en mon âme ces paroles de si grand amour, et que de larmes elles me coûtent, chaque fois que le souvenir m'en revient ; et je me réjouis à la pensée que la chose serait possible ; car enfin, rien d'impossible à la sainte obéissance.

Pour l'amour et service de Dieu, je vous demande une charité. Si j'étais près de vous, je vous la demanderais, agenouillé à vos saints pieds ; c'est que vous envoyiez en ce pays, pour y être Recteur du collège de Goa, un homme connu de votre sainte charité, car ce collège a très grand besoin d'un secours qui lui vienne de sa main.

Les Pères de la Compagnie devront nécessairement être en-

voyés aux Universités du Japon, parce que les séculiers s'excusent, quand on leur prêche, en disant qu'eux aussi ont des Écoles et des Lettrés; et ceux des Pères qui iront lutter avec ces Lettrés seront très persécutés : ils auront, en effet, à combattre tout en leurs sectes, à les démasquer aux yeux de tous, à montrer comment sont trompeuses les industries que les Bonzes mettent en œuvre, pour tirer aux séculiers leur argent ; et les Bonzes ne prendront certainement pas la chose en patience, surtout quand on leur dira qu'ils n'ont pas le pouvoir de tirer les âmes de l'enfer ; car c'est là leur gagne-pain. Nos Pères auront encore à souffrir, quand ils s'élèveront contre un infâme péché, si général parmi les Bonzes ; et que d'autres occasions de beaucoup souffrir, de la part de ces hommes, ne rencontreront-ils pas !

J'écris au Père Maître Simon et, en son absence, au Recteur du collège de Coïmbre, de n'envoyer à ces Universités que des hommes vus et approuvés par votre sainte charité. Ils seront plus persécutés que beaucoup ne pensent ; à toutes les heures du jour et une partie de la nuit, ils seront importunés de visites et d'interrogations ; on les appellera en des maisons considérables, et pas d'excuse qui dispense d'y aller ; ils n'auront le temps ni de prier, ni de contempler, ni de se recueillir ; dans les commencements surtout, pas moyen de dire journellement la messe ; répondre aux questionneurs les occupera à tel point, qu'ils trouveront à peine le loisir de réciter l'office, de manger, de dormir. Les Japonais sont fort importuns, surtout à l'égard des étrangers, car ils en font peu de cas et se rient d'eux, à tout propos. Que sera-ce donc quand on dira du mal de leurs sectes, de leurs vices manifestes, et surtout quand on leur déclarera qu'il n'y a pas de remède à l'enfer ? Il en est parmi eux qui nous reprochent de ne rien savoir, puisque nous ne savons pas tirer les âmes de l'enfer. Ce qu'est le purgatoire, ils l'ignorent.

Pour résoudre leurs difficultés, il faut être instruit. Des hommes rompus aux joutes du cours des Arts seront précieux, parce qu'ils sauront vite mettre en contradiction les Bonzes et leurs sophismes, et ces gens-là demeurent bien honnêtes quand on les enferme dans une contradiction.

Les Pères souffriront beaucoup du froid. Bandu, Université principale du Japon, est très au nord, et aussi les autres Universités. Je note, ici, que ces Japonais du nord ont un jugement meilleur et l'esprit plus délié.

Les Pères ne trouveront guère à manger que du riz ; le froment et les herbes qui viennent en ces pays sont peu nourissants. Du riz on tire une sorte de vin, mais comme on en fait peu, il est cher, et il n'y en a point d'autre.

L'épreuve capitale, c'est un péril évident et continu de mort. Le pays n'est pas fait pour des hommes âgés ; il y a trop de fatigues ; et, d'autre part, il ne convient pas davantage à des jeunes hommes, à moins qu'ils ne soient d'une vertu très éprouvée ; car, au lieu de sauver les autres, ils se perdraient eux-mêmes. Pas une espèce de péché que ce pays ne mette à portée de la main ; ce qui n'empêche pas que les gens ne se scandalisent de la moindre imperfection, s'ils l'observent chez ceux qui les reprennent.

Ces choses, avec tout le détail, je les écris à Maître Simon ou, en son absence, au Recteur de Coïmbre. Je serais bien heureux si votre sainte charité écrivait à Coïmbre que ceux qu'ils se proposeraient d'envoyer au Japon fussent d'abord à Rome. J'avais pensé que des Flamands ou Allemands, qui sauraient l'espagnol ou le portugais, seraient bons pour le Japon ; ils supportent aisément les grandes fatigues, et les froids rigoureux de Bandu seraient, pour eux, plus tolérables. Il me semble que les sujets de ces deux pays ne manquent pas, dans nos collèges d'Espagne et d'Italie, sans y pouvoir prêcher, faute de connaître assez la langue,

tandis que, au Japon, leur travail produirait un grand fruit.

Je crois aussi utile de dire à votre sainte charité que ceux que l'on tire des collèges d'Espagne et de Coïmbre, pour les envoyer dans l'Inde, devraient être bien choisis, quand il n'en viendrait que deux par an, mais tels que l'Inde les requiert, c'est-à-dire, déjà assez avancés dans la perfection, aptes à prêcher et à confesser. Si vous l'approuviez, j'aimerais qu'ils fussent allés à Rome en pèlerinage, pour s'exercer aux fatigues et périls des voyages, afin qu'arrivés ici, ils ne soient pas déconcertés. Que la vertu surtout soit bien éprouvée, car ici les occasions de défaillances sont redoutables, et à Dieu ne plaise qu'au lieu d'avoir à nous réjouir de la venue de nouveaux ouvriers, nous ne soyons réduits à la triste nécessité de les congédier.

Je prie votre sainte charité de voir s'il conviendrait d'aviser de ceci Maître Simon.

Quant aux religieux de la Compagnie, qui sont déjà à Ayamanguchi, ou qui y seront envoyés, si Dieu le veut, cette année et les suivantes, il ne me paraîtrait pas utile qu'ils allassent encore aux Universités : qu'ils apprennent la langue japonaise, qu'ils étudient les doctrines des sectes, afin que, les Pères étant arrivés, ils puissent leur servir d'interprètes et rendre fidèlement ce que ces Pères leur diront.

La chrétienté d'Ayamanguchi grandira beaucoup, je l'espère; les chrétiens sont nombreux; beaucoup parmi eux sont excellents, et il en vient chaque jour de nouveaux. J'ai aussi bon espoir que Dieu Notre-Seigneur ne permettra pas que le P. Cosme de Torres et Juan Fernandez périssent de la main de leurs ennemis; les plus grands périls sont passés et beaucoup de chrétiens, plusieurs desquels sont personnes distinguées, les gardent, jour et nuit, avec sollicitude. Jean Fernandez est simple Frère, mais il parle très bien le japonais et rend exactement ce que lui dicte le P. Cosme de Torres. Ils

sont maintenant occupés à exposer, en de continuelles prédications, les mystères de la vie de Jésus-Christ.

Le Japon me semble bien fait pour que le christianisme, une fois établi, s'y perpétue. Sur un tel sol, tout travail est bien employé ; j'ai donc grande espérance que votre sainte charité nous enverra, pour cela, de saints ouvriers. De tous les pays découverts, de ces côtés, seul le Japon offre la garantie dont j'ai parlé ; la Foi cependant ne s'y perpétuera pas sans de grands travaux.

Du Japon à la Chine, la traversée est courte. C'est un pays immense que la Chine ; il est riche ; tout y abonde. Il n'y a qu'un Roi, fort bien obéi ; la législation y est savante et la paix stable. Ces Chinois sont très ingénieux, adonnés à l'étude, curieux de s'instruire ; l'étude des lois et de l'art du gouvernement est celle qu'ils préfèrent. La race est blanche, sans barbe, les yeux très petits. Un caractère saillant de leurs mœurs, c'est, avec la libéralité, l'amour de la paix ; il n'y a pas de guerre chez eux.

Si rien, dans l'Inde, ne vient traverser mon dessein, j'espère aller en Chine, cette année 1552, pour le grand service de Dieu Notre-Seigneur, qui pourra naître de là, non seulement dans la Chine même, mais au Japon. Dès que les Japonais, en effet, sauraient que les Chinois ont reçu la Loi de Dieu, ils perdraient vite foi à leurs sectes. Oui, j'ai grande espérance que, par le moyen de la Compagnie du nom de Jésus, et les Chinois et les Japonais sortiront de leurs idolâtries et adoreront le vrai Dieu et Jésus-Christ, Sauveur de toutes les nations.

C'est chose bonne à noter, que les Chinois et les Japonais, qui ne s'entendent pas, quand ils parlent, leurs langues étant bien différentes, peuvent s'entendre par l'écriture. On étudie, en effet, dans les Universités de Japon, l'écriture chinoise, et les Bonzes qui la savent ont meilleur renom de lettrés. Or, ce

que l'écriture chinoise a de singulier, c'est que chaque caractère signifie une chose ; de sorte que, quand ils l'apprennent, les Japonais, au-dessus de chaque caractère, dessinent la chose que le caractère signifie ; un homme, par exemple, est dessiné au-dessus du caractère chinois qui signifie *homme*, et ainsi des autres ; mis en présence de l'écriture chinoise, un Chinois et un Japonais, qui connaît cette écriture, désignent aussitôt les choses que l'écriture signifie, mais chacun les désigne en sa propre langue. Ils se comprennent donc en écrivant, bien qu'ils ne s'entendent pas quand ils parlent.

Nous avons composé, en langue japonaise, un livre qui traite de la création du monde et de la vie de Jésus-Christ. Ce même livre, nous l'écrirons en caractère chinois ; je m'en servirai, pour me faire entendre en Chine, jusqu'à ce que je sache la langue de ce pays.

Pour l'amour et service de Dieu Notre-Seigneur, que votre sainte charité et toute la Compagnie me recommandent continuellement à Dieu. Je désire fort être recommandé à tous les Pères, spécialement aux Profès, et cela par l'entremise de votre sainte charité. Ce sera mon dernier mot ; votre sainte charité, toute la Compagnie, unie à l'Église militante, tous les bienheureux qui furent de la Compagnie, et avec eux toute l'Église triomphante, je prie Dieu de me les donner et je les prends moi-même pour intercesseurs, afin que, en considération de leurs prières et mérites, Notre-Seigneur me donne de bien connaître, en cette vie, sa très sainte volonté et grâce pour accomplir bien et parfaitement sa volonté connue.

Le moindre de vos fils, de tous le plus exilé.

FRANÇOIS.

Saint Ignace ne pouvait oublier François. Tandis que l'apôtre des Indes écrivait, en effet, cette lettre,

un billet d'Ignace à son fils spirituel, écrit depuis quinze jours, partait de Rome pour aller lui redire qu'il n'était pas exilé du cœur :

Très cher frère en Notre-Seigneur, Nous n'avons pas, ici, reçu, cette année, les lettres que vous avez, nous dit-on, écrites du Japon ; elles sont restées en Portugal. Nous n'avons pas pour cela laissé de nous réjouir grandement, dans le Seigneur, de votre arrivée en bonne santé et de ce que porte vous est ouverte pour la prédication de l'Évangile en ce pays. Plaise à Celui qui l'a ouverte s'en servir, pour tirer ces peuples de l'infidélité et les introduire à la connaissance de Jésus-Christ leur Sauveur, comme il est le nôtre. *Amen.*

Les affaires de la Compagnie avancent, grâce à la divine Bonté ; elles sont, de toutes parts dans la chrétienté, en un progrès continu, et il se sert de ses minimes instruments, Celui qui, sans eux et avec eux, est l'auteur de tout bien.

Je laisse à Polanco le soin de vous dire le reste ; ces lignes, je les écris pour vous faire savoir que je suis encore vivant dans la misère de ce triste monde.

Qu'il donne à tous de vivre véritablement, Celui qui est leur vie éternelle, et qu'il nous accorde abondamment sa grâce, afin que nous connaissions toujours sa très sainte volonté et que nous l'accomplissions parfaitement.

Tout vôtre et toujours, en Notre-Seigneur.

IGNACE.

La joie de se savoir ainsi aimé de son père n'était pas de trop, pour adoucir les vives et profondes tristesses du cœur de François, à la vue du peu de générosité ou des défaillances de tels ou tels de ses

frères. Près de partir pour Goa, il écrit, de Cochin, le 4 février 1552, à Paul Camerino :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Micer Paul, là vont Manoel de Moraes et François Gonçalez. Dès qu'ils arriveront, et ma lettre vue, vous irez chez le seigneur Évêque et vous direz à Sa Seigneurie que vous remettez en ses mains, attendu qu'il est prêtre (Père), Manoel de Moraes, parce que j'ai écrit que la Compagnie le remet à Sa Seigneurie, afin qu'elle l'emploie, comme personne qui est à sa disposition. Vous direz donc à Manoel de Moraes que je vous ai écrit de le congédier.

Vous congédierez aussi François Gonçalez, et vous ne les laisserez pas entrer dans le Collège, et vous commanderez à tous ceux qui y vivent de n'avoir aucun entretien avec eux. Il m'est très dur, à moi, d'avoir des raisons pour les congédier, et ce qui m'est plus sensible encore, c'est la crainte que d'autres n'aient à s'éloigner avec eux. Seul, Dieu Notre-Seigneur sait combien il m'en coûte d'avoir à écrire cette lettre. Je m'attendais à trouver-ici quelque consolation, après les nombreuses peines que j'achevais de traverser, et voilà qu'au lieu de consolation, je rencontre des sujets de vifs chagrins (*trabalhos que assaz me atribulão*), comme sont des procès, des démêlés avec les populations, toutes choses qui ne peuvent guère édifier¹. Quant à l'obéissance, il y en a peu ou point, si

1. Allusion aux troubles suscités par le P. Gomez dans la ville de Cochin, lorsqu'il abusa de l'appui du Gouverneur, pour s'approprier l'église Notre-Dame, au préjudice d'une Confrérie. François, en arrivant à Cochin, s'empressa d'aller faire d'humbles excuses aux Confrères et de leur remettre les clefs de l'église. L'humilité du Saint lui gagna le cœur des Confrères, et ils se dévinrent généreusement de leur droit, et le cédèrent à la Compagnie.

j'en juge par ce que j'apprends depuis mon retour. Loué soit Dieu de tout !

A Melchior Gonçalez vous écrirez, à Baçaïm, et lui manderez, en vertu de l'obéissance, qu'il se rende à Goa ; qu'ainsi je l'ordonne.

Vous recevrez Baltasar Nunez au Collège, jusqu'à ce que j'arrive. Vous n'y recevrez pas un jeune homme, appelé Thomas Fernandez, jusqu'à ce que je sois à Goa. Dites-lui que s'il veut servir Dieu dans la Compagnie, il serve d'abord les pauvres à l'hôpital, jusqu'à ce que je vienne. J'espère de Dieu Notre-Seigneur être bientôt auprès de vous.

Au seigneur Évêque vous baiserez la main, de ma part, et vous lui direz que j'ai très grand désir (*desejo en grandissima manera*) de voir Sa Seigneurie, de me consoler avec Elle. Si grande est l'obligation que je lui ai, que je me vois bien pauvre pour payer à Sa Seigneurie mes grandes dettes.

Il me tarde bien de voir les Frères, particulièrement les Pères, pour me consoler avec eux.

De Cochin, 4 février 1552.

Tout vôtre, en Jésus-Christ.

FRANÇOIS ¹.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 59.

CHAPITRE XXVIII.

OÙ L'ON VERRA QUELLE JOIE IL Y EUT, A GOA, DU RETOUR
DE FRANÇOIS DE XAVIER, ET COMMENT LE SAINT SE MIT
A PRÉPARER SON VOYAGE EN CHINE.

(Février-avril 1552.)

I

François ne devait guère s'arrêter que deux mois à Goa ; il ne s'y arrêta, d'ailleurs, que pour faire les préparatifs d'une prochaine expédition en Chine, et pourtant son cœur ne se donna pas moins à tous ceux qui l'entourèrent, du jour de l'arrivée au jour du départ. Eux-mêmes, tandis que le Saint s'éloignait, tandis que, à leur insu, il agonisait à Sancian, écrivent aux Pères et Frères d'Europe leurs impressions, encore vivantes, de février et de mars 1552, leurs impressions encore plus vives des premiers jours d'avril.

Le 1^{er} décembre 1552, un Père de Goa écrira à ceux de Rome :

Je vous parlerai, d'abord, de l'heureuse venue au milieu de nous de notre bien-aimé Père Maître François. Après avoir con-

verti deux mille Japonais, il a laissé dans la ville d'Ayaman-guchi, où vivent six cents chrétiens, le P. Cosme de Torres et un de nos Frères, qui parle très bien la langue japonaise, et il est arrivé à Goa, vers le 1^{er} février. Sa venue, aussi inattendue qu'elle était ardemment désirée, a causé à nous tous et à la population entière une consolation, une joie, qu'aucune parole ne saurait exprimer. Il s'est fait aussitôt, dans la ville, beaucoup de belles choses intéressant l'honneur et le service de Dieu, et, entre autres, la répartition nouvelle des chrétiens de l'Inde entre les Pères et Frères.

Tous, ici, tant qu'il est demeuré, lui ont témoigné l'ardent désir qu'ils avaient de l'accompagner en Chine, et de travailler et souffrir avec lui pour Jésus-Christ, en un pays où les labeurs, au commencement, ne manqueront pas, car les Chinois ne tolèrent pas d'étrangers sur leurs terres.

Plus que jamais, le Père Maître François édifie ceux qui le voient. Ses grands et continuels travaux l'ont tellement ruiné, que manger lui est devenu un tourment. Son estomac est si débile, qu'il se refuse à digérer un aliment quelconque; sans parler de douleurs de poitrine et d'autres infirmités graves; et cependant, s'il se plaint, s'il gémit, c'est qu'on dépense trop pour lui : la dépense est de quelques œufs saupoudrés de sucre. Ainsi accablé, il prêche cinq fois, six fois par jour, plus modérément cependant qu'autrefois. Ajoutez l'assiduité au confessionnal, le soin des affaires de la maison, le service spirituel des gens du dehors. De là, vous pouvez juger ce qu'il fera, une fois la santé recouvrée.

Je ne dis rien de ses oraisons, de ses veilles, de son humilité, de son affabilité, de la charité si fraternelle qu'il témoigne et à nous et aux étrangers; il n'est sévère que pour lui-même. Vous savez tous, depuis longtemps, combien ces vertus lui sont familières. Il est cependant vrai qu'elles ont pris dans son âme de grands accroissements, depuis qu'il a quitté l'Eu-

rope. Il fuit la familiarité des puissants et des riches ; il évite même leur compagnie, et, s'il est obligé d'aller à eux pour quelque œuvre sainte, il ne parle pas d'autre chose. Ainsi, il lui est loisible de s'élever, avec bien plus de liberté, contre les abus, d'où qu'ils viennent, contre tous les désordres, quels qu'en soient les auteurs.

Le même jour, de Goa, le Frère Louis Frois écrira aux Pères de Coïmbre :

Quand le P. Maître Melchior et les autres furent arrivés ici, il y eut dessein arrêté, entre les Pères de Goa et ceux que l'on avait mandés pour cela des forteresses, d'élire, en l'absence du Père Maître François, un Supérieur général des membres de la Compagnie de ces régions d'Asie, qui pourvût à tout et gouvernât les sujets, jusqu'au retour du Père. Sur ce, arriva d'Ormuz le P. Maître Gaspard Barzée, en marche déjà, avec d'autres, vers le Japon, où le Père Maître François les avait appelés. Cette réunion de tant de Pères et Frères, Dieu l'avait voulue pour des desseins autres que celui qu'on médisait, car, à l'improviste, alors qu'on l'attendait le moins, alors qu'on appréhendait qu'il ne fût déjà mort, à cause des grandes persécutions qu'il avait eu à souffrir, au Japon, et des guerres survenues entre les princes de ce pays, le Père Maître François, père bien-aimé en Jésus-Christ par-dessus tous, se trouva au milieu de nous.

Il s'arrêta d'abord à Cochín, avec cinq Japonais. Dire l'émotion, la joie des Pères et de tout le peuple, quand il parut à Goa, serait chose impossible. On désirait tant le revoir ! puis, sa venue était si opportune ! Aussi, que d'œuvres glorieuses à Dieu et honorables pour la Compagnie s'accomplirent, grâces à sa présence ! *Flores apparuerunt in terra nostra ; tempus putationis advenit ; vox turturis audita est in terra nos-*

tra; ficus protulit grossos suos; vineæ florentes dederunt odorem suum.

C'est le sentiment commun, et chacun de nous en a la conviction intime; il y a dans le Père François un tel assemblage de vertus, une sagesse telle dans sa conduite et ses déterminations, un si grand zèle pour la gloire de Dieu, un si vif désir que la Compagnie de Jésus se dévoue à l'étendre, que, pour atteindre cette fin désirée, nul ne conçoit, ne prémédite rien qui déjà n'ait été révélé à Maître François et longuement prémédité en son cœur.

Avant de s'éloigner, il a voulu, dans l'intérêt des peuples et de la Compagnie, donner à chacun des Pères sa destination...

Un des trois que le Père Maître François avait mandés pour les envoyer au Japon, le P. Dominique Carvalho, a été appelé au ciel, le dimanche de *Lazare* (3 avril); notre Père Maître François était encore ici...

Tant qu'il demeura au milieu de nous, il y eut, dans la maison, grande ferveur; chacun des Frères, affermi dans sa vocation à la Compagnie, demandait à Notre-Seigneur d'être du nombre de ceux que le Père choisirait pour le suivre, parce que, de tous les pays qu'il a déjà évangélisés, aucun, autant que la Chine, ne semble promettre des fruits abondants de salut et donner espérance du martyre. Il écrivait en Portugal, il dressait des instructions pour les Pères des forteresses, et s'occupait à cela, comme si ce devaient être les adieux de quelqu'un qu'on ne reverrait plus. Il nous animait, nous encourageait tous, et telle était la suave et pénétrante efficacité de ses paroles, qu'on ne pouvait douter qu'elles ne jaillissent d'un cœur où le Saint-Esprit habitait.

Au réfectoire, les Frères, tour à tour, par son ordre, faisaient le récit de leur vie passée; ils disaient, avec détail, de qui ils étaient fils, quels bas offices ils avaient remplis dans le monde, quelles avaient été leurs mauvaises inclinations;

comme aussi, depuis leur entrée dans la Compagnie, à quelles tentations ils avaient dû résister, les fautes qu'ils avaient commises. On devait cependant omettre, dans les récits, la mention de tout ce qui aurait pu être péché mortel ; cet exercice tenait lieu de la lecture accoutumée. Quand un Frère avait fini de parler, le Père Maître François résumait, et en des termes qui inclinaient l'âme au mépris d'elle-même ; puis, il la relevait et la dilatait par l'espérance de la gloire éternelle ; il lui indiquait les remèdes appropriés à ses infirmités, et ce qu'il disait, à ce propos, manifestait sa grande expérience. A d'autres Frères, il demandait compte de la manière dont ils faisaient l'examen de leur conscience, et, en présence de tous, il exposait les méthodes meilleures pour rendre cet exercice plus utile, et disposer l'âme à une parfaite accusation des péchés dans le sacrement de Pénitence.

Le P. Melchior Nunez écrira, le 7 décembre, aux Pères de Portugal¹ :

Au commencement de février, il plut à Dieu d'amener du Japon ici, *ex insperato*, le Père Maître François, et je crois qu'il vint, conduit plutôt par inspiration divine que par motifs humains, si grande était la nécessité de sa venue, pour régler les affaires de la Compagnie en ces régions de l'Inde. A son arrivée, quelle fut l'allégresse de mon âme ! Imaginez, mes Frères, ce que c'est que de rencontrer, sur terre, un homme dont l'âme habite déjà le ciel ! O mes Frères, quelles vertus et dons célestes j'ai vus en lui, durant ce peu de jours ! Quel

1. Le P. Melchior Nunez Barreto, frère de Jean Nunez Barreto, futur Patriarche d'Éthiopie, entra au noviciat de Coïmbre, en 1543. Arrivé dans l'Inde, en 1551, il y eut la charge de Vice-Provincial, dès l'année 1553. Il mourut, à Goa, le 10 août 1571, après beaucoup de travaux, au Japon, en Chine et puis encore dans l'Inde.

cœur si embrasé de l'amour de Dieu ! De quelles flammes d'amour il brûle pour le prochain ! Quel zèle pour aller au secours des âmes malades ou mortes ! Quelle diligence à les ressusciter, à les remettre en état de grâce ! Comme il entend bien cet office principal de son ministère de prêtre, qui est la justification de l'impie, du pécheur ! Quelle affabilité constante ! Quel visage toujours serein, allègre, riant ! Il rit toujours, et il ne rit jamais, parce que son allégresse est toute spirituelle. La charité, la jubilation de son âme, elle se trahit par ce doux rayonnement du visage ; ainsi, Jean-Baptiste manifestait la sienne en tressaillant dans le sein de sa mère. Encore une fois, il ne rit jamais, parce que, toujours recueilli en lui-même, il ne s'épanche pas dans les créatures. J'étais vraiment stupéfié en considérant quel désir il a de la gloire de Dieu, l'impression pénible que produit en lui la vue des imperfections, quelque petites qu'elles soient, d'un de ses Frères, et non moins émerveillé de la patience et douceur dont il usait avec ceux du dehors, encore qu'ils fussent grands pécheurs ; de la condescendance qui le faisait proportionner à la capacité, à l'état de chacun, pour les leur rendre plus utiles, ses enseignements ou corrections.

J'ai été envoyé dans cette ville de Baçaim par le Père Maître François, au mois de mars dernier 1552... Nous songeons à y établir un collège pour les enfants du pays, parce que je le vois nécessaire, et le Père Maître François était aussi d'avis que le vrai fondement des accroissements de la Foi dans ces pays, c'est l'érection de collèges, l'instruction des petits enfants, l'enseignement constant du catéchisme à tous, petits et grands ; sans cela, ils abandonnent la Foi aussi facilement qu'ils l'ont reçue ; *et fiunt novissima pejora prioribus*.

Voyez, très chers Pères et Frères, combien la moisson est abondante et comme il y a sujet, pour nous comme pour vous, de demander à Dieu la venue de nombreux ouvriers, alors

surtout qu'il nous a donné un porte-drapeau tel qu'est le Père François Xavier, dont le zèle ardent va, nous découvrant toujours de nouvelles terres, pour que nous y courions semer, de toutes parts, l'Évangile de Jésus-Christ... Le fruit est grand : ici, il y a telle continuité de confessions, la plupart générales, et un usage si quotidien de l'Eucharistie, qu'il se passe peu de jours, aucun même, qu'un grand nombre de personnes ne reçoivent Notre-Seigneur...

II.

Le Frère Frois disait : « Il a voulu... donner à chacun des Pères sa destination...; » mais François ajoutait à ces lettres ou patentes d'admirables conseils, où l'amour ne se manifeste pas moins que la sagesse. Voici, par exemple, les patentes du nouveau supérieur de Baçaïm et les conseils qui les accompagnent :

Goa, 28 février.

JÉSUS.

Je dis, moi, François, que me confiant en la vertu et prudence de vous, Belchior Nunez, je juge à propos (*hey por bem*) et vous commande, en vertu de la sainte obéissance, que vous ayez la charge de cette maison de Baçaïm et de ses rentes ; et ceux qui seront à Baçaïm, Frères de la Compagnie, qu'ils soient tous sous votre obéissance. Dès que vous aurez pris possession de la Maison, tous les Pères et Frères de la Compagnie vous obéiront, et non seulement ceux qui seront en résidence à Baçaïm, mais tous ceux qui y passeront, pour aller à Diu et ailleurs : ils seront tous sous votre obéissance,

tant qu'ils vivront à Baçaïm ; et cela, tant qu'il ne vous sera pas venu disposition contraire, soit de ma main, soit du Recteur de cette Maison de Sainte-Foi, auquel, en mon absence, vous obéirez comme au Père Ignace.

Et comme telle est ma volonté, j'apposerai ici ma signature.

Fait en ce collège de Saint-Paul, le 28 février 1552.

FRANÇOIS¹.

Plus tard, il encouragera ainsi le nouveau supérieur de Baçaïm :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

J'ai reçu votre lettre par Melchior Gonzalez : elle m'a bien consolé. Plaise à Dieu vous communiquer sa grâce, afin que vous donniez bonne odeur à la Compagnie, puisque ce peuple est si scandalisé à notre sujet. Pour le service de Notre-Seigneur, je vous recommande, autant que je le puis, d'édifier ces gens, dans toute la mesure de vos forces. Si vous êtes humble et prudent, j'espère de Dieu que vous ferez beaucoup de fruit.

Je vous envoie François Enriquez, pour vivre à Tana avec Manoel. Osorio pourra être avec vous, occupé aux offices de la maison. Barreto tiendra l'école, et vous, vous édifierez, vous enseignerez la doctrine chrétienne, vous prêcherez, vous aiderez à l'école. J'ai été bien content de ce que vous m'avez écrit, au sujet de vos prédications et de l'ordre et méthode que vous y voulez suivre. J'espère de Dieu Notre-Seigneur que vous serez grand prédicateur, si vous êtes humble.

Vous enverrez à ce Collège, bientôt, par la première em-

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 94.

barcation qui viendra de chez vous ici, François Lopez ; d'aucune façon, qu'il ne demeure là.

Les *item* que je vous recommande, lisez-les fréquemment. Si vous êtes humble et prudent, l'expérience vous apprendra bien des choses ; en attendant, gouvernez-vous par les avis que vous avez pris d'ici.

François Enriquez va pour être sous votre obéissance, et ne manquez pas de lui ordonner, en vertu de l'obéissance, qu'il se garde de scandaliser personne, et qu'il soit très endurant et patient. Informez-vous bien si les gens se scandalisent, soit de lui, soit des autres, afin de recourir vite aux remèdes. Veillez grandement sur vous-même, et puis sur les autres ; et ceux que vous trouveriez tombés en des péchés publics, ou scandalisant grandement le peuple, chassez-les vite de la Compagnie. Ceux que vous chasserez, je les tiendrai pour chassés, parce que je me fie à votre prudence, et m'assure que vous les chasserez pour juste cause et raison.

Quant aux rentes du Collège, faites qu'elles se dépensent plus à des temples spirituels qu'à des temples matériels. Les temples matériels dont on ne peut se passer, qui sont absolument nécessaires, ceux-là seulement faites-les ; tout le reste, temples spirituels. C'est pour cela que je vous commandai de réunir des enfants du pays, pour les instruire ainsi, dès leur bas-âge, afin que, devenus grands, ils fassent du fruit.

Ces jours passés, j'envoyai là Paul Guzarate, qui a été élevé, plusieurs années, dans ce Collège ; il a bonne langue, et pour enseigner les enfants, et pour les sermonner, selon que le Père lui dira (*et pour leur prêcher tout ce que le Père lui dira*).

Quant aux rentes de la Maison, il sera bon, ce me semble, de les dépenser conformément aux intentions du Roi, comme vous me l'avez écrit, et aussi pour que le peuple ne se scandalise pas. Si cependant vous le pouvez bonnement faire, en-

voyez ici quelques pièces de toile, pour en habiller ceux qui y vivent; mais si ce devait être au détriment de vos gens, que tout, pour le service de Dieu, s'emploie chez vous.

Travaillez fort à vous exercer à la prédication et à la confession; visitez l'hôpital, les prisonniers, la Miséricorde; et tout cela, faites-le avec humilité et charité. Dieu saura vous accréditer auprès du peuple, et n'eussiez-vous pas don d'éloquence, vous ferez beaucoup de fruit.

Je vous recommande, et souvenez-vous-en, d'être très ami du Vicaire, de tous les Pères (prêtres séculiers), du Capitain, des officiers du Roi et de tout le peuple; car savoir gagner la volonté des hommes, en vous faisant aimer d'eux, c'est déjà, par cela seul, vous assurer du fruit de vos prédications.

Vous m'écrirez à Malaca, au mois de septembre, et me direz, bien par le menu, le fruit que vous faites; bien entendu que vous adresserez au Collège de Goa de fréquentes lettres.

Notre-Seigneur nous réunisse dans la gloire du paradis.
Amen.

Fait à Goa, aujourd'hui, 3 avril 1552.

Votre frère, en Jésus-Christ,

FRANÇOIS ¹.

Les *Item* ne sont pas autre chose, croyons-nous, que la pièce suivante, datée de Goa, même jour, 3 avril :

Par-dessus tout, je vous recommande, pour l'amour et service de Dieu Notre-Seigneur, de vous garder de scandaliser le peuple. Pour cela, que l'on voie en vous une grande humilité.

Dans les commencements, vous devez vous appliquer activement (*trabalhar muito*) aux œuvres humbles et basses,

1. *Ajnda*, $\frac{25}{1}$, fol. 61 et 95.

parce que le peuple, à cause de cela, sera bien avec vous ; les volontés y seront, d'avance, affectionnées à tout ce que vous ferez ; on ira, interprétant toutes choses en bonne part, et d'autant plus, qu'on vous verra persévérer à mieux faire, de jour en jour. Veillez bien à ne pas vous négliger, car qui n'avance pas recule.

J'aimerais bien que, dans l'organisation de cette chrétienté nouvelle, vous prissiez pour patrons (*valedores*) le Père Vicaire et les Frères de la Miséricorde, et qu'à eux fût attribué le service qui s'y ferait à Dieu Notre-Seigneur. Je dis cela, afin qu'en vos persécutions, vous eussiez de nombreux protecteurs, et que le peuple ne maugréât pas (*praguejasse*) tant contre vous, voyant que le Père Vicaire et les Frères de la Miséricorde mettent la main à tout.

Dans les lettres que vous écrirez au Roi, faites, si vous le jugez à propos, mention bien spéciale du Père Vicaire et des Frères de la Miséricorde, et dites à Son Altesse combien ils favorisent la chrétienté, et montrez-leur ces lettres. Comme aussi, dans ces lettres où vous rendrez compte au Roi des choses de Baçaim, suppliez (*priez en grâce*) Son Altesse d'adresser des remerciements aux Frères et au Père Vicaire, puisqu'elle voit de quel grand secours ils sont à la chrétienté.

N'omettez rien pour vous concilier la bienveillance du Père Vicaire et des Frères de la Miséricorde ; procurez à la chrétienté beaucoup de patrons, et grand bien vous ferez, si vous gagnez, avec celle des autres, la faveur du *Capitan*.

Je m'en remets, pour tout cela, à votre prudence, et je compte sur les abondantes lumières qui vous viendront de Dieu Notre-Seigneur (*sur le beaucoup que Dieu Notre-Seigneur vous donnera de sentir*).

Quand vous écrirez au Roi, que ce soit de choses de grande édification, et si vous avez à écrire de choses contraires, exposez-les au P. Maître Simon, et non pas au Roi, et cela,

qu'il s'agisse d'affaires temporelles ou d'affaires spirituelles.

Évitez, le plus possible, de faire des dépenses en bâtiments matériels ; modérez celles de votre entretien et de celui des enfants. Je n'entends sans doute pas que vous et les autres ménagiez ces rentes, jusqu'à vous priver des choses nécessaires ; mais que l'on évite toute dépense qui se peut éviter. Ayez toujours devant les yeux les grandes souffrances de ceux du cap de Comorin, et que beaucoup d'enfants meurent sans baptême, faute de qui les baptise, les Pères n'ayant pas, là, de quoi vivre.

Le recouvrement des rentes ne se fera ni par vous, ni par aucun de la Compagnie ; j'entends, pour peu qu'il y eût péril de scandale. Vous trouverez, pour cela, un ou plusieurs pieux laïques, nos amis : ce seront comme les syndics de la Maison. Il sera bon de choisir pour collecteurs des personnes qui se confessent et communient souvent ; procurez même qu'elles fassent les Exercices de la première Semaine, et rien ne restera à désirer si, de plus, ce sont personnes riches et d'un bon cœur. De telles gens, en effet, procédant à la levée des rentes, ne vexeront pas les contribuables pauvres, comme d'autres le pourraient faire. Un collecteur, pauvre lui-même, ne donnerait peut-être pas de délais ; il emprisonnerait ou mêlerait d'autres vexations à la levée des rentes.

Vous m'écrirez, en septembre, à Malaca, et me direz, avec bien du détail, le fruit que vous faites.

Dieu Notre-Seigneur nous réunisse en la gloire du paradis. Amen.

Fait à Goa, aujourd'hui, 3 avril 1552.

Votre frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS¹.

1. *Ajudq*, $\frac{25}{1}$, fol. 61.

Au manuscrit de *Ajuda* se trouve (fol. 94) une autre *Lembrança* (copie de l'original) ainsi intitulée : « Avis, au sujet des rentes, donnés au P. M^e Belchior allant à Baçaim, 28 février 1552. » Il n'y a guère rien de notable, qui ne se trouve dans la pièce du 3 avril. Le Saint dit, en commençant :

Quant aux rentes de Baçaim, desquelles soit le Roi, soit les Gouverneurs ont fait *merced* à la maison, et dont la maison jouissait, du temps que Belchior Gonzalez en avait la charge, vous saurez par Belchior Gonzalez lui-même quelle partie il a recouvrée et ce qui n'est pas encore payé. Vous m'écrirez sur tout cela, avec bien des détails, et me direz aussi combien d'argent vous a remis Belchior Gonzalez.

Le P. Gonçalo Roiz ou Rodriguez, arrivé de Portugal en 1551, était allé, au mois de décembre, prendre, à Ormuz, la place du P. Gaspard Barzée. Succéder à un tel homme n'était pas chose facile : Gonçalo n'y réussit pas, d'abord, au gré de tous, et François, qui ne l'avait pas connu, dut l'exhorter et l'encourager à mieux faire ; ici encore, c'est le cœur autant que la tête qui dicte au Saint ses instructions :

Dieu Notre-Seigneur sait combien j'aimerais mieux faire votre connaissance que de vous écrire ; car il est beaucoup de choses qui, en tête-à-tête et de vive voix, se traitent mieux que par lettres.

J'ai été heureux d'avoir nouvelles de vous par ceux avec qui vous vîntes en Portugal ; et toutefois, il m'eût été beaucoup plus agréable de recevoir une lettre, dans laquelle vous-même

me rendriez compte du fruit que vous faites, ou plutôt que Dieu fait par vous, et aussi du bien que Dieu laisse de faire et pour lequel il ne compte pas sur vous (*deixa... de confiar de vos*), parce que vous avez le tort d'y mettre des empêchements.

Que Dieu, à cause de ces empêchements, laisse de se manifester par vous ; que vous ne lui soyez pas instrument tel que vous le devez être, et que Dieu, à cause de cela, soit moins glorifié et les âmes moins enrichies de biens célestes qu'elles ne le seraient ; voilà, pour vous, matière d'accusation continue contre vous-même ; car, ne l'oubliez pas, vous aurez à rendre à Dieu raison du bien qui, par votre faute, ne se fit point.

Ce que je vous commande, en vertu de l'obéissance, c'est que vous soyez très obéissant au Père Vicaire ; avec sa permission et par sa volonté, vous prêcherez, confesserez et direz la messe. Remarquez-le bien, c'est en vertu de l'obéissance que je vous ordonne de ne vous pas brouiller (*quebrar*), pour quoi que ce soit, avec le Père Vicaire. Tout ce qui se pourra bonnement faire pour être d'accord avec lui, vous le ferez, — et j'ai telle confiance en sa vertu et charité que, s'il vous voit humble et obéissant, il sera plus empressé à vous accorder ce que vous désireriez que vous ne le serez à le lui demander.

A l'égard des autres Pères (prêtres séculiers), soyez très respectueux ; gardez-vous d'en mépriser aucun. Aimez-les tous, et qu'ils apprennent de vos exemples quelle parfaite obéissance ils doivent au Père Vicaire. C'est aussi sur vous que tout le peuple doit se former, pour rendre au Père Vicaire l'entière obéissance qu'il lui doit. Le fruit principal que vous avez à faire procédera moins, songez-y bien, de vos sermons

que des exemples d'humilité et de soumission que vous don-
nerez à tous.

Gardez-vous d'être singulier, et de rechercher par là la
faveur du monde; ayez plutôt horreur de toute vaine renom-
mée : cette présomption de vouloir être singulier a nui à plu-
sieurs dans notre Compagnie. J'en ai chassé plusieurs, depuis
mon retour de Japon, pour les avoir trouvés dans les liens
de ce vice et d'autres ; tâchez que je n'aie pas à vous renvoyer,
vous aussi, de la Compagnie du Nom de Jésus ; veillez à ne
rien faire qui exige cette expulsion. Pour vous maintenir hum-
ble dans la Compagnie, souvenez-vous que vous avez beau-
coup plus besoin d'elle qu'elle n'a besoin de vous. Surveillez-
vous donc, et ne vous négligez pas : aussi bien, qui s'oublie
soi-même, quel souvenir aura-t-il des autres ?

Ces lignes, je vous les écris, parce que je vous aime et
vous veux du bien ; et aussi, parce qu'il est venu, de là-bas,
dans cette ville, bruit de certaines choses peu édifiantes et
qui ne sont traits, ni de grande humilité, ni de grande
obéissance.

J'ai ordonné à Maître Gaspard de vous écrire. Comme il a
l'expérience du pays, je le charge de vous donner ses avis et
de vous dire en quoi vous pourrez mieux servir Dieu Notre-
Seigneur. Tenez ses lettres pour miennes, et exécutez en con-
séquence ce qui vous y sera recommandé.

Quand Maître Gaspard alla à Ormuz, je lui traçai certaines
règles de conduite ; je crois qu'il vous en est demeuré copie ;
vous les lirez, une fois chaque semaine, afin qu'elles se fixent
mieux dans votre mémoire et que vous vous en aidiez en tout
ce qui regarde le service de Dieu.

Comme il importe grandement au service de Dieu que vous

soyiez très humble et très obéissant, à l'endroit du Père Vicaire, je vous commande, par la présente lettre, en vertu de l'obéissance, de lui demander, les genoux en terre, très humblement pardon de toutes vos désobéissances et fautes passées. Vous lui direz que vous faites cela pour obéir, et vous lui baiserez la main. Puis, vous recevrez ses ordres et les exécuterez ; et afin de demeurer plus semblable à vous-même dans l'humilité, vous irez, une fois la semaine, lui baiser ainsi la main et accomplir, en même temps, acte d'obéissance et d'humilité. Ne manquez pas de le faire, quand vous y sentiriez de la répugnance : tout cela est nécessaire pour confondre le démon, ami des discordes et de la désobéissance.

Veillez à ne scandaliser personne dans vos prédications ; laissez de côté les vaines spéculations et subtilités de l'École ; ne traitez que des questions de morale, et cela, avec piété et simplicité (*modestie*). Parlez vivement contre les péchés les plus répandus dans le peuple, sans cependant réprimander les pécheurs publics et notoires, autrement qu'en secret et fraternellement. Sachez que j'aurai plus de joie d'apprendre que, sans scandale aucun, vous avez fait un bien de la longueur de cette ligne —————, qu'avec plusieurs scandales ou même un seul, un bien long comme cette ligne entière ;

et comme je sais à quel point il importe, pour la plus grande gloire de Dieu et le bien des âmes, de faire ainsi les choses avec amour et charité et sans scandale, je vous recommande d'observer fidèlement ces avis.

Vous m'écrirez, bien par le menu, ce que Dieu fera par vous dans la ville ; — vous me parlerez de vos rapports amis avec le Père Vicaire, les autres Pères et tout le peuple. De ce collège de Goa, on m'enverra vos lettres en Chine, où je me

rends, et je serai heureux de les lire. Je partirai de Goa, d'ici à vingt jours.

Les choses de Japon sont en grande prospérité : là se trouvent le Père Cosme de Torres et Jean Fernandez, avec beaucoup de chrétiens déjà faits et ceux qui se font chaque jour. Eux savent bien la langue, et de là vient qu'ils font un très grand fruit. Des Frères vont, cette année, les aider à porter le faix de leurs travaux, — bien plus lourd que je ne saurais dire; et, sans comparaison, plus que le vôtre ou celui des Frères de ces régions-ci; et cependant, vous avec beaucoup à faire et à souffrir. Ceci soit dit pour que, dans vos saints Sacrifices ou oraisons, vous recommandiez sans cesse les Frères du Japon à Dieu Notre-Seigneur.

Quand vous écrirez au collège, vous écrirez, en même temps, au seigneur Evêque une lettre fort courte, où il voie votre obéissance et soit informé de ce que vous faites là-bas. Vous le devez, puisqu'il est notre Prélat, qu'il nous aime tant, et nous favorise de tout son pouvoir.

Ma présente lettre, je vous l'écris comme à un homme qui a déjà la vertu, la perfection voulues pour bien entendre et goûter les choses; et non pas comme à un homme encore faible, sur qui je compterais peu. Rendez donc grâces à Dieu, qui vous a fait tel et vous a donné ce qu'il faut de vertu et de perfection, pour mieux aimer être admonesté et repris, que ménagé et, en quelque façon, trompé par les condescendances dont on use avec les faibles et leurs humaines faiblesses. Vous êtes des forts au service de Dieu, — et c'est Lui qui m'a incliné à vous écrire, non comme à un imparfait, mais comme à un parfait.

Je n'en dis pas plus long, puisque, par la miséricorde de

Dieu, nous nous verrons bientôt dans la gloire du paradis. J'ajoute seulement : souvenez-vous du grand amour qui me dicte cette lettre; recevez-la donc avec la saine intention, l'amour et la bonne volonté qui me la font écrire.

De ce collège de Santa-Fé de Goa, 22 mars 1552.

Vous montrerez la présente lettre au Père Vicaire.

Votre frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS ¹.

III.

Gaspard Barzée, qui s'attendait à suivre François, dut se résigner à occuper sa place dans l'Inde. Pour lui, le Saint multipliera les instructions. Voici les premières :

In Nomine Domini nostri Jesu Christi. Amen.

Moi, François, indigne Préposé de la Compagnie du Nom de Jésus dans ces régions de l'Inde, — me fiant à vous, Maître Gaspard, à votre humilité, vertu et prudence, comme aussi à votre suffisance, — je vous commande, en vertu de la sainte obéissance, d'être Recteur de ce collège de Sainte-Foi, et aussi des Pères et Frères Portugais de la Compagnie du Nom de Jésus, qui seront en deçà du cap de Bonne-Espérance. Ainsi

1. *Ajuda*, ms. *Barrad.*, fol. 59. — Au fol. 94 se trouve une copie de cette lettre, sous ce titre : *Regimento que deo a hum Padre que estavao em Ormuz*; mais c'est une copie évidemment adoucie, une sorte de résumé de la lettre originale, que fit le destinataire, ou quelqu'un pour lui.

Gonçalo Roiz, entré dans la Compagnie en 1545, venu de Portugal en 1551, était arrivé à Ormuz, le 8 décembre. Dieu couronna ses travaux, en 1564, à Goa. Là le ramenèrent des infirmités contractées à Ormuz, en Ethiopie, à Salsete, à Tana, etc., où il fut infatigable ouvrier.

donc, ceux qui sont à Malaca, à Maluco, au Japon et en d'autres contrées, qu'ils viennent du Portugal ou d'autres parties de l'Europe, pour être sous mon obéissance, tous ceux-là seront sous la vôtre, à moins que le Père Ignace n'envoie quelqu'un en ces pays pour y remplir la même charge. Je lui ai, en effet, écrit pour lui exposer les raisons qui nécessitent l'envoi, dans ces régions de l'Inde, d'un homme très expérimenté et de grande confiance, pour être Recteur du collège de Goa et avoir, en même temps, charge de tous ceux qui travaillent au dehors.

Ainsi donc, par la présente, je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, que si le Père Ignace ou autre Préposé général de la Compagnie du Nom de Jésus envoie ici quelqu'un, pour être Recteur du collège et avoir charge de ceux du dehors, — à celui-là, dès qu'il vous montrera sa provision, signée de notre Père Ignace ou d'autre quelconque Préposé général de la Compagnie du Nom de Jésus, — vous remettrez, sans retard, votre charge ; — mais vous ne la remettrez pas, si l'on n'exhibe ladite provision, signée de notre Père Ignace ou de quelqu'autre Préposé général.

Si donc quelqu'un était envoyé de Portugal pour avoir charge de ce collège, — et qu'il fût personne de confiance, vous, — de votre main, — lui demeurant sous votre autorité, vous lui commanderez, en vertu de la sainte obéissance, de prendre la charge de Recteur que vous, de votre main, lui donnerez ; — et lui, comme j'ai dit, restera toujours sous votre autorité, comme seront tous les autres Pères et Frères.

Et s'il se trouvait déjà ici quelqu'un, qui pût mieux vous aider et délasser que celui qui viendrait de Portugal, à celui-là vous donnerez, avec ordre de la prendre, la charge qu'il vous plaira de lui confier, et il demeurera sous votre autorité pour

être, à votre gré, tiré de charge et remplacé. Ainsi donc, toutes les personnes qui, dans ces contrées, devraient être sous mon autorité, je leur commande à toutes, en vertu de la sainte obéissance, d'obéir à Maître Gaspard, Recteur du collège de Sainte-Foi. Telle est mon intention, afin d'éviter les embarras qui pourraient suivre mon départ, comme il en est survenu par le passé. Et si quelqu'un, — sous prétexte que la présente provision à vous laissée doit être entendue différemment, — ou pour prétendre être Recteur, ou pour ne vouloir pas de votre autorité, refusait d'obéir; — vous, en vertu de la sainte obéissance, expulsez, sans retard, de la Compagnie un tel sujet, quand même il aurait beaucoup de bonnes qualités (*muitas boas partes*), vu qu'il lui manque les meilleures, qui sont l'humilité et l'obéissance.

Si j'ai parlé de mettre quelqu'un en votre lieu et place, c'est pour que vous puissiez visiter le collège de Cochin, Baçaïm, Coulao et le cap de Comorin. De ces visites personnelles aux collèges et aux Pères et Frères, et de l'expérience que vous y acquerez, il pourra résulter beaucoup de fruit et grand service de Dieu Notre-Seigneur. Ce serait, bien entendu, au cas où votre éloignement de ce collège n'aurait pas d'inconvénient notable.

Et pour que, chez les Pères et Frères, il n'y ait pas de négligence à vous obéir, à vous comme à moi, je vous commande, en vertu de la sainte obéissance, d'expulser vite de la Compagnie ceux qui ne vous obéiraient pas, ou qui ne voudraient pas être sous votre autorité. Ne tenez, pour cela, aucun compte du vide qu'ils peuvent faire, ni de ce que vous dira le peuple, à propos de ces expulsions de gens qui n'obéissent pas; car de tels sujets désobéissants, quelques grands talents et bonnes qualités qu'ils aient, sont plus dommageables

qu'utiles à la Compagnie, et c'est pour cela que je vous dis de les renvoyer.

Ceux que j'ai moi-même renvoyés, avant de partir pour la Chine, je vous commande, en vertu de la sainte obéissance, de ne les pas recevoir de nouveau, d'aucune façon, — et vous commanderez vous-même, partout où se trouvent des Pères et Frères de la Compagnie, qu'on ne les accueille pas.

Les rentes actuelles de ce collège et *mercedes* que le Roi lui fait, et tous ses revenus, quels qu'ils soient, provenant de largesses royales ou de dons des Vice-Roi et Gouverneurs, au nom du Roi, veillez grandement à les conserver, et faites-en avec diligence la perception, ou par vous-même, ou par ceux à qui vous donnerez ce soin. Employez-les ensuite au service de Dieu Notre-Seigneur, savoir, pour l'entretien des Pères et Frères du collège et de ceux qui travaillent dehors : faute de secours temporels, ces derniers laissent le spirituel en souffrance.

Ces rentes, employez-les donc à pourvoir aux nécessités de la Maison, et puis à payer les dettes : hors de là, n'en tirez rien pour le distribuer ailleurs ; s'il reste quelque chose, après que vous aurez fourni le nécessaire aux nôtres du collège et à ceux du dehors, secourez-en les orphelins et autres enfants pauvres du pays.

Écrit, en ce collège de Sainte-Foi, le 6 avril 1552, et signé par moi, en témoignage de vérité.

— En vertu de la sainte obéissance, je vous recommande et vous ordonne de ne pas sortir, d'ici à trois ans (*por espaço de tres annos*), de cette île de Goa ; — au cas, s'entend, où notre Père Général de toute la Compagnie du Nom de Jésus ne pourvoierait pas ces contrées d'un Recteur, dans l'intervalle de trois ans ; car s'il vient un Recteur de par-delà, vous serez

sous son autorité, et le séjour de trois années dans cette île ne vous obligera pas.

Je reviens, une fois encore, à recommander et commander, en vertu de la sainte obéissance, que tous ceux qui, dans ces pays, seraient sous mon autorité, tous ceux-là seront sous l'autorité de Maître Gaspard; et si quelqu'un se voulait dispenser (excuser) d'obéir, celui-là vous le renverrez de la Compagnie, après lui avoir préalablement donné connaissance de ma détermination, qui est que tous obéissent à Maître Gaspard comme à moi-même, si j'étais présent.

Et de même, en vertu de la sainte obéissance, je recommande, en général et en particulier, d'obéir à celui que Notre Père Ignace, ou autre quelconque Préposé général de la Compagnie du Nom de Jésus, enverrait pour Recteur du collège : tous ceux-là lui obéiront qui, si j'étais présent, seraient sous mon autorité. Et si le contraire se faisait, je prie le Recteur qui serait envoyé par le Préposé général de la Compagnie du Nom de Jésus et je lui recommande de congédier tous ceux qui lui désobéiraient ou ne lui voudraient pas obéir.

Et afin que personne ne mette cela en doute, j'appose ici ma signature.

Écrit, le 6 d'avril de 1552.

FRANÇOIS.

Pour que vous puissiez faire plus de fruit dans les âmes, en usant des grâces concédées par les Souverains Pontifes à la Compagnie, — grâces à moi communiquées par Notre Père Ignace, avec pouvoir de les communiquer, à mon tour, aux Pères de la Compagnie ayant l'aptitude et suffisance requises pour en user, au plus grand profit des âmes, — moi, pour tout cela, je vous mets en mon lieu et place, vous, Maître Gaspard, Recteur de ce collège, — avec pouvoir, également

communiqué, de communiquer ces mêmes cas, privilèges et pouvoirs spécifiées dans les Bulles, comme je pourrais personnellement le faire, — selon que vous paraîtra l'exiger le plus grand service de Dieu.

Je m'en remets, pour tout cela, à votre prudence.

FRANÇOIS¹.

Le même jour, François écrit encore :

In nomine Domini Jesu Christi. Considérant la brièveté de notre vie et la certitude de notre mort ; appréhendant quelque trouble, qui pourrait venir à propos d'élection (*em eleger*) de Recteur en cette maison, si le Père Maître Gaspard mourait avant que notre Préposé général eût pourvu ce collège d'un Recteur, — il m'a paru bon de laisser, avant mon départ pour la Chine, certaines règles, au sujet de l'élection de celui qui devra être Recteur, en cas de mort de Maître Gaspard.

Si donc Dieu Notre-Seigneur tirait de la vie présente Maître Gaspard, avant que notre Préposé général eût pourvu de Recteur ce collège et désigné un Supérieur ou Majeur, qui gouverne tous ceux de la Compagnie en ces régions, à partir du cap de Bonne-Espérance, et à qui tous obéissent, il convient, je crois, et le service de Dieu Notre-Seigneur me semble demander, que je laisse une personne déterminée, qui aurait la charge de Recteur de cette Maison et à qui tous les Pères et Frères devraient obéir.

Partant, au cas où Maître Gaspard mourrait, sera Recteur de cette Maison Manoel de Moraes. S'il ne se trouvait pas au collège, on l'y fera appeler pour en être le Recteur, et tous les Pères et Frères lui obéiront, savoir, et ceux du collège, et ceux du dehors.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 96.

Jusqu'à l'arrivée du Père Manoel de Moraes au collège, sera Recteur de la Maison le Père Micer Paul, lequel, aussitôt que le Père Moraes arrivera, lui remettra la charge, et, dès lors, sans retard, le Père Micer Paul et tous les autres lui obéiront (lui donneront obéissance).

Que si ledit Père Manoel de Moraes était mort; en ce cas, sera Recteur Maître Belchior Nunez.

Tout cela, bien entendu, au cas où Dieu disposerait de ceux que je laisse vivants, savoir, Maître Gaspard et Manoel de Moraes, et les prendrait, de la vie présente, à la gloire du paradis, avant que le Préposé général ait pourvu de Recteur ce collège. Ainsi donc, pour éviter la convocation des Pères, qui sont très disséminés dans l'Inde, et aussi prévenir d'autres inconvénients éventuels (*que se podrian seguir*), il m'a paru être du service de Dieu que je laissasse écrit ce règlement.

En vertu de la sainte obéissance, je recommande donc et j'ordonne aux Pères et Frères de la Compagnie du Nom de Jésus qu'ils observent et gardent le contenu en la présente cédule; et ceci étant (*e por ser*) ma détermination, conforme à la plus grande gloire et service de Dieu Notre-Seigneur, pour que la présente cédule fasse davantage foi auprès de ceux qui la verront, j'ai apposé ici ma signature (*assinei aqui*).

Écrit, le 6 avril 1552.

FRANÇOIS ¹.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 95.

CHAPITRE XXIX.

OÙ SONT RÉUNIS LES AVIS ET PRIÈRES QUE FRANÇOIS DE XAVIER, AVANT DE PARTIR DE GOA, ADRESSE AUX PÈRES SIMON RODRIGUEZ, CYPRIAN ET EREDIA.

(7-14 avril 1552.)

A son frère et ami Maître Simon, François écrit :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Mon très cher frère Maître Simon, cette année 1552, j'arrivai de Japon dans l'Inde, et, de Cochin, je vous écrivis longuement ce qui s'est passé au Japon. Maintenant, je vous fais savoir comme, d'ici à huit jours, je pars pour la Chine. Nous allons, trois compagnons, deux Pères et un laïque, emportant d'ici grande confiance que Dieu Notre-Seigneur, par sa grande miséricorde, voudra bien se servir de nous. De Malaca, nous vous écrirons longuement de ce voyage vers la Chine. Cette année, deux Frères vont au Japon, pour résider dans la ville de Ayamanguchi, avec le Père Cosme Torres. Ils y apprendront la langue, afin que lorsqu'il viendra de Portugal des Pères, hommes de grande confiance ou de grande expérience, pour aller au Japon, ils y trouvent des Frères de la

Compagnie sachant la langue et capables de traduire fidèlement les choses de Dieu, que les Pères leur diront à eux, pour les communiquer aux auditeurs. Ils seront aussi de grand secours aux Pères qui viendront de Portugal, afin qu'ils puissent aller dans les Universités de Japon et y manifester la Foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je vous fais savoir, pour que vous en rendiez grâces à Notre-Seigneur, que j'ai trouvé dans ces régions des Pères et Frères de la Compagnie, qui avaient fait et faisaient très grand fruit dans les âmes — et ils en font maintenant, — en prêchant, confessant, réconciliant des ennemis et par beaucoup d'autres pieux ministères; de quoi je suis demeuré très consolé.

Je laisse Maître Gaspard Recteur de ce collège de Sainte-Foi de Goa; c'est un homme sur qui je compte beaucoup (*de que eu muito confio*), parce qu'il est humble et obéissant. Dieu lui a communiqué grande grâce de prédicateur (*de prêcher*), et, quand il prêche, il émeut tellement le peuple à pleurer, qu'il y a vraiment sujet d'en rendre à Dieu Notre-Seigneur de vives actions de grâces.

Le Frère qui porte la présente va là-bas, pour rappeler la grande nécessité qu'il y a en ces contrées, au Japon; en Chine (si elle s'ouvre, comme je l'espère, en Dieu) et dans les régions de l'Inde, de Pères de la Compagnie qui fussent hommes de grande confiance, hommes capables aussi de supporter de grands travaux, principalement ceux qui devraient aller au Japon, en Chine, à Ormuz et à Malucô.

Les hommes qui viendront de ces côtés faire du fruit dans les âmes, deux choses leur sont nécessaires : la première, beaucoup d'expérience des fatigues : plus on les y aura éprouvés, plus ils seront ici approuvés. La seconde, doctrine suffisante pour prêcher, confesser et répondre, au Japon et en

Chine, à beaucoup de questions que les *Pères* païens leur feront, car ils n'ont jamais fini d'interroger.

C'est la considération des qualités requises chez les *Pères*, qui doivent venir, qui m'a fait trouver à propos l'envoi du porteur de la présente, afin que, avec votre avis, il fasse les démarches suivantes :

La première, qu'il aille à Rome, là où est Notre Père Ignace, afin que lui, de là, envoie une personne de grande expérience, qui ait vécu et traité avec lui, et sache expérimentalement les choses de la Compagnie ; une personne de grande confiance, qui serait le Recteur de ce collège, et à qui obéiraient ceux qui vont par ces contrées ; une personne bien instruite des Règles et Constitutions de la Compagnie et du mode de procéder romain (*de là*), pour en informer et instruire ceux de ces pays-ci, *Pères* et Frères. La deuxième, qu'il sollicite l'envoi dans l'Inde de *Pères* très expérimentés (*que tuvieren muita experiencia*), quand même ils n'auraient pas autant de doctrine ou de talent de prédication comme on en requiert en Europe, pourvu qu'ils fussent capables de répondre aux questions que leur adresseraient, au Japon et en Chine, les *Pères* païens.

Ce serait un grand bien que, l'année prochaine, Notre Père Ignace envoyât, pour être Recteur de cette maison, quelqu'un à qui tous eussent à obéir ; et avec lui, en même temps, quatre ou cinq *Pères* de grande expérience, quand même ils n'auraient pas de talent pour prêcher ; des hommes capables de supporter de grandes fatigues ; des hommes (il s'en trouverait en Italie, en Espagne) qui, leurs études depuis longtemps achevées, se sont exercés à édifier le peuple : de tels hommes sont nécessaires dans ce pays.

Les travaux qu'auront à subir ceux qui iront au Japon

sont fort durs, à cause des grands froids et du peu de moyens que l'on a de s'en défendre : là, point de lits pour dormir ; grande stérilité pour les vivres (*esterilidade de mantimentos*) ; violentes persécutions de la part des Pères païens et de tout le peuple, jusqu'à ce qu'on soit bien connu ; beaucoup d'occasions de mal ; beaucoup de mépris de la part de tous, et d'une belle façon (*em grande maneira*). Ce qui, plus encore, leur pèsera, sera qu'aux Universités où l'on ne pourra, vu l'éloignement, prendre le nécessaire pour célébrer la Messe, il faudra, à cause de cela, se résigner douloureusement à manquer du grandissime bienfait du Sacrement de communion. A Ayamanguchi, où se trouve le Père Cosme de Torres, on dit la Messe ; mais, aux Universités où les autres devront résider, il ne me semble pas possible d'apporter le nécessaire, vu les nombreux larrons qu'il y a par les chemins. Si donc ceux qui viendront de là-bas, pour aller au Japon, n'avaient pas grand nombre de vertus, pour surmonter tant de labeurs et de dangers, j'en ai peur, ils se perdraient.

A propos de ces grands froids dont je parlais, il me semble que, pour le Japon et la Chine, seraient bons quelques-uns de ces Pères Flamands et Allemands de la Compagnie, exercés et expérimentés, qui, depuis plusieurs années, vont par l'Italie et ailleurs.

J'ai grande confiance que Dieu Notre-Seigneur vous donnera de sentir, mon frère Maître Simon, ce qui, dans l'envoi de sujets en ce pays, sera plus pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Par-dessus tout, je vous prie, mon très cher frère, d'envoyer des sujets éprouvés dans le monde, qui aient eu des tentations à y traverser, et qui, par la miséricorde de Dieu, en soient sortis vainqueurs, parce que, sans cette expérience des persécutions, rien de grand ne se peut confier ou attendre (*confiar*).

Voyez, mon très cher frère Maître Simon, s'il vous semble être à propos que le Roi écrivît au Père Ignace, au sujet de l'envoi au Japon et en Chine de quelques personnes très expérimentées, — et, pour cette maison, d'un Recteur à qui le Père Maître Ignace se fierait beaucoup : il est, en effet, nécessaire qu'il y ait ici un homme qui puisse beaucoup (*que seja para muito*), si nombreuses sont les choses auxquelles on doit pourvoir, et si dispersée est la Compagnie dans ces contrées ; vu qu'elle s'étend jusqu'en Perse, à Cambaye, à la côte de Malabar, à la côte de Comorin, à Malaca, à Maluco et, au delà, à la terre du More, au Japon, etc. : or, ces pays sont loin du collège de Goa, et pour atteindre et pourvoir aux nécessités de Pères et Frères si éloignés, il est nécessaire que la personne qui viendra, à titre de Recteur de cette maison, soit homme de grande expérience et de grande confiance.

Faites que le Frère, porteur de la présente, aille à Rome, avec lettres de vous au Père Ignace, et aussi une lettre du Roi, qui lui recommandent fort l'affaire des Pères et celle du Recteur pour ce collège : le Japon et la Chine ont besoin de personnes d'expérience. J'écris, moi aussi, pour le même objet à Notre Père Ignace : il me semble qu'aisément les personnes désirées se pourraient trouver, et qu'elles ne feraient pas, là-bas, un grand vide : du moins, des personnes expérimentées, mais sans talent pour la chaire, n'y seraient pas aussi regrettées que des prédicateurs.

Mon frère, Maître Simon, je vous fais savoir encore que ceux que l'on admet dans ces contrées-ci ne sauraient, à mon avis, être destinés à rien de plus qu'à remplir les offices domestiques, là où résideront les Pères qui viennent de Portugal, où à les accompagner, quand ils vont de côté et d'autre : je veux dire qu'on ne pourra jamais les ordonner prêtres, parce qu'il n'ont pas les qualités requises pour cela. J'excepte

le cas où l'un d'eux aurait fait tant d'études, avant d'entrer dans la Compagnie, que, depuis, on le pût ordonner ; mais il y a bien peu de ceux-là dans l'Inde. Ceci soit dit pour que vous voyiez clairement (*esteis a cabo*) la nécessité d'envoyer, chaque année, des Pères de Portugal.

Mon frère, Maître Simon, s'il plaisait à Notre-Seigneur de se manifester à cette nation si discrète et si ingénieuse, il me semble que vous ne devez pas négliger de venir, en Chine, réaliser vos saints désirs. Si Dieu m'y mène, je vous écrirai, bien par le menu, les dispositions du pays. J'ai si grand désir de vous voir, mon frère Maître Simon, avant d'achever cette vie, que je vais, pensant comment je pourrai satisfaire ces miens désirs, et il me semble que s'il s'ouvre une voie en Chine, là mon désir sera rempli.

Pour l'amour de Notre-Seigneur, je vous en prie, autant que je le puis, Maître Simon, mon très cher frère, faites que, cette année prochaine, il nous vienne des Pères ayant les qualités requises, car on a beaucoup plus besoin d'eux que vous ne pensez ; je parle ainsi, parce que je vois clairement à quel point ils manquent, et c'est pour cela que je recommande si fort l'envoi de ces Pères.

Je laisse recommandé au Père Maître Gaspard de vous écrire très souvent toutes les nouvelles du fruit qui se fait en ces pays ; et comme, de Malaca, j'ai à vous écrire longuement, je n'en dis pas davantage ; sauf, que je désire voir une lettre de vous bien longue, que je fusse trois jours à la lire, au sujet du voyage que vous avez fait à Rome, et de ce que vous avez fait en cette sainte réunion, et des choses qui y ont été arrêtées, car c'est la chose qu'en ce monde je désire le plus savoir ; et puisque, pour mes péchés, je n'ai pas mérité d'y assister, et que j'ai peur que vos occupations ne vous permet-

tent pas de m'écrire aussi longuement, — recommandez à un Frère, qui vous aurait accompagné à Rome (ce sera acte de charité dont je vous serai très obligé), de m'écrire tout ce qui s'y est passé, car cette lettre me donnera grande consolation.

J'aimerais bien aussi que le Recteur du collège de Coïmbre me voulût écrire une lettre, au nom de tous les Pères et Frères de ce saint collège, dans laquelle me serait rendu compte du nombre des Pères et Frères, de leurs vertus, de leurs désirs, de leur doctrine, de tout le bien que Dieu met en eux; et comme je crains que ses grandes occupations ne lui laissent pas de temps pour cela, je le prie beaucoup, et pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, de charger un Frère de m'écrire, bien par le menu, nouvelles des Pères et Frères, et de leurs exercices, et des saints désirs qu'ils ont de souffrir pour Jésus-Christ : — eux doivent, en effet, de quelque façon, témoigner se souvenir de moi, puisque me souvenant, moi, de leurs saints désirs, je suis allé, ces années passées, au Japon, et maintenant je vais en Chine, afin d'ouvrir chemin par où ils puissent, réalisant leurs saints désirs, aller faire le sacrifice de leurs personnes (*de suas persoas*).

Dieu Notre-Seigneur, par sa miséricorde, mon frère Maître Simon, nous réunisse en sa gloire du paradis, et aussi dans la vie présente, si son service le demande (*se fosse seu serviço*).

Écrit, au collège de Sainte-Foi de Goa, le 7 avril 1552.

Le Frère porteur de la présente, je vous recommande beaucoup de l'expédier pour Rome, de telle sorte que, l'année prochaine, il vienne avec beaucoup de Pères, parce que, s'il s'ouvre en Chine une voie pour y manifester la Foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ et que Dieu me donne, à moi, quelques années de vie, il se peut faire que, d'ici à trois ou quatre ans,

je retourne dans l'Inde chercher des Pères et des Frères, afin d'aller, avec eux, achever les jours de ma vie ou en Chine ou au Japon.

FRANÇOIS.

Le lendemain, 8 avril, François écrit encore à Rodriguez :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Mon très cher frère, Maître Simon, là-bas s'en vont Mathieu et Bernard, Japonais de nation, qui sont venus, avec moi, du Japon dans l'Inde, ayant intention d'aller en Portugal et à Rome, pour voir la Chrétienté, et depuis, retournés dans leur pays, attester (*dar fé*) aux Japonais ce qu'ils auront vu.

Pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, je vous en prie, mon frère Maître Simon, veillez bien sur eux et faites qu'ils reviennent contents, parce que, par le témoignage qu'ils rendront auprès de leurs compatriotes, ils nous donneront grand crédit. Les Japonais sont persuadés (*tiénen por si*) qu'il n'y a pas d'autres hommes qu'eux dans le monde ; la raison en est qu'ils n'eurent jamais de relations avec d'autres peuples, jusqu'à ce que, dernièrement, il y a huit ou neuf ans, les Portugais découvrirent ces îles.

Les Castillans les appellent *Islas platareas*. Des Portugais, que j'ai rencontrés au Japon, m'ont dit que les Castillans, qui se rendent de la Nouvelle-Espagne à Maluco, passent bien proche de ces îles ; ils ajoutent que si quelques-uns des vaisseaux castillans, qui viennent de la Nouvelle-Espagne, à la recherche de ces îles, se perdent en leur voyage, la raison en est, au dire des Japonais, que, de ce côté, par où les Castillans peuvent venir au Japon, il y a, dans la mer, de nombreux écueils : c'est là qu'ils périssent. Je vous rends compte de cela, mon

frère Maître Simon, afin que vous disiez au Roi, notre seigneur, et à la Reine, que, pour la décharge de leur conscience, ils devraient donner avis à l'Empereur, roi de Castille, de ne plus envoyer, par la voie de la Nouvelle-Espagne, de flottes à la découverte des *Iles argentines*, parce que autant il en enverra, autant il en périra. Supposé, en effet, que tous les vaisseaux ne se perdent pas dans la mer, ceux qui aborderont au Japon auront affaire à un peuple tellement belliqueux et avide (*cobiçoso*) que, pour tant qu'il vint de vaisseaux d'Espagne, ils les prendraient tous. D'autre part, le sol du Japon est si stérile de vivres, que les Castillans y mourraient de faim. Outre cela, si grandes, si terribles sont les tempêtes, qu'aucun vaisseau n'y échapperait, à moins que les Japonais ne lui donnassent abri en quelqu'un de leurs ports; mais, comme je l'ai dit, leur cupidité est telle que, pour enlever armes et habits, ils mettraient à mort tout l'équipage. Tout cela, je l'ai déjà écrit au Roi, notre seigneur; mais ses grandes occupations peuvent le lui faire oublier. Moi, pour l'acquit de ma conscience, je vous l'écris, à vous, afin que vous le rappeliez à Son Altesse. Ce n'est pas, en effet, sans grande compassion que j'entends parler de nombreuses flottes, partant de la Nouvelle-Espagne, en quête de ces *Iles argentines*, et qui périssent en chemin. En dehors de ces îles de Japon, il n'y a pas d'autres îles découvertes, où se trouvent des mines d'argent¹.

Je vous le recommande beaucoup, mon frère Maître Simon, faites que ces Japonais reviennent de là-bas dans leur pays fort contents. Qu'ils aient à raconter beaucoup de choses ad-

1. Polanco (*Chronic.*, IV, p. 551) nous apprend que le roi de Portugal fit donner à Charles-Quint ou au prince Philippe l'avis désiré, et cela, de la façon la plus délicate et la plus sûre : le provincial de Portugal, par l'avis du Roi, envoya au Père Araoz la lettre de François de Xavier, et le Père Araoz communiqua la lettre au Prince d'Espagne.

mirables. Je crois que de voir nos Collèges, d'assister aux disputes, il y aura là, pour eux, matière de grande admiration (*se han muito de espantar*).

Bernard nous a aidé beaucoup, au Japon, et Mathieu aussi. C'étaient de pauvres gens; ils s'affectionnèrent à nous, et c'est pour cela qu'ils sont venus avec moi du Japon dans l'Inde, avec le dessein d'aller en Portugal. Les Japonais de condition élevée n'aiment pas du tout sortir de leur pays. Quelques nouveaux chrétiens de cette classe désiraient cependant aller à Jérusalem, pour voir la terre où Jésus-Christ naquit et souffrit. Je ne sais si Mathieu et Bernard, une fois là-bas, le désir ne les prendra pas d'aller à Jérusalem. Pour moi, je désirais amener de Japon *une paire* de Bonzes, savants dans leurs sectes, afin de vous les envoyer en Portugal, pour que vous vissiez combien sont intelligents et avisés les Japonais; mais, comme ils ont de quoi vivre et sont gens de distinction, ils n'ont pas voulu venir.

Mathieu et Bernard, je suis bien aise qu'ils aillent là-bas, afin qu'ils accompagnent, au retour, quelques Pères qui se rendraient ici pour aller au Japon, et aussi pour qu'ils puissent attester aux Japonais la grande différence qu'il y a d'eux à nous.

Je m'arrête, priant Dieu Notre-Seigneur, si son service le demande, que nous nous retrouvions, un jour, en Chine, et si ce n'est point là, que ce soit en la gloire du paradis, où nous aurons plus de repos qu'en cette vie.

De Goa, 8 avril 1552.

FRANÇOIS.

II.

Des deux lettres qui suivent, adressées au P. Cyprien, la première paraît être l'ouvrage de François, avant que l'on eût reçu pleine information, au sujet des procédés peu mesurés du P. Cyprien. La seconde, rédigée par le P. Gaspard ou autre, sur les données du Saint, ou plutôt, écrite sous sa dictée, est finalement atténuée, adoucie par sa délicate charité :

Comme j'ai su que vous avez, là-bas, quelques ennuis (*trabalhos*), je vous prie beaucoup, pour l'amour de Dieu et de notre Bienheureux Père Ignace, que vous avez connu, d'être très humble, patient et endurant. Sachez-le bien, ce que l'humilité et la patience n'achèvent pas, l'impatience et l'orgueil ne l'achèveront jamais, surtout en ces régions de l'Inde, où, par bien, il se fait beaucoup, et, par mal, fort peu (*por bem se acaba muito, e por mal muito pouco*), et vous êtes bien sûr que je préfère le moindre petit fruit sans scandale, à cent fruits avec scandale.

A ce propos, bien souvent, nous nous trompons plusieurs. Sans avoir la vraie humilité et vertu, et sans en donner preuve à ceux avec qui nous vivons, nous voulons toutefois que le peuple nous considère (*nos tenha em conta*) et fasse ce que nous lui disons et demandons, parce que nous sommes de la Compagnie, hommes (*pessoas*) de la Compagnie ; oubliant ou ne considérant pas les vraies vertus de la Compagnie, pour lesquelles Dieu lui a donné tant de crédit et d'autorité auprès du peuple ; de sorte que nous voulons profiter de cette autorité,

de ce crédit de la Compagnie, sans faire nôtres l'humilité et les vertus qui les lui ont acquis et les lui gardent.

Le pis est que, quelquefois, nous aggravons nos fautes en nous en disculpant, et, quand nous ne le pouvons faire autrement, nous les attribuons à la nature. Nous disons : c'est là mon tempérament (*condicion natural*), mon caractère ; alors que, souvent, c'est notre oubli et de Dieu, et de nous-mêmes en nos consciences, oubli que nous voulons dissimuler en parlant de tempérament.

Pour l'amour de Dieu, je vous recommande de ne jamais rompre (*quebrar*) avec des personnages publics, quelque nombreux et graves sujets que vous pensiez avoir de le faire, parce que, soyez-en sûr et n'en doutez pas, on obtient toujours beaucoup par là, et le procédé contraire ne saurait avoir aucun bon résultat.

Je m'en retourne en Chine.

Notre-Seigneur demeure avec vous et nous réunisse dans sa gloire. *Amen*.

De Goa, en avril de 1552¹.

(*Sans signature.*)

Voici le dernier mot du Saint :

Vous avez bien mal compris les instructions que je vous donnai sur ce que vous avez à faire à San-Tomé. Clairement il apparaît que peu de chose vous est resté de l'entretien que nous eûmes sur le Bienheureux (*Beato*) P. Ignace. Vous procédez, ce me semble, très mal à l'égard du Vicaire, avec vos enquêtes et requêtes (*capitulos e demandas*). Vous suivez toujours votre humeur emportée ; tout ce que vous emman-

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 65.

chez d'un côté, vous le démanchez de l'autre. Je suis, n'en doutez pas, mécontent de vos brouilleries (*desavenças*) de par-delà. Le Vicaire fit-il ce qu'il ne doit pas, ce ne seront pas vos répréhensions, vu surtout le peu de prudence que vous mettez à les faire, qui pourront le corriger.

Vous êtes déjà tellement accoutumé à faire votre volonté, qu'avec vos façons d'agir (*maneiras*), où que vous soyez, vous scandalisez tout le monde; et vous vous excusez, auprès de plusieurs, en rejetant cela sur votre tempérament. Plaise à Dieu que vous fassiez, un jour, pénitence de ces imprudences.

Pour l'amour de Notre-Seigneur, je vous en prie, rompez votre volonté, et que l'avenir corrige le passé; car, enfin, se montrer aussi violent (*agastado*) ne procède pas du seul tempérament : c'est l'effet du grand oubli où vous êtes et de Dieu, et de votre conscience, et de la charité due au prochain. A l'heure de la mort, soyez-en certain, vous trouverez que ce que je vous dis maintenant, c'est le vrai.

Je vous en prie beaucoup, au nom de notre Bienheureux Père Ignace, ce peu de jours qui vous restent, exercez-vous fort à être endurant, doux, patient, humble. Sachez-le bien, avec l'humilité tout se mène à bon terme. Si vous ne pouvez faire autant que vous désirez, faites bonnement ce que vous pouvez. En ces régions de l'Inde, on n'aboutit à rien par force, et vouloir faire les choses en criant et se démenant (*por brados e impaciencia*), c'est empêcher de naître le bien que l'humilité eût opéré. Le bien qui, sans scandale, se peut faire, ne fût-il pas plus long que ceci ———, faites-le, quand même vous croiriez que, par une autre voie, et avec discorde et scandale, vous en pourriez faire un de cette longueur-ci :

Ce que je sais bien, c'est qu'aucune de ces choses ne profitera,

et je sais également que toutes, à l'heure de la mort, vous pèseront.

Gonçalo Fernandez serait, lui aussi, paraît-il, de votre humeur, mal endurant, peu patient ; et tous deux, dissimulant vos impatiences sous un voile de service de Dieu Notre-Seigneur, vous dites qu'en ce que vous faites, vous cédez à l'impulsion du zèle de Dieu et des âmes. — Non, et ce que, par humilité, vous ne mènerez pas à bonne fin avec le Vicaire, vous ne l'y mènerez pas à force de disputes (*con desavenças*).

Pour l'amour du P. Ignace et l'obéissance que vous lui devez, je vous en prie, dès cette lettre vue, allez trouver le Vicaire, et, les deux genoux en terre, demandez-lui pardon de tout le passé et baisez-lui la main ; plus consolé je serai, si vous lui baisez les pieds ; et vous lui promettrez que, tout le temps que vous résiderez encore là, vous n'irez en rien contre sa volonté ; et croyez-moi, à l'heure de votre mort, vous serez heureux d'avoir ainsi fait. Ayez, d'ailleurs, cette confiance en Dieu Notre-Seigneur ; n'en doutez pas, quand votre humilité sera devenue manifeste aux yeux du peuple, tout ce que vous demanderez, pour le service de Dieu et le salut des âmes, vous sera accordé.

Et vous et d'autres errez évidemment, en ce que, sans avoir grande humilité ni en donner de grands signes aux gens avec qui vous vivez, vous prétendez que tout le monde exécute vos ordres, par cela seul que vous êtes Frères de la Compagnie ; et vous oubliez et vous ne considérez pas du tout les vertus de notre Père Ignace, par lesquelles Dieu lui a donné si grande autorité auprès des hommes. Vous voudriez exercer grande autorité sur le peuple, tout en négligeant les vertus qui sont nécessaires pour que le peuple reconnaisse l'autorité de votre parole et s'y soumette.

J'en suis bien sûr, si vous étiez là, vous me diriez qu'il n'y a pas eu faute de votre part dans ce qui s'est fait; que vous avez agi uniquement pour l'amour de Dieu et le salut des âmes; mais moi, soyez-en certain et n'en doutez pas, je n'accepterais de vous aucune disculpation; rien ne me pourrait désoler autant que de vous entendre vous justifier; comme aussi, je l'avoue, ma consolation meilleure serait de vous entendre vous accuser.

Par-dessus tout, je vous en prie, point de brouilleries manifestes avec le Vicaire, le Capitaine et autres personnes ayant autorité dans le pays, et cela, quand vous seriez témoin d'actes mauvais (*cousas mal feitas*). Là où vous pourriez bonnement porter remède, faites-le; mais ne vous exposez pas à tout perdre, avec des discussions, là où l'humilité et la douceur peuvent bonnement tout sauver.

Ce qui suit est de la main du Saint :

O Cyprien, si vous saviez avec quel amour je vous écris ces choses, jour et nuit vous vous souviendriez de moi, et peut-être pleureriez-vous, au souvenir du grand amour que je vous porte; et si les cœurs des hommes pouvaient se voir, en cette vie, croyez, mon frère Cyprien, que vous vous verriez clairement en mon âme.

Avril de 1552.

Tout vôtre, sans jamais pouvoir vous oublier,

FRANÇOIS ¹.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 64.

III.

Le P. Antonio de Eredia allait, avec la charge de Supérieur, à Cochin¹. François lui donna, au départ, les instructions suivantes :

I. — Premièrement, autant qu'il sera en vous, travaillez à vous faire aimer de tout le peuple ; principalement, des *Fra-des*, des Majordomes de la Mère de Dieu, leur donnant à entendre, par toutes les voies et de toutes manières, que vous ne désirez rien, si ce n'est faire leur volonté et accroître la dévotion à cette sainte maison de la Mère de Dieu. Vous les visiterez, et c'est à eux que vous aurez recours en vos nécessités.

II. — Toutes les fois que vous vous trouverez en indigence corporelle, vous recourrez à la Miséricorde ; et aux Frères de la Confrérie, pour les suppliques des personnes pauvres qui vous demanderaient quelque aumône. Je n'entends pas que vous donniez du vôtre ; et, à propos de ces nécessiteux, vous agirez ainsi : Quand ils vous représenteront leur indigence corporelle, vous leur représenterez leur indigence spirituelle, et les exhorterez à se rapprocher de Dieu, à se confesser, à communier ; après quoi, vous leur viendrez en aide dans leurs nécessités corporelles, au moyen des suppliques dont j'ai parlé.

III. — Dans vos relations avec les gens, ne vous montrez pas austère ; n'ayez pas l'air de vouloir exercer autorité sur

1. Le P. Antonio de Heredia ou Eredia, supérieur à Ormuz, après le P. Gonçalo Roiz, y mourut, en 1558, avec le renom d'un véritable homme apostolique.

eux, d'en faire vos gens ; laissez de même toute prétention à leur révérence (*acatamento*). Soyez affable, dans vos visites et entretiens. En chaire, parlez religieusement et pour tous : tendez à détromper les âmes des illusions où elles vivent : contre ceux qui ne veulent pas s'amender, parlez de la justice de Dieu, et parlez de sa miséricorde à ceux qui veulent quitter le péché. Vous devez donc être rigoureux dans vos sorties contre les pécheurs endurcis (*que perseverao a peccar*) ; mais, pour ne pas les jeter dans le désespoir, vous parlerez aussi, comme je disais, de la Miséricorde.

IV. — Ce que vous devez le plus faire, au milieu de ce peuple, c'est d'y exercer les actes de toute sorte d'humilité ; ayez de la considération pour tous, ecclésiastiques et séculiers, et s'il se fait quelque bien, attribuez-le leur ; dites que c'est eux qui l'ont fait. Dans vos pieuses entreprises, recommandez-vous à leur patronage (prenez-les pour patrons).

V. — Travaillez à accroître, pour votre part, le bon renom de la Compagnie, et, à cette fin, affermissez-vous grandement dans l'humilité ; ainsi par vous la Compagnie sera connue. Souvenez-vous, en effet, que ceux, de qui les travaux ont donné à Dieu sujet de mettre en relief (*accrecentar*) le nom de la Compagnie, s'appuyèrent sur le fondement d'une grande vertu ; ainsi, vous, par la vertu, travaillez à vous acquérir une part de l'honneur de la Compagnie ; sans cela, vous détruirez ce que les autres ont fait.

VI. — Rappelez-vous, par-dessus tout, que l'autorité auprès du peuple, Dieu la donne à ceux qui ont assez de vertu, pour qu'Il puisse se fier à eux en leur donnant ce crédit ; mais quand les hommes prétendent, pour eux-mêmes, à cette autorité auprès du peuple, s'attribuant ainsi ce qui n'est pas

d'eux, Dieu la leur refuse (laisse de la donner), afin que ses dons ne tombent pas dans le mépris (*nao vengao em desprezo*), et que l'on discerne les parfaits des imparfaits. Demandez toujours à Dieu qu'il vous donne de sentir, dans l'intime de votre âme, les obstacles, venant de vous, à cause desquels il laisse de se manifester par vous au peuple, et de vous donner le crédit qui vous serait nécessaire pour opérer le bien.

VII. — Ne négligez pas, dans vos examens de conscience, de rechercher particulièrement les fautes que vous faites, en prêchant, en confessant et dans les entretiens, et amendez-vous, car, à mesure que vous corrigez ces fautes, Dieu vous communique plus abondamment ses dons et ses grâces.

VIII. — Ne faites pas comme beaucoup d'autres, qui sont à la recherche d'artifices par lesquels ils espèrent se faire agréer du peuple : de tels hommes, le souci de se bien poser dans le peuple les occupe plus que la gloire de Dieu et le zèle des âmes. Ce genre (*este modo*) est fort périlleux ; il ne va pas sans une certaine vanité d'avoir nom dans le peuple et de s'accréditer auprès de lui.

IX. — Votre travail principal, à vous, doit être d'acquérir le sentiment intime des choses dessus dites ; et quand Dieu Notre-Seigneur vous en donnera plus particulière vue, notez-la, écrivez-la, parce que ces vues sont le principe de l'avancement spirituel. Il y a, en effet, grande différence entre la lettre nue de certaines paroles des Saints, et le goût, l'impression vive qui les leur dictait. De là vient que pour n'avoir pas ce sens intime, qui les fit écrire aux Saints, les hommes souvent tirent de leurs paroles peu de profit ; et c'est pour cela que je vous recommande de tenir note écrite des lumières, dont vous au-

rez impression plus vive. Estimez-les grandement, et humiliez-vous-en; abaissez-vous, afin que Dieu vous fasse grandir.

X. — N'omettez rien pour savoir par d'autres, vos amis, les fautes, les erreurs que vous commettez, dans la chaire, au confessionnal et dans vos autres ministères, afin de vous en corriger.

XI. — Dans les confessions, procédez à loisir, de manière à procurer l'avancement des âmes. Donnez-leur quelques méditations, comme sur la mort, le jugement, l'enfer, afin qu'elles en retirent contrition, douleur et larmes de leurs péchés. Vous ferez cela, après avoir ouï les péchés et avant de donner l'absolution, surtout s'il s'agit de pénitents qui sont engagés dans des inimitiés, des accointances criminelles, des injustices. Bien entendu, vous ne pouvez demander cela qu'à des personnes ayant des loisirs. Vous leur recommanderez ensuite à ces pénitents de se confesser fréquemment.

XII. — Les restitutions que vous trouveriez à faire, appliquez-les, ou bien selon la dévotion de ceux qui ont obligation de les faire, ou bien à la Miséricorde, ou bien en même à des maisons ou personnes particulières. Il s'agit, ici, de sommes restituées, qui n'ont pas de créancier certain, car il faut bien vous garder d'appliquer à d'autres, ni de vous laisser attribuer à vous-même ce qui est dû à une personne déterminée; de là viendraient ensuite des suspicions préjudiciables au service de Dieu.

XIII. — Voici une règle de prudence que vous garderez, en toutes vos relations spirituelles : parlez, conversez, comme si ceux avec qui vous êtes en de telles relations devaient, un jour, être vos ennemis; afin que, si vous perdez, en effet, leur

amitié, ils n'aient pas de quoi vous accuser. Cette règle, observez-la avec tous ceux que vous fréquenterez ; elle sera de grand profit et à eux, et à vous.

XIV. — Dans les confessions, s'il y a empêchement à l'absolution, faites, avant de la donner, que le pénitent accomplisse d'abord ce qu'il a promis de faire ; comme s'il s'agit d'inimitiés, de restitutions, d'impures liaisons, et autres choses ; car les hommes de ce pays sont très libéraux de promesses, mais fort lents à les tenir : ce qu'ils auraient donc à exécuter après l'absolution, faites-le leur faire avant de les absoudre¹.

III.

Ce fut à titre de Provincial, que le P. Gaspard reçut le double mandat contenu dans les lignes suivantes et daté d'avril 1552 :

Maître Gaspard, ce que vous ferez, en vertu de l'obéissance, est ce qui suit :

Premièrement, si Antoine Gomez, dans tout le cours de l'année où nous sommes, et pour quelque motif que ce soit, sortait de Dio pour aller ailleurs, vous ouvrirez cette cédule et vous lui enverrez copie du contenu. L'original demeurera en votre pouvoir. Vous lui écrirez aussi conformément à ce que la cédule contient.

Après que les vaisseaux seront partis pour le royaume, quand même Antonio Gomez ne se serait pas du tout éloigné de Dio, vous ouvrirez la cédule et lui en ferez parvenir copie.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 99.

Vous montrerez d'abord l'original au seigneur Évêque, et la copie sera munie d'un *certifié conforme* de l'Évêque. Puis, vous prierez le seigneur Évêque d'écrire à Antonio Gomez et de lui commander, en vertu de l'obéissance, comme à son sujet, ce qu'il aura à faire. Le mieux, à mon avis, serait qu'il le laissât à Dio.

Si André Carvalho n'allait pas, cette année, en Portugal, vous le congédierez de la Compagnie. Ne permettez, d'aucune manière, car moi je le défends, qu'il prenne, dans l'Inde, aucun Ordre, ni d'Évangile (diaconat), ni de Messe (prêtrise), quand même le seigneur Évêque irait, cette année, à Cochîn; et si André Carvalho, malgré la défense que je lui en ai faite, venait à Goa, ne le recevez pas au Collège, car moi, en prévision de cette désobéissance, s'il vient, cette année, je l'exclus de la Compagnie; et vous, puisque telle est mon intention, vous le renverrez, en effet, de la Compagnie, et vous direz, de ma part, au seigneur Évêque, que je le supplie, en grâce, de ne lui donner Ordre ni d'Évangile, ni de Messe.

FRANÇOIS¹.

Gomez n'était donc déjà plus de la Compagnie; il s'agissait seulement de lui signifier l'expulsion et de le remettre aux mains de l'Évêque.

Trois ans plus tard, le 6 août 1555, le P. Manoel Fernandez écrira, de Mozambique, au Recteur de Coïmbre: « Dans le vaisseau *le Saint-Benoît*, qui a péri récemment, le P. Antoine Gomez a fini sa vie. »

Nous devons savoir gré au P. Valignani d'avoir, d'une part, bien justifié l'acte de vigueur de Fran-

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 89.

çois, et un peu éclairé les ombres de la fin d'Antoine Gomez.

Écoutons Valignani :

Antonio Gomez s'était acquis, par ses talents, grande faveur auprès du Vice-roi et de toute la noblesse ; mais il avait lui-même trop de confiance en ces talents, et le sentiment qu'il avait de son mérite rabaissait, à ses yeux, le mérite meilleur de la simplicité et de l'humilité du P. Paul Camerino, que François, en allant au Japon, avait établi Supérieur de tous les Pères de l'Inde. Gomez en était, peu à peu, venu à perdre le respect qu'il lui devait, et à se comporter à son égard comme un Supérieur. Humble comme il était, le P. Camerino évitait les contestations, et, s'occupant du soin des malades de l'hôpital, il laissait le P. Gomez agir à sa guise ; de sorte que, bientôt, Gomez, non content de régenter, comme il lui plaisait, le Collège de Goa, s'arrogea le droit de gouverner pareillement toutes les autres maisons de la Compagnie dans l'Inde. A Goa, il se permit de chasser du Collège tous les enfants, pour qui le Collège avait été fondé et pourvu de rentes. A Cochîn, ayant l'idée d'y fonder un Collège de la Compagnie, il abusa de la faveur du Vice-roi pour enlever aux Confrères de Notre-Dame leur église et se l'attribuer ; d'où procéda une violente opposition de la Confrérie, avec agitation et scandale de la ville entière.

Dès qu'il fut arrivé à Cochîn, informé des actes de Gomez, François les réprouva et les annula ; il restitua à la ville et à la Confrérie les clefs de l'église, et se comporta, envers tous les offensés, avec tant de modestie, et d'affection, que, peu après, de leur propre mouvement, les Confrères donnèrent l'église à la Compagnie, pour servir au collège que l'on fon-

derait à Cochin; et, de fait, c'est aujourd'hui l'église de notre collège de Cochin.

A Goa, François réprimanda et punit Gomez pour ces excès, et particulièrement pour ses irrévérences à l'endroit du P. Camerino; mais le coupable ne lui parut pas assez reconnaître et regretter le mal qu'il avait fait; de sorte que, le voyant pieux sans doute et d'honnête vie, mais également infatué de ses talents et même de sa prudence, il l'envoya prêcher à Diu, et depuis il le déclara expulsé de la Compagnie. Et la noblesse, et le Vice-roi s'en offensèrent; ils se firent les patrons de Gomez contre François; ce qui donna sujet à François de maintenir plus fermement sa décision, de telles ingérences ne pouvant, selon l'esprit de la Compagnie, être tolérées; et il profita de l'occasion pour fermer la porte à toutes prétentions pareilles et faire bien entendre que, dans la Compagnie, ce que l'on estime, c'est moins le talent que l'humilité et l'obéissance.

Après la mort de François, Gomez reconnut ses torts; il se repentit; il écrivit au P. Ignace, de sainte mémoire, pour lui demander pardon, et notre Père lui fit savoir qu'on agréait son humble démarche, et qu'il eût à venir à Rome, où l'on verrait quelle miséricordieuse décision se pourrait prendre à son sujet. Gomez partit, mais il plut à Dieu que le vaisseau et lui périssent en mer. Ce fut, croyons-nous, un miséricordieux châtiment: Dieu ne frappa Gomez, en ce monde, que pour le pardonner en l'autre, et enseigner à tous combien il leur importe de s'établir solidement dans l'humilité et en toute vertu; à cette condition seulement, nos autres talents nous seront profitables.

Ainsi parla Valignani. La leçon divine fut alors bien comprise: on ne peut, sans être impressionné,

observer le zèle, la jalousie, l'affectation étrange que l'on mit à effacer totalement, dans le premier registre des Lettres des Indes, partout où il se rencontrait, le nom de Gomez.

François redoutait probablement un pareil avenir pour André Carvalho. On comprend que des puissants s'efforçaient de le retenir à Goa, et l'on entrevoit que le jeune homme, du moins au jugement de François, n'était pas assez déterminé à rompre avec ceux qui le retenaient. Sans Lettres, sans vertu affermie, à quoi serait-il bon ? A remplir, à Goa, au préjudice de tous, quelque importante charge d'Église ; et de là venait, peut-être, l'empressement de ceux qui voulaient pour lui, sans retard, les saints Ordres.

Peu de jours auparavant, le 27 mars, André, sous la dictée de François, avait écrit la lettre suivante : elle achève d'éclairer la situation du jeune homme : François parle à Simon Rodriguez :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables. *Amen.*

Mon très cher frère en Jésus-Christ, Maître Simon, ma présente lettre sera courte ; je m'étendrai beaucoup en d'autres, où j'exposerai les choses de la Compagnie en ces pays.

J'ai jugé à propos qu'André Carvalho, qui me sert de secrétaire pour vous écrire, soit envoyé en Portugal ; ici, le climat est contraire à sa santé : l'air du pays natal lui vaudra peut-être mieux. Tout le monde, ici, m'affirme qu'il est personne considérable, en Portugal, et tel, que l'on espère beaucoup de lui, à cause des vertus dont il a plu à Dieu de le doter, et qui, par sa Miséricorde, grandiront. Pour moi, je ne

puis dire de lui que beaucoup de bien, et j'espère de Dieu que, lorsqu'il aura acquis et plus de science et plus de vertu, il fera grand fruit dans la Compagnie.

Je vous en prie, mon frère Maître Simon, pour l'amour du service de Dieu Notre-Seigneur, accueillez-le, consolez-le, avec l'amour et la charité que lui, André Carvalho, et moi attendons de vous.

Des nouvelles de ces régions de l'Inde, je vous en écrirai plus expressément avant de m'éloigner de Cochin.

Dieu nous réunisse dans sa gloire du paradis, car j'ignore quand, dans cette vie, nous pourrons nous rencontrer. Sachez-le bien, mon frère Maître Simon, je vous porte imprimé dans l'âme ; c'est continuellement que mon âme vous visite. Je désire ardemment vous voir des yeux du corps ; mais ce désir me tourmente moins, quand je considère que je lui dois de vous avoir toujours présent dans l'âme.

De Goa, 27 mars 1552.

FRANÇOIS.

André Carvalho obéit. En l'embrassant, au départ pour la Chine, François lui dit : « Vous mourrez là où perdent la vie plusieurs de votre parenté. » Dix ans plus tard, la prophétie se réalisa sur la terre d'Afrique, et André mourut, captif des Maures, pour avoir cédé à un jeune chrétien, captif comme lui, le prix de son rachat qui lui était venu de Portugal¹.

1. Franco, *Ann. glorios.*, p. 53.

CHAPITRE XXX.

OÙ L'ON VERRA COMMENT FRANÇOIS DE XAVIER ENTEN-
DAIT QUE GASPARD BARZÉE EXERÇAT SA CHARGE DE
PROVINCIAL DANS L'INDE.

(Avril 1552.)

I.

Dans le mémorial qui va suivre, François se peint lui-même quand il trace, pour Gaspard Barzée, les règles de conduite d'un parfait Provincial :

Voici les avis que vous aurez à exécuter (les avis que vous avez à faire), en mon absence :

I. — Premièrement, par-dessus tout, veillez sur vous-même ; humiliez-vous intérieurement, autant qu'il est en vous ; dirigez-vous par les règles d'humilité que je vous ai données, et mettez-les à profit (tirez du fruit d'elles). Vos méditations, ou partie d'elles, employez-les à considérer et à imprimer en votre âme les vues et sentiments que Dieu, par sa miséricorde, vous communiquera dans la méditation des points que je vous ai donnés.

II. — Avec les Pères, tant ceux qui sont au collège, que ceux qui sont dehors, vous agirez avec grande retenue (*mo-*

destia) et non avec rigueur, à moins qu'eux n'abusassent (n'usassent mal) de votre modestie et humanité; car alors, pour leur bien seulement, et non pas par autre voie d'autorité, vous userez de votre charge en infligeant quelque punition pour la correction des coupables et l'exemple des Frères.

III. — Toutes les désobéissances, qu'elles soient le fait de Pères ou de Frères, auront quelque pénitence; et, qu'il s'agisse de Pères ou de Frères, vous y procéderez de cette manière: — S'il s'en trouve, auprès de vous, quelques-uns qui aillent par une voie de prétentions, de superbe ou de mépris de l'obéissance, avec de tels hommes procédez par voie, non d'affabilité, mais de sévérité, et donnez quelque pénitence; et veillez à ce que ces sujets-là n'aient pas lieu de penser que vous passez légèrement sur leurs désobéissances, car il n'est rien qui rende les inférieurs plus audacieux dans leur rébellion, que de voir les supérieurs faiblir, avoir quasi-peur (*temerosos*) de punir ceux qui manquent de respect et d'obéissance: de là, ils prennent occasion d'élever toujours plus haut leurs prétentions et de s'y affermir. Ne manquez pas d'agir comme je vous le dis: n'ayez pas souci de ce que l'on dira de vous, mais seulement de faire ce que vous devez.

IV. — Quant aux Pères ou Frères qui laissent d'obéir, ou par négligence, ou par oubli, mais sans y mêler aucun mépris, avec ceux-ci, usez de répréhension plutôt bénigne: faites-la leur d'un visage joyeux (allègre), et ajoutez une pénitence légère.

V. — Les Frères laïques, qui prétendraient se faire plus qu'ils ne sont, ceux-là, vous les mettrez en des offices humbles et bas, — et, tandis qu'ils y seront occupés, vous leur montrerez un visage moins serein ou grave, — et vous modi-

fiez ce dehors, conformément à ce que leurs actes extérieurs vous donneront à connaître de leurs dispositions intimes. Enfin, amenez-les à se défaire de l'idée qu'ils sont nécessaires à la Compagnie ; certes, la Compagnie n'a pas besoin de gens prétentieux.

VI. — Gardez-vous de jamais recevoir des personnes de peu d'habileté, jugement ou raison ; des personnes de peu de vigueur et de ressources (*fracas e para pouco*), ou celles que vous amènerait le besoin plutôt que la vocation.

VII. — A ceux que vous recevrez, vous donnerez, ou le Père Moraes, — et non pas un autre, — les Exercices, et vous veillerez grandement sur eux. Les Exercices achevés, vous les emploierez à des offices humbles et bas, au service soit de la Maison, soit de l'hôpital. Tandis qu'ils feront les Exercices, vous leur demanderez compte étroit de la diligence qu'ils mettent à faire ces méditations. S'ils s'y montrent négligents, vous pourrez les renvoyer ; ou bien cessez, pour quelques jours, de leur donner les Exercices, pour qu'ils sentent mieux leur tort, — et puis, le temps qui restera, ils l'emploieront à achever les Exercices.

VIII. — Au sujet des vœux à faire (*em o fazer dos votos*), vous procéderez ainsi : — Ne permettez pas qu'aucun vœu soit fait, que l'on ne vous en ait d'abord prévenu : ainsi donc, avant d'introduire (les postulants) aux Exercices, vous leur direz qu'ils se gardent de faire aucun vœu sans vous le communiquer d'abord.

Les vœux de la Compagnie se feront (seront) de cette manière : — ceux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté n'obligeront que le temps qu'on sera dans la Compagnie ; et si, pour ses péchés, quelqu'un était renvoyé par le Recteur ou celui

sous l'autorité duquel il vit, ces vœux ne l'obligeront plus.

Quand quelqu'un fera des vœux, que ce soit en votre présence : vous lui donnerez par écrit l'ordre à observer et la manière de les faire. Il recevra le saint Sacrement, et ce sera avant de communier, qu'il fera les vœux de la manière ci-dessus dite.

Comme, dans ces régions de l'Inde, il n'y a pas tant de monastères, que l'on y puisse admettre tous ceux qui seraient congédiés de la Compagnie, pour cela j'ai dit que, congédiés ainsi par le Recteur, ils ne demeurent pas liés par les vœux qu'ils avaient faits.

IX. — Partout où se trouvent des Frères de la Compagnie, écrivez que personne ne reçoive de sujets, sans vous en avoir d'abord prévenu, et vous avoir écrit les qualités qu'ils ont pour être de la Compagnie. Selon votre réponse et avis, on pourra leur donner espérance d'être admis, ou les envoyer en ce collège, si vous les y appelez, ou, si vous l'aimez mieux, leur faire donner ailleurs les Exercices ; le mieux cependant, s'il y a possibilité, serait qu'ils vinssent les faire (les prendre) au collège. Vous agirez comme il vous semblera plus à propos pour le service de Dieu.

X. — Partout où vivent des Frères de la Compagnie, en ayant d'autres sous leur autorité, ou simples ouvriers apostoliques (ou qui sont faisant fruit), écrivez-leur que, tous les ans, ils aient soin spécial d'écrire à notre bienheureux Père Ignace, bien par le menu, le fruit que Dieu fait par eux, là où ils sont ; qu'ils se gardent de jamais écrire des choses, dont se pourraient malédifier ceux qui verraient les lettres, et qu'ils ne parlent pas d'autre chose que du fruit qui se fait. De plus, chacun de ceux qui vivent dispersés, mais ayant plusieurs ouvriers sous son autorité, écrira une lettre générale pour tous

les Pères et Frères qui sont en Europe, les instruisant du fruit qui se fait dans la région où lui et ses compagnons travaillent. Que ces lettres soient d'une écriture nette (*bem notadas*); qu'il n'y ait rien qui puisse scandaliser; qu'on n'y dise de mal de personne. L'adresse des lettres sera ainsi conçue : *Pour les Pères et Frères de Coïmbre, et tous les autres Pères de la Compagnie de Jésus, qui sont à Rome et en Europe.*

XI. — Vous écrirez, vous, au Recteur de Coïmbre, avec bien du détail, le fruit que Dieu fait par ceux de cette maison. Que la lettre soit très édifiante : voyez bien comment vous l'écrirez, car elle sera lue et jugée par bien du monde. Ainsi encore doit être de grande édification la lettre que vous écrirez à Notre Père Ignace.

II.

XII. — Vous lui direz, à notre bienheureux Père Ignace, combien il se ferait de service à Dieu Notre-Seigneur et de fruit dans les âmes, si l'on obtenait, pour la Compagnie, en ces régions de l'Inde, quelques grâces spirituelles, comme des indulgences plénières, que pourraient gagner tous ceux qui se confessaient; et cela, en divers temps de la même année, parce que, faute de confesseurs, je ne sais si, en une seule et même époque, tous se pourraient confesser; que ces indulgences devraient venir par Bulles authentiques, avec leurs sceaux pendants, vu qu'en ces pays-ci, il ne manque pas de gens qui mettent en doute les indulgences quand ils n'en voient pas les Bulles avec sceaux pendants; — de plus, que ces grâces nous viennent pour tous les chrétiens qui sont dans ces régions, à partir du cap de Bonne-Espérance.

Vous ferez beaucoup valoir (*encarecereis*), dans votre lettre, le fruit qui se fit avec le jubilé que Notre Père Ignace envoya,

— et vous ajouterez qu'il s'en ferait bien plus, si l'on envoyait ces indulgences pour un laps de plusieurs années (*muitos annos*). Au sujet de ces indulgences, insistez beaucoup auprès de Notre Père Ignace, dans votre lettre. De mon côté, je le ferai aussi, puisque de ces faveurs spirituelles résultent des fruits si évidents.

XIII. — Les mêmes choses, au sujet de ces indulgences, vous les écrirez au Père Maître Simon ou au Recteur du collège de Coïmbre, afin qu'ils parlent au Roi du grand fruit qui se fera dans les âmes de ces peuples, et que le Roi écrive à Notre Père Ignace, relativement à l'expédition de ces indulgences, afin que la Bulle vienne adressée au collège de Goa : ainsi dirigées, en effet, elles seront une grande recommandation pour les Pères de la Compagnie, en ces régions : voyant les grâces spirituelles qu'il reçoit par leur moyen, le peuple les aimera davantage (leur aura plus de dévotion).

XIV. — Gardez-vous de jamais recevoir, pour être de la Compagnie, des sujets de peu d'années (*de pouca idade*), ni autres que le Père Ignace défend d'admettre, comme sont ceux qui viennent de lignage de juifs ; et veillez à ne pas recevoir des personnes qui n'auraient pas beaucoup de qualités et vraie aptitude pour les fins de la Compagnie (*habilidade para nostra Companhia*) ; et cela, surtout quand les sujets n'ont pas étudié (*quando carecem de letras*). Je vous commande d'agir ainsi. N'en recevez que peu, et seulement le nécessaire pour les offices du collège, et quelques autres, très bien doués (*de muy boas partes*) pour remplacer ceux qui tomberaient malades, ou pour les envoyer en de nouveaux endroits du cap de Comorin. Par-dessus tout, je vous recommande d'en recevoir peu, et que ce peu soient bons et intelligents (*habiles*).

XV. — Gardez-vous bien, — puisque notre Père Ignace le défend si fort, — de jamais faire ordonner prêtre aucun de ces sujets, s'il n'a l'instruction (*letras*) suffisante et une vertu (*vida*) mise à l'épreuve pendant plusieurs (*muchos*) années. Considérez quels (*quantos*) scandales se sont suivis de ces ordinations de gens imparfaits et sans lettres. Prenez donc garde de ne pas faire de tels prêtres : exigez instruction suffisante, et ne comptez pas, pour vous en dispenser, sur des apparences d'extraordinaire vertu : le vrai fond de chacun finit par se montrer. Et, à ce propos, ayez l'œil sur l'intérieur des gens, plus que sur les dehors qu'ils étalent; ne faites pas grand cas de leurs gémissements et de leurs soupirs : tout cela, c'est le dehors; recherchez s'ils ont une véritable abnégation d'eux-mêmes; pour les juger, ne considérez pas tant leurs larmes que les victoires qu'ils remportent sur leurs affections désordonnées, et faites plus de cas de la mortification intérieure que de celle du corps : allant par cette voie, vous n'errerez point.

XVI. — Votre sollicitude, votre vigilance principale aura pour objet le spirituel et le temporel des Frères et Pères du collège, ainsi que des écoliers et des orphelins du pays : avant de songer à des affaires d'étrangers, occupez-vous de celles des gens de la maison. Après eux seulement, ceux du dehors.

C'est là ce que je vous commande et recommande fortement, et de la part de Dieu, et de la part de notre Père Ignace, et de la mienne, parce que je sais combien cela importe. Sachez-le bien, comme il est dans une erreur totale, l'homme qui, pour plaire aux hommes, cultive ses dehors et néglige, au-dedans, les intérêts de Dieu et sa conscience, ainsi errent encore et marchent hors de toute voie ceux qui, ayant la charge d'une maison, ont l'œil aux affaires du dehors et ne s'occupent que négligemment de celles dont ils sont chargés.

Tous les jours donc, vous vous ressouviendrez de cet article.

XVII. — Et comme vous ne pouvez, par vous-même, atteindre à tout, vous donnerez, à des personnes bien choisies pour cela, charge de faire certaines choses ou d'y veiller, et vous, avec grand soin, vous veillerez sur elles; vous leur demanderez compte de ce qu'elles font; vous examinerez si ce qu'on leur a recommandé s'exécute; vous corrigerez leurs fautes; en un mot, ici, vous exercerez l'office de surintendant; mais n'y soyez pas négligent : dans une surintendance active, tout le bien est enclos (*encerrado*); de la négligence à l'exercer, tout le mal procède : c'est pour cela que je vous recommande beaucoup cette surintendance.

XVIII. — Après avoir rempli ces obligations plus personnelles, et sans jamais perdre de vue les intérêts de la Maison, vous aurez soin des intérêts du public; — et, visant au bien le plus général, vous vous préoccuperez d'abord des prédications; — ce point réglé, vous songerez aux confessions; puis au ministère des réconciliations et autres œuvres pies.

XIX. — Prenez efficacement les moyens d'avoir nouvelles des Frères, et du fruit qu'ils font, et des nécessités qu'ils souffrent. Ayez pour règle de leur écrire souvent, et eux, par suite, feront de même. Pour ceci, savoir est, d'écrire souvent aux Frères et d'avoir d'eux fréquentes réponses, mettez-y une telle application que la chose se fasse. Quand il arrive ici quelqu'un venant de ces régions où sont nos frères, informez-vous auprès de lui du fruit qu'ils font et de ce que le peuple dit à leur sujet.

XX. — Vous m'écrirez à Malaca des nouvelles très parti-

culières de ce collège, et de tous les autres endroits où il y a des Frères, et du fruit qu'ils font. Que la lettre que vous m'écrirez soit bien longue (*multo comprida*) ; faites-m'y savoir beaucoup de choses, comme des nouvelles politiques de l'Inde (*novas de Estado da India*), des nouvelles du fruit que font les autres Religieux pour la gloire de Dieu et le bien des âmes ; des nouvelles du Portugal et des frères de Coïmbre ; des nouvelles de Rome et de toutes les parties de l'Europe où il y a de nos frères.

Les lettres qui viendront pour moi, et par plus d'une voie, vous m'en enverrez un exemplaire à Malaca, à François Perez ; et un exemplaire de toutes, qu'elles soient du Roi, ou de Maître Simon, ou de Rome. Si l'on ne m'écrit que par une voie, adressez copie des lettres à François Perez, à Malaca ; et lui, par plusieurs voies, m'enverra, où je serai, des nouvelles de Portugal, de Rome, de ce collège et de toute l'Inde. A ceci, de m'écrire tous les ans à Malaca, n'y manquez pas.

Vous aurez soin que les Pères qui sont hors du collège m'écrivent, tous les ans, très longuement, du fruit que Dieu fait par eux : j'entends parler des Pères de Baçaim, de Cochin, de Coulão, du cap de Comorin, de San-Thomé et d'Ormuz. Faites que cela s'exécute comme je le recommande.

III.

XXI. — Songez que je vous recommande et vous commande d'être fort obéissant au seigneur Évêque, et vous, et tous les autres Pères ; ne lui faites, pour rien, aucune peine ; donnez-lui, au contraire, tout le soulagement, toute la satisfaction que vous pourrez, puisque tant il nous aime et que si grande est l'obligation que nous avons de le servir et de l'aimer.

Aux Pères qui sont dehors, vous recommanderez par let-

tres d'écrire au seigneur Évêque le fruit qu'ils font, là où ils résident, et cela, brièvement et sans lui rien dire d'autres affaires. Que s'ils veulent lui parler d'autre chose que du fruit qu'ils font eux-mêmes, que ce soit du fruit des travaux du Père Vicaire ou des autres Pères qui travaillent en ces mêmes régions ; mais veillez (et donnez-leur sur ce point un avis de ma part) à ce que jamais ils n'écrivent au seigneur Évêque rien de mal des Vicaires ni des Pères, mais seulement le bien ; le mal, il n'en manquera pas d'autres pour l'écrire.

XXII. — Vous écrirez, de ma part, à tous les Pères d'avoir grande obéissance. Il me pèse beaucoup de savoir qu'il y a des discussions entre eux et les Vicaires ou les Pères du pays. Quand ils m'écriront, qu'ils me parlent de la bonne entente qui règne entre eux et ces prêtres. J'aurais grand plaisir à recevoir de ceux-ci des lettres, où ils m'informerait du fruit que font, dans leurs Vicariats, les Pères de la Compagnie. Encore une fois, notez-le bien, je vous recommande que, par-dessus tout, vous recommandiez vous-même aux Pères qui résident dans les forteresses d'être très amis des Vicaires et de n'avoir, pour aucun motif, de discussions avec eux ; et pour que mon ordre soit plus diligemment exécuté, vous leur direz, dans vos lettres, qu'avant de partir pour la Chine, je vous ai laissé, dans ce collège, le commandement de chasser de la Compagnie ceux qui vont disputant avec les Vicaires ou leur causant des ennuis.

XXIII. — Quand je serai parti, obtenez du seigneur Évêque que, dans les pays où résident des Pères de la Compagnie, il fasse publier, au sujet du Jubilé, une ordonnance, telle que les âmes puissent, durant l'année 1552, jouir des fruits spirituels de ce Jubilé. Tous ne sauraient avoir cet avantage, dans un même bref délai, à cause des confessions, et aussi à cause des

distances qui séparent les unes des autres les forteresses de l'Inde : on ne peut, en un même temps, suffire au travail, sur tous les points ; il me semble donc nécessaire, pour le service de Dieu, que l'on y emploie tout le cours de l'année 1552.

XXIV. — Si, cette année, il vient quelques Pères de Portugal qui soient prédicateurs, et que Dio n'ait pas encore le sien, vous y enverrez un de ces Pères, avec un Frère, et vous donnerez au Père copie des règlements (*regimentos*) remis à ceux qui sont allés à Ormuz ; y compris ceux que je vous donnai, en partant pour le Japon.

XXV. — S'il venait de Portugal un Père qui ne fût pas prédicateur, mais bien doué (*que... tiver boas partes*), assez instruit et capable de supporter des fatigues, vous l'enverrez, lors de la mousson d'avril, à Malaca, et de là il ira au Japon joindre le Père Cosme de Torres. Vous lui chercherez quelque aumône, afin qu'il apporte de quoi manger (*lleve de comer*) à ceux qui sont au Japon. Avec lui ira le Frère que vous jugerez à propos de choisir ; mais d'une intelligence vive, afin qu'il puisse apprendre la langue du Japon. Autant que je le puis, je vous le recommande : ayez sollicitude bien spéciale de ceux du Japon, et pour les recommander à Dieu, et pour leur procurer le nécessaire.

XXVI. — Si les Pères qui viendront de Portugal étaient tous lettrés et prédicateurs, vous en enverrez un (s'ils sont bons prédicateurs) à Cochin ; et s'il prêchait mieux que le père Eredia, vous appelleriez ici le Père Eredia, pour aller au Japon, — et le Père venu de Portugal resterait, à sa place, à Cochin. Ceci s'entend du cas où le Père nouvellement arrivé ferait, pour avoir don meilleur de Dieu, plus de fruit par ses prédications que le Père de Eredia ; car s'il ne devait faire qu'un

fruit égal, en ce cas, le Père de Eredia restera à Cochîn, et le Père venu de Portugal ira au Japon.

Si, entre les Pères qui viendront de Portugal, deux étaient prédicateurs agréés du peuple, et qui eussent le talent de la prédication, vous en enverrez un à Bacaïm, pour y remplacer le Père Belchior Nunez et, comme lui, avoir soin des rentes de la Maison, prêcher et faire du fruit. Quant à Belchior, il viendrait ici, pour se rendre, lors de la mousson d'avril, à Malaca, et de Malaca au Japon. J'aimerais bien que Maître Belchior allât au Japon, à cause de sa doctrine, qui serait bien mieux employée là qu'ici, et que Antonio de Eredia demeurât à Cochîn. D'une manière ou d'une autre, travaillez ferme pour que, dans l'année, un Père aille au Japon tenir compagnie au Père Cosme de Torres.

XXVII. — Avec les Rérérènds Pères et *Frades* de Saint-François et de Saint-Dominique, vous serez, ceux de ce collègue, toujours amis ; et gardez-vous de discussions, surtout en chaire : ne vous permettez ni parole, ni acte d'où le peuple pût tirer sujet de se scandaliser, de se malédifier. Qu'ils parlent, eux, selon l'inspiration de leurs charités ; vous autres, mettez votre devoir à vous taire et à prévenir tout scandale du peuple. Si cependant vous voyez que, des querelles par eux suscitées, vous pensant une chose et eux une autre, il pourrait résulter offense de Dieu ; en ce cas, vous parlerez au seigneur Évêque, afin qu'il vous mande, eux et vous, dans sa maison, et qu'il mette, d'autorité, fin aux discordes ; mais cela même se devra faire sans que le peuple ait aucun sujet de scandale. Eux et nous ne prétendons qu'une même chose : glorifier Dieu et faire du fruit dans les âmes ; agissez donc de telle sorte, qu'à votre occasion ni Dieu ne soit offensé, ni les âmes scandalisées. Visitez ces Pères, de temps en temps, et n'omettez rien pour conserver, pour accroître entre vous la charité.

XXVIII. — Avec les Vicaires de cette ville, vous serez très amis, et faites-leur plaisir, toutes les fois que vous le pourrez, allant prêcher dans leurs paroisses. Autant qu'il sera en vous, parlez-leur toujours de façon à vous les garder amis.

XXIX. — Ne vous occupez pas en des affaires séculières (désoccupez-vous...); dites à ceux qui voudraient vous y mêler, qu'ayant à étudier vos sermons, à écouter les confessions et à remplir d'autres ministères auprès des âmes, vous ne sauriez laisser le spirituel pour le temporel; ce qui serait agir contre l'ordre de la charité. Vous rejetterez (*exilerez*) donc loin de vous toutes ces sortes d'affaires temporelles, parce qu'elles agitent (troublent) beaucoup, et nous avons vu des hommes s'en inquiéter à tel point, dans la vie religieuse, qu'ils se sont remis dans le monde.

XXX. — Soyez bien circonspect dans vos relations avec les gens du dehors, car tous ne viennent pas à vous avec les mêmes fins : les uns sont amenés par le désir d'un profit spirituel, et les autres, d'un profit temporel. Beaucoup ne viennent se confesser, que pour découvrir, moins leurs misères spirituelles, que leurs misères temporelles : gardez-vous bien de ceux-là, et détrompez-les vite; (qu'ils sachent) que vous ne pouvez les aider, ni d'aumônes, ni de faveur humaine. Ne perdez pas votre temps avec eux, car de telles gens n'ont aucun sentiment des misères de l'âme.

Ces règles, observez-les aussi bien avec les hommes qu'avec les femmes; généralement avec tous; car des personnes ainsi préoccupées n'ont rien à gagner auprès de vous, pour leur âme, et elles sont instrument du démon pour vous engager dans le monde, et empêcher le fruit spirituel de se produire ailleurs. Ceci, de grâce, faites-le pleinement, parce que je sais combien c'est nécessaire pour vous. Ne vous mettez pas, le

moins du monde, en peine que ceux qui viennent à vous, avec des intentions peu louables, murmurent contre vous ; et n'autorisez pas les mondains à penser que vous craignez leurs jugements : ce serait participer beaucoup de l'esprit du monde, et faire plus de cas des mondains que de Dieu et de la perfection chrétienne.

XXXI. — Quant à l'éducation des enfants du pays et des orphelins, ayez bien l'œil à leurs nécessités spirituelles, et puis à leurs nécessités temporelles. Ayez bien soin de les faire se confesser ; qu'on les instruisse ; qu'ils soient vêtus, chaussés, nourris, soignés dans leurs maladies : c'est, en effet, principalement pour ceux du pays qu'on a bâti ce collège, et le Roi a approuvé ce dessein primitif. C'est assez des scandales passés. Veillez donc beaucoup sur ces enfants.

XXXII. — Au Roi vous écrirez, mais très brièvement, du fruit qui se fait dans toute l'Inde, d'après les informations que vous donnent les lettres des Pères qui y travaillent dispersés. En une lettre séparée, vous exposerez les nécessités du collège auxquelles Son Altesse doit pourvoir. Parlez-lui des présents qu'Elle ordonne de faire à la Maison : il est vrai que j'ignore comment ses ordres s'exécutent. Parlez-lui encore des rentes ordinaires, et enfin de la *merced* en argent que S. A. nous a faite, afin qu'Elle en commande le paiement.

XXXIII. — Au sujet des Pères qui vont faire du fruit hors du collège, vous écrirez à Son Altesse, pour obtenir d'Elle une *alvara* par laquelle il sera ordonné de pourvoir, sur la Factorerie, à l'entretien des Pères qui travaillent dans les Forteresses. Obtenez encore une provision du Roi par laquelle il soit commandé d'apporter, de Malaca, le nécessaire aux Pères et Frères qui sont au Japon : le sol de ces pays est, en effet,

très pauvre, et il n'y a personne qui nous pourvoie de ce nécessaire.

Vous écrirez aussi au Père Maître Simon, ou au Recteur du collège de Lisbonne, afin qu'ils sollicitent auprès du Roi l'expédition de ces affaires, celle des rentes du collège et les autres.

Une fois encore, notez-le bien, je vous rappelle d'être fort circonspect dans vos lettres, car elles passeront sous les yeux de bien des gens.

FRANÇOIS¹.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 100.

CHAPITRE XXXI.

OÙ FRANÇOIS DE XAVIER EXPOSE ET RECOMMANDE A
GASPARD BARZÉE SES DEVOIRS D'ADMINISTRATEUR DE
COLLÈGE ET DE PRÉDICATEUR.

(Avril 1552.)

I.

Ici, nous verrons, comme en un miroir, François de Xavier, administrateur spirituel et temporel des Collèges et autres Maisons de la Compagnie, et prédicateur de la parole de Dieu.

Notes, avis (*apontamentos*) pour le P. Maître Gaspard, recteur du collège de Goa :

Premièrement, souvenez-vous de vous-même, puisque, comme vous le savez, l'Écriture dit : « Qui n'est pas bon pour soi, comment le sera-t-il pour les autres ? »

Secondement, avec les Pères et Frères, vous devez user de beaucoup d'amour, charité et modestie, et non pas d'àpreté et de rigueur ; si ce n'est qu'eux abusassent (*usassen mal*) de votre bénignité, parce qu'alors, pour leur profit, il est bon d'user, à leur égard, de quelque sévérité, et particulièrement

si vous discerniez (*sentiez*) en eux quelque sorte de prétention (*opinio*) et de superbe. Comme il est bien, en effet, de pardonner plus aisément ceux qui pèchent par ignorance ou négligence, aussi est-il nécessaire de mettre plus de soin et de diligence à réprimer et humilier ceux qui procèdent par voie de prétention et de superbe. Il ne faut, d'aucune façon, les autoriser à penser qu'ils n'ont qu'à marcher ainsi, pour qu'on leur passe leurs manquements et défauts : sachez, et n'en doutez pas, qu'une des choses qui nuisent le plus aux inférieurs imparfaits et superbes, et les laisse se perdre, c'est de comprendre (*sentir*) qu'ils ont affaire à des supérieurs faibles, indolents, ou qui n'osent (*temerosos*) les reprendre et les punir de leurs fautes ; de là, en effet, ils prennent occasion d'aller en avant (*crescer*) dans leur prétention et superbe.

Ne vous piquez pas de recevoir beaucoup de monde dans la Compagnie : peu d'admis, mais bons. De ceux-là, en effet, la Compagnie a besoin, et nous expérimentons que peu, quand ils sont bons, valent et font plus qu'un grand nombre qui ne le sont pas.

Ne recevez jamais dans la Compagnie des sujets pauvres de dons naturels (*de poucas partes*), sans énergie (*fracos*), de qui on ne peut beaucoup attendre (*pera pouco*), puisque la Compagnie n'a pas besoin de tels sujets, mais de personnes bien douées (*de muitas partes*), et de cœur à entreprendre des choses grandes (*de animo para muito*).

Ceux que vous recevez, exercez-les toujours à la véritable abnégation et mortification intérieure de leurs passions, plus qu'en des étrangetés (*novidades*) extérieures ; et si, pour aider à la mortification intérieure, on juge à propos de les mortifier au dehors, que ce soit en des choses qui édifient, comme ser-

vir à l'hôpital, mendier pour les pauvres, et autres actes semblables, et non pas en des choses dont ceux qui les voient rient et se moquent, et qui donnent vanité, vaine gloire à ceux qui les font.

Il faut amener les nouveaux admis à l'humilité et les y maintenir : à quoi sert beaucoup, quelques fois, que, devant les Frères, ils disent leurs défauts, ce qu'ils furent dans le monde, à quoi ils s'y occupaient ; mais tout dépend, ici, de la qualité des sujets, de leurs dispositions, de la vertu que l'on voit en eux, car, si la disposition voulue est absente, l'épreuve nuit au lieu de servir.

Ne faites jamais promouvoir aux Ordres, dans la Compagnie, des hommes dépourvus de doctrine et dont les vertus n'ont pas été éprouvées durant bien des années ; tout cela est si nécessaire aux prêtres, pour bien remplir leurs offices et ministères, et l'on n'a vu que trop les grands inconvénients du procédé contraire.

Avant tout, faites toujours passer les obligations de votre charge et les intérêts de ceux de la Maison ; puis viendront ceux des gens du dehors. C'est aux nôtres que vous vous devez d'abord, et c'est d'eux que Notre-Seigneur vous demandera compte. Sachez-le bien, comme il se trompe, celui qui, pour se faire agréer des hommes, cultive des dehors qui leur plaisent, et néglige de contenter, au dedans, Dieu et sa conscience ; ainsi il se trompe et s'égare celui qui, ayant charge d'autres, dans sa propre maison, les néglige et sa charge, pour s'occuper des gens du dehors. Vous donc, ayez soin d'abord des vôtres, et puis, autant que, dans le Seigneur, vous le pourrez faire, aidez ceux du dehors.

Entre les moyens d'aider le prochain, ceux-là sont meil-

leurs, qui sont plus universels, comme prêcher, confesser, enseigner la doctrine chrétienne, etc. Dans ces œuvres de zèle, considérez bien avec qui vous traitez. Il en est qui viennent à nous, plus pour le temporel que pour le spirituel : ils vont aux Sacrements, ils se confessent pour manifester plutôt leurs nécessités corporelles que leurs misères spirituelles ; le profit qu'ils en retirent est généralement peu de chose. A la direction de telles personnes, plus en souci des besoins du corps que de ceux de l'âme, employez peu de temps ; expédiez-les vite.

Né vous inquiétez guère de ce que les gens qui viennent à vous, sans bonnes intentions, ne pensent ni ne disent du bien de vous ; ne donnez jamais à ces gens du monde, quand vous faites votre devoir, et qu'ils ne font pas le leur, sujet de penser que vous les craignez : craindre le monde, en pareil cas, c'est participer à ses œuvres et avoir plus d'égard à lui qu'à Dieu¹.

II.

Quant aux rentes du Collège, vous ferez ce qui suit :

Premièrement, les *alvaras* et *mercedes* que le Roi N. S. a octroyées à cette maison au sujet des rentes des pagodes, ainsi que les autres *mercedes* par lui faites, par *alvaras* de Son Altesse et confirmation des Gouverneurs passés, tous ces papiers, vous les réunirez et les garderez en votre pouvoir.

Avec le Procureur de la maison et avec Cosme Anes, qui sont bien au courant de toutes ces affaires, vous traiterez de

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 89.

ce qui touche les biens et intérêts de la maison. Ainsi, au sujet des rentes des pagodes, il en est beaucoup de frauduleusement déniées ou soustraites. Il serait bon d'avoir des Lettres d'excommunication contre les injustes détenteurs, afin que, restituant le bien d'autrui, ils mettent leur âme en assurance.

Ces choses et autres, dont le public pourrait se scandaliser, le Procureur de la maison s'en chargera; comme s'il était nécessaire de faire emprisonner des tenanciers qui ne paient pas, et autres choses pareilles, qui pourraient soulever scandale dans le peuple.

Tout l'argent sera en votre pouvoir, et se distribuera par vos mains. Vous pourvoirez aux besoins de tous ceux de la maison, Frères et *moços* du pays.

Vous aiderez aussi, dans leurs nécessités, les Frères qui vivent hors du Collège; car, faute d'être assistés, ils souffrent de dures privations, et, de là, préjudice pour un grand nombre d'âmes: on ne peut, en effet, leur envoyer des Pères, à l'entretien desquels on ne saurait pourvoir. Je vous recommande donc beaucoup d'avoir très grand soin de subvenir aux nécessités du Collège, et puis aux nécessités des Pères et Frères du dehors, qui, pour manquer du nécessaire, laissent de faire du fruit dans les âmes; comme sont ceux du cap de Comorin, du More, de Maluco et du Japon. Quant à ceux qui vivent dans les forteresses où il y a des Portugais, n'eussent-ils pas des revenus suffisants, ils ne laisseraient pas de faire du fruit dans les âmes.

Par-dessus tout, je vous recommande que les dettes de la maison se paient, car c'est charger sa conscience que de retenir le bien d'autrui quand on le peut rendre, et scandaliser grandement le peuple que de ne point payer ses dettes. Je

vous recommande donc, une fois encore, d'avoir grand soin de payer vos dettes.

Laissez les bâtisses, parce qu'il y en a assez de faites, jusqu'à ce que les dettes soient payées ; après quoi, vous pourrez achever de bâtir. Ayez beaucoup plus de soin des édifices spirituels de la maison que des matériels ; occupez-vous beaucoup de l'avancement spirituel des Frères et des enfants du pays.

Il est cependant telles constructions matérielles, que l'on ne peut remettre à plus tard ; ainsi, il faut terminer les murs de clôture du jardin et d'autres parties de la maison, afin de prévenir des scandales.

Je crains bien que plusieurs ne vous importunent pour obtenir aumône sur les rentes de la maison, ou exemption de payement de rentes dues ; ils allègueront diverses raisons, leur pauvreté, par exemple ; d'autres, en grand nombre, au confessionnal et hors du confessionnal, viendront vous conter, moins les misères de leurs âmes, que leurs nécessités temporelles. Pour vous tirer de ces embarras, je vous commande, en vertu de l'obéissance, de dire à tous ceux qui viendront à vous avec de telles requêtes, que de grandes dettes de la maison vous avez à payer, les privations que souffrent nos Pères du dehors, l'obligation où vous êtes de les assister ; ajoutez les secours à donner à l'hôpital et ailleurs, et enfin que moi, en vertu de l'obéissance, je vous ai défendu d'employer à d'autres choses les rentes du Collège, vu qu'elles n'y suffisent même pas. Ne manquez pas d'exécuter cet avis, et défendez-vous des gens qui viendront vous confier surtout leurs indigences corporelles, à propos des spirituelles ; soyez bref avec ces gens-là. Qui vient vous présenter de telles *pétitions* (*petitorios*) n'a rien à gagner avec vous pour son âme, et il vous empêche grandement de travailler au bien des autres.

Il y a beaucoup de Portugais mariés qui demandent de prendre à fief des terres du Collège ; ce mode de tirer revenu des terres pouvant un jour porter préjudice à la Maison, ne faites rien de semblable, sans l'avis du Procureur de la Maison et de ses autres amis, afin qu'aucun de ses biens ne se perde.

Voyez, avec beaucoup de diligence, vous y aidant d'informations, quelles sommes sont dues à la Maison ; faites dresser par le Procureur compte exact de ce que peuvent devoir encore les anciens fermiers et celui d'à présent, et de ce qui est dû par le Roi, et, en un registre spécial, notez exactement toutes les créances de la Maison.

Avec beaucoup plus de diligence, vous rechercherez ce que la Maison doit à d'autres, et avec empressement vous paierez ces dettes. Lorsque, dans la levée des rentes, vous serez importun, dites à tous que vous devez ainsi faire pour payer les dettes de la Maison, pour entretenir ceux qui y vivent, pour subvenir aux besoins des Frères du dehors, pour achever les constructions, pour secourir l'hôpital, etc. Une fois de plus, remarquez-le bien, je vous recommande d'avoir grand soin de payer les dettes.

Quand l'expérience vous montrera que telles et telles choses sont profitables à la maison, faites-les diligemment.

Soyez prudent dans le choix de ceux à qui vous confierez les affaires, parce qu'un fidèle administrateur n'est pas facile à trouver ; tâchez que ce soit un fils spirituel, ou de vous ou de quelqu'un des Pères de la Maison, et qu'il se confesse et communie souvent, ou du moins tous les mois.

Quand, au mois de septembre, vous enverrez, à Malaca, des

lettres que François Perez me fera passer en Chine, que ce soient des lettres longues ; parlez-y, avec détail, des dettes de la Maison et de ses créances, de tout ce qui touche à ses intérêts ; oui, une lettre bien remplie, où vous me donnerez des nouvelles du royaume, des nouvelles des Frères, du fruit que vous faites au Collège, et en particulier de celui qui s'opère dans les âmes des gens de la maison ; nouvelles de tout ce qui s'est passé, en fait de paix et de guerre ; nouvelles de tous les Pères et Frères qui vivent hors de Goa. Enfin, que la lettre soit d'une bonne écriture, bien lisible.

Quant à la maison à louer, tâcher d'avoir pour locataire un homme honorable de cette ville, quelque marchand riche ou du moins fort aisé, et non pas des pauvres, afin d'éviter les procès.

Payez deux blanchisseurs qui, dans la maison même, aient charge de laver le linge, et cela sans retard, si vous pensez qu'il y a économie à faire ainsi, au lieu de donner le linge à laver à des blanchisseurs (*mainates*) du dehors.

Et, de même, ayez un Frère jardinier, car il paraît qu'à faire les choses comme elles se font, par un jardinier gagé et les nègres qu'il emploie, la dépense est grande. Ayez un Frère jardinier et achetez deux esclaves ; ils suffiront à tout. Ayez bien soin de ménager les revenus de la Maison, et, pour cela, prenez conseil de personnes entendues, pieuses et amis des intérêts de la maison.

A Alvaro Afonso, on a fait largesse de 500 pardaos ; faites-lui payer les 500 qu'il doit encore, et vous, ne donnez pas ainsi largement, comme d'autres, ce qui ne vous appartient pas. Souvenez-vous plutôt des nécessités des Pères et Frères qui vivent loin d'ici ; souvenez-vous qu'au Japon, à Maluco, au cap de Comorin, leurs privations sont nombreuses.

N'oubliez pas d'envoyer, tous les dimanches et fêtes, à Chorão, le P. Augustin, et, pour cela, payez-lui une rétribution (*premio*). Ne laissez à Chorão aucun Frère de la Maison, et faites rentrer à la Maison celui qui s'y trouve.

Ceux qui feront les Exercices, quand ils les auront achevés, ayez soin, qu'avant de les admettre à manger avec les Frères, ils disent publiquement, comme font à présent les autres, qui ils étaient dans le monde, quelles y étaient leurs occupations.

Vous ordonnerez au P. Manoel de Moraes de faire quelques prédications, les dimanches et fêtes, à la Sé, en l'avertissant, quelques jours auparavant, qu'il doit prêcher à la Sé; et, si vous le jugez à propos, prêchez, vous une semaine, et Manoel de Moraes l'autre; voyez ce qui sera mieux.

Souvenez-vous de ce que je vous ai recommandé, au sujet de Baltasar Nunez; exécutez-le comme je vous ai dit, et, pour que vous ne le négligiez pas, je vous commande, en vertu de l'obéissance, de faire ainsi; vous lui donnerez des Exercices, et puis, vous l'appliquerez à des offices humbles, dans l'intérieur de la maison, et non pas dehors.

Je vous recommande beaucoup les Japonais; ayez bien soin d'eux, et, le temps venu, envoyez-les en Portugal.

Voyez s'il ne serait pas bon que certains des Frères, qui sont à la Maison, fissent quelques jours d'Exercices, afin que, les connaissant dans l'intime de l'âme, vous puissiez retenir ceux que vous verriez être pour la Compagnie, et congédier ceux qui ne seraient pas pour elle. Prenez garde de ne jamais admettre, quelles que puissent être les importunités de plusieurs, des sujets dépourvus du talent requis pour la Compagnie,

Souvenez-vous de la Maison de Chorão, et que le P. Augustin y doit aller, tous les dimanches et fêtes. Ce que vous ne pouvez faire par vous-même, confiez-le à des personnes qui, à votre avis, le feront. Vous ne pouvez suffire à tout.

A François Lopez, quand il viendra ici vaquer aux Exercices, vous ferez faire une confession générale; puis, vous l'appliquerez au service de la cuisine ou à de bas offices.

A Mathieu, vous paierez, dès qu'il les demandera, les 36 pardaos qu'il a prêtés, au Japon (*em Japon*).

Quant à ce que doit Alvaro Alfonso, que ce soit payé après Pâques.

FRANÇOIS.

Les Pères et Frères n'enverront pas de lettres au Roi, ni à d'autres, dans le royaume, qu'ils ne les aient d'abord expédiées, ouvertes, au Collège de Goa, d'où elles seront envoyées en Portugal dans divers paquets adressés soit au Roi, soit à Maître Simon, soit au Recteur (de Coïmbre).

FRANÇOIS ¹.

III.

On sait qu'un des dons les plus remarquables de Gaspard Barzée fut celui d'une éloquence vraiment apostolique. Jaloux de voir ce don confirmé, dilaté même, François écrivit, pour que Gaspard les méditât, *dix points*, que les prédicateurs de la parole de Dieu ne méditeront jamais assez :

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 90.

I. — Premièrement, chercher beaucoup d'humilité, au sujet des prédications (*acerca do pregar*), attribuant d'abord et très parfaitement tout le bien à Dieu.

II. — Secondement, vous aurez devant les yeux le peuple, considérant comme Dieu donne au peuple dévotion pour ouïr sa parole, et comment, par égard pour cette dévotion du peuple, il vous donne la grâce de (bien) prêcher, et au peuple la grâce de (bien) vous écouter.

III. — Travaillez à beaucoup aimer le peuple, considérant l'obligation que vous lui avez, puisque, par son entremise (*intercessão*), Dieu vous donne grâce de (bien) prêcher.

IV. — Considérez aussi comment ce bien vous vient par les prières et mérites de ceux de la Compagnie, lesquels, avec beaucoup de charité, d'amour et d'humilité, demandent à Dieu grâces et dons pour ceux de la Compagnie; et cela, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

V. — Songez continuellement comme vous devez vous humilier toujours, car ce que vous prêchez n'est pas du tout vôtre, mais don libéral de Dieu; — usez de cette grâce avec crainte et amour, — comme sachant que vous en rendrez à Dieu Notre-Seigneur compte rigoureux. Gardez-vous de vous rien attribuer, si ce n'est beaucoup de fautes, de péchés, de vanités (*soberbas*), de négligences, d'ingrattitudes et à l'égard de Dieu, et à l'égard du peuple, et à l'égard de ceux de la Compagnie, en considération desquels (*por cuyo respeito*) Dieu vous donne cette grâce.

VI. — Demandez à Dieu, avec grande force (*efficacia*), qu'il vous donne de sentir, dans l'intime de l'âme, les empêche-

ments venant de vous (*que de vossa parte poneis*), à cause desquels il laisse de vous faire de plus grandes faveurs (*mercedes*), et de se servir de vous en des choses grandes.

VII. — Humiliez-vous beaucoup, au-dedans (*interiormente*), devant Dieu, qui voit le cœur des hommes ; — gardez-vous fort et grandement (*muito e de grande maneira*) de donner scandale au peuple, ni dans la prédication, ni dans les entretiens, ni en d'autres œuvres (*nem en obrar*) ; — humiliez-vous beaucoup devant le peuple, puisque tant vous lui devez, comme j'ai dit.

VIII. — Ce que vous avez à faire, par-dessus tout, quand vous méditez sur les points ci-dessus, c'est de noter soigneusement les choses que Dieu Notre-Seigneur vous donnera de sentir dans l'intime de l'âme, de les écrire en un petit cahier (*librinho*), afin de les mieux imprimer en votre âme ; dans l'impression de ces grâces est le fruit des méditations, — et d'elles en surgissent d'autres de grande utilité (*de muito fruto*), à mesure que vous méditez sur les dons déjà reçus. Si vous persévérez dans ce saint exercice d'humilité, vous irez grandissant, par la seule miséricorde de Dieu, et vous amasserez force biens spirituels : le meilleur sera la connaissance intime de vos péchés.

Pour l'amour de Dieu, je vous en prie ; en retour de tout ce que vous devez (*lo muito que deveis*) à notre Père Ignace et à tous ceux de la Compagnie du Nom de Jésus, je vous supplie, une, deux, trois fois, et autant que je le puis, de vous appliquer continuellement à ces exercices d'humilité ; car, si vous faites le contraire, j'ai peur que vous ne vous perdiez, comme vous en avez vu (*como teneis experiencia*) beaucoup d'autres se perdre, faute d'humilité : prenez garde que vous ne soyez, un jour, de ceux-là.

IX. — Ne perdez pas de vue, un moment, qu'il y a, dans l'enfer, beaucoup de prédicateurs qui eurent, plus que vous, grâce de (bien) prêcher; qui, par leurs prédications, firent plus de fruit que vous n'en faites : ils furent même instruments de la conversion d'un grand nombre; ce qui épouvante davantage, à cause d'eux, par leur moyen, un grand nombre sont allés au ciel, et eux, les misérables (*os tristes*), dans l'enfer ! Ils s'attribuèrent ce qui était de Dieu ; ils voulurent plaire au monde ; leur joie était dans les louanges du monde, et leur vanité, leur orgueil, alla toujours croissant. A chacun donc de veiller sur soi ; et vraiment, si nous y regardons bien, nous n'avons rien de quoi nous puissions tirer gloire, à moins que nous ne la tirions de nos péchés (*maldades*), qui seuls sont nos œuvres ; car les œuvres bonnes, Dieu les fait par nous, afin de manifester sa bonté à d'autres et pour nous donner, en même temps, sujet de nous confondre, en considérant quels vils instruments il y emploie.

X. — Gardez-vous de mépriser les Frères de la Compagnie, jugeant en vous-même que vous faites plus qu'eux, et que même eux ne font rien. Tenez, au contraire, pour plus certain qu'à cause des Frères, qui le servent en d'humbles et bas offices, et en considération de leurs mérites, Dieu vous accorde plus de grâces et vous donne celle de bien remplir votre ministère ; de sorte que vous leur devez plus qu'ils ne vous doivent. Ayez cette persuasion intime ; elle vous sera d'un grand secours, pour ne jamais mépriser les Frères, pour les aimer, au contraire, et vous humilier toujours ¹.

En tête de la pièce originale, quelqu'un écrivit :

1. *Ajuda*, $\frac{21}{1}$, fol. 89.

« Le Père Maître Xavier donna d'autres avis au Père Maître Gaspard, qui les lui demanda, pour conserver la vraie humilité, spécialement dans le ministère de la prédication. Ce sont les suivants. »

Le P. Gaspard Barzée fit une copie de la pièce précédente. Il modifia, un peu, le texte de certains articles ; ainsi, au lieu d'écrire, par exemple (n° IV) : *Considérez aussi*, etc., il écrit : *Je considérerai aussi*; — (au n° V) : *Dieu vous donne cette grâce*, etc., il écrit : *Dieu me donne...*, etc.; — ainsi encore (n° VII) : *Humiliez-vous beaucoup*, etc., il écrit : *M'humiliant beaucoup*, etc. — Ailleurs, il reproduit, à la lettre, le texte du Saint.

En tête de la copie, le P. Gaspard écrit :

« Tous les jours, au temps le plus commode et convenable, je m'occuperai, une heure ou demi-heure, aux points suivants. »

Suivent les articles de la pièce originale, — avec chacun son numéro d'ordre. Dans les interlignes et aux marges, le P. Gaspard inséra des réflexions ou commentaires : ils sont de sa main, comme la copie, et d'un caractère très menu ; les voici :

Ad 1^m. — Tout bien est de Dieu ; les fautes sont de moi (*de minha parte*). Qui considérerait ma naissance (*le mode de ma naissance*) et le déroulement (*processo*) de ma vie, et la condition (*estado*) que j'ai toujours eue dans le monde (*em que sempre no mundo vivi*), il n'est rien qui le dût plus surprendre que de voir les manifestes bontés de Dieu à mon égard (*en my*) : il me convient donc, à cause de cela, d'être fort humble devant Dieu, puisque toujours, dans le monde,

j'ai été si vil entre les créatures. Je lui demande grâce, afin de pouvoir toujours me confondre, en mes œuvres, paroles et pensées, et toujours donner gloire à Dieu mon créateur, *qui suscitavit a terra inopem et de stercore erexit pauperem, ut collocet eum cum principibus populi sui.*

Ad 2^m. — Dire qu'en moi il y a quelque mérite, pour lequel Dieu Notre-Seigneur m'aurait communiqué un si grand bien, je mentirais, car je ne méritai jamais que grand châtiment, *in die iræ*, pour les nombreux péchés que, hors de la religion et en elle, j'ai commis et commets encore. Je n'ai pas mérité la miséricorde dont il a toujours usé envers moi, en ne me châtiant pas, comme il fait à plusieurs. Je ne lui rendis jamais aucun service parfait; je n'accomplis jamais de bonne œuvre, et, si je le fis, ce fut plus pour l'amour de moi et du monde, que pour Dieu et son pur amour. Je suis sûr (*tenho para mim*) que c'est le peuple qui m'obtient de Dieu tout le bien que je vois en moi : je dois donc m'humilier beaucoup devant le peuple, lui être reconnaissant d'un si grand bienfait, et, après avoir rempli les devoirs de ma charge de Recteur, le servir avec amour.

Ad 3^m. — A partir de ce jour, où l'on m'a choisi pour gardien (*vigia*) des murs de Jérusalem, *non tacebo in æternum*, et je serai toujours prêt à la secourir, de tout mon pouvoir, en ses nécessités spirituelles; j'aimerai également le pauvre et le riche, l'esclave et le libre; je les aimerai tous d'un amour sans intérêt; je ne prétendrai que sauver leurs âmes. Je n'aurai d'amour plus particulier pour aucun; la fin de l'amour que j'aurai pour eux sera Dieu seul.

Ad 4^m. — Étant si misérable et indigne devant Dieu et les créatures, je dois me souvenir du grand bienfait que j'ai reçu,

quand on m'a agréé dans cette sainte Compagnie, dont je ne mérite pas d'être l'esclave : *Venerunt enim mihi omnia bona pariter cum illa, et nesciebam quoniam omnium bonorum mater est* ; et, dans l'état de perfection où l'on m'a mis, dans la charge que l'on m'a confiée, les moyens qui me sont fournis, pour y vivre parfaitement, voilà ma consolation ; et, d'autre part, je dois grandement appréhender d'y être négligent, parce que je serais doublement châtié : *Væ mihi, si non vigilavero*.

Ad 5^m. — Je dois beaucoup m'humilier, devant le peuple et devant ceux de la Compagnie, puisque par eux j'ai reçu un si grand bien ; et, tout ce que j'ai de bon, je dois l'attribuer, après Dieu, à leurs mérites, ne me réservant rien, si ce n'est mes péchés contre Dieu. Puis, n'oublie pas de communiquer très libéralement tout ce que, par eux, Dieu t'a communiqué.

Ad 6^m. — Combien plus ne ferait pas en moi Notre-Seigneur, si je ne l'en empêchais point par les trois misères principales que voici : mes vœux, je les garde mal (*nos votos, desobediente*) ; — je laisse régner en moi la propre volonté ; — mon amour de Dieu n'est point pur (*impuro no amor divino*). Oh ! que je suis négligent dans l'examen de ces fautes, desquelles procèdent beaucoup d'autres fautes où je tombe et retombe sans cesse : prompt à les commettre, je demeure très lent (*muito tibio*) à mettre à exécution mes bons propos toujours renouvelés.

Ad 7^m. — Je serai très attentif à garder l'humilité dans mes paroles, pensées et actions ; — à ne scandaliser personne ; — à ne reprendre personne, si ne n'est en général ; — et s'il faut reprendre quelqu'un en particulier, j'y garderai l'ordre de la correction évangélique : ceci même, je ne le ferai qu'avec

des gens qui ne s'en scandaliseront pas. S'il y a péril de scandale, je souffrirai patiemment tout dommage et toute misère.

Ad 8^m. — J'ai à me souvenir de l'obligation que notre Père Maître François (outre celle qui me vient de Dieu) m'a imposée de lire souvent ce que j'aurai noté, au sujet de mes sentiments dans l'oraison et du fruit que j'en retire.

Ad 9^m. — Combien furent, en ce monde, pour qui il eût mieux valu n'avoir jamais prêché, ni reçu de Dieu de grands dons, puisqu'ils se perdirent pour n'avoir pas su en bien user et s'humilier !

Ad 10^m. — J'aurai toujours grand soin d'aimer beaucoup les Frères, pour l'obligation que je leur ai ; me souvenant quel grand bien Dieu me fait par eux, puisque nous sommes un corps mystique, duquel la tête est Jésus-Christ ; et un membre ne peut travailler sans les autres ; de sorte que tous sont coadjuteurs *in opere Societatis*, et le talent que chacun a reçu, *non est currentis, neque volentis, sed miserentis Dei*¹.

Ici viendra bien à sa place un second portrait de Gaspard Barzée, tracé par lui-même, en une lettre qu'il écrit à saint Ignace, l'année de sa mort :

Je suis Flamand de nation, des îles de Zélande ; j'ai fait le cours des Arts à l'Université de Louvain : j'achevai le cours, l'année que l'on prit Tunis (1535). Il y a sept ans passés que je suis dans la Compagnie. J'ai quelques principes de Théologie.

1. *Ajudæ*, $\frac{25}{1}$, fol. 103.

Comment j'ai procédé et procède en mes œuvres, dans ce pays et dans l'Inde, le voici : — Je m'aide de tous les artifices (*manhas*) que j'appris dans le monde, pour voir si, avec eux, je puis autant servir Dieu qu'avec eux je l'ai desservi ; je tente tous les moyens pour édifier et gagner le prochain ; que ce soit avec bon zèle ou mauvais zèle, Dieu le sait : il suffit pourtant bien que je sois mauvais moi-même.

Avec ceux qui rient, je tâche de rire ; je chante quelquefois avec ceux qui chantent, comme je me réjouis avec ceux qui se réjouissent, et je m'efforce de pleurer avec ceux qui pleurent ; en un mot, je me suis mis dans la tête cette maxime unique de saint Paul : *Omni bus omnia me feci, ut omnes lucrifacerem*. Il se peut bien que je me trompe.

Votre Sainte Charité me pardonne de lui écrire de telles minuties, à mon sujet ; mais si je savais qu'à me voir danser, quelqu'un en dût tirer spirituel profit, je danserais.

Jusqu'à présent, Notre-Seigneur m'a beaucoup aidé à faire le bien par de tels procédés : il se pourrait cependant qu'ils fussent unis, en moi, à la dissipation plus qu'au recueillement d'esprit. Ce qui me console quelquefois, c'est d'observer tels et tels de ces procédés dans la conduite du Père Maître François, de qui je ne suis pas digne de délier la chaussure¹.

1. *Monum. Xaver*, I, p. 486.

CHAPITRE XXXII.

OÙ L'ON VERRA COMMENT, SUR LE CHEMIN DE GOA A MALACA, FRANÇOIS DE XAVIER NE CESSA PAS D'EXHORTER ET D'INSTRUIRE GASPARD BARZÉE.

(Avril, mai 1552.)

I.

Le P. Luis Frois nous fait assister aux adieux de François à ses frères, quand arriva l'heure de s'embarquer pour la Chine :

Ceux qu'il choisit pour l'accompagner furent le P. Balthazar Gago, qu'il avait déjà appelé, étant encore au Japon ; le Frère Alvaro Ferreira, jeune homme de grande vertu. Tous deux se mirent à apprendre la langue des Chinois. Nous avions à la maison, depuis sept à huit ans, un jeune Chinois, élève de grammaire depuis quatre ans ; il le choisit aussi pour enseigner la doctrine chrétienne aux nouveaux convertis.

Il emporta de riches ornements de brocard, de velours et de soie, plusieurs dais et tapis de grand prix, d'excellents tableaux ; tous les objets composant une chapelle pontificale, et beaucoup d'autres choses, que le P. Gaspard Barzée avait apportées d'Ormuz pour les prendre au Japon, où il avait espéré d'aller tronver le P. François.

Avec le Père François partit le Frère Pedro d'Alcaçova ; et lui, et le Frère Édouard Da Silva, et l'ambassadeur venu du Japon, et deux Japonais amenés aux Indes par le Père François, devaient l'accompagner jusqu'à Malaca ; là, on se diviserait en deux bandes : le Père François, avec le P. Balthasar Gago, le Frère Alvaro Ferreira et le jeune Chinois, se dirigeraient vers la Chine ; les autres iraient au Japon.

Quand le temps du départ approcha, il nous adressait, le soir, dans le chœur de l'église, des exhortations spirituelles qui nous donnaient extraordinaire consolation. Les paroles sortaient de sa bouche si pleines de force et de grâce, que nos cœurs en étaient tout enflammés ; nous nous sentions des hommes nouveaux. Après la dernière exhortation, quand il eut embrassé chacun de nous, les yeux en larmes, et comme s'il eût voulu nous mettre dans son cœur, il nous dit, pour dernières paroles, d'être constants dans notre première vocation, profondément humbles, d'une humilité qui procédât de la connaissance de nous-mêmes, et, par-dessus tout, prompts dans l'obéissance ; et, bien des fois, il réitéra et confirma cette recommandation dernière, l'obéissance, disait-il, étant une vertu si estimée, si aimée de Dieu, et si nécessaire aux hommes de la Compagnie de Jésus.

Le soir du Jeudi-Saint (14 avril), quand on eut, avec beaucoup de solennité, enfermé le Corps de Notre-Seigneur, Maître François quitta la chapelle et partit avec ses compagnons. Vous pouvez, mes bien chers Frères, imaginer quelle fut l'émotion de nous tous, au moment de ce triste départ ; et cependant la consolation dominait la tristesse, quand nous considérions la grandeur de l'entreprise et l'espérance, la certitude que Maître François avait d'aller au martyre. Quelques Frères allèrent avec lui jusqu'à la plage ; le plus grand nombre demeurèrent auprès du Très Saint-Sacrement, recomman-

lant à Dieu le P. François et ses compagnons. Qu'il lui plaise, dans sa bonté, leur venir en aide dans un si grand oeuvre !

Ceux que Dieu Notre-Seigneur aime davantage, il leur fournit, par des croix et mortifications toujours renouvelées, l'occasion d'acquérir de nouveaux mérites ; ainsi a-t-il fait pour le P. Maître Gaspard Barzée, qui désirait tant d'aller souffrir au Japon. Tranchant le fil de ces saints désirs, Dieu, dans sa sagesse, a inspiré au Père Maître François de l'établir à demeure dans ce Collège, avec la charge de Provincial de toute l'Inde, de la Chine, du Japon, de Malaca et de Maluco, avec tous les pouvoirs qu'il avait lui-même, et, de plus, à titre de Recteur du Collège. Ici encore se manifesta avec éclat la parfaite humilité du Père Maître François, car, après avoir conféré à Maître Gaspard ses titres de Supérieur, il voulut être le premier à se mettre sous son obédience...

Plus tard, écrivant aux Pères de Lisbonne, les Pères de Goa racontent :

Il y a eu grande ferveur dans la Maison, tant que le Père François est demeuré ici, et chacun avait le vif désir de l'accompagner quand il repartirait.

Outre les exercices variés, qu'il multipliait, pour le bien spirituel de tous, il s'occupait à écrire des avis, destinés aux Pères qui vont, seuls, par ces régions ; il s'entretenait, en particulier, avec les Pères et les Frères, les animant au service de Dieu, les excitant à une perfection croissante. On eût dit qu'il faisait à chacun ses adieux, comme qui ne devait jamais avoir d'autre occasion de converser avec lui.

Il établit Provincial Maître Gaspard ; il lui donna aussi la charge de Recteur de ce Collège et lui délégua tous ses pro-

pres pouvoirs ; puis, s'agenouillant devant lui, il lui promit obéissance en son nom et au nom de tous les absents. Nous fîmes tous de même, avec grande joie et consolation. Après quoi, il partit, et vous pouvez penser quel sentiments ce départ mit dans nos cœurs. Nous perdions un si grand modèle et un si charitable exhortateur.

Gaspard Barzée devait bientôt mourir ; mais ceux qui l'étudièrent de plus près diront, au lendemain de cette mort du grand ouvrier apostolique : « Si Maître Gaspard eût longtemps survécu à Maître François, on eût vu l'apôtre des Indes revivre en sa personne. » Mieux que d'autres, François discernait tous les mérites de Gaspard ; aussi, à peine embarqué, le 15 avril, tandis que le vaisseau s'avance vers Cochin, François écrit de nouveaux enseignements pour son meilleur disciple :

II.

I. — Avec toutes les femmes, de quelque état et condition qu'elles soient, vous traiterez en public, comme, par exemple, à l'église ; jamais, en allant dans leurs maisons, excepté si c'était en une nécessité extrême, quand elles sont malades, pour les confesser.

II. — Lorsque, en ce cas d'extrême nécessité, vous irez à leurs maisons, ce sera avec leurs maris, ou avec ceux qui ont charge de la maison, ou avec des voisins.

III. — Quand vous irez chez une femme qui n'est pas mariée, vous irez accompagné (en compagnie), et avec tel com-

pagnon, que ce soit homme de bien, du village ou du pays, afin d'éviter tout scandale. Ceci, bien entendu, au cas où surviendrait une grande nécessité ; car si la femme n'est pas malade (est en santé), voyez-la à l'église, comme j'ai dit.

IV. — Ces visites, vous les ferez le moins que vous pourrez ; parce qu'il s'y aventure beaucoup (*se aventura muito*), et il s'y gagne peu pour l'accroissement du service de Dieu.

V. — Pour être généralement inconstantes et persévérer peu, les femmes prennent beaucoup de temps. Avec elles donc, vous vous comporterez (*vos havereis*) de cette façon :

Si elles sont mariées, occupez-vous beaucoup auprès de leurs maris et travaillez pour les ramener (pour qu'ils s'approchent...) à Dieu. Dépensez plus de temps à faire du bien (*fructificar*) aux maris, qu'à leurs femmes, car de là procède (*se segue*) plus de fruit : les hommes, en effet, sont plus constants, et c'est d'eux que dépend le gouvernement de la maison ; et outre ce fruit meilleur, on évite ainsi bien des scandales.

VI. — Quand il y aura discordes entre la femme et le mari ; qu'ils seront en procès de séparation, — si vous avez à vous occuper du rapprochement, traitez toujours avec le mari, plus qu'avec la femme. Travaillez pour que le mari fasse une confession générale, et, avant de l'absoudre, obtenez qu'il se dispose mieux encore à vivre au service de Dieu, en faisant quelques méditations de la première Semaine, que vous lui donniez.

VII. — Ne vous fiez pas du tout (*nada confieis*) aux dévotions de femmes, qui disent qu'elles serviraient Dieu davantage (*mais*), en se séparant de leurs maris, qu'en vivant avec eux ;

car ce sont là des dévotions (*umas devoções*) qui durent peu et se réalisent (*se fazem*), peu de fois, sans scandales.

VIII. — En public, gardez-vous de donner tort au mari, bien qu'il l'eût. En secret, conseillez-lui de faire une confession générale et, en confession, vous le reprendrez avec beaucoup de retenue (*modestia*). Prenez garde qu'il ne juge (*sinte*) que vous êtes plus pour sa femme que pour lui, quand même les torts seraient de son côté; louez-le, s'il s'accuse lui-même; ne le condamnez que par sa propre sentence, et encore, avec beaucoup d'amour, de charité, de bénignité; car, avec ces hommes de l'Inde, beaucoup se conclut par suppliques (*rogos*), rien par force (*por rogos muito se acaba, por força nenhua cousa*). Une fois encore, entendez-le bien, je vous redis qu'en public, vous ne donniez jamais tort au mari, quand même il l'aurait, car les femmes sont tellement endiablées (*endemonaveis*. Le mot n'est pas portugais. On voit que d'autres lurent : *indomaveis*, indomptables), qu'elles cherchent occasion de déprécier leurs maris, alléguant, auprès des personnes religieuses, que leurs maris ont tort et non pas elles.

IX. — Quand même les femmes n'auraient pas tort, ne les excusez pas comme elles s'excusent; mais plutôt, montrez-leur l'obligation qu'elles ont de supporter leurs maris, et comment elles méritent quelque châtiment, pour leur manquer, bien des fois, de respect; exhortez-les à prendre en patience leurs peines présentes; à s'humilier, à endurer, à obéir à leurs maris.

X. — Ne croyez pas tout ce que vous disent ni le mari, ni la femme; écoutez-les l'un et l'autre, avant de donner tort à aucun, et ne vous montrez pas plus favorable à l'un qu'à l'autre; car, en ces affaires, toujours les deux ont tort, bien que plus l'un que l'autre; et mettez grande circonspection

(*muito tento*) à recevoir les excuses (*desculpas*) des coupables. Ceci soit dit pour que plus sûrement vous arriviez à un accord et évitiez les scandales.

XI. — Quand vous ne pourrez pas les réconcilier, envoyez-les au seigneur Évêque ou au Vicaire général ; — et ne vous compromettez avec eux d'aucune manière, comme serait en donnant tort à l'un plus qu'à l'autre.

XII. — Veillez à ne procéder que très prudemment avec ce mauvais monde. Regardez bien les choses dans l'avenir, parce que le diable ne dort jamais. Sachez-le : c'est certainement une grande imprudence que de ne craindre pas les inconvénients qui peuvent suivre de nos œuvres, bien que menées et dirigées (*vāo ordenadas*) par un bon zèle. Faute de prudence, et pour n'avoir pas considéré les inconvénients, dans l'avenir, il suit quelquefois bien des maux de nos œuvres.

XIII. — Prenez garde de ne jamais reprendre personne avec colère, parce que de telles répréhensions jamais ne se suit aucun fruit auprès des gens du monde : pour être, eux, très imparfaits, ils attribuent la vivacité des paroles toute à l'imperfection, rien au zèle.

XIV. — Avec les *Frades* et les Pères (prêtres), humiliez-vous, abaissez-vous toujours : laissez passer la colère et la passion ; et ceci, je l'entends, non pas seulement quand vous êtes le coupable, mais plutôt (*antes mais*) quand vous n'avez aucun tort et qu'eux sont en faute. Si la raison n'est pas entendue, si elle n'obtient rien, taisez-vous, et ne veuillez pas vengeance plus forte. Ayez compassion d'eux, quand ils ne font pas ce qu'ils doivent, parce que, tôt ou tard, de Dieu leur viendra le châtement, et beaucoup plus grand qu'eux et vous ne pensez : ayez donc pitié d'eux et priez Dieu pour eux. Ne

cherchez pas d'autres vengeances, ni d'ouïe, ni de paroles, ni d'œuvres ; car tout cela est périlleux et dommageable, comme procédant de la chair et du sang. Sachez-le avec certitude et n'en doutez pas, Dieu fait beaucoup de grâces et faveurs à ceux qui, persécutés pour son amour, demeurent dans l'ordre, à l'égard des persécuteurs : Dieu, si vous supportez patiemment leurs contradictions, aura soin spécial de confondre ceux qui vous persécutent et mettent empêchement à vos pieux ministères ; — et cela, Dieu laissera de le faire, si vous, par ressentiment, œuvres ou paroles, cherchez à vous venger.

XV. — Si, par cas (ce que Dieu ne veuille), il survenait quelques discordes entre vous et des *Frades*, gardez-vous d'avoir avec eux, ni en présence du Gouverneur, ni devant des séculiers, aucun entretien où se trahirait la désaffection (*desamor*), car les séculiers en seraient scandalisés (*desedificados*). En un tel cas, si, par exemple, dans des sermons ou conversations, certains religieux se montraient indisposés contre vous, vous parlerez au seigneur Évêque et obtiendrez qu'eux et vous étant assemblés en présence de Sa Seigneurie, elle mette fin à ces discordes ; et vous direz, de ma part, au seigneur Évêque que je le prie de terminer de telles discussions sans qu'aucun séculier s'en mêle ; et souvenez-vous qu'en chaire, quand même eux parleraient contre vous, vous devez ne rien dire contre eux, mais vous contenter d'aller, comme j'ai dit, parler à l'Évêque, afin qu'il vous mande avec eux en sa présence, et prenne des mesures pour empêcher de si manifestes désordres : il ne peut, en effet, s'en suivre, pour le peuple, que malédification et scandale. L'honneur de la Compagnie, pensez-y bien, n'est pas de se faire valoir aux yeux du monde et de le contenter, mais de contenter Dieu seulement, et Lui veut que nous ne donnions aliment ni à scandales, ni à colères, ni à discordes.

Cela, je vous le recommande beaucoup : agissez comme, en vertu de la sainte obéissance, je vous ordonne d'agir ; en tout démêlé, recourez au seigneur Evêque, et tenez-vous en à son avis et à ses ordres ; suppliez-le seulement de vouloir, par grâce, mettre la paix là où l'Ennemi sèmerait la discorde.

Et pour finir (*em fin de tudo*), je vous recommande, pardessus tout, vous-même à vous-même, et vous prie de vous souvenir que vous êtes de la Compagnie de JESUS : alors, vous ferez ce que vous devez faire.

A Goa, le 15 avril 1552.

FRANÇOIS ¹.

III.

En arrivant à Cochin, François écrit encore à Gaspard, le 24 avril :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Depuis mon arrivée à Cochin, j'ai reçu beaucoup de lettres de Coulao et du cap de Comorin, et pas une où ne me soient représentées les nécessités spirituelles et temporelles que l'on y souffre.

Du cap de Comorin, on annonce la mort du P. Paul, homme de grande vertu et perfection. Le P. Enriquez demeure seul ; pas d'autre prêtre à la Côte ; il envoie demander secours. Voyez si vous pouvez vous passer du P. Antonio Vaz et du Frère Antonio Diaz, et, vu le grand besoin que l'on a d'eux en ces parages, les y envoyer, l'hiver fini. Que si Antonio Vaz

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 97.

ne vous semble pas convenir pour cela, que Francisco Lopez s'y rende, de Baçaïm. J'aimerais bien qu'un des deux fût envoyé au cap de Comorin avec Antonio Diaz, ou qu'un autre excellent Frère y accompagnât le Père que vous enverrez. Pour l'amour de Dieu, mettez-y grande diligence, car c'est chose fort importante.

Le P. Nicolas souffre bien des nécessités, à Coulao, parce qu'il a cinquante garçons du pays et deux Portugais, sans compter les malades que l'on envoie du cap de Comorin à Coulao, pour y rétablir leur santé, et le Collège a cependant peu de rentes. Le P. Nicolas supplie donc qu'on lui donne quelque secours, sur les rentes que le Roi doit à la Maison, rentes qui ne se recouvrent toutes que bien tard ou jamais. Obtenez du Vice-roi provision adressée au Capitain de Coulao, pour que, sur la rente due par le Roi, il fasse délivrer au P. Nicolas quelque cent pardaos pour subvenir aux dépenses nécessaires de la Maison. Pour l'amour de Notre-Seigneur, ayez cette provision prête, à la fin de l'hiver, afin que le Père et le Frère que vous enverrez au cap de Comorin la prennent, et que, passant à Coulao, ils la remettent au P. Nicolas.

Voyez à quoi s'élève ce que le Roi doit à la Maison de Goa, et de même ce qui est dû à Ormuz et à Baçaïm, et faites expédier des provisions pour le recouvrement de ces revenus. Si vous ne procédez ainsi, je ne sais quand on vous paiera, à Goa, la dette du Roi.

Je vous recommande fort de payer les dettes de votre Maison, et j'aimerais bien que, par les vaisseaux qui partiront en septembre pour Malaca, vous m'écrivissiez à quoi monte la dette, et, chaque fois que vous m'écrirez, dites-moi ce que la Maison doit et ce qui lui est dû. Sur ce que vous recouvrez des créances de la Maison, gardez-vous de faire des largesses,

comme il s'est fait, ces années passées ; car, faute de ressources au cap de Comorin, à Coulao, à Cochin, on a dû laisser bien des œuvres pies, et beaucoup d'âmes sont demeurées sans fruit. Veillez à ce que le Procureur de la Maison s'occupe très diligemment de recouvrer les créances.

Il est bien nécessaire que, l'hiver fini, et par le premier vaisseau qui viendra à Cochin, vous assistiez le P. Antonio de Eredia. Envoyez-lui quelque provision de 250 à 300 parados, pour enclore sa maison et y achever ce qui reste à faire. Cette maison est bien dans le besoin. N'allez cependant pas croire que j'oublie les grandes nécessités que souffre votre Collège ; aussi, je ne vous demande rien de plus que ce qui se pourra bonnement faire. Votre Maison d'abord, et les nécessités des enfants portugais et du pays ; après cela seulement, occupez-vous de Coulao, de Cochin et du cap de Comorin.

Voyez ce que doit à votre Maison Alvaro Afonso, et voyez aussi ce que, ces années passées, on lui a fait de largesses, avec je ne sais quelle conscience, vu tout ce que l'on souffre faute de secours, et au cap de Comorin, et à Coulao, et à Cochin. Faites-lui payer ce qu'il doit, et subvenez aux nécessités de votre Maison et de celles qui en dépendent. Qu'en serait-il de notre voyage, si vous n'aviez fait recueillir l'aumône d'Ormuz ? Bien pourvus nous étions de viatique, n'eût été votre assistance : qu'en pensez-vous ?

Si du royaume viennent, cette année, quelques Pères, souvenez-vous de travailler fort pour que, cette année même, quelque Père aille au Japon tenir compagnie au P. Cosme Torres, ainsi que je l'ai noté dans le Mémorial à vous destiné. Avec lui ira un Frère. Réservez quelque aumône pour leur subsistance là-bas, car la terre de Japon est très pauvre.

Qu'un Père, cette année, aille tenir compagnie au P. Cosme Torres, vu qu'il est seul, je le désire vivement : je vous prie donc, je vous recommande d'y travailler beaucoup, et, à défaut de Père venant du royaume, envoyez-y quelqu'un qui soit de qualité à être admis dans la Compagnie et apte à recevoir la prêtrise ; et moi, maintenant, à Malaca, je prierai beaucoup le Capitan de pourvoir d'embarcation, pour se rendre au Japon, le Père qui lui viendrait de Goa, à la mousson d'avril.

Veillez à ne pas admettre dans la Compagnie quelqu'un qui n'aurait pas les qualités requises pour se rendre utile (*pour aider*), soit au Collège, soit au dehors ; et entre ceux qui sont déjà admis dans le Collège, si vous en remarquez qui n'ont pas les qualités et vertus voulues pour aider à la Compagnie, ceux-là, congédiez-les.

Ceux qui vont hors la Maison, comme l'acheteur et autres, exercez sur eux une grande vigilance. Voyez comment ils vivent, et encore s'ils sont fidèles dans le compte des recettes et dépenses. Ayez bien l'œil à tout cela, car il faut être bien parfaits, pour exercer de tels offices avec toute la fidélité requise.

Baltasar Nunez et le Frère qui vint de Baçaïm avec Melchior Gonzalès, vous les ferez s'exercer beaucoup aux offices de l'intérieur de la Maison, comme serait celui de cuisinier ; ne les laissez pas sortir, et, si vous ne les jugez pas aptes à être de la Compagnie, renvoyez-les.

François Lopez aussi, quand il sera venu de Baçaïm, et que vous lui aurez fait faire les Exercices, vous l'appliquerez à d'humbles et bas emplois. Ayez, je vous prie, soin spécial que ces trois s'améliorent spirituellement, car je crains qu'ils n'en aient besoin, et prenez également soin de tous les autres.

Quand vous enverrez le Père et le Frère au cap de Comorin, des deux calices d'argent qui vous sont restés vous leur en donnerez un, vu qu'un chrétien du Cap donna, il y a déjà longtemps, la somme requise pour l'achat d'un calice, et cette somme, reçue à la Maison, y a été employée autrement. Quant au second calice, vous pourrez le remettre au Père qui se rendra au Japon, l'année prochaine ; il n'y a, en effet, qu'un seul calice au Japon.

Quand vous m'écrirez à Malaca, faites-le très longuement, car j'aurai grand plaisir à lire vos lettres. Vous m'y donnerez des nouvelles de tous les Frères qui sont au Collège et au dehors. Pour écrire la lettre, choisissez quelqu'un qui le fasse nettement. Les lettres seront adressées à François Perez, à Malaca ; vous expédiez la première, en septembre, par le vaisseau qui se rend à Banda. François Perez aura bien soin de me les envoyer en Chine.

Vous écrirez à Cyprien, à San Tomé, de se bien comporter avec tous, principalement avec le Vicaire et tous les Pères, et parlez-lui de telle sorte qu'il se désillusionne. Dites-lui comme je vous ai, par instruction écrite, chargé de renvoyer de la Compagnie quiconque n'obéirait pas au Recteur du Collège de Goa ; ajoutez, *ad terrorem*, qu'il prenne bien garde à lui.

Il vous viendra un Étienne-Louis Boralho, Père d'Évangile (diacre), que j'aime beaucoup, parce que j'espère de Dieu qu'il sera bon religieux. Il vous requerra, de ma part, de le recommander au seigneur Évêque. Je dois beaucoup à ce bon Étienne-Louis, parce qu'il m'a toujours aidé en ce que je l'ai prié de faire. Je vous le recommande donc beaucoup.

Notre-Seigneur vous fasse saint du paradis (*Santo Bemaventurado*).

De Cochin, aujourd'hui, 24 avril 1552.

Le Père Antoine de Eredia avait, ici, un livre qu'il est fort nécessaire d'emporter en Chine ; il est intitulé : *Constantino*. Un exemplaire du même ouvrage est entre les mains de Francisco Lopez ; Manuel de Moraes en a un troisième. Vous ferez parvenir un de ces deux au Père de Eredia parce qu'il en a besoin.

Agissez auprès du seigneur Évêque pour que, en vertu de la sainte obéissance et sous peine d'excommunication, il fasse venir à lui un Père (prêtre) malabare, qu'on appelle *o Ferrao*, parce qu'il nuit (*por ser prejudicial*) aux Pères qui sont au Cap de Comorin.

Tout vôtre, en Jésus-Christ,

FRANÇOIS ¹.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 63.

CHAPITRE XXXIII.

OÙ L'ON ENTENDRA FRANÇOIS DE XAVIER PARLER A SES
AMIS DES TRIBULATIONS QU'IL A SOUFFERTES A MALACA.

(Mai-octobre 1552.)

I.

Diogo Pereira, l'ami de François, devait le conduire en Chine sur son vaisseau *le Sainte-Croix*. Diogo avait titre d'ambassadeur auprès de l'Empereur de Chine, afin de mieux seconder les desseins apostoliques de François, et le vaisseau allait venir des îles de Sounda, chargé des plus précieuses marchandises de l'Europe et de l'Inde; ce qui servirait encore à mieux introduire l'Évangile par la porte même qui s'ouvrirait au commerce. Le plan était bien conçu, et cependant François n'avait cessé, durant la traversée de Chine à Malaca, au mois de décembre précédent, de dire à Diogo : « L'exécution de nos projets sera bien difficile, car le diable s'y opposera de toutes ses forces. »

L'instrument de l'Ennemi de tout bien fut, à Ma-

laca, D. Alvaro de Ataïde, quatrième fils de l'illustre Vasco da Gama, alors *Capitan de Mar*, et à la veille de succéder à son frère, Pedro de Sylva, dans la charge de Capitaine de la forteresse de Malaca. L'orgueil et la cupidité d'Alvaro, exploités par l'Enfer, rendirent inutiles tous les efforts, toutes les industries charitables de François : jaloux de voir Diogo Pereira investi d'une dignité si haute, et près de réaliser d'immenses profits; écoutant aussi, paraît-il, des désirs de vengeance contre l'ami de François, qui n'avait pas jugé à propos de se fier à lui pour le prêt d'une grosse somme, Alvaro, contre tout droit, et au mépris de l'autorité du Vice-Roi et du Roi lui-même, arrêta, de force, Pereira à Malaca; — et s'il laissa le *Sainte-Croix* partir avec François, ce ne fut qu'après y avoir mis un capitaine et un équipage d'humeur conforme à la sienne.

Le détail des faits, et les documents à l'appui, se trouvent épars dans les diverses biographies du Saint déjà publiées : nous noterons seulement, entre quelques circonstances omises, un acte d'Alvaro, que rapporte le P. Francisco Perez : il en fut témoin, le jour où le Vicaire général de Malaca, le Capitaine intérimaire, Francisco Alvarez, et lui allèrent représenter à Alvaro qu'il encourrait, par sa résistance obstinée, la peine de l'excommunication et, de plus, *le cas majeur de lèse-majesté*, les Provisions du Vice-Roi, en faveur de François et de Diogo Pereira, étant expresses à cet égard. Pour qu'il n'en doutât point, on lui donna lecture de ces Provisions : « Les Provisions lues, raconte le

P. François Perez, D. Alvaro se leva et, crachant par terre, il dit : « J'en fais cas des Provisions du Vice-Roi, comme de cela... »

Ajoutons que, durant ces tristes jours, François ne put guère se montrer dans les rues de Malaca, sans être grossièrement outragé par une tourbe, jalouse d'acquérir, à tout prix, la faveur du nouveau Capitan, ou de ne pas s'exposer à des rancunes et vengeances, contre lesquelles François lui-même s'était vu impuissant.

Les lettres de François suffiront, maintenant, pour éclairer le lecteur sur le drame tout entier.

De Malaca même, et près de se rendre au vaisseau, où il se retirait pour échapper à la vue des tristesses de ses amis et ne pas les accroître, il écrit à Diogo Pereira, le 25 juin :

Puisque vos péchés et les miens ont été si grands, qu'à cause d'eux, Dieu Notre-Seigneur n'a pas voulu se servir de nous, il n'y a sujet de s'en prendre à personne, si ce n'est à eux. Les miens ont été si grands, qu'ils auront suffi à me perdre et à vous détruire. Vous avez bien sujet de vous plaindre de moi, Señor, car je vous ai ruiné, et tous les vôtres, et ceux qui allaient en notre compagnie. N'est-ce pas une ruine, en effet, que d'avoir, à ma prière, dépensé quarante mille *pardaos* pour des présents à faire au Roi de Chine, sans compter les frais exposés pour le vaisseau et la cargaison ?

Je vous prie cependant, Señor, de vous souvenir que j'eus toujours l'intention d'être utile à V. *Merced*, en servant Dieu Notre-Seigneur : s'il n'en était ainsi, je mourrais de peine.

Je vous en supplie, Señor, ne venez pas où je suis : la tristesse que je ressens en serait plus grande ; vous voir seulement me remettrait trop vivement sous les yeux la ruine dont je suis cause. Je m'en vais au vaisseau, pour me tenir là (*para estar la*), afin que les gens (*os homens*) ne viennent pas me trouver à la maison, et, les yeux en larmes, me reprocher de les avoir ruinés (*dicendome que eu os destrui*) : si mon intention n'était là, qui m'excuse (*qui me sauve*), il y aurait, je vous l'ai dit, de quoi mourir de tristesse.

J'ai déjà pris congé du señor Don Alvaro. Dieu lui pardonne d'avoir jugé à propos d'empêcher notre voyage.

Je ne saurais, maintenant, m'acquitter envers votre *Merced* qu'en écrivant au Roi, N. S., pour lui dire le grand préjudice que je vous ai porté, en vous priant et suppliant en grâce, pour le service de Notre-Seigneur et de Son Altesse, de venir en Chine, à titre d'ambassadeur du seigneur Vice-Roi, afin d'y traiter de la paix entre le Roi de Chine et le Roi, N. S., et comment ce voyage eût procuré au Roi honneur et accroissement de son État, sans compter les grands profits qui s'en pouvaient suivre : — et, de fait, puisque, pour vous retirer l'ambassade dont vous avait chargé le Vice-Roi, on a fait valoir les intérêts du service de Son Altesse, et que de ce retrait d'une mission, par moi demandée, a suivi la perte de grosses sommes dépensées, d'un vaisseau et de sa cargaison, je dois, pour la décharge de ma conscience, écrire au Roi, N. S., qu'il a l'obligation de vous rembourser tous les dommages et pertes que vous avez subis pour son service. Je ne puis faire davantage.

Dieu sait quelle affliction est aussi la mienne, à la vue du grand tort que se fait le señor D. Alvaro, quand il m'arrête en une entreprise de si grande importance pour le service de Notre-Seigneur : j'en suis triste (*pezame*), parce que de Dieu

Notre-Seigneur lui doit venir le châtiment, et plus dur (*mayor*) qu'il ne pense.

De ce collège de Malaca, le 25 juin 1552.

Votre triste et désolé (*desconsolado*) ami,

FRANÇOIS ¹.

Le 16 juillet, il écrit à Gaspard Barzée quelques mots, et son âme y épanche la reconnaissance dont elle est pleine pour un digne fils de Vasco da Gama, Pedro de Sylva :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Maître Gaspard, sachez que vous ne pourrez jamais payer au señor D. Pedro de Sylva tout ce (*le beaucoup*) que je lui dois ; car, au temps où il était Capitaine de la forteresse de Malaca, il me favorisa si fort, aux choses du service de Dieu, que jamais, depuis ma venue dans l'Inde, je ne vis homme qui me favorisât autant. Quand j'allai au Japon, il me pourvut, en deux jours, d'une embarcation à mon gré et d'un présent du prix de deux cents *cruzados*, pour l'offrir, arrivés au Japon, au Seigneur du pays, afin que nous fussions mieux accueillis. Plût à Dieu qu'il fût, en ce moment, Capitaine de Malaca : il m'eût autrement embarqué pour la Chine, et se fût autrement comporté avec moi, que ne fait son frère, Don Alvaro. Celui-ci m'a retiré le vaisseau, que m'avait donné le seigneur Vice-Roi. Dieu Notre-Seigneur lui pardonne, car j'ai bien peur qu'il ne le châtie, et plus qu'il ne pense.

Maintenant, le señor Don Pedro de Sylva me fait telle *merced* que, par bonne amitié, il m'a prêté 300 *cruzados*,

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 66.

afin de payer une dette de pareille somme, que je contractai, au Japon, pour la construction de l'église de la ville de Aya-manguchi, où sont les Pères de la Compagnie.

Ma présente vue, et le plus vite possible (*com muita brevidade*), payez au señor D. Pedro de Sylva les 300 cruzados, qu'avec tant d'amour et de bonté il m'a prêtés ici. Prenez-les sur les revenus du collège, ou sur les deux mille cruzados de rente annuelle que lui fait le Roi. Payez-les très vite, et n'attendez pas que le señor D. Pedro vous les envoie demander : j'en serais vivement peiné, et il me semblerait que vous auriez mis de la négligence à exécuter ce que tant je vous recommande.

Notre-Seigneur nous réunisse en la gloire du paradis.

Tout vôtre, en Jésus-Christ,

FRANÇOIS ¹.

II.

La lettre de François du 16 juillet est la dernière qu'il ait écrite de Malaca : il en dut partir sans retard, car il était, le 21, à Singapour, d'où il écrit encore au Recteur de Goa :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Maître Gaspard, vous ne sauriez croire combien j'ai été persécuté à Malaca. Je ne vous écris rien, en particulier, de ces persécutions : j'ai chargé le Père François Perez de vous tout écrire par le menu.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 67.

Il vous écrira aussi, au sujet de l'excommunication que Don Alvaro a encourue, en empêchant mon départ pour la Chine, qui importait si fort au service de Dieu et à la propagation de notre sainte Foi. Ce faisant, il est allé contre les Bulles que le Pape Paul III, actuellement régnant, a accordées à la Compagnie du Nom de Jésus; il a également violé l'*Extravagante*, qui excommunie ceux qui mettent empêchement à ce que les Nonces apostoliques exercent leur office, pour le service de Dieu et l'accroissement de notre sainte Foi.

Mettez bien de la diligence à procurer que, par la voie du seigneur Évêque, soit ici notifiée l'excommunication encourue par ceux qui ont empêché une expédition si profitable au service de Dieu, afin que l'on n'arrête pas, une autre fois, les Pères de la Compagnie du Nom de Jésus, qui se rendraient au Japon ou en Chine. Veillez à ce que, dans la Provision que le seigneur Évêque expédiera au Vicaire de Malaca, il soit dit comment, pour me garantir plus d'appui au service de Dieu, le Pape Paul III me fit son Nonce en ces régions de l'Inde. Les Lettres du Pape je les montrai au seigneur Évêque, et Sa Seigneurie les vérifia (approuva).

J'écris moi-même au seigneur Évêque, à ce sujet, afin que Sa Seigneurie Révérendissime notifie, par une Provision, l'excommunication que Don Alvaro a encourue. Vous avez, ce me semble, au collège, un Bref où il est dit que je suis Nonce apostolique. S'il y a nécessité, vous le montrerez au seigneur Évêque. Ceci, je le fais, afin que, à l'avenir, on n'entrave pas les ministères de ceux de notre Compagnie.

Je n'adresserai jamais requête à un Prélat pour qu'il excommunie qui que ce soit; mais je me garderai aussi de dissimuler avec ceux que je saurai être excommuniés, en vertu des Saints Canons ou des Bulles concédées à notre Compagnie : au contraire, je les leur notifierai, afin qu'ils se sachent excommuniés et qu'ils fassent pénitence de leurs méfaits; et aussi,

pour empêcher qu'à l'avenir, nul ne se permette des actes si préjudiciables au service de Dieu Notre-Seigneur : et c'est pour cela que si fort je vous recommande, et au Père Jean de Beira, d'envoyer une provision de l'Évêque où tout soit bien spécifié ; — où expressément il ordonne au Vicaire de Malaca de notifier publiquement l'excommunication, que Don Alvaro a encourue pour avoir empêché un voyage intéressant grandement le service de Dieu et la propagation de notre sainte Foi.

Moi, je vais aux îles de Canton, démarré (*dêsamarrado*) de toute faveur humaine, avec l'espérance que quelque More ou païen me mènera à la terre ferme de Chine. Le vaisseau que j'avais pour m'y rendre, Don Alvaro l'a, par violence, arrêté. Il n'a pas voulu exécuter la Provision du seigneur Vice-Roi, par laquelle il commandait à Diogo Pereira de se rendre, à titre d'ambassadeur, auprès du Roi de Chine, et à moi, en sa compagnie. Don Alvaro n'a pas voulu que des provisions si favorables au service de Dieu s'exécutassent, et il m'a, en conséquence, pris le vaisseau que j'avais pour me rendre à la terre ferme de Chine.

Les avis (*lembranças*) que je vous ai laissés, ne négligez pas de les observer, ceux surtout qui regardent votre conscience et puis celle des autres de la Compagnie.

Tâchez que, dans l'année, quelqu'un aille au Japon, ainsi que je l'ai laissé recommandé quand je suis parti de Goa pour ici. Cette année, y sont allés Baltasar Gago, Duarte de Sylva et Pero de Alcaçova : ils sont partis en un très bon vaisseau et avec très beau temps. Dieu veuille les mener, à bon port, à Ayamanguchi, où sont le Père Cosme de Torres et Jean Fernandez ¹.

1. Ils partirent de Malaca, le 6 juin 1552, par le vaisseau de Duarte da Gama. Ils étaient à Bungo, le 7 septembre. Juan Fernandez les y joignit, et

Travaillez à recueillir tout ce que vous pourrez d'aumônes, pour les envoyer au Japon, d'ici à un an, lors du départ des vaisseaux pour Malaca, au mois d'avril. S'il arrivait, par hasard, que vous ne puissiez, d'aucune manière, envoyer au Japon un Père de la Compagnie, homme docte (*lettrado*); vous enverrez un Frère laïque, homme bien intelligent et de grande confiance, avec une aumône et la nouvelle de la venue d'un Père, pour l'année suivante. Gardez-vous d'envoyer au Japon ou en Chine un Père qui ne serait pas docte (*lettrado*). Quant au Frère, s'il n'y a pas de Père, qu'il soit intelligent; afin de pouvoir apprendre la langue. Par toutes les voies que vous pourrez, recours aux Confrères de la Miséricorde, à d'autres personnes dévotes, au Roi, — et toute autre voie quelconque, travaillez à recueillir une aumône, que vous enverrez aux Frères du Japon. A Malaca, le Père François Perez cherchera une embarcation pour le Frère qui s'y rendra.

A Jean de Beira, vous donnerez toute l'aide et faveur que vous pourrez; appuyez-le auprès du Vice-Roi; procurez-lui tous les Frères disponibles, afin que, avec lui, ils travaillent à faire des chrétiens, à Maluco. Tâchez, par tous moyens, que le Père Jean de Beira s'en aille avec le vaisseau qui se rend à Maluco, au mois d'avril, vu que son éloignement de Maluco y a de fâcheuses conséquences.

S'il arrivait, cette année, de Portugal un Père qui pût aller avec lui à Maluco, donnez-le lui pour compagnon, quand il n'aurait pas de science (*ainda que no tenga letras*), parce

ils se rendirent ensemble, par Firando, à Ayamanguchi, où ils secondèrent le zèle de Cosme de Torres.

Le Frère Pierre de Alcaçova, revenu dans l'Inde, à la fin de l'année 1553, eut l'honneur de ramener, de Malaca à Goa, le corps de François. Il s'y dévoua, pendant vingt-quatre ans qu'il vécut encore, à l'instruction et à l'éducation des enfants du Collège.

que, à Maluco, ce n'est pas la science qui est nécessaire, mais la vertu et la constance dans la vertu. Envoyez, en même temps, un Frère de grande confiance et vertu. Si vous n'aviez pas de Père qui pût accompagner Jean de Beira, donnez-lui deux Frères laïques de grande vertu et perfection.

Bien par le menu, vous m'écrirez, d'ici à un an, à Malaca, et aussi le Père Jean de Beira, parce que, de là, les lettres me seront envoyées en Chine. Et si (ce que Dieu ne veuille), je n'allais pas en Chine, je reviendrai dans l'Inde (Dieu me donnant vie et santé), au cours de décembre ou de janvier prochains.

Vous me donnerez des nouvelles de toute l'Inde et du Portugal, du seigneur Évêque, des *Frades* de Saint-François et de Saint-Dominique, que vous saluerez bien affectueusement, les priant beaucoup de me recommander à Dieu Notre-Seigneur en leurs saints Sacrifices et oraisons.

Au collège, faites spéciale mémoire auprès de Dieu, et de moi, et des Pères et Frères qui sont au Japon; car vous savez bien certainement que nous avons grand besoin du secours de Dieu Notre-Seigneur.

Qu'il Lui plaise nous réunir dans la gloire du Paradis, où nous aurons plus de repos qu'en cette vie.

Du détroit de Singapour, le 21 juillet 1552.

Alvaro Ferreira vient avec moi, et aussi le Chinois Antonio, qui était à Cochin. Tous deux sont malades de fièvres, et ils me donnent plus de travail et de souci que je ne le saurais écrire. Plaise à Dieu Notre-Seigneur qu'ils recouvrent la santé.

Votre ami et frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS ¹.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 68.

Le même jour, à Jean de Beira :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Jean de Beira, pour le service et l'amour de Notre-Seigneur, je vous recommande et vous prie que, des choses intérieures que Dieu vous a donné de sentir, vous ne rendiez compte à personne ; j'entends parler de ces choses, qui n'intéressent pas le bien et profit spirituel des chrétiens de Maluco, de Moro et d'autres régions.

Les choses qui touchent au bien et profit des chrétiens, travaillez à les dépêcher auprès du seigneur Vice-Roi. S'il y avait nécessité, parlez à l'Évêque, afin qu'il vous aide à obtenir quelques Provisions du seigneur Vice-Roi contre le Roi de Maluco, qui, comme vous le dites, n'est pas notre ami.

Vous dépêcherez vos affaires, au plus vite, afin de revenir, au mois de mai, par le vaisseau qui ira à Maluco ; et si vous ne pouvez amener des Pères, amenez des Frères, vu que, dans ces pays-là, autant font ceux qui ne sont pas Pères que ceux qui le sont, et même, ce me semble, il y vaut mieux des Frères, parce qu'ils vivent plus humbles et plus pacifiques. Qu'il demeure réglé avec Maître Gaspard que, chaque année, quelqu'un de la Compagnie, ou Père ou Frère, ira à Maluco.

Prenez garde que, pour aucun motif, vous ne manquiez de retourner à Maluco, cette année, au mois de mai, parce que votre absence y est fort regrettable, et gardez ma présente lettre, afin que, là-bas, dans l'Inde, personne ne mette empêchement à votre retour à Maluco ; — et gardez-vous de communiquer les choses que vous me dites dans l'église de Malaca.

J'écris au Père Maître Gaspard, afin qu'il vous donne toute aide et appui, de sorte que vous puissiez expédier vite vos

affaires et rentrer à Maluco, où vous reviendrez bien muni, à l'encontre du Roi de ce pays, puisqu'il remplit si mal ses engagements, de Provisions du Vice-Roi, révoquant celles que Juan de Castro avait concédées en sa faveur.

Notre-Seigneur nous réunisse en la gloire du paradis.

Du détroit de Singapour, 21 juillet 1552.

Votre frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS ¹.

III.

Le lendemain, 22 juillet, François est encore à Singapour, d'où il redit à Diogo Pereira ses regrets et sa reconnaissance :

Il me suffirait bien, pour avoir continuel souvenir de Votre *Merced*, que je vous aie laissé sur une terre que la peste ravage, — et je ne puis qu'en avoir souvenir plus reconnaissant (*maior lembrança*), dans ce sien navire, où tous, en sa considération, me font grand honneur et *merced*, et me fournissent très abondamment le nécessaire, et pour moi, qui me porte bien, et pour les malades que j'embarquai à Malaca. Par la miséricorde de Dieu, ils se trouvent toujours plus mal, et Dieu sait les peines et soucis qu'ils me donnent. Loué soit Dieu, pour tout et toujours, au ciel et sur la terre.

J'envoie, Señor, à V. M. la lettre adressée au Roi : elle vous vient ouverte ; V. M., après l'avoir lue, la cachètera. Moi, Señor, pour le grand amour que je vous porte, je désirerais beaucoup que, par l'entremise d'une personne à qui l'on

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 67.

pourrait totalement se fier, la lettre arrivât, cette année, en Portugal, afin que plus vite votre affaire revînt expédiée.

Au señor Don Pedro de Sylva, V. M. pourra donner lecture de ma lettre, afin qu'il voie ce que j'écris, à propos de lui, à Son Altesse. La lettre ira par deux voies ; un des exemplaires est scellé, l'autre ouvert : tous deux du même contenu. Envoyez-les, l'un et l'autre, Señor, par de sûrs messagers. Si vous le jugez à propos, le señor Don Pedro pourrait se charger d'un exemplaire ; l'autre irait par quelqu'un qui fût bien vôtre, et fort jaloux de soutenir les intérêts de votre honneur. Du reste, Señor, faites, à ce propos, ce que bon vous semblera.

Faites-moi, je vous en prie, Señor, la grâce de veiller sur votre vie et santé, et d'avoir l'œil à vos affaires : procédez comme les temps l'exigent ; sachez ne pas vous ouvrir à plusieurs (*dissimulando com muitos*), qui se disent vos amis et ne le sont pas. Par-dessus tout, Señor, je vous en prie en grâce, tenez-vous rapproché de Dieu, afin que Lui vous console en ce triste temps. Vous me ferez un bien sensible plaisir si, comme je vous en prie, pour l'amour de Notre-Seigneur, vous employez quelques jours à vous recueillir, afin de purifier votre âme par la confession ; recevez ensuite le Corps sacré de Jésus-Christ, et conformez-vous pleinement à sa sainte volonté, car toute cette persécution tournera à votre plus grand bien et honneur (*he para mais bem e honra vossa*).

J'emmène avec moi, en Chine, François de Villa, parce que j'ai grand besoin de lui ; et il y sera également nécessaire à votre facteur, Thomas Escandes, pour aider à la vente des marchandises du vaisseau de V. M. Il vous reviendra, Dieu aidant, par la première embarcation allant de Chine à Malaca ; et si Dieu Notre-Seigneur ne m'ouvre pas un chemin par où je puisse entrer en Chine, je retournerai, moi aussi, à Malaca par le premier vaisseau ; et si j'arrive à temps, pour cela, à

Malaca, j'y prendrai les vaisseaux qui vont en Portugal et j'irai dans l'Inde.

V. M. doit, ce me semble, écrire au Roi, N. S., et lui donner, bien par le menu, le compte des profits que retirerait S. A. de l'établissement d'une factorerie en Chine. Écrivez, de même, au Vice-Roi : ainsi je fais, moi aussi, comme vous le verrez par les lettres ouvertes, qui vont ci-jointes. Votre lettre au Roi ira avec les miennes ; faites-en un seul paquet, et, sur l'enveloppe, écrivez : *Para el Rey, nosso Senhor. — Do P. M^e Francisco*. Quant à la personne chargée de les rendre en Portugal, qu'elle soit de grande confiance, et qu'elle revienne bientôt, avec les réponses à nos lettres.

Si Dieu m'amène en Chine, V. M. ne laissera pas de m'écrire de ses nouvelles, car j'en aurai un extrême contentement (*com ellas folgarei muito em extremo*).

Notre-Seigneur vous donne autant de consolation en cette vie et de gloire en l'autre, que j'en désire pour moi-même.

Du détroit de Singapour, 22 juillet 1552.

Le Père Vicairé me pria d'écrire pour lui au Roi, et ainsi je fais, bien qu'on ne m'ait pas laissé ignorer qu'à propos de cette expédition de Chine, il a négligé de favoriser les intérêts du service de Dieu et de la propagation de notre sainte Foi ; et cela, pour se montrer serviteur de Don Alvaro, dans l'espoir qu'il lui en reviendrait quelque profit temporel. Il vit bien abusé (*enganado*) celui qui, manquant à ses devoirs envers Dieu, de qui tout bien procède, se figure que tout s'arrangera, pour lui, au moyen des hommes (*que por la via dos homens ha de ser remediado*). Je me venge de ceux qui ne sont pas mes amis, en leur faisant du bien, car le châtimement de Dieu viendra ; et vous, Señor, vous verrez, par le fait (*por*

la obra), comment Dieu châtierait (*dara castigo*) ceux qui ne m'ont pas aidé au service de Dieu. C'est la vérité, que j'ai déjà grand'pitié d'eux, par la peur où je suis qu'il leur viendra (*lhes ha de vir*) plus grand châtiment qu'ils ne pensent. La lettre adressée au Roi, où je parle du Vicaire, V. M., de sa main, la remettra au Vicaire.

Si Dieu me mène en Chine, comme j'espère qu'il m'y mènera, je dirai aux Portugais l'obligation qu'ils ont à V. M.; je les saluerai tous de votre part; je leur rendrai compte des grandes dépenses que vous aviez faites pour les racheter, et je leur donnerai l'espérance que, s'il plaît à Dieu, ce sera pour l'année prochaine.

Je vous prie beaucoup et en grâce, Señor, de visiter bien des fois les Pères du collège et de vous consoler avec eux.

Votre très grand ami (*vosso muito grande amigo*),

FRANÇOIS ¹.

Enfin, il traite, avec Maître Gaspard et Jean, le Japonais, une petite affaire de commerce, où ce dernier est intéressé : les redites y font, autant que le reste, entrevoir les richesses du cœur de François :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Maître Gaspard, avec le Père Baltasar Gago et Pero de Alcaçova est allé Antonio, le Japonais, pour leur servir d'interprète jusqu'à ce qu'ils arrivent à Ayamanguchi. A ma prière, le Japonais Jean consent à rester encore pour aller, l'année prochaine, avec le Père ou Frère de la Compagnie qui se rendra au Japon : il lui servira d'interprète jusqu'à Ayamanguchi.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 65.

Je vous recommande, pour l'amour de Notre-Seigneur, de chercher quelque aumône pour ce Jean le Japonais, vu qu'il est pauvre. Lorsque je le priai de demeurer pour aller, en 1553, au Japon, avec quelque Père ou Frère de la Compagnie, je lui promis de lui chercher, à Goa, une aumône d'environ trente pardaos, qu'il emploierait à l'achat de marchandises qu'il sait être appréciées dans son pays. Cela l'aidera à vivre, au Japon, bien que non pas sans travailler.

Considérez que les Pères qui vont au Japon ont grand besoin de Jean : je vous prie donc beaucoup de le bien accueillir à Goa, et de lui chercher l'aumône, par l'entremise ou des Confrères de la Miséricorde, ou de quelque personne dévote. Je n'insiste pas davantage, assuré que je suis que vous vous occuperez de Jean avec beaucoup de soin.

Notre Seigneur nous réunisse en la gloire du paradis.

Du détroit de Singapour, aujourd'hui 22 juillet 1552.

Maître Gaspard, l'aumône que vous aurez à envoyer aux Frères qui sont au Japon, qu'elle soit toute en or, et du meilleur or que vous pourrez trouver, comme est celui des Vénitiens, ou autre aussi bon, parce que, au Japon, pour fabriquer leurs armes ou les dorer, ils désirent le meilleur or; au Japon, l'or ne sert pas à autre chose.

Si quelqu'un va au Japon, en 1553, il n'y a rien dont il doive être, en s'y rendant, aussi muni, soit sur mer, soit après être débarqué, que de dispositions à affronter de grands travaux.

Qu'il aille bien prémuni contre le froid, et qu'il apporte provision de drap de Portugal, et pour lui, et pour les autres qui sont là-bas.

Votre frère en Jésus-Christ, qui vous aime beaucoup,

FRANÇOIS¹.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 68.

Le billet suivant est à l'adresse de Jean le Japonais :

J'écris au Père Maître Gaspard de te chercher quelque aumône, à Goa, pour l'employer en achat de marchandises, afin que tu puisses retourner en ton pays avec quelque chose. Tu iras à Goa, avec le Père Jean de Beira, quand les vaisseaux partiront de Malaca pour l'Inde. Tu remettras au Père Maître Gaspard, à Goa, la lettre que je te donne jointe à celle-ci, la tienne; et les Pères qui iront au Japon, tu les serviras très bien, jusqu'à ce que tu les aies menés à Ayamanguchi.

Confesse-toi bien souvent et reçois Notre-Seigneur, afin que Dieu t'aide. Recommande-toi à Dieu, et garde-toi de faire des péchés, parce que, si tu offenses Dieu dans ce monde, tu seras (*has de ser*), dans l'autre, fort bien (*muito bem*) châtié; par conséquent, garde-toi de faire choses pour lesquelles tu irais en enfer.

Quand tu seras au Japon, tu salueras beaucoup, de ma part, Marc et Paul.

Dieu te fasse saint bienheureux et te mène à la gloire du paradis.

Du détroit de Singapour, 22 juillet 1552.

Tu diras au Père François Perez, en lui montrant cette mienne lettre, que lorsque tu iras dans l'Inde, il écrive au Père Antonio de Eredia, à Cochin, pour lui recommander, de ma part, de t'y chercher quelque aumône, ou par le moyen des Confrères de la Miséricorde, ou par d'autres de ses dévots. Il serait bon également que le Père François Perez pût te donner quelque aumône, d'ici à ton départ pour l'Inde : montre-lui cette mienne lettre, et, autant qu'il le pourra, peu ou beaucoup, il t'aidera; — et ne va pas à Cochin sans prendre

une lettre du Père François Perez pour le Père Antoine de Eredia. La mienne présente lettre, garde-la très bien, et, à Cochin, tu la montreras au Père Antonio de Eredia, afin que, s'il le peut, il t'aide; et si, là-bas, tu es bon et que tu serves bien les Pères qui iront au Japon, j'espère que le Père de Eredia te trouvera quelque aumône.

Ce qui suit est de la main du Saint :

Jean, fils, tu serviras très bien les Pères qui iront au Japon, et tu iras avec eux jusqu'à Ayamanguchi.

Ton ami de cœur (*d'âme*),

FRANÇOIS ¹.

Au dos de la lettre :

Pour Jean, mon fils.

En un autre endroit :

Jean, fils, Jean Bravo te lira cette lettre.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 68.

CHAPITRE XXXIV.

OÙ SONT RÉUNIES LES DERNIÈRES LETTRES DE FRANÇOIS
DE XAVIER, ÉCRITES, DE L'ÎLE DE SANCIAN, A DIOGO
PEREIRA, FRANÇOIS PEREZ ET GASPARD BARZÉE.

(Octobre et novembre 1552.)

I.

Dès que, à Sancian, le départ d'un vaisseau pour Malaca lui en fournit l'occasion, François s'empressa d'écrire à ses amis. Il l'eut, deux fois : la première, vers la fin d'octobre, et la seconde, vers le milieu de novembre.

Le 22 octobre, François écrit à Diogo Pereira :

Dieu, par sa miséricorde et bonté, a mené heureusement le vaisseau à ce port de Sanchoan, et comme plusieurs vous écriront de la cargaison qu'il a faite, je ne vous en dirai rien, pour être peu entendu en ces affaires.

Sachez que je suis à attendre, d'un jour à l'autre, un marchand qui doit me porter à Canton ; nous sommes convenus qu'il m'y mènera pour vingt *picos*. Plaise à Dieu Notre-Seigneur que son service en soit très avancé, et j'espère qu'il en

sera ainsi. Tout le bien qui sera œuvre des hommes, pour la gloire de Dieu, en ce voyage, V. M. en aura le mérite, puisqu'elle en paie tous les frais. Thomas Escandel, votre facteur, exécute fidèlement vos recommandations et vos ordres à ce sujet ; il me donne tout ce que je lui demande. Dieu Notre-Seigneur récompense V. M. de tant et si grandes aumônes qu'elle me fait.

Le Chinois qui me portera est connu de Manoel de Chaves, qui vécut, bien des jours, retiré dans sa maison, après s'être échappé de prison. Je l'attends tous les jours, vu que, dans ce port de Sanchoan, il y a eu entre nous accord, en vertu duquel il doit me mener à Canton moyennant vingt *picos*. Je ferai savoir à V. M., par Manoel de Chaves, ce qui se passera à l'occasion de mon voyage, et aussi comment j'aurai été reçu à Canton.

Si, par cas (ce que Dieu ne veuille), le marchand ne venait pas me prendre et que je ne pusse aller en Chine cette année, je ne sais ce que je ferai, et si j'irai dans l'Inde ou à Siam. Allant à Siam, je suivrais l'ambassade du roi de Siam en Chine, qui se fera dans l'année. Si je retourne dans l'Inde, ce sera sans espérance que, du temps de Don Alvaro da Gama (à moins que Dieu, par autre chemin, n'y pourvoie), il se puisse faire, en Chine, rien dont il reste mémoire (*do que ficou memoria*). Tout ce que, à ce propos, je sens dans l'âme, je ne l'écris pas : j'ai peur que Dieu ne lui inflige châtement pire qu'il ne pense, s'il n'est déjà infligé.

Je vous écrivis, du détroit de Singapour, une longue lettre, qui vous sera venue par Manoel de Fonseca. Par Manoel de Chaves, j'écirai très longuement à V. M. et aussi au Roi, N. S. Je ne vois plus, maintenant, quelle autre nouvelle donner à V. M., si ce n'est que je me porte bien, après avoir eu les fièvres pendant quinze jours.

Si, par cas, je n'allais pas en Chine, cette année, je ne sais si j'irai à Siam avec Diego Vaz d'Aragon, en une sienne jonque qu'il a achetée. De Siam, j'irais avec l'ambassade au Roi de Chine. Si la chose s'exécute, j'en informerai V. M. par Manoel de Chaves, afin que V. M., ayant quelque voie pour m'écrire à Siam, ses lettres m'apprennent ce qu'elle s'est déterminée à faire dans l'année qui vient; et, au cas où V. M. irait en Chine avec l'ambassade, nous pourrions nous joindre à Comai ou en quelque autre port de la région de Canton. Plût à Dieu que ce fût dans l'intérieur de la Chine.

Dieu Notre-Seigneur, par sa miséricorde, si nous ne devions plus nous revoir en cette vie, nous réunisse dans la gloire du paradis, où pour jamais, sans fin, nous nous verrons.

Écrit à Sanchoan, le 22 octobre 1552.

François de Villa fait, dans le vaisseau, tout le travail qu'il peut. Il n'est pas ingrat, il n'oublie pas de qui lui vient le pain de sa famille. Il vous arrivera avec Manoel de Chaves, et vous demandera pardon de la faute qu'il a commise en venant ici sans votre permission. La faute, cependant, s'il y en a une, est toute mienne.

Votre véritable ami, de cœur,

FRANÇOIS ¹.

Le même jour, François écrit à François Perez :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Par la miséricorde et bonté (*piedade*) de Dieu Notre-Seigneur, le vaisseau de Diogo Pereira, et nous tous avec lui, est arrivé heureusement à ce port de Sanchoan, où nous avons

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 71.

trouvé beaucoup d'autres vaisseaux de marchands. Le port de Sanchoan est à trente lieues de Canton ; de la ville de ce nom viennent beaucoup de marchands faire commerce avec les Portugais.

Plusieurs se sont donné du mouvement pour voir si quelqu'un de ces marchands voudrait me porter à Canton. Tous s'en sont excusés, disant que c'était mettre leurs biens et leur vie en grand péril, si le Gouverneur de Canton apprenait que j'y eusse été porté ; ils ne voulaient donc, pour aucun prix, me mener à Canton sur leurs vaisseaux.

Il plut cependant à Dieu Notre-Seigneur qu'un homme honorable, marchand de la ville de Canton, s'offrit, au prix de 200 *cruzados*, à me porter à Canton. Ce serait dans une petite embarcation, où ne se trouveraient pas d'autres mariniers que ses fils et ses serviteurs (*moços*), afin que le Gouverneur ne puisse pas savoir, par l'indiscrétion de gens d'équipage, quel marchand m'a porté. Il s'est, de plus, offert à me tenir caché dans sa maison, trois ou quatre jours, et à me déposer, un matin, avant le jour, à la porte de la ville, avec mes livres et autres petits bagages (*outro fatinho*). De là, j'irais bientôt chez le Gouverneur, lui dire comment nous étions venus pour nous rendre là où est le Roi de Chine ; je lui montrerais la lettre du seigneur Évêque, dont nous sommes porteurs, à l'adresse du Roi de Chine, par laquelle il me déclare que Son Altesse nous envoie pour prêcher la Loi de Dieu.

Au dire des gens du pays, nous courons deux dangers : le premier est que l'homme qui nous porte, quand il aura en main les deux cents *cruzados*, ne nous laisse dans quelque île déserte ou ne nous jette à la mer, pour n'avoir pas à craindre le Gouverneur de Canton ; le second est que, portés à Canton et arrivés en présence du Gouverneur, celui-ci ne nous fasse maltraiter et jeter en prison, pour être notre démarche

si étrange et inouïe, et vu, de plus, qu'il y a tant de défenses publiées de n'entrer pas en Chine sans permission du Roi, et que le Roi lui-même défend aux étrangers d'entrer sans être munis de son autorisation écrite (*sua chapa*).

Outre ces deux dangers, il en est d'autres, nombreux et plus grands, que les gens du pays ne soupçonnent pas et qu'il serait trop long d'énumérer. Je ne laisserai cependant pas d'en signaler quelques-uns :

Le premier est que nous ne perdions notre espérance et confiance en la Miséricorde de Dieu. Nous allons, pour son amour et service, publier la Loi de Jésus-Christ, son Fils, notre Rédempteur et Seigneur. Lui le sait bien, puisque ces désirs nous viennent de sa sainte Miséricorde. Nous défier, maintenant, de cette miséricorde et de la puissance de Dieu, à cause des périls où nous pourrions nous trouver pour son service ; cesser de compter sur cette miséricorde et puissance : le voilà, le péril plus grand. Dieu n'a qu'à vouloir, et nous serons préservés de tous les maux de cette vie, des maux qui nous peuvent venir de ses ennemis, car, sans sa permission, ni le démon ni ses ministres ne sauraient nous nuire en rien. Puis, n'y a-t-il pas un encouragement pour nous dans cette parole du Seigneur : *Qui aime sa vie en ce monde, etc., et celui qui la perdra pour Dieu la trouvera?* et dans cette autre parole analogue de Jésus-Christ : *Celui qui met la main à la charrue et regarde derrière soi n'est pas propre au royaume de Dieu?*

Nous donc, considérant ces périls de l'âme, qui sont beaucoup plus grands que ceux du corps, nous jugeons que le plus sûr pour nous est de subir tous les dangers corporels, au lieu de nous engager, devant Dieu, dans les périls spirituels, et nous sommes déterminés à nous rendre en Chine par un chemin quelconque. Le succès de notre voyage, je l'espère

de Dieu Notre-Seigneur : il se fera, pour l'accroissement de notre sainte Foi, pour tant que nos ennemis et leurs ministres nous persécutent ; car, si Dieu est pour nous, qui aura victoire contre nous ?

Quand le vaisseau s'en ira de ce port de Sanchoan à Malaca, j'espère en Dieu Notre-Seigneur qu'il portera nouvelles de nous, et comment nous avons été reçus à Canton, parce que, de Canton à ce port de Sanchoan, il va sans cesse des vaisseaux, par lesquels je pourrai écrire ce qui nous est arrivé d'ici à Canton, et ce que nous a fait le Gouverneur de Canton.

Alvaro Ferreira et le Chinois Antoine sont venus, toujours malades ; maintenant, par la miséricorde de Dieu, ils se trouvent mieux. Je me suis aperçu qu'Antoine ne sert de rien comme interprète, parce qu'il a oublié la langue chinoise. Un Pero Lopez, qui fut esclave de Antonio Lopez, celui qui mourut au siège de Malaca, s'est offert à venir avec moi. Il sait lire et écrire le portugais, et il lit bien et écrit un peu le chinois. Il a fait son offre avec bien du courage et de la bonne volonté. Dieu le paiera, en cette vie et en l'autre. Recommandez-le à Dieu Notre-Seigneur, afin qu'il lui donne la persévérance.

Dès notre arrivée à Sanchoan, nous fîmes une église, et j'ai dit la messe, chaque jour, jusqu'à ce que je tombai malade de fièvres : la maladie dura quinze jours. Maintenant, par la miséricorde de Dieu, je me trouve bien portant. Il ne manque pas, ici, d'occupations spirituelles, comme confesser de nombreux malades, mettre fin à des brouilleries (*fazer amizades*) et autres bonnes œuvres.

Je ne sais que vous annoncer encore (*que mais vos faça saber*), si ce n'est que nous sommes très déterminés d'aller en Chine. Tous les Chinois (j'entends parler des hommes hono-

rables, marchands) que nous voyons témoignent désirer et être contents que nous allions en Chine ; ils ont peut-être l'idée (*parecendolles*) que nous portons, écrite dans nos livres, une Loi meilleure que la leur ; peut-être aussi ont-ils ces sentiments pour être amis des nouveautés. Tous donc se montrent fort satisfaits, bien qu'aucun ne veuille nous porter à Canton, à cause des périls où ils se pourraient voir.

Écrit à Sanchoan.

L'église de Notre-Dame et le collège, s'il est nôtre, et tout ce qui est de la Compagnie, confiez-le à la garde du Père Vicente Viegas. Vous lui remettrez copie de la donation que le seigneur Évêque a faite à la Compagnie du Nom de Jésus de la maison de Notre-Dame, afin que ni le Vicaire, ni aucun autre, ni le P. Vicente Viegas lui-même ne puissent prétendre aucun droit sur l'église de Notre-Dame. Vous prierez beaucoup le P. Vicente Viegas, en votre nom et au mien, de vouloir bien, pour l'amour de Dieu, accepter charge de l'église, jusqu'à ce que le Recteur de Saint-Paul désigne quelqu'un qui vienne résider à Malaca. S'il vous semble à propos que Bernard demeure avec lui, qu'il demeure pour enseigner les enfants.

Et moi, je suis ici, attendant, chaque jour, un Chinois qui doit venir de Canton me prendre. Plaise à Dieu qu'il vienne, comme je le désire. Si, par cas, Dieu ne le voulait pas, je ne sais ce que je ferais ; si je retournerais dans l'Inde ou si j'irais à Siam, pour de là passer en Chine avec l'ambassade que le Roi de Siam envoie au Roi de Chine. Je vous écris ceci, afin que vous disiez à Diogo Pereira que si lui doit aller en Chine et que, par une voie quelconque, il puisse m'écrire à Siam, il le fasse, afin que nous nous y joignons, ou dans quelque port de Chine.

Témoignez grande amitié à Diogo Pereira, soit à Malaca, soit dans l'Inde; recommandez-le à Dieu d'abord, et puis partout où votre intervention lui pourra être utile; il est, lui, si grand ami de notre Compagnie!

Jésus-Christ Notre-Seigneur nous donne son aide et faveur.
Amen.

De Sanchoan, aujourd'hui, 22 octobre 1552.

Tout vôtre, en Jésus-Christ,

FRANÇOIS¹.

François Perez, je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, que, vu la présente mienne cédule, vous ne demeuriez plus à Malaca, mais preniez le chemin de l'Inde par les vaisseaux qui s'y rendront, à la mousson.

Si la cédule ne vous était remise qu'après le départ des vaisseaux pour l'Inde, vous irez, par le vaisseau de Coromandel, à Cochîn, et serez là en résidence, prêchant, confessant, enseignant, comme vous faisiez à Malaca, selon la méthode et l'ordre marqués au mémorial que je vous laissai à Malaca, lorsque j'allai au Japon, et conformément aussi aux instructions que j'ai laissées à Antonio de Eredia, lequel est maintenant à Cochîn.

Vous demeurerez à Cochîn, à la place d'Antonio de Eredia, et Antonio de Eredia, ou tout autre qui l'aurait remplacé, se mettra, la présente vue, en chemin pour Goa, et là se tiendra prêt à partir pour le Japon. Ainsi donc, la présente obéissance servira, et pour vous, et pour Antonio de Eredia, ou autre quelconque qui le remplacerait, afin que, en vertu de l'obéissance, vous exécutiez ce que je vous commande.

Du jour de votre arrivée à Cochîn, vous serez Recteur de

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 70.

cette Maison, et cessera de l'être celui qui exerçait la charge, que ce soit Antonio de Eredia, ou un autre quelconque.

Vous vous exercerez en tout ce qui sera de la plus grande gloire de Dieu et perfection de la Compagnie, selon le talent que Dieu Notre-Seigneur vous a donné, et comme j'ai de vous cette confiance que vous le ferez et plus encore, je vous ordonne, en vertu de l'obéissance, d'être Recteur de cette Maison.

Vous serez sous l'autorité (*a obediencia*) du Recteur de la Maison de Saint-Paul de Goa ; et tous ceux de la Compagnie qui viendraient à Cochin, prêtres ou laïques, quelles que soient leurs qualités, seront sous la vôtre, à moins que, pour un cas fortuit, le Recteur de Goa n'en ordonnât autrement.

Ceci, je le commande, en vertu de l'obéissance, à tous ceux qui viendraient à cette Maison de Cochin : ils vous obéiront. Et vous, en vertu de l'obéissance, exécutez ce que par cette cédule je vous commande, savoir est, de partir de Malaca, et d'être Recteur de la Maison de Cochin.

Écrit en cette Chine (*nesta China*), au port de Sanchoan, le 22 octobre 1552.

FRANÇOIS¹.

II.

Le 26 octobre, François écrit à Gaspard Barzée :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Du détroit de Singapour, je vous écris très longuement. Maintenant, ce que je vous recommande beaucoup, c'est que

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 71.

vous ayez très spécial soin de vous-même, car si vous faites le contraire, je n'espère rien de vous.

Les avis que je vous laissai, ne vous fatiguez pas de les lire et de les exécuter, et principalement celui par lequel je vous recommande de vous exercer tous les jours dans l'humilité. Prenez garde de ne pas vous négliger à ce sujet, pour trop considérer ce que Dieu opère de bien par vous ou par les autres de la Compagnie. Sachez bien que, pour le bien que je vous veux, et à vous et à tous les autres, j'aimerais beaucoup vous voir considérer, non pas tant ce que Dieu fait par vous, mais ce que, par votre faute, il laisse de faire. La dernière considération vous humilierait, vous confusionnerait; elle vous amènerait à mieux connaître, d'un jour à l'autre, vos misères et vos péchés; l'autre, au contraire, vous met en très grand risque de concevoir de vous-même une opinion fausse et trompeuse : vous en viendrez à vous attribuer ce qui n'est pas vôtre, ni fruit de vos œuvres, mais œuvre de Dieu seulement. Souvenez-vous à combien d'autres de tels sentiments ont nui, et le mal que ferait, dans la Compagnie, un tel esprit.

Vous me recommanderez beaucoup à tous les Frères et Pères de la Compagnie, et à tous les dévots et dévotes de la Maison. Vous visiterez les *Frades* de saint François et de saint Dominique, et me recommanderez beaucoup à eux, et à leurs saintes oraisons et dévots Sacrifices.

Au Japon sont allés Baltazar Gago, Duarte da Sylva et Pedro de Alcaçova; ils sont partis en un bon vaisseau, et j'espère de Dieu Notre-Seigneur qu'il les mènera sains et saufs à Ayamanguchi, où sont le P. Cosme de Torres et Jean Fernandez.

Pour l'année qui vient, je vous recommande fort d'envoyer au Japon une personne de grande confiance et instruite (*que*

tenha lettras), et si du royaume il ne venait cette année personne qui pût s'y rendre, il me semble qu'il serait bon, en ce cas, d'y envoyer Antonio de Eredia. Pour cela, que François Perez aille à Cochîn remplacer Antoine de Eredia, ou autre quelconque qui serait là ; il n'y a pas, en effet, maintenant à Malaca les dispositions voulues pour y faire autant de bien qu'à Cochîn. Antoine de Eredia n'amènera personne, si ce n'est quelque laïque, d'une vertu bien éprouvée et assez intelligent pour apprendre la langue.

A Maluco, en compagnie de Jean de Beiro, vous enverrez quelqu'un qui, à votre jugement, ait la vertu requise pour y faire du fruit. Tâchez que Jean de Beira parte content, car il y a maintenant dans cette région de Maluco disposition grande pour que notre sainte Foi s'y propage. Ainsi donc, tous les ans, ayez soin que l'on y soit pourvu de tout le nécessaire, et n'y envoyez que des personnes bien éprouvées et de beaucoup d'expérience.

En vertu de la sainte obéissance, je vous recommande que si un laïque ou prêtre faisait quelque péché public et scandaleux, vous le renvoyiez tout de suite, et vous ne le receviez de nouveau, à la prière de personne, si ce n'était qu'il fît si grande pénitence et reconnût tellement sa faute. Par cette voie seulement, il se pourra faire miséricorde ; par aucune autre, non, quand même le Vice-roi et avec lui l'Inde tout entière vous en supplieraient.

Ceux que j'ai renvoyés, et qu'en vertu de la sainte obéissance je vous ai défendu de recevoir de nouveau, gardez-vous de les recevoir. Que s'il y avait chez eux tel grand amendement, et qu'ils eussent fait de longs jours (*por muitos dias*) de pénitence publique, vous pourriez, en ce cas, leur donner une lettre pour le Recteur de Coïmbre ; ici, ils ne sont pas nécessaires, et là-bas ils pourront servir (*aproveitar*).

Je vous recommande aussi beaucoup de recevoir fort peu de gens (*muito pocos*) dans la Compagnie, et ceux que vous recevrez, qu'ils soient personnes de qui la Compagnie a besoin (*tem necessidade*). Considérez bien encore si, pour le service de la Maison, il ne serait pas mieux de se procurer, d'acheter quelques nègres, que d'y employer un grand nombre de ceux qui aspirent à être admis dans la Compagnie. Je parle ainsi, d'après ce que j'ai vu à Goa et ce que j'ai appris de ceux qui sont venus avec moi.

Me voici en ce port de Sanchoan, qui est à trente lieues de la ville de Canton : j'attends, chaque jour, un homme qui doit m'y porter. Nous sommes convenus que je lui donnerai, pour cela, deux cents *cruzados*. Il l'a fallu, à cause des grandes défenses et peines qu'il y a, en Chine, contre ceux qui, sans *chapa* du Roi, y introduiraient un étranger. J'espère de Dieu Notre-Seigneur que tout aura très bonne issue (*successo*).

J'ai nouvelle certaine que ce Roi de Chine a envoyé en une contrée, hors de son royaume, certaines personnes pour savoir comment on s'y régit et gouverne, et quelles en sont les lois. D'où nos *señores* d'ici concluent et me disent que le Roi ne pourra que se réjouir de nous voir porter une Loi nouvelle en Chine.

Ce qui s'y passera, je vous l'écrirai longuement.

Notre-Seigneur nous réunisse en la gloire du paradis.

De ce port de Sanchoan de Chine, le 26 octobre.

J'ai écrit cette lettre tellement à la hâte, que je ne sais comme elle va (*nao sey como vay*). Par une autre occasion, avant de partir pour la Chine, je vous écrirai plus longuement.

Tout vôtre, en Jésus-Christ,

FRANÇOIS ¹.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 72.

III.

Enfin, les 12 et 13 novembre, François adresse au Supérieur de Malaca les dernières lettres que nous ayons de lui.

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Par la *barque* de Gaspard Mendez, je vous écrivis, et François Sanchez se chargea des lettres : ce que je vous dis alors et ce que je vous écris aujourd'hui, tâchez de le faire avec grand soin.

D'ici à huit jours, j'attends le marchand qui doit me porter à Canton. Très certainement, s'il ne meurt pas, il viendra ici, vu la grande quantité (*interesse*) de poivre que je lui promis (*donnai*) ; car, s'il me porte sain et sauf à Canton, il y gagne plus de 350 *cruzados*.

Je dois cela à mon bon ami Diogo Pereira. Dieu le récompense, puisque moi je ne le puis faire. En tout ce que vous pourrez, donnez-lui, dans l'Inde, appui et faveur, car je ne sais vraiment quand nous pourrons, tous ensemble, lui payer le bon acheminement qu'il nous donne pour la propagation de notre sainte Foi dans les régions de Chine, et pour que ceux de la Compagnie du Nom de Jésus puissent réaliser les désirs qu'ils ont de propager cette sainte Foi. Il m'a été si grand auxiliaire (*meio tao grando*) pour que je pusse aller en Chine, et tous les frais de mon voyage, c'est lui qui les supporte.

Vous saurez de Diogo Pereira s'il doit venir, l'année pro-

chaîne, à Canton, comme ambassadeur, ou s'il a, à ce sujet, quelque espérance. Pour moi, je n'en ai point (*desconfiado estou*) : plaise à Dieu que le contraire de ce que j'attends se réalise, et Dieu pardonne à qui fut cause d'un si grand mal. J'ai peur que Dieu ne lui donne bientôt le châtement ; qu'il le lui ait déjà donné, je n'en serai pas surpris.

J'écris à Diogo Pereira que s'il doit venir en ces contrées, Maître Gaspard a reçu ordre de moi d'envoyer à Malaca un Père qui, de là, viendrait avec lui. Ce Père prendrait, pour cela, les vaisseaux qui, au mois de mai, se rendent de l'Inde à Malaca ; et si, par cas, Diogo Pereira devait aller à la Sonde avec son vaisseau, qui partira bientôt d'ici et qu'il irait joindre loin de Malaca, il ne sera pas, en ce cas, nécessaire qu'un Père vienne de l'Inde pour accompagner Diogo Pereira, car ils ne pourraient se rencontrer. Ceci, vous le réglerez avec Diogo Pereira avant de partir pour l'Inde.

J'ai renvoyé de la Compagnie Ferreira, parce qu'il n'est pas pour elle. Ainsi donc, à Cochîn, je vous le commande en vertu de l'obéissance, ne le recevez pas dans la Maison. Tout ce que vous pourrez faire, pour l'aider à être *Frade* chez les *Frades* de Saint-François ou de Saint-Dominique, faites-le. Écrivez la même chose à Maître Gaspard : qu'en aucune manière (je le lui commande en vertu de l'obéissance), il ne reçoive Ferreira à la Maison ; mais s'il peut l'aider à être *Frade* de Saint-François ou de Saint-Dominique, qu'il l'aide.

Je voudrais bien pouvoir, cette année, vous faire savoir nouvelles d'ici, et de la réception qu'on m'aura faite à Canton, par le vaisseau qui partira, voie de Coromandel. J'aurai soin, du moins, de vous écrire de Canton, et plaise à Dieu que le vaisseau de Diogo Pereira, qui part d'ici, rencontre à Malaca

le vaisseau qui part pour Coromandel. Vous pourriez, à ce compte, avoir de mes nouvelles de Canton, à Cochin, dans le courant du mois de mars.

A Vicente Viegas vous laisserez recommandé d'avoir soin, dès l'arrivée du vaisseau de Diogo Pereira à Malaca, d'en retirer mes lettres et de les mettre en chemin par la voie de Coromandel. Recommandez aussi à Diogo Pereira de faire ensuite arriver à Cochin mes lettres avec les siennes, voie de terre, par quelque patamar.

La maison de Notre-Dame et le Collège, laissez-les au Père Vicente Viegas, le priant d'en vouloir prendre la charge ; vous lui laisserez aussi la maison, et copie de la donation que le seigneur Évêque en a faite à la Compagnie, afin que personne n'ait à y prétendre de droit. Quant à l'original de l'acte, vous le prendrez avec vous à Cochin, et de là le ferez tenir, par une bonne occasion, au Recteur de Saint-Paul de Goa.

Gardez-vous bien, pour quelque raison que ce soit, de rester à Malaca : vous n'y avez déjà perdu que trop de temps, pouvant mieux employer vos travaux ailleurs. J'ajoute cet article (*este capitulhino*), afin que, ni pour prières, ni pour fausses promesses de personne que si vous restez l'on s'amendera, pour aucune raison enfin, vous ne restiez.

Avec le P. Vincent Viegas vous pourrez, si bon vous semble, laisser Bernard, pour enseigner la lecture, l'écriture et les prières aux enfants. Faites cela, si vous le jugez meilleur ; sinon, emmenez Bernard avec vous ¹.

1. Ce Bernard n'était pas (comme certains l'ont pensé) Bernard le Japonais : celui-ci ne pouvait évidemment enseigner la grammaire aux enfants de Malaca. Il est, d'ailleurs, certain que Bernard partit, de Malacā, avec François, pour Cochin et Goa (*Select. epist.*, p. 155).

Quant à Ferreira, si vous pouvez le faire partir en un vaisseau autre que celui où vous serez, faites-le; sinon, qu'il agisse à sa guise. S'il vous importunait pour être avec vous sur un même vaisseau, accordez-lui cela, mais à condition qu'il se fera *Frade*. Prenez-le alors avec vous et soyez bon pour lui, mais toujours à la condition qu'il se fera *Frade* : il vous en donnera sa parole.

L'interprète, qui écrivait qu'il voulait aller avec moi en Chine, a peur et il demeure. Nous allons, avec l'aide de Dieu, Antoine, Christophe et moi : priez beaucoup Dieu pour nous, car nous courons très grand risque d'être retenus captifs. Nous nous consolons, d'avance, en pensant qu'il nous est de beaucoup meilleur être captifs, pour le seul amour de Dieu, que libres en fuyant les labeurs de la Croix.

Au cas où, pour le grand péril qu'il court, celui qui devait nous porter à Canton se soit repenti du marché conclu et que, par crainte, il laisse de nous y porter, en tel cas, j'irai à Siam, pour de là, au cours de l'année, me rendre à Canton, dans les vaisseaux que le Roi de Siam y envoie. Plaise à Dieu que nous allions à Canton, cette année.

Saluez bien, de ma part, tous nos dévots et amis, particulièrement le P. Vincent Viegas¹.

Dieu Notre-Seigneur nous réunisse en la gloire du paradis.

De ce port de Sanchoan, le 12 novembre 1552.

Votre frère en Jésus-Christ,

FRANÇOIS².

1. Sébastien Gonçalves écrit : « Celui à qui François Perez devait laisser la maison de Malaca à garder, en quittant Malaca, était un prêtre castillan, appelé *Jean Diaz*, un de ceux qui se trouvaient avec les Castillans de la flotte qui arriva à Maluco avec celle de Fernand de Sousa, pendant le carême de 1546. Plus tard, il entra dans la Compagnie. »

2. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 74.

François Perez, Père de la Compagnie du Nom de Jésus, je vous recommande, en vertu de la sainte obéissance, que, vu la présente obéissance, vous preniez la voie de Cochin, sur les vaisseaux qui y vont cette année : vous emmènerez avec vous Jean Bravo, et aussi Bernard, si vous le jugez à propos.

A Cochin, dès le jour de votre arrivée, vous prendrez possession de la Maison, et vous vous appliquerez à l'exercice des mêmes ministères que par le passé, savoir : la prédication, la confession et autres œuvres pies, selon l'ordre que vous suiviez à Malaca, et conformément au mémoire que je laissai, à Cochin, au Père Antoine de Eredia.

Ainsi donc, par le présent, j'ordonne, en vertu de la sainte obéissance, au Père Antoine de Eredia ou à tout autre qui serait Supérieur au collège de Cochin, qu'il vous remette, sans retard, toute la Maison, pour y être vous-même Supérieur du collège, et avoir sous votre autorité tous ceux qui y résident ou qui y viendraient ; — et le Père Antoine de Eredia (ou tout autre qui serait au collège en son lieu) partira bientôt pour Goa, afin de s'y tenir prêt à aller au Japon, ou bien là où le Père Maître Gaspard, Recteur du collège de cette ville, l'enverra.

Et pour qu'il n'y ait pas lieu de douter que telle est mon intention, que vous, François Perez, alliez de Malaca à Cochin, et vous, Antoine de Eredia (ou tout autre vous ayant succédé), de Cochin à Goa, — et que personne aussi ne doute que tel est mon commandement en vertu de l'obéissance, j'ai ici apposé ma signature.

A Sanchoan, le 12 novembre 1552.

FRANÇOIS¹.

Le lendemain, 13 novembre, François dicte sa

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 75.

dernière lettre, adressée à François Perez, pour être transmise par lui au P. Gaspard Barzée :

JÉSUS.

Je vous recommande beaucoup qu'avec grande diligence, vous veilliez à ce que le seigneur Évêque et aussi le Vicaire général voient les Bulles de la Compagnie. Vous leur montrerez, en même temps, un parchemin, qui se trouve à Saint-Paul, où il est fait mention de moi : il y est dit que le Pape me fait son Nonce dans ces régions de l'Inde.

Obtenez ensuite que le seigneur Évêque ou le Vicaire général mande une Provision, où sera déclarée l'excommunication que Don Alvaro a encourue, pour m'avoir violemment ôté le moyen de me rendre en Chine, refusant d'exécuter les Provisions du seigneur Vice-Roi et d'obéir au Capitain d'alors de la forteresse de Malaca, Francisco Alvarez, qui, en même temps, était *Veador de fazenda* du Roi notre seigneur ; toutes choses que vous savez fort bien, pour en avoir été témoin. La Provision du seigneur Évêque ou du Vicaire général sera adressée au Père Vicaire de Malaca, — et elle portera ordre, à lui signifié par le seigneur Évêque ou le Vicaire général, de publier, dans l'église, l'excommunication, vu que l'excommunication a été publiquement encourue.

Ces diligences, vous les ferez, pour deux raisons seulement : — la première, pour que Don Alvaro reconnaisse l'offense qu'il a faite à Dieu et l'excommunication qu'il a encourue, qu'il fasse pénitence, qu'il recherche l'absolution de l'excommunication encourue, afin que, une autre fois, il ne fasse pas à un autre ce qu'il m'a fait à moi. — La seconde, pour que les Frères de la Compagnie qui iront à Malaca, ou à Maluco, ou au Japon, ou en Chine, ne trouvent pas d'empêchement à Malaca, et que les Capitans de Malaca ne mettent pas d'obstacles à leurs voyages, sachant, par ces notifications et publi-

cations, les peines spirituelles que l'on encourt pour être auteur de tels empêchements ; si, en effet, il s'en rencontre que ni la crainte de Dieu ni l'amour de Dieu ne retiendraient, il est bon que ceux-là, par crainte ou vergogne du monde, n'empêchent pas le service de Dieu.

Cette dépêche du seigneur Évêque ou du Vicaire général, Juan de Beira ou le Père qui se rendra au Japon l'apportera et la remettra au Vicaire de Malaca ; — et gardez-vous d'être négligent en ceci, que je vous recommande de faire, en vertu de la sainte obéissance. Vous prierez en grâce le seigneur Évêque ou le Vicaire général d'écrire au Vicaire de Malaca, et de lui ordonner, en vertu de l'obéissance, sous peine d'excommunication, de notifier publiquement et de proclamer dans l'église la Provision qui viendra de l'Inde.

D'ici à un an, vous m'écrirez quelles diligences vous aurez faites à ce sujet.

Quant à mon voyage de ce port en Chine, comme il est fort difficile et périlleux, je ne sais s'il réussira, bien que j'aie grande espérance de le voir aboutir. Si, par cas, je ne vais pas, cette année à Canton, j'irai à Siam, comme je vous l'ai déjà dit (*como acima digo*), et si je ne puis, dans l'année, passer de Siam en Chine, j'irai dans l'Inde ; mais j'ai grande espérance d'aller en Chine.

Sachez certainement une chose, et n'en doutez pas : c'est qu'il pèse grandement (*em grande maneira*) au démon que ceux de la Compagnie du Nom de Jésus entrent en Chine ; cette nouvelle certaine, je vous la fais savoir, de ce port de Sanchoan : à cela ne mettez aucun doute, car les empêchements qu'il m'a opposés et qu'il m'oppose, chaque jour, je n'achèverais jamais de vous les écrire. Mais sachez aussi certainement une chose : c'est que, avec l'aide, grâce et faveur de Dieu Notre-Seigneur, le démon, sur ce point, sera confondu ;

et ce sera grande gloire pour Dieu d'avoir, par un instrument aussi vil que moi (*que eu sou*), confondu la grande présomption (*opinião*) du démon.

Maître Gaspard, souvenez-vous des avis que je vous laissai, quand je partis de là, et de ceux que je vous ai écrits depuis, et ne les négligez pas ; ne laissez pas de les exécuter, vous imaginant, comme d'autres firent, que je suis mort ; car, si Dieu veut, je ne mourrai pas ; bien que il y ait eu un temps où, plus qu'à présent, je désirai vivre. Cet avis, je vous l'adresse, pour que vous n'usiez pas de votre propre sens (*parecer*), comme, — s'il vous en souvient bien, — il vous est arrivé de le faire (*como, se bem vos lembre, ja usastes*). Dieu sait à quel point cela vous réussit (*quanto acertastes*) ; et pour moi, il serait dur, arrivant, l'année prochaine, auprès de vous, d'y trouver des affaires à arranger (*achar cousas que me fosse necessario acodir a ellas*).

Je vous recommande, et considérez-le bien, de ne recevoir que très peu (*muito poucos*) de sujets dans la Compagnie ; — ceux qui sont déjà reçus, faites-les passer par beaucoup d'épreuves, parce que je crains que quelques-uns, là reçus, il ne fût mieux de les congédier, comme j'ai fait pour Alvaro Ferreira, que vous ne recevrez pas au collège, s'il venait à Goa ; parlez-lui à la *Porterie* ou à l'église, et, s'il veut être *Frade*, aidez-lui. Quant à le recevoir, je vous commande, en vertu de l'obéissance, de ne le pas faire ; et ne permettez pas qu'on l'accueille en une maison de la Compagnie, parce qu'il n'est pas pour la Compagnie.

La présente lettre sera pour le Recteur de Saint-Paul, quel qu'il soit, et pour François Perez, à Malaca.

De Sanchoan, le 13 novembre 1552.

FRANÇOIS ¹.

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 75.

Au dos de la lettre :

De Cochin, vous enverrez cette lettre à Maître Gaspard, à Saint-Paul de Goa.

— Les mots : *De Sanchoan, le 13 novembre 1552* sont de la main du Saint, ainsi que plusieurs corrections du texte de la lettre.

CHAPITRE XXXV.

OÙ SONT FIDÈLEMENT RACONTÉES LA MORT ET SÉPULTURE
DE FRANÇOIS DE XAVIER, ET LA TRANSLATION DE SON
CORPS A MALACA ET A GOA.

(Novembre 1552-mars 1554.)

I.

De bonne heure, on comprit, dans l'Inde, qu'un seul témoin pouvait bien raconter les derniers jours et la mort de François : c'était le jeune Chinois Antonio de Santa-Fé. Il faut, d'abord, observer qu'Antonio n'était pas un jeune homme de médiocre intelligence, ni d'intelligence sans culture ; ce n'était pas non plus une âme peu honnête, peu vertueuse. Le P. Luis Frois, qui vécut avec lui, à Goa, jusqu'au jour du départ de François pour la Chine, nous fait ainsi son portrait :

Ce jeune Chinois vivait au collège de Goa, depuis sept ou huit ans, et il avait quatre ans d'étude de grammaire. Il était des plus vertueux, des plus ouverts à l'intelligence des choses spirituelles, entre les garçons que j'ai connus tels dans ces

régions. Maître François l'amenait pour qu'il enseignât, dès l'arrivée en Chine, la doctrine chrétienne aux nouveaux convertis.

Ajoutons qu'Antonio, en 1552, avait, au moins, vingt ans, puisque le P. Valignani dit l'avoir connu déjà vieux, avant 1583.

Sans doute, François observe que ce bon Antonio, mis en relation, à Sancian, avec des Chinois, eut peine à se faire entendre; mais ce fait est tout expliqué, si l'on observe qu'Antonio, venu fort jeune dans l'Inde, n'y parlait, depuis huit ans, que la langue portugaise.

Antonio est donc un témoin qui mérite confiance. Un de ses amis (qu'il appelle *très cher Frère*) eut la bonne pensée de l'interroger, peu après la mort du Saint, — et Antonio écrivit des pages que nous traduisons littéralement du texte original portugais, après avoir noté quelques observations du P. Valignani :

En ce temps, il n'y avait pas même autorisation pour les Portugais de mettre pied sur le sol chinois, en vue seulement d'acheter et de vendre; de sorte que les marchands portugais vivaient sur leurs vaisseaux, traitant secrètement d'affaires avec les Chinois, pour se dérober, de part et d'autre, aux surprises des mandarins; ce qui exigeait séjour de plusieurs mois. Si les Portugais venaient à terre, dans l'île de Sanchoan, île en ce temps quasi-déserte, c'était par nécessité et pour peu de jours; et ils s'abritaient, alors, en des cabanons de paille dressés sur le rivage et qu'ils brûlaient au départ. Des vaisseaux que François rencontra proche de Sanchoan, quand il y arriva, la plupart ne tardèrent pas à retourner dans

l'Inde, et bientôt il n'en resta qu'un, dont l'équipage était fort restreint, et très pauvre l'approvisionnement de vivres ; il n'attendait, pour s'éloigner aussi, que d'avoir complété son chargement. Ajoutons que le mois de novembre est, dans cette région, un des plus froids de l'année.

A Sanchoan se trouvaient déjà d'autres navires portugais, quand François y arriva. Les Portugais insistèrent, de tout leur pouvoir, pour empêcher le Saint d'aller à une mort ou captivité certaine en abordant à Canton ; ils lui disaient comment les Chinois n'avaient pas même épargné des Portugais que la tempête avait jetés sur leurs côtes : ils les avaient pris, maltraités et mis en prison, où ils étaient encore, sans que l'on trouvât moyen de les délivrer.

Ainsi parle le P. Valignani.

Les Portugais n'exagéraient pas le péril. En 1555, le P. Melchior Nunez vit, de près, un de ces captifs :

Seuls, écrit le Père Frois, seuls, le Père Maître Melchior et D. Louis de Almeida, capitaine d'un vaisseau portugais, connu des Chinois, furent autorisés à parler à Mathieu de Britto, gentilhomme, retenu en prison, tout chargé de chaînes, des menottes aux mains, des fers aux pieds et au col, et encore une pièce de bois sur la poitrine. Ils le trouvèrent tout défiguré et dans une grande tristesse. La vue du Père ramena la joie dans son cœur, et il pleura beaucoup avec lui. Le Capitaine et le Père obtinrent pour ce malheureux captif quelque soulagement.

Écoutons maintenant Antonio de Santa-Fé :

Voici, mon très cher Frère, ce que vous désirez savoir, au sujet de la bénie mort du Père Maître François, avec qui je me trouvai seul quand il mourut :

Malgré tout ce qu'il eut à souffrir d'ennuis, avant son voyage en Chine, il ne laissa pas de l'exécuter. Nous partîmes donc de Malaca, et nous eûmes bonne traversée¹. En peu de jours, nous arrivâmes à la côte de Chine, et l'on mit à l'ancre; mais le pilote ne savait pas où il était : avions-nous déjà dépassé le port où nous devions nous arrêter, ou bien nous fallait-il aller encore en avant pour le rencontrer? — Il ne parvenait pas à le déterminer, et tous les gens du vaisseau se trouvaient dans la même incertitude. Le Père Maître François dit au pilote que le port était dépassé et qu'il fallait retourner en arrière. Personne ne voulait le croire; mais comme le Père Maître François maintenait son affirmation, le Capitaine prit le parti d'envoyer un bateau en arrière, pour voir si la chose était comme disait le Père Maître François; or, au bout de trois jours, le bateau revint, avec beaucoup de vivres frais (*refrescos*) et avec la nouvelle que le port de Sanchoan, celui même où nous allions, était en arrière, comme l'avait dit le Père Maître François; — et ainsi, avec grande joie, Dieu nous donnant si bonne traversée, nous retournâmes en arrière jusqu'au port².

Comme nous y entrâmes, les Portugais qui s'y trouvaient ayant su que le Père Maître François était là, ils vinrent tous le recevoir, et chacun voulait l'accueillir dans sa maison (*casa*), parce que tous l'aimaient beaucoup. Finalement, il fut pris par un George Alvrez, son grand ami, qui lui donna l'hospitalité (*agazalho*) et à ses compagnons, savoir : le Frère Ferreira et moi. Nous demeurâmes là l'espace de deux mois et demi environ.

Dès que le Père Maître François fut arrivé, il demanda aux

1. Ce simple langage se concilie peu avec les récits de la traversée que font certains biographes.

2. Le pilote et les autres, observe ici le P. Valignani, ne s'expliquèrent ce fait qu'en admettant dans l'âme de François une lumière surnaturelle.

Portugais, pour l'amour de Dieu, qu'on lui fit faire une chapelle (*igrejinha*) de paille, afin de pouvoir y dire la messe et enseigner la doctrine aux enfants et aux garçons esclaves. Bien qu'ils fussent peu nombreux, jamais il ne cessa de les instruire, avec beaucoup de charité et d'amour, comme il faisait en tout lieu où il se trouvait. Il confessait aussi bien des gens.

Il travaillait (*se exercitava*) aussi, durant ce même temps, à recueillir des aumônes pour les pauvres, et à lier très fréquemment entretien avec les Chinois païens, qui venaient là pour leur commerce (*fazer fazendas*). Il ne leur parlait pas des choses de la Foi, mais seulement de choses communes, pour entrer en relation avec eux. Il répondait aux questions qu'eux lui faisaient, et qui étaient ordinairement de choses de philosophie, comme de la composition de ce monde, et autres semblables; et il leur répondait si bien, que les Chinois allaient disant que le Père Maître François leur paraissait être un homme bien savant et de très bonne vie¹.

En ce temps, vint à tomber malade un homme fort dévot du Père Maître François, et qui jamais ne manquait sa messe. Son mal devenant très grave, il demanda qu'on le portât de terre sur le vaisseau; or, comme quelques domestiques le prenaient, en effet, pour l'embarquer, le Père leur dit: « Voyez, vous êtes là à prendre Diogo de Gueiros (c'était le nom du malade): d'ici à trois jours, vous le rapporterez à terre, mort. » Et ce fut vrai, car, de là à trois jours, les domestiques revinrent à terre, avec leur maître mort, pour l'enterrer.

1. De là il ne faudrait pas conclure que François parlait avec les Chinois autrement que par interprète, ou bien en portugais avec les Chinois qui entendaient ou parlaient le portugais. Tel biographe de François nous le montre, à Yamaguchi, employant les matinées à prêcher en un chinois très pur, et les après-midi à prêcher également en japonais.

On en donna avis au Père, qui était à la chapelle (*na ermida*) : il prit aussitôt le surplis et descendit de la colline (*do outeiro*), pour recevoir le corps et l'enterrer, comme il faisait pour tous ceux qui là mouraient.

Tout le temps que le Père fut là, tout son souci était comment il pourrait entrer en Chine et y annoncer la Foi de Jésus-Christ ; et traitant, bien des fois, de cela avec les marchands chinois, les uns lui disaient qu'il ne pourrait pas entrer, parce que le Roi de Chine ne voulait pas qu'aucun étranger entrât dans ses États, et qu'il punissait très gravement ceux qui le faisaient. A d'autres il semblait qu'eux pourraient l'y porter, parce qu'ils le jugeaient homme vertueux et de sainte vie. Mais les premiers persistaient (*finalmente*) à dire qu'il leur paraissait impossible que le Père entrât en Chine. Mais le Père demeurait très constant, et avec grandes espérances en Notre-Seigneur, qu'il entrerait en Chine, et avec le dessein, au cas où il n'y pourrait entrer par ce port, de s'en aller à Siam, et, de là, accompagner les ambassadeurs que, chaque année, le Roi de Siam envoyait en Chine.

Étant ainsi déterminé, le Père Maître François tomba malade, mais d'une maladie légère : ce n'était qu'une fatigue et des frissons de froid ; il ne laissa pas de dire la messe tous les jours, et, s'étant purgé, par le conseil des Portugais qui étaient là, il se trouva mieux, et se remit bientôt à ses exercices accoutumés d'enseigner la doctrine et de converser avec les Chinois.

Il en vint à s'arranger avec un d'eux : du reste, il ne lui demandait rien de plus que de nous porter et déposer, de nuit, lui et moi (car Alvaro Ferreira était parti), sur la plage de Canton, sans que personne sût qui nous y avait portés, de peur qu'on ne le tuât, comme, par ordre du Roi, les manda-

rins de Chine faisaient à tous ceux qui introduisaient des étrangers ; et pour cela, il lui donnerait une quantité de poivre (marchandise qu'ils estiment fort), de la valeur de 150 pardaos.

Le marché ainsi fait, le Père alla prendre congé du *Capitan mayor* et lui demander permission d'exécuter son dessein. Le Capitaine le pria de ne pas entrer en Chine, tant que les vaisseaux portugais seraient là, parce qu'il pourrait bien arriver que les Gouverneurs de Chine, irrités de le voir sur leur terre, ne fissent quelque mal aux Portugais qui étaient là, et ne vinssent en armes contre eux : ce que voyant le Père Maître François, et que son entrée immédiate en Chine pourrait, en effet, occasionner dommage aux Portugais, il se résolut d'attendre que leurs vaisseaux fussent sur le point de retourner à Malaca ; alors seulement il entrerait en Chine, parce que si les Chinois, à ce propos, voulaient aller, en armes, attaquer les vaisseaux portugais, ils ne les trouveraient déjà plus là.

Le Père Maître François était ainsi déterminé, lorsque partit, en ce temps, pour Malaca, l'ami qui lui donnait l'hospitalité, et il demeura sans que personne lui procurât asile et de quoi manger. Bien des fois, ayant faim, il me disait d'aller demander, pour l'amour de Dieu, aux Portugais qui restaient encore, quelque peu de pain, et j'y allai souvent ; mais cela n'empêchait pas qu'il ne souffrît de grandes nécessités.

Ce fut alors qu'il se sentit mal, et, se voyant ainsi indisposé, sans avoir rien à manger, il me demanda s'il ne serait pas bon d'aller sur le vaisseau de Diogo Pereira, qui mouillait en pleine mer. Je lui répondis que cela me paraissait bien, puisque nous souffrions, à terre, de telles privations ; que, sur le vaisseau, il trouverait quelqu'un qui le nourrirait et le soignerait ; et que, là, son état pourrait s'améliorer. Le Père fut de mon avis, et, peu après, il s'embarqua pour aller au vaisseau,

ce fut *un mardi, après midi* (22 novembre) ; mais il ne passa qu'une nuit dans le vaisseau, durant laquelle il souffrit beaucoup, et du roulis, parce que la mer était grosse (*grandes mares*), et d'une très forte fièvre. Aussi, de bon matin, il revint, avec moi, à terre, portant sous le bras une paire de chausses de drap, qu'on lui avait données, pour le défendre du froid, qui était grand ; il portait, de plus, dans la manche, quelque peu d'amandes (*umas poucas amendoas*), qu'on lui avait données pour manger. Il vint du vaisseau avec une telle fièvre, et si brûlant, qu'il semblait uné braise (*tão abrazado que parecia hua brasa*).

Le voyant dans cet état, un Portugais, son ami, qui s'appelait Jorge Alvrez¹, le prit avec lui et le logea en une sienne cabane de paille, et lui dit : « Votre Révérence doit se saigner sans retard : il y a maladie très sérieuse. » A quoi le Père répondit qu'il n'avait pas coutume de se saigner, mais que sa *Merced* fit ce qui lui semblerait à propos ; et aussitôt, on le saigna : ce jour-là était *le mercredi* (4^a feria). A la saignée, il s'évanouit ; mais on lui jeta de l'eau au visage, et il revint à soi.

Peu après, il éprouva un grand dégoût : il ne pouvait rien manger. *Le lendemain, jeudi* (5^a feria), comme on vit que la fièvre allait croissant, on le saigna : il s'évanouit de nouveau. Ne pouvant rien manger et si tourmenté (*atribulado*) comme il l'était de la fièvre, il demeurait tellement endurant et patient que jamais on ne lui entendit dire un mot.

Ce jeudi, de bonne heure, il lui survint quelques accès de délire (*umos frenesies*) ; mais, tant qu'ils durèrent, jamais il ne dit une parole qui se pût attribuer à extravagance (*desa-*

1. Des Alvrez sont partout en Portugal, et le nom de George y était alors fort commun.

tino) : les yeux élevés au ciel, d'un visage très joyeux (*alegre*) et de bel aspect (*bem assombrado*), et à haute voix, comme s'il eût prêché (*a modo de pregação*), il faisait certains colloques de choses que moi je ne comprenais pas, parce qu'elles n'étaient pas dites en notre langue ; j'ai cependant retenu ces paroles, parce que je les lui entendis répéter bien des fois : *Tu autem meorum peccatorum et delictorum miserere!* avec beaucoup d'autres paroles que je ne comprenais pas ¹.

Il fut ainsi, parlant avec une très grande ferveur, l'espace de cinq ou six heures, et le Nom de JESUS toujours à la bouche (*O Nome de JESU nunca lhe salia da boca*). Tout ce jour du jeudi et tout le vendredi, il fut si patient et bénin qu'il ne donnait aucun travail à qui le servait. Il demeura sans rien manger, depuis le mercredi, qu'on le saigna, jusqu'au samedi.

Le samedi, il commença de perdre la parole. Dès que je vis cela, il me parut que Notre-Seigneur le voulait vite prendre, et je me disposai à le veiller, cette nuit du samedi au dimanche. Je veillai, en effet, toute la nuit, lui demeurant toujours les yeux fixés sur un crucifix que je lui avais posé là. Quand

1. On sut d'Antonio que « le Père Maître François redisait encore souvent, pendant son agonie et les quelques jours de sa dernière maladie : *Jesu, Fili David, Miserere mei! — Mater Dei, memento mei!* » Ce fait nous est attesté par le P. Luiz Frois.

— Quelle était cette langue de François qu'Antonio ne comprit pas? — Ce n'était pas le latin : Antonio le comprenait ; — ce n'était pas le portugais : Antonio l'écrivit, et c'est du portugais qu'il s'agit là où il dit : « notre langue » ; — ce n'était pas le castillan : Antonio y eût quasi tout compris. — De l'autre langue que François parlait, Antonio n'a rien compris : c'était la langue de François, la langue de sa mère, le basque. François ne put jamais être profondément Castillan ; il n'eut pas le temps de devenir Portugais : il demeura Navarrais basque, ou Basque navarrais. « Ma langue à moi, écrivait-il en 1543, c'est le basque. » Mourant, il prie Dieu en basque, comme il avait fait dès l'enfance, comme, sans aucun doute, souvent il fit tant qu'il vécut.

L'aube du dimanche fut près de paraître (*querendo romper a alba para o domingo*), je vis qu'il allait mourir ; et, comme je lui mettais un cierge à la main, étant moi seul avec lui, il s'endormit dans le Seigneur, et son âme bénie partit de cette misérable vie. Sans quasi aucun labeur (*trabalho*), ni râles (*nem arrancos*), ni aucun épanchement d'humeurs (*nem menos de seu corpo*), il passa à la vie bienheureuse pour y recevoir la récompense des nombreux travaux qu'en ce monde il supporta pour l'exaltation et la propagation de la Foi et du Nom de JESUS Notre-Seigneur.

Ce fut donc le dimanche, 27 novembre 1552, à deux heures après minuit, dans une cabane de paille, en l'île de Sanchoan, vis-à-vis de Canton, que l'âme bénie du Père Maître François partit de cette vie présente pour la vie éternelle.

Le béni Père mort, son visage demeura de bel aspect, si vermeil et rosé (*tão vermelho e rosado*) qu'il ne semblait que vivant, et tel qu'il est, je crois, au royaume de Notre-Seigneur.

Voyant donc que Dieu Notre-Seigneur avait jugé à propos (*por bem*) de nous enlever ce saint homme de ce misérable monde, qui ne méritait pas de le posséder, je résolus d'aller au vaisseau en donner avis au Capitaine, et chercher les ornements et autres choses nécessaires qui se trouvaient là, afin d'ensevelir le corps. Quelques personnes cependant, instruites de la mort du béni Père, s'étaient réunies : je les laissai près de son corps, assez tristes, eux et moi, de la perte d'une si sainte compagnie, — et j'allai au vaisseau.

Quand ils surent la mort du béni Père, ils demeurèrent tous bien tristes, désolés de se voir privés d'une si suave et amoureuse (*amorosa*) conversation, comme était la sienne.

Prenant donc les ornements, je retournai vite au corps du

Père, et je lui trouvai le visage beau et joyeux, comme je l'avais laissé; certes, il ne semblait pas mort! Et comme je l'ensevelissais (*amortalhandolo*), avec grande douleur de tous ceux qui étions là, je me ressouvins que les Chinois ont coutume d'enterrer leurs défunts dans un coffre fermé, et il me parut bon d'enterrer ainsi le corps du Père : je demandai conseil à George Alvrez, qui trouva que ce serait bien, et fit faire tout de suite le coffre. Dès qu'il fut fait, j'y mis, aidé de deux mulâtres, le corps du béni Père, et eux et moi, seuls (*elles. sos commigo*), nous embarquant, portâmes, sur la barque, le corps du Père à un autre rivage (*banda*) de l'île, vis-à-vis du vaisseau de Diogo Pereira, où venaient se loger les gens du vaisseau, et où la terre était plus apte (*melhor*) à servir de sépulture au corps.

Là, nous fîmes une fosse profonde, et nous y mîmes le coffre avec le corps du Père. Nous allions combler la fosse, nous trois, toujours seuls, lorsque Dieu Notre-Seigneur, qui voulait manifester les merveilles que vous, mon très cher frère, savez et avez vues, — mit dans l'esprit (rappela) d'un des mulâtres qui étaient avec moi, appelé George Mendez, que nous ferions bien de répandre dans le coffre, au-dessous et au-dessus du corps, quelques sacs de chaux : la chaux, en effet, consumerait les chairs, et il ne resterait que le squelette (*a ossada*); peut-être se trouverait-il, par là, quelques Portugais qui désireraient, avant de partir, voir les os du Père Maître François, ou même les prendre pour les porter dans l'Inde.

Nous fîmes, tous les trois, d'avis que ce serait très bien, et nous allâmes, tout de suite, chercher quatre grands sacs de chaux. Puis, nous déclouâmes le coffre, et, après y avoir mis la chaux, nous le replaçâmes dans la fosse. Nous comblâmes le creux et nous foulâmes très bien la terre. Au-

dessus, nous posâmes quelques pierres, pour indiquer à ceux qui, de là à quelques temps, y viendraient qu'en cet endroit était le corps du béni Père Maître François.

Et ainsi fut enseveli ce grand serviteur de Dieu, avec l'assistance de quatre hommes seulement, deux mulâtres, moi Chinois, et un Portugais qui survint (*que acertou*); car tous les autres n'osèrent pas sortir de leurs maisons, à cause du froid qui était grand. *Il fut enterré, le dimanche même qu'il mourut, à deux heures de l'après-midi, le 27 novembre de ladite année 1552.*

Ayant donc été enterré, *le dimanche 27 novembre*, il demeura de cette manière jusqu'au 17 février, qui était le temps marqué pour le retour du vaisseau dans l'Inde; et le vaisseau étant près de partir, Notre-Seigneur voulut, ce semble, manifester la sainteté de son serviteur; car j'allai trouver le Capitaine, et je lui dis : « Eh! donc, Señor, il demeurerait ici, le corps du Père Maître François, qui était un homme saint? » Et lui me répondit : « Je sais certainement, Antonio, qu'il était ce que vous dites, et que Notre-Seigneur a fait par lui beaucoup de merveilles; mais que voulez-vous que nous fassions, car je ne sais pas si le corps sera tel qu'on puisse l'emporter. J'enverrai voir, et, s'il peut être pris, nous le prendrons : il est bien juste que, l'ayant amené ici, nous ne retournions pas à Malaca sans lui. »

Il envoya donc, tout de suite, un Portugais, homme à qui il se fiait, pour aller déterrer le corps, et le porter, si les ossements se trouvaient tels qu'on pût les porter; mais s'il s'en exhalait odeur (*se fedesse*), on devrait l'enterrer de nouveau et le laisser.

L'homme alla donc; il déterra le coffre, l'ouvrit et trouva le corps du Père tout entier, comme quand nous l'enterrâmes, sans puanteur (*fedor*) ni mauvaise odeur (*mao cheiro*), autre

que l'odeur (*baftio*) de la chaux qui se trouvait là. Ce que voyant, il rendit grandes grâces à Dieu d'avoir ainsi gardé son serviteur, et il prit un peu de chair, qu'il coupa, je crois, d'une cuisse, afin que, par ce morceau, le Capitaine vît comment était tout le corps; — et le Capitaine l'ayant flairé, et trouvé qu'il n'avait aucune odeur (*cheiro*), loua Dieu lui aussi, et voulut que l'homme retournât pour apporter le corps entier, lui ordonnant de le laisser avec toute la chaux, pour rester ainsi durant le voyage, et de bien fermer le coffre, de peur que, sur mer, il ne s'en échappât mauvaise odeur. Cela se fit; le corps fut porté et mis sur le vaisseau, et nous partîmes pour Malaca.

Quand nous arrivâmes à Malaca, on y savait déjà, par une jonque, qui nous avait précédés, que le corps du Père Maître François venait; et comme tous l'avaient en grande estime, on résolut de le recevoir le mieux qu'on pourrait; en particulier, Diogo Pereira, son spécial ami, de qui était le vaisseau qui le portait; et aussitôt, Diogo fit faire beaucoup de cierges et préparer tout ce qui était nécessaire pour la réception.

Vous en savez déjà les détails par ceux qui s'y trouvèrent, et mieux que je ne puis les dire; mais, puisque vous me le demandez, je dirai ce dont je me souviendrai. Nous arrivâmes à Malaca, le vingt et tant de mars, vers midi, et comme il était trop tard pour que la réception du corps du Père se pût faire ce jour-là, elle ne se fit pas; mais on le débarqua et on le déposa en une maison proche du pont. Là, bientôt, accourut une multitude de gens pour voir le corps du Père, parce qu'on avait déjà su comment il venait. Arriva aussi le Vicaire de Malaca, pour voir si le corps venait comme on disait. Il fit ouvrir le coffre, et de telle manière qu'il ne resta que la planche du fond; et, voyant le corps, comme il venait, entier et frais (*inteiro e fresco*), tous rendirent grâces à Dieu. Parmi

ce peuple, vint un homme qui était très malade de la poitrine, et l'on remarqua et l'on dit que, depuis qu'il eut baisé le corps du Père Maître François, et se fût recommandé à lui, il se trouva bien sur-le-champ (*logo*).

Le lendemain matin, vint le clergé, avec beaucoup des cierges de Diogo Pereira, et tout le peuple qu'il y avait dans la ville, et on porta, pour l'y ensevelir, le corps du Père à l'église de Notre-Dame du Mont, avec une si solennelle procession, que jamais, dit-on, il ne s'en vit une pareille à Malaca. Quand on fut arrivé à l'église, et que l'on eut fait l'office, comme de coutume, on enterra, une autre fois, le corps, mais sans la chaux (*fora ja do cal*), dans la chapelle de Notre-Dame. Lorsqu'on tassa la terre (ce que les Cafres qui s'y occupèrent firent avec des pilons), le nez fut aplati (*se lhe inclinarão os narices*), comme on le vit, quand le corps arriva dans cette ville.

Le Père Maître François demeura là enseveli, depuis ce jour, qui était le 23 mars, jusqu'au 15 du mois d'août, que le Père Jean de Beira et les Frères qui allaient à Maluco le déterrèrent, une nuit, secrètement et le gardèrent jusqu'à ce que les vaisseaux partirent pour l'Inde : alors, le seigneur Manoel de Tavora l'apporta. Ce que, durant la traversée, Dieu opéra par ce saint corps ; comment il fut reçu dans cette ville de Goa, vous, mon très cher frère, le savez mieux que moi, puisque vous y fûtes présent et le vîtes. Moi, je ne dis que ce que j'ai vu de mes yeux, — vivant avant le Père Maître François dans ce voyage vers la Chine, et me trouvant à sa mort. Ce que je dis est très vrai (*muita verdade*), — Notre-Seigneur le sait ; bien que, j'en ai la certitude, ce soit peu auprès de ce que Notre-Seigneur a opéré par lui.

Plaise à Dieu, par sa miséricorde et par la sainte entremise

de son serviteur, nous conduire, après notre mort, là où je crois que lui se trouve. *Amen*.

Notre-Seigneur soit avec vous, mon très cher frère,

Le Chinois ANTONIO DE SANTA-FÉ.

Antonio vécut longtemps à Macao, où les Pères du Japon le connurent et l'aimèrent. Le P. Valignani raconte :

J'ai connu, en Chine, le *moço* Antonio de Santa-Fé qui, autrefois, avait assisté François à Sanchoan. C'était, quand je le rencontrai, un vieillard, homme d'honneur et excellent chrétien. Il me disait : « Je n'avais rien de ce qu'il lui eût fallu pour secourir le Père, malade comme il était. J'allai au vaisseau : je n'en rapportai que quelques amandes, que le Capitain me donna : encore n'arrivèrent-elles pas à temps, car je trouvais le Père déjà si bas qu'il ne pouvait rien prendre. Les Portugais étaient en bien petit nombre, et ils ne quittaient guère leur vaisseau : ils ne soupçonnaient pas, d'ailleurs, que le Père fût si mal, et, de fait, sa maladie fut violente, mais courte : elle l'emporta en cinq jours ; de sorte que, durant ce temps et jusqu'à la mort, il fut dans un extrême dénûment de tout secours humain, couché dans une misérable *casilla*, ouverte au froid et au vent, et sans autre consolation que celle qui lui venait de Dieu... Après la mort, le visage du Père devint si beau, si rosé, que tous ceux qui le virent s'en émerveillèrent : on eût dit que le Père était vivant.

L'historien de François de Xavier devra, croyons-nous, restituer à ce document sa valeur de premier

1. *Ajuda*, $\frac{25}{1}$, fol. 105.

ordre. Le témoin est, de toute façon, recommandable au plus haut degré : ce qu'il tait révèle ses mérites, plus peut-être que ce qu'il dit. — Quelle délicatesse de cœur manifeste le silence d'Antonio, au sujet de Cristobal, le *mogo* indien, venu de Goa avec lui, qui attrista les derniers moments du Saint; — son silence, au sujet de la *fuite* de Jorge Alvrez, qui laissa François sans secours ! La modération, la générosité du langage d'Antonio quand il parle des Portugais, agents d'Ataide, ne l'honore pas moins. Le témoin apparaît, d'ailleurs, aussi riche d'intelligence qu'il l'est de cœur. De ce qu'il souffrit lui-même, Antonio ne dit rien ; ses actes personnels, il ne les fait point valoir ; il relève, au contraire, avec une joie naïve, les bonnes actions, les bonnes pensées d'autrui, comme l'heureuse idée du mulâtre, auprès de la fosse de François. Tout, chez Antonio, inspire absolue confiance : — il est vraiment, comme le dit Valignani, « homme d'honneur et parfait chrétien. »

Après cela, il est étrange que, pour déterminer le jour de la mort du Saint, on ait mieux aimé s'en tenir au dire d'un marchand qu'au témoignage d'Antonio. Sans doute, le témoignage d'Antonio vint plus tard, et il est demeuré peu connu, puisqu'on ne le trouve dans aucune biographie du Saint ; mais Sébastien Gonçalves ne l'ignora point. Il écrit :

« Antonio de Santa-Fé, dans sa lettre, que j'ai lue, dit, à trois reprises, que François mourut *le dimanche 27 novembre*. »

Gonçalves ajoute : « Le *chatim* (marchand de l'Inde) Gonçalves-le-riche, qui était à Sanchoan quand

François mourut, écrivit sur son *mémorial* qu'il était mort, le 2 décembre, un vendredi.

Gonçalvez conclut : « L'opinion la plus sûre me paraît être celle qui est communément reçue dans la Compagnie, savoir, que François mourut, le samedi matin, 2 décembre. »

Lucena avait déjà dit : « Au lever du jour, le samedi, 2 décembre... »

Et Gonçalvez et Lucena veulent, d'ailleurs, que François ait été enseveli, le dimanche. Mais difficulté surgit, quand on observa que le 2 décembre, en 1552, était un vendredi, comme avait noté le *chatim*, et le renvoi de la sépulture au dimanche, 4 décembre, devint un mystère. Le P. de Sousa, sur la foi du P. Sébastien Gonçalvez, son guide ordinaire, fait mourir François le 2 décembre; mais il confesse ne pas comprendre pourquoi la sépulture fut remise, du vendredi au dimanche après midi : « *não sey por que razão.* » Serait-ce pour rendre ce retard moins mystérieux, que Sousa, le premier, veut que François ait quitté ce monde, non pas au lever du jour, mais à deux heures après midi?

Le jour de la mort de François, le riche marchand Gonçalvez était dans le vaisseau de Pereira, avec les intrus qui l'occupaient. Il n'en sortit peut-être pas jusqu'au jour de février 1553, qui vit surgir de terre, intact, le corps du Saint. Que le *chatim*, durant les loisirs de la traversée, ait noté des souvenirs et, par à peu près, daté ses souvenirs ou ceux d'autrui, qu'importe, — en une question où nous avons un témoin que personne ne saurait supplanter?

Malheureusement, le *chatim*, quand il arriva à Malaca, parla le premier, et il fut cru sur parole ou sur note ; la date du 2 décembre passa de Malaca à Goa : elle fut bientôt dans le monde entier : elle règne encore.

Elle régnait déjà si bien, au commencement du dix-septième siècle, que l'on se permit, dans les copies du mémoire d'Antonio, de substituer, à trois reprises, aux mots : « *le dimanche 27 novembre* », les mots : « *le dimanche 2 décembre*. »

Pour avoir pris au sérieux le *chatim*, les biographes de François se sont mis en un autre embarras, celui de déterminer l'emploi des jours qui précèdent le 2 décembre : — Antonio les autorise à fixer au 20 novembre le point de départ de la gravité du mal de François ; — mais, cela fait, ils sont réduits, ou à ne plus préciser de jour, comme fait Torsellini ; ou à distribuer arbitrairement les jours, comme fait Lucena ; et tous doublent les jours de la maladie de François.

Qui, mieux que Antonio, aussi bien que lui, connaît le nombre de ces jours et leur emploi ? Que peut-on imaginer de plus précis que le *bulletin*, écrit par Antonio, *de la maladie de François* durant les cinq jours qu'elle dura ? — Et, de longues années après, le P. Valignani entendra Antonio redire, vieillard, ce que, jeune homme, il avait écrit : « la maladie dura cinq jours. »

II.

Nous produirons, maintenant, deux autres relations; mais nous observerons qu'elles sont de la fin de 1554 et datées de Goa, d'un temps, par conséquent, et d'un lieu où plus d'un intéressé avait pu donner cours à des assertions, dont il était bien difficile d'établir ou même de soupçonner l'inexactitude. Il faut se souvenir, en effet, que François était parti de Malaca environné, non pas d'amis, mais de gens qui désiraient, par-dessus tout, ne pas se compromettre auprès de l'ennemi du serviteur de Dieu, et que Alvaro de Ataïde les avait choisis, comme gens capables de le persécuter, à sa place, et jusqu'au bout. Ces quelques Portugais, jusqu'au bout, demeurèrent dignes de leur patron, et il n'est pas vrai que des Portugais aient entouré de leurs soins Xavier mourant ni se soient, un seul excepté, occupés de sa sépulture. Le contraire ne se dit, à Malaca, à Goa, qu'après que le Saint glorifié eut contraint ses adversaires à rougir de leur lâcheté et de leurs méfaits. Le Vice-Roi Alphonse de Noronha, bien informé, disait : « Ataïde a, deux fois, tué Maître François : à Malaca, de lui-même; à Sanchoan, par les siens. »

Le Provincial de l'Inde, le P. Melchior Nunez, écrit à saint Ignace :

L'an passé, je vous annonçai la mort de notre Père Maître Gaspard, et comment le P. Morales prit sa charge, le Bienheu-

reux Père Maître François l'ayant ainsi ordonné en une cédule close. Je vous dis aussi comment, à l'heure où les vaisseaux allaient partir pour le Portugal, il s'était répandu, à Cochin, où j'étais alors, quelque bruit de l'heureuse mort de notre Père François; nous n'avions alors reçu aucune lettre; le bruit n'avait rien qui nous donnât certitude; il me fut donc impossible de vous fournir plus amples renseignements. Ce que nous avons su depuis, le voici :

Quand le Père François fut parvenu à Malaca, le *capitan* du vaisseau qui devait, à titre d'ambassadeur, se rendre en Chine, se trouva empêché de faire le voyage; alors Maître François, frustré des secours humains, s'appuya sur sa confiance en Dieu, et partit seul, en un vaisseau de marchands, pour des îles voisines de la Chine; il espérait que, là, Dieu lui donnerait moyen de pénétrer sur la terre ferme, et qu'ainsi le démon demeurerait confus, et lui heureux d'arborer sur le sol de la Chine l'étendard de Jésus-Christ.

Parvenu à ces îles, tel fut le désir qu'il eut d'exécuter son dessein, qu'il réunit trois cents ducats d'aumônes et les offrit à un marchand chinois, qui s'engageait, moyennant ce salaire, à le mener, de nuit, jusque sur une des places de la ville appelée Canton. Mais la divine Bonté voulut elle-même rompre le contrat, et donner à son Serviteur les palmes, la couronne, que tant de travaux lui avaient méritées. Le fidèle Serviteur de Notre-Seigneur mourut, dans une île voisine de Canton, après avoir eu annonce surnaturelle de sa fin, et en prononçant de saintes paroles, qui respiraient toutes l'amour, et auxquelles il mêlait incessamment le nom de JÉSUS. Le Bienheureux Père n'avait auprès de lui aucun Frère de la Compagnie; seul, il se consolait avec Dieu seul, et dans les mains de Dieu seul il remit son âme. La sainteté du Père François, tous les peuples de ces régions la proclament; ils ne l'appellent que le « saint homme », et ses œuvres vertueuses, l'admirable conversion de

tant d'infidèles, que son zèle a opérées de toutes parts, ne la manifestent pas moins. On avait eu des preuves de son esprit de prophétie, mais d'autres faits, qui ont éclaté à tous les yeux, sont venus le glorifier plus encore.

Les Portugais qui se trouvèrent aux îles de Sanchoan, où il mourut, mirent son corps en un cercueil rempli de chaux, et l'ensevelirent en une fosse, creusée par eux au bord de la mer. Quatre mois plus tard, ces marchands, près de retourner à Malaca, désirant emporter ses os, trouvèrent le corps entier, et, surpris de ce fait, ils portèrent le corps, ainsi enseveli dans la chaux, jusqu'à Malaca. Ils observèrent qu'il s'en exhalait une bonne odeur; aussi, avant de débarquer, ils firent prévenir le clergé, qui vint, avec tout le peuple, recevoir le saint corps. Cependant, hésitant à déterminer si l'odeur procédait du bois de la bière ou des membres du Serviteur de Dieu, les prêtres et le peuple tirèrent le corps de la bière, et l'enfouirent dans le sol d'un ermitage de Notre-Dame, propriété de la Compagnie; et comme la terre en est fort dure, on comprima les membres de telle sorte, que le col fut rompu et la chair entamée en maints endroits.

La seconde relation est du P. Pedro de Alcaçova; il écrit, à la même date de décembre 1554, aux Pères de Portugal :

Le 17 avril 1552, le Père Maître François partit de Goa, déterminé à se rendre en Chine : il amenait avec lui le P. Balthasar Gago, le Frère Duarte de Silva et moi¹. Arrivés que

1. Pedro de Alcaçova date du 17 avril, jour de Pâques, 1552, le départ de Goa, tandis que d'autres, témoins aussi sûrs que lui, nous ont dit que François fit ses adieux, le Jeudi-Saint, 14 avril, et s'embarqua. La difficulté n'est probablement qu'apparente. Embarqué, le soir du 14 avril, François passa dans le port, sur le vaisseau, les trois jours suivants, et le vaisseau

nous fûmes à Malaca, le Père François décida que le Frère Duarte et moi accompagnerions au Japon le P. Balthasar. Nous partîmes, le 6 du mois de juin, laissant à Malaca le Père François, qui poursuivrait seul sa route vers la Chine.

La première terre où nous abordâmes fut une île appelée Tanuxuma. Le Père Maître François s'y était arrêté; aussi, le seigneur de l'île nous reçut-il fort bien.

Après avoir longuement raconté la suite de ses voyages, et mis sous les yeux des Pères et Frères de Portugal la sainte vie des chrétiens japonais, le Frère de Alcaçova poursuit :

Je partis du Japon, le 19 octobre 1553, sur un vaisseau qui allait en Chine. J'y arrivai, le cœur plein du désir de voir notre Père Maître François. Je me promettais une grande consolation de cette rencontre, et aussi d'avoir à lui dire tout ce que Notre-Seigneur opérait de merveilles de grâce, au Japon, par le ministère de la Compagnie; mais, dans le port même où nous débarquâmes, j'appris que, *le 2 décembre de l'année précédente, 1552, à minuit*, sa sainte âme était passée de la vie présente à la vie glorieuse¹.

Vous pouvez, très chers Frères, vous figurer quelle grande tristesse je ressentis, à cette nouvelle, me voyant privé d'un père que j'aimais si tendrement. Certes, les merveilles dont je voulais lui parler prouvent clairement que Dieu a voulu l'appeler à l'éternel bonheur, et lui donner les récompenses dues à ceux qui, pour son amour, se laissent eux-mêmes, et s'expo-

partit, après que, disposé par François, l'équipage eut célébré la grande fête. On comprend mieux ainsi (v. ci-dessus, p. 290) que François ait daté de Goa sa lettre du 15 avril à Gaspard Barzée.

1. Ce ne fut pas à San-Choan qu'une date si précise put être donnée à Pedro de Alcaçova. Écrivant de Goa, en 1554, il date la mort du Saint du jour où elle était, alors, datée à Goa.

sent à tous les travaux, à toutes les adversités, à toutes les souffrances.

O mes très chers Frères, qui donc pourrait vous raconter les grands prodiges que Dieu a opérés par son serviteur ! Que de choses j'ai vues de mes yeux et qu'il dire à d'autres du Père Maître François, que je n'écrirai pas, assuré que d'autres le feront mieux que moi.

J'ai passé sept ou huit jours dans l'île où il mourut : elle est toute pierreuse et stérile. J'ai pénétré dans la grotte où l'on enterra son corps. En pensant à lui, je me souviens de saint Antoine, qui désira tant le martyre, et rendit son âme à Dieu avant de l'avoir rencontré.

Dieu nous fasse la grâce d'imiter les vertus d'un si bon Père !...

La troisième relation, la plus étendue des trois, est du P. Arias Brandon. Il écrit, de Goa, en Portugal, le 23 décembre 1554 :

Notre-Seigneur a appelé au ciel le Père Maître François...

Venu du Japon à Goa, il en repartit pour la Chine, le 17 avril 1552, sur un vaisseau, en compagnie de l'ambassadeur que le Vice-Roi envoyait en Chine, avec charge d'y recommander le Père.

Parvenu à Malaca, qui est à 600 lieues d'ici, le Père François y rencontra des obstacles à l'exécution de ses desseins : l'ambassadeur, propriétaire du vaisseau, dut rester à Malaca ; le Père cependant, qui n'avait qu'un désir, pénétrer en Chine, comptait, pour cela, sur le concours de l'ambassadeur : il lui fallut se résigner à partir seul, sans autre appui que l'amour de Jésus-Christ.

Arrivé à un port, non loin de la ville de Canton, il y passa quelques jours, arrêté par les grandes difficultés qu'offrait

l'entrée de la Chine. Enfin, il put, en lui offrant une grande quantité de marchandises, déterminer un homme du pays à le mener jusques au port de Canton. Cet homme, la promesse faite, s'en alla, disant qu'il reviendrait dans peu de jours.

Il n'était pas encore venu, quand il plut à Notre-Seigneur d'appeler son serviteur à la récompense de ses travaux. Le Père François mourut dans l'île même où il attendait le marchand chinois. Quelques Portugais, qui l'aimaient, l'ensevelirent, sans le dépouiller d'aucun des vêtements qu'il portait : ils se proposaient de recueillir les os, lorsque les chairs auraient été consumées par la chaux vive dont ils couvrirent le corps ; mais, quand ils le déterrèrent, ils trouvèrent le corps et les habits mêmes intacts, comme au jour de la sépulture. Étonnés plus qu'on ne saurait le dire, ils se demandaient ce qu'il y avait à faire. Un d'eux, à qui les enseignements du Père François avaient grandement servi, et qui lui gardait vive reconnaissance, détermina les autres à ne pas laisser le corps dans l'île. Ils se rendirent de nouveau au lieu de la sépulture, et examinèrent avec soin s'ils ne discerneraient pas quelque trace de corruption ; mais, au lieu de cela, ils remarquèrent qu'une très suave odeur s'exhalait du corps du serviteur de Dieu. Ils le mirent donc en un coffre de bois rempli de chaux, et le transportèrent sur leur vaisseau : ils pensaient qu'arrivant à Malaca, ils ne trouveraient dans le coffre que les os. De la ville, on vint, en procession, pour recevoir les restes du Père. Examiné, une seconde fois, le corps fut trouvé intact.

III.

Le P. Brandon va, maintenant, nous faire assister à la translation du corps de François de Xavier, de Malaca à Goa :

On l'ensevelit, et il demeura ainsi, en terre, jusqu'à la venue d'un Frère que le Père Gaspard Barzée envoya pour avoir des informations. Une troisième fois, le corps fut trouvé sans corruption. L'ambassadeur, Diogo Pereira, fit faire un coffre de bois, garni de damas, à l'intérieur et au dehors, et recouvert d'un drap de brocard ; après quoi, le Frère envoyé de Goa attendit l'arrivée du Frère Pedro de Alcaçova, qui venait du Japon, et tous deux s'embarquèrent, accompagnant le corps du Père François.

A Goa, en ce temps, nous savions seulement que le Père était mort ; depuis, les premiers vaisseaux arrivant de Malaca nous apprirent que l'on portait son corps dans l'Inde.

Le Capitaine du vaisseau chargé de la précieuse dépouille s'en sépara à Cochin et, prenant les devants en un bateau, il vint à Goa annoncer la nouvelle au Père Melchior, provincial, ajoutant que la présence du corps sur le vaisseau l'avait préservé de grands périls. Le Père Melchior s'empressa d'aller chez le Vice-Roi, demander un bateau pour amener le corps, vu que le vent contraire retardait fort la marche du vaisseau. Le Capitaine, de son côté, insistait pour que son vaisseau, déjà si rapproché du port, ne fût pas frustré de la protection du Père François, dont il avait joui jusque-là. Mais si grand était le désir que le Père Melchior avait de se mettre en possession du trésor, qu'il s'embarqua, avec quelques Frères et quatre jeunes enfants du collège Saint-Paul.

Après quatre jours de recherches, on joignit enfin le vaisseau, proche de Baticala. Les Pères, les Frères et les enfants se rendirent à bord : les enfants, couronnés de fleurs et des palmes à la main, chantaient le *Gloria in excelsis*. Les gens de l'équipage avaient décoré le vaisseau de festons et de banderoles. Quand le corps passa du vaisseau dans la barque, il y eut grandes et nombreuses décharges d'artillerie.

A la nuit tombante, la barque s'arrêta proche d'un ermitage de Notre-Dame, distant de Goa d'une demi-lieue. La Semaine-Sainte était commencée : on n'en voulut pas moins décorer richement les autels, — et nos Pères durent travailler pour obtenir que l'on se contentât d'une sonnerie modérée des cloches : un grand nombre demandaient qu'on les sonnât à toute volée, et à la cathédrale, et dans toutes les paroisses. Le Vice-Roi et le Chapitre se rendirent au-devant du corps. Quant au peuple, il remplissait à tel point les rues et les places, qu'on ne pouvait qu'à grand'peine avancer. Avec nous marchaient quatre-vingt-dix enfants de la Doctrine chrétienne, vêtus de blanc et des cierges en main. Le corps arriva enfin dans notre église, et là, durant trois jours et trois nuits, la multitude n'a cessé de le vénérer, avec une dévotion et une joie indicibles, chacun lui baisant les pieds et y faisant toucher chapelets, reliquaires et autres pieux objets. Il nous fut impossible d'y mettre le moindre empêchement. Encore, après ces trois jours, le peuple ne voulant pas se priver de voir le corps du Père François, fallût-il l'exposer en avant du maître-autel, après l'avoir enfermé dans une châsse préparée à cet effet.

Grande est notre joie de posséder un tel trésor, — et plus grande la joie de penser que l'âme du Père François est devant Dieu, priant pour nous.

Le corps est revêtu d'un surplis et d'une aube très riches, qui, après être demeurés longtemps dans la chaux, sont aussi

nets que si l'on venait de les faire. Les mains sont croisées et rattachées l'une à l'autre par un cordon, aussi frais que s'il sortait de chez le marchand.

Instruit du bien si grand qui se produit au Japon, le Provincial songea à y envoyer un Père, à la place de M^e François, et il s'offrait lui-même à ce labeur ; mais il appréhendait que le Vice-Roi ne lui refusât la permission. Or, il advint une chose où l'on pût reconnaître le doigt de Dieu et l'intervention du Père François : le Provincial entrant chez le Vice-Roi, le trouva occupé à lire une lettre qui lui arrivait d'un des Rois du Japon. Ce Roi lui disait combien vivement il désirait que les Pères vinssent prêcher l'Évangile dans son pays, vu le grand bien qui s'y faisait par leurs prédications. Comme donc le Père Melchior entra, le Vice-Roi lui dit, pour premières paroles : « Que faites-vous donc, mon Père, et pourquoi n'allez-vous pas au Japon ? » — Je ne viens, lui répondit le Père, que pour vous demander la permission de partir.

Il se hâta, en effet, de faire les préparatifs, et il s'embarqua, avec le Père Gaspard Vilela, cinq Frères et cinq enfants de la Doctrine. Il a emporté, pour s'en revêtir, quand il visitera les rois du Japon, l'aube, dont j'ai parlé plus haut, qui recouvrait le corps du Père François.

Ah ! mes très chers frères, que ne devons-nous pas à ce bon Père, pour les saints exemples qu'il nous a laissés ! Que de travaux, que de mépris, que d'injures n'a-t-il pas supportés dans ces pays infidèles, où il a gagné tant d'âmes à Dieu ! Quand on entend le récit de ces choses, on a peine à croire qu'un homme puisse tant souffrir ; et lui, il a traversé tous ces maux allégrement : on l'a vu aussi joyeux à la fin qu'au premier jour (*estando tan alegre al cabo, como al principio*).

Il est mort sur une hauteur (*sierra*) déserte, en une sorte

de cabane faite de paille et de branchages, aussi dénué de consolations et de secours humains qu'abondamment pourvu de consolations divines. On m'a dit que quelques Portugais, dont le vaisseau mouillait dans le port voisin, informés de sa maladie, montèrent à la *sierra*, où ils le trouvèrent quasi mourant, et qu'ils demeurèrent près de lui, jusqu'à l'instant où sa sainte âme alla à Dieu. Ce fut le 2 décembre 1552. Que Dieu soit béni de tout, et à jamais.

L'indigne serviteur de la Compagnie de Jésus,

ARIAS BRANDON.

La relation du Provincial ajoute quelques circonstances notables :

Longtemps après, un de nos Frères, passant à Malaca, fit retirer le corps de la fosse ; il le trouva entier. L'oreiller et l'aube étaient tachés d'un sang frais ; le corps était cependant là, enfoui, depuis près d'un an. Le Frère donc l'en retira et le porta dans notre collège de Goa, à six cents lieues de Malaca. J'allai moi-même le recevoir, en pleine mer, à quelques lieues de la ville, le Vice-Roi des Indes, don Alonso, l'ayant jugé à propos. Je vis de mes yeux, je touchai de mes mains ce corps entier, maculé de chaux, mais exhalant une très bonne odeur ; je vis du sang encore frais, çà et là ; je n'avais pas voulu croire, que je n'eusse vu ; mais, dès lors, je m'écriai : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus.*

Si grande fut la dévotion et l'admiration du peuple, que, le jour même du débarquement, le corps fut reçu avec concours et piété indescriptibles. Avec la population presque entière, se trouvèrent là le Vice-Roi, tous les *hidalgos* et *caballeros*, et le clergé. La multitude qui remplissait l'église se refusa à

sortir, si on ne lui montrait le corps. Je m'étais déterminé à refuser, jusqu'à ce que le Vicaire général, le Chapitre, les Religieux et le Vice-Roi l'eussent vu secrètement; mais on me fit violence, et je dus mettre à découvert les pieds et les mains; ce furent aussitôt des pleurs, des battements de poitrine, de grands cris de louange à Dieu; puis, on voulut baiser les pieds, faire toucher au corps les chapelets; il y eut ainsi va-et-vient continuel, pendant trois ou quatre jours. Il fut impossible de déposer le corps dans la chapelle choisie pour cela, et où il est maintenant.

Le Vice-Roi, d'accord avec moi, voulait que le Vicaire général fit dresser acte de tous ces faits. Le Vicaire général en fut-il empêché par d'autres occupations; fut-il refroidi par les murmures de quelques religieux..., je ne sais; pour moi, ce que j'entrevis ne me donna pas la hardiesse d'insister, et d'autres n'y trouvèrent pas excitation pour leur zèle. Dieu saura bien manifester des merveilles qui sont toutes de sa main.

Je supplie humblement V. R. de nous envoyer, pour être notre Provincial, un autre Maître François, s'il se pouvait trouver. Moi, je ne suis pas pour une telle charge, n'ayant ni vertu, ni expérience, ni autorité.

Le P. Brandon dit, à propos des enquêtes sur la sainteté et les miracles de François :

Le Père Balthasar Diaz vous fait savoir pour quelles raisons le procès relatif à la sainteté du Père Maître François demeure arrêté; il plaira à Dieu de nous ouvrir chemin assuré; il en sera certainement ainsi, mes frères. Si vous entendiez ce que disent, à ce propos, beaucoup d'hommes d'autorité et crédit, et aussi certains religieux, vous reconnaîtrez et diriez que la vie et les œuvres de Maître François ne diffè-

rent en rien de la vie et des œuvres des Saints, que des livres imprimés nous racontent. Nous ne savions rien, ici, de tant de choses dont on parle; pas un Père ni un Frère qui ne les ignorât; c'est depuis sa mort, que s'est levée la multitude de témoins, qui le virent opérant tant de merveilleuses choses, dans les diverses contrées où ils se trouvaient, quand il y passa.

Le P. Baltasar Diaz :

Il s'est rencontré, à Goa, beaucoup de personnes qui, en divers lieux, vécurent auprès de notre Père François et furent témoins de telles paroles, de tels actes, qui sont évidemment surnaturels et non moins prodigieux que ceux dont on lit le récit dans les Vies des Saints d'autrefois. Beaucoup de personnes considérables sont venues me demander pourquoi nous ne faisons pas procéder à une enquête juridique, en vue de la canonisation du Père. L'initiative de pareille démarche appartient, de droit, à ceux qui peuvent assurer à leurs procédures l'authenticité voulue; ce motif et d'autres, que l'honnêteté suggère, ne m'ont pas permis d'agir le premier.

Le Vicaire général, l'Évêque étant mort, est venu céans; il a vu le corps, toujours entier. Dieu, quand son heure sera arrivée, disposera tout, pour sa plus grande gloire.

CHAPITRE XXXVI.

OÙ L'ON VERRA FRANÇOIS DE XAVIER GLORIFIÉ PAR SON BIENHEUREUX PÈRE IGNACE DE LOYOLA ET PAR SES FRÈRES.

(1553-1555.)

I.

Tandis que Dieu, dans le ciel, récompensait les travaux de François, Ignace, sur la terre, en méditait pour lui de nouveaux. Il écrivait de Rome :

La souveraine grâce et l'amour éternel de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Très cher Frère en Notre-Seigneur, — Nous avons reçu ici vos lettres du 29 janvier 1552, plus tard que de raison, à cause de la difficulté des chemins entre le Portugal et Rome ; vous n'aurez donc pas reçu la réponse qu'on vous fit, aussi vite que je l'eusse désiré.

Ç'a été pour nous une grande consolation en la divine Majesté, d'apprendre quelle porte Dieu Notre-Seigneur a ouverte, par votre ministère, à la prédication de son Évangile et à la conversion des peuples du Japon et de la Chine, et nous espérons que sa connaissance et sa gloire iront s'étendant chaque

jour davantage sur des terres, aptes à faire, Dieu aidant, croître et se multiplier la semence que l'on y jette.

Il m'a aussi paru bon que vous ayez envoyé en Chine Maître Gaspard et autres ; et si (rien n'ayant mis obstacle à l'exécution du désir que vous dites en avoir) vous y étiez allé vous-même, je tiendrai la chose pour bien faite, me persuadant que vous suivez en tout les conseils de la divine Sagesse : et cependant, mon jugement à moi est qu'il conviendra mieux, pour le service de Dieu, que vous soyez demeuré dans l'Inde, après avoir dressé les autres à faire en Chine ce que vous proposiez d'y faire vous-même. Ainsi vous exercerez, sur plusieurs points, une action que, de votre personne, vous n'exerceriez que sur un seul.

Je vais plus loin, et je dis : En vue de mieux servir Dieu Notre-Seigneur et de secourir plus efficacement les âmes en ces contrées ; attendu que leur bien dépend, à un si haut degré, du Portugal, je me suis déterminé de vous commander, en vertu de la sainte obéissance, qu'entre tant de chemins vous preniez, à la première occasion d'une bonne traversée, le chemin de Portugal, et ainsi je vous le commande, au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur : ce sera toutefois pour retourner bientôt dans l'Inde. Et afin que vous puissiez les communiquer à ceux qui voudraient, là-bas, vous retenir pour le bien des Indes, je vous dirai les raisons qui me déterminent à vous appeler, en vue de ce bien même :

Et d'abord, vous savez à quel point il importe, pour la conservation et l'accroissement du christianisme dans l'Inde, à la Guinée, au Brésil, que le roi de Portugal puisse, de son royaume étant, y mettre bon ordre. Or, un prince aussi plein de bons désirs et saintes intentions qu'est le Roi de Portugal, informé des choses de l'Inde par un homme qui, comme vous, les connaît si bien par expérience serait, vous le comprenez,

vite déterminé à exécuter, pour le service de Dieu Notre-Seigneur et l'utilité de ces contrées, un grand nombre de pensées ou desseins que vous lui auriez exposés.

De plus, il est si à désirer que le Siège apostolique soit pleinement et avec certitude renseigné sur les affaires des Indes, et par un homme qui ait crédit auprès de lui ; il faut, en effet, ces informations, pour régler ici la dispensation des faveurs spirituelles qui peuvent être nécessaires ou très utiles là-bas, et aux nouveaux chrétiens, et à ceux de Portugal et d'ailleurs qui y résident ; or, mieux qu'aucun des autres de la Compagnie qui sont aux Indes, vous êtes, pour ceci encore, l'homme qu'il faut. Vous savez les choses et votre personne est connue.

Vous n'ignorez pas non plus qu'il importe, pour le bien des Indes, d'y envoyer des sujets propres à la fin que, là-bas comme ici, nous nous proposons d'atteindre. Votre venue en Portugal et à Rome y servira beaucoup ; le désir d'aller aux Indes s'allumerait chez un grand nombre ; vous verriez quels d'entre eux conviennent ou non à ces missions ; quels feraient mieux en telle région, quels en une autre. Vous le comprenez, il est tout à fait à souhaiter que votre appréciation personnelle en décide ; tout ce que vous écrivez de là-bas ne saurait suffire ; pour que l'on comprenne bien ici, il faut que vous ou un autre vous-même voie les sujets qu'il s'agirait d'envoyer, et entre en relations avec eux.

Outre ces raisons, qui toutes ont trait au bien de l'Inde, je pense que vous exciteriez le zèle du Roi pour les affaires d'Éthiopie : voilà tant d'années que les choses sont en projet, et rien ne s'exécute. Ainsi encore, vous pourriez, de Portugal, aider à l'avancement des affaires du Cónago et du Brésil, ce que vous ne pourrez faire de là-bas, puisqu'il n'y a pas les mêmes relations commerciales. Et s'il vous semble que votre présence dans l'Inde soit chose importante pour le gouverne-

ment, vous pourrez gouverner aussi bien de Portugal, et beaucoup mieux encore, que vous ne feriez étant au Japon ou en Chine. Ainsi donc, à tant d'autres absences plus considérables que vous avez faites, ajoutez celle-là ; laissez les Recteurs qu'il vous plaira ; désignez celui qui aura le gouvernement général ; donnez-lui les conseillers que vous jugerez à propos de choisir, et Dieu Notre-Seigneur sera avec eux.

Pour le reste, je m'en remets au P. Polanco. Je me recommande de tout cœur à vos prières, et je prie la souveraine et divine Bonté de vouloir bien donner à tous grâce abondante, afin que nous connaissions toujours sa très sainte volonté et que nous l'accomplissions parfaitement.

Arrivé en Portugal, vous serez sous l'obédience du Roi et vous agirez selon qu'il disposera de votre personne, pour la gloire de Dieu Notre-Seigneur.

Tout vôtre, en Notre-Seigneur.

IGNACE.

Le P. Polanco ajouta :

Outre ce que notre Père a écrit, il y a d'autres raisons qui n'ont pas moins de poids. Sachez que cette corde a été touchée auprès des Pères de Portugal et d'Espagne, et à l'oreille de tous ceux d'Italie, et ils la jugent si bien sonnante, qu'il n'en est pas un qui, l'ayant ouïe, ne dise : La venue de Maître François aura de grands résultats, et pour le service de Dieu et pour le bien général. Notre Père, d'ailleurs, est tellement de cet avis, que cela seul vaut de nombreuses et très fortes raisons. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de tout diriger à son meilleur service et à sa gloire.

Polanco voulait dire : « L'Espagne, le Portugal, l'Italie tressaillent, à la pensée que François de Xa-

vier, après Ignace de Loyola, gouvernera la Compagnie de Jésus. » Mais tels n'étaient pas les desseins de Dieu : faite à l'image de l'Église de Jésus-Christ, la petite Compagnie de Jésus avait eu, dans la personne d'Ignace, son Simon Pierre; le type de Paul apparaîtrait renouvelé en la personne de François de Xavier. François devait donc garder, jusqu'au dernier instant, le caractère d'apôtre de nations infidèles; sa gloire en serait plus originale et plus belle.

II.

Les travaux de François étaient donc finis; mais il plaisait à Dieu de réaliser, d'une façon toute divine, les rêves de gloire de la jeunesse de François et de glorifier divinement, en sa personne, aux yeux du monde entier et pour les siècles, avec l'héroïsme de ses propres vertus, la sainte constance de ses aïeux dans la foi et la piété chrétiennes.

A cette fin, Dieu voulut que le bruit de la sainteté de François, comme celui de ses miracles, allassent grandissant d'un jour à l'autre. Écoutons le P. Antonio de Quadros, qui, en 1555, résume ainsi tout ce qu'il entend dire à Goa. Le P. de Quadros y venait d'arriver, cette année même¹ :

1. Antonio de Quadros entra au noviciat de Coïmbre, à l'âge de quinze ans, en 1544. Il insista pour être admis au degré de Frère coadjuteur. Saint François de Borgia prêcha, le jour de sa profession, en 1553. Peu après, il partit pour l'Inde, compagnon du Patriarche d'Éthiopie, et y arriva

Ici vécut le béni Père Maître François, de qui les travaux, les œuvres et les vertus eurent une telle excellence que personne, je crois, ne démolira ce que Dieu a bâti par ses mains.

Je suis dans la stupéfaction, quand je considère (et j'ai ici des informations très sûres) quelle était son union avec Dieu, nonobstant ses continuelles occupations. Au Japon, tandis qu'il voyageait à pied, il n'interrompait pas son oraison, et il y était si absorbé, qu'il ne remarquait pas la rupture de ses chaussures, les heurts de ses jambes contre des pièces de bois ou autres obstacles, bien qu'il s'y blessât notablement.

Un Frère me disait : « Un jour, le Père se promenait dans le jardin de ce collège, tout perdu en Dieu ; je l'observais sans être vu. Il s'arrêta tout à coup, comme s'il eût craint d'être aperçu, et, levant les yeux au ciel, appuyant la main contre la poitrine, il disait : « Seigneur, pas plus, pas plus ! assez, assez ! »

Certaines personnes, qui habitèrent avec lui une même maison, m'ont assuré qu'il ne dormait pas plus de trois ou quatre heures ; et, durant ce court sommeil, il disait fréquemment : *O mon bon Jésus ! ô mon Créateur !* et autres paroles semblables.

Quand il résidait dans ce collège, il allait passer la nuit dans un petit oratoire, d'où il apercevait le Très Saint-Sacrement ; et si le sommeil l'accablait, il dormait, étendu sur le sol, au même endroit.

Très souvent, tandis qu'il conversait avec les Frères, il lui venait de si grandes impressions ou visites divines, que, pour ne pas manifester ces grâces, il était contraint de s'éloigner.

le 10 septembre 1555. Quatre mois après, il était Provincial de l'Inde. Il mourut, en odeur de sainteté, à l'âge d'environ quarante-quatre ans, le 21 novembre 1572. Il ne se consola jamais d'être arrivé dans l'Inde trop tard pour voir François de Xavier.

Un jour, au sortir de l'oraison, il dit à quelques Frères : « Nous aurons, l'an prochain, de mauvaises nouvelles de Portugal » ; et la chose arriva.

Son recueillement n'était pas interrompu par les communications avec le prochain et les entretiens même familiers ; et ceux qui conversaient ainsi avec lui étaient si frappés de cette union visible de son âme avec Dieu, qu'il ne s'en trouva pas un qui osât longtemps arrêter le regard sur son visage.

Un de mes Frères *secundum carnem*, qui voyagea plusieurs fois avec lui, et sur terre et sur mer, m'a dit que, durant la navigation, il vit toujours le Père François en oraison, dès une heure après minuit jusqu'au jour.

Nous savons que, dans la *Casa* de San Thomé, à laquelle il était fort dévot, Dieu lui fit de grandes grâces ; il y demeurerait les nuits entières à prier. Une fois, le démon l'y assaillit et le frappa durement ; mais le saint homme n'abandonna pas pour cela la prière, et le démon se retira vaincu.

Telles étaient les consolations que Dieu lui donnait dans l'oraison, que, bien des fois, il priait Notre-Seigneur de ne pas tant le consoler en ce monde.

D'autre part, les peines, les travaux lui étaient si chers, qu'il disait n'avoir jamais été si heureux comme il le fut à Maluco, où tout appui humain lui manqua.

Dans les tribulations, il disait à Dieu : « Ne m'en délivrez pas, Seigneur, à moins que ce ne soit pour m'engager en de plus grandes pour votre amour » ; et Dieu l'exauça si bien, qu'il serait vraiment trop long de raconter tout ce qu'il eut à souffrir. Ainsi, tout le temps qu'il passa au cap Comorin ne fut qu'une longue série de peines.

Un homme qui l'accompagna dans ces régions m'a dit que, pour l'ordinaire, il dormait fort peu ; c'était beaucoup quand ses continuelles occupations lui laissaient deux ou trois heures

de sommeil. Il lui arrivait parfois de ne pas prendre, en deux jours, deux *quattrini* (deniers) de pain.

Il vivait en péril continu de mort, à cause des pièges que lui tendait la haine des païens; aussi les chrétiens étaient-ils, à son sujet, en alarme incessante, veillant, la nuit surtout, à sa défense. Il dut, une fois, pour échapper à des gens qui venaient lui donner la mort, monter sur un arbre et demeurer là toute la nuit.

Que de labeurs, pour Jésus-Christ, à Malaca, où il alla, à quatre reprises; à Amboino; aux îles du More! Partout il prêchait, catéchisait, en particulier les enfants, qu'il convoquait, çà et là, avec une clochette; de là, au travail des confessions, au soin des malades dans les hôpitaux, et à l'assistance des mourants. Quelqu'un, qui le vit appliqué à ces œuvres dans un hôpital, me disait : « Après s'être fatigué tout le jour, le peu qui lui restait de temps il ne le donnait pas au sommeil; il ne dormait que lorsque le poids du sommeil le faisait tomber, et à l'endroit où il s'affaissait, il dormait; mais pour peu qu'un malade gémit, le Père François était debout et courait le visiter. » Je demandai à ce témoin : Que faisait le Père François quand il avait terminé le service de jour, à l'hôpital? Il répondit : « Le Père (c'est chose que j'ai observée) se mettait en oraison, et il y persévérerait jusqu'à ce que le sommeil l'accablât et le fit tomber. »

Dans ses voyages, que de dangers et de souffrances! En une des tempêtes qu'il essuya, le vaisseau alla, l'espace de trois milles, labourant les sables. Du côté de Maluco, il fit trois fois naufrage, et, une fois, il demeura deux ou trois jours, au milieu des flots, sur des débris du vaisseau mis en pièces. Souvent il dut se cacher au fond des forêts, pour échapper aux idolâtres qui en voulaient à sa vie. Souvent, aux appréhensions de ces violences s'ajouta l'appréhension du poison.

Que d'autres ennuis et fatigues, au Japon ! Là, dit-on, il ne voyageait guère qu'à pied, bien qu'il eût pu se procurer un cheval, et il souffrit tellement du froid, qu'il en avait les jambes très enflées. En ce pays, les païens essayèrent, plus d'une fois, de le tuer à coups de flèches, et l'on m'a dit qu'il n'échappa sûrement pas sans miracle.

La fin de ses travaux fut l'heureuse mort que le Seigneur lui accorda, proche de Canton. Il reçut, peu auparavant, tant de consolations célestes ; il s'alluma dans son cœur un si vif désir d'aller à Dieu, qu'il écrivit alors : « Jusqu'à présent, j'avais désiré vivre pour servir Jésus-Christ et étendre la gloire de son Nom ; mais ces désirs, maintenant, font place au désir plus véhément d'aller le voir au ciel. »

Maître François fut toujours très pauvre, en toutes choses, et insigne amant de la pauvreté. Ici, au collège, quand il demandait quelque chose à manger, il le demandait, comme les pauvres, pour l'amour de Dieu. S'il s'embarquait, tout son bagage était l'habit qu'il portait, un bréviaire et un autre livre. Pendant la traversée, il demandait aux matelots, pour l'amour de Dieu, qu'on lui prêtât une chemise, des souliers, ou telle autre chose qui lui devenait nécessaire. Si grand était cependant le respect qu'on lui portait, qu'on laissait inoccupé, pour lui, le meilleur endroit du navire.

Comme il se montra parfaitement obéissant à ses supérieurs en Europe, ainsi, dans ces contrées, il le fut toujours à l'égard de l'Évêque et de ses vicaires, et les autres Religieux le virent, en toute occasion, s'humilier devant eux. Ainsi exigeait-il que les Pères et Frères obéissent aux vicaires de l'Évêque, dans les forteresses où ils résidaient ; qu'ils allassent, en arrivant, leur baiser la main, et leur fissent révérence dans les rues. Tout cela, lui le faisait en perfection, et il s'agenouilla quelquefois à leurs pieds.

Tout le jour, il se dépensait au service du prochain, et il donnait la nuit à Dieu, imitateur fidèle, en cela, de Jésus-Christ, qui, après les prédications du jour, *pernoctabat in oratione Dei*.

Il possédait, à un haut degré, l'art de traiter avec les pécheurs, pour les ramener à Dieu, et je ne sais si, depuis longues années, il s'est trouvé homme à qui ce don ait été départi dans une telle perfection. Il fit beaucoup plus de bien en conversant qu'en prêchant. Quand il résidait à Goa, il allait par les rues avec une clochette pour réunir les enfants et les esclaves, et les mener dans notre église, où il les catéchisait, parlant moitié portugais et moitié indien. Il s'informait auprès des esclaves quels Portugais vivaient dans le désordre, avec une ou plusieurs complices. Ceux qu'il découvrait ainsi en accointance avec trois ou plus, il les priaient d'en laisser au moins une; les autres, disait-il, vous suffisent bien; et, renouvelant à propos ses instances, il réussissait, après dix ou vingt jours, à leur en faire quitter une, et il ne s'arrêtait pas qu'il ne les eût tout à fait tirés du péché : il dégagea ainsi un Portugais des liens de huit ou neuf complices.

Voyait-il un pécheur enseveli dans le mal, il employait tous les moyens pour gagner son amitié, sans lui parler de Dieu ni de son âme, et il n'en venait là que lorsque l'amitié était déjà étroite et intime; alors, il parlait au pécheur et le ramenait à Dieu. On raconte de lui tels actes, on lui attribue tels procédés de conversion, qui certes m'ont bien surpris; il a vraiment pu dire, après saint Paul : *Omnibus omnia factus sum*; avec les soldats eux-mêmes, soldat, et ainsi des autres; mais tout cela, sans jamais rien faire ou dire qui parût moins digne de lui, tant il était, en ces occasions, circonspect; de sorte que ses industries les plus étranges, loin de diminuer l'estime et le respect que l'on avait pour lui, l'augmentaient, au contraire.

Quant aux miracles qu'il a opérés, je tiens de personnes qui allaient avec lui au cap de Comorin que ces œuvres surnaturelles, guérir les malades, délivrer des possédés, lui étaient familières, et que rarement il récita prière sur un malade sans que la guérison suivît. A Malaca, il annonça une victoire des Portugais sur les infidèles avant qu'on la pût connaître; il demanda, ailleurs, au peuple de prier pour le repos de l'âme d'un sien ami qu'il nomma, et l'on sut, plus tard, que cet homme était mort loin de là, à Amboino, le jour où Maître François avait ainsi parlé. On sait déjà qu'il ressuscita un mort. Un Japonais m'a raconté qu'il lui vit faire trois miracles, savoir : guérir un paralytique muet, un autre muet et un sourd : « Chez nous, me disait cet homme, le Père François est tenu pour le plus grand homme de l'Europe. » Les Japonais se communiquaient entre eux une de leurs impressions d'étonnement, au sujet de Maître François : « Il n'est pas, disaient-ils, comme les autres Pères; ceux-ci ne résolvent jamais plusieurs difficultés à la fois, et ils ne répondent à un interlocuteur nouveau que lorsqu'ils ont achevé de satisfaire le précédent; le Père François, au contraire, par une seule réponse, contente dix et douze interlocuteurs à la fois. » A celui qui me parlait ainsi, j'objectai que les dix et douze interlocuteurs faisaient peut-être la même difficulté. Il me répondit que non : « Le fait, ajouta-t-il, a été souvent observé, et l'on ne doutait pas que ce ne fût un don extraordinaire de Dieu. »

Un homme, me racontant sa propre histoire, disait : « Condamné au bannissement, et la conscience en très mauvais état, j'allai trouver le Père Maître François dans une forteresse, où il résidait, et je lui exposai toutes mes misères. Il m'accueillit à l'hôpital, où il logeait lui-même, et après m'avoir confessé, il me fit communier, chaque semaine, tout le temps que je demeurai là, me remit ainsi dans le bon chemin, m'obtint

ensuite pardon de ceux à qui j'avais fait tort, et m'exhorta fortement à retourner en Portugal. Quand je m'éloignai de lui, il me dit, entr'autres choses : « Ce que je vous recommande le plus, c'est de vous confesser fréquemment ; si vous le faites, vous témoignerez être mon véritable ami, et je me tiendrai pour bien payé des services que je vous ai rendus. » J'avais promis au Père d'aller en Portugal ; je ne le fis pas, et je passai deux ans sans me confesser. Or, tandis que j'étais à Baçaim, le Père François y passa ; j'allai le voir, et, dès l'abord, le Père me dit : « Micer ^{***}, vous avez bien mal fait ce que je vous avais tant recommandé ; vous ne vous êtes pas confessé même une fois depuis que nous nous séparâmes ! » Or, le Père n'avait pu humainement le savoir. Il ajouta : « Je ne veux pas traiter avec vous, que vous ne soyez confessé. » Le lendemain, je me confessai à lui ; il me donna la communion, et depuis je restai affermi dans le bien et très contrit de mes péchés. »

Disons-le enfin pour l'honneur de Dieu, auteur de tout bien, Maître François a été un homme de singulière et très rare sainteté ; et comme, sa vie durant, il s'efforça, avec grandes fatigues et continuel mépris de lui-même, de procurer la gloire de Dieu, but principal de son zèle ; ainsi, après sa mort, Dieu a voulu glorifier son serviteur, même sur la terre. Des amis, afin d'emporter ses os de Sancian à Malaca, enterrèrent son corps dans la chaux pour en consumer les chairs ; mais ce fut vainement, car la chaux ne les altéra même pas. Elle respecta, Dieu le voulant, l'intégrité de ce corps très chaste. Nous savons, en effet, par divers témoignages, et celui même de ses confesseurs, que Maître François garda toute sa vie une pureté virginale. Quand, après un si long temps écoulé depuis sa sépulture, le corps de Maître François arriva à Goa, on eût dit qu'il venait de mourir ; il demeura deux jours exposé dans notre église, à la requête de tout le peuple, et chacun,

prêtres et religieux, comme les séculiers, vint lui baiser les pieds et y appliquer son chapelet.

Le vaisseau qui le porta de Malaca donna contre un écueil et s'y engagea tellement qu'on ne put l'en retirer; ce que voyant les mariniers, ils invoquèrent le Serviteur de Dieu, et au même instant, sans qu'on en pût découvrir cause naturelle, le vaisseau fut dégagé.

Il y aurait encore tant à dire sur la sainte vie de Maître François, que l'on n'en finirait pas; aussi, quelle édification, quelle bonne odeur il a laissée dans ces contrées! Je ne m'étonne pas que la Compagnie, à laquelle il appartient, ait si grand crédit et soit si vénérée dans l'Inde.

CHAPITRE XXXVII

OÙ L'ON RÉSUME L'HISTOIRE DES FAITS MERVEILLEUX DE LA VIE
DE FRANÇOIS DE XAVIER, EN ORIENT.

(1542-1552.)

I.

Au mois de septembre 1554, était arrivé à Goa, pour exercer la charge de Vice-Roi dans l'Inde, l'ancien ami de François, l'Ambassadeur de Jean III auprès du Saint-Siège, Pedro de Mascarenhas¹. Le

1. Lorsque Pedro de Mascarenhas, en 1539, traita avec saint Ignace de l'envoi de missionnaires dans l'Inde, il était déjà pénitent du Saint, suivant en cela le conseil de Léonor de Mascarenhas, gouvernante de Philippe II, que saint Ignace appelait « la Mère de la Compagnie. » C'était Léonor qui, de passage à Alcalá, en 1527, avait fait dire à saint Ignace, alors prisonnier de l'Inquisition : « Si vous le voulez, je vous ferai vite sortir. »

Pedro Mascarenhas demeura toujours ami dévoué de la Compagnie. En 1553, le P. Miron écrivait à saint Ignace : « Don Pedro Mascarenhas est notre très grand Patron ; c'est grâce à lui que s'est fait l'accord avec la ville de Lisbonne et les Confrères de Saint-Roch, en vue de la fondation du collège. Il aime grandement V. P. et la Compagnie, et il s'intéresse plus à nos affaires, pour l'amour de Dieu, qu'aux siennes propres ; s'y occuper lui donne tant de joie, que nous ne saurions lui faire plus grand plaisir que de les lui mettre en mains, pour menues qu'elles soient. Il se confesse et communie chez nous, tous les dimanches et fêtes, ainsi que sa femme, également vertueuse et dévouée à la Compagnie. Leur maison est tenue comme

7 janvier 1555, il écrivait au P. Jacques Miron, provincial des Jésuites en Portugal :

Loué soit à jamais Notre-Seigneur, qui nous a menés sains et saufs en cette terre de l'Inde. A mon âge, j'y ai plus de travail et moins de forces qu'il n'en faudrait, et toutefois, béni soit Notre-Seigneur : de rien, Lui fait ce qu'Il veut ; Il peut

un couvent... » (*Monum., Litter. quadrim.*, II, p. 444). Mascarenhas aimait à se dire « Coadjuteur de la Compagnie de Jésus. »

Parti de Lisbonne le 2 avril 1554, Mascarenhas arriva à Goa, comme Vice-Roi, le 23 septembre. Il parut, d'abord, peu s'inquiéter des nécessités du collège de Goa et des autres établissements de la Compagnie dans l'Inde. Le P. Baltazar Diaz s'en scandalisa ; il écrivit : « Ces Gouverneurs de l'Inde, qui se montrent si amis à Lisbonne, ils oublient cette amitié, en passant le Cap de Bonne-Espérance. » — « Si vous ne nous faites payer les rentes que le Roi nous a assignées, disait le P. Diaz au Vice-Roi, nous serons obligés de mendier. » — « C'est votre profession », fut toute la réponse de Mascarenhas. Le P. Diaz poursuit : « Ne trouvant plus parmi nous le Père François de Xavier, son ami, il tient la maison pour inhabitée, et juge que tant de revenus sont inutiles pour l'entretien de si peu de gens, etc. »

Mais Polanco, qui raconte ces choses, fournit, en même temps, les éléments très suffisants de la défense de Mascarenhas. (Voir *Chronicon*, IV, n. n. 1167, 1183, 1184..., 1426 ; — V, n. n. 1650, 1817, etc.)

« Pedro Mascarenhas, dit le P. Sébastien Gonçalves, mourut, très regretté de tous, le 23 juin 1555. Il fut enseveli au couvent de Saint-François, proche du Vice-Roi Juan de Castro. Plus tard, on porta ses os en Portugal. »

Sébastien Gonçalves ajoute :

« Les Mascarenhas ont, de plus, donné leurs fils à la Compagnie. J'ai connu dans la Compagnie quatre fils de D. Vasco Mascarenhas : le P. Pedro, de qui je fus écolier au collège de Coïmbre : il mourut au service des pestiférés, lors de la grande peste (1579) ; — le P. Francisco, qui mourut saintement à Lisbonne, encore scholastique ; — le P. Nuno, qui fut Recteur du collège de Lisbonne et du collège de Coïmbre, — et le P. Antonio, qui fut Maître des Novices, Recteur du collège de Coïmbre, Provincial, Assistant des provinces de Portugal, Inde, Japon et Brésil. Leur frère Fernam-Alvrez, évêque de Silves, fonda une Maison de la Compagnie ; — un autre frère, Geronymo, Capitan de Ormuz, laissa pour héritière la Maison de Jésus de Goa. » Il en cite d'autres, comme le Vice-Roi Francisco, fondateur de la Maison de Chaul, etc. La Compagnie de Jésus doit donc éternelle reconnaissance aux Mascarenhas ; et une, toute spéciale, pour avoir reçu d'eux cette leçon : « Mendier, c'est votre profession. »

donc me donner assez de forces pour servir V. R. et ses fils (*subditos*). Je vous en prie, pour l'amour de Notre-Seigneur, occupez-vous grandement de moi auprès de Dieu, car j'en ai bien besoin, et ici la nécessité s'en fait plus sentir...

J'ai trouvé votre collègue de Saint-Paul bien dépourvu de Pères, si nombreux sont ceux qu'il a plu à Dieu d'appeler à Lui. Retrouver et voir en ce pays le Père Maître François, un tel bonheur ne m'a pas été donné : quel grand profit n'aurais-je pas retiré de mes entretiens avec lui ! Ce qui me console, c'est de savoir qu'il est là d'où il pourra nous donner à tous aide meilleure.

Je me recommande bien à tous les Pères et au docteur Torres ; et, où que soit Francisco de Borja, que vos lettres me recommandent beaucoup à lui.

Votre tout dévoué.

Pedro MASCARENHAS.

C'était aussi au P. Miron que le Père de Quadros avait adressé son mémoire sur les vertus et les miracles de François : l'occasion était bonne pour introduire, sinon à Rome, du moins devant le tribunal ecclésiastique de Goa, la cause de béatification, et d'abord pour dresser les informations juridiques. Jean III le comprit, et, le 28 mars de l'année suivante 1556, il écrivit à Pedro de Mascarenhas, dont, à Lisbonne, on ignorait la mort, advenue au mois de juin de l'année précédente :

Vice-Roi, mon ami. Moi, le Roi, je vous envoie mes très amicales salutations.

Si exemplaires, si édifiants ont été la vie et les travaux du Père Maître François, que ce serait, je crois, rendre grand

service à Notre-Seigneur que de les manifester pour son honneur et gloire. Et pour que cette pleine manifestation se puisse faire avec l'autorité requise, je vous recommande fort, qu'avec toute la diligence possible, vous fassiez dresser, dans toutes les parties de l'Inde où se trouveraient personnes dignes de foi qui les aient connues, instruments authentiques de toutes les choses édifiantes et œuvres surnaturelles que Notre-Seigneur a opérées par lui, durant la vie dudit Père et depuis sa mort. Ces instruments une fois dressés et munis des approbations requises, vous me les enverrez par deux voies : de quoi je vous saurai beaucoup de gré...

Le Roi dit ensuite plus nettement ce qu'il entend par ces instruments ou actes authentiques :

Dans les pays où le Père Maître François vécut, et partout ailleurs où se trouveraient des personnes ayant connaissance des choses dont il s'agit, vous ferez faire une enquête : ces personnes seront interrogées, après avoir prêté serment, au sujet de la vie, des œuvres, des mœurs dudit Père Maître François, et des lieux où il résida parmi les Infidèles, et de tout ce qu'il y fit.

Vous m'enverrez, par trois voies, copie de ces enquêtes, collationnée par le chancelier de la *casa de Relação* (officiale) et par l'Auditeur général, par vous signée, et par eux liée et scellée.

Le procès se fit, mais il y a sujet de regretter que le zèle ami de Mascarenhas n'ait pu en surveiller l'exécution : les dix feuilles qui renferment ce qui fut recueilli seraient, peut-être, devenues de précieux registres. La difficulté, il est vrai, était grande, vu les distances qui séparent les divers théâtres des

œuvres saintes de François. On n'interrogea guère quelques témoins que dans les villes de Goa, Cochinchine, Baçaim et Malaca. Puis, les témoins meilleurs étaient des marchands, des navigateurs, qui ne se fixent nulle part et qu'il eût fallu retrouver; des païens, des mahométans dont la trace fut vite perdue; c'étaient des Capitaines de forteresses, des Agents de l'autorité portugaise qui, leur fortune faite, se hâtaient de regagner l'Europe pour en jouir : « Le procès sur les vertus et miracles de François dans l'Inde, dit, à ce propos, le P. Lucena, se devait surtout faire, non pas dans l'Inde, mais en Portugal. »

Une enquête meilleure fut celle que Rome demanda, quand on eut sollicité auprès d'elle la canonisation de François de Xavier. L'enquête se fit en 1616; mais, on le comprend, il était bien tard : soixante-quatre ans s'étaient écoulés depuis la mort du Saint; on ne découvrirait guère que des témoins *de auditu*, et si, de la bouche même des témoins immédiats, la vérité ne se recueille pas sans alliage d'inexactitudes, vu l'humaine misère, combien plus l'inexactitude se trouve-t-elle inévitablement mêlée au témoignage de ceux qui commencent ainsi leurs dépositions : « Je n'ai pas connu le Père François; mais j'ai ouï dire... » La sincérité des témoins n'est pas douteuse, mais ils se trompent, sans le vouloir, sans le soupçonner, sur bien des circonstances de temps, de lieux, de personnes, etc., et la substance même des faits a, plus d'une fois, perdu de son vrai caractère.

Ce qui résulte cependant de l'ensemble, du *chorus* de ces témoignages, c'est, dans l'âme du lecteur, la conviction que tels et tels des faits mentionnés sont certains, et qu'ils eurent le caractère qui leur est attribué; la conviction qu'une foule d'autres faits, s'ils n'eurent peut-être pas le caractère même que leur prêtent les témoins, furent cependant, à divers degrés, miraculeux, prodigieux, ou du moins ne se produisirent qu'en vertu d'une grâce ou d'une faveur divine obtenue par l'entremise, l'intercession du Saint.

Les PP. Torsellini et Lucena furent les premiers à bénéficier de ce que fournissaient de documents nouveaux les dix feuilles du procès de 1557, et ils n'y laissèrent rien à exploiter après eux : nous en avons eu la preuve en étudiant la copie quasi-intégrale de ces feuilles, insérée en un registre de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Lisbonne.

Quant au procès de 1616, Bartoli y puisa le premier.

Toute la substance du procès de 1616, nous l'avons trouvée, soigneusement amassée par le P. Manoel Barradas, dès l'année 1619. Ce précieux fonds est au registre $\frac{25}{4}$ de la Bibliothèque de Ajuda, avec ce titre :

Relation de quelques choses notables de notre saint Père François de Xavier, tirées des procès authentiques qui, par ordre de S. S. Paul V, se sont faits en cette ville de Cochin, dans celle de Malaca, aux forteresses de Coulam et de Manar, et aux Côtes de la Pêcherie et de Travancor.

Barradas poursuit :

Le procès commença, dans cette ville de Cochin, le 10 juillet 1616, jour où la Bulle se publia, avec sonnerie générale des cloches, nombreuses salves d'artillerie, feux de joie, le soir, et un concours de peuple comme l'on en vit rarement. Tous les Religieux s'y trouvèrent. On entendit quarante témoins, neuf desquels avaient connu le Père François. Il en reste encore deux, à Goa, qui virent le corps, quand il arriva sans corruption et exhalant une odeur si suave que les sens et le cœur en étaient charmés.

Ces procès ayant fait découvrir des choses notables, j'ai pensé qu'elles méritaient d'en être extraites, afin que les Pères et Frères de la Compagnie en aient bientôt connaissance, et ne les attendent pas de Rome, où tous ces procès sont expédiés et restent longtemps. Les bonnes nouvelles à donner d'un Père si cher ne se doivent pas, d'ailleurs, remettre à plus tard. J'ajoute que ceci pourra donner l'éveil à quelque dévot du Saint, plus zélé, mieux doué, et l'exciter à tailler sa plume pour améliorer les Vies du Saint déjà écrites, ou en composer une nouvelle : il est vrai que l'auteur devra joindre aux matériaux du procès de Cochin ceux que lui fourniront les procès faits en d'autres diocèses ; mais ce que je vais noter formera une bonne partie de ces éléments nouveaux.

Cochin, 16 février 1619.

Manoel BARRADAS.

Le premier séjour de François dans l'Inde proprement dite commence au mois de mai 1542 et se termine au mois d'août 1545. Exposer ou résumer les faits merveilleux accomplis durant cette période ne serait pas chose facile s'il y fallait rigoureusement observer l'ordre des temps et déterminer les

lieux avec une minutieuse précision : plus d'une fois, l'impossibilité de le faire est patente; mais cette précision n'est point ici requise.

Jamais personne n'aura le droit de révoquer en doute les nombreux miracles de guérison, qui accompagnèrent les premières prédications de François dans la région du cap de Comorin et de la Pêcherie. Qu'on relise (p. 232, 1^{er} vol.) ce qu'en dit le Saint lui-même. François déclare à qui prête bien l'oreille que le travail de guérir l'absorbant trop, il s'en décharge sur les enfants; — et, que l'on veuille ou non, on entend le Saint affirmer que les enfants guérissent les malades, de nombreux malades, et cela, sans y employer aucun remède naturel.

Il est cependant permis, il est même juste de ne pas attribuer à François toute la gloire de ces prodiges. Simple instrument de Dieu, François, plus que Jésus, pouvait dire avec vérité aux malades guéris : « Votre foi vous a sauvés »; et, de fait, il le dit si bien qu'il attribue les miracles à la seule foi des malades et de leur entourage.

Comment douter de la réalité du prodige, que François raconte lui-même (I, p. 226), prodige qui détermina un mouvement général de conversion dans une bourgade et fit tomber l'opposition du roitelet de la contrée? Des événements communs ou humainement explicables ne produiront jamais de tels effets.

Il faut admettre, comme solidement appuyé sur le témoignage de Jean de Mello, le fait que François, de passage à Manar, terre des martyrs du Roi de Jafanapatam, y obtint de Dieu, par trois jours de prière, la cessation du fléau de la peste. Peu d'années après la mort de François, Manar devint possession portugaise; une forteresse y fut bâtie, et Mello, Capitan de la forteresse, apprit sans doute des habitants mêmes de Manar ce que François avait fait pour eux, et comment la faveur céleste qu'ils durent à l'Apôtre déterminait la conversion d'un grand nombre de païens : que si l'information lui vint d'ailleurs, il en put aisément vérifier l'exactitude. L'attestation du Capitan vaut donc celle de tous ces convertis. Déjà mort à la date de 1616, le Capitan ne put être entendu, mais le témoin cité en son lieu s'exprima ainsi :

J'ai ouï raconter à Jean de Mello, Capitan de la forteresse de Manar, que cette région étant désolée par la peste, le Père Maître François vint, proche de là, à Pati. Les gens du pays, presque tous païens, allèrent le trouver, au nombre de trois mille, le suppliant de remédier à leurs maux. Le Saint pria pour eux, durant trois jours, au bout desquels la peste finit tout d'un coup. Cette merveille amena la conversion et le baptême de presque tous ces infidèles.

Écoutons maintenant quelques témoins de 1616 exposant d'autres faits :

Mon Père, qui s'appelait Francisco Fernandez, fut sacristain de Maître François. Il me racontait : « Le Saint s'embarqua,

un jour, pour traverser un fleuve très grossi par les pluies, et moi, bien que le Saint ne me le commandât pas, je voulus le suivre; mais lui, qui d'abord ne s'en aperçut pas, me voyant ensuite sur mon bateau, me dit de rester au rivage. Je ne voulus pas, et je m'avançai toujours, à sa suite, jusqu'au plus fort du courant; mais là, j'eus peur, et le Saint me cria : « Pourquoi n'êtes-vous pas resté au rivage ? Retournez-y. » Je répondis : « Père, j'ai peur que le courant ne m'emporte »; mais lui me disant de ne rien craindre, je laissai aller la barque, et tout à coup, sans savoir comment, je me trouvai à la rive. »

Le nommé Tomé Paninguem, maître d'escrime, dit : « J'ai connu Antonio de Miranda, qui fut serviteur du Père Maître François et lui aidait à dire la messe. Il me racontait qu'allant, de nuit, pour certaine affaire, à Combature, il fut mordu par un serpent venimeux. Aussitôt après, comme paralysé, il tomba et demeura là, sans parole. On le trouva ainsi étendu et privé de sentiment. Informé du fait, le Père Maître François ordonna qu'on lui portât Antonio, et quand il fut là, sans parole ni sentiment, le Père pria, avec tous les assistants. La parole finie, il mit, avec son doigt, un peu de salive sur le pied d'Antonio, à l'endroit mordu, et, au même instant, Antonio reprit ses sens, la mémoire, la parole, et il se trouva guéri. Depuis, j'appris les détails de ce même fait de la bouche de plusieurs témoins oculaires. »

Au procès de Manar, un témoin raconte :

Il y a trente ans, j'entendis un nommé Augustin de Payva, qui avait été serviteur de Maître François, parler ainsi : « A Pandacal, *lugar* de la Pêcherie, je dormais, et un autre enfant avec moi, dans une cabane (*palhota*). Un serpent très venimeux, appelé *capel*, mordit mon camarade, qui mourut. Je ne

m'en aperçus que le matin, en me réveillant, car, appelant mon compagnon, comme il ne me répondait pas, j'allai à lui et je le trouvai mort. Tandis que je me lamentais, je vis le serpent qui s'enfuyait. Je courus trouver le Père et lui annoncer le malheur. Lui, souriant, me dit : « Augustin, ce n'est rien », et, allant au mort, il le prit par la main et l'enfant se leva en pleine santé, comme s'il ne lui fût rien arrivé. »

Un autre témoin de Manar :

Mon père me racontait : « Étant petit, je servais le Saint. Un jour donc qu'il soupa, un garçon, qui lui servait à manger, tomba tout à coup sur le sol, sans connaissance et écumant. Le Père, aussitôt, se mit à genoux, leva les yeux au ciel et pria un moment ; et voilà que le garçon se leva, et il continua de servir, comme si rien n'était arrivé. J'attribuai, et d'autres aussi, la chute à la morsure d'un serpent, et le relèvement à un miracle (*o levantarse a milagre*). »

Ajoutons à ces faits de guérison merveilleuse quelques traits de l'esprit prophétique de François, appartenant à la période de ses travaux dans l'Inde. Nous les tirons du procès de 1616 :

Passant proche de Ceylan, le Père Maître François dit, en pleurant, comme si Dieu lui eût révélé ce qui s'y fait maintenant : « Oh ! terre de Ceylan, terre de Ceylan, que de sang chrétien tu coûteras. » Il annonçait, je pense, non pas tant le sang répandu ; au siège de Columbo, du vivant du Raja de Ceylan, que celui qui a coulé depuis sa mort, au temps de la conquête, c'est-à-dire l'espace de vingt-quatre ans environ, et celui qui se répand encore.

Le Père Fray Lucas, religieux de saint François, homme de vertu reconnue, qui est mort pour la Foi, à Kandy, dans l'île de Ceylan, me raconta, plus d'une fois, ce qui suit : « J'étais tout petit quand le Père Maître François vint à Cochin, et comme les Pères de la Compagnie de Jésus n'y avaient pas encore de maison, Maître François venait loger chez mes parents. Or, un jour, que mon père se plaignait beaucoup à Maître François de ma conduite, et disait, moi présent : « Lucas est bien polisson (*travesso*) ! » Maître François, éclairé de Dieu, ce semble, répondit : « Laissez faire ce petit : un jour viendra où il sera religieux de saint François et le Père de ses frères. » Ce qui arriva.

Au procès de Cochin, une Portugaise, native d'Evora, âgée de cent ans, raconte :

J'habitais la forteresse de Cananor, lorsque mon mari amena chez nous le Père Maître François, que l'on appelait le *Saint Père*. En entrant, il aperçut un mien fils, âgé de sept ans, appelé Gregorio, et il dit : « Ce petit, devenu homme, sera un grand serviteur de Dieu. » Ainsi, il arriva, car, ayant employé sa jeunesse au service du Roi de Portugal, il passa, devenu homme, au service du Roi des cieux, sous la bannière du Patriarche saint François, et il fut, toute sa vie, un rare exemple de vertu, tenu pour tel entre ses frères et parmi les séculiers.

La fille de la centenaire, âgée de soixante-dix ans, affirme les mêmes choses et ajoute :

En parlant de Gregorio, le Père Maître François avait la main posée sur la tête de l'enfant. Je puis l'assurer, car, étant toute petite, j'étais là, appuyée au bras du fauteuil (*chaise à bras*) sur lequel le Père Maître François était assis.

Un autre raconte :

Au temps où mon père et ma mère vivaient à Punicale, le Père Maître François recevait quelquefois l'hospitalité chez eux. Ils avaient trois filles, mais aucun garçon, ce qui attristait beaucoup ma mère. Elle et mon père, comptant obtenir un fils par l'intercession du Saint, le prièrent de demander à Dieu pour eux cette grâce. Maître François, avec assurance, répondit : « Vous aurez un fils. » Mon père reprit : « Comme gage de votre promesse, donnez-nous, par écrit, quelques paroles du saint Évangile. » C'est, en effet, l'usage des chrétiens de ce pays de demander aux prêtres de pareils écrits ; de sorte que les prêtres s'en munissent d'avance quand ils vont par les maisons.

Le Père Maître François écrivit le billet, et il y nota que mes parents auraient *un* fils. Je naquis, et mes parents, désirant avoir d'autres fils, écrivirent sur le billet, à la place du mot *un*, le mot *trois*. Dieu, en effet, leur donna deux autres fils. Cet écrit demeura longtemps entre les papiers de mon père, qui me disait souvent : « Fils, ne perdez jamais ce billet, que me donna le saint Père François : ce fût quand nous l'eûmes reçu de sa main que vous vîntes au monde, vous et vos frères, parce que nous l'avions prié de nous obtenir cette grâce. »

Avant de passer de l'Inde à Malaca, François s'arrêta quelques mois à Meliapour ou San-Thomé ; là, il rencontra Juan de Eyro, qui parle ainsi, au procès de 1557 :

Le Père Maître François disait et faisait beaucoup de choses (*muitas cousas*) qui paraissaient inspirées par le Saint-Esprit. Ainsi furent celles qui m'arrivèrent à San-Thomé, où j'allai

le trouver par son ordre. Étant très occupé, il m'avait dit : « Je ne vous confesserai qu'à San-Thomé. » Il voulait surtout, je pense, éprouver ma constance au sujet d'une supplique que je lui avais adressée.

En arrivant à San-Thomé, j'allai où il logeait, et je le trouvai lisant un livre. Dès qu'il m'eut aperçu, il me fit asseoir, et quand je fus assis, je lui dis : « Père, je vous priai, à Ceylan, de me confesser, et vous me dites que vous deviez venir ici, et que vous m'y confesseriez. » Alors, je lui rendis compte de mes affaires : je lui dis qui j'étais, le temps qu'il y avait que j'allais par les diverses contrées de l'Inde, le désir qui, depuis longtemps, m'était venu de servir Dieu, et comment, manquant des moyens nécessaires, pauvre, sans maître que je pusse suivre dans cette voie, j'avais laissé d'exécuter mon dessein ; mais que, maintenant, ayant trouvé quelqu'un avec qui, je pusse vivre, et Sa Révérence étant l'homme qui pouvait remédier à mes maux et sans lequel je ne saurais arriver au salut, je le priais de me prendre avec lui, où qu'il allât.

Sur quoi, le Père, avec beaucoup d'excuses, ne voulut pas me contenter. Je le priai alors d'approuver ma résolution de laisser tous mes biens et de les donner aux pauvres. L'entretien se poursuivit longtemps et il me dit enfin que je devais, avant tout, me confesser. J'allai donc, l'espace de trois jours, me confessant, et traitant avec Maître François de grosses questions, à propos de négoces ; et enfin, par la grâce du Saint-Esprit, qui parlait par sa bouche, je me vainquis de telle sorte que, de là en avant, j'obéis à ses ordres.

Ce ne fut pas moi seulement, mais beaucoup d'autres, que Maître François fit sortir de la gueule du Diable. Je noterai, comme exemple, un homme de condition distinguée, appelé Jean Barbudo, qui, au dire de plusieurs, n'avait pas reçu le très saint Sacrement depuis quinze ans. Ensemble, l'espace de quatorze ou quinze jours, Barbudo et Maître François confé-

rèrent dans l'église, sous forme de confession, et enfin, Maître François, au bout de ces quinze jours, amena Barbudo à recevoir le très saint Sacrement; de quoi tous furent émerveillés (*espantados*). Et ainsi, auprès de beaucoup d'autres, il fit de grands fruits, les mariant ou les tirant de mauvais commerces. De cette façon et de beaucoup d'autres, il ramena à Dieu un grand nombre d'âmes.

Quelque temps après, Satan, voyant que j'étais sorti de ses mains et qu'il perdait sa proie, m'assaillit et me fit pécher honteusement. Puis, je désobéis à la parole du Père : j'achetai un navire, et, cela fait, avec grandes ruses, je réunis toutes les choses nécessaires; je fis même transporter sur le vaisseau mon coffre, et le départ ne devait pas, ce me semble, tarder plus d'une heure. Je m'en allais donc, sans rien dire de tout cela au Père, lorsque lui, inspiré par l'Esprit-Saint, m'envoya un garçon, appelé Antoine, lui disant de courir et de m'amener à lui. En m'abordant, le garçon me dit : « Señor, le Père Maître François vous demande, » et il poursuivit : « Ne vous appelez-vous pas Juan d'Eyro? » Je lui répondis que oui. Alors, reprit le garçon, c'est vous qu'il demande.

Saisi, à cette grande annonce, je pensai n'y pas aller et je demeurai, quelques moments, indécis. Enfin, j'y allai. Comme j'arrivais sur le seuil de la porte, Maître François me dit, à deux ou trois reprises : *peccastes ! peccastes !* (Vous avez péché, vous avez péché). Alors, je m'inclinai et dis : « C'est vrai, j'ai péché » ; et il reprit : « Confessez-vous, confessez-vous. » J'allai à la maison, et bientôt, le jour même, je vendis le navire et je donnai aux pauvres tout ce que j'avais.

De là, nous allâmes à Malaca, où le Père fit beaucoup de fruit pour Notre-Seigneur. Je lui ai alors entendu dire qu'il n'était jamais allé en un pays où il eût trouvé peuple aussi bon qu'à San-Thomé, ni ville qui servît Dieu aussi bien; et de Malaca, il disait que cette ville recevrait bon châtiment;

comme depuis il advint ; et de San-Thomé, qu'il grandirait beaucoup ; comme nous le voyons se réaliser ; de sorte que je puis dire en vérité qu'il avait l'esprit prophétique. Il m'annonça encore que je serais *Frade* de Saint-François, comme je le suis.

Un Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, natif de San-Thomé, parle ainsi :

J'ai entendu mon père, Ignace de Gamboa, et d'autres parents âgés raconter le fait suivant : Il y avait à San-Thomé un marchand, homme du pays, très dévot au Père Maître François. Ayant à s'embarquer pour Malaca, et le Saint se trouvant à Saint-Thomé, il alla lui dire adieu et le prier de lui donner un petit souvenir, qu'il désirait porter sur soi ; et il le pressa tellement, que le Saint, tirant de son col le chapelet qu'il y avait, le donna au marchand et lui dit : « Gardez-le dévotement et vous ne mourrez pas en mer. » Or, peu après, au cours de la traversée, une tempête mit en pièces le vaisseau, et à grand'peine quelques hommes, et le marchand avec eux, trouvèrent d'abord un refuge sur des pièces de bois, liées en forme de radeau. Mais bientôt, emportés en pleine mer, les naufragés n'eurent plus d'espérance. Ce fut à l'heure de cette détresse suprême, que le marchand perdit tout sentiment de sa situation, et crut se voir en la compagnie de Maître François, à l'endroit même où il lui avait dit adieu. Quand il reprit sès sens, il se trouva sur la plage de Négapatam. Des compagnons laissés par lui sur le radeau, on n'eut plus de nouvelles.

II.

Malaca vit et revit François de Xavier. Citons, d'après les procès, quelques-uns des actes ou faits extraordinaires, qui se seraient produits lors de son premier séjour dans cette ville, de fin septembre 1545 au 1^{er} janvier 1546.

Jean Soarez de Alvergaria, « qui habite certaine maison, sur la muraille de la ville, près du boulevard de Santiago, » dépose en ces termes :

Ma maison, je crois, porte bonheur (*bem estreada*), et j'y ai grande dévotion, parce qu'une renommée ancienne et certaine nous apprend que ce fut le premier logis du Père Maître François, quand il arriva de l'Inde à Malaca. Aussi, ne la vendrai-je à personne, et je m'estime très heureux d'habiter la maison où vécut un si grand Saint.

J'ai dit que je la considère comme portant bonheur (*bem afortunada*), et, de fait, bien qu'elle soit sur les murailles de la ville, qui sont très élevées, il n'y a rien à craindre pour ceux qui tombent du haut de la maison en bas de la muraille (*nao perigoao os que della abaxo caen*), et tous attribuent cela au fait que le Saint y habita. J'ai vu tomber ainsi un grand garçon, une femme : ils ne se firent aucun mal. Une jeune négresse de huit ans est tombée de même impunément : tous disent que le saint Père les a préservés.

Le P. Antonio Mendez, Jésuite, déclare avoir entendu le P. Paul Gomez raconter :

J'ai vu, de mes yeux, plus d'une fois, le Père Maître François, quand il arrivait, de loin, à Malaca : tout le monde,

grands et petits, allaient le recevoir, à la plage, comme un Saint ; et lui, avec une admirable affabilité, répondait à cet accueil en saluant, par leurs propres noms, des gens qu'il n'avait jamais vus ; et il les interrogeait de même au sujet de leurs parents, sans que personne lui eût dit de qui ils étaient fils.

Étant petit enfant, j'allais à la Doctrine du Père Maître François, qui me chargeait ordinairement de faire le signe de la Croix et de réciter les prières devant le peuple, pour que tout le monde les apprît mieux. Un jour, la doctrine devant se faire à la *Sé*, il y eut grand concours, et comme je prévoyais que le Père voudrait me faire réciter les prières devant tout ce monde, j'eus honte et j'allai me cacher dans le bassin des fonts baptismaux (dans la *pila de bautizar*). L'heure de la Doctrine venue, le Père appela : « Paul Gomez ! » Je me gardai bien de répondre. Alors, le Père, sans que personne lui eût rien dit, et, je le crois, éclairé par une lumière surnaturelle, vint à la *pila* et m'en tira hors (*tirāo fora*), en me disant : *Paulo, vinde dizer a doutrina !*

Le P. Antonio Mendez reprend :

J'ai ouï dire à des personnes dignes de foi, parentes d'un Francisco de Chaves, qui fut de la Compagnie de Jésus, qu'étant petit et abandonné des médecins, et demi-mort, il fut quasi ressuscité par les prières du Père Maître François.

A ce même propos, le P. Jérôme Vieyra, « qui fut de la Compagnie de Jésus, et qui maintenant est Vicaire général à Cranganor », raconte :

Un jour que j'étais à prier, au collège de Saint-Paul de Goa, devant la châsse où l'on avait enfermé le corps du Père Maître François, et que j'y étais retenu par une très sensible dé-

votion, on vint, de la part du P. Francisco de Chaves, m'appeler pour aider au soin des malades à l'infirmierie. Peu après, comme je disais au Père de Chaves : « Vous m'avez fait perdre, ce matin, une bonne consolation spirituelle, que je goûtais au tombeau du Père Maître François », je vis les larmes lui venir aux yeux, et il me répondit : « Le Père Maître François ! Étant à Malaca, il m'a ressuscité, en posant la main sur ma tête. »

Un autre témoin dit :

J'ai connu le P. Francisco de Chaves : il me contait qu'étant malade et sans parole, il fut visité par le Saint, que son père alla chercher à l'ermitage de Notre-Dame-du-Mont. En arrivant, le Saint se mit en prière ; puis, il fit le signe de croix sur l'enfant, qui fut aussitôt guéri.

Un autre témoin :

J'ai connu le P. Francisco de Chaves, alors qu'il était Jésuite, et je le connus aussi Capucin. Enfant, je l'eus pour maître de latin. Il nous racontait ainsi le miracle de sa guérison : « Étant petit, on me mit à la bouche une flèche empoisonnée, de sorte que j'en mourus, et comme ma mère était fort dévote au Père Maître François, elle alla le prier de venir. Il vint, et, m'appelant par mon nom, il dit : « Francisco, levez-vous ! » Il me prit par la main et je me levai guéri. Ainsi ma mère me contait le fait.

Un autre ancien écolier du P. François de Chaves parle comme le précédent.

Ici, le pieux P. Barradas observe :

Les jugements de Dieu nous sont cachés : Francisco de Chaves ne finit pas dans la Compagnie ; il est mort en Chine,

Capucin. Il eut, chez ses nouveaux frères, la charge de gardien.

On lit, au procès de 1557 :

A Malaca, François guérit un fils de famille distinguée. Après l'avoir confessé, il dit à la mère : « Ne craignez rien ; il guérira. » Et à peine le Père était sorti, que le malade se leva, guéri, et demanda à manger. Il vit encore.

Au même procès :

Le Père François étant à Malaca, un garçon de quinze à dix-huit ans eut une maladie grave. A la prière de sa mère, des femmes du pays, de celles qui traitent les malades à la façon des païens, le traitèrent, mais sans le guérir. La dernière appelée fut une femme de Maluco, qui avait renom de bonne sorcière (*feiticeira*). Entre autres cérémonies qu'elle lui fit, elle lui passa un séton au coude du bras gauche. A ce moment, le malade perdit la connaissance et la parole, et il resta ainsi trois jours, faisant force mouvements désordonnés et donnant des signes de possession, comme était de cracher sur les choses saintes.

Ce fut alors que, par égard pour la dévotion du père de ce jeune homme au Père Maître François, on le fit appeler. A peine sur le seuil, il demanda combien de temps il y avait que la maladie durait, et quand on lui eut répondu, il témoigna surprise de n'avoir pas été appelé plus tôt. A l'instant cependant où le Père pénétra dans la maison, le malade multiplia ses mouvements étranges, ses extravagances, et il y joignit de grands cris qui épouvantèrent les assistants. Le Père François, d'un visage serein, leur dit : « Ne craignez pas : avec l'aide de Dieu, ce ne sera rien. »

Le jeune homme s'agitait, sans relâche, sur son lit, et il

fallut qu'un homme le contint, en lui prenant les bras et les serrant fortement. Maître François se mit à genoux et pria, dans un livre, l'espace de deux heures environ. Il se fit apporter une étole, un missel, un crucifix et de l'eau bénite, et, avec cela, il fit plusieurs cérémonies. Il appliqua aussi sur le corps du malade son reliquaire. Enfin, il lut la Passion de Jésus-Christ. Durant cette lecture, chaque fois que le très saint nom de Jésus venait, le malade s'agitait plus violemment, il crachait vers le crucifix et faisait d'autres vilenies (*cousas feias*); mais, la Passion finie, le malade s'apaisa et demeura tout tranquille; de quoi Maître François fut très content, et il dit : « Maintenant, il est guéri. » Et il ordonna que tout le monde s'en allât, et qu'on laissât le malade dormir, après lui avoir donné une potion amandée (*uma amendoada*); qu'à minuit il se réveillerait. Il voulut que la famille promît une neuvaine à Notre-Dame. Il ajouta : « Ne vous affligez pas : ce ne sera rien. Demain matin, je dirai la messe pour lui, et il parlera. »

Tout se passa ainsi que Maître François l'avait annoncé, et comme il était à dire sa messe, vers le moment de l'Évangile, le médecin de la maison, entrant, prit la main du malade et l'ouvrit. Le malade fit : *Ay! ay!* Et son père dit aussitôt au médecin : « Ce n'est pas vous qui lui tirez ces *ay!* » La messe finie, le malade parla très bien, et, de là à quelques jours, il était tout à fait guéri.

En 1616, une bonne ancienne de Malaca dit :

J'ai connu le Saint-Père ; je me suis souvent confessée à lui. Il me donna un chapelet blanc, béni, que je conserve et vénère beaucoup. Quand je me sens malade, je baise le chapelet et je suis bientôt soulagée. Si je me vois, un moment, sans le chapelet, je ne suis plus contente, et je n'ai pas de repos que je ne l'aie de nouveau en ma possession.

Beaucoup de guérisons furent observées à l'hôpital, où François, quand il n'y logeait pas, allait et revenait incessamment. A ce propos, un témoin dit, en 1616 :

Le nommé Juan-Francisco, Portugais, qui, du temps que Maître François vivait à Malaca, faisait l'office d'hospitalier, disait : « Le Père Maître François a dans les mains une telle vertu, que tous ceux qu'il a touchés guérissent. » Aussi avait-on grande dévotion aux mains du Saint-Père.

Dans l'information faite, à Goa, en 1616, par ordre de l'archevêque Francisco Christovao de Sa, est le récit suivant d'un Juan Alvrez et du prêtre Valentin de Barros, vicaire de la paroisse San-Thomé de Malaca :

A Malaca, le Père Maître François avait un serviteur qui, un jour, profitant de la sortie du Père, s'en alla en ville faire quelque chose de travers (*travessura*). Quand le Père rentra, il quitta la soutane de dessus, plus propre, qu'il avait mise pour célébrer la messe, et la suspendit. Il se fit, en ce moment, une déchirure à la soutane. Maître François, se tournant vers le garçon : « Vous avez fait quelque sottise : cette déchirure me le dit ; allez vite vous confesser, et rapportez un billet de confession. » Le garçon alla se confesser, et quand il rentra, Maître François lui dit : « Voyons, maintenant, la soutane. Le garçon et Maître François y regardèrent : elle se trouva sans déchirure ni trace d'elle (*sem rotura nem senha della*).

A propos de ces récits et de chacun d'eux, nous avons vu, en les transcrivant, passer dans notre es-

prit tout ce que le lecteur a vu passer dans le sien de difficultés à opposer ou à proposer : des dissertations, des disputes sur les circonstances ou sur le fond même n'auraient point de fin ; mais réussît-on à amener, à fixer un nuage, et sur les détails et sur l'ensemble, une lumière restera, que nul ne saurait éteindre : elle resplendit dans le seul mot de l'Hospitalier de Malaca, auquel firent écho, pendant dix ans des multitudes si diverses. Le mot est excessif ; mais, par cela même, il resplendit davantage, aux yeux du sens commun : ni rien, ni peu ne sauraient produire de tels effets.

De Malaca, le 1^{er} janvier 1546, François s'embarque pour les Moluques : il évangélisera ces régions nouvelles, jusqu'au mois de juillet 1547, et sa prédication, comme celle des apôtres, des *signes* divins, des prodiges l'accompagneront ou la suivront, pour la confirmer : *Domino cooperante et sermonem confirmante sequentibus signis.*

On sait comment François remit sur la voie d'Amboïno le Pilote qui s'égarait ; comment il aborda à Amboïno, contre toutes les prévisions des gens de mer ; comment, sans aucun secours humain, il vécut, des mois entiers, au milieu de périls si redoutables, que les plus hardis n'osaient les affronter ; avec quelle précision il annonça la mort de Juan d'Araujo, la mort de Juan Galvan, la mort de Diego Gil ; un massacre de Portugais sur une plage éloignée ; comment les pinces d'un crabe ramenèrent à ses pieds le crucifix tombé au fond de la mer.

Un seul de ces faits, qui tous sont bien établis, doit suffire pour qu'un homme raisonnable s'interdise, au moins, le mépris, à la rencontre de merveilles affirmées sans autant de preuves. On ne peut se dispenser de croire (les preuves étant incontestables) que François, après avoir annoncé à d'Araujo une fin prochaine, que rien ne faisait appréhender, vit, peu après, de Maluco, d'Araujo mort à Amboïno, et aussitôt, à l'Offertoire de sa messe, l'annonça aux fidèles, en leur recommandant l'âme du défunt. Il fut établi, par lettre de Jean de Eyro, alors à Amboïno (sans parler d'autres témoignages) que l'heure de l'annonce avait été l'heure de la mort.

Après cela, on peut, on doit raisonnablement ne pas rejeter, sans motifs, des récits comme le suivant et tant d'autres pareils, que font des témoins assermentés :

Me trouvant aux îles de Ulate, proche d'Amboïno, j'appris des habitants du pays que le Père Maître François se trouvant là, leur Roi fut assiégé dans sa ville par un autre Roi voisin, et si étroitement, qu'on n'y avait pas moyen de s'approvisionner d'eau. Maître François fit dire au Roi de Ulate que s'il arborait une croix, l'eau lui viendrait du ciel. La croix fut arborée, et aussitôt, en un pays où la pluie ne se pouvait alors attendre, il plut abondamment. Ce peuple embrassa la foi chrétienne, et il y demeure très attaché, malgré la persécution des Mores.

Plus d'une fois, l'eau de mer se transforma en eau douce, sous la bénédiction de François. Les mari-

niers, témoins oculaires du miracle, ou ceux qui, plus tard, le racontent, comme témoins *de auditu* ne sont pas d'accord dans la détermination des lieux où il se produisit, et tels et tels errent manifestement sur ce point, comme il serait aisé de le démontrer; mais la circonstance de lieu est indifférente, et un témoin disant que le miracle fut opéré « entre Malaca et la Chine », il nous autorise à réunir ici d'autres témoignages au sien :

Je partis avec le saint Père, sur un même vaisseau. Au milieu de la mer, survinrent des calmes qui durèrent quatorze jours; de sorte que l'eau ayant manqué, on envoya le bateau à la recherche d'une terre ferme pour s'approvisionner; mais le bateau revint sans avoir rien trouvé, et déjà il y avait eu des morts sur le vaisseau. Ému de compassion, le saint Père, un jour, appela quelques gens de service (*officiales*) et leur ordonna de puiser de l'eau à la mer pour en boire. Ils lui répondirent qu'il était fort inutile d'avoir de l'eau salée; mais le saint Père répliqua : « Faites tout de même ce que je vous dis. » Ils tirèrent donc de l'eau de la mer et la trouvèrent douce. On en remplit les barriques. Quand elles furent pleines, on tira encore un peu d'eau, on la goûta : elle était salée.

Un religieux de Saint-Dominique, nommé Fray José, raconte :

Entre autres miracles du Père Maître François, que j'ai appris de mon père, Francisco Sanchez, il m'a souvent dit avoir vu comment, l'eau ayant manqué, Maître François fit remplir d'eau de mer un tonneau et la bénit : « Après quoi,

disait mon père, nous en bûmes tous, et nous la trouvâmes douce et en demeurâmes satisfaits.

A. Coulam, Jean Botelho, âgé de plus de quatre-vingts ans, dépose :

Au milieu de la mer, un calme nous arrêta et l'eau manqua : il y avait trois jours que, faute d'eau, on ne préparait pas d'aliments bouillis ; de sorte qu'il s'éleva de grandes clameurs sur le vaisseau : tout le monde gémissait et criait. A ce bruit, le saint Père sortit de sa cabine et demanda ce que c'était. On lui répondit : « Nous allons tous mourir, faute d'eau ! » Mais lui, le visage serein, joyeux, répondit : « *Bom Deos ! Bom Deos !* Non, nous ne mourrons pas. » Comme le Capitan m'avait donné charge de Dépensier, le Saint-Père me dit de faire approcher le bateau contre le vaisseau. Quand il y fut, le Père, rentrant dans sa cabine, y prit un livre de prières, et, ce livre en main, il descendit au bateau. Arrivé là, il essaya de mettre un pied dans l'eau ; mais n'y atteignant pas, il se fit aider et y trempa les orteils. Après quoi, il ordonna à un garçon, qui le servait, de goûter l'eau. Le garçon la trouva salée. Le saint Père, alors, trempa la jambe dans la mer, jusqu'au genou, et ordonna au garçon de goûter l'eau : il la trouva très douce. Le saint Père se fit alors remplir une petite cruche (*gorgoleta*), afin que d'autres vissent si le garçon disait vrai ; et tous la trouvèrent douce. Et on vit bien mieux, ensuite, quel grand miracle Dieu avait fait par les mérites du saint Père, puisque, pendant le restant du voyage, tout l'équipage et tous les passagers profitèrent de la grande provision que l'on fit de cette eau.

Le P. Barradas note en cet endroit du procès :

On doit peu se préoccuper de certaines divergences et même d'erreurs de détail : les témoins les plus sûrs sont des vieil-

lards ; les autres ne savent que par ouï-dire : facilement on erre sur des circonstances de temps et de lieu. Quant au prodige, il fut certainement opéré plusieurs fois. J'ai moi-même ouï raconter à deux de nos anciens Pères qu'un Japonais leur avait attesté un miracle pareil, que le Bienheureux François opéra, lui présent.

Après avoir semé dans les Moluques et îles voisines la belle moisson que ses frères devaient bientôt recueillir, François retourna à Malaca : un trait d'esprit prophétique marqua l'heure du départ :

Étant Capitan de la forteresse d'Amboïno, dit Jean Cayado de Gamboa, capitan de Malaca, j'ouïs dire à un Pedro de Alao, qui avait connu Maître François, que, lui présent, le Saint avait ainsi parlé : « Ces trois *lugares* (il les nommait), rapprochés de la forteresse, ne persévéreront pas dans la Foi : il n'y aura jamais que de mauvais chrétiens. » Aussi, quand il partit d'Amboïno, étant en vue de ces *lugares*, il secoua sa chaussure en disant : « La poussière même de ce pays, je ne la veux pas emporter ! » De fait, ces trois *lugares* sont demeurés rebelles à Dieu et aux Portugais, et aujourd'hui, il y a, dans le pays, ce dicton populaire : « Les gens de Aroda sont mauvais, pour accomplir la prophétie du Saint-Père François. »

Rentré à Malaca, au mois de juillet 1547, François y reprit ses travaux apostoliques et les poursuivit jusqu'à la fin de décembre. Des témoins nous diront par quels *signes* Dieu se plut à confirmer sa prédication :

Plusieurs ont ouï raconter qu'une mère voyant sa petite fille morte ou près d'expirer courut appeler

François, qui la suivit. Le Saint se mit à genoux près de l'enfant (*criança*), déjà dans un linceul, et pria. Les assistants, tout à coup, discernent un mouvement : ils dégagent l'enfant du linceul et la trouvent vivante.

Les mêmes témoins parlent de la guérison ou résurrection d'une autre jeune enfant, appelée Maria Toscana, âgée de quatre ans, que l'on tenait pour morte. Maria était partie de ce monde, depuis deux ans, en 1616, date du procès.

Juan d'Eyro, le converti de San-Tomé, avait accompagné François aux Moluques ; il revint, avec le Saint, à Malaca, et il y acquit preuve nouvelle de l'esprit prophétique de son Maître. Le P. Valignani signale ce fait : « Juan de Eyro, dit-il, se fit religieux de l'Ordre de Saint-François, à suite d'une seconde révélation à son sujet, que le Père eut et lui fit connaître, à Malaca. » Eyro lui-même raconte ; nous résumons son long récit :

Cédant à une tentation, le converti accepta, d'aumône, à Malaca, quelques pardaos. François le mit en pénitence dans l'îlette dite *des Vaisseaux*, non loin de la plage. Là, une nuit, endormi ou éveillé (Eyro ne sait qu'en penser), il vit la Très Sainte Vierge et son divin Enfant. Celui-ci l'attirait vers sa Mère, mais Notre-Dame refusait de l'accueillir, — et Elle lui reprocha enfin certaines fautes, que Eyro ne spécifie pas. Le temps de sa pénitence achevée, Eyro alla se confesser au Saint, mais sans parler des

fautes à lui signalées par Notre-Dame. François, d'un visage grave, lui demanda : « Qu'avez-vous vu ? que vous est-il arrivé dans l'île ? » Eyro, ne pouvant imaginer que François connût un tel secret, feignit de ne pas comprendre. Alors, François lui exposa par le menu toute la vision ; et Eyro, mieux que jamais, comprit « que Dieu habitait dans l'âme du Père. »

François ne retint pas Eyro dans la Compagnie, et il l'embarqua pour l'Inde avant de s'éloigner lui-même de Malaca. Il lui dit, au départ : « Vous prendrez l'habit de Saint-François et vous mourrez dans cet habit », et il lui annonça un grand péril de mer à traverser. Le grand péril se produisit, aux écueils de Ceylan, et l'annonce de François, communiquée par Eyro à l'équipage, ne contribua pas peu à le maintenir dans la confiance.

Eyro finit pieusement sa vie dans l'Ordre de Saint-François ; il en portait déjà l'habit quand il rendit, en 1557, témoignage aux vertus et miracles de François de Xavier.

François partit de Malaca, à la fin de décembre 1547. A ce départ ne se rapporte que conjecturalement la déposition qui va suivre ; mais sûrement le témoin se trompe quand il la rattache à un départ du Japon, où François n'eut pas de choix possible entre deux vaisseaux. Le témoin est âgé de quatre-vingt-dix-huit ans :

Maître François, pour retourner du Japon en Chine, devait s'embarquer sur un vaisseau dont le Capitaine était Francisco

de Villana. Trois ou quatre jours avant la levée de l'ancre, Maître François avait déjà sur le vaisseau son bagage, lorsqu'il entendit le Capitaine, conversant avec d'autres, dire ces mots : « Que Dieu le veuille ou non, j'ai à me rendre dans l'Inde. » Maître François s'approcha aussitôt : « Eh ! Señor, dit-il, ne parlez pas ainsi. Dites : Si Dieu le veut, j'irai dans l'Inde » ; mais le Capitaine s'obstina dans son blasphème. Voyant cela, Maître François m'ordonna d'aller, avec un autre garçon, au vaisseau et de lui rapporter son bagage : ce que nous fîmes. Le vaisseau partit, mais, quatre ou cinq jours après, le pilote seul revint à terre, sur quelques débris du vaisseau. Ce qu'ayant vu, Maître François, devant les gens qui se trouvaient avec lui dans l'église, me dit à moi, là présent : « Vois, fils : si je m'étais trouvé sur ce vaisseau, le juste aurait payé pour le pécheur. »

François, rentré à Cochîn, à la fin de janvier 1548, y revint encore et employa plusieurs mois à visiter la chrétienté de Comorin. Entre les faits miraculeux se rapportant à cette période, nous choisissons le suivant. Un Portugais, au procès de Cochîn, raconte :

Dans la maison de mon père, un de mes frères, âgé de quatre ans, malade de fièvres, était désespéré des médecins. Un jour, le Père Maître François entra, en un moment où la fièvre était le plus ardente. Il s'approcha du lit, imposa la main à l'enfant, et témoigna vive compassion : ce que mon père ayant observé, il dit au Père François : « Voilà quatre mois déjà que le petit souffre ainsi. » Alors, Maître François récita sur lui un évangile et le bénit. A l'instant même où s'achevait le signe de Croix, le petit ouvrit les yeux, et les arrêta, en souriant, sur le visage de Maître François, comme pour le remercier. Toute la famille arriva ; on palpa l'enfant ;

on le trouva sans fièvre : il était guéri, à la grande stupéfaction de tous.

III.

Au mois d'avril 1549, François part pour le Japon, et il y travaille jusqu'au milieu de novembre de l'an 1551. Nous avons parlé, plus haut, des quelques actes miraculeux de sa vie à Cangoxima. Nous croyons pouvoir raisonnablement choisir Bungo comme théâtre de la guérison d'un aveugle, racontée par le vieillard de quatre-vingt-dix-huit ans, que nous avons déjà entendu. Ce Domingo dit avoir été serviteur de François au Japon ; il ne put guère l'être qu'à Bungo, et ce fut probablement Duarte da Gama qui le mit, pour un temps, au service du Saint. Le fait peut s'être passé à Firando, où François vécut, à deux reprises, en compagnie de Portugais :

Étant au Japon, au service du saint Père, un dimanche, comme le Père Maître François achevait de prêcher, il lui arriva un marchand japonais, qui demandait remède pour sa vue, perdue depuis plusieurs années. Le Père, moi présent, ordonna à son compagnon de réciter sur lui un évangile. Peu après, il en récita un lui-même. Il fit ensuite le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle et le renvoya à sa maison. Or, le lendemain, l'aveugle revint, la vue des deux yeux plus claire qu'il ne l'avait jamais eue ; et, avec les yeux du corps, s'ouvrirent si bien les yeux de l'âme, qu'il amena au saint Père sa femme, ses trois fils et d'autres membres de sa famille pour recevoir, avec lui, le Baptême. Le saint Père lui-même les baptisa :

Il est difficile de dire sur quelles plages du Japon François procura des pêches miraculeuses qui amenèrent de nombreuses conversions : François ne résida que sur les côtes de Cangoxima, de Firando et de Figi.

Un païen converti raconte :

Me trouvant à Macao, j'entendis des Portugais, des chrétiens du pays et même des infidèles dire ce qui suit : « Le saint Père se trouva en certains parages du Japon où le poisson était devenu si rare, que la multitude des gens se voyait dans une extrême détresse, le poisson ayant été, jusque-là, la principale ressource du pays. Le Père Maître François ordonna aux pêcheurs de lancer leurs filets. Quoique infidèles, ils obéissent, se confiant à la parole de celui qu'ils vénéraient comme un Saint ; et, alors et depuis, ils prirent tant de poisson que leur nécessité finit. Maître François les obligea, par ce moyen, à se faire chrétiens.

En un autre endroit du Japon, il procura à des pêcheurs, qu'il trouva en peine, une semblable pêche miraculeuse.

En chemin, de Figi à Sancian, l'esprit prophétique de François se manifesta, à l'occasion du retour inespéré de la chaloupe perdue. Un des témoins assermentés, au procès de Malaca, est le Capitan lui-même, Duarte da Gama.

A Sancian, François passe du vaisseau de Duarte da Gama sur le *Sainte-Croix* de son ami Diogo Pereira. Là, deux vues prophétiques nouvelles :

Étant en Chine, il dit aux Portugais : « Prions pour nos frères de Malaca, qui sont en grande tribulation. » On sut,

plus tard, que la ville était alors assiégée... Durant la traversée, il annonça à Diogo la fin du siège de Malaca.

Le P. Valignani, conformément au procès, écrit :

Un jour, avant de partir de Sanchoan pour Malaca, alors qu'on n'avait aucunes nouvelles de cette ville, François dit à un grand nombre de Portugais réunis : « Recommandez beaucoup la ville de Malaca à Notre-Seigneur, car elle est assiégée par des ennemis et en grande détresse. » Un peu plus tard, interrogé à ce sujet par Diogo Pereira, François répondit : « Malaca est délivré et en paix. » On apprit ensuite que Malaca avait été assiégé par les Jaos, mais que les ennemis avait dû lever le siège.

Il y a une difficulté à résoudre : François annonce la détresse, à la fin de novembre ou au commencement de décembre, et le siège de Malaca était levé depuis le 16 octobre. Le P. François Perez écrivait, de Malaca, le 24 novembre : « Dieu châtie Malaca : la ville est demeurée assiégée par les Mores, l'espace de 103 jours, du 3 juillet au 16 octobre. » Les vues de François avaient peut-être pour objet le péril prochain d'une nouvelle attaque, et la prière sollicitée par François aurait conjuré ce péril. Bartoli (*Asia*, p. 280) propose une autre solution.

Pendant la même traversée de Sancian à Malaca, Maître François redit si souvent à Pereira : « Le Diable entravera l'exécution de nos desseins pour la Chine », que Pereira en était comme ennuyé. François lui donna encore l'assurance qu'en arrivant à Malaca, il y trouverait un vaisseau en par-

tance pour l'Inde. On ne pouvait l'espérer : deux vaisseaux y étaient, près de mettre à la voile.

Le pilote du vaisseau le *Sainte-Croix* de Pereira était François D'Aguiar. Ce nom rappelle une des plus remarquables prophéties du Saint :

Maria Alandel, femme du pilote Aguiar, racontait : « Le Père Maître François, venant de Japon, se trouva sur le vaisseau où mon mari était pilote. Ils eurent grande tempête ; et Maître François, voyant mon mari inquiet et triste, lui dit : « Ayez bon courage, Francisco ; pas de tristesse : vous ne mourrez pas sur mer, mais à terre et dans votre lit. » Dès lors, mon mari, ne craignant plus rien, fit les voyages les plus téméraires, en dépit de la mousson (*contra moução*) et avec de mauvaises embarcations. Maître François, en effet, lui avait dit, de plus : « Vous ne vous perdrez pas en mer, quand même vos embarcations seraient petites et très vieilles. »

Plusieurs témoins déclarent avoir appris cela de la bouche de Aguiar lui-même. Un d'eux ajoute :

Je rencontrai Francisco de Aguiar au port de Tenacerim, sur la côte de Bengale, et je partis avec lui dans une petite champane (*champaninha*), pas plus grande qu'un bateau, sur laquelle il était venu de l'Inde. En pleine mer, nous fûmes assaillis d'une telle tempête que nous, les passagers, nous nous vîmes perdus et ne songeâmes qu'à crier à Dieu miséricorde. Seul, Francisco de Aguiar, allègre, riant, non seulement ne donna aucun signe d'inquiétude, mais se mit à chanter fort tranquillement (*con muito socego*) ; de quoi bien étonnés (*espantados*), nous lui demandâmes : « Comment, en de tels périls de mort, pouvez-vous rire et chanter ? » Il nous répon-

dit : « Le saint Père Maître François m'a dit que ni moi ni mon embarcation, où que j'allasse, ne péririons en mer ; tenez-vous donc tranquilles. » Ces paroles, en effet, nous réconfortèrent, et ceux des passagers qui étaient païens dirent : « Si nous échappons, nous nous ferons chrétiens » ; et, à peine débarqués, ils tinrent parole.

Ce que Maître François avait prédit arriva : Francisco de Aguiar mourut, à Pegu, dans son lit. Quant à la barque, toute vieille et pourrie, elle finit dans le port.

Le petit-fils de Aguiar raconte, au même procès de 1616 :

Mon grand-père était si dévot au Père Maître François que lorsque le Saint fut mort, à Sanchoan, il lui prit une botte, qu'il emporta et garda, comme relique, tant il avait grande idée de la sainteté du Père François. Les Pères de la Compagnie, à Cochîn, la lui demandèrent ; mais il ne voulut jamais la leur donner, jusqu'à ce que, par autorité de justice, mis en prison pour cela, il la remit ; mais ce fut bien par force. Il disait ensuite : « Quand même le Roi m'aurait fait couper les deux oreilles, j'aurais moins de peine que je n'en ressens d'avoir perdu cette botte. »

Aguiar ne fut pas le seul pilote à qui François fit de pareilles promesses :

Le pilote d'un autre *Santa-Cruz*, appelé, par sobriquet, *Le Botté* (*o das botas*), racontait : « Le Père Maître François me dit, un jour, que le *Santa-Cruz* ne périrait pas en mer, mais au chantier » ; et, de fait, après de longues années, le *Santa-Cruz*, à Cochîn, tout près du chantier, s'entrouvrit,

mais de telle sorte qu'il n'y eut perte ni d'hommes ni de marchandises¹.

Le Père François prophétisa le même sort au vaisseau *N.-D.-des-Anges*, disant qu'il périrait, non en mer, mais sur la plage de Cochin : ce qui eut lieu.

Dans un vaisseau neuf, que l'on appela *Sainte-Croix*, furent introduites quelques pièces de bois du *Santa-Cruz* échoué au port ; et depuis, se fiant, pour le vaisseau neuf comme pour l'autre, à la parole du Saint, ceux qui le menaient affrontèrent hardiment tous les périls : il en sortit par miracle, comme on disait, et sa fin arriva aussi à Cochin, dans le port.

D'autres témoins racontent l'histoire de la galiote de George Nunez. Il avait encastré dans son navire une pièce de bois d'un vaisseau, duquel François avait dit qu'il ne périrait pas en mer. Fort de cette parole, George Nunez entreprit les traversées les plus hasardeuses, sans s'inquiéter des saisons. On le traitait de fou ; il répondait : « Ne craignez rien pour ma galiote : je suis sûr d'elle ; il y a dedans une pièce (*taboa*) du vaisseau qui se rompit au chantier de Goa, et duquel le Père François avait dit qu'il ne se perdrait pas en mer. » Dieu parut bénir cette confiance, car la galiote, après de nombreux voyages, toujours heureux, finit (*acabo*) au chantier de la forteresse de Coulam.

Au procès de Malaca, une femme dit :

J'ai, plusieurs fois, entendu ma mère raconter qu'elle s'em-

1. Ce fait est rapporté, au procès, comme distinct du précédent ; mais le pilote *das botas* pourrait bien n'être pas autre que François d'Aguiar.

barqua, avec son mari, pour aller de Chaul à Malaca, sur certain vaisseau *Santa-Catarina*, qui était d'un nommé Jean Preto, et duquel le Père Maître François, qui y fit plusieurs traversées, avait dit : « Il ne périra pas en mer : il finira au chantier même où il fut construit. » Une violente tempête survenant, les passagers se crurent perdus et ils allégèrent le vaisseau, en jetant à l'eau leurs bagages ou marchandises. Ainsi firent ma mère et mon mari, pour avoir ignoré ce qu'avait promis le Père Maître François. Ceux qui le savaient se gardèrent de rien jeter à la mer.

En Chine, le Père François bénit une jonque, qu'il appela *San-Francisco*, et il dit qu'elle finirait, non pas en mer, mais au chantier : ce qui arriva. La jonque, alors, était fort vieille. Le témoin ajoute que l'on s'embarquait sans crainte sur la jonque, bien que sa vieillesse eût dû faire perdre toute confiance.

Débarqué à Malaca, à l'entrée de l'année 1552, François ne s'y arrêta qu'à peine deux ou trois jours ; il guérit, en passant, le jeune fils de son ami Pereira :

Diogo Pereira, disent les témoins de 1557, avait un fils, âgé de trois ans, atteint du mal caduc, et à tel point, qu'il se produisait quelquefois plusieurs accidents en un même jour. Le Père Maître François le guérit, et depuis (l'enfant a, maintenant, huit ans environ) il n'y a pas eu d'accident.

En arrivant à Goa, François, informé qu'il y avait des malades au collège, alla, sans retard, à l'infirmerie. Il y trouva un Frère, abandonné des médecins et déjà fort bas ; mais ce Frère avait dit : « Si le Père François me trouve encore vivant, j'espère qu'il m'obtiendra guérison. » De fait, le Père le consola, l'encouragea, et quand il eut récité sur lui un évangile,

le malade se trouva mieux ; peu de jours après, il était totalement guéri.

François ne revenait dans l'Inde que pour y disposer toutes choses en vue d'un très prochain départ pour la Chine. Au mois d'avril 1552, il fait ses adieux aux amis de Goa, et plusieurs y voulurent entendre des annonces d'une mort à bref délai, qui n'était peut-être pas dans les prévisions de François : ses lettres, du moins, autorisent à croire que Dieu déployait devant lui les horizons d'un long apostolat :

En partant pour la Chine, il dit à quelqu'un : « Faites en sorte que nous nous retrouvions au paradis, car nous ne nous reverrons pas en ce monde. » — Il dit à un autre : « Nous ne nous retrouverons que dans la vallée de Josaphat. » — A un autre : « Recommandez-moi bien à Dieu, car nous ne nous reverrons qu'au ciel. » — A un autre, qui lui demandait : « Quand nous reverrons-nous ? » il répondit : « Jamais plus, en ce monde, si ce n'est dans la vallée de Josaphat. »

Ces paroles se pouvaient dire, sans prévision de mort prochaine. La parole suivante serait vraiment prophétique ; mais nous ne l'apprenons pas de celui qui l'entendit le premier, et nous ignorons qui l'entendit :

On m'a dit, à Goa, que le saint Père, avant de partir pour la Chine, avait ainsi parlé : « Je ne reviendrai pas vivant à Goa, mais mon corps y reviendra. » Ce que l'on fait dire de

plus au Saint paraît superflu : « et le vaisseau qui l'y portera ne périra pas en mer ¹. »

En chemin, de Goa à Cochin, une grande tempête assaillit le vaisseau qui portait François. Le pilote était quasi sans espoir. François lui dit : « Ne craignez rien : avant le soleil couché, nous verrons la terre, et la tempête cessera. » De Cochin à Malaca, autres redoutables périls : François plongea dans la mer son reliquaire, et le vaisseau put continuer sa route.

Des témoins racontent (et le P. Valignani confirme leurs récits) :

Quand on approcha de Malaca, François dit à l'équipage et aux passagers : « Enfants (*filhos*), Malaca est en grande détresse ! » Et l'on apprit, en arrivant, que bien des gens y mouraient de la peste. Du vaisseau même, peu après, trente moururent.

Ce fut alors un bruit public, et les lettres du P. François l'autorisent, que le Père prononça ainsi la sentence contre Alvaro de Ataïde : « L'infortuné ! Dieu, sans retard et grandement le châtierà, et dans son honneur, et dans son corps, et dans sa fortune ; plaise à la divine Bonté épargner son âme ! » Et en effet, bien peu après, à cause de ses nombreuses injustices, le Roi le fit ignominieusement saisir et mener pri-

1. Lorsque, à Goa, François fit ses adieux à Catherine de Chaves, il lui dit : « Nous ne nous reverrons plus en cette vie ; » et comme Catherine s'affligeait, François lui dit : « Allons, consolez-vous : avant de quitter ce monde, vous me reverrez. » Catherine vit accomplissement de cette parole dans l'arrivée à Goa du corps du Saint, et elle le dit à un Père de Goa, et celui-ci à Sébastien Gonçalves, qui raconte le tout. Mais la seconde parole se pouvait dire, comme la première, sans prophétie, et les Lettres du Saint persuadent qu'il ne s'attendait pas à mourir de si tôt.

sonnier à Goa. De là, il fut mené en Portugal et dépouillé de tous ses biens mal acquis. Une hideuse lèpre couvrit son corps et il mourut misérablement. François vivait encore à San-Choan quand l'ordre de saisir Alvaro vint de Portugal, et la lèpre envahissait déjà la chair du coupable avant qu'il partît de Malaca.

François avait promis à son ami Pereira que Dieu le dédommagerait des pertes que lui occasionnait la malice d'Ataïde. Les *mercedes* du Roi le dédommagèrent, en effet; mais il semble que François n'avait pas promis à Pereira la possession permanente des biens de ce monde. La déposition d'un témoin de 1616 nous le persuade. Il dit :

J'ai entendu le fils de Diogo Pereira, Antonio, raconter : « Mon père, Diogo Pereira, fut grand ami de Maître François, et le Saint lui avait promis que ses fils ne manqueraient pas du nécessaire. Or, un jour, à Goa, je me vis n'ayant ni de quoi manger, ni de quoi acheter des vivres. Je me ressouvins de la promesse faite à mon père, et je dis intérieurement au Saint : « Est-ce là, bienheureux Père François, ce que vous aviez promis à mon père ? » A cet instant, passa devant ma porte, dans la rue, une marchande de comestibles. Je l'appelle et lui demande ce qu'elle pourrait me donner de ces vivres en échange de quelques pièces de linge. Elle me répond : « Je ne veux pas de votre linge; prenez tout ce que vous voudrez; j'ai confiance en vous. » Ma femme et moi nous approvisionnâmes, avec intention de payer au plus tôt; mais cette marchande ne reparut jamais, et il nous fut impossible de la retrouver; de sorte que nous vîmes, dans cette rencontre, un trait de Providence, exécution de la promesse de Maître François. »

Un beau trait de vue prophétique de François est ainsi raconté par Sébastien Gonçalves :

La veille de son embarquement pour la Chine, Maître François s'entretenait avec les Pères de Malaca, lorsque ceux-ci virent son visage changer subitement d'aspect : on eût dit un homme en extase. Après être ainsi demeuré longtemps silencieux et, ce semble, étranger à tout ce qui l'entourait, tandis que les Pères se tenaient là, saisis d'étonnement, sans oser lui rien dire ni l'interroger, François, enfin, revint à lui, et les Pères l'entendirent s'écrier, à plusieurs reprises : « Ah ! Père... (ici, François nommait un Père de Portugal), que Dieu vous pardonne... » Tous notèrent le fait et le jour, afin que, plus tard, il leur fût possible de découvrir le mystère de cette douloureuse exclamation. Or, les lettres venant de Portugal leur apprirent qu'en ce temps même, le Provincial de Portugal avait eu à subir une fâcheuse épreuve, d'où sans doute avait procédé le vif chagrin de Maître François. Le même courrier apprit aux Pères que l'orage s'était apaisé, et que tout avait tourné à la gloire de Dieu et à l'honneur de la Compagnie. Les Pères de Malaca se crurent donc autorisés à penser, non seulement que Dieu avait manifesté à son serviteur ce qui se passait en Portugal, mais que, grâce à ses prières, aux cris de son cœur, des scandales entre frères avaient été conjurés, et que l'on devait à Maître François la fin des troubles. — Ainsi parle Gonçalves ¹.

1. A la date précise du ravissement de François, Simon Rodriguez et ses frères traversaient la délicate et périlleuse épreuve d'un changement de régime : Simon ne serait plus provincial de Portugal ; il irait, loin de son pays, gouverner la province naissante d'Aragon. Le nouveau provincial, d'humeur très différente, arriverait d'Italie, pour substituer aux règles et usages que Simon avait établis, non sans manifeste bénédiction de Dieu, la commune loi des Constitutions, etc. Cette secousse ébranla bien des âmes, et dans le milieu religieux et, plus peut-être, au dehors, où s'allumèrent des

Près de s'embarquer, le Saint prophétisa longue vie au P. Francisco Perez, alors épuisé de travaux : « Attendez encore un peu, lui disait le malade ; j'aurai grande consolation d'être assisté par vous à la mort. » Le Saint répondit : « Vous ne mourrez pas de si tôt ; il vous reste longtemps à travailler dans l'Inde. » De Singapour cependant, peu de jours après, il recommanda, par lettre, à Francisco Perez de laisser, pendant vingt jours, tout travail de prédication, de confession et autres, pour ne s'occuper qu'à recouvrer ses forces. François Perez vécut et travailla encore plus de trente ans.

Parti de Malaca, au milieu de juillet 1552, François, à la fin de novembre, mourait à Sanchoan. Sur le chemin de Malaca à Sanchoan, certains biographes sèment des prodiges qui ne sont pas là, peut-être, à leur date : il serait trop difficile de comprendre que, témoins de telles merveilles, obligés à tant de reconnaissance, les gens de l'équipage, quelque as-

susceptibilités ou jalousies, fort excusables, d'esprit national. Au fort de la tempête, l'âme de Simon parut elle-même troublée ; mais Simon ne fit jamais auprès du roi de Portugal aucune des démarches qu'il fut, plus tard, soupçonné, accusé même d'avoir faites. La lettre suivante de Jean III à saint Ignace en fournit la preuve. Elle est de 1554 :

« Père Ignace, je suis informé que l'on vous aurait dit que le P. Maître Simon aurait traité avec moi de faire s'exempter de votre obédience les Pères de la Compagnie de Jésus de la province de ces miens royaumes, et que, à ce propos, il m'aurait dit certaines choses à votre préjudice ; — et comme ledit Maître Simon jamais ne traita telle chose avec moi, ni jamais ne me dit mal de votre personne, de votre vertu, de votre gouvernement, j'ai voulu vous le faire savoir par cette mienne lettre, afin que si un pareil rapport vous a été fait, vous n'y trouviez pas raison d'avoir de Maître Simon une telle idée. » (T. do T. Reg. des minutes des Lettres royales.)

servis qu'ils fussent à la passion d'Ataïde, n'eussent pas mieux assisté François dans ses derniers jours et à sa dernière heure.

Toutes les biographies du Saint racontent l'histoire de Pedro Velho d'après les témoignages du procès de 1557. Au procès de 1616, plusieurs témoins confirment ces anciennes attestations : un d'eux a connu Pedro Velho.

Une des plus sensibles épreuves du cœur de François, à Sanchoan, lui vint de celui qui l'avait, d'abord, le mieux consolé et assisté. Cet homme attendait la venue d'un vaisseau, qu'il se proposait d'acheter; mais subitement, sans dire adieu au Saint, il disparut et prit la voie de Malaca. Lorsque François, un jour, sa messe achevée, eut demandé : « Où est ***? » et entendu la réponse, il témoigna grande tristesse et dit : « Quel crime a-t-il donc commis?... Pourquoi cette fuite précipitée?... Il arrive déjà, le vaisseau qu'il attendait, et lui va à Malaca... Hélas! il y périra misérablement. » L'arrivée immédiate du vaisseau justifia la première parole du Saint, et ***, à peine arrivé à Malaca, justifia la seconde : il périt assassiné.

Un trait remarquable d'esprit prophétique signala les derniers moments de François. Le Chinois Antonio de Santa-Fé racontait ainsi l'événement au P. Valignani et à d'autres :

Le jour qui précéda sa mort, il eut quasi incessamment les

yeux élevés et fixés vers le ciel, tantôt parlant en une langue que je n'entendais pas, et d'autres fois redisant des versets de psaumes par lesquels il recommandait son âme à Dieu. Ainsi il fit, le reste du temps qui précéda sa mort. La veille de la mort, un moment, il détacha ses yeux du ciel et les tourna vers l'autre jeune homme, qui était là avec moi. Il le regarda fixement, et puis, d'un visage qui exprimait tristesse et compassion, il lui dit, en portugais, trois fois de suite : *Ay triste de ti ! Ay triste de ti ! Ay triste de ti !*

Nous ne comprîmes pas, alors ; mais, peu de mois après la mort du Père, ce jeune homme se débaucha, et il vivait fort mal quand, à l'improviste, un coup d'arquebuse l'atteignit et le tua.

Les lettres de François et les récits d'Antonio, comparés, ne laissent que trop probablement nommer ce malheureux jeune homme. Sébastien Gonçalves le désigne aussi, quand il dit : « C'était un *moço* indien, de ceux qui servaient au collège de Santa-Fé de Goa. »

S'il est vrai que François eût prédit le retour de son corps à Goa, la prophétie se réalisa : le corps partit de Sanchoan, après la mi-février 1553 ; il arriva à Malaca, le 22 mars ; il en partit, au commencement de l'année 1554 et arriva à Goa, le 15 mars, jeudi de la semaine de la Passion. Il y fit, le lendemain, son entrée triomphale.

A cette période, de novembre 1552 à mars 1554, se réfèrent les extraits suivants des procès :

Voici ce que j'ai appris de plusieurs, qui furent en relations avec les mariniers ou passagers du vaisseau qui apporta le

corps du Saint de Sanchoan à Malaca : Quand on arriva au détroit de Singapour, le vaisseau donna contre un banc de sable ; ce que voyant, les mariniers se jugèrent perdus, et ils se mirent à crier au saint Père, dont le corps était sur le vaisseau : « Saint Père, au secours : priez Dieu pour nous ; nous sommes perdus ! » Or, à peine ils achevaient de crier ainsi, avec confiance, qu'à leur grand étonnement, le vaisseau se dégagea et gagna le large. De l'avis de tous les experts dans l'art de naviguer, pareille chose ne se pouvait faire que par vertu divine, savoir, que le vaisseau, avec une telle prestesse, se tirât du banc, virât de bord et gagnât le large¹.

Après que le corps de Maître François fut arrivé à Malaca, la contagion, qui y régnait, ne fit plus de victimes : personne n'en mourut, et bientôt le mal cessa. Beaucoup de personnes dignes de foi ont attesté le fait en ces termes, savoir, qu'à dater de l'arrivée du corps, il ne mourut personne, à Malaca, de la peste, qui depuis longtemps y sévissait et de laquelle mouraient bien des gens : ceux qui, alors, étaient déjà atteints du mal en guérirent.

Lorsque, à Malaca, le coffre renfermant le corps du Saint fut ouvert, il se rencontra dans la foule, accourue pour le vénérer, une personne qui, par dévotion, tenta d'arracher avec

1. Les premières nouvelles de la mort de François n'arrivèrent à Lisbonne qu'au commencement de l'automne de 1554, par les vaisseaux venant de l'Inde. Les gens de l'équipage ne rapportaient cependant encore, à ce propos, que les bruits qui avaient couru. Ils disaient, d'après ces bruits : « Maître François s'achemina vers la résidence du Roi des Chinois ; mais, tombé malade, il dut rebrousser chemin et rentrer dans le vaisseau, qui allait faire voile vers Malaca. Il mourut en mer, et, par un éclatant prodige, dont la connaissance inclina les Chinois à se convertir, le vaisseau fit, en cinq jours, une traversée qui en exige quarante. » Ainsi parlaient les mariniers, et ils racontaient, toujours d'après les dires populaires, beaucoup d'autres miracles de Maître François. » (*Monum. Chronic.*, IV, nos 1203, 1204.) Les dires populaires doivent toujours être passés au crible : dans le milieu populaire surtout, *fama crescit eundo*, et trop souvent la substance même du vrai s'y altère.

les dents un ongle du pied du Saint, en feignant de le baiser : de la blessure sortit du sang frais, à la grande stupéfaction des témoins.

En arrivant à Malaca, le corps de Maître François procura la guérison de Jeanne, femme de Christophe Pereira : elle avait demandé qu'on la portât où était le corps, afin de le toucher, disant qu'elle serait guérie. On s'y refusait, vu qu'elle était mourante. Enfin, on céda à ses prières, et, dès le lendemain, tout danger avait disparu, et la guérison s'acheva rapidement.

Aux bancs de Chilao, le vaisseau qui transportait le corps de François, de Malaca à Goa, fut miraculeusement sauvé.

Un vieillard de cent vingt ans, baptisé, ou du moins catéchisé par le Bienheureux François, raconte :

Lorsque le vaisseau qui portait le saint Père arriva à Cochin, j'entendis un *caballero hidalgo*, appelé Jérôme Rebello, venu de Malaca sur le même vaisseau, affirmer qu'il s'exhalait du corps du Saint une si agréable odeur, qu'on eût dit que le coffre où il était enfermé était plein des plus rares parfums du monde, et que l'odeur se répandait par tout le vaisseau.

A Batécala, entre Cochin et Goa, une femme fut guérie en approchant du cercueil de François, et depuis, une parcelle de bordure ou de cordonnet détachée du cercueil devint, dans les mains de cette femme, instrument de nombreuses guérisons.

Un témoin a entendu dire à Gonçalo Mendez que

lorsqu'il se rendit à l'église des Pères, à Goa, pour y vénérer le corps du Saint, qui arrivait de Malaca, il vit du sang frais en découler, tandis qu'un Père relevait la tête. Le même Gonçalo Mendez disait avoir senti, en baisant les pieds du Saint, une odeur très suave.

De deux témoins qui, à Goa, baisèrent les pieds du Saint, un atteste qu'il sentit le parfum qui s'en exhalait.

Il y a, dans le fait que tous ne sentirent pas ce parfum, preuve suffisante qu'aucun artifice ne le produisait.

A Sanchoan, comme dans l'Inde, le miracle glorifiait encore François. Un témoin raconte :

Mon père connut Maître François et traita familièrement avec lui. Peu après la mort du Saint, allant en Chine, il passa à Sanchoan. Il y avait dans le vaisseau quelques malades. Sur leur prière, on les transporta jusqu'à l'endroit où le corps de Maître François avait été enseveli. Là, priant le Saint de les guérir, les malades mirent sur leur tête de la terre du lieu précis où la fosse du Saint avait été creusée, et tous revinrent au vaisseau parfaitement guéris, et rendant grâces à Dieu et à son serviteur¹.

Disons enfin que le miracle permanent du corps

1. Des biographes du Saint mentionnent d'autres prodiges opérés à Sanchoan : une résurrection, la disparition des tigres qui auraient infesté l'île, la cessation des typhons dans ces mers, etc. La prétendue résurrection, qui aurait eu lieu à Sanchoan, n'est pas un fait distinct de celui qui regarde le jeune Francisco Chaves, guéri à Malaca. L'erreur des biographes procède d'une lettre de l'année 1567, où le miraculé fut signalé sans être nommé. (V. Lucena, liv. X, chap. xxvi.)

de François n'aide pas peu à rendre moins incroyables ceux des miracles de sa vie mortelle, dont les preuves paraîtraient ou seraient insuffisantes.

Voici le texte original de deux attestations officielles. Elles furent signées, pour être jointes aux procès, quatre ans après la mort du serviteur de Dieu ; elles étaient rédigées depuis le mois d'avril 1554 :

Testificor, Ego D. Cosmus Saraiva, medicus Alphonsi Noroniæ, Proregis Indiæ, cum Francisci Xaverii corpus Goam delatum foret, inspectum a me ac pertentatum, præcipue vero ventrem, quæ pars maxime obnoxia solet esse tibi ; ibique reperta a me intestina integra prorsus solidaque, cum neque balsamo, neque oleo, nec alia re ulla adversus tabem condita illitave esse constaret. Inde, cum, me auctore, in plagam, quæ prope cor in sinistro patebat latere¹, quidam e Societate Jesu digitos immersisset, aqua mistus effluxit cruor, quem ego olfaciens haudquaquam graviter olere sensi. Crura quoque et reliquas corporis partes integras comperi, carne adeo solida atque nativa, ut medicorum opera ullo modo conservari neutiquam possit : quippe jam fere sesquiannum id corpus vacabat animo, et prope annum totum jacuerat in sepulcro.

Hæc ego juratus testificor, pro eo quod mihi datum est in hac re negotio.

Goæ XIV kal. decembris (18 novembre) MDLVI.

Testificor Ego D. Ambrosius Ribera, Inquisitor et Vicarius generalis, idemque Adjutor Episcopi Goani atque Indici, novem jam annos, quibus hisce in locis versor, Franciscum

1. L'incision avait été faite par le Dr Saraiva.

Xaverium oppida ac vicos Indiæ, Malacæ, Moluci, Japoniæ et alia remotissima Barbarorum loca circumcursasse, concionando et Christianæ fidei Mysteria ac Præcepta tradendo, tum Lusitanis hominibus, tum vero cæteris gentibus ac nationibus; iisdemque in locis maximum ethnicorum numerum ad Christi convertisse cultum; complura passim templa excitasse; ejusque rei causa plurimis maximisque ærumnis ac laboribus ad extremum usque spiritum esse perfunctum; ejusdem porro corpus Goam advectum, solemnique exceptum pompa, ab universo clero ac civitate ad collegium Sancti Pauli delatum sepultumque.

Verum, quia rumor de ejus corporis integritate percrebuerat, cum videretur supra vires naturæ, ac divinum prorsus miraculum, corpus tamdiu vita functum, quippe quod menses undecim humatum fuisset, tres apud Sinas, octo Malacæ (uti Prorex Indiæ, Alphonsus Noronia, et ego haud dubiis auctoribus comperimus) ab omni tabe alienum, atque immune perstare mensem jam sextum decimum, — rem utique mihi, pro meo munere, cognoscendam atque explorandam existimavi.

Itaque, templum ubi jacebat adii; arcam aperiri jussi; facibus accensis, una circiter ante meridiem hora, Francisci corpus inspexi; brachia, crura usque ad genua et coxendices, et maximam corporis partem (ut, ex apertis, facilis esset tectis de partibus conjectura) diu multumque tentavi, tractavique; — ac totum corpus integrum inveni, omnisque plane tabis expers, atque insuper omnino recens, carne solida, nativo succo ac colore.

Vidi etiam in coxendice sinistra, paulum supra genu, quasi vulnus, unde frustulum carnis, instar digiti, abscissum erat¹; itemque aliud vulnus in ventre²; in quo egomet digitis insertis,

1. Le Japonais Antonio de Santa-Fé mentionne cette entaille, faite par un Portugais, au mois de février 1553.

2. Incision faite par le Dr Saraiva, au mois d'avril 1554.

nihil non integrum atque incorruptum reperi, et sine gravi odore. Ad hæc, os meum ori illius admovi, totamque faciem summa cum cura pertentavi atque perspexi.

Quare, hæc omnia explorata, uti a me comperta erant, Tabellionem meum Litteris consignare jussi, et ipse mea manu testimonium subscripsi obsignavique, Kalend. Decembris (1^{er} décembre) MDLVI.

A la fin du premier volume (page 491), nous avons annoncé, pour la fin de celui-ci, un *Essai de vie de François de Xavier thaumaturge* ; mais le travail s'est trouvé beaucoup trop long : le volume en eût été grossi démesurément. Il a donc fallu négliger, dans le chapitre qui s'achève, non seulement beaucoup de faits d'ordre inférieur, mais les faits les plus graves, comme la plupart de ceux qui sont qualifiés de *résurrection* et ceux qui ont trait au don de langues : chacun d'eux, en effet, exige production et collation de témoignages qu'il faut encore discuter pour établir, soit la certitude complète, soit le degré de certitude morale ou de probabilité qu'ils doivent ou peuvent fixer dans l'esprit.

Ce que disait François lui-même de tel et tel de ces faits, le lecteur sera bien aise de l'apprendre de deux graves témoins :

Antoine Cardoso, secrétaire d'État dans l'Inde, interrogea ainsi Maître François : « Dites-moi s'il est vrai que vous ayez ressuscité un enfant du cap de Comorin, qui était tombé dans un puits et y était mort étouffé ? » — Maître François répondit : « Il est vrai que j'ai récité un évangile sur cet enfant ;

mais il était vivant et non pas mort. » — Mais d'autres personnes disent que l'enfant (*criança*) était mort, et que la mère étant allée, toute en pleurs, au Père François, celui-ci lui avait dit : « Ne vous affligez pas : l'enfant n'est pas mort », et que, arrivant à l'endroit où était l'enfant, il l'avait ressuscité.

Maître Diogo de Borba interrogeant Maître François, au sujet d'une résurrection de mort qu'on lui attribuait, le Père, souriant, embrassa Maître Diogo et dit : « Jésus! señor Père Maître Diogo, moi, ressusciter un mort? Oh! pauvre pécheur que je suis... On portait comme cela ce jeune homme, et il venait vivant (*vinha vivo*); et moi je lui dis de se lever, au nom de Dieu, et il se leva, et les gens de faire de cela sujet d'admiration!

Cette réponse entendue, Maître Diogo disait à Cosme Anes : « N'en doutez pas : le Père François, par la grâce de Notre-Seigneur, ressuscita ce jeune homme, qui était mort. »

Il est bien vrai que la réponse du Saint ne suffisait pas à prouver l'inexistence du miracle de résurrection : Rien n'empêche d'admettre que François ignore si l'enfant, si le jeune homme était mort ou non ; et, l'eût-il reconnu mort, s'il savait que la vie était là, près d'expulser la mort, il était en droit de dire : « L'enfant n'est pas mort ; l'enfant est vivant, et non pas mort. » De Lazare, certainement mort, Jésus disait : *Lazarus, amicus noster, dormit.*

Mais comment douter, jusqu'à démonstration évidente du contraire, que François n'ait ressuscité des morts, lorsque, dans la Bulle de sa canonisation, après avoir dit : *Signa et prodigia, quibus Dominus Apostolorum suorum sermonem in nascentis Ec-*

clesiæ exordiis confirmavit, ... in manu etiam servi sui Francisci misericorditer renovaverat, le Pape Urbain VIII, d'après les relations du tribunal de la Rote, cite, comme établies, trois résurrections de morts ?

La démonstration évidente de non-résurrection fût-elle faite pour les deux cas ci-dessus allégués, les réponses de François établiraient, par son propre témoignage, que, dans les deux cas, il y eut du moins fait merveilleux, miracle, et François resterait insigne thaumaturge.

CHAPITRE XXXVIII.

OÙ L'ON A RÉUNI QUELQUES EXTRAITS DES PROCÈS RÉ-
SUMANT LA VIE APOSTOLIQUE ET SAINTE DE FRANÇOIS
DE XAVIER.

(1542-1552.)

I.

« Tout ce que François a fait de supérieur aux forces de la nature n'apparaît plus merveilleux quand on le rapproche de ses admirables vertus. » Ainsi parle Bartoli (*Asia*, p. 387); et le P. Alexandre Valignani : « Ce qui me ravit dans François de Xavier, c'est sa grande âme, c'est son grand cœur; c'est de le voir si admirablement tout à ses frères et, en même temps, tout à Dieu. » Là est, en effet, la plus vraie beauté, la plus vraie gloire de François. Il n'est qu'instrument de Dieu dans ses miracles : ce n'est pas la vertu de son pied qui change en eau douce l'eau de la mer. Sans doute, François est un instrument aimé, et le don de prophétie, le don de miracles est, pour lui, une récompense; mais il ne répugne pas que Dieu prophétise par une bouche haïe : la bouche de Caïphe prophétisa. Où François

est et apparaît plus agent, c'est dans ses vertus, et tous les agrandissements de son cœur furent l'ouvrage de Dieu *avec lui*.

Les épis glanés dans les procès de la canonisation de François, et ci-dessous réunis en gerbe, sont des attestations glorifiant ce plus vrai et plus haut mérite du Saint. Nous ne changerons rien au langage des témoins :

Tout le temps que le P. Maître François alla par l'Inde, nous le vîmes toujours vivre comme un très bon religieux, un ami de Dieu. Il s'alimentait d'aumônes; il dormait en de pauvres réduits ou à l'hôpital. Il visitait et soignait les malades; il prêchait; il enseignait la doctrine chrétienne aux prisonniers. Où qu'il se transportât, il travaillait à la conversion des infidèles, et administrait à tous les sacrements. On l'a vu persévérer dans l'exercice de ces ministères plus qu'aucun autre homme de ce monde.

Dès qu'il arriva à Goa, il se mit à travailler, enseignant la doctrine à toute sorte de gens. On le voyait visiter continuellement les prisons (*cadeias*) et les hôpitaux, pour y entendre les confessions, et cela, avec une admirable dévotion et joie spirituelle. Il donnait aux malades des soins de jour et de nuit; il assistait les mourants et ensevelissait les morts. C'était un tel labeur, que ceux qui en étaient témoins étaient dans la stupéfaction (*espanto*).

Dès qu'il fut informé des nécessités de la chrétienté de Comorin, il voulut s'y rendre. On alla dire au *Vedor de Fazenda*, Cosme Anes, qu'il fallait le pourvoir de quelque bagage d'objets nécessaires. Le *Vedor* se mit en devoir de le faire; mais le P. François lui dit : « J'ai déjà des bottes et

un parasol; » et il partit, sans se munir de beaucoup d'autres choses dont la nécessité n'est pas moindre en ces climats.

Dès les premiers jours, la seule considération de sa vie lui gagna la confiance de tous. Le matin, après avoir dit ses Heures, il prenait un enfant, avec croix à la main, et il allait par le *lugar*, demandant s'il y avait ou des morts à ensevelir, ou des malades à consoler, ou des enfants nouveau-nés à baptiser, ou autres qui voulussent le baptême. Là où il trouvait quelque chose à faire, il commençait par réciter, à haute voix, les yeux et les mains vers le ciel, le *Credo* et les *Commandements*. Là, accourait bien du monde. Sur les malades, il récitait un évangile, et sur les défunts l'office des morts. Il allait ainsi jusqu'à dix ou onze heures, et, en attendant, un enfant lui amassait les autres enfants pour la Doctrine. Quelle que pût être sa fatigue, il ne manquait pas d'enseigner la Doctrine aux enfants.

Rentré au logis, il priait ou se reposait un peu, tandis qu'on lui préparait un pauvre dîner. Pero Fernandez, qui fut son serviteur, disait que Maître François souvent faisait la cuisine, et puis la partageait entre lui et les enfants qui le servaient. Son manger habituel était du riz mal apprêté, du poisson plus mal apprêté encore, du lait aigre (*azedo*) mêlé au riz; ou bien, les jours de régal (*por festa*), quelque galette (*bolo*) de riz. Il disait à ceux qui étaient sous son autorité (*seus subditos*) : « Mangez autant qu'il vous est nécessaire pour servir Dieu; mais ne mangez pas pour vous-mêmes : faites-le, vous proposant de soutenir le corps, et de dépenser ses forces au service de Dieu. »

Le dîner achevé, il donnait audience aux chrétiens, pour leurs difficultés ou différends. Le soir, et quelquefois la nuit, il allait où il pensait trouver plus de gens assemblés, et il y prêchait ce que Dieu lui inspirait.

Si les Rois du pays ou les capitaines persécutaient les chrétiens, lui les protégeait fortement.

Le dimanche, il réunissait tout le peuple, soit dans l'église, soit sous un hangar de branchages (*ramada*), qui en tenait lieu, et là, il les instruisait en langue malabare, qu'il avait, pour cela, apprise.

Il allait, visitant toutes les chrétientés et faisant partout les mêmes exercices, depuis Tramancanor jusqu'à Berinjao; et jamais il ne passait un mois ni même vingt jours en un même lieu. C'était toujours à pied, et quelquefois déchaux, qu'il allait d'un lieu à un autre. Partout, il établissait des Maîtres pour conserver et continuer l'enseignement de la Foi.

On le vit toujours mal vêtu, très humble, simple, dégagé de toute prétention à l'honneur, de toute vanité, et cela, plus qu'aucun autre que l'on ait jamais vu. Il avait une soutane très vieille, rapiécée (*remendada*), une saie (une casaque, *saio*) et un bonnet fort usés. Quelqu'un, qui vécut longtemps avec lui, ne se souvient pas d'avoir vu au lit de Maître François ni matelas, ni draps, mais seulement un oreiller (*almofada*). Martin Afonso de Sousa, gouverneur, lui envoya une courtepointe, une casaque de drap de Portugal de première qualité et deux barils de vin; il donna le tout aux pauvres, sans jamais user de la casaque ni goûter le vin.

Son abstinence était grande : il mangeait, une fois le jour, et bien peu. S'il mangeait de la viande, ce n'était guère que lorsqu'il se trouvait en compagnie et qu'elle lui était offerte. Il s'ingéniait (il travaillait beaucoup) pour n'avoir pas à boire de vin, et il ne mangeait pas de pain, alors même qu'il en avait sous la main. A la table cependant des Portugais, il mangeait et buvait ce qu'on lui donnait, pour ne pas scandaliser ou ne sembler pas hypocrite (*hypocrita*). Le moment venu de se retirer, il donnait aux convives une collation spirituelle.

Allant sur un vaisseau, de Négapatam à San Tomé, le P. François ne prit aucune nourriture, depuis le jour du départ, dimanche de Lazare (dimanche de la Passion), après dîner, jusqu'au samedi avant les Rameaux. Le vaisseau, quasi tout ce temps, était mouillé à l'ancre. Un de ses amis lui demanda s'il voulait manger, s'offrant à tuer une poule, afin qu'il prit au moins un peu de bouillon. Maître François ne voulut pas, mais il le pria de lui faire un bouillon d'oignons (*cebolas*). Il en but, sans prendre autre chose : de quoi cet homme fut tout étonné (*se espanto*), le Père n'ayant rien mangé depuis cinq jours passés. Qu'il n'eût rien mangé, cet homme le sut de deux personnes qui venaient avec François et logeaient dans sa cabine.

II.

Comme il avait travaillé à Goa et à Comorin, ainsi il fit partout où il alla prêcher la Foi : à Malaca, à Amboïno, à Moluco. On a su de ceux de Moluco que, sa messe dite, il employait tout le jour à confesser ou à enseigner la Doctrine dans l'ermitage de Notre-Dame *da Barra*; et si grand fut le travail qu'il eut à Amboïno, lorsque les deux flottes, portugaise et castillane, s'y rencontrèrent, que ceux qui en furent témoins en demeuraient dans la stupéfaction.

On avait si grande estime de sa vie et de ses vertus, que lorsqu'on disait qu'il prêchait quelque part, tous couraient l'entendre.

Les pénitents de Maître François ressentaient une vive impression de dévotion, de joie, tandis qu'il leur administrait le sacrement de la réconciliation. C'était avec un accent pénétrant qu'il leur disait : « Rendez grâces à Dieu : vos péchés vous sont pardonnés ! » Tandis que le P. François m'absolvait,

j'éprouvais une telle consolation, que j'aurais voulu ne voir jamais finir la formule et les prières de l'absolution. Il rassurait, à la mort, après les avoir confessées, les âmes qui redoutaient le plus les jugements de Dieu; comme il lui arriva en assistant le vicaire de Malaca, Afonso Martins, mourant.

Lorsqu'il vint à Malaca, pour se rendre en Chine, une grave maladie désolait la ville. Maître François ne cessa d'aller, jour et nuit, d'un malade à l'autre; et c'est un bruit public, à Malaca, qu'aucun de ceux à qui il donna ses soins ne mourut sans sacrements, parce que, dès qu'il les visitait, ils recouvraient le jugement et la force voulus pour tout bien faire.

Maître François était fort aimable (suave) en ses conversations. Il feignait d'être irrité contre ceux qui péchaient, mais il n'abhorrait que le péché : on le vit toujours très modeste (*honesto*) et pacifique. Même quand on le vexa si fort, à Malaca, il garda la patience. Le capitaine lui dit des paroles très vilaines (*muito feias*) et malhonnêtes : lui souffrit tout cela patiemment. Il était très agréé de tous, chrétiens et infidèles; chacun trouvait consolation dans ses paroles. Tout ce que faisait le Père Maître François paraissait être plutôt œuvre de la grâce divine qu'œuvre d'homme de cette misérable vie. Les vertus qu'on admirait en lui, l'homme n'est pas capable de les entendre, et beaucoup moins de les pratiquer.

Personne, autant que Maître François, n'a su convertir les pécheurs. Quand il rencontrait un homme, marié ou non, qu'il savait être en un mauvais commerce, il lui disait : « Mon frère (*irmão*), je viens dîner avec vous. » Il y allait, faisait amitié avec lui, et finissait par le tirer de sa mauvaise vie. A Malaca et ailleurs, il ramena ainsi au devoir beaucoup d'hommes. Si leurs complices étaient des esclaves, il les leur faisait vendre. Pour d'autres, il les leur faisait épouser. On se déterminait à

tout, pour la grande inclination qu'on avait à lui obéir : les plus hardis avaient honte d'être repris par un homme d'une vie si pure : en tout lieu, en effet, on le tint pour vierge et exempt de toute misère contraire à la pureté. Plusieurs abandonnaient leurs désordres pour l'amour de Maître François : il leur plaisait de lui obéir.

J'ai ouï dire à ma mère et à d'autres anciens, dignes de foi, qu'il y avait, à Malaca, un homme de condition et riche qui vivait désordonnément. Le P. Maître François s'invita, un jour, chez lui, et, à peine assis, il dit : « Je ne prendrai rien que je n'aie eu l'honneur de voir la dame du logis, mon hôtesse » ; et il fit tant, que celle qui n'était qu'une hôtesse dans la maison vint se mettre à table. Ils dînèrent donc ainsi, Maître François, son hôte et l'hôtesse. Le dîner fini, l'hôte et l'hôtesse se levaient : Maître François ne se leva pas ; il les fit se rasseoir, et il leur parla avec tant de charité, qu'il les détermina à se marier, et ils ne tardèrent pas à remplir ce devoir.

Le même témoin raconte :

Il y avait, à Malaca, un marchand chinois devenu chrétien, mais qui scandalisait par ses relations avec deux esclaves de sa maison. Maître François se fit inviter à souper, s'attarda, à dessein, et demanda abri pour la nuit. Le marchand ne fut pas peu surpris, mais il s'empressa de faire disposer une chambre. Quand tout fut prêt, Maître François demanda qu'une des deux servantes le suivît. Plus surpris encore, le marchand dissimula ses impressions, et une servante suivit le Saint. Le marchand, peu après, se posta aux abords de la chambre. A peine Maître François fut seul avec la servante, qu'il se mit à se flageller rudement ; et, offrant une discipline à la servante, il lui commanda de se frapper de même. Le marchand avait déjà compris ; il entra brusquement : « Père,

dit-il, à Dieu ne plaise que, pour mes péchés, vous répandiez votre sang. » François sortit avec le marchand ; il s'entretint avec lui, et, en quittant sa maison, il le laissa déterminé à changer de conduite. Le marchand, peu après, renvoya les deux servantes, qui, bien dotées par lui, se marièrent.

Le Père Maître François fit beaucoup, à Malaca, pour aider les pauvres gens à se bien vêtir, les femmes en particulier : à quoi les bonnes mœurs gagnèrent beaucoup, car l'effronterie, à cet égard, était extrême. Il fit, une fois, le voyage de Malaca à Goa, principalement pour en apporter provision de toiles et draps, et aussi de ces longs voiles (*mantos*), qui siéent aux honnêtes femmes.

Le vieux soldat portugais Juan Pinheiro m'a raconté le fait suivant :

« Il y avait un matelot, grand joueur et blasphémateur (ces deux vices ne se séparant guère), qui depuis sept ans ne s'était pas confessé. Il se trouva à Chaul, quand le Père François y arriva de Damán. On lui parla du mauvais état de cette âme, et le Père, pour la sauver, s'embarqua sur le vaisseau où le matelot était engagé. La présence à bord de Maître François ne modifia en rien sa conduite : il jouait et blasphémait comme à l'ordinaire, alors même que le Saint était proche de lui et l'entendait. Quelqu'un l'en reprit, un jour ; mais le matelot, qui venait de perdre jusqu'à ses bagages, ne répondit à l'avis qu'en redoublant ses blasphèmes. En ce moment, Maître François était à prier dans sa cabine ; entendant le bruit, il en demanda la cause, et quand il sut que le matelot n'avait plus un denier, il commanda à son compagnon d'aller lui remettre, de sa part, un certain nombre de pardaos, et de lui dire de jouer encore, et qu'il gagnerait. Il n'y eut pas à prier le matelot : il joue, gagne tout ce qu'il avait perdu et ses

bagages ; mais, de plus, il sort du jeu avec des dispositions toutes nouvelles et le dessein arrêté de se convertir.

En arrivant à Cochin, Maître François conduit le matelot à l'ermitage de Saint-Jean-hors-les-Murs, là où est maintenant le couvent des Capucins ; il le confesse, lui donne l'absolution, et, le laissant dans l'ermitage faire sa pénitence, il sort et se rend dans le bois voisin, où il s'inflige une discipline sanglante pour l'expiation des péchés du matelot. Celui-ci, sa pénitence achevée, sort de l'ermitage et cherche Maître François : il le trouve se flagellant et veut le retenir ; mais le Saint lui dit : « Laissez-moi donc faire, à votre place, un peu de pénitence » ; mais, profondément ému, le matelot arrache la discipline des mains du Saint, tombe à genoux et se frappe sans pitié, en disant : « C'est à moi qu'est dû le châtiment ! » Il mena depuis une vie parfaitement chrétienne. »

Un témoin de Cochin raconte :

Sur le vaisseau où je me trouvais avec le Père Maître François, un passager, désespéré d'avoir perdu au jeu tout son argent et sa marchandise, songeait à se noyer. Maître François le rencontre, lui demande la cause de sa tristesse, et, sur la réponse du joueur : « *Irmão*, lui dit gracieusement le Saint, revenez au jeu : je vous aiderai. » Il lui prête de l'argent, et s'asseyant proche de lui, il l'assiste si bien qu'il lui fait rattraper tout le perdu et tout le dû. Arrivé là, le joueur voulait aller plus avant. Maître François lui dit : « Assez, *irmão* ; je ne vous accompagne plus : je ne me suis pas obligé à davantage. Vous tenez votre bien, contentez-vous-en, et laissez le bien d'autrui. » Le joueur profita si bien de toutes ces leçons, que dorénavant il ne joua plus.

Si l'on en croyait certains témoins, la charité fai-

sait naître dans les poches de François *pardaos* et *fanoens*. Au procès de la Pêcherie, un témoin dit :

Étant au cap de Comorin, et m'entretenant de la sainteté et des œuvres merveilleuses du Père Maître François avec des habitants du pays, un d'eux raconta comme chose certaine, pour l'avoir appris des vieillards, que le Père François se trouvant dans ces régions, il y passa de pauvres gens absolument sans ressources. Touché de compassion, le Saint mit la main à la poche et en tira cinquante fanoens, qu'il leur distribua. Les témoins virent là un miracle.

III.

Tout à ses frères, François était tout à Dieu, et c'était nécessairement de sa totale union à Dieu que procédait l'admirable amour qu'il avait pour ses frères :

A Goa, dans le jardin, la nuit, on l'entendait s'entretenant avec Dieu, et comme en colloque avec Dieu.

On l'observa, de nuit, à Malaca : il priait, quasi la nuit entière, et le peu de repos qu'il prenait, c'était sur un *catre* (petit lit de camp), avec une pierre pour oreiller (*cabeceira*). Celui qui vivait avec lui, à Malaca, dans une maisonnette (*casinha*), observa qu'il priait, la nuit presque entière. Il dormait fort peu, la tête appuyée sur une pierre noire, à peine plus grande que la tête (*de grandura de uma grande cabeça*). D'autres, en un temps où il logeait dans une cabane faite de palmes, l'observant par les interstices des branches, constatèrent qu'après avoir longtemps prié devant un crucifix posé sur une petite table, il dormait fort peu de temps, sur une couchette portative, avec une pierre au chevet.

Le docteur Cosme Sarayva dit :

J'assistais souvent à la messe du Père Maître François. Un jour, à l'hôpital, après la consécration, il me parut le voir, élevé, les pieds ne touchant plus à terre. Je n'affirme pas ; je dis ce que je crus voir. Je pus m'imaginer voir ce que peut-être je ne vis pas.

Un autre docteur a ouï dire, dans l'Inde, que le Père François, donnant la communion, agenouillé, fut vu quelquefois ne touchant pas, des genoux, la terre.

L'Infant Don Pedro, troisième fils du Roi des Maldives, très estimé de tous, à Cochin, pour sa noble naissance et sa piété chrétienne, raconte :

Mon père, qui fut instruit et baptisé par le saint Père Maître François, m'a souvent affirmé qu'assistant à la messe du Saint, il le vit bien des fois élevé au-dessus de terre, environ d'une coudée, et tout ravi en extase, tandis qu'il tenait dans les mains l'hostie, au moment de la consécration¹.

Un témoin, au procès de La Pêcherie :

Mon père m'a raconté qu'il avait servi au Saint de sacristain et d'interprète, et qu'une fois, à l'ermitage de *Santa-Cruz* de Manapar, il le vit, un bon espace de temps, élevé d'une palme au-dessus du sol.

Un autre :

J'ai connu le saint Père et lui ai baisé la main, à Tivana-

1. Le Roi détrôné des Maldives était à Cochin, où le Père Antoine de Heredia l'instruisait, lorsque François y arriva, retournant du Japon. Alors se fit le baptême.

patao, qui est de la côte de Coromandel. Là, j'appris de la bouche des principaux chrétiens du lieu que, trois jours auparavant, tandis qu'il célébrait la messe, tous les assistants l'avaient vu élevé d'un palme au-dessus de terre.

Un autre :

J'ai ouï dire qu'il fut vu élevé au-dessus du sol, à Méliapour, tandis qu'il célébrait la messe, au tombeau de saint Thomas.

Ce qui est certain, c'est que, à Méliapour, comme ailleurs, François vivait d'union à Dieu. Le vicaire de l'église de saint Thomas nous l'a déjà attesté : « Je le vis toujours fort adonné à la méditation et contemplation. Il ne parlait que de choses spirituelles... Quasi toutes les nuits, il allait en un réduit : c'était, à ce que j'ai compris, pour y faire oraison et se flageller. J'en suis témoin, Maître François, dans tout le détail de sa vie, prenait pour modèles les saints Apôtres. »

Ainsi firent, après lui et animés par ses exemples, les Pères et les Frères de l'Inde, du Japon et de la Chine, auxquels le P. Alexandre Valignani, en 1583, rend un témoignage que tant d'autres lui devaient rendre plus tard¹.

Les premiers disciples de François s'efforcèrent, par-dessus tout, d'imiter sa charité. De la côte de la Pêcherie, le P. Enrique Enriquez écrit aux Frères de Coïmbre, au mois de février 1555 :

1. *Monum. Xaver.*, I, p. 4.

Les gens du pays nous aiment beaucoup ; ce qui nous aide grandement à leur faire du bien spirituel. Nous y travaillons, en suivant les conseils de notre grand Père Maître François. Ces conseils se résumaient en deux mots : « Condescendre à l'infirmité de ces pauvres gens, se proportionner à leur capacité : *omnibus omnia fieri, ut omnes lucrifaciamus.* » Lui, parce qu'il avait le véritable esprit de la Compagnie de Jésus, il accomplit en perfection cette parole de l'Apôtre, et il nous exhortait à procéder ainsi, il nous commandait de le faire ; et tous ceux qui, dans ces parages, ont voulu, — mus d'un zèle qui semblait bon, mais qui n'était pas *secundum scientiam*, — agir autrement, tous ceux-là et ceux qui les suivaient ont péri, non sans scandale ¹.

A Malaca, les disciples de François, en semant l'amour, comme lui, récoltaient, comme lui, l'amour. Le P. Baltazar Diaz le disait ainsi aux Pères de Portugal, au mois de novembre 1556 :

Dans ce pays, le Père Maître François, par sa si grande bénignité et charité, s'était affectionné à tel point les Portugais, les Mores et les païens, que tous ne le nommaient pas autrement que le *saint Père* (*o Padre santo*), et continuellement les enfants allaient au-devant de lui, chantant, bénissant Dieu, baisant la main au Père pour avoir sa bénédiction. Les enfants d'alors ont tellement transmis leur coutume aux enfants d'aujourd'hui, que tous, ceux du pays en particulier, chrétiens, païens ou mores, quand ils viennent demander le P. Baltazar Diaz, demandent le *Padre santo*, et quand je vais par l'église ou par les rues, les enfants accourent, demandant la bénédiction et baisant la main.

1. *Ajuda*, reg. I, lettres des Indes.

Cette même *bénignité et charité* retint lié près de François mourant le jeune Chinois Antonio. Si d'autres l'abandonnèrent, ce fut pour l'avoir moins connu, et il fallait que François achetât à ce prix l'ouverture des portes de la Chine. Lui-même, du ciel, parut les ouvrir. De Macao, en effet, le 21 novembre 1555, le P. Melchior Nunez écrivait aux Pères de Goa :

Notre-Seigneur m'a fait la grâce, à Sanchoan, de dire la messe sur une fosse où, dit-on, notre bienheureux Père Maître François fut enterré.

Je fis des démarches pour savoir si quelqu'un voudrait me porter à Canton : la chose est maintenant facile. Tous les Portugais de ces parages attribuent aux prières du Père Maître François un si grand changement. Bientôt après sa mort, les Chinois autorisèrent les Portugais à descendre à Canton et sur d'autres points de la Chine pour y faire leur commerce. Avec tant de labeur et de si ardents désirs, le bienheureux Père ne put avoir ce que, sans aucune difficulté, par son intercession, nous avons maintenant ¹.

1. *Ajuda*, reg. I, lettres des Indes. Le P. Melchior Nunez alla, peu après, à Canton. Le P. Louis Frois, par une lettre écrite à Malaca et datée du 7 janvier 1556, expose le fait aux Pères de Goa.

CHAPITRE XXXIX.

OÙ L'ON TROUVERA, SOUS FORME DE CHRONIQUE, L'HISTOIRE DE LA PARENTÉ DE FRANÇOIS DE XAVIER, DEPUIS LA MORT DU SAINT JUSQU'A SA CANONISATION.

(1552-1622.)

I.

Mariés depuis quatre ans, le capitain Juan de Azpilcueta et Lucia de Aguirre, à la fin de 1552, n'avaient pas encore d'enfant : Lucia était alors dans sa trente-troisième année. Celui qui leur sera donné bientôt, et que l'on appellera François, attestera peut-être, par son nom même, que l'on crut devoir sa naissance à l'intercession de l'apôtre des Indes. La fille que Dieu leur donnera d'abord, s'appellera Geronyma, en mémoire du patron des Jassu, saint Jérôme.

1553, 12 décembre. — Le Capitain dote lui-même Lucia : « Elle ne m'apporta, dit-il, aucun bien ; je la pris pour épouse en considération de ses bonnes mœurs, de sa bonne conduite et de sa bonne renommée. »

1555. — Miguel de Olloqui, « allant servir Sa Majesté, en guerres et autres choses où il plaira à Sa Majesté de l'employer », abandonne sa part d'héritage, de Navarre ou de Béarn, à sa sœur Juana, mariée au notaire Pedro de Aria, et à sa sœur Maria, encore *doncella*.

1555. — Le Capitan Juan de Azpilcueta acquiert les biens nobles de Pozuelo, et, peu après, le 21 août, il fait son testament, « comme fidèle et catholique chrétien. » Son corps sera enseveli dans la chapelle que Juana de Arbizu et lui ont fait construire à Obanos ; mais, plus tard, il sera transféré, ou dans l'église de Tafalla, si sa descendance y demeure, ou bien dans l'église Sainte-Marie-de-Xavier. Cent messes seront célébrées, pour le repos de son âme, dans chacune des églises des Dominicains de Pampelune, de Xavier, d'Azpilcueta, etc. Il en veut cent « de la Commémoration de Notre-Dame, laquelle humblement il supplie d'avoir pitié de son âme. »

Le Capitan institue pour héritier Francisco son fils, et, à défaut de Francisco, sa fille Geronyma. A défaut de celle-ci, Miguel de Xavier y Jassu, son neveu, seigneur de Xavier.

Vu et considéré le grand amour qui nous a gardés bien unis en notre mariage, Lucia de Aguirre et moi, je veux (persuadé d'ailleurs qu'elle aura, comme elle l'a eu, grand soin de l'éducation de nos enfants), qu'elle demeure, son veuvage durant, *señora* et *mayoral* de tous mes biens.

Les exécuteurs testamentaires sont la Señora de

Xavier et son fils, le Capitan Valentin de Jassu, et Miguel de Espeleta, seigneur de Veyre.

L'année de la mort de Juan de Azpilcueta, 1556, vit le mariage trop romanesque de Maria de Olloqui et du notaire Lançarot de Huart.

1557, 6 avril, au palacio de Xavier, mariage de Ana de Xavier, nièce du Saint, avec le vicomte de Zolina, Geronymo de Garro. Peu de jours après, le 30 avril, Miguel, frère de Ana, unique et dernier héritier des Xavier, mourait à Zolina. Désormais, une fiction plutôt qu'une réalité justifiera ou expliquera le maintien, au palacio, des noms de Jassu, Xavier, Azpilcueta, à moins qu'on ne s'y montre fort jaloux de garder l'héritage des vertus que ces noms rappellent.

1561, 10 juillet. — Testament de Juan de Olloqui, l'héritier du *palacio* : Il institue « héritier ou héritière l'enfant dont Maria de Ucar, sa femme, est enceinte. » Il substitue ses deux sœurs Juana et Maria, et donne aux deux tantes, Ana et Elena, l'administration du *palacio*. Un second mariage de Maria de Ucar, l'administration des tantes, les revendications des sœurs amenèrent bien des divisions et des procès.

Au palacio de Xavier, le 25 octobre de cette même année 1561, la mort d'Isabel de Goñi, veuve de Miguel, belle-sœur de François de Xavier.

1562, 10 novembre. — Long testament du Capitan Valentin de Jassu, seigneur des palacios de Yza et Saguës. Il institue héritier « le licencié Valentin
« Sanz de Jassu, son neveu, fils du Docteur Martin
« Sanz, dit Bascolet, et de Isabel de Jassu : l'héri-
« tier devra porter le *renombré* et les armes de Jassu,
« sans en porter d'autres. Si cet héritier meurt sans
« descendance mâle, la fille aînée succèdera au ma-
« jorat, mais à condition qu'elle épousera Francisco
« de Jassu, fils du Capitan Juan de Azpilcueta et de
« Lucia Aguirre. »

Peu de jours après, le Capitan Valentin mourait, riche et honoré ; mais il fallut le tromper pour qu'il mourût content. Depuis quatre ans, Juan de Esparça et Maria de Jassu travaillaient à saper par la base l'édifice que Valentin élevait depuis quarante ans. Fonder un majorat des Jassu de Pampelune, digne pendant du majorat des Jassu de Xavier, restauration parfaite de celui que fonda Guillerma de Atondo, c'était le rêve du Capitan. Or, tandis que lassé, épuisé par les agitations et les sollicitudes du procès, le Capitan s'étendait sur un lit, qui allait être son lit de mort, les *alcaldes* de la *Corte mayor* préparaient une sentence, qui devait reconnaître fille légitime celle que, dans son testament, Valentin appelait « fille bâtarde de mon frère Juan. » Le Capitan mourut, en luttant pour conjurer cette ruine de sa maison. Écoutez le notaire Pedro de Abayz :

Bien des fois, traitant avec moi de son procès, le Capitan me disait : « Maria de Jassu n'a aucun droit ! » A titre d'ami

et de serviteur, je lui répondais : « Dieu vous a donné tant de biens, et vous n'avez pas d'enfants. Croyez-moi : examinez si quelque chose ne serait pas dû, et déchargez-en votre conscience ! » A quoi lui répliqua toujours : « Je ne vois pas que je doive rien à personne, et encore moins dois-je à Maria de Jassu ce qu'elle demande ! » Les inquiétudes du procès déterminèrent sa dernière et courte maladie. Alité, il ne cessait de me redire : « Poussez l'affaire, et que nous ayons sentence définitive ! » Un jour, le voyant ainsi tourmenté, je lui dis : « L'affaire est jugée et en votre faveur. » C'était peu de jours avant la mort ; l'affaire cependant ne fut jugée qu'après, et non pas selon ses désirs.

Un autre témoin, Juan de Erro, raconte :

Trois jours avant la mort, un matin, vers les huit heures, on crut que le moment suprême était venu ; j'arrivai et, avec moi, le Prieur du couvent des Prêcheurs, le licencié de Atondo, Pedro de Abayz et d'autres. Le malade gémissait, sans dire les motifs de ses gémissements. Alors, le licencié de Atondo et Pedro de Abayz s'approchèrent et lui dirent : « Señor Valentin, mettez-vous avec Dieu, demeurez avec Dieu, et ne vous inquiétez pas d'affaires de ce monde : ce que Votre *Merced* désire est, d'ailleurs, déjà fait et bien fait, et au gré de Votre *Merced*. » A ces mots, le mourant témoigna vive satisfaction et dit : « Est-ce foi de *hijodalgo* ? » Et en parlant ainsi, le Capitan tendit la main au licencié : celui-ci prit la main et redit : « C'est vrai ! » A quoi le malade répliqua : « *Gracias sean dadas a Dios !* »

On le voit : le Capitan Valentin s'était fort agité, jusqu'à sa soixante-dix-huitième année, sans atteindre à rien de bien grand. Une tromperie, une illusion

put seule, au dernier instant, lui épargner, en ce monde, la désolation de le bien constater lui-même. Heureux François, le cousin germain du Capitan, d'avoir, à l'appel d'Ignace, fait fi de tous les majorats! Sans entourage d'amis, sur le roc de Sancian, il mourut tranquille : il avait, à quarante-six ans, conquis un majorat éternel; sans préjudice du majorat de Xavier, du majorat de Saguës, du majorat de Saint-Jean-Pied-de-Port, et de tous les majorats qui, jusqu'à la fin des siècles, viendront s'enchaîner à ceux-là : leurs maîtres seront fort jaloux de les faire reconnaître et déclarer majorats de saint François de Xavier, et, ne le fissent-ils pas, le ciel et la terre le feront pour eux.

Au chevet du Capitan mourant, le licencié de Atondo criait : *Señor Valentin, pongase bien con Dios, y no tenga cuenta de lo de aca!* C'était un écho parfait de la parole d'Iñigo de Loyola à l'étudiant Francisco de Jassu : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme? » A vingt-trois ans, l'étudiant prêta l'oreille; à vingt-cinq, il comprit. Le Capitan Valentin entendit, lui aussi, avant d'être vieillard : le départ de François, en 1541; la mort de l'apôtre, en 1552, criaient plus fort à son oreille, que les voix unies du licencié de Atondo et du notaire Pedro de Abayz : *Señor Valentin, etc.* » A soixante-dix-huit ans, le capitan n'avait pas encore bien compris. Sans doute, il comprit assez pour aller, après expiation, rejoindre au ciel François; mais, rapprochés sur la terre par le sang, les deux cousins

germains auront, au ciel, des gloires bien différentes; et déjà, sur la terre même, quelle distance entre ces deux Jassu, Valentin et François!

II.

La *Corte mayor* avait donc reconnu Maria de Jassu, fille de Maria Periz de Herice, assez légitime, pour lui attribuer une bonne part des biens de Juan de Jassu son père, et, le 2 janvier 1570, « les très magnifiques Juan de Esparça et Maria de Jassu » marièrent leur fils Pedro avec Catalina de Azedo, de qui les parents sont aussi qualifiés de « très magnifiques. »

Les succès de Maria enhardirent Floreta. Son histoire, depuis 1542, peut se résumer ainsi : Maltraitée dans la maison de Juan de Esparça, elle se mit successivement au service de plusieurs familles honorables, et, vers l'an 1563, elle épousa un tourneur, Juan de Medina, déjà veuf : Floreta, en ce temps, était au service d'un *artillero*, à Pampelune. En 1565, Juan de Medina et Floreta eurent un fils, Carlos, qui s'appela Carlos de Jassu, et puis une fille, Maria.

Ce fut au mois de février 1571 que Floreta entreprit de prouver, en *Corte mayor*, qu'à elle seule, fille légitime de Juan de Jassu, revenaient les biens attribués, par surprise, à Maria de Jassu et à son mari Juan de Esparça. La mort de Juan de Medina, en 1572, arrêta le procès : Carlos, un jour, le reprendra.

L'année 1570 fut année de deuil au palacio de Xavier : Geronymo de Garro y laissa veuve Ana de Xavier, avec six enfants : Léon, Miguel, Carlos, Leonor, Catalina et Madalena. Cinq ans après, ils étaient orphelins : l'admirable testament de Ana la révèle digne nièce d'un Saint : il est quasi tout entier de sa main. En voici une page :

Jesus, Maria... Moi, Doña Ana de Xavier y Jassu, veuve de *mi Señor* D. Geronymo de Garro (que Dieu l'ait en son royaume, avec tous ceux que j'ai là-haut), considérant que les choses de ce monde sont si transitoires, j'ai voulu faire ce mien testament, suppliant, avant toutes choses, la Majesté divine qu'il lui plaise, quelque grande pécheresse que je sois, m'éclairer des lumières de l'Esprit-Saint, vu que, sans son aide et faveur, il ne se peut rien faire de bon.

Me confiant en la miséricorde de Dieu, je le supplie très humblement d'avoir pitié de mon âme et de l'appeler à jouir, sans fin, du bien pour lequel elle fut créée, savoir est, sa divine présence ; et je prie le glorieux saint Michel, le glorieux saint Jérôme, *mi Señora* et patronne sainte Anne, avec tous les Saints et Saintes, de me vouloir être, à cette fin, bons avocats ; de sorte que mes péchés, si nombreux depuis l'âge de raison jusqu'à l'heure présente, me soient pardonnés...

Je veux que mon corps soit enseveli dans l'église paroissiale de Sainte-Marie de Xavier ; et si meurs au *palacio* même de Xavier, je veux que mon corps soit d'abord déposé dans la chapelle de Saint-Michel, qui est à l'intérieur du *palacio*, et que l'on y dise une messe des Anges chantée, avec diacre et sous-diacre. Ensuite, mon corps sera porté à l'église paroissiale, où l'on célébrera le plus possible de messes basses, avec la messe chantée de *Requiem* : après quoi, mon corps sera enterré là où sont *mis señores y padres*. J'ordonne cela, parce

que le zèle du meilleur service de Dieu m'y détermine : je ne saurais, en effet, mieux qu'en ordonnant d'y déposer mon corps, obliger mon héritier à faire soigneusement garder, dans l'église Santa Maria de Xavier, les fondations anciennes et à faire le cas qu'il doit de la noble *Casa*; sans préjudice de ce qu'il doit à l'église et au *palacio* de Zolina...

Doña Ana de Xabier y Jassu.

Ma volonté est que l'on m'enterre avec l'habit du glorieux Père saint François, les reins ceints du cordon dudit saint François, et à mes épaules le scapulaire de la Conception de Notre-Dame.

Doña Ana de Xabier y Jassu.

La pieuse testatrice poursuit longuement, et sa signature revient à chaque article nouveau. Elle n'oublie aucun des serviteurs et servantes des deux *palacios*; elle ajoute aux fondations de Santa Maria de Xavier; elle se souvient de l'église des Dominicains de Pampelune, de la chapelle de saint Pierre, martyr, d'Azpilcueta, etc.

La première page est pour recommander ses enfants à l'*arcediano de la Tabla*, don Léon de Goñi, son frère, et pour recommander à ses enfants d'honorer ce second père, qui veille sur eux depuis la mort de Geronymo de Garro.

Les fils et les filles de Ana apprirent d'elle à vénérer la mémoire de l'Apôtre des Indes : les preuves en sont bien éclatantes. Du second fils de Ana, Miguel, le P. de la Peña raconte :

Don Miguel de Garro y Xavier, frère du vicomte don Leon,

et oncle du seigneur actuel de Xavier, entraîné par les mauvais exemples que l'on rencontre dans une vie de soldat, s'égarait et donnait, à son tour, scandale à d'autres. Blessé mortellement dans un combat, il invoqua son saint parent, François de Xavier, le suppliant de lui obtenir pardon de ses péchés. Le Saint lui apparut, l'encouragea, et les sentiments admirables de contrition que manifesta, en ce moment, le mourant, la confiance humble et ferme qu'il témoigna, jusqu'au dernier soupir, avoir en la miséricorde de Dieu, ne permirent pas de douter que le Saint ne se fût, comme il l'affirmait, montré à lui.

Du fils aîné de Léon, l'héritier de Ana, le même chroniqueur raconte, en 1620 :

Il y a dix à douze ans, le frère aîné du vicomte actuel de Zolina, seigneur de Xavier, reçut une grâce insigne, à Xavier, dans la chambre (*en el aposento*) où le Saint naquit. Près de mourir, il vit le Bienheureux François, qui l'appelait et l'invitait à le suivre. Telle fut la joie du mourant, qu'il se mit à crier : « *Ya voy, tio! Ya voy! Espere-me!* — A l'instant, mon oncle, à l'instant ; je viens, attendez-moi ! » En disant ces mots, il expira. C'était un jeune homme très vertueux et de grande espérance, à peine âgé de vingt ans.

La Maison a eu, depuis, d'autres *caballeros* de grande vertu et elle a donné à l'Église des religieux¹. Il y a, aujourd'hui, dans l'Ordre de Saint-Dominique, un frère du vicomte actuel de Zolina, et, vers 1615, mourut au collège royal de Salamanca un jeune Frère Xavier, de la Compagnie de Jésus, dont le mérite faisait concevoir de grandes espérances. Il était singu-

1. Deux filles de Léon, l'héritier de Anna, Maria et Madalena de Garro y Xavier, étaient, en 1617, religieuses professes, au monastère de Sainte-Marie de Erze.

lièrement adonné à l'oraison, mortifié, obéissant, et le zèle des âmes lui avait inspiré la résolution d'aller aux Indes continuer les travaux de ses deux oncles, François et Geronymo de Xavier. Dieu se contenta de ses fervents désirs et lui en donna promptement la récompense.

En 1581, Catalina, fille cadette de Ana, en communiquant aux Ayanz le sang des Jassu, leur apprenait, comme nous l'avons montré ailleurs, à honorer, autant qu'on le pouvait faire, la mémoire de François de Xavier¹. Leonor, fille aînée de Ana, mariée, la même année 1581, à Diego de Mur, allait semer à Tarrazona la dévotion à l'Apôtre des Indes. Douze ans avant qu'on le béatifiât, Léonor écrira dans son testament :

Mon corps sera enseveli au collège de la Compagnie de Jésus de la présente cité de Tarrazona, là où il plaira au Père Recteur dudit collège. J'institue ledit collège mon héritier universel, afin que les Pères y fassent construire une chapelle où mon corps sera, plus tard, transféré. Dans cette chapelle, on placera simplement un Christ, en attendant que le Père François de Xavier soit béatifié : après quoi, la chapelle lui sera dédiée.

En 1582, le 17 novembre, le neveu de François de Xavier, le fils du capitaine Juan, Francisco, épousa, à Pampelune, Ana de Jassu, fille de l'héritier du Capitan Valentin : Ana eut une dot de 3,500 ducats. Lucia de Aguirre vivait encore. De ce mariage devait

1. Voir *S. François de Xavier (Documents nouveaux)*, 1894, pp. 367, 460 et suiv.

naître, le 20 mai 1584, une fille, qui fut appelée Geronyma, et à laquelle s'arrête la descendance du Capitan de Azpilcueta. Le père de Ana, Valentin Sanz de Jassu, avait eu, d'un second mariage, un fils, que l'on appela aussi Valentin. Toute la parenté s'efforça, en 1583, d'obliger, par voie de justice, son père à l'envoyer se former à la cour de Castille. Le licencié Valentin, plus sage que cette foule de parents vaniteux, répondit :

Comme père, je me suis toujours occupé et je m'occupe de mon fils : à mes soins se sont ajoutés ceux de personnes instruites et expérimentées que j'ai choisies. Il sait fort bien écrire et compter. Son éducation est celle d'un fils de bonne maison. Il est maintenant auprès de moi, et comme mes infirmités ne me permettent pas d'administrer mes biens, je lui enseigne cette science de l'administration d'une *hacienda*, qui lui servira plus que d'aller à la cour de Castille. On sait assez ce que gagnent d'aller à la cour les pauvres jeunes hommes que l'on y envoie : plusieurs sont là sous nos yeux qui nous l'apprendraient, au besoin... On aurait donc pu se dispenser de fomentier un démêlé entre fils et père, et d'exciter un fils à s'écarter de la volonté de son père et à lui tirer des mains son bien avant le temps...

La cour donna raison au licencié Valentin. Peu après, le 27 avril 1585, le licencié fait son testament; il est, de tout point, digne d'un Jassu. En voici quelques lignes :

Moi, Valentin Sanz de Jassu, de qui sont les *palacios* de Yça, Saguës, Gaçolaz et Sangariz, étant en bonne santé, mais considérant que Notre-Seigneur, dans son saint Evangile, nous avertit d'être prêts (préparation, il est vrai, plus étendue

que celle qui à présent m'occupe); ayant la volonté d'être prêt, du moins en quelque chose, avec espérance que, pour le reste, la grâce de Notre-Seigneur, selon ses accoutumées miséricordes, suppléera à ce qui me manque, je fais mon testament. Je supplie la glorieuse et bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu et ma souveraine Señora, de m'obtenir cette faveur, et j'attends d'Elle la grâce d'achever ma vie au service de son très doux Fils.

Dès que j'entrerais en agonie, on appellera deux prêtres ou religieux, afin qu'ils soient près de moi, m'exhortant à bien mourir et acheminant mon âme à la voie du salut. Si, à cette dernière heure, il survenait à mon âme quelques vacillations, je proteste, dès maintenant, que je veux mourir en la sainte Église catholique, croyant, comme fermement je les crois, les quatorze articles de la Foi, et tout ce que la sainte Église romaine croit et enseigne.

Que mon corps soit enseveli au monastère de Santiago, en la chapelle du Señor saint Pierre, martyr.

Suivent de belles fondations : le dîner du Jeudi-Saint, et une aumône après, à quatorze pauvres, dans sa maison. Le même jour, quatorze beaux cierges autour du Très Saint-Sacrement, chez les Carmes. Une rente fondée pour marier, tous les ans, deux pauvres filles de la parenté des Jassu; une autre rente pour un prêtre chargé d'assister, durant leur agonie, jusqu'au dernier soupir, les pauvres de l'hôpital, etc.

Il veut que le nom de Jassu soit gardé par sa descendance; que l'on rachète la maison des Jassu de Saint-Jean-Pied-de-Port, « vendue bien à contre-cœur », etc.

Héritier, Valentin, son fils unique; à son défaut, Ana, sa fille aînée, femme de Francisco de Azpilcueta; à défaut de Ana, la survivante de ses deux autres filles, Geronyma et Graciosa. Exécuteur testamentaire, Francisco, fils du Capitan Juan.

Le licencié vécut encore jusqu'au mois de février 1587.

Les saintes fondations du licencié Valentin honoraient la mémoire des Jassu de Pampelune, et en Navarre et en Béarn, longtemps après que leur nom y eut disparu, et, si de nouvelles ombres n'étaient venues l'obscurcir, on aurait peut-être oublié les premières.

III.

Il y avait à Pampelune, en 1590, deux représentants de la race de Pedro le *Justicia* : Carlos, le fils de Floreta, et Valentin, le fils du licencié.

Ce fut alors que Carlos, âgé de vingt-cinq ans, se présenta devant la *Corte mayor* comme fils de Floreta, « fille légitime de Juan de Jassu, héritier universel de Pedro de Jassu le *Justicia* », et réclama, à ce titre, tous les biens que Arnalt Periz de Jassu et Guillerma de Atondo attribuèrent à leur second fils. Entre ces biens, il en est que le seigneur de Xavier, Léon de Garro, détient indûment : Carlos les revendique. Léon de Garro doit comparaître, et, pour établir ses droits, il produit le document sauveur, le procès de noblesse de François de Xavier, où la des-

cendance des Jassu est bien éclairée, jusqu'à Miguel de Xavier, aïeul maternel de Léon.

Le procès allait peut-être se poursuivre durant des années, quand tout à coup on apprit que Carlos de Medina, qui ne signait que du nom de sa mère, Carlos de Jassu, était en prison. L'argent lui avait manqué pour tenir en haleine les procureurs et avocats de la Corte; il avait eu la malheureuse inspiration de se faire faux-monnayeur. Maria, sœur de Carlos, mariée à un soldat, s'empressa de vendre aux Jassu quelques débris de Saguës et Gazolaz, achetés précédemment à la descendance de Maria Periz de Herice, et elle disparut. Que faire, à Pampelune, où le premier venu, interrogé au sujet de Carlos, s'empressait de répondre : « Tout le monde sait que Carlos est mort par les mains de la justice ! »

A l'heure même où la justice humaine, instrument (on peut le croire) de la miséricorde de Dieu, arrêtait Carlos de Jassu dans son chemin de perdition, le ciel et la terre unis préparaient la canonisation de François. Ni Juan de Jassu, le Docteur, et Maria de Azpilcueta n'avaient espéré un si merveilleux aboutissement de leur sainte union et de leur saint labeur de parents chrétiens; ni Juan de Jassu, le fils du *Justicia*, et Maria Periz de Herice appréhendé l'horrible terme de leur union suspecte, et de la vie qui vint après. Le châtiment de Carlos atteignait lourdement le Juan de Jassu de Catestins. Carlos, frappé dans ce monde plus, ce semble, qu'il n'était dû à la

gravité de sa faute, rencontra par delà une miséricorde dont François de Xavier, son cousin, lui avait sans doute concilié les pardons. Le pire eût été que le petit-fils, après l'aïeul, n'eût pas eu le châtement dès ce monde. Le châtement les atteignit tous deux : là est l'espérance fondée de leur salut.

Dieu parut ajouter la dérision aux autres sévérités passagères de sa justice : le notaire qui écrivit, à Puente la Reyna, les dépositions accusatrices et les réponses de l'accusé Carlos de Jassu, d'où la *Corte mayor* tira sa sentence, ce notaire signa : *Pedro de Herice*; et quand il eut fini d'instrumenter, on tira, pour lui, de la bourse de Carlos, quatre réaux choisis entre les bons. *Pedro de Herice* est le dernier mot écrit du dossier.

Le 19 décembre 1592, Valentin Sanz de Jassu épouse Margarita de Elio. Valentin, âgé de vingt-trois ans, est assisté par Francisco de Azpilcueta, le neveu du Saint; Margarita, par Martin Cruzat, le neveu et héritier du saint ermite de Oriz, Fray Martin Cruzat.

Leur bonheur terrestre ne fut pas long : à peine Dieu leur avait donné un fils, Pedro, que le père mourut, en 1595. Dans son testament, il enrichit la fondation pour les pauvres du Jeudi Saint, et, fier de son nom de Jassu, il exige que ses héritiers n'en aient point d'autre; son fils devra donc signer : *Pedro de Jassu*.

En 1598, Margarita de Elio n'avait pas encore trente ans; Pedro était dans sa cinquième année. Ce

fut alors qu'une parenté, que la vanité aveuglait, arracha l'enfant des mains de sa mère pour lui donner une éducation de gentilhomme. Le monde n'était plus rien pour Margarita; elle entra au Carmel de Pampelune, où elle voulut être appelée Marguerite-des-Plaies (*Margarita de las Llagas*).

Au dehors, toute la noble alliance des Jassu travaillait à reconquérir à la Maison du *Justicia* un relief de grandeur mondaine qui, par la faute de certains de ses membres, semblait, sinon perdu à jamais, du moins fort compromis. Dieu ne bénira pas ces efforts, et ils n'aboutiront qu'à la ruine complète des Jassu de Pampelune, en la personne même de Pedro : tout périra, même l'honneur.

En 1610, Pedro n'avait que seize ans : on se ligue pour lui faire attribuer un siège aux Cortès, honneur que ne possédèrent jamais ni le Capitan Valentin, ni le *Justicia* Pedro et auquel ni l'un ni l'autre ne prétendirent. On invoquera, pour aboutir, le nom même de François de Xavier; on dira : « Pedro est apparenté à la *casa* de Xavier; or, les grandes choses
« que le P. François de Xavier a accomplies, pour le
« service de Dieu et de son Eglise, sont de notoriété
« publique; et, ce faisant, il a étendu le *señorio* du
« roi notre seigneur¹. On lui doit la conversion des
« Indes, et ç'a été là une œuvre de grande impor-
« tance pour favoriser l'extension des royaumes de

1. Depuis 1580, le Portugal était sous la domination de l'Espagne : Le roi, notre seigneur, est ici Philippe III d'Espagne.

« Sa Majesté, etc. » De Pedro on dit, de plus, qu'il est « agile, robuste; qu'il a de l'aptitude pour les exercices de cavalier et d'homme de guerre, et qu'il a fait belle figure en diverses fêtes publiques. » Le souvenir du Docteur de Jassu ne pouvant, ici, que nuire, personne ne nomme le père de François de Xavier, qui non seulement siégea aux Cortès, mais en fut comme le président-né pendant plus de trente ans.

La demande fut rejetée : on la reproduira, dix à douze ans plus tard, pour détourner les regards du public, non plus de Floreta de Jassu et de Carlos de Jassu, mais des misères de Pedro lui-même...

On trouvera ailleurs la trame de cet autre roman, plus fâcheux encore que celui de Juan de Jassu et de Maria Periz de Herice : la responsabilité en retombe sur ceux qui, d'autorité, écartèrent de l'enfance, de la jeunesse de Pedro, la tutelle de sa mère.

La mort surprit le malheureux jeune homme, en 1637, au fort d'un procès scandaleux : Margarita de Elio était alors au ciel, depuis près de dix ans. Pedro ne fut pas innocent, mais il y eut de plus grands coupables, et lui, victime d'un guet-apens, il expia sa faute. Près de mourir, il dicte :

La gravité de ma maladie ne me permettant pas de faire mon testament, je donne pouvoir à la Mère Catalina de Cristo, Prieure du couvent des Carmélites déchaussées, ma tante, et aux autres religieuses du même couvent, en qui j'ai toute confiance, de dresser mon testament à leur gré. Si la *Corte mayor* ordonnait que je reconnusse pour mon fils Pedro, fils

de Rosa..., je déclare ici le déshériter. Je nomme héritière Madalena, ma fille naturelle, qui aura huit ans accomplis, le jour de saint Nicolas. Je prie que l'on célèbre mille messes pour le repos de mon âme.

Catalina de Cristo était la plus jeune sœur de Margarita de Elio, qui n'eut jamais que mépris pour le monde et vint, à l'âge de dix-sept ans, joindre Margarita au Carmel. Douées de qualités éminentes d'intelligence, de caractère et de cœur, les deux sœurs gouvernèrent, tour à tour et à plusieurs reprises, le monastère : Margarita jusqu'en 1628; Catalina, de longues années après elle.

Ce qui ressort avec évidence du testament de Pedro de Jassu, c'est que, toute sa vie, il demeura fidèlement rattaché par les liens du cœur à ce Carmel, où il put, quand il le voulut, retrouver sa mère jusqu'en 1628, et puis, jusqu'au jour de la mort, une seconde mère. Au ciel, nous verrons comme se vérifia terriblement, dans l'âme généreuse de Margarita de Elio, tout ce que lui prophétisait son nom nouveau Margarita des Plaies; mais nous y verrons peut-être aussi que, dans les desseins de Dieu, ces plaies étaient nécessaires pour que l'âme du fils ne fût pas éternellement séparée de l'âme de sa mère.

La fille naturelle de Pedro, Madalena, adoptée, elle aussi, par la charité des Carmélites, vivait encore chez elles, à titre de *monja*, en 1650. Alors déjà, Catalina de Cristo était au ciel; mais, comme Pedro lui-même l'avait espéré, toutes les Sœurs du couvent, pour l'amour de Margarita et de Catalina de Elio,

voulurent se montrer généreuses mères de cette pauvre fille abandonnée. Il le fallait aussi pour l'amour de saint François de Xavier, de qui les gloires, depuis 1622, resplendissaient comme un soleil, au firmament de l'Église, unies à celles de Thérèse de Jésus¹.

L'exaltation de l'humilité de François parut coïncider, jour pour jour, avec l'abaissement des vaniteuses prétentions de son cousin Pedro et de la parenté de Pedro : pour le hisser jusqu'à un fauteuil des Cortès de Navarre, on faisait escabeau au pauvre adolescent d'un Saint, qui ne grandit qu'en foulant aux pieds les vanités du monde. L'escabeau se déroba, et avec Pedro tomba dans la poussière, disparut dans la mort toute la généalogie des Jassu de Pampelune.

Il demeure, rayonnant comme une étoile charmante au-dessus de ces ombres, le nom, la mémoire de Catalina de Elio-Esparza-Artieda : elle, trois fois noble et de qui les parents avaient droit d'occuper trois sièges aux Cortes, jugea, à dix-sept ans, et plus jeune encore, que tout cela ne valait pas la robe de grosse laine des Carmélites déchaussées. Ce fut et ce sera toujours grand honneur pour les Jassu, qu'à l'heure de l'écroulement de leur maison de Pampelune, le dernier Jassu ait eu le droit d'écrire dans son testament : « Margarita de Elio fut ma mère ; Catalina de Elio l'est maintenant : à elle de disposer de l'héritage des Jassu. »

1. On sait que Thérèse de Jesus et François de Xavier furent canonisés, le même jour, 12 mars 1622.

Ces biens de Pedro ne pouvaient évidemment pas venir aux mains d'une fille naturelle : c'étaient des biens de majorat. La fille de Francisco de Azpilcueta et de Ana de Jassu, Geronyma, avait épousé, en 1602, Antonio, l'héritier des Galdeano de Peralta : ils eurent un fils, Antonio, qui n'eut qu'à se présenter devant la *Corte mayor* pour être aussitôt mis en possession de tous les biens des Jassu de Pampe-lune : cet acte s'accomplit le 13 février 1639.

Les Galdeano sont encore là, héritiers du sang du Capitan Juan de Azpilcueta, le frère plus aimé de François, et héritiers des biens que Guillerma de Atondo laissa à Pedro de Jassu, son second fils : à leurs anciens titres s'est ajouté celui de comtes de Peñafiorida. Sous le toit de l'héritier actuel, à Saint-Sébastien, nous avons vu six gracieux enfants et entendu leur aîné, âgé de huit ans, exprimer le désir d'aller aux Indes continuer l'apostolat de saint François de Xavier : c'est dire quel autre héritage, plus précieux encore que celui du sang, on est jaloux de garder chez les Peñafiorida.

Plaise à Notre-Dame de Xavier susciter, dans la famille même de l'Apôtre des Indes, et au dehors, pour la gloire de Dieu, leur propre gloire et le salut des âmes, de nombreux et dignes héritiers de son zèle apostolique!

CHAPITRE XL.

OÙ L'ON VERRA COMMENT LES NAVARRAIS ONT HONORÉ
ET HONORENT LEUR GLORIEUX FILS ET PATRON, SAINT
FRANÇOIS DE XAVIER ¹.

(1581-1886.)

I.

Le 16 mai 1581, à Sangüessa, fut célébré le mariage de Leonor de Garro y Xavier avec Diego de Mur, fils du Bayle de Tarazona. Leonor était petite-

1. Le chapitre final (p. 513-532) du premier volume de *Documents nouveaux* expose, sous forme de chronique, de nombreux actes de la dévotion des Navarrais à François de Xavier. Sous la même forme, nous en réunirons, ici, d'autres non moins remarquables.

Rien cependant de ce qui s'est fait, en Navarre, ni ailleurs, depuis trois siècles, pour glorifier l'apôtre des Indes n'égale les grandes, les principales œuvres que, depuis vingt ans, la très pieuse Duchesse de Villahermosa, héritière du sang et, mieux encore, du cœur apostolique de François, exécute sur le sol même de Xavier. Nous en réservons l'histoire pour le deuxième volume de *Documents nouveaux*, parce que, dans ce volume, comme dans le premier, l'illustration donnera aux documents une pleine lumière. Là aussi on verra ce que, avec moins de magnificence, mais d'un cœur également pieux, Monsieur l'abbé Séléry, curé de Jaxu, encouragé par son Évêque, fait, pour l'honneur du Saint, dans le village basque, lieu natal, vraie patrie des aïeux de François de Xavier, vraie patrie de François lui-même.

filles de Miguel de Xavier, le frère du Saint. Née à Pampelune, le 2 mai 1559, elle avait vingt-deux ans lors de son mariage.

Vingt-sept ans plus tard, Léonor, le 11 février 1607, allait mourir, sans enfants : elle dicte son testament¹ :

Moi, Doña Leonor de Garro y Xavier, femme de Don Diego de Mur, Bayle et Merino de la cité de Tarrazona, étant malade, veux disposer de mes biens, et déclarer mes dernières volontés.

Mon corps sera enseveli au collège de la Compagnie de Jésus de la présente cité de Tarrazona, là où il plaira au Père Recteur dudit collège; là se fera l'office des funérailles, et se célébreront ma neuvaine et le bout d'an, selon les usages de la Compagnie de Jésus.

Je donne, pour part héréditaire légale, afin de les exclure d'autre prétention à mes biens, une *arroba* de terre à Mariana de Garro et Maria Madalena de Garro, religieuses professes; à Margarita, Isabel, Juan, Francisco et Geronymo de Garro, mes neveux; à Don Joseph de Ayanz, *caballero* de l'habit de Saint-Jean, à Geronymo de Ayanz, *caballero* de l'habit de Calatrava, aussi mes neveux.

Suivent des dons de bijoux aux nièces ci-dessus nommées; habits donnés à Isabel de Mur; cadeaux à des amis de Sangüessa; aux *criadas* qui se trouveront près d'elle, à la mort; rente à son mari, sa vie durant.

Elle institue son héritier universel le Collège de la Compagnie de Jésus de Tarrazona, afin que les Pè-

1. Archiv. de la *Audiencia*, Pampel., not. Echauri.

res fassent construire, au dit collège, une chapelle où son corps sera transféré du lieu où on l'aurait d'abord enterré. S'il se peut, que l'on y ensevelisse, plus tard, le corps de son mari, Don Diego de Mur.

Dans cette chapelle, on placera simplement un christ, en attendant que le Père François de Xavier soit béatifié : après quoi, la chapelle lui sera dédiée.

On n'observe pas, sans tristesse, que, plus tard, un vicomte de Zolina, seigneur de Xavier, trouva à redire au testament de Léonor de Garro.

1621, 25 février : — Les Cortes de Navarre assemblées décident unanimement que l'on suppliera Sa Majesté d'écrire à Sa Sainteté, qu'il lui plaise permettre que, dans ce royaume de Navarre, on puisse célébrer l'office et la messe du Bienheureux François de Xavier, comme il a été permis au royaume de Portugal de le faire; — et que, cette première faveur concédée, — la *Diputacion*, au nom du Royaume, prenne pour son patron un si grand Saint, *natural* de ce royaume de Navarre et fils d'une si illustre Maison. On garantit que, aux premières Cortes générales, le Royaume ratifiera ce patronat, avec la solennité requise pour un tel acte.

6 mars :

Le Bienheureux Père François de Xavier devant être pris pour patron du royaume, — il a été convenu que l'on instituera, en son honneur, une confrérie de *caballeros*, et ou (*sic*) *hijosdalgo*, où seront admis ceux qui auront les deux quali-

tés, ou l'une des deux : *hijodalgo*, toutefois, s'entendra au sens de ce royaume, et l'on exigera la qualité de *limpieza*. Le patronage de la Confrérie appartiendra au Royaume et à sa *Diputacion*.

Sont nommés députés des Cortes, pour conférer, à ce sujet, avec la *Diputacion*, les señores vicomte de Zolina et Lorenzo de Samaniego y Sala¹.

9 novembre : — Les seigneurs députés et syndics se trouvant réunis, le Père Recteur de la Compagnie de Jésus de cette cité et le Père Francisco Martinez sont rentrés dans la salle. Au Père Recteur on a donné siège à la gauche du seigneur Abbé de San Salvador de Leyre, et au Père Martinez le siège venant après celui du señor licencié Azedo. Lesquels étant assis dans cet ordre, le Père fait savoir qu'il a plu à Sa Sainteté d'étendre à ce royaume, par un Bref spécial, la faveur accordée, par Bref, au royaume de Portugal; de sorte que, dans ce royaume de Navarre, on puisse célébrer l'office du glorieux saint François de Xavier, le jour de sa fête, qui est le 2 décembre; et cela, dans les églises, tant des Réguliers que des Séculars.

Ledit message accompli, lesdits Pères ont remis ledit Bref aux seigneurs députés, aux mains desquels il est resté. On charge le vicomte de Zolina de conférer avec les Pères de la Compagnie, au sujet de l'exécution du Bref, et de rapporter

1. Archiv. *Diput. Actas*. — De la même source procèdent d'autres documents suivants. Ils sont, à leurs dates, dans les Registres des *Actas*.

à la *Diputacion* le résultat des conférences, pour qu'on puisse déterminer ce qu'il y aura de mieux à faire.

12 novembre : — Ce que l'on a fait pour le Père Recteur ne doit pas tirer à conséquence : on le fit asseoir à la gauche de l'abbé de Leyre, parce qu'il a fait bien des démarches auprès de Sa Sainteté et de l'ambassadeur d'Espagne, pour que le Bref fût concédé; il s'est, d'ailleurs, présenté au nom de la Compagnie de Jésus; puis, il a porté une si heureuse nouvelle, que le royaume désirait vivement apprendre : il s'agit d'honorer un si grand Saint, naturel de ce royaume, que les Cortès veulent pour patron du pays; il faut aussi considérer que le Saint est de la maison très noble des Xavier, et que le vicomte de Zolina, qui en est le dueño, était présent, à titre de député : pour ces raisons et autres, il a été convenable de donner, cette fois, au Père Recteur le siège susdit. Mais il est arrêté que dorénavant, en semblables occasions, qui viendra ainsi prendra place en tête du banc où s'assoient les députés de la cité de Pampelune.

Le vicomte de Zolina et un autre iront, au nom de la *Diputacion*, communiquer au Vice-Roi la venue du Bref. Ils verront aussi l'Evêque, le Chapitre et demanderont leur agrément pour l'exécution.

15 novembre : — Le vicomte de Zolina porte la réponse de l'Evêque et du Chapitre : — on considérera l'affaire, et l'on prendra résolution.

1622, 9 juillet : — L'abbé de San-Salvador de

Leyre va au collège, conférer avec les Pères, au sujet du serment que la *Diputacion*, au nom du Royaume, doit faire, en recevant pour patron dudit royaume saint François de Xavier.

On décide que le serment se fera solennellement, le troisième des jours destinés aux fêtes de la canonisation. Les frais seront à la charge de la *Diputacion*. On priera l'Évêque de célébrer la messe pontificalement et de recevoir le serment du patronat. Le P. Valentin de Herice, Recteur du Collège, comme personnage si docte, natif du pays, et de la parenté du Saint, prêchera, ce jour-là. — L'abbé de Leyre est député à l'Évêque, Don Francisco de Mendoza, qui faisait l'office de Vice-Roi.

Mardi, 2 août :

Se sont réunis les seigneurs Fray Anton de Peralta, abbé de Leyre, D. Hernando de Baquedano, seigneur de Gollano, le licencié Azedo, le Receveur Diego de Soria et Pedro Baztan, députés, et les licenciés Marichalar et Aguerre, syndics, pour aller, aujourd'hui, en exécution du décret des Cortès générales, prendre, avec serment, saint François de Xavier pour patron du royaume.

Sortirent donc de la salle, en ordre de *Diputacion*, les seigneurs députés et syndics, et moi le Secrétaire soussigné, ayant au devant les massiers et *porteros*, chacun avec sa *capa* et *gorra*, et, dans cette forme, escortés d'une grande multitude de *caballeros* et de *ciudadanos*, ils se rendirent au collège de la Compagnie de Jésus de cette cité; et, arrivant à l'église dudit collège, ils la trouvèrent richement décorée, tendue de tapis et guirlandes. L'Évêque et le Chapitre, faisant

à la *Diputacion* la *merced* qu'elle leur avait demandée, s'étaient déjà rendus pour célébrer la messe pontificale.

Le Prieur et les chanoines du chapitre avaient pris place, vis-à-vis les bancs disposés pour le Royaume : le Royaume s'assit donc à l'endroit qu'on lui avait réservé, savoir, celui où s'assiéent d'ordinaire les conseillers du Conseil royal, du côté de l'évangile, tandis que les Prieur et chanoines avaient le côté de l'épître.

Le Royaume donc s'étant installé (*acomodado*), la messe pontificale commença avec belle musique et force lumineaire. Le Père Recteur, que la *Diputacion* avait nommé pour cela, y prêcha : il salua l'Évêque, comme ayant charge de Vice-Roi.

Avant le sermon, dès que l'évangile eut été chanté, le seigneur Évêque, vêtu pontificalement, s'assit sur son trône, du côté de l'épître, ayant à ses côtés les Dignités et chanoines qui l'assistaient, et on posa, au coin de l'autel, un christ et un missel.

Alors, le Secrétaire du Royaume monta à la *capilla mayor*, et lut, à haute voix, la formule du serment du Royaume, qu'il tenait écrite.

Après quoi, sortit de sa place le seigneur abbé de Leyre, qui alla droit à ladite *capilla mayor*, sans faire *cortesia* à personne. Arrivé qu'il fut au milieu de la *capilla*, il fit *cortesia* au Très Saint-Sacrement, en s'agenouillant; puis, allant où se trouvait le seigneur Évêque, il lui fit, en arrivant proche de lui, une très grande *cortesia*, et le seigneur Évêque lui répondit par une autre, témoignant très grande *caricia*; ce que firent aussi les Dignités et chanoines qui se trouvaient auprès du seigneur Évêque.

Puis, le seigneur Abbé s'agenouilla au pied dudit trône, et, touchant le missel et le christ, il jura, au nom du Royaume, prendre pour patron dudit Royaume, saint François de Xavier, ratifiant ce que venait de lire le Secrétaire. Après quoi, se

levant, il fit au seigneur Évêque et aux Dignités et chanoines qui l'assistaient, une nouvelle *cortesia*; et, leur tournant ensuite le dos, il se rendit au milieu de la *capilla mayor*, où il fit sa *cortesia* au Très Saint-Sacrement; et puis, tournant le dos à l'autel majeur, il se mit à cheminer vers son siège; et arrivé aux degrés de la *capilla mayor*, il fit, en descendant, *cortesia* aux dames qui étaient au bas des degrés, à droite et à gauche, et, près d'arriver à sa place, il fit *cortesia* au Royaume, et puis aux Prieur et chanoines du Chapitre, qui étaient vis-à-vis.

Et ainsi firent, tour à tour, les autres señores de la *Diputacion*, se conformant aux actes du seigneur Abbé.

La messe finie, la *Diputacion* parut vouloir attendre le seigneur Évêque pour l'accompagner : mais lui, *con grande cortesia*, remercia, et ne voulut, d'aucune manière, l'accepter; et ainsi, demeurant ledit seigneur Évêque et tout le Chapitre dans ladite église, la *Diputacion* en sortit, précédée de ses massiers et escortée des *caballeros*; et arrivée dans la salle de *La Preciosa*, d'où elle était partie, elle prit congé desdits *caballeros*, les remerciant du cortège qu'ils lui avaient fait; et ainsi s'acheva la cérémonie. La *Diputacion* paya les frais de musique et de luminaire; et pour que de toutes ces choses il il conste, j'en ai dressé le présent acte et l'ai signé.

S. ÇUNÇARREN, *secrétaire*.

14 novembre : — Il a été arrêté que l'on suppliera Sa Sainteté d'ordonner que, dans tout ce royaume, on célèbre l'office de saint François de Xavier, comme de patron. Le señor Don Joseph écrira la lettre. En attendant, on priera le seigneur vicaire général d'ordonner que la chose se fasse dans les églises de sa juridiction : on députe, à cet effet, le

seigneur vicomte de Zolina. Pour le même objet, on écrira à Rome, à l'ambassadeur; et, en attendant la décision de Sa Sainteté, que l'on écrive aux seigneurs évêques de Calahorra et de Tاراçona, ainsi qu'au doyen de Tudela et autres, qui auraient quelque juridiction en ce royaume.

II.

1624, jeudi 11 juillet :

Lecture ayant été faite d'une délibération, du 25 février 1621, où il fut question de recevoir pour patron saint François de Xavier; ordonné que la *Diputacion* en ferait le serment, et garanti que le Royaume, en forme de Cortès générales, ratifierait ledit serment, on a arrêté ce qui suit :

1^o Que tous les ans, le jour anniversaire de la mort du Saint, il se célèbre une fête, dans l'église du collège de la Compagnie de Jésus, avec assistance de la *Diputacion*, qui pourra dépenser, pour chaque fête, 24 ducats, *et pas davantage* (ces derniers mots : *y no mas*, furent ajoutés plus tard);

2^o On suppliera la seigneurie Ill^{me} du seigneur Évêque qu'il lui plaise ordonner que cette fête sera de précepte, dans tout son diocèse. Sa Seigneurie, depuis, l'a accordé, et a dit qu'Elle ferait les actes ou démarches nécessaires pour cela, et pour que l'office du Saint se célèbre avec octave, comme office de patron. S'il est nécessaire de recourir à Rome, pour ce qui est de l'office, que l'on y écrive, et aussi au Général de la Compagnie;

3^o On a arrêté qu'il sera écrit aux seigneurs Évêques de Calahorra et de Tاراçona, au doyen de Tudela, à l'abbé de Fitero et à tous ceux qui ont quelque juridiction en ce

royaume, pour les prier d'ordonner ce qui est exposé à l'article précédent, soit au sujet de la fête, soit au sujet de l'office ;

4^o Que l'on écrive au Général de la Compagnie de Jésus, pour lui demander qu'une relique du Saint soit donnée au Collège de la Compagnie ;

5^o Que dimanche, 21 du présent mois, on fera, dans l'église de la Compagnie de Jésus, l'acte de ratification du serment, à l'heure de la messe solennelle, qui y sera célébrée, avec sermon : les sièges y seront disposés comme dans cette salle, et les trois Etats ratifieront, en se levant, sans quitter leurs sièges ;

6^o Les señores Prieur de Roncevaux, Abbé de Yrache, Abbé de Oliva, Abbé de San-Salvador de Leyre se trouvant dans la salle, on leur a adressé la même supplique qu'au seigneur Évêque : à quoi ils ont répondu que, pour la fête et pour l'office, ils agiraient aux mêmes fins que le seigneur Évêque.

8 août :

Il est arrêté que le serment à faire par le Royaume, pour recevoir saint François de Xavier à titre de patron, aura lieu dimanche prochain, 11 de ce mois, et que la fête en sera célébrée à l'église cathédrale de la cité.

Dimanche, 11 août :

En la cité de Pampelune, dimanche matin, 11 du mois d'août 1624, s'assemblèrent, dans la salle de *La Preciosa*, les Trois-Bras, et de là ils se rendirent, en forme de royaume, leurs massiers les précédant, à l'église cathédrale. C'était le jour marqué pour la ratification du serment, que la *Diputación* avait fait, en recevant comme patron saint François de Xavier.

Dans ladite église, toute tapissée, les bancs du Royaume avaient été disposés, depuis la grille de l'autel jusques au chœur, selon l'ordre qu'ils ont en la salle *La Preciosa*. Arrivés que furent les Trois-Bras, les offices de la messe pontificale se commencèrent, avec grande solennité.

Le *Credo* achevé, sortit de sa place le Secrétaire soussigné, lequel se rendit à la *capilla mayor*, et là, il fit *cortesias* au Très Saint-Sacrement, à l'image de saint François de Xavier, et au seigneur Évêque de cette cité et diocèse, Don Cristobal de Lobero, qui était sous son daïs, vêtu pontificalement; puis, redescendant de la *capilla mayor*, ledit Secrétaire alla où se trouvait, — proche de Ceux du Royaume, qui l'avaient invité, — le seigneur Comte de Castrillo, Vice-Roi de ce royaume, et il lui fit *cortesias*. Après quoi, remontant à la *capilla mayor*, il y donna lecture de l'acte, qu'il tenait écrit, de la ratification du serment; et, la lecture achevée, tous Ceux du Royaume, de leurs places, répondirent qu'ainsi ils le juraient et ratifiaient.

Cela fait, la messe se continua. Quand elle fut terminée, les Trois-Bras demeurant en leurs sièges, la *Diputacion* sortit, avec ses massiers, pour accompagner le Vice-Roi, lequel usa de grandes *cortesias*, insistant pour que la *Diputacion* ne bougeât pas; et, cheminant, avec cet échange de *cortesias*, on l'accompagna jusqu'à la porte de la *canongia*, où le seigneur Vice-Roi se mit dans sa chaise-à-porteurs.

La *Diputacion* revint là où étaient lesdits Trois-Bras; et puis, tous ensemble retournèrent à la salle de *La Preciosa*, en la même forme qu'ils en étaient sortis.

Soit mémoire que le Royaume avait donné ordre à la *Diputacion* que, si le seigneur Vice-Roi venait à la cathédrale pour y assister auxdits offices, Elle, en forme de *Diputacion*, sortirait, les offices terminés, pour l'accompagner; et la chose se fit comme elle avait été réglée.

S. ÇUNÇARREN, secrétaire.

Suit la formule du serment que le Secrétaire avait lue :

Les trois États du royaume de Navarre, réunis en assemblée par commandement de Sa Majesté, en Cortès générales, Nous disons, qu'exécutant un ordre par Nous donné aux dernières Cortès, la *Diputacion*, en notre nom, reçut pour patron saint François de Xavier, et prêta le serment en tel acte requis, avec garantie que le Royaume, aux prochaines Cortès, le ratifierait. Nous donc, en conséquence de ce dessein, ratifiant, comme Nous le ratifions, ledit serment, Nous le prêtons de nouveau, offrant à saint François de Xavier le culte qui lui est dû à titre de patron. Ainsi Dieu nous soit en aide. Amen.

30 novembre : — En prévision de la fête prochaine de saint François de Xavier, on choisit pour prêcher le sermon le licencié de Ariçabal, chanoine de la cathédrale. L'année d'après et les années suivantes, le prédicateur est averti, un ou plusieurs mois d'avance.

1625, 6 août : — Don Juan de Garro, seigneur de Xavier, traite avec Victorian de Echenagusia pour des réparations à faire au *castillo* de Xavier. Quelques lignes tirées de l'acte d'accord serviront à mieux entrevoir ce qu'était, alors, le *castillo*, et à résoudre les difficultés relatives aux chapelles qu'il y eut, ou simultanément, ou tour à tour, en divers temps :

Dégager le sol des eaux, depuis la salle principale jusqu'à la *capilla del Santo Francisco de Xavier*.

Carreler de briques la prison; paver la *caballeriza* princi-

pale; creuser le sol du *granero*, qui devra servir de *caballeriza*; faire les râteliers de la *caballeriza* principale.

Planchéier ou carreler de briques les chambres d'en bas (*aposentos bajos*).

Ouvrir la porte de Saint-Michel, et changer celle de Saint-François de Xavier.

Pour le rétable de saint François de Xavier..., 40 ducats ¹.

16 août : — Philippe IV voulut honorer saint François de Xavier, en Navarre, quand il donna à Juan de Garro le titre de comte de Xavier. Les lettres royales sont du 16 août 1625, et le Roi y dit expressément : « Considérant que le glorieux saint François de Xavier fut de votre maison, et les grands services qu'il rendit, dans les Indes-Orientales, à la couronne de Portugal, etc. » En 1625, le Portugal était encore sous la domination de l'Espagne².

1628, 23 mai :

Il a été arrêté que l'élection du prédicateur de la fête de saint François de Xavier, patron du Royaume, sera laissée à la *Diputacion*. Le Royaume désire que le choix se fasse sans recherche du sujet en dehors ou du chapitre cathédral, ou de la Compagnie de Jésus; mais la *Diputacion* n'aura jamais à prendre, en cette affaire, avis ni conseil de personne. Que si un membre de la parenté des Xavier, ou un frère, un fils de *caballero* ayant entrée aux Cortès, était présenté pour le sermon, il conviendrait, s'il plaisait à la Compagnie de l'avoir pour prédicateur de la fête, lui donner cette satisfaction.

1. *Audiencia*. not. Elizondo.

2. Archiv. du duc de Granada.

Il a été encore arrêté que l'on suppliera le seigneur Évêque d'ordonner que la fête du Saint soit observée, dans tout le diocèse, comme fête de précepte; et que l'on adressera une supplique au Pape, afin d'obtenir que saint François de Xavier soit inscrit au calendrier et nommé dans le calendrier des Saints.

1629. — Au couvent des Dominicains de Pampelune vivait alors Fray Francisco de Xavier, *lector de Artes* pour les jeunes religieux de la maison : il était frère du seigneur de Xavier. Fray Francisco avait bien compris quel indissoluble lien joignait les Xavier aux fils de saint Dominique, et que vivre sous le toit des Prêcheurs de Pampelune, c'était ne pas s'éloigner des Jassu, dont les corps étaient là ensevelis depuis plus d'un siècle et demi; aussi Fray Francisco et ses frères se montrèrent-ils amis dévoués des Pères du collège de la Compagnie, et, autant qu'eux, jaloux de l'honneur de l'Apôtre des Indes. Fils d'Ignace de Loyola, François n'était-il pas aussi, à plus d'un titre, vrai fils de Dominique de Guzman¹?

1657, 8 juin : — On apprend que l'accord entre la ville et le Royaume est approuvé à Rome : saint Firmin et saint François de Xavier seront également patrons du royaume de Navarre, avec fête de précepte, office de rite double, octave, etc. Grandes réjouissances, le jour même; autres fêtes plus solen-

1. Audiencia — not. Garralda, S. 1629.

nelles au mois de juillet. Le 15 de ce mois, les statues des deux Saints sont promenées sur un char triomphal : les gentilshommes, tous les Religieux, le Chapitre, l'Evêque, le Vice-Roi sont présents ; musique et salves d'artillerie, tant que dure la procession. A la cathédrale, sermon du P. Moret, qui eut, d'aumône, un *doblon de a ocho*. Des estrades avaient été dressées le long des parois, afin que la multitude trouvât place dans la nef.

Le lendemain, dans la même église, la vie des deux Saints, mise en drame, attira encore plus de monde que la vaste enceinte n'en pouvait contenir. On goûta fort la *comedia*, les religieux pas de danse de jeunes garçons, les intermèdes et la musique.

La *Diputacion* continua, tous les ans, de faire célébrer, au Collège, la fête de saint François de Xavier. Les registres des *Autos* renferment ou le récit, ou la mention de ces fêtes annuelles.

1667, 16 avril : — Le Pape Alexandre VII accorde indulgence plénière à ceux qui, confessés et communés, visitent l'église ou oratoire de Saint-François de Xavier. La concession n'est que pour sept ans¹.

1681, 7 octobre² :

Moi, Don Joseph de Galdeano, *caballero* de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, lieutenant du Grand-Prieur en ce royaume de Navarre, désirant *vincular* à la Maison de mes aïeux une

1. Archiv. D. de Granada.

2. Archiv. du comte de Peñaflorida.

relique du glorieux saint François de Xavier, je déclare la donner pour être *vinculada* au majorat ancien des Galdeano, et à Don Matheo Antonio de Galdeano, mon neveu, pour en être le premier possesseur. La relique est fixée en *campo colorado*, sous un cristal, et l'autre face du reliquaire est ornée d'un portrait du Saint, également protégé par un cristal.

Le don est fait aux conditions suivantes :

Si Matheo n'a pas de descendance mâle, la relique passera à son frère, mon neveu, Francisco de Galdeano, et à ses descendants.

La lignée de Francisco faisant défaut, la relique serait remise à ma nièce, Doña Maria Antonia de Galdeano, et par elle à l'église du glorieux saint Jean de Peralta.

Matheo et les autres ne pourront, sous aucun prétexte imaginable, aliéner la relique, sous peine de 500 écus à donner à ladite église Saint-Jean; et, à cet effet, le vicaire de ladite église sera muni de mes pouvoirs.

Je défends de porter la relique hors de la maison. Si un infirme la demandait pour la vénérer, le vicaire ou un des bénéficiers, en ce cas seulement, pourront la porter au domicile de l'infirmes; mais ils seront tenus de la rapporter à la maison Galdeano avant demi-heure écoulée.

Si l'héritier était en bas-âge, la relique, en attendant que l'héritier soit majeur, sera, par acte public, confiée à la garde du *cabildo* de l'église Saint-Jean.

14 octobre :

En la *villa* de Peralta, dans la maison principale du majorat des Galdeano, qui, pour sa noblesse, est très connue à Peralta et dans le royaume, le señor Don Matheo Antonio de Galdeano, seigneur de Pozuelo et des *palacios* de Iza et Sagües, fils aîné et successeur audit majorat, et à celui des Arlas, a dit que le señor Fray Don Joseph de Galdeano, son

oncle, *caballero* de l'Ordre de Saint-Jean, *comendador* de Aberin, Cogullo et Melgar, lieutenant du Grand-Prieur en ce royaume, résidant en la cité de Pampelune, témoignant, comme il l'a toujours fait, le grand amour qu'il porte à la maison de Galdeano et aux fils de ladite maison; désirant augmenter la mesure de ses biens spirituels autant que de ses biens temporels, et contribuer au maintien de la dévotion que les dueños de la Maison Galdeano et leurs fils eurent toujours au glorieux saint François de Xavier, apôtre des Indes, et que cette dévotion soit, à perpétuité, la plus éclatante preuve et le meilleur titre de leur noblesse, puisqu'ils sont parents très proches du Saint, — a uni (*vinculado*) au majorat des Galdeano et à leur maison, par donation entre vifs, une relique du saint apôtre, en un reliquaire d'argent, en forme de *custodia*, artistement travaillé, pour demeurer bien inaliénable du majorat, selon les clauses et conditions spécifiées en un autre acte.

Et, en présence de moi, notaire, et des témoins soussignés, et d'autres personnes, ledit Señor Matheo Antonio de Galdeano a reçu ladite relique, avec toute l'estime et vénération dues à un tel trésor, et, s'étant mis à genoux, il a baisé ladite relique, qu'un prêtre lui a présentée à vénérer. Après lui, les autres assistants ont fait de même. La cérémonie achevée, on a replacé la relique dans le coffret, garni de coussinets de velours, d'où on l'avait tirée, et elle a été remise audit Señor Matheo, qui l'a placée, avec respect, en un lieu convenable; déclarant qu'il se tient pour mis en possession de ladite relique, et promet d'exécuter toutes les conditions et clauses de la donation; y engageant tous ses biens et rentes, présents et à venir, et m'a requis, moi, notaire, de remettre copie du présent au Chapitre de l'église Saint-Jean, pour en user, le cas échéant, suivant les articles de l'acte de donation qui le concernent...

III.

1702, 25 juin. — Doña Ignacia Xavier de Echeberz, vu que son père, Don Agustin de Echeberz, a laissé quelques fonds pour cela, s'occupe de la reconstruction de l'église paroissiale de Xavier¹.

1702. — La marquise de San Miguel de Aguaro, tutrice de la Comtesse de Xavier, sa petite-fille, dresse l'acte des « travaux et réparations qui sont à faire à Xavier, son *palacio* et sa chapelle². »

1730, 21 décembre :

Moi, Isabel de Salaberria, *Dama moça* de la cité de Saint-Sébastien, province de Guipuzcoa, y résidant, je veux que, sans retard, il soit fondé une chapellenie de messes dans la chapelle de la *Santa Casa* de Saint-François de Xavier, de la manière et en la forme que jugera plus à propos le seigneur Comte de Xavier, avec obligation pour les prêtres de célébrer, chaque année, dans ladite chapelle de Saint-François de Xavier, vingt-quatre messes basses avec commémoration des défunts...

Isabel de Salaberria donnait, à cette fin, la somme de 400 ducats³.

1. Archiv. D. de Granada.

2. Audiencia, not. Salinas, P. 1702. — « Se ha de quitar toda la media naranja de la capilla que esta dentro del palacio de Xavier, y los arcos torales y las pechinas, etc. Se han de volver a hacer los arcos torales, etc. Para las ocho ventanas de la media naranja, etc. Las ventanas han de ser de tres pies de ancho y nueve de alto, etc. »

3. Archiv. D. de Granada.

1731. — Francisco de Argaiz y Galdeano, héritier de Francisco Antonio de Galdeano, réclame de la veuve de ce dernier, Rafaela de Baquedano y Azpilcueta, la relique de saint François de Xavier.

Rafaela répond : « Bien que j'apprécie souverainement une si sainte relique, je ne songe pas à m'approprier le bien d'autrui : que le señor Francisco de Argaiz produise les titres qui prouvent que la relique est *vinculada* au majorat, et je m'empresserai de faire ce que la justice demandera¹. »

1743, 11 mars² :

En la cité de Estella, l'excellentissime seigneur Don Antonio de Idiaquez y Loyola, duc de Granada, de Ega, comte de Xavier, marquis de Cortes, maréchal perpétuel de ce royaume, Grand d'Espagne de première classe, dit que Don Leandro Ruiz, originaire de Lumbier, se trouvant aux Indes, laissa pouvoir à l'excellentissime seigneur Don Joseph de Armendariz, marquis de Castelfuerte, alors vice-roi et capitán général des royaumes du Pérou, de disposer de ses biens, et ledit excellentissime seigneur, dans l'exécution de ce mandat, en 1734, se conformant en ceci à un mémoire laissé par ledit Leandro Ruiz, déclara que, des biens dudit Leandro, la somme de deux mille *pesos fuertes* serait envoyée en Espagne, à la *Santa Casa* et *castillo* de Xavier, pour aider aux frais d'une neuvaine au Saint et à ceux de l'octave de sa fête.

Ledit seigneur marquis de Castelfuerte, héritier fiduciaire dudit Leandro, exécutant fidèlement sa volonté, envoya les

1. Archiv. C. de Peñaflorida.

2. Archiv. D. de Granada, et de même les documents qui suivent, jusqu'à l'année 1767.

2,000 *pesos* qui, tous droits prélevés, furent réduits à la valeur de 17,243 réaux, de 36 maravédís le réal.

Et maintenant, ledit seigneur Don Antonio de Idiaquez, considérant que les seigneurs de Xavier ont déjà pourvu et qu'ils pourvoiront, à l'avenir, à la célébration solennelle de toutes les fêtes de saint François de Xavier, et que la pieuse volonté de Don Leandro pourrait tourner bien plus utilement au profit du *pueblo* de Xavier et des pèlerins qui y viennent honorer la mémoire du Saint, si le fonds qu'il a donné s'employait à fonder une chapellenie, afin qu'il pût y avoir à Xavier, résidant continuellement, un second prêtre, qui aiderait le vicaire à entendre les confessions, et aurait, de plus, soin de l'*adorno y culto de la Santa Casa y capilla donde nacio el Santo*, il recourut à l'illustrissime seigneur Don Francisco de Anoa y Busto, alors évêque de Pampelune et maintenant archevêque de Saragosse, afin qu'il lui plût de commuer en l'autre l'œuvre voulue par ledit Don Leandro; ce que ledit seigneur évêque fit, par acte du 10 juillet 1740.

Suivent les articles de la fondation de la chapellenie : Le chapelain résidera, toute l'année, à Xavier, pour être au service des pèlerins. Durant la neuvaine du Saint, l'octave de sa fête, etc., chant du *Salve Regina*, tous les soirs, avec les *gozos* du Saint, etc.; le tout, dans la *Santa Capilla*. Il célébrera, pour le fondateur, autant de messes que le permettra la rente du capital donné, et toutes les messes seront célébrées dans la *Capilla donde nacio el Santo*.

De plus, ledit seigneur Comte Antonio de Idiaquez a dit que, désirant pourvoir ledit lieu de Xavier d'un prêtre vraiment instruit, vertueux et doué de toutes les qualités que re-

quièrent ladite Santa Casa et ladite Chapellenie, chez celui qui en aura la charge, il veut augmenter les fonds de ladite chapellenie et, à cet effet, y adjoindre la somme de 400 pesos, que les señores Don Joseph de Azlor et Doña Ignacia Xaviera de Echevers, marquis de San Miguel de Aguaio, ses beau-père et belle-mère, laissèrent pour fonder quelque œuvre pie, en cette *Santa Casa* et chapelle de Xavier; auxquels 400 pesos ledit señor Antonio ajoute le don personnel de 100 autres pesos.

Enfin, Antonio applique à la même chapellenie 3,000 pesos laissés par D. Juan de Idiaquez à des créanciers, que l'on n'a pu retrouver. S'il se présente un créancier certain, on le paiera de ce fonds de la chapellenie.

1753, 28 mars : — Benoît XIV déclare *privilegié*, en faveur du seigneur de Xavier et de ses parents et alliés, l'autel de la chapelle de saint François de Xavier.

1758, 19 avril : — A Pampelune, Don Ignacio Idiaquez-Aznarez-de Garro-Xavier-Navarra-Garnica-Cordova-Iraeta-Eguia-Oñaz y Loyola, Duc de Granada de Ega, Comte de Xavier, Marquis de Cortes, maréchal perpétuel de Navarre, maréchal de camp des armées de Sa Majesté, son gentilhomme de *camara* en exercice, grand d'Espagne, dit :

Dans son testament, fait à Estella, le 22 mai 1754, mon señor père, Don Antonio de Idiaquez, ordonna que l'on exécutât, comme disposition testamentaire, toutes ses volontés qui se trouveraient exprimées ailleurs et signées de lui; or,

en un de ces papiers, il déclare vouloir que l'on applique 3,000 *pesos* à la fondation d'une chapellenie, *en la Capilla de San Francisco de Xavier, sita en su palacio*, aux charges qui seraient déterminées par Don Francisco de Lubian, Prieur de l'église cathédrale de Pampelune, le patronage demeurant aux seigneurs successifs de Xavier.

Suivent les conditions : Résidence du chapelain ; deux messes par mois, spécialement *en la Santa Capilla donde nacio San Francisco Xavier*. *

1766 : — On réunit à la précédente chapellenie, moyennant obligation de vingt-quatre messes par an, la fondation d'Isabel de Salaberria.

Les pèlerins venant en foule à Xavier, les deux chapelains ne peuvent suffire à la célébration des messes demandées. On appellera d'autres prêtres, à qui sera remis intégralement tout ce que les pèlerins auront offert pour la célébration des messes.

1767, 9 août : — Les *obreros* de l'église Saint-Sernin disent qu'il résulte de l'expulsion des Pères de la Compagnie, que la *Diputacion* ne peut célébrer dans leur église la fête de saint François de Xavier ; et un des señores députés, Don Joseph Xavier de Gainza, les informe que la *Diputacion* serait bien aise de célébrer la fête dans l'église de Saint-Sernin.

1768, 1^{er} mars : — Les *obreros* de Saint-Sernin, animés de dévotion pour le glorieux saint François de Xavier, ont résolu de célébrer sa neuvaine avec messe basse et *gozos* le matin, et complies, etc.,

chantées le soir; mais ils désireraient, pour mieux honorer le Saint, exposer sa statue, qui appartient à la *Diputacion* et se trouve déposée dans leur *obreria*. Ils demandent permission à la *Diputacion*. — Accordé, le 2 mars.

17 mars : -- Le comte de Aranda écrit au Conseil royal de Navarre :

Le zèle indiscret de Don José Ignacio de Echavarri, vicaire de la paroisse de Saint-Laurent, a fait se transférer dans son église une grande partie des *funciones*, qui se célébraient chez les réguliers expulsés de la Compagnie, telles que celles de l'*Ecole de Marie* et du *Cœur de Jésus*..., et il excite encore leurs partisans, en célébrant, avec sermon quotidien, la neuvaine de saint François de Xavier, excluant de son choix, pour ces prédications, les prêtres séculiers ou réguliers, qui n'étaient pas de la faction, en les appelant Jansénistes, etc.

D'Aranda veut qu'il soit fait enquête secrète sur ce qui s'est fait et dit, dans l'église Saint-Laurent et ailleurs.

L'enquêteur nommé est Don Leopoldo de Pavia. Il entend, dans sa chambre, trente-deux témoins. On y trouve signalés, par les témoins, les prêtres, séculiers ou réguliers, qui soutenaient alors, à Pampe-lune les doctrines du Jansénisme. Ils parlent, tous, de la neuvaine de saint François de Xavier, à laquelle ils assistaient : ils disent : « Il y avait grand concours de gens de toute condition : Don Antonio Rodriguez de Soria prêchait, le Saint Sacrement exposé; puis, le señor *parroco* lisait la neuvaine dans

un livre. Je n'ai jamais vu exclure personne de l'église, ni entendu qu'on qualifiât personne de Janséniste¹. »

1775, 4 décembre : — La *Diputacion* donnera, chaque année, 2 *pesos* au *campanero* de Saint-Sernin pour sonner les cloches, les jours de *funciones* qui se faisaient chez les Jésuites. Le *campanero* avait écrit à la *Diputacion* : « Les Jésuites ayant manqué (por haver faltado los Jesuitas), toutes ces *funciones* ont été transférées à Saint-Sernin². »

1771, 3 octobre : — La *Diputacion* désire obtenir une indulgence plénière pour la neuvaine de saint François de Xavier. Un personnage leur écrit de Madrid : « Il faut faire agir l'Evêque. La supplique de celui-ci sera envoyée au Ministre d'Etat, qui la fera parvenir à l'Agente de Rome, et la réponse de Rome, adressée au Ministre d'Etat, sera envoyée à l'Evêque... »

En attendant, l'Evêque, le 28 janvier 1782, accorde quarante jours d'indulgence pour chaque assistance à un exercice de la neuvaine.

Le Bref d'indulgence plénière fut concédé, à Rome, le 28 janvier 1783.

1785 : — La *Diputacion*, par une circulaire adressée aux *pueblos* de Navarre, étrangers au diocèse de

1. *Audiencia*, archiv. secrètes.

2. Archiv. du roy., Pampel., aux liasses du *Patronato* de saint Firmin et de saint François de Xavier; et, de même, les suivantes jusqu'à l'année 1886.

Pampelune, s'informe de la manière dont on célèbre la fête de saint François de Xavier. Les réponses prouvent que la plupart se contentaient de l'assistance à la messe, vu que Benoît XIV avait écrit au Roi de modérer les fêtes qui interdisaient le travail. Parmi les localités où la fête se célébrait pleinement, on remarque Corella, Cascante, Cintruenigo, Abllitas, etc.

La *Diputacion* règle, d'accord avec les *obreros* de Saint-Sernin, la dépense des anciennes *funciones* des Jésuites. On note que, pour la dépense, « la fête de saint François de Xavier est, de tout point, égale à celle de l'Immaculée-Conception. »

1786, 20 avril : — La *Diputacion* écrit à l'archevêque de Saragosse, aux évêques de Calahorra et Tarazona, pour les supplier de faire célébrer les fêtes de saint Firmin et de saint François de Xavier, avec toute la solennité requise : elle leur notifie la concession d'une indulgence plénière pour la fête des deux Saints.

1801, 16 juillet : — La *Diputacion* demande au Pape Pie VII la permission d'avoir un oratoire dans la salle même de ses assemblées, — avec concession d'indulgences, — quand, durant la tenue des Cortès, les offices divins y seront célébrés.

L'oratoire fut concédé par Bref du 22 septembre 1801.

Outre les actes, antérieurs et postérieurs, de la

dévotion des Navarrais, mentionnés au premier volume de *Documents nouveaux*, il serait aisé d'en ajouter, ici, beaucoup d'autres, dont les archives de la *Diputacion*, celles du Chapitre cathédral, celles des églises paroissiales de Pampelune, celles du Conseil de ville, etc. fourniraient les documents. Nous ne signalerons, en terminant, que la belle manifestation de 1886.

1886, 5 mars : — Grand pèlerinage de Pampelune à Xavier.

Nous avons sous les yeux une très intéressante relation de ce pèlerinage, écrite par l'ancien directeur du séminaire épiscopal, depuis capellan des Sœurs de Saint-Dominique, Don Bartolomé Istúriz. On publiera ce remarquable travail, dont voici une sorte de sommaire chronologique :

Au printemps de 1885, le choléra se déclare sur plusieurs points de l'Espagne.

La *Diputacion* de Navarre décrète que, par une solennelle *funcion*, fixée au 23 juillet dans l'église Saint-Sernin, Elle et le peuple invoqueront la protection de saint François de Xavier. Le prédicateur, Don Modesto Perez Aoiz, curé de Saint-Augustin, propose à l'immense assistance un pèlerinage d'action de grâces à Xavier, quand tout péril aura cessé. Pampelune, sans doute, eut quelques morts; mais pas plus qu'il n'en fallait, pour mieux faire entendre qu'un puissant protecteur avait détourné le fléau.

Le 23 février 1886, la *Diputacion* nomme deux

des siens pour la représenter au pèlerinage, et donne 500 *pesetas* aux Commissaires organisateurs.

Le 4 mars, départ des pèlerins : un nombre assez considérable de jeunes hommes voulurent faire, à pied, ce trajet de 50 kilomètres. Le soir, la ville de Sanguessa, les Messieurs de l'*ayuntamiento* les premiers, allèrent au-devant des pèlerins, et chaque maison s'ouvrit à eux comme une maison de famille.

Le 5, pluie battante : ce fut sous cette pluie, et par des sentiers à peine praticables aux meilleurs jours, que douze mille pèlerins parcoururent, les pieds dans une boue toujours plus profonde, les 8 ou 10 kilomètres qui séparent Sanguessa de Xavier.

A Xavier, beau soleil, dès qu'on se prépare à chanter une messe en plein air; puis, le reste du jour, un vent violent qui sécha la boue du matin, et fit du retour à Sanguessa une joyeuse promenade.

La parole de Dieu avait remué les cœurs, à Pampelune, pendant un *triduum* préparatoire; elle les remua encore à Xavier.

Les pèlerins rentrèrent charmés à Pampelune : ici, les maisons s'étaient pavoisées, au départ; elles se pavoisèrent, au retour; et l'on admira que, parmi tant de personnes de tout âge, qui, en très grand nombre, appartenaient à des familles où les soins mêmes dont on est entouré exposent à de graves périls, dès que ces soins font défaut, pas une ne se ressentit des fatigues du pèlerinage.

C'est en souvenir du bel acte des 4 et 5 mars 1886, qu'une rue voisine de l'église Saint-Augustin a reçu

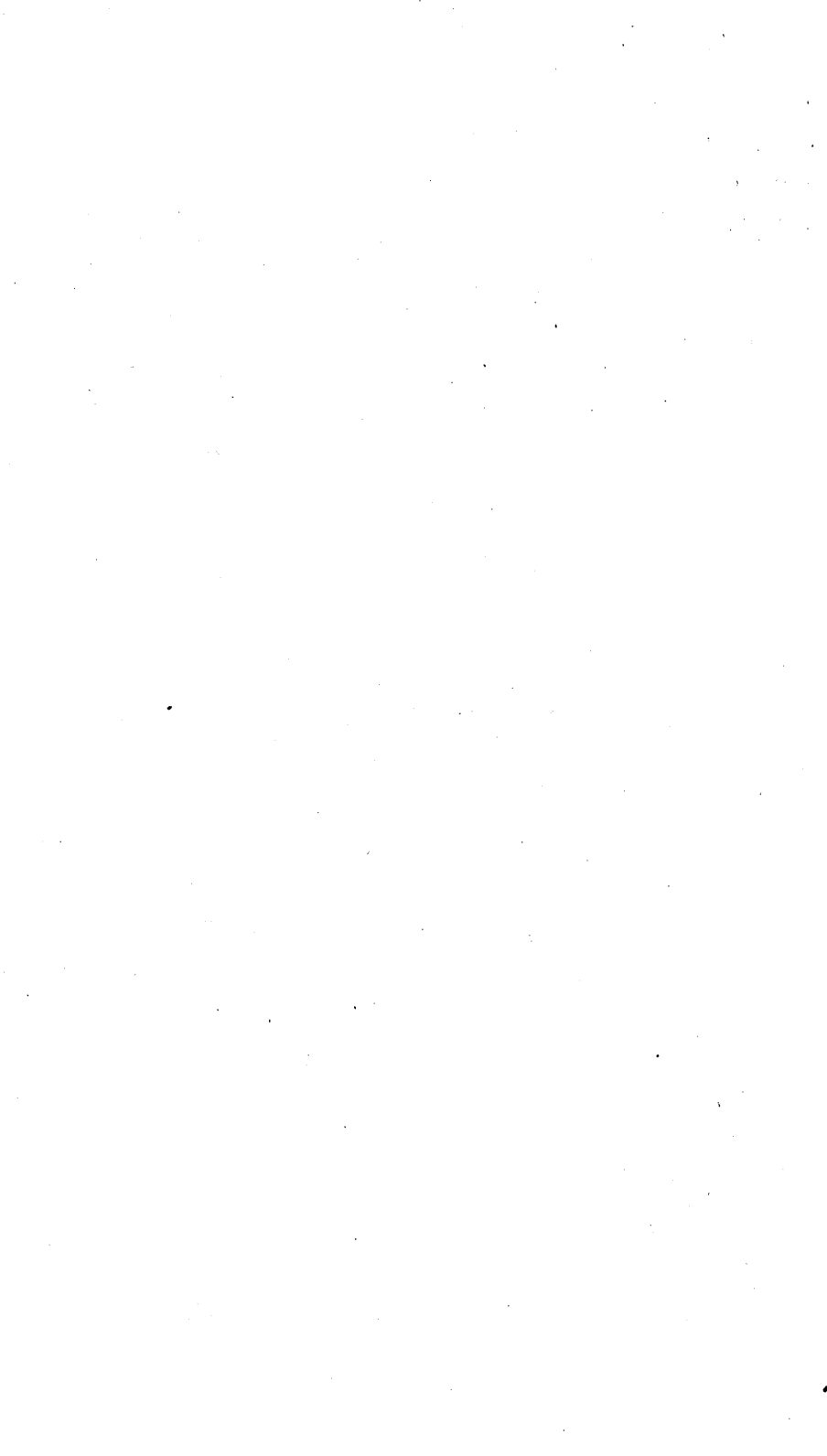
le nom de *rue de Saint-François-de-Xavier*, et que, à l'entrée de cette rue, sur une plaque de marbre, a été gravée l'inscription suivante :

I^a PEREGRINACION

PAMPLONESA-NAVARRA AL CASTILLO DE JAVIER,

5 DE MARZO DE 1886.





APPENDICES

I.

LETTRES DE SAINT FRANÇOIS DE XAVIER.

(Corrections et compléments.)

Tome I. — Page 135. — *Outre que je suis, en effet, votre cadet, et V. M. mon Seigneur, ... Quant à mes lettres, si, le trajet...*

Au lieu du simple *vous*, François réitère la formule respectueuse : *Votre Merced.*

P. 136. — *Mon plus sensible ennui était de considérer la grande peine causée à V. M. par les rapports de méchantes gens, hommes sans honneur, que je désire fort découvrir, afin de leur donner la paie qu'ils méritent ; mais savoir qui c'est, m'est difficile, tous se faisant, ici, mes bons amis. Dieu sait combien il m'en coûte de leur différer le paiement de la peine méritée : une seule consolation me reste, c'est que quod differitur non aufertur.*

Page 138. — *Je finis, baisant mille fois les mains de V. M. et de Madame : Plaise à N. S. prolonger, de longues années, les vies de Vos Mercedes, au gré des nobles cœurs de Vos Mercedes.*

De Votre Merced le très sûr serviteur et frère cadet.

*
* *

Page 159. — *Au seigneur cardinal d'Ivrée. (Ville épiscopale de Piémont.)*

*
* *

Page 166. — *Elle les réveille et les empêche de trouver la paix où elle n'est pas.*

Page 168. — *Se trouve le Confesseur et Prédicateur du Roi...* (P. Jean Soares, de l'Ordre des Augustins déchaux.)

Page 169. — *Les grandes espérances... dans les Indes, du fruit que nous y ferons, au service de Dieu Notre-Seigneur.*

*
* *

Page 171. — Au lieu de : *De votre sainte charité, etc.*, il faut : *Au nom de tous ces vôtres,*

FRANÇOIS.

*
* *

Pages 170, 171.

Le 26 juillet 1540, François écrit à saint Ignace et à Pietro Codazo :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Après avoir bien longuement écrit de tout ce qui se fait ici, il s'est présenté à notre esprit certaines choses, dont nous avions oublié de parler, les suivantes entre autres :

Si le Bref relatif à la Compagnie entière a été expédié, envoyez-nous en copie, car le Roi et nos amis seront heureux de le voir. Envoyez aussi la sentence que le Gouverneur de Rome rendit en notre faveur.

Le Roi a demandé les Exercices : il désire les voir. Si, le jugeant à propos, vous y joignez une partie des corrections, Son Altesse, aimant la Compagnie comme elle l'aime, les verra avec plaisir, et il semble que le grand amour qu'il nous porte nous oblige à lui rendre tous bons offices.

Nous avons reçu de vous deux lettres, toutes deux bien courtes, une du 8 juin, l'autre du 1^{er} mai.

Le Seigneur Ambassadeur, si vous lui écrivez, en sera bien content : la lettre qu'il reçut, sur le chemin de Rome en Portugal, croyez qu'il la garde. Si vous ne pouvez lui écrire, tâchez que nous puissions lui montrer celles qui nous viendront de Estrada, et qu'il n'y soit pas oublié.

Nous allons incessamment donner les Exercices à deux licenciés en théologie. L'un est prédicateur renommé ; l'autre, précepteur d'un frère du Roi, l'Infant D. Enrique. A d'autres personnages, nous les faisons désirer, persuadés que plus ils désireront les faire, plus, en les faisant, ils en retireront de profit. Voir la foule de ceux qui se confessent et communient nous donne bien sujet de louer Dieu Notre-Seigneur.

Voyez ce que vous pensez, au sujet de la venue de François Estrada à l'Université de Coïmbre ; car, pour les études et de lui et d'autres, le nécessaire ne manquera pas, et telle est l'inclination des gens de ce pays à toute chose bonne et pieuse, que, sans tarder, nous n'en doutons pas, on nous dressera un collège dans cette Université. Pour nous, avec le temps, nous ne manquerons pas de parler au Roi d'une Maison de Scholastiques, et, à cette fin, nous aurions besoin de savoir vos intentions : comment cette maison se doit tenir ; à qui revient la direction des Scholastiques ; quel règlement ils auront à suivre, *ut crescant magis in spiritu quam in Litteris*, pour que, l'heure venue de parler au Roi, il soit bien informé du genre de vie qu'ont à observer nos étudiants dans leurs collèges. De tout cela écrivez-nous longuement. Qu'une maison, pour collège, soit ici bâtie, nous n'y voyons pas de difficulté, et tous, ici, seraient fort aises de nous bâtir des maisons, s'il y avait gens pour les habiter.

L'Évêque notre ami nous a dit que le Roi n'est pas tout à fait déterminé à nous envoyer aux Indes : Il lui semble que nous ne rendrons pas moins de services à Notre-Seigneur ici que là-bas. Deux Évêques jugent, au contraire, que, d'aucune façon, nous ne devons rester ici : nous n'avons qu'à partir pour les Indes, et ils insistent : nous convertirons, pensent-ils, quelques Rois.

Nous travaillons nous toujours à chercher des compagnons, et je crois qu'il ne nous en manquera pas : ils vont se révélant. Si nous restons, nous aurons quelques maisons, et, pour rester, il se trouvera plus de compagnons que pour partir. Si nous partons, et que Dieu Notre-Seigneur nous donne quelques années de vie, nous ferons, Lui aidant, quelques maisons chez les Indiens et les Nègres.

Au cas où le Bref qui regarde la Compagnie entière n'aurait pas été délivré, faites que nous ayons permission de dresser chez les infidèles quelques maisons de notre institut, et, que nous restions ici ou que nous allions aux Indes, écrivez-nous, et bien *ad longum*, pour l'amour et service de Dieu Notre-Seigneur, selon quel ordre et mode nous avons à nous constituer en Compagnie, puisque vous savez assez notre peu de moyens. Si vous ne nous aidez, incapables que nous sommes de traiter d'affaires, l'accroissement du plus grand service de Dieu Notre-Seigneur en souffrira.

De Lisbonne, 26 juillet 1540.

Pour tous ces vôtres,

FRANÇOIS.

*
* *

Page 179.

Le 22 octobre, François adresse la lettre suivante à saint Ignace et à Pietro Codazo :

La grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et favorables.

Le courrier est très pressé de partir : force nous est d'écrire brièvement. Sachez donc que tous, ici, nous nous portons très bien, et que notre nombre s'accroît : nous sommes déjà six, qui nous connûmes à Paris, sauf Paul Camerino et Manuel de Santa Clara. Plaise à Notre-Seigneur nous faire la grâce de glorifier son Nom parmi les nations qui ne le connaissent pas.

Grâces au secours qui nous vient de vous, Dieu Notre-Seigneur nous donne de le servir : le bien qui s'opère ici est, en effet, supérieur à notre pouvoir, savoir et comprendre. Il y a tant de confessions, des seules personnes de qualité, que le temps nous manque pour y atteindre. L'Infant Don Enrique, frère du Roi, grand Inquisiteur du royaume, nous a souvent recommandé de nous occuper des prisonniers de l'Inquisition : nous les visitons donc tous les jours, et leur aidons à comprendre la grâce que Notre-Seigneur leur fait en les tenant en prison. Chaque jour, nous adressons une exhortation à tous ces prisonniers réunis : les Exercices de la première semaine en font le sujet : ils n'en retirent pas peu de profit. Beaucoup d'entre eux nous disent : « C'a été grande *merced* de Dieu Notre-Seigneur, qu'il nous amemât ainsi à la connaissance de bien des choses nécessaires au salut de nos âmes. »

Nous vous avons expédié, il y a quelques jours, lettres du Roi au Pape et à son Ambassadeur, par lesquelles il recommande nos affaires comme les siennes propres. Ici, nous n'avons déjà plus besoin d'intercesseurs pour obtenir des puissants de la Cour des lettres de recommandation. N'eût été la mort de l'Infant Don Duarte, Son Altesse aurait écrit encore à Sa Sainteté et au Cardinal Santiquatro et à toutes autres personnes dont l'intervention peut vous être utile à Rome. La mort de son frère l'Infant a vivement contristé le Roi, et il vit, en ce moment, si retiré, que personne ne lui parle d'affaires. Après quelques jours, nous tâcherons qu'il écrive à tous ceux que vous nous désignez.

Un étudiant de Paris s'est déterminé à être des nôtres : son nom est Gonzalo Medeyros : il n'est pas prêtre. Pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, envoyez-nous Provision qui l'autorise à recevoir les Saints Ordres, en trois jours de fête, afin qu'il soit prêtre avant que nous allions aux Indes ; comme aussi, pour six prêtres, autorisation de réciter le nouveau bréviaire, afin

que nous puissions en pourvoir six de ceux qui viendront aux Indes avec nous. Pour l'amour de Notre-Seigneur, envoyez-nous, le plus tôt possible, le Bref qu'il nous faut dans l'Inde, car le temps de partir va s'approchant. Nous avons en Dieu l'espérance qu'il se fera beaucoup de fruit.

Informez-nous de ce que nous pourrions faire ici pour ceux qui sont allés étudier à Paris ou qui doivent s'y rendre ; répondez aussi à ce que nous vous écrivîmes au sujet de la venue d'Estrada et d'un autre, en vue de dresser une maison de Scholastiques à l'Université de Coïmbre, car, ici, nous avons grande faveur et autorité pour œuvres pies.

Sur tout cela, instruisez-nous, afin que, votre avis reçu, nous procurions ici l'exécution de ce que vous aurez jugé *magis expedire ad laudem Dei*.

Le courrier nous presse de finir : ceci donc servira de lettre, et le mot de Maître Simon d'*hijuela*.

22 octobre 1540.

Simon Rodriguez ajouta :

Frater, utriusque nomine,

Mastro SIMON.

*
* *

Page 186. — *Pour tous ces vôtres affectionnés in Domino.*

FRANÇOIS DE XAVIER.

*
* *

Page 207. — A Socotora... Les *Cacizes* eux-mêmes n'entendent pas le sens des prières qu'ils récitent, parce qu'elles ne sont pas en leur langue : je crois qu'elles sont en chaldéen. J'écrivis trois ou quatre de ces prières... Ils y disent, quelques fois, *alleluia, alleluia*, qu'ils prononcent à peu près comme nous... Ces *Cacizes* sont grands jeûneurs : quand ils jeûnent, ils ne mangent ni poisson, ni lait, ni viande ; ils se laisseraient plutôt mourir : ils jeûnent, deux carêmes, un desquels est de deux mois...

Pape 208. — J'amène avec moi trois clercs indigènes : ils savent le portugais très bien, et mieux encore leur langue naturelle...

*
* *

Page 225. — Je vous écrivis... comme j'étais près de partir pour Tuturur, en compagnie de quelques *Pères* de ce *lugar*, qui furent menés, en-

fants, à Goa, où ils furent instruits dans les sciences (*les choses*) ecclésiastiques, de sorte que, maintenant, ils sont diacres.

*
* *

Page 234. — ... A force d'avoir redit, en leur langue, le *Credo*..., avec une exhortation, que je sais, en leur langue, par laquelle, etc.

*
* *

Page 254. — Tenez-lui bonne compagnie, afin qu'il ne vous laisse pas, car il est libre.

*
* *

Page 255. — *Cet Artiaga*, etc. Retrancher cette ligne, et lire : *Juan de Artiaga s'en va, congédié par moi*, etc.

*
* *

Page 259. — Vous pouvez vous y rendre, mercredi ou jeudi ; et, la semaine prochaine, allez, si Dieu le veut...

*
* *

Page 274. — Mon très cher frère en Jésus-Christ, j'ai été si heureux de vos lettres que je ne saurais assez vous le dire (achever de l'écrire), car j'étais en grand souci au sujet du Capitaine et de tous les autres. Notre-Seigneur soit toujours avec eux, comme je désire qu'il soit avec moi.

Mardi, deux heures avant le jour, j'envoyai le Père François Coelho, parler au Prince, neveu de Iniquitribirim, qui est à Tale, à deux lieues de Manapar. Le Prince l'accueillit fort bien. Il me parut nécessaire de faire cette démarche, afin de laisser en paix ce pays, qui était à demi soulevé. A ce que dit le Prince, Betibumal va, en grande hâte, par mer, là où est Iniquitribirim, pour le combattre. Je désirais aussi obtenir qu'ordre fût donné aux Adigares de ne pas empêcher les arrivages à Punical de riz et autres vivres.

Mardi, après midi, je reçus vos lettres, et vite j'envoyai un homme là où est le Prince, avec lettre pour le P. Coelho, afin qu'il obtint que le Prince ordonnât, par écrit, aux Adigares du pays de laisser arriver les vivres à Punical et de faire bonne compagnie aux chrétiens. Je désire fort trouver

moyen de laisser en paix cette région, avant de me rendre là où est Inquiririm, et revenir de là bien armé contre ces Adigares.

Au Capitan, j'écrirai demain : je ne le puis maintenant : le messager est trop pressé.

Ce soir, j'attends François Coelho. Demain, je vous écrirai plus longuement.

Beaucoup d'amitiés à Paul Vaz. Dites à Mathieu que j'écris à Manoel da Cruz de lui donner les douze fanoens qu'il me demande pour son père et sa pauvre sœur.

Je vous en dirai plus long quand le P. François Coelho sera revenu.

Notre-Seigneur nous réunisse dans son royaume. *Amen.*

De Manapar, 10 septembre 1544.

Votre frère très affectionné en Jésus-Christ,

FRANÇOIS.

*
* *

Page 271. — Si je pensais que le Capitan dût me voir avec plaisir aller aux îles, j'irais, et vous resteriez à Punicale ; mais, en une de ses lettres, il me dit : « Je ne saurais écrire, sans très grand scandale, le mal que vous m'avez fait » ; et bien que Dieu et tout le monde sachent qu'il pourrait écrire, sans ce scandale, j'ignore s'il me verrait avec plaisir. Pour cela, et pour d'autres raisons, je n'irai donc pas où il est.

*
* *

Page 305. — *Vasco Fernandez.*

*
* *

Page 314. — Avec trois prêtres *du pays.*

*
* *

Page 340. — Chacune de ces îles a sa langue particulière ; et, dans telle île, chaque *lugar* a une langue différente. Le malais, langue qui se parle à Malaca est *très générale* dans ces régions. En cette langue malaise, tandis que j'étais à Malaca, je mis, non sans grand labeur, le *Credo*, un *exposé des articles de la Foi*, le *Confiteor*, le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Salve Regina*, et les *Commandements de la Loi*, afin que, dans ces îles, on me comprenne, quand je parle de choses d'importance.

*
* *

Page 340.

Le même jour, 16 mai 1546, François écrivit au Roi de Portugal :

† SENHOR,

Par une autre voie, j'ai écrit à V. A. de la grande nécessité de prédicateurs qu'il y a dans l'Inde : faute de prédicateurs, notre sainte Foi va se perdant beaucoup parmi nos Portugais. Je dis cela, pour en avoir acquis grande expérience dans les forteresses où je vais. Si grande est la continue communication que nous avons avec les infidèles, si petite est notre dévotion, que plus aisément on traite avec ces Portugais de profits temporels que des mystères de Jésus-Christ, notre Rédempteur et Sauveur. Les femmes portugaises, mariées à des hommes du pays, et leurs fils et filles métis sont assez contents de se dire Portugais d'origine, sans l'être de Foi : la cause en est dans le manque de prédicateurs qui enseignent la Loi de Jésus-Christ.

La seconde nécessité qu'il y a dans l'Inde, pour que ceux qui y vivent soient bons chrétiens, c'est que V. A. y envoie la sainte Inquisition. Beaucoup, en effet, y vivent, selon la loi mosaïque ou la secte moresque, sans aucune crainte de Dieu ni vergogne du monde ; et comme ils sont nombreux et disséminés par toutes les forteresses, il faut, pour remédier au mal, la sainte Inquisition et beaucoup de prédicateurs. Que V. A. pourvoie de choses si nécessaires ses loyaux et fidèles vassaux de l'Inde.

Avec Fernand de Sousa, capitain-major d'une flotte, qui vint de l'Inde à Maluco, au secours de la forteresse, à l'occasion des Castillans venant de la Nouvelle-Espagne, arrivèrent trois Capitans, loyaux et fidèles vassaux de V. A. Un d'eux, appelé Jean Galvan, périt d'un coup de canon tiré par les Mores de Yeilolo. Les deux autres, nommés Manoel de Mesquita et Lionel de Lima, servirent beaucoup V. A. en aidant à soutenir le siège de votre forteresse de Maluco ; à quoi ils dépensèrent beaucoup du leur et de leurs amis, pour l'entretien de Lascarins pauvres, et encore en faisant bon accueil aux Castillans venus de la Nouvelle-Espagne, qu'ils pourvurent de vêtements et de vivres, considérant en eux, non des ennemis, mais des prochains.

Ces Capitans de V. A. ne sont pas tant chatims ou marchands que *cavalleiros* : ils n'ont pas su, pour soutenir leurs dépenses, exploiter le clou de girofle, que Dieu fait produire à ces terres ; ils ont attendu la récompense de leurs services de Dieu d'abord et puis de V. A., puisqu'en effet ils ont

si bien servi, en cette rude traversée de Maluco, au grand péril de leurs âmes et de leurs vies.

Que V. A. se souvienne de Manoel de Mesquita. Il va, en un vaisseau, avec de nombreux Castellans et Portugais, qu'il nourrit, à bord de sa fuste, et ainsi sa fuste transporte, sans y être tenue, ceux qu'elle nourrit.

Lionel de Lima, lui aussi, supporte beaucoup de frais. Que V. A. se souvienne d'eux, et leur fasse *Mercès*, puisque si bien ils les méritent.

Dieu Notre-Seigneur donne à V. A., durant de longues années, prospérité croissante de son État et vie, pour le plus grand service de Dieu et l'exaltation de notre sainte Foi.

De Amboino, le 16 mai 1546.

Serviteur inutile de Votre Altesse,

FRANCISCO.

*
* *

Page 356. — La doctrine chrétienne une fois enseignée, je faisais apprendre aux enfants et à la gent chrétienne du pays, un exposé de chaque article de la Foi, écrit en un langage que tous puissent comprendre, et adapté, pour le fond, à la portée de l'intelligence de ces pauvres nouveaux convertis. Ceci tenait lieu de l'enseignement des prières. Cet exposé, je le fis apprendre à Malaca, comme j'avais fait à Maluco, pour laisser dans les intelligences, à la place des vaines croyances de l'idolâtrie, les fondements de la vraie foi en Jésus-Christ. Cet exposé se peut apprendre dans l'espace d'une année : il suffit d'en mettre un peu, chaque jour, une vingtaine de mots dans la mémoire. Quand l'histoire de l'avènement de Jésus-Christ est déjà sue, ces exposés de chaque article du *Credo*, souvent répétés, se fixent mieux dans la mémoire, et alors, la vérité bien connue inspire à ces âmes horreur des ridicules fictions que les païens, passés et présents, ont écrites au sujet des idoles et des pratiques de leur culte.

*
* *

Page 348.

François écrit à Jean III, le 20 janvier 1548 :

Des affaires spirituelles et du service de Dieu Notre-Seigneur dans les régions de Malaca et Maluco, V. A. en sera très minutieusement informée par les lettres que j'écris à ceux de la Compagnie : elles sont aussi réponses à V. A., car, en amour comme en œuvres, V. A. est le principal et vrai Protecteur de toute la Compagnie de Jésus. Quant aux informations sur les

choses spirituelles de la chrétienté de l'Inde, V. A. les recevra des saints Pères « Da Piedade » (Franciscains de la province « Da Piedade », ou de Portugal) que la piété conduit à Lisbonne.

Le P. Fray Jean de Villa del Conde, vrai serviteur de Dieu, qui sait par expérience ce qui se passe à Ceylan, en écrit toute la vérité à V. A., selon Dieu et sa conscience, et pour la décharge de V. A.; il m'a montré et ses lettres et ses *apontamentos* à ce sujet. Que V. A., pour l'acquit de sa conscience, soit donc prête à les bien accueillir.

Les Frères de la Compagnie, eux aussi, je crois, écrivent à V. A. et lui rendent, par le menu, compte des chrétiens de Comorin, de Goa et des autres parties de l'Inde.

Bien des fois j'ai considéré en moi-même s'il serait bien d'écrire à V. A. ce que, dans l'intime de l'âme, je sens être bon à l'accroissement de notre sainte Foi. D'une part, le service de Dieu me paraissait le demander, et, d'autre part, j'estimais que, quoi que j'écrivisse, rien n'aboutirait. Ne pas l'écrire cependant, c'est, ce me semble, charger ma conscience; car si Dieu me donne de voir, c'est pour une fin, et quelle imaginer, si ce n'est pour que je l'écrive à V. A.? Et si, écrivant ce que j'ai dans l'âme, rien de ce que j'écris ne se doit faire, mes lettres n'accuseront-elles pas, peut-être, devant Dieu V. A., à l'heure de sa mort, sans qu'elle puisse faire agréer l'excuse de l'ignorance?

Que V. A. le croie, là était ma peine, car je n'ai pas d'autre désir que de travailler et de mourir, en ces pays, pour y décharger la conscience de V. A., en retour du grand amour qu'elle a pour la Compagnie : me croire obligé d'écrire à V. A., c'était donc pour moi, Senhor, cause de sensible embarras; enfin, je me suis déterminé à décharger ma conscience, en écrivant ce que m'a mis au cœur la connaissance expérimentale des choses, en ces régions, savoir, dans l'Inde, comme aussi à Malaca et à Maluco.

V. A. doit savoir que, dans ces pays, comme dans les autres, de saintes jalousies entre ceux-ci et ceux-là empêchent, bien des fois, que de grands services soient rendus à Dieu Notre-Seigneur. Celui-ci dit : je le ferai; celui-là : non, ce sera moi; un autre : puisque je ne le fais pas, il ne me plaît pas que ce soit vous qui le fassiez; un quatrième : c'est moi qui fais le travail, et c'est à d'autres que vont les remerciements et le profit! C'est de ces discussions que l'on écrit; là est l'objet du labeur, chacun voulant faire aboutir sa prétention; et à cela le temps se passe, de sorte qu'il n'en reste pas pour avancer le service de Dieu Notre-Seigneur, et là est aussi la cause qui, bien des fois, empêche, dans l'Inde, l'exécution d'affaires intéressant grandement l'honneur et le service de V. A.

Ici, François propose au Roi, à peu près dans les mêmes termes, le remède au mal, qu'il expose à Simon Rodriguez (pp. 365, 366). Il poursuit :

Et comme je n'espère pas que cela se fasse, j'ai quasi regret de l'avoir écrit. Je ne sais cependant, Senhor, si à l'heure où il faudra rendre compte à Dieu, accusé de n'avoir pas agi, puisqu'on vous avait averti, répondre que vous n'étiez pas tenu de donner crédit à mes lettres vous sera une excuse agréée. Ce que je certifie à V. A. c'est que je ne lui écrirais pas cela des gouverneurs, si j'estimais, en bonne conscience, pouvoir me taire, sans faire tort à mon âme.

Je ne suis pas, Senhor, totalement déterminé à m'en aller au Japon ; mais je vais me persuadant que je le dois faire, car je perds grandement espérance d'être véritablement aidé dans l'Inde à étendre notre sainte Foi, ou même à conserver la chrétienté déjà fondée.

François demande des prédicateurs pour les forteresses ; il défend l'Évêque contre ceux qui lui imputent la mort de Miguel Vaz, et il conclut en priant Dieu de faire au Roi la grâce de bien connaître et de bien accomplir tout ce que, à l'heure de la mort, il se félicitera d'avoir fait.

Il signe : Serviteur inutile de V. A. Francisco.

Page 422.

A saint Ignace, le 14 (ou 12) janvier 1549 :

Mon unique Père, *in Christi visceribus*,

Les lettres principales, que nous tous, vos minimes fils de l'Inde, écrivons par la voie de Maître Simon, informeront Votre sainte Charité du fruit et du service qui se fait et se fera à Dieu Notre-Seigneur, en ces régions de l'Inde, avec l'aide de Dieu et de vos saints Sacrifices et oraisons.

La présente est pour vous instruire de quelques particularités relatives à ces contrées, si éloignées de Rome ; et d'abord, au peuple indien, qui, pour ce que j'en ai vu, me semble, généralement parlant, très barbare. Nous, membres de la Compagnie, avons beaucoup à faire avec ceux qui y sont déjà chrétiens ou qui, de jour en jour, le deviennent. Il est donc nécessaire que Votre Charité se préoccupe spécialement de tous ses fils de l'Inde, les recommandant continuellement à Dieu Notre-Seigneur : elle comprend, en

effet, quel labeur ce doit être que de traiter avec des gens qui ignorent Dieu et qui n'obéissent plus à la raison, si grande est leur habitude de vivre en tous péchés.

La vie, ici, est fort dure, à cause des grandes chaleurs de l'été, et des vents et pluies de l'hiver. Il n'y a pas de froid. A Maluco, à Socotora, au Cap de Comorin, peu de ressources matérielles, grandes difficultés pour le corps et pour l'âme : il y a naturelle peine à traiter avec de telles gens, et leurs langues sont difficiles à apprendre; sans parler de beaucoup de périls *de utraque vita*, qu'il est malaisé d'éviter. Et cependant, pour que tous ceux de la bénie Compagnie de Jésus en rendent à Dieu Notre-Seigneur d'incessantes actions de grâces, sachez que son infinie miséricorde veille bien spécialement sur tous vos minimes fils de l'Inde et les garde de tomber en péchés. Nous sommes aussi bien agréés et aimés de tous les Portugais, soit ecclésiastiques, soit séculiers, et de même des infidèles : chose de laquelle tous vont s'émerveillant. Nous sommes nombreux; déjà plus de trente.

Les Indiens de cette région, Mores ou païens, tous ceux du moins que jusqu'à présent j'ai vus, sont très ignorants.

Il faut à ceux qui auront à vivre parmi ces infidèles, pour les convertir, de nombreuses vertus : obéissance, humilité, constance, patience, amour du prochain, grande chasteté, vu les fréquentes occasions de péché qui se rencontrent. Il leur faut encore bon jugement et forces corporelles proportionnées au travail. Ceci soit dit pour que Votre Charité, comme il est ce me semble nécessaire, éprouve les esprits de ceux que dorénavant Elle enverra dans ces contrées indiennes; et si Votre charité ne les a pas Elle-même éprouvés, qu'ils le soient par personnes en qui vous aurez pleine confiance : en vérité, c'est nécessaire.

Celui que vous enverriez, mon Père, pour avoir charge du collège Sainte-Foi de Goa, des écoliers du pays et de ceux de la Compagnie, il faut qu'il ait deux qualités, — sans parler des autres, requises chez tout homme ayant charge de régir et de commander : — la première, beaucoup d'obéissance, afin qu'il se fasse aimer, et des supérieurs ecclésiastiques, et des séculiers qui gouvernent; de sorte qu'ils ne voient en lui aucun orgueil, mais, au contraire, beaucoup d'humilité. Je dis cela, mon Père, parce que, dans ce pays, et l'autorité ecclésiastique et l'autorité séculière veulent être très obéies. Quand elles observent chez nous cette obéissance, elles font tout ce que nous demandons, et elles nous aiment. Si elles observent le contraire, grande est leur malédification. — La deuxième, qu'en traitant avec les gens il se montre, non pas raide, mais affable et doux, usant de tous

les procédés possibles pour se faire aimer de ceux, en particulier, à qui il doit commander, qu'il s'agisse des Indiens ou des ouvriers de la Compagnie, présents ou futurs; qu'on ne sente pas en lui tendance à se faire obéir par rigueur ou crainte servile, car s'il veut ainsi être craint, beaucoup sortiront de la Compagnie et peu y entreront, qu'il s'agisse d'Indiens ou d'autres qui ne le sont pas. Je dis cela, mon Père, Père de mon âme (*Padre mio de mi alma*) parce que ceux de la Compagnie se sont, ici, peu édifiés de voir arriver le P. Gomez muni de pouvoirs pour faire saisir et envoyer enchaînés à Lisbonne ceux qu'il jugerait ne pas édifier dans l'Inde.

Jusqu'à présent, il m'avait paru que personne n'est à retenir dans la Compagnie contre sa volonté, par force, à moins que ce ne soit par force d'amour et de charité. Bien au contraire, ceux que je voyais n'être pas pour la Compagnie, je les en congédiais, quelque désir qu'ils eussent de n'en pas sortir. Quant à ceux que je pensais être faits pour elle, j'usais à leur égard d'amour et de charité pour les y affermir, vu surtout qu'en ces contrées ils ont tant à souffrir pour le service de Dieu Notre-Seigneur; et aussi parce qu'il me semble que Compagnie de Jésus veut dire Compagnie d'amour (*Compañia de Jesus quiere dezir Compañia de amor*) et de conformité d'esprit, et non par compagnie de rigueur ou de crainte servile. Ce compte des choses de l'Inde, je le rends à Votre sainte Charité, afin qu'elle pourvoie, au plus tôt, de cette charge une personne suffisante, qui sache de telle sorte commander, que l'on observe en elle le désir, non pas de commander et d'être obéie, mais bien plutôt d'être commandée.

L'expérience que j'ai de ces contrées, mon unique Père, me montre clairement qu'il n'y a pas voie ouverte à l'espérance de perpétuer ici la Compagnie, au moyen de sujets Indiens de race; la chrétienté même n'y subsistera qu'autant que nous y demeurerons et vivrons, nous qui y sommes venus ou ceux que vous y enverrez de par delà. La cause en est dans les nombreuses persécutions que souffrent ceux qui se font chrétiens : le récit en serait long : je ne l'écris pas, ignorant en quelles mains peut tomber ma lettre.

Dans toutes les régions de l'Inde où se trouvent des Chrétiens, il y a des Pères de la Compagnie : quatre à Maluco; deux à Malaca; six au Cap de Comorin; deux à Coulao; deux à Baçaim; quatre à Socotora. Ces résidences sont loin l'une de l'autre, et toutes loin de Goa : Maluco, à 1,000 lieues; Malaca, à 500; le Cap de Comorin, à 200; Coulao, à 125; Baçaim, à 60; Socotora, à 300 : chacune a donc son Supérieur, et mon absence ne nuit à rien, vu que ceux à qui les autres de la Compagnie obéissent sont des Pères de grande édification.

J'informe aussi Votre Charité que les Portugais, dans ces contrées, n'ont autorité que sur mer et sur les villes de la côte : dans l'intérieur, ils ne sont maîtres que là où ils vivent.

A cause de leurs grands péchés, les Indiens de race n'ont, par leur fond, aucune inclination aux choses de notre sainte Foi; ils en ont, au contraire, horreur, et ce leur est mortel ennui que de nous entendre leur parler et les prier de se faire chrétiens. Et toutefois, si les Portugais favorisaient grandement les Infidèles convertis de l'Inde, il s'y ferait beaucoup de chrétiens; mais les païens voient ces convertis en telle défaveur et si maltraités que, pour ce motif encore, ils ne veulent pas se faire chrétiens.

François donne ensuite à saint Ignace les renseignements qu'il a pu recueillir sur le Japon : il conclut, à ce propos :

Je ne saurais jamais assez écrire (*achever d'écrire*) combien est grande l'intime consolation que je ressens à faire ce voyage, à cause des nombreux et grands périls de mort, des tempêtes, des vents, des écueils et de force pirates que l'on y rencontre. C'est beaucoup si de quatre vaisseaux deux se sauvent; mais eussé-je la certitude de me trouver dans de plus grands périls que ceux déjà connus, je ne laisserais pas d'aller au Japon, si vive est l'impression que j'ai dans l'âme, si grande l'espérance que j'ai en Dieu d'y voir notre sainte religion se propager.

François demande ensuite des prédicateurs pour les Fortresses, et d'autres sujets avec eux. Il serait facile d'établir des collèges dans ces résidences portugaises. Il redit : « Des sujets peu lettrés, dont on peut se passer à Rome et ailleurs, rendraient service à Dieu dans l'Inde, s'ils étaient hommes de grande mortification et surtout parfaitement chastes et d'une ferme santé.

Il dit encore :

Votre Charité rendrait grand service à Dieu Notre-Seigneur si à nous, ses minimes fils de l'Inde, Elle écrivait une lettre de doctrine et d'avis spirituels, une sorte de testament par lequel Elle donnerait à ses fils exilés, ou frustrés de la joie de le voir, quelque part des richesses que Dieu Notre-Seigneur lui a communiquées.

François loue les mérites du P. Enriquez :

Il y a, au Cap de Comorin, un prêtre de la Compagnie, venu de Portugal, homme très vertueux et grandement édifiant, que l'on appelle Enrique Enriquez. Il sait parler et écrire le malabar, et, par là même, il fait, à lui seul, plus de bien que deux autres. Les chrétiens du pays l'aiment incroyablement, et les prédications et instructions qu'il fait en leur langue lui donnent grand crédit auprès d'eux. Pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, écrivez-lui et consolez-le, puisqu'il est si bonne personne et fait tant de fruit.

Au sujet de Fray Vicente et de l'Évêque :

A cinq lieues de cette ville, est un très joli (*gracioso*) collège, élevé par un Père de l'Ordre de Saint-François. C'est un capucin, appelé Fray Vicente, compagnon de l'Évêque, qui, lui aussi, est de l'Ordre de Saint-François et capucin. Il n'y a, dans l'Inde, qu'un seul évêque, et il est très ami de la Compagnie. Le seigneur Évêque désire beaucoup connaître, par lettre, Votre Charité; si cela peut se faire écrivez-lui, pour le service de Dieu Notre-Seigneur. Le collège de Fray Vicente, établi en une forteresse du Roi, a cent écoliers originaires du pays. Je suis très ami de ce Père, et lui de moi : il demande qu'un Père de la Compagnie, prêtre, enseigne la grammaire à ses écoliers et prêche, les dimanches et fêtes, aux gens de la forteresse et aux gens du collège. Aux environs de ce collège vivent beaucoup de chrétiens du temps de saint Thomas, distribués en plus de soixante localités. Les écoliers du collège sont fils des principaux d'entre ces chrétiens...

François énumère les faveurs spirituelles que Fray Vicente désire, et il renouvelle la demande d'un Père pour ce collège de Cranganor. Puis, il demande une messe mensuelle pour lui à l'église *San Pietro in Montorio*, etc.

Son dernier mot est :

Je m'arrête, priant Votre Sainte Charité, mon très vénéré Père, Père de mon âme, les genoux posés sur le sol, tandis que je vous écris cette lettre, et comme si vous étiez là présent, de me recommander beaucoup à Dieu Notre-Seigneur en vos saints et dévots Sacrifices et prières, afin qu'Il me donne la grâce de connaître sa très sainte volonté, durant la vie présente,

et celle de l'accomplir parfaitement. Amen. Je demande la même faveur à tous ceux de la Compagnie.

Votre moindre (*minimo*) et plus inutile fils.

FRANCISCO.

*
* *

Page 415.

Le 5 février, François ajoute aux lettres qu'il adresse à Simon Rodriguez une *note d'affaires*, dont voici, résumés, les divers chefs :

1. Il a écrit à saint Ignace pour obtenir que Simon vienne dans l'Inde, avec de nombreux compagnons : il en résulterait de grands biens.

2. Il a écrit au Roi pour lui proposer la fondation de collèges, où seraient élevés les fils de Portugais morts au service du Roi dans l'Inde ; — et d'écoles, où les fils des chrétiens indigènes apprendraient la doctrine chrétienne.

3. Il recommande à Simon une affaire de Pedro Gonçalves, vicaire de Cochin, ami généreux de la Compagnie.

4. L'Evêque, les religieux de Saint-François sont approvisionnés de vin de messe par le Roi : obtenir que le collège Sainte-Foi reçoive de Portugal huit ou dix barriques de vin, qui seraient distribuées entre les diverses régions où vivent les Pères de la Compagnie.

5. Le collège de Baçaim, pour les enfants indigènes, que les Franciscains, venus de Portugal avec le vicaire général Miguel Vaz, établirent et dirigèrent d'abord, est maintenant livré à la Compagnie par les Franciscains eux-mêmes. Le P. Melchior Gonçalves s'y trouve avec un compagnon.

6. Après la mort de Miguel Vaz et de Diogo de Borba, Cosme Anes prit l'administration du collège Sainte-Foi ; mais, trop occupé, il s'en déchargea sur le P. Antonio Gomez et la Compagnie. Il faudrait provision royale qui confirmât cette cession.

7. Il recommande à Simon un prêtre, qui a trois sœurs à marier dans l'Inde. Un titre de chapelain du Roi, donné au prêtre, relèverait ses sœurs aux yeux du public et faciliterait le mariage de ces bonnes filles.

8. Les Franciscains sont très amis de la Compagnie, et en particulier leur Gardien, Fray Antonio de Cassal. Ce bon Père, qui réside à Goa depuis cinq ans, désire, le temps de sa charge expiré, rentrer en Portugal. Lui obtenir, pour cela, l'agrément du Roi.

9. Le P. Lancillotti, envoyé à Coulaio pour sa santé, s'y occupe de la fondation d'un collège pour les orphelins portugais et pour ceux des chrétiens du pays. Obtenir que le Roi fasse bâtir une vaste maison. Le reste de la dépense sera peu de chose : tout est à bas prix à Coulaio.

10. Il prie Simon d'arriver muni de grands pouvoirs du Roi, pour protéger les chrétiens et maintenir dans le devoir tous les officiers royaux.

11. Il y a bonnes nouvelles de Malaca et de Maluco. Jean de Beira et ses compagnons souffrent beaucoup, mais non sans fruit. Jean de Beira est venu de l'île de Moro à Goa, pour solliciter secours du gouverneur, et il est retourné à ses rudes travaux. Difficilement on trouverait sur la terre pays où il y ait plus à craindre et à souffrir. Les îles du More se peuvent appeler îles du martyre : qui désire le martyre y doit aller. Nuno Ribeira est à Amboino et y fait le bien.

11. Les deux du Cap de Comorin travaillent avec grand fruit. Il a plu à Dieu d'appeler à lui notre très doux frère Adam Francisco, pour le récompenser de ses nombreux travaux : je sais qu'il avait saintement vécu, et il a fait une sainte mort ; grande était sa piété et l'ardeur de son zèle pour la conversion des païens : je me recommande à lui, plus que je ne recommande son âme à Dieu, persuadé qu'il jouit déjà du bonheur auquel il était destiné.

13. Je vais à Goa, me préparer à partir pour le Japon. J'irai à Cambaye

recommander au Gouverneur les chrétiens des Moluques et les Pères que j'y enverrai prochainement. Je traiterai de l'établissement d'un collège en ces pays, pour l'éducation des chrétiens du More et des orphelins Portugais; et d'une maison pour les orphelins. Là aussi pourraient être reçus et instruits de nos saints Mystères les Japonais que, Dieu aidant, j'enverrai.

14. Nos Pères de l'Inde sont aimés, non seulement de l'Evêque et, de ses prêtres, mais des Religieux et de tous les chrétiens, et des païens eux-mêmes; ce qui me donne grand espoir que la Compagnie se propagera grandement dans ces contrées.

Il presse donc Simon de venir en nombreuse compagnie : pas de jeunes gens cependant, mais des hommes de trente à quarante ans, doués de solides vertus, humilité, douceur, patience et chasteté.

Je finis, sans pouvoir finir, espérant qu'un jour, ou en Chine, ou au Japon, et sûrement au ciel, nous nous reverrons.

*
* *

A Jean III, 26 janvier 1549.

Senhor, — je n'écris pas avec détail à V. A. les défaveurs et mauvais traitements qu'ont à souffrir les chrétiens, nouveaux convertis à notre sainte Foi, puisque le P. Fray Joan de Villa de Conde, qui vient à Lisbonne, les dira à V. A. avec toute vérité.

V. A. lui doit bien des remerciements pour les grands travaux qu'il a embrassés dans ces régions de l'Inde, au service de Dieu et à la décharge de la conscience de V. A. Encore les travaux corporels endurés par lui, quelque rudes et continus qu'ils soient, ne faut-il pas les comparer aux souffrances que son âme a ressenties, en voyant les Capitaines et Facteurs maltraiter les nouveaux convertis qu'ils ont l'obligation de soutenir : là est sa peine insupportable, là une sorte de martyre : voir ruiner des biens acquis par tant de travaux et ne pouvoir que le souffrir.

Nous savons ici, de science certaine, que le Roi de Ceylan envoie à V. A. de grandes relations des services qu'il rend à V. A. Sachez, avec certitude, que Dieu, en la personne de ce Roi de Ceylan, a un grand ennemi; et ce Roi, on le favorise, et il fait tout le mal qu'il peut sous le couvert de la faveur de V. A. Certes, il m'en coûte de l'écrire, mais l'expérience du passé justifie la

crainte que nous avons de voir ce Roi plus favorisé de V. A. que les Frades qui sont à Ceylan; et j'ai, pour ma part, appris par expérience que V. A. n'a aucune puissance dans l'Inde, pour y propager la Foi de Jésus-Christ, et que, s'il y est puissant, c'est pour en acquérir, lever et garder les richesses temporelles.

Que V. A. me pardonne de lui parler si clairement : le sincère amour que je lui porte m'y oblige; car enfin, l'heure de la mort est là, avec le jugement de Dieu, auquel personne, quelque puissant qu'il soit, ne saurait échapper. Pour moi, Senhor, comme je sais ce qui se fait ici, et que je n'ai pas espérance de voir s'exécuter les mandements ou provisions que V. A. pourrait envoyer en faveur des chrétiens, je m'enfuis, quasi pour cela seul, au Japon, afin de ne pas ajouter au temps déjà perdu un temps perdu nouveau. Le P. Fray Joan est porteur de certains *apontamentos* des pauvres chrétiens du Cap de Comorin : que V. A. leur soit père, car ils ont perdu leur vrai père, Miguel Vaz.

Un évêque Arménien, nommé Jacome Abuna, sert Dieu et V. A. dans ce pays depuis quarante-cinq ans. C'est un homme fort âgé, vertueux et saint; et pourtant en défaveur auprès de V. A. et quasi de tous ceux de l'Inde. Dieu, qui sait, sans recourir à nous, consoler ses serviteurs, lui a fait merced de la faveur des Pères de Saint-François : eux seuls lui viennent en aide, mais ils le font si bien qu'on ne saurait mieux le faire. Sans eux, le bon et saint vieillard serait déjà au repos éternel. Que V. A. lui écrive une lettre de grand amour, et qu'Elle le recommande aux Gouverneurs, aux *Veedores de Fazenda*, aux Capitans de Cochîn, afin que, s'il recourt à eux, ils lui fassent l'accueil et l'honneur qu'il mérite. Si j'écris ceci à V. A., ce n'est pas que l'Evêque soit en nécessité; la charité, le zèle des saints Pères de l'Ordre de Saint-François pourvoient largement à tous ses besoins; mais V. A. lui doit écrire pour se recommander beaucoup Elle-même à son intercession auprès de Dieu; car V. A. a plus de besoin du secours des prières de l'Evêque, que celui-ci n'a besoin des faveurs temporelles de V. A. Il a beaucoup travaillé auprès des chrétiens de saint Thomas, et maintenant, dans sa vieillesse, il se conforme en tout aux observances de notre sainte Mère l'Eglise romaine. Il serait facile à V. A. de joindre aux lettres qu'Elle adresse aux Pères de l'Ordre de Saint-François, une lettre à l'Evêque exprimant tous les contentements de V. A. à son sujet.

Plaise à Notre-Seigneur mettre en l'âme de V. A. le sentiment de sa très sainte volonté, et lui donner la grâce de l'accomplir aussi parfaitement qu'Elle se félicitera de l'avoir fait à l'heure de sa mort, quand il lui faudra rendre compte de toute sa vie passée; heure plus rapprochée que ne pense

V. A. Que V. A. se tienne donc prête, car royautes et seigneuries, tout cela s'achève et finit. Ce sera chose nouvelle et que V. A. ne connut pas, de se voir dépossédée de ses royaumes et seigneuries, et d'entrer en autres royaumes où il lui sera chose neuve d'être mandée; et à Dieu ne plaise qu'Elle fût mandée hors du paradis.

*
* *

Tome II. — Page 58, fin. — Après : *A François Perez*, ajouter : si les Pères ne viennent pas, cette année.

Page 197, milieu. — Nous négligeons la lettre, mentionnée en cet endroit, que François aurait adressée, de Cochîn, à Simon Rodriguez personnellement, en dehors de la longue lettre qu'il lui expédiait pour être communiquée à toute la Compagnie. Cette lettre, en effet, ne renferme rien d'important que le Saint ne résume ici même, et qu'il ne redise, à peu près, dans une autre lettre au même Simon Rodriguez, datée du 7 avril (page 229 et suiv.). Les *Monumenta* la donnent (page 697). — Cf. Menchaca, tome II, page 270.

*
* *

Page 201, fin. — François aurait écrit, de Goa, au mois d'avril, une autre lettre à saint Ignace. Torsellini la donne, et, d'après lui, les *Monumenta* (page 736). Nous la négligeons parce que le texte original n'en est point connu, et qu'elle ne renferme quasi rien de nouveau.

*
* *

Page 203, milieu. — Après : *Vous congédiez aussi François Gonçalves*, ajouter : ce que je vous ordonne de faire, en vertu de l'obéissance.

Page 213, avant la fin. — Pour enseigner *les enfants* : au lieu de *enfants*, il faut : les chrétiens du pays.

Page 219. — Avant l'alinéa : *Quand Maître Gaspard alla à Ormuz...*, il faut : gardez-vous de vous mêler de mariages, ni d'absoudre ceux qui se marient clandestinement (*a furto*), à moins que vous n'ayez mandat ou licence du Père Vicaire; et ceci, je vous ordonne de le faire, en vertu de l'obéissance.

*
* *

Page 237, milieu. — En ce temps, et avant, et plus tard, comme les lettres du Saint le prouvent, François écrivit à Jean III. Une de ces lettres est

donnée par les *Monumenta* (page 741) : nous la négligeons, parce que le texte original n'est point connu, et que, d'ailleurs, elle n'apprend rien de nouveau. (Voir Menchaca, tome II, page 340 et suiv.)

Page 252, vers la fin. — Au lieu de : *qui me sert de secrétaire pour vous écrire*, il faut : porteur de la présente.

Page 253. — Au lieu de : *avant de m'éloigner de Cochîn*, il faut : avant mon départ pour la Chine, qui sera d'ici à quinze jours.

*
* *

Page 305. — Le 13 juillet, François écrit à Gaspard Barzée pour lui recommander de poursuivre, auprès de l'Evêque de Goa, la solution des difficultés qui retardent le mariage d'un Alvaro Gentili. La lettre (traduction du P. Poussines) est donnée par les *Monumenta*, page 762. — Cf. Menchaca, tome II, page 413.

*
* *

Page 305, milieu. — *Maitre Gaspard, sachez que vous ne pourrez*. Au lieu de : *vous ne pourrez*, il faut : je ne pourrai.

*
* *

Page 335, fin.

A Diogo Pereira, François écrit, le même jour :

Je ne sais qu'écrire à votre *Merced*, si ce n'est les nombreuses et étroites obligations que je lui ai pour sa grande amitié et les charitables dons que j'ai reçus de *v. m.* et que, chaque jour, je reçois de son facteur, Thomas Escandel : lui, avec tant d'amour et d'empressement, me donne ce que je lui demande, qu'il sent, on le voit bien, quelle est, à ce sujet, la volonté de *v. m.* et la grande joie qu'elle a de me donner plus que le nécessaire. Dieu Notre-Seigneur vous paie ma dette. Ne pouvant, moi, éгалer mes bons offices aux vôtres, de telle sorte que nous fussions quittes, je demeure, toute ma vie, obligé de prier Dieu Notre-Seigneur qu'il vous garde de tout mal, qu'il vous donne, en ce monde, avec sa grâce, longues années en bonne santé corporelle, pour son saint service, et à votre âme, dans l'autre monde, le paradis.

L'accomplissement de ce devoir ne me satisfait pas : je sens que je ne puis, vous étant si obligé, suffire à payer ma grande dette : aussi, je recommande beaucoup aux Pères de la Compagnie du Nom de Jésus de toute

l'Inde qu'ils vous reconnaissent et tiennent pour leur spécial ami, afin de vous recommander continuellement à Dieu Notre-Seigneur en leurs prières et saints sacrifices : si, en effet, la Loi de N.-S. Jésus-Christ est annoncée à la Chine, c'est grâce à *v. m.* Une si sainte œuvre vous assure gloire et joie, et dans ce monde et dans l'autre; et tous ceux qui, en Chine, se feront chrétiens; les Pères qui s'y rendront pour le service de Dieu auront toujours l'obligation de le prier incessamment pour vous.

S'il arrivait que *v. m.* vînt, dans l'année, accomplir l'ambassade que lui donne le Vice-Roi, qu'elle en parle au Père François Perez (car, cette année même, il va dans l'Inde), afin que le Père Maître Gaspard, recteur du collège de Goa, envoie un Père pour vous accompagner. Quant aux riches ornements que je laissai au Père François Perez, à Malaca, *v. m.* devra les prendre. Le calice, je vous l'enverrai par Thomas Escandel, au retour du vaisseau, et, le tout, *v. m.* le prendra, si un Père vient avec elle. *V. m.* montrera ces lignes au Père François Perez, afin qu'il lui livre les ornements.

S'il arrivait (ce que Dieu ne veuille) que je n'allasse pas en Chine, cette année, j'irai à Siam, avec Diogo Vaz de Aragon, afin de passer, en jonque, de Siam à Canton, durant l'année. La jonque qui vous porte ma lettre me porterait moi-même à Malaca, si j'étais sûr que *v. m.* dût venir, dans l'année, remplir son ambassade. Si elle vient, nous nous joindrons, ou à Comai ou à Canton. Que *v. m.*, s'il y a moyen, m'écrive, de Malaca à Siam, à quoi elle s'est déterminée : sa lettre me fera grand plaisir. Les nouvelles d'ici, et les démarches que j'y poursuis, en vue d'aller à Canton, je n'en dis rien : vous les saurez par le Señor Manuel de Chaves.

Tout ce que *v. m.* voudra recommander au Père François Perez et au Père Maître Gaspard, au sujet de la rédemption des pauvres captifs qui sont en Chine, recommandez-le leur, et écrivez, afin que, à Goa, on prenne les meilleures mesures, à cet effet, pour le service de Dieu. Entre ces Portugais, tombés récemment, par un grand désastre, entre les mains des Chinois, se trouve mon particulier ami, François Pereira de Miranda, à qui je dois beaucoup, pour son amitié et les charitables services qu'il me rendit, au Japon, lors du séjour que je fis, en sa compagnie, à Firando.

La lettre que le seigneur Vice-Roi écrivait au Roi de Chine, je la pris, par mégarde : je la renvoie à *v. m.*

Je vous en prie, de grâce, faites tout le possible pour m'écrire à Siam ; car si je ne passe pas en Chine, je ne laisserai pas, quelque difficulté qu'il y ait, d'aller à Siam ; et plaise à Dieu que ce voyage me réussisse comme je l'espère, afin que j'attende *v. m.* à la Cour du Roi de Chine. Si, en effet, je

vais en Chine, *v. m.*, ce me semble, me trouvera en l'un de ces deux endroits, savoir, ou dans la prison de Canton, captif, ou à Pékin, résidence permanente, à ce que l'on dit, du Roi de Chine.

Je ne sais que dire de plus à *v. m.*, sauf que, si j'étais riche, je récompenserais largement qui me donnerait des nouvelles de vous, nouvelles de votre santé et de ce que vous faites. J'espère de Jésus-Christ qu'elles seront telles que je les désire.

Plaise à Dieu Notre-Seigneur, par sa miséricorde, nous rapprocher encore en cette vie, pour son saint service, sur la terre de Chine, et si ce ne doit pas être dans la vie présente, que ce soit dans la gloire du paradis.

De Sanchoan, le 12 novembre 1552.

Son serviteur et grand ami de cœur (*d'âme*).

FRANÇOIS.

II.

DOCTRINE ET PROCÉDÉS CATHOLIQUES DE FRANÇOIS
DE XAVIER.

Les jansénistes, Antoine Arnauld le premier, n'ont pas manqué d'exploiter, au profit de leurs erreurs, des lignes de François, que le lecteur a rencontrées (t. I, p. 431; t. II, pp. 248 et 291) : le Saint cependant parle ici comme tous les théologiens catholiques, comme le Rituel romain, qui dit au prêtre : *Ne absolvat eos qui... odium et inimicitias deponere, aut aliena, si possunt, restituere, aut proximam peccandi occasionem deserere, aut alio modo peccata derelinquere... nolunt.*

Ce que François ajoute, les circonstances l'imposaient. Il s'agit ici de l'absolution des Portugais vivant dans l'Inde : or, chez ces Portugais, il y avait généralement extinction du sens de la charité, de la justice, de la chasteté; leur foi même était à demi-morte. Gonçalvez, qui vécut dans l'Inde, nous l'a dit, et François nous l'a bien fait entendre. Correa et d'autres, eux aussi témoins oculaires, entrent dans des détails plus révélateurs encore. Laissant l'aspect de l'immoralité et celui des brigandages qui, bien considérés, sont, au plus haut degré, repoussants, les *inimitiés*, dont parle François, n'étaient pas ce que nous imaginerions : elles procédaient du déchaînement universel de trois passions violentes, qu'aucune justice humaine ne comprimait, savoir : l'ambition, la cupidité et l'impudicité; le dernier mot de ces inimitiés était, à Goa et ailleurs, l'assassinat. Chacun, aidé de partisans qu'il aidait à son tour, vengeait ainsi les offenses reçues, et les assassins, condamnés à mort, n'avaient aucune peine à subir, s'ils étaient riches et puissants. Qu'on lise Correa, et l'on connaîtra les pénitents de François et de ses frères, à Goa et dans les forteresses portugaises de l'Inde, de 1542 à 1552, et l'on y verra aussi ce qu'étaient, pour les riches ou puissants, « toutes les justices de l'Inde. » Ainsi éclairé, le plus bénin des confesseurs admirera la merveilleuse bénignité de François au tribunal de la Pénitence.

Arnauld se garda bien de citer ces autres lignes de François, écrites à propos des pires pécheurs : « Ce qui les aidera surtout à se tirer et des

péchés et des erreurs, c'est de communier souvent. » (T. I, p. 432.) François parle ainsi, en 1549.

Deux ans plus tard, en 1551, le Concile de Trente proclamera cette doctrine romaine de tous les siècles : *Salvator noster... sumi voluit Sacramentum hoc..., tanquam antidotum..., quo a peccatis mortalibus præservemur.* (Sess, XIII, c. 2.) Saint Ignace et ses compagnons, riches d'esprit romain, avaient préludé aux souveraines déclarations du Concile. Ignace avait écrit, dès 1545 : « La communion ne laisse pas l'âme s'obstiner ni persévérer dans le péché » (*Cartas*, I, p. 215); et le Bienheureux Pierre Le Fèvre, dès 1543 : *Præcipua remedia, quæ dari possunt et debent recidivantibus, sunt frequens communio, — et confessio quæ sit eidem sacerdoti.* (*Cartas y otros escritos*, p. 369.) C'était, jusque dans les termes, un écho anticipé de la voix du Rituel romain : *In peccato facile recidentibus utilissimum erit consulere ut sæpe..., si expediât, communicent.*

Ce fut là précisément ce que les Apôtres jugèrent *expédient* pour retenir les néophytes hors des bourbiers du paganisme, d'où ils étaient sortis par le baptême : *Et quidem, ad hunc finem præservandi animam a recidivis, Apostoli communionem quotidianam concedebant primitivis christianis; inter quos, sine ullo dubio, reperiebantur similiter imperfecti et fortasse imperfectiores, ut arguitur ex Epistolis Pauli et Jacobi.* Ainsi parle saint Alphonse de Liguori (*Praxis*, n° 153). La loi de l'Eucharistie ne put être formulée par les Apôtres que comme la formule le Concile de Trente : *Antidotum, quo... a peccatis mortalibus præservemur.*

Près de quitter ce monde (1555), Ignace de Loyola apprend qu'un de ses fils est tenté d'exiger des dispositions parfaites pour la communion fréquente d'âmes, chez qui la communion a restauré la vertu : le Saint lui fait dire que ces dispositions désirées seront le fruit de la communion, la communion étant excellent remède préservatif contre toute misère : *Ad hoc ipsum unusquisque juvatur frequentia Sacramentorum, ut optima medicina præservativa* (*Chronico*, V. p. 297; *Litt.. quadr.*, III, p. 142); et, dès l'année 1545, après avoir écrit que « la communion ne laisse pas l'âme persévérer dans le péché mortel » il avait ajouté : « L'âme qui tombe en des fautes moindres, le sacrement vite la relève, avec de nouvelles forces, pour avancer au service de son Créateur et Seigneur »; et le concile de Trente, en 1551, dira, avec une autorité divine : « La communion, non-seulement préserve l'âme de la rechute dans le péché mortel, mais elle va la délivrant des péchés véniels : *Antidotum, quo liberemur a culpis quotidianis.*

Toute cette doctrine eucharistique du Concile, Salmeron, par mandat exprès d'Ignace, l'exposa, avec Christophe de Madrid, en un livret d'or, intitulé : *De frequenti usu Sacramenti Eucharistiæ.*

Le vœu d'Ignace et de ses compagnons, c'était le vœu de l'Eglise romaine : *Optaret SS. Synodus ut. in singulis Missis, fideles adstantes... communicarent* (Sess. xxii, c. 6); et le Concile demande aux prêtres, aux curés surtout, célébration fréquente de la messe (Sess. xviii, c. 14); il dit cela, en 1562, en 1563, après avoir, douze ans auparavant, « exhorté, prié, supplié tous les fidèles et chacun d'eux de s'assurer la permanente et perpétuelle santé de l'âme, en communiant fréquemment. (Sess. xiii, c. 8.) Le vœu de l'Eglise, c'est la renaissance, sous cet aspect, des temps apostoliques, et elle entend que ce soit là le vœu de tous ses prêtres. Comment en douter, quand on écoute l'interprète si autorisé de ses pensées, le *Catéchisme du Concile* : *Parochi parati erunt fideles crebro adhortari ut, quemadmodum corpori, in singulos dies, alimentum subministrare necessarium putant, ita etiam quotidie hoc sacramento alendæ et nutriendæ animæ curam non abjiciant; neque enim minus spiritali cibo animam, quam naturali corpus, indigere perspicuum est... neque enim unius sancti Patris Augustini ea fuit sententia : « quotidie peccas, quotidie sume »; sed, si quis diligenter attenderit, eundem omnium Patrum, qui de hac re scripserunt, sensum fuisse facile comperiet.* (Part. II, c. 7.)

Préluant à cette exhortation d'une autorité si haute, saint Ignace écrivait, dès 1541, aux prêtres et aux fidèles de son pays natal : « Autrefois, parvenus à l'âge requis, tous et toutes recevaient, chaque jour, le très saint Sacrement... A nous, pour l'amour et respect de Notre-Seigneur, et pour le si grand profit de nos âmes, de faire revivre, en quelque manière, les saintes coutumes de nos aïeux... (*Cartas*, I, pp. 94, 95.) Ce même appel, Ignace l'adressa à ses fils, et l'appel fut si bien entendu, qu'Ignace, avant de mourir, vit la sainte coutume des aïeux refleurir, çà et là, de quelque façon, dans l'Europe entière. François de Xavier, comme le Bienheureux Pierre Le Fèvre, lui procura cette joie. Il prêcha à Bologne, et nous avons entendu ceux qui l'y connurent parler ainsi : « François recommandait surtout de fréquenter les sacrements de confession et de communion, remèdes singuliers contre les péchés; et dès lors, se renouvela à Bologne la coutume de communier comme dans la primitive Eglise. (T. I, p. 145.) François prêcha en Portugal, et, de Lisbonne, on écrit bientôt à saint Ignace : « Chose admirable! même pendant l'été, où tout exercice extérieur se ralentit, à Lisbonne, c'est le même zèle pour communier: de sorte que la parole des premiers temps revient à l'esprit de ceux qui considèrent ce beau spectacle : *erant omnes perseverantes... in communicatione fractionis panis.* (*Litt. quadrim.*, III, p. 527.) François prêcha dans l'Inde, et bientôt le P. Valignani écrira : « Aujourd'hui, les Portugais s'approchent fréquemment des Sacrements, et les soldats eux-mêmes le font. Les Portugais vivaient fort mal dans l'Inde, lorsque le Père François y arriva; mais les prédications de François, de

ses compagnons et de ceux qui sont venus après eux ont amené une totale réforme des mœurs. On ne voit plus, sinon rarement, dans l'Inde, un Portugais vivant en concubinage : qui vit ainsi est méprisé de tous, etc. » (*Monum. Xaver.*, I, pp. 133-135.) Ailleurs (pp. 39-41), le P. Valignani, après avoir mis sous les yeux la vie païenne des Portugais dans l'Inde, avait dit que tout fut renouvelé par la bénignité de François, au tribunal de la pénitence, et sa constance à ramener les âmes à la Table-Sainte.

Dirigés et encouragés par le Saint, ainsi faisaient, dans toutes les forteresses, les compagnons de son apostolat : au lendemain de la mort de François, le 7 décembre 1552, Melchior Nunez pouvait déjà écrire : « J'ai été envoyé à Baçaim par le P. Maître François, au mois de mars dernier. Grâce à vos prières, la bonté de Dieu opère ici un bien qui nous remplit de joie : si quotidien est l'usage de la communion, qu'il est bien peu de jours, pas même un jour, où beaucoup de personnes ne communient. (*Select. Epist.*, pp. 163-164.)

La ferveur, la sainteté des premiers chrétiens procéda de la fréquence, de la continuité de leurs communions, et la ferveur ne se refroidit, dans l'Eglise, que lorsque de violentes secousses eurent interrompu le mouvement des âmes vers la Table-Sainte. Vrais disciples des Apôtres, vrais fils de l'Eglise romaine, Ignace et ses premiers compagnons eurent foi à la parole de Jésus : *Qui manducat me, vivet propter me* : aussi, se gardent-ils d'exiger la sainteté acquise, pour admettre les âmes à la source de la sainteté : ils n'ont pas d'autre exigence que celle des Apôtres et de l'Eglise romaine. (*Trid.*, Sess. XIII, c. 7. Cf. *Cartas*, I, pp. 176, 179, et *De freq. usu...*, per tot.) Ils ont foi à la parole de Jésus : *Caro mea vere est cibus* : aussi, se gardent-ils d'attendre de quelques communions une pleine croissance, une croissance même bien sensible dans la vie : ils n'attendent cela que de la continuité prolongée de l'alimentation divine, et si la communion, même fréquente, semble n'avoir pas d'autre effet dans l'âme, que de la garder vivante, ce fruit leur suffit, puisque Dieu s'en contente : *Qui manducat... vivet*.

Entendre, ici, le bienheureux Pierre Le Fèvre, c'est entendre François de Xavier et leur Père : Le Fèvre, en 1543, parle ainsi aux jeunes prêtres qui arrivent dans la Compagnie de Jésus : *Ubi non videtur alius fructus præter eum que est non cadere in mortalia peccata, non statim nos debet tædere... Mons-tranda superest via ad incrementa virtutum, sed interea magnum putemus lucrum quod quis retineatur intra limites viæ Dei, qui prius jacebat foris... Christus, ad hoc solum, adhuc moreretur.. Christus, ad hoc solum, venit ad animam nostram : quare igitur nos erimus tam austeri, ut nesciamus æstimare quod tam magnum est apud Deum?... (*Cartas y otros escritas...*, p. 369.)*

Ces principes, des prêtres séculiers, disciples du Bienheureux Pierre Le Fèvre, les appliquèrent dans le diocèse de Brescia, et tandis que le P. Valignani en attestait les fruits dans l'Inde, l'évêque de Brescia écrivait à Sixte-Quint : *In Brixiensi ecclesia et diœcesi, jam abhinc aliquot annos, inolevit consuetudo non paucos utriusque sexus... ac etiam conjugatos, non solum singulis diebus festivis, sed quotidie, SS. Eucharistiæ Sacramentum sumere...* C'était la primitive Eglise renaissante. L'Évêque se préoccupait : le Pape lui fait répondre : *Est quod Amplitudo tua de hujusmodi, in ista civitate et diœcesi, erga SS. Sacramentum devotione gratias Deo agat...*; et la S. C. du Concile approuvait, alors même, l'enseignement du Bienheureux Pierre Le Fèvre aux prêtres, de Brescia, quand elle faisait sienne cette conclusion du cardinal Caraffa : *Qui assequuntur ut, si progredi nequeant, hac tamen cœlesti medicina continentur ne labantur, his consilium dandum est ut crebro accedant.* (*Analect. jur. pontif.*, t. IV, 1^{re} part., coll. 792-831.)

Telles furent, telles sont les doctrines romaines : telles les doctrines d'Ignace, de Le Fèvre, de Xavier ; tels les fruits de ces doctrines largement appliquées. François n'en eut point d'autres et il les appliqua largement : quand donc Arnauld se réclame de l'Apôtre des Indes, une fois de plus il trompe ses lecteurs.

III.

VIE DES PORTUGAIS DANS L'INDE, AVANT L'ARRIVÉE
DE FRANÇOIS.

La mayor parte de los lugares y de los Portugueses estaban sin sermones, los años enteros, y aun, en muchas partes, sin haver clerigos, ni quien les administrase los Sacramentos, ni aun dixese Misa. Y por estar tan mezclados con Moros y gentiles, que son tan dados a sensualidad y a todo pecado, sin tener cuenta con honra de mugeres ni con sus almas..., y tratarse los Portugueses muy bien en la India..., y ser, en aquel tiempo, quasi todos solteros, sin haver quien les fuese a la mano con el castigo, era entre ellos tan grande la disolucion..., que la mayor parte de ellos vivian publicamente amancebados; y, por hallarse aqui infinidad de doncellas y mugeres, que de diversos reynos se compran muy barato, muchos tenian quatro, y cinco, y quantas querian en sus casas, como lo hacen los Moros y gentiles.

Y como nuestra humana naturalez esta tan corrupta por el pecado..., vinieron a tanto estrago, que el vicio ya, entre ellos, no se estrañaba, mas ni aun era conocido por tal; y, como en semejante abuso acontece, el, que con menos vergüenza y temor de Dios se dava a la vida suelta y mala, era tenido por hombre de mejor condicion y mas honrado.

Por lo qual, el uso de los Sacramentos estava tan olvidado, que la mayor parte dellos estava muchos años sin se confesar; y el confesar y comulgar mas que una vez en el año era tenido por hypocresia; y asi se afrentavan de lo hacer, que no lo osaban hacer en publico.

Y sus mujeres y mancebas..., aunque fuesen christianas, sabian tan poco de las cosas de nuestra Ley..., que vivian quasi como gentiles, metidas en mil supersticiones e idolatrias...; y criavan sus hijos en las mismas disoluciones y errores que ellas tenian.

A todo esto se añadia la codicia y trato de muchas y muy ricas mercadurias, las quales van comprando y vendiendo los Portugueses..., en tierras de Moros y gentiles, que, como no conocen que cosa es usura ni consciencia, y tienen por licita toda ganancia..., los Portugueses..., parte movidos de la

codicia, parte por ignorancia..., hacian en sus tratos... muy grandes injusticias..., ni escrupulo hacian dellas.

De manera que el uso y conversacion de la tierra tenia ya tan inficionados los Portugueses, que, quanto a las costumbres y pecados, vivian muy poco diferentes de los naturales. (*Monum. Xaver.*, I, pp. 39, 40.)

En el tiempo que aqui llego el P. Francisco, Malaca era, quanto a lo spiritual..., lleno de toda inmundicia y maldad...; eran tantas las disoluciones, abominaciones y pecados, que no parecia quasi tierra de christianos... Los Portugueses que alli estavan vivian con mucha licencia..., teniendo sus casas llenas de mancebas; y, fuera desto, estavan engolfados... en sus ganancias y tratos, licitos y illicitos... (*Ibid.*, p. 67.)

A Maluco..., hallo los Portugueses viviendo en muy peor estado que los de Malaca; porque era tanta la disolucion y ignorancia, que se persuadian serles licito tener todas las mancebas que querian, por no pecar con las casadas, y no sabian qual era garantia licita, qual illicita; por lo qual, en todo procuravan ganar lo que podian. (*Ibid.*, p. 74.)

PROCÉDÉS APOSTOLIQUES DE FRANÇOIS AUPRÈS DES PORTUGAIS.

Con sus sermones y conversacion particular, ... començo a hacer muy grande provecho entre los Portugueses, sacandolos de muchos errores y ignorancias; — y con el temor de la muerte y penas del infierno, que comunmente les proponia en sus platicas, los reprimia y sacava de muchos pecados; — y con su afabilidad y suave modo de conversar, los movia a la confesion y al uso de los santos Sacramentos, consolandolos y animandolos, quando los confesaba, de tal manera, que comunmente se partian de el con nuevos propositos de mudar la vida, y con mucha satisfaccion. (*Ibid.*, p. 41.)

A Malaca se mostro, mas que en ninguna otra parte, quan grande era su prudencia y charidad; porque, entendiendo que no havia alli otro remedio, se fue de tal manera acomodando con ellos, que, hasta oy dia, queda aquella ciudad espantada de su memoria. Tomo muy estrecha amistad con todos, con la muy alegre conversacion que tenia con ellos, iendo, muchas veces, adonde ellos estavan jugando, mostrando que holgava con ellos y con sus juegos; de suerte que, quando mirava que se retiravan, por su respecto, los convidava, con mucha alegria, a holgar, diciendo que el tambien

holgaria con ellos, pues eran soldados, y no havian de vivir como Frayles, y que, en quanto no huviese ofensas de Dios, mejor era jugar y holgar, que murmurar y hacer otros pecados.

Y asimismo se convidava, agora con uno, agora con otro, iendo a comer a sus casas, con mucha familiaridad; y, alabando mucho los guisados y platos que le davan, mostrava holgar con ellos, y preguntava quien havia sido la cocinera de aquellos manjares; y despues, decia al huesped que la hiciese venir alli, y luego que ella parecia, le mostrava alegria, y alabava la comida y los guisados que hacia; y, diciendole que fuese sancta, la mandava tornar a su lugar y despedia.

Otras veces, decia al huesped que le mostrase su casa, que la queria ver; y no dexava canto que no escudriñase, preguntando que moça era la que alli estava, y de que nacion era la otra; mostrando contentarle todo; y trataba con ellos con tanta familiaridad, como si fuera entre soldados un soldado, y un mercader entre mercaderes; que no solamente los Portugueses, mas aun sus mancebas y criados amavan mucho al Padre, y holgavan que fuese a comer a sus casas, porque los favorecia y mostrava amarlos a todos.

Y despues de les tener asi ganadas las voluntades, a uno dellos decia que aquella moça, que tenia, era muy gentil muger y hermosa, que merecia ser muger de qualquier hombre honrado; e iendo con la platica adelante, al cabo, concluia con decir que, pues ella era tal, y el la amava tanto, para que era vivir con ella, en tanta ofensa de Dios y perdicion de sus almas, pudiendola tener por su muger, con honestidad y santidad? Y, desta manera, convencido, lo movia a se casar con ella.

A otro, decia todo lo contrario: para que era tener en su casa una negra tan sucia como era aquella moça que tenia; de loqual se reyan y hacian burla los Portugueses; viviendo el con ella, metido en tantos pecados; que mucho mejor seria proveerse de otra moça, conveniente a el; y que, si el queria, el le daria una muy virtuosa y hermosa, que era para ser muger de qualquier rey; y, desta manera, saldria el de pecado, y ampararia aquella huerfana, haciendo una cosa muy honrada, como tambien havia hecho fulano, dexando sus negras y casandose con otra.

A otros, que estavan mas indispuestos, con los quales no podia alcançar luego lo que queria, decia: para que querian tantas mancebas en casa, las quales no le servian para mas que destruirle su salud, y hacerlos caer en diversas dolencias; y no hacian sino pelear entre si, y tener inquieta la casa, dandole muchos gastos; — que ya que no las podia dexar todas, a lo menos, por amor de el, dexase una o dos. Y despues, tornando a comer a

sus casas y a tratar con ellos, les tornaba a rogar que dexasen otra, para que no se ofendiese tanto a Dios, y asi huviere misericordia dellos : pues, aunque quedavan en pecado con una sola, mas parecia flaqueza que malicia ; mas, teniendo tantas juntas, no tenian ninguna excusa : y, desta manera, quando mas no podia, oy les quitava una, y, de alli a algunos dias, otra ; hasta que, al cabo, los casaba con una : y tal huvo a quien quito, desta manera, siete mancebas.

Y con esta facilidad de tratar, y con los sermones que hacia, los dominigos y dias festivos, proponiendoles, muchas veces, la muerte, el infierno y juicio final, y con las continuas confesiones, hizo, en Malaca, en tres o quatro meses, notabilisimo provecho.

Y para mover a los Moros y gentiles, hacia hacer a los niños, en las calles, al tiempo de las Avemarias, sus altarcicos, delante de los quales cantava la Doctrina ; y iendo, ya tarde, con una campanilla, tocava a la oracion por las almas del Purgatorio, y rezaba, con los que alli se hallaban delante de cada altar, un *Pater noster* y una *Ave Maria*, de rodillas ; y con estas obras, y con la manera de vida que hacia, ... alcanço tanto credito en Malaca, que, no solamente a el, mas a los niños, de quien se servia para enseñar la Doctrina, estimavan los Moros y gentiles como si fueran Santos. (*Ibid.*, pp. 67-70.)

A Maluco, hizo el Padre lo mismo que havia hecho en Malaca ; y fueron tantas las restituciones, que en este tiempo se hicieron, que con ellas enriquecio la casa de Misericordia y la confradia del Santisimo Sacramento, que, de antes, eran muy pobres. (*Ibid.*, p. 74.)

FRUITS DU ZÈLE DE FRANÇOIS DE XAVIER AUPRÈS DES PORTUGAIS.

Este, pues, era el estado de la India, quanto a lo spiritual, quando el P. M. Francisco llegó a Goa ; y quien lo vee reducido a la forma en que ahora esta, bien entiende quanto fue el fructo que hizo la Compañia. (*Ibid.*, p. 41.)

Entre todos, daban a los hombres muy particular exemplo de vida aquellos primeros, que el P. M. Francisco escogio... : de suerte que, con lo que cada uno dellos hacia en su lugar, se renovaban los Portugueses, de tal manera, que universalmente començavan a hacer otra vida, ... y dexavan muchos pecados publicos en que vivian, .., y muchas maneras de ganan-

cias illicitas, y hacian muchas restituciones; y muchos, confesandose generalmente, tomavan nueva manera de vivir, y perdiendo la verguença, que de mostrarse devotos tenian, ... frequentaban mas a menudo los Sacramentos.

Y como sean los Portugueses, de su natural, bien inclinados, ... crescio tanto el respecto, que entre ellos se tiene a la Religion y a la virtud, que ha mucho tiempo que se tiene, en la India, por grande afrenta saberse que un Portugues vive amancebado; y aunque no falten pecados..., con todo eso, considerada la qualidad de la tierra, la licencia y libertad que primero tenian, es cosa para maravillar ver que soldados y mancebos tan esforçados, como son los de la India, vivan con tanta religion y honestidad..., porque es tan grande la frecuencia de los que acuden a los Sacramentos, por todo el año, especialmente quando se van a embarcar para ir a las armadas, que mas parecen Religiosos, que soldados tan esforçados y valerosos como son : de manera que, en la India, es muy comun en los Portugueses confesarse y comulgar, entre año, muchas veces.

En lo qual, aunque ayudaron y trabajaron mucho los Perlados y Religiosos, todavia, despues de Dios, se deven principalmente las gracias de todo esto a los serenissimos Reyes, de santa memoria, Don Juan III y Doña Cathalina, su muger, que, governando con tanto y tan religioso zelo sus reynos, dieron principio a extirpar las disoluciones y desordenes que en ellos havia; ... con los quales de tal manera se conformo el Rey Don Sebastian, su nieto, con ser tan moço, que tiene bien que llorar el mundo haverlo perdido... en la flor de su edad. Y no menores gracias se deven al catholico y devotissimo Rey Don Henrique, que ahora reyna; pues, demas del favor que dio para todo esto, principalmente con el exemplo y sanctidad de su vida, tan conocida, governo siempre de tal manera sus reynos, que bien lo puede tomar por regla y dechado qualquier rey o perlado que governare. (P. 133-135.).

Le cardinal Henri, de qui parle Valignani, régna de 1578 à 1580.

codicia, parte por ignorancia..., hacian en sus tratos... muy grandes injusticias..., ni escrupulo hacian dellas.

De manera que el uso y conversacion de la tierra tenia ya tan inficionados los Portugueses, que, quanto a las costumbres y pecados, vivian muy poco diferentes de los naturales. (*Monum. Xaver.*, I, pp. 39, 40.)

En el tiempo que aqui llego el P. Francisco, Malaca era, quanto a lo spiritual..., lleno de toda inmundicia y maldad...; eran tantas las disoluciones, abominaciones y pecados, que no parecia quasi tierra de christianos... Los Portugueses que alli estavan vivian con mucha licencia..., teniendo sus casas llenas de mancebas; y, fuera desto, estavan engolfados... en sus ganancias y tratos, licitos y illicitos... (*Ibid.*, p. 67.)

A Maluco..., hallo los Portugueses viviendo en muy peor estado que los de Malaca; porque era tanta la disolucion y ignorancia, que se persuadian serles licito tener todas las mancebas que querian, por no pecar con las casadas, y no sabian qual era garancia licita, qual illicita; por lo qual, en todo procuravan ganar lo que podian. (*Ibid.*, p. 74.)

PROCÉDÉS APOSTOLIQUES DE FRANÇOIS AUPRÈS DES PORTUGAIS.

Con sus sermones y conversacion particular, ... començo a hacer muy grande provecho entre los Portugueses, sacandolos de muchos errores y ignorancias; — y con el temor de la muerte y penas del infierno, que comunmente les proponia en sus platicas, los reprimia y sacava de muchos pecados; — y con su afabilidad y suave modo de conversar, los movia a la confesion y al uso de los santos Sacramentos, consolandolos y animandolos, quando los confesaba, de tal manera, que comunmente se partian de el con nuevos propositos de mudar la vida, y con mucha satisfaccion. (*Ibid.*, p. 41.)

A Malaca se mostro, mas que en ninguna otra parte, quan grande era su prudencia y charidad; porque, entendiendo que no havia alli otro remedio, se fue de tal manera acomodando con ellos, que, hasta oy dia, queda aquella ciudad espantada de su memoria. Tomo muy estrecha amistad con todos, con la muy alegre conversacion que tenia con ellos, iendo, muchas veces, adonde ellos estavan jugando, mostrando que holgava con ellos y con sus juegos; de suerte que, quando mirava que se retiravan, por su respecto, los convidava, con mucha alegria, a holgar, diciendo que el tambien

holgaria con ellos, pues eran soldados, y no havian de vivir como Frayles, y que, en quanto no huviese ofensas de Dios, mejor era jugar y holgar, que murmurar y hacer otros pecados.

Y asimismo se convidava, agora con uno, agora con otro, iendo a comer a sus casas, con mucha familiaridad; y, alabando mucho los guisados y platos que le davan, mostrava holgar con ellos, y preguntava quien havia sido la cocinera de aquellos manjares; y despues, decia al huesped que la hiciese venir alli, y luego que ella parecia, le mostrava alegria, y alabava la comida y los guisados que hacia; y, diciendole que fuese saneta, la mandava tornar a su lugar y despedia.

Otras veces, decia al huesped que le mostrase su casa, que la queria ver; y no dexava canto que no escudriñase, preguntando que moça era la que alli estava, y de que nacion era la otra; mostrando contentarle todo; y trataba con ellos con tanta familiaridad, como si fuera entre soldados un soldado, y un mercader entre mercaderes; que no solamente los Portugueses, mas aun sus mancebas y criados amavan mucho al Padre, y holgavan que fuese a comer a sus casas, porque los favorecia y mostrava amarlos a todos.

Y despues de les tener asi ganadas las voluntades, a uno dellos decia que aquella moça, que tenia, era muy gentil muger y hermosa, que merecia ser muger de qualquier hombre honrado; e iendo con la platica adelante, al cabo, concluia con decir que, pues ella era tal, y el la amava tanto, para que era vivir con ella, en tanta ofensa de Dios y perdicion de sus almas, pudiendola tener por su muger, con honestidad y santidad? Y, desta manera, convencido, lo movia a se casar con ella.

A otro, decia todo lo contrario: para que era tener en su casa una negra tan sucia como era aquella moça que tenia; de loqual se reyan y hacian burla los Portugueses; viviendo el con ella, metido en tantos pecados; que mucho mejor seria proveerse de otra moça, conveniente a el; y que, si el queria, el le daria una muy virtuosa y hermosa, que era para ser muger de qualquier rey; y, desta manera, saldria el de pecado, y ampararia aquella huerfana, haciendo una cosa muy honrada, como tambien havia hecho fulano, dexando sus negras y casandose con otra.

A otros, que estavan mas indispuestos, con los quales no podia alcanzar luego lo que queria, decia: para que querian tantas mancebas en casa, las quales no le servian para mas que destruirle su salud, y hacerlos caer en diversas dolencias; y no hacian sino pelear entre si, y tener inquieta la casa, dandole muchos gastos; — que ya que no las podia dexar todas, a lo menos, por amor de el, dexase una o dos. Y despues, tornando a comer a

sus casas y a tratar con ellos, les tornaba a rogar que dexasen otra, para que no se ofendiese tanto a Dios, y asi huviese misericordia dellos : pues, aunque quedavan en pecado con una sola, mas parecia flaqueza que malicia ; mas, teniendo tantas juntas, no tenian ninguna excusa : y, desta manera, quando mas no podia, oy les quitava una, y, de alli a algunos dias, otra ; hasta que, al cabo, los casaba con una : y tal hubo a quien quito, desta manera, siete mancebas.

Y con esta facilidad de tratar, y con los sermones que hacia, los dominicos y dias festivos, proponiendoles, muchas veces, la muerte, el infierno y juicio final, y con las continuas confesiones, hizo, en Malaca, en tres o quatro meses, notabilisimo provecho.

Y para mover a los Moros y gentiles, hacia hacer a los niños, en las calles, al tiempo de las Avemarias, sus altarcicos, delante de los quales cantava la Doctrina ; y iendo, ya tarde, con una campanilla, tocava a la oracion por las almas del Purgatorio, y rezaba, con los que alli se hallaban delante de cada altar, un *Pater noster* y una *Ave Maria*, de rodillas ; y con estas obras, y con la manera de vida que hacia, ... alcanço tanto credito en Malaca, que, no solamente a el, mas a los niños, de quien se servia para enseñar la Doctrina, estimavan los Moros y gentiles como si fueran Santos. (*Ibid.*, pp. 67-70.)

A Maluco, hizo el Padre lo mismo que havia hecho en Malaca ; y fueron tantas las restituciones, que en este tiempo se hicieron, que con ellas enriquecio la casa de Misericordia y la confradia del Santisimo Sacramento, que, de antes, eran muy pobres. (*Ibid.*, p. 74.)

FRUITS DU ZÈLE DE FRANÇOIS DE XAVIER AUPRÈS DES PORTUGAIS.

Este, pues, era el estado de la India, quanto a lo spiritual, quando el P. M. Francisco llegó a Goa ; y quien lo vee reducido a la forma en que ahora esta, bien entiende quanto fue el fructo que hizo la Compañia. (*Ibid.*, p. 41.)

Entre todos, daban a los hombres muy particular exemplo de vida aquellos primeros, que el P. M. Francisco escogio... : de suerte que, con lo que cada uno dellos hacia en su lugar, se renovaban los Portugueses, de tal manera, que universalmente començavan a hacer otra vida, ... y dexavan muchos pecados publicos en que vivian, ∴, y muchas maneras de ganan-

cias illicitas, y hacian muchas restituciones; y muchos, confesandose generalmente, tomavan nueva manera de vivir, y perdiendo la verguença, que de mostrarse devotos tenian, ... frequentaban mas a menudo los Sacramentos.

Y como sean los Portugueses, de su natural, bien inclinados, ... crescio tanto el respecto, que entre ellos se tiene a la Religion y a la virtud, que ha mucho tiempo que se tiene, en la India, por grande afrenta saberse que un Portugues vive amancebado; y aunque no falten pecados..., con todo eso, considerada la qualidad de la tierra, la licencia y libertad que primero tenian, es cosa para maravillar ver que soldados y mancebos tan esforçados, como son los de la India, vivan con tanta religion y honestidad..., porque es tan grande la frecuencia de los que acuden a los Sacramentos, por todo el año, especialmente quando se van a embarcar para ir a las armadas, que mas parecen Religiosos, que soldados tan esforçados y valerosos como son : de manera que, en la India, es muy comun en los Portugueses confesarse y comulgar, entre año, muchas veces.

En lo qual, aunque ayudaron y trabajaron mucho los Perlados y Religiosos, todavia, despues de Dios, se deven principalmente las gracias de todo esto a los serenissimos Reyes, de santa memoria, Don Juan III y Doña Cathalina, su muger, que, governando con tanto y tan religioso zelo sus reynos, dieron principio a extirpar las disoluciones y desordenes que en ellos havia; ... con los quales de tal manera se conformo el Rey Don Sebastian, su nieto, con ser tan moço, que tiene bien que llorar el mundo haverlo perdido... en la flor de su edad. Y no menores gracias se deven al catholico y devotissimo Rey Don Henrique, que ahora reyna; pues, demas del favor que dio para todo esto, principalmente con el exemplo y sanctidad de su vida, tan conocida, governo siempre de tal manera sus reynos, que bien lo puede tomar por regla y dechado qualquier rey o perlado que governare. (P. 133-135.).

Le cardinal Henri, de qui parle Valignani, régna de 1578 à 1580.

IV.

A l'heure où s'impriment les tables du présent volume, nous recevons les lignes suivantes de M. E. Raguet, de la sainte Société des Missions étrangères, missionnaire au Japon :

Kagoshima (Cangoxima), 10 mai 1900.

Le missionnaire chargé de continuer l'œuvre de saint François Xavier, à l'endroit même où il aborda, en arrivant au Japon, vient d'apprendre que vous publiez la Vie et les Lettres du saint Apôtre...

Le zélé missionnaire approuve le dessein de cette publication ; il nous donne de sages conseils, nous offre généreusement ses bons offices, et enfin il nous communique un petit mémoire que nous croyons devoir, à notre tour, communiquer au lecteur :

Kagoshima (Japon), 15 octobre 1899.

Le 15 août dernier était le trois cent cinquantième anniversaire de l'arrivée de saint François Xavier au Japon. C'est ici même, à Kagoshima, chef-lieu de l'ancienne province de Satsuma, que le saint apôtre aborda, le 15 août 1549, et résida plus d'une année chez le premier Japonais converti, Anjiro ou Paul de Sainte Foi. Il opéra ici plusieurs miracles, notamment la résurrection d'une fille, et fonda cette église du Japon qui devait offrir à Dieu tant de martyrs.

Rien, à vrai dire, ne rappelle, à Kagoskima, ces glorieux souvenirs. Ce que nous appelons l'église de Saint-François-Xavier n'est qu'une vieille maison japonaise, de huit mètres de long sur sept de large et deux et demi de haut, et son image une lithographie de trois sous, de la maison Dopter.

Et voici que la nuit du 14 au 15 août dernier, alors même que le missionnaire et les chrétiens de Kagoskima allaient célébrer de leur mieux le trois

cent cinquantième anniversaire de l'arrivée de leur saint Patron, éclate presque soudainement un typhon tel, que ces parages, accoutumés aux tempêtes, n'en ont pas vu d'aussi violent depuis plus de soixante ans. Les portes et fenêtres de notre chapelle sont arrachées et brisées, le toit emporté, l'autel inondé, les décors de la fête mis en lambeaux; et c'est sous la pluie et au milieu de débris que nous devons chanter : *Gaudeamus omnes in Domino*, tandis qu'autour de nous on compte vingt-six mille quatre cent vingt-sept constructions abattues, plus de dix mille à moitié renversées et plus de cinquante mille fortement endommagées. La résidence du missionnaire était de ce nombre, et sept familles chrétiennes étaient sans abri.

Dans cette grande épreuve, nous baisons amoureusement la main de notre Père céleste; mais cette coïncidence frappante est pour nous comme une sommation de la Divine Providence à remplacer enfin laasure qui nous sert d'oratoire par un vrai sanctuaire, plus digne de saint François Xavier.

Une chapelle commémorative, plus belle que vaste, servant d'église paroissiale, et rappelant aux yeux de tous, par son ornementation et ses inscriptions, la vie du saint apôtre et son séjour à Kagoshima, le ferait en quelque sorte revivre parmi nous; elle serait une éloquente et continuelle prédication pour la population de Satsuma qui le connaît à peine, et hâterait sans doute les conversions qu'il a implorées ici-même si ardemment pendant plus d'une année.

Cette construction est un des vœux les plus chers à Monseigneur l'Évêque de Nagasaki de qui relève Kagoshima, et vu l'abondance de la pierre à bâtir, elle pourrait se faire dans d'excellentes conditions et à l'abri des incendies si désastreux au Japon. Mais hélas! nous n'avons pour la faire que notre pauvreté.

Il y a déjà partout tant de misères à soulager, tant d'œuvres à soutenir, que j'ai longtemps hésité à faire un appel à la charité; mais n'y a-t-il pas encore beaucoup d'âmes dont le plus grand bonheur est de donner quand même, et qui se feront un plaisir de nous aider de tout leur pouvoir?

Va donc, ma pauvre supplique, au nom de saint François Xavier et pour ce cher Japon, qu'il a tant aimé et qui excite tant de sympathies. Va frapper à la porte des innombrables admirateurs du saint apôtre, dis-leur le dénue-ment du poste qui continue son œuvre à Kagoshima, et supplie-les de le doter d'une chapelle commémorative de son séjour et de ses bienfaits. Son amour et leur charité suppléeront à ton insuffisance.

Un livre d'or conservera à jamais le souvenir de nos bienfaiteurs et de leurs dons; et notre gratitude se fera un devoir de conjurer le Seigneur et notre saint Patron de récompenser au centuple leur générosité.

Prière d'envoyer les aumônes directement par mandat-poste international, soit à Monseigneur J. Cousin, évêque de Nagasaki (Japon), soit à M. E. Raguet, missionnaire apostolique, Kagoshima (Japon).

Je me ferai un devoir de remercier nos bienfaiteurs et de les tenir au courant des fruits de leur charité.

E. RAGUET,

Missionnaire apostolique.

TABLES

DES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX

TOME PREMIER

NOMS DE PERSONNES

Abalos (Ramirez de), 89.
Aguilar (Philippe de), 161.
Albuquerque (Jean de), 201, 203, 342, 348, 396, 477.
Alcaçova (Pierre de), 488.
Almeida (Pedro de), 488.
Alvarez (George), 419.
Amador (Malabare), 452.
Anes (Cosme de), 201, 290, 346, 347, 457.
Angero (Japonais), 357, 408.
Antonio (Japonais), 452.
Antonio (Malabare), 267, 274.
Anues (le Vieux), 80, 84.
Araoz (Antoine de), 158, 187, 246.
Araujo (Jean de), 380.
Arbizu (Gonçalo de), 118.
Arbizu (Jeanne de), 118, 119.
Artiaga (Jean de), 246, 248, 255, 256, 266, 305.
Artieda (Alphonse de), 19.
Artieda (Jean de), 10, 73.
Athaondo (Guillerm de), 8, 9, 10, 13, 30.
Athaondo (Jean de), 8.

Athaondo (Pierre de), 25.
Aznar, Aznares, 18, 19, 23, 24, 89, 218.
Aznares (Jeanne de), aïeule du Saint, 24, 25, 26, 27.
Azpilcueta (d'Azpilcueta), 19, 20, 21, 22.
Azpilcueta (de Sada), 21, 51.
Azpilcueta (de Lecaun), 21, 22.
Azpilcueta (de Casseda), 22.
Azpilcueta (de Echagüe), 22.
Azpilcueta (de Barasoain), 23, 223, 224.
Azpilcueta (Jean de), bisaïeul du Saint, 22.
Azpilcueta (Martin de), aïeul du Saint, 20, 21, 22, 24, 25, 26, 28.
Azpilcueta (Martin de), tuteur du Saint, 23, 68, 69, 70.
Azpilcueta (Martin de), Docteur Navarro, 20, 22, 24, 25, 36, 91, 92, 96, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 179, 180, 181, 223, 224.
Azpilcueta (Marie), mère du Saint, 22, 25, 26, 27, 28, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 46, 47, 48, 50, 51, 52, 55, 56, 59, 61, 65, 67,

68, 69, 70, 72, 77, 78, 80, 81, 89, 93, 94,
95, 100, 112, 113, 116, 117, 122, 161, 162.
Azpilcueta (Violanta), tante du Saint, 22,
27, 28, 32.
Azpilcueta (Miguel), vicaire de Xavier,
43, 46, 50.

Baquedano (Lope de), 7.
Baquedano (Ramirez de), 70.
Barbosa (Nicolas de), 275.
Barreto (Gil), 488.
Barreto (Moniz), 371.
Barzée (Gaspard), 383, 384, 395, 442, 477.
Beira (Jean de), 315, 317, 355, 440, 469,
487.
Bermudez (Diogo), 396, 402.
Bobadilla (Nicolas), 144, 154.
Borba (Diogo de), 200, 211, 306, 321,
343.
Boteilho (Lorenzo), 420.
Boteilho (Simon), 316.
Bravo (Jean), 474, 488.

Cabral (George), 445.
Camerino (Paul de), 156, 197, 206, 228,
306, 318, 319, 322, 438, 439, 455, 456,
481, 487, 490.
Carvalho (André), 402, 489, 491.
Carvalho (Christophe), 456.
Carvalho (Dominique), 489, 491.
Casalini (Isabelle), 144.
Casalini (Jérôme), 145.
Casas (Fray Bartolomé de Las), 403.
Cassall (Fray Antonio de), 381, 383.
Castanheira (Antonio de), 188.
Castellobranco (Fernando de), 201.
Castro (Alonso de), 444, 469, 489, 491.
Castro Juan de), 287, 315, 377, 381.
Chrisnaa, 396, 397, 399.
Cisneros (François Ximenes de), 70, 71,
72.
Coelho (François), 257, 267.
Coelho (Gaspard), 110, 308, 311.
Correa (Gaspard), 227, 428.
Costa (Cristobal da), 488.
Criminale (Antoine), 314, 315, 317, 376,
394, 426, 442, 444, 481, 487, 490.
Cruz (Manoel da), 255, 259, 260, 263.
Cruzat (Jean), 8, 32, 33.
Cruzat (fils de Jean), 32, 33, 34.

Çuazti (Martin Huarte, seigneur de), 10,
26, 52.

Diaz (Antoine), 488.
Diaz (Melchior), 488.
Domenech (Jérôme), 147.
Domingos, 489.
Durao (François), 488.

Echagüe (Jean de), 69.
Echarren (Martin de), 56.
Echeberria, 3, 4, 23.
Eguia (Diego de), 35, 245.
Eguia (Esteban de), 35, 245.
Eguia (Nicolas de), 8, 34.
Enriquez (Enrique), 386, 425, 487, 490.
Enriquez (François), 390, 487, 490.
Espinal (Juan de), 10.
Espinal (Miguel de), 58.
Espinal (Marie de), 75.
Eyro (Jean de), 313, 314, 333.
Ezpeleta (Diego de), 57, 133.
Ezpeleta (Francès de), 70.
Ezpeleta (Francisca), 221, 222.
Ezpeleta (Geronymo de), 134.
Ezpeleta (Léon de), 139.
Ezpeleta (Miguel de), 134, 221.

Fermoso (Gabriel), 401.
Fernandez (André), 489.
Fernandez (Antoine), 489.
Fernandez (Antoine, le Gras), 262, 264.
Fernandez (Jean), 417, 452.
Fernandez (Pierre), 344, 345, 381, 383,
413.
Ferreira (Alvaro), 402, 489.
Francisco (Adam), 362, 387, 394, 487.
Frangipane (Antonio), 148.
Freitas (Jordan), 330.
Freyre (Fulgence), 489.
Froes (Diogo), 457.
Frois (Louis), 488, 491.

Gago (Baltasar), 445, 488.
Garat, 4.
Garzonio (Quirino), 148.
Gaspar, 489.
Gomez (Antoine), 393, 437, 439, 467, 488.
Gonzalez (François), 470, 488.
Gonzalez (Melchior), 383, 384, 440.

- Gonçalez (Pedro), 348.
 Gonçalez (Ruiz), 451.
 Gonçalvez (Sébastien), 142.
 Goñi (Isabel de), 117.
 Goñi (Juan Garcia de), 118.
 Goñi (Martin de), 117.
 Goñi (Ramiro de), 117.

 Herdara (Remon), 8.
 Heredia (Antoine de), 488.
 Herice (Maria Periz de), 64, 121, 223.
 Hontanon (Pedro de), 58.
 Hualde (Jean de), 25.
 Huarte (seigneurs de Cuazti), 10, 26, 52,
 Ignace (saint), 111, 123, 133, 135, 141,
 154, 157, 317.
 Iniquitribirim, 251, 268, 272, 273.
 Isabel (reine de Ternate), 355, 448.

 Jaca (Bernard de), 32.
 Jassu (Pedro de), bisaïeul du Saint, 3, 6.
 Jassu (Pedro Periz), grand-oncle du
 Saint, 6, 7.
 Jassu (Bernard Periz), grand-oncle du
 Saint, 6, 7.
 Jassu (Arnalt Periz), aïeul paternel du
 Saint, 6, 8, 9, 10, 14, 15, 30.
 Jassu (Ana-Perez), grand'tante du Saint,
 7.
 Jassu (Catalina-Perez), grand-tante du
 Saint, 8, 34, 35.
 Jassu (Inesa-Perez), grand-tante du Saint-
 8.
 Jassu (Maria-Perez), grand-tante du
 Saint, 8, 32, 33, 34.
 Jassu de Los Arcos (Diego), 35, 116.
 Jassu (Martin), de Saint-Jean-Pied-de-
 Port, 60.
 Jassu de Los Arcos (Pedro), 35.
 Jassu (Jean de), père du Saint, 11, 12,
 13, 14, 24, 25, 26, 27, 28, 31, 39, 40, 41,
 42, 43, 46, 47, 48, 50, 51, 52, 53, 54, 55,
 56, 57, 58, 59, 60, 61, 65, 66, 67, 68, 71.
 Jassu (Pierre de), oncle du Saint, 11, 13,
 14, 60, 62, 63, 64, 65.
 Jassu (Catalina de), tante du Saint, 10.
 Jassu (Jeanne de), tante du Saint, 10, 73.
 Jassu (Marguerite de), tante du Saint,
 10, 72, 120, 220.

 Jassu (Maria de), tante du Saint, 10.
 Jassu (François), le Saint, 15, 100, 126,
 139.
 Jassu (Jean, capitain Azpilcueta), frère
 du Saint, 32, 80, 84, 85, 86, 88, 90, 92,
 95, 116, 118, 119, 135, 219, 222.
 Jassu (Miguel de Xavie), frère du Saint,
 32, 60, 71, 76, 78, 79, 80, 84, 85, 86,
 87, 88, 89, 90, 92, 93, 94, 95, 96, 100,
 112, 113, 115, 116, 117, 118, 120, 218,
 219, 220.
 Jassu (Anne de), sœur du Saint, 32, 57,
 133, 134, 138, 221.
 Jassu (Madalena de), sœur du Saint, 31,
 32, 112, 113, 128, 129, 130, 131.
 Jassu (Maria de), sœur du Saint, 31.
 Jassu (Jean), cousin germain du Saint,
 62, 63, 64, 65, 121, 222, 223.
 Jassu (Esteban), cousin germain du
 Saint, 65, 84, 85.
 Jassu (Valentin), cousin germain du
 Saint, 62, 70, 84, 85, 90, 92, 116, 117,
 220.
 Jassu (Miguel et Juan Perez de), cousins
 germains du Saint, 62.
 Jassu (Juana, Maria-Periz et Isabel de),
 cousines germaines du Saint, 62, 63.
 Jassu (Floreta de), 121.
 Jaureguizar (Maria de), 23, 173.
 Jean III, 152, 166, 183, 348, 364, 422, 473.
 Jean (prince de Ceylan), 281, 369.
 Jean (Japonais), 421, 452.
 Junca (Jeanne de), 121.

 Ladrão, 446.
 Lancilotti (Nicolas), 315, 317, 437, 455,
 487, 490.
 La Peña (Juan-Antonio de), 16, 32, 37,
 50.
 Lascor (Les), de Jassu, 3.
 Laurent (Japonais), 489, 491.
 Laynez (Diego), 147, 244.
 Le Fèvre (Pierre), 109, 111, 126, 150, 160,
 244, 296, 360, 368.
 Lerruz (Graciana de), 62, 63, 64.
 Lima (Manoel de), 261.
 Lizano (Juan de), 246, 278, 304.
 Lopez (François), 489, 491.
 Lopez (Inigo), 187, 298.
 Lopez (Jean), 489.

Loquu, 396.

Madeira (Aleixo), 488, 491.

Manoel (Chinois), 452.

Mansilhas (François), 162, 228, 247, 481, 487.

Maranyon (Maria de), de Los Arcos, 7.

Mascarenhas (Pedro de), 152, 154, 157, 159, 162, 165, 168, 170, 178, 186, 347.

Mathieu (Malabare), 249, 250, 253, 256, 263, 278.

Mauléon (Victor de), 87.

Mendez (Alvaro), 489.

Mendez (François), 278.

Mendez (Louis), 489, 491.

Miona (Manuel), 244.

Miranda (François de Çuniga, comte de), 88, 89.

Moralez (Pedro-Manoel de), 373, 470, 487.

Nadal (Jérôme), 244, 245.

Navarra (Pedro de), maréchal, 12, 57, 70, 77, 90, 91.

Navarra (Pedro de), fils du maréchal, 85, 91, 92, 93.

Nóbrega (Manoel de), 224, 388.

Noronha (Alphonse de), 370.

Noronha (Gracia de), 279, 370.

Nunez (Ambroise), 489.

Nunez (Baltasar), 388, 490.

Nunez (Melchior), 488, 491.

Nunez (Nicolas), 487.

Oliveira (Roch de), 379, 453, 490.

Olloqui (Jean de), père, 10.

Olloqui (Jean de), fils, 70, 72, 120, 220.

Olloqui (Ana), 74, 75.

Olloqui (Elena), 74.

Ollta (Fray Benito), 112, 113.

Osorio (Fernand de), 490.

Payva (Cosme de), 305.

Pereira (Diaz), 340.

Pereira (Diogo), 377.

Pereira (Ramon), 490.

Perez (François), 372, 379, 440, 452, 468, 481, 487, 490.

Pinto (Fernand Mendez), 356, 380.

Ramirez (Sancho), 68.

Ribeiro (Nuno), 355, 473, 487, 490.

Rodriguez (Diogo), 481, 487.

Rodriguez (Gonçalo), 488.

Rodriguez (Manoel), 490.

Rodriguez (Simon), 111, 140, 142, 143, 147, 148, 149, 155, 156, 162, 163, 164, 166, 177, 298, 366, 406, 407, 413, 414, 459, 467.

Rojas (François de), 246.

Saa (Garcia de), 445.

Sada (Adam de), 18.

Sada (Rodrigo Aznarez de), 19.

Sainte-Croix (Martin de), 235.

Sainte-Foi (Paul de), 408, 417, 418, 422.

Santandres, 86, 87, 88.

Sousa (Aleixo de), 275.

Sousa (M. Alphonse de), 190, 198, 205, 210, 280, 401.

Sousa (André de), 280, 283, 284.

Sousa (Fernand de), 329.

Sylva (Edouard de), 490.

Sylva (Pedro de), 446, 473.

Texeira (Manoel), 488.

Torres (Cosme de), 409, 416, 424, 490.

Valle (Paul del), 393, 488, 491.

Vaz (Alonso), 420.

Vaz (Jean), 335.

Vaz (Manoel), 488.

Vaz (Miguel), 204, 287, 290, 301, 343, 348.

Vaz (Paul), 252.

Velaz (Jayme), 86, 88.

Velaz (Louis), 88.

Velozo (Baltasar), 449.

Vera (Simon da), 490.

Vicente (Fray), 290, 405, 412, 425.

Villa de Conde (Fray Joan), 381, 383, 404, 427.

Yessa (Sancho de), 86.

Zolina (Leon de Garro, vicomte de), 96.

NOMS DE LIEUX

Achem, 356.
 Aden, 195.
 Aderiz, 8.
 Aguz, 87.
 Almerin, 185, 366, 403.
 Amboino, 315, 329.
 Anderaz, 8.
 Aoz, 118.
 Aranadale, 259, 271.
 Arberoa, 7.
 Artieda, 73.
 Atienza, 70, 77.
 Azpilcueta, 19.

Baçaim, 377.
 Banda, 441, 448.
 Barasoain, 21, 173.
 Baztan, 19.
 Beadala, 267.
 Bearim, 275.
 Bologne, 11, 144, 158.
 Brescia, 160.
 Burguete, 100.
 Burgos, 38.

Cambaye, 195, 276.
 Careapatao, 277.
 Carraça, 21.
 Casseda, 21.
 Catestins, 121.
 Cemborayn, 25.
 Ceylan, 202, 279, 369, 395.
 Chael, 262.
 Cissa (terre de), 3.
 Cizur, 219.
 Cléry, 138.
 Cochín, 196, 227.
 Coimbre, 171, 172, 175.
 Combuture, 259.
 Comorin, 208, 225.
 Cota, 279.

Coulao, 423, 442, 448.
 Cranganor, 290, 400, 411.
 Quazti, 10.

Dancharinea, 19.
 Diu, 213, 407, 442.

Echagüe, 21.
 Echarren, 56.
 El Real, 59, 93.
 Estella, 4, 34.
 Eulza, 32.
 Evora, 182.

Fartaque, 195.
 Ferrare, 144.
 Fontarabie, 85, 90, 91, 92, 93.

Galle, 370.
 Gallipenzo, 84.
 Gandie, 32, 113, 128, 131, 132.
 Garriz, 117.
 Gazolar, 117.
 Goa, 195, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206,
 207, 208, 213, 214, 217, 381, 383, 396,
 402, 429.
 Goni, 117, 118.

Huart, 74.

Idocin, 13, 55, 78.
 Iessa, 49.
 Iranzu, 69.

Jafanapatam, 277, 285, 289, 303, 306, 371.
 Japon, 357, 408.
 Jassu, 3, 14, 15.

Kandy, 278, 279, 370.

Lecaun, 21.

- Leyre, 16, 112.
 Lisbonne, 147, 162, 163.
 Livar, 257.
 Lorette, 159.
 Los Arcos, 7.
 Loyola, 157.
 Lumbier, 57.

 Macassar, 303, 307.
 Majorque, 245.
 Malaca, 202, 307, 312, 334, 356, 441.
 Maluco, 202, 213, 315, 334, 337, 340, 349, 440.
 Manapar, 250, 251, 253, 255, 262, 263, 264, 265, 266, 270, 276.
 Manar, 259, 293.
 Maya, 84, 85.
 Medina del Campo, 58.
 Meliapour, 110, 306.
 Mélinde, 206.
 Milagro, 134.
 Monchuri, 277.
 Monselice, 143.
 Montreal, 21.
 More (îles du), 330, 335, 352.
 Mozambique, 197, 199, 206, 207, 213, 228.
 Munarizqueta, 224.

 Nar, 257.
 Negapatam, 302, 305.
 Noain, 85.

 Obanos, 119, 138.
 Olaz, 73.
 Olite, 4, 12.
 Olloqui, 10, 72.
 Oloron, 222.
 Oriz, 8.
 Ormuz, 195, 407, 442.
 Orthez, 121.

 Padoue, 143.
 Pampelune, 4, 8, 9, 10, 12, 57, 63, 72, 83, 85, 88, 89, 97, 99, 162, 220.
 Pandi, 259.
 Paris, 103, 114, 133, 141, 150, 244.
 Parme, 160.
 Peralta, 84.
 Pudicarim, 272.

 Puente-la-Reyna, 11.
 Punicale, 249, 268, 393.

 Rome, 143, 145, 147, 150, 152, 154.
 Roncal, 53, 70, 84.
 Ronceslao, 349.
 Roncevaux, 12, 174.

 Sada, 21.
 Sagües, 117.
 Saint-Jean-Pied-de-Port, 3, 4, 7, 9, 13, 14, 81, 84.
 Saint-Palais, 7.
 Salamanque, 175.
 Salinas de Oro, 117.
 Sanguessa, 16, 27, 54, 60, 67, 84, 94, 97, 98, 99, 218, 219.
 San-Tomé, 110, 306, 440.
 Sienne, 144.
 Simancas, 77, 90.
 Socotora, 207, 389, 392, 424.
 Sofala, 213.
 Sotes, 118.
 Soz, 16.
 Suescun, 4.

 Tafalla, 9.
 Talle, 268.
 Tanor, 323, 328.
 Ternate, 213, 217, 341.
 Tirapu, 117.
 Travancor, 276, 277, 392.
 Trinchandur, 270.
 Tudela, 4.
 Tutucurin, 252, 258.

 Ultrapuertos, 4, 81.
 Umbebar, 272.
 Unxue, 74.
 Urdax, 19.

 Venise, 141, 142.
 Veyre, 57, 133, 138, 221.
 Vicence, 143.
 Villava, 74.

 Xavier, 16, 17, 18, 48, 49, 50, 51, 52, 54, 55, 67, 68, 70, 71, 72, 94, 99, 161, 162, 218, 221.

TOME DEUXIÈME

NOMS DE PERSONNES

- Aguiar (François de), 416.
 Aguirre (Lucia de), 449.
 Alandel (Maria), 416.
 Alao (Pedro de), 409.
 Albuquerque (Afonso), 44.
 Albuquerque (Juan de), 47, 138, 144, 182, 183, 204, 307.
 Alcaçova (Pierre), 288, 308, 309, 360, 364.
 Almeida (Louis de), 78, 82.
 Almeida (Pierre de), 189.
 Almeida (Pedro Gomez de), 71.
 Alvarez (Jean), 59.
 Alvaro (Alphonse), 276, 278, 297.
 Alvarez (François), 336.
 Alvarez George, 347, 355.
 Amador, 49, 94, 167.
 Amida, 130, 131, 137.
 Andrade (Fernando Perez de), 44.
 Anes (Cosme), 47, 181, 182, 272, 436.
 Antoine (Japonais), 49, 315.
 Antonio (Chinois), 288, 310, 324, 340, 342, 354, 425, 431.
 Antonio (de Firando), 125.
 Aquaviva (Claude), 40.
 Aranda (c^{te} de), 492.
 Araujo (Jean de), 405.
 Ataïde (Alvaro), 302, 303, 304, 307, 314, 320, 336, 358, 421.
 Avan, 4, 6, 49, 68.
 Ayanz-Xavier (les), 459, 471.
 Azpilcueta (Juan), 448, 449, 450, 459, 460.
 Barbudo (Jean), 396.
 Barradas (Manoel), 388.
 Barreto (Gil), 212.
 Barros (Valentin de), 404.
 Bartoli (Daniel), 166.
 Barzée (Gaspard), 57, 58, 139, 150, 188, 191, 222, 230, 248, 254, 269, 273, 282, 285, 289, 290, 305, 306, 315.
 Beira (Jean de), 188, 309, 311, 353.
 Bernard, 51, 54, 94, 105, 111, 138, 149, 150, 154, 167 à 174, 193, 236, 238.
 Boralho (Etienne-Louis), 299.
 Borba (Diogo de), 177, 179, 433.
 Botas (o das), 417.
 Botelho (Jean), 192, 408.
 Brandon (Arias), 362, 368.
 Britto (Mathieu de), 342.
 Cabral (François), 53.
 Cabral (George), 177, 182.
 Camara (Louis-Gonçalvez de), 173.
 Camerino (Paul de), 58, 186, 228.
 Cardoso (Antoine), 432.
 Carvalho (André), 168, 249, 252, 253.
 Carvalho (Dominique), 57, 64, 208.
 Castrillo (comte de), 480.
 Castro (Alphonse de), 188.
 Castro (Juan de), 49.
 Cayado (Jean), 409.
 Chaves (Catherine de), 421.
 Chaves (François de), 401, 429.
 Chaves (Manoel de), 320, 321.
 Coelho (Gaspard), 40, 52.
 Correa (Gaspard), 177.
 Costa (Christophe da), 189.

- Criminale (Antonio), 178.
 Cristobal, 355.
 Cypriano, 187, 239, 240, 243, 299.

 Diaz (Antoine), 189, 295.
 Diaz (Balthasar), 368, 369, 447.
 Diaz (Dominique), 56, 68.
 Diaz (Melchior), 189.
 Durao (François), 189.

 Elio-Jassu (les), 464, 465.
 Enriquez (Enrique), 178, 179, 184, 187, 295, 446, 515.
 Enriquez (François), 212, 213.
 Eredia (Antoine), 244, 264, 265, 297, 300, 326, 335.
 Escandes (Thomas), 313, 320.
 Esparça-Jassu (les), 452, 455.
 Eyro (Jean de), 395, 406, 410.

 Fermoso, 59.
 Fernandez (André-Alexandre), 150, 168, 230, 235.
 Fernandez (Francisco), 391.
 Fernandez (Gonçalo), 242.
 Fernandez (Juan), 49, 50, 51, 77, 99, 119, 140, 141, 149, 159, 199.
 Fernandez (Pero), 437.
 Fernandez (Thomas), 204.
 Fonseca (Manoel de), 320.
 Ferreira (Alvaro), 287, 310, 324, 332, 334, 345.
 Foyn, 97.
 Francisco (Juan), 404.
 Francisco (duc de Bungo), 45.
 Franco (Antonio), 173.
 Frois (Louis), 39, 40, 42, 55, 77, 176, 188, 207, 340, 348.

 Gago (Baltasar), 57, 186, 287, 308.
 Galdeano (les), 469, 484, 485, 486, 488.
 Galvan (Antoine), 44.
 Galvan (Juan), 405.
 Gama (Duarte da), 149, 151, 154, 414.
 Gama (Vasco da), 66, 67, 302, 305.
 Gamboa (Ignace de), 398.

 Garro-Zolina-Xavier, 451, 456, 457, 458, 470, 472, 473, 474, 481, 482.
 Geronymo (de Firando), 125.
 Gil (Diego), 405.
 Gomez (Antonio), 58, 59, 60, 177-185, 248-252.
 Gomez (Paul), 399.
 Gonaranoy, 113.
 Gonçalves (François), 188, 193, 203.
 Gonçalves (Melchior), 64, 187, 204, 212, 217, 298.
 Gonçalves (Ruy), 64.
 Gonçalves le Riche, 355.
 Goni-Xavier (les), 451, 457¹.
 Gregorio, 394.
 Gneiros (Diogo de), 344.
 Guzarate (Paul), 213.

 Herice-Jassu (les), 455, 463, 464.

 Idiaquez (Antonio de), 488, 489, 490.

 Jassu (Valentin), 459.
 Jean III, 835, 424, 508, 509, 518.
 Juan (de Firando), 125.
 Jean (Japonais), 49, 315, 317.
 José (Fray), 407.

 Lancilotti (Nicolas), 64, 184, 187, 296.
 Laurent (Frère), 37, 141, 146, 147, 148.
 Lima (Lionel de), 508, 509.
 Lobero (Cristobal de), 480.
 Lopez (François), 213, 296, 298.
 Lopez (Pero), 324.
 Lopez (Ruy), 59.
 Louis (Père), 73, 74, 75, 81, 87.
 Loyola (Ignace de), 189, 190, 201, 202, 370, 502, 504, 511.
 Lucas (Fray), 394.
 Lucena (Jean), 38, 356.

 Madeira (Alexo), 189.
 Maffei (Jean-Pierre), 38, 41.
 Manoel (Chinois), 5, 6, 49, 94, 167.
 Monoel (Roi), 44.
 Marthe (de Yamaguchi), 141.

1. Léon de Goni n'est pas frère de Ana, mais de sa mère, Isabel de Goni.

Martins (Afonso), 440.
 Mascarenhas (Pedro de), 383, 385.
 Mathieu (de Yamaguchi), 138, 149, 150,
 151, 154, 167, 168, 193, 236, 238.
 Mathieu (de Comorin), 167.
 Medeyros (Gonzalo), 504.
 Medina-Jassu (les), 462, 463, 464.
 Mello (Juan de), 391.
 Mendez (Antonio), 399, 400.
 Mendez (Gaspard), 331.
 Mendez (George), 350.
 Mendez (Gonçalo), 428.
 Mendoza (Louis de).
 Mendoza (Francisco de), 475.
 Mendoza (Manoel de), 84.
 Mesquita (Manoel de), 508, 509.
 Miguel, 51, 52, 87, 91, 92.
 Miranda (Antonio de), 392.
 Miron (P. Diego), 384.
 Moraes (Manoel de), 189, 227, 228, 256,
 277.
 Moraes (P. Manoel de), 188, 193, 203.
 Morera (Ignacio), 42.
 Motta (Antonio da), 45.
 Mur (Diego de), 471.

Nabunanga, 47.
 Nadal (Jérôme), 169.
 Ninjit, 14, 77, 78, 79, 81.
 Noronha (Alphonse), 177, 183, 358, 367,
 430.
 Nunez (Balthasar), 188, 204, 277, 298.
 Nunez (George), 418.
 Nunez (Melchior), 53, 119, 189, 209, 211,
 228, 265, 342, 358, 364, 366, 367, 448.
 Nunez (Nicolas), 188.

Oliveira (Roch de), 188.
 Olloqui (les), 450, 451.
 Organtini, 123.
 Osorio (Fernand de), 212.

Paninguem (Thomas), 392.
 Payva (Augustin de), 392.
 Pedro (Don), roi des Maldives, 445.
 Peixoto (Antonio), 45.
 Peralta (Anton de), 475.
 Pereira (Antonio), 422.
 Pereira (Christophe), 428.

Pereira (Diogo), 166, 185, 301, 303, 312,
 319, 326, 331, 352, 364, 414, 419, 422,
 521.

Pereira (Lorenzo), 150.

Perez (François), 54, 188, 191, 321, 415,
 421.

Pinheiro (Jean), 442.

Pinto (Fern.-Mendez), 45, 151, 156, 165.

Polanco (Jean), 168, 172, 237, 373.

Preto (Jean), 419.

Quadros (P. Antonio de), 374.

Quoguenyndono, 113.

Rebello (Jérôme), 428.

Ribadeneira, 123, 172.

Ribeiro (Nuno), 188.

Ribera (Ambroise), 430.

Rodriguez (Simon), 72, 423.

Roiz (Gonçalo), 189, 217, 222.

Ruiz (Leandro), 488.

Saa (Garcia de), 49, 138, 144, 176, 177.

Sainte-Foi (Paul de), 10, 47, 48, 49, 50,
 52, 66, 69, 95, 96, 97.

Salaberria (Isabel de), 487.

Sanchez (François), 331, 407.

Sanz-Jassu (les), 460, 461, 462, 464, 465,
 466, 467, 468, 469.

Saraiva (Dr Cosme), 430, 431, 445.

Soarez (Jean), 399.

Sosat, 123.

Sousa (Martin-Alphonse de), 45, 438.

Sylva (Pedro de), 49, 66, 70, 71, 305, 313.

Sylva (Edouard da), 288, 308.

Taniguchi, 125.

Tavora (Manoel), 353.

Texeira (Manoel), 189, 212.

Thomas (de Yamaguchi), 141.

Tomé (Frère), 125.

Torres (Cosme de), 48, 61, 78, 99, 119, 124,
 153, 199.

Torsellini (Horace), 38, 41.

Toscana (Maria), 410.

Uchidadono (Thomas), 146.

Uchidadono (Maria), 146.

Valignani (Alexandre), 36, 38, 39, 40,
 176, 341, 354, 421, 529.

Valle (Paul del), 295.	Xaca, 130, 131, 137.
Vaz (Antoine), 295.	Xavier (Fray Francisco de), 483.
Vaz (Diego), 321.	Yofoken (Paul), 45.
Velho (Pedro), 425.	Yoxitaca, 106, 107, 139.
Viegas (Vicente), 325, 333.	Yoxixighe, 152.
Vieyra (Jérôme), 400.	Yquienqui, 125.
Villa (François de), 313, 321.	Yxenocamidono, 51.
Villana (François de), 411, 412.	Zeimotto (Francisco), 45
Vochidono, 102.	

NOMS DE LIEUX

- Amboino, 405.
 Aroda, 409.
 Avagi, 46.
 Axicanga, 44.

 Baçaim, 187, 210.
 Bandu, 31, 33, 64, 135.
 Batecala, 365, 428.
 Bungo, 45, 72, 149, 163.

 Calahorra, 478, 494.
 Cananor, 394.
 Cangoxima, 10, 23, 24, 50, 72, 75, 413.
 Canton, 9, 322, 324, 349.
 Cavanaugh, 87.
 Ceylan, 393.
 Chaul, 419.
 Chicugen, 100, 105.
 Chilao, 428.
 Chinceho, 10.
 Chine, 9, 32, 193.
 Chora, 277, 278.
 Chugocu, 105, 106.
 Cochín, 64, 186, 203, 326, 412.
 Coimbre, 22, 170.
 Comorin, 187, 295, 390.
 Coulao, 64, 187, 296.
 Coya, 31.

 Damao, 442.
 Diu, 64.

 Facata, 100, 105.
 Fieçon, 31.
 Figen, 141.
 Figi, 72, 149, 151, 154.
 Firando, 54, 56, 88, 89, 90, 91, 97, 98, 120,
 121, 124, 125.
 Fitero, 478.
 Fiyyenoyama, 105.

 Fucheo, 154, 156.
 Funai, 150.

 Goa, 186, 206, 207, 365, 419.
 Goquinay, 113, 122, 139.

 Japon, 10, 41, 42, 43, 44, 45, 46.
 Jaxu, 470.

 Kandy, 394.
 Kiodomary, 91.
 Kiuxu, 46.

 Liampoo, 193.
 Lisbonne, 169.
 Liu-Kio, 44.

 Macao, 36, 37.
 Malaca, 70, 188, 302, 303, 352, 397, 399,
 402, 427.
 Maluco, 188.
 Manar, 391, 393.
 Miyaco, 31, 33, 46, 50, 64, 66, 67, 110,
 114, 115, 117, 122, 123.
 Mutao.

 Nangazachi, 52.
 Naples, 171.
 Negru, 31.

 Omi, 31.
 Ormuz, 61, 188, 191.

 Pampelune, 495.
 Pandacal, 392.
 Pati, 391.
 Pégu, 417.
 Punicale, 395.

 Sacay, 62, 67, 112, 113, 116, 122, 123.

Sado, 46.	Tocnfara, 115.
Salamanque, 171.	Tudela, 478.
Sanchoan, 72, 319, 324, 330, 338, 349	
Sanguessa, 470.	Ulate, 406.
San Thomé, 187, 395, 398.	
Saxuma, 45, 50, 53.	Voki, 46.
Ségovie, 171.	
Siam, 100, 320.	Xenday, 91.
Singapour, 192, 306, 312, 427.	Xicocn, 46.
Suvo, 102, 139.	
	Yamaguchi, 98, 99, 102, 111, 116, 126, 129, 153, 157, 163, 199.
Tana, 212.	Yamaxiro, 113.
Tanor, 177, 179.	Ychicu, 51, 53, 82, 84.
Tanuxuma, 361.	Yki, 46.
Tarazona, 471, 478, 494.	Yocoxiura, 116.
Tçuenxi, 46.	Yrache, 479.
Tçuxima, 46.	
Tença, 113.	Zanegaxima, 45
Tengien, 100, 116, 117.	
Toba, 122.	

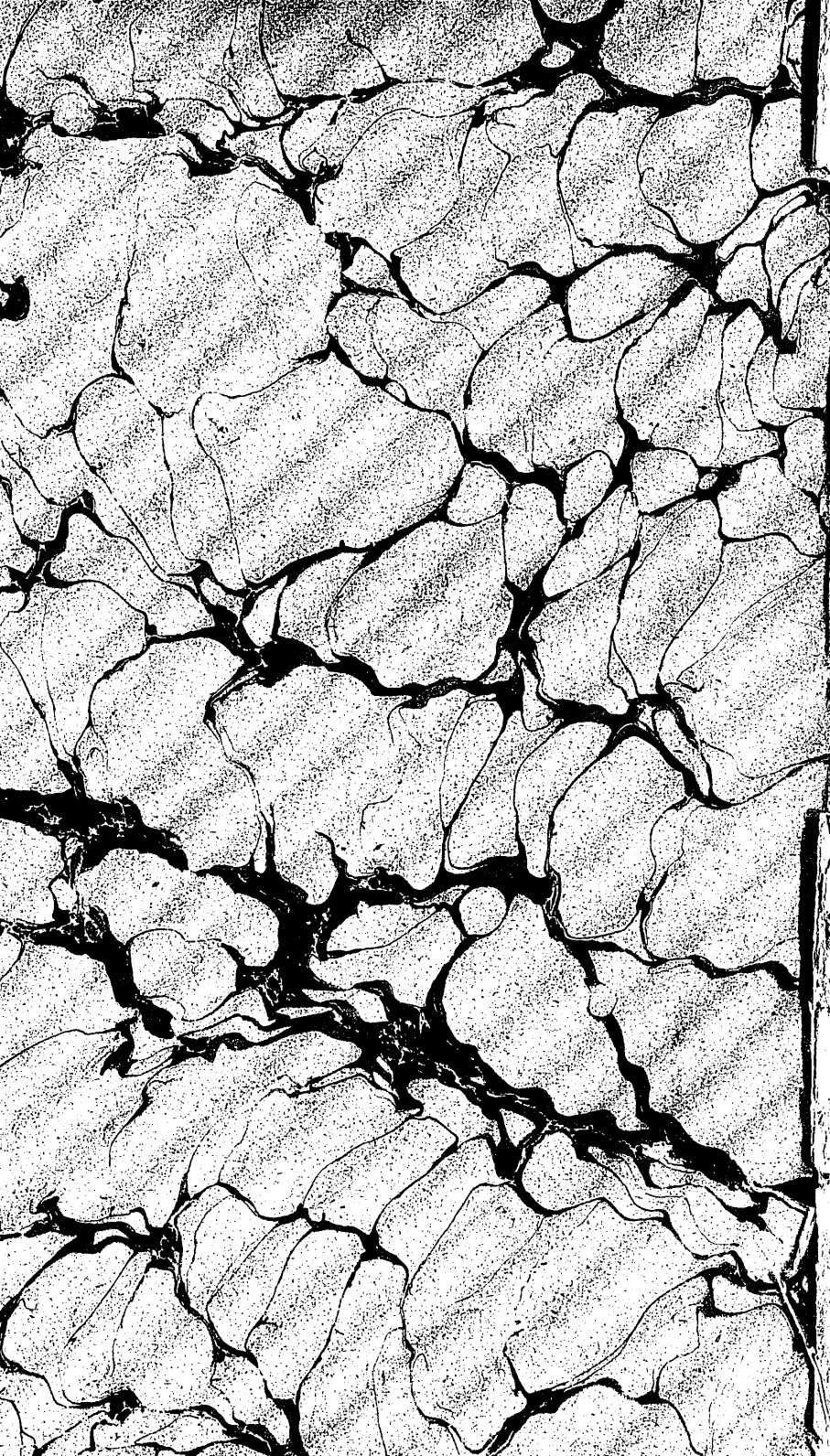
TABLE

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	VII-XL
CHAPITRE XX. — Où François de Xavier raconte longuement son voyage, de Malaca au Japon, et ses premiers travaux en ce pays (24 juin-5 novembre 1549).....	3-36
CHAPITRE XXI. — Où l'on trouvera exposés les premiers travaux de François de Xavier au Japon, d'après les récits de ceux qui le connurent (15 août-5 novembre 1549).....	36-70
CHAPITRE XXII. — Où ceux qui connurent François de Xavier racontent ses dernières œuvres dans la province de Saxuma (novembre 1549-septembre 1550).....	70-94
CHAPITRE XXIII. — Où l'on raconte les premiers travaux de François à Firando et à Yamaguchi (fin septembre à 17 décembre 1550)..	94-110
CHAPITRE XXIV. — Où l'on verra comment François alla à Miyaco et revint à Firando (17 décembre 1550-mars 1551).....	110-126
CHAPITRE XXV. — Où l'on raconte les derniers travaux de François de Xavier à Yamaguchi (mars à septembre 1551).....	126-149
CHAPITRE XXVI. — Où l'on verra comment François de Xavier alla de Yamaguchi à Funai, et retourna dans l'Inde (septembre-novembre 1551).....	149-175
CHAPITRE XXVII. — Où l'on entrevoit quelles durent être les sollicitudes de François de Xavier en arrivant dans l'Inde (fin décembre 1551 à février 1552).....	175-205
CHAPITRE XXVIII. — Où l'on verra quelle joie il y eut, à Goa, du retour de François de Xavier, et comment le Saint se mit à préparer son voyage en Chine (février-avril 1552).....	205-229
CHAPITRE XXIX. — Où sont réunis les avis et prières que François de Xavier, avant de partir de Goa, adresse aux Pères Simon Rodriguez, Cyprian et Eredia (7-14 avril 1552).....	229-254

CHAPITRE XXX. — Où l'on verra comment François de Xavier entendait que Gaspard Barzée exerçât sa charge de Provincial dans l'Inde (avril 1552).....	254-269
CHAPITRE XXXI. — Où François de Xavier expose et recommande à Gaspard Barzée ses devoirs d'administrateur de collège et de prédicateur (avril 1552).....	269-287
CHAPITRE XXXII. — Où l'on verra comment, sur le chemin de Goa à Malaca, François de Xavier ne cessa pas d'exhorter et d'instruire Gaspard Barzée (avril, mai 1552).....	287-301
CHAPITRE XXXIII. — Où l'on entendra François de Xavier parler à ses amis des tribulations qu'il a souffertes à Malaca (mai-octobre 1552).	301-319
CHAPITRE XXXIV. — Où sont réunies les dernières lettres de François de Xavier, écrites de l'île de Sancian, à Diogo Pereira, François Perez et Gaspard Barzée (octobre et novembre 1552).....	319-340
CHAPITRE XXXV. — Où sont fidèlement racontées la mort et sépulture de François de Xavier, et la translation de son corps à Malaca et à Goa (novembre 1552-mars 1554).....	340-370
CHAPITRE XXXVI. — Où l'on verra François de Xavier glorifié par son bienheureux Père Ignace de Loyola et par ses frères (1553-1555).	370-383
CHAPITRE XXXVII. — Où l'on résume l'histoire des faits merveilleux de la vie de François de Xavier, en Orient (1542-1552).....	383-435
CHAPITRE XXXVIII. — Où l'on a réuni quelques extraits des procès, résumant la vie apostolique et sainte de François de Xavier (1542-1552).....	435-449
CHAPITRE XXXIX. — Où l'on trouvera, sous forme de chronique, l'histoire de la parenté de François de Xavier, depuis la mort du Saint, jusqu'à sa canonisation (1552-1622).....	449-470
CHAPITRE XL. — Où l'on verra comment les Navarrais ont honoré et honorent leur glorieux fils et patron, saint François de Xavier (1581-1886).....	470-497
APPENDICES.....	500-536
TABLES ALPHABÉTIQUES (personnes et lieux).....	537-548

FIN

DEO GRATIAS ET MARIÆ !



UNIVERSITY OF CHICAGO



47 595 460

BX	Gros
4700	
F8C9	lt... Xavier...
vol. 2	163225
APR 3 1948	Miss Wilczynski
MAY 8 1948	W310
JUN 9 1947	P. Hammett
JUN 2 1947	6027 Woodlawn
MAR 11 1948	
APR 15 1948	
SEP 8 1950	Flach fax
AUG 12 '60	Key City
AUG 16 '60	Martin Klein
AUG 29 '60	Guarantee

BX4700

F8C9

v. 2

163225

